

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

L'Art moderne, Bruxelles, 1907, n°1 à 52.

Les nombreuses recherches effectuées par la Digithèque de l'ULB conduisent à croire que l'oeuvre ici reproduite *appartient au domaine public.*

S'il s'avérait, malgré les efforts déployés, qu'une personne soit encore titulaire de droits sur l'oeuvre, cette personne est invitée à prendre immédiatement contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette oeuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

Accessible à : http://digistore.bib.ulb.ac.be/2013/DL2864764_1907_f.pdf

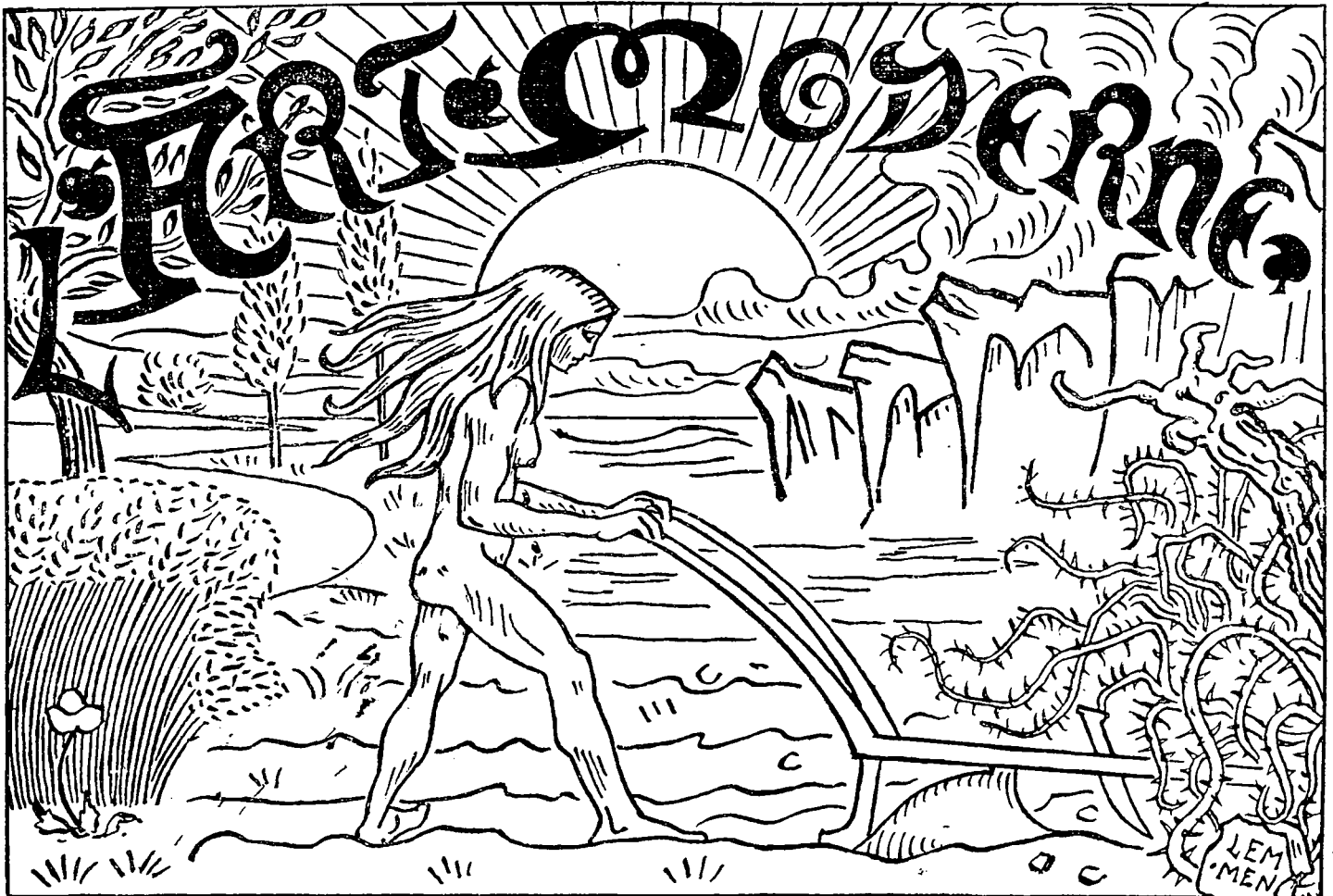


Locaine

= n° 24 (p. 181-182).

L'ART MODERNE

1907



6 JANVIER 1907

VINGT-SEPTIÈME ANNÉE

NUMÉRO UN

SOMMAIRE

Jules De Bruycker (FRANZ HELLENS). — Jean d'Udine et l'Amour de la Musique (FRANCIS DE MIOMANDRE). — La Musique à Paris : *Œuvres de M. Florent Schmitt* (M.-D. CALVOCORESSI). — « Cœur de Rubis » (O. M.). — Fantaisies de bibliophiles. — École de musique de Verviers : *Nomination malheureuse d'un professeur de hautbois*. — Chronique judiciaire des Arts : « *Les Deux Gosses* ». — Petite Chronique.

JULES DE BRUYCKER

On se ferait une idée erronée de la personnalité de ce prestigieux artiste si l'on ne se rappelait que ses premières œuvres, les seules exposées, ça et là, dans de rares expositions. Quelques aquarelles montrées aux Salons triennaux, un rapide mais retentissant passage, en 1903, à la *Libre Esthétique* et au *Labeur* ont à peine permis à la critique de saluer en lui la promesse d'un talent remarquable. Seuls les artistes et les amateurs d'art le connaissent; dispersés dans des collections particulières sans avoir passé par la rampe, ses dessins et ses aquarelles, travail incessant de dix années, demeurent dans la pénombre. La presse s'en occupe

parfois, mais on en parle un peu comme d'un mythe, auquel on veut croire cependant.

Or, l'œuvre de De Bruycker est déjà considérable. La *Fripierie* du Musée de Bruxelles appartient à la période de début de l'artiste et caractérise bien sa production des premières années. Au milieu d'une jeunesse rapidement émancipée de l'école, livrée à ses propres moyens, l'artiste, trop vite désabusé, trop éclairé sur les laideurs de la vie pour se contenter d'optimistes pages de sentiment, trop flamand d'autre part pour dédaigner le coloris truculent et la grasse matière, hésita longtemps. Les aquarelles de cette époque traduisent cette lutte, cette perplexité constante entre la voix du sang et le commandement du cerveau. Et l'instinct, d'abord, l'emportait. C'étaient des peintures savoureuses, des scènes de marchés et de kermesses traversées du grand souffle de Breughel, d'un coloris merveilleusement approprié, la Minque, les ruelles épaisses, les façades adipeuses, tout un gronillement d'êtres flasques et de murs enduits de suint. Il courait les foires, se mêlant rarement aux ébats; mais il en rapportait comme une ivresse exubérante qui lui faisait alors concevoir des tableaux agités de réalistes housculades, où s'attestait son atavisme flamand, son besoin de copieuses et matérielles colorations.



Pourtant, dans ces mêmes pages, déjà son esprit critique et pessimiste s'avérait par l'interprétation forcée, ironique, grotesque même des physionomies et des mœurs. Ces scènes, dont l'ampleur de vision et le réel souci d'harmonie et de pittoresque excluent toute idée de caricature, sinon de satire, traduisent une passion d'analyse qui déterminera bientôt De Bruycker à abandonner l'aquarelle, procédé ingrat, pour le dessin pur laissant à l'artiste toute liberté. L'obstacle de la couleur écarté, le drame intime de la vie lui devient plus familier, il le note en quelques traits de crayon rapides, incisifs, sans effort. Son intelligence, d'ailleurs, s'est affermie et, si elle souffre du spectacle des tares grossières, des manies ridicules, des mesquines vanités, elle est assez robuste pour s'abstraire de toute influence morbide. Même au milieu de la nauséabonde clinique des misères populaires, son crayon garde une lucidité de scalpel sans cesse stérilisé par la conscience puissante et pénétrante de sa mentalité. Il rôde partout où se traîne une vie farouche et renfrognée, dans les églises, les salles d'attente, les théâtres de province, les ruelles borgnes hantées d'ombres mutilées; son œil perquisitionne impitoyablement les âmes déchues et les retourne, comme de vieilles loques, sur les marchés moisissés. C'est, surtout, le peuple au milieu duquel il a vécu, dont il a souffert la morne révolte. Un réalisme plus réfléchi que jadis, moins pittoresque, mais d'une virulence plus suggestive; une analyse sagace, mordante comme un acide, condensée pourtant et poussée à l'extrême. Son pessimisme se hausse à une vision philosophique des choses. La célérité de son esprit se donne libre carrière : le cahier de dessins sous le bras, il l'ouvre à tout propos, crayonne en tout lieu, suit la piste du passant, s'arrête pour noter la physionomie d'une rue et rentre chez lui, les poches bourrées de documents qui sont comme de rapides éclairs de psychologies dont il animera ses compositions.

Les hospices, les salles d'attente et les venelles obscures lui ont fourni les sujets de ses meilleurs dessins. Presque toujours on y sent plus que de simples notations. Le souci de la composition large, de la vision d'ensemble, l'anime; et, dans ces vastes dessins, pas un trait qui n'ait subi le contrôle de sa volonté, pas un détail qui ne concoure à une pensée dominante, concentrée, d'une intensité extrême. De Bruycker est de la race du vieux Breughel, comme Laermans, mais il possède en même temps une sorte de jovialité intermittente, notable dans sa manie du détail typique, qui l'apparente avec les peintres de kermesses et de ribottes. Le souvenir d'Uilenspiegel, parfois, l'anime.

De Bruycker, récemment, s'est essayé à l'eau-forte et, du coup, il s'est affirmé comme un des plus habiles adeptes de ce procédé infiniment fécond. Ces planches, fort peu connues encore, offrent un intérêt tout parti-

culier. Il semble que, dès le début, le métier lui ait livré tous ses secrets, et, chose curieuse, il y a trouvé un procédé apte à concilier ses deux tendances, autrefois contradictoires, l'instinct de la couleur et le besoin de l'analyse. Il a su mettre dans le jeu de la lumière et de l'ombre une coloration d'une intensité rare et approprier aussi, sans effort, aux exigences impérieuses de son tempérament, un métier dont l'initiation eût été longue et laborieuse pour d'autres que lui.

Gand et Bruges possèdent en De Bruycker un filial et puissant analyste. Cet artiste de race apporte une note grave et joviale à la fois dans l'évolution du génie flamand.

Il s'éloigne de Rops par le besoin d'espace, de pittoresque. Instinctif dans la réalisation, il a la conception lucide et pénétrante. Certaines affinités spirituelles avec les dessinateurs français contemporains paraissent lui donner une place d'exception dans l'art de notre pays. Mais un rapide coup d'œil sur ses œuvres suffit pour se convaincre de l'authenticité de sa nature flamande.

Nul ne regrettera qu'un tel artiste, si probe et si puissamment évocatif de la race, ne sorte bientôt de l'ombre où volontairement il se tient effacé.

FRANZ HELLENS

Jean d'Udine et l'Amour de la Musique.

Il y a bien longtemps que j'ai envie de parler de Jean d'Udine, mais jamais je n'en ai eu tant envie que depuis la lecture de son dernier petit livre : *l'École des amateurs* (1). C'est un bouquin charmant, alerte, ironique, bon enfant, et qui rendrait des services si quelque chose ou quelqu'un pouvait rendre service dans l'immense confusion de pensées où nous sommes vis-à-vis des questions d'art.

M. Jean d'Udine est un curieux homme, un écrivain *touche-à-tout*. Encore un mot que l'on devrait bien réhabiliter. On peut toucher à tout et ne rien abîmer, n'est-il pas vrai? Il y a des gens agiles qui peuvent évoluer à travers les plus fragiles bibelots, les palper, les soupeser, les presser entre leurs doigts tout en en parlant avec charme et qui cependant ne les cassent jamais. C'est qu'ils ont la dilection profonde de ce qu'ils caressent ainsi. Ce sont, mais, vous le voyez bien, ils n'ont qu'un nom, celui que leur donne Jean d'Udine, le plus aimable d'entre eux : les *amateurs*, les charmants *touche-à-tout* de la littérature et de l'art, l'élite au fond du public, ceux à qui pensent les plus sérieux créateurs quand ils sont en fièvre, les seuls êtres au monde qui soient sensibles à toute la beauté, à toute la grâce, à tous les frissons nouveaux.

On n'en a pas mis partout, hélas! La cruelle nature, qui ne s'effraye pas du déchet, pour dix snobs, vingt théoriciens et cinquante *raseurs*, ne réussit qu'un amateur, et encore elle est bien étonnée. Et par une perversion du langage, qu'ils sont bien capa-

(1) Paris, éd. du *Courrier musical*, 29, rue Tronchet.

bles d'avoir suscitée, lesdits snobs et théoriciens ont pris eux-mêmes le titre d'amateurs, le galvaudant le plus possible, ne lui laissant qu'un sens un peu ridicule et même odieux.

M. Jean d'Udine est un amateur-né. Il touche à tout sans étalage de science, mais avec un goût tellement parfait que... beaucoup de personnes, s'étonnant de ne pas l'entendre pontifier, ont conclu à son ignorance de certains principes qui... que... enfin sans lesquels toute émotion d'art ne saurait être que sommaire, médiocre, inéduquée... Tu penses!...

Il a dû bien s'amuser, il a dû surtout constater combien sont rares les gens qui, comme lui, savent hésiter, savent oublier leur science en face de l'œuvre proposée, savent en un mot aimer l'art avec respect et sans verbiage.

Jean d'Udine a fait un roman : *la Meule tourne* (1), dans lequel il y a des passages exquis d'impressionnisme et de jeunesse. Il a voulu être historien, et il l'a été. Il a écrit une monographie de Gluck (2), aussi solides que pouvaient la désirer ces messieurs du *document à outrance*. Car il pousse jusque là envers eux la politesse. Il a cherché des théories rares, et nous avons pu lire : *L'Orchestration des couleurs* (3) et *De la corrélation des sons et des couleurs en art* (4). Il a enfin fait, lui aussi, de la musique, et même de la bonne musique, malgré l'opinion contraire de ceux dont les opinions ne sont pas les siennes, et il a composé les très curieux commentaires sonores du *Livre de la Jungle* (4) et il continue à hanter les concerts et à demeurer, malgré son amabilité incontestable, l'horreur des théoriciens savants dont il dénie, par la seule énonciation d'une banalité voulue ou d'un paradoxe, l'œuvre et la raison d'être.

Le livre de *l'École des amateurs* condense ces théories, les ordonne, en fait un corps de doctrine esthétique et c'est pourquoi il est profitable de le lire, et rassurant pour nous, pauvre public qui avait l'illusion naïve de se confier à son oreille et à son âme plutôt qu'aux exégèses des musicographes.

Lors d'une scission célèbre et récente entre les critiques musicaux, M. Jean d'Udine, en affirmant plus résolument que jamais les droits souverains de subjectivisme absolu, a aidé les deux partis à prendre nettement position. Maintenant on sait où l'on va, on sait ce que chacun voudrait vous faire penser. La lutte est violente, sauvage parfois, mais sans hypocrisie. M. Jean d'Udine, tout en restant le plus courtois des Parisiens à propos des questions de personnes, s'est montré fort courageux et fort intraitable. Il a jeté un appel au bon sens (qu'il faut bien, n'est-ce pas, et pour ne trahir personne, ne point confondre avec le sens commun), et il a répété des vérités éternelles, quoique désuètes, et notamment celle-ci qu'il y avait dans toute manifestation esthétique une ligne séparatrice, un cordeau idéal et infranchissable entre le spectateur et l'acteur. Et il ajoutait : « Je ne suis que le public », avec une modestie qui était le comble de l'audace, à un moment où la tendance universelle était de tout brouiller, de tout mélanger et d'affoler les comédiens qu'on venait morigéner sur la scène tout en déroutant les auditeurs qui ne savaient plus distinguer la pièce des commentaires.

L'École des amateurs reprend tous ces arguments éparés, en

(1) Collection des musiciens célèbres, Paris, H. Laurens. Voir *l'Art moderne*, 1906, p. 253.

(2) Paris, Joanin et C^{ie}, 1903.

(3) Id., Fischbacher, 1897.

(4) Suite musicale sur le livre de Kipling.

ordre de bataille. C'est un petit modèle de roman didactique, à la Toppfer mais sans digressions, avec plus de sévérité dans l'ordonnance. Un oncle mélomane et un peu sceptique écrit à son jeune neveu des lettres pour le guider dans son éducation d'amateur. Le brave homme est un redoutable argumentateur, lorsqu'il est besoin d'argumenter, et c'est un étonnant piqueur de baudruches. Il pousse les théoriciens jusque dans leurs derniers sophismes, suivant une méthode toute socratique, et il sait aussi résumer en quelques mots, avec le meilleur esprit français, la négation de très longues, de très anciennes, de très solennelles naïvetés. Il faut lire les chapitres ou les passages sur *l'intelligence de la musique*, sur le *culte des noms*, sur les *synesthésies*, sur la *forme et la matière*. C'est de la critique à la fois sceptique et passionnée, noble et gouailleuse, élégante et avertie.

J'ignore quel sera le sort de ce livre. C'est, selon moi, le plus intéressant, le plus complet de tous ceux que nous devons déjà à cet esprit subtil et ardent. Ce qu'il y a de certain, c'est que les parasites de la critique savante et grincheuse ne vont pas garder le silence. Se sentant atteints dans leurs prétentions même à exister, ils vont protester, crier, et par conséquent appeler l'attention sur leur œuvre et sur leur rôle. Alors, au lieu de les admirer de confiance, parce qu'il est impossible à un homme simple de les suivre dans leurs algèbres, on les jugera, malgré leurs connaissances (parfois réelles et profondes, mais qui ne peuvent et ne *doivent* servir, exclusivement, qu'à eux-mêmes), on les jugera pour ce qu'ils valent, pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire des hommes qui ont créé, de leur propre autorité, une fonction parasite, un intermédiaire inutile entre *art* et *public*, alors que l'immédiatité de la communication sensible ou spirituelle est nécessaire, essentielle, irremplaçable entre l'œuvre et celui qui la perçoit.

Cette solide argumentation explique et justifie l'enthousiasme de la fin, les pages, très élevées et très belles, sur l'amour de la musique :

« Aussi longtemps qu'il est heureux, un amant, dans le monde, « est une source de lumière et de bonté. Et l'amour de l'art est « si délicieusement, si continûment parfait ! Il ne connaît pas de « déclin. La possession n'atténue pas ses ardeurs, mais les avive, « car nos désirs d'art éternellement se renouvellent et peuvent « éternellement se rassasier. Ils ignorent la jalousie... Quelque « chose d'infiniment délicieux demeure en nous, lorsque la sym- « phonie s'est tue, lorsque la porte du musée vient de se clore ; « et l'accroissement de notre personnalité est la récompense « d'un mystère qui n'exige pas de sacrifice. Si l'art nous blesse « quelquefois — par ce qu'il comporte de nécessités et de consé- « quences humaines, — il panse et guérit lui-même les plaies « qu'il nous causa. Vienne le soir du jour où nous ressentimes « l'un de ses plus rudes coups dans notre amour-propre ou dans « notre sensibilité, il nous suffit de rouvrir l'album ou la parti- « tion chère pour y trouver tout de suite la consolation, l'espé- « rance et l'oubli. »

FRANCIS DE MIOMANDRE

LA MUSIQUE A PARIS

Œuvres de M. Florent Schmitt.

On vient de donner au Conservatoire une audition d'œuvres dites « Envois de Rome », œuvres, en l'espèce, d'une haute valeur : une fois n'est pas coutume. Le fait est rare d'un jeune

lauréat du concours de Rome qui se consacre à la musique symphonique, et soit capable d'en produire d'aussi substantielle ; il vaut la peine qu'on s'y attarde un peu.

M. Florent Schmitt est certainement un des musiciens les plus complets de sa génération ; il est non seulement cela, mais encore un artiste de très rare qualité, et de très particulière nature. Il se rattache aussi peu au groupe « frankiste » qu'à cette école que j'appellerais volontiers « sensorielle » pour en résumer les tendances. Il me semble en effet qu'on peut caractériser par cet adjectif l'art de MM. Debussy, de Séverac, Ravel, etc. Car si sa musique, entièrement dénuée de cérébralité et de formalisme, décèle bien un tempérament qui se complait aux sonorités et aux mélodies pour elles-mêmes, elle offre un certain caractère d'intériorité, d'effusion lyrique par où elle s'apparente à l'art des maîtres allemands plutôt qu'à celui de ces jeunes compositeurs français qui volontiers évitent de mettre au premier plan, dans leur musique, les secrets de leur « moi subjectif », pour traduire de préférence leurs visions du monde extérieur. Sa personnalité très indépendante, absolument autonome, évolue comme ont pu le faire celles d'un Lalo ou d'un Chabrier, sans participation directe de l'ambiance.

Les œuvres de M. Schmitt valent autant par le contenu intrinsèque que par la réalisation. Les idées musicales y foisonnent — parfois au point de laisser l'impression d'une tension exagérée. Le style en est classique par la robustesse de ces idées, par l'énergie et la plénitude des développements, et jusque par la coupe des mélodies et l'atmosphère des œuvres entières. L'originalité très grande de sa musique est plutôt dans l'esprit que dans la matière. Mais la qualité de cette matière est toujours merveilleuse. M. Schmitt orchestre plus gros que par exemple MM. Debussy ou Ravel, voire que Borodine ou que M. Rimsky-Korsakow ; et cependant son instrumentation n'est jamais sourde ni pesante, même dans les fracas les plus prolongés de son *Psaume XLVI*. Il ne craint point d'user de ces effets presque purement dynamiques où l'orchestre entier chante à pleine voix — effets peu employés par l'école « sensorielle ». Il n'a pas adopté l'écriture essentiellement colorifique des Debussy et des Ravel, où la disposition des détails de la texture harmonique a la même importance que le choix des timbres. Mais malgré l'absence de tels raffinements (ceci est une simple constatation, on n'a guère envie, dans le cas présent, de souhaiter autre chose que ce qui est), sa musique est de couleurs chaudes, variées, expressives.

Après m'être ainsi efforcé de définir, telle que je la conçois, la très attachante nature du jeune artiste, j'en viens aux diverses œuvres exécutées l'autre jour. Des *Musiques de plein air* je ne dirai rien, ayant eu l'occasion d'en parler ici lorsqu'elles furent jouées à la Société Nationale. Dans l'étude symphonique pour *le Palais Hanté*, de Poe, M. Schmitt, à mon sens, a bien brièvement évoqué la splendeur de l'édifice rayonnant où « musicalement se mouvaient des Esprits », et la troupe d'Échos « dont le doux devoir n'était que de chanter, avec des voix d'une suprême beauté ». C'est l'angoisse et le mystère qui prédominent en cette œuvre forte et riche de suggestion.

J'ai infiniment goûté la franchise ardente, audacieuse, brutale par endroits, du *Psaume XLVI*, dont la musique, dépourvue de tout ménagement, est magnifiquement soutenue. Après un premier chœur tumultueux, y vient l'apaisement d'une longue cantilène. Puis, sous le soprano devenu *ripieno*, rentrent les chœurs,

doucement d'abord, pour aboutir à une indicible exaltation. Et quelle belle unité, quelle inspiration soutenue !

Les trois *Poèmes des Lacs* pour chant et orchestre offrent tous une belle ligne vocale, avec des accompagnements d'heureuse venue. Il y a des sonorités très neuves dans *la Demande* et dans *Barques* ; *Musique sur l'eau* offre un beau mouvement de passion.

Après avoir dit l'admiration profonde et à peu près sans réserve que je ressens pour les productions de M. Florent Schmitt, il n'est que juste de mentionner que les avis sur celles-ci sont très nettement partagés. Le public a été médiocrement conquis (sauf par le *Psaume*) ; la critique discute, attaque parfois avec véhémence. D'ailleurs ce sont là des signes qui accompagnent toujours l'apparition des œuvres fortes.

M. Silver dirigea l'orchestre avec conviction et habileté. Mais une ou deux répétitions supplémentaires n'auraient point été superflues.

M^{lle} Rose Féart et M^{lle} Yvonne Galle chantèrent d'excellente façon, la première les mélodies, la deuxième le solo du *Psaume*.

M.-D. CALVOCORESSI

« CŒUR DE RUBIS »

M. Gabriel Grovlez, l'auteur de *la Chambre blanche* que chanta l'an dernier, avec grand succès, M^{me} J. Bathori aux concerts de *la Libre Esthétique*, vient de terminer une légende féerique en trois actes intitulée *Cœur de rubis* sur un livret de M. G. Montoya. « Cœur de rubis » est le nom d'un jeune berger, qu'une méchante fée, pour se venger de quelque malversation, dota d'un cœur en rubis afin d'exciter la convoitise des hommes. La fille d'un bûcheron arrache à l'amour du berger le don de cet inestimable joyau, dont la possession lui permet d'épouser le fils du Roi. En offrant son cœur à Margot, le berger est mort. Mais un artifice de la fée le ressuscite, et c'est l'infidèle, devenue princesse, qui tombe foudroyée en voyant revenu à la vie celui dont elle a trompé la confiance, — dénouement moral mais un peu précipité.

Une audition intime nous a permis d'apprécier, ces jours derniers, le charme et l'élégance d'écriture de la partition inspirée à M. Grovlez par ce conte à la fois ingénu et tragique. Il a fort habilement assoupli son style aux divers épisodes de cette fantaisie, qui est surtout un prétexte à spectacle, à mise en scène, à divertissements, et qui ne peut manquer, en raison même de ce caractère, de plaire au public. La musique de *Cœur de rubis* a le mérite — assez rare à notre époque — de n'être ni un décalque des formules de M. Debussy, ni une imitation du style de M. Vincent d'Indy. A égale distance de ces deux personnalités qui incarnent les tendances divergentes de l'art français d'aujourd'hui, elle garde une individualité distincte. Ce serait plutôt vers le second que pencherait, semble-t-il, M. Grovlez, dont les rythmes précis, la structure sévère, le contour net des périodes l'apparentent plutôt à la musique « cérébrale » qu'à la musique « sensorielle », — pour me servir d'une distinction ingénieuse (quoique contestable dans l'expression) de M. Calvocoressi.

L'œuvre est jolie, pimpante et charmeuse. Quelques-unes des ses pages, entre autres la chanson du *Fou du Roi*, écrite dans le style archaïque, un chœur à *Capella* délicieux, etc., suffiraient d'ailleurs à en assurer le succès.

O. M.

FANTAISIES DE BIBLIOPHILES

Les peaux d'animaux — peaux de crocodile, de serpent, de taupe, de renard, de panthère, d'ours blanc, de cheval, de chat, de tigre, de loup, etc. — ont servi fréquemment à relier les livres. Des bibliophiles aux goûts macabres ont même fait habiller leurs volumes de peau humaine !...

La Presse a publié il y a quelque temps sur ce sujet une note qui a mis en goût *la Gazette médicale*. Les médecins qui écrivent aiment beaucoup, dit *le Temps*, dissenter sur la peau du mort. Le rédacteur de *la Gazette médicale* a, tout de suite, pris texte de l'article de *la Presse*. Et, sans y penser évidemment, il l'a baptisé « entrefilet ». Dans une dissertation légèrement cannibalesque, le mot fait image !

Il a parlé, d'abord, d'un livre mystérieux de la bibliothèque de M. Deandreis. Interrogé sur ce volume, le sénateur de l'Hérault a répondu : « C'est par une sorte de légende qu'on m'a attribué la possession d'un livre relié en peau humaine ; le fait n'est pas exact. » Mais un ami de M. Deandreis persista à croire à la légende : « Si l'honorable représentant de l'Hérault ne veut pas avouer qu'il possède un pareil trésor, écrit-il, c'est qu'il redoute la curiosité des nombreux bibliophiles qui sont ses collègues au Luxembourg. *Il sait que les livres que l'on prête ne sont jamais rendus...* »

Quant à la peau humaine qui relie un livre de M. Camille Flammarion, il paraît que l'histoire en est très connue. Une comtesse phthisique, adepte de la pluralité des mondes, légua à M. Flammarion la peau de ses épaules pour en relier un exemplaire du premier ouvrage qui serait publié après sa mort par le célèbre astronome (*les Terres du Ciel*), et ce volume se trouvait en 1898 dans la bibliothèque de l'Observatoire de Juvisy. *Les Terres du Ciel* convenaient parfaitement à leur reliure, ajoute notre confrère. « Il y a dans de belles épaules quelque chose du paradis... »

M. le docteur Cabanès a parlé dans *la Chronique médicale* d'une *Constitution* reliée en peau humaine, acquise par le musée Carnavalet en 1889. C'est une *Constitution* de la période révolutionnaire, éditée à Dijon, chez Causse, l'an II. En ces temps de guerres étrangères et de troubles civils, la peau humaine s'imposait comme reliure symbolique à la Constitution. Et la matière n'était pas rare,

O soldats de l'an II ! O guerres ! Épopées !

Mais poursuivons. A. Franklin (*les Anciennes Bibliothèques de Paris*, Paris, 1867, tome I p. 297) cite une note manuscrite de Gayet de Sansale, le dernier bibliothécaire de la Sorbonne avant la révolution, qui figure en tête du texte des Décrétales et qui signale ce manuscrit comme écrit sur peau humaine (Bibliothèque nationale, fonds de la Sorbonne, n° 1629). Même mention, mais moins affirmative, au sujet d'une bible latine du XIII^e siècle (Bibliothèque nationale, même fonds, n° 1357). En revanche,

Gayet de Sansale signale comme écrite sur peau d'agneau mort-né une bible charmante, remarquable par la blancheur et la finesse du vélin (même fonds, n° 1297), que l'abbé Kive croyait écrite sur peau de femme.

Un riche négociant de Cincinnati, M. William G..., possède deux livres de Sterne reliés en peau. *Tristram Shandy* est revêtu d'une peau de jeune Chinoise. *Le Voyage sentimental* se présente au lecteur dans un uniforme de deuil : sa reliure fut prélevée dans la peau d'une négresse. On a voulu signifier, sans doute, que rien, même le sain et salubre dégoût de la peau noire, n'arrête, hélas ! « le sentiment ». Mais sans faire tant de façons, Eliante, dans *le Misanthrope*, nous l'avait fort bien expliqué :

La noire à faire peur, une brune adorable...

Parmi les toqués, les malades ou les plaisantins sinistres qui font relier des livres en peau humaine, on regrette de trouver de nombreux médecins. Ils devraient s'abstenir ; mais ils peuvent si aisément se procurer de la peau humaine ! Eux-mêmes la fournissent aux amphithéâtres avec la chair dedans. La tentation, de tout temps, fut trop forte ! « Deux médecins anglais du XVIII^e siècle, dit *la Gazette médicale*, firent relier en peau humaine des ouvrages de médecine : Antoine Askew (1722-1773), connu comme bibliophile et médecin, un traité d'anatomie ; le célèbre John Hunter (1728-1794) eut, vers 1773, un procès avec son relieur pour un traité des maladies de la peau qu'il tenait absolument à faire relier en peau humaine. » Une reliure « en peau » pour les « maladies de peau » ! C'est de l'esprit un peu trop médical.

École de Musique de Verviers.

Nomination malheureuse d'un professeur de hautbois.

Un jury des plus compétents (deux directeurs d'Écoles de Musique, deux hautboïstes renommés, un membre de la Commission administrative de l'École) classe les candidats : à la place de professeur de hautbois, les deux premiers sont présentés au choix des conseillers communaux. Ceux-ci s'empressent de nommer le cinquième candidat, que nul n'avait présenté, — et pour cause !

Aburissement général. Démission conditionnelle de la Commission administrative de l'École, et du directeur, M. L. Kefer.

Les choses en sont là. Si le Conseil communal, enfin éclairé sur son véritable rôle et sur les intérêts de la ville, revient sur sa décision, l'École de Musique de Verviers continuera à être une des institutions les plus progressivement actives du pays. Sinon, le despotisme local, de plus en plus puissant (le cinquième candidat, patronné par la majorité du Conseil communal, est Verviétois, c'est son seul mérite), remplacera les compétences professionnelles dans le choix des professeurs. On fera encore de la Musique à Verviers. On n'y fera plus d'art.

Chronique judiciaire des arts.

Les Deux Gosses.

On sait que M. Pierre Decourcelle a baptisé de ce nom un roman dont il a tiré une pièce; l'un et l'autre sont célèbres, ou tout au moins réputés.

Or, voici qu'une société commerciale vient de mettre en vente, sous le titre *les deux Gosses*, des bandes cinématographiques représentant une scène de fantaisie, sans rapport aucun avec la pièce de M. Pierre Decourcelle.

Celui-ci, estimant que le titre *les Deux Gosses* lui appartient, a mis en demeure la société commerciale de cesser son exploitation illicite.

La société a fait droit à la requête de M. Decourcelle qui, pour faire trancher le point de droit, n'en a pas moins saisi le tribunal de commerce. Ses juges consulaires ont donné raison à l'écrivain.

« Attendu, dit leur jugement, qu'il n'est pas douteux qu'en choisissant le titre *les Deux Gosses* et en se l'appropriant pour le faire servir à la dénomination des bandes cinématographiques qu'elle met en vente, la société défenderesse, encore que les vues qu'elle reproduit en public par le moyen de ces bandes n'aient aucun rapport avec l'ouvrage de M. Decourcelle, a cependant voulu profiter de la vogue qui s'attachait, dans le public, à ce titre.

« Attendu que le droit de l'auteur n'est pas limité à la propriété littéraire de son œuvre, puisque ce titre l'individualise et permet de la distinguer des œuvres similaires. »

Le titre d'une œuvre littéraire est donc, comme l'œuvre elle-même, et indépendamment de celle-ci, la propriété de son auteur.

On ne peut en faire usage sans l'autorisation de ce dernier, même dans un tout autre domaine que celui par lequel il a été primitivement créé.

Cette jurisprudence restrictive est intéressante et, croyons-nous, nouvelle. Si elle est maintenue, il sera désormais interdit de vendre des cigares *Joyselle* ou des chapeaux *Cyrano*, sans l'assentiment de MM. Maeterlinck et Rostand.

PETITE CHRONIQUE

M. Ernest Verlant, qui occupe avec tant de distinction le poste de directeur des Beaux-Arts, vient d'être nommé directeur général. Cette nouvelle sera très favorablement accueillie par les artistes, qui apprécient unanimement le dévouement, le désintéressement et l'impartialité avec lesquels M. Verlant remplit ses importantes fonctions.

Le prochain Concert Populaire aura lieu le dimanche 27 janvier, sous la direction de M. Sylvain Dupuis et avec le concours de l'éminent pianiste M. Ferruccio-B. Busoni, qui interprétera le *Concerto en ut mineur* de Beethoven et les vingt-quatre préludes de Chopin. Le programme symphonique comprendra notamment la deuxième symphonie de Johannès Brahms. Répétition générale, la veille, 26 janvier.

Par suite d'indisposition de M. J.-J. Nin, le principal collaborateur musical de M. Calvocoressi, les conférences de ce dernier à l'Université Nouvelle (*les origines de la musique de clavier et le lied russe*), qui devaient avoir lieu la semaine prochaine, sont remises à fin février.

Mardi soir, à la Grande-Harmonie, séance de musique russe (Taneïeff, Borodine et Tchaïkowsky) par le Quatuor de Saint-Petersbourg (MM. Kamensky, Kranz, Bornemann et Butkewitch).

M. Serge de Barincourt, violoniste, et M. Gaston Waucampt, pianiste, donneront avec le concours de M^{lle} Laure Duchêne, cantatrice, et de M. Henry Jacobs, violoncelliste, un concert à la Grande Harmonie le lundi 14 janvier prochain, à 8 h. 1/2.

M^{lle} F. Millard, pianiste, et M. L. Persinger, violoniste, donneront un concert à la Grande-Harmonie le mardi 22 janvier, à 8 h. 1/2.

Le théâtre lyrique flamand d'Anvers représentera en février prochain la *Sainte-Cécile* de M. Ryelandt. M^{lle} Gabrielle Wybauw a été engagée pour créer le rôle principal.

La *Société nationale de musique* reprendra samedi prochain la série de ses concerts. A cette séance inaugurale, M^{me} J. Barthori interprétera, en première audition, cinq des *Histoires naturelles* de Jules Renard, mises en musique par Maurice Ravel. M. Gabriel Fauré exécutera avec le quatuor Capet son Quintette pour piano et instruments à cordes. MM. Ed. Risler, Mimart et Hasselmans joueront le Trio de Vincent d'Indy pour piano, clarinette et violoncelle.

De Paris :

C'est à la fin d'avril qu'aura lieu, à l'Opéra, la première représentation de *Salomé*. M. Richard Strauss dirigera lui-même l'exécution de son œuvre, dont M^{lle} L. Bréval créera le principal rôle. Deux actes de M. Savard, *la Forêt* (poème de L. Tailhade), compléteront le spectacle.

Du 1^{er} mars au 15 avril, M^{me} Litvinne donnera une série de représentations de *Tristan et Yseult*, d'*Armide* et de *la Valkyrie*.

M. Lugué-Poe consacrera le prochain spectacle de l'œuvre à une comédie de M. Bernard Shaw, le dramaturge anglais actuellement le plus réputé. Il a choisi, dans l'œuvre de l'écrivain, *la Profession de M^{lle} Warrens*, l'une de ses comédies les plus attachantes. La soirée sera complétée par *l'Ami des âges*, comédie antique de M. Maurice Allou.

Un album de grand luxe, *le Miracle de Saint Nicolas*, légende en dix sept tableaux (poème de R. d'AVRIL, musique de J. Guy ROPARTZ, lithographies en couleurs de P. R. CLAUDIN), paraîtra prochainement à Nancy. On souscrit aux bureaux du *Pays lorrain* et de *la Revue lorraine illustrée*, 29, rue des Carmes, aux conditions suivantes : vingt-cinq exemplaires signés et numérotés, sur Japon véritable : 100 francs; deux cent cinquante exemplaires signés, sur simili-Japon : 30 francs.

Après Théophile Gautier, Baudelaire et Théodore de Banville, Paul Verlaine vient d'avoir les honneurs de la plaque d'émail bleu. Le nom du bon et doux poète pare superbement aujourd'hui un coin perdu du Paris excentrique.

La place Paul-Verlaine est, en effet, située tout en haut de la Butte-aux-Cailles, dans le XIII^e arrondissement. C'est plutôt un carrefour. Elle est de forme irrégulière et d'aspect misérable. Mais qu'importe ! Il faut savoir gré aux édiles parisiens d'avoir rendu ce pieux hommage à la mémoire du poète.

Une alliance inconnue.

Le *Figaro* a publié dans son numéro du 1^{er} janvier l'informa-suivante :

« La princesse Rupprecht de Bavière n'est pas tout à fait hors de danger, mais son état s'est sensiblement amélioré, ce qui a permis à sa sœur, la princesse Albert de Rothschild, de retourner à Bruxelles. » (!!!)

Les coquilles. A propos d'un peintre : « M. X... a de l'ambition. Ce n'est pas lui que l'étude du nez grandeur nature intime », etc. — Du « nu », évidemment !

Un comité vient de se constituer, dit *le Petit Bleu*, pour organiser à Lisbonne une Exposition internationale de la Littérature,

des Arts et de la Paix, exposition qui réunira tous les documents relatifs à l'histoire intellectuelle de l'humanité et à laquelle sont conviés les écrivains, les artistes, les associations littéraires et artistiques, les pacifistes et les féministes.

La date de l'Exposition n'est pas encore fixée ; mais toutes les mesures sont prises pour en pousser rapidement l'organisation. Il y aura dix sections, comprenant l'Histoire de la Littérature ; l'Histoire du Théâtre ; les Arts de la Femme ; l'Histoire de l'Art ; Dessin original, illustration, caricature, charge, etc. ; la Musique et le Journalisme ; le Pacifisme ; l'Art dans ses applications à la Vie : l'Histoire de chaque nationalité. Il y aura une section spéciale de cartes postales signées et de photographies de célébrités contemporaines, signées également, etc., etc.

Le chef d'orchestre est parfois malin, dit le *Gil Blas*. Faut-il l'être assez d'ailleurs, pour distinguer un dièze d'un bémol parmi les grincements des cordes, le tumulte des cuivres et le glapissement des bois ?

Donc, une grande ville avait mis au concours l'emploi de premier chef d'orchestre au théâtre municipal. Les candidats conduisirent tour à tour une soirée d'opéra. Un allemand, M. B..., dirigera *Tannhäuser*. Au « fortissimo » le plus violent du Vénusberg, se tournant vers le second hautbois, il dit : « Vous venez de faire un *la* naturel au lieu d'un *sol* dièze. » Et il fronça les sourcils avec sévérité.

Le hauteboïste avoua que c'était vrai. Cette preuve de perspicacité enleva tous les suffrages, sauf celui du second chef d'orchestre. Persuadé qu'au milieu d'un « tutti » véhément il est difficile de distinguer la fausse note d'un instrument aussi grêle que le hautbois, celui-ci interrogea l'instrumentiste : « Monsieur, dit le virtuose, depuis vingt ans que je suis second hautbois au théâtre municipal, il y avait un *sol* dièze sur ma partition de *Tannhäuser*. J'ai trouvé aujourd'hui à la même place un *la* naturel écrit d'une encre fraîche. Comme le chef d'orchestre est la seule personne qui ait notre musique à sa disposition, je crois que M. B... nous a refaits. Mais ne le répétez pas. »

A l'appui de l'opinion de notre collaborateur André Fontainas sur la « statufication » (1), cette amusante anecdote :

Il y a une dizaine d'années quand, partout en Allemagne, on

(1) Voir *l'Art moderne* du 9 septembre dernier.

célébra le vingt-cinquième anniversaire du traité de paix de Francfort, la municipalité du grand village de Rütterscheid, près d'Essen, s'aperçut qu'elle ne possédait pas de monument commémoratif des enfants de la commune morts pour la patrie dans les campagnes de 1864, 1866 et 1870-71. Elle décida, en conséquence, de réparer au plus tôt cette regrettable omission.

Un comité fut constitué, des fonds recueillis, et un sculpteur berlinois fut chargé de l'exécution d'une pyramide sur laquelle devraient être fixées des plaques de bronze portant le nom des concitoyens morts glorieusement pour la patrie.

Les souscriptions n'ayant pas tout à fait fourni les résultats attendus, la municipalité décida, au commencement de l'an dernier, de parfaire la somme nécessaire. Or, peu après, la commune de Rütterscheid fut englobée dans le territoire urbain d'Essen, la cité du canon, qui dut alors ratifier certaines décisions prises par la municipalité absorbée. C'est ainsi que la question des subsides au monument fut réglée sans autre difficulté.

Mais on vient de s'apercevoir que pas un seul enfant de Rütterscheid n'est jamais mort à l'ennemi, ni pendant les campagnes de 1864 à 1866, ni pendant la guerre de 1870-71 ! Cette découverte fut faite au moment où l'on voulait inscrire le nom des victimes sur les fameuses plaques de bronze.

Qu'on juge de la consternation générale !

La ville d'Essen se demande maintenant ce qu'elle va faire de son superbe monument.....

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

ALFRED STEVENS ET SON ŒUVRE

PAR CAMILLE LEMONNIER

Ouvrage de grand luxe, de format in-folio (36 × 48 cm.) contenant 42 admirables planches hors texte, dont 41 d'après ses tableaux, pastels et dessins, tirées en héliotypie, sur presse à bras, et une eau-forte tirée en taille-douce.

Tirage limité à 350 exemplaires numérotés, reliés en emboîtage ou en portefeuille. — Prix : 80 francs.

Vient de paraître chez REINECKE Frères, éditeurs, Leipzig.

Dépôt à Paris chez M. A. ROUART, 18, boulevard de Strasbourg.

CARL REINECKE. — **Immergrüne Blätter**. Trois morceaux de MOZART.

Menuet de la « Sérénade ». — Gavotte du ballet d'« Idoménée ». — Humoreske

Transcrits pour piano. — Prix : 1 fr. 25.

Id. — Menuet de F. Schubert (extrait de l'Octuor op. 166).

Transcrit pour piano. — Prix : 1 fr. 50.

Id. — Valse de Beethoven (extraite du Trio pour instruments à vent op. 9, n° 1).

Transcription libre pour piano. — Prix : 1 fr. 75.

Id. — **Blumenlieder**. Dix fantaisies pour piano sur des mélodies de BACH, MOZART, BEETHOVEN, SCHUBERT, SCHUMANN, WEBER, MENDELSSOHN, etc.

Cahiers I, II, III à 2 francs chacun.

Id. — **Romanzero** (op. 263) pour violoncelle et orchestre (ou piano).

Prix : 5 fr. 25.

UGO AFFERNI. — **Feierklänge am heiligen Abend**,

fantaisie pour piano. — Prix : 1 fr. 75.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Le Mercure Musical

Paris, 2, Rue de Louvois (2^e Arr^s)

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois, en fascicules de 48 pages contenant à la fois des articles de fond, et une Revue de la Quinzaine où sont traitées toutes les questions d'actualité.

Directeurs : Louis Laloy et Jean Marnold

PRINCIPAUX COLLABORATEURS:

Pierre Aubry, Gaston Carraud, René de Castéra, Jean Chantavoine, M. Daubresse, Claude Debussy, Jules Ecorcheville, Henry Expert, Amédée Gastoué, Henry Gauthier-Villars, Vincent d'Indy, Fr. de Lacerda, Lionel de la Laurencie, Gustave Lyon, Octave Maus, André Pirro, A. de Polignac, Romain Rolland, Gustave Samazeuilh, Martial Tenéo, Colette Willy.

ABONNEMENT ANNUEL

Paris et Départements, 12 francs; Etranger, 15 francs.

ANTÉE

Revue mensuelle de littérature.

Le numéro, 60 centimes. — L'abonnement, 6 francs l'an.

COLLABORATEURS RÉGULIERS

MM. Michel Arnauld, André Gide, Albert Giraud, Laurent Tailhade, Henri Ghéon, Maurice Wilmotte, Remy de Gourmont, Maurice Denis, Jacques-E. Blanche, Jacques Copeau, Lucien Jean, Henri Vandeputte, Joseph Bossi et Eugène Monfort.

ARTHUR HERBERT Ld, éditeurs, Porte Sainte-Catherine. BRUGES.

Numéro spécimen envoyé sur commande.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de L'ISLE ADAM

Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

La Presse Européenne

Coupages de journaux artistiques, commerciaux, politiques et financiers

Bruxelles, 42, chaussée d'Ixelles.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n ^o	0,25	Le n ^o	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Gh. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant à tous pianos et permettant à chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — I.E NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Pelléas et Mélisande (HENRY LESBROUSSART). — L'Académie des Beaux-Arts de Bruges (O. M.). — La Destruction des œuvres d'art (FÉLIX COGEN). — Le Théâtre à Paris : *Théâtre Antoine : Le Bluff ; La Petite Dame du second* (A. F.). — Chronique théâtrale : *Le Sire de Vergy* (G. R.). — Nécrologie : *Théodore Verstraete* (O. M.). — Petite Chronique.

Pelléas et Mélisande ⁽¹⁾

Une lettre de Paris :

« Vous me demandez, mon cher ami, de vous documenter sur Debussy ? Je n'ai guère de choses à vous dire. Debussy est un élève de Massenet, comme tout le monde; ou peut être bien de Guiraud et de Massenet. Il a obtenu son prix de Rome (1884), comme tout le monde, en écrivant une cantate : *l'Enfant prodigue*, qui ne vaut pas mieux que toutes les cantates de prix

(1) Drame lyrique en 5 actes et 12 tableaux, de MAURICE MAETERLINCK, musique de CLAUDE DEBUSSY, représenté au théâtre de la Monnaie pour la première fois le 9 janvier 1907.

de Rome. Dès 1893, Ernest Chausson, qui avait deviné en lui un maître, contribua de ses deniers à la gravure des *Cinq poèmes de Baudelaire*, édition à tirage réduit, devenue rare. L'esthétique neuve qui se dégageait de ces pages séduisit le fondateur de la *Libre Esthétique* que Bruxelles venait de voir éclore; au programme d'une des premières matinées musicales de cette institution, notre ami Octave Maus inscrivit le *Quatuor*, les *Proses lyriques* et la *Damoiselle élue*.

« A cette occasion, Debussy séjourna à Bruxelles. Dans un cercle très restreint, il joua un soir des fragments de *Pelléas* dont la moitié, alors, était écrite. Parmi les quelques auditeurs se trouvaient, outre Octave Maus, Ysaye, Kufferath et Guidé. Tous furent extrêmement impressionnés.

« Huit ans après seulement, l'Opéra-Comique montait *Pelléas*. La première laissa le public indécis et interloqué. C'était vraiment très neuf et très déconcertant ! La critique flottait. Nous étions un groupe ardent, parisiens de Paris et d'autres lieux, tous amoureux de belle musique, et vivement empoignés; le père Guillemant lui-même assistait à toutes les représentations, échauffait les couloirs et battait des mains. Carré nous disait : Ne me lâchez pas ! Votre groupe seul m'aidera à soutenir l'œuvre.

« J'étais curieux de connaître l'opinion de d'Indy, qui avait assisté à la première, mais que je n'avais pas rencontré depuis. Quand je le vis, je m'enquis aussitôt. Il me répondit paisiblement : « *Pelléas* ? Mais il n'y a pas deux opinions possibles. *C'est incontestablement un chef-d'œuvre.* »

« Nous attendions l'avis de Lalo. Le critique toujours consciencieux ne voulait pas livrer son opinion avant de l'avoir mûrie. Enfin, son article parut : le *Temps* se prononçait catégoriquement en faveur de l'œuvre nouvelle. — Dès lors, ce fut un revirement. Le public, qui protestait et ricanait, commença à applaudir,

timidement d'abord, bientôt énergiquement. Aujourd'hui, c'est du délire.

« Public spécial, évidemment. Amateur de *musique*, et non d'opéra, bien que le snobisme ait converti en « pelléastres » une foule de nobles et mondains qui ne distinguaient pas l'*adagio* de l'Héroïque de la marche funèbre de Chopin. C'est pourquoi Carré a donné le plus souvent *Pelléas* en matinée, le dimanche, comme un concert Lamoureux ou Colonne; et il est arrivé tout doucement à la cinquantième représentation.

« Mais je bavarde et ne vous documente nullement. Sachez donc qu'en dehors de *Pelléas*, Debussy, qui a aujourd'hui 44 ou 45 ans, écrivit un quatuor à cordes, les *Cinq Poèmes* de Baudelaire, les *Proses lyriques*, la *Damoiselle élue*, les trois *Nocturnes* pour orchestre et chœurs invisibles (1), les *Esquisses symphoniques la Mer* (2), un assez grand nombre de mélodies, principalement sur des poèmes de Verlaine, et des pièces pour piano, parmi lesquelles : *Pour le Piano*, *Estantes* (trois morceaux descriptifs), *L'Île joyeuse*, *Petite suite* (à 4 mains) etc. Les dernières œuvres parues sont, je crois, les trois *Chansons de France*, les deux recueils des *Fêtes galantes* et quelques pièces (écrites antérieurement) pour piano. On annonce un *Diable dans le clocher* (depuis longtemps promis à nos curiosités), une *Chimène* (?) sur un poème de Catulle Mendès, et un *As you like it*, également attendu depuis des années.

« *Pelléas* a été l'explosion musicale la plus retentissante qui se soit produite en France depuis Rameau et Gluck, — en Europe, depuis Wagner. Vous ne pouvez imaginer le bruit que cet événement a fait, et fait encore, dans nos milieux artistes (et mondains) de Paris, ni l'influence de Debussy sur les jeunes compositeurs. Certains d'entre eux ont dû prendre la résolution de ne plus assister à aucune représentation de *Pelléas*, pour ne pas se laisser « résorber » ! »

« On se demande quelle est la raison de cette universelle attirance : les dons extraordinaires de ce merveilleux tempérament musical ou la nouveauté, la logique de la formule ? Sans doute les deux. »

* *

O toi, qui lis ces lignes, rassemble tes souvenirs de voyage; fais revivre tes minutes de contemplation. Tu as rencontré des paysages semblables à ceux que Maeterlinck dépeint : vieux bords moussus, poternes grises ou castelets enfermés dans des bois immobiles, aux troncs verdis, aux futaies qui mangent le soleil, et en dessous desquelles les feuilles mortes elles-mêmes sont séculaires.

Devant ces tableaux qui rendaient ton âme humide, ton imagination à l'enfanté des aventures délicieuses et tragiques comme celle de *Pelléas* et de *Mélisande*. Si tu possèdes, aussi peu que ce soit, le don heureux de l'émouvoir en musique, tu as senti ton rêve caressé par des harmonies imprécises, quoique précieuses : chanson douce et profonde des feuilles, lente montée des sèves, craquements des pierres, battements d'ailer, plaintes lointaines qui sont le frémissement de la vie invisible... Cette mélodie née en toi, les mailles de ta mémoire ne

(1) Exécutés à Bruxelles aux Concerts Ysaye en 1904.

(2) Exécutés à Bruxelles aux Concerts populaires en 1905.

peuvent la retenir : nous ne sommes, nous, que de modestes réceptifs. Mais les âmes créatrices la saisissent, l'enchainent, la modèlent et la rendent personnalisée et magnifiée. Au sein de ces cerveaux que marqua la déesse *Musique*, les bruissements de la forêt, les palpitations de la plaine, la vie sourde de la nature éternelle trouvent un écho précis. Leur âme résonnante subit la perception et crée, en le tiède creuset de sa sensibilité, la traduction notée d'un fugitif instant de beauté vitale. La nature se meut et se transforme : le musicien créateur en saisit l'aspect le plus harmonieux, et par l'ordonnance, le cadre, la ciselure harmonique, produit le joyau, l'*Œuvre*. Telle est la splendide raison de l'art.

J'imagine que M. Debussy, lisant Maeterlinck, a pensé musicalement les tableaux, autant de nature que de sentiment, qu'un poète seul avait dépeints. Il les a entendus, il s'est efforcé de les écouter en se rapprochant le plus possible de la vie vraie, de l'essence de la vie : telle que son âme la devine. Il s'est détourné volontairement des formules d'école, des chemins trop éprouvés, ce n'est pas au long des trop grandes routes, mais bien au profond des fourrés inviolés que les bois gardent leur plus jalouse poésie.

Lecteur, tu souris. Debussy, retour à la nature ! Cela te paraît un paradoxe excessif. Prends garde que tu en es peut-être plus éloigné que lui, aveuglé par l'armature de procédés et de tablature que ton éducation musicale t'a construite. Tâche à t'en évader, refais-toi une âme novice : tu seras surpris des émotions que *Pelléas* t'apporte. Analysée chez toi, réentendue à l'orchestre, la musique de Debussy t'apparaîtra ce qu'elle est : une musique d'échos, une *atmosphère*. Et de quelles qualités se pare-t-elle ! La figure mélodique a de molles souplesses, comme une guirlande. Elle est précieuse et rare, telle un collier naçré, une soie déployée. Elle déconcerte par sa richesse simple. Certaines idées n'intéressent que trois mesures, certaines harmonies que trois accords : ainsi le thème qui est celui de *Mélisande*, ainsi le pleur des violons en sourdine après la mort de la blonde victime... Ces notes saisissent, arrêtent : on les répète, on veut pénétrer leur substance ; simples, presque enfantines, elles subjuguent. Il semble que l'instrument sur lequel on en essaie l'effet se transforme et s'anoblisse en devenant l'intermédiaire d'une beauté si proche et si fragile. Les fleurs divines de la sensibilité et de l'enthousiasme s'épanouissent. Ce n'est pas l'une des moindres gloires de M. Debussy d'apprendre ainsi, à qui le cultive, à vénérer, pour sa seule vertu, le charme souverain de la beauté musicale.

* *

La préoccupation consciente ou inconsciente de tous, critiques français ou belges, musiciens et public, que *Pelléas* a émus, est de se rendre compte de la raison de cette émotion. La surprise est vive de la constater profonde et se prolongeant entière après l'audition ; une ardente curiosité force à en démêler les causes.

Certes, le poème est adorablement touchant et artistiquement gradué. L'histoire simple de l'enfant mystérieuse et fascinante, qui porte en elle tant de malheur dans sa fragile beauté, est d'une poésie pénétrante. Des douze tableaux qui l'exposent, certains constituent d'apparents hors-d'œuvre ; aucun n'est inutile pourtant, et après que le rideau retombé clôt chacun d'eux, l'action a fait

un pas, la marche fatale des événements, le conflit inévitable se précisent. L'abondante et claire richesse des images, l'imprécise précision du drame de Maeterlinck préparent la sensation ; toutefois ceux qui l'ont entendu, il y a quelques années, exécuté par Lugué-Poe, savent qu'elles ne la constituent pas tout entière.

Est-ce donc la formule musicale ? Elle y contribue, et il n'est pas sans intérêt d'en déterminer les éléments. M. de la Laurencie a rapproché Debussy de certains primitifs de la musique ; il a trouvé des rapports entre son système et les gammes diatoniques, l'omission de la note sensible, les successions de quintes (augmentées, cette fois) qui caractérisent l'écriture d'avant Monteverde. Dans les récitatifs de ce dernier, on trouverait l'embryon de la déclamation sur notes répétées telle que la conçoit Debussy. Notes décomposées serait plus exact. Soutenez au violon ou à l'harmonium chaque note que diverses syllabes dissocient, vous recomposerez la mélodie simple : vous constaterez qu'elle fait corps avec les dessins harmoniques qui la soutiennent, la suivent ou la conduisent, comme un enroulement de fleurs et de feuillages autour d'une tige flexible. C'est bien le *stile rappresentativo* des anciens italiens appuyé des *accompagnato* auxquels Monteverde donna une valeur musicale propre. Mais ce ne sont là que jeux de techniciens, et nous ne trouverons pas dans un rappel de procédés plus ou moins lointains l'explication d'un trouble émotionnel.

Serait-ce l'emploi du leitmotiv ? Je ne le crois pas davantage. Le leitmotiv, dans l'acception nette et quasi littéraire que lui donna Wagner, ne se trouve pas dans *Pelléas*. Une seule phrase mériterait le nom de motif : c'est celle qui signale Mélisande. Est-ce même un motif ? Elle reparait souvent : n'est-il pas logique que la figure de Mélisande, qui emplit tout le poème, ait sa fidèle correspondante dans la musique ? En dehors de cette idée précise, qui se reconnaît sous des aspects, des colorations, dans des mouvements intentionnellement divers, il n'existe que des retours de sensations musicales, assez pareilles pour qu'on puisse les apparenter, trop peu définies pour qu'on les étiquette. Les idées : obscurité, souterrain, fontaine, lumière du soleil, mer, enfance, colère, etc., provoquent des expressions dont la similitude peut s'observer ; mais il est extrêmement douteux qu'elle soit volontaire.

L'art infini avec lequel ces idées musicales sont adaptées aux situations qu'elles commentent nous rapproche de la solution souhaitée. M. Debussy possède en matière d'instrumentation et de développement des dons qui confondent. Il utilise toutes les ressources orchestrales connues et en crée de multiples ; tout cela avec un tact, un à-propos, une audace, une fécondité de combinaisons, et aussi une mesure, une distinction, un charme dont les vertus sont irrésistibles. Il y aurait de nombreuses études à consacrer aux seuls interludes, transitions d'atmosphères, conclusions et préfaces, où se révèle dans son attirante nouveauté le système symphonique du jeune maître. On a pu écrire que si *Tristan* et *L'Anneau* n'avaient pas été conçus, Debussy n'eût pas trouvé la substance de sa langue. Il est certain que le jeune Français a analysé les chefs-d'œuvre de Bayreuth, et qu'il en a surpris les éléments techniques. Mais il les a personnalisés en les recomposant suivant sa nature et sa race, et l'on se livrerait à un jeu injuste et puéril en lui reprochant des réminis-

cences. N'est-elle pas victorieusement originale la ciselure patiente de ces figures délicates et nuancées ? Cette ondulation caressante des harmonies — tant aux bois, qu'aux cordes et aux cuivres, — n'est-elle pas d'une sonorité non encore entendue ? Ces renflements adoucis des flûtes aux notes basses, ces fréquentes combinaisons en tierces des bois, ces alanguissements de rythmes qui rappellent les lointains rumeurs apportées par une brise inconstante au haut des collines paisibles, ne sont-ils pas du Debussy, du seul Debussy, en ce que nous avons appelé sa musique d'*échos* ?

Et voici que nous touchons vraiment au but de notre recherche : la qualité maîtresse de l'auteur de *Pelléas*, celle qui lui fait enregistrer des sensations si rares et qui lui permet de les traduire en une langue aussi précieuse, c'est la sensibilité. Oui, une sensibilité frémissante, attentive, toujours en éveil, un peu inquiète, maîtresse d'elle-même dans ses plus vifs emportements, craignant les extases trop folles, mais d'autant plus pénétrante qu'elle est volontairement contenue. Cette sensibilité enveloppe toute l'œuvre, en tristesse fine, comme une mousseline délicate protège, dans certains musées, des orfèvreries. C'est elle qui fait l'unité parfaite de la musique : elle rend pitoyables les scènes de plus grandes violences, elle colore les émois. Elle accentue quoiqu'en les estompant les tristesses. M. Calvocoressi n'est pas éloigné, j'imagine, de reprocher à cette forme d'expression une action trop directe sur notre nervosité physique. J'hésiterais à seconder ce reproche que d'autres ont nettement formulé ; car le prolongement de l'émotion est d'une essence trop intérieure pour que les nerfs seuls y aient participé. C'est vraiment, je le crois, une sensibilité créatrice extraordinaire qui est venue éclairer et développer nos sensibilités passives ; ainsi conçoit-on qu'une œuvre, dont l'inspiration pourtant n'est pas de haute flamme, engendre des émotions d'une intensité si inconnue qu'elles déroutent et inquiètent, quoiqu'on en désire passionnément le délicieux retour.

* *

On devait attendre de la direction du théâtre de la Monnaie une présentation parfaite : le résultat obtenu a dépassé les espoirs. Dans un cadre justement réduit, au sein d'une évocation décorative variée et toujours comprise, les pures amours de *Pelléas* et *Mélisande* sont apparues dans toute leur mélancolique valeur. M^{me} Garden n'est plus une interprète, elle est le personnage même. On la sent pénétrée, non pas de son seul rôle, mais de l'œuvre tout entière. Il semble que, sans effort, sa propre nature soit identique à celle de *Mélisande*, mystérieuse et un peu hermétique, avec de soudaines vivacités, des éclairs, qui révèlent une âme ardente et profonde. Sa présence, sa compréhension souple et multiple de la déclamation debussyste, son discret exemple, ont éclairé et conseillé ses partenaires. M. Petit, débutant au théâtre, a joué avec une réserve, un soin, une intelligence, une émotion qui prouvent des dons de premier ordre. M. Bourbon s'est adapté merveilleusement à un genre qui n'est pas le sien ; la rouge figure de Golaud a acquis, de par son talent, un relief puissant. M^{lle} Bourgeois, M. Artus, M^{lle} Das, M. Danlée ont chacun leur part active dans la pieuse et vive sensation de l'ensemble. Et il nous plaît

particulièrement d'adresser à M. Sylvain Dupuis les éloges les plus mérités peut-être que sa carrière de capellmeister lui ait réservés jusqu'à ce jour, pour la lucidité de compréhension, la grâce d'oppositions, la nerveuse finesse, la distinction enveloppante avec lesquelles il s'est efforcé de mettre en lumière une orchestration raffinée et difficile.

HENRY LESBROUSSART

L'Académie des Beaux-Arts de Bruges.

Le cri d'alarme poussé dans *l'Art moderne* par M. Ch.-Léon Cardon, membre de la Commission directrice des musées de Bruxelles, au sujet de la destruction qui menace les chefs-d'œuvre du Musée de Bruges (1) a eu un retentissement énorme. Toute la presse belge s'est émue des révélations de notre collaborateur et s'est jointe à nous pour réclamer d'urgence des mesures énergiques. Plusieurs revues étrangères commentent à leur tour l'article de M. Cardon et en approuvent unanimement les conclusions. La *Gazette des Beaux-Arts*, entre autres, le plus autorisé des grands périodiques d'art français, fait à ce propos cette très juste observation :

« On projette de construire à Bruges un musée d'art industriel qu'on installerait dans un des pittoresques bâtiments de la place Van Eyck, et une Ecole supérieure pour le travail de la dentelle, qui est, comme on sait, une des industries principales de Bruges. Des sommes importantes sont prévues dans le budget de 1907 pour ces deux fondations. Ne serait-il pas au moins aussi urgent de songer à la construction, depuis longtemps projetée, d'un musée des Beaux-Arts? On lira plus loin le grave avertissement donné à ce sujet par M. Ch.-L. Cardon, dans *l'Art moderne* de Bruxelles. »

L'administration communale de Bruges a heureusement compris enfin la lourde responsabilité qui lui incombe. Le bourgmestre, M. Visart de Bocarmé, a donné au Conseil des explications que nous publions intégralement ci-dessous, car il importe, dans une question de cette importance, que la lumière soit faite d'une manière complète. On remarquera que tout en s'efforçant de disculper la Ville, M. le Bourgmestre reconnaît que l'ancienne chapelle qui abrite les purs joyaux de l'art des Flandres est chauffée par un POÈLE AMÉRICAIN, — tout comme un corps de garde ou un estaminet! Ce seul aveu suffirait à démontrer le bien-fondé du transfert réclamé par M. Cardon. Il n'y a, d'ailleurs, dans cet extraordinaire musée, nous affirme-t-on, ni avertisseur d'incendie, ni appareil sérieux d'extinction. Une seule porte y donne accès, et c'est par cette unique issue qu'il faudrait, si la baraque flam-bait, déménager des tableaux dont plusieurs sont d'un poids énorme!

M. Cardon maintient, au surplus, tous les griefs qu'il a articulés et se réserve d'en prouver le fondement.

Ceci dit, voici la plaidoirie du Bourgmestre :

« L'article relatif à nos tableaux anciens qui a paru dans la revue *l'Art moderne* sous la signature de M. Ch.-L. Cardon a naturellement ému tous les Brugeois. C'est une agression violente et imprévue dont je suis étonné. Ce réquisitoire, en effet, manque de mesure et de justice, et de plus se base sur des erreurs nombreuses et graves. Il est de nature à nous faire le plus grand mal; car, hors de Bruges, on ne connaît pas, comme nous, la situation réelle et les faits antérieurs. L'honorable M. Cardon ignore-t-il que depuis plusieurs années la question du Musée a préoccupé sans cesse le Conseil communal? Ne sait-il pas qu'après avoir dû renoncer à consacrer le magnifique hôtel Gruuthuuse à cette affectation, il poursuit avec activité et avec la plus grande largeur de vues le projet de construire un musée digne des chefs-d'œuvre qu'il doit recevoir et pouvant assurer pleinement leur mise en valeur et leur

(1) Voir notre numéro du 30 décembre dernier.

conservation? Comment ne voit-on pas que l'accomplissement d'une semblable résolution exige des études approfondies, du temps, de grandes ressources financières et enfin l'accord avec les autorités supérieures dont le concours est indispensable?

La ville de Bruges dispose seulement depuis quelques années des tableaux les plus précieux de sa collection. M. Cardon lui fait un crime de n'avoir pas fait sortir de terre à l'instant un musée idéal pour les placer comme ils le méritent. Il serait sans doute le premier à nous accabler de ses critiques si, avec précipitation, nous avions adopté un emplacement quelconque et un plan défectueux.

Il faut le reconnaître, c'était une nécessité et un devoir pour l'Administration communale de mettre provisoirement les œuvres d'art qui lui étaient échues dans celui des locaux de la Ville qui offrait les meilleures conditions de sécurité et de protection, sans les soustraire à la vue du public.

C'est ce qui a été exposé et démontré d'une manière péremptoire au cours d'une polémique ouverte au lendemain de l'exposition des Primitifs en 1903. Il serait superflu de reproduire les arguments développés alors dans des documents qui ont reçu une grande publicité.

Je veux seulement faire remarquer aujourd'hui que la nouvelle campagne entamée avec tant de véhémence contre la ville de Bruges ne se justifie en aucune façon à l'heure actuelle.

L'acte d'accusation publié dans *l'Art Moderne* débute par des appréciations singulières sur la composition du Musée de Bruges. D'après M. Cardon, l'ensemble des tableaux comprend environ quinze « des plus radieux joyaux de l'art ancien, parmi des œuvres d'une insignifiance absolue ». Nous admirons, comme M. Cardon, les chefs-d'œuvre de Van Eyck, de Memling et de Gérard David, mais nous nous garderons bien de mépriser à ce point les tableaux de Prévost, de Claeysens, de J. Van Oost, de Van Goeyen, de Minderhout, de Achtschelling, de Franck, de Gaeremyn, etc., qui, ailleurs qu'à Bruges, formeraient une belle galerie. Nous ne voudrions pas davantage décerner un diplôme « d'insignifiance absolue » aux tableaux qui sont dus à la générosité des Amis des Musées. C'est sévère, mais ce n'est pas juste.

M. Cardon affirme que l'ancienne chapelle où se trouvent les tableaux est un local humide, partiellement en contre-bas. C'est une double erreur. Comme nous venons encore de le constater nous-mêmes, il ne présente pas la moindre trace d'humidité. Les murs, dont la maçonnerie est excellente, et le pavement lui-même sont parfaitement secs. Le dallage n'est nullement en contre-bas des terrains avoisinants. Il est en réalité à 0^m54 au-dessus du trottoir de la rue Sainte-Catherine, à 0^m40 au-dessus de la cour de la conciergerie, à 0^m12 au-dessus de la cour de l'Académie.

Les mesurages viennent d'être faits avec précision. Le niveau de la cour intérieure paraît avoir été relevé artificiellement. Chose incroyable, ajoute M. Cardon « il n'y a pas moyen de faire du feu dans ce musée ». Cette contre-vérité est un peu trop criante. On ne peut pas entrer dans le musée sans apercevoir à l'instant un poêle américain fort bien conditionné et bien placé. Cet appareil de chauffage est allumé jour et nuit pendant toute la mauvaise saison et assure le maintien d'une température qui ne descend jamais au-dessous de 7 degrés de chaleur. On évite seulement de dépasser habituellement 12 degrés.

M. Cardon veut encore que le soleil pendant l'été complète les ravages du froid et de l'humidité pendant l'hiver. Il a négligé de remarquer que les fenêtres du côté sud sont garnies de verre mat et poutres de stores qui sont toujours fermés quand l'action du soleil pourrait le moins du monde atteindre les tableaux. M. Cardon fait ensuite, avec complaisance, la description effrayante des résultats navrants du traitement barbare auquel sont soumis nos admirables tableaux. Nous répondrons simplement à cela : 1° que les dommages et détériorations signalés n'ont nullement l'importance que M. Cardon leur attribue, 2° que toutes ces dégradations, sans exception, sont antérieures au placement des tableaux dans le local actuel.

A l'époque de l'exposition des Primitifs, tout le monde a été d'accord pour reconnaître l'état de conservation remarquable des tableaux anciens de Bruges. La comparaison avec un grand nombre de peintures provenant de la Belgique et de l'étranger a permis de constater combien la plupart des tableaux du XV^e et du XVI^e siècle avaient plus souffert que les nôtres.

Les personnes les plus compétentes et les plus attentives qui connaissent et observent constamment nos tableaux depuis bien des années savent parfaitement que toutes les fentes des boi-series, toutes les altérations des couleurs et des vernis, toutes

les boursoufflures et surtout toutes les restaurations maldroitées et tous les repeints déplorables existaient et ont été aperçus longtemps avant que la ville ait été mise en possession des tableaux. Il y a plus de trente ans que des projets de restauration et de réparation ont été examinés et discutés, sans qu'on ait osé les exécuter.

Comment des peintures si anciennes, qui ont été placées autrefois dans des locaux divers, qui ont traversé les époques les plus néfastes, qui ont été transportées à Paris au commencement du siècle dernier, n'auraient-elles subi aucun outrage du temps ou de la négligence de leurs possesseurs? Ce qui est absolument certain c'est que jusqu'à présent aucun accident, aucune détérioration, aucun changement, aucune restauration sacrilège ne les a atteintes depuis qu'elles sont dans leur asile actuel.

Il n'en est pas moins incontestable que la création prochaine d'un musée parfaitement situé et parfaitement aménagé est absolument nécessaire à Bruges.

M. Cardon, qui paraît n'avoir aucune confiance dans la sollicitude artistique du Conseil communal, parle tranquillement d'un nouvel enlèvement des œuvres merveilleuses qui sont la gloire de Bruges et le plus beau fleuron de sa couronne.

Si ce projet n'est pas une vaine menace, on se heurtera à une indignation générale et à une résistance indomptable. Il sera plus facile d'emporter à Bruxelles la Tour des Halles et l'Hôtel de ville que de dépouiller Bruges de ses Memling et de ses Van Eyck.

Cette dernière phrase, dont l'emphase fera sourire, prouve que la Ville de Bruges a conscience du trésor qu'elle possède. Tant mieux! On eût pu en douter. Aussi se hâtera-t-elle, nous l'espérons, de le soustraire à un péril certain. Une commission vient, dit-on, d'être désignée pour étudier les moyens de parer aux dangers menaçants. La solution est insuffisante. Ce sont des mesures IMMÉDIATES qu'il faut prendre. Nous demandons, une fois de plus, que, sans tarder davantage, les quelques quinze chefs-d'œuvre qui auroient le poêle américain de l'Académie brugoise reçoivent, dans une galerie provisoire mais appropriée à sa destination, une hospitalité qui les défende contre les ravages de l'eau et les menaces du feu. On avisera ensuite à leur installation définitive et l'on discutera tant qu'on voudra sur les plans, sur l'architecture et le choix des architectes du musée à construire.

O. M.

La Destruction des œuvres d'art

Saint-Josse-ten-Noode, le 4 janvier 1907.

A Monsieur le Directeur de l'Art moderne, Bruxelles.

Dans le dernier numéro de l'Art moderne, M. Ch.-Léon Cardon, dans un article que j'approuve en tous points, s'élève indigné contre la destruction quasi-complète des chefs-d'œuvre du Musée de Bruges. Certainement il faut que des mesures énergiques soient prises au plus vite, d'où qu'elles viennent, afin de conserver les œuvres en question. Mais M. Cardon croit-il réellement que ceci est un cas unique en Belgique et que la conservation de beaucoup de nos peintures de haute valeur soient à l'abri des reproches de ceux qui ont charge de veiller à les tenir dans le meilleur état? A-t-il connaissance de l'enquête faite il y a une quinzaine années, sur l'initiative de l'abbé Vandengheyn, archéologue à Gand, au sujet des œuvres d'art et particulièrement des peintures déposées dans nos musées, dans nos églises et nos monuments publics en général? Il y verrait ce qu'en disent la plupart des peintres qui ont été questionnés en cette matière, et ce sur bien des inconvénients et des usages invétérés qui empêchent la bonne conservation de ces œuvres.

Et s'il appartient à l'État d'intervenir, afin de secouer l'inertie coupable de la commission du musée de Bruges, ne lui appartient-il pas, en outre, d'intervenir auprès des gouvernements étrangers qui possèdent des œuvres de nos grands peintres?

Car, en somme, celles-ci, par leur grande valeur, appartiennent moralement au patrimoine national. A cette fin je citerai parmi beaucoup d'autres peintures qui ne se trouvent pas, à beaucoup près, dans le meilleur état : la Cène de Josse de Gand, du Musée d'Urbino, — la seule œuvre importante connue de ce peintre attaché au XV^e siècle à la cour du Duc de Monteverde; et cette autre œuvre, non moins précieuse, de Broederlam, du Musée de Dijon, triptyque représentant *la Vie du Christ*, — sans parler des splendides panneaux de l'Adoration de l'Agneau, si indignement vendus, au siècle dernier, par le chapitre de St-Bavon au Musée de Berlin, et dans un tel état de délabrement qu'on a renoncé à les transporter en Belgique pour les faire figurer à l'exposition projetée de l'œuvre des Van Eyck. Autant que celles de Bruges, ces œuvres en péril méritent notre inquiète sollicitude.

Ce qu'il importerait de faire, afin d'éviter à l'avenir cette indifférence coupable de beaucoup de nos administrations, c'est d'appeler la jeunesse dans les écoles au respect des œuvres d'art, de leur apprendre ce qu'il a fallu de temps et d'études pour arriver à les produire. Plus tard elle se rendrait compte du trésor que le pays possède, et de la gloire que ces œuvres lui ont procurée. Ainsi, déjà, elle serait préparée à veiller à leur bonne conservation.

Veillez agréer, etc.

FÉLIX COGEN,

Directeur de l'École normale des Arts du dessin de Saint-Josse-ten-Noode.

LE THÉÂTRE A PARIS

THÉÂTRE ANTOINE. — *Le Bluff*. — *La Petite Dame du Second*.

Après le sensationnel succès de *Biribi*, après le joyeux succès de *Chez les Zozques*, le Théâtre Antoine, passé aux mains du maître comédien qu'est M. Firmin Gémier, conservera-t-il sa veine du début? Chacun se posait cette question, et c'est avec plaisir qu'on applaudit aux scènes mouvementées et dramatiques du *Bluff*. Cette pièce, la première, je crois, qu'ait écrite M. Georges Thurner, dénote de précieuses qualités de théâtre, une entente sérieuse des exigences de la scène, et même de toutes les ficelles, avouables ou pires, du métier. Les péripéties se précipitent volontiers en s'y succédant, se font équilibre par un rapide et alternatif passage de ce qui déprime à ce qui exalte, nous fait redouter suffisamment le triomphe de ce qu'il convient que l'on déteste, et s'achève heureusement sur des résolutions solides prises dans l'abnégation d'une conscience délivrée.

Autrefois la vertu était victorieuse et le crime haïssable. A présent, nous assistons à la lutte que soutient contre la misère, le conseil de l'intérêt, l'égoïsme et l'avidité des proches, un savant médecin ignoré qui fait fi de la réclame, du battage, du bluff, et se livre en silence à de paisibles recherches de laboratoire. Un instant, sa femme impérieuse et mécontente, son fils audacieux que rien n'arrête, sa fille ainée même, froide et hargneuse en sa dévotion, le malheur de sa cadette, dont les fiançailles sont rompues, ont raison de sa vaillance et de sa résignation. Le voilà à souhait riche, réputé, glorieux... jusqu'au jour où les événements le rappellent à la conscience de son ignominie, et faux luxe, fausse réputation, il n'en veut plus entendre parler : il sera pauvre sans doute comme il le fut naguère; il sera honnête homme.

La pièce est admirablement jouée par M. Janvier, dont on n'apprécie pas assez fréquemment l'art si fin sur les scènes parisiennes; il est fort bien secondé par MM. Bouthors, Cahuzac, Valentin; puis M^{mes} Even, Véniat, Acézat et Brassy.

Quant à *la Petite Dame du Second*, « pièce en quatre tableaux, dans la manière de Shakespeare, » déclarent non sans modestie les auteurs, MM. André Mycho et Vincent Hyspa, c'est une simple pochade informelle où la présence paradoxale de M. Gémier met seule un parfum d'art, en y éveillant quelque intérêt. En suppri-

mant une excessive tendance à vagir d'incohérentes paroles, en y ajoutant plus de mouvement imprévu, plus de fantaisie et de chaleur, on en pourrait faire pour des clowns américains une pantomime peut-être estimable.

A. F.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Le Sire de Vergy

On a dit que la collaboration de MM. de Flers, de Caillavet et Claude Terrasse rappelait celle de Meilhac, Halévy et Offenbach. De part et d'autre, ils sont trois, et c'est évidemment, trop évidemment même, un point de comparaison. Faut-il en conclure que les opérettes nées de cette collaboration, resteront célèbres à l'égal de la *Belle-Hélène* et d'*Orphée aux enfers*? Toute question de talent mise à part — et rien ne prouve que les trois auteurs modernes n'en ont pas autant que les trois anciens — je ne le pense pas. Il y a à cela deux motifs. Le premier, c'est que les circonstances actuelles ne sont pas de nature à faire d'une opérette, fût-elle un petit chef-d'œuvre, un événement parisien, que dis-je, mondial, comme c'était le cas au joyeux temps d'Offenbach. L'Empire n'est plus, avec son faste, sa griserie voluptueuse, sa course au plaisir, son public décidé à rire de tout et à surprendre l'allusion malicieuse sous les voiles les plus discrets qu'elle pût revêtir. Le second motif, c'est que la « matière » d'Offenbach est épuisée et qu'aucune autre ne la remplacera jamais jusqu'au point d'offrir aux librettistes et aux musiciens de telles chances de succès. Le carnaval des dieux païens, que l'immortel trio transporta sur la scène, avait, pour la société polie, instruite et railleuse de 1860, une saveur incomparable. Un lettré prouvera toujours une certaine satisfaction, délicate comme celle que donne le péché, à entendre railler des personnages que son éducation lui a appris à regarder comme sacrés. Les œuvres bouffes d'Offenbach la procuraient, cette satisfaction, parce que, au plus grand nombre, l'antiquité est familière. Tout autre époque historique se prêtera moins à la parodie. On a tenté souvent de parodier les drames lyriques de Wagner, pourtant bien connus, et les légendes terribles qu'ils évoquent : jamais l'on n'y a réussi. Les dieux et les héros de la mythologie scandinave nous laissent trop indifférents. Mais il en va autrement lorsqu'on s'avise de ridiculiser Vénus, Hélène, Orphée, fabuleuses entités qui vivent en nous d'une vie impérissable. Tout en protestant pour la forme contre cette façon peu respectueuse de les traiter, nous ne pouvons nous empêcher de goûter, à ce spectacle, je ne sais quel plaisir aigre-doux qui n'est pas sans offrir un charme très particulier.

Le trio moderne, sentant bien que la gloire des pièces d'Offenbach est due en grande partie à ce fait qu'elles sont bâties sur des sujets déjà connus du public, a choisi, pour exercer sa verve, l'histoire de France sous l'ancien régime. On se souvient de *Monsieur de la Palisse*, qui fut joué l'an dernier au théâtre Molière avec un grand et durable succès. Les auteurs du livret avaient eu la chance de rencontrer là un sujet déjà populaire à l'avance. Aussi leur pièce entière « portait- » elle admirablement. La valse des châteaux en Espagne et la chanson de M. de la Palisse avaient plu à tout le monde, aux raffinés comme à la foule. Et si l'œuvre n'avait pas tout le piment des parodies sacrilèges d'Offenbach, elle n'en était pas moins écoutée et suivie avec un intérêt très grand.

Le Sire de Vergy est antérieur à *Monsieur de la Palisse* et ne lui est inférieur ni en esprit, ni en talent. Mais il ne s'attaque pas à une personnalité consacrée, soit par les chefs-d'œuvre classiques, soit par les récits de nourrice et les contes bleus. Aussi doit-on convenir que, tout en plaisant beaucoup, il ne plait pas autant. On ne connaît pas assez la terrible, l'atroce histoire du Sire de Vergy, le vrai, l'authentique, qui, ayant surpris l'adultère de sa femme avec le Sire de Coucy, tua celui-ci, fit accommoder son cœur en pâté, et le donna à manger à sa femme. La consé-

quence en est qu'on ne saisit pas d'emblée tout le comique de la situation imaginée par les auteurs : Vergy trompé et content, en extase devant Coucy, ne cessant de l'accabler, en présence de sa femme, de témoignages, plutôt gênants, d'affection. Ce modèle des ménages à trois n'aurait pas d'histoire, si Coucy n'était séduit soudain pas l'idée saugrenue de posséder seul la belle Gabrielle de Vergy. Un moyen bien simple, c'est d'envoyer Vergy à la croisade. Après bien des hésitations, celui-ci se décide à partir. Faut-il ajouter qu'il ne voit pas Jérusalem, ni même Constantinople et qu'il demeure tout bonnement en France, auprès d'une Infidèle de Montmartre, la Princesse Mitsy, petite personne mal embouchée, dont les écarts de langage provoquent le plus grande surprise au château de Vergy, quand le Sire la ramène comme otage, en même temps que deux autres Arabes de contrebande. Il était temps qu'il revint ! Coucy, surmené, commençait à prendre l'existence en dégoût. En amour, deux, ce n'est pas un chiffre ! Vergy, le troisième, arrive donc au bon moment... Non, car Vergy ramène Mitsy, et voilà que de trois, l'on est quatre ! Quatre, pas plus que deux, n'est un chiffre amoureux. Tout s'arrangera, toutefois, après que Coucy aura trompé Vergy avec Mitsy comme il l'a trompé avec Gabrielle, et après que celle-ci, pour se consoler, aura accueilli et récompensé l'amour fidèle d'un petit page qui la poursuit depuis le premier acte. Les voici cinq, maintenant ! A la bonne heure : cinq, c'est un chiffre ! Et le rideau tombe sur cette belle et immorale conclusion.

Je n'ai pas raconté toute la pièce : c'est impossible. Sur le thème fondamental que j'ai donné se brodent mille incidents, tous plus cocasses les uns que les autres. Je n'ai pas davantage essayé de donner une idée de l'esprit fin, alerte, brillant du dialogue, des mots très amusants dont il est semé, ni des perpétuels anachronismes, des actualités brûlantes mis dans la bouche de ces gens du moyen âge. Ce sont là des choses qui s'indiquent et ne s'analysent pas.

Mais quelle musique charmante M. Terrasse a écrite pour cette spirituelle drôlerie ! Combien plaisent la jolie valse du premier acte, l'air de Coucy, le chant des captifs, les grâces canailles de la princesse Mitsy, transposées en rythmes sautillants et vifs ! Quelle science de l'orchestration, unie à une légèreté de touche toute française ! C'est tout le temps joyeux, parfois poétique, et cela ne cesse pas d'être une vraie œuvre d'art, une délicate fantaisie où l'on ira rire, et de bon cœur, sans avoir à le regretter.

N'oublions pas de dire que la direction du Molière a mis en scène *le Sire de Vergy*, avec un luxe inusité de décors et de costumes, et que la troupe, M^{lles} Kervan, Flor'Albine et Armel, MM. Baudhuin, George et Théry en tête, ont interprété cette pièce aussi bien que possible, d'aucuns disent, qui ont pu faire la comparaison, presque aussi bien qu'elle le fut à Paris.

G. R.

NÉCROLOGIE

Théodore Verstraete.

Nous apprenons à regret la mort du peintre Théodore Verstraete, dont les marines et les paysages, qu'il étoffait parfois de figures, étaient favorablement appréciés en Belgique et à l'étranger. Né à Gand le 4 janvier 1850, Théodore Verstraete avait fait ses études à l'Académie des Beaux-Arts d'Anvers et s'était fixé dans cette ville, dont les environs lui fournirent ses meilleures inspirations. Il exprima avec un sens aigu de la vérité la nature agreste de Brasschaet et de Calmpthout, et ses plus lointaines excursions ne dépassèrent point le littoral des Flandres et la Hollande. Son œuvre, récemment rassemblé, avec celui de W. Linnig, sous les auspices de l'*Art Contemporain*, et qui fut longuement analysé ici, est trop présent à la mémoire de nos lecteurs pour que nous ayons à en parler encore (1). Le peintre

(1) Voir nos numéros des 1^{er} et 8 juillet dernier.

trouva, au surplus, en M. Lucien Solvay, qui lui consacra une intéressante monographie, un biographe fidèle et attentif (1).

Théodore Verstraete fut au nombre des fondateurs de l'Association des XX. Il prit part en 1884 et en 1885 aux expositions de ce cercle, dont l'intransigeance l'éloigna après ces deux participations. Depuis plus de dix ans, une congestion cérébrale, en le réduisant à l'impuissance, avait définitivement clos une carrière qui, pour avoir été courte, n'en fut pas moins féconde et digne de toute sympathie.

O. M.

PETITE CHRONIQUE

On commençait à s'émouvoir sérieusement, dans le monde des Lettres, des lenteurs inexplicables que subit l'arrêté royal relatif aux nominations des écrivains dans l'Ordre de Léopold. Vingt fois annoncé, cet arrêté a été vingt fois ajourné. On affirme que le Ministre de l'Intérieur va enfin se décider à le faire paraître. Mieux vaut tard que jamais...

La classe des Beaux-arts de l'Académie royale de Belgique a élu jeudi M. Julien De Vriendt membre titulaire en remplacement de Markelbach, et M. Fernand Khnopff membre correspondant en remplacement de Verheyden.

Ont été nommés membres associés : M. Albert Besnard, remplaçant Emile Breton, et M. John Sargent, remplaçant Alfred Stevens.

A l'occasion du succès remporté par M. Auguste Danse à l'exposition de l'*Estantpe*, un comité vient de se constituer dans le but d'organiser une manifestation de sympathie et d'admiration en l'honneur du doyen des graveurs belges. En font partie MM. Camille Lemonnier, M. des Ombiaux, L. Souguenet, H. De Groux, G. Verdavaine, L. Dommartin, F. Ansel et L. Dumont-Wilden.

M. Edwin Ganz a ouvert au Cercle artistique une exposition de ses œuvres. Clôture jeudi prochain.

Le troisième concert populaire aura lieu à la Monnaie le 27 janvier, à 2 heures, sous la direction de M. Sylvain Dupuis et avec le concours de M. F.-B. Busoni, pianiste. Au programme : deuxième symphonie (en ré majeur) de J. Brahms; troisième concerto (en ut mineur) pour piano et orchestre, de Beethoven; *Hymne à Vénus*, pour orchestre, de M. Albéric Magnard (première audition); vingt-quatre préludes pour piano (op 28) de F. Chopin; *Rhapsodie dahoméenne*, pour orchestre, de A. de Boeck. Répétition générale la veille, à 2 heures. Pour les places, s'adresser chez Schott.

Pour rappel, demain, lundi, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, concert de M. Serge de Barincourt avec le concours de M^{lle} L. Duchêne et de M. H. Jacobs.

MM. Jaspar et Zimmer inaugureront à Liège, mercredi prochain, avec le concours de M. L. Dautzenberg, cor solo des concerts du Conservatoire, la série de concerts qu'ils consacreront à l'Histoire de la Sonate et du Concerto. Au programme : Bach, Beethoven et J. Szule.

A Liège également, samedi prochain, à 8 heures, au Conservatoire, deuxième Concert populaire, sous la direction de M. J. Debefve, avec le concours de M. R. Pugno.

Un des beaux concerts de la saison sera celui que M. Edouard Deru donnera le mardi 29 janvier, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie. M^{me} Arctowska et M. G. Lauweryns prêteront leur con-

(1) *Le Paysage et les Paysagistes* : Théodore Verstraete, par LUCIEN SOLVAY.

cours à ce concert, dont le programme comprend des œuvres de Haendel, Bach, Brahms, Bruch, Borodine, Cornelius, Wolf, Bordes, Svendsen, Eug. Ysaye et Guiraud.

A L'UNIVERSITÉ NOUVELLE (28, rue de Ruysbroeck). — Tous les samedis, à 8 h. 1/2 du soir, conférences par M. Gisbert Combaz : Les Arts en Extrême-Orient. (Projections lumineuses.)

Lundi, 21 janvier, à 8 h. 1/2 du soir, conférence par M. Chantavoine. — Beethoven et la musique en programme.

Administration des Concerts A. Dandelot (Paris) : 16 janvier, œuvres modernes pour piano et violoncelle par M^{lle} Chrétien et M. Bourgeois (salle des Agriculteurs); même jour, concert Hélène Stylianidès (salle Erard); 17 janvier, concert Emile Mendels (salle Erard); 21 janvier, concert (supplémentaire) Michel de Sicard (salle Erard); 22 janvier, concert Marie Altona (salle Pleyel).

Savez-vous ce que c'est qu'un château? *Le Matin* en donne une définition assez inattendue : « Cette maison lourde et carrée ne pourrait être qualifiée de château si elle ne s'entourait d'un immense potager et d'un parterre où, au printemps, des milliers de roses doivent s'épanouir. » (3 janvier 1907.)

Nous voilà fixés.

Un Comité qui s'est formé à Edimbourg projette d'organiser dans cette ville, au mois de février prochain, une exposition de jouets modernes d'enfants (jouets historiques et régionaux; jouets artistiques et ingénieux; jouets pédagogiques). Le Comité fait appel à toutes les personnes qui peuvent, d'une façon ou d'une autre, contribuer à rendre cette exposition plus variée et plus attrayante. Il demande particulièrement des jouets façonnés par des artistes. Prère de faire parvenir à l'avance, au secrétaire, une description des objets à exposer. (Adresser les lettres au secretary, Toy Exhibition, Outlook Tower, Castle Hill, Edimbourg.)

Sottisier.

Ce n'est pas seulement dans les journaux quotidiens qu'on découvre des spécimens curieux de littérature incohérente. Ses auteurs classiques, les maîtres de la langue française en fournissent parfois des exemples typiques. Voici une phrase de Théophile Gautier qui n'est pas « dans une musette » :

« ... Mais, à Paris, l'impossible, quand on peut le payer, n'existe pas. Il le trouva donc, etc. » — *Spirit*. Paris, Charpentier, 1863, p. 176, l. 9.

A l'occasion du cinquantième anniversaire de la mort d'Henri Heine et en attendant que l'Allemagne songe à élever un monument national au poète, l'éditeur Adolphe Cahn, de Francfort, met en vente des exemplaires en argent et en bronze (à 35 et 15 marks) d'une jolie plaquette commémorative due au sculpteur Louise Staundinger, de Darmstadt.

La Librairie G. Van Oest & C^{ie}

16, rue du Musée, Bruxelles.

a l'honneur de rappeler aux lecteurs de l'Art moderne qu'elle a publié récemment :

Le Paysage et les Paysagistes

THÉODORE VERSTRAETE

PAR

LUCIEN SOLVAY

Un beau volume in-4°, illustré de 18 reproductions des chefs-d'œuvre du grand paysagiste anversois.

Prix : 6 francs.



Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Le Mercure Musical

Paris, 2, Rue de Louvois (2^e Arr^t)

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois, en fascicules de 48 pages contenant à la fois des articles de fond, et une Revue de la Quinzaine où sont traitées toutes les questions d'actualité.

Directeurs : **Louis Laloy et Jean Marnold**

PRINCIPAUX COLLABORATEURS:

Pierre Aubry, Gaston Carraud, René de Castéra, Jean Chantavoine, M. Daubresse, Claude Debussy, Jules Ecorcheville, Henry Expert, Amédée Gastoué, Henry Gauthier-Villars, Vincent d'Indy, Fr. de Lacerda, Lionel de la Laurencie, Gustave Lyon, Octave Maus, André Pirro, A. de Polignac, Romain Rolland, Gustave Samazeuilh, Martial Tenéo, Colette Willy.

ABONNEMENT ANNUEL

Paris et Départements, 12 francs; Etranger, 15 francs.

ANTÉE

Revue mensuelle de littérature.

Le numéro, 60 centimes. — L'abonnement, 6 francs l'an.

COLLABORATEURS RÉGULIERS

MM. Michel Arnauld, André Gide, Albert Giraud, Laurent Tailhade, Henri Ghéon, Maurice Wilmotte, Remy de Gourmont, Maurice Denis, Jacques-E. Blanche, Jacques Copeau, Lucien Jean, Henri Vandeputte, Joseph Bossi et Eugène Monfort.

ARTHUR HERBERT **Ld**, éditeurs. Porte Sainte-Catherine. BRUGES.

Numéro spécimen envoyé sur commande.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

La Presse Européenne

Coupages de journaux artistiques, commerciaux, politiques et financiers

Bruxelles, 42, chaussée d'Ixelles.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

250, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : **Louis Dumur**

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n ^o	0,25	Le n ^o	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant à tous pianos et permettant à chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

M^{me} Lucie Cousturier (GEORGES LECOMTE). — L'Affaire de Bruges (CH.-LÉON CARDON). — Du pays de « Nitchevo » (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Paul Signac (PAUL ADAM). — Concerts historiques de musique russe (O. M.). — La Musique à Paris : *Concert de la Société Nationale* (M.-D. CALVOCORESSI); *Concerts dominicains* (O.M.). — A propos des « Troyens » et de « Pelléas » (CHARLES VAN DEN BORREN). — Chronique théâtrale (G. R.). — Petite Chronique.

M^{me} LUCIE COUSTURIER

L'œuvre, si originale et si séduisante, de M^{me} Lucie Cousturier nous apparaît comme un grave et joyeux poème lyrique, passionnément, scrupuleusement écrit d'après la vérité.

L'éveil de ce beau jeune talent, aujourd'hui en floraison si radieuse, fut peut-être, pour tous les esprits attentifs à la beauté moderne, la plus charmante surprise de ces années dernières.

En un temps d'incertitudes, de répétitions et d'ébauches, où tant de nouveaux venus ne parviennent

à s'affranchir des glorieux maîtres de l'Impressionnisme que pour subir l'influence des quelques contemporains de sensibilité personnelle, et s'ingénient à masquer la misère de l'invention, du travail et de savoir par le subterfuge vraiment trop désinvolte et trop commode de l'esquisse, l'art de M^{me} Lucie Cousturier enchante les passionnés de belle peinture originale par la nouveauté de l'inspiration, la délicatesse et la variété de l'émotion, par le sûr et tranquille équilibre de la structure, par le caractère du dessin, par le faste de la couleur, la féérique et transparente subtilité des atmosphères, par la splendeur si neuve des harmonies.

On ne sait ce que l'on admire le plus, de la libre spontanéité qui est l'un des charmes de ce talent, ou bien de la calme méditation qui ordonne tous les émois de cette sensibilité si frémissante et transforme leurs plus subtiles délicatesses en toile d'une sereine et logique splendeur. Aussi l'un des mérites qui nous semblent le mieux caractériser l'œuvre de M^{me} Lucie Cousturier, c'est précisément l'accord si rare de cette liberté de sensations qui lui permet de rendre, avec une si souple franchise, les plus divers aspects de la nature, et de ce profond travail intérieur, si surprenant chez une toute jeune femme, qui, d'une impression fugitive violemment ressentie, fait une toile solidement construite et d'une grande somptuosité décorative.

Agréable constatation de mérites trop souvent antagonistes qui, réunis chez une même artiste, révèlent bien son esprit et son tempérament. C'est une de ces silencieuses qui reçoivent jusqu'à la souffrance et la joie les émotions du dehors, qui créent sans cesse dans

l'hallucination passionnée de leur rêverie, et dont une parole profonde ou quelque subtil sourire, d'une délicate jeunesse, trahit tout à coup l'ardente vie intérieure. Toute son œuvre nous la fait apparaître comme une instinctive très réfléchie, qui s'abandonne avec joie à ses impressions, les reçoit très vives mais les raisonne, et, par la réflexion, en augmente l'intensité sans rien sacrifier de leur enivrante fraîcheur.

Il semble que dans le miroir de ses grands yeux calmes se reflètent, avec la plus délicate fidélité, avec la plus ardente force, toutes les éblouissantes merveilles de la nature, et que son âme profonde, si lucide en son mystérieux travail de méditation, en accroît et harmonise la splendeur, en précise le caractère par les métamorphoses que peu à peu sa pensée leur imprime.

Telles sont la jeune, fraîche et libre sensibilité, et d'autre part la grave intelligence, que laissent si bien deviner les toiles de M^{me} Lucie Cousturier. Peut-être reconnaîtra-t-on que ces qualités, plutôt contradictoires à l'ordinaire, expliquent par leur féconde collaboration chez une même artiste, l'ardent, magnifique et scrupuleux lyrisme avec lequel elle interprète la réalité. Du moins c'est bien ainsi que nous apparaît son œuvre.

Regardez ces féeriques tableaux où elle évoque la grâce verdoyante, lumineuse et fleurie du Bois de Boulogne. Sur les rives du lac, on reconnaît le caractère des arbres qui s'échevèlent vers le miroir embrasé des eaux ; on retrouve les claires apparitions de promenades qui surgissent dans la lumière des sentiers, qui, souples fleurs mouvantes, frôlent de leurs trains somptueuses les massifs dont l'éclat se reflète au mystère dormant des ondes ; on se remémore les caresses de lumière sur certains feuillages, leurs frissons dans la transparence du soleil, les vaporeux enveloppements dont il nimbe les formes ou dont il fait resplendir la nappe immobile des eaux. C'est le Bois dans sa vérité, dans son charme d'élégant et radieux paradis. Mais c'est mieux encore qu'une interprétation exacte : si nous le reconnaissons si bien, au point que nous nous enivrons de sa lumière, que nous goûtons la douceur de ses ombres, que nous respirons son air léger et ses parfums, c'est que M^{me} Lucie Cousturier a merveilleusement accentué le caractère des choses. Sans cesser d'être précise, son évocation est devenue féerique. Par une vision qui lui est propre et des moyens qui lui sont personnels, avec les ressources et les dons d'un tempérament réfractaire à toutes influences, elle dit la vérité à la façon d'un Turner ou d'un Claude Monet. C'est de la vérité écrite à coups d'ailes.

N'est-ce pas la même impression que l'on a devant ces fantastiques et très réelles vues de montagnes, dont le chaos s'ordonne si décorativement selon l'harmonieuse courbe d'une chaîne centrale, et qui représente avec tant de puissance le mystère des gouffres, l'esca-

lade tragique des sapins au flanc des Alpes bernoises dont les cimes s'éclairent parmi le lumineux moutonnement des nues ? Aspects fidèles des gorges sauvages, des enchevêtrements de rocs et de sommets neigeux qui s'irisent des lueurs éparses, des fastes de l'aurore et du couchant. Mais il semble bien que ce soit quelque chose de plus : c'est, par un peintre très doué et très audacieusement tranquille, qui osa faire d'après ce chaos œuvre d'art expressive, logiquement construite et très décorative, la tragédie du silence sur les profondeurs immobiles et vides, le drame de la neige et des cimes aux prises avec les nuées. Par l'accentuation du caractère, par les prestiges de l'ordonnance, du dessin et de la couleur, c'est le vrai traduit en beauté, c'est le vrai magnifié par l'interprétation lyrique.

On goûte un enivrement du même ordre, une pareille exaltation de l'esprit et des yeux devant ce qu'on est convenu d'appeler des natures mortes, c'est-à-dire devant les fleurs, les légumes et les fruits si sains, si frais, si somptueux, en un mot si vivants, à la représentation desquels M^{me} Lucie Cousturier prend ses plus libres et ses plus ardentes joies de coloriste. On la devine heureuse d'associer de beaux tons, de faire jouer dans la lumière de radieuses couleurs, de combiner des harmonies chaudes ou délicates, mais toujours imprévues et appropriées au caractère des objets qu'elle veut peindre ! Son plaisir devient pour nous un enchantement car dans ces fêtes qu'elle offre ainsi à elle-même nous découvrons toute son originalité, sa puissance et sa délicatesse, l'éblouissante et scrupuleuse franchise de sa palette, son amour de la vérité, son goût des beaux arrangements décoratifs et ses dons de lyrisme.

Pour tous ceux qui gardent le souvenir et le culte des radieuses, des pures harmonies des vieux maîtres impressionnistes et de leur expressif dessin dans la lumière, quel bonheur de ne pas retrouver chez cette jeune artiste le sans-gêne des ombres opaques et boueuses, la déchéance des tons sales, l'astucieux parti pris des fadeurs, de l'effacement, de la grisaille, l'artifice du sentimentalisme brumeux et crépusculaire, de toutes les déformations prétentieuses et cabotines, de toutes les inutiles brutalités de couleurs, de la systématique confusion qui n'est qu'un aveu d'impuissance et de paresse !

D'une fleur tout le charme est évoqué, d'un fruit sera rendue toute la splendeur rien que par des tons francs, clairs, joyeux, qui chantent en somptueuses harmonies. Voilà des natures mortes qui — étrange aventure ! — ne rappellent ni celles de Cézanne, ni celles de Renoir, ni celles de Van Gogh, et où le talent de M^{me} Lucie Cousturier, sincère, décoratif, logiquement constructeur et lyrique, se montre dans toute sa richesse et dans sa variété.

Voici quatre ans à peine que Madame Lucie Coustu-

rier montra ses premières natures mortes, si timides mais déjà si riches de dons, de conscience, de promesses. Depuis, à chaque exposition, nous avons pu voir une recherche, une conquête, un indice de développement. C'est ainsi que, plus attentive naguère à la forme, à la structure des terrains, des arbres et des physionomies qu'aux prestiges de l'atmosphère, elle a d'elle-même compris que la lumière est le fluide lien entre les êtres et les choses. Aussi son victorieux effort est-il actuellement de faire rayonner sur les paysages et les fleurs les limpides enveloppements lumineux qui les caressent.

Comment ne pas espérer de longues, d'exquises joies, chaque jour renouvelées et plus enivrantes, d'une artiste si sensible à la vérité et à la poésie de la nature, riche des plus beaux dons du peintre, qui cherche son plaisir dans le travail et la découverte, et dont la courte carrière si brillante n'est qu'une marche sans arrêt, sans hésitation, sans recul, vers plus de lumière, vers plus de beauté ?

GEORGES LECOMTE

L'AFFAIRE DE BRUGES

Je suis heureux d'apprendre par les déclarations de M. le comte Visart de Bocarmé que mon cri d'alarme a enfin réussi à émouvoir les Autorités communales de Bruges.

Tous ceux qui connaissent la malencontreuse chapelle où sont enfermés à titre provisoire, depuis vingt-cinq ans, ces précieux chefs-d'œuvre m'ont écrit pour m'approuver et réclament avec moi qu'on lève enfin leur quarantaine.

Les témoignages concordants de M. James Weale, cet étranger plus que Brugeois, de MM. Henri Hymans et A.-J. Wauters, les éminents critiques d'art, établissent que les tableaux de l'Académie se sont considérablement détériorés par suite de leur trop long séjour dans un local accepté à titre provisoire et où ils connaissent ces tableaux depuis qu'ils y ont été introduits.

Je regrette de ne pas être d'accord avec l'honorable bourgmestre de Bruges en ce qui concerne leur bon état de présentation à l'Exposition des Primitifs, si admirablement organisée par le baron Kervyn de Lettenhove. Tous les amateurs ont été navrés de voir d'aussi précieuses peintures dans un état aussi précaire. Aussi, après la formation de l'Exposition, le baron Kervyn fit-il tous ses efforts pour obtenir leur déplacement, d'accord avec MM. Kampfen, directeur des Musées de France, G. Lafenestre et C. Benoit, du Musée du Louvre, von Schudi et Friedländer, du Musée de Berlin, le docteur Brédus, du Musée de La Haye, G. Hulin, du Musée de Gand, feu Albert de Vriendt, de l'Académie d'Anvers, enfin avec MM. Beernaert, ministre d'Etat, J. de Vriendt, A.-J. Wauters, H. Hymans, Cardon, etc., qui avaient été désignés pour procéder à une visite officielle. En outre, M. Henry, ancien commandant en chef des pompiers de Bruxelles, chargé par le Gouvernement d'examiner, au point de vue des dangers d'incendie, tous les Musées royaux de Belgique, déclara en substance : « Tout incendie qui se déclarerait soit dans le bâtiment attenant à la loge du concierge, soit à l'École industrielle peut entraîner la perte du Musée. Et ces dangers d'incendie sont CONSIDÉRABLES... » De plus, comme le fait observer très judicieusement M. Octave Maus, comment pourrait-on espérer sauver par l'unique porte d'entrée ces tableaux, presque tous d'un poids énorme !

Toutes les lettres de ces messieurs furent reproduites dans une brochure publiée en 1903 sous le titre : *Lettre adressée au*

Collège des Bourgmestre et Échevins de la ville de Bruges par le baron Kervyn de Lettenhove, qui, outre ces témoignages, publiait une série de considérations concernant la réorganisation du Musée, etc., etc. Les personnalités citées signalaient d'un accord unanime la pauvreté du local, le manque de présentation, l'humidité, l'exiguïté, enfin toutes les tares malheureuses qui n'ont d'autre excuse que la destination provisoire de l'ancienne chapelle. Et qui oserait accuser ces messieurs d'incompétence, de mauvais vouloir ou de parti pris ?

Les Autorités de Bruges ne s'épurent pas le moins du monde. D'après elles, le local n'offrait aucun danger ; il était même déclaré si parfait que M. A.-J. Wauters fit cette déclaration ironique : « Ce Musée est donc un petit Eden ! »

Aujourd'hui rien n'est changé :

1° Le local ne saurait être humide, nous dit-on, puisqu'il émerge du sol de 12 centimètres. On se garde de parler des dalles qui, posées directement sur le sol, absorbent forcément l'humidité des terres du jardin ;

2° J'ai déclaré qu'il n'y a pas moyen de faire du feu. Ceci demande une explication. Lors de la visite, en décembre dernier, du Comité délégué par le Gouvernement, on nous reçut dans le Musée — sans feu — par une température glaciale, pluvieuse et humide. Nous en fîmes l'observation à M. le Conservateur, qui nous répondit que « Jamais on ne faisait de feu ». Ce fait me fut d'ailleurs confirmé par des artistes qui avaient travaillé au Musée en plein hiver.

Il faudrait être aveugle pour ne pas avoir remarqué le poêle américain chargé d'entretenir une chaleur de 7 degrés. Installé avec sa tuyauterie au milieu des peintures, ce poêle à l'air d'un appareil de chauffage de cabaret, alors que les prisons sont chauffées convenablement.

Etant donné le peu de garantie de sécurité que peut offrir l'usage d'un poêle de ce genre dans ce milieu surencombré de tableaux, d'écrans, etc., je fus persuadé qu'on préférerait laisser moisir les tableaux que de s'exposer à les faire rôtir.

3° De même pour les acquisitions des « Amis du Musée de Bruges », dont je fais partie et qui, avec des ressources limitées, ont fait l'acquisition d'œuvres d'art très remarquables que M. le comte Visart de Bocarmé me reproche de ne pas comprendre parmi les œuvres d'art extraordinaires que j'ai énumérées. Je n'insiste pas sur certains tableaux installés au Musée en meilleure place que des chefs-d'œuvre relégués au second rang... Glissons sur ces détails, ainsi que sur les déclarations de M. le Bourgmestre, qui nous traite d'étrangers à la ville de Bruges, la ville si florissante à l'époque où la bannière de Bourgogne flottait sur la tour de son beffroi. Tous les Belges sont remplis de fierté au souvenir de la noble et vaillante cité. Tous sont heureux de sa prospérité et de son développement magnifique. Tous espèrent avec nous que les belles œuvres d'art du passé y trouveront bientôt des installations dignes d'elles, dignes aussi de la ville qui a le grand bonheur de les avoir vues naître et de les posséder.

CH. LÉON CARDON.

DU PAYS DE « NITCHEVO »

Voici sur ma table quatre livres bien différents : *Le Double* (1) de Dostoïevsky ; *Les Mages sans étoiles* (2) d'Iwan Strannik ; *Les Forces perdues* (3) de Renée Tony d'Ulmès et *Étudiants russes* (4) d'Iwan Gilkin. Le premier a été écrit par le plus russe des Russes, le plus profondément, le plus subtilement et sauvagement.

(1) *Le Double*, par DOSTOÏEVSKY, traduit par BIENSTOCK et WERTH. Paris, *Mercur de France*.

(2) *Les Mages sans étoiles*, par IWAN STRANNICK. Paris, Calmann-Lévy.

(3) *Les Forces perdues*, par RENÉE TONY d'ULMÈS. Paris, L. Vanier.

(4) *Étudiants russes*, par IWAN GILKIN. Bruxelles, éditions de la Belgique artistique et littéraire.

ment autochtone des Russes qui jamais vécurent; le second par une femme russe transplantée, et déjà la force de l'âme slave est éternuée en grâce, diminuée, plus accessible et encore très étrange; le troisième est l'œuvre de deux femmes de France, méridionales par élection, mais qui eurent l'occasion d'observer des milieux russes à Paris et qui ont bien su rendre ce qu'elles avaient vu; mais, ne l'ayant pas éprouvée pour leur compte, l'émotion qu'elles décrivent n'est plus que celle que cause un spectacle (1); le dernier est dû à l'imagination d'un poète belge dont, si je devine bien, *l'esprit*, mais sans doute pas le cœur, a été violemment sollicité par ce problème de l'âme slave et qui nous a proposé le résultat de sa méditation.

Eh bien, quelque différents que soient ces quatre livres, ils ont un lien commun, et le plus *imaginé* n'est peut-être pas le moins curieux.

Le Double, c'est presque illisible de terreur. C'est étrange, formidable, hallucinant et, avouons-le, malgré tout le respect dû à un tel génie, horrible. Plus qu'aucun romancier russe, Dostoïevsky avait cette indifférence à choisir n'importe quel moyen d'émotion, qui lui faisait souvent employer des procédés de médecin, pour ainsi dire. Sa littérature touche par certains côtés à la clinique et par d'autres au feuilletonisme. Mais comme elle est, par ailleurs, d'une composition secrète et solide sous sa touffeur et son exubérance, comme elle atteint souvent les pures hauteurs de la métaphysique ou de la rêverie lyrique, il n'est pas étonnant que, malgré ses défauts énormes, elle ait plus séduit certains esprits que la littérature plus pondérée, plus sage, plus courante de Tourgueniev ou de Tolstoï.

Pourtant, si *L'Idiot*, *Les Frères Karamazov*, *Les Possédés*, *L'Esprit souterrain* sont des merveilles de génie, d'indiscutables et d'immuables blocs erratiques imposés à notre admiration, je ne vois pas ce que des œuvres comme *Le Double* ou même *Un Adolescent* ajoutent à la gloire de l'illustre mort. *Le Double* surtout. Les 245 pages qui racontent les prodromes d'une folie, mais qui les racontent d'une façon absolument irréaliste, fantasque, folle déjà, c'est effrayant! On se demande si on rêve. Ah! ce monde peuplé d'épileptiques, de déments et de gens ivres! Ce n'est pas un monde, c'est une foule de larves confuses, un pandémonium enragé. L'âme russe cependant hante cette atmosphère sinistre, mais une âme russe dans ses plus mauvais moments, sombre, désenchantée, comme certaine de ne jamais sortir des caves sombres et froides où elle se débat.

Évadée de la geôle sinistre, elle sourit un peu. Elle garde son étrangeté mais acquiert une grâce nouvelle, une morbidité et une langueur dont la musique, avec Chopin, nous donna jadis une idée. Renée Tony d'Ulmès et Iwan Strannik aiment alors à la peindre, à peindre ses multiples visages. Mais tous, qu'ils soient les mages sans étoiles ou les apôtres croyants du nihilisme, qu'ils soient étudiants, rentiers, princesses oisives, gens du monde, démagogues ou prêtres, tous gardent quelque chose de la démence originelle, de l'hésitation malade qui pour Sakov Petrovitch Goliadkine est le signe de la démence implacable. Le héros du *Double* leur ressemble comme le quadrumane originel ressemble à un homme d'aujourd'hui, mais, tout de même, c'est leur ancêtre, et il n'y a guère plus d'une génération entre eux et lui. Ils sont là, énervés, indécis, s'attachant d'autant plus sauvagement à une idée généreuse ou à une forte pensée qu'ils pressentent vaguement la minute fatale où ils se désenchanteront de leur enthousiasme. Leurs projets s'évanouissent en fumées. Ils sont nés pour le rêve, la vue de l'activité occidentale excite un moment ces Orientaux trop facilement assimilables. Mais à peine ont-ils goûté de l'effort qu'ils l'abandonnent, ne pouvant y trouver la centième partie de la joie que donne le désir en suspens. Ce sont bien des mages sans étoiles, ce sont bien des forces perdues. Ils sont intelligents (trop intelligents), charmants (trop charmants).

(1) Et à ce propos, il faut que je dise deux mots de la nouvelle: *Vie invécue*, qui fait suite à: *Les Forces perdues*, et que M^{me} Tony d'Ulmès signe seule. Cette nouvelle se passe dans le chaud et lumineux décor de la Riviera italienne et elle est, dans sa sèche simplicité, toute vibrante d'observation, de pittoresque évoqué et de tristesse. C'est une fort belle chose.

Ce sont, au fond, des barbares raffinés, des fruits trop vite poussés, gonflés par la vie des serres et déjà un peu abimés.

Ni M^{me} d'Ulmès, ni M^{me} Strannik ne les regardent pourtant avec antipathie: elles aiment, au contraire, ces héros efféminés, capables, lorsqu'il le faut, de tous les courages. Mais rien ne les trahit comme cette sympathie, précisément. Et d'ailleurs, rien n'est si loin de mon esprit que de risquer une appréciation morale. Les Russes sont une race différente de la nôtre, voilà tout.

M. Iwan Gilkin, lui, a voulu étudier la question avec une idée générale. La tentative est très intéressante. Il a pris comme héros Egor Raguine, un jeune étudiant aristocrate de vingt ans. C'est l'habituel héros de roman russe, intellectuel trop raffiné pour être amoureux sincère, sceptique dès l'instant qu'une idée chère commence à entrer dans le domaine de la réalisation, en un mot hésitant et complexe à souhait. Engagé dans la révolution russe, il y emploie toute son autorité pour la faire dévier en manifestation pacifique, mais sitôt que le projet prend corps, lui court à d'autres rêves, lui ne croit déjà plus à la Sainte Russie. Dès lors il désavoue en son cœur le mouvement dont il est cause et lorsque, enfermé avec ses complices, il a une entrevue avec son oncle, un tenant du vieux parti aristocratique, il est entièrement à la merci des idées de cet homme, qu'elles soient fausses, qu'elles soient vraies, pourvu qu'elles soient brillamment déduites. Le voilà donc qui se rétracte (avec la courageuse restriction de demander à se faire envoyer au bain apuravant, afin de ne pas avoir l'air de trahir ses collègues), mais son frère et sa maîtresse, furieux, ne comprenant rien à cette volte-face de sophiste, le tuent.

La scène de la séduction (il n'y a pas d'autre mot), d'Egor par Raguine est extrêmement attachante, et fort belle aussi la scène où Serge, son frère, démasque les raisons secrètes, les raisons physiologiques et médicales de ce qu'il croit une trahison.

« Nous sentons trop et nous avons trop peu de volonté. Nous subissons le despotisme parce que nous sommes incapables de nous dominer nous-mêmes. Nous sommes semblables à des femmes voluptueuses, capricieuses et violentes: nous nous emportons en discours chimériques, et tout à coup un grand dégoût nous prend du monde et de nous-mêmes. C'est la maladie russe. Le dégoût s'est emparé de toi, voilà pourquoi tu nous abandonnes et tu renies la liberté, qu'hier encore tu aimais plus que tout au monde. C'est la faiblesse morbide des Slaves qui a retourné ton cœur. Moi-même, si je ne t'imitais point, c'est peut-être parce que je suis plus jeune et plus vigoureux. Sais-je ce que je ferai demain? Mais je me tuerai plutôt que de renier la liberté, si je sens le mal russe envahir ma poitrine. »

N'est-ce pas que c'est un beau passage? Mais n'est-ce pas que c'est une sinistre folie que de vouloir se tuer parce que dans le carrefour de pensées qu'est notre cerveau il y a un exode de pensées nouvelles? Préjugé d'enfants ou de gens naïfs. La contradiction est la règle de la vie et du rêve. Kirilloff, le Russe, se tue parce qu'une contradiction le gêne et le rend fou. Il faut croire que c'est le propre d'une élite, et toute petite, de la race extrême-occidentale que d'accepter sans peur ceci: que le mouvement de la vie contredise la logique abstraite, et change en se déroulant.

FRANCIS DE MIOMANDRE

PAUL SIGNAC (1)

Il y a de ceux qui peignent les objets.

Il y a de ceux qui peignent la lumière.

M. Paul Signac appartient essentiellement à cette dernière élite. On peut même assurer que, parmi les artistes voués au culte exclusif de la lumière, et qu'on nomma les Impressionnistes, il fut le logicien le plus courageux. A mesure que sa méthode s'affermissait par l'usage et les épreuves, il concluait plus rigoureu-

(1) Préface inédite du catalogue de l'Exposition Signac qui s'ouvrira demain lundi, à la Galerie Bernheim jeune et C^{ie}, 15, rue Richemont, à Paris.

sement. Psychologue expert, il évinçait les erreurs ataviques de notre perception; il dressait devant nous la nature telle qu'elle nous apparaît en dehors de ce que lui prêtent notre éducation et notre mémoire coutumière du toucher; il a recréé le monde extérieur en sa vérité, pour ainsi dire, physiologique.

Van Eyck, Memling et les primitifs hollandais ou flamands développèrent jusqu'à la perfection un art d'analyse. Les paysans inscrits dans leurs panneaux, où s'agenouillent les donateurs dévots à la sainte Vierge comprennent tous les détails du poil humain, des étoffes damassées, des pierres, des herbes, de l'eau, avec les valeurs de nuances que leur transfère la magie de l'heure fixée par le pinceau. L'impressionnisme, au contraire, inaugure un art de synthèse qui semble unifier les formes, les mouvements et les personnages dans l'aspect général fourni par une clarté de choix. Monet, Pissarro, Renoir, entres autres moins célèbres, furent les apôtres de cette méthode totalisante qui subordonne les détails à l'ensemble et les confond avec lui. Devant ces expressions encadrées, l'œil est d'abord conquis par un accord entre les touches de lumière enveloppant les choses. Celles-ci fatalement se diluent et se volatilisent sous la joaillerie des vibrations lumineuses. Ainsi Paul Signac nous enseigne la divinité de l'espace par comparaison avec l'infinité de l'homme, du paysage, de la ville. Jadis, le peintre arrangeait l'univers autour d'une figure, d'une anecdote, d'un arbre, d'un rocher, d'une mare, d'un flot. Il extrayait, de la nature, un sujet. Il la négligeait elle-même. Les plasticiens furent des « homocentristes », comme on dit maintenant. Avec naïveté ils considéraient le monde en tant qu'accessoire du « motif ». Les Impressionnistes renversèrent la proposition. Le motif fut inséré dans l'ampleur de l'espace, principal thème de leur virtuosité.

D'excellents auteurs écrivirent l'histoire de cette école et de son évolution, exposèrent la genèse du néo-impressionnisme et les moyens d'expression (division du ton, mélange optique) de cette esthétique nouvelle. Nous avons voulu rappeler, en ces quelques mots, l'extrême importance d'une manifestation artistique propre à faire goûter intensément la piété pour la lumière pure, maîtresse des objets qu'elle façonne, qu'elle pare de tons, qu'elle cerne de lignes et de halos, qu'elle marie à leur ambiance, ou qu'elle distingue des fonds.

Rien n'exige une meilleure habileté de composition que ce mode neuf de voir. Il s'agit de masser les plans des clartés différentes en une manière d'architecture profonde, fluide, vibratile et vaporeuse où chatoie toute la joaillerie des couleurs. Un tableau devient une pièce d'orfèvrerie linéaire et prodigieusement gemmée, tels ceux que l'on admirera ici : aspects de la Hollande fuligineuse et humide, mers méridionales berçant leurs pierreries diffusées au soleil dans le port de Marseille, dans le golfe de Saint-Tropez, dans les lagunes de Venise. Cet art est en corrélation étroite avec la philosophie, la biologie et la physique contemporaines niant l'objet, déclarant la matière simple apparence du mouvement vibratoire dont naissent nos impressions, nos sensations, nos idées. La peinture de Paul Signac correspond à la mentalité la plus savante de l'époque. Bientôt viendra le temps où ces évocations clarteuses et variées de l'espace rayonneront en toutes les demeures de ceux qui sentent avec la pensée.

PAUL ADAM

Concerts historiques de musique russe.

Après avoir présenté à Paris ses peintres en une exposition rétrospective qui a attiré la foule au Salon d'Automne, la Russie se dispose à initier le public parisien à ses compositeurs les plus illustres, imparfaitement connus jusqu'ici en France. Les négociations poursuivies depuis quelques semaines en vue de cette grande manifestation artistique — et qu'on nous pria de garder secrètes jusqu'à leur conclusion — viennent d'aboutir. Nous sommes aujourd'hui autorisés à annoncer cette importante nouvelle : le Gouvernement français vient de mettre à la disposition du Comité organisateur la salle de l'Opéra pour quatre

concerts historiques de musique russe, fixés aux dimanche 19, jeudi 23, dimanche 26 et jeudi 30 mai prochain.

C'est l'excellent orchestre et les chœurs des Concerts Lamoureux qui seront chargés d'interpréter, sous la direction de M. Arthur Nikisch, de M. Camille Chevillard et de plusieurs des auteurs — entre autres MM. Rimsky-Korsakow, Glazonnow, Rachmaninoff — des programmes offrant chronologiquement tout le développement de la musique russe (opéra, symphonie et poème symphonique), depuis Glinka jusqu'à nos jours. Les plus grands artistes russes, M^{me} Litvinne en tête, participeront à ces séances dont il est superflu de vanter l'intérêt et la valeur artistique.

Les Concerts historiques russes seront, à Paris, l'événement musical de la saison. Le service des abonnements et des billets sera confié à la Société musicale (G. Astruc et C^e) et à MM. A. Durand et fils.

O. M.

LA MUSIQUE A PARIS

Concert de la Société Nationale

Un programme de choix attira, Salle Érard, une foule invraisemblable : les gens s'empilèrent jusque sur l'estrade, et, sans nul doute, beaucoup ont dû renoncer à entrer. Comme œuvres nouvelles, on entendit deux charmantes pièces de piano de M. Fauré : 8^{me} *Barcarolle* et 4^{me} *Impromptu*. Cette dernière surtout est exquise. Que M. Fauré sait bien rester lui-même, jusque dans certaines phrases quasi-« tristesques » et comme cette si artistique musique est faite sans avoir l'air d'y toucher!

Une *Vilanelle* pour cor de M. Dukas écrite, je crois bien, pour un concours de Conservatoire, et agréablement jouée par M. Delgrange, me parut indifférente, élégamment tournée cependant. Puis, pour compléter la partie inédite du concert, cinq des *Histoires Naturelles* de M. Jules Renard, mises en musique par M. Maurice Ravel. Ce sont des œuvrettes curieuses, séduisantes, d'une absolue nouveauté de conception et de réalisation. On ne les peut comparer à rien, pas même à ce qu'a fait Moussorgsky. Car s'il est vrai que la musique s'y fait l'associée docile du texte pour préciser et accentuer, par ses rythmes et ses sonorités, les mouvements que ce texte évoque avec des paroles et des images (comme dans les scènes enfantines ou populaires de Moussorgsky), il est également vrai qu'elle a une valeur musicale autonome, qu'elle est très réalisée et très construite — ce qu'on ne peut dire que bien rarement d'une page du compositeur russe. Mais un même caractère d'intimité, de simplicité, de justesse, permet dans une certaine mesure le rapprochement. Comme chez Moussorgsky — mais pour des causes absolument inverses — il n'existe dans les présentes pièces de M. Ravel qu'un minimum de stylisation musicale : c'est parce que, si le jeune compositeur est fort soucieux de donner à ce qu'il écrit une forme précise et serrée, il ne le fait qu'en assouplissant, en brisant les rythmes, les formes mélodiques, en dissimulant les joints de la charpente et l'agencement des matériaux harmoniques. Ceci donne à certains juges superficiels un prétexte à proclamer — peut-être, mon Dieu! avec la meilleure foi du monde — que sa musique « n'est pas construite », etc. Mais je m'en voudrais de continuer à infliger aux légères et délicates *Histoires Naturelles* le faix de lourds commentaires.

Trois de ces pièces sont de style essentiellement descriptif, et d'esprit plaisant : *Le Paon*, où la musique s'étale avec une pompeuse ironie ; *la Pintade*, spirituellement pantomimique (on la bissa) ; et le *Cygne*. Dans le *Grillon*, l'intention descriptive ne prédomine plus seule : une émotion discrète mais intense, d'une tendresse à la Dickens, y flotte. Dans le *Martin-Pêcheur*, il n'y a plus de musique descriptive, rien, rien que l'expression explicite des sentiments profonds qui se cachent sous les mots du texte.

Les *Histoires Naturelles* ont obtenu un beau succès, rendu encore plus significatif par les sifflements aigus d'un auditeur à qui sa double qualité d'aspirant compositeur et de représentant,

à ce concert, d'une feuille musicale, aurait pu suggérer une attitude plus réservée.

M^{me} Bathori, qui les chanta, fut triomphalement applaudie, et mérita cet accueil par l'esprit, par la sincérité dont elle fit preuve, comme à son ordinaire. On couvrit d'applaudissements, aussi, le Trio avec clarinette de M. d'Indy, le Quintette de M. Fauré, et les interprètes de ces œuvres, MM. Mimart, Risler et le Quatuor Capet.

M. D. CALVOCORESSI

Par une coïncidence que je déplore, M^{me} Swainson donnait le même soir un concert où furent exécutées, entre beaucoup d'autres œuvres, des Variations pour deux pianos de M. Max Reger, significative composition d'un des plus réputés musiciens de l'Allemagne actuelle. Malgré le vif mouvement d'intérêt que suscite en son pays M. Reger, on ne connaît guère, en France, que son nom. Je regrette vivement d'avoir été empêché d'assister à la première audition qui fut offerte, le 12 janvier, d'une de ses œuvres importantes.

M. D. C.

Concerts dominicaux.

M. Chevillard a exécuté dimanche dernier une nouvelle composition symphonique de M. Albéric Magnard : *Hymne à Vénus*, que M. Sylvain Dupuis fera entendre à Bruxelles, dimanche prochain. L'œuvre, plein de noblesse et d'ampleur, se développe en forme d'*andante* varié. Par la qualité des thèmes, la belle ordonnance et le style soutenu des développements, l'*Hymne à Vénus* se classe parmi les œuvres significatives à l'École française contemporaine. On en jugera au prochain Concert populaire, où la partition de M. Magnard ne peut manquer de recevoir l'accueil favorable qui lui a été fait à Paris. Une excellente exécution de la *Symphonie domestique* (« familiale » serait plus exact) de M. Richard Strauss a enthousiasmé, ce même dimanche, au Châtelet, les abonnés de M. Colonne. Quoi qu'on pense de cette composition trop touffue, trop compacte, et dont les vulgarités offensent les oreilles délicates, il faut reconnaître que jamais la virtuosité orchestrale ne fut poussée plus loin, et féliciter M. Colonne pour la verve, la bonne humeur, la précision et la clarté avec lesquelles il conduit ce tohu-bohu symphonique.

O. M.

A propos des « Troyens » et de « Pelléas »

Il serait injuste de ne pas adresser à la direction du théâtre de la Monnaie de vives louanges pour ce qu'elle vient d'accomplir. Avoir mis sur pied, comme elle l'a fait, les *Troyens* et *Pelléas* constitue un effort qui, du coup, a élevé d'une façon singulière le niveau du théâtre. L'œuvre de Berlioz, présentée dans son intégralité, méritait hautement la résurrection dont on l'a fait bénéficier : inégale, souvent expressive d'un état d'âme romantique qui n'a pas compris l'épopée antique comme il eût convenu, elle a cependant en elle des trésors de vive originalité, et elle révèle une chaleur de conception et un enthousiasme sacré qui lui donnent presque constamment une allure grandiose, et la mènent parfois jusqu'aux sommets les plus élevés du sublime. Il n'y a peut-être pas, dans toute l'œuvre de Gluck, d'épisodes plus profondément émouvants que le deuxième acte de la *Prise de Troie* et le début du troisième, dans lesquels Berlioz a su faire passer un souffle épique et tragique, que le « divin Chevalier », aux théories trop noblement rationnelles, n'eût jamais pu atteindre. La réalisation scénique de la Monnaie a contribué pour beaucoup à accentuer l'atmosphère de grandeur des *Troyens*. Si l'interprétation individuelle de quelques acteurs laisse plus ou moins à désirer, par contre, les ensembles évoluent et chantent dans la perfection : il y a là un élément inappréciable d'intérêt et de vie.

Quant à *Pelléas*, dont il a déjà été parlé longuement ici, l'effort a été plus grand et plus méritoire encore. On peut dire, sans être taxé d'exagération, que les représentations de cette œuvre dé-

finitive, la plus miraculeuse, la plus transcendante qu'aient vue naître le crépuscule du XIX^e siècle et l'aurore du XX^e sont, à peu de chose près, l'idéal même : orchestre, interprètes, mise en scène, tout s'allie pour donner au drame le maximum d'intensité expressive. Ce résultat, joint au fait que la Monnaie est le premier théâtre qui ait osé entreprendre et monter *Pelléas*, après l'Opéra-Comique, fait le plus grand honneur à MM. Kufferath et Guidé.

On se plaint souvent — à juste titre — de ce qu'une entreprise artistique comme notre première scène lyrique passe quelquefois des mois entiers, avant de nous offrir des chefs-d'œuvre, à contenter les appétits d'une partie de sa clientèle au moyen de pièces du « vieux répertoire » dont plus personne, parmi l'élite, ne désire soit le maintien à l'affiche, soit l'exhumation. Hélas ! oui, notre organisation artistique est encore soumise à la loi de l'offre et de la demande. Il n'est pas possible aujourd'hui de compter sur un mécénat collectif ou individuel qui permette de ne réaliser à la scène que des œuvres pures de toutes compromissions, de toutes concessions aux goûts d'une époque. Pour pouvoir monter la *Tétralogie*, les *Troyens*, *Pelléas*, il faut compter — je le soupçonne du moins — sur les recettes que procurent *Faust*, *Mignon*, *l'Africaine*, *Fra Diavolo* et autres diableries et briganderies. Espérons qu'il n'en sera pas toujours ainsi... Et si, en attendant, il ne peut, par force majeure, en être autrement, qu'au moins chaque année les Directeurs de la Monnaie, spéculant salutairement sur le « vieux répertoire » — qui aura au moins cette utilité-là — continuent à agrandir leur réputation artistique en montant des œuvres dignes de l'élite qui existe réellement à Bruxelles. Plusieurs de ces œuvres attendent leur tour avec impatience : *Euryanthe*, le *Vaisseau Fantôme*, *Gwendoline*, *Halda*, *Ghiselle*... D'autres valent hautement d'être reprises : *Le Roi Arthur*, *Fervaal*, *l'Etranger*. Bref, il y a là une noble tâche à accomplir. MM. Kufferath et Guidé auront à cœur — tel est le vœu de tous ceux qui ont foi dans l'art, — de la mener à bonne fin.

CHARLES VAN DEN BORREN

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Nous connaissons peu la littérature espagnole, nous ne connaissons pas du tout la littérature portugaise. Et cependant, depuis Camoëns, elle n'est certes pas restée muette. S'il est permis d'en juger d'après la pièce de M. Joâ de Camara que le théâtre du Parc nous a donnée comme spectacle de sa cinquième matinée littéraire, elle doit être féconde en œuvres intéressantes et en talents de premier ordre.

C'est M. Henry Maubel qui avait accepté de présenter au public M. Joâ de Camara et sa comédie : *les Vieux*. Il l'a fait à la satisfaction générale, en une causerie élégante et bien dite, dont le seul défaut était d'être trop courte. Il nous a appris que M. de Camara est ingénieur et dramaturge en même temps, comme ces musiciens russes qui sont médecins ou fonctionnaires ; qu'il a écrit un très grand nombre de pièces célèbres au Portugal et au Brésil ; qu'il est laborieux et modeste ; et enfin qu'il attendait avec impatience le résultat de la représentation de sa pièce au Parc, parce que c'est la première fois qu'une de ses œuvres est jouée en pays de langue française.

M. Maubel a développé ensuite une très jolie et très fine analyse littéraire des *Vieux*, et il a dégagé sans pédantisme le sens, plus profond qu'il n'en a l'air, de cette œuvrette charmante, payannerie, idylle, sans doute, mais aussi comédie véritable, comédie de caractères et de mœurs, qui transporte au théâtre un groupe de vieux villageois d'un petit village perdu de la frontière, au moment où le chemin de fer va faire de ce côté sa première apparition.

Naturellement, nous voyons les vieux farouchement opposés à ce progrès qu'ils ne peuvent comprendre et qui leur paraît inspiré par Satan. D'ailleurs, le chemin de fer les exproprie ; et leur prendre la terre, n'est-ce pas tailler à même leur chair ? Il faut l'arrivée du piqueur Jules, chargé de s'entendre avec eux au sujet

des indemnités, pour que leur hostilité se calme un peu. Il est si charmant, ce Jules, si gai, si honnête, si bon garçon! Manuel Patacas lui a offert l'hospitalité. M^{me} Patacas et sa sœur Anna lui font fête. Le barbier Bento, l'instituteur Porphyrio, la servante Narcissa l'entourent d'une touchante affection. Seul, le vieux curé — il est aveugle et a quatre-vingt-sept ans — lui témoigne quelque froideur. Il a deviné, lui, que Jules aime Emiliette, la petite-fille de ses hôtes, et qu'Emiliette n'est pas loin de le payer de retour. Or, il a réservé, dans sa pensée, Emiliette pour son neveu. En outre, il sait que Patacas, amant fanatique de la terre, ne donnera pas volontiers sa petite-fille à un étranger, à un homme du chemin de fer! Alors, le vieux curé s'empare de Jules, le confesse, lui fait avouer son amour, lui représente que l'on ne manquera pas de l'accuser de rechercher Emiliette moins que sa dot, et le décide à quitter le pays pour toujours.

Rassurez-vous : Jules reviendra. Il reviendra pendant un pantagruélique repas, — très amusant, le repas, avec la querelle de tous ces vieux un peu pris de vin! — que Manuel offre à ses amis à l'occasion de ses noces d'or. Patacas, après s'être fait un peu tirer l'oreille, cède aux sollicitations de sa femme, de sa belle-sœur, de ses vieux amis, et donne Emiliette à Jules. Le repas terminé, les convives partis, Manuel et sa femme restent seuls près de l'alcôve nuptiale, comme, cinquante ans auparavant, le soir de leurs vraies noces. Ce souvenir les trouble. Il exalte surtout Manuel, fort encore malgré ses soixante-quatorze ans, et qui a bu un peu trop pendant le repas. Que va-t-il se passer, au moment où, tout souriant, les lèvres tremblantes de désir, il s'approche de sa vieille femme? Rien du tout, car en ce moment même un train siffle au lointain. C'est le train de Jules. C'est le Progrès! C'est l'Avenir! C'est l'amour jeune, auprès duquel leur ancienne tendresse n'est plus qu'un vain simulacre. Ils tombent, assis l'un près de l'autre, sur le banc usé de la salle, et, tandis que le rideau descend lentement, Manuel murmure en pressant la main de sa femme : « Emilia, chère petite vieille! Souviens-toi : Il y a cinquante ans! »

Elle est un peu mélancolique, cette pièce, sans être cependant ni triste, ni désenchantée. Au contact de l'amour de Jules et d'Emiliette, les vieux ont senti tout-à-coup que le temps passe, que le monde n'est plus ce qu'il était à l'époque de leurs vingt ans. Mais ils aimaient tant Emiliette, et même celui qui sera bientôt son mari, qu'on les sent résignés aussitôt à l'inévitable. Ils ne comprennent pas encore ce Progrès qui vient à eux : ils l'acceptent pourtant, parce qu'il s'avance sous la figure du Bonheur et de l'Amour.

La troupe du Parc a fort bien interprété cette aimable et rêveuse comédie qui, surgie de son terroir natal, s'élève au niveau des œuvres de grande et saine humanité. MM. Barré, Cueille et Delaunay ont été des paysans parfaits. M^{mes} Renard, Hardies, Roy-Fleury ont fait de délicieuses petites vieilles. M^{lle} Derives et M. Laurent ont fort bien dit leur petit duo d'amour. Et M. Carpentier, étonnant en vieux prêtre aveugle et doucement gâteux, s'est montré, dans ce rôle de caractère, le bel artiste que nous avons déjà si souvent admiré.

G. R.

PETITE CHRONIQUE

Nous apprenons avec plaisir qu'à la suite de la campagne de presse poursuivie par *l'Art moderne*, secondé par tous les journaux belges et par un grand nombre de nos confrères de l'étranger, la ville de Bruges a résolu de transférer, à titre provisoire, les tableaux de l'Académie au Musée Gruuthuse.

Une exposition des œuvres récentes de M^{lle} Berthe Art et de M. Georges Buysse est ouverte en ce moment au Cercle artistique. Elle sera clôturée dimanche prochain.

Le Cercle *Pour l'Art* ouvrira le 26 janvier, au Musée Moderne, son XV^e Salon annuel. Le grand nombre d'artistes qui y participeront et la qualité des œuvres annoncées font augurer que cette exposition sera un des succès de la saison.

Le projet d'organiser à Bruges une exposition de la Toison d'Or est définitivement arrêté en ses grandes lignes. L'exposition s'ouvrira en juillet prochain, sous la présidence de M. le baron Henri Kervyn de Lettenhove. Elle groupera les portraits ou bustes des souverains et des chevaliers, les tableaux représentant les chapitres, les manuscrits et miniatures reproduisant les dignitaires de l'Ordre et ses cérémonies, les reliures aux armes des chevaliers et la littérature ayant trait à la Toison, les sceaux, médailles et monnaies, les tapisseries, les dalmatiques, les colliers, les armes, les drapeaux, les orfèvreries, etc.

L'Exposition internationale de Balnéologie et de la Vie balnéaire que nous avons annoncée, aura lieu à Spa du 20 janvier au 31 août prochain. Elle comprendra, entre autres, l'Architecture, le Mobilier, les Arts décoratifs et graphiques. S'adresser pour les demandes d'admission et renseignements au Secrétariat général, 43, avenue du Marteau, Spa.

Aujourd'hui, dimanche, à 2 heures, quatrième concert Ysaye à l'Alhambra sous la direction de M. Eugène Ysaye. Rappelons que le programme porte la symphonie *Jupiter* de Mozart, le *Songe d'une nuit d'été* de Mendelssohn, la *Fantaisie sur un thème populaire* de Théo Ysaye, et, joués par l'excellent violoncelle Jean Gérardy qui ne s'est plus produit à Bruxelles depuis plusieurs années, le Concerto de Lalo et un numéro de pièces pour violoncelle et orchestre.

A la même heure, *Iphigénie en Aulide*, au Conservatoire sous la direction de M. Gevaert.

Les *Chanteurs de Saint-Boniface* interpréteront aujourd'hui dimanche, à 4 heures, au salut solennel donné par Mgr Antonio Vico, archevêque de Philippes, Nonce apostolique, des œuvres d'Aiblinger, Fr. Witt et C. Ett. M. De Boeck exécutera sur l'orgue des pièces de J.-S. Bach, Haendel et A. Guilman.

Au troisième concert populaire (27 janvier), M. Busoni exécutera, au lieu des Vingt-quatre préludes de Chopin, le *Totentanz* (Danse des Morts) de Liszt pour piano et orchestre.

Le concert organisé à la Grande-Harmonie par M. Ed. Deru avec le concours de M^{me} Arctowska et de M. Lauweryns est remis au 15 février.

Un festival Wagner sera donné du 10 au 24 février à Bruxelles, Anvers, Liège, Gand, Charleroi, Mons, Tournai et Lille, par les Concerts Durant, avec le concours de M. Seguin. Du 10 au 24 mars, festival Beethoven avec le concours de M. Burmester, violoniste.

M. Ed. Brahy, chef d'orchestre des Concerts populaires d'Angers et des Concerts d'hiver de Gand, dirigera le 3 mars prochain, à 2 heures, au théâtre de l'Alhambra, un concert symphonique avec le concours de M^{me} Clotilde Kleeborg-Samuel.

A L'UNIVERSITÉ NOUVELLE. — Lundi 21 janvier, à 8 h. 1/2 du soir, conférence par M. JEAN CHANTAVOINE, *Beethoven et la Musique à programme*.

Samedi 26 janvier, à 8 h. 1/2 du soir, conférence par M. GILBERT COMBAZ, *Les Arts en Extrême-Orient*. (Projections lumineuses.)

Entre le 28 janvier et le 2 février, M. JULIEN TIERSOT fera une conférence sur *Hector Berlioz* et une conférence sur *La Chanson populaire en France* (audition musicale).

M. Maurice Maeterlinck vient d'acquérir l'abbaye de Saint-Wandrille, l'un des plus précieux spécimens de l'architecture religieuse du XV^e siècle. L'abbaye est située aux environs de Caudebec, non loin d'Yvetot (Normandie), et forme un ensemble considérable de bâtiments avec cloîtres, porches sculptés, salle capitulaire, etc. C'est là que vécut don Pothier, le restaurateur du chant grégorien.

M. Maeterlinck fait exécuter actuellement des travaux de réfection et d'aménagement à l'abbaye, où il compte s'installer l'été prochain.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE ST-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Le Mercure Musical

Paris, 2, Rue de Louvois (2^e Arr^t)

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois, en fascicules de 48 pages contenant à la fois des articles de fond, et une Revue de la Quinzaine où sont traitées toutes les questions d'actualité.

Directeurs : Louis Laloy et Jean Marnold

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

Pierre Aubry, Gaston Carraud, René de Castéra, Jean Chantavoine, M. Daubresse, Claude Debussy, Jules Ecorcheville, Henry Expert, Amédée Gastoué, Henry Gauthier-Villars, Vincent d'Indy, Fr. de Lacerda, Lionel de la Laurencie, Gustave Lyon, Octave Maus, André Pirro, A. de Polignac, Romain Rolland, Gustave Samazeuilh, Martial Tenéo, Colette Willy.

ABONNEMENT ANNUEL

Paris et Départements, 12 francs; Etranger, 15 francs.

ANTÉE

Revue mensuelle de littérature.

Le numéro, 60 centimes. — L'abonnement, 6 francs l'an.

COLLABORATEURS RÉGULIERS

MM. Michel Arnauld, André Gide, Albert Giraud, Laurent Tailhade, Henri Ghéon, Maurice Wilmotte, Remy de Gourmont, Maurice Denis, Jacques-E. Blanche, Jacques Copeau, Lucien Jean, Henri Vandeputte, Joseph Bossi et Eugène Monfort.

ARTHUR HERBERT Ld, éditeurs, Porte Sainte-Catherine. BRUGES.

Numéro spécimen envoyé sur commande.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de L'ISLE ADAM

Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

La Presse Européenne

Coupures de journaux artistiques, commerciaux, politiques et financiers

Bruxelles, 42, chaussée d'Ixelles.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

FERNAND KHNOPFF

PAR

L. DUMONT-WILDEN

Une luxueuse monographie, format grand in-8^o, contenant une trentaine de reproductions dans le texte et 33 planches hors texte, en héliogravure, en phototypie et en typogravure.

Prix : 10 francs

Il a été tiré de cet ouvrage une édition de luxe de 50 exemplaires numérotés de 1 à 50, imprimés sur papier impérial du Japon, texte réimposé et format agrandi.

Ces exemplaires contiennent en outre une *pointe-sèche originale signée de Fernand Khnopff* et une reproduction en héliogravure, tirée en taille-douce de « *L'Impératrice* » faisant partie des collections de S. M. l'Empereur d'Autriche.

Prix : 40 francs.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant à tous pianos et permettant à chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Stéphen Chaseray (FRANCIS DE MIOMANDRE). — L'Inauguration de la Maison du Livre (PAUL OTLET) — Les Amis de la Médaille d'art (O. M.). — Notes de musique : *Concert du Conservatoire*; *Concert Ysaye*; *Audition de l'Oratorio « Le Paradis et la Péri »* (H. L. B.). — A l'Université Nouvelle : *Beethoven et la musique à programme* (CH. V.). — Concours pour un modèle de jouet d'enfant. — Boîte aux lettres (P. et L. MAETERLINCK). — Petite Chronique.

STEPHEN CHASERAY

Je veux parler aujourd'hui d'un écrivain qui doit être certainement tout à fait inconnu en Belgique et qui, en France, n'a été lu que par quelques personnes. Je ne dis pas que ce soit scandaleux, car il a fait pour ainsi dire tout ce qu'il a pu pour rester ignoré du public, mais enfin..., il comptait peut-être sur ces hasards d'autrefois qui faisaient tomber entre les mains des critiques enthousiastes la petite brochure à quelques exemplaires, le volume exposé sur les quais.

M. Stephen Chaseray a été desservi par le hasard. Nul critique influent n'a découvert ses petits livres, n'a dit à quel point ils étaient originaux et savoureux, et M. Stephen Chaseray, qui avait des tendances au scepticisme, est devenu tout à fait sceptique.

Je dois de connaître ses œuvres à MM. Marius-Ary Leblond, dont la minutieuse curiosité à propos de tout ce qui touche les colonies une fois encore avait été heureuse, lorsqu'il le découvrirent au cours d'un voyage en Algérie. Ils sont très enthousiastes, ils ont dû en parler à d'autres personnes, et s'ils n'ont pas mieux réussi dans leur œuvre de zèle c'est qu'à Paris on n'a guère le temps de s'occuper d'un livre lorsqu'il n'envahit point les librairies, et les livres de M. Chaseray n'eurent pas de nombreuses éditions.

M. Stephen Chaseray est un homme qui, je crois, n'a jamais quitté l'Algérie, où il fut fonctionnaire. Du reste, qu'il y soit venu jeune ou qu'il y soit né, peu importe, puisque sa littérature, très variée cependant, ne traite uniquement que de l'Algérie, et en particulier de la province de Constantine. Et cette spécialisation, outre son talent, suffirait à lui créer une originalité, à une époque où le plus petit débutant des lettres avoue ou simule de nombreux voyages et place, plus ou moins artificiellement, son intrigue à Paris, dans les villes d'eaux, sous les tropiques, partout où l'on peut poser le pied.

On sait ce qui en résulte, et combien cette littérature, pour ainsi dire internationale, est interchangeable à l'infini. Décors et personnages n'ayant entre eux aucun lien intime et ne se nécessitant pas les uns les autres,

la fable et le paysage se développent au hasard, et le volume dernier venu de la série ressemble au vingtième, qui ressemble au premier, mais de plus en plus vaguement. Ici même, il y a quelques mois, M. Claude Farrère, parlant du *Paradis des Vierges sages*, faisait remarquer que l'extension de l'exotisme en art avait fini par nous rendre tout proches et très connus les lieux les plus inaccessibles, pour nous sédentaires lecteurs. C'est un avantage, mais pour un homme de talent; car le talent tire avantage de tout et il lui est très commode de n'avoir plus à décrire un paysage déjà connu par d'autres livres; il se contente d'y faire allusion. Sinon c'est un inconvénient grave. Car il y a pour un écrivain inattentif une grande tentation à appliquer ce procédé algébrique aux personnages eux-mêmes, à leur état d'âme, à leur tempérament, à leur situation sociale, à leur habitude corporelle, et le résultat est un roman d'analyse abstraite, un véritable roman mécanique.

Les vrais réalistes le savent bien, eux qui ne mettent debout un héros que lorsqu'ils l'ont planté vivant, avec toutes ses racines retrouvées, dans un terrain dont chaque accident est visible. Ils envisagent du même coup d'œil la scène et le décor, et ne peuvent plus dissocier l'un d'avec l'autre. C'est à cette faculté d'ailleurs qu'ils doivent de donner l'illusion de la vie. « *Tout le reste est littérature.* »

M. Stephen Chaseray est un réaliste de race. Il ne s'est hasardé à décrire qu'un seul petit coin du monde, mais ce petit coin, il le connaît jusqu'au tréfonds. Vous pouvez demain lui demander un conte sur un Juif de Constantine ou sur un voyou des faubourgs, ou sur un chacal du plateau; il n'aura besoin pour l'écrire de faire appel ni à des souvenirs effacés, ni à l'aide momentanée d'un livre. Tout le spectacle de cette nature et de cette société lui est présent, à toute minute qu'il se déroule. Il connaît le ciel, le sol, les mines, les nuances de l'air, la couleur des frondaisons, ce qui pousse, ce qui se dessèche, ce qui meurt selon les saisons, sur les plaines ou au creux des ravins ou sur le bord des précipices. Il connaît les animaux, leurs mœurs, leurs gîtes, leurs migrations. Il connaît tous les habitants de cette population cosmopolite et faisandée: les colons, les Arabes, les Italiens, les Espagnols, les Maltais, les juifs, les Kabyles, les fonctionnaires, les nouveaux venus naïfs, les prêtres, les vagabonds, les juges, les médecins, les sénateurs, les voyageurs, les utopistes, les politiciens et les gens de tous les métiers possibles.

Cette connaissance absolue et minutieuse, il ne l'a pas acquise en un jour. Il a même eu le temps, au fur et à mesure qu'il l'acquerrait, de passer par les trois phases morales que doit traverser selon lui (plus ou moins vite selon son degré de conscience ou de frivolité) tout homme qui pénètre sur le sol algérien: d'abord une

admiration un peu littéraire pour l'attrayante simplicité qui se retrouve dans tous les actes de la vie musulmane et que la beauté des paroles du Koran renforce encore; puis, une réaction arabophobe d'autant plus énergique qu'il s'aperçoit qu'on n'a guère à attendre de l'indigène autre chose que des politesses hypocrites, si ce n'est des injures et des anathèmes. Presque tout le monde s'en tient à ce second stade. Enfin, un raisonnement de sceptique, qui se dit que tous les hommes sont hommes et qu'il vaut mieux les étudier impartialement, en s'arrangeant de façon à vivre à leurs côtés.

Depuis longtemps, ce qui exalte l'enthousiasme du nouveau débarqué, comme ce qui excite l'indignation du colon batailleur, ne touche plus M. Chaseray. Il sait tout ce que cela vaut et à quel degré toutes ces belles paroles sont mélangées avec les intentions politiques ou les intérêts du commerce. C'est en contemplateur très détaché, très serein, qu'il envisage ce fragment de l'univers. Et comme ce fragment de l'univers recompose tout l'univers avec ses grandes masses élémentaires, les passions des éphémères qui l'infestent, en un mot toutes ses énergies, ses tares, sa beauté et sa vie, M. Stephen Chaseray n'a eu qu'à s'écouter penser pour produire, sans efforts, de parfaits tableaux d'Algérie, infiniment divers selon la qualité de l'inspiration qui les conçut.

Elle est, cette inspiration, tantôt dramatique, tantôt humoristique, tantôt lyrique, et vous entendez bien qu'il ne s'agit pas ici d'artifices de littérateurs. Non, mais la vie étant très multiple, très changeante selon les moments ou les milieux, celui qui en aime vraiment le jeu quotidien et complet ne peut pas se résoudre à ne l'envisager qu'à un seul point de vue. C'est pourquoi il varie infiniment ses moyens d'exprimer, puisque ses émotions avaient été différentes.

FRANCIS DE MIOMANDRE

(*La fin au prochain numéro.*)

L'Inauguration de la Maison du Livre.

Le vendredi 4 janvier a été inauguré à Bruxelles la *Maison du Livre*, création de l'Association le *Musée du Livre* dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs.

La soirée était honorée de la présence de M. Francotte, ministre de l'Industrie et du Travail, président d'honneur du Musée du Livre. Après un discours du président M. Paul Otlet, M. Francotte a prononcé une allocution vivement applaudie et l'on a procédé à la visite des locaux en lesquels s'ouvrira prochainement l'exposition du Livre belge d'Art et de Littérature. La soirée a continué par une conférence avec projections lumineuses du comte Adrien van der Burch, signalant quelques-unes des relations entre le Livre et la Photographie.

Nous reproduisons ci-après le discours de M. Paul Otlet, qui a exposé d'une façon pieuse et complète le but et les moyens de la *Maison du Livre*.

Au nom du Conseil d'administration du Musée du Livre, la jeune association fondée il y a dix mois, m'échoit l'honneur et la charge de vous adresser les paroles de bienvenue en cette Maison du Livre que nous allons inaugurer.

Notre désir, en vous conviant ce soir, est de vous faire connaître notre institution, plus riche en projets qu'en actes, et de vous exposer, à vous qui représentez ici les pouvoirs publics, les groupements sociaux et le public lettré, le programme pour la réalisation duquel nous avons à vous demander votre concours, et à l'espérer, puisque l'œuvre que nous désirons édifier vous la voulez vous-mêmes, ou, expliquée, vous la voudrez sans aucun doute.

Le Musée du Livre a été créé à Bruxelles, le 25 mars 1905, sous la forme d'une association qui présente ce double caractère d'être un groupement d'associations et institutions existantes et un groupement des particuliers qui, par profession ou par goût, s'intéressent aux choses du Livre.

Vingt-trois associations se sont fédérées pour constituer le Musée du Livre. Voici leur nom :

Association belge de Photographie, Bruxelles; Association des Clicheurs de Bruxelles; Association des Écrivains belges; Association des Imprimeurs lithographes de Bruxelles; Association libre des Compositeurs et Imprimeurs typographes de Bruxelles; Association typographique d'Anvers; Association typographique de Charleroi; Association typographique de Liège; Association typographique de Louvain; Association typographique de Tournai; Cercle belge de la Librairie et de l'Imprimerie, Bruxelles; Cercle d'Études Lithographiques; Cercle d'Études Typographiques de Bruxelles; Cercle d'Études Typographiques de Verviers; Chambre syndicale de la reliure; Club d'Amateurs photographes de Belgique; École professionnelle de reliure, Bruxelles; Fédération locale de l'Industrie du Livre, Bruxelles; Fédération typographique belge, Bruxelles; Institut International de Bibliographie, Bruxelles; Institut International de Photographie, Bruxelles; Section des Adhérents typographes de Bruxelles; Syndicat des Fondateurs en caractères de Bruxelles; Syndicat des Maîtres imprimeurs de Bruxelles et faubourgs.

Des particuliers, — nous sommes une centaine déjà — ont adhéré individuellement à notre œuvre. C'est parmi eux que nous trouvons la représentation de ceux pour qui sont faits tous les efforts en faveur du livre : Les Lecteurs, le Public.

Le Musée du Livre est une institution d'ordre scientifique, éducatif, corporatif dans le sens le plus large du mot.

Pour la défense directe de leurs intérêts commerciaux, des intérêts du capital et du travail, tous les groupes possèdent déjà leur ligue, cercle ou association syndicale. Dans l'institution nouvelle ils ont cherché une véritable fédération des idées et des intérêts supérieurs du livre lui-même et non de ceux qui collaborent à son établissement. Cette volonté est exprimée dans le programme du Musée qui fait partie intégrante de ses statuts et dont tous les termes ont été délibérés longuement. Il est nécessaire de vous le lire :

« Le Livre, — comprenant par ce vocable toutes les publications en volumes, les publications périodiques, les publications d'art et, en général, les imprimés qui sont produits en vue d'instruire, d'informer ou de récréer, — prend chaque jour une place plus importante dans notre société.

« Les fonctions qui se rattachent au Livre sont nombreuses :
« Préparation intellectuelle au Livre (rédaction), confection maté-

rielle du livre (illustration, photogravure, fonderie, composition et impression, reliure), organisation de tout ce qui se rattache aux questions économiques du Livre (édition et librairie), conservation et utilisation du Livre (bibliothèque, bibliographie, lecture, critique).

« De même que les produits destinés aux besoins matériels ont donné lieu à des organisations d'étude et de diffusion de plus en plus complexes et coordonnées en vue d'améliorer leur production, leur circulation et leur consommation, — de même, les produits de l'esprit, que sont les livres, ont besoin d'institutions qui en facilitent, perfectionnent et régularisent la confection et l'utilisation.

« Il existe en Belgique de nombreux organismes qui s'occupent de quelques-uns des aspects ou de quelque-unes des fonctions du Livre. Il n'existe pas d'institution centrale cherchant à coordonner les efforts isolés et partiels, et à suppléer à ce qui fait encore défaut.

« Le Musée du Livre est destiné à servir de lien entre les organismes existants et à établir plus d'entente et de cohésion dans leur action respective. »

Des généralités abstraites de ce programme il convient de faire sortir une institution vivante et agissante. Tâche assurément délicate et difficile. Une institution ne vit que par les idées qui la soutiennent, les intérêts qui la justifient, les hommes qui l'incarnent. Il s'agit donc pour nous d'incorporer des idées aux choses, de créer des rapports nouveaux entre hommes et groupes, d'animer d'un esprit collectif, d'une âme commune, pourrait-on dire, les éléments dont doit être faite notre synthèse.

Des moyens généraux sont à notre disposition : L'Enseignement; les Collections; les Expositions; les Publications; la Maison commune.

Nous avons commencé par ce que nous pensons être le vrai commencement : la Maison.

N'est-il pas bien de chez nous, comme de tous les peuples du Nord vivant sous les brumes et les frimas, ce besoin de matérialiser nos idées en des pierres, du bois, des meubles, des installations et des décorations ?

Le home particulier est un besoin, une force de notre vie privée : la maison où l'on grandit, où la famille s'assemble, où l'on conserve ce qu'on aime et collectionne, qui forme décor à notre vie intime et amicale.

Le home collectif procède du même sentiment.

Voilà pourquoi nous avons, reliques précieuses du passé, les Maisons des Corporations de la Grand' Place, voilà pourquoi de nos jours nous avons vu fonder et prospérer les Maisons du peuple et les Maisons des ouvriers, hier la Maison d'Art, demain la Maison des sociétés savantes.

Voici la Maison du Livre. Modeste de proportions et presque vide encore, avec quelque chose de cet esprit d'Amérique qui crée un chemin de fer là où un trafic est simplement possible, et qui appelle déjà ville de nus terrains lotis pour bâtir et signalés de grands poteaux indicateurs : Ici viendra tel boulevard, là sera édifié tel monument.

La Maison du Livre, *Het Boekhuis*, notre maison ! L'État, en la personne de M. le ministre des Finances, nous en a donné l'usage gratuit. M. le ministre du Travail nous a fourni les premiers moyens de la transformer, la Ville de Bruxelles, en la personne

de son Bourgmestre et de son Échevin de l'Instruction publique, tenu à s'y associer. — Merci.

Nous avons utilisé ces moyens acquis et, pour le surplus... nous avons hypothéqué l'avenir.

De cet ensemble, hier encore habité par les quatre vents du ciel et destiné à tomber sous la pioche des démolisseurs, le jeune et actif architecte Sneyers a su faire un *home*. A lui et à ses collaborateurs aussi : Merci. Il s'est essayé là, comme nous-mêmes, à ce que devra être un jour le définitif Musée du Livre.

Au dédale des chambres, cabinets, escaliers et sous pentes ont fait place la présente salle pour conférences et expositions, une salle pour bibliothèque et collection, six salles pour réunions, cours, démonstrations, travail, un hall où pourront être installées des machines. Vraiment, ne sommes-nous pas déjà logés comme des princes? — Oui, les princes d'une petite principauté, mais qui ont l'ambition de créer un grand et florissant royaume.

Ici toutes les associations affiliées pourront élire domicile, tenir leurs assemblées et réunions, organiser leurs manifestations diverses d'activité, apporter leurs souvenirs et leurs collections, vivre leur vie propre en participant de la vie générale et en alimentant celle-ci de l'apport de leur vie spéciale. Car le livre est essentiellement le produit d'une vaste collaboration : l'auteur qui l'écrit, le typographe qui l'imprime, l'artiste qui le décore, le photographe qui le documente, le graveur, le photographeur, le lithographe, qui en établissent les planches, le relieur qui en fait le vêtement, et aussi les industriels qui assument le soin de fondre les caractères, de construire les machines, de fabriquer les papiers et les encres, puis les bibliothécaires qui les conservent, les bibliographes qui les décrivent et, par leurs répertoires, en font connaître l'existence. Et tout cela... pour les bibliophiles qui les aiment, les savants, les techniciens, les archivistes qui s'en servent, le public qui leur demande son aliment intellectuel.

En cette maison nous organiserons nos expositions. Elles constituent un moyen d'action précieux. Elles intéressent le grand public, elles sont un objet d'étude pour le spécialiste, elles tiennent en éveil l'esprit d'initiative des organisateurs et les amènent, tout naturellement, à suivre le mouvement général des idées, des faits et des personnes. Dans quelques jours nous ouvrirons ici, sous les auspices du Cercle de la Librairie et de l'Association des Écrivains, l'exposition du Livre belge d'art et de littérature.

PAUL OTLET

(La fin prochainement.)

Les Amis de la Médaille d'art.

Fondée il y a six ans par MM. Alphonse de Wite et de Dom-pierre de Chauffepié, la Société hollandaise-belge des *Amis de la Médaille d'art* a déjà fait frapper une douzaine de plaquettes et organisé deux concours qui ont donné d'heureux résultats : c'est dire sa persévérante activité.

Les œuvres qu'elle a éditées sont signées, pour la Section belge : Ch. Van der Stappen, G. Devrese, P. Du Bois, Ch. Samuel, Lecroart; pour la section néerlandaise : Faddegon, Wienecke, Zijl et Werner.

La dernière médaille qu'elle vient de distribuer à ses membres, due au talent de M. Dupuis, d'Anvers, l'un des vétérans de la

gravure en médailles, est d'une composition et d'une exécution également remarquables. Au droit, elle porte l'effigie, d'une ressemblance parfaite, de S. A. R. le Comte de Flandre. Le revers rappelle le décès du prince. Ces simples mots : *In memoriam* en forment l'inscription.

M^{me} la Comtesse de Flandre a bien voulu marquer à la Société toute sa satisfaction en se faisant inscrire au nombre de ses membres effectifs, parmi lesquels on comptait déjà S. M. la Reine Wilhelmine et sa mère, la Reine Emma.

O. M.

NOTES DE MUSIQUE

Concert du Conservatoire; Concert Ysaye; Audition de l'Oratorio « Le Paradis et la Péri ».

Le premier concert du Conservatoire n'ayant pu avoir lieu au jour primitivement fixé, par suite de l'indisposition d'un interprète, avait été reporté au dimanche 20 janvier, depuis longtemps retenu par les concerts Ysaye. Ceux-ci, n'ayant pas la liberté de modifier leurs dates avec une pareille aisance, ont dû accepter la coïncidence, laquelle a causé des mécontentements divers.

Nous n'avons pas à nous prononcer dans tel débat, bien qu'il paraisse peu admissible qu'avec une sincère et réciproque bonne volonté on n'ait pu trouver une solution qui satisfasse autant le public que les deux institutions concertantes. Toutefois, sans nous faire l'avocat des concerts Ysaye, ce pourquoi nous ne sommes nullement et ne voulons pas être commissionnés, il nous sera permis de regretter que notre première école de musique n'ait trouvé le moyen de sortir de son embarras qu'en nuisant à une entreprise intéressante et dépourvue de la majeure partie des avantages financiers, matériels et artistiques qui font le privilège de la maison de la rue de la Régence. Au point de vue supérieur (et le seul qui nous importe) de l'éducation artistique du public, il faut souhaiter que pareille concordance soit évitée à l'avenir. Tant que Bruxelles ne sera pas dotée d'une salle de fêtes qui permettra un orchestre permanent entièrement *indépendant*, aucune institution de concerts ne pourra s'y développer. Une partie importante des meilleurs instrumentistes de la phalange Ysaye appartient à l'orchestre du Conservatoire; on s'en est bien aperçu dimanche dernier. Voilà comment, en dehors des considérations de bienveillance obligée du puissant envers les moins armés, la simultanéité des auditions de dimanche montre à nouveau l'urgente nécessité d'une salle de fêtes. Et il est vraiment déplorable que cette question laisse notre édilité dans une aussi longue indifférence.

Nous avons donc réentendu *Iphigénie en Aulide*, qu'il serait bien intéressant, entre parenthèses, de voir à la scène, ce pour quoi elle fut conçue. L'exécution n'a apporté aucune surprise aux patrons, abonnés et habitués. Le bras chargé d'ans et de travaux de M. Gevaert a guidé avec la même sollicitude les sonorités compactes et lentes d'un des premiers groupements instrumentaux du monde musical. La plupart des solistes du chant sont restés, selon la coutume, en-dessous de leur tâche, ce qui a permis au public de décerner au seul M. Seguin une ovation significative. — Vous connaissez déjà les modifications que M. Gevaert a fait subir à la partition et qui dénotent la science adroite et profonde que nous nous sommes toujours plu à lui reconnaître : la suppression du finale que Mozart avait accolé à l'ouverture et la nouvelle version du dénouement.

Au programme des Concerts Ysaye, aucune nouveauté. A l'orchestre, la symphonie *Jupiter* (ou majeur) de Mozart, des fragments du *Songe d'une Nuit d'été* et la *Fantaisie sur un thème populaire* de M. Théo Ysaye. Dans les conditions anormales où ces œuvres devaient être exécutées, il serait injuste d'en juger l'interprétation; on peut toutefois s'étonner des allures retenues et un peu... peut-on le dire? — un peu ennuyeuses des deux premiers mouvements

de la Symphonie. *Le Songe d'une Nuit d'été* (cela ne nous rajeunit pas, disait un humoriste français) a fait grand plaisir.

Le rôle du soliste nécessaire était dévolu à un artiste de premier ordre, M. Gérardy. Mais que voilà beaucoup de violoncellistes en une seule saison ! L'abus est à ce point flagrant que les morceaux exécutés sont les mêmes : nous passons et repassons du Concerto de Lalo (Casals, Gérardy) à celui de Schumann (Casals, Loevensohn) et à celui de Saint-Saëns (Casals, Loevensohn, Gérardy). Puisqu'une littérature est si pauvre, c'est que le genre n'est pas destiné à prendre une pareille prédominance.

Au surplus laissons à la force des choses le soin de mettre tout au point. Lorsque les violoncellistes des deux mondes auront exécuté les quatre ou cinq concertos présentables que l'on concut à leur intention, lorsque tous les virtuoses de l'univers auront accaparé la totalité des programmes concertants, le public excédé fera lui-même la sélection, et les organisateurs de concerts s'apercevront qu'il y a moyen de soutenir les frais d'une matinée en préparant *avec soin* une belle symphonie ou une œuvre avec chœurs, au moins aussi bien qu'avec les plus étincelantes vedettes.

Il ne faudrait pas abandonner ce sujet sans noter combien les charmantes qualités de nervosité, d'agilité souple, d'intensité, de sentiment mouvementé du violoncelliste liégeois ont été hautement et justement prisées ; mais s'il avait reporté à la saison prochaine son apparition à Bruxelles, le plaisir de tous eût été triple.

Et voici que nous terminons cette courte chronique en constatant que c'est l'« initiative privée » qui nous permet de connaître les œuvres dont nous demandons l'inscription aux grands concerts ; M^{lle} A. Boch conviait récemment chez elle ses amis à l'audition de l'oratorio *le Paradis et la Péri* de Schumann. Les dilettanti bruxellois connaissent le chemin de l'hôtel hospitalier où de si belles harmonies les ont déjà souvent charmés ; ils connaissent l'art fin et sûr avec lequel Émile Doehard a réuni et stylé un groupe de chœurs aux voix distinguées et disciplinées. L'œuvre du maître de Zwickau, dont M. Jongen soutenait le gracieux accompagnement, a paru surtout heureusement inspirée dans les passages en soli ou de chœurs adoucis. Peut-être les pages de force et de grand développement exigent-elles le vaisseau d'une grande salle publique. A nos institutions de concerts le soin d'en tenter l'épreuve.

H. L. B.

A L'UNIVERSITÉ NOUVELLE

Beethoven et la musique à programme.

Conférence de M. JEAN CHANTAVOINE.

M. Jean Chantavoine, dont le livre sur Beethoven vient de paraître dans la collection des *Maîtres de la musique*, publiée sous sa direction (chez Alcan), a inauguré le cycle des conférences musicales organisées par l'Université nouvelle. Conférence claire, élégante, précise, substantielle, conçue et ordonnée d'après cette méthode critique rigoureuse qui, appliquée depuis quelques années en France à l'histoire de la musique, a contribué à lui faire faire des progrès surprenants... Définition de la musique à programme, vue d'ensemble sur ce qui avait été réalisé avant Beethoven en fait de musique à programme depuis Josquin Desprès et Clément Janequin, idées théoriques éparses et plus ou moins contradictoires du maître sur ce genre de musique ; analyse de tout ce qui, dans son œuvre, tient de près ou de loin à cette conception : programmes *explicites*, soit purement descriptifs ou pittoresques (*Bataille de Vittoria*, etc.), soit lyriques et subjectifs (*Symphonie pastorale*, ouvertures, certaines Sonates, certains mouvements des Quatuors, etc.) ou programmes *implicites* (œuvres auxquelles, d'après ce que l'on sait, Beethoven, sans l'avoir exprimé par écrit, rattachait certaines idées poétiques, œuvres mettant en scène des éléments n'ayant en eux rien de musical), tels sont les matériaux dont l'analyse a permis à M. Chantavoine de formuler sa conclusion. Voici celle-ci : tout en adoptant la forme sonate, dont le développement, avant lui,

était purement formel, Beethoven en modifie profondément l'esprit en la libérant du joug de la forme imposée et en basant son développement sur une « idée poétique », de manière à donner l'image d'une véritable « discussion ». Quand il reprend la forme syllogistique de la fugue (par exemple dans ses dernières sonates, et spécialement dans l'op. 110), c'est avec la pensée d'imposer un thème-idée avec tous ses développements sentimentaux. Beethoven mort à l'apogée de son génie créateur de nouvelles conceptions, la question de la musique à programme devint, surtout avec Berlioz et Liszt, la plus grande question musicale du XIX^e siècle. Liszt voit dans l'auteur de la *Pastorale* un précurseur de la musique à programme ; et c'est à juste titre, car Beethoven, allant à la recherche d'un principe d'ordre apte à remplacer celui de l'ordre formel classique, ne put guère le trouver ailleurs que dans une « idée poétique », programme explicite ou implicite de ses œuvres.

CH. V.

Concours pour un modèle de jouet d'enfant.

L'*Œuvre de la boissellerie d'Ardenne* invite les artistes à participer à un concours qu'elle organise sous le patronage du Gouvernement pour un projet de jouet d'enfant ayant un caractère d'art et exécutable en boissellerie. Les projets pourront être présentés en dessin ou en maquette pourvu qu'ils soient à grandeur d'exécution. Six cents francs de primes seront répartis entre les six meilleurs projets. En outre, une somme de 200 francs sera partagée entre les concurrents au prorata du travail apparent de chacun d'eux. Les projets doivent être adressés, avant le 15 mai 1907 à M. H. de Seville, président de l'œuvre, 48, rue de Facqz, à Bruxelles. On peut obtenir à la même adresse, contre demande affranchie, le règlement détaillé du concours.

Le but de ce concours est des plus intéressants. Il s'inspire, en effet, d'une double préoccupation, économique et artistique. L'industrie boissellière établie dans les Ardennes belges depuis plusieurs siècles périclite, et l'*Œuvre de la boissellerie d'Ardenne* a été créée précisément en vue d'amener le relèvement de cet intéressant métier d'art. Un enseignement professionnel a été fondé, ainsi qu'un musée établi à Paliseul. Il importe actuellement d'ouvrir à la boissellerie ardennaise des débouchés nouveaux, et l'on espère par ce concours l'encourager à la fabrication du jouet. Jusqu'à présent, ce produit est complètement importé. Mais les promoteurs ont également en vue d'assurer à la boissellerie un caractère d'art en même temps qu'une marque nationale. Les artistes qui participeront à ce concours feront donc bien de s'inspirer de ces considérations. Il ne leur sera pas inutile, toutefois, pour se renseigner sur une question qui constitue une nouveauté en Belgique, de se documenter au sujet du jouet artistique en bois tel qu'il se fabrique à l'étranger et notamment en Bavière. Il y a quelques mois, un concours du même genre a eu lieu à Nuremberg (1).

BOITE AUX LETTRES

MONSIEUR LE DIRECTEUR DE L'Art moderne,

Gardons-nous des exagérations. Elles gâtent les meilleures causes. M. Félix Cogen, dans l'*Art moderne*, dénonce l'état mauvais d'œuvres flamandes à l'étranger. De ce nombre il signale l'*Adoration de l'Agneau* « dans un tel état de délabrement qu'on a renoncé à le transporter en Belgique pour le faire figurer à l'exposition projetée de l'œuvre de Van Eyck ». Emettre une telle appréciation est ignorer absolument les soins dont le Musée

(1) Le *Studio* vient de consacrer à cette intéressante question un article en partie reproduit par le *Petit Bleu* du 25 janvier.

de Berlin a su entourer les pièces de ses collections. Il y a quelques mois, l'*Aadoration de l'Agneau* a été transportée, avec toutes les œuvres anciennes, dans le Friedrich Museum, où une petite salle presque entière lui a été consacrée. Il est à croire que M. Cogen n'a jamais visité le Musée de Berlin et qu'il ignore le reproche que l'on a fait aux conservateurs prussiens de pousser l'amour des soins et de la conservation jusqu'à vouloir restaurer systématiquement ce qu'il serait préférable de laisser en état vétuste.

Veuillez agréer, etc.

P...

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Notre distingué confrère M. Ch.-L. Cardon vient d'appeler notre attention sur l'état déplorable dans lequel se trouvent les chefs-d'œuvre du Musée de Bruges. Des Van Eyck, des Memling, des Gérard David, des Hugo van der Goes, des Prévost, des Blondeel, etc., sont menacés d'une ruine complète! « Les préparations à base de colle sur lesquelles ces peintures sont peintes pourrissent, dit-il; des boursoffures et des écailles apparaissent; les vernis sont chancés et ne protègent plus la couleur... »

Maintenant qu'il s'agit de réparer l'irréparable, que va-t-on faire? On suivra l'ancienne routine... On mastiquera, avec un enduit à base de colle, ne résistant pas à l'humidité de notre climat, les parties perdues. C'est encore à l'aide de la colle, — putrescible et d'une action éphémère, — que l'on réappliquera et fixera les parties détachées et soulevées. C'est avec une autre colle (à base de farine celle-là), « la pap », que l'on exécutera les rentoilages et les marouffages nécessaires, suivis de quelques repassages au fer chaud. Puis, comme nettoyage, des lavages à l'eau de son, ou un ponçage à la pomme de terre crue! (1)

Et pour résultat, qu'obtiendra-t-on? Un replâtrage qui durera trente à cinquante ans au plus, suivi de nouveaux dégâts précédant une nouvelle restauration semblable.

S'il n'y avait pas d'autre manière de procéder, on s'inclinerait devant un mal nécessaire. Mais le remède existe, un remède qui a fait ses preuves depuis l'époque des Egyptiens, approuvé par la science, employé avec succès, depuis plus de cinquante ans, dans les grands musées de la Hollande et de l'Allemagne. Les sommités artistiques les plus autorisées de ces deux pays le préconisent, les grands journaux d'art français en demandent comme nous l'emploi.

Ce mode de restauration, nouveau pour nous, n'est pas d'ailleurs un secret, comme le furent longtemps les manipulations empiriques de nos restaurateurs. Il s'agit simplement de saturer les peintures anciennes avec un mélange de cire, de résine, de copahu et de térébenthine de Venise, puis de les repasser légèrement au fer tiède. On comprendra que l'œuvre ainsi traitée peut être impunément plongée dans l'eau et bravera pendant des centaines d'années les variations de notre triste climat.

Une enquête s'impose. Nous n'en doutons pas, la cause du progrès doit triompher. Que le gouvernement nomme une commission impartiale, dont M. Verlant, notre éminent directeur général des Beaux-Arts ferait partie, pour étudier comme je l'ai fait les deux modes de restauration en présence.

Le choix de cette Commission ne peut être douteux. Ne l'oublions pas, il s'agit ici de la plus grave des responsabilités : la conservation de nos chefs-d'œuvre des XV^e et XVI^e siècles, de peintures uniques, d'une valeur inestimable, de celles « qui ont fait, comme l'a dit M. Cardon, connaître la vaillante petite Flandre dans le monde entier et dont le nom seul fait accélérer les battements de notre cœur! »

Veuillez agréer, etc.

L. MAETERLINCK
conservateur du Musée de Gand.

(1) Cela sur des tableaux perdus par l'humidité!

P. S. — Les volets de Berlin, refusés au Comité van Eyck sous un prétexte fallacieux, sont, grâce au procédé signalé plus haut, en un état de conservation parfait et capables de faire impunément plusieurs fois le tour du monde.

Je les ai examinés tout récemment et puis complètement rassuré à ce sujet mon excellent confrère M. Cogen. L. M.

PETITE CHRONIQUE

Depuis hier est ouvert, au Musée moderne, le XV^e Salon annuel du Cercle *Pour l'Art*.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 heures, au théâtre de la Monnaie, Concert populaire sous la direction de M. S. Dupuis, avec le concours de M. F. Busoni. Première audition de l'*Hymne à Vénus* de M. A. Magnard.

C'est jeudi prochain qu'aura lieu, irrévocablement, la dernière représentation de *Pelléas et Mélisande*, M^{me} Mary Garden devant remplir un engagement à Nice à partir du 2 février.

La direction du théâtre de la Monnaie fait répéter en ce moment un ballet en deux actes et trois tableaux de M. J. Jacob, *la Légende de la Perle*, qui sera joué au début de février avec *Amaryllis*, un acte de M. André Gailhard récemment monté à l'Opéra-Comique de Paris.

M. Frédéric Lamond, qui passe en Allemagne pour le plus parfait interprète de Beethoven depuis Hans de Bulow, donnera mardi prochain, à 8 h. 1/2, à la Grande Harmonie, un récital d'œuvres du maître de Bonn. Au programme : les sonates op. 200 (si bémol majeur), op. 13 (ut mineur), op. 27, n^o 2 (ut dièse mineur), op. 33 (ut majeur) et op. 57 (fa majeur).

UNIVERSITÉ NOUVELLE (28, rue de Ruysbroeck). — Mercredi 30 janvier, à 8 h. 1/2 du soir, conférence par M. Julien Tiersot : *La Chanson populaire en France*, audition musicale organisée par l'École de musique et de déclamation d'Ixelles. Soliste : M^{lle} Rosa Piers, lauréate; chœur : un groupe d'élèves de la classe de chant d'ensemble; au piano d'accompagnement : M. Louis Vlameng, chargé de cours à l'École. M. Tiersot chantera lui-même plusieurs chansons populaires.

Vendredi 1^{er} février, à 8 h. 1/2 du soir, conférence par M. Julien Tiersot : *Hector Berlioz*.

ÉCOLE DE MUSIQUE ET DE DÉCLAMATION D'IXELLES (53, rue d'Orléans). — Jeudi 31 janvier, à 8 heures précises, conférence par M. Julien Tiersot, du Conservatoire National de Paris, sur *La Chanson populaire en France* (partie musicale).

Mercredi 13 février, à 8 heures précises également, conférence par M. Henri Liebrecht sur *La Renaissance latine en Belgique*.

Le Groupe de Compositeurs belges annonce pour le 1^{er} février, à la salle Ravenstein, une audition d'œuvres de MM. Mawet, Mortelmans, Schrey et Wilford, interprétées par M^{lles} Levering et Tyckaert et les auteurs. Billets chez Breitkopf et Hærtel.

La distribution des prix aux élèves de l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek aura lieu le lundi 11 février, à 7 h. 1/2 du soir, dans la salle des fêtes de l'École communale, rue Gallait, 131.

Cette cérémonie sera suivie d'un concert pour soli, chœurs d'enfants et chœurs mixtes, sous la direction de M. Huberti et avec le concours de l'orchestre des concerts Ysaye. Le programme comprendra : *Le défi de Phœbus et de Pan*, de J.-S. Bach; des *Rondes enfantines*, de Jacques Dalcroze (instrumentation de M. Huberti); *Christine*, poème de Lecomte de Lisle (adaptation musicale de M. Huberti); et *Rebecca*, de C. Franck.

La plupart de ces œuvres n'ont pas encore été exécutées à Bruxelles.

M. Georges De Marès, violoniste, donnera son récital annuel, à la Grande Harmonie le 14 février prochain, à 8 h. 1/2, avec le concours de M^{lle} Irma Hustin, pianiste.

Le numéro de janvier de la revue *Antée* présente un intérêt exceptionnel. Il contient un important essai inédit de M. Maurice Maeterlinck sur *l'Immortalité*; une étude de M. Albert Giraud sur *les Origines de la Littérature française en Belgique*; une *Étude sur M. Brunetière*, de M. Remy de Gourmont, et, outre les chroniques régulières de MM. Laurent Tailhade, Henri Ghéon, Jacques Copeau, Léo Languier, des proses et vers de MM. Saint-Georges de Bouhélier, Henri Vandeputte, Emile Henriot, Henri Gadon, E. Bernard, et le *Prince coiffé*, conte pour les enfants d'hier, par M. Albert Mockel.

La critique musicale :

« M. Risler a joué avec un art parfait quatre pièces de Fauré bien connues des pianistes. »

De ces quatre pièces, deux étaient exécutées pour la première fois. Pas de veine!

Du même : « L'audition du second quintette pour cordes et piano de Fauré », etc.

Du second quintette!... Ah! vraiment, mon cher Fauré, ce n'est pas gentil à vous de nous avoir caché jusqu'ici le premier!...

Du même encore : « On ne conçoit plus bien la nécessité de mettre en musique des paroles comme celles-ci : « Je relève la queue ».... La pintade nous explique « qu'elle va pondre son œuf à la coque. »

Un lapin — restons dans les *Histoires naturelles* — à M. Ch. C. s'il peut nous indiquer la page du délicieux volume de Jules Renard où figurent ces phrases!....

La « grande » critique :

« *De l'amour aux larmes* est une pièce qui veut, évidemment, relever soit du théâtre de M. de Curel, qui rime si bien à *cruel*, soit du théâtre d'Ibsen qui rime approximativement avec *spleen*. » (M. ÉMILE FAGUET, *Journal des Débats*, 7 janvier 1907.)

De Paris :

Le Musée du Luxembourg sera prochainement transféré dans les locaux du Séminaire de Saint-Sulpice. Le bâtiment actuel était depuis longtemps insuffisant pour contenir les collections de l'État. Aussi la résolution qui vient d'être prise rencontre-t-elle une approbation unanime.

L'*Union artistique toulousaine* ouvrira en mars prochain son exposition annuelle, pour laquelle elle a fait appel au concours de toute la jeune École moderne. MM. Guillaumin, Odilon Redon, Van Rysselberghe, Schuffenecker, Charles Guérin, Dufrenoy, Laprade, Durenne, Henri Matisse, Roussel, Vuillard, Friész, Lempereur, Dufy, Van Dongen, Bernard, Girieud, M^{me} Lucie Cousturier, MM. Lacoste, Rouault, Tarekhoff, Madeline, R. Pichot, Jean Puy, sont conviés à y prendre part.

Il n'est pas douteux que ce mouvement ait, dans la très artistique cité qu'est Toulouse, un grand retentissement.

On vient de publier à Tokio une traduction du *Faust* de Goethe remanié et arrangé à la sauce du jour.

Marguerite, séduite, délaissée et meurtrière de son enfant, est absoute par la justice japonaise après avoir juré de ne plus jamais se lancer dans des amourettes irréflechies; au dénouement, elle épouse un officier qui s'est particulièrement distingué en *Mandchourie* (III) et tout est pour le mieux dans le meilleur des xx^e siècle.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

FERNAND KHNOPFF

PAR

L. DUMONT-WILDEN

Une luxueuse monographie, format grand in-8^o, contenant une trentaine de reproductions dans le texte et 33 planches hors texte, en héliogravure, en phototypie et en typogravure.

Prix : 10 francs.

Il a été tiré de cet ouvrage une édition de luxe de 50 exemplaires numérotés de 1 à 50, imprimés sur papier impérial du Japon, texte réimposé et format agrandi.

Ces exemplaires contiennent en outre une *pointe-sèche* originale signée de *Fernand Knopff* et une reproduction en héliogravure, tirée en taille-douce de « *L'Impératrice* » faisant partie des collections de S. M. l'Empereur d'Autriche.

Prix : 40 francs.

Vient de paraître chez MM. A. DURAND & Fils, éditeurs

4, place de la Madeleine, Paris.

RICHARD WAGNER. — Ouverture de **Tannhäuser**.

Partition d'orchestre. — Prix net : 3 francs.

CLAUDE DEBUSSY. — **La Mer**, trois esquisses symphoniques.

Partition d'orchestre in-16. — Prix net : 7 francs.

Id. — **Quatuor** (op. 10) pour deux violons, alto et violoncelle (dédié au quatuor Ysaye).

Réduction pour piano à quatre mains par A. BENFELD. — Prix net : 7 francs.

W.-A. MOZART. — **Andante**, extrait d'un concerto pour piano, transcrit pour violon

par CAMILLE SAINT-SAËNS. — Prix net : 2 fr. 50

CAMILLE SAINT-SAËNS. — **Rapsodie d'Auvergne** (op. 73), pour piano et orchestre.

Transcription pour piano à quatre mains par A. BENFELD. — Prix net : 5 francs.

Id. — **Phaéton** (op. 39), poème symphonique.

Transcription pour piano à deux mains par A. BENFELD. — Prix net : 3 fr. 50.



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITE, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Le Mercure Musical

Paris, 2, Rue de Louvois (2^e Arr^s)

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois, en fascicules de 48 pages contenant à la fois des articles de fond, et une Revue de la Quinzaine où sont traitées toutes les questions d'actualité.

Directeurs : Louis Laloy et Jean Marnold

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

Pierre Aubry, Gaston Carraud, René de Castéra, Jean Chantavoine, M. Daubresse, Claude Debussy, Jules Ecorcheville, Henry Expert, Amédée Gastoué, Henry Gauthier-Villars, Vincent d'Indy, Fr. de Lacerda, Lionel de la Laurencie, Gustave Lyon, Octave Maus, André Pirro, A. de Polignac, Romain Rolland, Gustave Samazeuilh, Martial Tenéo, Colette Willy.

ABONNEMENT ANNUEL

Paris et Départements, 12 francs; Etranger, 15 francs.

ANTÉE

Revue mensuelle de littérature.

Le numéro, 60 centimes. — L'abonnement, 6 francs l'an.

COLLABORATEURS RÉGULIERS

MM. Michel Arnauld, André Gide, Albert Giraud, Laurent Tailhade, Henri Ghéon, Maurice Wilmotte, Remy de Gourmont, Maurice Denis, Jacques-E. Blanche, Jacques Copeau, Lucien Jean, Henri Vandeputte, Joseph Bossi et Eugène Monfort.

ARTHUR HERBERT Ld, éditeurs, Porte Sainte Catherine. BRUGES.

Numéro spécimen envoyé sur commande.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de l'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

La Presse Européenne

Coupures de journaux artistiques, commerciaux, politiques et financiers

Bruxelles, 42, chaussée d'Ixelles.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

250, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,5	Trois mois	4,00
Le n ^o	0,25	Le n ^o	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS
PRIX MODÉRÉS

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant à tous pianos et permettant à chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 40 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 43 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Stephen Chaseray (suite et fin) (FRANCIS DE MIOMANDRE). — La Société des Peintres-Graveurs (G. LEMMENS). — La Musique à Paris (O. M.). — A l'Université Nouvelle : Conférence de M. Julien Tiersot : « La Chanson populaire en France » (CH. V.). — Le Concert populaire (H. L. B.). — Notes de musique : *La Semaine* (CH. V.). — Concerts historiques de Liège. — Les Concerts de Verviers (M.). — Les Étapes (GEORGES RENCY). — Petite Chronique.

STEPHEN CHASERAY ⁽¹⁾

M. Stephen Chaseray a fait des contes dramatiques tout à fait sobres et solides. Il fait songer tantôt à Maupassant, tantôt à Kipling. Je ne dis pas qu'il les égale, car ce sont des maîtres prodigieux, uniques, dans l'art du récit, mais il y fait songer, ce qui est déjà inappréciable. Il a de Maupassant la rectitude sévère, l'élimination constante du détail et de l'agrément oiseux, la suggestion de la vie par le raffinement de l'exactitude. Et de Kipling il possède ce je ne sais quoi

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

d'étrange, de cruel et de sec dont on ignore si le charme vient de la qualité personnelle du style ou du magnétisme particulier des pays et des races décrits. C'est très difficile à expliquer, mais cela se sent très fortement. Il faut lire dans ce sens *Le Haut-Plateau*, *Le Cadi Hadj-Amar*, qui est vraiment baigné d'une émotion antique et pastorale, et surtout *Le Targui*, une nouvelle admirable et telle que Pierre Mille seul, le pénétrant et artiste écrivain de *Sur la vaste terre*, aurait pu la signer, s'il avait songé à l'écrire.

Mais ce qui a fait en Algérie la réputation, très méritée d'ailleurs, de M. Stephen Chaseray, ce sont ses contes humoristiques. En ce genre, il est absolument délicieux. Sous le pseudonyme de *Le Père Robin, colon*, il a publié, entre autres, un livre appelé *L'Oued Melhouf* (1), étourdissant de verve, de drôlerie, de fantaisie, de couleur, de pittoresque. Il passe là des bonshommes à qui il n'a manqué qu'un succès de librairie pour devenir des types inoubliables dans notre littérature contemporaine. Ceux qui ont lu *L'Oued Melhouf*, surtout ceux qui, comme moi, ont eu l'occasion de voyager dans ces pays, les reconnaissent avec délices. Quel impayable défilé de colons, d'Arabes, de domestiques, d'armées roulantes (2), de gardes-cham-

(1) *L'Oued Melhouf*, par le père ROBIN, colon, chez Joseph Angelini. Alger, 1901.

(2) On appelle *armée roulante*, dans l'Afrique du Nord, ou plus brièvement *armée*, tantôt un individu, tantôt la masse entière de cette race spéciale de vagabonds oisifs et libres, demi algériens, demi-n'importe quoi d'autre, et qui ne veulent jamais s'astreindre à aucune contrainte, fût-elle payée par une sinécure.

pêtres, de juges, de médecins, de curés, de voyageurs, évolue sous les yeux amusés du plus inénarrable de tous : le père Robin avec son verbe truculent et naïf, le père Robin dont la femme est encore plus extraordinaire que lui.

Pas la moindre littérature là-dedans, mais une observation qui ne laisse rien passer, qui ne néglige rien. Le moindre détail est à sa place dans l'ensemble, mais il est strictement exact. Les paysages qui servent de décor à ce petit monde sont dessinés en deux ou trois traits de fusain, mais si essentiels qu'on en voit très distinctement tout, jusqu'à la lumière.

Tout cela paraît fantaisiste comme une parade de clown, mais c'est cependant vrai, vrai jusque dans le langage toujours bien à soi que parle chacun de ces nombreux personnages. Et toujours, ce délicieux, cet invraisemblable scepticisme :

— « Père Robin, dit le docteur Bécasson, quand on habite l'Algérie depuis trente ans; quand on est passé par les trois stades de l'Initiation africaine : Arabophilie, Arabophobie et Indifférence, on en sait un peu plus long que ces braves voyageurs. Cependant on ne sait rien encore. Vous me comprenez ? »

« Je ne répondis pas. J'allai me coucher sous un olivier au bord de l'Oued-Melhouf et je m'endormis d'un sommeil profond. Était-ce le sommeil du philosophe qui admet toutes les opinions ou celui de l'abruti qui n'en comprend aucune ? »

« Vous pouvez choisir entre ces deux hypothèses celle qui vous plaira le mieux. »

Et tout le reste est à peu près de ce très savoureux je m'enfichisme.

Il y a enfin une troisième manière par laquelle M. Chaseray se révèle : c'est le lyrisme. Le lyrisme qui semble en contradiction avec l'ironie n'en est souvent que l'envers. Et M. Chaseray est d'autant plus lyrique qu'il est davantage humoristique ou dramatique. L'élan se précipite avec une force décuplée par sa contention. Et alors, le styliste que masquait forcément le conteur ou le dialoguiste, le styliste reparait, armé de tous ses moyens d'écrivain, soulevé par son enthousiasme en face de la nature.

La Chanson du potier de terre (1), *Les Animaux libres* sont des poèmes en prose d'une beauté et d'une magnificence inattendues, après les fantaisies et les rires de l'*Oued-Melhouf*. On demeure arrêté de surprise devant ce déroulement continu d'images, devant cette effusion brûlante. Il ne s'agit plus d'un homme à qui les habitants d'un pays furent d'abord sympathiques, puis odieux, puis indifférents, mais d'un poète panthéiste, épris d'un idéal pacifique et beau, rêve né de l'amour patient des choses de la nature.

(1) *La Chanson du potier de terre*, par STEPHEN CHASERAY. Alger, 1900, imprimerie de la *Revue algérienne illustrée*.

Je ne veux rien citer de la *Chanson du potier de terre* car je ne saurais que choisir, mais voici la phrase initiale des *Animaux libres*. N'est-elle pas majestueuse, lente et noble comme une prose de Villiers ?

« Tsaleb le Renard naquit dans la profonde cuve que font près de la rivière Anga deux ravins silencieux où sont les sources de l'Qued-Zied. Les montagnes d'alentour apparaissent rouges comme la pourpre du couchant, et leurs flancs d'argile, et leurs pierres roulées semblent des galets rouges, jetés là par une mer disparue. De la base au sommet de leurs coupôles gigantesques, autour de ces vastes croupes, s'enroule l'hélice ininterrompue des diss toujours verts et des thymys parfumés. Pas une broussaille; rien que la fine chevelure du diss dans sa courbe ascendante et dans sa régulière beauté. »

Et, en quelques paroles, ce tableau d'une fuite :

« Ils partirent, pendant une nuit d'été. La lune claire et ronde les regardait. Ils marchaient à la file, posément, dans la poussière d'argent qui tombait sur l'étroite et longue forêt de lauriers roses. Tsaleb, toujours droit et ferme, s'avancait ironique, à la tête des siens proscrits, et ses yeux verts étincelaient dans la nuit. »

Encore une fois, je n'embouche pas la trompette épique et M. Stephen Chaseray serait lui-même très gêné si je disais de lui qu'un nouveau Maupassant nous est né. Mais il est bon de faire savoir au public, lorsqu'on a eu soi-même la chance de l'apprendre, qu'il existe partout des écrivains de talent, et que Paris n'est pas nécessairement la ville où sont installés leurs éditeurs. Il y a partout des milieux à observer, des choses qui appellent l'enthousiasme et par conséquent il y a partout des analystes et des lyriques. C'est tout ce que je voulais dire.

FRANCIS DE MIOMANDRE

La Société des Peintres-Graveurs.

Depuis le négligeable Gérard de Lairesse, le pays de Liège s'est montré singulièrement avare de peintres. Question de sol sans doute ou d'altitude : les peintres naissent dans la plaine et non dans la montagne. Il existe cependant aujourd'hui un art liégeois, caractérisé par des qualités très particulières de vision et d'expression et dont MM. Donnay, Rassenfosse, Berchmans, de Witte et Maréchal sont les principaux représentants. Tous sont, presque exclusivement, dessinateurs ou graveurs.

Un labeur patient, une volonté réfléchie, un respect de la vérité poussé jusqu'au scrupule, telles sont les caractéristiques qui dès l'abord signalent à l'attention les œuvres de M. Maréchal. L'art de M. Maréchal est un art de prosateur véridique, littéral, sans emportement et sans fièvre. Son dessin, qu'il traduise la figure ou le paysage, s'attache uniquement à reproduire les réalités matérielles et l'on n'y trouve pas, comme dans un dessin de peintre, cet abandon, cette allure cursive et primesautière, et cette part d'*invention inconsciente* par quoi s'affirme la personnalité des maîtres et que Baudelaire nommait, je crois,

l'imagination du dessin. Toujours l'effet pittoresque d'un site est sacrifié à la vérité topographique, à la ligne, au contour. De ce métier précis, méticuleux à l'excès et trop amoureux de perfection résulte une inévitable froideur et, défaut plus grave — flagrant surtout dans les nos 130, 132, 152 et 154 de l'exposition récemment ouverte au Cercle artistique — l'impression que maintes de ses planches sont exécutées non d'après la nature, mais d'après des photographies.

Ce défaut est heureusement conjuré dans un petit paysage d'hiver (n° 155) où M. Maréchal semble avoir concentré ses qualités les plus précieuses et oublié toute contrainte : une naïveté profonde dans l'exécution, un sentiment intense de la nature et un grand charme d'intimité font de cette eau-forte une page véritablement exquise.

M. Rassenfosse possède tous les secrets de son art et, au point de vue du métier, des connaissances techniques et de la virtuosité de l'exécution, c'est peut-être le premier graveur de notre temps. Malheureusement, M. Rassenfosse qui est élève de Rops, n'a pu se libérer complètement encore de l'emprise de son maître, ainsi qu'en témoignent ses illustrations pour Barbey d'Aurevilly et pour Baudelaire. Aussi dans le très important envoi de M. Rassenfosse, qui est un artiste robuste et sain, irons-nous de préférence aux planches qui n'ont aucun rapport avec l'art spécial du vignettiste, à celles que ne dépare nulle intention littéraire ou sentimentale, à celles de pure plastique enfin ; et parmi ces dernières je citerai ces nobles et robustes études de hiercheuses et ces nombreuses planches au vernis-mou qui ont le style et l'attrait de beaux dessins de vieux maîtres et où M. Rassenfosse met le meilleur de son talent (1).

L'art de M. de Witte est d'une grande probité mais sans recherches bien intéressantes. Son exécution est timide, monotone, laborieuse ; ses portraits ont la perfection minutieuse et froide d'épreuves photographiques. Il faut excepter cependant les nos 254 et 255, traités avec moins de sagesse, mais surtout la pièce portant le n° 257 : *Scène de famille*, exécutée avec une charmante bonhomie et qui est un petit chef-d'œuvre de grâce naturelle et d'intimité.

Chacun sait que M. Ensor est un des graveurs les plus profondément originaux et il serait oiseux de refaire ici l'éloge de son talent. La série qu'il expose est variée, nombreuse et magnifique mais ne contient malheureusement aucune planche qui n'ait été vue à maintes reprises. Par sa persistance regrettable à ne montrer au public que des œuvres connues et anciennes, M. Ensor semble donner raison à ceux qui affirment qu'il ne peint plus ni ne grave. Sans doute M. Ensor, qui est malicieux à l'extrême, démentira-t-il ce bruit fâcheux par une éclatante et prochaine surprise.

De M. Frans Hens, le bon peintre du ciel et de l'eau, l'envoi tout entier est à retenir, mais il faut tirer hors pair les nos 93 : *Barques à moules* ; 94 : *le Stren*, et 97 : *le Débarcadère*. Voilà de bonne et libre gravure de peintre ; nul comme M. Hens n'excelle à évoquer, en de puissantes improvisations et souvent par quelques traits sommaires, les changeants aspects de l'atmosphère, la fuite des nuages, le mouvement, la couleur et la vie. M. Hens, qui fut avec M. Ensor le triomphateur du Salon, se place incontestablement au premier rang de nos peintres-graveurs.

L'eau-forte convient au dessin fruste, anguleux et sans gentillesse de M. Laermans ; dans ses *Croquis et Impressions* s'accuse, aussi entière que dans ses tableaux, la personnalité de ce curieux artiste.

La série que M. Ch. Mertens intitule *Têtes et Masques* vaut par un réalisme exact et sans surprises autant que par une exécution sûre. Dans maints de ses *Sujets divers*, et spécialement dans le *Savetier*, il fait preuve d'une atroce minutie appuyée qui montrerait que l'école de Düsseldorf n'est pas encore en complète défaveur dans l'Allemagne Anvers. Les nos 184 et 185 échappent heureusement à ces déplorables « germanismes ».

Une opulente lourdeur caractérise souvent la peinture de M. Baertsoen ; dans ses estampes je crains que l'impression

de lourdeur ne soit accentuée par le choix de l'encre, d'une si déplaisante nuance de goudron. Un noir verdâtre ou gris, me semble-t-il, restituerait à ces eaux-fortes toute leur valeur.

La vogue des estampes anglaises et des impressions en couleur du XVIII^e siècle français a remis en honneur le procédé de l'aquatinte. MM. Baertsoen et F. Charlet s'y essayaient avec succès, le premier dans l'interprétation de son tableau *le Dégel*, le second dans une reproduction du *Géographe* de De Braekeleer dont l'aspect trop velouté dénature un peu le caractère si « vieux bois » de l'original.

Que dire de M. Zorn ? Toute critique irait, je pense, à l'encontre de l'opinion généralement admise. Connus chez nous comme peintre, M. Zorn y était quasi inédit comme graveur. Une salle entière mise à sa disposition par les Peintres-Graveurs permet à cet artiste de présenter au public bruxellois une cinquantaine de numéros, soit un tiers à peu près de son œuvre. L'art de M. Zorn est littéral et strict, son exécution est preste, nette, uniformément hachurée et ne défaille jamais, si bien que dans cette quantité de planches aucune ne semble supérieure à une autre et qu'involontairement on songe à quelque travail mécanique. Un œil aigu, une main ferme, un dessin exact ne sont pas *tout* l'art et il semble manquer à M. Zorn quelque chose, un rien, — une âme peut-être (1).

G. LEMMEN

LA MUSIQUE A PARIS

Au dernier concert de la Société nationale, M^{lle} Blanche Selva et M. Emile Chaumont donnèrent de la Sonate pour piano et violon de M. Albéric Magnard une interprétation colorée, vivante, rythmée et nuancée à souhait, qui ne laissa dans l'ombre aucune des beautés de cette œuvre pathétique, désormais classée parmi les plus nobles productions de la littérature musicale d'aujourd'hui. Par la ferveur et l'enthousiasme, M. Emile Chaumont et M^{lle} Blanche Selva s'égalent, et leur virtuosité triomphe avec la même aisance de toutes difficultés techniques : aussi est-ce une réelle et profonde jouissance d'entendre, associés, leurs talents évocateurs. Ils remportèrent l'un et l'autre un éclatant succès.

Avec l'auteur et le violoncelliste Georges Pitsch comme partenaires, M. Chaumont joua en outre le beau trio de M. Jongen, une œuvre déjà ancienne de cet excellent musicien où l'on trouve, dans leurs éléments essentiels, les qualités précieuses qu'il développa ensuite : la fraîcheur des idées mélodiques, la fermeté du rythme, la sûreté et la clarté de l'écriture.

Précisément, la veille, une soirée particulière dont le programme lui fut exclusivement consacré nous avait remémoré ses œuvres principales : le Quatuor pour piano et archets, la Sonate pour piano et violon, un *Andante* pour alto, une *Sérénade* pour piano, une série de pièces vocales dont la remarquable interprétation valut à la maîtresse de la maison, M^{me} Yvan Englebert, des félicitations unanimes. Là encore, M. Chaumont assisté de MM. Englebert, F. Thibaud et Jongen, fut étourdissant de verve, de virtuosité élégante et toujours musicale. Jamais nous ne l'entendîmes jouer avec plus d'expression, d'un archet plus souple et plus charmeur.

Mais revenons à la Société nationale. Si la Sonate de M. Magnard et le Trio de M. Jongen reçurent l'accueil le plus chaleureux, une *Méditation* pour violon de M. P. Lacombe, trois *Chansons populaires* et trois *Esquisses pour piano* de M. P. Lacombe laissèrent le public assez froid : la musique de M. Lacombe est d'un tour vraiment trop suranné, et celle de M. Lacombe, quoique du « dernier bateau », manque trop manifestement d'intérêt musical pour conquérir l'auditoire. Les *Esquisses*, d'ailleurs bien jouées par M. Motte-Lacroix, parurent interminables.

O. M.

(1) Voir sur cet artiste l'importante étude de M. POL NEVEUX (*L'Art moderne*, 1906, pp. 254 et 261.)

(1) *L'Art moderne* (1906, p. 174) a consacré à M. Zorn un article lors de l'exposition qui réunit, en mai dernier, la totalité de son œuvre gravé chez Durand-Ruel.

A L'UNIVERSITÉ NOUVELLE

Conférence de M. Julien Tiersot : « La Chanson populaire en France. »

L'histoire de la Chanson populaire en France occupait mercredi la chaire du grand auditoire de l'Université nouvelle. Avec une bonhomie pleine de saveur, et en homme profondément épris du sujet auquel il consacre la plus grande partie de son existence, il a parlé de l'origine ancienne et mystérieuse des chansons populaires, de leur perdurance à travers les siècles, grâce à la tradition orale, de leur beauté, de leur fraîcheur, et, — sans qu'il ait prononcé le mot, — de leur philosophie. Les détails qu'il a donnés concernant la manière de recueillir ces « fleurs des champs » semées par on ne sait qui, ont d'autant plus intéressé le public que le conférencier, élève de l'aimable maître Gaston Paris, est personnellement l'un des « récolteurs » les plus assidus qui soient de chansons populaires.

La conférence était accompagnée d'une audition musicale que M. Tiersot a, fort à propos et très méthodiquement, fait intervenir à partir du moment où il a abordé la division des chansons populaires en genres : Ballades, Pastourelles, Chansons de circonstance se rattachant à la vie quotidienne et aux croyances, Chansons de métier, etc.

Il chanta lui-même un certain nombre de chansons harmonisées par lui, d'une voix fruste et prenante, et avec une simplicité d'accent telle qu'on eût cru entendre chanter un homme du peuple. Ah ! ce *Pauvre Laboureur* de la Bresse, d'une énergie grandiose dans sa mélancolie, et dans lequel des notes longuement tenues donnent une impression si vive de plein air et de vastes étendues !

L'école de Musique d'Ixelles prêtait son concours à la partie musicale. Un petit chœur de jeunes filles, fort bien préparé par M. Flameng, qui était au piano d'accompagnement, chanta dans la perfection plusieurs chansons de caractères différents, tandis que M^{lle} Rosa Piers donnait la réplique, comme soliste. Cette excellente artiste, lauréate de l'institution si intéressante fondée et dirigée par M. Thiébaud, a bien tout ce qu'il faut pour interpréter comme il convient la chanson populaire. Aussi lui a-t-on fait un grand et légitime succès lorsqu'elle a chanté les perles que M. Tiersot lui avait destinées.

CH. V.

LE CONCERT POPULAIRE

M. Dupuis avait fort heureusement composé le programme symphonique de son dernier concert. On a réentendu avec plaisir la *Deuxième Symphonie* de Brahms, que l'on pourrait appeler une symphonie de demi-caractère, une « petite » symphonie. La sonorité claire et jeune du *ré* majeur convient à son inspiration lucide, à la réserve de sa mélodie. Bien entendu, l'œuvre n'est pas exempte de ce que nous sommes portés à appeler, parfois injustement, les défauts de Brahms : la rigueur du plan, la crainte d'une expression trop abandonnée, la haine de l'effet, la prédilection pour l'équilibre un peu scolastique des développements. Mais on ne saurait nier que la *Deuxième Symphonie* mérite d'être attachée par sa rêverie, sa douceur, l'emploi heureux des instruments, notamment des bois et des cors dans le tendre et charmant *allegretto*. L'exécution fut soignée et souple.

L'*Hymne à Vénus* de M. Magnard est une page réfléchie et distinguée. Il semble que son auteur a voulu atteindre par des moyens classiques et mesurés un but qui généralement fait supposer plus de couleur et de sensualité. Il faut comprendre cet hymne dans le sens antique : une prière presque religieuse, imploration délicate à la déesse sereine dont le joug est doux et inévitable. L'exposition et la conclusion sont construites sur deux phrases soutenues, parallèlement développées, ornées d'une

orchestration adroite. L'œuvre, plus fine qu'éclatante, n'a pas reçu l'accueil que méritaient ses qualités.

Le concert se terminait par une *Rhapsodie* de M. A. De Boeck, qui peut être dahoméenne, mais qui n'en est pas moins de franche allure, étoffée, colorée : un excellent dernier numéro de programme.

L'annonce du concours de M. Busoni avait éveillé l'intérêt de tous les amateurs de musique. M. Busoni est un artiste de premier rang, et c'est parfaitement servir la beauté musicale que de nous présenter des virtuoses de cette envergure.

M. Busoni a joué le troisième *Concerto* de Beethoven, op. 37, *ut* mineur. Voici une dizaine d'années que Bruxelles connaît M. Busoni et ne se lasse pas d'admirer ses splendides qualités de pianiste. Aussi bien, est-ce un interprète que l'on ne saurait écouter avec indifférence. Aucun autre contemporain ne possède mieux que lui la science des ressources du clavier, la science du toucher, des plus déconcertantes oppositions. Son jeu passe des finesses les plus aériennes aux plus formidables explosions sonores. Ses interprétations sont étudiées, réfléchies, analysées, désarticulées. Elles ont un style d'ensemble, un esprit de suite, une logique de développement qui forcent la louange. Mais...

Oui : Il y a un mais. Et cela est très difficile à dire, après que l'on a reconnu de si hautes qualités. Pour mieux expliquer ce « mais », il faut rappeler la belle parole de Beethoven, qui peint si noblement son âme vénérée : « Je ne reconnais pas d'autre signe de supériorité que la bonté ». Cette bonté n'éclaire pas l'exécution de M. Busoni. Elle n'est ni dans la rigueur des trilles et des « gruppetti », ni dans la raideur stricte avec laquelle si affirme ses traits, et marque en accents durs, presque rébarbatifs les résolutions du solo dans les reprises d'orchestre. Cette bonté est incompatible avec le caractère trop définitif, trop disséqué de son expression. Les *rubato*, les *ritardando* se sentent prémédités. Pas un instant d'abandon dans cette tension continue d'une volonté trop sèche. Le sublime *largo*, où M. Busoni a de si merveilleuses trouvailles techniques, où son instrument se fond si parfaitement avec l'orchestre, est fouetté, à certains moments, de traits violents, cruels, qui déroutent. Le fantaisiste et délicieux *rondo* devient une sorte d'étude de rythme, vraiment belle comme telle, mais qui ne saurait évoquer l'âme assoiffée de joie du pauvre grand infirme. Que ces rentrées du thème initial sont rigoureuses et sévères ! Que ces arpèges cinglent, que tout cela est voulu, — et mal à propos *personnel* ! M. Busoni fait penser à certains exégètes qui, après de minutieuses études, ont acquis la conviction orgueilleuse, inébranlable, que leur interprétation d'un problème philologique est la seule admissible. Il se carre dans sa force, se hausse sur son piédestal. Il dit à son auditoire : écoutez ceci ; moi seul, je vous dicte l'évangile, et à personne n'est accordé le droit de le discuter, parce que je suis le vrai dispensateur de la compréhension d'art.

Il suffirait de lui opposer le choix de son deuxième morceau pour mettre à néant cette prétention. Un artiste est discutable, un artiste n'est par complet, un artiste pêche contre la beauté en prostituant son talent au service de cette *Totentanz* de Liszt, *Hottentotentanz* de l'abbé tzigane, œuvre blessante, morne plaisanterie sur une des plaintes les plus élevées de la musique de plain-chant ! La pitoyable et laide chose que ce vacarme acrobatique, saltimbanque jonglant avec un ciboire ! Et qu'il est pénible d'imaginer un virtuose (surtout lorsqu'il est parmi les grands), consacrant de patientes heures à se mettre dans les doigts et dans la mémoire l'art saugrenu d'une pareille machine !

H. L. B.

NOTES DE MUSIQUE

La Semaine.

M. Frédéric Lamond passe pour être l'un des meilleurs interprètes de Beethoven. Le programme qu'il annonçait était particulièrement attrayant à raison de l'exécution promise de la Sonate

op. 106, l'une des dernières, la plus longue de toutes, la plus sublime peut-être. Comme on ne l'entend jamais jouer, plus d'une personne était venue au récital de mardi, uniquement pour l'entendre. Désappointement : M. Lamond l'avait supprimée de son programme et l'avait remplacée par les Trente-deux Variations en *ut* mineur (1806?) et par l'*andante favori*, primitivement destiné à la Sonate op. 53 (la fausse *Aurore*). De sorte qu'en fin de compte le récital ne comportait plus que des œuvres de Beethoven antérieures à 1806, rien de la dernière manière!

Quoi qu'il en soit, cette séance a été d'un puissant intérêt. La caractéristique de M. Lamond consiste dans une fidélité absolument scrupuleuse aux indications des nuances : on n'aurait guère pu le prendre en défaut une seule fois sur ce point... On peut néanmoins se demander si une sorte de *rubato*, dont il use sans cesse, est bien conforme à ce que Beethoven a voulu. Y a-t-il, dans l'emploi de ce procédé anormal, une « tradition » qui prétendrait reproduire le plus exactement possible la manière de jouer du maître lui-même? Je ne sais ; toujours est-il qu'utilisé d'une manière systématique, ce procédé finit par déconcerter et même un peu par agacer : notamment dans l'*adagio* du faux *Clair de lune* (op. 27, n° 2), dont l'interprétation m'a d'ailleurs paru critiquable à d'autres égards. Ainsi M. Lamond en a joué l'*allegretto* d'une manière trop raide et dans un mouvement trop lent, tandis que quelques jours auparavant, au Cercle artistique, M. Pugno l'avait exécuté avec feu, mais avec une inadmissible fantaisie de mouvement... Dans l'*appassionata*, par contre, M. Lamond fut tout à fait excellent ; ses petits défauts, tels une certaine rudesse et l'incapacité d'exprimer d'une façon vraiment prenante les morceaux dans lesquels règne un sentiment tendre (par exemple l'*andante favori*), n'eurent pas l'occasion de le desservir dans cette œuvre toute de volonté et d'énergie.

Un récital d'orgue à Bruxelles, ou plutôt à Laeken, dans cette église bizarre par elle-même et par son inachèvement!... Le croiriez-vous? C'est pourtant vrai. M. Louis De Bondt, l'organiste de cette église, a eu l'initiative combien heureuse (et que l'on voudrait voir se renouveler souvent), d'y organiser une séance d'orgue, au cours de laquelle il a exécuté, avec une grande piété et une compréhension élevée du mysticisme musical, diverses œuvres parmi lesquelles l'émouvant choral varié de J.-S. Bach sur le cantique *Vor deinem Thron tret' ich* et un Prélude de Brahms écrit dans le style de Bach. Le récital se terminait par la première audition, à Bruxelles, d'une Sonate en *ré* mineur (couronnée en 1906 par l'Académie de Belgique) de M. Raymond Moulart : composition de belle tenue, écrite sur la base d'un classicisme rigoureux, manié cependant avec une hardiesse et une liberté toutes mo lernes ; le second mouvement en est particulièrement réussi, il comporte un thème de marche lente, qui alterne avec un choral ou se combine avec ce dernier en des enchevêtrements contrapontiques habiles, bien équilibrés, et d'un sentiment très pur ; le fugue final est riche et se développe avec un sens parfait de la gradation. Bref, la Sonate de M. Moulart est le résultat heureux d'un bel effort et d'un travail solide.

CH.-V.

Concerts historiques de Liège.

C'est grâce à l'initiative éclairée du cercle *Piano et Archets* que furent données à Liège, depuis 1894, la plupart des œuvres de Franck, Castillon, Saint-Saëns, Fauré, d'Indy, Debussy, Rortz, Lekeu, Vreuls, Goldmark, Dvorak, Glazounow et tant d'autres. La nouvelle série de programmes historiques que préparent MM. Jaspas, Maris, Bauwens, Foidart et Vranken sera digne de tous ceux élaborés par eux jusqu'à présent.

Citons parmi les œuvres classiques qui y figureront : le Quatuor d'archets n° 3 en *ré* de Beethoven, le Quatuor avec piano en *si* mineur de Mendelssohn, le Quatuor d'archets en *la* de Schumann, et, au nombre des compositions non encore exécutées à Liège, le nouveau Quintette pour piano et archets de Gabriel

Fauré, le Quatuor d'archets de Maurice Ravel et la Sonate en *ut dièse* pour piano et violon d'Alfred Goffin.

Ce beau programme sera complété par des airs et des mélodies de Weber, Schubert, Brahms, Saint-Saëns, Fauré, Debussy, Déodat de Séverac et R. de Castéra.

Les Concerts de Verviers.

Entendu au Concert de la Société d'Harmonie l'*Apprenti Sorcier* dont M. Paul Dukas a fait une si savante et amusante fantaisie symphonique. Admirablement détaillée par l'orchestre, cette page de moqueuse gaité a été très bien comprise et goûtée.

M^{lle} Gabrielle Wibauw a chanté, de sa belle voix ample et souple, la délicieuse ballade de *Robin Gray* de César Franck, et *Les Pieds Nus* de Bruneau qu'elle a dits avec beaucoup de sentiment et d'intelligence. Entretemps, intéressants soli de violon et tutti d'orchestre.

A la répétition qui précéda le concert, tous les musiciens ont tenu à protester de leur profond attachement à leur chef, M. L. Kefer, qu'un récent incident a mis aux prises avec l'esprit de clocher le plus étroit et le plus violent qui soit. Et l'on sait combien féroce ment perdure chez nous le vieil instinct communal, souvent rétréci par de naïves infatuations ou jalousies de ville à ville, de faubourg à faubourg.

Quand, pour le salut de tous, apprendrons-nous à départager ce que nous devons à l'Art, à l'Enseignement, au Bien général, de ce que nous devons aux individus en particulier? C'est le problème qui se pose pratiquement à toutes les administrations. Leur valeur dépend de la sagesse qu'elles mettent à le résoudre.

M.

LES ÉTAPES

Les Etapes, la pièce nouvelle de M. Gustave Van Zype que le théâtre du Parc vient de représenter avec un succès complet, est non seulement la meilleure de toutes celles qu'a composées l'auteur de *la Souveraine* et de *l'Aumône*, mais elle s'affirme nettement comme l'une des productions les plus intéressantes et les plus hautes de l'art dramatique dans notre pays.

On sait comment travaille M. Van Zype : il part toujours d'une idée, et non d'un fait d'observation ; il se propose le développement logique d'un conflit moral plutôt que la transcription scénique d'événements empruntés à la vie ; il ne s'agit pas, dans ses pièces, de savoir si l'héroïne sera ou ne sera pas adultère, si quelque surprise contrariera ou ne contrariera pas l'intrigue, mais bien si les personnages triompheront ou non de l'aveugle instinct et se soumettront à la loi impérieuse du devoir qui doit régir tous les rapports humains. Par l'apparence matérielle de ses œuvres, par sa manière et par son style, M. Van Zype ne ressemble pas aux dramaturges de l'école de M. Sardou ou à ceux qui imitent MM. Capus, Lavedan ou Donnay : il ne cultive pas le « coup de théâtre » et laisse à d'autres le soin laborieux de rechercher des « mots d'esprit » bien parisiens. Par ses intentions, par l'idée maîtresse qui conduit sa méditation et sa plume, il ne se montre pas à la suite de Nietzsche et des immoralistes : ce qu'il veut, c'est mettre son talent au service d'un idéal de sacrifice et de renoncement : sacrifice de tout ce qui nous est agréable, renoncement à tout ce qui fait notre orgueil, pour que règne sur nous, et sur tous les hommes, le devoir moral et social, qu'impose à tous l'obligation d'être bons, sincères, généreux, et de se soumettre à la volonté mystérieuse de l'évolution.

S'il en est ainsi, on peut aisément se rendre compte des difficultés énormes qu'avait à surmonter M. Van Zype : son théâtre heurtait à la fois les habitudes mesquines du public et les idées, ou semblants d'idées, à la mode parmi les snobs de l'élite. Aucune de ses pièces, jusqu'à présent, n'avait réussi complète-

ment à se faire admirer ou comprendre. Devant un si persistant malentendu, un auteur moins obstiné aurait senti le découragement l'envahir. M. Van Zype, au contraire, puisa dans sa déception l'énergie nécessaire pour continuer à travailler et le désir d'arriver à une expression de plus en plus adéquate au dessein qu'il se propose. Et voici que l'enthousiaste et mérité succès de l'autre soir vient enfin récompenser son effort. Une salle empoignée, émue jusqu'aux larmes a décerné à son œuvre et à son nom une ovation magnifique. Ce fut, pour l'auteur des *Étapes*, une soirée inoubliable. Ce fut aussi, pour le théâtre belge, après les échecs retentissants qui signalèrent récemment les tentatives de certains des nôtres, un événement heureux dont nous ne pourrions assez nous féliciter.

Les *Étapes*, c'est l'exposé dramatique de l'éternel conflit qui met aux prises deux générations successives. Dans les petites comme dans les grandes choses, la jeunesse, toujours, entend réformer le labeur de ses aînés. Chaque famille assiste à des discussions pénibles de cette nature, entre le père et le fils. Chaque pays voit les hommes de vingt ans s'élever contre ceux qui eurent leur âge vingt ans auparavant. Un artiste, un romancier, un poète, un philosophe, un savant, un homme politique, au moment où la gloire les sacre, ne peuvent pas retenir la confiance des jeunes : ils ne sont plus admirés et suivis que par leurs contemporains ; la jeunesse les abandonne, les renie, combat leurs travaux, dément leurs résultats, empoisonne comme à plaisir leurs derniers jours. Et ils souffrent, se débattent, luttent, résistent. Ils raillent ces présomptueux, ils invoquent leur expérience, ils sont incapables de se résigner à la déchéance inévitable. Comment avoueraient-ils que leur vérité n'est pas toute la vérité, que leur beauté n'est pas la beauté éternelle ? Mais arrive l'heure de l'extrême vieillesse où les yeux s'ouvrent, en même temps que l'ambition s'éteint. Alors, ils voient clair enfin, et comprennent qu'ils n'ont été, comme leurs prédécesseurs, dans la carrière, comme le seront ceux qui viennent après eux, qu'une étape sur le chemin du progrès infini.

Ainsi le docteur Thérot, vieilli et glorieux, ne peut empêcher son gendre, le docteur Leglay, de critiquer ses méthodes et de lui opposer des méthodes nouvelles. Le conflit se pose franchement, dès le début du premier acte. Thérot s'insurge violemment contre la prétention de son élève. Leglay, sûr de tenir la vérité, ne cède pas, ne s'incline pas devant une expérience pleine d'erreurs. Madeleine, sa femme, élevée dans le culte de son grand homme de père, manifeste sans feinte l'espèce d'horreur qu'elle éprouve pour son mari, devenu l'ennemi du nom glorieux qu'elle porte. Et cependant elle attend la venue d'un enfant. Un événement menu, l'arrivée d'un malade que Leglay soigne en secret par un sérum et que Thérot veut opérer, précipite la crise qui se dénoue par le départ de Leglay. Madeleine ne le suivra pas. Entre son mari et son père, elle n'hésite pas et reste avec ce dernier.

On a critiqué cette décision de Madeleine. Comment ! s'est-on écrié, cette femme quitte, pour un pareil motif, le domicile conjugal ! Cet homme qui s'en va, c'est le père de l'enfant qu'elle porte dans son sein, et elle ne le suit pas ! Et cet homme lui-même, durant sept années, il acceptera cette séparation, il se résignera à vivre éloigné d'une femme qu'il adore, du fils qu'elle lui a donné, il ne fera rien pour renouer des liens sacrés !

Je ne pense pas que ces critiques soient justes. On pourrait y répondre, tout d'abord, que le théâtre de M. Van Zype est un théâtre d'idées et non d'observations. Mais ce serait déplacer la question, car on serait alors en droit de se demander quelles sont les licences que peut se permettre le théâtre d'idées, et l'on se mettrait malaisément d'accord sur le point de lui reconnaître la faculté de mépriser la vraisemblance, cet aspect esthétique de la vérité. Non, il y a une autre réponse à faire : Madeleine est une jeune femme savante, élevée par son père qui l'a élue comme spectatrice de son labeur et de sa gloire : il le lui dit, et avec quelle effusion, dans la scène admirable de la confession, au deuxième acte. D'autre part, la grossesse agit sur ses nerfs et elle ne prend pas la peine de dissimuler sa colère, presque son dégoût pour son mari qu'elle traite comme un ingrat, comme un malfaiteur venu à leur foyer pour ravir à son père sa gloire et la

tranquillité de ses derniers ans. En une scène préparatoire de signification très nette, ce divorce d'âmes et de chairs est apparu comme un fait acquis. Dès lors, comment s'étonner si Madeleine ne suit pas Leglay ? C'est le contraire qui ne se comprendrait pas. Et s'ils ne se rejoignent pas dans la suite, ne nous en étonnons pas davantage. Tous deux souffrent en silence. Tous deux ont le désir obscur d'une amoureuse réunion. Mais quoi ! Sera-ce Madeleine qui fera le premier pas, alors qu'elle voit chaque jour s'accroître les ravages qu'a opérés dans la personne physique et morale de son père un conflit que rien ne l'autorise à croire terminé ? Sera-ce Leglay, qui ne peut risquer la moindre tentative de conciliation sans paraître avouer son erreur et témoigner des regrets qu'il n'éprouve pas ?

Quoi qu'il en soit, le premier acte, vivement mené, se termine avec le départ du jeune médecin. Quand le rideau se relève, sept ans se sont écoulés. Madeleine et Leglay sont toujours séparés. Rien n'est changé en apparence, et cependant tout est changé, puisque Thérot ne pratique plus, puisqu'il a renoncé à la science, puisqu'il a reconnu, dans le secret de son cœur, que son gendre avait raison, puisqu'il envoie à ce gendre, en grand mystère, tous les malades qui lui arrivent encore. Que faut-il pour qu'il ne dissimule pas plus longtemps ce qui se passe en lui ? Que Madeleine l'y décide en laissant voir tout à coup son chagrin caché : elle vient de rencontrer dans l'escalier son mari dont c'est le jour de visite à leur enfant, et pour l'avoir trouvé vieilli, les cheveux tout blancs, elle ne peut retenir des larmes. Thérot comprend : elle l'aime toujours. Mais alors, il est coupable de les avoir séparés, il est doublement coupable, puisqu'il avait tort et que Leglay avait raison ! Le père triomphe du savant : il avoue tout à sa fille en une scène d'une émotion discrète et profonde qui a mouillé tous les yeux. Et la fille, désabusée, s'écarte de lui avec autant d'instinctive horreur qu'elle en avait montrée à son mari. Leglay est dans la maison ! Vite, il faut courir, le rejoindre, lui rendre le bonheur qu'elle lui a pris ! Et elle abandonne son père, elle sort en toute hâte, tandis que le vieillard l'appelle et lui tend vainement les bras. C'est la fin du deuxième acte.

Le soir de la première, l'émotion était en ce moment à son comble. On pouvait craindre que le troisième acte ne la maintint pas à ce paroxysme. Non seulement il l'y maintint sans défaillance, mais il l'accrut encore. Vingt ans ont passé depuis la fin du premier acte. Thérot est moribond, sa femme est morte. Il vit entre sa fille, son gendre et leur fils, jeune étudiant en médecine qui admire également son père et son grand-père. Leglay, maintenant, est célèbre, comme Thérot l'était jadis, au moment du conflit. Et l'histoire recommence... Le jeune Leglay rentre du cours très troublé. Qu'est-il survenu ? Son professeur a parlé de Thérot et de son père. Il a dit que l'un et l'autre avaient poussé trop loin l'application de leurs méthodes, qu'ils s'étaient trompés tous les deux, mais que leurs découvertes se complétaient, qu'ils avaient été tous deux utiles à la science. Violemment Leglay s'insurge contre ces théories « nouvelles ». Sans s'en apercevoir, il parle à son fils comme Thérot lui a parlé autrefois. Et c'est Thérot mourant qui se dresse alors et qui fait devant tous son testament moral : le professeur du petit a raison ! L'œuvre d'un savant n'est qu'une étape sur la route du progrès. Il importe de se résigner à l'inévitable, de faire taire son orgueil, de s'humilier devant la science éternellement évolutive ! Les trois générations sont là, main dans la main, offrant leur labeur à l'humanité souffrante. Et le rideau tombe sur cette scène d'une incomparable grandeur.

N'ajoutons rien à cet exposé rapide. Il suffira, pensons-nous, à faire sentir ce qu'il y a de profondément humain dans cette pièce généreuse et loyale. Regrettons seulement que l'abondance extrême des pièces inscrites au programme du théâtre du Parc n'ait pas permis aux acteurs de connaître mieux leurs rôles et d'en donner une interprétation moins flottante. M. Van Zype, d'ailleurs, n'a pas eu à s'en plaindre : cette circonstance, qui était de nature à lui nuire un peu, n'a réussi qu'à rendre son triomphe plus éclatant et plus significatif.

GEORGES RENCY

Nous sommes obligés d'ajourner, faute d'espace, un article sur la représentation au Théâtre Antoine d'Anna Karénine, qui a obtenu un succès retentissant, et divers autres articles d'actualité.

PETITE CHRONIQUE

La direction de la *Libre Esthétique* vient d'inviter le cercle *Vie et Lumière* à participer collectivement au Salon qu'elle ouvrira au début de mars dans les galeries du Musée moderne. Afin de répondre dignement à cette invitation, le Cercle s'est reconstitué et a élu plusieurs membres nouveaux.

Fidèle à son programme de divulgation et d'éducation artistiques, la *Libre Esthétique* groupera en outre quelques-uns des peintres et sculpteurs qui, en France, en Allemagne, en Suisse, en Russie, en Suède, en Amérique, etc., ouvrent à l'Art des voies nouvelles. Aucun de ces artistes n'a jamais exposé jusqu'ici à Bruxelles.

Enfin, pour rattacher les recherches d'aujourd'hui à celles d'hier, la *Libre Esthétique* résumera par quelques toiles significatives les étapes principales de la vie d'Eugène Carrière, dont le mois de mars amènera le funèbre anniversaire.

Deux expositions ouvertes parallèlement : celle des *Impressions d'Algérie* de M. Gustave Max Stevens et l'exposition des œuvres de M^{lle} Anna Boch obtiennent en ce moment un égal succès au Cercle artistique et littéraire.

Le cinquième concert Ysaye, fixé au dimanche 17 février, à 2 heures, au théâtre de l'Alhambra, aura lieu sous la direction de M. Fritz Steinbach, directeur du Conservatoire de Cologne et des Concerts du Gürzenich, avec le concours de M. Crickboom, violoniste, qui jouera les concertos de Bach et de Tartini. Au programme symphonique : la *Sérénade* de Max Reger (première audition), le *Don Juan* de Richard Strauss et la Cinquième Symphonie (ut mineur) de Beethoven. Billets et renseignements chez Breitkopf et Härtel.

Le quatrième concert populaire fixé au 2 et 3 mars sera consacré à l'exécution intégrale du *Faust* de Schumann, qui n'a plus été donné à Bruxelles depuis de nombreuses années.

C'est mardi prochain, à 2 heures, que s'ouvrira, à la Maison du Livre, l'*Exposition du Livre belge d'Art et de Littérature*.

L'exposition restera ouverte jusqu'au 24 février. Des conférences seront données par MM. Picard, André, Vermeylen, Rency, Sylvercrux et Desombiaux.

Jeudi prochain, à 8 h. 1/2, à la salle Ravenstein, récital de violon par M^{lle} Germaine Schellinx.

Vendredi, à 8 h. 1/2, à l'École allemande, deuxième séance du Quatuor Zimmer avec le concours de M^{me} Kleeberg-Samuel.

CONCERTS DURANT. — Le festival Wagner aura lieu à Bruxelles le dimanche 10 février, à 2 heures, à l'Alhambra. Répétition générale le samedi 9, à 2 h. 1/2. Programme : *Tannhäuser*, ouverture; *Siegfried*, murmures de la forêt; *Tristan et Yseult*, prélude et scène finale; *Maîtres Chanteurs*, prélude du troisième acte et rêverie de Hans Sachs, avec M. H. Seguin; *Parsifal*, prélude et enlèvement du Vendredi Saint; *Crépuscule des Dieux*, voyage au Rhin; *Wakyrrie*, adieux de Wotan et incantation du feu, avec M. H. Seguin.

De Paris : Le comité du Salon d'Automne prend l'initiative d'un monument à la mémoire du peintre Eugène Carrière, qui fut le premier président d'honneur de cette association.

Le Comité musical du Salon d'Automne, composé de MM. Bourgault-Ducoudray, Alfred Bruneau, Gabriel Fauré, Vincent d'Indy, Albéric Magnard, Octave Maus, Armand Parent, Paul Poujaud et Gabriel Pierné, prie les compositeurs français et étrangers de lui soumettre les œuvres de musique de chambre instrumentale et

vocale inédites qu'ils désireraient voir figurer au programme des concerts du prochain Salon.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 15 Mai chez M. Armand Parent, 37, rue de l'Université, à Paris. Ils pourront être retirés (à l'exception de ceux qui auront été retenus par le Comité pour l'exécution) à partir du 15 Juin à la même adresse.

M. M.-D. Calvocoressi fera à l'École des Hautes Études sociales, 16, rue de la Sorbonne, Paris, les lundis 4 et 18 février, à 4 h. 1/4 précises, deux conférences sur la *Musique à programme* (histoire et esthétique). M. J.-J. Nin exécutera à la première séance des œuvres de Frobergger, Kuhnau, Couperin et Bach. C'est M. Vinès qui prêtera son concours à la deuxième.

Richard Strauss a, dit le *Guide musical*, terminé récemment une composition musicale d'un genre tout nouveau. Ce n'est rien moins qu'un chant pour trois chœurs et deux orchestres. Il sera exécuté prochainement à Dresde.

Du même journal : « Les poèmes d'Oscar Wilde attirent aujourd'hui l'attention des compositeurs. Après Richard Strauss, voici que Giacomo Puccini se propose de mettre en musique *Une Tragédie florentine*, et qu'un jeune Hongrois, M. Imre Kalmann, compose un opéra en un acte d'après la nouvelle du poète anglais, *L'Anniversaire de l'infante*. »

On annonce que l'Opéra de Budapest va représenter incessamment une *Monna Vanna* mise en musique par M. Emile Albranyi. On se souvient que M. Maurice Maeterlinck a, dans *l'Art moderne*, protesté contre cette adaptation, faite sans son assentiment. Seul, M. Henry Février a été autorisé par lui à transformer *Monna Vanna* en drame lyrique. La partition de M. Février, entièrement achevée, sera représentée à Paris au cours de la saison prochaine.

D'autre part, voici que le Théâtre de Cologne a remis à la scène la *Légende de Sainte Elisabeth* de Liszt, qui fut jouée sous cette forme sur le même théâtre en 1890 après avoir été montée à Vienne et à Carlsruhe, bien que l'auteur se fût toujours opposé à ce qu'on transformât son poème musical en tableaux vivants.

Pour célébrer le vingt-cinquième anniversaire des débuts de M. A. Glazounow, dont la première symphonie fut exécutée en 1882, une manifestation de sympathie en l'honneur du célèbre compositeur aura lieu samedi prochain à Saint-Petersbourg. Un concert de ses œuvres, dirigé par MM. Rimsky-Korsakow et Ziloti, réunira dans la Salle de la noblesse l'élite des musiciens et des amateurs russes. Le comité espère que les artistes étrangers voudront bien s'associer à cet hommage soit par dépêches adressées *Itohis, Saint-Petersbourg*, soit par lettres expédiées à M. Jurgenson, Morskaïa, Saint-Petersbourg.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

FERNAND KHNOPFF

PAR

L. DUMONT-WILDEN

Une luxueuse monographie, format grand in-8^o, contenant une trentaine de reproductions dans le texte et 33 planches hors texte, en héliogravure, en phototypie et en typogravure.

Prix : 10 francs.

Il a été tiré de cet ouvrage une édition de luxe de 50 exemplaires numérotés de 1 à 50, imprimés sur papier impérial du Japon, texte réimposé et format agrandi.

Ces exemplaires contiennent en outre une pointe-sèche originale signée de Fernand Knopff et une reproduction en héliogravure, tirée en taille-douce de *l'Impératrice*, faisant partie des collections de S. M. l'Empereur d'Autriche.

Prix : 40 francs.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE ST-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes.

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50.
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

ANTÉE

Revue mensuelle de littérature.

Le numéro, 60 centimes. — L'abonnement, 6 francs l'an.

COLLABORATEURS RÉGULIERS

MM. Michel Arnauld, André Gide, Albert Giraud, Laurent Tailhade, Henri Ghéon, Maurice Wilmotte, Remy de Gourmont, Maurice Denis, Jacques-E. Blanche, Jacques Copeau, Lucien Jean, Henri Vandeputte, Joseph Bossi et Eugène Monfort.

ARTHUR HERBERT Ld, éditeurs, Porte Sainte-Catherine. BRUGES.

Numéro spécimen envoyé sur commande.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de L'ISLE ADAM, Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.
Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

La Presse Européenne

Coupures de journaux artistiques, commerciaux, politiques et financiers

Bruxelles, 42, chaussée d'Ixelles.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n ^o	0,25	Le n ^o	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarellés, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS
PRIX MODÉRÉS

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant à tous pianos et permettant à chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Pierre Corneille (ALBERT GIRAUD). — L'Inauguration de la Maison du Livre (suite) (PAUL OTLET) — Chronique musicale : *Au Cercle artistique* (CHARLES VAN DEN BORREN). — Antée (F. DE M.). — La Collection Moreau (O. M.). — Le Théâtre à Paris : *Théâtre Antoine* : *Anna Karénine* (O. M.). — Le Concert du Conservatoire (H. L. B.). — Le Groupe des Compositeurs belges (CH. V.). — A l'Université Nouvelle : *Conférence de M. Julien Tiersot* : « *Hector Berlioz* » (CH. V.). — Petite Chronique.

PIERRE CORNEILLE (1)

« Victor Hugo — s'écrie Taine dans une conversation de dessert rapportée par les Goncourt — Victor Hugo est dans ce temps-ci un immense événement!.. »

Pierre Corneille, un des ancêtres de Victor Hugo, est aussi, dans la littérature du XVII^e siècle, un immense événement.

Quand la critique veut définir le rôle de Corneille, elle salue à la fois en lui le père de la tragédie et le père de la comédie. Assurément, elle n'a pas tort : *le Cid*, en 1637, et *le Menteur*, en 1642, ont ouvert au génie français deux portes éclatantes. Par l'une entrera Racine, par l'autre, Molière. Mais ce n'est pas

(1) Conférence faite au théâtre du Parc le 5 décembre 1906.

définir Corneille, ce n'est pas non plus l'expliquer que de dire : « Il fut deux fois le premier; il conduit en même temps le cortège tragique et le cortège comique de la France; il est le créateur du théâtre français, — Eschyle qui serait doublé d'un Ménandre ! » La critique ne peut pas se borner à énumérer des titres de gloire, ni à distribuer des branches de laurier. Ce que l'on attend d'elle, c'est qu'elle rattache le poète du *Cid* aux poètes qui l'ont précédé, et dont il est l'addition vivante; c'est aussi qu'elle nous apprenne comment et pourquoi la poésie du XVII^e siècle, avant tout lyrique, et qui, deux cents ans avant 1830, semblait promettre à la France un romantisme antitadé, a été détournée de l'ode et poussée vers le théâtre; c'est enfin qu'elle nous montre Corneille, romantique à ses débuts comme à son déclin, mais soulevé dans son âge viril par l'esprit de son temps, arrêtant pour deux siècles l'épanouissement de la poésie subjective, contraignant le lyrisme à se transformer en éloquence, et fixant l'idéal classique avec ses cinq grands chefs-d'œuvre : *le Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*, et *le Menteur*.

J'ai dit que la littérature française, au XVII^e siècle, semblait nous promettre une floraison romantique. Elle y est poussée par le souffle de la Renaissance, qui, de Rome et de Florence, échauffe l'Europe. La Muse des temps nouveaux, c'est la Vénus de Botticelli, dont le jeune sourire et la chair divine font reculer et plongent dans la nuit sans réveil les fantômes et les larves du moyen âge. La vieille terreur est vaincue. L'homme délivré, enfin adulte, prend conscience de sa dignité, divinise la nature et l'art. L'individualisme coule à pleins bords. La science ouvre des ailes avides; l'érudition est jeune; le pédantisme même sourit. La littérature, en France, devient personnelle et lyrique. Montaigne écrit, avant les Goncourt, le journal de ses sentiments. Rabelais, dans son livre prodigieux, est lyrique jusqu'au dévergondage verbal. Agrippa d'Aubigné, lorsqu'il n'est pas étouffé par la colère, lorsque sa voix n'est pas altérée par les imprécations qui lui montent du cœur à la gorge, a des vers d'un bondissement lyrique merveil-

leux, aigus et étincelants comme des épées. Les poètes de l'école lyonnaise, les Maurice Scève et les Louise Labé, écrivirent des poèmes d'un accent tout moderne. Ronsard, du Bellay et leurs amis, si travaillés qu'ils soient par des essais d'épopée ou de tragédie antique, ne sont vraiment poètes que lorsqu'ils chantent leurs amours en leur province. Les sonnets en l'honneur d'Hélène ou de la douceur angevine vibrent encore aujourd'hui sur nos lèvres. Malgré leur gaucherie naturelle et leur fatras emprunté, ils découvrent le style, le rythme, la vie secrète des mots, la magie du verbe. Et plus tard, quand l'effort de la Pléiade a fléchi, même sous Henri IV et sous Louis XIII, malgré Malherbe, la poésie demeure personnelle, garde son caractère débridé, pittoresque et fantasque. On dirait, quand on voit défiler les demi-gloires de ce temps, que la nature procède à la répétition générale d'une pièce qui sera jouée deux siècles plus tard.

Il y a des moments où l'illusion est obsédante... Vous êtes-vous déjà trouvés, un soir de fête, dans une ville étrangère?... La foule déferle dans les rues; la lumière frappe au passage des milliers de têtes... Et soudain vous croyez voir, pendant une seconde, un visage connu... De même, dans la foule des poètes précornéliens, ce profil fugitif, est-ce Alfred de Musset ou Clément Marot? Cet autre, est-ce Lamartine ou du Bellay, André Chénier ou Pierre de Ronsard? Ce masque léonin, que rougit une torche, est-ce Victor Hugo ou Agrippa d'Aubigné?

Même au commencement du XVII^e siècle, le mirage n'est pas dissipé... Il existe en littérature un style Louis XIII, dont les romantiques plus tard raffoleront. Il est lyrique. C'est de ce style que se servent dans leurs pièces de théâtre, encore si peu dramatiques, les Garnier et les Hardy. Jean de Schelandre le tient de Jean de la Péruse; Théophile de Viau et Mairet l'ont appris à Pierre Corneille... Style singulier, auquel l'incertitude d'une langue non encore formée communique je ne sais quel désordre, à la fois barbare et précieux, tout en panache et en cliquetis, emphatique et trivial, où la pointe italienne affronte la subtilité castillane, où le jargon des cabarets répond au pathos des ruelles, où des mots burlesques, pareils à Scarron ou à Cyrano, saluent jusqu'à terre des épithètes élégantes, semblables à Julie d'Angennes ou à Catherine de Vivonne; qui, à force de heurter Scudéry contre la Calprenède, et Gomberville contre d'Urfé, lance parfois de rouges étincelles, et dont les deux seuls chefs-d'œuvre, écrits au XIX^e siècle, sont *le Capitaine Fracasse* de Théophile Gautier et *le Cyrano de Bergerac* de M. Edmond Rostand!

Or, la force des choses, plus puissante même que le génie, voulait que ce style, clarifié, épuré, débarrassé de ses ornements parasites, finit par se mettre au service de l'art dramatique. L'État, qui, de Louis XI à Richelieu, se renforce, se développe, et grandit jusqu'à être Louis XIV; la monarchie qui livre à ce qui reste des seigneurs féodaux la bataille dont sortira l'unité française; l'irrésistible vouloir d'une société qui vise à la perfection de son type; les institutions, les circonstances et les hommes, tout conspire à détourner la littérature de la forme subjective et lyrique pour l'orienter vers la forme objective et dramatique. Une littérature de société exige un théâtre. Une fois de plus, comme disent les philosophes, l'attente créa son objet. La végétation romantique du XVI^e siècle, si luxuriante, si pittoresque en son irrégularité, s'arrête de pousser, dépérit, rentre dans le sol, où ses germes vont dormir un long sommeil, et sur ses feuilles mortes s'élève lentement le majestueux palais de la tragédie classique.

L'instrument de cette transformation littéraire est un jeune

avocat de Rouen, qui fait partie de la brigade poétique du grand Cardinal et qui a passé par l'hôtel de Rambouillet. Issu de souche bourgeoise, sa vive intelligence normande, sa nature ingénieuse et processive, son énergie à doublure d'adresse feraient de lui un plaideur redoutable si un vice d'élocution, qui aggrave une grande timidité physique, ne l'éloignait du barreau. Une éloquence contrariée, condamnée au mutisme, rongée cette âme ardente, mordue d'un âpre désir d'exceller. Ne pouvant parler comme il voudrait, Corneille écrit. Il compose des pièces de théâtre d'abord parce que le théâtre est à la mode, ensuite, parce que le théâtre lui permet de faire parler des héros qui lui ressemblent. Il a déjà fait jouer *Mélite*, *Clitandre*, *la Veuve*, *la Galerie du Palais*, *la Suivante*, *la Place Royale*, *l'Illusion comique*, *Médée*, et dépassé tous ses rivaux... Tout à coup, comme un flambeau au toucher d'un flambeau, son génie s'allume au génie espagnol, et les vers de bronze du *Cid* éclatent sur la scène française.

Le théâtre classique est fondé.

Le grand poète attendu, que la France depuis longtemps portait, apparaît en triomphateur. Tous ceux qui l'ont précédé revivent en lui, beaux, jeunes, immortels. La grande voix de la race, encore chez eux voilée, inculte, ingrate, mais par instants si émouvante, victorieuse de la mue, retentit enfin, sonore et tonnante. La langue poétique, encore hier à demi-nouée, libre désormais, joint la toute-puissance à la toute clarté. Capable de tout exprimer, elle donne au poète, avec la volupté de chanter, une joie que ses successeurs ne connaîtront pas tout entière : la joie d'Adam le nomenclateur!

Du coup le XVII^e siècle a trouvé sa formule dramatique. Les pièces nouvelles, en effet, loin de tourner au roman dialogué, loin de rappeler par leur extravagance et leur enflure *l'Astrée* et *le Grand Cyrus*, sont, au sens exact des termes, des actions dramatiques. Chacune d'elles nous représente une action, à l'heure où elle va se dénouer, et qui met aux prises, dans le même endroit, des personnages possédés par une passion maîtresse, au moment où cette passion est à son paroxysme.

On a médité, on médite peut-être encore, en province, de la fameuse règle des trois unités. Il faut admettre cependant qu'elle a sa raison d'être, qui est profonde, et qu'elle est justifiée par de nombreux chefs-d'œuvre. Que l'on fasse bon marché de l'unité de lieu — Corneille lui-même l'a fait dans *le Cid* — cela ne tire pas à conséquence; mais les deux autres, l'unité de temps et l'unité d'action, quand elles ne sont pas obtenues aux dépens de la vraisemblance, donnent à la tragédie une force concentrée, un raccourci dramatique d'un effet merveilleux. A mérite égal, la tragédie classique est d'un art plus parfait que le drame romantique, qu'il soit de Shakespeare, de Goethe ou de Hugo.

On a dit et redit — c'est un des poncifs de la critique et de l'enseignement — que le grand ressort du théâtre cornélien c'est la lutte entre le devoir et la passion. C'est une vénérable erreur. Il y a des héros cornéliens qui ne luttent guère contre eux-mêmes; il en est même qui ne luttent pas. Chimène fait ce qu'elle considère comme son devoir, mais elle lutte à peine contre son amour pour Rodrigue. Le vieil Horace et son fils ne pensent pas à mettre en balance le patriotisme et l'humanité. L'amour conjugal ne fait pas un instant hésiter Polyeucte sur la route du martyr. Auguste, il est vrai, hésite avant de pardonner à Cinna; mais on devine que son hésitation ne sera pas longue, et que le pardon lui est imposé d'avance par l'auteur.

Le vrai ressort du théâtre cornélien, c'est la volonté au service d'une passion dominante; une volonté de fer, toujours armée, agressive, victorieuse, que rien ne détourne de son but, et qui fait du héros une manière de surhomme grandiloquent. Ce que les personnages de Corneille enseignent, ce n'est pas le culte du devoir, mais celui de la personnalité, de l'énergie, de l'orgueil. La volonté, selon la passion qui l'éperonne, produit tour à tour des héros ou des monstres. Les héros dominent chez Corneille pendant la période de la maturité; les monstres, pendant celle de la décadence. Les uns et les autres sont plus grands et plus simples que nature. On dirait des forces élémentaires, parentes des figures colossales qui peuplaient le rêve de Michel-Ange. Le spectateur croit surprendre le moment où leur chair devient marbre.

Poète de la volonté et de l'orgueil. Poète aussi du point d'honneur!

Son théâtre est essentiellement chevaleresque. Ses pièces romaines, comme les autres, sont presque des tragédies de cape et d'épée. C'est pourquoi il reflète si bien un aspect, le plus sympathique et le plus brillant, de la race française. Tous ses héros ont leur point d'honneur, qui consiste à s'affirmer malgré les destins contraires, à dire sans cesse, comme Médée: « Moi, moi seul et c'est assez! » à être eux-mêmes, encore plus eux-mêmes, toujours plus eux-mêmes, à se surpasser dans le vice ou dans la vertu, à donner un inoubliable spectacle au monde étonné.

De là aussi, chez ses personnages, cette tension presque continue et surhumaine, cette force qui s'étale, cette certitude de leur supériorité, la candeur brutale, presque féroce, avec laquelle ils en font sentir le poids... Parleurs éloquents et magnifiques, ils ont toujours raison, ils le savent, ils s'en vantent... Ah! l'âpre joie de ne jamais douter de soi, de crier la vérité à tous, d'en remonter à ses égaux, à ses supérieurs, aux rois, même aux Dieux!... Chez certains d'entre eux, cette férocité, si elle n'était couverte d'un splendide manteau de poésie, serait parfois intolérable. Nicomède fait la leçon à son père, le roi, à son frère, à l'ambassadeur Flaminius, à son pays, à Rome, au monde, au ciel même. Ou je me trompe fort, ou je touche ici au lien secret qui unit Corneille à Victor Hugo, lorsque le poète des *Châtiments* joue avec une magnifique sincérité son personnage de censeur universel, de représentant de la vérité et de la justice sur la terre, d'intermédiaire illuminé entre un Dieu qui lui ressemble et l'humanité qui doit finir par lui ressembler!.....

On ne peut pas définir Corneille, c'est-à-dire le délimiter, sans faire remarquer que son imagination est plus sublime que profonde, plus pathétique que variée, et que son analyse est presque naïve si on la compare à celle de Racine. Tous ses personnages, héros ou monstres, sont des Corneilles transfigurés. Sa propension à l'emphase et à la boursouffure, sa tendresse pour les invraisemblances du roman et les complications du mélodrame, sa façon de Normand subtil, ergoteur, gâtant parfois le plus beau couplet par des chicanes de mauvais plaideur, sa complaisance mal récompensée pour le bel esprit, sa galanterie un peu lourde de provincial que Paris et la Cour n'ont pas affiné, tous ses défauts, aussi grands que ses qualités, qui déparaient ses premières pièces, qu'il a su contenir et presque dissimuler dans ses chefs-d'œuvre, depuis *le Cid* jusqu'à *Rodogune*, se débrident et s'étalent de nouveau dans les pièces de son déclin. Son crépuscule ressemble à son aurore. Le fondateur de la tragédie classique

finit comme il a débuté, en romantique du règne de Louis XIII.

Après *Rodogune* et *Nicomède*, la carrière de Corneille est courue, et Racine peut venir. Racine peut succéder à Corneille comme Sophocle à Eschyle. Lequel faut-il préférer? Il faut tâcher de les préférer tous les deux, et de les pénétrer en les opposant l'un à l'autre.

L'art de Corneille est d'un grand bourgeois devenu patricien; celui de Racine est d'un aristocrate de nature. La tragédie de Corneille, si elle est née au XVII^e siècle, rappelle encore le XVI^e; la tragédie de Racine est un miroir où le XVIII^e siècle qui approche se contemple déjà par-dessus l'épaule du XVII^e. La première est le chef-d'œuvre dramatique de la France latine; la deuxième, celui de la France grecque. Je voudrais que Corneille et Racine fussent également honorés en Belgique. L'auteur du *Cid* nous donnerait des leçons d'énergie; l'auteur de *Britannicus*, des leçons de goût. Nous avons besoin des uns et des autres.

ALBERT GIRAUD

L'Inauguration de la Maison du Livre⁽¹⁾

Le Musée du Livre a aussi pour objet l'Enseignement. Non pas l'apprentissage, l'éducation professionnelle élémentaire, mais la diffusion des connaissances du livre parmi ceux qui sont déjà formés. L'entretien et le perfectionnement de ce qui est acquis, l'acquisition de données résultant des progrès nouveaux; en un mot, « l'enseignement des maîtres », comme disent les Allemands, « l'enseignement post-scolaire », comme on commence à dire en Belgique.

Une publication périodique, toute de documentation, servira d'organe à la diffusion des idées. Non pas des textes, mais des modèles. un portefeuille de fac-similés concernant les caractères, les artifices de composition, le papier, la reliure, l'illustration: toutes les parties du livre, tout ce qui concerne sa présentation, son ornementation, son habillement extérieur.

Enfin nous nous proposons l'organisation d'un musée proprement dit. Des collections y seront rassemblées, cataloguées et classées; les nouvelles machines y fonctionneront pour les démonstrations; des cours et conférences s'y donneront; des relations s'y noueront.

* *

Tout change, tout se transforme à notre époque. Des besoins nouveaux surgissent et des formules nouvelles doivent y pourvoir. Et, chez nous, cette vie intense qui harcèle le monde se manifeste plus activement peut-être qu'ailleurs: les forces expansives sont en travail au dedans comme au dehors de nos frontières. Il faut savoir les comprendre et les aider. Il faut décupler l'effort de l'individu par l'aide de l'association à tous les degrés et par celui de l'outillage. Et ce n'est pas seulement d'outillage économique qu'il doit s'agir. Notre Belgique de 1907 a besoin d'un rajeunissement et d'un complément de son outillage intellectuel.

Un tel outillage doit comprendre en grande partie le Musée et l'Enseignement. Ces deux grandes forces ont grandi dans nos civilisations d'une manière indépendante, sous une poussée souvent instinctive et inconsciente. Il paraît bien que l'heure de leur alliance ait sonné et que la coordination de leurs efforts en vue de buts communs doive se faire.

L'Enseignement, d'une part, doit sortir de l'abstraction et de la généralisation. Le temps n'est plus où le savoir se condensait en formules confiées à la mémoire et traditionnellement transmises aux hommes de métier. Il n'y a plus de savoir véritable en dehors de la connaissance des choses elles-mêmes et de leurs possibilités,

(1) Suite. Voir notre avant-dernier numéro.

et il n'y en a pas d'avantage si l'acquis ne se renouvelle constamment par l'apport de neuf. Voilà pourquoi l'enseignement tend à perdurer durant la vie tout entière; voilà pourquoi nous voyons se multiplier, pour le peuple, pour la classe moyenne, comme pour l'élite, des institutions nouvelles de perfectionnement et de culture : œuvres post-scolaires, enseignement professionnel, offices d'information et de documentation, instituts de hautes études; voilà aussi pourquoi l'enseignement devient concret, il se fonde sur la vue des choses mêmes ou de leur représentation par l'image, il s'appuie de plus en plus sur le Musée.

De son côté, le Musée cesse d'être un simple conservatoire, l'analogie, pour les objets, de ce que les archives ont été trop longtemps pour les papiers. Le Musée devient vivant; son but se précise : tendre à représenter le monde en réduction et selon la classification de la science. Le Musée ainsi va vers l'Enseignement; et entre eux deux, la Bibliothèque se place formant le troisième terme d'une puissante trinité : ainsi le comprennent les Allemands, les Anglais, les Américains.

* * *

Le Livre, son rôle dans le monde, ce qu'il est devenu dans nos sociétés modernes, des chiffres seuls peuvent permettre de s'en faire une idée. On évalue à 13 millions les ouvrages différents imprimés depuis 1433, date présumée de l'invention de l'imprimerie, et ce nombre s'accroît chaque année de 150,000. La Bibliothèque Nationale de Paris contient trois millions de volumes. On a construit à Washington une Bibliothèque pouvant contenir cinq millions et celle de Berlin en construction est destinée à en recevoir six.

En Allemagne, plus de 275,000 personnes sont occupées dans les industries du Livre et les exportations s'élèvent à plus de 100 millions de marks. Aux États-Unis le capital investi dans ces industries dépasse le milliard et la production annuelle a une valeur presque égale à deux milliards.

Le machinisme a fait ses merveilles : rappelons-nous les machines à composer qui quadruplent le pouvoir de l'ouvrier, et ces rotatives géantes qui impriment 40 à 50,000 feuilles à l'heure en cinq ou six couleurs.

Cette puissance des presses — l'artillerie de la pensée, disait Rivarol — ne s'explique-t-elle pas à suffisance par l'importance du Livre : instrument de conservation et de notation de la pensée, mémoire matérialisée de l'humanité où, jour par jour, heure par heure, viennent s'enregistrer tous les faits, toutes les idées, toutes les volontés, toutes les fantaisies qui ont impressionné ou impressionnent les cerveaux des hommes?

PAUL OTLET

(La fin prochainement.)

CHRONIQUE MUSICALE

Au Cercle Artistique

Le Conservatoire n'est plus rue de la Régence. Il a déménagé et est allé s'établir parmi les quinconces du Parc, dans les locaux du Cercle artistique, où il organise des « Séances historiques » d'un intérêt puissant. Le monument qui voisine avec la Synagogue ne se prêtait sans doute pas, à raison de son style rococo doctrinaire, à autre chose qu'à une altière et rigide immobilité de répertoire..... Donc, le Conservatoire a déménagé, et les vieux ormes du Parc, pleins de sève en vue du prochain renouveau, lui ont communiqué une ardeur et un enthousiasme qui se sont manifestés, ces temps derniers, par une série ininterrompue de concerts qui eurent le mérite d'entr'ouvrir le rideau de l'histoire musicale et d'en faire apercevoir méthodiquement l'un ou l'autre coin, l'un ou l'autre aspect évolutif particulièrement dignes d'être dévoilés.

Schumann d'abord, avec M^{me} Samuel-Kleeberg, puis le Lied allemand, avec M^{me} Merten-Culp, enfin Schubert, avec MM. Ysaye

et Van Dyck : trilogie romantique de haute allure, frémissante de belle sentimentalité, débordante de cœur et d'esprit fantastique... Depuis lors se sont succédé trois séances de musique instrumentale : les grands clavecinistes des XVII^e et XVIII^e siècles, par M^{me} Wanda Landowska; la musique italienne des XVII^e et XVIII^e siècles, par M^{me} Rüegger, MM. Bosquet et Crikboom; les maîtres du piano, de Couperin le Grand à Vincent d'Indy, par M. Raoul Pugno : nouvelle trilogie, d'une rare éloquence...

Parlons de M^{me} Landowska. Existe-t-elle, ou bien n'est-elle qu'une ombre frêle, immatérielle, envoyée ici-bas par le Dieu de la musique pour nous révéler les choses exquisées pensées et dites par nos aïeux et si vite oubliées? Quoi qu'il en soit, elle ou sa silhouette nous a fait entendre, tantôt au clavecin, tantôt au piano, encore une trilogie, une toute petite, une toute mignonne trilogie : *Bergeries*, *Forêt*, *Kermesse* : successions charmantes de morceaux groupés selon l'esprit le plus raffiné, le plus compréhensif; doux chants de pâtres, musettes lointaines, tendres ou passionnés « rossignolets du boys », concours moqueurs et obsédants, danses villageoises aux évocations breughéliennes : bransles remplis de bonhomie, gavottes légères, pastourelles et rondes mouvementées, pittoresques, d'un caractère éminemment populaire... Quelques sommets, notamment le mélancolique et rêveur *Rossignol en amour* du grand Couperin; l'amusante *Fuga alla Gallina Cucca*, finale d'une sonate en ré, œuvre de jeunesse de Bach, écrite dans la manière de Kuhnau; le *Coucou* de Bernardo Pasquini (1637-1710), moins connu que celui de Daquin (1694-1772) mais plus réellement campagnard que ce dernier (1); les différentes variétés de bransles de Francisque (1600); la joyeuse *Pastourelle* de Louis Couperin (1630-1665); la *Volte et Ronde* si entraînant de Champion de Chambonnières (mort en 1670)... Une fausse sortie du public, auquel l'éducation manque encore, apporta le trouble dans l'exécution des morceaux tirés des *Fastes de la grande et ancienne Ménestrandise* de Couperin le Grand, par lesquels se clôturait le programme...

Que dire de l'interprétation de M^{me} Landowska, sinon qu'elle est d'une fidélité admirable, et telle qu'on doit l'attendre d'une artiste qui connaît son sujet aussi bien « littérairement » que musicalement? Peut-être cette fidélité l'entraîne-t-elle parfois, dans l'exécution au piano de pièces destinées au clavecin, à une précision trop grande, un peu sèche, un peu mathématique...

M^{lle} Marie Buisson, jeune, belle et distinguée, chante, en manière d'intermèdes, bergerettes et pastourelles du XVIII^e siècle. Jolie voix, un peu d'afféterie; mais il en faut peut-être pour présenter comme elles l'exigent ces tendres et gracieuses chansons, petits « Saxe » musicaux, aimables et superficiels, dont il ne faudrait pas abuser, de crainte d'éprouver l'impression que donnent les bonbons fondants, quand on en mange trop.

Venons-en aux Italiens.

Je crois devoir tout d'abord signaler un défaut dans la composition du programme. Celui-ci annonce de la musique des XVII^e et XVIII^e siècles; or, le plus intéressant de ces deux siècles, le XVII^e, n'est représenté que par deux noms : Frescobaldi pour le clavecin, et Corelli pour les instruments à archets. Tout est sacrifié au XVIII^e siècle, qui, certes, a produit des œuvres de haute valeur, mais qui néanmoins glisse tout doucement vers les bas-fonds d'impure décadence où le mèneront bientôt les Rossini, les Paganini, etc. Le siècle de Louis XV est un peu, pour l'Italie musicale, ce que le XVI^e siècle a été pour l'Italie architecturale : le style baroque s'y intronise peu à peu et, sur un fond de froideur et d'incroyance, il applique une ornementation contournée et inexpressive; l'inconvénient est moindre en musique qu'en architecture, mais il existe malgré tout, et, de même que

(1) Le motif du *Coucou* fut plus d'une fois utilisé depuis *Frescobaldi* (1583-1644), qui semble l'avoir employé pour la première fois dans la musique de clavecin. Outre Pasquini et Daquin, Kerl (1627-1693) et Murschhauser (1691-1737) s'en sont servis. De même pour le cri de la poule, que Bach fait intervenir en même temps que le cri du coucou dans sa *Fuga alla Gallina Cucca*. Poglietti l'avait déjà utilisé au XVII^e siècle; qu'on se souvienne aussi de *La Poule* de Rameau.

je préfère, en architecture, le style Renaissance du XV^e siècle à celui du XVI^e (1), de même j'aime mieux en musique, parce qu'il a du fond, le style de Frescobaldi ou de Corelli que celui de Locatelli ou de Paradisi (2). En ce qui regarde la musique de clavecin, pourquoi M. Bosquet, au lieu de s'appesantir sur D. Scarlatti, qui est fort connu, et de jouer un *Studio* peu intéressant de Durante et un *Ariu* assez fade de Pergolèse, n'a-t-il pas insisté sur Frescobaldi — dont il a fort bien joué une *Gagliarda* et une *Corrente* d'allure étrangement belle, — et n'a-t-il pas introduit dans son programme l'une ou l'autre œuvre de Michelangelo Rossi (1620-1660), de Bernardo Pasquini, ou du grave et profond Domenico Zipoli (1687-1723), dont l'œuvre datant du début du XVIII^e siècle est encore si vivement empreinte du sérieux qui caractérise le XVII^e siècle? Quant aux compositions pour instruments à cordes, il me semble qu'on aurait également pu remonter un peu plus haut : Torelli, Vitali, Vivaldi, que Bach aimait tant, etc., auraient été à leur place dans l'une des deux séances.

A part ces critiques, qui sont dues à toute entreprise d'art qui cherche à atteindre un but élevé, les soirées musicales des 17 et 18 janvier ont été, du commencement à la fin, un enchantement pour l'oreille et plus d'une fois pour l'âme, grâce à la perfection avec laquelle les œuvres ont été rendues par les différents interprètes : M. Bosquet, M^{lle} Ruögger, violoncelliste au jeu sobre, d'un style classique plein de tact, M. Crikboom, le héros de la seconde séance, M. Chaumont, M. Théo Ysaye, qui dirigeait un petit orchestre à cordes, et M^{me} Crikboom...

L'impression d'ensemble? Un bercement délicieux, un charme rarement rompu par d'intempestives cadences, un plaisir de l'esprit qui n'a rien de commun avec la volupté des sens, une grâce d'étoffes légères, impalpables, un optimisme que ne trahissent presque jamais des sentiments pathétiques. Et s'il faut parler des œuvres individuellement, quoi de plus sympathiquement décadent que la *Sonate-bergerie* de Locatelli, avec son *menuetto* pastoral; de plus noblement suave que la *Sonate* presque entièrement dépouillée de vains ornements, de Marcello; de plus ingénieusement élégant que celle de Boccherini, dont l'*allegro* papillonnant et babillant encadre si joliment une petite églogue virgilienne; de plus mignardement joyeux que l'*allegretto giocoso* du *Concerto* de Nardini, qui évoque comme une lointaine kermesse populaire, mais combien aristocratisée; de plus pétillant que la *Gavotta* qui, sertie dans un idyllique menuet, forme le troisième mouvement de la *Sonate* du Toscan Veracini? J'aime moins Tartini, qui me semble plus conventionnel, plus violonistique, dans le sens étroit du mot. Je mets cependant à part son *Trille du Diable* (3), qui m'a toujours beaucoup plu. Mais, par contre, quelle musique d'archange que celle de Corelli, et comme ce maître porte bien son prénom (4)! Comment exprimer la suavité dont est rempli son *Concerto n° III* pour deux violons et violoncelle? Cette suavité vous pénètre, vous induit en rêveries mystiques et en ravissements extatiques. Vraiment, ce doit être la musique du Paradis! Ce *grave* de quelques mesures, qui introduit le *vivace*, est le Paradis lui-même!...

Le Conservatoire a déménagé... J'allais oublier de dire qu'il a élu un second domicile, rue de Ruysbroeck, 28. Les conférences musicales qui n'avaient pas lieu rue de la Régence, seront désormais organisées dans les locaux de l'Université nouvelle...

CHARLES VAN DEN BORREN

(1) Par exemple, le *Palazzo del Consiglio* de Vérone (de Fra Giocondo) à l'église *S. Giorgio Maggiore* (de Palladio) à Venise.

(2) A propos du napolitain Paradisi (*Pietro Domenico*), il y a contradiction entre le programme du 17 janvier et celui de M. Pugno. MM. Bosquet et Pugno ont tous deux joué une sonate (en *ré* et en *la*) du même Paradisi ou *Paradies*. Or, le programme du 17 janvier porte : *Paradisi* (1712-1735) et celui de M. Pugno, *Paradies* (1710-1792). C'est ce dernier qui est dans le vrai.

(3) Non exécuté à ces séances.

(4) *Arcangelo*.

ANTÉE

Le vieux géant, lorsqu'il touchait sa mère la Terre, reprenait une force nouvelle. Jeune d'un an et demi, mais pleine de feu et de vigueur, *Antée*, la jolie revue de Bruges, n'a pas eu besoin de tomber pour se relever d'un élan inattendu.

Mais, direz-vous, elle a touché l'*Ermitage*, cet autre héros modeste, né avec l'aurore du symbolisme, et la voilà tout enrichie. Et c'est vrai. L'éloge de l'*Ermitage* n'est pas à faire ici. Qu'on se souvienne seulement que tout ce qui a un nom dans la littérature de ce temps a collaboré à l'*Ermitage*. *Antée* l'absorbe aujourd'hui. Il faut avouer que l'*Ermitage* ne pouvait pas rêver une dissolution plus heureuse.

Pour moi, je trouve qu'on est injuste pour *Antée*. On est poli, mais ça ne suffit pas. On a vraiment l'air de croire que si M. Arthur Herbert assume les charges de cette revue, il ne fait rien d'extraordinaire, et dans les comptes-rendus c'est à peine si vous trouvez un mot — très vague — pour féliciter l'éditeur de son goût. On parle d'*Antée* pêle-mêle avec les autres revues, comme si ses sommaires et son papier ressemblaient aux autres sommaires et aux autres papiers (oh! ceux-là, par exemple!).

Un numéro d'*Antée* est un joli petit livre. On peut le mettre dans sa bibliothèque. (Essayez d'y mettre la *Revue des Deux-Mondes*, pour voir!) Et puis ce n'est pas une revue de jeunes, c'est une revue éclectique, quelque chose comme la *Revue indépendante* (sauf que celle-ci était sale, sale à décourager, couleur de brique de caserne). Le premier numéro de janvier contient un essai de Maurice Maeterlinck et des vers d'Emile Bernard; une étude de Gourmont sur Brunetière et une autre de Copeau sur le théâtre d'Antoine. Et on peut y lire aussi du Giraud, du Ghéon, du Tailhade, du Mockel et d'autres.

Si l'on n'a pas encore avoué qu'*Antée* est la plus élégante revue d'aujourd'hui, c'est que le monde est bien méchant, allez!

F. de M.

La Collection Moreau.

La magnifique collection de M. Étienne Moreau-Nélaton, qui constitue, à quelques exceptions près, une anthologie du XIX^e siècle tout entier, une centennale en cent tableaux, forme désormais une annexe du Musée du Louvre. L'inauguration en a été faite avec solennité. Et le tout Paris intellectuel a félicité et remercié le donateur de son geste magnifique.

Il faut avoir vu cet ensemble superbe de toiles de maîtres pour apprécier, avec la grandeur du sacrifice, la générosité du collectionneur. Les merveilleux Corot! Les puissants Monet! Les délicats Sisley! Les précieux Pissarro! Et ce *Déjeuner sur l'herbe*, l'un des plus éclatants chefs-d'œuvre de Manet! Et cet *Hommage à Delacroix* de Fantin-Latour dont la valeur artistique se double d'un inestimable intérêt documentaire puisqu'il groupe, saisis dans la vérité de leur attitude familière, quelques-unes des plus hautes personnalités du siècle.

Le choix révèle un goût sûr, un éclectisme intelligent. Si l'école impressionniste est largement représentée, la période romantique ne l'est pas moins, et l'on admire, à côté des Manet, des Claude Monet, des Berthe Morisot et des autres peintres de leur temps, onze Delacroix, parmi lesquels l'une des versions, datée de 1852, de la *Prise de Constantinople par les Croisés*, trente-sept Corot, — paysages et figures, — six Decamps, deux Diaz, trois Troyon, un Géricault, un Fromentin, un Daubigny, etc. Ainsi le présent se trouve rattaché au passé, et la tradition de l'École française affirmée avec force à travers les formes diverses de la Pensée artiste. Jamais on n'en n'avait mieux pris conscience.

A citer encore : un beau Puvis de Chavannes, deux Carrière, des aquarelles et dessins de Courbet, Ingres, Hervier, Jongkind, Millet, Rousseau, Prudhon, Cazin, Guys, Harpignies, etc. Mais

je ne puis m'étendre davantage. Il suffit, d'ailleurs, de signaler l'ouverture de ce musée unique. Il parle avec assez d'éloquence pour rendre inutiles les commentaires...

O. M.

P. S. — Une exposition de Tissus orientaux et de Miniatures de la Perse et de l'Inde, inaugurée le même jour que les salles de la Donation Moreau, groupe un merveilleux ensemble d'environ deux mille numéros. Présentée avec un goût parfait, elle offre pour les artistes et pour le public un très grand intérêt et fait honneur à ceux qui en ont conçu et réalisé l'idée, c'est-à-dire à MM. L. Metman et R. Kœchlin.

LE THÉÂTRE A PARIS

THÉÂTRE ANTOINE

Anna Karénine, pièce en cinq actes et sept tableaux,
par M. EDMOND GUIRAUD, d'après le roman de Tolstoï.

En passant du livre au théâtre, *Anna Karénine* a malheureusement subi l'amointrissement qui entraîne, presque infailliblement, toute adaptation scénique d'un roman. Au lieu de la forêt touffue et mystérieuse qui enveloppe d'ombre la tragique histoire que nous conta Tolstoï, la pièce de M. Edmond Guiraud n'évoque qu'un jardin bien ordonné et symétrique. On y voit naître, se développer et finir, selon les recettes connues, une banale idylle amoureuse. L'adultère d'Anna Karénine, sa fuite avec le capitaine Wronski, ses déceptions, sa fin tragique constituent la trame banale d'une œuvre dans laquelle on ne retrouve guère la puissance d'invention, l'originalité et la saveur du romancier russe. On a été jusqu'à y voir une nouvelle *Froufrou*. N'est-ce pas tout dire ?

Elle n'en a pas moins remporté un très grand succès, dû en partie à l'habileté de l'auteur qui a incontestablement le sens du théâtre, en partie à l'interprétation et à la mise en scène, l'une et l'autre de premier ordre.

S'il est permis de faire des réserves sur la version dramatique d'*Anna Karénine*, il faut louer M. Edmond Guiraud pour l'art avec lequel il a conduit l'intrigue, en ménageant ses effets et en les graduant par de savants usages de façon à exciter peu à peu le public jusqu'au paroxysme de l'émotion. La pièce « tient », pour me servir de l'argot des planches. Et elle « tient » aussi les spectateurs.

M^{me} Mégard y triomphe par la beauté et par le talent. Elle est pathétique à souhait, tour à tour tendre et tragique, fort bien secondée d'ailleurs par M. Gémier et par les artistes de sa troupe, dont l'ensemble est excellent.

La mise en scène est d'un réalisme pittoresque qui suffirait à attirer la foule. Le tableau des courses, notamment, et le passage du train qui broie Anna Karénine sont d'une vérité illusionnante.

O. M.

Le Concert du Conservatoire.

La Quatrième Symphonie de Beethoven était le noyau du programme. Œuvre d'un seul jet, expression de gaieté et de bonheur. Reflet de l'amour de Beethoven pour l'« immortelle bien-aimée », la comtesse Thérèse de Brunswik. Formules peu révolutionnaires, si l'on excepte certaines hardiesses harmoniques, des oppositions violentes et surtout la nouveauté des rythmes, qui choqua les contemporains. C.-M. von Weber met dans la bouche d'un souffleur d'orgue cette opinion sur la Quatrième :

« Ecoutez la recette de la dernière symphonie que je viens de recevoir de Vienne et jugez-en. D'abord un mouvement lent, plein d'idées courtes, détachées, dont aucune n'est en rapport avec

les autres ! tous les quarts d'heure, trois ou quatre notes !... (1) ce que ça intéresse ! puis un roulement voilé de timbales et de mystérieuses phrases d'alto, tout cela orné d'une foule de pauses générales et de silences ; enfin, après que l'auditeur par une longue attention s'est résigné à l'allegro, un mouvement farouche dans lequel on doit prendre soin surtout qu'aucune pensée principale ne ressorte, et reste d'autant plus difficile à saisir pour l'auditeur. Les passages d'un ton à l'autre ne sauraient manquer ; mais on n'a pas besoin de se gêner ; il suffit de faire, comme Paer dans *Léonore* par exemple, une course à travers les demi-tons, et de s'arrêter sur la note qu'on a choisie, et la modulation est faite. Surtout on se soustrait à toute règle, car la règle n'enchaîne que le génie (2). »

Que cela est drôle et pitoyable à relire ! Et la pointe jalouse du talent-Weber au génie-Beethoven ! Les novateurs suscitent dans tous les temps le retour de critiques pareilles : n'avez-vous pas entendu des plaisanteries identiques, adressées par des musiciens peu négligeables, aux formules neuves de *Pelléas* ?

La symphonie en *si* bémol a été exécutée avec soin et lourdeur. La batterie est toujours appuyée, les cuivres épais ; jamais l'orchestre ne réalise un double piano. Serait-ce l'effet d'une sonorité trop sensible ?

La séance commençait par une symphonie de Mozart (*mi* bémol, trente-neuvième ; vous savez qu'il y en a qu'une). Elle comprenait également un air de ballet de *Prométhée*, puis un *largo* du Quintette de Mozart pour clarinette et instruments à cordes, délayé pour une vingtaine d'archets. C'était terriblement reposant. Bien, la clarinette, très bien même.

Enfin, pour conclure, l'orchestre a enlevé avec fougue et couleur l'ouverture d'*Euryanthe*.

H. L. B.

Le Groupe des Compositeurs belges (3).

Aimable petite séance de musique de chambre, et de lieder. Un quatuor à cordes, de M. Schrey, construit d'une manière assez exceptionnelle : le premier mouvement, qui est vif, se termine par un court *adagio* ; le mouvement final est lent, ce dernier est d'ailleurs la meilleure partie de l'œuvre ; il y règne, à côté d'une certaine audace d'écriture, une atmosphère expressive qui ne manque pas de profondeur. Des deux mouvements intermédiaires, j'ai trouvé le *rondo* (4) charmant de simplicité et de fraîcheur.

Les lieder de M. Mortelmans, remarquablement chantés par M^{lle} Elisa Levering, sont d'une grande délicatesse, particulièrement ceux pour lesquels le compositeur s'est servi des textes de Guido Ghezelle, ce petit curé des Flandres, le plus grand de tous les poètes néerlandais, un César Franck flamand dont le mysticisme, exprimé en vers, est aussi profond et aussi génial que celui qu'exprime en musique le maître liégeois. Il fallait du raffinement et une grande tendresse pour donner dignement la forme du lied à *'t Pardoent*, *'t Meezeken*, et à la berceuse *Slaap, Kindje, Slaap*. M. Mortelmans, qui ne manque pas de moyens, s'est tiré d'affaire d'une manière très honorable : il y a dans ses interprétations musicales de la piété et une compréhension exacte de l'esthétique de Ghezelle, surtout dans *'t Pardoent* et dans la berceuse.

Je n'aime guère *le Moment musical* pour piano et violon, de M. Mawet, non plus que ses mélodies sur des poèmes de Verlaine. Ces derniers ont déjà été mis en musique d'une façon si parfaite, par M. Fauré et par d'autres Français, que la nécessité d'exploiter à nouveau cette mine ne se faisait plus guère sentir ;

(1) L'orchestre du Conservatoire n'a pas manqué de souligner cette impression.

(2) Traduction J.-G. Prod'homme.

(3) 1^{er} février 1907.

(4) Je suppose que c'est un *rondo*. Le programme ne comportait pas l'indication des mouvements du quatuor. Le « groupe » devrait veiller à ce que pareilles lacunes ne se rencontrent plus dans ses programmes à venir.

et puis, ce « décadentisme » nécessaire ne convient pas du tout aux compositeurs belges, qui, lorsqu'ils essaient de s'y livrer, donnent le plus souvent l'impression de faire de l'imitation artificielle.

La *Suite* pour violon et piano, et les trois esquisses pour piano, *Au Village*, de M. Wilford, ont de la distinction, mais leur sécheresse, qui rebute, empêche peut-être d'apprécier à leur juste valeur, les efforts dont elles sont le résultat.

CH. V.

A l'Université Nouvelle

Conférence de M. Julien Tiersot : « Hector Berlioz. »

M. Tiersot, dont on sait la compétence en matière de chanson populaire française, s'est également attaché à l'étude de sujets qui se trouvent aux antipodes de celui qui a fait sa réputation. C'est ainsi que Gluck et Berlioz, ce classique et ce romantique qui n'ont rien de commun avec l'art du peuple, ont fait l'objet de ses recherches patientes et fructueuses.

Il a parlé de Berlioz, à l'Université Nouvelle, en grand admirateur de cet « enfant du siècle », de ce romantique prédestiné dont l'œuvre, née en France à une époque où l'orientation musicale était plus qu'incertaine, est l'émanation si vivante, si originale dans son isolement superbe, de cette belle poussée d'imagination dont les Hugo, les Delacroix, les Aug. Thierry etc. furent, vers 1830, les représentants dans les autres arts et manifestations de l'activité intellectuelle.

En retraçant à grands traits la vie agitée du maître de la Côte Saint-André, M. Tiersot a montré avec clarté les grandes étapes de son évolution musicale et les facteurs qui ont présidé à l'éclosion de l'ensemble de son œuvre et à la naissance de ses grandes compositions, considérées isolément.

La conférence s'est terminée par une lecture de passages bien choisis dans l'œuvre littéraire de Berlioz.

CH. V.

Erratum. — Dans notre compte rendu de la conférence de M. Tiersot sur la *Chanson populaire en France* (*Art moderne* du 3 février 1907), lire, au début : « L'historien de la chanson populaire » au lieu de « L'histoire de la chanson populaire. »

Nous publierons dans notre prochain numéro une lettre de M. Buéso en réponse à celle de M. Maeterlinck qui a paru le 27 janvier.

PETITE CHRONIQUE

Les membres du Cercle *Vie et Lumière*, au nombre desquels figurent MM. A.-J. Heymans, Claus, Buysse, Lemmen, De Saegher, Morren, Edm. Verstraeten, De Laet, M^{mes} A. Boch, De Weert, etc., participeront tous au prochain Salon de la *Libre Esthétique*. Les artistes invités à représenter les tendances nouvelles de la peinture à l'étranger sont, entre autres, pour l'Allemagne, MM. Lamm, Truebner et Weiss; pour la France, MM. Barbier, Clouart, Derain, Friesz, Girieud, de Vlaminck; pour la Russie, MM. Grabar et Milloti; pour la Suède, M^{me} Boberg; pour la Suisse, M. Fornerod; pour les États-Unis, MM. Mars et Stokes.

Quelques sculpteurs, parmi lesquels MM. Bugati, Carrière, Lacombe, compléteront cet ensemble d'artistes étrangers résolument novateurs et tous inconnus en Belgique.

Pour rappel aujourd'hui, à 2 heures, à l'Alhambra, Festival Wagner, avec M. Seguin dans les Adieux de Wotan et la Réverie de Hans Sachs.

Le cinquième Concert Ysaye, qui aura lieu au théâtre de l'Alhambra dimanche prochain, sous la direction de M. F. Steinbach, sera l'un des plus intéressants de la saison. L'éminent capellmeister y dirigera la Première Symphonie de Brahms, le *Don Juan* de Richard Strauss et une primeur : la *Sérénade* de Max Reger, un jeune compositeur allemand dont la réputation s'est rapidement établie et qui est encore inconnu en Belgique. Le programme sera complété par deux concertos classiques, Bach et Nardini, qu'interprétera l'excellent violoniste Crickboom.

M. Jules Debeve dirigera à Liège, samedi prochain, dans la salle des fêtes du Conservatoire, la Deuxième symphonie (*si bémol*) de M. Vincent d'Indy. Le violoniste Géza de Racsz interprétera la Fantaisie écossaise de Bruch et le Concerto en *ré* mineur de Wieniawski.

De Paris :

Le prochain spectacle du Théâtre de l'Œuvre, consacré à *L'Amie des Sages*, comédie lyrique de M. Allou, est fixé aux 22 et 23 février.

Le Salon des Indépendants s'ouvrira le 20 mars dans les Serres du Cours la Reine et sera clôturé le 20 avril.

Deux grandes fêtes de bienfaisance seront données au mois de mai, le 18 et le 21, l'une au Trocadéro, l'autre au Théâtre Réjane, au profit des Œuvres fondées en faveur des indigents belges résidant à Paris. Le Comité organisateur, placé sous la présidence d'honneur de M^{me} la duchesse de Vendôme, a obtenu déjà le précieux concours de M^{mes} Sarah Bernhardt, Bosmans, Caron, Éléonora Duse, Friché, J. Granier, Réjane, de MM. Noté, Ernest Van Dyck, Eugène Ysaye, etc., et poursuit ses démarches pour réaliser un programme d'un intérêt exceptionnel.

Le Salon d'Automne vient de fixer l'époque de sa prochaine exposition. Celle-ci s'ouvrira au Grand Palais des Champs-Élysées le 1^{er} octobre et sera clôturée le 21. Elle comprendra, entre autres, une exposition rétrospective des œuvres de Berthe Morisot et de Seymour-Haden.

L'État français vient d'acquérir à la jolie exposition de la *Peinture à l'eau*, ouverte depuis quelques jours à la Galerie des Artistes modernes, une aquarelle de M. H. Cassiers, *les Ecluses d'Amsterdam*, ainsi qu'un *Coin de quai (Hollande)* de M. A. Marcette. Il a acquis, en outre, à la même exposition, *l'Admonition philosophique* de M. A. Benois, une *Étude de tomates* de M^{me} H. Crespel et *la Cale de l'Ile Tudy*, par M. L. Simon.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^o

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

FERNAND KHNOFF

PAR

L. DUMONT-WILDEN

Une luxueuse monographie, format grand in-8^o, contenant une trentaine de reproductions dans le texte et 33 planches hors texte, en héliogravure, en phototypie et en typogravure.

Prix : 10 francs.

Il a été tiré de cet ouvrage une édition de luxe de 50 exemplaires numérotés : de 1 à 50, imprimés sur papier impérial du Japon, texte réimposé et format agrandi.

Ces exemplaires contiennent en outre une *pointe-sèche originale signée de Fernand Khnopff* et une reproduction en héliogravure, tirée en taille-douce de « *l'Impératrice* » faisant partie des collections de S. M. l'Empereur d'Autriche.

Prix : 40 francs.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes.

Littérature. Poésie, Théâtre. Musique. Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie. Sciences, Voyages. Bibliophilie. etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50.
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

ANTÉE

Revue mensuelle de littérature.

Le numéro, 60 centimes. — L'abonnement, 6 francs l'an.

COLLABORATEURS RÉGULIERS

MM. Michel Arnauld, André Gide, Albert Giraud, Laurent Tailhade, Henri Ghéon, Maurice Wilmotte, Remy de Gourmont, Maurice Denis, Jacques-E. Blanche, Jacques Copeau, Lucien Jean, Henri Vandeputte, Joseph Bossi et Eugène Monfort.

ARTHUR HERBERT Ld, éditeurs, Porte Sainte Catherine. BRUGES.

Numéro spécimen envoyé sur commande.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALIARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de l'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.
Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

La Presse Européenne

Coupages de journaux artistiques, commerciaux, politiques et financiers

Bruxelles, 42, chaussée d'Ixelles.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

250, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,5	Trois mois	4,00
Le n ^o	0,25	Le n ^o	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant à tous pianos et permettant à chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie. 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 40 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 43 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Maximilien Luce (GUSTAVE GEFFROY). — L'Inauguration de la Maison du Livre (suite et fin) (PAUL OTLET). — Chronique littéraire : *Des Romans* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — La Restauration des tableaux (PAUL BUËSO fils). — Concours de l'Académie. — A l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek : *Concert donné à l'occasion de la distribution des prix* (CH. V.). — Au théâtre de la Monnaie : *Amaryllis, la Légende de la Perle* (CH. V.). — Chronique théâtrale (G. R.). — Nécrologie : *Henri Cros* (O. M.). — Petite Chronique.

MAXIMILIEN LUCE

Tous ceux qui ont suivi l'évolution de l'art depuis une vingtaine d'années se souviennent des débuts de l'artiste, aux temps héroïques du néo-impressionnisme, alors qu'il combattait pour la division des tons avec Georges Seurat, Paul Signac, Charles Angrand, Théo van Rysselberghe, Cross, Petitjean, auxquels s'était rallié un artiste tel que Camille Pissarro. Celui-ci et Georges Seurat sont morts, mais les vivants d'aujourd'hui sont aussi vivants qu'il y a vingt ans...

Luce n'a pas persisté, dira-t-on, à employer la mé-

thode de la décomposition des couleurs pour représenter les gradations et les dégradations de la lumière sur les formes. Il importe peu, à mon avis, qu'il n'ait pas affirmé sa persistance sur ce point spécial, qui tenait plus de la démonstration que de la création. Ce qui est important, c'est d'avoir gardé, comme l'a fait Maximilien Luce, le goût passionné de la lumière et de la vérité, c'est d'avoir obéi à la nature d'artiste qui est la sienne.

Chez lui, aucun artifice, aucune convention. Il va tout droit son chemin, il regarde, il comprend, — et il exprime. Il a appris à voir avec les maîtres de l'impressionnisme, lesquels se rattachent, eux aussi, à d'autres maîtres, cela est certain. Ainsi, Luce est un artiste traditionnel, mais il y a tradition et tradition, il y a continuation et imitation. Luce n'est pas un imitateur, il est respectueux devant les maîtres qui ont discerné la poésie du réel, mais il échappe à toute discipline d'école, il choisit tout naturellement les aspects de nature, les heures du jour et du soir, les arrangements d'objets, les physionomies qui lui paraissent significatifs des régions qu'il habite, des intimités qui lui plaisent, de l'humanité qu'il observe.

Il y a en lui un peintre puissant et tragique de la douleur, des intérieurs refroidis et délabrés par la misère, des paysages industriels où les usines, activées par le travail de l'homme, vomissent contre le ciel leur feu et leur fumée. Il y a en lui un évocateur du tumulte de Londres et de la force de l'Océan. Mais il y a aussi en lui un sensitif épris du charme de la vie, et qui n'a aucun effort à faire pour devenir un charmeur par son art.

Luce adore le printemps et l'été, la douceur des premiers beaux temps, la somptueuse lourdeur des feuillages de juillet, la paix des crépuscules chaleureux, les nuages légers que l'on voit courir à travers les branches fleuries, l'éther d'un bleu de pierre précieuse, la lumière dernière du jour et de la saison. Il aime les arbres mirés dans l'eau d'une claire rivière, les pâturages d'émeraude, les ponts de pierre dont l'arche est comme une fenêtre ouverte au milieu d'un paysage, les saules au tronc noueux, au feuillage gracile, les villages qui apparaissent si tranquillement par une échancrure d'arbres, les peupliers qui oscillent sous la brise, les vastes plaines, les grandes routes, les ciels où les vols d'oiseaux se dessinent en arabesques mouvantes.

Il adore aussi les fleurs, et le voici qui ajoute cette maîtrise de peintre de fleurs à sa maîtrise de paysagiste. Les chrysanthèmes rouges, jaunes, orangés, blancs, sur des fonds bleus, verts, roses, ses pavots, ses boules de neige, ses anémones, achèvent de révéler un peintre épris de l'opulence des formes et de la richesse de la couleur. Il y a du luxe et de la magnificence de la nature dans ces représentations des fleurs, mystérieuses divinités des champs et des jardins qui nous donnent à deviner sans cesse l'énigme de leur couleur et de leur parfum.

C'est surtout ainsi, paysagiste du beau temps, peintre des fleurs épanouies, que Luce manifeste son art aujourd'hui. On n'a pas, toutefois, à regretter l'âpreté ancienne. Non seulement le paysagiste de villes nous donne encore à contempler les spectacles vraiment grands et terribles des *Usines d'Issy-les-Moulineaux* et du *Quai de Javel* sous la neige. Non seulement le peintre des travaux populaires nous montre le groupe des *Batteurs de pieux* travaillant sous le soleil, agités par un mouvement cadencé et farouche. Mais encore voici que l'artiste en promenade par la campagne, ou s'arrêtant en quelque auberge, revient aux généralisations des anciens peintres. Il fait, lui aussi, d'un gardeur de porcs, un *Enfant prodigue* accablé par le sort, las de la vie, immobile parmi les allées et venues grognantes de ses animaux. Il fait d'un homme portant un blessé, éclairé par le coup de lumière d'une lanterne, un *Bon Samaritain* très humble et très touchant, accomplissant avec simplicité son devoir humain. Un tel artiste, ayant gardé en son esprit et en son cœur le souvenir apitoyé et vengeur de la guerre civile, devait faire un chef-d'œuvre de cette évocation d'*Une rue de Paris en 71*, un groupe d'hommes et de femmes étendus sur le pavé, pauvres misérables du siège de Paris enflammés de colère patriotique, ouvriers fédérés jetés à la bataille par leur instinct de justice sociale. Luce les a représentés raidis et verdus par la mort, endormis enfin dans le repos éternel, et la rue déserte, les boutiques fermées, le trottoir et les façades éblouissants de

soleil, la grande ombre d'après-midi qui recouvre les morts de son crêpe transparent, ajoutent à la vérité et à la cruauté de la scène immobile et silencieuse.

L'artiste qui a su exprimer cette fin de tragédie, avec cette grandeur de poésie ensoleillée et funèbre, est le même que le tranquille visionnaire de l'*Enfant prodigue* et du *Bon Samaritain*, que le peintre délicieux des chrysanthèmes et des anémones, que le paysagiste des bords de la Seine, du village d'Arcy, des prairies de l'Yonne. J'admire la souplesse de son talent, la variété de sa couleur, l'éclat de sa lumière, l'étendue de son œuvre.

GUSTAVE GEFFROY

L'Inauguration de la Maison du Livre⁽¹⁾

Du concours de tous ceux qui s'occupent des choses du Livre, de leur collaboration permanente, de leur volonté claire et énergique d'intensifier leur effort pour produire le maximum, de la coordination de leurs travaux et de leurs organisations, qui peut douter que ne résulte pour le Livre belge une ère de prospérité et de gloire ?

Le passé est là qui garantit l'avenir. La Belgique a connu de telles époques de splendeur.

C'est d'abord, du XIII^e au XV^e siècle, l'efflorescence des manuscrits superbement enluminés et dont les plus précieux ont illustré la collection des ducs que l'histoire appela de Bourgogne, mais qui en réalité sont bien nos ducs à nous, les ducs de Flandre et de Brabant. N'est-ce pas Philippe-le-Bon qui voulait que sa bibliothèque fût « non pareille à toutes autres » ? Il avait créé le fameux *scriptorium* de Bruxelles, immense atelier où les copistes créèrent les merveilleux manuscrits qui le disputent en richesse et en beauté à ce qui a été exécuté de plus parfait en Italie, en France, en Angleterre, au Portugal. Philippe-le-Bon parvint ainsi à posséder la bibliothèque la plus riche et la plus considérable du monde à son époque.

C'est ensuite, au XVI^e siècle, la gloire bibliographique d'Anvers. Cette ville était alors non seulement la métropole du commerce, mais celle de l'imprimerie dans tous les Pays-Bas. Elle rivalisait avec tous les centres producteurs d'alors, et quand Plantin eut réalisé ses grands projets elle les éclipsa tous. Que d'orgueil et de fierté nationale nous pouvons concevoir pour l'atelier d'où sortit cette fameuse Bible polyglotte achevée en 1573, imprimée en latin, en grec, en chaldéen, en hébreu, en syriaque ! Plus de quarante ouvriers y travaillèrent quatre années durant. Les imprimeurs d'alors étaient des savants, protégés par les princes et par tous les aristocrates de la pensée. Plantin jouissait du privilège d'imprimer le Missel pour presque toute la chrétienté. Il éditait jusque trente ouvrages par an. Il avait parmi ses correcteurs Juste Lipse.

Puis, après le long sommeil où tombèrent nos provinces, c'est la brillante époque de 1850 à 1870 où la librairie belge fut élevée au rang de librairie internationale par l'action vraiment extraordinaire des Lacroix-Verboeckhoven. Souvenons-nous de la mani-

(1) Suite et fin. Voir nos numéros des 27 janvier et 10 février.

festation grandiose de 1862 à Bruxelles, le Congrès international de la Pensée et le Banquet à Victor Hugo qui ne sut trouver qu'en notre terre de liberté l'organisme bibliographique assez puissant pour répandre et diffuser de par le monde sa pensée de génie.

Les efforts des temps passés, sommes-nous encore à même de les produire ? Les signes précurseurs sont là et il suffit peut-être de savoir indiquer les objectifs avec précision, de réunir en un faisceau toutes les forces qui doivent marcher à la victoire.

Voici d'abord nos écrivains, nos poètes, nos romanciers, nos dramaturges. Qu'ils écrivent en français ou qu'ils s'expriment en flamand, quelle admirable pléiade ils font et comme déjà, bien qu'à peine reconnue en dedans de nos frontières, leur renommée s'étend loin à l'étranger!

Voici nos industriels. Ils ont renouvelé leur outillage, ils ont agrandi leurs ateliers, ils ont instauré des méthodes et des pratiques nouvelles, inspirées de l'étude de ce qui se fait de mieux ailleurs appliqué aux nécessités de notre pays.

Voici nos artistes. La décoration du livre, son illustration, son établissement tout entier les appellent, et eux-mêmes ils demandent le Livre. Le superbe mouvement d'art décoratif moderne trouve dans le Livre un admirable champ d'application tandis que le Livre à son tour sert de véhicule à la diffusion des formes nouvelles. A Milan, le Livre n'a-t-il pas eu sa part honorable dans le succès digne de toute l'attention qu'y remporta notre superbe section d'Art moderne ?

Voici nos collections publiques. Elles sont à la veille de devenir considérables. Le Mont-des-Arts qui doit les abriter aura des proportions colossales. Tout entier consacré aux choses de l'art, de la science et de la littérature, le Mont-des-Arts, où seront centralisées toutes nos grandes bibliothèques, dira de loin que notre pays veut honorer les choses de l'esprit, comme cet autre colosse, le monument de Poelaert, proclame son incompressible besoin de justice.

Voici enfin nos populations qui prennent conscience de leurs destinées et en lesquelles se réveille, intense, le désir de s'instruire et de se perfectionner et à cette fin de se servir de cette méthode adéquate : la lecture.

Ce sont là vraiment les signes indubitables que pour le Livre s'ouvrira bientôt en notre pays une ère de prospérité et d'éclat.

Puisse, par la cohésion des efforts, être créée une institution qui soit pour le Livre moderne ce que le Musée Plantin est devenu pour le Livre ancien.

Puisse la Maison du Livre contribuer à entretenir la culture du Livre dans notre pays et aider au mouvement en faveur de la création d'une véritable École du Livre belge, une École dont la place soit désormais glorieuse à côté de l'École de nos peintres, de l'École de nos sculpteurs et de l'École de nos musiciens !

PAUL OTLET.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Des Romans.

La hantise des idées sociologiques est étrangement caractéristique de notre époque. Autrefois, le roman ne s'occupait pas de ces questions : il les résolvait indirectement, par le seul fait qu'il peignait la vie. Il envisageait les mœurs tandis qu'aujourd'hui il envisage les idées morales, et, d'une manière plus particulière,

les idées morales dans le domaine social. Le roman ne peut pas décrire autre chose que la société, mais si les écrivains qui se servent de cette formule expressive épousent les soucis de leur siècle, alors ces écrivains continuant à peindre la société ajouteront à leur tableau l'accent personnel qui en changera la portée et en déplacera le centre d'émotion. De romanciers dans le sens ancien et exact du mot, de romanciers dans la tradition de Dickens et de Balzac, c'est-à-dire d'écrivains qui n'envisagent le monde de leur temps que pour en contempler le jeu de passions et de forces, je n'en vois presque pas aujourd'hui. Je pense à Edmond Jaloux, dont le très beau livre *L'École des mariages* mérite une étude à part que je compte faire ici même; mais en dehors de l'effort de cet esprit curieux de tout problème psychologique, je ne vois que romans à thèse.

J'avoue que je ne les aime pas. Mais j'avoue aussi, immédiatement après, que je n'ai guère le droit d'avoir cette opinion en public. Il est, en effet, facile de comprendre que les qualités d'observation, de style et d'ordre déployées par les auteurs d'aujourd'hui sont sensiblement égales à celles dont ont pu faire preuve les romanciers de l'ancienne formule. Le genre est faux, c'est vrai. Mais il existe. Et du moment que des gens doués d'yeux pour voir et de jugement pour réfléchir ont voué leur talent au service du roman à thèse, il faut que ce roman à thèse vaille quelque chose, non pas ce que vaut la thèse, (qui, juste ou inexacte, est absolument indifférente au point de vue esthétique), mais ce que valent les qualités de vision, d'écriture, de goût, de composition et d'intensité qu'ils y ont montrées. Au fond il égale et démontre leur tempérament d'artiste.

Ainsi en est-il du dernier roman de M. J.-H. Rosny : *La Juive* (1). Je dis de M. Rosny, quoiqu'il soit signé Enacryos, parce que même si ce pseudonyme n'avait pas été déjà dévoilé, il serait impossible au lecteur d'*Ames perdues*, de *la Charpente* et de *Nell-Horn* de ne pas reconnaître tout de suite ce style savoureux et rapide où courent des images qu'on est trop pressé pour parachever et qui demeurent à l'état de brillantes ébauches parce que d'autres images étaient là, tout de suite, plus tentantes; ce style nerveux, cursif à la fois et nourri d'idées, ces paradoxes riches et pleins de moelle, ces aperçus profonds en deux lignes, bref, toutes les qualités trop abondantes qui sont en même temps la gloire et la gêne de M. J. H. Rosny.

En effet, il a trop à dire pour consentir à une limitation et à un choix qui est la condition d'une œuvre d'art. Il parle. C'est un causeur dont la moindre boutade est philosophique. Comment voulez-vous qu'il consente à faire parler les passions en imposant silence aux idées? Non, les idées parleront. Elles domineront, même. Elles seront les *forces* du roman, et les personnages ne seront des passionnés qu'autant qu'ils seront habités par ces farouches déesses de la logique. Leur sang et leur humeur nourriront les terribles hôtes. Et alors, sauf un ou deux héros incarnant la pensée sceptique (le rôle du chœur antique, au fond) tous seront des incarnations d'idées, et d'idées sociales. C'est une curieuse remarque à faire chez M. Rosny que l'observation des choses de la vie est très aiguë, mais nulle l'observation sociale. Vous entendez bien que ce n'est pas impuissance à décrire un milieu. Au contraire, c'est mépris pour ce milieu, mépris pour le détail inutile. Ce qui importe c'est l'âme, et l'âme pleine d'idées. Le décor sera donc décrit par des allusions psychologiques et les personnages eux-mêmes seront tracés par des lignes pour ainsi dire morales. Ainsi cet étonnant et exquis portrait de Jeannine Davreuse, où il y a juste assez de chair pour qu'on sache qu'il s'agit d'une femme, mais qui n'est vraiment *achevé* que lorsque les paysages qui l'entourent et les paroles qu'elle prononce ont entièrement suggéré l'être psychique.

On pardonne vite à M. Rosny de ne pas nous donner ce qui s'appelle un roman composé et parfait. Ce qu'il nous donne est mieux. C'est la conversation d'un érudit spirituel et perspicace, c'est sa propre parole, et quand depuis six mois il s'est tu nous commençons à nous fâcher de son silence.

M. Camille Lemonnier est avec M. Rosny le romancier envers qui nous sommes le plus exigeants. Ces deux écrivains n'ont qua-

(1) *La Juive*, par ENACRYOS. Paris, Ollendorff.

siment pas le droit de se reposer. Et ils ne se reposent pas. Il y avait bien peu de temps qu'on avait lu *L'Amant passionné* et *Tante Amy*. M. Lemonnier nous donne tout de suite *L'Hallali* (1). Cette formidable production n'a pas l'air de le fatiguer. Au contraire, il semblerait qu'à chaque œuvre nouvelle, il voie se renouveler son inspiration et rajeunir la brillante vigueur de son style. Je parlais de thèse tout à l'heure. Il y en a fort peu dans *L'Hallali*. Il y a surtout une étude très âpre de ce qu'on pourrait appeler la *décomposition familiale*. Cette race des « Quevauquant », agonisant dans son vieux château, on la voit s'effriter avec les pierres qui lui servent d'abri. Et le milieu est admirablement décrit, il vaudrait mieux dire *senté*. Il y a là des paysans, des petits bourgeois, des usuriers de campagne, tout un monde grouillant et pittoresque dont quelques types sont à peine indiqués et vivent cependant, indestructibles, à cause de la sincérité de leurs attitudes. Et le roman est un des meilleurs, des mieux venus de toute la vigoureuse série du maître belge.

MM. Marius-Ary Leblond, qui prennent rapidement une des premières places parmi les écrivains de la génération nouvelle, continuent avec *L'Oued* (2), et pour mieux dire accentuent l'affirmation de leur bizarre et étrange talent. J'insiste sur ces deux mots. Car on parle beaucoup de MM. Leblond, mais on en parle comme on parlerait de n'importe qui, on enveloppe leurs qualités, si personnelles, dans un éloge vague, pareil à ceux dont on enrobe les œuvres du premier 3.50 venu. J'imagine qu'ils doivent préférer ma critique et ma restriction à la prière d'insérer de tant de confrères. Car cette critique suppose nécessairement un examen, une lecture. Être irrité, cela prouve qu'on a été touché, tandis qu'être poli cela signifie neuf fois sur dix qu'on n'a rien compris. Je suis touché par la lecture de *L'Oued*, mais en même temps frappé de mille observations étranges et profondes, par la nouveauté des points de vue, par l'ingénuité vraiment unique que prouve une foule de détails qui n'eussent attiré l'attention de personne autre. MM. Marius-Ary Leblond possèdent une vision à eux, tellement incommunicable qu'il faut faire un certain effort pour s'y accommoder, mais qu'on ne peut pas vouloir négliger. Ces sociologues sont en même temps des artistes, précieux jusqu'au gongorisme. Et ce n'est pas un des traits les moins curieux de leur personnalité.

Je regrette d'avoir si peu de place pour parler de M. Charles Régismanset et de M. H.-R. Lenormand.

L'Ascète (3) est un roman trop rapide, sans doute, mais rapide par trop de richesse. M. Régismanset avait trop de personnages à mettre debout pour les planter avec solidité. Mais il a un sens des nuances si délicat qu'il arrive à faire vivre les deux principaux héros de son livre : Marie Raverat et Jacques Verlet (l'ascète) uniquement par les gestes qu'ils font, sans s'expliquer. Le drame passionnel monte dans leur cœur, mais on ne le voit pas : on devine qu'il gagne toujours plus haut jusqu'à ce que la scène dernière — une adorable page de tendresse noble et grave — montre le débordement final.

Le Jardin sur la glace (4) est le premier roman de M. Lenormand. Comme tout premier roman, il est plein d'influences, mais il est fort heureux que l'auteur les ait liquidées toutes en une fois. Son prochain livre y gagnera une personnalité plus complète et, je crois, très intéressante, car il y a des morceaux émouvants dans son livre, notamment dans la troisième partie, la scène de l'orage, où l'amant, figure très juste de neurasthénique, avoue son impuissance d'aimer, masquée par les lyrismes de l'esthète.

Enfin, je n'oublie pas la truculente et naïve fantaisie de M. Jossot : *Viande de « bourgeois »* (5), dont la partie la meilleure est constituée par des dessins de caricaturiste à la manière noire. Mais je dois dire que je ne connaissais pas encore à M. Jossot certain dons de finesse et d'observation qu'il combine avec ses anciennes hallucinations décoratives.

FRANCIS DE MIOMANDRE

(1) *L'Hallali*, par CAMILLE LEMONNIER. Paris, Louis Michaud.

(2) *L'Oued*, par M. MARIUS-ARY LEBLOND. Paris, Fasquelle.

(3) *L'Ascète*, par CHARLES RÉGISMANSET. Paris, Sansot.

(4) *Le Jardin sur la glace*, par H.-R. LENORMAND. Paris, Stock.

(5) *Viande de « bourgeois »*, par JOSSOT. Paris, Louis Michaud.

La Restauration des tableaux.

Bruxelles, le 10 février 1907

MONSIEUR LE DIRECTEUR DE L'« ART MODERNE »,

Dans une lettre adressée à *L'Art moderne* (1), M. Maeterlinck, l'honorable conservateur du Musée de Gand, préconise pour la restauration des tableaux l'emploi d'une espèce d'encaustique analogue à la composition qui servait, dans la vieille Egypte, à imperméabiliser les couches de peinture. Il ajoute, ô ironie ! que des tableaux saturés de cette manière pourraient être impunément plongés dans l'eau. D'autre part, dans un des articles qu'il a publiés dans le même journal, M. Cardon a fait justice de ces procédés néfastes et signalé le vandalisme avec lequel on a traité les tableaux du Musée de Gand.

Permettez-moi de vous parler à mon tour, dans l'intérêt général, de ces recettes qui sont, quoi qu'en dise M. Maeterlinck, loin de nous être inconnues. Elles ne consistent pas en des produits destinés à imprégner ou à protéger les couleurs proprement dites, mais bien dans des préparations d'encollage pour les tissus divers servant aux opérations de rentoilage, etc. Or les chefs-d'œuvre du Musée de Bruges à propos desquels intervient M. Maeterlinck sont peints sur bois. Il faudrait donc non pas les rentoilier, mais les parqueter.

Les « préparations » des œuvres de la période à laquelle ces tableaux appartiennent étaient généralement composées de matière crayeuse et de colle, ce qui formait un enduit très souple et toujours très clair. Puis, le dessin, soigneusement tracé, était recouvert d'une ébauche aux tons transparents, préparée, le plus souvent, au moyen de couleurs malaxées avec du blanc d'œuf. Pour terminer, les couches de peinture proprement dites étaient composées d'autres couleurs soigneusement broyées à l'huile et au vernis mastic. Elles étaient appliquées par l'artiste avec une minutie et une patience extrêmes, puis vernies très légèrement. C'est ce mode d'exécution, si méticuleux dans ses détails, qui donne aux tableaux de cette époque l'éclat de leur coloration, ainsi que l'aspect émaillé qui leur est si particulière. Aussi est-il de règle constante, dans une technique sanctionnée par une longue expérience, de traiter les couleurs soulevées non seulement par des produits identiques à ceux qu'employaient les maîtres, mais de la même manière qu'eux.

A toutes ces manipulations délicates M. Maeterlinck veut substituer l'emploi d'une recette pharaonique dont on se servait pour embaumer les morts. Il prétend imperméabiliser les chefs-d'œuvre de l'Art flamand comme de vulgaires waterproofs à l'aide d'une fiente de scarabée !

On sait, hélas ! quels déboires a provoqués l'usage de ces moyens dans les musées étrangers, et précisément dans ceux que M. Maeterlinck nous offre en exemple.

Qu'il prenne la peine de visiter l'Allemagne et la Hollande. Il verra à La Haye dans quel état se trouve — pour ne citer qu'un cas — le chef-d'œuvre de Rembrandt, *La Leçon d'Anatomie*, et ce que lui a valu le régime égyptien qui lui fut infligé. La couleur se soulève sur presque toute la surface de cette merveilleuse toile et elle est près de s'en détacher ! M. le docteur Brédius ne l'ignore pas, et il en est justement navré.

M. Maeterlinck a tort quand il cite à l'appui de sa thèse les musées allemands et hollandais. Le parti pris et l'ignorance y ont causé des ravages irréparables. Si l'essai de tout nouveau système de conservation doit coûter le sacrifice d'un chef-d'œuvre, ne ferait-on pas mieux de ne jamais toucher aux tableaux et de les laisser se consommer sans les outrager ?

Au fait, M. Maeterlinck a-t-il examiné d'un peu près les tableaux récemment restaurés dans son musée ? Connaît-il les formules au moyen desquelles on a remis en état le *Portrait de seigneur* attribué à F. du Chastel ? Que le public aille voir ce tableau, catalogué sous le numéro 19. Et si, après la publication de ces lignes,

(1) Voir notre numéro du 27 janvier dernier.

on ne le trouvait plus exposé, nos observations ne seraient-elles pas confirmées?

Il en est de même de la grande toile d'Adrien Van Utrecht le *Marchand de poissons*, que MM. Max Rooses, Paul Mantz, Lafenestre, considèrent, avec tous les connaisseurs, comme son chef-d'œuvre. Le tableau a été restauré récemment, mais depuis lors il est perdu. Sa couleur se soulève déjà tout à fait. On devrait effectuer un refixage complet, mais comme l'encollage momificateur appliqué est trop fort, la conservation de ce tableau est devenue illusoire et sa remise en état problématique.

Et les autres peintures? La liste est longue de toutes celles qui ont été détériorées par le système du nettoyage à outrance. Je me borne à signaler, entre autres, le *Portrait de femme* attribué à Van der Helst.

M. Maeterlinck demande une enquête. Espère-t-il de la sorte détourner la responsabilité qui lui incombe? Certes, tous les spécialistes en réclameront une aussi, pour mettre désormais les œuvres de nos musées à l'abri d'essais et d'expériences orientales aussi insolites que barbares.

Quant au système Pettenkoffer, si prisé en Allemagne, il faut en voir les effets sur les panneaux de Van Eyck à Berlin et sur ceux de Dürer à Munich. Les tonalités riches et chaudes de la peinture n'existent plus; un aspect de « ripolin » les remplace. Si on les compare, pour ne citer que cet exemple, aux quatre panneaux de Van Eyck à la cathédrale de Saint-Bavon, restaurés il y a quelques années, on verrait de quel côté se trouve la vérité.

En résumé, et sans entrer dans les détails des divers modes de restauration usités en Europe, j'estime que les prudentes méthodes anglaises et françaises doivent être préférées à toutes les autres. Tout tableau exige d'ailleurs un examen spécial et un traitement individuel imposé par la nature de sa préparation. Des spécialistes éminents se sont, depuis longtemps, illustrés dans cette matière. Après le Premier Empire, plusieurs d'entre eux sont venus expressément de Paris pour remettre en état les tableaux que nous avait restitués le Gouvernement français. Et ils ont fait école dans le pays, en formant des disciples tels que Mortemart, Kiewert père, Étienne Leroy, d'autres encore. C'est la tradition de ces praticiens habiles et réservés que suivent presque tous les restaurateurs belges. Elle est également en honneur au Louvre, à la National Gallery, au Prado, au Belvédère, dans les musées de Prague, de Budapest, etc., et peut se passer de la sanction de l'honorable conservateur du Musée de Gand.

Veillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments distingués.

PAUL BUÉSO fils

Concours de l'Académie

La classe des beaux-arts de l'Académie royale de Belgique a arrêté comme suit le programme de ses concours pour l'année 1909 :

1° Faire l'histoire de la céramique au point de vue de l'art, dans nos provinces, depuis le xv^e siècle jusqu'à la fin du xviii^e siècle;

2° Ecrire l'histoire de sédifices et des maisons élevés Grand-Place et au centre de Bruxelles après le bombardement de 1695;

3° Faire l'histoire de la création et du développement du drame musical, particulièrement en Italie, depuis l'*Euridice* de Peri jusqu'à l'*Orfeo* de Gluck;

4° Ecrire l'histoire de la peinture, de la sculpture et de l'architecture au xviii^e siècle, dans les Pays-Bas autrichiens et la principauté de Liège.

La valeur des médailles d'or présentées comme prix est de huit cents francs pour chacune de ces questions.

Les mémoires, rédigés en français ou en flamand, devront être adressés, francs de port, avant le 1^{er} juin 1909, à M. le secrétaire perpétuel, au Palais des Académies.

Concours d'art appliqué. — Musique : On demande la composition d'une symphonie. (Prix : 800 francs.)

Architecture : On demande le projet d'une entrée monumentale pour une exposition universelle. (Prix : 1,000 francs.)

A l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek

Concert donné à l'occasion de la distribution des prix.

Le concert organisé cette année par M. Huberti a été d'un puissant intérêt. Il comportait notamment la première exécution à Bruxelles de la cantate profane de Bach le *Défi de Phœbus et de Pan*, et celle de la *Rébecca* de César Franck.

Phœbus et Pan est d'une très grande difficulté de mise au point. Le rôle des chanteurs-solistes est particulièrement ardu, à raison d'une prosodie plus qu'élémentaire, de mélismes périlleux et de longues tenues. Deux personnages surtout, Phœbus et son arbitre Tmolos, ont à chanter des airs très soutenus : MM. Deblaer et Van Wichelen ont triomphé des obstacles dont ces airs sont hérissés, non sans toutefois de temps en temps forcer l'orchestre à courir après eux. M. Dils, qui assumait le rôle de Pan, a une bien belle voix. M^{mes} Meert et Deridder et M. Forton chantaient respectivement les airs humoristiques de Mercure, de Mymis et de Vidas. Aucun des interprètes n'a brillé par une intelligence absolument parfaite du rôle qu'il avait à remplir, mais tous ont fait preuve de grandes qualités de style.

Les chœurs chantèrent dans la perfection les deux morceaux d'ensemble qui encadrent le *Dramma per musica* de Bach, et que ponctuent, avec une originalité si puissante, ces éclats de trompettes que le cantor a introduits dans presque toutes ses œuvres symphoniques. L'impression d'ensemble a été excellente, et il y a lieu d'espérer que M. Huberti continuera à nous donner des exécutions des cantates religieuses ou profanes de Bach : c'est un vrai devoir d'artiste que de faire connaître ces œuvres admirables quand on dispose des éléments de réalisation.

La *Scola musica* avait eu l'initiative, il y a quelque temps, de faire entendre *Rébecca* (1) avec un simple accompagnement de piano et d'orgue. M. Huberti a repris cette initiative et a fait exécuter la Scène biblique de César Franck avec orchestre; il a dirigé l'œuvre avec un tact parfait, mettant fort bien en valeur l'instrumentation suave du maître de Liège; les chœurs, surtout du côté femmes, étaient bien préparés et ont chanté les ensembles avec un sentiment très juste des nuances. Les solistes, M^{me} Meert (Rébecca) et M. De Blaer (Éliézer), sans être parfaits, furent supérieurs à ce qu'ils avaient été dans *Phœbus et Pan*.

Comme d'habitude, le directeur de l'École de musique avait inscrit à son programme de charmantes « Dalcrozieries », délicatement instrumentées par lui et chantées avec amour par les toutes petites élèves de l'École.

Enfin, il nous plaît de terminer ce compte rendu en adressant à M. Huberti des louanges pour une œuvre à lui, qui nous a fait bien bonne impression : *Christine*, poème de Leconte de Lisle avec adaptation musicale. C'est la vieille conception du mélodrame de *Fidelio*, de *Préciosa*, de *Manfred*, si discutée, si discutable. L'application de ce procédé, faite par M. Huberti, nous a paru réalisée dans la perfection; son commentaire symphonique de *Christine* est d'une ténuité et d'un charme vraiment très prenants, et il indique un sentiment dramatique fort juste et un sens pénétrant de l'expressivité des timbres en dehors de tous effets purement artificiels. M^{lle} Kersten, dont la belle et fine silhouette est une joie pour les yeux, a déclamé *Christine* d'une manière absolument remarquable.

CH. V.

(1) Voir notre compte rendu dans *l'Art moderna* du 16 décembre 1906.

AU THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Premières d'*Amaryllis*, conte mythologique de MM. ADENIS, musique de M. ANDRÉ GAILHARD, et de *La Légende de la Perle*, ballet-pantomime, de MM. JACOB et AMBROSINY, musique de M. JACOB.

Ce soir-là, le spectacle fut copieux et tous les goûts eurent de quoi se satisfaire. On commençait par *le Maître de Chapelle*, accomodement très réussi des restes de Mozart, joué à merveille par MM. Bourbon et Caisso, et par M^{me} Eyreams.

Suivait *Amaryllis* : la mythologie, après la naïve cuistrerie du compositeur de *Cléopâtre*, aux prises avec une *serva padrona*. Sujet : une fredaine d'Apollon qui, déguisé en berger, séduit Amaryllis, nymphe de Diane; fureur de cette dernière, qui, ayant surpris les amants, tue la pauvre nymphe d'un coup de flèche. Apollon, redevenu Dieu-Soleil, métamorphose Amaryllis en source, que le soleil caresse de ses rayons... Jolie donnée, mais réalisation très moyenne. La musique de M. Gailhard, dont l'orchestration a parfois des délicatesses charmantes, prétend envelopper le déroulement de l'action d'une atmosphère pleine de tendresse et de charme pastoral. Elle y parvient de temps en temps, grâce à un procédé de déclamation musicale assez heureux en principe, mais qui, répété à satiété, devient obsédant et produit un effet de langueur monotone. Les passages dramatiques proprement dits (fanfare de Diane, intervention des puissances de l'enfer), forment un contraste beaucoup trop grossier avec le dialogue amoureux d'Apollon et d'Amaryllis, et l'impression qu'ils donnent d'un compromis entre la musique de Wagner et celle de M. Massenet, est fort désagréable. Quant aux interprètes, M. Morati et M^{les} Korsoff et Bourgeois, ils font ce qu'ils peuvent pour que l'œuvre soit présentée sous son meilleur jour.

Cavalleria rusticana venait ensuite. Chevalerie rustique! *Ménagerie rustique* serait beaucoup plus juste... Oui, le « vérisme » italien moderne va jusqu'à mettre des bêtes fauves en scène! Et vraiment, — il faut le dire à la louange de M. Mascagni, — la musique de *Cavalleria* est très bien adaptée au sujet : elle rugit avec une parfaite maestria, elle bondit merveilleusement, et sa rage carnassière donne le frisson. M. Morati-Turiddu se conduit en jeune lion très impétueux; M. Bourbon-Alfio est féroce à souhait et le serait encore plus s'il ne se souvenait trop de Goland, qu'il incarnait dans une existence antérieure, M^{me} Mazarin-Santuzza est une superbe lionne amoureuse, M^{me} Carlhant-Lola, a des grâces de guépard, et M^{me} Paulin-Lucia a pour fonction d'adoucir les angles par son rude instinct maternel de lionne que les ans ont plus ou moins apaisée.

La Légende de la Perle est un ballet comme la plupart des ballets. La musique n'en est pas particulièrement originale. C'était bien la fin qu'il fallait à ce spectacle disparate.

CH. V.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Il y avait quelque témérité, de la part de la direction du Parc, à monter pour les habitués — disons mieux, les habitués de ses matinés littéraires, — *Candida*, la pièce un peu étrange de Bernard Shaw que M. Hamon a traduite de l'anglais. Ce public mondain et féminin, malgré toute sa bonne volonté, ne pouvait prendre grand intérêt à cette comédie dont les dessous devaient forcément lui échapper. Comment aurait-il accepté sans résistance la situation imaginée par l'auteur : ce pasteur anglican, prédicateur célèbre et futur évêque, époux d'une bonne ménagère — c'est *Candida* — et qui recueille chez lui un jeune lord, chassé de sa famille parce qu'il fait des vers, sorte de gamin sublime, tour à tour charmant et insupportable, qui aime *Candida* et qui prétend la disputer à son mari, sous le prétexte qu'elle est malheureuse en compagnie d'un pareil homme? Le pasteur le prend au sérieux, discute avec lui, se désolé à l'idée que ce mioche insolent

et pleurnicheur a peut-être raison. Mais *Candida* lui rend tout son calme, toute sa sérénité quand, dans une scène fort belle, elle explique aux deux hommes quel est son devoir : elle restera la compagne du plus faible des deux. Et celui-là, ce n'est pas, comme on pourrait le croire, le jeune lord banni de son foyer et presque seul au monde : il peut se passer du bonheur, lui, parce qu'il n'en a pas l'habitude. Au contraire, le pasteur fut toujours un être choyé, gâté, entouré de mille soins. Si *Candida* le quittait, comment suppléerait-il à tout cela, que son départ lui aurait enlevé? Malgré ses titres, sa gloire, son talent, ses espérances, c'est lui le plus faible, c'est lui qui a besoin d'amour et de bonheur. Car la femme, avec son âme profonde, nous aime non pour nos apparences, non pour les vains hochets dont nous parons notre vanité, mais pour notre être intime, celui que nous sommes en secret, celui que tous ignorent, sauf elle. Et voilà pourquoi *Candida* ne suivra pas le jeune poète névrosé, et restera la compagne fidèle et aimante du savant prédicateur. La pièce a été fort bien jouée, au théâtre du Parc, par M^{me} Archaimbaud, M. Carpentier et Joachim. En une conférence préliminaire, M. Hamon, le traducteur, apprit au public qui était Bernard Shaw et quelles sont les tendances noblement sociales de son grave et émouvant talent.

Nous ne dirons rien de *l'Eau trouble*, la pièce qui, sur le même théâtre, sert, en ce moment, aux débuts d'Yvette Guilbert comme comédienne : on n'analyse pas le vide, on ne rend pas compte du néant. Quant à ces débuts eux-mêmes, très remarquables d'ailleurs, n'en tirons pas davantage de conclusion et attendons que M^{me} Yvette Guilbert nous apparaisse, non comme l'héroïne d'une pièce faite pour elle et dont elle a préparé le rôle principal pendant des mois, mais tout simplement dans un rôle ordinaire d'une pièce de répertoire. Alors, mais alors seulement, nous pourrions nous convaincre que la chansonnière illustre possède vraiment les qualités de comédienne qu'une louange hâtive lui a attribuées sans beaucoup de mesure. En attendant, nous réserverons notre opinion.

Le Paradis de Mahomet! Titre prometteur, s'il en fut : cependant, l'opérette à laquelle il sert d'enseigne, et que le théâtre des Galeries représente depuis jeudi soir, ne tient qu'à moitié ces belles promesses. Le livret en est bien banal et, dans les couplets chantés, nous avons salué au passage quelques vers d'une incorrection, d'un mauvais goût un peu violents. Il me semble, pourtant, qu'on peut écrire toutes les drôleries du monde sans écorcher cette pauvre langue française, sans consentir aux pires bouts rimés. Meilhac et Halévy, et aujourd'hui de Flers et de Caillavet ont prouvé qu'on pouvait réussir dans le théâtre gai, dans le théâtre à musique, et demeurer de bons écrivains. M. Blondeau, probablement, n'est pas de cet avis. Il faut savoir que M. Blondeau est l'heureux auteur du livret du *Paradis de Mahomet*. Ne racontons pas cette sottise histoire et disons plutôt que Robert Planquette et M. Louis Ganne ont composé sur ce thème médiocre une musique souvent agréable et dont certains motifs, doucement langoureux ou alertement enlevés, pourraient bien devenir populaires! Disons aussi que l'interprétation et le luxe de la mise en scène n'ont pas nui au succès assez considérable que le public a fait à cette œuvrette, aux Galeries. M^{lle} Maubourg a chanté et joué à ravir, tandis que M. Forgeur, un peu dépaysé parmi tant d'acteurs bouffons, lui donnait fort bien la réplique, et que M. Castrix, un baryton sonore, lançait à plein gosier quelques airs de bravoure tout à fait réussis. Mais c'est M. Villot, incontestablement, qui a le mieux charmé la salle. Son jeu d'un comique un peu gros est maintenant à l'exact niveau de la compréhension de notre public. Quand il est arrivé à Bruxelles, M. Villot cherchait à mettre de l'esprit dans ses créations, et il y parvenait parfois. Le public bruxellois ne lui en demande pas tant : les grimaces et les charges outrées lui plaisent davantage. Nous n'en voudrions donc pas trop à M. Villot s'il s'est attaché, avec succès, à le satisfaire.

G. R.

NÉCROLOGIE

Henri Gros

Un artiste délicat dont on a pu voir à plusieurs reprises des œuvres charmantes aux Salons de la *Libre Esthétique*, Henri Gros, vient de mourir à Sèvres, âgé de soixante-six ans (1). Sculpteur de talent, il s'était consacré à la plastique des pâtes de verre colorées à l'aide d'oxydes métalliques dont il inventa, ou retrouva d'après les anciens, les formules. Une admirable fontaine, le *Poème de l'eau*, actuellement au Musée du Luxembourg, un grand bas-relief décorant la maison de Victor Hugo, un autre acquis par l'État pour le Musée des Arts décoratifs suffisent à lui assurer la gloire.

Travailleur obstiné et modeste, Henri Gros était peu connu du grand public. Mais les artistes et les amateurs d'art appréciaient unanimement son art raffiné dont la pureté de lignes, la noblesse et le sentiment évoquaient les chefs-d'œuvre classiques. Il avait obtenu à la Manufacture de Sèvres un atelier où il put réaliser une partie de son rêve. Et sa mort fut, comme sa vie, discrète...

Outre son œuvre sculpté, Henri Gros laisse un *Traité de la peinture à l'encaustique chez les anciens*, écrit en collaboration avec M. Charles Henry.

O. M.

PETITE CHRONIQUE

La *Libre Esthétique* organise une série de matinées musicales et littéraires dont la première est fixée au mardi 5 mars. Les concerts auront lieu avec le concours de M^{me} J. Bathori, de M^{lle} Blanche Selva, de MM. Engel, Chaumont, Englebert, Georges Pitsch, du Quatuor Zimmer, etc. Au nombre des Conférenciers sont inscrits MM. Claude Anet, Francis de Miomandre et Saint-Georges de Bouhélier.

M^{lles} F. Delanoy, Lorrain et Reh ont ouvert jeudi dernier à la Galerie Royale une exposition de leurs œuvres (aquarelles, tableaux et objets d'art). Clôture le 21.

MM. J.-F. Taelmans et F.-G. Lemmers exposent quelques-unes de leurs œuvres au Cercle artistique et littéraire de Bruxelles, du 18 au 27 février 1907.

Après M. A. Vermeylen, qui a parlé à la Maison du Livre, jeudi dernier, des *Ecrivains flamands*, M. Edmond Picard entretiendra l'auditoire, demain soir, des *Lettres françaises*; M. Paul André fera vendredi une conférence sur les *Grandes amoureuses*, et, le lundi 25, M. des Ombiaux étudiera la *Librairie belge*.

L'exposition du Livre belge d'art et de littérature, qui obtient un vif succès, restera ouverte jusqu'à la fin de ce mois.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 heures, à l'Alhambra, cinquième Concert Ysaye sous la direction de M. F. Steinbach, avec le concours de M. Crickboom.

Demain, lundi, à 8 heures, salle Le Roy, deuxième séance Beethoven par le pianiste F. Lamond.

M^{me} Bertha Moore donnera mercredi prochain, à 8 h. 1/2, dans la salle de l'Ecole allemande, rue des Minimes, une séance consacrée au musicien anglais Arthur Sullivan. Le piano d'accompagnement sera tenu par M. Georges Lauweryns.

La troisième séance du Quatuor Zimmer aura lieu le mercredi 27 courant à l'Ecole allemande, rue des Minimes, 21. Au programme : Quatuor (op. 135) de Beethoven, sol mineur de Debussy et la majeure de Schumann.

M^{lle} Aurora Molander, une des meilleures élèves de M. Arthur de Greef, annonce pour le jeudi 28 février, salle de la Grande

(1) CÉSAR-ISIDORE-HENRI GROS, né à Narbonne le 16 novembre 1840.

Harmonie, un concert avec orchestre sous la direction de M. Mathieu Crickboom.

Pour éviter la coïncidence avec le concert populaire, le concert d'orchestre qui sera donné à l'Alhambra sous la direction de M. Edouard Brahy avec le concours de M^{me} Clotilde Kleberg-Samuel est remis au dimanche 28 avril, à 2 heures.

De Paris :

Une exposition de œuvres récentes de Maximilien Luce s'est ouverte vendredi dernier à la galerie Bernheim, succédant à celles de Paul Signac et de Lucien Frank. Elle dégage une impression de lumière, d'éclat, de puissance évocative qui place le peintre parmi les grands « naturistes » actuels. Un succès unanime récompense ses persévérants efforts.

Le 2 mars s'ouvrira à Strasbourg, dans l'ancien château des Rohan, une exposition de peintures, sculptures et objets d'art des principaux maîtres français modernes, ainsi qu'une rétrospective de deux artistes alsaciens, J.-J. Henner et Eugène Carrière.

Cette exposition, présidée par M. Rodin et dont le commissaire général est M. Léonce Bénédite, sera ensuite transportée à Stuttgart.

Une exposition ouverte en ce moment, et jusqu'au 24 février, à Zurich, sous la direction de M. J. De Praetere, comprend des ameublements de M. H. Van de Velde, des illustrations et estampes de MM. L. Pissarro, H. Rivière, F. Thaulow, Raffaëlli, G. La Touche, De Bruycker, H. Sumner, S. Image, des œuvres céramiques de MM. Seidler, Beyer, etc.

L'Italie se prépare à fêter solennellement, le 25 février, le bicentenaire de la naissance de Carlo Goldoni, qui mérita le glorieux surnom de « Molière italien ». Paris compte célébrer également cet anniversaire. On organise sous les auspices de M. Jules Claretie des représentations des œuvres de Goldoni. Un monument offert par le duc de Lodi, président de la société *Dante Alighieri*, et dû au sculpteur Ed. Fortini sera érigé dans le square de l'Archevêché et inauguré à l'issue des fêtes jubilaires.

M. Vincent d'Indy est parti pour Moscou, où il dirigera la semaine prochaine deux concerts de musique française donnés avec le concours du pianiste Pierret.

MM. Franc-Nohain et Claude Terrasse travaillent à un ouvrage lyrique tiré de *Tartarin de Tarascon* de Daudet, qu'ils comptent présenter à l'Opéra-Comique.

Un festival Richard Strauss aura lieu cette année, à La Haye, au mois de juin, sous la direction du compositeur et avec le concours de la Société chorale Cecilia.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

FERNAND KHNOFF

PAR

L. DUMONT-WILDEN

Une luxueuse monographie, format grand in-8°, contenant une trentaine de reproductions dans le texte et 33 planches hors texte, en héliogravure, en phototypie et en typographie.

Prix : 10 francs.

Il a été tiré de cet ouvrage une édition de luxe de 50 exemplaires numérotés; de 1 à 50, imprimés sur papier impérial du Japon, texte réimposé et format agrandi.

Ces exemplaires contiennent en outre une *pointe-sèche originale signée de Fernand Khnopff* et une reproduction en héliogravure, tirée en taille-douce de « *L'Impératrice* » faisant partie des collections de S. M. l'Empereur d'Autriche.

Prix : 40 francs.



Maison Félix MOMMÉN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie, Théâtre. Musique. Peinture. Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie. Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50.
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

ANTÉE

Revue mensuelle de littérature.

Le numéro, 60 centimes. — L'abonnement, 6 francs l'an.

COLLABORATEURS RÉGULIERS

MM. Michel Arnauld, André Gide, Albert Giraud, Laurent Tailhade, Henri Ghéon, Maurice Wilmotte, Remy de Gourmont, Maurice Denis, Jacques-E. Blanche, Jacques Copeau, Lucien Jean, Henri Vandeputte, Joseph Bossi et Eugène Monfort.

ARTHUR HERBERT Ld, éditeurs, Porte Sainte-Catherine. BRUGES.

Numéro spécimen envoyé sur commande.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de L'ISLE ADAM, Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués. Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

La Presse Européenne

Coupages de journaux artistiques, commerciaux, politiques et financiers

Bruxelles, 42, chaussée d'Ixelles.

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,10	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n ^o	0,25	Le n ^o	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS
PRIX MODÉRÉS

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

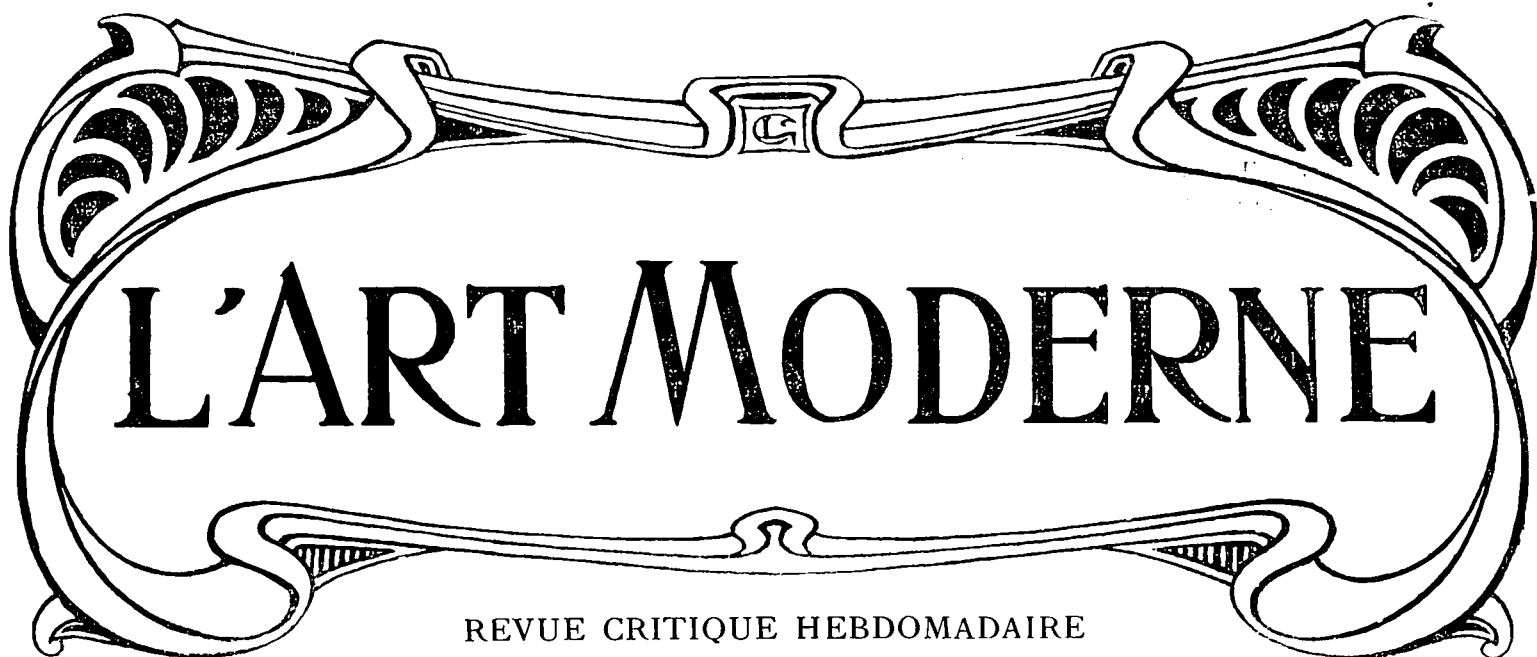
DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1 boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Sonates à Kreutzer (F. MALLIEUX). — « Pour l'Art » (OCTAVE MAUS). — Les Musiciens célèbres : *Franz Liszt* (CHARLES VAN DEN BORREN). — L'Affaire de Bruges (O. M.). — Notes de Musique : *Le Concert Durant* (H. L. B.); *Concert de M. Edouard Deru*; *Le Concert Ysaye* (Ch. V.). — La Restauration des Tableaux (L. MAERTLINK, BULS). — La Musique à Paris : *Concert de la Société Nationale* (M.-D. C.). — Accusés de réception. — Memento des Expositions. — Petite Chronique.

SONATES A KREUTZER

En quels rapports figurent la musique des maîtres et la danse, régénérée par Isadora Duncan? La Sonate à Kreutzer a servi de prétexte à un roman : justifierait-elle une danse? Mimer du Beethoven, du Schumann, du Bach, c'est inhabituel et cela semble un paradoxe...

Un critique avisé demandait, dans un numéro récent du *Mercur*, si la danse peut s'allier à l'œuvre purement musicale, si l'eurythmie du geste parvient à exprimer les sentiments que la musique a pour mission de traduire avec une intensité particulière. Double ques-

tion bien délicate. C'est le problème capital soulevé par la tentative d'Isadora Duncan, et c'en est le point faible.

Quand elle ajoute ses fioritures à des œuvres complètes par elles-mêmes, la danse touche à leur charme. Elle matérialise par un geste ce qu'une harmonie embellissait d'un mystère. Elle ramène aux réalités tangibles l'esprit qui s'échappait vers le rêve. Et en fait, un impromptu de Chopin, une sonate de Beethoven reçurent la forme des pensées définitives; les créateurs reculèrent, autant que leurs forces le permirent, les confins de l'art, en sorte qu'au delà de leur pensée il ne restât plus rien : que viendrait donc y faire la danse? La sévérité et l'ampleur des grandes conceptions excluent toute paraphrase. Et c'est le recueillement inspiré par un art tendu vers les cimes qu'une intruse voudrait troubler, au risque de transposer ce qui ne doit être dit qu'une fois, et d'une seule façon?

La tentative est-elle donc insensée? Précisément non. La « danse » essaiera là ce qu'elle a droit de faire, avec modestie sans doute, mais avec sécurité. Lorsque le poète des formes sonores a fait vibrer un sentiment, ignorait-il que la même émotion, en ce qu'elle offre d'humain, aurait pu se traduire par des mots, des couleurs, des marbres ou des lignes? Ou plutôt que la même source d'inspiration fournirait la matière d'une œuvre aux artistes des lumières, du verbe ou des harmonies, symboles qui projettent vers l'idéal un frémissement de la chair? Le spectacle d'un peuple conquérant sa liberté inspire une ode à Schiller, à Beethoven une symphonie, des tableaux à David. Chacun a embelli son émotion

par des moyens élus, et chacun fera naître un frisson différent. Mais le geste est un serviteur offert, comme les autres, à la fantaisie d'un artiste; en déroulant ses guirlandes, il dira toutes les émotions. Appelé danse populaire, il a mis en action de vrais poèmes, la leghienne du Caucase, le kasatchok des petits Russiens...

Reste à unir cet art à un autre... A la source de l'œuvre musicale se révèle une émotion : le compositeur a vu, dans la pénombre, s'agiter des êtres comme lui, il a perçu leur joie et leur peine, il les a parés du symbole magique des accords. Ils existent donc en vérité, ces êtres dont l'image voilée sourdait au fond de sa conscience; et qui nous défendra, lorsque nous percevrons leur voix, de leur restituer le geste et l'attitude?

La musique reproduit, pour le musicien, l'univers entier : mouvements à l'extérieur et passions en nous. Des passions et des mouvements ne feront qu'en montrer le modèle. Le sentiment qu'elle évoque s'est trahi dans le geste d'hommes ou de femmes dont la vie a frôlé la nôtre. Supposons-la devant nous, la personne qui éprouve cette affection : la musique ne nous ferait-elle pas merveilleusement comprendre son trouble? Et si cette personne joue un rôle, mais en artiste habile, en danseuse de goût, l'alliance ne deviendra-t-elle pas naturelle? Il ne s'agit que de retrouver l'inspiration du compositeur, de la suivre...

Mais c'est trop, dira-t-on, que de réaliser ces intentions : vous deviez nous laisser des images flottantes, ne pas restreindre la part de rêverie laissée à l'auditeur.

Il est facile de répondre. Si le drame qui anime la mélodie a quelque chose d'humain, en quoi le geste humain le dépare-t-il lorsqu'il se lève pour exprimer ce que la composition musicale ne fait, après tout, que traduire? On insiste : « La musique est susceptible de vingt traductions, et vous m'en imposez une!

— Je ne vous la présente pas comme unique : je vous la donne comme possible, et je dis que chaque artiste aura la sienne...

— Mais encore, le mystère qui me charmait, on me l'enlève!

— Pourquoi le geste n'aurait-il pas la gamme des valeurs symboliques? Ne s'offrirait-il pas interprète vague et mystérieux de poèmes sans paroles? Le geste muet éveille la sensation captieuse que les mots décolorent. »

Mais une objection se présente, qui atteint mieux notre hypothèse fondamentale. Nous supposons que la pièce à traduire représente une sorte de drame, entrevu par le musicien : n'arrive-t-il pas que le musicien se laisse aller à sa fantaisie, sans plus songer à un drame, qu'il s'abandonne au plaisir de lier de beaux sons et d'unir des accords qui s'appellent comme les instants d'une aurore ou d'un crépuscule? Au fond, le drame y

est encore, puisque l'inspiration est jaillie d'une âme émue par une foule d'impressions : un rêve d'indéfinie volupté, vide de pensée, un rêve purement sonore, est encore un drame pour les sens. Ce drame sonore éveille des sensations. La réponse que nous avons faite subsiste donc.

Il est vrai qu'il ne s'agit plus de drame au sens exact du mot, et une autre réponse vient compléter la première. Rien n'empêche la parfaite interprète d'exprimer le plaisir que cette musique fait naître en elle... Elle ne recherchera plus le spectacle qui inspira le musicien, elle sera intéressée par son œuvre seule et de son émotion elle tirera une autre œuvre... De même un rayon éveille dans un miroir un reflet divergent et semblable, de même un écho éloigne un cri et le renvoie nouvel à lui-même.

La danse ne s'affirmera plus action dramatique entrevue par le compositeur ; elle sera le poème éveillé dans un tempérament par une mélodie, une cascade d'arpèges, un fouillis d'accords. Elle ne remontera plus à la source lointaine, elle s'arrêtera aux rives sonores du fleuve mélodique, elle en réalisera la beauté flottante dans une beauté plastique. Elle sera à la musique ce qu'est la gravure à la toile peinte, le dessin au trait à la statue qu'il retrace... Art toujours possible quand il est confié à une grande artiste.

E. MALLIEUX

(*La fin prochainement.*)

« POUR L'ART »

La sculpture l'emporte sur la peinture en ce quinzième Salon du Cercle *Pour l'Art*, qui témoigne d'un réel effort et d'une recherche particulière dans la présentation des œuvres.

Les figures décoratives composées par M. Pierre Braecke pour l'entrée de la Galerie d'art décoratif belge à Milan sont fort belles. Elles ont une noblesse toute classique, avec un sentiment personnel de la forme et du mouvement. Les deux Renommées en relief placées dans la première salle de l'exposition méritent surtout de fixer l'attention. Elles marquent chez M. Braecke une libération des formules réalistes qui limitèrent jusqu'ici son inspiration. C'est, pour l'excellent artiste, un champ nouveau qui s'ouvre. Souhaitons que le sens spécial qu'il possède de la statuaire monumentale trouve bientôt l'occasion de l'affirmer en quelque œuvre définitive.

On a beaucoup admiré aussi, et à juste titre, l'envoi nombreux et attachant de M. Victor Rousseau. Celui-ci allie à une forme très pure, à un métier serré, l'élégance aristocratique des artisans de la Renaissance italienne. Une intellectualité supérieure inspire ses compositions, que recommandent en outre la diversité, la justesse, l'imprévu des mouvements. *L'Offrande*, un *Groupe d'adolescents*, le *Roi Lear*, un charmant buste de jeune fille et plusieurs petites figures délicatement modelées révèlent, entre autres, une réelle maîtrise. L'art de M. Rousseau manque parfois de simplicité; ses tendances « littéraires » l'entraînent

vers des expressions artificielles, vers certain 'maniérisme qu'on regrette. On souhaiterait voir inattaquable au point de vue du style une plastique qui réunit tant de qualités d'inspiration et de facture. Suffira-t-il de signaler à l'artiste le danger pour qu'il s'en éloigne?

Ce reproche, on ne l'adressera pas à M. Jules Lagae, dont le *Masque d'Enfant* et les bustes sont de l'humanité palpitante, saisie et fixée sans autre souci que celui de traduire la vie.

Des sculptures, des médailles, des vases, des bijoux de MM. De Rudder, Bonquet et Wolfers, une excellente *Etude de lionne* de M. Jean Gaspar complètent l'intéressante section de sculpture du cercle *Pour l'Art*. La médaille offerte à M. Alfred Mabilie, due à M. De Rudder, mérite une mention spéciale pour l'élégance du dessin et la finesse des modelés; et l'on sait que M. Wolfers excelle à composer et à ciseler des bijoux qui sont de véritables œuvres d'art.

Nous nous bornerons, dans la section de peinture, à citer les principaux exposants, chacun d'eux étant suffisamment connu et apprécié pour nous dispenser de commenter des œuvres dans lesquelles s'affirment le mérite habituel de leur auteur. Ce sont, principalement, MM. Eugène Laermans, Emile Fabry (auteur d'un panneau décoratif, *la Danse*, acquis par la ville de Bruxelles pour le Théâtre de la Monnaie), A. Verhaeren, R. Janssens, Am. Lynen, illustrateur primesautier et spirituel, H. Ottevaere, E. Viérin, I. Opsomer et M^{me} Clémence Lacroix qui se distinguent cette année.

M. Sneyers a encadré l'exposition d'une décoration originale, peut-être un peu bruyante, et M^{me} De Rudder y montre trois des huit panneaux brodés destinés à la décoration de la salle de mariage de l'hôtel de ville de Saint-Gilles : travail considérable, qui affirme autant de patience que de science et d'habileté.

OCTAVE MAUS

LES MUSICIENS CÉLÈBRES

Franz Liszt, par M.-D. CALVOCORESSI. Paris, Laurens.

Ce livre de cent vingt pages, première monographie d'une certaine importance écrite en langue française sur Liszt, fait partie de la Collection *Les Musiciens célèbres* éditée par M. Laurens, — collection d'enseignement et de vulgarisation, est-il dit à la première page de chaque volume. C'est donc à ce point de vue qu'il convient d'apprécier le travail de M. Calvocoressi. Obligé de se borner, l'auteur a utilisé le petit espace dont il disposait de la manière la mieux équilibrée, la plus vivante, la plus chaleureuse. Très épris de son sujet, il a su en présenter les différentes faces avec un relief parfait, insistant à merveille sur ce qui lui paraissait devoir occuper la première place de ses chapitres, donnant de la vie mouvementée de Liszt un tableau rapide et animé, mettant fort bien en lumière ce que le maître apporta de nouveau au monde musical, esquissant avec pénétration les caractéristiques de son individualité d'homme et d'artiste. Ce qui frappe le plus, à la lecture de l'ouvrage, c'est la chaleur avec laquelle M. Calvocoressi exalte le génie de Liszt, qu'il n'hésite pas à placer sur les sommets les plus élevés. Peut-être cet enthousiasme, qui provoque au premier abord certaines réserves et de la défiance mais qui finit par vous toucher et vous con-

quérir, portera-t-il ses fruits. Liszt est mal connu. Certaines de ses productions pianistiques à caractère éminemment factice (1) que les virtuoses ont l'habitude néfaste de ressasser dans leurs concerts nous ont éloignés de lui et nous ont ainsi empêchés de prendre fréquemment contact avec celles de ses œuvres, — poèmes symphoniques ou musique religieuse, — dans lesquelles il a mis toute son âme et toute sa foi. Le travail de M. Calvocoressi a le grand mérite de donner le désir d'étudier à fond ces compositions, afin d'être amené à y découvrir les belles choses qu'il y a vues et de jouir de leur beauté. Et ce désir devient plus impérieux encore quand on observe que l'auteur ne se contente pas d'affirmer purement et simplement son enthousiasme, mais qu'il nous montre, par ses suggestives analyses, la noble conception qui a présidé à la naissance de la plupart des grandes productions du maître. Rien n'est plus profondément sympathique que l'état d'âme qui fut à la base de créations telles que la *Faust-symphonie*, la *Dante-symphonie*, les Oratorios *Christus* et *Sainte Elisabeth de Hongrie*.

Si l'on ajoute à cela les merveilleuses qualités du cœur par lesquelles brilla Liszt (2) et qui firent de lui l'un des hommes les plus séduisants du XIX^e siècle, on arrive facilement à cette conclusion qu'un tel homme, doué comme il l'était, a nécessairement dû réaliser un idéal d'une élévation d'autant plus grande qu'il était inspiré par la sincérité la plus absolue.

Il est cependant permis de se demander si cet enfant gâté de la virtuosité pianistique, orchestrale, intellectuelle et sentimentale, si cet incontestablement génial touche-à-tout, si ce néoromantique aux enthousiasmes multiples mais trop unilatéralement subjectifs, n'a pas souvent déformé les plus belles visions littéraires qui l'ont inspiré en y introduisant des éléments qui ne leur convenaient pas. Et j'ai surtout en vue ici le Liszt compositeur de musique mystique. M. Calvocoressi lui consacre un chapitre entier, dans lequel il donne une excellente vue d'ensemble des œuvres de musique religieuse du maître, mais sans insister assez sur la « personnalité » de ce dernier au point de vue mystique. Les assimilations à certains Primitifs italiens (3) qu'il fait à propos de la *Sainte Elisabeth* sont choquantes au plus haut degré. Telle qu'elle était constituée, l'âme large de Liszt était assurément capable de se laisser « emballer » pour un Saint François d'Assise ou pour un Fra Angelico, comme pour beaucoup d'autres choses, mais il n'est pas possible d'admettre que l'auteur des *Rhapsodies hongroises* et des *Jeux d'eau de la villa d'Este* ait pu se rapprocher en quoi que ce soit, même moyennant les plus ingénieux artifices, — notamment l'em-

(1) Pour ne citer qu'un exemple, se rappeler l'arrangement, manquant totalement de goût, de la *Marche des Ruines d'Athènes*.

(2) Qu'on n'oublie pas son dévouement et sa touchante affection pour Wagner, sur laquelle M. Calvocoressi n'a peut-être pas suffisamment insisté. Peut-être aussi eût-il pu aborder le chapitre intéressant au point de vue psychologique de « Liszt et les femmes. »

(3) *Mantegna* et *Fra Angelico*. — Pareilles assimilations ont été faites à propos de César Franck, pour lequel elles ont beaucoup plus leur raison d'être que pour Liszt. Mais quelle connaissance superficielle des Primitifs italiens elles dénotent ! M. Vincent d'Indy trouve certaines œuvres de Franck « giottesques », M. Bordes les déclare plusôt « peruginiques ». Impressionnisme vague autant que contradictoire, mais intéressant en tant qu'il dénote une tendance de plus en plus marquée vers l'idée de la permanence de certains sentiments à travers le temps dans les divers domaines de l'art.

ploi de thèmes liturgiques, — de tel ou tel peintre primitif toscan, viennois, padouan. L'universalité (1) même du génie de Liszt manifeste un état psychologique incompatible avec celui qu'il faudrait pour bien comprendre les œuvres de ces maîtres italiens, et, à plus forte raison, pour recréer une atmosphère semblable à celle dont ils ont nimbé leurs sujets mystiques... Quoi qu'il en soit de cette question si palpitante d'intérêt le livre de M. Calvocoressi est bien fait : il vient à son heure, il répond à son but, et il est utile, puisqu'il incite à la contradiction. Que peut-on souhaiter de plus ?

CHARLES VAN DEN BORREN

L'AFFAIRE DE BRUGES⁽²⁾

Le Conservateur des Musées communaux de Bruges publie dans divers journaux une lettre « adressée à *l'Art moderne* en réponse aux attaques de M. Cardon. »

Cette lettre nous fut, en effet, envoyée il y a quinze jours, mais nous jugeâmes inutile de la reproduire, les explications qu'elle contenait n'étant qu'une répétition de celles par lesquelles M. le bourgmestre de Bruges tenta — vainement d'ailleurs — d'excuser les autorités brugeoises, et dont nos lecteurs ont eu connaissance.

L'opinion publique, à qui furent soumis tous les éléments du débat, s'était prononcée et nous jugions celui-ci clos. Puisque M. le Conservateur le rouvre, il n'est peut-être pas sans intérêt de publier, pour mettre fin aux controverses, un extrait du rapport adressé le mois dernier par la Commission royale des Monuments à M. le gouverneur de la Flandre occidentale. Cette pièce, que nous n'avions pas cru devoir divulguer jusqu'ici, servira de conclusion à la polémique :

Bruxelles, le 5 janvier 1907.

« Le comité mixte ne peut s'empêcher de signaler l'état lamentable dans lequel se trouve le local du Musée de Bruges. Il est urgent de doter cette collection d'une autre installation plus digne des œuvres qu'elle renferme. Les tableaux y sont mal exposés au point de vue de l'éclairage. D'autre part, les conditions atmosphériques de la salle ne sont nullement en rapport avec celles qu'on est en droit d'exiger d'un local destiné à la conservation de tableaux. En attendant que la ville de Bruges soit pourvue d'un musée digne de ce nom, l'autorité supérieure ferait bien d'ordonner le transfert des principaux tableaux dans un local où ces œuvres, de valeur inappréciable, seraient soustraites à toute cause de destruction. Il importe aussi de les protéger par un double cadre avec glace posée sur les bandes de feutre pour les préserver de la poussière. Ce second cadre devra pouvoir s'ouvrir de temps en temps pour aérer la peinture.

Cette affaire est inscrite à la deuxième direction, troisième division, sous le n° 13626. »

Le Secrétaire,
(s.) A. MASSAUX

Le Président,
(s.) CH. LAGASSE-DE LOCHT

L'avis est net, catégorique, et rend oiseuse toute discussion. Si M. le Conservateur a conscience de son devoir, qu'il dépose la plume et sauve sans plus tarder les chefs-d'œuvre dont il a la garde.

O. M.

(1) J'entends cette universalité dans le sens d'universalité de vision, d'enthousiasme prodigué à propos de tout ce qui est digne d'intérêt esthétique, mais, bien entendu, en ce qui regarde la compréhension et la réalisation, Liszt est, comme je l'ai dit plus haut, unilatéral et subjectif.

(2) Voir nos numéros des 13, 20, 27 janvier et 17 février.

NOTES DE MUSIQUE

Le Concert Durant.

M. Félicien Durant est prudent et voit loin. Il veut tenter une œuvre dont l'accomplissement précipité serait impossible. Le temps n'épargne pas ce qu'on fait sans lui; et l'idéal de M. Durant est exigeant. Disposant d'éléments peu expérimentés, M. Durant veut commencer par l'étude du détail; c'est dans ce sens qu'il a groupé leurs jeunes bonnes volontés. Le lui reprocher est une louange, car c'est accorder à l'aboutissement de ses premiers efforts un caractère définitif. Il nous paraît plus exact de les considérer comme des étapes d'un voyage vers un idéal difficile, et que M. Durant se propose de réaliser avec le souci artistique le plus probe.

De ce point de vue, M. Durant mérite l'encouragement et la louange. Ses exécutions des pages de Wagner, consacrées par les programmes concertants des quinze ou vingt dernières années, ont révélé de précieuses qualités de soins, de fine délicatesse, de patiente mise au point, d'intentions intéressantes. Et il faudra attendre un plus favorable développement des capacités individuelles des instrumentistes pour décider si c'est à M. Durant ou à son orchestre que l'on peut reprocher certain manque d'assiette solide et d'ample élan sans lesquels les pages passionnées et géantes du maître de Bayreuth ne sauraient apparaître dans leur puissante plénitude.

H. L. B.

Concert de M. Édouard Deru.

Le concert annuel que donne M. Deru ne manque jamais d'intérêt. Cet artiste joue d'une manière très consciencieuse, avec beaucoup de simplicité et un charme discret qui le distingue de bon nombre de violonistes qui en sont encore à croire qu'il faut avant tout produire de l'effet, peu importe par quels moyens. C'est en n'usant pas de ce genre de moyens que M. Deru nous a fait entendre, baignées dans la vraie atmosphère qui leur convient, une Sonate de Händel dans le style de Corelli et le beau Concerto en *mi* majeur de J.-S. Bach. Je préfère ne pas parler des autres morceaux du programme (notamment de l'éternel et sirupeux Concerto en *sol* mineur de Max Bruch); j'espère que dans un prochain concert M. Deru osera se passer de ces « machines », qui n'ont même plus le don de griser le public. M. Lauweryns tenait avec sa sûreté et son goût habituels la partie de piano.

Le concours de M^{me} Arctowska donnait à la séance un attrait particulier. La belle artiste, — peu en voix, — chanta, très expressivement, quatre lieder de Brahms qui parurent bien mornes, sauf *O komme, holde Sommernacht*, et quelques mélodies russes, allemandes et françaises.

CH. V.

Le Concert Ysaye.

M. Steinbach dirige, bien, très bien, excessivement bien, étonnamment attentif à tout, calme et énergique, observant la carrure du rythme avec une rigueur qui renforce singulièrement le caractère de chaque œuvre exécutée... Bref, un vrai chef d'orchestre dans toute la force du terme.

Programme superbe, vraiment « symphonique » d'un bout à l'autre. Un seul virtuose, mais lequel! M. Crickboom, qui se montra interprète idéal de la *Symphonie espagnole* de Lalo, peut-être le plus beau morceau de musique purement extérieure qui soit.

Une nouveauté : la *Sérénade* (op. 95, *sol* majeur) de M. Max Reger, l'un des compositeurs d'outre Rhin les plus en vue. Nous ne le connaissions pas encore à Bruxelles; en Allemagne, il est déjà célèbre par sa prodigieuse fécondité et sans doute aussi par la valeur réelle de ses œuvres, dont la *Sérénade* est un spécimen du plus haut intérêt. M. Reger y a repris la conception de Haydn, de Mozart et de Beethoven : musique symphonique destinée à être exécutée en plein air, le soir; forme intermédiaire entre celle de l'ancienne Suite d'orchestre et celle de la Symphonie. Il a moder-

nisé et élargi cette conception en la faisant bénéficier des progrès de l'instrumentation, mais en ayant soin de lui conserver son air de fête, sa distinction de plein air, son caractère de « nocturne » tour à tour tendre et gai. A cet égard la *Sérénade* de M. Reger remplit véritablement toutes les conditions de charme voulues ; la joie discrète qu'y répand un orchestre à divisions en quelque sorte « sporadiques » rappelle l'aimable insouciance du XVIII^e siècle, et contraste vivement avec notre joie moderne, dont l'exubérance paraît souvent n'être qu'une réaction contre de trop violentes douleurs. Aussi ne trouve-t-on rien de romantique dans l'œuvre analysée : l'*Andante semplice* est imprégné de tendresse raffinée, mais sans un grain de mélancolie ; le *Vivace a burleska* n'a rien de fantastique, et les deux mouvements vifs qui encadrent la *Sérénade* et lui confèrent son originalité brillent surtout par une grâce pimpante, alternant avec des fusées d'esprit et de bonne humeur, et avec de courtes et harmonieuses rêveries.

Une exécution parfaite du *Don Juan* de Richard Strauss et de la première *Symphonie* de Brahms formait la seconde partie du concert, aussi éloquente que la première.

CH. V.

La Restauration des Tableaux.

En réponse à la lettre de M. Paul Buéso parue dans notre dernier numéro, M. L. Maeterlinck nous adresse la communication suivante :

MON CHER DIRECTEUR,

Il est tout naturel que l'honorable M. Buéso, — qui est orfèvre. — s'efforce de plaider sa cause et considère sa méthode comme parfaite. Il est non moins naturel que tous ceux qui ont à cœur la conservation de notre patrimoine artistique s'intéressent aux recherches persévérantes des savants qui désirent améliorer les systèmes de restauration en usage en Europe.

Malheureusement les abus, comme les malentendus, ont la vie dure. M. Cardon, puis M. Buéso, veulent faire croire que les tableaux du Musée de Gand sont restaurés selon les principes nouveaux. Or, je l'ai dit déjà, je dois le répéter, AUCUNE des peintures de la galerie gantoise n'a été restaurée selon la manière hollandaise que je préconise. Tous nos tableaux, — mis en état il y a nombre d'années déjà, — l'ont été selon les préceptes anciens. L'argument se retourne donc complètement contre les partisans du vieux système (1).

Une autre objection consiste à dire : « Comment pouvez-vous recommander la manière des Allemands ? Ils recurent trop leurs tableaux ! »

Or, ici encore, il n'y a aucun rapport entre les *nettoyages* exagérés et les *restaurations* pour lesquelles je propose l'emploi de matières d'une conservation indéfinie incontestable.

C'est absolument comme si l'on disait : « Ne me parlez pas des roastbeefs ou des beefsteacks (qui sont excellents), car les Anglais cuisent trop mal leurs légumes. »

Voyons, sont-ce des raisons, cela ?

Répétons aussi que jamais je n'ai préconisé les « recurages » ni même les nettoyages, que je considère comme dangereux. Lorsqu'il y a bien des années je me suis pour la première fois occupé, dans *l'Art moderne*, de la restauration des tableaux, j'ai dit : « Ce sont les nettoyages qui ont abimé et perdu le plus grand nombre de nos peintures. »

Mais lorsque les toiles sont déchirées ou pourries, lorsque les couleurs sont desséchées ou boursoufflées, lorsqu'elles s'écaï-

(1) Les affirmations de M. Buéso font sourire. Ainsi, pour ne parler que des tableaux du Musée de Gand, le Van Utrecht (qu'il dit restauré récemment) ne l'a pas été une seule fois depuis vingt-six ans : que je suis conservateur. Les deux autres peintures, le Duchastel et le Van der Heist, sont des accroissements récents, entrés au Musée tels qu'on peut les voir actuellement.

lent et tombent, une intervention *scientifique* s'impose sous peine de pertes irréparables.

C'est alors qu'il faut choisir entre le mode empirique ancien, employant des ingrédients humides et putrescibles, — d'une action d'ailleurs éphémère, — et le système hollandais, n'employant que de la cire et des résines incorruptibles, réfractaires à l'eau et mettant les peintures ainsi traitées, pendant des siècles, à l'abri de l'humidité et des autres agents de destruction de notre atmosphère si variable.

Pour tout homme de bonne foi, le choix entre ces deux modes de restauration ne peut être douteux. L'Allemagne, ce pays scientifique par excellence, a adopté sans chauvinisme le procédé inventé en Hollande, et cela après l'avoir fait étudier et éprouver avec le plus grand soin par ses chimistes et ses artistes les plus réputés. La Belgique et les autres pays suivront son exemple, — tôt ou tard, — car on n'arrête la marche ni de la Vérité ni du Progrès !

Manuellement, nos restaurateurs sont habiles ; il est de notre devoir de mettre entre leurs mains une arme de plus pour combattre efficacement l'action néfaste de l'humidité, qui doit infailliblement finir par ruiner tous nos tableaux anciens.

Agrérez, etc.

L. MAETERLINCK

Conservateur du Musée des Beaux-Arts de Gand.

P. S. — M. Smidt-Degener, collaborateur de la *Gazette des Beaux-Arts*, a consacré récemment un important article aux spécialistes hollandais et allemands. Il recommande particulièrement les travaux et rapports de M. de Wild, peintre et restaurateur des musées royaux de La Haye. La revue d'art *L'Art et les Artistes* dirigée par M. A. Dayot, inspecteur général des Beaux-arts de France, s'est également occupée de la restauration rationnelle des tableaux d'après notre article paru dans *l'Art moderne*. Dans le dernier numéro de *La Nature* (16 février 1907), M. Eugène Lemaire, *ingénieur aux Arts et Métiers*, fait à son tour connaître dans une excellente étude : *La Chimie dans la peinture*, les derniers travaux d'éminents peintres chimistes allemands tels que le docteur Oswald, « d'une réputation universelle, » et ceux de son collaborateur le docteur A. Genthe, tous deux de Leipzig ; il parle aussi avec éloge des découvertes du docteur et professeur Max de Pettenkofer, peintre et chimiste à Munich.

La Belgique se laissera-t-elle distancer par la France ?

L. M.

D'autre part, nous recevons de M. Ch. Bals, ancien bourgmestre de Bruxelles, la lettre ci-après :

MONSIEUR LE DIRECTEUR DE *l'Art moderne*,

Je n'ai aucune compétence technique pour intervenir dans le débat Cardon-Maeterlinck à propos de la restauration des tableaux anciens ; mais en voyant l'honorable conservateur du Musée de Gand invoquer l'exemple des peintres égyptiens, je me suis souvenu d'une observation que j'eus l'occasion de faire au cours d'un voyage en Egypte, et qui me permet de crier : casse-cou !

Quand, en 1897, j'arrivai à Deir-el-Bahari, la mission anglaise venait de découvrir une chapelle dans le temple de la reine Hatshepsu de la XVIII^e dynastie (environ 1600 av. J.-C.).

Grâce à la recommandation spéciale dont j'étais muni, je pus pénétrer dans ce sanctuaire. Les parois en étaient entièrement couvertes de peintures qui présentaient un contraste frappant entre elles. D'un côté les couleurs étaient d'une vivacité merveilleuse, on aurait juré que l'artiste avait déposé son pinceau la veille, de l'autre les peintures jaunies, assombries, portaient la marque de leur antiquité. A l'examen, les archéologues de l'*Egypt Exploration Fund* eurent bientôt reconnu qu'une cause inconnue avait dû interrompre brusquement le travail du vernisseur et que les peintures si extraordinairement préservées n'avaient pas été recouvertes de l'enduit protecteur recommandé par M. Maeterlinck. *Et nunc erudimini!*

Agrérez, M. le Directeur, l'assurance de ma considération distinguée.

BALS

LA MUSIQUE A PARIS

Concert de la Société Nationale.

Je suis mal à mon aise pour parler de la principale nouveauté exécutée à ce concert, la *Chambre blanche* de M. Grovlez. Trop de choses m'échappent dans les poèmes de M. Henry Bataille pour que je ne craigne pas de m'être mal identifié à la musique dont M. Grovlez les accompagna. Toute musique de *lieder*, en effet, tend à accentuer chaque moment émotionnel conditionné par le texte, à mettre en relief l'unité poétique du tout. Je n'ose donc risquer aucune critique de détail, parce que je n'ai pas eu l'impression d'avoir bien vu l'ensemble. J'espère qu'une nouvelle audition me permettra bientôt de dire quelque chose de cette *Chambre blanche*, que vous avez d'ailleurs pu apprécier l'an passé aux concerts de la *Libre Esthétique*. Qu'il suffise pour aujourd'hui de constater que l'accueil fait à l'œuvre, à l'auteur et à son excellente interprète, M^{me} Bathori, fut tout à fait favorable.

Une ingénuité qui ne manque ni de fraîcheur ni de grâce est l'appréciable qualité de tout ce qu'écrivit M^{me} Mel Bonis. La Suite pour piano, flûte et cor offre d'assez fines nuances que mirent bien en valeur MM. Capdevielle, Fleury et Morpain. M. Georges Pitsch, un excellent violoncelliste déjà apprécié au précédent concert, exécuta un *Poème* de M. Vreuls de très classique et sobre facture. Enfin M^{lle} Blanche Selva fit applaudir une fois de plus les *Variations* de M. P. Dukas. L'arrangement pour deux pianos du *Jour d'été dans la montagne* de M. d'Indy, par M. Labey, est très remarquablement réalisé et fut joué d'une façon émouvante par ce dernier et M^{lle} Selva.

M.-D. C.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *Les Grains de myrrhe*, par ROBERT VALLÉRY-RADOT. Paris E Sansot et C^{ie}. — *Le Passant qui regarde*, par EDOUARD DEVERIN. Paris, E. Sansot et C^{ie}.

ROMAN. — *La Ligne des Hespérides*, par LÉOPOLD COUROUBLE. Bruxelles, P. Lacomblez. — *L'Aryenne*, par JEAN LORRAIN. Paris, P. Ollendorff. — *Le Tréteau*, par JEAN LORRAIN. Paris, Jean Bosc et C^{ie}. — *Froses à Gilles Luyck* (1899-1902), par G. D. PÉRIER. Paris et Verviers, l'Édition artistique. — *Yor*, par GEORGES FRÉMIÈRES. Bruxelles, O. Lamberty. — *Io-Ié, bec-de-lièvre*, par MAURICE DES OMBIAUX. Bruxelles, Association de Écrivains belges.

CRITIQUE. — *Les Musiciens célèbres : Mozart*, par CAMILLE BELLAIGUE. *Weber*, par GEORGES SERVIÈRES. *Chopin*, par ÉLIE POIRÉE, Paris, H. Laurens. — *Auguste Renoir*, par VITTORIO PICA. Avec un portrait et 24 reproductions. Extrait de l'*Emporium* (Décembre 1906). — *Les Années romantiques* (1819-1842). correspondance d'HECTOR BERLIOZ publiée par JULIEN TIERSOT. Paris, Calmann Lévy. — Collection des artistes belges contemporains. *Fernand Khnopff*, par L. DUMONT-WILDEN. Nombreux hors-texte. Bruxelles, G. Van Oest et C^{ie}. — *Le Genre satirique dans la Peinture flamande*, par L. MAETERLINCK. Deuxième éd., augmentée, revue et corrigée. Bruxelles, G. Van Oest et C^{ie}. — *Peintres et aquafortistes wallons*, par LUCA RIZZARDI. Bruxelles, Ed. de l'Association des Écrivains belges. — *Un mois en Espagne*, par JEAN HAIZE. Bruxelles, J. Lebègue et C^{ie}. — *Émile Verhaeren*, par LÉON BAZALGETTE (avec un portrait). Paris, E. Sansot et C^{ie}.

VOYAGES. — *La Grande Grèce*, par PAUL HOUYOUX. Préface de L. DELATTRE. Bruxelles, Association des Écrivains belges.

DIVERS. — *Ravenne* Présentation de photographies aux Musées royaux des Arts décoratifs et industriels, par M^{lle} MARIE HALOT. Bruxelles, Vromant et C^{ie}.

Musique.

Hymne à Vénus, par ALBÉRIC MAGNARD. Partition d'orchestre. Propriété de l'auteur. Baron (Oise). Prix : 12 fr. — *Trio pour piano, violon et violoncelle*, par ALBÉRIC MAGNARD. Id. Prix : partition : 10 fr.; parties, 10 fr. — *Les Vieilles Chansons* (chansons populaires, cramignons, noëls et rondes, par TH. RADOUX, A. DUPUIS et CH. RADOUX. Bruxelles, Schott frères. Prix net : 5 fr. — *Chants populaires pour les Écoles*, par BOUCHOR et TIERSOT (3^e série). Éd. pour piano et chant. Paris, Hachette et C^{ie}.

Memento des Expositions.

BRUXELLES. — XIV^e Salon de la *Libre Esthétique* (par invitation) au Musée de peinture moderne. 3 mars-3 avril. Exposition rétrospective d'Eugène Carrière. Renseignements : Direction de la *Libre Esthétique*, 27, rue du Berger, Bruxelles.

PARIS. — *Salon des Indépendants*. 20 mars-20 avril.

PARIS. — *Salon des Artistes français*, au Grand Palais des Champs-Élysées, du 1^{er} mai au 30 juin. Dépôt des ouvrages : *Peinture*, 11 au 15 mars, et pour les hors concours le 28 mars; notices avant le 20 mars. — *Dessins, aquarelles*, les 11 et 12 mars. — *Sculpture, gravure en médailles et sur pierres fines*, 2 et 3 avril, et 13 au 15 avril; hors concours, jusqu'au 25. — *Architecture*, les 4 et 5 avril. — *Gravure et lithographie*, 2 et 3 avril. — *Art décoratif*, les 13 et 14 avril.

TOULOUSE. — XXIII^e exposition de l'*Union artistique*, (salles du Capitole). 15 mars-15 avril. Dépôt chez Ferret, 36, rue Vaneau, à Paris, du 15 au 23 février. Renseignements : M. le président de l'*Union artistique*, rue Colombette, à Toulouse.

TURIN. — II^e exposition quadriennale de la *Société promotrice des Beaux-Arts*. 25 avril-30 juin. Envoi des notices jusqu'au 1^{er} mars au siège de la Société, 25, via della Zecca; envoi des œuvres jusqu'au 25 mars.

PETITE CHRONIQUE

C'est le samedi 2 mars que s'ouvrira au Musée moderne le Salon de la *Libre Esthétique*. Comme les années précédentes, le jour de l'inauguration sera exclusivement réservé aux membres protecteurs, aux artistes, et à la presse. Le public aura accès au Salon à partir du lendemain, dimanche, dès 10 heures du matin.

La ville de Dinant se propose de rappeler le souvenir, par une exposition rétrospective qui s'ouvrira le 1^{er} juin prochain pour se clôturer le 30 septembre, de l'Art et de l'Industrie auxquels elle dut jadis une célébrité aujourd'hui un peu oubliée. L'idée est excellente car Dinant compta parmi ses concitoyens nombre d'artistes dont il sera intéressant de réunir les œuvres.

Expositions ouvertes :

Au Cercle artistique. — MM. J.-F. Taelemans, F.-G. Lemmers, et F. Gailliard. Du 28 février au 10 mars, exposition du peintre Marten Melsen : *Études de mœurs villageoises*.

A la galerie Boute (134, rue Royale). — MM. H. Van Melle et A. Cogen.

A la Galerie Royale (198, rue Royale). — M. Émile Jacques.

La Libre Académie de Belgique a, dans sa séance du 21 février, décerné son prix annuel (fondation Edmond Picard) à M. L. Dumont-Wilden, homme de lettres, que son livre récent *les Soucis des derniers soirs* avait particulièrement désigné aux suffrages de l'Assemblée.

L'Académie a, en outre, attribué deux prix exceptionnels de

500 francs chacun à MM. F. Holbach et P. Van der Eycken, avocats, pour les importants et très intéressants travaux qu'ils ont publiés sur le Droit. M. Holbach est l'auteur, entre autres, de la *Justice laudative*, de l'*Interprétation de la loi sur les sociétés*, etc. M. Van der Eycken vient d'écrire un volume intitulé : *Méthode positive de l'interprétation juridique* qui a été très remarqué dans les milieux judiciaires.

Rappelons que les lauréats du Prix Edmond Picard ont été en 1902 M. Victor Vreuls, compositeur; en 1903 M. Eugène Baie, historien; en 1904, M. Edmond Glesener, romancier; en 1905, M. François Beauck, peintre.

Le troisième concert du Conservatoire aura lieu aujourd'hui, dimanche, à 2 heures. Au programme : la *Symphonie écossaise* de Mendelssohn, le *Psaume XXIII* et la *Symphonie inachevée* de Schubert, l'ouverture de *Léonore* (n° 3) de Beethoven.

A l'occasion de la fête de saint Boniface, l'Association des Chanteurs de Saint-Boniface interprétera aujourd'hui, à 10 heures du matin, la messe *Papae Marcelli*, à six voix, de Palestrina; à l'offertoire, *Meditabor et Exultate Deo*, à cinq voix, du même maître.

Le récital de piano F. Lamond qui devait être donné lundi dernier a été remis à mercredi prochain, à 8 h. 1/2 (salle Le Roy).

Le même soir, séance du Quatuor Zimmer à l'École allemande, rue des Minimes.

Samedi 2 et dimanche 3 mars, à 2 heures, aux Concerts populaires (Théâtre de la Monnaie), exécution intégrale du *Faust* du Schumann sous la direction de M. Sylvain Dupuis et avec le concours de M^{lle} Croza, M^{lle} Petit et D'Assy, M^{lles} Das, Bourgeois, Debolle, Dewin, MM. Nandès, Danlée, Crabbé, Dognies, du théâtre royal de la Monnaie, et des chœurs du théâtre. Pour les places s'adresser chez MM. Schott frères.

Le premier concert de la *Libre Esthétique* est fixé au mardi 5 mars, à 2 h. 1/2. Il sera consacré à des œuvres d'A. Magnard, Ernest Chausson et Vincent d'Indy interprétées par M^{lle} Blanche Selva, MM. Marcel Labey, E. Chaumont, Y. Englebert et E. Dochaerd.

Le sixième concert Ysaye, fixé au 17 mars, sera donné avec le concours du célèbre pianiste viennois Emile Sauer qui jouera notamment le Concerto en *mi bémol* de Beethoven.

Au programme symphonique : le *Cygne de Tuonela* de Sibelius; l'*Apprenti sorcier* de Dukas; l'ouverture du *Camp de Wallenstein* de Vincent d'Indy et un poème inédit de M. Biarent (prix de Rome en 1904). L'orchestre sera dirigé par M. Théo Ysaye.

M. Victor Chauvin, professeur à l'Université de Liège, fera aujourd'hui, dimanche, à 4 h. 1/2, à la Maison du Livre, 3, rue Villa Hermosa, une conférence sur la *Littérature wallonne*.

Rappelons que c'est demain, lundi, à 8 h. 1/2 du soir, que M. Maurice des Ombiaux confèrenciera, dans le même local, sur la *Librairie belge*.

École de musique et de déclamation d'Ixelles. Jeudi prochain, à 8 h., conférence par M. Paul André : *La Leçon de Corneille*. Fragments de *Cinna*, *Polyeucte*, le *Cid*.

M. Calvocoressi fera lundi, mercredi et jeudi prochains, à 8 h. 1/2, trois conférences à l'Université nouvelle sur *les Origines de la musique de clavier* (audition musicale par M. J.-J. Nin) et sur le *Lied russe* (audition musicale par M^{lle} E. Delhez, MM. Bracony et Moutaert).

Ces conférences font partie du cycle des leçons sur l'*Histoire de la Musique* récemment organisées par l'Université nouvelle.

De Paris :

M^{lle} Blanche Selva donnera à la Salle Pleyel quatre séances de piano. La première mardi prochain, à 9 heures du soir, sur la *Variation*; la deuxième le 12 mars, à 9 heures du soir, sur la *Fantaisie*; la troisième le 24 avril, à 4 heures, sur la *Sonate moderne*, pour piano et violon; la quatrième le 14 mai, à 9 heures du soir, sur la *Sonate de piano*.

Abonnements et renseignements à l'Agence musicale E. Demets, 2, rue de Louvois.

M. M.-D. Calvocoressi a fait à l'École des Hautes Études sociales deux conférences sur la *Musique à programme*, dont il a défini avec clarté les caractères et résumé le développement. MM. J.-J. Nin et Ricardo Vinès, pianistes, ont illustré ces deux intéressantes causeries d'exemples choisis parmi les œuvres significatives de Kuhnau, Couperin et Bach pour la période classique; de Liszt, Ravel, Debussy, Séverac et Glazounow pour l'époque moderne.

Une des collections les plus importantes de tableaux modernes, celle de M. Georges Viau, sera dispersée le lundi 4 mars, à 2 heures, à la Galerie Durand-Ruel. On y compte, entre autres, deux Delacroix, trois Daumier, quinze Renoir, cinq Claude Monet, neuf Pissarro, douze Sisley, six Lebourg, quatre Carrière, trois Cézanne, deux Cassatt, un Morisot, deux Gauguin, neuf Guillaumin, quatre pastels de Degas, deux aquarelles de Jongkind, un pastel de Manet, etc.

Exposition samedi 2 et dimanche 3 mars, de 4 h. 1/2 à 5 h. 1/2.

A la vente Druet (Hôtel Drouot, 16 février) les dessins de Constantin Guys, qu'on pouvait acquérir naguère sur les quais pour des sommes minimes, ont atteint d'honorables enchères. Quelques prix : *La Danse*, 160 fr.; *le Carrosse*, 160 fr.; *Terrasse de café*, 155 fr.; *Scène d'intérieur*, 160 fr.; *Femmes au repos*, 140 fr.; *Intérieur*, 150 fr.; *Départ pour la revue*, 115 fr.; *Intérieur*, 120 fr.; *les Lanciers*, 100 fr.; *la Soirée*, 110 fr.; *le Landau*, 115 fr.

Une sanguine de Renoir a atteint 4.000 francs. Deux études de Bretagne par P. Gauguin, 1.000 francs et 800 francs. De petites toiles de P. Signac, 660, 400 et 300 francs. *La Coulée*, de M. Luce, 500 francs. Un minuscule dessin à la plume de Manet, 360 francs. Une petite esquisse de Carrière, 780 francs.

Arithmétique :

« Sur cent députés, il y en eut cinquante pour l'adoption de la loi prohibitive, vingt et un contre et quatre absentions. »

Le Matin, 3 février 1907.

Des *Aventures du prince de Broglie* :

« Pourtant la vie s'organisa peu à peu et son néant s'installa de façon définitive dans les règles rigoureuses d'un programme infrangible. »

Échos mondains :

« Lundi, brillante matinée chez M^{me} X. Au programme : M. B..., le *prestidigeux pianiste*... »

Laforgue eût approuvé.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

FERNAND KHNOPFF

PAR

L. DUMONT-WILDEN

Une luxueuse monographie, format grand in-8°, contenant une trentaine de reproductions dans le texte et 33 planches hors texte, en héliogravure, en phototypie et en typographie.

Prix : 10 francs.

Il a été tiré de cet ouvrage une édition de luxe de 50 exemplaires numérotés de 1 à 50, imprimés sur papier impérial du Japon, texte réimposé et format agrandi.

Ces exemplaires contiennent en outre une *pointe-sèche originale signée de Fernand Khnopff* et une reproduction en héliogravure, tirée en taille-douce de « l'Impératrice », faisant partie des collections de S. M. l'Empereur d'Autriche.

Prix : 40 francs.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50.
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

ANTÉE

Revue mensuelle de littérature.

Le numéro, 60 centimes. — L'abonnement, 6 francs l'an.

COLLABORATEURS RÉGULIERS

MM. Michel Arnauld, André Gide, Albert Giraud, Laurent Tailhade, Henri Ghéon, Maurice Wilmette, Remy de Gourmont, Maurice Denis, Jacques-E. Blanche, Jacques Copeau, Lucien Jean, Henri Vandeputte, Joseph Bossi et Eugène Monfort.

ARTHUR HERBERT Ld, éditeurs, Porte Sainte-Catherine. BRUGES.

Numéro spécimen envoyé sur commande.

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

le mardi 5 mars et quatre jours suivants
d'une importante réunion de

LIVRES, ESTAMPES ET DESSINS

provenant des collections de

feu M. J. V. DE LE COURT, Premier-Président de la Cour d'appel de Bruxelles, Vice-Président du Conseil d'administration de la Bibliothèque Royale, etc., et de M. X..., bibliophile, membre du corps diplomatique étranger, à Bruxelles.

La vente aura lieu à 4 heures précises, par le ministère de l'huissier L. Cox, en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 14, rue de la Chancellerie, près la Collégiale Sainte-Gudule.

Le catalogue, comprenant 1312 numéros, se vend 50 centimes.

Exposition chaque jour de vente, de 10 heures à midi.

La Presse Européenne

Coupages de journaux artistiques, commerciaux, politiques et financiers

Bruxelles, 42, chaussée d'Ixelles.

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

La Libre Esthétique : *Souvenirs et Espoirs* (OCTAVE MAUS). — Le Parc de Bruxelles (BULS). — L'Art wallon : *Le Peintre Edouard Masson* (FRÉDÉRIC COËRS). — A l'Université Nouvelle : *Conférences de M. Calvocoressi* (CH. V.). — Au Conservatoire (H. L. B.). — Au Cercle Artistique : *Les Séances de Trios* (CH. V.). — Bibliographie : *Quelques Étapes* (H. K.). — Chronique théâtrale (G. R.). — Petite Chronique.

LA LIBRE ESTHÉTIQUE

Souvenirs et Espoirs.

La date du 27 mars marquera le premier anniversaire de la mort d'Eugène Carrière. L'art du maître, miroir qui unit la Vie au Rêve, est désormais au-dessus des querelles par quoi s'expriment les goûts artistiques, — variables comme les vents, mobiles comme les nuages. Ses Portraits, qui résument chacun toute une existence et la fixent en traits définitifs, ses Maternités lyriques, ses Enfants étudiés avec amour dans leurs jeux, dans leur sommeil, dans la gaucherie

ingénue de leurs gestes, et si vrais, et si vraiment puérils — tout ce poème magnifique et tendre de la Famille humaine a ému trop de sensibilités pour qu'on en discute encore, au nom des Traditions et des Règles, l'inspiration émancipée.

Qu'on ne s'imagine pas, toutefois, que Carrière fut toujours apprécié comme il l'est aujourd'hui. S'il suscita, au cours de ses luttes opiniâtres contre l'adversité, quelques sympathies ardentes, il connut surtout l'amertume des dénigrements, de l'incompréhension, des jugements injustes. « C'est, dit M. CHARLES MORICE dans la subtile étude qu'il vient de consacrer au maître (1), un intéressant chapitre de l'histoire de l'art à la fin du XIX^e siècle qu'on ouvrirait sous ce titre : les Ennemis de Carrière. On y rencontrerait tous ceux qui ont parlé d'art sans intuition ou sans tendresse, sans émotion, quelques personnes de l'Institut et leurs amis dans la grosse presse, un bon nombre de chroniqueurs bien parisiens et la plupart de ces reporters qui font de la critique par ordre, la rubrique manquant d'un titulaire représentatif. »

Ses détracteurs l'emportèrent longtemps sur le petit nombre de ceux qui rendirent hommage à la noblesse de sa pensée, à la vaillance de son effort. Et ce grand créateur, ce visionnaire pathétique fut contraint, jusqu'en sa maturité, de demander à des travaux industriels les ressources qu'il ne pouvait trouver dans le libre épanouissement de son art.

(1) *Eugène Carrière*, par CHARLES MORICE, avec un portrait du peintre par lui-même. Paris, Société du *Mercure de France*.

A deux reprises, Eugène Carrière fut des nôtres : le Salon de 1896 rassembla quelques-unes de ses pages maitresses : le *Théâtre populaire*, la *Maternité* qui orne aujourd'hui le Musée du Luxembourg, ses portraits célèbres d'Alphonse Daudet, de Verlaine, de Gustave Geffroy, de Jean Dolent, de Gabriel Séailles. En 1899, il exposa son *Christ*. Le présent Salon le montre surtout peintre de la Femme et de l'Enfant. Il groupe quelques-unes de ses scènes familiales, de ses effigies de jeunes filles, de ses têtes d'expression, de ses études de nu, choisies aux diverses étapes de sa vie afin d'en montrer l'harmonieuse évolution. Grâce aux généreux concours de plusieurs collectionneurs auxquels va toute notre gratitude, l'hommage est digne de celui à qui il s'adresse.

Mais l'œuvre de Carrière offre à la génération qui se lève, outre l'exemple d'une esthétique pure, une haute leçon d'indépendance et de fierté. Il importait qu'elle fût, une dernière fois, évoquée en ce Salon ouvert à tous ceux qui apportent des vérités nouvelles, qui luttent contre l'hostilité de la foule, qui souffrent pour leur foi combattue.

Sont-ils des précurseurs, les artistes que groupe cette année la *Libre Esthétique*? Comme Gauguin, comme Cézanne, comme Van Gogh, — et aussi comme Courbet, ou Manet, ou Corot, ou Delacroix, — seront-ils exaltés un jour à l'égal des maîtres les plus illustres après avoir été traités d'ignorants, de fous furieux ou de mystificateurs? Il serait téméraire de l'affirmer, mais on peut en concevoir l'espoir.

De toutes parts s'affirme la libération des formules. On ne dit plus : « Imitiez les maîtres » mais « Soyez vous-même ». Et les joyeuses audaces, les ruades de poulains lâchés au pâturage, les galopades éperdues à la poursuite de la chimère, tout ce mouvement, toute cette vie bruyante et turbulente qui emporte l'art d'aujourd'hui vers l'inconnu de ses destinées se substituent de plus en plus aux mornes pratiques d'autrefois. Les procédés varient à l'infini, avec les buts individuels. Et si certains demeurent fidèles à la division des tons dont le principe, érigé en une sorte de dogme, passionna naguère une génération de peintres actuellement parvenus à la maîtrise, d'autres, ennemis de tout asservissement, fût-ce à un procédé, inaugurent des techniques neuves et réalisent, à l'aide de moyens inédits, des tentatives qui reculent les limites assignées à l'art par de doctrinaires édités.

Ils sont dans le vrai, ces novateurs, même dans leurs excès. S'il est permis de discuter leurs tendances, il faut louer la hardiesse de leurs initiatives. A ceux qui piétinent sur place ils montrent des chemins ignorés. Iront-ils jusqu'au but? Qu'importe, si d'autres y arrivent par les voies qu'ils auront ouvertes!

Réunir un certain nombre d'entre eux, à quelque

nation qu'ils appartiennent, les rapprocher des peintres belges associés sous la devise significative : « Vie et Lumière », offrir au public et aux artistes, par ce rapprochement, un sujet d'études et de réflexions, telle fut l'idée directrice qui présida à l'organisation du présent Salon. On voudra bien en excuser les défauts en raison de l'inédit qu'il apporte, des souvenirs qu'il éveille, des espoirs qu'il fait naître.

OCTAVE MAUS

Nous publierons la semaine prochaine la fin de M. F. MALLIEUX (et non E. Mallieux, ainsi qu'on l'a imprimé par erreur) intitulée Sonates à Kreutzer.

LE PARC DE BRUXELLES

Nous lisons dans le *National* du 27 février :

« Une nouvelle emprise sur le Parc de Bruxelles? — Le bruit a couru que pour dégager le Palais du Roi, et permettre de mieux l'embrasser du regard, on allait amputer le Parc d'une nouvelle bande de terrain le long de la place des Palais.

Renseignements pris à bonne source, nous pouvons dire qu'on n'en fera rien. Il est vrai que des personnes ont fait remarquer que l'on pourrait, sans nuire au Parc, supprimer la grille et les pavillons centraux du côté du Palais, la balustrade de pierre qui de ce côté sert de clôture intérieure au Parc subsisterait seule. Les deux Palais du Roi et des Académies seraient ainsi plus dégagés et mieux visibles.

Mais M. de Smet de Naeyer, qui n'a pas oublié les trop justes protestations auxquelles donna lieu, il y a trois ans, la rectification de cette frontière du Parc, ne veut plus qu'on change quoi que ce soit à cet endroit. »

Si cette nouvelle est exacte nous félicitons vivement l'honorable Chef du Cabinet, en regrettant toutefois qu'il n'ait pas montré plus de goût et de fermeté au début de cette triste affaire.

Nos vieux monuments, nos anciennes promenades sont des legs du passé qui appartiennent aux Bruxellois et c'est un véritable abus du pouvoir que de leur enlever ce précieux héritage.

On comprend qu'on assainisse une ville, qu'on élargisse ses rues pour satisfaire aux exigences de l'hygiène et de la circulation; mais qu'on mutilé, sans nécessité, une promenade publique parce qu'on est trop ignorant pour en comprendre les beautés, cela est inexcusable.

Le Parc de Bruxelles, dessiné par Zinner, l'année de l'accession au trône de Louis XVI, ainsi que les hôtels bâtis autour par Guimard et Sandrié, sont conçus dans le style auquel le roi infortuné donna son nom.

Après le faste du style Louis XIV, la frivolité du Louis XV, une réaction naturelle amena le règne d'un style dont la caractéristique est une grâce mesurée, une distinction élégante obtenue par une entente parfaite de la proportion harmonieuse.

Il allait de soi qu'en entreprenant de revêtir d'une façade plus riche et plus élégante la froide caserne qu'était le palais du Roi, l'architecte aurait dû s'inspirer du style que ses prédécesseurs du XVIII^e siècle avait employé. Nous constatons, à regret, qu'il n'a

je n'ai jamais dû comprendre les qualités propres aux constructions qui forment le cadre du Parc et que ce cadre il l'a gâté par une façade mal proportionnée, dont le lourd toit repose, comme un géant difforme, sur une base trop faible.

La responsabilité d'avoir troublé l'harmonie du quartier du Parc remonte à ceux qui ont admis les plans de l'architecte. Ils semblent ne s'être jamais doutés qu'un parc, aussi bien qu'un palais, est un monument auquel on ne peut toucher sans détruire l'enchantement que produisent ses belles proportions; qu'il constitue un tout dont les parties doivent rester intactes sous peine de voir se faner la beauté de l'ensemble.

Malheureusement, il n'y a que des artistes sensibles aux fines nuances de l'harmonie des lignes qui puissent comprendre la délicate beauté des œuvres du XVIII^e siècle; les Philistins qui ordonnent les travaux publics ne se doutent même pas qu'il existe quelque chose de semblable et poursuivent, d'un cœur léger, leur vandalisme destructeur. Comme les géants du *Rheingold*, armés de leurs pesants marteaux, ils ne s'inquiètent pas de voir, avec Freya captive, s'évanouir la joie du monde.

Durendal (1) a dit, en termes excellents, le charme des anciens bas-fonds, refuge des chanteurs ailés, fraîche oasis au milieu de la grande ville, souvenir de l'ancien parc des ducs de Brabant. Le XVIII^e siècle, peu respectueux, en général, des styles anciens (il a couvert les nefs de nos vieilles églises gothiques de ses rocailles insensées) avait eu plus de goût que nos architectes du XX^e siècle en conservant les bas-fonds.

Mais cela ne suffit pas; on en demande maintenant la suppression. Et pourquoi? Pour agrandir la place, pour reculer la grille jusqu'à la balustrade, afin qu'on puisse admirer plus à l'aise le déplorable palais que nous a donné M. Maquet, qui plantera sur la place quatre édicules dont il n'avait pas été question; afin de dégager la vue du palais des Académies, qui n'en vaut pas la dépense, avec sa façade plate, morne et lourde. Et pour cela il faudra retrancher du cadre du Parc la double rangée de tilleuls, taillés en espaliers, qui sont si bien dans le style de son époque!

Qu'en restera-t-il après cette amputation?

C'en est trop vraiment; les artistes, les gens de goût ne se révolteront-ils pas à la fin et ne feront-ils pas entendre une énergique protestation contre les attentats qu'on projette encore contre notre pauvre Parc?

Demandons aussi au Collège échevinal de faire replacer dans un des bas-fonds, auprès de la margelle du bassin où se désaltéra Pierre-le-Grand, son buste et la statue de la Madeleine qui dépare, en ce moment, si malheureusement, une des allées du Parc. Réunis, ces trois petits monuments avaient un intérêt historique. Dispersés, comme ils le sont actuellement, ils pourraient faire croire, à tort, à nos visiteurs étrangers que nos magistrats communaux ignorent l'histoire de leur ville et manquent de sens esthétique.

BULS

L'ART WALLON

Le peintre Édouard Masson.

L'exposition de ce très jeune peintre nous a procuré une grande joie artistique. Jusqu'à ce jour, nous nous étions désolé de ce qu'aucun artiste wallon n'eût envisagé la banlieue industrielle

telle que l'a interprétée M. Masson, avec les yeux d'un enfant du pays pour qui les usines, loin d'avoir l'aspect tragique et néfaste que nous ont montré tant de peintres, sont des génies nourriciers, aux grandes formes familières, amies des regards journaliers.

Dans la grisaille presque uniforme des décors qui nous environnent, formée d'un ensemble de pauvres couleurs éteintes, nos yeux se sont habitués à des visions très délicates; ils se sont mis à l'unisson de cet immuable assourdissement qui nous inspire une marche recueillie et des pensées graves; une pénétration toute spéciale leur fait discerner, avec un frisson de volupté aiguë et concentrée, des restes presque anéantis de couleurs plus expansives: dans les jardinets malingres qui, au pied même des terrils, précèdent les petites vieilles maisons ramassées, les arbres, par des printemps précoces, ont de frêles exaltations de convalescence; les badigeons clairs des vieilles murailles, quelque mourants qu'ils soient, témoignent, entre des bâtisses plus noires, et à côté des sentiers meurtris et sombres, de vraies joies puériles et tendres; et sur le fleuve dont les rives bordées d'usines sont assombries par des violets flétris à la masse consistante, par des bruns compacts et corsés, les agrès des chalands impriment dans notre œil, profondément, de très faibles notes de blanc, de rouge et de vert qui nous secouent les nerfs ainsi que la plainte lointaine et acérée d'un hautbois au milieu d'une tenue de tons graves.

Ces impressions, nous les avons ressenties toutes; nos yeux se sont enfiévrés en les retrouvant dans chacune des esquisses exposées. Oui, voici, dans ce chemin de halage à Flémalle, les couleurs graves d'immuable crépuscule toujours frémissantes, semble-t-il, d'une récente bruine. Comme nos sensations les plus subtiles reprennent possession de nous lorsque nous voyons ces petites fleurs mauves parfumant d'un souffle de fraîche jeunesse les sombres palissades des enclos entourant les maisons décrépites, et évoquant ce que ces vieilles murailles peuvent contenir de joies simples et souriantes! Voici les sentiers compagnons de longues et pensives promenades, les sentiers monotones aux haies maigrelettes, presque incolores; voici, en de nombreuses toiles, les houillères et les hauts fourneaux qui se dressent avec une puissance sûre et calme, la finesse arachnéenne des innombrables charpentes de fer, l'enchevêtrement des cheminées et des ponts roulants s'amenuisant avec précision, magnifiés par une atmosphère large, saine, reconfortante, et les épaisses fumées blanches s'enflant et se bombant et assaillant le ciel avec un puissant orgueil; voici, au détour d'un sentier, dans un soir pourpre, des nuages de vieux cuivre formant avec des vapeurs d'usine mêlées et indistinctes une fastueuse tapisserie aux tons brouillés et irréels. Puis, dévalant en une pente allègre jusqu'à la fabrique dont les fumées s'activent là-bas, dans une douce brume violette, ce sont les petites vieilles maisons chéries du soleil, qui rajeunissent par larges pans éparpillés l'exquis badigeon passé de leurs robes claires, et fait sentir la paix de cette rue abandonnée aux seuls enfants, à cette heure où les hommes travaillent.

Mais l'optimisme de M. Masson ne se borne pas là. Il nous montre l'intérieur d'une verrerie où, malgré les murs fuligineux et les fournaies intenses, le jour entre abondamment, par larges touches bleues, communiquant aux fumées éparées un frisson, rôdant avec respect autour de la matière incandescente qui braille avec gloire au bout de la canne des souffleurs, et imprégnant d'une beauté simple et paisible les figures attentives et calmes, les gestes lents et soigneux des ouvriers.

Cette vision de la vie des humbles, si fraternelle et si calme, empreinte d'un si consolant optimisme, M. Masson la manifeste d'une façon vraiment complète et puissante dans cette œuvre si profondément méditée: *les Vieux Halleurs*.

... Ils ont vu bien des paysages, les marinières, avant d'arriver ici; ils ont surpris en étrangers le réveil d'heureux villages; plus lent et plus noble, leur chaland a passé sous le pont des villes, indifférent à l'affairement des quais. Mais ce tournant de fleuve industriel, avec son eau terne et pâle, avec les lignes simples et pauvres, les teintes affaîsées et meurtries des usines qui bordent ses rives et l'activité silencieuse et ininterrompue de leurs fumées sombres, était le seul décor vraiment propre à encadrer et à

(1) Numéro de janvier 1907.

agrandir l'image du vieux couple en résumant par une synthèse frappante leur calme vie sans désirs et sans secousses. Ils vont droit devant eux, les haleurs, du même mouvement lent et rythmé qu'ils ont répété tous les jours de leur vie; leur visage reste calme malgré l'effort; leurs yeux presque clos acceptent le travail respectueusement, sans arrière-pensée, sans révolte, et leurs mains jointes au-dessous de la sangle qui barre leurs poitrines donnent à leur labeur le caractère vénérable d'un rite.

Dans d'autres toiles, M. Masson, avec un enthousiasme bien juvénile, se montre avide de nous révéler tout ce qui a tenté ses yeux en dehors des localités industrielles, auxquelles ont été tout d'abord ses prédilections.

Parmi ces œuvres, un triptyque qui représente son atelier nous séduit surtout. La lumière égale et calme qui frôle tous les objets avec la même légèreté heureuse nous fait sympathiser tout de suite avec ces chevalets, ce divan, ces draperies, ces multiples instruments de travail du peintre, toutes ces mêmes choses éparpillées dans un laisser-aller spirituel imprégné d'un parfum vivace de jeunesse, et dont l'artiste détaille avec un amoureux plaisir de dilettante, d'une touche preste et souple et caressante, les couleurs finement amorties, relevées par endroits d'un réveil doucement voluptueux. Et nous ne savons rien de plus séduisant que les panneaux latéraux de ce triptyque, paisibles coins qu'emplit une demi-nuit tiède et brune, à peine dérangée par la veille somnolente d'une toute petite lampe abritée d'un délicat abat-jour jaune. Elle est ravissante dans la pénombre, cette petite lampe; c'est merveilleux de voir quel calme, quel rapetissement discret, quel respect, dans l'attente du maître du logis elle communique à d'humbles objets, aperçus confusément.

Citons encore ces quelques coins de Liège, que M. Masson évoque avec la même vision joyeuse et fraîche : *l'Escalier de la Fontaine*, d'où la ville nous apparaît avec cet attrait tentant qu'elle prend toujours lorsque nous revenons des faubourgs tristes : le dôme de l'église Saint-Jean, entre les arbres des vieilles demeures, se montre véritablement transfiguré par la splendide lumière blonde qui l'enveloppe; la *Rue du Péry*, où, au bout d'une venelle étroite et sombre, une souriante façade jaune, percée de petites fenêtres expansives, nous révèle toute la gaité simple et vieillotte des petites boutiques de faubourg.

Il est vraiment réconfortant de s'imaginer l'avenir artistique d'un peintre qui débute de façon aussi brillante.

FREDERIC COËRS

A L'UNIVERSITÉ NOUVELLE

Conférences de M. Calvocoressi.

« Les Origines de la musique de clavecin ».

« Le Lied russe ».

Deux causeries consacrées aux origines de la musique de clavecin, de Cabezon à J.-S. Bach, c'est bien peu pour un sujet aussi vaste et aussi compliqué. Aussi M. Calvocoressi a-t-il dû s'en tenir à quelques lignes très générales et au commentaire rapide de l'admirable programme composé par M. Nin. Élégalement présenté, le sujet a paru d'autant plus attrayant qu'il est fort peu connu à Bruxelles. D'autre part, l'éloquence des exemples musicaux, dont un grand nombre était une véritable révélation pour la plupart des auditeurs, a contribué à doubler l'intérêt des deux séances.

M. Nin est un grand artiste dans toute la force du terme. Ce qu'il joue, il l'a étudié à fond, à tous les points de vue. Technique pure et sens du rythme sont chez lui irréprochables, mais ce qui le distingue de beaucoup d'autres artistes, c'est que sa compréhension des œuvres est à la fois savante et émotive : savante, en ce sens qu'il connaît la partie historique et évolutive de chaque morceau; émotive en tant qu'il a un culte fervent pour ce qu'il joue et qu'il met son cœur aussi bien que son esprit au service de ses interprétations. Il est de ceux qui, dédaignant les opinions moyennes et l'éclectisme de la foule, savent s'infliger à eux-

mêmes une noble discipline qui les protège contre toutes compromissions.

Le programme qu'il a exécuté mériterait une analyse complète et pourrait être l'occasion d'une longue étude synthétique, que le manque de place m'empêche de faire ici. Les Ecoles espagnole, anglaise, italienne, française, flamande et allemande ont tour à tour défilé devant l'auditoire; représentées chacune par leurs maîtres les plus significatifs, elles sont apparues en une succession de tableaux qui furent comme autant de reflets aux couleurs riches et variées, de périodes d'art disparues mais combien dignes d'être ressuscitées!

Dirai-je le caractère primitif, encore si dépendant des modes d'églises, des Ecoles du XVI^e siècle et de la première moitié du XVII^e? La gravité et la noblesse de l'Espagnol Cabezon, l'originalité, la fraîcheur des virginalistes anglais contemporains de Shakespeare, la beauté antique d'un Frescobaldi, l'étrangeté rêveuse d'un Froberger, l'esprit novateur, allié à une rare sincérité et à un esprit merveilleusement inventif, de Chambonnière et de Louis Couperin, qui marquent une étape si importante dans la création progressive des modes majeur et mineur, que J.-S. Bach érigea bientôt en système? Rappellerai-je, — pour parler d'une époque plus récente, mieux armée pour la perfection technique, — les audaces pianistiques de D. Scarlatti, la verve de Couperin le Grand, la richesse harmonique de Rameau, l'aimable élégance du Flamand Viocco, nourri à l'école des Couperin et des Corelli, la profondeur et le raffinement des Pachelbel, la nouveauté pittoresque des *Sonates bibliques* de Kuhnau, enfin le pas décisif réalisé par J.-S. Bach? M. Nin accomplit le noble devoir de répandre sur les œuvres de ces maîtres la lumière pure de son talent volontairement impersonnel et de les montrer ainsi dans toute leur authenticité, dans toute leur beauté originaire.

M. Calvocoressi est un « spécialiste » en matière de musique russe. On connaît de lui de nombreuses traductions de lieder russes. Aussi sa causerie de jeudi présentait-elle un attrait tout particulier; mais, préférant laisser parler les œuvres, il ne lui a donné qu'une extension relativement faible. Insistant tout d'abord sur les raisons pour lesquelles la musiquerusse moderne s'est développée d'une manière originale et indépendante des écoles de l'Europe occidentale, caractérisant ensuite les diverses manifestations de l'âme russe dans le lied, il a terminé sa conférence en parlant avec quelques détails de Moussorgsky, de Borodine, de Rimsky Korsakow et de Balakirew, dont un certain nombre de lieder figuraient au programme.

M^{lle} Elisabeth Delhez et M. Léopold Bracony avaient assumé la tâche d'interpréter ces œuvres, dont le caractère spécial est si difficile à rendre. Tous deux ont montré de rares qualités d'intelligence. M^{lle} Delhez a parfaitement mis en valeur la verve sauvage, tour à tour légère, pathétique et ironique, de Moussorgsky, le raffinement de Borodine, la couleur de Rimsky et l'originalité de la ligne mélodique de Balakirew. A signaler surtout sa façon de chanter *La Pie* et *la Berceuse du Laboureur* de Moussorgsky, et l'impressionnisme *Brises*, *Murmures* de Balakirew.

La belle voix de M. Bracony et sa compréhension si vivante ont fait merveille dans *le Kallistrate* et *le Trépak* de Moussorgsky et dans *la Vision* de Balakirew, d'un mysticisme dramatique si curieux.

Les accompagnements de ces différents lieder ont tous une valeur individuelle importante et nécessitent à eux seuls une étude de technique et d'interprétation aussi importante que celle qui incombe aux chanteurs. M. Raymond Moulart les exécuta d'une manière en tous points remarquable.

CH. V.

AU CONSERVATOIRE

L'œuvre choral de Franz Schubert est peu jouée. Elle est pourtant abondante et offre des combinaisons multiples : chœur d'hommes à huit voix avec instruments à archets, chœur d'hommes

accompagnés de quatre cors, chœur à huit voix avec orchestre, chœurs avec soli et accompagnement de piano, etc. Le maître viennois écrivit de nombreuses œuvres religieuses, six messes, un oratorio, des *Tantum ergo*, *Stabat Mater*, un psaume pour solo de baryton et chœur mixte. Le psaume XXII, *Dieu est mon berger*, pour quatre voix de femmes avec accompagnement de piano, était inscrit au programme du troisième concert du Conservatoire. Il reflète avec un charme limpide la personnalité sensible, aux inspirations si aisées, du génie fécond et sincère qui créa le *lied* allemand. La transcription pour huit harpes et orgue de M. Gevaert n'a pas paru heureuse. Si les jeux doux de l'orgue épousaient avec assez de bonheur les flexions des voix féminines, le tic-tic desséchant des arpèges à l'unisson des harpes donnait inutilement à un accompagnement qui n'est conçu que comme soutien effacé une importance insolite et agaçante.

Quelque minime que soit l'importance de ce numéro du programme, il faut en souligner l'intention et y applaudir. Le Conservatoire, en révélant de pareilles œuvres, reste dans le rôle pour quoi il est institué. On n'en saurait dire autant des œuvres d'un répertoire trop fréquemment éprouvé, comme la *Symphonie écossaise* de Mendelssohn et la *Symphonie inachevée* de Schubert. L'ouverture d'*Eléonore*, — n° 3, naturellement, — ne pouvait manquer à la fête. Les privilèges dont bénéficie l'entreprise des concerts du Conservatoire lui créent de plus hauts devoirs artistiques.

H. L. B.

AU CERCLE ARTISTIQUE

Les Séances de Trios.

Ce furent des séances où la trinité (sans grand T) joua un grand rôle. Jugez-en :

Trios, donc trois instruments et trois artistes; enfin, trois séances, répondant à trois aspects différents de l'évolution musicale : classicisme, romantisme, modernisme.

Trois artistes parfaits : M. Cortot, M. Thibaud, M. Casals, se comprenant admirablement l'un l'autre, comprenant à fond les œuvres exécutées, abdiquant, avec une rare humilité, leur originalité personnelle, mais non leurs qualités transcendantes, au profit des maîtres dont ils font revivre la pensée... De plus, exécutions soignées dans les moindres détails, et donnant vraiment l'impression de l'idéal.

Mais que cette division en trios classiques, romantiques et modernes est donc arbitraire! Certes, le Trio en *sol* de Haydn et le Trio en *mi* de Mozart sont bien classiques, si l'on prend ce mot dans le sens qu'on lui donne le plus généralement. Mais comme le Trio en *si* bémol de Beethoven (1814) brise déjà ce cadre avec un remarquable esprit de révolte, et comme, sans être vraiment romantique, il fait la part grande à l'individualité!

Romantique, le Trio en *si* bémol majeur de Schubert (1827)? Allons donc! Je ne connais rien de moins romantique. C'est la musique d'un enfant viennois, qui aime Vienne et sa bonne humeur, le peuple et ses chansons, la campagne et sa fraîcheur. Tout ce Trio respire un bonheur sans mélange, une ivresse délicieuse, une insouciance sans pareille... Romantique le Trio, op. 49 de Mendelssohn? En rien! en rien! Cette musique trop confortable, trop bien faite, trop satisfaite d'elle-même, est celle d'un homme que les rêves romantiques n'ont jamais pu hanter. Je ne comprends pas le succès qu'a eu l'*andante* de ce Trio; cela est fade comme une madone de Carlo Dolci! Mais le Trio en *ré* mineur de Schumann (1847), est d'un indiscutable romantisme, d'un romantisme maladif, qui donne le malaise tant il est accentué dans l'expression de la mélancolie tragique: c'est l'état d'âme d'un malheureux irrémédiablement perdu dans la douleur et qui n'a plus l'énergie de sortir de son désespoir et de revenir à la vie; aussi ce trio fait-il penser avec insistance au personnage de Manfred.

Parmi les trios dits *modernes*, il s'en trouvait un qui requerrait

spécialement l'attention : le Trio en *fa dièse* mineur de César Franck. Composé en 1841, antérieur à celui de Schumann, il marque une direction nouvelle dans la musique de chambre; il inaugure la forme « cyclique » que le maître reprendra avec tant de bonheur au cours de la dernière période de son activité, et « il présente, dans son dernier mouvement, des gradations de teintes dues aux combinaisons tonales dont Franck tirera plus tard un si grand parti (1) ». L'impression produite par ce Trio a été grande: ses effets de lumière et d'ombre, vivement mis en valeur par les interprètes, ont donné l'impression d'une force et d'une originalité peu communes, ainsi que d'une extraordinaire générosité juvénile.

Les deux autres trios modernes étaient de Brahms et de M. Saint-Saëns. Celui de Brahms, op. 101 (vers 1887), conçu dans une forme classique renouvelée et enrichie, est une belle œuvre, noblement pensée et réalisée avec amour. Quant au Trio de M. Saint-Saëns (op. 92), il commence par un *allegro non troppo* fort bien écrit; mais les quatre mouvements qui suivent sont bien faibles et peu sérieux, sauf le dernier, dans lequel on retrouve l'ingéniosité et la maîtrise d'écriture de l'*allegro* du début.

CH. V.

BIBLIOGRAPHIE

Quelques Étapes, par le comte d'ARSHOT (1).

Dans son livre, le comte d'Arshot nous promène en Suède, en Russie, à Vienne, à Corfou, en Orient. Les lecteurs qui y chercheront des documents inédits sur tous ces endroits seront un peu déçus. L'auteur ne voyage pas en reporter, le carnet en main. Pour lui, comme pour Amiel et Octave Pirmez, un paysage n'est pas autre chose qu'un état d'âme. L'impression qu'il lui laisse est toute sentimentale et se résoud en rêverie. Aussi son livre est-il plutôt un recueil de poèmes en prose qu'une collection de notes de voyage. C'est un poète qui, en un style souple et caressant, amoureusement travaillé, ressuscite des souvenirs et réveille les émotions qu'il a ressenties devant la mer, devant un lac, devant le tombeau d'un moine, devant une ancienne église, sous les voûtes du palais d'Achilleion où flotte toujours la belle, hautaine et douloureuse figure de l'impératrice Elisabeth. Ces souvenirs et ces émotions prennent la teinte et la couleur des choses auxquelles ils sont liés. Ils leur font une parure à la fois riche et triste, où resplendissent toutes les nuances des feuilles mortes. Les lieux que nous avons quittés, même quand nous n'y avons passé que quelques heures, ont gardé une parcelle de nous-mêmes. Il y a de la mort accrochée à leur beauté. Il nous rappelle que le temps passe, que l'heure fuit, que la vie s'écoule. C'est ce sentiment qui domine dans le livre de M. d'Arshot; chaque chapitre est une sorte de courte élégie dont la grâce fine est tout imprégnée de mélancolie.

H. K.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Lundi soir, au Parc, après la représentation de l'*Impasse*, pièce inédite de M^{me} Camille Candièrre, auteur belge, deux messieurs tenaient les propos suivants :

« C'est archi-mauvais, disait l'un. On voit bien que c'est une pièce belge!... »

« C'est évident! ajoutait l'autre. Il faut en prendre notre parti, et faire faire nos pièces à Paris... »

Voilà où aboutit la complaisance des directeurs de théâtre à l'égard d'œuvres comme l'*Impasse*. Sans le vouloir, en leur

(1) Voir *César Franck*, par VINCENT D'INDY, p. 86.

(1) Bruxelles, Lacomblez.

accordant l'hospitalité luxueuse de leurs théâtres, ils font le plus grand tort à notre littérature dramatique. Le public se convainc de plus en plus que nous sommes incapables de construire une pièce supportable. L'excellente impression produite par les *Étapes* de M. Van Zype est donc de nouveau affaiblie et le terrain gagné se trouve en grande partie reperdu.

Ce n'est pas à dire que *l'Impasse* soit totalement dépourvue de qualités : il y a là un sujet et quelques situations, mais l'auteur n'a pas encore assez de métier pour avoir su en tirer parti. Son esprit, sa grâce bien féminine et les quelques jolies scènes de l'ouvrage n'ont pas suffi à faire oublier l'incohérence de l'action et la naïveté des sentiments exprimés par les personnages. D'ailleurs, nous ne portons aucun jugement défavorable sur le talent futur de M^{me} Candièrre. L'expérience lui viendra avec le travail et rien ne nous permet de croire qu'elle n'écrira pas bientôt des pièces remarquables. Nous tenons simplement à signaler ici le danger qu'il y a à produire, devant un public narquois et déjà mal disposé à l'avance, des pièces belges qui ne soient pas tout à fait bonnes : le public rit, comme l'autre soir, et se voit bien aise de constater que ses préventions ne le trompent pas et que le théâtre belge, décidément, ne vaut pas la peine qu'on y fasse attention. Tout en regrettant que ce soit l'œuvre d'une aimable femme, au surplus bien douée, qui nous ait amené à faire ces remarques nécessaires, nous croyons qu'il est indispensable que nos directeurs de théâtre se montrent fort circonspects, surtout en ce moment, dans le choix des pièces belges dont ils donnent la primeur à leurs abonnés.

La Piste de M. Victorien Sardou, qui venait après *l'Impasse* sur le programme de la même soirée, ne pêche pas, elle, par des défauts du même genre, et c'est bien plutôt, on s'y attend du reste un excès d'habileté que l'on serait en droit de lui reprocher. Convenons toutefois que nous avons pris un réel plaisir à cette pièce rapide, mouvementée et amusante où se retrouvent toutes les qualités, en quelque sorte traditionnelles, de l'auteur des *Pattes de Mouche*. Est-il besoin de conter l'anecdote ? La trouvaille malencontreuse d'un petit bleu met un mari sur la piste de l'adultère de sa femme. Mais celle-ci a été mariée deux fois. Est-ce du temps du premier ou du second mari qu'elle oubliera ses devoirs ? Question palpitante que toute une famille cherche à résoudre au milieu de complications d'une drôlerie presque vaudevillesque. Naturellement, l'affaire se termine le mieux du monde et à la satisfaction générale. M^{mes} Archainbaud et Simonnet, MM. Gorby, Carpentier, Barré, Richard et Ceuille jouent dans le mouvement voulu cette pièce aussi plaisante que peu littéraire.

Bien peu littéraire également, la septième matinée littéraire, au même théâtre. On y donnait deux pièces d'Auguste Jouhaud, le plus fécond auteur dramatique belge. Jouhaud, nous a appris M. Garnir dans sa conférence préliminaire, a écrit neuf cents pièces. C'est tout bonnement effrayant. Il est vrai que si elles ressemblent toutes à *la Sœur de Calino* ou à *la Folle de Waterloo*, cette production extraordinaire n'a pas dû beaucoup lui fatiguer les méninges. D'ailleurs il est mort à quatre-vingt-deux ans, après avoir connu toutes les déveines et avoir bu la coupe de douleur jusqu'à la lie. Ne disons pas de mal de ses deux pièces représentées au Parc. Paix à ces cendres ! Mais n'omettons point de louer M. Garnir de sa spirituelle causerie. Son sujet était bien ingrat : il en a tiré un excellent parti et le public l'a rappelé d'enthousiasme. C'étaient, je pense, ses débuts dans l'art difficile de la conférence : ils ont été remarquables.

M. Fonson, directeur de l'Olympia, a décidément la main heureuse. La plupart des pièces qu'il représente, tout en attirant longtemps la foule, ne laissent pas de prétendre à quelque valeur littéraire. Il en est ainsi de *Mademoiselle Josette, ma femme*, la gentille comédie-vaudeville de MM. Gavault et Charvey, que son coquet théâtre nous donne en ce moment. Il faut aller voir *Mademoiselle Josette*. Chacun se plaira à l'aventure comico-sentimentale de cette folle jeune fille qui doit être mariée dans un délai indiqué si elle tient à recueillir l'héritage considérable d'une parente un peu toquée. Mais le fiancé de son cœur, un anglais, va partir incessamment pour un voyage d'affaires autour du

monde. Que faire ? C'est bien simple : elle épousera son parrain, quadragénaire qui n'a pas encore dételé : mariage fictif, naturellement, et que le divorce cassera au moment du retour de l'Anglais. Parrain et filleule ont compté sans l'amour qui vient toujours quand on ne l'appelle pas, quand on n'a que faire de son encombrante petite personne. Ils s'aiment, se le disent, se le prouvent, en dépit de tous leurs serments. Et l'Anglais aurait le droit de leur réclamer à tous deux des comptes sévères, si lui-même n'avait convolé en justes nocces dans un pays lointain. Voilà qui est charmant. M^{lle} Delmar, MM. Tréville et Normand et toute la troupe de l'Olympia jouent d'une façon mieux que parfaite, si j'ose ainsi dire, cette idylle ultra-moderne. Grâce à eux, *Mademoiselle Josette* aura, à Bruxelles, un long et mérité succès.

Je crains bien qu'il n'en soit pas de même de *la Caroline*, vaudeville allemand de Blumenthal, adapté par MM. Vaucaire et Galipaux, que l'Alcazar représente en ce moment. Son intrigue, quoique compliquée à souhait, ne peut faire oublier la lourdeur d'une verve toute germanique. Laissons cette négligeable production et terminons ces notes rapides en signalant le succès de la dernière matinée mondaine de l'Alcazar, où l'on a entendu un charmant à-propos de M. Du Plessy sur Offenbach, sa vie, sa musique, son œuvre, et aussi sur la pantomime ; puis des romances et airs d'Offenbach chantés par M^{lle} Favart, MM. Dupuis et Maire. On a assisté ensuite à une pantomime bien venue de M. Maurey, musique de Berger : *Pochard*, où l'on voit Pierrot rentrer ivre chez lui et poignarder un mannequin, croyant tuer sa femme. Pierrot, c'était M. Maury des Galeries, qui a été excellent. La séance se terminait par la représentation d'un acte d'Offenbach, *la Rose de Saint-Flour*, dans lequel il y a des choses charmantes, notamment la bourrée, chantée et dansée par les trois personnages Auvergnats qu'il met en scène. M^{lle} Favart, MM. Maire et Dupuis s'y sont distingués.

G. R.

PETITE CHRONIQUE

M. Émile Claus s'est embarqué la semaine dernière pour l'Amérique où il va représenter avec M. René Billotte, de Paris, les peintres d'Europe au jury de l'Exposition internationale de Pittsburg organisée par l'Institut Carnegie.

« C'est la première fois, nous écrivait-il en nous faisant ses adieux, que je manquerai l'ouverture du Salon de la *Libre Esthétique*. » L'excellent peintre y expose une toile superbe, *les Moissonneurs* et plusieurs tableaux et pastels de moindre importance.

Expositions ouvertes :

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. — *Salon de la Libre Esthétique*. Exposition rétrospective d'Eugène Carrière. Exposition collective de « Vie et Lumière ». De 10 à 5 heures (3 mars-3 avril). Auditions de musique moderne le mardi, à 2 h. 1/2.

CERCLE ARTISTIQUE. — Exposition A. Marcette, J. Merckaert et M. Melsen.

SALLE BOUTE (134, rue Royale). — Œuvres de M^{me} S. Gatz, MM. E. Tillmans, D. Van Roy, F. Verheyden, W. Thiriart, P.-N. de Kessel, J. Parmentier, J. Lemayeur, P. Vanderlinden et L. Faille.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 heures, audition du *Faust* de Schumann aux Concerts populaires, sous la direction de M. S. Dupuis.

M^{lle} Blanche Selva et M^{me} Laure Flé prendront part avec MM. Marcel Labey, Émile Chaumont et Jacques Kuhner au premier concert de la *Libre Esthétique*, fixé à mardi prochain, à 2 h. 1/2. Au programme : première audition du Trio d'Albéric Magnard pour piano, violon et violoncelle et de la transcription à deux pianos, par M. Labey, de *Jour d'été à la Montagne* (Vincent d'Indy).

M^{me} Laure Flé interprétera des mélodies nouvelles de Ch. Bordes, P. de Bréville et M. Labey.

MM. Édouard Deru et Georges Lauweryns vont consacrer à l'Histoire de la Sonate (piano et violon) une série de séances au cours desquelles ils exécuteront des œuvres de Vitali, Corelli, Lacatelli, Veracini, Tartini, Leclair, Haendel, Bach, Mozart, Beethoven, Brahms, Grieg, Sjögren, Sinding, Franck, Saint-Saëns, d'Indy, Reger, Strauss, etc.

L'audition de début de cette artistique entreprise aura lieu prochainement.

M^{me} Julia Merten-Culp donnera un *Lieder-Abend* à la Grande-Harmonie mercredi prochain, à 8 h. 1/2. Location chez Breitkopf et Hærtel.

Le festival Beethoven, objet de la 3^e série des concerts Durant, sera donné au Théâtre de l'Alhambra dimanche prochain, à 2 h. Le violoniste W. Burmester exécutera le Concerto et les deux romances pour violon. — Location : Maison Katto, 46-48, rue de l'Ecuyer. (Tél. 1902).

Le pianiste Wilhelm Backaus, qui remporta le prix Rubinstein en 1905, annonce un Récital à la Grande-Harmonie, le mardi 19 mars. Pour tous renseignements, s'adresser chez Breitkopf et Haertel.

M^{lle} Henriette Eggermont, pianiste, donnera son récital annuel à la Grande-Harmonie le mardi 26 mars, à 8 h. 1/2.

Le programme comprendra des œuvres de Schubert, Mendelssohn, Schuman, Chopin et Liszt.

M^{lle} Mary Garden reviendra la semaine prochaine à Bruxelles, pour donner au théâtre de la Monnaie trois dernières représentations de *Pelléas et Mélisande*. Celles-ci sont fixées aux lundi 14, jeudi 14 (en matinée) et samedi 16 mars.

On répète assidûment la *Salomé* de M. Richard Strauss, qui passera à la fin du mois.

M. Camille Bloch fera à l'Université nouvelle, demain et après demain, à 8 h. 1/2, deux conférences sur le *Mouvement actuel des études dans l'histoire économique et sociale de la Révolution française*.

M. L. Piérard fera mardi prochain, à 8 h. 1/2, à la Section d'art et d'enseignement populaires de la Maison du Peuple, une conférence sur *la Vieille Chanson boraine et l'Esprit wallon* (audition par M. A. Harvengt, baryton).

On nous écrit de Luxembourg :

Le deuxième concert du Conservatoire a obtenu le succès le plus vif. M. Vreuls, qui poursuit vis-à-vis du public en même temps que des élèves un but hautement éducatif, avait cette fois composé un programme méthodique fait de deux éléments distincts : la musique symphonique de Haydn à Beethoven,

— la musique dramatique française au XVIII^e siècle : Rameau, Gluck, Grétry, Monsigny, Méhul. Les professeurs de la maison, M. Simon et M^{me} Cornevin, ont été chaleureusement applaudis et rappelés après leurs airs d'*Ariodant*. On admire l'autorité de M. Vreuls, le maître érudit et l'énergique directeur qui a su, en peu de mois, discipliner un orchestre aux exigences les plus subtiles de sa compréhension musicale et en obtenir les exécutions les plus précises et les plus nuancées.

Signalons parmi les intéressantes manifestations musicales de cet hiver le festival Chausson organisé au Havre le 20 février par le *Cercle de l'Art Moderne*, et donné avec le concours de M^{lle} Luquiems, de MM. Ricardo Vinès, Willaume, Macon et Feuillard. Au programme : *Paysage*, *Quelques Danses*, la *Chanson perpétuelle*, une série de lieder, le quatuor en la majeur. Cette séance, qui eut un succès unanime, avait été précédée d'une intéressante conférence de M. Camille Mauclair sur Ernest Chausson et son œuvre.

Le *Guide Musical*, parlant de la réduction à deux pianos faite par M. Marcel Labey de la récente œuvre symphonique de M. Vincent d'Indy : *Jour d'Été à la Montagne*, jouée à la Société Nationale, annonce que cette réduction avait été exécutée déjà en 1903 par M. Risler.

L'œuvre elle-même fut composée par M. d'Indy en 1905. M. Risler en eut sans doute l'intuition....

Pour paraître prochainement : *Eugène Carrière*, le peintre de la famille, jugé par la presse. Illustration d'après le maître par Marguerite Carrière. Édition de luxe : 5 fr. ; édition populaire, 50 cent. A Paris, publication Ch. Roux, 67, rue Rochechouart.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^{ie}
16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

FERNAND KHNOPFF

PAR

L. DUMONT-WILDEN

Une luxueuse monographie, format grand in-8^o, contenant une trentaine de reproductions dans le texte et 33 planches hors texte, en héliogravure, en phototypie et en typogravure.

Prix : 10 francs.

Il a été tiré de cet ouvrage une édition de luxe de 50 exemplaires numérotés : de 1 à 50, imprimés sur papier impérial du Japon, texte réimposé et format agrandi.

Ces exemplaires contiennent en outre une *pointe-sèche originale signée de Fernand Khnopff* et une reproduction en héliogravure, tirée en taille-douce de *l'Impératrice*, faisant partie des collections de S. M. l'Empereur d'Autriche.

Prix : 40 francs.

Vient de paraître chez MM. A. DURAND & Fils, éditeurs
4, place de la Madeleine, Paris.

VINCENT D'INDY. — *Jour d'été à la Montagne* (op. 61). I. Aurore. — II. Jour. — III. Soir.
Réduction pour piano à quatre mains par M. MARCEL LABEY. — Prix net : 10 francs.

Id. — *Choral Varié* (op. 55) pour saxophone solo (alto ou violoncelle).
Réduction pour piano à quatre mains par M. JACQUES DURAND. — Prix net : 3 fr. 50.

HENRI BUSSER. — *Le Jour et l'Ombre* (H. DE RÉGNIER), solo de soprano et chœur pour voix de femmes. — Prix net : 2 francs.

Id. — *A la Rivière* (J. ROYÈRE), solo et chœur pour voix de femmes.
Prix net : 2 fr. 50.



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50.
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

ANTÉE

Revue mensuelle de littérature.

Le numéro, 60 centimes. — L'abonnement, 6 francs l'an.

COLLABORATEURS RÉGULIERS

MM. Michel Arnauld, André Gide, Albert Giraud, Laurent Tailhade, Henri Ghéon, Maurice Wilmette, Remy de Gourmont, Maurice Denis, Jacques-E. Blanche, Jacques Copeau, Lucien Jean, Henri Vandeputte, Joseph Bossi et Eugène Monfort.

ARTHUR HERBERT Ld, éditeurs, Porte Sainte-Catherine. BRUGES.

Numéro spécimen envoyé sur commande.

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

le mardi 5 mars et quatre jours suivants
d'une importante réunion de

LIVRES, ESTAMPES ET DESSINS

provenant des collections de

feu M. J.-V. DE LE COURT, Premier-Président de la Cour d'appel de Bruxelles, Vice-Président du Conseil d'administration de la Bibliothèque Royale, etc., et de M. X..., bibliophile, membre du corps diplomatique étranger, à Bruxelles.

La vente aura lieu à 4 heures précises, par le ministère de l'huissier L. Cox, en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 14, rue de la Chancellerie, près la Collégiale Sainte-Gudule.

Le catalogue, comprenant 1312 numéros, se vend 50 centimes.

Exposition chaque jour de vente, de 10 heures à midi.

La Presse Européenne

Coupages de journaux artistiques, commerciaux, politiques et financiers

Bruxelles, 54, rue de Longue-Vie.

VILLE DE BRUXELLES

Le Notaire E. Vaes, rue du Chêne 14, à Bruxelles vendra publiquement, en la Galerie J. et A. Leroy Frères, rue du Grand-cerf, 6, à Bruxelles le mardi 5 mars 1907, à 2 heures, les

TABLEAUX AQUARELLES, OBJETS D'ART

Piano Erard en noyer sculpté
dépendant de la succession de M. HENRI LE ROY

ŒUVRES de Clays (P.-J.), Cuno (Pauline), Delpy (H.-C.), De Moter (David) et Goupil (Jules), De Moter (David) et Koller (Guillaume), Dieterle (Marie), Kuhstohs (P.), Goupil (Jules), Saint-Jean, Stevens (Alfred), Verboeckhoven (Eugène), Verhas (Franz), Willems (Florent), etc ..

EXPOSITIONS

Particulière	Publique
le dimanche 3 mars 1907	le lundi 4 mars 1907
de 10 heures à 3 heures	

Le catalogue se distribue en l'étude du Notaire et chez MM. J. et A. Le Roy Frères, place du Musée, 12, et rue du Grand-Cerf, 6, à Bruxelles.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS
PRIX MODÉRÉS

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Sonates à Kreutzer (suite et fin) (F. MALLIEUX). — Edmond Jaloux (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Le Parc de Bruxelles (H. MAQUET). — Expositions (O. M.). — A la Libre Esthétique : *Premier Concert* (H. L. B.). — Au Cercle Artistique : *La Séance Reyer* (Ch. V.). — Vente de la collection Georges Viau. — Chronique théâtrale (Georges Rency). — Petite Chronique.

SONATES A KREUTZER ⁽¹⁾

A tout cela, il se rencontre une difficulté technique. Elle naît de la différence qui existe entre les Beaux-arts. Elle se justifie en raison. Peu de mots suffiront à en préciser le caractère. Aucun des arts ne cherche à représenter le réel sous tous ses aspects : ils le suggèrent. L'un ne conserve que les formes, un autre que les couleurs ou les contours, un troisième que les signes du langage ; la musique n'emploie que les sons. Et cepen-

(1) Suite et fin. Voir notre avant-dernier numéro.

dant, chacun veut tout dire. La couleur veut exprimer le murmure des forêts, le rire des buveurs, les gestes qui se succèdent. Les mots veulent remplacer les couleurs et les formes. Les harmonies prétendent exprimer au mieux ce qui n'est point sonore en soi, la tristesse ou l'amour, l'immensité du ciel bleu ou la solitude de la montagne, et elles ont sans doute raison.

Pas un art qui ne veuille rendre ce qui, dans la nature, se manifeste par des moyens autres que les siens. Et pour cela il altère la réalité dans un certain sens. Si tout doit se traduire par des couleurs et du dessin, même ce qui ne possède ni couleur, ni dessin, l'artiste ne reproduira point les surfaces colorées avec leurs valeurs justes, car c'est avec les mêmes valeurs qu'il devra symboliquement représenter le mouvement dans l'immobilité, un caractère moral, que sais-je encore ? et le spectateur ne devinerait pas...

Tout le monde connaît le prodigieux mouvement du coursier sur lequel Velasquez a placé un infant d'Espagne. Le plus humble photographe démontre que cet élan unit des efforts contradictoires. On connaît aussi le portrait de Charles-Quint vieilli et désabusé que Titien peignit en son hiver. Il est bien sûr que le monarque n'eut jamais à la fois tous ces plis au visage, ni toutes ces couleurs : le peintre a transposé. Le graveur fait de même qui, avec du blanc et du noir, nuance tous les aspects d'un tableau. Il se garde de conserver aux ombres et aux clairs leurs valeurs originales. Il établit entre les dégradations un rapport nouveau que lui suggèrent les moyens dont il dispose.

La musique n'échappe pas à la règle. Elle exprime

par des sons nos cris, nos paroles et nos chants ; elle modifie ainsi leurs rapports ; elle donne très bien, par des sons, des impressions d'ombre et de clarté ; encore une fois, elle altère les rapports de la lumière et du bruit : chacune de ces altérations en commande d'autres, sinon l'ensemble ne se coordonnerait pas. Elle va donc construire une réalité artificielle, transformer toutes nos émotions.

Le « point de vue » musical diffère de tout autre. Les notes ne remplissent pas dans la mélodie un rôle aussi déterminé que les mots dans la phrase : sujet, verbe et complément ; aussi, pour clore la période, les rappels de la tonique reviennent à satiété, les accords parfaits se multiplient à étourdir l'oreille. On applaudit les symphonies de Mozart qui se terminent par une demi-douzaine d'accords pleins. On sifflerait un conférencier qui répéterait cinq fois sa dernière phrase. Et les subterfuges que le musicien emploiera pour expliquer ce qu'un peintre ferait voir d'un coup de pinceau, ce qu'un poète annoncerait en un vers ! Des vols d'arpèges pour décrire un paysage clair, un rythme brisé perpétuel pour marquer un désordre, une pédale obstinée pour déceler une force méchante.

Cela peut requérir moins de temps que la prose, cela peut en demander beaucoup plus. De même pour le geste. La musique a ses périphrases. Que va faire le danseur durant ces embarras et ces longueurs d'expression ? La pensée ne comporte pas un geste qui s'attarde, — et il est paralysé !

L'obstacle est réel. Il n'est pas invincible : le sculpteur qui travaille un marbre veiné n'arrive-t-il pas à empêcher que l'œil s'arrête aux caprices de la pierre ? Terpsichore modifiera son geste pour l'adapter à la perspective aérienne de la musique, et remplacer par une autre la convention scénique du ballet ; transposition nouvelle des moyens, sans plus. Parce qu'elle ne présente à l'esprit aucune pensée définie, aux yeux nulle image précise, la musique devient le plus véhément des arts : elle amplifie pour se faire comprendre. Et il est dans sa mission de le faire. Elle amplifie : n'est-ce pas dire qu'aux mi-clartés, à d'insaisissables murmures, elle prête une vie et un mouvement ? Qu'elle traduit des drames très intimes qu'aucun geste ne trahit, qu'un frémissement de l'être diminue ? Ne connaissons-nous pas des heures où nous ne voulons rien voir ? Il y aurait sacrilège à violer l'ombre recueillie qui protège, dans les temples, les âmes pleines de confusion. L'âme de la musique a son jardin secret qu'il ne faut dévoiler. Peut-être, en de telles ténuités d'expression, le geste devra-t-il s'abstenir.

Les théories aux nets contours que nous avons exposées s'atténuent, en fin de compte, comme toute théorie s'assouplit à l'étude. Il reste vrai, pour celui qui simplifie les complexités, que la danse peut s'inspirer

de toute musique, et à toute musique joindre ses arabesques. Mais si elle reste dans la note fine de l'art, elle se gardera d'évoquer des lignes où se dérobe l'image du réel, elle craindra de matérialiser le rêve. Lorsque l'*Abendlied* de Schumann chantera sa mélancolie, et qu'une artiste le sculptera dans ses attitudes, celle-ci sera interprète au même titre que le chanteur, — un peu plus puisqu'elle inventera ses procédés de traduction.

Une œuvre plus complète sera née si la chorégraphie a deviné le drame qui étreignit le musicien, ou un drame parallèle, et si elle l'a reconstitué. Une œuvre différente sera née si la danseuse a vu que le musicien ne songeait, en écrivant, à aucune action, et si elle a donné l'équivalent plastique de belles sensations sonores. Miss Isadora Duncan, qui eut l'immense talent de réaliser l'un et l'autre, ne formula point, sans doute, avec cette abondance de métaphysique, les règles de l'art qu'elle voulut régénérer. Elle cherchait le secret de la beauté vivante et mobile des attitudes. Pour le découvrir, elle s'adressa aux peintres, aux sculpteurs, aux musiciens. Elle s'inspira de leurs inspirations. Un jour, elle fera un art indépendant de ce qui n'est encore que le reflet d'autres arts.

F. MALLIEUX

EDMOND JALOUX

M. Edmond Jaloux est un des écrivains les mieux doués de la jeune génération. Il lui est loisible d'écrire sur n'importe quoi, et non pas avec cette facilité terrible et inquiétante qui caractérise aujourd'hui certains nouveaux hommes de lettres. Tout ce qu'il dit, toutes les expressions de sa pensée ou de son rêve procèdent d'une lente et sérieuse méditation sur la vie. Une extraordinaire aisance d'élocution, un don précoce du style l'ont rendu remarquable il y a de cela longtemps, à l'époque où il était un tout jeune homme, et depuis, au lieu de s'arrêter là, de céder à la trop facile séduction de la virtuosité, il a étudié, regardé, comparé. Il a aimé la vie.

Cet amateur fervent des moralistes du XVII^{me} et du XVIII^{me} siècle a écrit des poèmes en prose d'un lyrisme et d'une intensité admirables, des sonnets et des stances d'une inspiration tout à fait particulières, des contes exquis ou terribles, et surtout des romans.

C'est comme romancier que M. Edmond Jaloux est le plus connu du public. Et, malgré la fécondité et la variété de son travail, c'est justice, au bout du compte, car c'est dans ses romans qu'il réveille le mieux, non pas lui-même comme personnage, mais lui-même comme imagination et comme observation.

La critique avec lui hésite. Son vieil amour des formules s'effare un peu devant l'apparence contradictoire de ces œuvres successives. Des uns ont classé M. Jaloux romancier mondain et élégant, et trouvent tout de même un peu audacieux et périlleux qu'il s'aventure à décrire des milieux « plus vulgaires. » Les autres ont découvert que, comme écrivain réaliste de sujets bourgeois, il était incomparable, mais qu'il avait peut-être tort de vouloir peindre des classes sociales plus élevées.

Ah ! tout n'est pas rose dans le métier de romancier ! Pierre Veber compare les auteurs d'aujourd'hui à des punaises acharnées sur le même vieux bois de lit. Le public n'est pas loin de partager cette manière de voir. Il va plus loin. Il parque les punaises. Il y en a qui n'ont le droit de faire leur gîte que sur le chevet, d'autres contre les montants, d'autres dans les moulures des pieds. A chacun son parc, son domaine et sa pâture. A vous, messieurs, les gens chics, et n'en sortez pas, s'il vous plaît ! Laissez les petits bourgeois à leurs peintres ordinaires. Ne marchez pas sur les brisées des voyous. Surtout ne touchez pas aux filles ni aux ouvriers. Le principe de la division du travail est sacré. L'œuvre romanesque du xx^e siècle doit ressembler à toutes les autres : elle doit être totale et anonyme. Les scolastes futurs auront du pain sur la planche.

Mais il y a, voyez-vous, des gens incorrigibles. M. Edmond Jaloux a l'air d'en être. Il publia *l'Agonie de l'amour*. C'est bien, on le classe. Ce sera le romancier pervers — symbolico-mondain. Tiens ! le voilà qui écrit *les Sangsues*. Bah ! tant pis ! Un jeune homme a le droit de changer une fois... *Les Sangsues* représentent du talent, tout peut encore s'arranger. Nous allons mettre là-dessus l'étiquette : argent-petit bourgeois-cruel. — Une mesure pour rien. Un an de repos. Patatras ! *Le Jeune homme au masque*. Inquiétude, hésitation. Les opinions se divisent en deux. Les grincheux n'admettent pas cet abus de confiance. Nous comptons sur une réédition perpétuelle et indéfinie des *Sangsues*. Nous sommes volés, bafoués. *Le Jeune homme au masque* est une pirouette indigne d'un honnête homme.

Nous avons le droit d'attendre de M. Edmond Jaloux une galerie de portraits de ratés, de pauvres gens, de fripouilles, d'envieux et de personnages embryonnaires. Il a failli à son mandat. Souhaitons qu'il se repente et qu'il s'en tienne là. Passe pour une fois. Il est jeune. Il n'a pas trente ans. De vingt-huit à cinquante ans, il peut refaire (à raison d'un volume par douze mois) vingt-deux fois *les Sangsues*. Nous attendons.

Les bienveillants acceptèrent de renouveler l'étiquette : M. Edmond Jaloux reconnaît que les petits bourgeois ne sont pas intéressants, que leur passions sont des passions d'infusoires. Il revient au roman élégant. Oublions ses anciennes erreurs et baptisons-le : lyrico-gracieux-dramatique. Nous pouvons encore escompter vingt-deux *Jeune homme au masque*. Rien n'est perdu.

Sur ces entrefaites paraît *l'École des mariages*. Chœur des grincheux : « M. Jaloux se repent. Il revient aux infusoires. Ah ! comme il les connaît, les cloportes ! C'est décidément le chantre des petits bourgeois et des jeux de l'envie et de l'argent ». Restrictions des bienveillants : « Ah ! non, non, nous ne pouvons plus suivre M. Jaloux. Un lyrico-gracieux-dramatique n'a pas le droit d'alterner avec le cloporte-infusoire. Il faudrait cependant choisir. Nous persistons à croire que son erreur est due à sa grande jeunesse. Vingt-neuf ans, pensez donc ! En réalité, M. Jaloux est et restera l'auteur du *Jeune homme au masque*. Nous continuerons à tenir comme non avenue toute œuvre de lui qui n'en sera pas la réédition plus ou moins pareille. Il a encore le temps de recommencer vingt et une fois ce délicieux roman d'élégance. »

Quant à ce qui est de s'informer de la pensée foncière de M. Edmond Jaloux et de la conciliation que peuvent avoir dans sa conscience ces idéaux différents, c'est une question tout à fait à part... Et cependant...

Et cependant c'est la seule chose qui vaille la peine d'être dite. M. Edmond Jaloux est un observateur doublé d'un tragique intense. Pour lui (et tous ceux qui savent vraiment le sens et l'intérêt de la vie) il n'y a ni situations, ni argent, ni échelle sociale ; il y a des passions, toujours pareilles sous tous les climats et dans tous les milieux, et ces passions n'ont de valeur que par le degré de force qu'elles prennent en tombant dans les âmes. M. Jaloux est un observateur des mœurs, oui, et c'est pour cela que toutes les mœurs l'intéressent et qu'il ne saurait se spécialiser dans l'étude des mœurs d'un certain monde ; mais c'est aussi, c'est surtout un amateur de caractères, et c'est pourquoi, malgré toute sa dilection pour les nuances sociales, ce qu'il préfère, c'est l'éternité et la similitude des tempéraments et des passions au-dessous de toutes ces nuances et malgré elles. Il prouve qu'il y a autant d'intensité de vie dans les rêves, les imaginations et les actes d'une vieille dame envieuse que dans les fantaisies et les ardeurs d'un jeune homme riche, beau et délicat. Il sait cela, et c'est pourquoi il aime tous ses héros. Il fait plus que les aimer, il les comprend. C'est un *physicien* redoutable. L'ardeur de son style et la richesse de ses images ne sont pas celles d'un lyrique qui déforme la vie selon son rêve, mais au contraire elles sont dues à la lente, à la consciencieuse exaltation de qui découvre peu à peu la raison et le mécanisme d'un phénomène. Et la preuve qu'il les comprend avec une intelligence supérieure à la banale sympathie d'un créateur pour ses personnages, la preuve, c'est qu'il comprend avec la même implacable finesse le jeu des événements impersonnels qui les aident ou leur font obstacle. Cet analyste, de qui on a déjà remarqué et admiré la rigoureuse et comme mathématique composition, est un des plus subtils découvreurs de *nuances* et de *dissonances* que je connaisse.

Nul comme lui ne sait introduire dans la structure d'un caractère le détail qui fait sentir la force, tout de même infiniment supérieure, de l'à-peu-près vital, de l'inconscient du désordre et du hasard. C'est très rare, cela. On ne l'a guère remarqué. Je songe à cette étonnante M^{me} Guitton qui vit pour une idée, tout le long d'un volume, mais pour qui cette idée, pourtant, n'est que confusément consciente, n'apparaît que par fragments successifs et jamais dans l'abominable horreur de son ensemble. Rappelez-vous son étonnement lorsque Sunbary (le type de l'homme qui voit mieux parce qu'il est en dehors de l'action) lui montre la totalité et le sens de son action.

De pareilles qualités disparaissent à l'œil inexercé du lecteur hâtif dans la trame sentimentale ou dramatique du livre. Elles sont cependant la marque du réaliste de race, j'entends celui qui a le sens du réel. Elles signent, chez les maîtres, les grands œuvres. Ce don, si peu fréquent, celui de comprendre à la fois et d'exprimer mœurs aussi bien que caractères, confère à M. Edmond Jaloux sa véritable valeur et en fait un romancier de premier ordre. D'autres diront les qualités de composition, d'intensité, de drame et de pensée de *l'École des mariages*. J'ai voulu insister surtout sur ce sens si spécial, si aigu des réalités de la vie. Jamais encore, comme dans ce roman compact et complet, solide et probe, il n'en avait fait preuve à ce degré.

FRANCIS DE MIOMANDRE.

LE PARC DE BRUXELLES (1)

Bruxelles, le 8 mars 1907.

MONSIEUR LE DIRECTEUR DE *l'Art moderne*,

« Je ne réponds jamais aux critiques de la Presse », disait mon prédécesseur et confrère feu Balat ; « même si l'on me traitait de voleur, je ne me défendrais pas ! ». Je pratique le même principe. La critique est libre ; les œuvres seules doivent répondre.

Il y a des cas cependant où l'artiste a le devoir de rompre le silence : c'est lorsque la critique, sous le couvert d'un journal sérieux et respectable, avance des faits matériellement inexacts ou émet des appréciations dont la bonne foi peut être suspectée.

L'Art moderne a publié dimanche dernier un article de M. Buls qui, sous prétexte de déplorer la suppression partielle des bas-fonds du Parc de Bruxelles et de défendre celui-ci contre les amputations dont il pourrait être encore l'objet, est une charge à fond contre le nouveau Palais du Roi, actuellement en construction.

J'admets que M. Buls discute l'emprise faite sur le Parc pour l'agrandissement de la Place des Palais ; aux raisons données *contre*, je pourrais en opposer *pour* ; mais soit ! Il ne m'appartient pas de prendre part à un débat dans lequel le public a le droit très légitime de se passionner : le travail est fini ; la transformation de cette partie de la Place est un fait accompli ; elle est donc livrée à la libre appréciation de tous.

Mais ce que je ne puis admettre, c'est que M. Buls se permette de « démolir » un édifice qui est loin d'être terminé, et qu'il est impossible de juger dans l'état où il se trouve.

Où M. Buls prend-il le droit de dire que l'architecte du Palais a gâté le cadre du Parc « par une façade mal proportionnée, dont le lourd toit repose, comme un géant difforme, sur une base trop faible » ?

Comment M. Buls peut-il se croire permis de parler ainsi ? Le toit n'est pas fait, la façade est encombrée d'échafaudages, les détails n'en sont pas dégrossis, la base en est invisible, le tout est caché par des matériaux et des palissades, les jardins qui doivent s'étendre tout le long du Palais ne sont pas même dessinés, — rien enfin n'existe de ce qui peut permettre même à un œil exercé de se rendre compte de l'ensemble du travail.... Et M. Buls, doctoralement, exécute, en quelques mots, « ce déplorable palais » que personne, — pas même lui, — n'a encore vu !

M. Buls, d'ailleurs, est aff-cté d'un prurit de critique qui s'étend à tout ce qui, à Bruxelles, s'est fait depuis qu'il n'est plus bourgmestre. Il développe ses idées sur l'art de bâtir les villes modernes avec une abondance et une clairvoyance qui font regretter à tout le monde qu'il ne les ait pas appliquées davantage quand il était notre premier magistrat communal. Avec de pareilles aptitudes, il aurait pu faire de Bruxelles une ville idéale. Hélas ! tout son œuvre se réduit à la restauration de la Tour-Noire et à la démolition de l'Eden-Théâtre ! Pour un tel homme, c'est peu.

Le zèle que M. Buls n'a pas employé dans les travaux publics comme premier magistrat, il l'emploie aujourd'hui comme voyageur, conférencier et critique. Reconnaissons que, dans ce métier nouveau, il fait quelques progrès et élargit sa tolérance. Naguère il n'admettait, dans les constructions publiques, que la Renaissance flamande, qu'il appelait « notre style national » (à l'exclusion de tout autre) ; aujourd'hui, le voile qui admire déjà le style Louis XVI, — un style français, horreur !... Il déclare que j'aurais dû m'inspirer de ce style, qui est celui des hôtels qui entourent le Parc... Or, M. Buls n'a pas remarqué que le style que j'ai employé pour la façade du Palais, continuant l'ordonnance commencée

(1) Voir, dans notre dernier numéro, l'article de M. Buls, ancien bourgmestre de Bruxelles.

par feu Balat dans la partie postérieure, est précisément le style Louis XVI réclamé par mon honorable détracteur. Ce style a « la simplicité, la grâce mesurée et la distinction élégante » si appréciées par « les artistes sensibles aux nuances de l'harmonie, » parmi lesquels M. Buls veut bien se compter aujourd'hui.

En ce qui concerne les toitures, je ne pouvais évidemment m'en tenir aux toits mesquins qui surmontent les maisons entourant le Parc, avec leur forêt de cheminées horribles que M. Buls trouve probablement admirable ; et quant aux proportions de l'édifice, il serait étrange d'oublier que celui-ci n'est pas un hôtel bourgeois, ni un ministère, mais un palais Royal, qui devait dominer tout ce qui l'entoure et s'imposer par son caractère, sa grandeur et sa destination bien déterminée ; faute de quoi ce n'était vraiment pas la peine de détruire celui qui s'y trouvait.

Mais je termine. Pardonnez-moi, Monsieur le Directeur, d'abuser de l'hospitalité que je réclame de votre impartialité et de la bienveillance que vos lecteurs mettront à me lire. Que ceux-ci n'imitent pas l'impatience et l'humeur tracassière de M. Buls ; qu'ils attendent du moins que mon travail soit achevé avant d'émettre un avis : ce sera plus sage et plus correct. Jusque là, mon temps étant précieux, je m'abstiendrai désormais de répondre aux critiques, et m'en tiendrai vis-à-vis d'elles à l'attitude silencieuse dont, pour une fois, j'ai cru devoir me départir aujourd'hui.

Avec mes remerciements anticipés, agréés, je vous prie, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

H. MAQUET.

La question du Pittoresque urbain, maintes fois traitée dans ce journal, étant ramenée à l'ordre du jour par la polémique engagée entre MM. Buls et Maquet, nous appelons l'attention de nos lecteurs sur une excellente étude que vient d'éditer en brochure la revue *Duwendal* sous le titre *Aspects de la Nature et de la Cité*.

L'auteur anonyme de cette étude la dédie « à M. Charles Buls, le dernier défenseur du Parc de Bruxelles ». Il développe d'intéressantes considérations sur l'ésbétique des villes et des campagnes et proclame la nécessité de défendre les sites agrestes et citadins contre le vandalisme des ingénieurs, des industriels et autres artisans de la « civilisation » et du « progrès ». « Il y a, dit-il, un régime des villes comme il y a un régime des cours d'eaux, et il peut être aussi dangereux de toucher à l'un que de toucher à l'autre... »

Enfin il s'élève avec force contre les mutilations qui enlèvent au Parc de Bruxelles son caractère et sa poésie, et conclut par cet aphorisme : « Le pittoresque dans la Nature et dans la Cité est un des éléments les plus précieux de la beauté, supérieur par essence à toutes les conceptions architecturales. Sa survivance rare, providentielle, doit être respectée dans les limites des exigences de la vie moderne. »

Il faut lire et méditer cette brochure, qui résume en termes décisifs un débat passionnant.

O. M.

EXPOSITIONS

Il y a, au Cercle artistique, de fluides aquarelles de M. Marcette : grands ciels clairs aux nuées légères, ciels tragiques et bas, ciels d'aube et ciels de cuivre, toute la féerie des jours et des soirs dont les plages et les estuaires offrent — à qui sait les voir — le mouvant et dramatique spectacle.

La mer du Nord à Nieuport, à Middelkerke, à Katwyk, le Zuyderzee, le Bas-Escaut ont fourni au peintre de nombreux motifs, d'une grande variété malgré leur apparente monotonie : et sur le thème identique du ciel et de l'eau, M. Marcette a brodé des variations élégantes qui le montrent observateur attentif, naturaliste fervent et spécialiste rompu au métier.

Dans les salles voisines, MM. Melsen et Merckaert se partagent la cimaise. Le premier expose des paysanneries un peu appuyées, d'une personnalité indécise mais d'une vulgarité certaine. Naguère

l'artiste s'inspirait d'Eugène Laermans. Aujourd'hui il paraît s'orienter tantôt vers Jân Stobbaeris (n° 3), tantôt vers Jakob Smits (n° 8). De l'observation, de l'humour, avec des lourdeurs et des gaucheries. Son meilleur envoi : *le Banquet d'apiculteurs*, groupe de types étudiés sur le vif, apprécié antérieurement.

M. Merckaert n'apporte à la critique aucun élément neuf. Sa peinture est d'une qualité moyenne qui n'appelle ni l'éloge ni le blâme. Vergers, chemins creux, canaux, quais le long desquels s'amarrent des chalands sont honnêtement peints, sans maladresse comme sans éclat. L'État a acheté à l'artiste une étude de la *Porte de Ninove*, document qui fixe un aspect des Bruxelles de jadis.

O. M.

A LA LIBRE ESTHÉTIQUE

Premier concert

Il est difficile de porter sur le *trio* pour piano, violon et violoncelle de M. Albéric Magnard un jugement d'ensemble. La première audition révèle une œuvre attachante, variée, riche d'idées sinon de couleurs. M. Magnard est une personnalité un peu énigmatique. Son souci de sincérité, d'intégrité personnelle domine celui de plaire. Il dédaigne l'effet, il veut traduire ce qu'il éprouve, comme il l'éprouve, — par la décision et le rythme comme dans le premier mouvement, ou par la formule vague et délayée du deuxième. Il est volontiers austère, et n'évite pas toujours l'aridité. Il craint le charme. Son métier intéressé, car il est fort savant, surtout en harmonie. Il possède moins, peut-être, le sens des timbres instrumentaux ; et l'œuvre manque parfois de cette pénétration réciproque des trois éléments qui fait la savoureuse cohésion de la musique de chambre. Mais elle est noble, et d'un sentiment élevé. Le prélude du quatrième mouvement reflète notamment une inspiration large et libre, qu'une haute pensée seule a pu concevoir.

M^{lle} B. Selva, M^{lles} Chaumont et Kuhner ont excellemment mis en lumière cette œuvre difficile, d'idée plutôt « intérieure », d'expression parfois terne. M^{lle} Selva, artiste de merveilleuse intelligence, au jeu net sans froideur, aux expressions si spontanément exactes et diverses, a joué également la *Bourrée fantasque* de Chabrier, et avec M. Labey un arrangement du *Jour d'Été à la Montagne* de Vincent d'Indy pour deux pianos. Nous permettra-t-on de regretter que cette incomparable artiste choisisse, pour exposer son talent, un instrument aussi insuffisant ?

M^{me} Laure Flé a la voix perlée et le sens du lied. Elle a chanté avec une gracieuse adresse une jolie *Chanson du rayon de lune* (un peu compliquée) de M. Marcel Labey, une caressante et simple ciselure de M. de Bréville, la *Belle au bois*, et la *Promenade matinale* de M. Bordes, qui a du mérite. — Enfin, l'on a vivement apprécié la réduction pour deux pianos du *Jour d'Été* de d'Indy, réalisée par M. Marcel Labey, musicien avisé et sachant utiliser avec bonheur les ressources d'un instrument trop décrié, si utile à qui en comprend la valeur synthétique !

H. L. B.

AU CERCLE ARTISTIQUE

La Séance Reger.

Le Comité du Cercle artistique a eu l'excellente idée de faire venir M. Reger à Bruxelles et de lui laisser le soin de composer un programme de ses œuvres. C'était là le vrai moyen d'avoir une vue d'ensemble sur certains aspects de la production artistique de ce maître tant vanté de l'autre côté du Rhin.

Le dernier concert Ysaye nous avait déjà donné l'occasion d'apprécier M. Reger en tant que symphoniste (1). Sa *Sérénade*

(1) Voir l'Art moderne du 24 février dernier.

pour orchestre (op. 95) nous avait fait la meilleure impression. Au Cercle artistique nous avons entendu des œuvres de moindre importance : une *Sérénade* pour flûte, violon et alto, des lieder, une *Suite* dans le style ancien pour piano et violon, et des *Variations et Fugue* pour deux pianos.

Disons tout de suite que la seule, parmi ces œuvres, qui ait vraiment donné l'impression d'une chose réussie est la *Sérénade*. On dirait que M. Reger possède, à un degré exceptionnel, la verve qu'il faut pour traiter ce genre léger, spirituel et sans profondeur, fort suggestif cependant lorsqu'il est conçu avec la préoccupation dominante de créer une atmosphère de charme nocturne dénué de mélancolie. A cet égard, l'utilisation par M. Reger de la flûte, du violon et de l'alto, non soutenus par la basse grave d'un violoncelle, est, en même temps qu'une grande audace, un trait... d'ingéniosité (nous n'oserions pas dire : de génie) peu commun. La combinaison du timbre de ces trois instruments donne des effets nouveaux et inattendus qui vous plongent parfois dans un vrai ravissement. Dans l'*allegro* du début, la flûte répand une clarté lunaire qui semble être le témoin doucement ironique d'une petite scène de galanterie élégante empruntée à Watteau. Le deuxième mouvement, — *andante*, — contient des variations dont quelques-unes, écrites dans un style classique intermédiaire entre celui de Bach et celui de Mozart, sont divinement jolies. Nous aimons moins le *presto* final, qui, malgré son esprit, n'a pas les qualités de fond des deux premières parties.

Il est regrettable que nous ne puissions décerner aux autres œuvres de M. Reger exécutées au Concert du Cercle des éloges semblables à ceux que nous a suggérés sa *Sérénade*. Ses lieder, sauf peut-être *Wenn die Linde blüht* et *Volkslied*, n'ont rien d'original. Plusieurs d'entre eux sont même vulgaires et dignes des mélodies de M. Massenet. Cependant, Dieu sait s'ils ont été bien chantés ! Non seulement M^{me} Cahnbly-Hinken a la voix la plus exquise que l'on puisse rêver, mais encore elle chante avec le goût le plus raffiné. D'ailleurs, tous les exécutants qui ont collaboré à cette séance, — y compris M. Reger, — ont joué leur partie d'une manière remarquable.

La *Suite* dans le style ancien est un très malheureux pastiche de Bach. On n'y trouve rien de la concision ni de l'essor du vieux maître : filandreuse, banale et artificielle dans ses développements, la phrase de M. Reger suit son cours sans vous émouvoir un seul instant, car elle est un corps mal bâti et sans âme.

Quant aux *Variations et Fugue* sur un thème de Beethoven pour deux pianos, elles sont franchement laides. Leur sécheresse, leur manque d'inspiration, leur côté technique désagréable finissent par donner l'impression de quelque chose d'antimusical. La fugue, qui commence bien et qui aurait pu être spirituelle et drôle, ne se soutient pas jusqu'au bout et se perd dans un dédale de complications techniques inutiles qui en dénaturent le sens.

CH. V.

Vente de la collection Georges Viau.

La collection Georges Viau, l'une des plus intéressantes des galeries particulières de Paris et qui fut représentée par plusieurs œuvres importantes à l'Exposition rétrospective des Peintres impressionnistes organisée en 1904 par la *Libre Esthétique*, a été dispersée lundi dernier sous la direction de M. J. Durand-Ruel, P. Chevalier et Bernheim jeune. Elle a réalisé, pour les soixante-dix-neuf peintures et les dix pastels, aquarelles ou dessins dont elle se composait, le chiffre total de 519,000 francs.

L'enchère la plus élevée (28,100 francs) a été atteinte par le *Drame*, de Daumier, acquis par le Musée de Berlin. Les Cézanne ont été, de même, vivement disputés. Le prince de Wagram s'est fait adjuger le *Compotier de fruits* à 19,000 francs ; la comtesse de Ganay, un *Paysage d'été* à 14,200 francs ; M^{lles} Bernheim jeune, le *Clos des Mathurins* à 11,100 francs.

Un pastel de Degas, la *Famille Mante*, a atteint 22,500 francs ;

les *Danseuses au foyer*, du même, 16,100 francs; la *Toilette*, 4,500 francs.

La *Tonnelle*, de Renoir, a été achetée 26,000 francs par un amateur russe, M. Morosof; *Ingénue*, du même, 25,100 francs, par MM. Bernheim jeune. Les autres toiles du maître ont été vendues : *Confidences*, 13,000 francs; les deux *Baigneuses*, 10,500 et 4,750 francs; le *Jardin*, 6,850; les *Fleurs*, 5,500; la *Promenade*, 4,200.

Claude Monet était représenté par cinq paysages vendus respectivement : les *Glucions*, 17,700 francs; *Route à Giverny*, 9,000; la *Seine à Vétheuil*, 8,100; *Pourville près Dieppe*, 7,000; le *Petit bras de la Seine à Vétheuil*, 7,000.

La moyenne des Sisley a été assez élevée : la *Seine à Port-Marty*, 16,300 francs; une *Inondation*, 10,000; le *Tournant du Loing à Moret*, 8,000; le *Chemin de Verreux*, 6,900; *Après-midi d'été*, 7,000; *Matinée d'automne*, 6,200; une *Nature morte*, 6,000; le *Chemin des Grès à Bellevue*, 5,300.

Une *Tête de femme*, de Carrière, a été poussée à 7,300 francs, une *Maternité*, de Miss Cassatt, à 7,300 francs également, la *Jeune fille au corsage rouge*, de Berthe Morisot, à 14,000.

Camille Pissarro a retrouvé sa cote habituelle : la *Cueillette des pois*, 6,000 francs; *Jardin à Eragny*, 4,300; *Soleil couchant*, 3,050; *Gelée blanche*, 2,000. De même pour Guillaumin, dont l'*Ecluse du Pont-Charrant (Creuse)* a été adjugée 2,850 fr.; les *Bessons vis de la Baumette (Méditerranée)*, 2,350.

Un *Lever de soleil par la neige*, de Lebourg, a été vendu 2,350 francs et son *Panorama de la Seine à Bellevue*, 2,300.

Voici les autres prix principaux : le *Triomphe de Trajan*, esquisse de Delacroix, 7,250 francs; le *Port d'Audierne*, de Lépine, 3,100; *Portrait de M^{me} Guillemet* (pastel) par Manet, 9,000; le *Port de Bordeaux*, de Boudin, 2,700; *Paysage de Bretagne*, par Gauguin, 1,600.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Carlo Salvani (Théâtre du Parc).

M. Rosaspina, un tragédien italien, de la troupe de la Duse, a fait vendredi soir, au théâtre du Parc, ses débuts sur une scène française, dans une pièce de son compatriote Bernardini, adaptée par M. Edmond Picard. Son jeu fougueux et saccadé a vivement ému la salle. A ses côtés, son élève, M^{lle} Sanzi, s'est fait également applaudir et a partagé son succès. Tous deux, mais M^{lle} Sanzi surtout, apportent à l'expression de leurs sentiments une ardeur fiévreuse qui déroute nos habitudes. Cependant leur manière emportée, un peu mélodramatique, n'a pas déplu au public, et la représentation s'est terminée dans un enthousiasme tout à fait italien.

Que dire de la pièce dont ils remplissaient les rôles principaux ? Il est bien difficile de formuler à son sujet une opinion complète, car nous ne la connaissons pas. M. Picard, le traducteur, a pris soin de nous avertir, par la voix des journaux, qu'il l'avait absolument transformée et qu'il ne s'était pas servi, ou à peine, du texte de l'auteur. Que doit penser ce pauvre M. Bernardini de cette métamorphose ? Et que dira-t-il quand il apprendra que son nom n'a même pas été proclamé, en même temps que celui de M. Picard, à la fin de la première représentation de son œuvre ?

Celle-ci, en italien, s'appelle *Il Cieco*, l'aveugle, et expose vraisemblablement les malheurs conjugaux de Carlo Salvani, le héros, que sa femme, profitant de son infirmité, trompe avec un ami. Cette anecdote n'a pas paru suffisante à M. Picard, qui a voulu y introduire ce qu'il appelle une idée. Il s'est efforcé de l'élargir et d'en faire, en quelque sorte, le symbole du malheur de tous les mutilés. Au moins, c'est ce qu'il annonce dans divers communiqués envoyés aux journaux. Malheureusement — ou heureusement, comme on voudra — cette intention ne se réalise pas au cours de la pièce, et ce ne sont pas quelques tirades plutôt maladroitement où il est question de Byron pied-bot et de Beethoven sourd qui peuvent suffire à évoquer, autour de cet adultère

bourgeois, les ombres illustres de tous les grands souffrants dont une infirmité a contrarié le génie. D'ailleurs, le côté arbitraire de cet essai de généralisation n'échappera à personne. et l'on trouvera, peut-être, qu'elle a été inventée en vue de justifier ce qu'il y a d'étrange dans le fait d'adapter à la scène française, uniquement pour fournir de beaux rôles à deux artistes étrangers, une pièce qui ne se recommande par aucune qualité spéciale. On aurait, au surplus, le droit de s'étonner de voir M. Picard, qui n'aime et ne prône que les productions nationales, se faire le champion d'une pièce étrangère devant notre public et, circonstance aggravante, d'une pièce qui repose sur un adultère, lui qui a proscrit l'adultère des situations dramatiques.

Ces critiques, évidemment, tomberaient si l'adaptation de M. Picard était bonne, mais il faut bien dire, pour être juste, qu'elle n'est qu'une improvisation où abondent les naïvetés, les banalités pompeuses, les maladresses, et où l'on relève certaines scènes de passion poussées jusqu'au point où l'amour devient une pénible luxure. Pour ces motifs, et malgré quelques passages d'émotion que le jeu des acteurs a rendu plus intenses qu'elles ne sont vraiment, nous n'aimons pas la pièce de Bernardini adaptée par M. Edmond Picard. Est-ce la faute de Bernardini ? Est-ce la faute de M. Picard ?

Sur un beau sujet, les souffrances d'un aveugle trompé, le premier semble avoir écrit un mélodrame assez quelconque. Et ce ne sont pas les ajoutés du second, ses monologues, ses réflexions métaphysiques, ses considérations souvent prudhommesques qui auraient pu lui conférer le mérite d'art dont l'œuvre représentée est dépourvue.

GEORGES RENCY

PETITE CHRONIQUE

M. Édouard Laloire vient de publier la nomenclature et la description des Médailles historiques frappées en Belgique en 1906. La moisson est, cette fois, assez maigre : elle se compose de treize médailles, dues, pour la plupart, à l'initiative privée, et notamment à la *Société hollandaise-belge des Amis de la médaille d'art*. Ces médailles ont pour auteurs MM. G. Devreese, H. Le Roy, M^{lle} Jeanne Lorrain, MM. A. Michaux, Ch. Samuel, F. Vermeylen, F. et P. Wissaert.

Expositions ouvertes :

MUSÉE MODERNE. — Salon de la *Libre Esthétique*. Exposition rétrospective d'Eugène Carrière. Exposition collective du Cercle *Vie et Lumière* (3 mars-3 avril, de 10 à 5 heures).

CERCLE ARTISTIQUE. — MM. O. Coppens et J. Van den Eekhoudt (11-20 mars).

SALLE BOUTE. — Œuvres de M^{me} S. Catz, MM. E. Tillmans, D. Van Roy, W. Thiriari, J. Lemayeur, etc.

Pour rappel, aujourd'hui, dimanche, à 2 heures, à l'Alhambra, festival Beethoven sous la direction de M. F. Durant, avec le concours de M. Cricboom (remplaçant M. W. Burmester empêché). Symphonies n° II et n° V, ouverture de *Léonore* n° III, concerto pour violon et orchestre, romances *en fa* et *en sol*.

La *Scola Musicae* (90, rue Gallait), annonce pour demain, lundi, à 8 h. 1/2, sa troisième séance musicale. Elle sera consacrée aux œuvres de M. J. Jongen (musique vocale et instrumentale) et donnée avec le concours de M^{lle} G. Wybauw, MM. E. Chaumont, O. Englebert, M. Dambois et J. Jongen.

M^{mes} J. Bathori, MM. Engel, Bosquet, Chaumont, Englebert et Doehaerd prêteront leur concours au deuxième concert de la *Libre Esthétique*, fixé à mardi prochain, 12 mars, et dont le programme porte, outre un Trio inédit de J. Jongen et le Quatuor pour piano et cordes d'Ernest Chausson, une importante série d'œuvres vocales nouvelles de G. Fauré, C. Debussy, M. Ravel (*Histoires naturelles*), G. Grovlez (*les Familiers*), etc.

Le concert commencera exceptionnellement à 3 heures. M. Grovlez accompagnera personnellement ses œuvres.

M^{me} Julia Merten-Culp donnera un récital de chant mercredi prochain, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie.

Billets et renseignements chez Breitkopf et Härtel.

M. Ch. Gheude fera mercredi, à 8 heures du soir, une conférence sur *la Chanson populaire belge* à l'École de musique et déclamation d'Ixelles.

UNIVERSITÉ NOUVELLE (28, rue de Ruysbroeck). — La prochaine Conférence relative à l'Histoire de la musique aura lieu mercredi prochain, à 8 h. 1/2 précises du soir. M. Octave Maus traitera de la *Musique humoristique*. Les exemples seront interprétés par M^{me} J. Bathori, professeur à la *Scola Cantorum*, et par M. Émile Engel, professeur au Conservatoire national de musique de Paris. Ils se composeront, pour la partie classique, de fragments d'*Isis*, de Lulli, de *Thésée*, du même maître, et du *Défi de Phébus et de Pan*, de J.-S. Bach; pour l'époque contemporaine, d'œuvres de Chabrier, Ravel, Inghelbrecht, etc.

Vendredi, 15 mars, à 8 h. 1/2 du soir, conférence par M. Pierre Aubry, archiviste-paléographe : *l'Œuvre musicale des Troubadours* (audition musicale avec le concours de M^{mes} Demest et Guillaume et de M. Hiernaux).

M. Saint-Georges de Bouhélier fera vendredi prochain, 15 mars, à 2 h. 1/2, une conférence à la *Libre Esthétique* (Musée de Peinture moderne) sur un sujet de nature, par son actualité, à intéresser vivement le monde des lettres : *La réforme du théâtre en France*. Le prix d'entrée au Salon, qui est d'un franc, donne le droit d'assister à la conférence. Les membres de la *Libre Esthétique* et les porteurs de cartes permanentes y seront admis gratuitement.

Samedi prochain, à 8 heures, au Conservatoire de Liège, quatrième séance de l'*Association des Concerts Populaires* sous la direction de M. Jules Debeve, avec le concours de M^{me} Kleeborg-Samuel, qui exécutera le Concerto en fa mineur de Chopin, la Gigue en sol mineur de Haendel, l'*Oiseau prophète* et les *Novellettes* de Schumann, ainsi qu'une Rapsodie de Liszt.

La Société hollandaise-belge des Amis de la Médaille d'art se réunira en assemblée générale dimanche prochain, à 11 heures, au Palais des Académies. Un jeton de présence modelé par M. Jules Jourdain sera remis à chacun des assistants.

C'est dans la salle de l'hôtel Mengelle qu'auront lieu les lundi 18 et mercredi 20 mars, à 4 h. 1/2, les deux premières séances de la série de matinées musicales que MM. Deru et Lauweryns comptent consacrer à l'Histoire de la sonate. Au programme : Corelli, Veracini et Tartini pour la première matinée et, pour la seconde, Bach, Mozart et Beethoven. Billets chez Breitkopf, chez Schott et à la Maison Érard.

Le Conservatoire de Luxembourg donnera son troisième concert symphonique le samedi 23 mars, à 8 h. 1/2, sous la direction de M. V. Vreuls et avec le concours de M.-A. Ravenel, violoniste. Au programme : Gluck, Mozart, Beethoven, Mendelssohn, Wagner.

La Société de Musique de Tournai exécutera à son concert annuel, fixé au dimanche 7 avril, à 2 heures, *Le Messie* de Haëndel.

Le Théâtre de Bayreuth restera clos cette année. En 1908, on jouera *Lohengrin*, *l'Anneau du Nibelung* et *Parsifal*.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^o

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

FERNAND KHNOFF

PAR

L. DUMONT-WILDEN

Une luxueuse monographie, format grand in-8^o, contenant une trentaine de reproductions dans le texte et 33 planches hors texte, en héliogravure, en phototypie et en typogravure.

Prix : 10 francs.

Il a été tiré de cet ouvrage une édition de luxe de 50 exemplaires numérotés de 1 à 50, imprimés sur papier impérial du Japon, texte réimposé et format agrandi.

Ces exemplaires contiennent en outre une *pointe-sèche originale signée de Fernand Khnopff* et une reproduction en héliogravure, tirée en taille-douce de « *L'Impératrice* », faisant partie des collections de S. M. l'Empereur d'Autriche.

Prix : 40 francs.

Vient de paraître chez MM. A. DURAND & Fils, éditeurs

4, place de la Madeleine, Paris.

PAUL DUKAS. — **Ariane et Barbe-Bleue**,

Conte en trois actes, poème de MAURICE MAETERLINCK.

Partition pour chant et piano réduite par l'Auteur. — Prix net : 20 francs.

RICHARD WAGNER. — **Tannhäuser**. BACCHANALE (Venusberg).

Partition d'orchestre in-16. — Prix net : 3 francs.

ID. — **Lohengrin**. PRÉLUDE.

Partition d'orchestre in-16. — Prix net : 1 franc.

CAMILLE SAINT-SAËNS. — **Troisième Symphonie** (ut mineur).

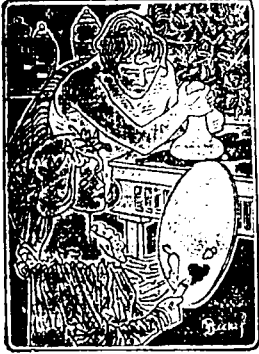
Partition d'orchestre in-16. — Prix net : 8 francs.

CLAUDE DEBUSSY. — **Printemps**, suite symphonique pour orchestre, piano et chœurs (1887).

Réduction pour deux pianos à quatre mains, par A. BENFELD. — Prix net : 10 francs.

VINCENT D'INDY. — **Jour d'été à la Montagne** (op. 61). I. Aurore. — II. Jour. — III. Soir.

Réduction pour deux pianos à quatre mains par M. MARCEL LABEY. — Prix net : 10 francs.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie, Théâtre. Musique. Peinture.
Sculpture. Philosophie. Histoire.
Sociologie. Sciences, Voyages, Bibliophilie. etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50.
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

ANTÉE

Revue mensuelle de littérature.

Le numéro, 60 centimes. — L'abonnement, 6 francs l'an.

COLLABORATEURS RÉGULIERS

MM. Michel Arnauld, André Gide, Albert Giraud,
Laurent Tailhade, Henri Ghéon,
Maurice Wilmette, Remy de Gourmont,
Maurice Denis, Jacques-E. Blanche, Jacques Copeau,
Lucien Jean, Henri Vandeputte,
Joseph Bossi et Eugène Monfort.

ARTHUR HERBERT Ld, éditeurs, Porte Sainte Catherine. BRUGES.

Numéro spécimen envoyé sur commande.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARME, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

La Presse Européenne

Coupures de journaux artistiques, commerciaux,
politiques et financiers

Bruxelles, 54, rue de Longue-Vie.

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow,
Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n ^o	0,25	Le n ^o	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Du sentiment héroïque (SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER). — Voici l'homme (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Expositions : *Au Cercle Artistique* (OCTAVE MAUS). — Nos Bornes postales : *Lettre ouverte à M. Liebart, ministre des Chemins de fer, Postes et Télégraphes* (BULS). — Concerts de la Libre Esthétique : *Deuxième séance* (CH. V.). — A l'Université Nouvelle : *Conférence sur l'Humour en musique, par M. Octave Maus* (CH. V.). — A la Scola Musicæ : *Les Œuvres de M. Jongen* (CH. V.). — Œuvres musicales nouvelles : *La Symphonie de M. Cools* (M.-D. CALVOCORESSI). — Petite Chronique.

DU SENTIMENT HÉROÏQUE ⁽¹⁾

Je voudrais qu'il me soit permis de vous montrer dans quelle mesure il est loisible à l'écrivain de traduire à la fois le permanent de l'homme et ce que, dans l'actualité, celui-ci présente, tout compte fait, de profond, de grand, d'universel. Car, enfin, il est hors de doute que, avec chaque nouvelle génération humaine, il se produit non pas probablement une âme, mais une apparence héroïque nouvelle — et voilà où git pour nous le

(1) Fragment de la Conférence faite avant-hier à la Libre Esthétique par M. SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER sur la *Réforme du théâtre*.

problème — et c'est là aussi ce qui fait que les modernistes en art sont toujours, somme toute, plus près de la vie, et plus préparés à la reproduire, et plus proches de la grande révélation tragique. Car enfin, si l'homme en soi-même reste invariable, sa situation vis-à-vis des choses obscures, constamment, se modifie. A l'égard des fins de la vie, et dans nos rapports avec les ténèbres, et touchant les mystères silencieux de l'espèce et sa conduite sur ce globe, nous sommes vraiment en perpétuelle évolution. Cela, sans doute, apparaît évident. L'individu qui aujourd'hui se trouve ici-bas debout entretient avec l'inconnu des relations extraordinaires et imprévues. Le problème de la fatalité s'est toujours posé aux hommes. Il a donc toujours provoqué en eux les sentiments de l'attente et il les a toujours placés dans l'univers dans une attitude interrogative. Et voilà ce qui, jamais, n'a varié. Mais l'espèce d'inquiétude qu'éprouve Pascal n'est pas semblable à la furie combattante du roi Œdipe.

Le problème du destin se pose donc à Œdipe, mais il le résout dans le sens de son époque, et d'une façon que désormais aucun de nos contemporains ne saurait plus accepter.

C'est peut-être dans la même espérance douloureuse qu'Hamlet, qu'Athalie, que Joyzelle se tournent vers l'infini et lui posent leur question effarée et inquiète : mais leur esprit n'y répond pas avec la même certitude. Et l'homme de ce temps qui considère l'azur n'y aperçoit plus, d'ordinaire, comme l'homme de Racine, une habitation bleue faite pour les séraphins, ou comme l'homme d'Euripide la route d'or d'Apollon, mais un

infini insensible, immatériel, étranger. De là un pathétique variable, et, autour de nous comme de nos fictions, une atmosphère changeante, de douloureuse angoisse, de sombre accablement, de clarté angélique ou de joyeuse innocence. Et voilà bien ici quelque chose de spécial.

On y peut trouver une matière assez nouvelle. En vérité cela me paraît assez propre à transformer sur quelques points, sinon en eux-mêmes, les hommes de nos drames, du moins la spiritualité où ils se meuvent.

Maeterlinck, qui, avec son langage adorable, a parlé déjà de cette question-là, y a apporté une lumière incontestable. Et il n'y a pas, je crois bien, à y revenir. Mais sans rester comme lui dans les régions mystiques, nous pouvons voir à ces rapports que nous entretenons avec l'univers, et qui à coup sûr, constamment varient, des conséquences plus triviales, et en vérité aussi dramatiques. Ce qui avec le sens de la fatalité se transforme également en nous, c'est le sens de l'héroïque. Il semble que l'un appelle l'autre.

En réalité il y a bien lien, mais pas si étroit qu'on pourrait le supposer. La situation de la société plutôt que l'état de la foi ou de la science introduit quelque variation dans la conception qu'on se fait de la beauté, c'est-à-dire dans celle de l'honneur, de la noblesse de caractère, de la gloire, de la vertu. Remarquez d'abord ceci : les passions à toutes les époques ne sont pas toutes aussi vives. Naturellement je ne prétends pas qu'il en puisse jamais être abolie une. Mais il y a des moments où, par suite de la vie, des événements politiques, des découvertes scientifiques, ou même de la forme du gouvernement, c'est à une passion plutôt qu'à une autre que paraît faire appel la puissance mystérieuse qui s'agite au fond de notre âme et qui dirige, à notre insu, notre existence. Au temps de Napoléon, la passion la plus répandue était celle des armes. Vers le XI^e et le XV^e siècle, c'était la foi religieuse. Des époques produisent surtout des négociants, d'autres des soldats, etc. Considérez, par exemple, notre époque. Voyez la modification extraordinaire que subit, par l'effet de la marche du monde, le sentiment héroïque.

Il est certain que le plus beau modèle humain n'est plus pour nous tel qu'il était il y a seulement cent ans. Le héros militaire a perdu à peu près tout son prestige. Les conditions de la vie ayant changé, et les rapports de l'homme avec l'inconnu n'étant plus les mêmes, au règne du prêtre a succédé l'omnipotence du politique, du savant et de l'homme de lettres, en qui aujourd'hui reparait, conformément à des besoins nouveaux, l'antique esprit inspiré des prophètes. Mais ce n'est pas tout.

On vit se produire et se développer des aptitudes qui jusqu'alors étaient endormies, ou pour mieux dire atrophiées.

L'ambition, naguère, ou très rare, ou exceptionnelle, et même en tous cas, chez la plupart des gens, toujours assez débile et assez précaire, se trouve aujourd'hui en beaucoup d'individus prédominante. La concurrence universelle qui nous pousse aujourd'hui, les uns contre les autres a multiplié la naissance de cette passion. Il est certain que l'arriviste est un type bien particulier à notre époque. Le révolté aussi, pullule. Et cela est naturel. Des hommes se jettent contre le monde, prêchent la désertion ou l'émeute, crachent sur leur patrie, apostrophent la populace. Et dans leur existence secrète et quotidienne ces hommes sont candides, délicats et délicieux. Il n'y a vraiment rien à redire contre eux. Nul doute qu'ils ne présentent de la noblesse humaine de magnifiques exemplaires. D'autres se sont mis encore plus nettement en révolte. Ils ont été plus loin encore dans la révolte. Ils ont jeté au milieu des villes leurs bombes effroyables. Et on les a vus à leur tour mourir. Et ils ont montré une ardeur stoïque. Et ceux-là aussi, à coup sûr, sont pour nous des représentants inattendus du sublime. D'autres, moins formidables, moins surprenants au point de vue historique, s'en vont vers les pôles ou dans les déserts, avancent sans répit, dans l'espoir de planter plus loin leur drapeau, et on doit également admirer leur noblesse. Mais enfin, en eux simplement se perpétue la vieille soif d'aventure des marins d'autrefois. Et ils sont restés dans la tradition.

Mais ceux que d'abord je vous ai cités : les énergumènes enflammés par l'anarchie, les jeteurs de bombes, les gens des syndicats et des bourses de travail, et aussi les chercheurs patients de nos laboratoires, ce sont, sous une forme imprévue, les vrais singuliers héros de ce temps. Dans leur tragique façon d'exister se manifeste évidemment la transformation mystérieuse de la beauté. Comme jadis les guerriers ou comme plus tard les saints catholiques, ils incarnent ce qui actuellement se réalise dans notre espèce de plus profond, de plus inquiétant, de plus beau.

L'esprit héroïque de cet âge; ils le traduisent. Et leur pathétique interprétation signifie, à n'en pas douter, que l'homme dans ses rapports avec la société, avec la morale, et avec le monde entier est désormais bien changé. Eh bien, il y a là quelque chose de propre à rajeunir à un certain point de vue l'inspiration du poète. Le poète tragique ne saurait manquer de se tourner vers ces insolites personnages. Car l'art dramatique spécialement a besoin d'eux. Et s'il manque au théâtre un fondement de sublime, il ne peut pas subsister. Remarquez qu'il en a toujours été ainsi. Chez les Grecs, le sens héroïque reflétait l'âme guerrière et aristocratique. Les héros sont des princes, des capitaines, des chefs. Nos classiques, plus tard (c'était conforme au temps), ont saisi, en la resserrant, cette

conception. Toutes leurs tragédies tournent toujours autour d'un Roi

C'est par l'éminente position des personnages et par les infortunes qui viennent les y frapper que se produit, dans leurs ouvrages, le pathétique. Les catastrophes touchent d'autant plus qu'elles tombent sur des têtes plus hautes. On ne suppose, en effet, à qui porte la couronne que des dilections certaines et nombreuses ; et l'accablement de la chute y paraît pire. Au contraire, la douleur qui visite un taudis n'y éveille aucune surprise, et celui qui accueille de son grabat la honte a l'air de l'avoir toujours attendue. Ce qui d'ordinaire a manqué au théâtre, naturaliste c'est un esprit d'héroïsme. Sous le contemporain de la rue ou du bouge il fallait chercher l'écu sublime, et il y en avait qu'on n'a pas toujours compris.

Dans *Les yeux qui ont vu*, Camille Lemonnier a fait cela, et Verhaeren aussi à son tour a fait cela, et Gustave Charpentier dans sa musique aussi a fait cela, et nous sommes quelques-uns qui marchons dans cette voie. Et nous espérons, par cette perpétuelle recherche du sublime à travers toute l'actuelle platitude apparente de ce temps, arriver à une rédemption de l'art du théâtre.

SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER

VOICI L'HOMME

Je présente aujourd'hui au lecteur un livre étonnant, un des plus beaux qui aient paru peut-être dans la littérature de tous les temps.

Cela semble toujours audacieux, voire enfantin, que de parler ainsi d'une œuvre qu'un homme vivant vient de signer. Et cependant pourquoi pas, si cette œuvre est vraiment puissante et noble, et sublime? Le pauvre et grand Ernest Hello avait déjà anathématisé, avec sa terrible ironie, cette attitude méfiante de la critique, qui ne veut saluer le génie que dans la personne des morts. Mais le même penseur ajoutait, avec une épouvantable et secrète tristesse, que les vivants ont pourtant besoin de joie, surtout lorsqu'ils apportent à leurs frères sur la terre l'unique, l'idéale consolation d'une œuvre vraie.

Je ne vois pas qu'on ait beaucoup parlé de M. André Suarès à propos de son dernier livre: *Voici l'Homme*(1) et si cela me dégoûte beaucoup, cela ne m'étonne guère. Je me souviens d'un mot admirable de M. Albert Chapon, le secrétaire de *l'Occident*, que je rencontrai dans la rue quelques jours après la publication de ce volume, long et difficile à composer, qui lui avait coûté tant de soins matériels : « Ce n'est pas un livre, c'est une somme. C'est une somme dans le sens ancien du mot, mais moderne, un résumé de toute la pensée contemporaine sur le problème humain ».

Cette appréciation est d'une parfaite exactitude. Elle

(1) *Voici l'Homme*, par M. ANDRÉ SUARÈS. Bibliothèque de l'Occident, 1906.

explique bien d'ailleurs l'insuccès relatif de l'ouvrage. Comment je ne dirai pas le public, mais la critique ordinaire s'intéresserait-elle à ces quatre cent quarante-deux pages serrées et denses, où chaque paragraphe est une pensée et demande un instant de méditation aux plus réfléchis? Il n'y faut pas songer. M. André Suarès est trop fier pour s'en plaindre et surtout trop désabusé pour s'attendre à autre chose. Il a tiré son livre à trois cent soixante-quinze exemplaires, c'était assez indiquer qu'il ne comptait pas sur un lecteur de plus et, après tout, s'il les trouve, eh bien! c'est que vraiment la France est le premier pays d'Europe pour l'intelligence et la noblesse.

Il est bien entendu que je ne vais pas analyser *Voici l'Homme*. D'ailleurs, il est, simplement, et sans prétendre à nulle composition extérieure, un recueil de pensées, de maximes et de rêveries sur l'homme, sur son cœur, sa vie sociale, et toutes les créations de ses vertus et de ses vices, « ses saisons, ses arts et ses dieux », suivant l'expression de Jules Laforgue. Je ne crains pas d'affirmer qu'il égale les plus grands moralistes de notre tradition pour l'acuité de la vision psychologique, la cruauté compréhensive, le scepticisme omniclairvoyant; mais il les dépasse par une qualité qu'ils n'ont point : la fièvre lyrique. Cet observateur implacable est un poète d'une abondance, d'une variété, d'une fougue inouïes. Et c'est aussi un styliste de premier ordre. Il ressemble à Pascal. Mais je voudrais bien savoir qui pourrait ressembler à Pascal par des moyens de littérateur. S'il lui ressemble vraiment, si quelques personnes ont pu remarquer cette analogie, c'est qu'il y a entre ces deux esprits, à travers le temps, une similitude de tempérament et de vertu. Tous deux sont des esprits puissamment religieux, hantés de l'abîme et obsédés par l'idée de se débarrasser à tout prix de la certitude du néant.

Pascal, lui, l'avait fait, parce qu'il vivait à une époque de foi où il pouvait, sans indignité, séparer sa croyance de son doute et faire vivre l'honnête homme à côté du penseur. Et vous verrez, en lisant Suarès, quelle hantise la religion exerce sur son être par sa beauté de rites et de symboles sur l'artiste, par sa logique et son ordre sur la *tête politique*, par sa douceur et sa promesse sur le solitaire douloureux, sur la grande âme affamée d'amour

C'est avec une satisfaction grave et haute qu'il acheva, un jour de Vendredi-Saint, cette longue et souffrante méditation passionnée.

Pourtant il ne s'agit ici que d'un désir du cœur, et il ne faudrait pas croire que *Voici l'Homme* fût un livre à tendances religieuses. C'est au contraire une œuvre strictement et uniquement humaine. Ce n'est qu'avec des yeux d'homme que M. André Suarès s'est approché des choses qui touchent l'homme. Le titre est bien justifié. Rien, là-dedans, ne sort, si je puis dire, de l'humanité. Rien n'y fait appel au surnaturel ni à l'au-delà. Tout s'y passe chez nous, et entre nous. Les arts, la connaissance, les religions sont des projections de nos désirs, mais c'est nous qui les projetons. Ils retombent sur nos têtes d'autant plus fort que nous les avons lancés plus haut. Notre système est clos une fois pour toutes. Nous n'en sortirons pas. La loi du monde ne peut être autre chose que la loi de notre esprit. Nous sommes les créateurs et les victimes d'un subjectivisme sans issue, les ombres de l'idéalisme absolu.

Cette conclusion est au bout de tout, mais que de chemins pour y parvenir! M. André Suarès a passé par tous les chemins : il a parlé de la politique et de l'ethnologie, de la religion et de la foi, de l'intelligence et de l'enthousiasme, de l'amour et de la solitude, de la beauté, de l'art, des passions, des rêves. Et de tout cela avec une originalité continuelle, une force extraordinaire, une magnifique hauteur de pensée. La verve chez lui n'exclut pas la sérénité pas plus que le lyrisme, la justesse. Poète et moraliste, ce qui ne s'était jamais vu, il joint l'esprit de finesse à l'esprit de géométrie et l'on sent en lui, comme on le sent au spectacle de la nature, la conciliation dans les profondeurs de ce double idéal que la faiblesse de l'esprit humain réalise si rarement en soi-même.

Et maintenant, je ne veux pas plus en dire. Que l'on lise et relise ces pages hallucinantes à force d'intensité où la vie des images est si bien liée à la vie de la méditation que les unes et l'autre sont évidemment nées ensemble dans les obscurités du subconscient.

Ecoutez cette merveilleuse analyse de l'éveil de l'amour :

« On ne pensait point à la chair, et la chair ne faisait point de songes. Innocente, elle dormait. On était pur, on était libre. On vivait pour son dieu : on était à son œuvre. On avait la joie.

« Et voici qu'une forme paraît, une femme, un piège pour les six sens, et pour le septième, qui est la lête des six autres, et l'âme de toute convoitise : le désir du cœur.

« C'en est fait alors : l'ordre du monde est changé. Avec les planètes des sept sens, on tourne autour de la forme suave; et l'on cesse d'être le centre fixe de son propre univers. Plus de sommeil : l'homme est une ruche à guêpes, où les mouches de l'insomnie bourdonnent; son crâne est plein de ces balles de deuil et d'or qui dansent en travail d'un miel noir; et tout le corps frémit d'internes piqûres, d'aiguillons en tout sens qui percent et qui cuisent. »

Et cette citation est prise tout à fait au hasard.

M. Chapon me disait encore : « On ferait un volume avec chacune de ces pensées. » Et c'est vrai. *Voici l'Homme* est d'une concentration absolument extraordinaire. Développé, tel paragraphe serait un roman de passion d'une suggestion étrange, tel autre ferait un parfait traité de politique ou d'histoire. Et toujours, derrière l'observateur, il y a le souffrant. L'auteur a tout éprouvé pour son compte, qu'il l'ait deviné ou supporté vraiment. Il est à l'aise au milieu des plus grands, il pénètre leur pensée comme s'il en avait reçu des confidences. Ce qu'il a saisi de leur secret est souvent plus révélateur que ce que nous disait l'histoire. Un génie habite ce poète.

Mais ce qu'il y a en lui de plus beau, c'est la puissance de son imagination. Sauf Claudel, personne que lui n'atteint une telle intensité. Qui aurait, sinon lui, évoqué ainsi le cri de sa fin :

« O soleil, meurs en moi avec moi. Cœur de mon cœur, noyau de l'âme, noyau du ciel, mon unique pensée, ne dure pas plus que moi!

« Que le destin de la flamme s'accomplisse : la nuit! Que toute la clameur du volcan s'épanouisse en rose de silence!

« Le flot a fini de monter; j'ai fini de descendre. Le cri s'apaise, et le chant unique remplit les profondeurs.

L'heure qui ferme la courbe sonne le dernier coup qui efface les deux plis de l'espace et du temps.

« L'unité seule est harmonieuse : un seul cœur, un seul feu. Tel que je descends, debout comme le sceptre, je fais la croix inscrite au cercle de toute la nature. Axe aux abîmes, je tâte du pied la paume de la matière éternelle et je prends des deux bras l'empan du double vide, tandis que je m'enfonce dans la mer, en me brûlant encore les yeux, comme à la vie, à la mort du soleil. »

Est-ce assez grandiose!

FRANCIS DE MIOMANDRE

EXPOSITIONS

Au Cercle artistique.

L'exposition que vient d'ouvrir au Cercle artistique M. Jean Van den Eeckhoudt fait présager la libération prochaine d'un peintre de goût et de savoir sur lequel pesèrent jusqu'ici de trop manifestes influences.

Le souvenir d'Isidore Verheyden plane sur ces portraits, sur ces paysages d'Oudenburg construits avec adresse, peints d'une touche un peu lourde, et qu'une vision trop directe empêche de s'élever jusqu'à l'expression synthétique, immatérialisée, qui sépare l'œuvre d'art de la réalité fixée telle quelle sur la toile. Au contraire, dans telles études exécutées à Menton, dans tels dessins rehaussés, dans de récentes effigies de jeunes filles et d'enfants (et je prise beaucoup le portrait de M^{lle} Van der Borgh), l'artiste semble prendre conscience de sa personnalité en même temps qu'il échappe, par une orientation plus décorative, par un style plus décidé, aux hasards de l'improvisation.

Il y a dans son coloris de la distinction; de la fermeté dans son dessin. Tels croquis rehaussés le montrent apte à décrire avec sûreté le caractère des choses; et sa vision s'éclaircit de plus en plus en ces notations de citronniers, d'orangers, de terrasses, de jardins criblés de soleil, où l'on sent l'atmosphère douce et la vie légère. Une intellectualité s'accuse dans ces polychromies joyeuses, composées avec art en décors chatoyants. Dans cette voie, l'artiste ira sûrement vers sa destinée.

Dans une salle voisine, M. Oscar Coppens a réuni un ensemble important de tableaux et d'études qui évoquent, par les procédés qui lui sont habituels, avec une exactitude qui ne va pas sans quelque sécheresse, des sites pittoresques de Buges, de Gand, de Nieupoort, de vieilles petites maisons coiffées de tuiles rouges se mirant dans l'eau, des chalands glissant le long des canaux ou amarrés sous les ponts.

Le souci de la fidélité l'emporte, ici, sur la sensibilité, et l'objectivisme excessif de la vision altère, en maintes toiles, l'impression d'art qu'elles sont appelées à provoquer. On pourrait formuler cette observation en deux mots: Plus de métier que de sentiment. Une gravure en couleurs habilement traitée, la *Ville de Noël à Buges*, n° 26, montre M. Coppens sous un aspect nouveau et révèle des qualités qu'on souhaite voir développées dans des œuvres analogues.

OCTAVE MAUS

NOS BORNES POSTALES

Lettre ouverte à M. Liebaert, ministre des Chemins de fer, Postes et Télégraphes

Bruxelles, 13 mars 1907.

MONSIEUR LE MINISTRE,

Au cours des nombreux voyages que me reproche M. Maquet, j'ai constaté que nos voisins avaient de bien vilaines boîtes à lettres : les Anglais d'horribles cylindres rouges, les Allemands

de lourds coffres jaunes ornés du cornet symbolique, les Italiens d'informes caisses rouges ; quant aux Français, ne voulant sans doute pas être accusés de mauvais goût, ils cachent leurs boîtes dans le carreau d'un bureau de tabac.

Seule votre administration, Monsieur le Ministre, a demandé un modèle à l'excellent sculpteur ornemaniste M. Houtstont, et ce n'était pas sans une certaine fierté que je contemplais vos élégantes bornes postales en fonte, jouant le bronze. Il m'arriva même, un jour, dans une de ces conférences, — trop fréquentes, au gré de M. Maquet, — donnée à Rome, de faire honte aux Italiens de leurs horribles caisses rouges, et je citais, comme exemple, vos jolies bornes, et je vantais même le sens esthétique de votre administration.

Mais depuis quelques jours une inquiétude me prend : je vois, de-ci de-là, quelques bornes revêtir l'horrible carmin anglais et italien. Si c'est un essai, Monsieur le Ministre, de grâce condamnez-le ; ne jetez pas dans nos rues et nos avenues cette note discordante et criarde, bannissez cette couleur vulgaire. Dites-vous que la couleur doit être en harmonie avec la matière qu'elle recouvre, que le bronze convient au métal, mais que le rouge cru n'a rien de métallique. Ne vous laissez pas insinuer par vos bureaux qu'on ne voyait pas vos bornes, que le public réclamait cette couleur révolutionnaire afin de n'avoir pas à les chercher. Mon expérience personnelle m'a appris que l'isolement de ces bornes sur les trottoirs les signale suffisamment à ceux qui les cherchent. De ma vie je n'ai entendu formuler une plainte à leur propos.

Agréer, etc.

BULS.

Concerts de la Libre Esthétique.

Deuxième séance.

Concert bourré de choses belles, intéressantes et applaudies avec enthousiasme.

Le *Prélude et Variations* de M. Jongen, par lequel il débutait, émit de nature à créer dès l'abord une atmosphère de joie esthétique profonde. Écrite pour violon, alto et piano avec une maîtrise technique accomplie, cette œuvre marque dans l'évolution du jeune compositeur liégeois une étape nouvelle qui le classe au premier rang parmi les musiciens contemporains. Si l'on y retrouve, mais à un moindre degré, les qualités de fougue juvénile qui font de son Quatuor une œuvre toute de spontanéité et de clarté jaillissantes, on y rencontre, d'autre part, quelque chose de plus, je ne dirai pas : plus de profondeur, — ce serait laisser supposer que le Quatuor a des côtés superficiels, ce qui n'est pas, — mais plus de raffinement, dans le sens le plus élevé du mot ; et j'entends par là « une sensibilité plus aiguisée, plus subtile, allant plus au fond des choses » ; une sensibilité pareille, dans son esprit, à celle qui distingue le Beethoven des dernières Sonates et des derniers Quatuors du Beethoven d'avant 1815. Les *Variations* de M. Jongen appartiennent véritablement au type de la « grande variation » dans laquelle l'élément formel est débordé par l'élément imaginaire et sentimental. Il règne parmi elles une constante élévation de pensée avec, de temps en temps, une note spirituelle, admirable contre-partie du lyrisme intérieur qui anime la majeure partie de l'œuvre ; d'aucunes révèlent la plus exquise sensibilité ; d'autres donnent une impression de rêve, d'effusion, d'élancement ; la dernière, étoffée et fougueuse, conclut dans la note juvénile, si essentiellement wallonne, particulière au jeune maître. MM. Chaumont, Englebert et Jongen lui-même donnèrent de *Prélude et Variations* une interprétation parfaite.

Secondés par MM. Bosquet et Doehaerd, MM. Chaumont et Englebert jouèrent avec amour le Quatuor (Op. 30) de Chausson, œuvre pure et forte, qu'on est toujours de plus en plus heureux de réentendre.

Encadrés dans ces deux beaux exemplaires de musique de chambre, les autres morceaux du programme apparurent, par contraste, comme de fines joailleries que détaillèrent avec un

art exquis M^{me} Bathori et M. Engel : mélodies de Fauré et de Debussy, Duo de *Briséis* de Chabrier, *les Familiers* de M. Grovlez et les *Histoires naturelles* de M. Ravel. M. Grovlez est déjà connu à Bruxelles par la *Chambre blanche*, chantée l'an dernier à la *Libre Esthétique*. Ses *Familiers* sont mis en musique avec une délicate compréhension de la déclamation mélodique et sans vaine recherche d'effets. *Le Chant des grillons*, dont la note poétique est charmante, nous a spécialement plu. Les *Histoires naturelles* de M. Ravel sont, au fond, beaucoup moins subversives qu'elles n'en ont l'air. Si l'on se place au point de vue musical pur, elles sont d'un paradoxalisme outrancier ; mais il faut s'abstenir de ce point de vue, et je pose la question suivante : M. Ravel a-t-il, oui ou non, en adaptant la voix chantée et le piano aux petits poèmes de M. Jules Renard, accentué le caractère spirituel ou ironique de ces derniers ? *Le Paon*, le *Martin pêcheur*, et surtout cette chipie de *Pintade* (un triomphe pour M^{me} Bathori, cet oiseau ridicule !) répondent à l'envi : Oui ! Les *Reflets d'Allemagne*, suite de valse pour piano à quatre-mains, de M. Florent Schmitt, jouées par MM. J. Jongen et Octave Maus, ne peuvent donner une idée du talent de l'auteur du *Psaume XLVI*, si admiré en France en ce moment.

CH. V.

A L'UNIVERSITÉ NOUVELLE

Conférence sur l'Humour en musique.
par M. Octave Maus.

On se souviendra encore pendant longtemps, à l'Université Nouvelle, de cette spirituelle conférence, illustrée d'exemples prouvant à toute évidence que la musique a le droit de se déridier, d'être joyeuse, comique, burlesque, sans cesser d'être une œuvre d'art. N'a-t-elle pas en elle tout ce qu'il faut pour exprimer ce qu'on comprend sous l'appellation générale d'humour ? Aussi M^{me} Jane Bathori et Madeleine Maus, M^{me} Lassaux et M. Engel se chargèrent-ils d'en donner une démonstration qui vaut plus que les plus beaux raisonnements syllogistiques du monde ! Et avec quel entrain, et avec quel sens vrai du drôle, du grotesque, du bouffon ! Ce fut, du début à la fin, un défilé de choses originales qui provoquèrent tous les degrés du rire et du sourire.

L'Université nouvelle, qui a de temps en temps besoin de se déridier, elle aussi, en fut toute secouée.

Le *Jugement de Midas*, de Grétry, et *Le D-fi de Phébus et de Pan*, de Bach, durent faire enrager les Beekmesser qui auraient pu se trouver dans la salle. Le *Trio des Frileux*, tiré de *l'Isis* de Lully, fit courir un frisson... de gaieté dans toute la salle. Pour parler des modernes, le *Soldat de plomb* de M. de Séverac et la *Nursery* de M. Inghelbrecht invoquèrent, dans une forme raffinée et humoristique, des réminiscences militaires et populaires pleines de drôlerie ou de naïveté. La patauderie des *Petits Canards* de Chabrier, la gravité comique de ses *Gros Dindons* et la gélatine onduleuse de ses *Cochons roses* fit éclater de rire toute la salle. La *Pintade* de M. Ravel eut un succès tel que M^{me} Bathori dut la redire. Enfin, les extraits de *l'Étoile* de Chabrier ne furent pas moins bien accueillis : leur bouffonnerie intense acheva de convaincre le public de l'idée que la musique peut provoquer l'hilarité, sans forfaire à sa mission d'art pur.

CH. V.

A LA SCOLA MUSICÆ

Les Œuvres de M. Jongen.

Nous avons déjà parlé, dans notre compte rendu de la séance de la *Libre Esthétique*, du Trio (*Prélude et variations*) de M. Jongen. La *Scola Musicæ* l'avait également inscrit à son programme ; il y

fut exécuté par les mêmes interprètes, avec différentes mélodies et le beau Quatuor pour piano, violon, alto et violoncelle que jouèrent avec une verve, une conviction et un talent admirables MM. Jongen, Chaumont, Englebert et Dambois. Nous ne reviendrons pas sur les mérites tout à fait exceptionnels de cette œuvre, exécutée pour la première fois à la *Libre Esthétique*, il y a quelques années, et qui est assurément ce qu'on a fait de mieux en Belgique, comme musique de chambre, depuis G. Lekeu.

M. Jongen est moins à l'aise dans la mélodie que dans les formes instrumentales. On dirait que les textes qu'il choisit, et qui sont pour la plupart bien peu propices à être mis en musique, lui enlèvent tout essor ; d'autre part, il paraît hanté par des influences étrangères qui lui enlèvent son originalité. Presque toutes ses mélodies, même le *Tableau gothique* et la *Villanelle*, (pastiche du français du XVI^e siècle), suggèrent immédiatement la pensée de Duparc, le maître le plus parfait du lied français moderne... M. Jongen a un effort de libération à accomplir, il faut qu'il l'accomplisse : l'homme qui a écrit le Quatuor et le Trio doit arriver à devenir aussi personnel dans son style vocal que dans son style instrumental.

M^{lle} Wybauw chanta les mélodies de M. Jongen avec son intelligence d'interprétation habituelle.

CH. V.

Une audition d'élèves est annoncée à la *Scola* pour le lundi 25 mars. On y pourra apprécier les résultats d'un enseignement méthodique poursuivi par M. Théo Charlier et ses distingués collaborateurs MM. Jongen, Théo Ysaye, Chaumont, Strauwen, etc., avec une ferveur artistique et un désintéressement qui méritent tous éloges.

Œuvres musicales nouvelles.

La Symphonie de M. Cools.

M. Colonne vient d'exécuter, à deux reprises, la Symphonie de M. Cools à laquelle l'unanimité des jurés du Concours Cressent décerna le prix. M. Cools avait lui-même écrit et publié, avant l'audition, une analyse thématique de son œuvre : sur le seul vu de la longueur du texte de cette analyse, j'ai préféré entendre la Symphonie avant de lire les gloses de l'auteur, afin de n'avoir aucune prévention. Les deux tâches accomplies, je constatai qu'à écouter la musique de M. Cools j'avais ressenti exactement l'impression que m'en aurait donnée, par avance, la lecture de la trop exacte et trop minutieuse analyse qu'il en avait faite (1).

L'œuvre est fabriquée plutôt que créée, affirmerais-je volontiers malgré l'affirmation contraire de l'auteur. Ce labeur de déformer sans fin deux thèmes « générateurs », l'un assez insignifiant, l'autre n'existant même pas, semble ici le but, non un moyen : la correspondance d'une série de déformations d'un thème avec une suite d'états émotionnels est le plus souvent une pure illusion, un concept plus littéraire que musical — sauf quand une déformation est expressive, donc spontanée. On me fera difficilement admettre la spontanéité de ces tout petits jeux polyphoniques, d'élémentaire difficulté, de ces clichés, en un mot, comme en prodiguent les compositeurs inexperts : cela est tellement plus facile que d'avoir une idée musicale !

Et je pourrais citer bien d'autres raisons pour lesquelles j'estime que la Symphonie de M. Cools est une pure fabrication. Voyez, par exemple, le thème du *scherzo*. Tel qu'il est écrit, à 3/4, ce thème n'a aucune espèce de rythme. Si on l'examine attentivement, on découvre qu'en réalité il se compose de périodes de

(1) Peut-être à tort, d'ailleurs. Je ne crois pas qu'un artiste combine consciemment tous les rapports que le critique, par métier, se croit obligé d'y découvrir. Mais ces rapports peuvent exister réellement, s'être produits en dehors de tout calcul de l'auteur, parce que nécessaires tout simplement. Puis, je ne crois pas qu'un artiste puisse se consacrer à disséquer après coup son œuvre. Tout ceci, d'ailleurs, est une simple opinion personnelle.

deux fois trois temps, mais boîteuses ; je gagerais que l'auteur, *a priori*, avait décidé d'écrire un *scherzo* à cinq temps (1).

D'un autre côté, la fabrication est des plus honorables : M. Cools sait son métier, et le jour où il aura une idée personnelle, une inspiration, il saura l'exprimer, et même, je crois, l'exprimer sincèrement.

Je regrette d'avoir fait entendre une note discordante au milieu des éloges que vient de recevoir le jeune lauréat, et d'avoir fait preuve, envers sa Symphonie, d'une sévérité comme j'en déploie bien rarement pour parler ici d'œuvres de débutants. Mais M. Cools est sympathique par son ingénuité comme par son indépendance ; il semble pouvoir faire mieux ; on lui doit donc ce qu'on estime être la vérité, sans fard. En outre, sa Symphonie a été consacrée par un jugement solennel. Ceci pourrait lui donner à croire qu'il a écrit « une œuvre », ce qui serait dangereux ; mais s'il considère la haute récompense qu'il a obtenue comme un simple prix d'application — dès lors amplement mérité — il peut très bien, un jour, devenir capable d'enfanter une véritable œuvre d'art.

M.-D. CALVOCORESSI

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *Ombres voluptueuses*, par LOUIS MANDIN. Paris, E. Sansot et C^{ie}. — *La Chanson du Pauvre*, par GREGOIRE LE ROY. Paris, *Mercur de France*.

ROMAN. — *La Facile liaison (mœurs de demain)*, par LÉON WAUTHY. Paris et Verviers, l'Édition artistique. — *La Retraite sentimentale*, par COLETTE WILLY. Paris, *Mercur de France*. — *Choix de pages anciennes et nouvelles*, par SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER. Préface de Camille Lemonnier, portrait de l'auteur par G. Bottini. Bruges, A. Herbert, Ltd.

CRITIQUE. — *Sculptures anciennes à Anvers*, par JEAN DE BOSSCHÈRE. (cinq dessins de l'auteur). Moutiers (Tarentaise), F. Ducloux. — *Attraverso gli Albi et le Cartelle*, par VITTORIO PICA. VI^e volume. Nombreuses illustrations. Bergame, Institut des Arts graphiques. — *Les Idées de Nietzsche sur la musique*, par PIERRE LASSERRE. Paris, *Mercur de France*.

THÉÂTRE. — *Le Mutilé (Carlo Salvani)*, comédie-drame en quatre actes, par EDMOND PICARD. Bruxelles, V^e F. Larcier.

DIVERS. — *La Question de Waterloo. Les Réponses*, par le comte Louis Cavens. Bruxelles, imp. Dreesen et De Smet.

PETITE CHRONIQUE

Nous publions en tête du présent numéro un fragment de l'intéressante étude sur la *Réforme du théâtre* lue vendredi dernier par M. Saint-Georges de Bouhélier au Salon de la *Libre Esthétique*. Mieux qu'un compte rendu, cet extrait donnera à ceux de nos lecteurs qui n'ont pas assisté à la conférence un aperçu des idées qui y furent développées et de la noble conception du théâtre que préconise l'écrivain distingué qui signa la *Tragédie du Nouveau Christ*.

La deuxième conférence de la *Libre Esthétique* aura lieu vendredi prochain, 22 mars, à 2 heures et demie précises. Elle sera faite par M. Francis de Miomandre, dont on a apprécié ici même, à maintes reprises, la compétence en matière de critique. M. de Miomandre a choisi pour sujet : *Clauzel et Svarès*, deux hommes passionnément discutés et dont il importe de fixer la physionomie littéraire et philosophique.

(1) Ceci a l'air spécieux. Mais je crois que si l'on compare le thème ici incriminé à un cinq temps réel (p. ex. *Tristan*, acte III, 2^{me} scène, sous les paroles *Wohlauf und daran*, etc. : ou le *scherzo* de la Symphonie inachevée de Bordone, etc.), on sentira bien la différence.

L'intérêt croissant qu'excite, d'année en année, le Salon de la *Libre Esthétique* s'affirme par les demandes, de plus en plus nombreuses, qu'adressent à la direction les Universités populaires, Ecoles d'art, Syndicats ouvriers, etc. pour obtenir l'autorisation de visiter collectivement l'exposition. Notons parmi eux, cette année, les élèves de l'Académie des Beaux-Arts de Gand, le Foyer intellectuel de Saint-Gilles, les Universités populaires de Binche, Uccle, Schaerbeek et Molenbeek-Saint-Jean. Ces deux dernières seront reçues dimanche prochain, à 10 heures, par M. Marcel Hébert, professeur à l'Université Nouvelle, qui, en présence des toiles d'Eugène Carrière, retracera la vie et l'œuvre du maître défunt.

Pour rappel, aujourd'hui, dimanche, à 2 heures, à l'Alhambra, sous la direction de M. Théo Ysaye, sixième concert Ysaye, avec le concours de M. Émile Sauer, pianiste, professeur au Conservatoire de Vienne. Œuvres de Beethoven, Sibelius, Vincent d'Indy, Paul Dukas, A. Biarent, etc.

Une deuxième audition de *Faust* de Schumann sera donnée aujourd'hui, dimanche, à 2 heures, au théâtre de la Monnaie, sous la direction de M. S. Dupuis, avec le concours de M^{mes} Croiza, Bourgeois, Das, De Bolle et Dewin, MM. Petit, D'Assy, Nandès, Dognies, Danlée et Crabbé.

La semaine musicale :

Demain et mercredi, à 4 h. 1/2, l'*Histoire de la sonate* (piano et violon) par MM. Deru et Lauweryns.

Mardi, à 2 h. 1/2 précises, troisième concert de la *Libre Esthétique* avec le concours de M^{me} P. Miry-Merck, de MM. Th. Ysaye, E. Chaumont, F. Doehaerd, Mésès, J. Kuhner, Th. Charlier, Sermon et Ackerman. Notre encartage spécial en donne le programme.

Le soir, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, récital de piano par M. W. Backhaus.

Mercredi, à 8 h. 1/2, quatrième séance du Quatuor Zimmer, avec le concours de M^{me} Kleeberg-Samuel, à l'École allemande, rue des Minimes. Au programme : Quatuors en ré majeur (op. 20) de Haydn, en ut majeur (op. 59) de Beethoven et Quintette avec piano de Dvorak.

Jeudi, séance de piano à la Grande-Harmonie par M. J. Wieniawski.

M^{lle} M. Laenen et M^{lle} Jeanne Van den Bergh donneront le même jour, à 8 h. 1/2, dans la Salle Ravenstein, avec le concours de M. J. Watelet, une séance de Musique belge. Au programme : P. Benoit, P. Gilson, W. de Latin, E. Samuel, E. Keurvels et W. De Mol. — Billets chez Breitkopf et Schott frères.

M. Jan Kubelik donnera un concert au théâtre de l'Alhambra, samedi prochain, à 3 heures. Il exécutera le Concerto en fa dièse d'Ernst, l'*Andante* du Neuvième concerto de Spohr, un Prélude de Bach, et la *Ronde des clochettes* de Paganini et, avec M. E. Goll, la Sonate à Kreutzer.

MM. Zimmer et Jaspas donneront le mercredi 27 mars, à 8 heures 1/2, à Liège, la deuxième séance de l'*Histoire de la Sonate et du Concerto*. Œuvres de Beethoven, Weber et Vincent d'Indy.

M. Léopold Rosy fera aujourd'hui, à 5 heures, au Cercle dramatique de Schaerbeek (rue des Palais, 85), une conférence sur *Emile Verhaeren*.

Le théâtre de la Monnaie annonce pour le jeudi 29 et le samedi 30 mars deux représentations des *Erinnyes*, tragédie antique de Leconte de Lisle, musique de Massenet, avec le concours de M^{lle} Adeline Dudlay, M^{me} Segond-Weber, M. Albert Lambert fils, M^{lle} Jeanne Delvair, M. Albert Lambert père, M. Froment, M. Maurice Chomé, M. Kessels, des chœurs, du ballet et de l'orchestre de la Monnaie sous la direction de M. Sylvain Dupuis.

La première de ces représentations (jeudi 29) aura lieu le soir, à 8 heures; la deuxième (samedi 30) en matinée, à 4 h. 1/2.

Le spectacle commencera par la *Nuit d'octobre* d'Alfred de Musset, interprétée par M. Albert Lambert fils et M^{lle} Jeanne Delvair.

Le célèbre orchestre du Concert Gebouw, d'Amsterdam, sous la direction du cappelmeister Wilhem Mengelberg, viendra donner un concert au théâtre de l'Alhambra, le dimanche 7 avril prochain, à 2 heures. Pour tous renseignements, s'adresser chez Breitkopf et Haertel.

Une « grosse » nouvelle :

M. Eugène Ysaye dirigera les samedi 13 et dimanche 14 avril, à l'Alhambra, un concert extraordinaire exclusivement consacré à Beethoven dont il fera exécuter l'ouverture d'*Egmont*, le Concerto en ut par M. Mark-Hambourg, le Chœur des prisonniers de *Fidelio* et la Neuvième symphonie avec les chœurs mixtes de Dison et des solistes de choix : M^{lle} G. Sylva, M^{me} G. Marty, MM. F. Lemaire et L. Frölich.

On ne pourrait clôturer plus brillamment la saison musicale.

On nous écrit de Verviers :

Les « Nouveaux Concerts » de Verviers verront, ce carême, leur dernière saison. M. Louis Kefer, leur directeur-fondateur, fera entendre aux trois séances du 20 et 27 mars et du 17 avril une sorte de résumé de ce qu'a produit en œuvres et en artistes l'École de musique de Verviers depuis qu'elle existe.

Au programme : MM. Crickboom, Deru, Angenot, Fauconnier, violonistes; Lejeune, Gaillard, Gérardy, violoncellistes; M^{les} Housman, Reichel et Delfortrie, cantatrices, qui interpréteront des œuvres de G. Lekeu, A. Dupuis, V. Vreuls, Gaillard, Jodin et L. Kefer.

On a pu lire dans divers journaux :

« La classe des lettres de l'Académie royale de Belgique, estimant qu'elle est liée par la décision prise antérieurement de n'admettre parmi ses membres que des historiens, des philologues, des philologues, des économistes et des juristes, a refusé le bénéfice du legs que lui avait fait M. Bouvier Parvillez.

On sait qu'il s'agit d'une donation de 10,000 francs, dont le revenu devait être consacré à la création d'un prix de 1,200 fr. à décerner tous les quatre ans. »

C'est ahurissant, mais authentique. Officiellement, l'Académie avoue donc que sa « Classe des Lettres » n'entend rien à la littérature et que le brave homme qui, naïvement, lui a confié une mission à remplir en faveur des hommes de lettres s'est trompé de porte.

M. Bouvier-Parvillez eût mieux fait de charger de l'exécution de son legs le premier notaire venu : le prix eût été décerné régulièrement. Mais il est temps que la plaisanterie finisse. Qu'on réorganise la classe des lettres pour qu'elle réponde à son titre — ou qu'on la supprime.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

FERNAND KHNOFFF

PAR

L. DUMONT-WILDEN

Une luxueuse monographie, format grand in-8o.

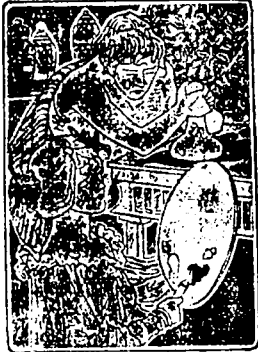
contenant une trentaine de reproductions dans le texte et 33 planches hors texte, en héliogravure, en phototypie et en typogravure.

Prix : 10 francs.

Il a été tiré de cet ouvrage une édition de luxe de 50 exemplaires numérotés; de 1 à 50, imprimés sur papier impérial du Japon, texte réimposé et format agrandi.

Ces exemplaires contiennent en outre une *pointe-seche originale signée de Fernand Khnopff* et une reproduction en héliogravure, tirée en taille-douce de « *L'Impératrice* », faisant partie des collections de S. M. l'Empereur d'Autriche.

Prix : 40 francs.



Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50.
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

ANTÉE

Revue mensuelle de littérature.

Le numéro, 60 centimes. — L'abonnement, 6 francs l'an.

COLLABORATEURS RÉGULIERS

MM. Michel Arnauld, André Gide, Albert Giraud, Laurent Tailhade, Henri Ghéon, Maurice Wilmotte, Remy de Gourmont, Maurice Denis, Jacques-E. Blanche, Jacques Copeau, Lucien Jean, Henri Vandeputte, Joseph Bossi et Eugène Monfort.

ARTHUR HERBERT Ld, éditeurs, Porte Sainte-Catherine, BRUGES.

Numéro spécimen envoyé sur commande.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de L'ISLE ADAM, Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

La Presse Européenne

Coupages de journaux artistiques, commerciaux, politiques et financiers

Bruxelles, 54, rue de Longue-Vie.

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n ^o	0,25	Le n ^o	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PÂPÉTIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

La Libre Académie (CAMILLE LEMONNIER). — La Critique de M. Henri de Régnier (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Chronique musicale : *Concert Durant*; *Sixième concert Ysaye*; *L'histoire de la sonate* (OCTAVE MAUS). — Les Amis de la Médaille d'art. — A la Libre Esthétique : *Troisième concert* (H. L. B.). — A l'Université Nouvelle : *Conférence de M. Aubry*; *L'Œuvre musicale des Troubadours* (CH. V.). — Notes de musique (CH. V. et H.). — A Verviers (M.). — Petite Chronique.

LA LIBRE ACADEMIE ⁽¹⁾

Que sommes-nous ? Rien dans la sphère des influences officielles ; et pourtant quelque chose et peut-être le commencement d'une grande chose dans le cercle de nos énergies personnelles. Nous naissons à peine — cinq ans ! — et déjà nous avons dépassé les limites du simple essai. Nous avons été mis à l'épreuve de l'indifférence, du dédain et de l'hostilité, il nous est arrivé à nous-mêmes de douter, de nous défier, de renon-

(1) Allocution prononcée par M. CAMILLE LEMONNIER à la séance publique du 22 mars.

cer. Mais quand une chose est une bonne chose, elle va tout de même et voyez, même notre indifférence, la fameuse indifférence nationale, qui commence en nous à nous-mêmes, n'est pas parvenue à mettre l'œuvre à bas. Il semble que l'extraordinaire vitalité de notre grand patron soit comme notre armature : elle nous soutient. Au fond de notre Académie on sent la présence de quelqu'un qui n'a pas l'air d'y être et qui y est pourtant et qui s'arc-boute et qui d'en bas crie : « Tu existes, tu grandiras. » C'est le vrai miracle, cela, avoir avec soi un homme qui a confiance et qui vous oblige à regarder plus haut et plus loin. Edmond Picard a été notre maçon. Il a été mieux, il a été la pierre sur laquelle nous avons bâti cette maison de la Beauté et de l'Idée.

Eh bien, Messieurs, ce qu'il a voulu s'est fait, continue à se faire ; nous sommes sortis de terre ; nous avons montré que nous vivions. Il faut bien admettre, en effet que, pour une académie — puisque le malheur veut que nous portions ce titre — et une académie qui a quelques années seulement, nous avons posé des actes que l'autre Académie, la grande, la seule, celle qui s'écrit avec un grand A depuis trois quarts de siècles de parlotes et de jetons de présence, n'a pas même soupçonnés.

Alors quoi ? C'est donc qu'il y a chez nous un principe, une volonté, l'action sourde d'une force. Des gens de profession diverses se réunissent, se tâtent, avec un peu de peur au commencement. « Il y a trop d'avocats », disaient ceux qui écrivaient. « Il y a trop d'écrivains », disaient ceux qui parlaient. Les peintres redoutaient vaguement les musiciens et ceux-ci in-

taient en défiance les savants. Tout cependant s'arrangea à la longue; il en est qui ne sont plus revenus, il en est qui ne sont jamais partis. Et autour d'une table sans tapis vert, on vit des camarades qui, sans président ni vice-président, par la poussée secrète qui est au fond des ouvriers de toute bonne idée, se mirent à faire tranquillement de la besogne. Cette classe des lettres qu'avec la loupe la plus grossissante on n'est jamais parvenu à découvrir chez nos voisins, elle fut dès lors chez nous. Elle y fut si bien que le prix littéraire que l'Académie officielle se défend de décerner, c'est nous qui le donnons avec une prodigalité magnifique. Il se vérifie ainsi que, comme Piron, nous ne sommes rien, pas même académiciens au sens traditionnel du mot, et que cependant nous fonctionnons comme si nous étions la vraie, la seule académie de Belgique.

Cela nous valut une suite de lauréats comme on n'en voit pas beaucoup ailleurs. On eut un musicien, Vreuls, on eut un peintre, Beuck : il semble qu'on s'entendit pour avoir surtout des écrivains. N'est-ce pas là un prodige? Dans ce pays d'indifférence rivée pour la littérature, l'abondance du génie fut tout à coup si grande qu'on ne cessa plus de trouver des littérateurs. Il parut qu'il n'y aurait jamais assez de prix Picard pour couronner le talent, la conscience et le travail. Ah! mes amis et collègues, merci! Il n'y en aura jamais assez pour dédommager, dans leur postérité, les grands aînés partis tristement sans avoir connu autre chose que les dénis de la foule.

Il se fait, messieurs, qu'aujourd'hui c'est encore une fois un écrivain que nous fêtons : je me trompe, c'en est trois à la fois. Le prix a débordé du côté des juristes; mais, comme ces juristes sont tout de même des écrivains, ils ont droit tous les trois à se partager littérairement nos louanges. Le patron et l'une des autres voix éminentes du Barreau vous diront leurs mérites. Je m'en tiendrai, pour ma part, à celui qui est le plus spécialement de mon métier.

Louis Dumont-Wilden succède, dans l'attribution du prix Picard, à Edmond Glesener, qui lui-même succéda à Eugène Baie. Celui-ci, avec des dons admirables d'écrivain-peintre, avait écrit le livre où le phénomène de l'art, dans sa germination, son essence et son expansion, avait été, depuis Taine, le mieux sondé et exprimé. *L'Épopée flamande*, dans sa fougue et sa sagesse, avec son coruscant coloris où s'atteste le génie de la race, demeure une merveilleuse leçon de critique selon l'âme et les yeux de chez nous. Puis ce fut le tour de Glesener, un Wallon celui-là et qui tout de suite, avec son très beau roman, *Le Cœur de François Remi*, devait prendre, à côté d'un des nôtres, Maurice des Ombiaux, la tête de ce qu'on pourrait appeler « le roman de pays ».

Je sais bien, Messieurs, qu'il n'y eut point, à les dis-

tinguer, un mérite excessif de notre part, puisque leurs œuvres se faisaient distinguer d'elles-mêmes. Ils étaient, si on peut dire, à la fois inconnus et déjà éclatants; les journaux avaient parlé d'eux, car pour un grimaud qui, une fois la semaine, à jour fixe, laisse crever sa poche à fiel et à sottise, il y a tout de même nombre d'actifs, nobles, probes et ingénieux ouvriers de diffusion littéraire dans la presse. Et pourtant il leur manquait quelque chose, c'est qu'une trentaine d'hommes, confrères et amis, missent leur renommée naissante sous leur égide; et voilà, nous leur avons donné leur passeport pour les pays de mémoire où ils ne seront pas oubliés.

Dumont-Wilden! Il y a huit à dix ans à peine qu'il écrit et de ce qu'il rêva, médita, aligna, on ferait vingt livres. Il semble, par la fertilité de son esprit, par l'abondance et l'ingéniosité de ses vues, appartenir au temps des Encyclopédistes. Il les continue, non point à coups de dictionnaires, c'est trop facile, mais avec ses suggestions personnelles, avec un infatigable labeur de pensée subtile, libre et jaillissante. Messieurs, que nous le voulions ou pas, nous couronnons en lui un esprit français et peut-être le plus français des esprits d'ici : nous ne lui en gardons pas rigueur. Il a l'élégance, la clarté, il a la sensibilité et il a le charme. C'est un imaginaire qui a des clartés du monde, bien qu'il mette un certain dandysme à ne point paraître savoir trop de choses à la fois. Ses livres sont d'un artiste et d'un philosophe; et son art et sa philosophie sont doucement graves, en souriant, par crainte de trop affirmer. Ce n'est point un sceptique; mais il y a une élégance toute moderne de douter qu'il n'a point dédaignée et qui lui vient de quelques illustres amitiés.

On le tient d'ores et déjà pour le plus brillant de nos essayistes : soit qu'il parle de littérature ou de tableaux, il manifeste le sens précis, nourri et juste du vrai critique. Sa probité, sa courtoisie, sa distinction d'esprit signalent sa culture et sa race. Il est, au surplus, dans ce qu'il écrit, son propre portrait : on l'y sent bon, confiant, attendri et point trop désabusé. S'il paraît incliner à quelque amertume, c'est encore un entraînement littéraire. Rappelez-vous *Les Visages de décadence* : ils nous procurèrent, en leur temps, une joie vive et constante. On y sentit se manifester, non sans autorité un écrivain précis, concentré, nombreux et qu'on aurait cru plus léger. Ce furent là de ces contes d'idées pour lesquels il semble surtout fait : une nuance d'adroit désenchantement, pour les accorder à l'esprit du jour ou de la veille ou du lendemain, on ne sait jamais, en avait la sensualité délicate. Il s'y révélait un précieux, mesuré et sagace écrivain, dont le ton s'adaptait admirablement aux réticences de la sensibilité. Quand, un peu plus tard, il fit le livre qui nous fut surtout présent à la pensée pendant notre délibération, ce fut encore le même sage et ingénieux esprit qui nous charma.

Les Soucis des derniers soirs se proposèrent, sous la forme de dialogues, de petits tableaux de personnages qui, encore une fois, étaient des incitations d'idées. Naïfs et subtils, ils alternaient le colloque rural et mondain dans des paysages sacrés et profanes ; et tout le livre, dans sa variété, sous sa forme poétique ou frondeuse, gardait bien l'animation d'un sprituel à la fois et sérieux débat. Nous sommes là au cœur même de cet art qui nous valut une forme de livre attrayante et substantielle en nous rappelant parfois des maîtres exqu coast.

Mon cher, mon bon Dumont, j'ai saisi avec empressement cette occasion de dire ici publiquement mon amitié pour vous ; votre agilité de pensée, votre grâce de main, votre belle probité d'artiste et le charme sûr de sympathie que vous dégagéz font qu'on vous aime autant qu'on vous estime et qu'on vous admire. Il n'y a eu, dans le public et partout, qu'un cri pour nous féliciter de vous avoir attribué un prix que vous méritiez si bien. Or, c'est justement la qualité de notre académie de signaler des premiers à la louange du pays les forces nouvelles qui surgissent ; et notre joie, cette fois encore, s'est trouvée doublée de la ratification qui nous est venue des esprits, en dehors de nous.

CAMILLE LEMONNIER

La Critique de M. Henri de Régnier

Je suis horriblement en retard pour parler du dernier volume de M. Henri de Régnier, *Sujets et Paysages* (1), paru en octobre 1906. Mais c'est le privilège des belles œuvres de ne pas vieillir et de permettre qu'on parle d'elles n'importe quand. Comme elles ne sacrifient pas à la mode, leur actualité ne cesse point. Me flattant du vain espoir qu'un autre livre de critique générale paraîtrait bientôt j'ai attendu ces cinq mois, par manière d'honnêteté professionnelle, pour faire d'une pierre deux coups. Il n'est rien paru, sinon des travaux quasiment de spécialistes, des indiscretions de rats de bibliothèques. Eh bien ! tant mieux. Cela me permettra de parler de la critique de M. Henri de Régnier tout seul, et j'en suis infiniment satisfait.

Cet art tranquille et serein représente une grande audace. Chacun est spécialisé dans sa partie, n'est-il pas vrai ? Le poète doit faire des vers, et le romancier des romans, et le critique des articles. Cette logique simpliste s'impose, et les meilleurs esprits ont peine à la secouer. Il faut croire que l'audace de M. de Régnier a été servie par quelque chose de mystérieux (son autorité de parole, sans doute), pour avoir ainsi passé, sans discussion. C'est peut être le seul écrivain à qui personne n'ait reproché d'abandonner une forme pour une autre. Il a pu, après ses beaux et nobles poèmes, écrire des romans et des nouvelles, puis des essais, sans qu'on lui jetât à chaque volume le reproche du précédent.

C'est qu'aussi toutes ces œuvres si diverses sont reliées entre elles par une profonde unité de pensée. Le promeneur méditatif du parc d'Hertulie et des jardins de M. d'Amécœur n'a pas cessé de se promener, ni de méditer. Ses pas l'ont porté plus loin, voilà tout. Mais quoi qu'il contemple, c'est toujours du même regard. Et c'est pourquoi ses réflexions sur les spectacles les plus

modernes, les plus étrangers en apparence à ses préoccupations anciennes, ont un singulier air de famille avec celles qu'il faisait autrefois. Et je ne fais pas allusion à la similitude des procédés : longues phrases cadencées et pleines d'incidences, parallélisme continu des images et des figures, antithèses patiemment construites et savamment développées. Tout cela, c'est affaire de syntaxe.

Non, je pense à une analogie plus essentielle. Le talent tout entier de M. Henri de Régnier est fait d'aristocratie, d'amour du passé, de dignité et de méditation. C'est un des rares hommes sur lesquels nous puissions compter pour ne pas admirer la machine à vapeur. Ah ! certes, il ne déclame point. Je ne sais pas de lui une page où il se soit livré à une réflexion réellement acerbe sur le présent. Non. Son mépris est plus calme, mais il va plus loin aussi. C'est le mépris souverain, définitif et souriant de ceux qu'on ne peut offenser et qui, partant, n'ont pas besoin de s'expliquer. Leurs rancunes sont secrètes, leurs déceptions incommunicables. Si on les devine, tant mieux. Et du reste, qui les devinerait sinon quelques rares esprits, de même famille ? Si on ne les devine, pas tant pis ! Ils n'éprouvent pas le désir de convaincre.

Cette attitude négligente et polie vaut mieux que tous les pamphlets. Elle ignore ce que d'autres, plus naïfs, attaquent. Mais attaquer quelque chose, le nommer, n'est-ce pas lui donner à l'instant même une valeur, n'est-ce pas en quelque sorte le créer ?

Qu'on ne s'y trompe pas, cependant, qu'on ne prête point à ces paroles un sens qu'elles ne sauraient avoir. Je n'ai jamais prétendu penser que M. Henri de Régnier ait méprisé la modernité. Pas du tout. Comme romancier, il ne peut ignorer que la vie contemporaine, du moment qu'elle est la vie, est intéressante. Il s'y est intéressé, d'ailleurs. Il a écrit le *Mariage de minuit*, cette œuvre exqu coast.

Il a été plus loin. Il s'est efforcé de s'occuper, impartialement, des choses de son temps. Et il a accepté d'écrire ces chroniques châtées, élégantes, sérieuses qui, réunies en volume, forment la matière de *Sujets et Paysages*, (*Figures et Caractères* (1) étant plutôt des études de critique littéraire). Mais, voyez tout de même comme les nécessités de notre nature nous retiennent, — que dis-je ? nous ramènent à nous-mêmes. Vraiment, malgré tous ses efforts, il n'a pas pu s'y plaire. Il s'y intéresse, parce qu'il est intellectuel ; mais les sources profondes de l'homme, jaillissant, remontent dans une direction opposée à celle que suit le courant contemporain. Comment ce solitaire dédaigneux et courttois approuverait-il une époque où la poignée de main s'échange sans examen ? Comment ce songeur des poèmes anciens et romanesques trouverait-il belles les bâtisses droites et cubiques, à vingt étages, en tas ? Comment ce fervent d'un siècle où le suprême aboutissement de la haute culture humaine consistait en l'acceptation sereine et courageuse des hiérarchies de la nature et de l'ordre des lois, comment ce raffiné *honnête homme* admirerait-il nos mœurs actuelles, faites d'anarchie morale, d'examen perpétuel et sans but, d'humanitarerie larmoyante, de dissolution indéfinie ?

Non, il est trop bien élevé pour rien dire. Mais il détournera la tête vers le passé. Cette démarche mentale qui fut la sienne lorsqu'il composa *Le Passé vivant* (ce livre où un homme d'aujourd'hui vit une jeunesse entière, sa passion et son rêve, projetée dans l'autrefois), il l'a encore gardée dans sa critique. Qui dit chroniqueur dit homme du jour, écrivain qui parle et ratiocine sur l'actualité. Eh bien ! M. Henri de Régnier réalise le tour de force de faire des chroniques sur les événements de jadis. Le chroniqueur habituel, lorsqu'il n'est pas tout à fait un artichier, tâche à s'élever vers des considérations générales qui relèvent un peu la signification des faits sur lesquels ils ont à penser. M. Henri de Régnier, lui, laisse aller ses souvenirs. Du même pas, oui, du même pas lent, tranquille, sûr dont ses rêveries, autrefois, escortaient la marche d'une princesse de tapisserie, ou le vol d'un oiseau de légende, ou le cheminement de ces jeunes sages amoureux et désabusés dont les paroles doucement

(1) *Sujets et Paysages*, par H. DE RÉGNIER. Paris, *Mercur de France*.

(1) *Figures et Caractères*, par H. DE RÉGNIER. Paris, *Mercur de France*.

obscur et finement allégoriques nous ont tellement enchantés lorsque nous avons dix huit ans et que nous savions tous par cœur, *Herminie et Hertulie*..., de ce même pas les spéculations du critique qu'il est devenu accompagnent l'essor d'une pensée, de telle pensée qui sera née en son esprit au sujet de n'importe quoi d'accidentel et de quotidien.

Spéculations et souvenirs se confondent. Servi par une mémoire précise et, j'aimerais dire, chaleureuse, le poète n'est jamais embarrassé pour rappeler un détail historique plein de relief en même temps que de sens à propos d'un analogue quelconque évenement d'aujourd'hui.

Le cher jeu de l'antithèse est ainsi devenu plus qu'un jeu, plus qu'un artifice verbal; il représente, il est le mécanisme même, et vital, d'une pensée d'homme. C'est un balancement continu entre hier et aujourd'hui; la chose du jour, toute neuve, toute froide, toute crue prend son sens, sa lumière, sa valeur par comparaison avec la pareille chose d'autrefois: moite, chaude, patinée, transformée par le recul des siècles, la vie de l'histoire, la réflexion des philosophes.

Ce point de vue, simple à la fois et si fécond, M. Henri de Régnier ne s'en est jamais départi, et c'est ce qui donne à son style — plus peut être que l'harmonie des périodes, la justesse des épithètes, la grâce et le mouvement des phrases — cet accent qui est d'une inoubliable séduction.

FRANCIS DE MIOMANDRE

CHRONIQUE MUSICALE

Concerts Durant : Festival Beethoven. — Sixième concert Ysaye : M. Emile Sauer. — L'histoire de la Sonate (violon et piano).

Le cas de M. Félicien Durant, pour être exceptionnel, n'est pas sans précédent. Il y a une vingtaine d'années, M. Henri Viotta, avocat distingué à Amsterdam, jeta brusquement par-dessus les moulins de Zaandam sa toque de docteur et, quittant la barre de la Cour d'appel, se hissa au pupitre directorial d'un orchestre symphonique. Sa célébrité égale aujourd'hui celle de M. Mengelberg, le plus réputé *conductor* des Pays-Bas.

La volonté persévérante de M. Durant vient d'accomplir en Belgique un miracle semblable. Sa qualité d'avocat inspirait, au début, quelques inquiétudes sur ses aptitudes musicales. Les trois séries de concerts qu'il dirigea cet hiver : Schumann, Wagner, Beethoven, ont montré, une fois de plus, que le Barreau mène à tout... à la condition d'en sortir. Peut-être le Droit et la Musique ont-ils des liens spirituels dont les esthéticiens futurs définiront le caractère. La précision, la clarté, la logique des axiomes juridiques trouveraient-ils leur corrélation dans l'union du rythme, de la mélodie et de l'harmonie? A l'euphonie du Code correspond sans doute l'ordonnance méthodique des sonorités orchestrales. Et les timbres instrumentaux paraissent aussi familiers à M. Félicien Durant que ceux sur lesquels il rédigeait naguère ses conclusions d'audience...

Nous joignons nos éloges à ceux qui lui furent décernés, ici, lors des deux premiers cycles de concerts qu'il inaugura. L'épreuve, cette fois, était décisive : Beethoven est, en quelque sorte, la « pierre de touche » des chefs d'orchestre et l'interprétation de ses symphonies exige une musicalité « professionnelle. » M. Durant n'a pas failli à l'espoir qu'avaient fait naître ses débuts. Si son orchestre n'a pas encore toute la cohésion, la sûreté et la souplesse que seul peut donner un travail en commun de plusieurs années, il faut louer le nouveau chef pour sa parfaite compréhension musicale, le sentiment artistique qui l'anime, la fermeté et l'autorité avec lesquelles il conduit sa jeune armée à la victoire. L'exécution de la Symphonie en *ut* mineur et de la Symphonie en *ré*, celle de l'ouverture de *Léonore* n° 3 ont été respectueuses et fidèles, ferventes et parfois enthousiastes. L'initiative est belle et mérite toute sympathie.

M. Crickboom prêtait à la séance le concours de son talent sobre

et pur. Presque au pied levé, il a remplacé M. Willy Burmester empêché, et son succès a été éclatant. Ses précieuses qualités de musicien et de virtuose, actuellement dans leur complet épanouissement, ont donné à l'interprétation du Concerto et des deux Romances une noblesse et une beauté qui ont profondément ému l'auditoire.

Au sixième concert Ysaye, l'intérêt était double : la réputation du pianiste Emile Sauer balançait l'attrait de quelques œuvres symphoniques de choix. Si le virtuose a été acclamé et rappelé, l'orchestre, conduit avec une remarquable sûreté par M. Théo Ysaye, a disputé au soliste les honneurs de la séance, — le fait est assez rare pour être signalé. *L'Apprenti sorcier* de Paul Dukas et le *Camp de Wallenstein* de Vincent d'Indy, joués l'un et l'autre avec une verve étourdissante, ont, par leur clair coloris, contrasté avec deux pages plus sombres, et d'ailleurs harmonieuses, qui formaient la première partie du programme : un poème symphonique ossianesque de M. A. Biarent intitulé *Trenmor*, d'inspiration distinguée, de facture peut-être trop wagnérienne, et le *Cygne de Tuonela* de Sibelius, long solo de cor anglais fort bien phrasé par M. Piérard.

Quant à M. Emile Sauer, sa technique est prodigieuse, et c'est malheureusement tout ce qu'il y a à en dire. Il est incontestablement de la race des grands virtuoses s'il n'est pas de celle des grands musiciens. Mais il s'impose, dominateur, avec sa silhouette diabolique, ses gestes d'automate, sa puissance sonore et son vertigineux mécanisme. Le Concerto en *mi bémol* de Beethoven, des pièces de Schumann et de Chopin lui ont valu des rappels sans fin, — et des bis, hélas!

MM. Deru et Lauweryns ont inauguré la semaine dernière à l'Hôtel Mengelle une série de matinées consacrées à la Sonate. Corelli, Veracini et Tartini firent les frais du premier programme; Bach, Mozart et Beethoven eurent les honneurs du second. On sait que les deux artistes sont l'un et l'autre d'excellents musiciens et des interprètes respectueux. Le son velouté de M. Deru, le toucher délicat de M. Lauweryns s'associent le plus heureusement du monde. *L'Adagio* de Tartini, notamment, fut, à celle des deux matinées à laquelle nous avons assisté, exécuté avec une expression qui transporta l'auditoire.

OCTAVE MAUS

Les Amis de la Médaille d'art.

L'assemblée triennale des deux sections, belge et hollandaise, de la *Société des Amis de la Médaille d'art* s'est réunie dimanche dernier au Palais des Académies. Elle était extraordinairement nombreuse, et un grand nombre de sculpteurs-médailleurs étaient présents, ainsi que diverses personnalités du monde politique et du monde des arts tant de Belgique que de Néerlande. Le président, M. de Dompierre de Chauffepié, conservateur en chef du Cabinet royal de numismatique de La Haye, et le secrétaire, M. E. de Breynne, ont tout d'abord fait ressortir la brillante situation de la Société et les marques nombreuses de sympathie qu'elle a reçues de la reine Wilhelmine des Pays-Bas, de la reine Emma, de la comtesse de Flandre, etc. Le gouvernement belge a majoré son subside annuel de 50 francs et le gouvernement néerlandais vient de lui en accorder un de 100 florins.

L'assemblée passe ensuite à l'élection des bureaux. Sont nommés : président, M. Buls; vice-présidents, MM. Le Grelle et Sassen; secrétaire-général, M. Beclaert van Bloklandt; contrôleur, M. Van der Beken. Section belge : président, M. A. de Witte; secrétaire, M. de Breynne; trésorier, M. Laloire.

De nombreuses médailles de divers pays, récemment frappées, sont soumises à l'examen des membres présents, qui reçoivent un charmant jeton modelé par M. Jules Jourdain, dont il constitue l'heureux début comme médailleur.

M. Octave Maus propose de publier, aux frais et sous la direc-

tion de la Société, un bulletin mensuel ayant pour objet l'art de la médaille. Cette proposition, appuyée par plusieurs membres, sera mise à l'ordre du jour de la prochaine séance.

M. Alphonse de Witte rappelle que divers artistes ont manifesté le désir de voir appliquer le « droit d'auteur » à la médaille et introduire dans les contrats, en dehors du prix fixé pour le modèle, un tantième à recevoir par exemplaire frappé. La difficulté pratique de l'application de cette idée était le contrôle à établir pour empêcher l'une des parties contractantes de faire, à l'insu de l'autre, exécuter une refraque. Pour y parer, M. de Witte propose de déposer les poinçons et les matrices au Musée des Monnaies, d'où ces dernières ne pourraient être retirées que sur une demande signée et de l'artiste et de son client. Cette proposition est bien accueillie par l'assemblée, et M. Le Grelle, commissaire des Monnaies, déclare qu'il accepte ce genre de dépôt pour le Musée de l'Hôtel des Monnaies. M. de Witte annonce encore que, grâce au don fait par M. Jourdain d'un projet de médaille, la Société pourra faire frapper au cours de l'exercice prochain (1^{er} avril 1906-1^{er} avril 1907) trois médailles pour ses membres.

Après la séance un banquet a réuni, à l'hôtel du Grand-Miroir, une quarantaine de membres de la Société.

A LA LIBRE ESTHÉTIQUE

Troisième Concert.

La *Suite en ré* (op. 24) pour trompette, deux flûtes et quatuor, de M. Vincent d'Indy, est une œuvre parfois inégale, mais bien attachante tout de même par l'imprévu des timbres et les hardiesses techniques. L'emploi de la trompette en sonorités douces et des flûtes, si belles en notes graves accouplées, donne à certains passages, notamment dans le *Prélude* et l'*Entrée*, une coloration particulière, parfois déroutante, souvent noble, toujours distinguée. La *Sarabande* a beaucoup plu. Elle est d'une inspiration jolie; les développements confiés à chacun des trois groupes instrumentaux alternent dans un équilibre harmonieux; les tenues de la trompette soutiennent avec justesse la cohésion des timbres; le morceau est d'une grâce sévère qui a vivement séduit. Le *Menuet*: de la virtuosité d'orchestre! Des oppositions peut-être trop éclatantes, mais quelle amusante multiplicité de ressources dans la combinaison d'instruments d'essences si diverses! Enfin, la *Ronde française*, malgré une grande sûreté d'écriture, m'a paru quelque peu voulue, et assez aride. Cette *Suite* est une œuvre significative, de vive allure, du maître français, et il était opportun de l'inscrire au programme des matinées de la Libre Esthétique (1).

M^{me} Miry-Merck a chanté d'une voix limpide et pieuse de charmantes ouvertures de Pierre de Bréville. Ses *Prières d'enfant* témoignent d'un goût rare; le musicien a voulu, par la modeste simplicité du vêtement qu'il donnait à ses poèmes, en respecter la sublime qualité. La mélodie ne prétend refléter que la candeur lumineuse de l'enfant, et non la profondeur éternelle des paroles qu'il récite. En cela, l'œuvre est plus subjective qu'objective; et son émotion légère est pénétrante.

M. Kuhner a exécuté le *Lied* de Vincent d'Indy et une *Romance* de Sinigaglia, tous deux pour violoncelle; son jeu fut nuancé et son archet sans lourdeur.

Enfin MM. Théo Ysaye et Chaumont ont joué la Sonate de César Franck! Parfaitement! Et cette merveille, admirablement jouée, a produit, comme elle produira toujours, son effet le plus noble, le plus pénétrant et le plus radieux. H. L. B.

Conférence de M. F. de Miomandre.

Nous publierons dimanche prochain, en supplément, le texte intégral de la très belle étude consacrée par M. Francis de Miomandre à Paul Claudel et André Suarès. Le conférencier a défini

(1) Elle avait été jouée aux XX le 19 février 1889.

et analysé avec une subtile pénétration l'œuvre hermétique, puissante et si émouvante, de ces deux écrivains.

Par l'élégance lucide de la forme et la clarté de l'élocution, il a vivement intéressé le public de la *Libre Esthétique*, qui n'a ménagé à notre collaborateur ni son attention, ni ses applaudissements. O. M.

A l'Université Nouvelle.

Conférence de M. Aubry : L'Œuvre musicale des Troubadours.

Ce sujet était totalement inédit pour le public belge. M. Aubry, qui est l'un des « spécialistes » les plus autorisés en matière de musique du moyen âge, l'a développé de la façon la plus remarquable : esprit synthétique, clarté dans l'analyse et dans l'ordonnance, charme d'une forme simple, familière et spirituelle, telles sont les qualités dont il a fait preuve. En quelques grandes lignes il a tracé un tableau saisissant du mouvement d'art lyrique qui se manifesta aux XII^e et XIII^e siècles dans les pays de langue d'oc, à la faveur de conditions particulièrement propices. Après une énumération pittoresquement commentée du « personnel » des Troubadours, il a dégagé ce que leur musique avait d'essentiellement original : la *mélodie pure*, issue du trésor des chants populaires, indépendante (contrairement à celle des Trouvères du Nord) de toute combinaison polyphonique, libérée, ou à peu près, de la rigueur des huit modes ecclésiastiques et se rapprochant par conséquent de nos modes majeur et mineur actuels, imprégnée d'un sentiment de la mesure qui contraste avec la liberté de rythme du chant grégorien. M. Aubry a ensuite parlé de l'enseignement et de l'exécution de la musique des Troubadours : cette exécution était souvent confiée à des jongleurs, qui, avec le temps, prirent goût à la poésie, devinrent eux-mêmes poètes et musiciens-créateurs et se haussèrent ainsi au rang de Troubadours.

La conférence se terminait par l'analyse des divers genres de chansons cultivées par les Troubadours. Un seul sentiment les domine en maître : l'amour. Les chansons religieuses elles-mêmes — qui sont l'exception — empruntent leur vocabulaire au langage amoureux.

L'exécution de mélodies appartenant aux différents genres contribua à illustrer l'analyse fouillée de M. Aubry; il s'agissait, pour les interprètes, de véritables créations, fort difficiles à mettre sur pied; ils s'en sont tirés à leur honneur. M^{me} Demest a dit d'une voix ravissante — qui s'est considérablement amplifiée depuis quelque temps — une *Ballade provençale* du début du XIII^e siècle, une *Pastourelle* du troubadour Marcabru et une *Chanson d'Aube* de Guiraut de Borneil (1175-1220) : c'est surtout dans cette dernière — un joyau sans pareil — qu'elle a manifesté ses qualités d'interprète intelligente. M. Hiernaux — qui a une admirable voix de baryton-Martin — a chanté, avec une grande simplicité d'accent, une *Estampida* (Chanson à danser du XII^e siècle), d'une fraîcheur délicieuse de mélodie et de rythme, deux *Chansons courtoises* et une *Chanson religieuse*.

M^{me} Guillaume avait assumé la tâche délicate d'accompagner à la harpe. Elle l'a fait avec beaucoup de tact et de grâce.

CH. V.

NOTES DE MUSIQUE

Concert de la Société moderne des instruments à vent au Cercle artistique.

Une bien jolie soirée!... Des artistes excellents, jouant avec beaucoup d'ensemble, de style et de simplicité. Au programme, deux œuvres anciennes et deux œuvres modernes. Une Sonate de Händel, fraîche et délicatement ciselée, dans laquelle le chant, confié à deux hautbois, profile sa silhouette sur une basse continue

qu'article le basson avec une amusante netteté; puis le charmant Octuor op. 103 de Beethoven, œuvre de jeunesse (1796-97) encore tout imprégnée de l'esprit de Mozart. M. Pierné, dont un *Perludio e fughetta* fort bien écrit fut exécuté, représentait l'école moderne avec M. Enesco : le Dixtuor de ce dernier est à tous égards intéressant. La première partie surprend d'abord par quelque chose d'un peu massif, de « pas assez musique de chambre », mais on est rapidement séduit par l'esprit sérieux qui y règne, ainsi que par la distinction et l'abondance des thèmes, et par le charme des combinaisons thématiques. Cette impression favorable s'accroît dans la seconde partie (*Menuet lent, Vivement*) où l'emploi des instruments à vent est plus habile, et donne lieu à des effets pittoresques d'une poésie pénétrante. Le troisième mouvement (*Allègrement*), où s'épanouissent des fragments mélodiques d'une invention délicate, termine le Dixtuor dans une note pastorale douce et discrète.

En même temps que le concert du Cercle artistique avait lieu une audition du *Groupe des Compositeurs Belges*, à laquelle cette coïncidence nous a empêché d'assister. On y exécutait un Trio de M. Delcroix dont nous avons déjà parlé antérieurement (1), des mélodies de M. H. Thiébaud et une Variation pour violon et orchestre de M. Ch. Radoux.

CH. V.

Le « Faust » de Schumann au Concert populaire.

Il convient de nous excuser de ce qu'il ait été impossible à ce journal de parler en temps, et ainsi qu'il convenait, de l'exécution du *Faust* de Schumann due à l'artistique initiative de M. Dupuis. Voilà un splendide programme et un méritoire effort, et cela compense beaucoup de virtuoses et beaucoup de concertos. On sait que *Faust* fut l'œuvre de prédilection de Schumann, qui y travailla de longues années. Elle apparaît un peu fragmentée, et l'étendue de la période de production et d'inspiration motive le caractère évolutif de cette partition considérable. La beauté totale de la forme et la suavité mystique de l'inspiration ont été goûtées autant que le permettaient les moyens dont disposait M. Dupuis ; et son essai d'anoblissement de nos programmes concertants fut une belle et bonne action.

H.

Le Quatuor Zimmer.

Haydn, Beethoven, Dvorak, tels étaient les noms inscrits au programme de MM. Zimmer. Ryken, Baroen et Doehaerd et de M^{me} Kleeberg-Samuel, qui leur prêtait son concours pour le Quintette de Dvorak. Ce Quintette doit être bien amusant à jouer ; il y règne une atmosphère de pittoresque, de couleurs et de rythmes qui doivent le rendre bien tentant. Mais, au fond, il est superficiel et peu original ; en dehors des inévitables accents nationaux tchèques, très séduisants d'ailleurs, qui l'émaillent, on y retrouve la fougue romantique de Weber, la bonhomie de Schubert, l'endiablément, — sans le feu sacré, — de Beethoven, certaines délicatesses propres à Schumann, et, par-dessus tout, une faconde et une exubérance alliées à une forme bien sage qui ne révolutionne rien.

Comme le Quatuor en ré majeur de Haydn (op. 20) et le Quatuor en ut de Beethoven (le troisième des Quatuors « russes ») sont supérieurs à ce bel échafaudage de réminiscences et de procédés ! Que d'esprit scintillant, que de sérénité grandiose dans le Quatuor de Haydn, si délicatement influencé par des mélodies hongroises ! Quelle originalité débordante dans ces Quatuors Rasoumofsky, de Beethoven, véritable trilogie à mettre à part dans l'œuvre du maître, tant elle tranche sur toutes ses autres compositions.

L'interprétation des trois œuvres a été excellente. MM. Zimmer et ses partenaires ont toujours le souci d'exécuter dans la perfection ce qu'ils jouent, et l'éloge de M^{me} Kleeberg n'est plus à faire.

CH. V.

(1) Voir l'*Art moderne* du 18 février 1906, p. 53, col. 2.

A VERVIERS

Parmi les musiciens verviétois dont les concerts de cette saison donneront une sorte de revue, M. Crickboom brille au tout premier plan. Il joua, mercredi, comme on joue pour les siens : avec un abandon, une sûreté et un charme captivants. Sa nature, où la fine sensibilité du Wallon s'allie si bien à la compréhension de l'artiste-penseur de notre époque, s'affirmait plus complète, si possible, en ce milieu presque familial. On a pu goûter sa souple virtuosité dans le *Rondo* du grand Concerto (*en mi*) de Vieuxtemps. Mais combien mieux encore on a apprécié, dans le Concerto de Tartini, l'élégance simple et bien latine de son jeu expressif, qui donnait tant de charme à cette musique archaïque.

Ouvres verviétoises au programme : la *Rapsodie moderne* de V. Vreuls, mouvementée, colorée, chatoyante, — très intéressante malgré le lacs un peu trop serré de complications harmoniques qui en masque la franche et poétique allure ; *Mer calme* (pour archets) et une jolie *Chanson*, de M. Jodin, donnant l'impression d'un talent bien naturel et vivant auquel la science, cette terrible vieillisseuse, n'a enlevé aucune jeunesse ; de M. Albert Dupuis, un lied (*Printemps*), auquel la jolie voix souple de M^{lle} Housman (encore une Verviétoise), a rendu tout le charme que lui enlevait une composition un peu laborieuse.

J'allais oublier un violoncelliste, M. Lejeune, qui doit être un excellent musicien d'orchestre mais que sa nature calme ne semble pas prédestiner à une carrière de virtuose.

M.

PETITE CHRONIQUE

Aussitôt après la clôture de la saison musicale du Cercle Artistique, en avril prochain, une exposition rétrospective des œuvres de feu Isidore Verheyden sera installée dans la grande salle du Cercle et dans le foyer attenant. On se souvient de la forte impression que fit, l'an passé, au Salon de la *Libre Esthétique*, la réunion d'une trentaine de toiles du peintre regretté.

On voulut mettre surtout en relief, par un ensemble de paysages, de portraits, d'études et d'esquisses choisies dans son atelier, le caractère indépendant, primesautier, ardent et enthousiaste d'un artiste dont la véritable nature fut souvent contrariée par les nécessités de la vie.

En rassemblant une centaine d'œuvres échelonnées le long de sa carrière, l'exposition du Cercle artistique montrera Verheyden sous d'autres aspects de son talent multiple. Elle complètera l'exposition précédente par l'apport d'une série de tableaux qui, volontairement négligés l'an passé, fixent la physionomie de l'artiste défunt telle qu'elle fut extériorisée dans les œuvres qu'il livra au public.

Le Gouvernement vient d'acquiescer à l'exposition de M. Jean Van den Eeckhoudt l'une de ses œuvres principales, *Au Jardin*, une toile lumineuse et fine qui groupe deux figures de grandeur naturelle.

Expositions ouvertes :

MUSÉE MODERNE. — Salon de la *Libre Esthétique*. Exposition rétrospective d'Eugène Carrière. Exposition collective de *Vie et Lumière*. (De 10 à 5 heures). Clôture le 3 Avril.

CERCLE ARTISTIQUE. — Exposition Géo Bernier, H. Luns et Ludwig (21-31 Mars).

SALLE BOUTE. — Œuvres de M^{mes} M. Salkin et H. Vaes, M^{lle} M. Léglize, MM. Creten, Gaudy, Jourdain, Laureys, Selmyhr, et H. Vaes (du 19 Mars au 10 Avril).

GALERIE REMBRANDT. — Aquarelles de F. Stratton, Oliver Hall, Marianna Sloan ; tableaux de K. Flip.

ATELIER H. JANLET, (269, avenue Brugmann). — Tableaux et aquarelles de M. H. Janlet (2 à 5 heures, du 23 mars au 8 avril).

La sixième exposition annuelle du cercle d'art *Le Lierre* s'ouvrira mardi prochain, à 2 heures, à la Galerie royale (198, rue Royale). Elle restera ouverte jusqu'au 5 avril.

Le XIII^e Salon de la Société Royale des Beaux-Arts sera inauguré le mardi 9 avril, à 10 1/2 h. du matin, au Musée moderne. Il comprendra des œuvres de MM. Sargent, Vinçotte, Frédéric, de Lalaing, Rousseau, Lagae, Laermans, Mathieu, Marcette, van Holder, Dierckx, Cassiers, Luyten, Georges Morren, Wollès, Blicck, Opsomer, Baseleer, Devreese, Vloors, Van Zevenberghe, Coppens, Motte, Cluysenaer, Michel, de M^{lles} Alice Ronner, Berthe Art, etc.

Une salle sera réservée à l'œuvre d'Alfred Stevens dont on est parvenu à réunir environ quatre-vingt-dix tableaux prêtés par les Musées du Luxembourg, de Marseille, de Bruxelles et d'Anvers, par la Princesse Borghèse, la Marquise de Clermont-Tonnerre, Madame Duez, MM. Lhermitte, de Montesquiou, Demmé, Hayem, G. Petit, E. Le Roy, Boussod, Ravené, Liebermann, etc.

La treizième exposition internationale et triennale des Beaux-Arts organisée par le Cercle artistique et littéraire de Namur, sous les auspices de l'Etat, de la province et de la ville de Namur, s'ouvrira le 4 juin prochain au Kursaal de Meuse. Les artistes belges et étrangers sont invités à y prendre part. Les frais de transport sur le territoire belge, par chemin de fer, tarif spécial n° 10, petite vitesse, sont supportés par le Cercle.

Pour tous renseignements, s'adresser à M. Jules Trepagne, secrétaire des Expositions des Beaux-Arts, à Namur.

Le Cercle artistique de Huy organise une exposition de peinture et de sculpture à laquelle un grand nombre d'artistes belges en vue se disposent à prendre part, et notamment MM. Claus, Frédéric, Gilsoul, Courtens, Wytzman, Heins, Marcette, etc.

Une exposition spéciale réunira à Dinant, au cours de l'été, les œuvres de Bles et de Patenier, deux artistes dinantais que le grand nombre d'œuvres rassemblées l'an passé à Liège n'a pas permis d'apprécier à leur valeur.

M. Floris Van Acker a été chargé par la Commission royale des Monuments de restaurer les intéressantes peintures murales de l'église de Mariakerke.

La semaine musicale :

Aujourd'hui, dimanche, à 2 heures, quatrième concert du Conservatoire sous la direction de M. Gevaert. Au programme : ouverture d'*Agrippina* (Haendel), concerto pour instruments à cordes de J.-S. Bach, pièces pour viole d'amour et pour viole de gambe exécutées par MM. Van Waefelghem et Ed. Jacobs, cantate de J.-S. Bach pour les deux jours de la Pentecôte.

Lundi soir, à 8 h. 1/2, audition d'élèves à la *Scola Musicae*, 90, rue Gallait.

Mardi, à 2 h. 1/2, au Musée de Peinture moderne, quatrième concert de la *Libre Esthétique*, avec le concours de M^{lle} D. Demest, MM. Théo Ysaye, J. Jongen, Georges Pitsch et le Quatuor Zimmer. Au programme : quatuor à cordes de C. Debussy, quatuor avec piano d'A. de Castillon, mélodies de J. Jongen, L. Wallner, G. Huberti, *Nocturne* de D. E. Ingelbrecht.

A 8 h. 1/2, au Cercle artistique, causerie de M. Aug. Dorchain sur *Marceline Desbordes-Valmore*, avec récitation par M^{lle} M. Moreno. *Le Secret de Myrto*, mimodrame en un acte de M. G. Britta, interprété par M^{lle} Régina Badet.

Le même soir, à 8 h. 1/2, piano-recital de M^{lle} Henriette Eggermont (Grande Harmonie).

Brillante semaine au théâtre de la Monnaie : demain, lundi, première représentation de *Salomé*; mardi, avant-dernière de *Pelléas et Mélisande*; mercredi, deuxième représentation de *Salomé*; jeudi, en matinée, dernière de *Manon* (M^{me} Mary Garden); le soir, les *Érynnies* et la *Nuit d'Octobre*; samedi, même spectacle en matinée; le soir, dernière représentation de *Pelléas et Mélisande*.

La Distribution des prix aux élèves de l'École de Musique et Déclamation d'Ixelles aura lieu aujourd'hui, dimanche, à 4 heures, dans la salle des fêtes du Musée Communal, rue Vanvolsem. Audition des lauréates, exécution du *Jour des Rois* (chœur) de M. E. Wambach, sous la direction de l'auteur.

La Société de Musique de Tournai a confié les soli du *Messie*, qu'elle interprétera le 7 avril prochain, à M^{lles} Marcella Pregi et Maria Philippi, à MM. Plamondon et de La Cruz-Frölich. Les chœurs comprennent 305 exécutants et seront accompagnés par un orchestre composé des meilleurs éléments des Concerts Populaires et des Concerts Ysaye.

On peut retenir des places par correspondance adressée au Comité directeur, 83, rue Saint-Martin, à Tournai.

La location est ouverte chez Breitkopf et Haertel pour le concert extraordinaire des 13/14 avril consacré par M. Eugène Ysaye à Beethoven : Concerto en *ut* mineur, Neuvième symphonie, etc., etc.

L'auteur des *Contes de la Limousine* et de *l'Ombre des Pins*, M. Gabriel Nigond, dont une pièce vient d'être représentée au Théâtre-Français, met la dernière main à un drame tiré du roman de M. Maurice des Ombiaux : *Mihien d'Avène*.

A propos d'une tournée de conférences faite en Hollande par un M. Daled, attaché au Musée de Bruges, le *Journal de Bruges* donne le jour à cette réflexion :

« On le voit, M. Daled va, en véritable apôtre, répandre la gloire et la renommée artistique de la ville de Bruges et contribue ainsi à augmenter considérablement le contingent de touristes qui viennent la visiter. Il rend par là un inappréciable service à notre cité et à son commerce. Nous ne pouvons que l'en féliciter, tout en lui souhaitant de continuer ces utiles conférences de propagande; la population lui en saura gré. »

Cette façon... utilitaire d'apprécier une tentative artistique ouvre sur l'Affaire de Bruges des horizons nouveaux. Les mystères de la psychologie provinciale sont insondables!

Pour le « Sottisier universel » du *Mercur* :

« On y admirera (à la Société des Beaux-Arts) plus de cinquante œuvres dont plusieurs, inconnues du public, seront exposées pour la première fois. » (*Journal de Bruxelles*, 21 mars 1907.)

Tous les arts... On lit dans *l'Express*, au sujet d'une fête d'escrime donnée au théâtre royal de Liège : «...A ce programme s'ajouteront plusieurs démonstrations de boxe anglaise et des assauts de sabre. Pianiste-accompagnateur, M. A. Pauwels. » C'est assez inattendu.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^o

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

FERNAND KHNOPFF

PAR

L. DUMONT-WILDEN

Une luxueuse monographie, format grand in-8°, contenant une trentaine de reproductions dans le texte et 33 planches hors texte, en héliogravure, en phototypie et en typographie.

Prix : 10 francs.

Il a été tiré de cet ouvrage une édition de luxe de 50 exemplaires numérotés de 1 à 50, imprimés sur papier impérial du Japon, texte réimposé et format agrandi.

Ces exemplaires contiennent en outre une pointe-sèche originale signée de Fernand Khnopff et une reproduction en héliogravure, tirée en taille-douce de « *l'Impératrice* » faisant partie des collections de S. M. l'Empereur d'Autriche.

Prix : 40 francs.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50.
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

ANTÉE

Revue mensuelle de littérature.

Le numéro, 60 centimes. — L'abonnement, 6 francs l'an.

COLLABORATEURS RÉGULIERS

MM. Michel Arnauld, André Gide, Albert Giraud, Laurent Tailhade, Henri Ghéon, Maurice Wilmotte, Remy de Gourmont, Maurice Denis, Jacques-E. Blanche, Jacques Copeau, Lucien Jean, Henri Vandeputte, Joseph Bossi et Eugène Monfort.

ARTHUR HERBERT Ld, éditeurs, Porte Sainte-Catherine. BRUGES.

Numéro spécimen envoyé sur commande.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARME, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

La Presse Européenne

Coupages de journaux artistiques, commerciaux, politiques et financiers

Bruxelles, 54, rue de Longue-Vie.

VILLE DE BRUXELLES

POUR CAUSE DE DÉCÈS

Le Notaire Léonce Van Damme, de Nederbrakel, fera vendre publiquement, par ministère compétent, en la Galerie J. et A. Leroy Frères, rue du Grand-Cerf, 6, à Bruxelles, les jeudi 4, vendredi 5 et samedi 6 avril 1907 à 2 heures, la

BELLE COLLECTION

DE

TABLEAUX ANCIENS

des Écoles Flamande, Hollandaise, etc.

dépendant de la succession de

M. AUGUSTE COSTER

Experts : MM. J. et A. LE ROY FRÈRES, Place du Musée 12, à Bruxelles.

EXPOSITIONS

Particulière le mardi 2 avril 1907
Publique le mercredi 3 avril 1907
de 10 heures à 3 heures

Le catalogue se distribue en l'étude du Notaire et chez les experts prénommés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

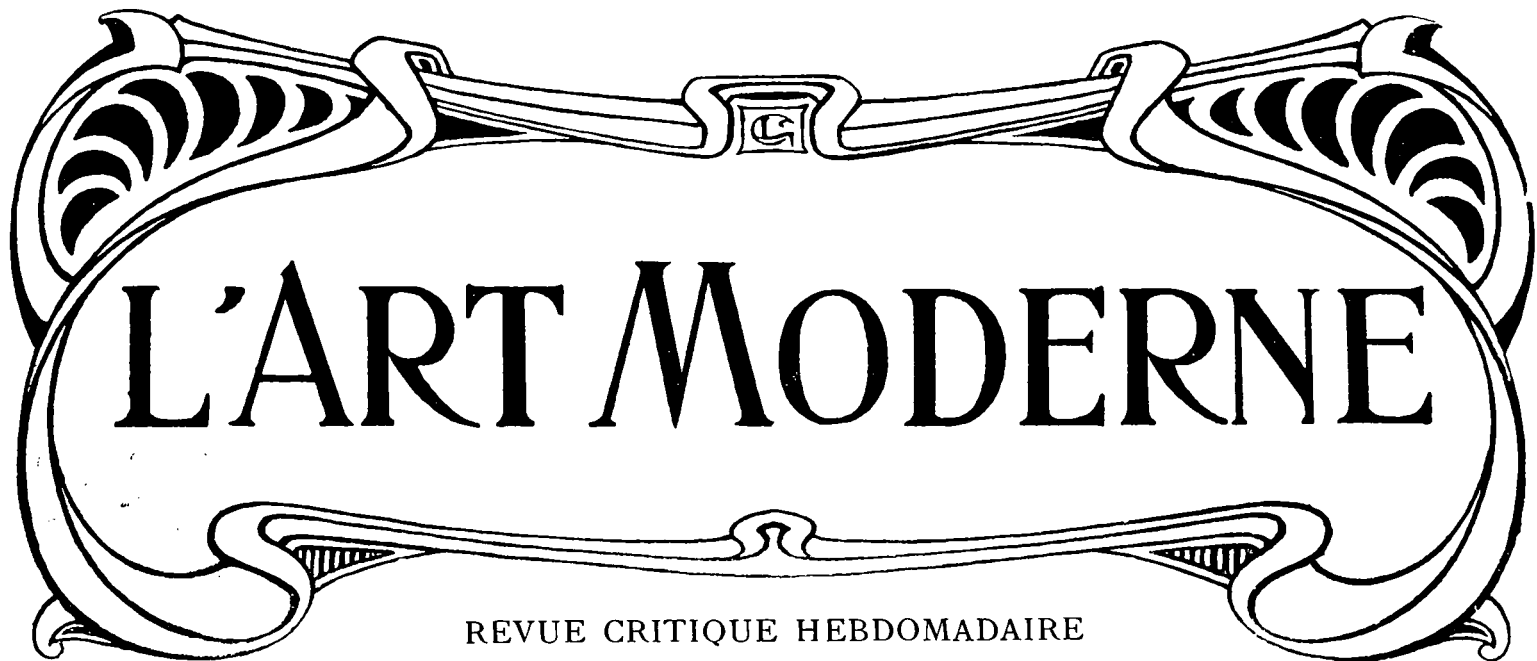
DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM. rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Salomé (HENRY LESBROUSSART). — Au Musée ancien (A. S.). — Poètes (FRANCIS DE MIOMANDRE). — A la Libre Esthétique : *Quatrième concert* (M.). — Théâtre lyrique d'Anvers : *La Mort d'Orphée* (V.). — La Musique à Paris : *Concert de la Société nationale* (M.-D. CALVOCORESSI). — Chronique théâtrale (G. R.). — La Musique à Verviers (M.). — Petite Chronique. — Supplément : Claudel et Suarès (FRANCIS DE MIOMANDRE).

SALOMÉ ⁽¹⁾

Voici une quinzaine d'années que le nom de Richard Strauss a dépassé les frontières allemandes. Les productions de ce génie fertile se sont succédé rapidement, éveillant toutes l'intérêt, la passion, la controverse. *Don Juan* (1889), *Tod und Verklärung* (1890), *Ainsi parla Zarathustra* (1897), *Heldenleben* (1900?) ont révélé un esprit fier, inquiet, une âme mouvante, une technique de maître; *Italie*, *Eulenspiegel* (1895),

(1) Drame musical en un acte, poème de OSCAR WILDE, musique de RICHARD STRAUSS, représenté pour la première fois en langue française à Bruxelles, au théâtre royal de la Monnaie, le 25 mars 1907.

la *Sinfonia domestica* (1903) et *Feuersnot* (1901) témoignent d'un tempérament abondant, aisément gracieux, volontiers ironique, poussant parfois jusqu'à la jonglerie la virtuosité orchestrale. A trente ans seulement il s'essaie au théâtre : un drame lyrique, *Guntram*, est représenté en 1894 à Weimar. Dix ans plus tard, il tente à nouveau d'utiliser les ressources de la scène : sur un livret de Ernst von Wolzogen, il écrit une sorte de comédie fantastique, *Feuersnot*, dont l'acte unique comporte deux heures d'exécution. Cette œuvre alerte, pittoresque et variée est écrite avec cette intense volonté de procurer le maximum de sensation par le son et cette logique dominatrice du développement harmonique qui sont les caractéristiques de plus en plus accusées du jeune maître munichois.

Feuersnot n'est qu'un essai, quoique d'une envergure peu commune. On y sent un esprit créateur qui tourne autour de ce qu'il convoite, qui appréhende les périls sournois d'un terrain peu familier, et veut connaître avant de dominer. Les exécutions de cette œuvre ont apporté à Richard Strauss les lumières qui lui manquaient, et lui ont révélé, par certaines de ses insuffisances, l'innombrable arsenal des ressources scéniques. Aujourd'hui, le dernier pas est franchi : *Salomé* est la prise de possession du maître; la scène est son esclave.

**

Le poème d'Oscar Wilde, comme toutes les fleurs tachées de cette âme vénéneuse, est un hymne à l'unique jouissance sensorielle, quelle que soit sa qualité. Les

éléments non empreints de cette préoccupation, — les phrases du prophète Iokanaan, — sont de pâles copies de versets sèchement paraphrasés. L'auteur n'en a pas éprouvé la grandeur : elles sont sans force et trop dispersées. Leur utilité est l'artifice d'opposition, le repousser terne qu'elles fournissent au reste violent du poème. Celui-ci seul est toute l'œuvre d'Oscar Wilde, qui, prenant texte de la légende biblique, a savamment dosé et gradué un flot d'images insolites, inverties, dont on ne ressent la malsaine beauté qu'avec le frisson intime d'être troublé par une émotion qui vous diminue.

On se rappelle, dans le merveilleux conte de Flaubert, l'épilogue de la danse. Celle-ci terminée, Salomé remonte auprès de sa mère Hérodiade dans la tribune qui domine la salle du festin ; « et, en zézayant un peu, prononce ces mots, d'un air enfantin : — « Je veux que tu me donnes dans un plat, la tête... » *Elle avait oublié le nom*, mais reprit en souriant : « La tête de Jaokanann ! »

Ces quelques mots mettent en lumière l'élément dramatique nouveau apporté par Oscar Wilde. Flaubert, se conformant à la légende, présente Salomé comme un instrument forgé et manié par sa mère. Hérodiade l'avait fait instruire loin du Tétrarque, afin que celui-ci l'aimât lorsque l'influence de son épouse commencerait de faiblir ; c'est Hérodiade aussi qui conçoit l'idée de la décollation, ainsi qu'il convient à une femme ambitieuse que les injures perpétuellement renouvelées du prophète ont blessée au plus profond d'elle-même. Oscar Wilde ne pouvait se satisfaire d'une logique aussi saine. Il a préféré donner comme cause à la décollation la seule recherche d'une sensation, le désir éperdu d'un baiser sur la bouche.

Il faut reconnaître que le talent déployé pour adapter au théâtre cette interprétation périlleuse est considérable. L'écrivain anglais, dont l'imagination dérégulée ignorait la base harmonieuse des principes moraux d'esthétique, possédait un sens surprenant de l'ordonnance technique. Il est piquant de constater que cette *Salomé* eût satisfait (partiellement !) Boileau :

Qu'en un lieu, en un temps, une action commencée...

Les trois unités sont réalisées. Remarquez, d'autre part, le classicisme de la structure. La fable entière est bâtie, somme toute, sur les trois scènes de séduction de Salomé : Narraboth, Iokanaan. Hérode (la danse). Toutes trois sont exactement proportionnées et s'échelonnent comme il convient à la gradation la mieux conduite. Chacune d'elles peut s'analyser méthodiquement. Examinons la tentative de séduction du prophète : « Iokanaan ! Je suis amoureuse de ton corps ! »

1° De ton corps blanc : lis, neiges, roses blanches. — Arrière ! crie le prophète. — Opposition immédiate : corps hideux, lépreux.

2° De tes cheveux noirs : grappes de raisins, cèdres, nuits noires. — Arrière ! — Tes cheveux sont horribles, serpents noirs.

3° De ta bouche : pomme de grenade, rose rouge... Je veux la baiser... Jamais ! crie le saint. — Cette fois, plus d'opposition. La sensuelle cherchant dans ce corps hostile l'endroit matériel qui la fascine, l'a trouvé enfin : c'est la bouche, la bouche par quoi se révèle l'âme formidable, la bouche qui a craché l'injure sur sa mère Hérodiade et le mépris sur elle-même. Elle a vu le but concret qui centralise son désir, et c'est la poursuite féroce de ce but précis qui sera toute l'action.

Oui, toute l'action. M. Kufferath, dans une fort belle étude parue récemment dans *le Guide musical* (1), écrit : « Salomé fait le mal sans le savoir, parce qu'elle n'a sous les yeux que des tableaux de luxure et de basse corruption. Mais elle aspire à une rédemption sans comprendre comment celle-ci s'accomplirait. »

Quel que soit le soin répété que nous ayons pris à disséquer le poème, ainsi que M. Kufferath y convie ses lecteurs, nous devons déclarer qu'aucun reflet de cette prétendue rédemption ne nous est apparu. Salomé, fille de la « prostituée », est une impulsive que ses sens dominent seuls. La passion ? Elle l'ignore, autant que le péché, autant que le mysticisme. Iokanaan lui crie : « Allez dans le désert chercher le fils de l'Homme ! ». — Salomé répond : « Qui est-ce le fils de l'Homme ? Est-il aussi beau que toi, Iokanaan ? » Cela est sacrilège, et cela est délicieux. Salomé n'est que sensuelle : une bouche rouge, un corps blanc, elle s'affole. Femme et princesse, elle sait que tous les hommes qui l'entourent « palpitent de convoitise » (2) quand le vent soulève sa tunique : et brusquement elle se trouve en présence d'un dominateur, qui ne lui accorde de l'attention que pour la fouailler de son mépris. L'animale a senti son maître : elle veut le dominer à son tour, et n'ayant ni cœur, ni pensée, ni aucune faculté d'abstraction, elle veut l'acte précis, le baiser sur la bouche, et comme elle ne peut satisfaire cette volonté frénétique tant que le corps restera entier, elle prendra la bouche seule, en la détachant du reste. On croit qu'elle aime ? Dérision ! Quand son épouvantable salaire lui est payé, écoutez comment s'expriment ses aspirations vers la « rédemption » : « Tu m'as traitée comme une courtisane. Maintenant je vis encore, et ta tête m'appartient. Je puis en faire ce que je veux, la jeter aux chiens ou aux oiseaux !... Oh ! pourquoi ne m'avais-tu pas regardée ! Tu ne m'as jamais vue, sinon tu m'aurais aimée. *J'ai faim de ton corps...* » Est-ce là Madeleine au bord du repentir, Kundry qui entrevoit le ravissement du baptême ? La petite princesse Salomé regrette la décollation.

(1) 17-24 mars 1907. M. Georges Eekhoud, dans une analyse publiée par *l'Éventail* le 24 mars 1907 exprime une idée identique.

(2) G. Flaubert.

tion, parce que la chose qui est restée dans la fosse noire pouvait lui donner une volupté plus complète. Mais peu importe. Elle brûle d'un feu si intense qu'elle peut demander aux seules lèvres rouges l'aiguillon incomplet de son spasme.

Pourquoi, demandera-t-on, insistons-nous sur cette caractéristique de l'œuvre poétique, qui en soi manque assurément de noblesse? — Pour deux raisons. Il nous paraît, en premier lieu, que tenter d'introduire dans le poème de Wilde un élément mystique serait en affaiblir la valeur essentielle, l'unité esthétique. Oscar Wilde est une floraison d'humanité d'un art heureusement peu fréquent, qui ne présente d'intérêt que par sa décadence. Accorder à cet homme la conscience des fanges qui nourrissent sa poésie, c'est lui enlever toute raison de beauté. Si Wilde n'est pas sincèrement pervers, Wilde n'est pas.

D'autre part, si nous avons tenté de mettre en lumière la matérialité du poème, dont il faut signaler également la recherche voulue des images, l'agencement souvent laborieux des procédés de répétition, le démarquage rapetissé de la torrentueuse poésie biblique, il nous sera d'autant plus aisé de présenter comme il convient la louange de la partition, — œuvre formidable, ruisse-lante de passion, de couleur, de virilité, d'une grandeur si écrasante et si dominiatrice qu'elle élève jusqu'aux expressions d'art les plus exaltantes un épisode sans réelle puissance, équivoque et malsain. Après avoir ainsi indiqué les éléments accessoires qui préparent l'objet essentiel de cette étude, il nous tarde d'en aborder l'examen. L'importance de la matière et les nécessités de cette revue obligent à le retarder de huit jours.

HENRY LESBROUSSART

(La fin prochainement.)

AU MUSÉE ANCIEN

D'importants changements viennent d'être apportés dans l'arrangement du Musée ancien, au Palais des Beaux-Arts. Les tableaux des Écoles étrangères qui décoraient deux des salles d'angle de la galerie de pourtour ont disparu du premier étage, de telle sorte que toute la galerie est maintenant consacrée à l'École flamande du XVII^e siècle. Dans l'une d'elles ont pris place les œuvres de van Hemessen, de Beuckelaer, les quatre compositions de Pierre Brueghel mises en belle place, les portraits de Josse van Clève, d'Adrien Key, de Martin De Vos et de François Pourbus, présidés par le célèbre groupe de la famille de Corneille De Vos installé, comme il convient, à une place d'honneur. Dans l'autre salle ont été réunis les tableaux consacrés aux serments et aux corporations, aux processions, cortèges, cavalcades et fêtes populaires. C'est le coin du vieux Bruxelles, avec les peintures d'Antoine Sallaert, de Denis van Alsloot, de Pierre Snayers, etc. La plupart des tableaux de ces deux salles proviennent de celle du XVI^e siècle,

consacrée aujourd'hui exclusivement aux productions de cette époque et qui a subi un remaniement complet.

Dans les galeries ont pris place aussi un certain nombre d'acquisitions nouvelles : *Armide et Renaud*, grisaille par Van Dyck, un portrait de Simon De Vos, une nature morte de Pierre Boel, une autre par Corneille Mahue, le portrait d'un chevalier de la Toison d'Or, par Jean Gossart, une grande page décorative, les *Disciples d'Emmaüs*, par P.-J. Verhaegen, qui n'était pas encore représenté au Musée; le tableau de Rubens, don de M. Van Parys; l'*Enfant prodigue*, de Jordaens, don de M. F. Tousseint, l'*Incendie*, par Vander Meer; le *Prêche*, par Berckheyde, etc.

Quant aux tableaux des Écoles étrangères, ils sont groupés dans l'ancienne galerie historique du rez-de-chaussée. Mais cette section du Musée ne sera visible que dans quelque temps : elle attend encore son mobilier. Là ont pris place les assez rares peintures italiennes, françaises et espagnoles des XVI^e et XVII^e siècles que possède notre galerie nationale. La collection s'est complétée d'une trentaine de tableaux provenant du Musée moderne, des Anglais et des Français du XVIII^e siècle et des époques classique et romantique des débuts du XIX^e, notamment les portraits de Lawrence, de Raeburn et de Reynolds, le *Marat* de Louis David, l'esquisse de Delacroix, la *Boucherie* de Decamps, l'*Auguste* d'Ingres, le petit portrait de fillette par Goya, etc.

A. S.

POÈTES

Il y a en Belgique un jeune homme qui est un poète charmant. Il n'y a pas que lui, mais celui-là est tellement jeune homme et tellement charmant qu'il est presque impossible à un poète d'être à la fois ces deux choses à un pareil degré. C'est M. Jules Delacre, qui vient de publier chez M^{me} Monnom un petit recueil intitulé *Les Roses blanches* (1). A la première lecture, j'en ai été tout à fait enthousiaste.

Et comme, avec cette vieille nature indiscreète qu'on me connaît, je communiquais mes réflexions à des personnes plus compétentes que moi, elles m'apprirent que M. Jules Delacre était aussi l'auteur d'un autre livre encore plus beau : *L'Offertoire*. Alors, qu'est-ce que ce doit être? Pour l'instant, je ne connais que *Les Roses blanches*. Elles ont un parfum simple, honnête, délicat et délicieux. Ce sont de toutes petites pièces sentimentales, dédiées à une fiancée, d'une tendresse, d'une pureté, d'une câlinerie tout à fait exquis.

Un poète est dans un verger, une jeune fille inconnue y vient, qu'il reconnaît tout de suite. Et c'est leur idylle parmi les roses de l'été, leurs causeries, leurs silences et leurs pensées. Et voilà tout. Un tout petit peu de réminiscences de Jammes et de Verhaeren parmi beaucoup, beaucoup d'ingénuité personnelle; pas un soupçon de littérature, pas de truc, pas de métier; quelques gaucheries, mais jamais de cette maladresse qui vient d'un effet manqué ou d'une image mal conçue; des notations adorables dans une langue simple : bref, un amour de petit livre.

M. Robert Valléry-Radot et M. Léon Bocquet sont des poètes beaucoup plus sérieux, plus réguliers, encore que jeunes, eux

(1) JULES DELACRE, *Les Roses blanches*. Bruxelles, Vve Monnom.

aussi, surtout le premier dont je crois bien que *Les Grains de myrrhe* (1) sont le début.

Pour un premier ouvrage, on ne peut pas mieux faire, dans tous les sens de cette expression. M. Robert Valléry-Radot aura beaucoup de talent, on le devine à la facilité avec laquelle il a réussi ces pièces élégantes et un peu impersonnelles. Il est toujours bon de commencer bien : cela épargne autant d'étapes qu'il peut y en avoir entre la maladresse du débutant et la perfection, j'entends la perfection de la forme. Le reste est affaire d'inspiration : mais l'inspiration elle-même est une acquisition, lente et précieuse, de la vie.

Ce n'est pas moi qui reprocherai à M. Léon Bocquet d'avoir trop aimé Samain, — Samain, le merveilleux poète phénicien, l'incomparable enfant de Watteau et de Verlaine. Il m'a semblé souvent, en lisant *Les Cygnes noirs* (2), voir repasser, parmi leurs mouvements tristes, l'ombre du suave chanteur. Il donnait la main à un autre, — à cet autre qui vient de mourir tout à l'heure et qui fut aussi un de nos maîtres : le noble et grave Charles Guérin. La poésie de M. Léon Bocquet se ressent de cette double influence et de ce double souvenir. Il arrive souvent ainsi qu'une sensibilité, du reste personnelle, ne puisse résister à l'attrait qu'exerce sur elle la sensibilité plus forte d'un autre être. Alors elle se plait aux mêmes émotions et aux mêmes images, ses pas se posent avec une volupté respectueuse dans les pas de l'autre, elle suit le même chemin, religieusement, et se repose aux mêmes étapes. Rôle d'ombre? Et qu'importe! Et puis, l'a-t-on choisi? C'est quand on l'a choisi et qu'on s'y force que cela devient fâcheux. Sinon, c'est une très belle attitude. M. Bocquet ressemble à Samain et à Guérin, il ne les imite pas. Ayant la même âme, aimant les mêmes spectacles, sa voix a pris quelque chose de leur mélancolie et de leur douceur.

Le Passant qui regarde (3) est un fort joli petit bouquin qui contient à la fois de la prose et des vers. Les vers sont bien, mais les petits poèmes en prose sont *tout à fait* bien. Évidemment, on a abusé du poème en prose, surtout comme notation et comme esquisse. Tout le monde en a fait, mais ceux de M. Édouard Deverin tiennent bon à la lecture. Ils sont très ramassés, très compacts, très pittoresques, avec de l'ironie, de la tendresse, un rien d'amertume et parfois, comme dans *Notes de caserne*, une note d'intense tristesse. *Blue boy* et *D'après Ibels* sont des pages courtes et parfaites.

Notons, en passant, deux livres de poèmes qui ne manquent pas de qualités : *Fleurs de vie* (4), par M. SYLVAIN BONMARIAGE, et *L'Obole des heures* (5), par M. ÉLIE MARCUSE, encore qu'ils soient extrêmement jeunes, et arrivons au livre de M. LUCIEN ROLMER : *Chants perdus* (6), qui est plein d'élan magnifiques,

J'ai parlé ici même de son roman, mais ses vers sont bien plus beaux et d'une inspiration beaucoup plus pure. Il a du grand poète les plus hautes qualités, il dédaigne les petites : lorsqu'il les rencontre, tant mieux ; sinon il s'en passe. Il a la fougue, l'éclat, la brûlure. Il est tendu comme un arc, et la flèche de

l'image s'enfoncé si loin et si haut qu'elle se perd dans le firmament. Jamais ce ne sont les petites choses qui lui servent de comparaisons, mais bien les formes élémentaires, leurs mouvements vastes et vagues. Il aime l'étendue marine, l'éclat des rochers, la vastitude du ciel, le vol des grands oiseaux, le soleil, la nuit, tout ce qui est profond, sans forme fixe, et surtout l'espace, l'espace indéfini sillonné de chemins sans barrières pour la course de l'imagination. Voici le commencement d'une élégie :

C'est l'heure où sur les eaux les étoiles sont blanches
Et comme leur rayon c'est sur toi que je dors ;
D'un bord à l'autre bord des rives de tes hanches
Ton ventre est comme un lac du fleuve de ton corps.

O belle onde de vie, ô sirène, j'adore
Tes détours, tes soupirs, ton ombre, ta langueur ;
J'écoute dans ton sein battre l'amour encore
Comme un esprit tombé dans une profondeur.

Je sens que je m'enfuis sur un rêve liquide
Comme une aile d'oiseau qu'emporte le courant ;
Ton immobilité me semble plus rapide
Que le vent dans l'espace et l'eau dans le torrent.

Edgar Poë a écrit sur Shelley une page si juste qu'on n'en a jamais composé de meilleure. Et elle s'applique si exactement au poète dont je parle que je veux la citer ici tout entière. Car il y a entre Shelley et M. Rolmer des analogies vraiment filiales :

Si jamais homme a noyé ses pensées dans l'expression, ce fut Shelley. Si jamais poète a chanté (comme les oiseaux chantent) par une impulsion naturelle, — avec ardeur, avec un entier abandon, — pour lui seul — et pour la pure joie de son propre chant, — ce poète est l'auteur de la *Plante sensitive*. D'art, en dehors de celui qui est l'instinct infailible du Génie, il n'en a pas, ou il l'a complètement dédaigné. En réalité il dédaignait la Règle, qui est une émanation de la Loi, parce qu'il trouvait sa loi dans sa propre âme. Ses chants ne sont que des notes frustes, — ébauches sténographiques de poèmes, — ébauches qui suffisent amplement à sa propre intelligence, et qu'il ne voulut pas se donner la peine de développer dans leur plénitude pour celle de ses semblables. Il est difficile de trouver dans ses ouvrages une conception vraiment achevée. C'est pour cette raison qu'il est le plus fatigant des poètes. Mais s'il fatigue, c'est plutôt pour avoir fait trop peu que trop ; ce qui chez lui semble le développement diffus d'une idée n'est que la concentration concise d'un grand nombre, et c'est cette concision qui le rend obscur.

Pour un tel homme, imiter était hors de question et ne répondait à aucun but, — car il ne s'adressait qu'à son propre esprit, qui n'eût pas compris une langue étrangère, — c'est pourquoi il est profondément original.

A part un ou deux détails (car il est impossible à un Français de Provence d'avoir tout à fait la même cérébralité qu'un Anglais), cette critique est d'une exactitude parfaite.

FRANCIS DE MIOMANDRE.

A LA LIBRE ESTHÉTIQUE

Quatrième Concert.

C'est le 1^{er} mars 1894 que fut exécuté pour la première fois à Bruxelles, aux Concerts de la *Libre Esthétique*, par MM. Eugène Ysaye, Crickboom, Van Hout et J. Jacob, à qui (au pluriel) il est

(1) ROBERT VALLÉRY-RADOT, *Les Grains de Myrrhe*. Paris, Sansot et Cie.

(2) LÉON BOCQUET, *Les Cygnes noirs*. Paris, Mercure de France.

(3) ÉDOUARD DEVERIN, *Le Passant qui regarde*. Paris, Sansot.

(4) SYLVAIN BONMARIAGE, *Fleurs de vie*. Bruxelles, Lamertin.

(5) ÉLIE MARCUSE, *L'Obole des heures*. Bruxelles, V^e Larcier.

(6) LUCIEN ROLMER, *Chants perdus*. Paris, Ollendorff.

dédié, le quatuor, encore inédit, de M. Claude Debussy (1).

L'œuvre que viennent d'interpréter avec une si ardente conviction et une si haute compréhension artistique MM. Zimmer, Ryken, Baroen et Doehaerd n'est donc pas précisément nouvelle. Elle avait été, au surplus, reprise par le Quatuor Ysaye à la *Libre Esthétique* — M. Marchot remplaçant M. Crickboom comme second violon — le 13 mars 1902 (2).

Les triomphales représentations de *Pelléas et Mélisande* ayant placé M. Debussy au premier plan de l'actualité, il était tout indiqué que son quatuor figurât cette année à l'un des programmes de la *Libre Esthétique*. L'exécution vivante et colorée qui en fut donnée mit en pleine lumière les beautés mélodiques et rythmiques de cette composition charmante, applaudie avec enthousiasme.

Le quatuor pour piano et archets d'Alexis de Castillon avait accompagné le quatuor à cordes de M. Debussy au programme du 13 mars 1902, et c'est peut-être ce qui nous valut le plaisir de le réentendre. Par sa forme classique, son influence schumanienne, son inspiration familière, d'une fraîcheur et d'une ingénuité juvéniles (on y découvre un motif des *Noces de Jeannette*!), il forme, en effet, un piquant contraste avec la fantaisie capricante, la grâce précieuse et l'élégance raffinée du quatuor de M. Debussy. Pour l'apprécier comme il convient, il faut se reporter à l'époque où il fut écrit, c'est-à-dire aux environs de 1870, et admirer en son auteur le précurseur de la musique de chambre qui prit, en ces vingt dernières années, un si brillant essor en France. MM. Théo Ysaye, Zimmer, Baroen et Doehaerd jouèrent avec une chaleureuse éloquence cette œuvre inégale et sympathique.

Un intermède vocal délicieux, — M^{me} Demest chantant de sa voix limpide et émouvante des mélodies nouvelles de MM. Wallner, Jongen et Huberti, — et l'audition d'un délicat *Nocturne* pour violoncelle de M. Inghelbrecht, dont M. Georges Pitsch exprima avec un sentiment pénétrant le charme mélancolique, complétèrent ce beau programme, écouté avec une attention soutenue par un nombreux public d'artistes et d'amateurs.

M.

THÉÂTRE LYRIQUE D'ANVERS

La Mort d'Orphée, par M. F. D'AZEVEDO.

On nous écrit d'Anvers :

Les zélés directeurs du Théâtre Lyrique, MM. Judels et Tokkie, ont, pour la fin de la saison, monté avec beaucoup de soin une œuvre très intéressante du comte d'Azevedo, *la Mort d'Orphée*, tragédie lyrique en deux actes.

L'auteur nous fait assister à la lutte du matérialisme païen, jouisseur et sensuel, aux prises avec la doctrine plus pure, spiritualiste et sereine, se détachant des plaisirs terrestres, proclamée et répandue en Thrace par Orphée après qu'Eurydice fut définitivement perdue pour lui. Coronis, prêtresse de Bacchus, attise la passion religieuse de ses adeptes et excite leur haine contre Orphée, dont la parole inspirée menace le culte de leur dieu, propice aux excès et aux passions. Mais, trouvant Orphée assoupi à l'ombre des chênes, elle est si violemment touchée par sa beauté majestueuse qu'elle se jette à ses genoux et lui déclare qu'elle veut désormais suivre sa doctrine. Orphée, qu'indignent les transports peu spirituels de la prêtresse, la repousse, et celle-ci, dans sa fureur, jure de se venger. Les sectateurs de Bacchus, conduits par Coronis, font irruption dans le temple où Orphée célèbre avec ses disciples les mystères du culte de Zeus et tuent le héros. Tandis que celui-ci expire, Coronis se répand en lamentations, proclame sa foi dans la doctrine nouvelle et s'immole sur le cadavre d'Orphée.

La musique écrite par le comte d'Azevedo s'adapte merveilleusement à cette action d'une simplicité antique; les sonorités orchestrales en sont toujours nobles et distinguées. Dès l'ouver-

ture, qui a été fort applaudie, on sent que l'on a affaire à un compositeur maître de sa technique et souvent fort heureusement inspiré. Le premier acte compte nombre de belles pages. Après cet acte quatre rappels furent décernés aux artistes, et l'auteur fut ovationné.

M^{me} Judels-Kamphuyzen (Coronis) et M. Devos (Orphée) ont à leur actif une victoire de plus; les chœurs, dont le rôle est très considérable, et l'orchestre, sous la direction de M. Keurvels, ont contribué au succès de l'œuvre en s'acquittant à merveille de leur tâche.

V.

LA MUSIQUE A PARIS

Concert de la Société Nationale.

Cinq numéros inédits au programme : d'abord la deuxième Sonate pour piano et violon de M. P. de Wailly. C'est une œuvre joliment écrite, franchement mélodique, dont la mélodie est toujours exempte de vulgarité, qui donne l'impression d'être venue naturellement. Aussi le public lui fit-il, avec raison, un très bon accueil.

Bien accueillies furent également deux mélodies de M. Béclard, *l'Amour par terre* et *le Sentier*. Elles sont assez musicales, mais manquent absolument de construction. Étant donné la vivacité et la justesse de certaines périodes, il est à présumer que l'auteur pourra faire mieux. A noter le joli timbre de la voix de M. Deraines, qui chanta ces deux pages.

Les deux *Chansons de Flandre* de M. Albert Demblon sont-elles inventées, ou bien recueillies et harmonisées tout simplement? Je n'en sais rien, mais elles me parurent médiocrement intéressantes, un peu diffuses surtout.

Les trois pièces pour piano, *Horizons*, de M. Raoul Bardac, attestent un sentiment musical de très bon aloi et sont ouvrees avec un extrême souci des détails. M^{lle} Magdeleine Triplet les joua en véritable artiste, avec une compréhension et des qualités de toucher qui m'ont frappé.

J'ai infiniment aimé les *Variations sur des airs de biniou trécorois* (piano, quatre mains) de M. Ladmirault : de petites pièces courtes, savoureuses et d'une foncière originalité, œuvre d'un véritable musicien (1). M. Ladmirault exploite abondamment les thèmes bretons, mais il le fait d'une façon remarquablement personnelle; ses variations en sont une nouvelle preuve. Prestement enlevées par MM. Louis Aubert et Marcel Labey, elles ont été applaudies comme elles méritaient de l'être.

Le Trio (piano, violon, violoncelle) de M. Planchet, consciencieux, sincère, copieux, mais avec des moments de véritable lyrisme, fut fort bien joué par MM. Bernard, Dutenhofer et Marthe; le public l'accueillit fort bien aussi.

M.-D. CALVOCORESSI.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

La direction actuelle du théâtre des Galeries se prépare, comme on le sait, à céder la place à une autre : elle a tenu à reprendre, avant de s'en aller, quelques-unes des pièces qui lui ont valu ses meilleurs succès. C'est ainsi qu'après *la Fille de Madame Angot*, elle nous convie, en ce moment, à réentendre *Gillette de Narbonne*, l'opéra-comique tiré par Chivot et Duru d'une nouvelle de Boccace et agrémenté par Audran d'une musiquette gentille et sentimentale. M^{lle} Maubourg, MM. Villot, Forgeur et Castrix chantent avec beaucoup d'entrain cette aimable banalité.

Au Parc, c'est Victor Hugo qui a eu les honneurs de la dernière matinée littéraire de la saison, avec une pièce de son théâtre en

(1) Voir *l'Art Moderne*, 1894, pp. 5 et 66.

(2) *Id.* 1902, p. 88.



liberté : *Mangeront-ils?* Si l'on a pu dire que le théâtre de Hugo n'est pas, en réalité, du théâtre et que le lyrisme y tue le drame, c'est surtout de son théâtre en liberté que cette critique est vraie. Dans *Mangeront-ils?*, d'interminables monologues arrêtent et paralysent l'action. Mais les vers sont si beaux et une verve si puissante, une si épique bonne humeur s'y donnent carrière que l'on songe à peine à remarquer les longueurs de la pièce. M. Gorby, dans le rôle d'Airolo, le gueux magnanime, a réalisé une création tout à fait admirable. M^{me} Archainbaud a été tragique à souhait dans celui de la sorcière. Et leur succès à tous deux a été presque aussi grand que celui de M. Dwelshauwers, le conférencier, ce qui n'est pas peu dire. Ce n'est pas que M. Dwelshauwers ait dit sur Victor Hugo des choses d'une sensationnelle nouveauté. Mais il parle d'abondance, il a l'air d'improviser, il ne lit rien, pas même les dates citées au cours de sa causerie, et le public est stupéfié de tant de facilité et de tant de mémoire. Le charme des conférences de M. Dwelshauwers — et il est grand — provient de la vie extraordinaire qu'il met dans son débit et des allusions continuelles qu'il fait aux manifestations les plus récentes de l'art, de la science, de la philosophie. Il y a dans tout ce qu'il dit une atmosphère de fièvre et de bataille. Tout cela est nerveux, intense, paroxyste; et les gestes saccadés dont il ponctue ses phrases y ajoutent je ne sais quelle force qui tient les auditeurs en haleine et ne leur permet pas de ne point s'exalter avec lui.

G. R.

LA MUSIQUE A VERVIERS

On nous écrit de Verviers :

Second concert-revue des artistes verviétois. M. J. Gaillard, l'excellent violoncelliste du Quatuor Schörg, joua avec l'admirable son, la belle et sérieuse compréhension musicale qu'on lui connaît, des *Variations* de Tchaïkowsky et une *Chanson napolitaine* de Casella. M^{me} Reichel, actuellement soliste des Concerts de la *Schola Cantorum*, a dit avec infiniment de goût et une voix de soprano souple, étendue, sympathique, *Clair de lune* de V. d'Indy, et des mélodies de Schubert, Duparc et César Franck. Les autres solistes verviétois étaient MM. Angenot, professeur de violon au Conservatoire de La Haye, et Fauconnier, professeur de violon à Verviers. Très intéressante leur façon de jouer le Concerto de Bach pour deux violons, qui faisait ressortir à la fois leur excellente méthode, si semblable, et leurs talents si différents : M. Angenot fin, nerveux, au jeu très soigné, M. Fauconnier au son ferme, vibrant, étoffé.

Au programme : l'œuvre de M. François Gaillard, *Lu May d'amour*, une ouverture pleine d'entrain, sorte de dramatisation d'une poésie wallonne, très fournie (presque trop fournie) de thèmes vifs, courts, dont quelques-uns très poétiquement développés. De M. Albert Dupuis, un entr'acte de *Jean-Michel* encadrant avec science et habileté des thèmes populaires liégeois. De M. L. Kefer, l'*Ouverture de la Gileppe*, cantate d'une sonorité captivante et bien personnelle, d'une allure ample, paisible et sereine, qui semble inspirée par la douceur calme et la fraîcheur de nos bois ardennais.

M.

PETITE CHRONIQUE

Le numéro de ce jour contient, outre un encartage spécial, un supplément de six pages qui doit être remis gratuitement à nos abonnés, ainsi qu'aux acheteurs au numéro.

S'inspirant du principe qui lui avait dicté le choix de deux présidents, MM. A. Beernaert et H. Cassiers, la *Société royale des Aquarellistes*, réunie en assemblée générale, vient d'élire deux vice-présidents, dont l'un choisi parmi ses membres effectifs,

M. V. Uytterschaut, l'autre parmi ses membres protecteurs, M. Fritz Toussaint.

Expositions ouvertes :

MUSÉE MODERNE. — Salon de la *Libre Esthétique*. Exposition rétrospective d'Eugène Carrière. Exposition collective de *Vie et Lumière* (de 10 à 5 heures). Clôture le 3 avril.

Le 9 avril, ouverture du Salon de la *Société des Beaux-Arts*. Exposition rétrospective d'Alfred Stevens.

CERCLE ARTISTIQUE. — Du 1^{er} au 10 avril, exposition de MM. Ch. Michel, V. Uytterschaut, Van Damme-Sylva, J. Potvin et E. De Bremaecker.

SALLE BOUTE. — OEuvres de M^{mes} M. Salkin et H. Vaes, M^{lle} M. Léglize, MM. Creten, Gaudy, Jourdain, Laureys, Selmyhr et H. Vaes (clôture le 10 avril).

GALERIE ROYALE. — Exposition du cercle d'art *Le Lierre* (clôture le 5 avril).

GALERIE REMBRANDT. — Aquarelles de F. Stratton, Oliver Hall, Marianna Sloan; tableaux de K. Flip.

ATELIER H. JANLET (269, avenue Brugmann). — Tableaux et aquarelles de M. H. Janlet (2 à 5 heures). Clôture le 8 avril.

La Libre Esthétique offrira à ses membres et au public mardi prochain, 2 avril, à 2 h. 1/2, un concert extraordinaire spécialement consacré à l'audition du *Fleuve*, poème de Ch. Cros mis en musique par M. Théo Ysaye, pour quatuor à cordes, flûte, harpe et piano, et de *Christine* (Leconte de Lisle), adaptation musicale par M. Gustave Huberti. C'est M^{lle} Régine Kersten qui dira les deux poèmes, accompagnée par M^{me} A. Béon, MM. Théo Ysaye, E. Chaumont, F. Doehaerd, L. Baroen, G. Pitsch, Laenen, Sermon et Ed. Mailly.

M^{lle} J. Delfortrie chantera, dans sa version originale, le *Panis angelicus* de César Franck et des mélodies de G. Lekeu. MM. Théo Ysaye, Dujardin et G. Pitsch exécuteront le Trio de Vincent d'Indy pour piano, clarinette et violoncelle.

Prix d'entrée : 3 francs. La clôture du Salon aura irrévocablement lieu le lendemain, 3 avril.

M. Claude Anet, empêché, est obligé d'ajourner à l'an prochain la conférence qu'il devait faire demain.

L'École de musique et de déclamation d'Ixelles a fêté dimanche dernier son dixième anniversaire. La distribution des prix a fourni à son directeur, M. H. Thiébaud, l'occasion de présenter au public quelques-unes des lauréates de l'année.

Dans l'interprétation d'œuvres diverses de Paisiello, Mendelssohn, Chabrier, Saint-Saëns, Borodine, Rimsky Korsakow, P. Benoit, J. Blockx, etc., celles-ci ont donné l'idée la plus favorable de l'enseignement donné à l'École. Ouverte par un discours de M. Octave Maus, président du Comité de patronage, sur l'intérêt que présentent pour la diffusion de l'art les établissements libres d'éducation esthétique, la séance a été clôturée par une cantate de M. E. Wambach, *Au Jour des Rois*, chantée par les classes d'ensemble (soliste M^{me} P. Miry-Merck) sous la direction de l'auteur.

A l'occasion des fêtes de Pâques, l'Association des Chanteurs de Saint-Boniface interprétera aujourd'hui, à 10 heures, sous la direction de M. H. Carpay, la messe *Mater amabilis* de Capocci à 4 voix et orgue et un *Tantum ergo* à 4 voix et orgue d'Em. Dethier. A 4 heures, au Salut, des œuvres vocales de Th. Bartholomeus, Aug. De Boeck, J.-G. Zangl, Grazzio Benevoli, et trois pièces d'orgue de J.-S. Bach, ces dernières exécutées par M. Aug. De Boeck.

M. Louis Thomas fera mardi prochain, à 8 h. 1/2, une conférence sur Thomas Hardy à la Section d'Art et d'Enseignement populaires de la Maison du Peuple.

Le célèbre orchestre du Concertgebouw d'Amsterdam, sous la direction de M. Mengelberg, donnera un grand concert Wagner-Strauss dimanche prochain, à 2 heures, à l'Alhambra. Au programme : du premier, ouverture des *Maîtres-Chanteurs*, *Sieg-*

fried-Idyll, le « Charme du Vendredi-Saint » de *Parsifal*, le prélude de *Tristan* et la « Mort d'Isolde », la « Chevauchée des Valkyries » et, du second, la *Vie d'un Héros*. Billets chez Breitkopf.

L'exécution de la Neuvième Symphonie, avec les chœurs mixtes de la *Royale Musicale de Dison* et le Quatuor de solistes : M^{lle} Sylva, M^{me} Marty, MM. Frölich et Plamondon (ce dernier remplaçant M. Lemaire qui a dû résilier son engagement par suite d'indisposition), ne sera pas la seule attraction du Festival Beethoven que les Concerts Ysaye organisent, sous la direction de M. Eugène Ysaye, au théâtre de l'Alhambra les 13-14 avril prochain. M. Marx Hambourg y interprétera le Concerto en *ut* mineur et l'orchestre l'ouverture d'*Egmont*. La location est ouverte chez Breitkopf.

Le théâtre Molière a repris, pour les fêtes de Pâques, avec les meilleurs éléments de l'interprétation qui lui assura l'hiver dernier un triomphe, la *Petite Bohème*, la joyeuse opérette de Hirschmann.

Une soirée de musique et de littérature sera donnée le samedi 6 avril, à 8 heures, au Diamant-Palace, avec les concours de MM. Marcel Lefebvre, H. Liebrecht, Ch. Mélant, etc., au bénéfice du Cercle philanthropique *Le Bâton de vieillesse*, de Saint-Gilles.

A l'occasion du XXV^e anniversaire de sa fondation, le *Cercle dramatique* de Schaerbeek organise un Congrès d'art dramatique qui aura lieu les 7, 8 et 9 septembre prochain. S'adresser pour tous renseignements au président du Cercle, M. J. Ranschaert, 65, rue des Ailes, Schaerbeek.

La Chambre de Commerce de Bruxelles met au concours le projet d'une affiche destinée à annoncer l'Exposition des Arts et Industries du Bâtiment qu'elle ouvrira du 17 août au 24 octobre au Palais du Cinquantenaire. Des primes de 500, 300 et 200 fr. seront attribuées aux projets respectivement classés premier, deuxième et troisième. Seuls les artistes belges sont admis à concourir. Les projets devront être remis au plus tard le 20 avril prochain, à midi, au secrétariat de l'Exposition, Montagne de l'Oratoire, 6, à Bruxelles, où les intéressés peuvent se procurer le règlement du concours.

A l'une des dernières séances du Conseil communal de Bruges, le bourgmestre a proposé, au nom du Collège, de construire en face du Dyver et de l'hôtel Gruuthuse, sur l'emplacement des jardins appartenant à la famille van Caloen, un vaste musée où seraient réunis tous les tableaux anciens actuellement disséminés dans les musées communaux.

La campagne poursuivie par M. Ch.-L. Cardon n'aura pas été étrangère à cette résolution. Souhaitons que celle-ci soit promptement exécutée.

Le mois de mars a fait éclore deux revues nouvelles : l'une à Liège, la *Fronde*, consacrée aux Lettres, aux Arts, à la Science, voire à la Politique. On y trouve des notes d'art de Camille Lemonnier, des vers de George Ramaekers, une chronique littéraire de MM. Maurice Gauchez et Fernand Paul, des nouvelles, des échos etc. Rédaction : rue Varin, 101. Abonnement annuel : 5 francs en Belgique, 6 francs à l'étranger.

L'autre périodique, *l'Essor*, (rédaction : 11, rue des Morins, Bruxelles) est surtout voué à la propagation de l'enseignement populaire.

Pour le « Sottisier universel » du *Mercur* :

« Ce cor aura de l'avancement dans l'orchestre de la Synagogue. Il passera trombone, si ce n'est déjà fait ».

(*Le XX^{me} Siècle*, 27 mars 1907.)

Pour le même :

« M. Poirée a peur, sans doute, d'enfoncer une porte ouverte ? Mais il est des portes par lesquelles il faut passer, qu'elles soient ouvertes ou fermées. »

(J. GUILLEMOT, *Le Guide musical*, 15 janvier 1907.)

Pauvre Flaubert ! A propos de *Salomé*, un journal de province reproduit en ces termes une de ses phrases : « Ses bras arrondis appelaient quelqu'un, qui s'enfuyait toujours. Elle le poursuivait, plus légère comme un papillon, comme une Psyché curieuse, comme une âme vagabonde, et semblait prête à s'envoler. »

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

FERNAND KHNOPFF

PAR

L. DUMONT-WILDEN

Une luxueuse monographie, format grand in-8^o, contenant une trentaine de reproductions dans le texte et 33 planches hors texte, en héliogravure, en phototypie et en typogravure.

Prix : 10 francs.

Il a été tiré de cet ouvrage une édition de luxe de 50 exemplaires numérotés ; de 1 à 50, imprimés sur papier impérial du Japon, texte réimposé et format agrandi.

Ces exemplaires contiennent en outre une *pointe-sèche originale* signée de *Fernand Khnopff* et une reproduction en héliogravure, tirée en taille-douce de « *l'Impératrice* » faisant partie des collections de S. M. l'Empereur d'Autriche.

Prix : 40 francs.

Vient de paraître chez MM. A. DURAND & Fils, éditeurs

4, place de la Madeleine, Paris.

VINCENT D'INDY. — **Deuxième Quatuor** pour deux violons, alto et violoncelle (op. 45).

Partition in-16. — Prix net : 3 francs

ÉDOUARD LALO. — **Scherzo** pour orchestre.

Transcription pour piano à quatre mains par GASTON CHOISNEL. — Prix net : 3 fr. 50.

MAURICE RAVEL. — **Histoires naturelles** (JULES RENARD), chant et piano.

I. *Le Paon*. — II. *Le Grillon*. — III. *Le Cygne*. — IV. *Le Martin pêcheur*. — V. *La Pintade*.

En recueil, prix net : 5 francs.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50.
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

ANTÉE

Revue mensuelle de littérature.

Le numéro, 60 centimes. — L'abonnement, 6 francs l'an.

(COLLABORATEURS RÉGULIERS

MM. Michel Arnauld, André Gide, Albert Giraud, Laurent Tailhade, Henri Ghéon, Maurice Wilmotte, Remy de Gourmont, Maurice Denis, Jacques-E. Blanche, Jacques Copeau, Lucien Jean, Henri Vandeputte, Joseph Bossi et Eugène Monfort.

ARTHUR HERBERT Ld, éditeurs, Porte Sainte-Catherine. BRUGES.

Numéro spécimen envoyé sur commande.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de L'ISLE ADAM, Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

La Presse Européenne

Coupages de journaux artistiques, commerciaux, politiques et financiers

Bruxelles, 54, rue de Longue-Vie.

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n ^o	0,25	Le n ^o	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

CLAUDEL ET SUARÈS⁽¹⁾

MESDAMES,
MESDEMOISELLES,
MESSIEURS,

Il y a aujourd'hui, dans la littérature française, deux hommes singuliers, qui ne ressemblent pas aux autres écrivains, qui ne font pas de chroniques dans les journaux ni de romans à 3 fr. 50 et qui sont tellement à part de leurs contemporains qu'on hésite devant eux, qu'on ne sait pas de quel nom les appeler, de quelle étiquette les désigner. La hauteur de leur pensée, l'intensité de leur imagination, la solide matière de leur style les égalent aux plus grands, parmi ceux qui sont nos morts illustres et représentent notre tradition.

Il va falloir que je prononce le mot génie. C'est audacieux, n'est-ce pas ? On pense malgré soi à des emballements de jeune homme. Et puis, le terme a été tellement gâché qu'on ne sait plus très bien ce qu'il veut dire. Et cependant, si c'était le seul mot qui convint ? Car il faut bien qu'il y ait quelque part des hommes qui soient habités par cette flamme ? Il y en a beaucoup parmi les morts, mais ils ont été vivants.

S'ils en avaient, enfin, ces poètes dont je vais vous parler, si je pouvais vous faire sentir, comme je le sens, qu'il font partie de la phalange sacrée ?... Je le voudrais.

Et d'abord, d'où vient, d'habitude, cette gêne hésitante de la critique en face du génie ? Est-ce la crainte de se tromper ? Oui, certainement ; on a trop abusé ; trop de groupes de dix jeunes gens ont sacré génie un onzième camarade (qui le leur rend bien) pour qu'on n'ait pas quelque défiance. Mais il y a autre chose. Si c'était ce doute méthodique et prudent, il cesserait après examen, parfois. Or il ne cesse jamais, — à propos des vivants, naturellement. Il y a donc autre chose, et c'est la haine, tout simplement. Oh ! cette haine est subtile, elle a un masque presque entièrement dérobé sous les fleurs du sourire, elle est tapie derrière une haie impénétrable, l'insoupçonnable bonhomie du silence. Mais elle existe.

Le pauvre et grand Ernest Hello, qui en avait aussi et qui est mort absolument inconnu, avait bien vu clair dans ces démarches de la critique officielle et pompeuse. De quel généreux geste il avait mis à nu le rictus de cette envie secrète et basse. Et comme il a eu noblement et inutilement raison ! Car on a continué, chez tous les S^{ts}-Beuve d'aujourd'hui, à se référer en ces questions au jugement de la postérité qui elle, paraît-il, ne se trompera pas. Pourquoi ?...

Le génie ? Qu'est donc le génie ?... Il n'y en a pas de définition. C'est une question de sensibilité, et personnelle, communicable seulement dans une certaine mesure. On sent chez un artiste la présence du génie, on ne peut guère la prouver.

Cependant chaque époque s'en fait une idée plus ou moins variable. Autrefois, aux siècles classiques, c'était le talent, le talent élevé à la suprême puissance, le talent magnifié, souverain, indiscutable, glorieux, mais c'était tout de même le talent : mesure,

goût, clarté, composition. L'homme de génie, c'était l'homme de la modération élégante, du rythme sans brisure, Racine, — par exemple. Aujourd'hui nous aurions plutôt une tendance à appeler génie tout ce qui précisément n'entre pas dans le talent, l'élément irréductible, ce qu'on ne peut ni dissocier, ni analyser, ni montrer. C'est cette faculté qui fait trouver des images par opposition à celle qui les organise, c'est une ingénuité continuelle et infatigable de réaction devant la nature. Après tout, vous sentez mieux que je ne l'explique ce que c'est que le génie. La notion que nous nous en faisons, comme les émotions que nous en tirons, sont forcément pareilles puisque nous vivons à la même époque ayant le culte des mêmes maîtres.

Donc, par opposition à tous les gens de talent, qui sont légion, je dirai qu'il y a dans notre littérature contemporaine deux hommes d'un authentique génie. Je n'ai pas la prétention de vous les découvrir, ni de céder au facile effet de dire que ce sont des martyrs, de malheureux inconnus. Non, surtout devant vous ces phrases seraient emphatiques et maladroitement : je n'oublie pas que *la Libre Esthétique* est peut-être le salon d'Europe où l'on rencontre le plus d'esprits larges et d'amateurs de la beauté nouvelle. Et les noms de Suarès et de Claudel sont loin d'être ignorés de vous. Mais précisément peut-être à cause de cette connaissance que vous avez déjà des écrivains dont je veux parler, je me sens plus à mon aise. L'admiration que j'ai pour eux souffrirait d'être imposée malgré lui à un public indifférent. Et puis, il y a trop à dire pour que je risque de répéter quelqu'un. Et puis, s'ils ne sont ni martyrs ni méconnus, ils ne sont tout de même pas à leur vraie place. Nous vivons à une époque de bousculade terrible. Nous n'avons le temps ni de méditer, ni de mettre quelque ordre et quelque hiérarchie dans nos admirations. Nous sommes trop avertis, certes, pour oublier un homme qui en vaut la peine, mais, plus encore peut-être, trop pressés pour lui débayer, dans notre souvenir, une place nette. Nous l'entassons avec tous les autres, dans le tiroir. Mais si le tiroir est grand, la journée n'a tout de même que vingt-quatre heures ! Et notre cerveau finit par ressembler à un catalogue du Salon, avec, dans l'ordre alphabétique, le nom des artistes, leur adresse, et leurs médailles aux concours.

Arrêtons-nous donc ensemble quelques instants devant ces deux rares poètes, dont l'œuvre, toute de méditations et de rêves, plane follement plus haut que ce que l'on appelle *La production contemporaine*, et qui est destinée à lui survivre. Je ne veux pas me flatter une minute de vous en donner par mes seuls commentaires une idée suffisante, tout au plus vous viendra-t-il quelque désir de relire leurs pages hautaines. Mais comme j'entremêlerai mon discours de quelques-unes de leurs paroles, le timbre d'une seule de ces paroles suffira à susciter en vous la suggestion tout au moins de leur beauté totale.

Vous connaissez déjà le premier de ces deux poètes. C'est un des maîtres de la jeune génération. Vos jeunes revues en ont parlé comme nos jeunes revues en parlèrent. Il compte chez vous des admirateurs aussi fervents qu'il en a trouvé parmi nous. Il me

(1) Conférence faite au SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE le 22 mars 1907.

semble même qu'une conférence lui fut consacrée et c'est pourquoi vous m'excuserez si je reviens sur ce sujet, mais il me semble difficile de nommer Suarès sans nommer aussi Claudel. Ce sont deux frères intellectuels et on ne peut pas les séparer, trop d'affinités les unissent.

Est-ce que les détails personnels et les renseignements biographiques vous intéressent? Je souhaite que non, car j'en suis extrêmement peu pourvu. Paul Claudel n'aime pas l'interview et si j'avais été indiscret, j'aurais été traité comme un journaliste. D'ailleurs, plus un homme est grand, plus sa vie intérieure est séparée de son existence sociale. Ses œuvres, voilà sa plus intime, sa plus secrète révélation.

J'ai eu l'honneur de l'approcher. Il a d'admirables yeux gris-bleu dans une face de légionnaire romain. Sa voix est grave. Tout ce qu'il dit (et il ne parle jamais que de choses fort simples, il ne soutient jamais de discussions littéraires), tout ce qu'il dit atteste une méditation continuelle et, chose assez rare chez un poète lyrique, un sens très averti des réalités de la vie. On le voit peu en Europe. Il écrivit à dix-huit ans un drame, d'allures et d'influence très shakespeariennes, et déjà un chef-d'œuvre : *Tête d'or*, laissant à quelques amis, Marcel Schwob et Camille Mauclair entre autres, le soin de le divulguer. Puis étant entré dans la carrière diplomatique, il débuta par les Etats-Unis d'où il rapporta l'admirable *Échange*. Ce fut ensuite un long séjour en Chine, à Fou-Tchéou, où il fut consul et d'où il envoya en France les autres drames qui composent le volume appelé *L'Arbre*, un recueil de poèmes en prose sur les choses extrême-orientales qui s'appelle *Connaissance de l'Est* et un autre petit livre d'un dogmatisme catholique très net : *Connaissance du Temps*. Puis il revint en France, y rapportant l'ode appelée *les Muses* et un drame, *Partage de Midi*. Reparti là-bas, il est maintenant à Tien-Tsin.

Certes, son œuvre est bien d'un voyageur. Les décors où il la situe sont ceux de ses errances. Il a trop le sens du réel pour être abstrait. Ses héros seuls sont abstraits, et dans un sens très particulier abstraits, c'est-à-dire dépouillés des contingences inutiles, des détails devant lesquels les demi-réalistes se pâment; abstraits oui... représentatifs plutôt, — et encore ils ont des caractères individuels très tranchés.

Certaines descriptions sont d'une particularité inouïe. Mais le fond de son œuvre est éternel. Les formes de la nature, les gestes par quoi s'affirme le tempérament des hommes sont partout pareils. Paul Claudel est profondément pénétré de cette vérité. Et c'est pourquoi les créatures qu'il appelle à la vie de ses drames ne sont pas des *personnages* c'est-à-dire ces fantoches que la scène moderne fait s'agiter passifs sous la volonté du teneur de ficelles, ces simulacres interchangeable et... inutiles, mais, à proprement parler, des héros, c'est-à-dire des hommes et des femmes vivants, qui ne pourraient pas s'exprimer autrement qu'ils ne s'expriment, ces *maîtres* du dramaturge, qui ne pourraient pas ne pas être ce qu'ils sont.

Ils parlent, ils font les gestes de leur fonction, tout en disant les mots de leur âme. Une audacieuse transposition les surélève juste ce qu'il faut au-dessus de leur vie quotidienne pour qu'ils n'aient point l'air cependant de la nier. Et c'est pourquoi ils prennent conscience d'eux-mêmes, de leurs affinités profondes, de leurs liens avec l'Univers. Et, jetés dans une action théâtrale, ils trouvent moyen d'y prendre part comme acteurs et de se présenter comme idées-types.

Voici ce que dit Marthe, la femme de Louis Laine, dans

l'Échange. Ne sont-ce point les paroles éternelles de l'épouse fidèle :

MARTHE. — C'est vrai, ce n'est pas moi qui t'ai donné la vie. Mais je suis ici pour te la redemander. Et de là vient à l'homme devant la femme

Ce trouble, tel que de la conscience, comme dans la présence du créancier.

LOUIS LAINE. — Il y a d'autres femmes que toi.

MARTHE. — Ce n'est pas vrai, il n'y a pas d'autres femmes que moi.

Pourquoi dis-tu cela exprès pour me faire souffrir?

Ne te fie pas aux autres femmes. Ecoute-moi, car je les connais.

Ne te fie pas aux femmes blondes, car elles sont lâches et infidèles.

Ni aux noires, car elles sont jures et jalouses. Ni aux châtaines.

Ne te fie pas aux femmes! Ne te fie pas à la figure perfide qui est pleine de lignes

Et de secrets comme la main;

Et elles te riront, comme quelqu'un que la lune éblouit!

Mais s'il y en avait une que tu aimasses,

Dis-le moi, et je t'expliquerai pourquoi elle n'est pas si belle que je le suis.

Car il n'y en a pas une qui t'aime comme moi et qui te connaisse comme je le fais.

Et c'est en cela que je te suis douce et amère. — Je suis honteuse. Laine!

LOUIS LAINE. — Qu'as-tu à dire encore?

MARTHE. — Je suis jalouse.

Et voici les paroles de Lechy Elbernon, l'actrice courtisane, avec qui Louis Laine l'a trompée :

LECHY ELBERNON (*mettant la main sur la bouche de Louis Laine*). — Ne réponds pas, Louis! Laisse-la crier, laisse-la pleurer! Qu'est-ce que cela nous fait?

Qu'elle pleure devant nous et notre amour en sera augmenté!

Vraiment, as-tu menti ainsi? Lui as-tu juré cela ce matin?

Ce matin même?

Certes, tu t'es conduit très basement et comme un homme vil!

O Douce-Amère, nous nous sommes souvent moqués de toi! Et je te connais comme lui-même et il me raconte des choses pour me faire rire.

Ce n'est pas moi qui l'ai attiré, c'est lui qui est venu vers moi.

N'aie point honte, Louis, et dis-lui que tu m'aimes!

Pour voir la figure qu'elle fera, car tel est le cruel amour!

Il paraît doux et gentil, mais il est barbare et impudent, et il a sa volonté qui n'est point la nôtre, et il lui faut obéir avec dévotion.

C'est pourquoi triomphe, Laine, et n'aie point honte.

Pensais-tu qu'il t'aimât toujours? Il t'a aimée et de même,

C'est moi qu'il aime maintenant.

MARTHE. — Réjouis-toi parce que tu as trouvé un tel amour.

LECHY ELBERNON. — Pleure donc, pleure donc!

Pleure de l'eau chaude! ne fais pas la fière! Pleure et ne retiens pas tes larmes. (*Elle rit aux éclats.*)

Ah ah! ah ah ah!

Regarde-la, Laine! je ne la trouve pas aussi laide que tu me le disais.

N'est-ce pas que c'est d'une acuité féroce? Ce sont de ces choses qu'on ne dit pas... mais qu'on pense.

Et Thomas Pollock Nageoire, le négociant yankee. Il se présente sans commentaires :

MARTHE. — Vous êtes commissionnaire, je crois? Comment dit-on?

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE. — Je suis tout!

J'achète tout, je vends tout. Si vous avez de vieux souliers à vendre, apportez-les moi.

Rien n'est pour rien. Toute chose a son prix.

Ne donnez jamais rien pour rien.

Mais est ce que vous n'avez jamais vu ma maison de New-York?

Old Slip, see?

MARTHE. — Non.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE. — C'est à gauche; la vieille maison où il y a une horloge.

Il faudra que je vous montre ça.

Il y a beaucoup de choses là-dedans. Comme les dynamos sont dans le sous-sol des hôtels et comme les églises sont bâties sur les ossements des saints, toute la fondation

Contient l'or et l'argent dans les coffres-forts, qui sont rangés comme des foudres et le dépôt des titres et des valeurs.

Et comme le dimanche on envoie la petite fille chercher la bière dans un pot,

C'est ici qu'on va tirer son argent.

Et au-dessus est la caisse.

Au milieu est la caisse, et à droite est ma banque et à gauche l'office de frêt et d'armement.

Et en haut, c'est là que je suis, et là est le service télégraphique.

Tac, tac, tac!

Voilà Chicago! Voilà Londres! Voilà Hambourg!

Et je suis là comme au milieu de mains qui font des signes, comme quelqu'un qui écoute et comme quelqu'un qui demande et qui répond.

LECHY ELBERNON. — Hardi!

Le voilà qui allume, comme quand il a quelqu'un à enfoncer, le regard fixe comme un boxeur qui rit! Hardi, ours blanc!

LOUIS LAINE — *You are pretty smart, are ye?*

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE. — Well, il faut du nerf, alors que vous vendez ferme comme si vous saviez tout,

Quand je ne sais pas le temps qu'il fera demain; chaque jour a son cours, mais moi, je connais les choses elles-mêmes,

J'ai fait toutes sortes de *jobs*, vous savez! Je connais tout, j'ai tout vu, j'ai tout manié, j'ai traité tout.

Et je sais comment ça se fait, et où ça pousse, et quel est le prix de transport, et quel est le stock sur le marché,

Et le taux de l'assurance, et j'ai les échéances devant les yeux, et je connais l'arithmétique aussi.

Et je suis comme un marchand dans sa boutique, comptant,

Car le commerce tient

Une balance aussi comme la justice;

Et je suis comme l'aiguille qui est entre les plateaux.

Je pourrais multiplier les exemples : l'évêque, l'empereur, le tribun, le conquérant, le poète, le fermier, la jeune fille. Mais il n'y aurait pas de raison pour s'arrêter. Songez seulement que, soit qu'ils s'expliquent, soit qu'ils agissent, ils parlent toujours ainsi, avec cette intensité et cette fièvre, comme si toute leur chair était mise à nu, comme si les suprêmes aveux sur eux-mêmes leur étaient à chaque minute arrachés.

Ils ne sont pas d'ailleurs seuls à participer à cet exhaussement vers l'essentiel, les choses aussi subissent cette étrange magie. Écoutez cette évocation d'une maison de France où Lambert, un des héros de *la Ville*, voudrait attirer celle qu'il aime. Quelques mots, et c'est l'émotion même du paysage, l'âme de la matière.

LAMBERT. — Habitons incontinent cette grande et vieille maison
Que je connais au flanc de la vallée entre l'orme et le mélèze;
Toujours caresses par le soleil le plus doux, ses murs ont la sèche-
resse et la solidité du roc.

Au dedans serait le mystère, quelque chose de profond et de mûr,
Et par les corridors emplis d'une lumière tempérée et les chambres,
Tu sentirais une faible odeur de cire et de rose.

Ce serait demeurer tout à fait incomplet à propos de Paul Claudel si j'omettais de parler de ses tendances religieuses. C'est un catholique absolu. Chacun de ses drames contient une thèse d'orthodoxie. *L'Échange* fixe la forme idéale que devraient prendre, dans le mariage, les rapports de l'homme et de l'épouse. *La Ville* termine une révolution incendiaire par les paroles pacificatrices et définitives que prononce l'évêque Cœurve, en signe de première pierre posée à l'angle du futur édifice civique. *La jeune fille Violaine* n'est qu'une apologie du sacrifice chrétien, qui subordonne le bonheur de l'individu à l'ordre de la famille. Enfin, *Le Repos du septième jour*, œuvre plus intransigeante encore, est une explication symbolique et métaphysique du dimanche et du repos dominical. Mariage, famille, cité, état trouvent dans l'observance du dogme leur salut et leur sanction. Et Paul Claudel, avec une inlassable abondance, trouve moyen de tirer des symbolismes et des rites une émotion inattendue et des images d'une intensité plus surprenante encore.

Cependant, quelle que soit la beauté de ces drames, c'est encore dans ses poèmes en prose que Paul Claudel est le plus parfait. Là, toutes ses qualités : sens des symboles, connaissance de la vie et des races, lyrisme, se retrouvent; mais dépouillée de la fièvre haletante du dialogue, sa pensée s'étale plus lente, plus pure. La prose coule harmonieuse, savante, pleine, satisfaisante entièrement pour l'oreille et l'esprit, riche à en déborder de sensations, de visions et de rêves. Jamais ce qu'on a appelé *symbolisme*, c'est-à-dire étymologiquement l'interprétation spirituelle des formes de la nature, n'a donné un pareil chef-d'œuvre.

Voici ce que, spectateur méditatif d'un tableau pourtant entrevu avant lui par des milliers d'autres regards : un cocotier qui balance ses palmes dans un paysage tropical, il trouve à en dire :

Le Cocotier.

Tout arbre chez nous se tient debout comme un homme, mais immobile; enfonçant ses racines dans la terre, il demeure les bras étendus. Ici, le sacré banyan ne s'exhausse point unique : des fils en pendent par où il retourne chercher le sein de la terre, semblable à un temple qui s'engendre lui-même. Mais c'est du cocotier seulement que je veux parler.

Il n'a point de branches; au sommet de sa tige, il érige une touffe de palmes.

La palme est l'insigne du triomphe, elle qui, aérienne, amplification de la cime, s'élançant, s'élargissant dans la lumière où elle joue, succombe au poids de sa liberté. Par le jour chaud et le long midi, le cocotier ouvre, écarte ses palmes dans une extase heureuse, et au point où elles se séparent et divergent, comme des crânes d'enfants s'appliquent les têtes grosses et vertes des cocos. C'est ainsi que le cocotier fait le geste de montrer son cœur. Car les palmes inférieures, tandis qu'il s'ouvre jusqu'au fond, se tiennent affaissées et pendantes, et celles du milieu s'écartent de chaque côté tant qu'elles peuvent, et celles du haut, relevées comme quelqu'un qui ne sait que faire de ses mains ou comme un homme qui montre qu'il s'est rendu, font lentement un signe. La hampe n'est point faite d'un bois inflexible, mais annelée, et, comme une herbe, souple et longue, elle est docile au rêve de la terre, soit qu'elle se porte vers le soleil, soit que, sur les fleuves rapides et terreux, ou au-dessus de la mer et du ciel, elle incline sa touffe énorme.

La nuit, revenant le long de la plage battue avec une écume formidable par la masse tonitruante de ce léonin Océan Indien que la mousson du Sud-Ouest pousse en avant, comme je suivais cette rive jonchée de palmes pareilles à des squelettes de barques et d'auimaux, je voyais à ma gauche, marchant par cette forêt vide sous un opaque plafond, comme d'énormes araignées grimper obliquement contre le ciel crépusculaire. Vénus, telle qu'une lune toute trempée de plus purs rayons, faisait un grand reflet sur les eaux. Et un cocotier, se penchant sur la mer et l'étoile, comme un être accablé d'amour, faisait le geste d'approcher son cœur du feu celeste. Je me souviendrai de cette nuit, alors que, m'en allant, je me retournai. Je voyais pendre de grandes chevelures, et, à travers le haut péristyle de la forêt, le ciel où l'orage posant ses pieds sur la mer s'élevait comme une montagne, et au ras de la terre la couleur pâle de l'Océan.

Je me souviendrai de toi, Ceylan! de tes feuillages et de tes fruits, et des gens aux yeux doux qui s'en vont nus par tes chemins couleur de mangue, et de ces longues fleurs roses que l'homme qui me traînait mit enfin sur mes genoux quand, les larmes aux yeux, accablé d'un mal, je roulais sous ton ciel pluvieux, mâchant une feuille de cinnamome.

Pour achever, je vais vous lire la pièce appelée *Dérivation*, une des plus magnifiques, une de celles où se révèle le mieux l'ivresse panthéiste du poète, son impersonnelle contemplation des éléments :

La Dérivation.

Que d'autres fleuves emportent vers la mer des branches de chêne et la rouge infusion des terres ferrugineuses; ou des roses avec des écorces de platane ou de la paille épandue, ou des dalles de glace; que la Seine par l'humide matinée de décembre, alors que la demie de neuf heures sonne au clocher de la ville, sous le bras roide des grues démarre des barges d'ordures et des gabarres pleines de tonneaux; que la rivière Haha à la crête fumante de ses rapides dresse tout à coup,

comme une pique sauvage, le tronc d'un sapin de cent pieds, et que les fleuves équatoriaux entraînent dans leur flot turbide des mondes confus d'arbres et d'herbes : à plat ventre, amarré à contre-courant, la largeur de celui-ci ne suffit pas à mes bras et son immensité à mon engloutissement.

Les promesses de l'Occident ne sont pas mensongères ! Apprenez-le, cet or ne fait pas vainement appel à nos ténèbres, il n'est pas dépourvu de délices. J'ai trouvé qu'il est insatisfaisant de voir, inexpédient d'être debout, l'examen de la jouissance est de cela que je possède sous moi. Puisque d'un pied étonné descendant la berge ardue j'ai découvert la dérivation ! Les richesses de l'Ouest ne me sont pas étrangères. Tout entier vers moi, veillé par la pente de la Terre, il coule.

Ni la soie que la main ou le pied nu pétrit, ni la profonde laine d'un tapis de sacre ne sont comparables à la résistance de cette épaisseur liquide où mon poids propre me soutient, ni le nom du lait, ni la couleur de la rose à cette merveille dont je reçois sur moi la descente. Certes je bois, certes je suis plongé dans le vin ! Que les ports s'ouvrent pour recevoir les cargaisons de bois et de grains qui s'en viennent du pays haut, que les pêcheurs tendent leurs filets pour arrêter les épaves et les poissons, que les chercheurs d'or filtrent l'eau et fouillent le sable : le fleuve ne m'apporte pas une richesse moindre. Ne dites point que je vois, car l'œil ne suffit point à ceci qui demande un tact plus subtil, pour c'est comprendre, et comprendre c'est compter.

À l'heure où la sacrée lumière provoque à toute sa réponse l'ombre qu'elle décompose, la surface de ces eaux à mon immobile navigation ouvre le jardin sans fleurs. Entre ces gras replis violets, voici l'eau peinte comme du reflet des cierges, voici l'ambre, voici le vert le plus doux, voici la couleur de l'or. Mais taisons-nous ; cela que je sais est à moi, et alors que cette eau deviendra noire, je posséderai la nuit tout entière avec le nombre intégral des étoiles visibles et invisibles.

Je m'arrête. Il me faut vaincre la tentation de substituer cette parole à la mienne. Mais le peu que je viens de vous en lire ne vous a-t-il pas donné le sentiment d'une chose à laquelle le talent avec tous ses artifices et toutes ses séductions n'arrive jamais ? Un accent mordant et impérieux, un timbre plus pur, je ne sais quoi d'intense et de mystérieux à la fois, d'évident et de secret qui vous a fait sinon deviner l'œuvre entière, du moins éprouver dans son essence l'émotion qui en émane.

* * *

André Suarès est bien moins connu que Paul Claudel. Et cependant son œuvre est bien plus considérable.

Je ne sais pas exactement combien il est admiré chez vous, je ne serais pas étonné qu'il y comptât un grand nombre de fervents, plus grand, certes, qu'en France où il est scandaleusement tenu à l'écart par la critique. Malgré la très respectueuse estime que lui témoignent les meilleures intelligences, malgré la déférence avec laquelle le traitent les articles indépendants, on ne parle pas de lui, car je ne compte pas quelques vagues notices (oh ! si brèves) parues à propos de lui dans de petites revues. Des articles de cette sorte, on en fait au petit collégien qui arrive sur la place avec son premier bouquin. Ça ne compte pas.

Détail curieux, il fut le camarade de classe et l'ami de Claudel : leurs œuvres ont quelque chose de profondément pareil dans l'accent, encore que, la vie les ayant séparés, les sujets différents de leurs livres et leurs dates détruisent toute velléité de soupçon d'influence réciproque.

Je pense d'ailleurs que si Claudel est plus connu du public que Suarès, cela tient à des raisons qui n'ont rien de commun avec la littérature. Si retiré que vécut celui-là, il avait tout de même des amis, restait mêlé à la vie. Mais Suarès fut le solitaire absolu.

De sa vie je ne sais rien, sinon que la mort d'un frère très aimé contribua à l'enfoncer davantage dans un désespoir si profond qu'il lui est devenu comme essentiel, un *désespoir vital* oserais-je dire si ces deux mots n'étaient pas si étonnés de la rencontre. Je ne l'ai vu qu'une fois : figure sombre et brûlée de passion,

animée de cette vie intense et particulière que crée, dans la solitude, la hantise des hautes spéculations et de la tristesse. C'est un de ces rares hommes dont la vie est tout entière intérieure et qui, en définitive, sont les hommes les plus essentiellement publics, par ce magnifique cadeau qu'ils font aux autres des confidences les plus terriblement personnelles. Car enfin l'anecdote quotidienne de notre existence, qu'est-ce donc à côté de ces banalités éternelles de la souffrance du monde, que chaque fois rajeunit la beauté de l'expression ?

L'œuvre d'André Suarès est déjà considérable. Elle comprend : *Le Livre de l'Émeraude*, impressions et rêveries d'un voyageur sur la terre de Cornouailles ; *Airs*, un recueil de poèmes unissant l'érotisme de la pensée à la musicale liberté d'un rythme personnel ; quatre études aiguës et profondes, puissamment originales, sur *Wagner, Tolstôï, Ibsen, Pascal* (vous voyez où sont choisis les maîtres) ; *La Tragédie d'Electre et Oreste*, noble et féroce comme l'antique ; *Sur la mort de mon frère*, inépuisable litane de tendresse et de désespérance ; *Lord Spleen en Cornouailles*, qui parut naguère à la *Renaissance latine* et dont quelques éléments servirent à l'élaboration de *Voici l'Homme*, le dernier venu, livre touffu, énorme, génial, sorte de Somme de la pensée et de la douleur modernes, et enfin le plus parfait et le plus émouvant, sinon le plus grand de ses chefs-d'œuvre : *Images de la Grandeur*. J'ometts deux ou trois ouvrages épuisés et introuvables, sans compter la foison de drames, d'essais et de poèmes qui n'attendent plus que l'éditeur.

Sa plus apparente analogie avec Claudel, c'est le don de l'image, sensiblement pareille chez l'un et chez l'autre. Ils vivent tous deux dans un état de vision inhabituel aux hommes ordinaires et même, trop souvent hélas ! à la plupart des poètes. L'équivalence, l'échange, la réciprocité indéfinie des formes de l'univers entre elles leur est sensible continuellement : ils ont la hantise de la terre, des racines, des profondeurs, de ce qui dure le plus, de ce qui supporte, sans changer, la vie de l'éphémère. Puissants réalistes, ils s'attachent violemment à la nature. Et cette fraternité dans le lyrisme finit par en devenir une dans le domaine du style. Telles constructions de phrases, telles tournures favorites leur sont communes. Certains de leurs poèmes en prose (de ceux qui sont purement descriptifs) auraient pu être signés par l'un ou par l'autre. Mais là où ils se séparent d'une manière absolue, c'est dans le secret même de leur pensée.

Paul Claudel est religieux, et religieux dogmatique. Toute son expérience de la vie, sa fougue et son génie s'inclinent devant la foi, bien plus, lui sont de nouveaux motifs de foi. Mais André Suarès est désespérément pessimiste, il l'est jusqu'au nihilisme.

Ou plutôt non, il serait plus exact de dire qu'il est pessimiste (le pessimisme est une affaire de sentiment) parce qu'il est nihiliste (le nihilisme est du domaine de la pensée).

C'est très rare, le nihilisme absolu. A bien y réfléchir, l'exemple de Suarès est même unique. Les esprits d'aujourd'hui (en majorité tout au moins) sont incroyants. C'est indiscutable. Mais par une sorte de bizarre velléité de compensation, ils s'accrochent d'autant plus aux toutes petites joies de la vie courante qu'ils n'escomptent rien pour l'éternité, tandis qu'au contraire, chez les esprits religieux (lorsqu'il y tombe la certitude du néant universel), cette certitude annihile tout le reste, elle devient péremptoire, elle devient effrayante. C'est que les esprits religieux sont des cœurs pleins de passion, ils sont trop attachés à l'idée de la vie, aux délices de respirer, d'aimer, de désirer pour admettre comme

cela, tout d'un coup, sans objection, sans déchirement, qu'ils mourront tout entiers. Dix livres écrits, quinze prêts à être publiés, cela fait vingt-cinq livres que hante, de la première ligne à la dernière avec la magie du génie, qui en redouble la force, cette idée épouvantable. Vingt-cinq livres ! qui relatent cette lutte intérieure entre la certitude et le désir, cette lutte à laquelle on ne peut pas assigner d'issue, puisque c'est la même énergie vitale, en nous, qui nous donne conscience en même temps de l'existence et de sa brièveté. Ah ! voilà qui nous mène un peu loin des romans à trois francs cinquante.

— Vivons tout de même ! disent les plus sages.

Pauvre sagesse ! Quel goût fade elle a quand on a mordu au fruit de la connaissance du Destin. Et puis, c'est un conseil bon pour ceux qui ont envie de vivre ; mais pour ceux qui ont envie de s'éterniser ?... Est-ce que l'image de la mort, moins encore son idée à peine formulée ne suffit pas à tout gâter ? Oui, c'est alors que le sourire est courageux.

La profonde terreur est le regard de la Pensée.

Il n'est rien que le Sage n'accepte : mais il sait l'horreur de ce qu'il a accepté.

Il sourit, l'homme qui sait : Ha ! le sourire est le masque divin de la peur.

Le sage a vu, hélas ! Et sa pire frayeur vient de la vanité même d'être effrayé.

Il penche la tête dans l'épouvante de ce qu'il accepte : car il s'y voit forcé.

Mais enfin, qu'on sourie ou qu'on se cache, cela ne change rien aux fins dernières. Du moment qu'on n'est pas sûr de ce qui suit la mort, c'est absolument comme si on était sûr de mourir sans traces. Cette pensée ôte à la vie tout son goût et toute sa valeur. La voilà réduite à une effrayante petite moyenne. Trente ans, et encore on ne les tient pas ! Que tenter pendant ce temps-là ? Pourquoi faire ? A quoi correspondent les désirs d'éternité que fait notre égoïsme ? C'est à peu près aussi vain, aussi irrémédiablement perdu que le cri d'un grillon dans une nuit de juillet, si le grillon pense. Rien n'est du durable. La cité, l'état, les lois sont faits pour maintenir le moule de la race, mais ne peuvent rien pour l'individu. Les réves généreux des hommes dont les générations successives ont instauré notre progrès matériel sont fous, puisqu'on ne peut malgré cela ajouter un jour au présent.

Mais alors, direz-vous, si rien n'est rien, ne sert de rien, ne correspond à rien, pourquoi André Suarès écrit-il ?

Evidemment vous auriez raison, s'il croyait aux finalités ; mais n'y croyant pas, il travaille sans but, pour la seule expansion d'une activité présente, en sachant que dans un certain nombre d'années rien ne restera plus ni de ses lecteurs, ni de ses livres, ni de quoi que ce soit. Il écrit, comment dirai-je ? fatalement. Du reste, voici ce qu'il en dit lui-même :

« Qui voit la mort dans sa plénitude, il n'a que trois partis : Mourir. Ou croire à la cause qui donne, qui ôte, et qui rend la vie. Ou créer à son image, en attendant la mort, l'ombre de la vie. »

— Et il ajoute immédiatement :

« Trois partis dont pas un n'est au choix de l'homme ; il ne choisit pas celui qu'il veut suivre ; il suit celui pour lequel il a été choisi. La plupart des hommes se donnent l'illusion d'être, et de se poursuivre dans leurs enfants : heureux sont-ils, — cette foi de la chair leur demeure. Les autres n'ont qu'à se tuer, ou se mettre à genoux cherchant leur Père, et l'inplorant s'ils l'ont trouvé.

« Ou bien, plus malheureux que tous, sachant la vanité de ce qu'ils font, en l'oubliant un peu du temps qu'ils sont à le faire, ils s'enivrent d'une création, où le rêve de la vie lui-même fait un rêve. Voilà la force puérile de l'art. Les plus grandes œuvres sont les plus

douloureuses, et par là peut-être les plus vaines. C'est le culte, où la sainte lâcheté de la vie nous condamne, jusqu'à l'heure de payer ce répit de notre tête. »

C'est clair.

La Nature, qui ne s'occupe pas de la Raison et n'a quasiment rien à voir avec elle, a déposé en cet homme les énergies primordiales qui font de celui qui en est doué le Voyant par excellence, l'envisageur de l'occulte, le chanteur ivre de la beauté, le poète. Ce nihiliste, voilà donc que le monde va l'attacher, et l'attacher à la manière d'un enfant ébloui par le bel après-midi d'un été de vacances. Le penseur sera halluciné d'effroi, mais le lyrique éperdu d'enthousiasme. Et c'est d'ailleurs en lui cette coexistence pathétique de deux êtres aussi contradictoires qui constituera son génie.

Et cependant, à proprement parler, le lyrisme n'est pas un recours. C'est même souvent, par le relief plus intense qu'il donne aux choses qu'il illumine, un excitant inattendu au désespoir. Si prodigieux soit-il, c'est, au fond, une fonction imposée, quelque chose qu'on n'a pas choisi, le cri déchirant, fatal et sublime de la bête qu'on tue. Il faut à tout homme un élément sentimental et irraisonné qui demeure, à l'abri de tout examen, sa consolation secrète. Et c'est d'ailleurs le choix plus ou moins noble que nous faisons de cette joie qui crée la mesure de notre valeur.

C'est la solitude qu'André Suarès a choisie comme retraite et comme sauvegarde. Et sa reconnaissance l'a magnifiquement chantée. Il est là chez lui, en exil, mais souverain. La bassesse ni la médiocrité n'y trouvent place. Et la plus avide passion de la grandeur ne peut qu'être satisfaite par son immensité silencieuse.

Je veux mourir ici, où j'ai senti les linges tièdes de l'oubli envelopper mes os brûlants de fièvre, et détendre mes muscles raidis. Je veux mourir ici, où le rêve puissant de la vie s'endort dans une fraîche paix, qui le délasse. Car où ne se consume-t-il pas de son ardeur ? Partout, il se dévore. .

... Puissé-je étendre à l'infini occidental des vagues le rêve de la grandeur que prétend insulter la vie Et puisse-je endormir, sur les derniers bords des solitudes atlantiques, la grandeur de mon désir dans une paix égale.

Ce lyrisme à double usage, qui exalte ou éteint tour à tour le sombre cauchemar de la pensée, je n'essaierai pas de vous l'expliquer. Mieux que tout commentaire sur la genèse de ces images, leur pouvoir infini de suggestion, leur réalité et leur mystère vous en donneront une impression suffisante, vous en feront éprouver l'intensité les deux poèmes que je vais dans un instant vous lire.

Mais ce qu'il y a de plus inattendu, c'est que cette étrangeté, cette acuité, cette violence soient à ce point unies au « style » des moralistes.

Coincidence rare, à peu près unique. On n'a point l'habitude de voir vivre ensemble, sous le toit de la même tête, un observateur d'âmes et un poète lyrique. C'est même assez contradictoire. Eh bien ! André Suarès résout, génialement, cette contradiction : il est capable des 450 pages de *Voici l'homme* qui sont aussi solides, aussi définitives que du *La Bruyère*, et il peut écrire aussi ces *Images de la grandeur* dont quelques-unes atteignent le sublime de l'effusion, du mystère et du rêve. Et, du reste, les deux hommes ne se séparent point : le moraliste, le connaisseur d'âmes assure une base solide aux élans du lyrique, tandis que celui-ci infuse aux axiomes du

moraliste la fièvre d'un sang brûlant, l'ardeur de la vie. Lisez, au hasard, le premier venu de ses livres, vous serez les témoins de ce spectacle, aussi attachant tout au moins que celui des évolutions de la nature : celui d'un *homme*, vivant, dans la plus haute et la plus noble acception du terme, un homme, avec ses désirs, ses colères, ses résignations, altier, aristocratique, solitaire, méprisant et compréhensif, religieux et sceptique. *Un homme*, réellement. Ah ! ce n'est pas en vain que son dernier ouvrage a le titre qu'il porte : c'est un testament que ce livre.

Et maintenant que j'ai fini, je vais vous lire deux poèmes en prose de l'écrivain d'*Images de la Grandeur*. Dans le premier vous trouverez toute l'énergie, l'intensité, la fièvre, le mépris et la profondeur de l'admirable lyrique, et dans le second toute sa grâce, son art exquis, sa mélancolie, sa suggestion, et dans tous les deux la hantise secrète, l'idée fixe.

Ensevelissement de Psyché.

I. — Le brumeux octobre tombe de toutes parts, en larmes froides. La fin du jour livide ouvre aux ombres du soir des mains suppliantes, qui tremblent de tristesse ; et le cœur douloureux de la vie ne bat plus que lentement, lentement, sous les voiles humides.

C'est elle qui les trempe, la sueur glacée d'une obscure agonie.

II. — La bouche amère de la bise fait frissonner les feuilles et les eaux.

L'aveugle désespérée, qui trébuche et qui glisse de ses pieds mous, la nuit, l'infirme prodigieuse, qui ne sait que planer de ses pas silencieux, erre sans bruit, muette et sourde.

Les feuilles tombent dans la pluie, et les brouillards frémissent comme la houle.

III. — O mon cœur, tu te hâtes convulsivement, comme un étalon épuisé par la course, et qui doit s'abattre à la limite du désert. Et comme les éperons le piquent jusqu'au sang, tu es pressé par l'écuyer des ténèbres, qui te tourmente et qui te pousse à la stalle de pierre.

Je suis dans mes pensées comme au fond d'une tombe.

Tout l'éffrayant silence qu'elles ont fait sur moi m'a glacé.

Elles ont scellé leurs parois de granit sur les bords du désir, et sur les cris.

Je suis celui qui ferme en vain les yeux, et qui voit dans les ténèbres.

L'ennui, le puissant ennui, est venu jointoyer les blocs de mes idées...

Le ciment de la nuit coule sur sa truelle et tout s'étouffe en moi sous le labeur du tenace ouvrier. Je ne veux plus sortir de la prison aux murs de pierre, qui ont l'épaisseur de l'infini ; et je vais rester sur le dos, immobile, déchiré par la tristesse, les yeux clos et clairvoyants.

O cortège, quel convoi est-ce là sur quelle lande ? Le quadruple attelage des bœufs nocturnes, — l'Ennui de soi, le Regret de la journée sans amour, l'Attente douloureuse et l'Adieu sans retour à la vaine clarté de l'action, — la double paire des bœufs de l'ombre labourent profondément mon âme dans l'insomnie ; si durement le soc mord dans la glèbe, qu'à peine si le sep de la résolution ne vole en éclats, de fer pourtant et à l'épreuve de la pierre.

Ha, qu'importe ! Que tout soit pareil à la scène déserte sous le rideau baissé. Voici les grosses gouttes de l'orage qui claquent sur les feuilles, avec le bruit de l'applaudissement.

IV. — Je vois ou vous irez, toute chose qui me plûtes : je vous mène ou je vais.

Je vois où vous serez, toutes choses qui fûtes : vous allez être ce que j'étais.

Four vous et pour moi, novembre, le lugubre novembre hâte le pas... En cemois de la brume, je mourrai quand le temps de la mort sera venu. Et je l'ai déjà longtemps, longtemps vécu... Je pourrirai dans la terre gluante et humide de ce mois.

V. — C'est en ce temps-ci que je serai l'immonde chose sans lien, qu'on cache sous la boue, et qui grouille de dégoût contre elle-même. Et c'est alors que la lèvres étouffante de la terre va m'étrangler le souffle, jusqu'au fond de ma gorge révoltée.

Ni les blocs de marbre sur mes paupières, ni pourtant sur ma bouche les flots de boue.

Rien ne m'aura mieux roidi dans la mort que vous, ô mon âme, tombeau de mes pensées.

La Coupe.

I. — « Qui me réveille ? » dit Hélène, lasse de la nuit passée, et pourtant pâle encore d'un désir que rien n'apaise.

La lune du matin, qui, dans le ciel, avec Vénus matinale s'attarde.

Près de mon lit laisse trainer, comme un écho d'argent, sa silencieuse mélodie, et passe ses caresses à mes pieds nus en bracelets de perles....

O Étranger, qui donc es-tu ?

Le Roi s'en est allé, au cœur de cette nuit d'octobre, traquer la tête fauve, dans l'espoir de la rouge curée.

Et je te vois ici, surprise.

Et je ne sais si j'ai fini mon rêve, ou si le songe de te voir, dans ce rayon de lune, ô étranger, n'est-ce pas une autre rêverie ?

II. Je t'admire, sœur des étoiles, fille de Tyndare,

O race de Tantale, tu es le désir même qui ne se peut rassasier.

— Mais toi qui me connais, pourquoi te caches-tu ? J'ai peur.

Et tu m'enchantes par ta forme entrevue sous le voile. Laisse, je te prie, laisse voir ton visage.

Peut-être, mystérieux, es-tu mon frère, et celle des deux étoiles qui laisse à son tour le ciel, pour passer la journée sous la courtine noire des ténèbres ?

Mais non : si tu étais Pollux, ou si Castor, mon sang t'eût déjà nommé ; et toi-même

Avec avidité eusses pris mes lèvres sur tes lèvres...

Ta stature et tes membres disent ta jeunesse immortelle :

O jeune homme, il faut que tu sois un Dieu.

III. Je t'admire, Hélène, moi qui jamais ne m'arrête ;

Et moi, qui n'ai jamais besoin de désirer, il me semble que je te désire.

— Ah ! voici que sur ma gorge tu portes ta main,

Ta main, la plus blanche que je vis, et la plus belle, qui paraît sous la lune la feuille étendue sur les deux fruits de mes seins...

Tu presses si doucement ma gorge... Est-ce mon corps que tu veux ?

— Tu ne peux me le refuser.

— Tu dis vrai : A tous, mais non à toi, ô calme voyageur.

IV. Je m'agenouille près de toi, au lieu de te coucher,

Et sois paisible, tandis que je fais à tes seins d'ambre un dôme de mes doigts

— Puisse-tu me saisir toute comme je m'abandonne !

Mais tes doigts sont glacés, pareils à ceux d'une déesse, qui pourrait en faire jaillir la foudre.

Je les sens sur les seins courir plus froidement que des lèvres de métal. Tu les touches, comme celui qui modèle ; — et tu ne les flattes pas ; et mon cœur s'inquiète.

Insensible, pourquoi venir à l'heure silencieuse, où le désir d'amour parle seul au désir, si ce n'est que pour le faire naître ?

Je demeure immobile : mais ta main sent si je palpité.

Je tremble moins de peur que de la soif de te connaître...

Je veux te voir : je l'arrache le voile ! Laisse !

V. ... O toi qui es si beau, mais qui m'emplis l'âme de crainte, à cause de tes yeux et d'un regard plus fixe que celui des tombeaux, —

Qui donc es-tu, ô Dieu qui me moules le sein entre tes doigts irrésistibles,

Toi qui sembles si jeune et dont le regard est si lointain ?

Et pourquoi, sous ton pouce, tiens-tu ma gorge qui palpité ?

— Je suis le Sculpteur ailé, qui sculpte avec la faux :

Et sur toi je modèle, ô Hélène, une coupe d'ivoire pour le fol Eros toujours ivre :

Je suis Thanatos. Et je viens.

Encore une fois, je n'ai pas la prétention de vous avoir révélé ces deux puissants et rares créateurs. Heureux seulement si j'ai pu vous donner un instant envie de reprendre avec eux l'idéale conversation de la lecture. Lorsqu'on les aime, on finit par s'y attacher presque exclusivement. Tout paraît pauvre à côté de ce qu'ils font : leur œuvre est la désapprobation muette de presque toutes les autres œuvres. C'est cet effet extraordinaire qu'ils font sur l'esprit, qui est, plus que toutes mes vaines paroles et mes inutiles arguments, le signe, la preuve indéniable de leur génie.

FRANCIS DE MIOMANDRE



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Les Posthumes de Jean Lorrain (FRANCIS DE MIOMANDRE). — La Libre Esthétique (L. DUMONT-WILDEN). — Musique « sensorielle » et Musique « cérébrale » (M.-D. CALVOCORESSI). — A la Libre Esthétique : *Concert extraordinaire* (M.). — Deuxième vente Georges Viau. — Les Van Dyck de Gênes. — Les Rembrandt du Louvre. — Accusés de réception. — Petite Chronique.

Les Posthumes de Jean Lorrain.

Il n'est pas trop tard pour parler encore de lui. On a affecté, lorsque la mort l'eut enlevé aux lettres françaises, de se débarrasser très vite du devoir de reconnaître sa valeur et son talent, de manière à ne plus en souffler mot, ensuite. A ce journaliste, qui honorait la corporation, les journalistes qui ne l'honorent pas adressèrent un bref salut, afin qu'il n'en fût plus question et que la Toute-Puissante Actualité reprit ses droits.

Mais il méritait tellement mieux!...

M. Edmond Jaloux a été un des seuls écrivains assez courageux pour lui consacrer une étude complète et cette étude fut très remarquée, d'abord parce qu'il n'y en avait pas une autre de valable, ensuite parce qu'elle était remarquable, en effet, profondément fouillée, sincère et large.

C'est qu'il était très difficile de parler de Jean Lorrain de son vivant. Cet être fantasque et irritable préférait une calomnie tapageuse à une admiration impartiale mais mesurée. Il lui fallait une réclame, quelle qu'elle fût, dùt-elle ruiner sa réputation. Et lorsque personne ne songeait à l'attaquer il se démolissait lui-même.

Blasé jusqu'aux extrêmes dégoûts, il lui fallait des piments formidables pour qu'il pût goûter aux plats de la louange. Accommodé selon les méthodes honnêtes, ce mets ne lui disait rien.

Le forçat de la chronique! Ah! il l'était à un point que l'on ne peut guère imaginer. D'habitude, les chroniqueurs sont des improvisateurs et des virtuoses. Il leur suffit de s'attabler devant leurs feuillets de papier blanc et de faire appel, séance tenante, à leur verve, pour avoir noirci le petit tas en un certain nombre de minutes. Ils achètent au prix de leur talent (ainsi monnayé chaque jour) les plaisirs et les facilités d'une existence que, sérieusement exploité, ce talent ne leur eût jamais offertes.

Or Jean Lorrain voulait ces plaisirs, car il préférait vivre à toute contemplation et à toute gloire future. Il voulait la vie facile, le succès mondain, l'argent, les voyages et la célébrité. Mais au rebours des chroniqueurs de métier qui font leur besogne en aussi peu de

temps qu'il en faut pour la penser, lui, Jean Lorrain, était un poète, un rêveur et un pêcheur de lune à qui était insupportable tout le côté matériel du travail d'écrivain. Mettre du noir sur du blanc lui était odieux, décrire un spectacle dont il venait d'emplier ses regards lui paraissait insurmontable, il avait la phobie de la copie et, comme il était maniaque d'exactitude, il lui fallait pourtant recommencer et raturer jusqu'à trois ou quatre fois ces pages qui nous semblaient à nous composées avec une hâte fiévreuse. Toujours malade et toujours surmené, ne voulant pour rien au monde abandonner cependant aucun des excès dont le moindre aurait suffi à descendre un colosse, hanté de rêves et de désirs du repos absolu, il voyait chaque jour s'approcher l'heure horrible, inéluctable, de la Copie. Et alors, en face de la nécessité, il *travaillait* : il mettait en phrases françaises les visions et les pensées qui avaient depuis le matin, légères, confuses, brillantes, visité son cerveau. Et les mots ne venaient pas, il fallait les arracher d'une mémoire verbale si rebelle qu'elle les intervertissait à plaisir, il fallait dégrossir de même les images de leur gangue d'imprécision, il fallait recommencer, serrer le sens des épithètes, modifier le plan, atténuer ou renforcer les effets, bref cuisiner ces petits chefs-d'œuvre comme des émaux, alors qu'ils faisaient au public l'effet de fresques obtenues d'un seul trait de pinceau et sans *repentirs*.

Pauvre Jean Lorrain ! Et qui donc, sauf de très rares personnes, soupçonna ce supplice secret ?

Mais aussi son œuvre ne mourra pas comme est morte celle de tous les chroniqueurs de métier. Elle durera dans la mesure où son auteur s'y est sacrifié lui-même. Un bon quart restera, dans notre littérature, pour signifier notre époque contemporaine et la juger.

Cet amateur public avait, mais réellement, l'âme généreuse et indignée que le drame romantique prête avec une gratuité si touchante aux fous des rois anciens. Cet homme qui ne vivait que parmi les riches et les repus, les oisifs, les sportmen et les snobs, les détestait d'une haine active, constante, féroce, qui ne désarmait jamais. Il n'en a pas manqué un. Au risque de blesser de braves gens, il tapait dans leur tas pourri avec une joie sauvage, et lorsqu'il voyait s'aplatir une figure et se disloquer un pantin, il exultait. Pour ne pas rater un seul de leurs ridicules, pour ne pas avoir oublié la moindre de leurs bassesses, il s'était accroché à eux, il ne les lâchait pas, il eût forcé leurs armoires et leurs cabinets de toilette.

Grand Dieu ! Comme il les haïssait ! Il avait le génie cruel et infaillible des tares que produit la pléthore de l'argent. Chaque fois que l'argent entraînait quelque part, il en notait le ravage et la décomposition immédiate. Personne comme lui n'a montré l'égoïsme fade et bas, l'humeur froide, la méchanceté mécanique, l'usure et

la futilité des êtres pour qui l'argent est le but suprême de la vie. Qu'ils soient banquiers ou courtisanes très parés, ce sont toujours des voleurs de la même bande, et pendant vingt ans Jean Lorrain a giflé ces figures jaunes ou roses.

Ah ! ce n'était pas lui qui avait cette reconnaissance hypocrite et veule du monsieur que désarme une invitation à dîner ! Il traitait, lui aussi, d'ailleurs, les gens qu'il méprisait : il était donc quitte envers eux.

Et toute sa tendresse de cœur, toute sa sympathie, toutes ses complaisances allaient aux pauvres, aux misérables, à ceux pour qui la société se montre dure parce qu'ils représentent son déchet et son surplus. Il les aimait. Non pas selon la recette de cette pitié russe, béatement sentimentale et sans discernement, devant laquelle la fripouille est l'égale de la sœur de charité ; mais avec le correctif d'une ironie très avertie, sans vouloir s'aveugler lui-même sur leur égoïsme foncier.

Rappelez-vous l'admirable *Hélie, garçon d'hôtel* et toute l'inoubliable, amusante, pittoresque et vivante série de soldats, de matelots, d'ouvriers, de voyous et de déchus de toutes sortes qui remplissent ses contes et ses chroniques.

Depuis sa mort on a publié *l'Aryenne* (1), une série de contes qui, sauf un ou deux, n'ajouteront pas grand-chose à sa réputation, mais dont le premier contient des passages d'une psychologie et d'une intuition intenses, et *le Tréteau* (2), roman de mœurs théâtrales et littéraires. Cette œuvre est tout à fait remarquable, à mon avis une des meilleures de l'auteur de *Monsieur de Bougreton*.

Le Tréteau, c'est le théâtre. Il en savait long là-dessus. Ce morceau-là c'était celui de la bonne bouche, le dessert de son féroce repas de chair fraîche. Il est mort avant d'avoir pu se l'offrir. Mais tout de même il l'avait préparé. Et je vous prie de croire qu'il est à point savoureux et saupoudré de gingembre et emportegueule, malgré son arrière-goût de musc et de parfumerie.

Il faut lire cela. Il y a des longueurs, on sent que le romancier a pris des habitudes de chroniqueur et qu'il ne peut s'empêcher parfois de tirer à la ligne. Mais que de portraits à l'eau-forte, que de délicieux passages ! Il y avait de quoi se faire vingt duels le lendemain de l'apparition de ce livre. Mais c'est des mœurs de ce milieu factice, absurde et tourbillonnant le plus définitif tableau. On pourra faire plus parfait, mais on ne fera ni plus grand, ni plus vivant, ni plus puissant.

FRANCIS DE MIOMANDRE

(1) *L'Aryenne*, par JEAN LORRAIN. Paris, Ollendorff.

(2) *Le Tréteau*, par JEAN LORRAIN. Paris, Jean Bosc et Cie.

LA LIBRE ESTHÉTIQUE!

Parmi toutes ces « expositions marchés », d'ailleurs souvent agréables, où l'on voit quelques peintres associés offrir aux amateurs les articles de leur spécialité : accessoires culinaires, intérieurs aristocratiques ou intérieurs rustiques, paysages mélancoliques, voire revendications sociales, le Salon de la *Libre Esthétique* apporte chaque année à Bruxelles, au moment où le printemps proche surexcite les cervelles, une occasion de se quereller au nom des grands principes qui régissent l'Art et la Beauté. Qu'avec une belle insouciance des nuances et des exactes terminologies on les dénomme « vingtistes », « pointillistes » ou « impressionnistes », les peintres chercheurs de nouveauté ont le précieux privilège de mettre les gens en colère, tout comme les réformateurs de la Société, et chaque fois qu'ils exposent, on les discute pendant au moins huit jours dans toutes les maisons où l'on dine — qui sont aussi les maisons où l'on achète des tableaux. Ils ont contre eux des ennemis redoutables, et la Société qui les patronne, sous la direction du vaillant capitaine Octave Maus, concentre sur elle quelques haines vigoureuses.

Il y a, d'abord, le commun peuple des peintres, dont l'esthétique traditionnelle et trotte-menu s'effare quand on veut lui apprendre que l'art tout entier ne tient pas dans une habileté de pinceau, et dont la conscience économique s'alarme d'une concurrence qui modifie peu à peu le goût public. Il y a ensuite leur clientèle, car l'amateur qui a acheté un tableau tient à défendre son argent.

Certes, tout n'est pas excellent dans ce que M. Octave Maus, grand fouilleur d'ateliers indépendants et directeur des expositions de la *Libre Esthétique*, montre chaque année; dans cette exposition de 1907, par exemple, il y a quelques peintres allemands qui ont du monde une vision vraiment désagréable, et bien que, pour ma part, j'aime assez les synthèses brutales et japonisantes de M. Derain, je conçois qu'on s'effare de leur violence, comme de celle de M. de Vlaminck. Mais peu importe : ces hardiesses, où se traduit un heureux besoin d'interpréter la nature au lieu d'en chercher la photographie, ouvrent les yeux sur certains aspects inédits du monde et contribuent à cet affinement de la rétine que la science la plus positive constate.

Aussi bien, l'exposition de cette année contient-elle d'autres éléments de succès que ces tentatives hardies. Dans cette même section d'art international, qui constitue une des trois parties de ce Salon méthodique, il y a les toiles d'un grand et noble style de M. Abel Clouart, les admirables eaux-forts du Hollandais Étienne Bosch, d'exquis paysages du Français André Barbier, ainsi que d'intéressantes études d'animaux de M. Bugatti, de très jolies statuettes de M. Joseph Bernard et de M. Rogelio Yrurtia, un sculpteur de Buenos-Ayres.

Mais ce qui donne la plus forte impression d'art à ce Salon de la *Libre Esthétique*, c'est évidemment la section rétrospective, composée d'une trentaine de tableaux de Carrière. Je crois bien que Carrière est un des plus grands maîtres de ce temps-ci. Comme Constantin Meunier, et avec des procédés aussi simples, il a exprimé de grands sentiments très simples, que les dernières générations ont approfondis d'une certaine manière. Il n'est pas d'artiste plus complètement, plus essentiellement humain. N'a-t-il pas été le poète le plus émouvant et le plus délicat de ce sentiment

éternel, mais dont notre temps a peut-être raffiné certaines tendresses : la maternité? C'est cet aspect du talent de Carrière qui a été le plus fortement mis en lumière à la *Libre Esthétique*. A côté d'un nu aussi émouvant, aussi vivant et aussi vrai qu'un Rembrandt, — *Après le bain*, — à côté de l'admirable *Portrait d'Edmond de Goncourt*, on voit, en effet, à ce Salon, un nombre considérable d'études d'enfants, d'*Éducatrices maternelles*, de *Mères et d'Enfants*, sujets trop généralement galvaudés, mais que Carrière, avec son goût de la synthèse, avec cette passion qu'il avait d'exprimer des permanences sentimentales plutôt que de peindre des visages ou des anecdotes, a renouvelés si complètement qu'on ne peut plus imaginer qu'ils aient été peints par d'autres que par lui.

La troisième section de la *Libre Esthétique* de cette année est constituée par les peintres du cercle « Vie et Lumière », invités collectivement. Il semble qu'ils aient tenu à ne pas se montrer inférieurs aux étrangers. Ils y ont réussi, et à côté des envois des maîtres Claus et Heymans, représentés l'un par une admirable *Moisson*, joyeuse et dorée, l'autre par quelques études d'une touche hardie et savante, on voit exposer quelques œuvres vraiment puissantes et nouvelles : tel *l'Été*, de M. Georges Morren, l'œuvre la plus complète, me semble-t-il, que ce peintre ait jamais montrée, une toile chaude, diaprée, parfumée de fleurs et de vie comme un poème de Jammes, vrai tableau de musée, digne des grands maîtres de l'impressionnisme. M. Georges Lemmen a également une exposition tout à fait remarquable : ce sont d'abord ses têtes d'enfants, délicieuses d'expression mutine et réfléchie ; puis c'est un nu, d'une fraîcheur et d'un raffinement coloriste vraiment étonnant. C'est encore M. Rodolphe de Saegher, peintre exact, précis et charmant des paysages de neige ; M. Georges Buysse, M^{lle} Anna Boch, M. Alfred Hazledine, M^{me} Anna de Weert, M. Edmond Verstraeten, M^{lle} Jenny Montigny. Il y a là un effort de talent vraiment remarquable et très différent par ses tendances de celui dans lequel l'école belge s'est confinée dans ces dernières années.

Certes, la plupart des peintres de « Vie et Lumière » ont gardé leur vision originale, et cette façon flamande qu'ils ont de comprendre la couleur. Mais ils se sont renouvelés au contact des curiosités fiévreuses et de la passion de nouveauté qui animait les premières œuvres des impressionnistes français. Ce contact, ce sont les expositions d'avant-garde, les *Vingt* et la *Libre Esthétique*, qui l'ont établi.

L. DUMONT-WILDEN.

Musique « sensorielle » et Musique « cérébrale »

M. Octave Maus a fait à deux adjectifs par lesquels j'avais tenté de caractériser deux des plus manifestes tendances de la musique française actuelle l'honneur de les citer dans *l'Art moderne* (1). Honneur dangereux, car je crois avoir été fort imprudent en abordant, dans les lignes sommaires d'un compte rendu, une question aussi grave et qu'il faut longuement étudier.

Presque aussitôt après, mon excellent collègue Henri Lesbroussart faisait, dans son bel article sur *Pelléas et Mélisande*, une allusion à la tendance que j'ai de distinguer d'une part la musique « sensorielle » et de l'autre la musique « cérébrale ». Qu'on me

(1) Voir notre numéro du 6 janvier dernier.

permette donc de revenir sur ces deux termes, mais auparavant de me défendre contre l'hypothèse de M. Lesbroussart, quoique j'aie horreur de promener dans mes articles l'étalage de mes opinions personnelles.

En général, je voudrais, lorsque je fais un compte rendu, faire autant que possible abstraction de mes préférences; ou plutôt — comme c'est là un idéal parfaitement utopique — ne considérer mes préférences que comme des indications, d'où ma tâche de critique consiste à me laisser guider vers des considérations aussi générales, des conclusions aussi communicables qu'il se pourra. Je reconnais d'ailleurs que lorsqu'on a ressenti une préférence, on trouve toujours un moyen de la rattacher à quelque raison excellente — du moins pour soi-même.

Ceci dit, je tiens à affirmer à M. Lesbroussart que toutes mes sympathies vont à la seule musique « sensorielle », et que, loin de lui reprocher une action physique trop directe, je suis de plus en plus persuadé qu'en matière musicale c'est la seule action physique qui importe. L'élément intellectuel, de pensée pure ou de pure logique, n'ajoute rien à la valeur artistique des combinaisons sonores, pas plus que le « sujet » à la valeur artistique d'un tableau.

Naturellement, cette opinion tout individuelle me paraît corroborée par les raisons les plus générales et les meilleures du monde, dont on m'excusera de ne donner ici qu'un rapide aperçu.

J'ai déjà indiqué, dans l'*Art moderne* du 14 octobre dernier, l'étrange situation faite à l'esthétique musicale, la seule qui aujourd'hui encore soit entièrement basée sur des idées *a priori* et variables. Faute d'un principe directeur universellement reconnaissable, faute d'un point de comparaison fourni par la vie, comme en possèdent les arts littéraires ou plastiques, etc., la musique est rattachée aux plus étranges concepts : les uns lui attribuent un élément intellectuel pur ; les autres un rôle uniquement formel et décoratif. Pour d'autres encore, elle ne peut qu'« exprimer des sentiments », formule imprécise qu'on se garde bien d'analyser tant elle est commode avec sa substance vague et son aspect définitif.

Or, les plus récents travaux de la psycho-physiologie — ceux de M. Ferrand, Vashide et Lahy, Dogiel, Féré, etc. — me semblent bien près de dissiper toutes ces incertitudes, de substituer aux divagations des esthéticiens une vérité fondamentale d'ordre entièrement physique. Je citerai surtout à cet égard le très important *Essai sur le langage musical* du docteur Ingénieur (1), où l'auteur établit, notamment, que « les éléments premiers de la musique appartiennent au langage naturel des émotions » (je résume ainsi la conclusion du premier chapitre), et que « la musique... détermine dans notre organisme deux sortes de réactions dont les unes, directes, constituent l'émotion musicale et sont semblables à celles de toute émotion » (p. 64); ce qui, à mon sens, est catégoriquement en faveur d'une conception toute sensorielle de la musique, puisque, au surplus, c'est une vérité reconnue qu'une *émotion* n'a rien de commun avec aucun état intellectuel. Je suis donc persuadé que l'esthétique musicale de demain, appuyée sur les données incontestables de la psycho-physiologie, sera toute différente de celle d'hier et d'aujourd'hui, et ne comportera, sur le chapitre des principes fondamentaux, aucune espèce d'ambiguïté.

Je crains bien de n'avoir pas assez clairement expliqué ma distinction : « musique cérébrale et musique sensorielle ». Le choix même des adjectifs était assez délicat. Après avoir hésité entre les couples : musique intellectuelle et musique émotionnelle, musique volontaire et musique instinctive, musique réfléchie et musique spontanée, etc., je me suis décidé pour la formule qui me sembla la plus libre de toute intention de blâme ou d'éloge, et en même temps la moins imprécise au point de vue analytique.

Il importe de bien établir, sans plus tarder, un point prélimi-

(1) Paris, F. Alcan, 1907, in-8°.

naire. Il y a toujours, dans la *réalisation* d'une œuvre, une intervention de l'intellectualité : construire, choisir les procédés de développement, adopter ou éliminer certains modes d'expression, ce sont là des actes de jugement autant que d'inspiration. Mais c'est dans la *conception* de l'œuvre que réside, essentiellement et exclusivement, la différence. A l'origine doit se trouver une émotion et non une pensée; les développements seront une expansion de la force virtuellement contenue dans les thèmes, lesquels auront été choisis pour leur valeur musicale propre et non simplement parce qu'ils se prêteront à tels ou tels développements préjugés nécessaires. Tout sera subordonné à l'expression musicale restrictivement entendue, c'est-à-dire sans qu'intervienne aucune considération d'ordre intellectuel : signification symbolique des thèmes, combinaisons de motifs répondant à des combinaisons d'idées, etc. A plus forte raison, la construction de l'œuvre ne sera jamais qu'un moyen, et non le but, la logique musicale sera réalisée grâce à la substance avant de l'être grâce au cadre. (Je ne puis m'empêcher de rappeler ici, à titre d'exemple, les grandes œuvres de Franz Liszt).

Il semblera peut-être qu'en dépit de ce que j'ai dit au début de ce paragraphe, je me suis laissé entraîner à considérer l'exécution de l'œuvre autant que sa conception. Mais je crois bien que tous les détails de réalisation dont je viens de faire état sont commandés par le principe même qui causa la naissance de cette œuvre, par l'état d'esprit où se trouvait le compositeur pendant qu'il la concevait. Comme l'émotion artistique ne se connaît que dans la mesure où elle se communique, je suis bien forcé de reconnaître que l'application pratique de tout ce qui précède reste subordonnée au tempérament propre de chaque auditeur. Et l'embryon de théorie que j'offre ici n'a de valeur — s'il en a — que pour quiconque reconnaît une différence foncière entre ses états intellectuels et ses états émotionnels. Mais celui-là, je pense, reconnaîtra comme moi qu'il existe bien une musique « cérébrale »; et aussi qu'il est essentiellement impossible qu'une œuvre soit à la fois cérébrale et sensorielle, puisqu'une telle différence ne peut résider que dans le principe même et dépend uniquement de la présence ou de l'absence d'une émotion artistique proprement dite.

Signaler comme caractéristiques de la « cérébralité » musicale certaines particularités matérielles : partis pris de rythmes, effets spécialement dynamiques, grandiloquence des phrases, goût pour les superpositions et dislocations polyphoniques, etc., c'est abandonner la discussion d'un point d'esthétique générale pour en commenter une application particulière, pour appuyer, de façon plus ou moins convaincante, l'analyse critique de certaines œuvres déterminées; et c'est surtout constater, sans prétendre généraliser davantage, des caractères communs à un certain nombre d'œuvres dont on aura tenté d'établir, par d'autres moyens d'analyse, l'identité de tendances.

Une seule indication peut être fournie par l'étude de l'aspect matériel d'une œuvre; et encore, sous bien des réserves. Un parti pris d'employer des procédés déjà constitués permet, mieux que toute autre chose, de dissimuler l'absence d'émotion musicale. Les formes toutes faites, les modes d'expression devenus classiques (eussent-ils acquis une apparence d'originalité grâce à des combinaisons ou à des transformations calculées) peuvent, lorsqu'ils reparaissent dans une œuvre nouvelle, ne pas avoir leur raison d'être dans la spontanéité émotionnelle; le contraire cependant est fort admissible, voire assez fréquent. Mais une forme neuve, un mode d'expression vraiment original ne peuvent naître que d'une cause musicale, c'est-à-dire sensorielle : en matière d'art l'émotion seule est créatrice (1). C'est pourquoi la musique

(1) Edgar Poe voulut, dans l'*Philosophie de la Composition*, affirmer le paradoxe d'une œuvre d'art entièrement née de combinaisons, de jugements. Il donne l'illusion qu'il a réalisé son intention, grâce à l'emploi de certaines phrases vagues : « Laissons de côté, comme non relatives au poème même, les circonstances qui en premier lieu firent naître l'intention de composer un poème... Ma seconde pensée fut de choisir l'impression, l'effet à produire... la Beauté fut l'objet que je me proposai de réaliser, etc... »

la plus originale au point de vue matériel a quelques chances d'être la plus sensorielle.

Mais comment tomber d'accord sur la question de l'originalité en musique? Nous sommes bien près, une fois encore, de retomber dans le domaine des distinctions personnelles, arbitraires; dans presque chaque cas particulier, on pourra, en l'état actuel de l'esthétique musicale, arguer le pour et le contre.

Aussi bien cette question de l'aspect matériel des œuvres est-elle, en l'espèce, je le répète, des plus secondaires. A toutes les époques des artistes ont exprimé leur émotion sous les formes les plus diverses, toutes convenables parce que spontanées: Schubert, un des plus incontestablement « sensoriels » d'entre les grands maîtres, affectionna tout particulièrement « les rythmes précis, le contour net des périodes », d'après quoi M. Maus semble soupçonner que je classerais volontiers une certaine œuvre moderne (1) parmi les productions « cérébrales ». Et je ne vois aucune raison pour imaginer *a priori* que ces caractères soient, même aujourd'hui, incompatibles avec la musique la plus « sensorielle » du monde.

D'ailleurs, je n'ai jamais eu et n'aurai jamais la prétention d'établir un moyen matériel de classer une œuvre dans une catégorie ou dans l'autre. Et voilà les seules conclusions où je voudrais aboutir. Une fois reconnue cette vérité incontestable que l'émotion musicale est essentiellement indépendante de toute satisfaction intellectuelle, n'importe-t-il pas, puisque bien des œuvres musicales et bien des écrits théoriques sont là pour attester l'intrusion de la pensée pure dans la musique, de réagir contre une tendance aussi dangereuse, d'empêcher qu'elle se généralise?

Et enfin, puisque c'est à propos d'allusions trop flatteuses à mes idées personnelles que j'ai écrit tout ce qui précède, je voudrais dire que je suis un partisan résolu de la musique « sensorielle », musique d'avec laquelle je ne distingue pas la musique « cérébrale » sur le seul vu de l'aspect extérieur. Je demande bien humblement pardon d'avoir déployé tant de pédanterie pour dire des choses aussi simples.

M.-D. CALVOCORESSI

A LA LIBRE ESTHÉTIQUE

Concert extraordinaire.

Le mérite principal des deux adaptations musicales composées l'une par M. Théo Ysaye pour le poème descriptif de Ch. Cros *le Fleuve* (publié dans les « Chansons perpétuelles » du *Coffret de santal*), l'autre par M. Gustave Huberti pour un poème dramatique de Leconte de Lisle : *Christine*, c'est de ne pas viser à l'imitation, mais à l'évocation.

La tentation est grande, dans la composition de commentaires de ce genre, de traduire trop littéralement chacune des intentions du poète. M. Ysaye et M. Huberti se sont gardés tous deux de l'écueil. La partition du *Fleuve* et celle de *Christine* se bornent à dresser autour du récitant — et ce fut, à la *Libre Esthétique*, en la personne de M^{lle} Régine Kersten, une « récitante » de physionomie, de silhouette et de voix également délicieuses, — un décor sonore destiné à envelopper, à accentuer le texte poétique. Descriptive, la musique du *Fleuve* se développe en épisodes pittoresques d'une écriture raffinée, reliés les uns aux autres par un motif conducteur qui traverse d'un bout à l'autre, diversement présenté, le discours musical. La réduction au piano, imposée par les circonstances, ne nous en donna, au surplus, qu'une idée incomplète, et certes les timbres de la flûte, du quatuor et de la harpe, qui constituent son instrumentation, ajouteront-ils à l'œuvre une parure nouvelle.

(1) Il n'est bien sûr pas question, ici, de cette œuvre particulière, qui est inédite et que je ne connais pas. Et de même M. Lesbroussart, pas plus que moi aujourd'hui, n'a certes voulu faire allusion à mon compte rendu de *Pelléas et Mélisande* publié par *l'Art moderne* en 1902 — un modèle, à tous égards, de médiocrité, et que je ne songerai jamais à défendre.

Dans *Christine*, l'élément tragique l'emporte, et la fermeté d'écriture de l'excellent musicien qu'est M. Huberti s'y décèle à chaque page. Écrite pour orchestre, l'œuvre avait été transcrite par l'auteur pour quatuor à cordes, contrebasse, harmonium, harpe et piano, — association instrumentale heureuse s'il faut en juger par la belle et harmonieuse sonorité que lui donnèrent MM. F. Doehaerd, De Rudder, L. Baroen, G. Pitsch, L. Faelen, M^{me} Béon, MM. Ed. Mailly et Théo Ysaye.

Le public fit aux deux partitions un accueil chaleureux. Il applaudit, de même, dans un intermède vocal, M^{lle} Jane Delfortrie dont la voix limpide, d'une étendue et d'une pureté exceptionnelles, donna au *Panis angelicus* de César Franck, interprété dans sa version originale (c'est-à-dire avec accompagnement d'orgue, de violoncelle et de harpe), un charme vraiment « angélique ».

La séance avait été ouverte par le Trio pour clarinette, violoncelle et piano de M. Vincent d'Indy, l'une des œuvres les plus parfaites, les mieux équilibrées et les plus expressives du maître français. Elle fournit à un instrumentiste qui phrase avec art, M. P. Dujardin, et au violoncelliste Georges Pitsch, qui prend décidément rang parmi nos artistes de valeur, l'occasion d'affirmer leur jeune virtuosité à côté de la sûre maîtrise de M. Théo Ysaye, à qui reviennent surtout les honneurs de cette attrayante séance. Celle-ci clôtura la saison de la *Libre Esthétique*, qui fut, on l'a vu, fertile en manifestations artistiques, littéraires et musicales.

M.

Deuxième vente Georges Viau.

La seconde vente Georges Viau était beaucoup moins importante que la première, qui comprenait les pièces capitales de la collection (1). Elle n'en a pas moins réalisé le total honorable de 134,000 francs pour 92 toiles et 98 dessins, pastels et aquarelles.

Les honneurs de la séance ont été pour la *Diane chasseresse* de Renoir, refusée au Salon de 1867, qui a atteint 20,000 francs. Un *Bouquet de roses*, du même, a été adjugé 2,500 francs; des *Jeunes filles se reposant*, 2,600; une petite toile intitulée *la Loge*, 2,030. Voici quelques autres prix: Toulouse-Lautrec, *la Danse au Moulin-Rouge*, 2,600 francs; *la Danse mauresque*, 2,600. — Fantin-Latour, *Pêches et grappe de raisin noir*, 3,400; *Siegfried et les Filles du Rhin* (dessin), 2,150. — Gauguin, *Oranges et citrons* 3,500. — Guillaumin, *le Pont Brigand à Crozant, septembre 1893*, 2,150. — Pissarro, *Les Mathurins, Pontoise*, 3,650; une *Ferme aux environs de Pontoise*, 3,010; *la Route d'Osny*, 3,000. — Sisley, *Vallée de la Seine vue des hauteurs de Louveciennes*, 7,100. — Degas, *la Répétition au foyer* (pastel), 3,400; *Femme lisant* (id.), 4,000; *Danseuse rose* (id.), 3,100. — Lebourg, *Rotterdam, temps pluvieux*, 2,050; *le Quai Notre-Dame*, 2,150.

LES VAN DYCK DE GÈNES

On fait grand bruit dans les journaux italiens de la disparition de toiles de Van Dyck qui auraient quitté l'Italie contrairement aux lois. Ces tableaux étaient conservés depuis près de trois siècles à Gènes dans la famille Cattaneo della Volta. Ils restèrent dans le palais Cattaneo, situé sur la place du même nom, jusqu'en 1896. A cette date, la famille Cesareto quitta ce palais, dont elle était locataire, et fut remplacée par un sieur Luigi Persico. En même temps, le marquis Cattaneo fit transporter les tableaux de Van Dyck au palais Lomellini, sur la place Nunziata. Feu le marquis Giuseppe Cattaneo avait reçu des propositions très avantagieuses de l'Allemagne, qui lui demandait alors quatre des Van

(1) Voir *l'Art moderne* du 10 mars dernier,

Dyck. Le marquis, avec un beau geste et l'accent génois, avait répondu aux intermédiaires : « *Cattaneo ó l'accatta, ma o nó vende* », « Cattaneo achète, mais ne vend pas ». Ses héritiers ont, paraît-il, changé d'avis. Les Van Dyck ont été achetés deux millions et demi par M. Pierpont Morgan. Et déjà ils étaient en mer quand le gouvernement italien, averti de la vente, tenta de s'opposer à leur départ.

Telle est du moins la version qui a cours en Italie. Un correspondant de l'*Indépendance belge* donne sur cette affaire des renseignements qui diffèrent quelque peu de ceux de la presse italienne. « J'ai eu, écrit-il, un entretien avec le comte Joseph Dal Verme, résidant à Milan, un des quinze héritiers du marquis Joseph Cattaneo della Volta. Voici les informations qu'il a bien voulu me donner. Les tableaux vendus sont au nombre de six ; ce sont très probablement des portraits des ancêtres de la famille Cattaneo. Deux de ces toiles représentent des femmes, de grandeur naturelle, dont l'une est suivie par un négrillon qui s'abrite sous un parasol ; les quatre autres tableaux, plus petits, représentent un gentilhomme, une effigie de femme et deux figures d'enfants. Deux de ces derniers tableaux avaient subi un véritable rapiéçage : le carré contenant la tête avait été recousu dans la toile. On ignore, par conséquent, si les têtes, telles qu'elles sont à présent, sont l'œuvre du peintre flamand ou bien d'un vulgaire imitateur. Quant aux autres tableaux, il est faux qu'ils fussent en excellent état de conservation.

Les héritiers, m'a affirmé le comte Dal Verme, ont traité l'affaire avec des acheteurs italiens, et puisque la vente des objets d'art en Italie est permise, ils n'ont aucune responsabilité vis-à-vis de la loi et du fameux règlement ministériel de 1902 qui défend la vente à l'étranger des objets formant partie du patrimoine artistique de l'Italie.

Un délégué du gouvernement allemand s'est présenté autrefois pour traiter l'achat des tableaux, mais les héritiers Cattaneo n'ont pas accepté l'offre. Il est inexact que les tableaux aient été vendus 2 millions ; on avait refusé une offre de 400,000 fr., mais on a ensuite traité sur la base d'une offre un peu plus élevée. »

Les Rembrandt du Louvre.

On a inauguré dernièrement au Louvre la nouvelle salle dans laquelle sont groupés les Rembrandt.

■ Pour la première fois, cette collection de chef-d'œuvres apparaît dans sa rayonnante beauté. La *Chronique des Arts* dit à ce propos :

« Les voici tous réunis côte à côte, les vingt-deux Rembrandt de notre Louvre, depuis l'*Ermite lisant* de 1630 jusqu'à *Vénus et l'Amour* de 1662, harmonieusement disposés, tous en belle lumière, dans des cadres anciens délicatement patinés par le temps et heureusement substitués aux dorures brutales d'autrefois, sur une tenture rouge qui en exalte les profondes et mystérieuses harmonies. La *Bethsabée*, au centre, rayonne d'un éclat incomparable, comme on ne lui en connut jamais ; les *Pèlerins d'Emmaüs*, le *Bon Samaritain*, le *Portrait de Rembrandt âgé* acquièrent, de même, des qualités lumineuses inaccoutumées, et c'est une révélation que ces autres *Pèlerins d'Emmaüs* venus du château de Compiègne il y a quelques années et où si peu de détails se distinguaient dans le cabinet sombre qui les abritait jusqu'ici. Enfin, pour tout dire d'un mot, c'est la première fois que le public, grâce à cet heureux groupement d'ensemble, pourra avoir conscience de la richesse de notre Musée en œuvres de Rembrandt, et en apprécier pleinement l'importance et la signification. »

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *Jardin d'adolescent*, par MAURICE GAUCHEZ. Paris, E. Sansot et C^{ie}.

ROMAN. — *L'Amour sans ailes*, par EDOUARD DUCOTÉ. Paris,

Calmann-Lévy. — *L'Amoureuse imprévue*, par LEGRAND-CHABRIER. Paris, E. Sansot et C^{ie}. — *La Frousse Routr*, par MAX DEAUVILLE. Bruxelles, Ed. de la *Belgique artistique et littéraire*.

CRITIQUE. — *L'Art au Caucase*, par J. MOURIER. Nombreuses illustrations. Bruxelles, Ch. Bulens. — *Henry Du Mont (1610-1684)*, Étude historique et critique, par HENRI QUITTARD, avec une préface de JULES COMBARIEU. Paris, Société du *Mercur de France*. — *Le Livre d'heures de Philippe de Clèves*, par EDOUARD LA LOIRE. Extrait des *Arts anciens de Flandre*. Bruxelles, imp. Pierre Verbeke. — *Le Cyclone*, par JEAN DOLENT. Paris, Maison des Poètes, 32, avenue Félix-Faure. — *Claude Monet*, par V. PICA. Vingt-deux illustrations Extrait de l'*Emporium* (avril 1907). Bergame, Institut des Arts graphiques.

THÉÂTRE. — *Partage de midi*, par PAUL CLAUDEL. (Hors commerce.) Paris, Bibliothèque de l'*Occident*. — *Hélié*, drame, par LÉON PASCHAL. La Haye (autographie).

PETITE CHRONIQUE

Nous publierons dans notre prochain numéro la fin de l'étude de M. HENRI LESBROUSSART sur Salomé, dont les représentations au théâtre de la Monnaie continuent à faire salle comble.

Le Gouvernement a acquis au Salon de la *Libre Esthétique* une belle toile d'Eugène Carrière, *Amour maternel*, l'une des dernières œuvres du maître, exécutée en 1904, et qui résume ses qualités essentielles. Il est, de plus, en pourparlers au sujet de l'achat de deux des bronzes de R. Bugatti, dont le succès a été unanime.

Au même Salon, les œuvres suivantes ont été acquises par des particuliers : ÉMILE CLAUD, trois paysages au pastel (nos 172, 173, 175) ; ANDRÉ BARBIER, *La Seine au Quai aux fleurs* ; RODOLPHE FORNEROD, *Femme au chapeau jaune* ; *Pommes* ; *Pommes et pichet* ; *Pommes et coings* ; M^{me} A. DE WEERT, *Buisson de roses (matin)* ; EDM. VERSTRAETEN, *Le Sarras rouge* ; E. CARRIÈRE, *Marguerite Carrière* (lithographie) ; E. MARS, *Oberprechtal* (gravure).

Expositions :

C'est mardi prochain, à 1 h. 1/2 (et non le matin, ainsi qu'on l'avait annoncé), que s'ouvrira, au Musée moderne, le Salon de la Société des Beaux-Arts, qui comprend une exposition rétrospective très-complète de l'œuvre d'Alfred Stevens. Vernissage mardi matin.

Le Lierre (Galerie Royale) sera clos aujourd'hui à 6 heures.

M^{me} A. De Weert, dont les tableaux furent remarqués au Salon de la *Libre Esthétique*, réunira une série importante de ses œuvres au Cercle artistique à partir de jeudi prochain. En même temps s'ouvrira, dans le même local, une exposition de M. Pokitonow, membre de l'Académie impériale de Russie.

M. F. Maglin ouvrira vendredi une exposition de ses œuvres à la salle Boute.

Bien qu'il soit toujours vivement combattu (et c'est tant mieux !) le Salon de la *Libre Esthétique* continue à exciter tous les ans un vif intérêt. Le contrôle a accusé cette année son chiffre habituel d'environ 2,000 visiteurs payants, auquel il faut ajouter les invités au vernissage, c'est-à-dire un millier de personnes, les membres protecteurs qui jouissent du libre accès au Salon, les porteurs de cartes permanentes, les exposants, la presse, etc. En outre, les membres des Universités populaires, Syndicats, élèves des Académies, etc., qui sollicitent l'autorisation de visiter le Salon par groupes et gratuitement. Ceux-ci ont été particulièrement nombreux cette année.

C'est, principalement, l'Exposition rétrospective d'Eugène Carrière qui semble avoir déterminé ce mouvement populaire, dont nous nous réjouissons.

On peut donc évaluer à plus de quatre mille le nombre des visiteurs du Salon qui vient de fermer ses portes.

L'exposition des Beaux-Arts de Venise s'ouvrira le 22 avril. Par les soins de M. Fierens-Gevaert, un pavillon spécial, dont les plans et la décoration intérieure sont dus à l'architecte L. Sneyers et dont le gouvernement belge a fait les frais, réunira une cinquantaine d'exposants belges. Citons parmi les œuvres les plus importantes de ceux-ci : *l'Espagnol à Paris* (Musée de Gand) et le *Portrait de Paul Baignières* (Musée de Bruxelles), par feu H. Evenepoel; la *Lecture* de M. Théo Van Rysselberghe (Musée de Gand); le *Symbole de la Campine* de M. J. Smits (Musée de Bruxelles); *L'Été* de M. Georges Morren (Salon de la *Libre Esthétique*); la *Récolte du lin* de M. Émile Claus (Musée de Bruxelles); le *Semeur* et le *Débardeur* de C. Meunier.

La décoration extérieure du pavillon est l'œuvre de M. Fabry.

Une exposition rétrospective des œuvres d'Eugène Carrière s'ouvrira à Paris, à l'École des Beaux-Arts, le 10 mai prochain. Elle groupera plus de cent cinquante toiles, parmi lesquelles plusieurs de celles qui figurèrent au Salon de la *Libre Esthétique*, ainsi que le *Théâtre populaire* et la plupart des portraits qui y furent exposés en 1906.

A l'Université nouvelle (28, rue de Ruysbroeck), demain, lundi, conférence de M. Eugène Barnavol : *L'Œuvre de Constantin Meunier* (projections lumineuses). — Mardi 9 avril, conférence de M. Franz de Zettner : *Le Sahel soudanais* (projections lumineuses). — Vendredi 12 avril, conférence de M. Octave Maus : *Divergences musicales*. Audition musicale par M^{lle} Blanche Selva, professeur à la *Schola Cantorum* de Paris.

Les conférences ont lieu à 8 h. 1/2 précises du soir. La dernière fait partie du Cycle de conférences consacrées à l'Histoire de la musique.

M. Georges Rency fera mercredi prochain à l'École de musique et de déclamation d'Ixelles (53, rue d'Orléans) une conférence sur Voltaire et Rousseau. — Lectures par M. Jahan, professeur à l'École.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 heures, à l'Alhambra, Concert Wagner-Strauss par l'orchestre du Concertgebouw d'Amsterdam, sous la direction de M. W. Mengelberg.

Cette fin de saison musicale se manifeste par une extrême activité. Après les Concerts Mengelberg du 7 avril et le festival Beethoven organisé par les Concerts Ysaye les 13 et 14, nous aurons, le dimanche 28 avril, à 2 heures, au théâtre de l'Alhambra, un concert dirigé par M. Edouard Brahy, chef d'orchestre des concerts de Gand et d'Angers, qui fera exécuter la Cinquième Symphonie de Beethoven, *Le Tasse* de Liszt, la Bacchanale de *Tannhäuser*, la *Siegfried-Idyll*, et, joué par M^{me} Clotilde Kleeberg-Samuel, le Concerto de Schumann. La location est ouverte chez Breitkopf et Haertel.

M. Jules Firquet donnera un récital de piano le jeudi 18 avril, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie. Au programme : Mendelssohn, Weber, Chopin, Schumann, Liszt, Schubert, Wieniawski, Rubinstein.

Le *Deutscher Gesangverein* de Bruxelles fera exécuter à la Grande-Harmonie, le dimanche 21 avril, avec le concours de la *Deutsche Liedertafel* d'Anvers, la *Création* de Haydn pour soli, chœurs et orchestre (250 exécutants).

MM. Edouard Deru et Georges Lauweryns donneront les lundi 22 et mercredi 24 avril, à 4 h. 1/2, à la salle Mengelle, les troisième et quatrième séances de la série qu'ils consacrent à l'Histoire de la sonate (violin et piano). Schumann, Brahms et Grieg, d'une part, Lekeu, Franck et Strauss, d'autre part, figurent au programme de ces deux intéressantes séances pour lesquelles on peut s'inscrire chez Breitkopf et chez Schott.

Deux représentations de *Tristan et Isolde* seront données le mois prochain (11 et 13 mai) au théâtre de la Monnaie, sous la direction de M. Félix Mottl, par une troupe qui comprend quelques uns des chanteurs les plus réputés de l'Allemagne.

Voici d'ailleurs la distribution : Tristan, M. Burrian (de Dresde);

Isolde, M^{me} Wittich (de Dresde); Brangaine, M^{me} Preuse-Matzenauer (de Munich); le roi Marke, M. Bender (de Munich); Kurwenal, M. Lejdstroem (de Berlin).

On nous écrit de Liège :

Le cercle « Piano et Archets », qui depuis treize ans fait une si active propagande en faveur des chefs-d'œuvre anciens et des productions modernes inconnues chez nous avant 1894, donnera ses trois prochains concerts historiques les mercredis 17 avril, 24 avril et 1^{er} mai en la salle Renson.

Ces concerts historiques sont attendus chaque saison avec la plus vive curiosité. L'intérêt de la prochaine série ne le cédera en rien aux précédentes car elle nous révélera, comme chaque année, des œuvres de haute valeur. MM. Jaspar, Maris, Bauwens, Foidart et Vranken ont inscrit à leurs programmes les quatuors d'archets en ré de Beethoven, en la majeure de Schumann et en fa de Maurice Ravel; le quatuor avec piano en si mineur de Mendelssohn; le nouveau quintette avec piano de Gabriel Fauré et la sonate pour piano et violon d'Alfred Goffin.

Ce beau programme sera complété par des airs et mélodies de Weber, Schubert, Brahms, Saint-Saëns, Deodat de Séverac, R. de Castéra et Maurice Jaspar.

Pour le « Sottisier universel » du *Mercur* :

« Un Monsieur... épouse, il y a un an, M^{me} B., jolie femme, un peu coquette, déjà veuve d'un premier mari. »

V. SARDOU, *les Vieux Garçons*.

« La ville court partout; dernièrement elle a fait une démarche chez une dame habitant près du cimetière d'Ixelles, » etc.

(*La Gazette du Nord-Est*, 24 mars 1907).

« Un horticulteur, d'un geste aussi énergique que la parole avait été ferme, déclara : — S'ils veulent mes terrains, il me les paieront. »

(*Idem*).

Un comité vient de se constituer en vue d'ériger un monument en mémoire d'Alphonse Allais à Harfleur, sa ville natale.

Paraîtra prochainement au *Mercur de France* : *Paul Verlaine, sa vie, son œuvre*, par Edmond Lepelletier, avec un portrait en héliogravure et un autographe. Un fort volume in-8°; prix : 7 fr. 50.

Une édition illustrée des œuvres d'Émile Goudeau sera publiée incessamment à la librairie Ollendorff par les soins du *Gardénia*. Le montant de la vente de cette édition, limitée à 1,500 exemplaires, sera versé à la souscription ouverte en vue d'élever un monument au poète. On souscrit chez M. Fernand Rومان, président du *Gardénia*, à Anvers.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

FERNAND KHNOPFF

PAR

L. DUMONT-WILDEN

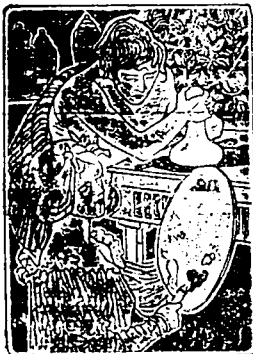
Une luxueuse monographie, format grand in-8°, contenant une trentaine de reproductions dans le texte et 33 planches hors texte, en héliogravure, en phototypie et en typogravure.

Prix : 10 francs.

Il a été tiré de cet ouvrage une édition de luxe de 50 exemplaires numérotés de 1 à 50, imprimés sur papier impérial du Japon, texte réimposé et format agrandi.

Ces exemplaires contiennent en outre une *pointe-sèche originale signée de Fernand Khnopff* et une reproduction en héliogravure, tirée en taille-douce de « *l'Impératrice* » faisant partie des collections de S. M. l'Empereur d'Autriche.

Prix : 40 francs.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Le mardi 9 avril 1907 à 2 heures précises,
il sera procédé en la
Salle Charles Vos, 23, rue de la Putterie, à Bruxelles, à la
VENTE PUBLIQUE
d'une belle réunion

D'ESTAMPES, AQUARELLES, DESSINS

DE
FÉLICIEN ROPS

*Marcellin Desbois, Maurin, Zorn,
Amédée Lysin, E. Delâtre, Rassenfosse, J. Ensor,
T. Stevens, M. Leloir, A. De Vriendt, E. Puttaert,*

Estampes et objets d'art japonais

Exposition publique le lundi 8 avril 1907 de 10 à 5 h.

CATALOGUE SUR DEMANDE

ANTÉE

Revue mensuelle de littérature.

Le numéro, 60 centimes. — L'abonnement, 6 francs l'an.

COLLABORATEURS RÉGULIERS

MM. Michel Arnauld, André Gide, Albert Giraud,
Laurent Tailhade, Henri Ghéon,
Maurice Wilmotte, Remy de Gourmont,
Maurice Denis, Jacques-E. Blanche, Jacques Copeau,
Lucien Jean, Henri Vandeputte,
Joseph Bossi et Eugène Monfort.

ARTHUR HERBERT Ld, éditeurs, Porte Sainte-Catherine. BRUGES.

Numéro spécimen envoyé sur commande.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

VILLE DE BRUXELLES

POUR CAUSE DE DÉCÈS

Le Notaire Léonce Van Damme, de Nederbrakel,
fera vendre publiquement, par ministère compétent,
en la Galerie J. et A. Le Roy Frères,
rue du Grand-Cerf, 6, à Bruxelles,
les lundi 15, mardi 16 et jeudi 18 avril 1907, à 2 heures, la
BELLE COLLECTION

DE
TABLEAUX MODERNES

AQUARELLES, DESSINS

des Écoles Flamande, Hollandaise, etc.

dépendant de la succession de

M. AUGUSTE COSTER

Experts MM. J. et A. LE ROY FRÈRES, Place du Musée 12, à Bruxelles.

EXPOSITIONS

Particulière le samedi 13 avril 1907 | Publique le dimanche 14 avril 1907
de 10 heures à 4 heures.

Le catalogue se distribue en l'étude du Notaire
et chez les experts prénommés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

La Presse Européenne

Coupures de journaux artistiques, commerciaux,
politiques et financiers

Bruxelles, 54, rue de Longue-Vie.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE; 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Salomé (second article) (HENRY LESBROUSSART). — Expositions (O. M.). — De l'Indiscrétion littéraire (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Charles Guérin. — « Timon d'Athènes » au Théâtre Antoine (ANDRÉ FONTAINAS). — Notes de Musique (M.). — Chronique théâtrale (GEORGES RENCY). — Petite Chronique.

SALOMÉ⁽¹⁾

« Lorsque le musicien compose un lied, ce ne sont ni les images ni les sentiments exprimés dans le texte qui l'inspirent comme musicien; mais une inspiration musicale venue de tout autres sphères choisit ce texte comme propre à l'exprimer symboliquement elle-même. »
M. Pierre Lasserre, qui commente dans un livre récent⁽²⁾

(1) Second article. Voir notre numéro du 31 mars dernier.

(2) PIERRE LASSERRE, *Les Idées de Nietzsche sur la musique*. Paris, *Mercur de France*, 1907.

cette citation de Nietzsche, ajoute : « Le texte apporte à l'inspiration l'occasion de se déployer et comme un soutien pour son déploiement. L'inspiration musicale préexiste, pure expression de l'âme du compositeur de génie, et s'enroule sur des paroles propices. La poésie ne se subordonne pas à la musique; au contraire, la musique fait sienne la poésie. »

Combien ces paroles opportunes mettent en lumière le rôle prépondérant de Richard Strauss dans l'œuvre d'art qu'est *Salomé*! Le poème d'Oscar Wilde fut une occasion de musique, non une cause. Le drame violent et sensuel rencontra dans l'âme du compositeur des émotions sensuelles et violentes, — mais d'une nature plus générale, plus élémentaire, et surtout d'une qualité infiniment plus haute. Les images musicales qui flottaient en l'imagination de Strauss et figuraient pour lui divers aspects de femme féline, capricieuse, passionnée, cruelle, ont été brusquement rassemblées en une figure presque symbolique tant elle dépasse par sa signification les limites d'un personnage anecdotique. Ainsi la *Salomé* musicale est-elle différente, plus généralisée, plus accessible, que la *Salomé* du poète.

Dans la partition comme dans le drame, les trois scènes de séduction sont les trois échelons de la gradation pathétique. Chaque épisode a son caractère propre, son allure, sa couleur, son ampleur progressives. Chacun d'eux décrit, dans une langue de plus en plus frémissante, le caractère de l'héroïne essentielle et l'épanouissement de son monstrueux désir. Nous allons tenter d'en fixer les éléments principaux

Salomé est construite selon la formule wagnérienne du *leitmotiv*. Cinq thèmes caractérisent l'héroïne. Dès la deuxième mesure de la partition (qui constitue toute l'ouverture) la clarinette expose le premier, le plus original, dépeignant la princesse féline, un peu inquiétante :



Cette idée musicale, si simple dans son apparente négligence, donnera naissance aux développements les plus souples et les plus variés, par le jeu des rythmes les plus inattendus. Un second thème caractérise la capricieuse volonté, l'instinct impulsif. Déjà pressenti dans un accompagnement antérieur, il apparaît franchement lors de l'entrée de Salomé (20,5) (1). Il est moins original que le thème A :



La première scène de séduction, le gracieux enjôlement du capitaine Narraboth, trouve sa chaîne et sa trame dans ces deux phrases adoucies, autour desquelles sont tressées en guirlandes de charmantes successions d'accords arpégés.

La deuxième séduction, celle du prophète Iokanaan, révèle des intentions toutes différentes. La fleur et le sourire promis à Narraboth n'étaient qu'un jeu : ici éclatera la passion véritable. Avant son explosion, et comme un bref appel, se rencontre un dessin très sobre (76), trop sobre peut-être car il semble insignifiant lorsqu'on l'isole, bien qu'une terminaison en chute diabolique doive retenir l'attention, comme un écho du rire de Kundry :



Ce thème commence à nouer le drame. Les deux premiers, A et B, sont des aspects de Salomé en tant que femme. L'idée C a un objet plus rapproché de l'intrigue. Il seconde, sans rigueur toutefois, l'idée du désir sensuel, obstiné. Sur sa descente farouche, Salomé tétue réclamera dix fois le salaire promis ; et par un retour brutal, l'œuvre se termine, sous les coups de ses notes fatales, Salomé écrasée par son désir lui-même.

Restent deux thèmes, les plus ardents, les plus aigus. Depuis la phrase synthétique A, les contours se sont accusés, la définition s'est spécialisée. Deux motifs la

(1) Le premier numéro renseigne les repères de la partition, le second le nombre de mesures qui suit chacun d'eux.

complètent. Les déclarations brûlantes à Iokanaan leur donnent naissance :



Le motif D est une expression d'élan, de passion victorieuse ; la phrase E, par les mots du poème qu'elle souligne nettement, représente le désir insistant, affolé, du *baiser sur la bouche*.

Nous voici revenu à cette idée de rédemption, chère à Maurice Kufferath, et qui serait assurément d'une haute et philosophique poésie, si elle était indiscutable. « Le thème qui accompagne dans la bouche de Iokanaan l'annonce d'une rédemption est identiquement le même que celui qui résonne obstinément à l'orchestre au moment où Salomé donne le baiser suprême à la tête du supplicié. Ce n'est point là assurément un jeu du hasard ou du caprice... » Ainsi s'exprime le savant rédacteur du *Guide musical*. Non certes, ce n'est point l'effet d'un hasard, et l'on serait tout disposé à souscrire à cette interprétation si ce fameux thème (E) n'était apparu longtemps avant le beau récit du prophète conseillant à la pécheresse de demander au Messie la rémission de ses péchés. Où éclate-t-elle, en pleine lumière, et pour les premières fois, cette phrase controversée ? Quels mots épouse-t-elle obstinément ? « Je veux baiser ta bouche, Iokanaan ! Je baiserais ta bouche ! » Narraboth se tue. « Je baiserais ta bouche ! » Iokanaan la maudit : « Je baiserais ta bouche ! » Et lorsque la grille retombe sur le puits où le prophète est redescendu, quel est ce thème lourd et menaçant qu'accentuent les basses, sinon le même motif, qui transforme un désir inassouvi en une condamnation terrible ? Si la mélodie E accompagne les graves paroles du Précurseur, j'y vois l'intention du musicien entourant la prédication sereine d'une langueur sacrilège. Rien n'est plus logique. Salomé n'entend pas ce que les lèvres articulent. Elle ne vit que pour y coller les siennes.

Je reconnais qu'à la fin du drame, à l'issue de ce monologue où la grandeur de l'émotion brise l'étroitesse des paroles, le thème reparait, éclairci, comme purifié :



Cette résolution sur la tonique répond-elle à une préoccupation spirituelle ? L'odieux désir charnel assouvi, la musique veut-elle transformer l'obsession en un rêve impossible où flotte un rayon divin ? Je ne

le crois pas. C'est une expression élevée, presque radieuse, d'un apaisement. Mais la sainteté du prophète n'y participe pas. Salomé a obtenu la jouissance qu'elle souhaitait éperduement. On devient pur, assure le philosophe, à force de purger tous les dégoûts.

La danse de Salomé constitue la troisième scène de séduction. Cette page admirable est le sommet de la partition, par la richesse de vie, d'émotion, de lutte, d'élan qu'elle enferme sous une forme sans pareille. La musique s'y épanouit, seule. L'imagination se lance librement dans la représentation sonore. Salomé lascive, Salomé attristée, Salomé obsédée par son désir, Salomé qui se souvient soudain qu'elle doit danser, Salomé déchirée de passion, Salomé implorante, Salomé s'étourdissant en une ronde frénétique auquel rien ne saurait résister, combien merveilleusement se déroule cette chaîne d'images qui concourent toutes à préciser et grandir l'image centrale! En réalisant cette synthèse mouvementée qui unit la caresse orientale aux primitives âpretés, M^{lle} Boni n'a pu oublier qu'elle était née sur un sol latin qu'ont affiné les plus complètes civilisations. Mais son intelligence musicale est telle que sa transposition d'un goût si pur conserve aux indications de la musique leur portée et leur ampleur graduée.

* * *

Telle apparaît, disséquée, la figure musicale de Salomé. A ne considérer que les motifs, ils ont peu de richesse, et leur signification est d'une catégorie souvent générale. D'autres thèmes de la partition ont le grave défaut de manquer d'inspiration. Le personnage de Iokanaan, notamment, si amoindri par le dramaturge, n'a pas rencontré l'émotion du musicien. Les deux figures mélodiques qui le caractérisent sont larges mais ne touchent point.

Ce n'est pas par leur action propre que les motifs conducteurs visent à l'émotion; c'est plutôt par leur combinaison, leurs mises en valeur juxtaposées, la diversité infinie avec laquelle ils sont traités, amplifiés, enveloppés d'une atmosphère sonore, qui exerce dès les premières mesures son charme violent.

Richard Strauss, se rapprochant en cela d'Oscar Wilde, recherche la sensation. Il la veut en paroxyste. Mais il est, lui, viril et créateur. Ses frénésies, comme les recherches troubles de l'auteur anglais, restent encloses dans une géométrie de structure qui surprend. Cette rigueur technique du musicien est le souverain empire d'une volonté qui canalise le plus ardent sensualisme. Par cette volonté intense il crée l'émotion impérieuse. Richard Strauss est un génie démonstratif qui veut imposer son imagination, son lyrisme, sa volupté à l'auditeur. Il y apporte une si brûlante énergie qu'on sort de cet acte unique avec l'impression d'une

secousse trop rude, d'une série de chocs renouvelés, l'esprit étourdi et comme « impersonnalisé ».

Peut-être y a-t-il aussi dans cette sensation lourde d'avoir vécu pendant deux heures avec un maître trop exigeant, le vague regret qu'une telle ampleur musicale serve de vêtement à un sujet qui en est si indigne. Que penser d'un musicien dont la puissance créatrice a pu donner presque de la noblesse à une fable sans fierté? Cet esprit tumultueux trouvera-t-il un jour le juste sommet lyrique qui attirera l'éclair de son inspiration vigoureuse? La force élémentaire d'un tel cerveau musical a des réserves formidables. Il est jeune. Il pourrait toucher au génie. Mais rencontrera-t-il le poème ardent, renouvelé d'Eschyle, de Dante ou de Shakespeare, qui susciterait en lui une illustration proportionnée, et créera-t-il au théâtre ce que tout artiste doit souhaiter produire, ce que *Salomé* n'est pas, — un chef-d'œuvre?

* * *

Le théâtre de la Monnaie se devait de faire connaître le premier la version française de cette œuvre significative, la plus marquante du théâtre lyrique allemand depuis Wagner. Elle a été présentée avec les soins les plus exacts. Un orchestre de cent quatorze musiciens s'assouplit sous la direction mouvante et variée de Sylvain Dupuis. M^{me} Mazarin, chaque jour plus librement passionnée, a créé une figure remarquable d'unité, de vigueur dans le trait et l'expression. M. Swolfs est, me paraît-il, l'interprète qui se rapproche le mieux de la conception âpre, accentuée, incivilisée de cette partition, conçue, ne l'oublions pas, par un germain! Son interprétation, très attentive, très saisissante, est parfaitement dans l'atmosphère; on peut ajouter qu'il chante juste et qu'il chante son rôle comme il est écrit, ce qui équivaut à de copieuses louanges. On connaît l'intelligence scénique de M. Petit, la conscience adroite de M^{me} Lafitte, le timbre caressant de M. Nandès. Il n'est pas un petit rôle qui ne soit rempli comme il convient, et l'on admire à chaque exécution l'aisance avec laquelle les juifs se jouent de leur formidable et si plaisant quintette.

HENRY LESBROUSSART

EXPOSITIONS

Tandis qu'au Musée la Société des Beaux-Arts vient d'inaugurer l'importante exposition rétrospective d'Alfred Stevens qui fera l'objet de notre prochaine chronique, le Cercle artistique poursuit la série des salonnets intimes dont ses membres font les frais à tour de rôle, groupés suivant les hasards d'un roulement qui amène les assemblages les plus disparates. Parfois les artistes se concertent pour donner à l'exposition, tout au moins dans sa

présentation, un aspect homogène. Malheureusement le cas est assez rare. Et presque toujours le principe du « chacun pour soi » s'affirme avec son féroce égoïsme dans ces compagnies hétéroclites dont les membres ne s'occupent les uns des autres ni dans leurs invitations, ni dans le placement de leurs œuvres.

C'est ainsi qu'actuellement M. Pokitonow, qui traite en miniaturiste le paysage, voisine avec M^{me} Clémence Lacroix, dont les peintures sabrées, heurtées, d'une facture véhémement et synthétique, forment avec celles du peintre russe un contraste qui en accentue la mièvrerie et la sècheresse.

D'autre part, la blonde clarté des toiles de M^{me} Anna De Weert, qui occupe la première moitié de la salle, rend fumeuses et tristes les impressions maritimes, agrestes ou citadines de la précédente. C'est à qui, semble-t-il, frappera plus sûrement son compagnon.

Faut-il ajouter que dans cette lutte inégale la peinture fraîche et lumineuse de M^{me} De Weert l'emporte sans conteste sur les autres? Vergers fleuris, buissons de roses, brouillards d'automne, jardins sous la neige, elle embrasse le cycle complet des saisons. L'ensemble de ces toiles et pastels est souriant, joyeux, d'une délicatesse visuelle qui leur donne un grand charme malgré certaines lourdeurs d'exécution dont l'artiste se libère d'ailleurs dans ses œuvres récentes. Une jolie étude : « *Bertje* » sur le ponton est, à cet égard, significative. Et l'on constate avec plaisir, dans les travaux successifs de cette laborieuse artiste, un progrès ininterrompu.

A côté de ces pimpantes évocations d'une nature joyeuse, des impressions plus graves : celles de M. L. Herremans, qui affectionne la mélancolie des vieilles villes aux heures crépusculaires, — Veere, St-Omer, Furnes, — et qui les décrit avec ferveur.

O. M.

De l'Indiscrétion littéraire.

Jamais, je crois, jamais l'indiscrétion littéraire n'avait autant fleuri qu'aujourd'hui. Autrefois l'on travaillait, l'on produisait. Aujourd'hui on parle de ceux qui ont travaillé et qui ont produit. Ce qu'il y a de pire, c'est que c'est fort difficile, parce qu'il y a de moins en moins à dire.

Sur un grand écrivain mort commence à s'abattre la nuée des critiques. Quand les critiques ont dit tout ce qu'ils avaient à dire, survient la foison des biographes qui racontent, racontent, racontent. Enfin, ensuite, surgissent de partout des gens qui ne sont ni biographes, ni critiques, mais un peu l'un et l'autre, ramassant les miettes que n'ont pas dévorées les biographes et les critiques, et leurs discussions durent éternellement parce qu'elles sont contradictoires.

Et le pire, le plus épouvantable, c'est qu'ils sont tous animés des meilleures intentions, c'est qu'ils croient tous travailler pour l'histoire en même temps que pour le plus grand bien du génie qu'ils exhument, c'est que leur documentation est généralement indiscutable, probe et minutieuse. Le pire, oui, c'est qu'ils sont tout cela, qu'ils usent à ces besognes une vie dont ils n'ont pas le double exemplaire et que tout ce beau travail ne sert à rien, par définition ne peut servir absolument à rien.

Esthétiquement, en effet, nous ne serons jugés que par nos œuvres, et toutes les petites histoires personnelles de notre existence ne seront de l'histoire que dans la mesure où nous leur aurons donné, dans nos œuvres, la solidité et la durée de la légende.

Une époque où l'on ratiocine à perte de vue sur les hommes et les choses du passé n'est qu'une époque de décadence, quand

bien même (c'est toujours ce qui arrive d'ailleurs) cette décadence serait la plus ornée, la plus ingénieuse, la plus délicate, la plus intellectuelle.

Nous vivons à une de ces époques. Cela, il est inutile de vouloir se le dissimuler. Le fait monstrueux que les éditeurs et les revues préfèrent à la littérature directe la critique (et de préférence à la critique d'idées, qui est une création, la critique de menus faits, qui est un parasitisme) suffit comme indice et comme preuve.

On n'avait jamais senti couler sur son échine une telle averse de petits papiers. Tout ce qu'on peut ramasser dans le tiroir d'un mort, tout ce qu'on peut arracher à la conversation et aux secrétaires de ses amis et même de ses plus éphémères relations, on le jette à l'imprimerie...

Notez que je ne me place pas au point de vue sentimental. Exprès, je m'en éloigne. Parce qu'alors il faudrait s'indigner. Et je connais des gens qui très sérieusement s'étonnent que les parents du mort n'aillent pas provoquer en duel l'innocent et patient érudit. Non, je maintiens la question sur le terrain esthétique. La littérature biographique et documentaire est INUTILE. Il s'agit d'art, n'est-ce pas? Et l'on parle de la vie. Mais, encore une fois, une seule personne avait le droit de parler de sa vie jusqu'à en faire de l'art, une seule avait en elle la faculté d'opérer cette transposition : c'est le mort. Après lui, sa vie, même publique, redevient privée. *Cu ne nous regarde plus.*

Si son testament esthétique, son œuvre, est mauvais, on l'oubliera. S'il est bon, soyez tranquilles, on le consultera comme il convient, sans conseils, sans interprètes et sans intermédiaires.

A quoi sert tout cela, Seigneur? Est-ce que nous nous inquiétons des querelles de ménage de l'architecte qui a construit notre maison? Est-ce que la fidélité de sa femme ou les débordements de ses enfants ont quelque chose à voir avec le tirage de sa cheminée? Que George Sand ait goûté dans les bras de Musset ou dans ceux de Pagello le meilleur de ses moments, ça ne rend pas *Indiana* une page plus palpitante. Et de savoir que M^{me} Hugo aime Sainte-Beuve ne rendra pas les *Lundis* moins longs, hélas!

Tout le monde y passe. George Sand, Musset, Lamartine, Sainte-Beuve, Victor Hugo. Hier, c'était Baudelaire... Baudelaire! l'homme du silence et de la méditation, le dandy raffiné de pudeur qui n'avait jamais rien dit de lui-même et dont la vie restait enveloppée d'un mystère étrange et charmant (1). Voilà maintenant que nous savons combien de fois il a eu besoin de cent sous. Pauvre Baudelaire! c'était bien la peine de prendre tant de précautions contre l'indiscrétion des bourgeois!

Aujourd'hui, c'est Maupassant. Pour Maupassant, le cas est plus particulier. On s'est surtout occupé de ses maladies. Le beau sujet pour des thèses de doctorat! C'est le droit d'un docteur de faire une thèse, mais un écrivain devrait plutôt faire des livres. Ce n'est pas que le livre de M. Edouard Maynial manque d'intérêt. Il est curieux, plein de documents vrais, c'est une honnête besogne, c'est (comme on dit dans cet horrible jargon) une contribution à l'histoire littéraire de ce temps; mais précisément toutes ces qualités ne font que davantage ressortir l'inutilité esthétique du genre (2). Quand même on saurait minute par minute la genèse des sensations et des sentiments qui amenèrent Guy de Maupassant à écrire *Le Horla*, *Le Horlu* comme œuvre ne bougera pas, il n'en sera ni plus ni moins beau que si nous croyions son auteur phthisique ou hydropique. Ce sont des pages éminemment utiles à un clinicien, à un savant; mais, à moi, public, elles sont absolument indifférentes. Je n'ai pas à connaître l'histoire de ma littérature, mais bien cette littérature elle-même. J'irai même plus loin, j'irai jusqu'aux conclusions même que tirait là-dessus Jean d'Udine dans un livre dont j'ai parlé ici : « *L'École des Amateurs* ». Comme homme cultivé je peux prendre un plaisir de surcroît à la technique d'une œuvre d'art et même, plus indirectement, à sa genèse, mais l'essentiel, qui est mon émotion, n'a rien à voir avec lui. Je le regrette pour la morale et pour l'histoire et pour la

(1) CHARLES BAUDELAIRE, *Lettres (1841-1866)*. Paris, Mercure de France.

(2) EDOUARD MAYNIAL, *La vie et l'œuvre de Guy de Maupassant*. Paris, Mercure de France.

science, et pour toute la curiosité humaine, mais l'art est follement étranger à tout cela.

M. Louis Thomas, qui est un poète, — *Lily, les Flûtes vaines* et *les Cris du Solitaire* (1) témoignent assez en lui de la persistance de sa vocation sous le lourd et quotidien travail de chroniques, de traductions et de critiques qu'il fournit, — M. Louis Thomas, lui aussi, a fait un livre sur la maladie et la mort de Maupassant (2) et dans lequel il donne son opinion, crue, sèche et brève sur le cas qu'il étudie. J'aime cette façon cavalière et un peu méprisante de traiter une question oiseuse, mais j'aime mieux encore la conclusion que son idéalisme de poète en tire, noble et définitive comme une profession de foi :

Le dénouement d'une vie magnifique lui confère un aspect majestueux et une apparence tragique. C'est la vieille Némésis lançant aux précipices les héros d'Eschyle qui reparait ici.

Mais il n'est rien dans la vie qui ne soit tragique; et la folie n'est qu'une des innombrables apparences défilant devant nous sans que nous comprenions le mécanisme qui les projette sur la scène du monde. Nous pouvons l'étudier comme nous étudions les mouvements des astres, nous pouvons poser des lois; cependant, si nous savons éloigner de nous tout mysticisme scientifique, rien ne nous paraîtra plus vide que la vaine science avec ses suites et ses enchaînements dont nous ignorons le commencement et la fin. Des mots! des mots! disait le prince Hamlet. Des faits! des faits! répéterons-nous après lui.

...Mais le monde, c'est les barbares; il est une race choisie qui cherche la beauté ignorant tout, sauf elle, et ils m'ont dit :

— Il a su demander à la femme sa chair, au monde son éclat, à la terre ses joies animales, à la littérature ses passions, à la mort ses beaux reflets livides... ne le plains pas, mais aime-le, regarde-le passer de la vie à la tombe, c'est un homme qui rit, qui chante, et puis qui pleure... regarde-le... car un instant encore et il n'est plus.

Que peut-on dire de mieux sur un héros, sur un grand homme? Mais cette race choisie, qui ignore tout, sauf la beauté, hélas! qu'elle est rare!

FRANCIS DE MIOMANDRE

CHARLES GUÉRIN (1)

J'ai relu hier, avec une douloureuse émotion, les livres de Charles Guérin, si limpides, si chauds et désormais mystérieux.

La divine simplicité avec laquelle ce noble poète, — le plus sincère et le plus sensible, — prenait possession des jours, de l'horizon, de la clarté du monde, ne nous permet pas de l'évoquer autrement que songeant sur la porte de sa maison, et contemplant la douce surface de la terre. Il a chanté la vie avec une trop précise tendresse pour que nous le voulions voir, ailleurs que devant ses blés et sa fière demeure,

Jouer du plein soleil de l'immortalité.

Mais les lentes promenades, les routes déroulées et fleuries que sont ses moelleux et touffus poèmes, s'interrompent parfois pour des larmes inépuisables, pour des cris frémissants :

Mettre au tombeau le Dieu secret qui souffre en moi.

Il semble ainsi qu'il ait souhaité ce repos qui nous irrite, nous afflige, — et peut-être devons-nous sans révolte le considérer dans sa paix infinie, mort et immortel.

C^{se} MATHIEU DE NOAILLES

(1) LOUIS THOMAS. *Les Flûtes vaines*. Paris, Éditions de *Psyché*. — *Les Cris du Solitaire*, id. — *Lily*, id.

(2) LOUIS THOMAS. *La Maladie et la mort de Maupassant*. Bruges, A. Herbert et C^{ie}. Collection du *Spectateur*.

(1) De l'Hommage des Poètes à Charles Guérin (*Le Censeur*, 30 mars 1907).

« Timon d'Athènes » au Théâtre Antoine.

M. Gémier n'avait pas eu l'occasion, jusqu'à présent, de faire montre de ses aptitudes de metteur en scène; il a tenté, comme jadis pour le *Roi Lear* son prédécesseur illustre, de transformer en une grande scène le petit espace qui lui est ménagé. Il a réussi au delà de toutes les espérances. Faut-il le louer singulièrement d'avoir mérité l'approbation du public pour les décors si clairs et si harmonieux de ses intérieurs athéniens, ou pour le panorama de jardin au bord de la mer heureuse jusqu'aux remparts hautains de la ville qui s'écroule? Mais *l'Agora* et, plus encore, *le Pnyx* (deuxième et quatrième actes) constituent des réalisations neuves et parfaites. Nulle restriction ne peut être apportée à la louange si l'on considère, en outre, la façon prodigieusement vivante et variée dont sont réglés les mouvements de la foule (peuple d'Athènes, soldats, esclaves, joueuses de flûte, danseuses et hétaires si généreusement jolies), laquelle, comme dans la plupart des œuvres de M. Émile Fabre, forme ici le principal personnage de sa pièce.

M. Émile Fabre a fort éloquemment réclamé pour le dramaturge le droit de reprendre, sans souci de ce qu'en ont pu faire d'immortels génies, Shakespeare, Euripide ni Schiller, les vieux sujets d'histoire ou de légende : Timon d'Athènes, Iphigénie, Jeanne d'Arc. Il a mieux fait encore, il aboutit à nous persuader. En réalité, sinon qu'il use par privilège de la facilité peut-être de prêter à son protagoniste quelques-uns des discours du héros shakespearien, il importe peu qu'il lui donne le nom de Timon. Les circonstances où il le place, certaines particularités essentielles de son caractère sont si bien modifiées que nous songerions à peine à le reconnaître sous cet accoutrement nouveau s'il ne nous y obligeait lui-même. Les calamités publiques de la guerre avec Lacédémone, et l'abominable peste qui décima Athènes en l'an 429 avant J.-C. (4^e année de la 87^e olympiade), si elles ne justifient pas entièrement l'égoïsme dont Timon, dans sa candeur trop prodigue, s'étonne et s'exerce de s'éveiller environné de toutes parts, du moins n'est-il pas trop surprenant pour nous que ses concitoyens, même les plus chargés de bienfaits inouïs, aient subi le contre-coup des mêmes événements et se trouvent, sinon comme lui totalement dépouillés, du moins embarrassés, vraiment, dans leurs affaires. Mais ils sont âpres, malveillants, orgueilleux, lâches, et de tels vices nulle infortune commune ne saurait les absoudre. C'est pourquoi M. Fabre excite encore notre émotion et nous intéresse aux deboires successifs que subit, dans sa carrière politique, son Timon. Mais lui aussi écoute le perfide conseil d'Alcibiade, et je doute que le magnanime Periklès, qu'il admire et vante, eût approuvé qu'il pillât et détournât à son profit particulier le trésor de Melos vaincue. Le peuple, injuste et cruel, même après que l'influence et la ruse de Timon ont contribué à établir le gouvernement démocratique, aurait des motifs excellents, s'il en savait peser la valeur, pour se méfier et se débarrasser de lui.

De telles critiques demeurent toutes formelles sans doute. Shakespeare, dans sa tragédie, n'a visé que la vie sociale de son siècle; M. Fabre a tenté dans sa pièce une satire, par bien des points précise, rude et fondée, des mœurs privées et politiques qui ont distingué notre précieuse humanité, à travers tous les âges. Il en a fait un spectacle toujours intéressant, d'une véhémence magnifique et cinglante; il a su mettre en jeu les passions irréflechies du peuple, toujours emporté et enthousiaste, la bassesse calculée, prudente et intéressée, des riches et des puissants; la révolte, en apparence, vaine et trop tôt découragée d'un honnête homme que le malheur accable et qui succombe à de trop lourds outrages. Qu'importe qu'il ait utilisé, à côté du souvenir impérieux de Shakespeare, mille ressources puisées dans Plutarque, dans Aristophane, dans Lucien même aussi bien que dans Thucydide, s'il a frappé où il a voulu, en enchantant notre imagination et nos yeux?

L'auteur a été admirablement secondé, au surplus : la direction, nous l'avons dit, la décoration se sont surpassées. Les

acteurs, innombrables, seraient sans exception dignes d'être cités; il faut mettre hors de pair l'ardent M. de Max (Timon), et MM. Gémier, Flateau, Maxence, Dalleu, Bouthors, applaudir à la grâce et au talent de M^{mes} de Behr, Veniat, Toulouse, Jeanne Sandraz, Renée Duluc, délicieuses sous leurs peplos palpitants, et réserver le plus grand tribut de nos hommages et de notre admiration à M^{me} Gilda Darthy qui, dans le rôle redoutable de la divine Aspasia, a su se montrer, par l'intelligence et le charme, parfaite, digne en tous points de nous évoquer la figure de la plus sage et de la plus belle d'entre les femmes mortelles.

ANDRÉ FONTAINAS

NOTES DE MUSIQUE

M. W. Mengelberg a retrouvé à Bruxelles, à la tête de l'orchestre du *Concertgebouw* d'Amsterdam, le très grand succès qui l'accueillit naguère. Chef d'orchestre compréhensif, sachant allier l'énergie à la douceur, il a donné dimanche dernier une remarquable exécution de quelques œuvres qui, pour être connues, n'en ont pas moins fait le plus vif plaisir et déchainé des ovations sans fin. L'ouverture des *Maîtres-Chanteurs* surtout a été interprétée d'une manière admirable, avec une clarté, une précision de rythmes et de nuances au dessus de tout éloge. Le prélude et le « Charme du Vendredi Saint » de *Parsifal*, le prélude et la scène finale de *Tristan et Isolde* ont reçu une interprétation moins émouvante peut-être, mais également homogène et respectueuse. La seconde partie du programme était consacrée à la *Vie d'un héros* de M. Richard Strauss, qu'il est dangereux de faire succéder aux modèles qui l'ont inspiré : le voisinage en souligne avec trop d'évidence le caractère artificiel, le défaut d'unité, le manque de goût et d'inspiration. Rapprocher dans un même concert Strauss de Wagner, n'est-ce pas comme si l'on exposait Wiertz à côté de Rubens?

M.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Le Voleur de M. Bernstein.

Elle n'a pas passé sans quelque difficulté, la comédie dramatique de M. Bernstein que le théâtre du Parc représente en ce moment, et le soir de la première une certaine partie du public, et même de la critique, s'effarouchait des mœurs bizarres particulières aux héros favoris de l'auteur de la *Rafale*, de la *Griffe* et du *Voleur*. M. Bernstein vit, paraît-il, dans le monde des joueurs. En notre société rectiligne et uniforme, ce sont les joueurs et les financiers qui conservent et cultivent les dernières traditions du pittoresque social : vous leur serrez la main aujourd'hui, et vous n'êtes pas certain que demain ils ne seront pas en fuite, morts ou en prison. L'incertitude même de leur vie, la fièvre perpétuelle qui les agite donnent à leurs passions quelque chose de paroxyste et de sauvage. Le baiser qu'ils savourent peut toujours être le dernier. Nous ne saurions donc nous étonner si M. Bernstein, convaincu qu'on ne peint bien que ce qu'on connaît bien, consacre tout son talent — et il en a beaucoup — à mettre en scène des rastas ou des hystériques. Va-t-on lui objecter que la morale n'y trouve pas son compte? M. Bernstein répondra qu'il n'est pas un moraliste et que son seul but est de composer des tableaux vivants et poignants des milieux qui lui sont familiers.

Le Voleur, c'est l'histoire admirablement machinée — du Gaboriau, disait-on dans la salle — d'une jeune femme qui vole son amie, dans le château où celle-ci l'a reçue, pour s'acheter du beau linge et des toilettes. C'est donc une coquette effrénée? Non, c'est une femme amoureuse. Elle veut, par son élégance et par son luxe, retenir auprès d'elle un mari adoré, un mari qui a été beaucoup aimé jadis, et qu'elle craint toujours de voir s'en retourner

à ses premières amours. Cependant le vol est découvert et un détective amateur, M. Zambault, va dénoncer le coupable. Le nom? lui crient M. et M^{me} Lagardes, les châtelains. Le nom? répètent M. Voysin et sa femme, les invités. Et M^{me} Voysin ne tremble pas, n'a pas un frémissement. Le nom? Eh bien, c'est celui de Fernand Lagardes, le fils de la maison, un gosse de dix-neuf ans, que M. Zambault a surpris maintes fois dans l'escalier menant au boudoir de M^{me} Lagardes, endroit où le vol fut commis. Qu'allait-il y faire? Nous le savons par une scène préliminaire, dans laquelle Fernand a dit à M^{me} Voysin qu'il l'aime à la folie. Il lui a écrit souvent et, chaque fois, il a été déposer sa lettre dans la chambre de M^{me} Voysin située en face du boudoir de M^{me} Lagardes. De cette coïncidence provient l'erreur de M. Zambault. Mais Fernand, sans doute, va nier le crime qu'on lui impute? Non. M^{me} Voysin, se sentant perdue, lui avoue tout et le supplie de s'avouer coupable pour la sauver. Fernand a dix-neuf ans, l'âge de tous les héros : il accepte. Son père et sa mère sont atterrés et chacun va dans sa chambre, non pour y dormir, hélas! Sauf pourtant M^{me} Voysin, qui ne songe qu'à cela, elle, et qui presse son mari de se mettre avec elle au lit.

Elle est tout-à-fait terrible, M^{me} Voysin, et son mari, que tourmentent les incidents de la soirée, a fort à faire pour la contraindre à demeurer tranquille. Il se promène, réfléchit, interroge sa femme, surprend enfin un portefeuille contenant 6,000 francs. D'où vient cette somme? Ce sont ses économies, dit-elle. Allons donc! Comme s'il ne savait pas qu'elle a toujours trop peu d'argent pour le ménage et ses toilettes! Serrée de près, elle avoue enfin son vol et l'héroïsme de Fernand. D'abord épouvanté de ce qu'il vient d'apprendre, le mari se reprend aussitôt. Le plus élémentaire des devoirs l'oblige à tout révéler à ses amis, à les tirer du désespoir dans lequel ils sont plongés. Mais alors elle bondit sur lui comme une lionne, lui crie son amour en mots affolants, essaie toutes ses caresses, le menace de se jeter par la fenêtre s'il sort de la chambre, et finalement l'attire sur le lit. On a critiqué l'audace extrême de cette scène. Quelqu'un disait : « D'où vient cette petite esclave frénétique? De quel gourbi nous arrive-t-elle? » Je crois au contraire que la scène est terriblement vraie. L'amour est tout proche de la colère et des larmes. Juive ou chrétienne, la femme use de toutes ses armes quand un danger la menace.

L'homme est bien faible contre ses sortilèges et M. Voysin va succomber à l'ivresse d'oublier son devoir dans une étreinte furieuse, quand une idée soudaine le met debout : « Pourquoi Fernand s'est-il sacrifié? Il est donc son amour?... » Cette fois, elle a beau protester de son innocence, lui raconter tout, lui crier la vérité avec des sanglots effrayants, il ne la croit plus. Puisqu'elle a volé, elle peut mentir. Et comme elle se déclare prête à mourir s'il quitte la chambre, il lui dit en se croisant les bras : « Soit. Je resterai donc ici, debout devant toi, jusqu'au matin! ». Et le rideau tombe sur ce tableau à grand effet : l'acte tout entier n'a eu qu'une scène à deux personnages. C'est, je pense, un cas unique dans l'histoire du théâtre. L'audace en était périlleuse. M. Bernstein, cependant, en a tiré le meilleur de son succès.

Le troisième acte est faible, sans émotion véritable, presque sans intérêt. Tout s'arrange. M^{me} Voysin avoue le vol, Fernand est disculpé, les Lagardes pardonnent galamment et les Voysin, pour faire oublier cet incident désagréable, partiront pour le Brésil. Le deuxième acte nous avait donné une tranche de vie palpitante et saignante à souhait. Le dernier nous replonge dans les conventions à la Sardou. *Le Voleur* est donc loin d'être une pièce parfaite. Mais ses défaillances, ses brutalités n'empêchent pas le spectateur d'être, durant tout le deuxième acte, profondément remué par l'ardeur fougueuse d'un conflit de passions à la fois nouveau et magnifiquement humain.

La pièce est fort bien jouée au Parc par M^{me} Marthe Mellot, la voleuse, artiste de grande valeur dont la création est une merveille de sauvage et émouvante vérité; par M. Chautard, son mari, et par leurs camarades. En dépit de la mauvaise humeur de quelques personnes pudibondes, le succès a été très vif, et c'était justice.

GEORGES RENCY

PETITE CHRONIQUE

Le Gouvernement, d'accord avec la Commission directrice des musées, a acquis deux groupes en bronze de R. Bugatti exposés au Salon de la *Libre Esthétique* : *Panthères* et *Lionceau et levrette*.

Expositions ouvertes :

MUSÉE MODERNE. — *La Société des Beaux-Arts*. Exposition rétrospective d'Alfred Stevens.

CERCLE ARTISTIQUE. — M^{mes} De Weert et Clémence Lacroix, M. L. Herremans et J. Pokitonow (clôture 21 avril). — Dans la grande salle, exposition rétrospective d'Isidore Verheyden (clôture le 27).

GALERIE ROYALE. — Exposition Willem Delsaux (de 9 à 6 h.).

ATELIER CH. SAMUEL (36, rue Washington). — Exposition du 13 au 21 avril (2-5 h., les dimanches de 10 à 5 h.).

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 heures, à l'Alhambra, Festival Beethoven sous la direction de M. Eugène Ysaye avec le concours de M^{lle} J. Delfortrie, M^{me} Georges Marty, MM. Frölich, Flamondon et Mark Hambourg.

Ce soir, à 7 heures, séance organisée par M. Maurice Bouchor dans la salle des fêtes de la Maison du Peuple. Interprétation de *La Paix*, pièce en trois actes.

M^{me} Armand-Coppine donnera le 30 avril, à 1 h. 1/2, à l'Alhambra, l'audition annuelle de ses élèves. Ceux-ci se produiront dans des scènes d'opéras et d'opéras-comiques, en costumes et avec décors. Au programme : *Hérodiade*, *le Maître de Chapelle*, *Cavalleria Rusticana*, *les Noces de Jeannette*, *Rigoletto*, *le Barbier de Séville*, *Aïda*, *Hänsel et Gretel*, *Faust*, *Sigurd*, *la Bohème*, *Lakmé* et *Lohengrin*.

Pour les places, s'adresser par écrit 49, rue Philippe-le-Bon, ou à la Grande-Harmonie.

M. Imbart de la Tour vient d'être nommé professeur supplémentaire de la classe d'esthétique d'art lyrique nouvellement créée au Conservatoire de Paris. MM. Camille Chevillard et L. Capet deviennent professeurs des deux classes d'ensemble instrumental récemment institués.

D'autre part, M. Emile Engel, déjà titulaire d'une chaire au Conservatoire de Paris, vient d'accepter en outre la direction d'une classe de chant à la *Schola Cantorum*.

Concerts cycliques : En quatre séances, — les 16, 23, 30 avril et 3 mai, — MM. A. Parent et son quatuor passeront en revue à Paris, avec le concours de M^{lle} Marthe Dron et de M. Boulnois, l'œuvre entier de Schumann pour musique de chambre et orgue : les six fugues sur le nom de Bach, les trois quatuors à cordes, les trois trios, les deux sonates pour piano et violon, les deux sonates pour piano seul, le quatuor avec piano et le quintette.

Un festival Bach aura lieu à Eisenach les 27, 28, 29 et 30 avril, avec le concours de la *Société Philharmonique* et des chœurs de la *Singakademie* de Berlin.

L'Exposition internationale des Beaux-Arts de Venise vient de publier une jolie affiche illustrée destinée à annoncer son inauguration. Celle-ci est fixée au 22 avril.

L'affiche, d'une composition élégante et d'un coloris harmonieux, est due à M. Auguste Sézanne.

Sottisier :

« Il (Max Klinger) aborde la sculpture, colorée d'abord, pour revenir à la matière simple après l'essai du Beethoven, avortement aussi grandiose que la IX^e Symphonie elle-même. »

(MARCEL MONTANDON. *Bulletin de l'Art ancien et moderne*, 23 mars 1907).

Le *Cri de Paris* a trouvé cette jolie phrase dans une *Histoire abrégée de l'Eglise*, par F. J.-L., publiée en 1846, au chapitre

consacré à Napoléon I^{er} : « ... Mais le jour vint où le fier conquérant de tant de couronnes fut réduit à commander les peuplades sauvages de l'île de la Méditerranée. »

Les peuplades sauvages de l'île d'Elbe!

A une vente récente de l'hôtel Drouot, une page de musique de Schubert s'est vendue 1.300 francs; une mazurka de Chopin (p. 7, n^o 1, une page in-4), 705 francs; une partition de Massenet, *Phédre* (transcription pour piano, soixante-treize feuillets in-folio), 505 francs; une lettre de Sainte-Beuve à Guttinguer (juin 1837) 580 francs; une lettre de Wagner (1862) 220 francs; une lettre de Ziem à Th. Rousseau, 200 francs; une feuille d'esquisses de Beethoven, 180 francs.

Pour les amateurs de médailles : des ventes importantes de collections numismatiques seront faites à Amsterdam les 22, 26, 29 et 30 avril sous la direction de l'expert J. Schulman, Keizersgracht, 448. Elles comprennent des monnaies des Indes néerlandaises et des Pays-Bas, des médailles historiques et obsidionales, des plaquettes et médailles modernes, parmi lesquelles des œuvres de D. Dupuis, O. Roty, A. Charpentier, H. Nocq, Alphée Dubois, Chapu, Chaplain, Carabin, Paul Du Bois, J. Lagae, G. Devreese, Fernand Dubois, Ch. Samuel, H. Kautsch, Faddegon, etc. Exposition le samedi 20 avril, de 10 à 4 heures.

La Pinacothèque royale de Munich vient d'acquérir à l'exposition des œuvres de Manet, Claude Monet et Courbet récemment ouverte à la galerie Heinemann, une belle toile de Claude Monet, les *Falaises de Ste-Adresse*, qui fit partie de la collection Faure.

M. Edouard André a assumé la tâche de préparer, à l'occasion du centenaire de Flaubert, un *Livre d'or de Flaubert* où seront réunis tous les documents iconographiques, historiques et critiques susceptibles d'intéresser les curieux et les lettrés. Une bibliographie des plus complètes, des renseignements de tous genres, des reproductions de pièces documentaires et d'autographes, des tables analytiques, etc., feront de ce *Livre d'or* une sorte de complément indispensable aux œuvres de Gustave Flaubert.

Désireux de ne négliger rien qui puisse enrichir cette publication, M. Edouard André serait reconnaissant aux personnes qui posséderaient des photographies, des autographes, des documents de toute sorte relatifs à Flaubert, de vouloir bien l'en informer en lui écrivant 58, boulevard de Strasbourg, à Paris.

Un festival de musique de chambre aura lieu à Bonn du 5 au 9 mai prochain avec le concours du Quatuor Joachim, du Trio Halir et de M. H. Von Dohnanyi. L'un des programmes sera entièrement consacré à Beethoven, un autre à Brahms. Les œuvres de Haydn, Mozart, etc., rempliront les autres journées.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

FERNAND KHNOPFF

PAR

L. DUMONT-WILDEN

Une luxueuse monographie, format grand in-8^o, contenant une trentaine de reproductions dans le texte et 33 planches hors texte, en héliogravure, en phototypie et en typogravure.

Prix : 10 francs.

Il a été tiré de cet ouvrage une édition de luxe de 50 exemplaires numérotés de 1 à 50, imprimés sur papier impérial du Japon, texte réimposé et format agrandi.

Ces exemplaires contiennent en outre une *pointe-sèche originale signée de Fernand Khnopff*, et une reproduction en héliogravure, tirée en taille-douce de « *l'Impératrice* » faisant partie des collections de S. M. l'Empereur d'Autriche.

Prix : 40 francs.



Maison Félix MOMMÉN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE ST-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

ANTÉE

Revue mensuelle de littérature.

Le numéro, 60 centimes. — L'abonnement, 6 francs l'an.

COLLABORATEURS RÉGULIERS

MM. Michel Arnauld, André Gide, Albert Giraud, Laurent Tailhade, Henri Ghéon, Maurice Wilmette, Remy de Gourmont, Maurice Denis, Jacques-E. Blanche, Jacques Copeau, Lucien Jean, Henri Vandeputte, Joseph Bossi et Eugène Monfort.

ARTHUR HERBERT Ld, éditeurs, Porte Sainte-Catherine. BRUGES.

Numéro spécimen envoyé sur commande.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARME, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de L'ISLE ADAM, Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breittkopf et Hærtel, Bruxelles.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50. Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

La Presse Européenne

Coupures de journaux artistiques, commerciaux, politiques et financiers

Bruxelles, 54, rue de Longue-Vie.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Henri-Edmond Cross (MAURICE DENIS) — Exposition Verheyden (OCTAVE MAUS). — Un ministère des Sciences et des Arts. — Les Comédies d'Oscar Wilde (FRANCIS DE MIOMANDRE). — A l'Université Nouvelle : *Divergences musicales* (CH. V.) — Le Concert Ysaye (H. L. B.). — Correspondances (MARCEL MONTANDON). — Vente Auguste Coster. — Chronique théâtrale (G. R.) — Petite Chronique.

HENRI-EDMOND CROSS

Des jaunes pâlissent parmi des orangés, deviennent plus clairs, contrariés vers le bas de la composition par deux lignes noires d'outremer : vers le haut, ils se dorent et s'exaltent au contact d'un bleu de fond, se fortifient d'orangés vifs, passent au rouge, — un rouge sombre où des verts émeraude noircissent et qui lutte, en un point essentiel, sur un semis de rose et de vert avec un blanc presque pur : nette dissonance, autour de quoi tout chante et tout vibre dans les plus chaudes harmonies; ah! que j'aime ce tableau de Cross qui

représente un homme nu sous le soleil de Provence!(1)

Et voici une sombre entrée de jardin. Il fait une chaleur accablante : les lumières qu'on aperçoit dans le fond du tableau évoquent la pesanteur de midi. Mais le sujet est dans l'ombre : c'est tout ce qui se passe à l'abri du jour cru, le conflit des rouges sombres avec les verts profonds, et les verts vont jusqu'au bleu et le passage des violets est heureusement esquivé, parce qu'il détonnerait dans cette gamme majeure; et les verts rejoignent, en un contraste seulement de teintes rouges pourtant intenses qui claironnent aux géraniums et s'assourdissent aux troncs d'arbres.

Ailleurs, la monochromie d'un vert pâli de jaune, et qui signifie de fertiles cultures et des vignes, se relève de fortes dissonances où les laques, l'émeraude, l'outremer, la garance indiquent une ample frondaison, une treille, des figures occupées aux travaux des champs, ou bien encore le profil du cap Nègre, mosaïque de taillis symétriques et multicolores : splendide aspect d'une campagne du Midi, composé à souhait pour le plaisir des yeux.

Couleurs avant tout, couleurs telles que les marchands les vendent en tubes, couleurs de la gamme diatonique de Chevreul et qui cependant, par des mélanges parcimonieux de blanc et des oppositions savantes, arrivent à constituer des gammes variées : tapisseries où les formes et les silhouettes se balancent, s'enchevêtrent ou se contrarient, selon des rythmes rares.

(1) Notes sur l'exposition qui s'ouvrira demain, lundi, à Paris, Galerie Bernheim jeune et C^{ie}, 15, rue Richepanse.

Mais c'est toujours le conflit de l'ombre froide et du soleil, les éclats et les vicissitudes de la lumière, que la volonté de Cross résume en des synthèses colorées.

Il disposait naguère les tons et les fragments de tons comme des soldats en bataille, petites unités blanches qu'il revêtait après coup, en glacis, d'uniformes de couleur variés selon le rôle de chaque élément, assignant à chacun son champ d'action, calculant d'avance les résistances, les réactions, les sacrifices à faire, supportant les qualités et les quantités des forces engagées, selon la théorie néo-impressionniste. De ces trop subtiles méthodes, où le romantisme d'un Signac trouve son appui et sa solidité, Cross a conservé le goût des accords de tons purs, non salis, et une science certaine des timbres et de l'orchestration.

Il y a vingt ans qu'avec plus de passion qu'aucun de nous, Cross s'essaye à créer du soleil. Il en vient maintenant, ayant beaucoup regardé, beaucoup réfléchi, multiplié les expériences, ayant été jusqu'au bout des théories, il en vient à substituer de plus en plus les jeux de la couleur aux jeux de la lumière. Sans doute, comme la plus jeune école d'à présent, il ne recule devant aucune crudité d'éclairage; et j'aimerais que ces modulations fussent plus préparées et qu'un certain chromatisme à la Cézanne vint tempérer plus souvent de trop éblouissants contrastes.

Mais, outre que ce chromatisme existe dans quelques-unes des œuvres ici exposées, il est très évident que Cross a sur tous les jeunes novateurs l'avantage d'une science considérable, et que, loin de chercher d'aveuglantes et hasardeuses traductions de l'impitoyable soleil, il s'efforce d'imaginer des harmonies équivalentes, et d'instituer, avec la logique de ses moyens, le Style de la couleur pure. J'ai découvert, disait Cézanne, que le soleil est une chose qu'on ne peut pas reproduire, mais qu'on peut représenter. Cross a pris, comme les anciens maîtres, le parti de représenter le soleil non pas par la décoloration, mais par l'exaltation des teintes et la franchise des oppositions.

S'il évite les gris, ce n'est pas seulement parce qu'il renonce au mélange optique (c'est-à-dire à juxtaposer dans la même tache de lumière ou d'ombre les touches de ton local et les touches d'orangé solaire ou de ses réactions); — mais c'est surtout parce qu'il préfère donner plutôt une sensation de couleur harmonieuse qu'une sensation de luminosité intense. Et, par exemple, sur une figure nue en plein soleil, l'ombre d'un arbre ne se mélangera plus du ton de chair de cette figure, mais il sera résolument bleu ou vert ou orangé, etc., suivant que l'une de ces couleurs sera perçue subjectivement comme dominante.

Le soleil n'est plus pour lui un phénomène d'éclairage qui décolore et qui blanchit tout, mais un foyer d'harmonie qui réchauffe les couleurs de la nature,

autorise les gammes les plus montées et fournit un motif à toutes les fantaisies de la couleur. Le tempérament de Cross y trouve le prétexte aux développements de la plus riche sensibilité, un thème inépuisable où se déploient les ressources de son imagination.

La comparaison entre les œuvres récentes et quelques paysages de Venise de date plus ancienne fait bien comprendre en quel sens s'effectue l'évolution de Cross. Il est moins littéral et plus sonore; mais aussi il est plus construit. Tandis que Signac passe du naturalisme scientifique à une sorte de romantisme raisonné, Cross, délivré de la plupart de ses scrupules d'impressionniste, s'achemine vers une conception classique de l'œuvre d'art. Les rythmes de ses paysages ont un équilibre, une solennité dans le balancement des masses qui font songer, je le dis sans paradoxe, à des inventions de Claude Lorrain. Les mythologies de l'an passé aux Indépendants et la *Clairière* de cette exposition-ci montrent des recherches de simplicité et d'architecture analogues dans la figure à celles qui donnent à ses paysages une beauté si générale, et de la grandeur. Le fidèle respect qu'il a de la nature, la sincérité de sa vision subsistent d'ailleurs, comme chez les classiques, au-dessous de ce travail de construction décorative. On trouve le même accent de vérité à des œuvres plus expressives et mieux organisées.

Ainsi en même temps que ses traductions sont plus libres et plus colorées, la manière de Cross s'élargit et se simplifie. Son art devient de plus en plus un art de synthèse et d'imagination. Le théoricien, le technicien expert que déjà nous admirions, laisse mieux apercevoir dans les toiles que voici, réfléchies et voulues, les dons du peintre et les dons du poète.

Au détour du chemin qui suit la mer, quand on vient du Lavandou, on découvre d'abord une pittoresque cabane que Cazin, je crois, appela la Maison de Socrate. Au delà s'aperçoivent quelques toits de tuiles à travers les pins. C'est Saint-Clair. Des hauteurs roses, dressées en amphithéâtre, face à la mer, l'enserrent étroitement, en font un lieu isolé du reste du monde.

La maison de Cross est là parmi les arbres et les fleurs. Il vous accueille avec son bon sourire et ses yeux d'un bleu très doux; et tout son visage est grave et recueilli comme celui d'un contemplatif, d'un saint François rythmant le Cantique des Créatures et chantant

Spécialement messer le frère Soleil;
Lequel nous donne le jour et nous illumine,
Et il est beau et rayonnant d'une grande splendeur.

Dans ses yeux pâles d'homme du Nord, tout le lumineux Midi étincelle: son regard en conserve les reflets, et son œuvre en perpétue l'éclat pailleté et l'émotion.

MAURICE DENIS

EXPOSITION VERHEYDEN

L'exposition de la *Libre Esthétique*, l'an dernier, le fit aimer des artistes ; celle-ci le fera apprécier par la foule.

On s'était attaché, en ce premier groupement d'œuvres formé peu de temps après la mort du peintre, à mettre surtout en lumière les qualités spontanées par lesquelles il s'apparentait aux luministes qui ont régénéré la peinture moderne. On choisit avec soin ses études les plus librement exécutées, ses tableaux les moins fatigués par les retouches, ses impressions de soleil, de vie ardente, d'air frais enveloppant des arbres en fleurs, — tout ce qui dévoilait l'intimité de son tempérament enthousiaste. C'est ce que M. Paul Lambotte a justement défini : les fleurs imprévues de son jardin secret, ignoré de la foule. « Ces réalisations, ajoutait-il, auraient offusqué sa clientèle régulière, officielle ou bourgeoise ; il en cachait les essais dans un coin de son atelier ou les mettait en dépôt chez des amis confidentiels et sûrs. » (1)

Les nécessités de la vie, la lutte quotidienne contraignirent souvent, en effet, l'artiste à dissimuler sous une diplomatie opportune les élans de sa nature expansive, parfois exubérante. De là certains portraits qui sentent l'académie, des paysages sagement pondérés, un art qui s'efforce d'éviter les outrances...

C'est, somme toute, cet art « moyen » qui fit la réputation de Verheyden et qui lui assura l'existence. Aujourd'hui qu'il est mort, il importe de dégager de son œuvre totale ce qui lui survit : un ensemble de travaux dans lesquels il tenta d'exprimer librement son idéal de vérité, de sincérité, de beauté.

L'exposition rétrospective actuellement ouverte au Cercle artistique est significative à cet égard. Par le choix de l'heureuse disposition des toiles qui la composent, elle donne de Verheyden une idée excellente, et le peintre sort de l'épreuve incontestablement grandi.

Portraitiste sobre, expressif, paysagiste habile à fixer les aspects mouvants de la nature, il apparaît désormais, dans ces deux expressions de son activité, comme l'un des maîtres du Réalisme à son déclin. Il clôt la période dont Boulenger, Dubois, Baron furent les plus hautes individualités. Et déjà sa palette s'illumine des rayons que projettent de nouveaux foyers. C'est, semble-t-il, une transition entre l'art d'hier et celui d'aujourd'hui.

Ce qui domine, c'est la santé de l'œil, la variété des sensations, la probité de l'étude, et aussi la belle tenue, l'aspect largement décoratif d'une peinture solide et harmonieuse. On a joliment qualifié Verheyden « l'éternel écolier ». Jusqu'à son dernier souffle, il voulut, en effet, se perfectionner, travaillant sans relâche, serrant toujours de plus près la nature, source de toutes ses émotions et de toutes ses joies. On peut le suivre, au Cercle, étape par étape, dans ce voyage d'explorations et de conquêtes qu'est une carrière d'artiste. Le développement de sa personnalité s'accuse avec une rare unité de direction. L'orientation est prise dès le début et ne varie point. Ce ne sont point les hésitations des timides, les tâtonnements, les haltes inquiètes, mais la marche décidée et allègre du promeneur sûr de sa route et conscient du but. « Ce peintre des forces fut lui-même une force » a dit de lui Camille Lemonnier. Et ce mot définit à merveille sa personnalité. Les portraits de Constantin Meunier, d'Henri Staquet, de M^{me} Jacques-Meunier, de M^{me} Cauderlier, son *Dimanche*

(1) *Durendal*, 1906, avril, p. 230.

matin, son *Braconnier dans la neige*, son lumineux *Pêcheur*, son flamboyant *Coucher de soleil sur la neige*, ses harmonieuses études de roses et de cerises attestent une virilité exceptionnelle. Mais ils révèlent aussi une grande sensibilité optique, une délicatesse de coloris tout à fait séduisante. Peu de peintres réunissent ces qualités : peut-être ne se doutait-on pas, du vivant de Verheyden, qu'il en fût si heureusement doué.

OCTAVE MAUS

Un Ministère des Sciences et des Arts.

Un groupe d'hommes de toutes opinions appartenant au monde des arts, des sciences et de l'enseignement a estimé que l'occasion de la crise actuelle devait être mise à profit pour réaliser une réforme hautement importante pour notre avenir intellectuel.

Voici le texte du vœu qui recueille, en ce moment, de nombreuses adhésions :

La création d'un ministère des Sciences et des Arts constituerait en ce moment une mesure opportune répondant aux besoins du pays.

Un tel ministère aurait pour but de grouper, de la manière la plus utile, les services administratifs répartis entre plusieurs départements ministériels : les sciences, les lettres, les beaux-arts, l'enseignement spécial et professionnel. Ces divers services ont entre eux les connexions les plus étroites. Réunis sous une même direction, leur action aurait l'homogénéité nécessaire pour poursuivre les grandes réformes commencées.

Au développement des intérêts matériels, qui s'est produit sous l'empire d'institutions adéquates au but poursuivi, à la prospérité matérielle, doit correspondre un développement parallèle des intérêts intellectuels de la nation, un essor des sciences, des arts.

L'outillage économique du pays doit être complété par un outillage scientifique capable de développer davantage la culture des sciences, dont les applications, à leur tour, alimentent nos industries, et de procéder à la formation d'hommes adaptés aux nécessités devenues pressantes de la concurrence mondiale.

Un ministère des Sciences et des Arts constituerait véritablement un organe approprié aux nouveaux besoins qui se développeront chaque jour davantage, à mesure que se réalisera le programme d'expansion dans tous les domaines que S. M. le Roi elle-même traçait à l'activité des Belges lors des cérémonies mémorables du jubilé national.

Le temps est trop mesuré pour permettre à tous les groupes qu'intéresse cette réforme de l'appuyer par leurs démarches. Une assemblée très importante a cependant été tenue à la Maison du Livre par les délégués de vingt-trois associations artistiques, littéraires et professionnelles du Livre, et à l'unanimité a émis un vœu en faveur de la création d'un ministère des sciences et des arts.

On se rappellera que cette création fait partie du *Vœu des Écrivains belges*.

LES COMÉDIES D'OSCAR WILDE

On a beaucoup parlé d'Oscar Wilde, et il me semble que ce fut toujours avec partialité. Du temps de sa célébrité et même jusqu'après sa mort, c'était le concert des éloges. Depuis quelques années, c'est la cacophonie des restrictions ; jamais, je pense, ce n'a été la justice.

Ah ! il était trop séduisant, voilà ! trop charmeur ! On ne par-

donne pas aux gens de s'être sacrifiés à plaire, et lorsqu'ils sont disparus, on n'a pas assez de mépris.

Parfaitement! de mépris. Croyez-vous que ce soit (secret, je le veux bien, mais d'autant plus perfide) un autre sentiment qui dicte les phrases des critiques actuelles au sujet d'Oscar Wilde? En substance, et sauf d'honorables exceptions, voici à peu près ce qu'elles disent: « C'était un amuseur public. Il a amusé et donc a recueilli sa gloire. Nous ne voulons pas lui en donner d'autre. Et pour prouver que nous avons raison, nous allons dépouiller page à page son œuvre écrite. On verra ce qu'il en restera quand nous y aurons passé! »

Hélas! Bien certainement, messieurs de la critique, il ne reste jamais grand'chose après vous. Le plus ingénu des gazons ne peut guère repousser après la poignée de sel de vos discours. Mais je suis sûr aussi que vous avez mal choisi si vous vous êtes proposé de démolir Oscar Wilde. Il résiste.

Et d'abord, ce n'est pas vrai du tout qu'un causeur soit nécessairement un écrivain de second ordre. Un boulevardier, peut-être, pas un causeur. Chamfort et Rivarol supportent la comparaison (je ne parle que de qualité, non de quantité) avec Voltaire, un causeur aussi, je suppose. Qui a mieux écrit le français que Mallarmé? Qui causait mieux? Bien au contraire, un causeur et un conteur est nécessairement un écrivain. S'il ne laisse pas d'œuvre, ce n'est pas impuissance, c'est manque de temps.

Oscar Wilde était précisément un homme qui, s'il aimait causer, aimait aussi écrire. Il a, somme toute, beaucoup écrit. Et comme il était poète, en outre, vous voyez qu'il avait des chances pour composer des œuvres durables.

Que ces œuvres, quoique durables, subissent pendant quelque temps une sorte de crise de dépréciation, rien de moins étonnant, mais cela n'infirme pas leur valeur, au contraire. Toutes les belles œuvres ont passé par cette époque ingrate, par ce sommeil et ce silence. Épreuve nécessaire, après laquelle, amoindries en même temps que purifiées, elles ressortent, ressuscitent, prêtes à la gloire.

Je ne sais pas du tout si le déchet de cette œuvre sera si considérable qu'on veut bien le dire. Personnellement, je pense tout l'opposé: il y a dans la moindre ligne de cet écrivain une intention philosophique ou une allusion symbolique, ou une image étrange: de la force enfin, quelque chose d'essentiel et de durable. La composition est parfois vague et noble, mais ne sommes-nous pas suffisamment avertis par une longue expérience sur la vanité de la composition littéraire par rapport à l'originalité de la pensée? Et cette composition même, lorsque l'auteur veut s'en donner la peine, est parfaite (par exemple dans les comédies).

Mais pourquoi chercher bien loin des raisons à cet insuccès momentané? Elles sont tout près de nous. Comme causeur, Wilde pouvait plaire; comme écrivain, il ne le peut pas, aujourd'hui surtout. Il est bien trop sceptique. Il avait (et cela, je crois, personne ne l'a dit) à un point extraordinaire ce don des âmes vraiment ingénues et tendres: la haine active de l'hypocrisie, des formes, de tout ce qu'il y a de protestant dans la vertu.

Ce que je viens de dire peut sembler paradoxal au premier abord. Creusez un peu, pour voir.

— Oui, Wilde était un ingénu, un homme qui aimait la liberté et le plaisir, sans y voir du mal. Les gens de cette sorte jouent toujours à la perversité. Ils ne peuvent pas s'en empêcher, surtout s'ils vivent dans une société formaliste. Par réaction contre les habitudes de leur milieu, par irritation contre l'entrave, par amour de l'indépendance spirituelle, ils vont plus loin qu'ils ne veulent, ils plaisantent avec une sorte de rage sur tout ce que vénèrent comme sacré leurs moutonniers compatriotes, ils jouent jusqu'au vertige sur la corde raide du paradoxe et de l'ironie ou il leur arrive parfois de lancer un coup de pied supplémentaire à quelque visage de vraie honnêteté; mais c'est bien rare, car ils ont beaucoup de tact et de goût.

Oscar Wilde détestait le *cant*, la morale anglicane, la prudence et les faux semblants. Il les détesta au point de consacrer son œuvre presque entière à la défense de l'hédonisme. Mais la preuve que cet hédonisme n'était pas l'amour seul du simple et vulgaire plaisir, la preuve qu'il n'était que le masque d'une liberté intellectuelle semblable à celle dont était ivre le père de *Zarathoustra*, la

preuve c'est qu'Oscar Wilde a écrit *De profundis*. J'aurais voulu nous y voir, nous, hédoniste ou rigoriste, après deux ans de géologie de Reading, si nous en serions sortis avec des sentiments de frère mineur! Généralement, de ces endroits-là, on se retire avec des âmes d'anarchistes à bombes, mais pas de chrétiens. Eh bien! après le *hard labour*, Saint François d'Assise aurait pu embrasser Oscar Wilde.

Personne, à mon souvenir, n'a tenu compte de cette profonde unité morale. Ceux qui haïssent l'esprit de sacrifice exaltent le *Portrait de Dorian Gray* et déplorent qu'un aussi gentil esprit se soit abaissé jusqu'au *De Profundis*. Les autres, ne l'admettant que converti, se désolent de ses commencements. La vérité c'est que ces sublimes effusions de tendresse mystique étaient en germe dans ses paradoxes de dramaturge mondain. Une grande épreuve a passé là, purifiant une âme généreuse des vêtements d'ostentation dont elle s'affublait. Mais que je l'aime en ce svêtements! Comme son impertinence est noble quand même! Comme son sens est sûr des réalités de la vie et de la vraie place du bien et du mal!

Ainsi ces trois comédies qu'on vient de traduire chez Dujarric: *l'Éventail de lady Windermere*, *Un Mari idéal*, *Une Femme sans importance* (1). Ce sont des merveilles d'esprit (nous n'avons pas mieux, à ce point de vue, dans notre théâtre français, — si l'on excepte les étonnants chefs-d'œuvre de Musset), composées d'une manière adroite et parfaite, classique jusqu'aux trois unités. Mais elles ont une qualité suprême, quelque chose que je n'ai vu nulle part ailleurs à ce degré: c'est le tact presque inconcevable avec lequel sont traités les personnages qui représentent les deux morales antagonistes: liberté et prudence.

Avez-vous souvent rencontré sur la scène une création pareille à lady Windermere? Audacieuse et timide à la fois, adorant sa fille et voulant la revoir, mais sentant en elle de tels sentiments qu'un rapprochement d'âme est à tout jamais impossible, elle évolue, avec une grâce équivoque d'aventurière et une souplesse de femme du monde accomplie, au milieu d'une intrigue si périlleuse qu'elle en est presque inacceptable. Et lorsque, malgré son désir maternel, elle choisit de se taire et de rentrer dans son ancienne vie, son sacrifice est tellement discret, tellement souriant qu'on a envie, non pas de pleurer mais de se consacrer tout entier à cette culture élevée de soi-même qui vous trempe jusqu'à la sérénité de la contemplation philosophique. A mon avis, Oscar Wilde a atteint dans cette page le sublime de l'émotion moderne, sans crise ni larmes, masquée de politesse.

Et croyez-vous aussi qu'on pouvait plus impartialement distribuer qualités et défauts à lord Illingworth et à M^{rs} Arbuthnot dans le débat où ces deux antagonistes sont aux prises (*Une femme sans importance*)? Je trouve même très courageux pour un hédoniste aussi convaincu d'avoir donné à M^{rs} Arbuthnot au-dessous de ses allures de prude une dignité et un stoïcisme pareils. Dans cette pièce où l'on se moque tout le temps de la morale, c'est cette femme malheureuse et sévère qui a le beau rôle.

Dire qu'on a comparé ces comédies à celles de Dumas! Pouvait-on commettre une erreur aussi enfantine! Il fallait pour cela ne juger les choses que du point de vue théâtre, mais est-ce qu'à un homme et à un poète comme Oscar Wilde il convenait d'appliquer un traitement pareil? La vraie justice n'est pas près de lui pour lui.

FRANCIS DE MIOMANDRE

A L'UNIVERSITÉ NOUVELLE

« Divergences musicales. »

Conférence par M. Octave Maus. — Audition musicale par M^{lle} Blanche Selva.

Le sujet choisi par M. Octave Maus était d'une actualité captivante. Il s'agissait de savoir comment il convient de qualifier par des mots les deux tendances qui semblent diviser aujourd'hui

(1) OSCAR WILDE. *Trois comédies* (traduites par M. Arvelle). Paris, Dujarric.

l'École française : d'une part, celle dont M. Vincent d'Indy est, en tant que gardien de la tradition de César Franck, le représentant le plus autorisé, et, d'autre part, celle dont M. Debussy est l'apôtre. Nous n'entrerons pas dans le détail des subtiles mais nécessaires discussions terminologiques auxquelles M. Maus s'est livré, pour aboutir à cette conclusion que les partisans d'une certaine discipline formelle (tendance d'Indy) ont, dans l'ensemble, raison contre les protagonistes de la liberté absolue, de l'« amorphisme » dans le sens favorable du mot (tendance Debussy). Nous espérons d'ailleurs que le conférencier se décidera à publier son étude, qui, à notre avis, met au point bien des choses restées dans le vague jusqu'à présent.

Le programme musical comportait une série de morceaux qui illustraient admirablement la thèse de M. Maus. *Le Prélude, Aria, et Finale* de César Franck et le *Poème des Montagnes* de M. D'Indy montraient les possibilités d'expression lyrique, la portée sérieuse et le caractère durable d'une forme contenue dans certaines limites, maniée par des musiciens de haute lignée. La *Danse au bord de l'eau* (des *Rustiques*) de M. Ravel, la *Soirée dans Grenade* (des *Estampes*) de M. Debussy, et l'*Alborada del gracioso* (des *Miroirs*) de M. Ravel étaient des exemples frappants des subtilités charmantes, mais souvent fugitives, que l'école adverse sait exprimer et de la variété kaléidoscopique des impressions qu'elle parvient à noter. Placé à mi chemin, le *Coin de cimetière au printemps* (de *En Languedoc*) de M. de Séverac servait en quelque sorte de trait d'union entre les diverses manifestations des deux tendances divergentes; et tout à la fin du programme, les *Cloches* de M. Jean Marnold, — document curieux plutôt que véritable œuvre d'art, — étaient comme le point d'aboutissement extrême de la tendance « amorphiste ».

Comment exprimer par des mots l'admiration que nous inspire la manière dont M^{lle} Selva exécute ce qu'elle joue? Dans *Prélude, Aria et Finale*, qu'elle rend sans aucune liberté de mouvement, sans aucun *rubato* (1), elle est la perfection même, surtout dans l'*Aria* auquel elle donne une incomparable immatérielle sérénité. Quant au *Poème des Montagnes* de M. d'Indy, elle en fait par son interprétation convaincue et fervente un véritable petit drame, aux nuances fines et estompées, que domine avec une émotion tendre et pure le motif de la *Bien-Aimée*. Cette musique « vierge » est, en dépit de son programme sans prétention, de la plus haute qualité qui soit (2).

On retrouve quelque chose du sentiment pénétrant et profondément sincère qui caractérise M. d'Indy dans le *Coin de cimetière au printemps* de M. de Séverac, et n'étaient quelques harmonies spéciales qui le rapprochent de la tendance « debussyste », on inclinerait à ranger ce morceau parmi les productions se rattachant à l'école « d'Indyste ».

M^{lle} Selva, malgré la préférence évidente qu'elle paraît avoir pour les œuvres à forme disciplinée, expressives des sentiments intérieurs plutôt que des sensations, n'en joue pas moins bien pour cela les *Estampes*, les *Miroirs* et les *Rustiques*. Elle y met tout son esprit, tout son sens du pittoresque, du coloris, de la lumière, et c'est avec un égal souci de la perfection qu'elle rend le rythme vague et la lumière atténuée de la *Danse au bord de l'eau* de M. Roussel, l'étincelant impressionnisme de la *Soirée dans Grenade* de M. Debussy, et l'exquise puérilité sautillante de l'*Alborada del gracioso* de M. Ravel.

CH. V.

(1) Les deux interprétations peuvent se concevoir. M. Bosquet, en prenant certaines libertés, avec tout le tact qui le caractérise, d'ailleurs, accentue le côté d'improvisation apparente de l'œuvre, ainsi que son élan lyrique. M^{lle} Selva, par contre, en rend mieux la poignante solennité, et le caractère d'extase religieuse.

(2) Sait-on que le *Poème des Montagnes* a été composé avant *Prélude, Aria et Finale*? Cette dernière œuvre date de 1886-1887. Le *Poème des Montagnes* est antérieur à 1885.

LE CONCERT YSAÏE

M. Eug. Ysaÿe est le plus prévenant des organisateurs de concerts. Non seulement il s'efforce, avec des moyens forcément incomplets, de composer les programmes les plus musicaux, mais il assume en plus la tâche du chroniqueur musical, et prépare son audition par un article aisément troussé. — C'est de l'excellente besogne, et plus d'un auditeur a pu approcher ainsi la pensée héroïque du grand Beethoven, qui en serait resté éloigné comme devant certaines cités observées sans préparation, que l'on sent formidables, mais dont l'âme historique nous est inconnue.

Merveilleuse *Neuvième* ! Elle est, avec *Parsifal*, la plus haute expression musicale du siècle écoulé. Les orageuses menaces du premier mouvement, l'épopée rythmique du deuxième, la souffrance tour à tour poignante et espérante du troisième sont la description d'une vie qui dépasse nos vies. Pourtant ces pages grandioses ne sont que des préparations : le finale domine toute l'œuvre, comme il domine toute la musique. Il est un sommet que rien ne dépasse. Cet homme, dit Romain Rolland, auquel le monde avait refusé toute la joie, forge et crée lui-même la joie pour la donner au monde.

Irons-nous éplucher l'exécution de M. Ysaÿe, mettre en doute telle allure, discuter telle expression, relever telle insuffisance instrumentale? Non. Nous avons été profondément, noblement émus. Cela seul importe. Et il faut remercier celui à l'initiative duquel on doit d'aussi hautes émotions, tout en louant le quatuor des solistes, voix joliment mariées, sûreté des vocalises, et les chœurs surprenants de précision, de mise au point, de cohésion, de souplesse.

Le concert commençait par l'ouverture d'*Egmont* et le concerto pour piano en *ut* mineur joué par M. Mark Hambourg. Il est bien brutal M. Mark Hambourg. On peut être viril, même héroïque, sans être brutal. S'il n'a plus grand-chose à apprendre comme technique, il s'en faut de beaucoup qu'il ait atteint la même science en tant qu'artiste compréhensif. L'âme de Beethoven, telle qu'elle surgit de ses écrits et des actes de sa pitoyable vie, n'est pas celle que M. Hambourg tend à définir dans le premier mouvement du concerto. Le deuxième fut exécuté dans une intention plus simple, qui ne manquait pas de grandeur ni parfois de style. Le finale parut intéressant, moins sec, moins fouetté que Busoni nous l'avait récemment proposé; — mais tout cela reste loin, hélas ! l'élan spontané d'un esprit assoiffé de joie franche, qui, muré dans le silence, créait par sa musique le rire vigoureux que son oreille n'entendait plus !

H. L. B.

CORRESPONDANCE.

Besançon, 16 avril 1907.

MONSIEUR,

Un ami obligeant me prévient que je figure au pilori de votre sottisier avec la phrase d'une brève correspondance sur le cinquantenaire de Klinger, où je taxe de compagnie la *IX^e* et le Beethoven d'*avortements grandioses*.

Je conçois que cela choque les idées courantes, et je suis vraiment au regret de vous avoir causé par là un mouvement d'humour. Mais si j'ai le courage de cette opinion, vous voudrez me faire l'honneur de croire que je ne l'ai pas jetée à croix-pile dans un périodique aussi sérieux que le *Bulletin de la Revue de l'Art ancien et moderne*. Je viens encore d'entendre la *IX^e* trois fois de suite à Munich; je l'ai entendue à Paris et à Vienne, avec Lamoureux, avec Richter, avec Weingartner; il me semble la connaître. Je n'y vois, néanmoins, et dans le Beethoven de même, que l'effraction titanique d'un monde qui ne se révèle pas encore. Beethoven en est resté là; Klinger, qui aurait pu continuer, a reculé. Mais vous me pardonnerez de ne pas vous donner

ici mes raisons. Je n'aurais déjà pas dû, je le reconnais, m'exprimer comme je l'ai fait à une place où je ne devais pas pouvoir m'expliquer. Je le ferai sans doute un jour, car j'ai pour moi l'avis de critiques éminents qui savent ne pas admirer tout sur étiquette; et pourtant Dieu sait que j'aime mieux jouir d'une œuvre qu'en expertiser les possibles faiblesses. Il en est assez d'autres pour *tolstoïfier* les chefs-d'œuvre.

J'ose compter sur l'insertion de cette carte à votre prochain numéro et vous prie, Monsieur, d'agréer l'assurance de mes sentiments très distingués.

MARCEL MONTANDON

Vente Auguste Coster.

La première vente Auguste Coster, dirigée par MM. Le Roy frères, a produit près de cent mille francs. Elle ne comprenait que des tableaux anciens. Voici quelques-unes des enchères : A. Cuyt, *la Halte*, 2,000 francs. — A. Van Dyck, *Portrait d'Henri Van Baelen*, 2,000. — C. De Heem, *Fleurs et fruits*, 2,500. — B. Van der Elst, *Portrait d'homme*, 1,650. — L. de Leyde, *le Charlatan et le Retour du marché*, 1,700. — C. Dekker, *Paysage*, 1,100. — J. Franck, *Intérieur de cuisine*, 1,550. — G. Kalf, *Fruits et accessoires* (deux tableaux), 4,000. — Netscher, *Portraits*, 1,650. — Rombouts, *Hiver*, 1,000. — D. Teniers, *Accessoires*, 1,600. — L. Cranach le Vieux, *les Offres d'amour*, 1,150. — P. Breughel, *Kermesse*, 1,450. — Du même, *les Quatre Saisons*, 850. — J. de Bray, *Portrait d'Adrien Stalport*, 1,500. — Beerstraeten, *l'Hiver* (deux tableaux), 1,250 fr.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Pour clôturer sa saison — particulièrement brillante, cette année — l'Olympia a repris *la Petite Miliardaire*, la comédie ultra-fantaisiste de MM. Dumay et Forest. Nous ne raconterons plus cette amusante folie. Mais il est juste de signaler le succès considérable qu'obtient M. Gildès dans le rôle de l'Américain Stanley Ross : c'est la nature même. M^{lle} Jane Delmar est une alerte et trépidante Betsy Ross. Leurs camarades les secondent avec entrain. L'ensemble est, comme toujours, à l'Olympia, d'une tenue et d'une correction parfaites. Et voilà comment un petit théâtre d'à côté est parvenu rapidement, grâce à une direction intelligente, à se placer sur le même rang que nos meilleures scènes de comédie. Nous lui devons déjà quelques spectacles : *la Rabouilleuse*, *Cœur de Moineau*, *Triplepatte*, *M^{lle} Josette, ma femme*, — dont nous ne perdrons pas le souvenir. Bonne reprise, également, de *Miss Helyett* au Molière. M^{lle} Armel chante avec beaucoup de grâce et d'esprit les couplets de la petite puritaine. La musique d'Audran a réjoui, pour la quatrième fois ! un public nombreux et bon-enfant.

G. R.

PETITE CHRONIQUE

Le gouvernement vient d'acquérir plusieurs œuvres de Leys qui faisaient partie de la collection Coûteaux. Parmi elles figurent la célèbre composition admirée en 1905 à l'Exposition rétrospective de l'École belge : *Le Bourgmestre Van Ursele remettant à l'échevin Van Spangen le commandement de la garde bourgeoise en 1541*.

Cette toile est, on le sait, la reproduction d'une des fresques de l'hôtel de ville d'Anvers. Les autres tableaux acquis sont des portraits de Marie de Bourgogne, Antoine de Brabant, Philippe le Bon et Philippe le Beau.

Expositions ouvertes :

MUSÉE MODERNE. — *La Société des Beaux-Arts*. Exposition rétrospection d'Alfred Stevens.

CERCLE ARTISTIQUE. — Exposition rétrospective d'Isidore Verheyden. — Clôture (aujourd'hui) de l'exposition de M^{mes} De Weert et C. Lacroix, de MM. L. Herremans et J. Pokitonow.

ATELIER CH. SAMUEL (36, rue Washington). — Clôture de l'exposition.

M. J. Lambeau a reçu de M. Roosevelt, président des États-Unis, la commande d'un monument à ériger à Washington en souvenir de M. Pullman, le célèbre inventeur-philanthrope. Le prix de ce monument atteindra, dit-on, six cent mille francs.

Pour rappel, aujourd'hui, dimanche, à 8 h. 1/4, à la Grande Harmonie, exécution intégrale de *la Création*, oratorio pour soli, chœur mixte et orchestre, de Haydn, par le *Deutscher Gesangverein* de Bruxelles, avec le concours de la *Deutsche Liedertafel* d'Anvers. Solistes : M^{lle} H. Kaufmann, MM. J. Decker et W. Fenten.

Pour rappel, lundi et mercredi prochains, à 4 h. 1/2, troisième et quatrième séances de l'Histoire de la Sonate (piano et violon) par MM. Ed. Deru et G. Lauweryns (Salle Mengelle).

Dimanche prochain, à 2 heures, à l'Alhambra, concert symphonique dirigé par M. Ed. Brahy, avec le concours de M^{me} Kleeberg-Samuel.

La vente Huybrechts, qui a eu lieu à Anvers les 8 et 9 avril, a produit un total de 222,818 francs.

L'enchère la plus élevée, 15,000 francs, a été atteinte par un tableau d'Alfred Stevens, *la Parisienne japonaise*, acquis par le Musée de Liège avec le concours du Gouvernement. Un Madou, *les Amateurs de tableaux*, a été vendu 7,500 francs; deux Th. Verstraete, respectivement 7,000 et 3,000 francs; un Verboeckhoven, 5,000 francs; un H. de Brakeleer, 5,000 francs; des Leys, 5,000, 2,200, 2,000, 1,600 francs; un Van Lérius, 3,000 francs; un F. Willems, 3,500 francs; un Gallait, 1,000 francs.

On a payé un Raybet 12,000 francs.

La Sonate pour orgue en *ré* mineur de M. Raymond Moulart paraîtra dans le courant de mai chez les éditeurs Bote et Bock à Berlin.

Paraîtra prochainement chez l'éditeur Lamberty *la Chanson populaire belge*, par Ch. Gheude, un volume grand in-8° illustré de dessins inédits par H. Bodart, Em. Baes, F. Kthropff, J. Delville, L. Royon, M^{mes} L. Danse et E. Wesmael. Couverture en couleurs d'H. Cassiers. Prix de souscription : 5 francs.

On nous écrit de Luxembourg : Le troisième concert du Conservatoire a été excellent. Bien que formé tout récemment, l'orchestre a, sous la direction de M. V. Vreuls, déployé de remarquables qualités de rythme, de sonorité et de style dans les œuvres symphoniques du programme : ouverture d'*Iphigénie en Aulide*, symphonie en *ut* majeur de Beethoven, ouverture des *Hébrides*, prélude des *Maîtres Chanteurs*. M. Ravenel, professeur au Conservatoire, a interprété avec beaucoup de précision et d'expression le Concerto en *mi* bémol de Mozart. Jamais pareil programme n'avait été offert aux Luxembourgeois. Aussi ceux-ci ont-ils récompensé l'initiative de M. Vreuls par d'enthousiastes acclamations.

De Paris :

La Société nationale des Beaux-Arts organise à Bagatelle une exposition de portraits de femmes qui s'ouvrira le 15 mai prochain. On y réunira des portraits exécutés de 1870 à 1900 par les membres de la société, et, en outre, un choix d'œuvres de Corot, Courbet, Couture, Manet, H. Regnault, Ricard, Tassaert, Baudry, Bastien-Lepage, Carpeaux, Chaplin, etc.

M. M.-D. Calvocoressi fera mardi prochain, à l'Université populaire du faubourg Saint-Antoine, à Paris, une conférence sur le

Lied français moderne. Audition de mélodies de Franck, Lalo, Chabrier, Chausson, Fauré, d'Indy, Pierné, par M^{lle} M. Cauchy; de Duparc, Bréville, Roussel, Debussy, Séverac, Ravel et Schmitt par M^{lle} Elisabeth Delhez.

A la Bibliothèque nationale s'est ouverte mercredi dernier une exposition de portraits peints et dessinés du XIII^e au XVII^e siècle tirés du Cabinet des estampes et du Département des manuscrits de la Bibliothèque nationale. On y a joint d'admirables spécimens de l'art français primitif empruntés aux collections de MM. Beurdeley, L. Bonnat, Edm. de Rothschild, R. Curtis, Fr. Flameng, Kleinberger, Thompson et Wildenstein.

Sottisier.

A propos de *Salomé* : « A peine la traduction française de l'ouvrage a-t-elle amené maintes redites, qu'il serait bon de corriger. » (*Le Petit Messager belge*, 14 avril 1907).

Les représentations wagnériennes au théâtre du Prince Régent, à Munich, auront lieu dans l'ordre suivant : 12 août, *Tristan et Isolde*; 14 août, *l'Or du Rhin*; 15 août, *la Walkyrie*; 17 août, *Siegfried*; 19 août, *le Crépuscule des Dieux*; 21 août, *Tristan et Isolde*; 23 août, *Tannhäuser*; 24 août, *les Maîtres Chanteurs*; 26 août, *Tristan et Isolde*; 28 août, *l'Or du Rhin*; 29 août, *la Walkyrie*; 31 août, *Siegfried*; 2 septembre, *le Crépuscule*; 4 septembre, *Tannhäuser*; 5 septembre, *les Maîtres Chanteurs*; 8 septembre, *Tristan et Isolde*; 9 septembre, *l'Or du Rhin*; 10 septembre, *la Walkyrie*; 12 septembre, *Siegfried*; 14 septembre, *le Crépuscule*.

Les œuvres de Mozart seront jouées au Residenz-Theater les jours suivants : 1^{er} et 7 août, *Don Juan*; 3 et 9 août, *les Noces de Figaro*; 5 et 11 août, *Così fan tutte*.

La maison natale de Bach, à Eisenach, a été acquise par la Nouvelle Société Bach et transformée en un musée de souvenirs du maître. A l'étage supérieur se trouve la chambre dans laquelle Bach est né le 26 mars 1685. On y a placé non seulement de nombreuses partitions, mais aussi des objets se rattachant sous quelque rapport à sa mémoire.

L'inauguration aura lieu du 26 au 28 mai. Des concerts de musique religieuse et profane auront lieu à cette occasion avec le concours de M. Joachim, des chœurs de Leipzig, etc.

Un cercle spécial de Londres, le Playgoers Club, c'est-à-dire le club des gens qui vont au théâtre, a publié le résultat d'une enquête faite par lui pour savoir combien la capitale du Royaume-Uni renfermait de théâtres, de spectacles, de lieux de plaisir et

de divertissements de toutes sortes. Or, on en a compté 762 ! Ces 762 établissements divers sont fréquentés journalièrement par 140,000 amateurs. Les théâtres proprement dits sont au nombre de 27 dans le centre de Londres et de 32 dans les faubourgs. Il y a 61 music-halls, 630 halls et 12 établissements « spéciaux ». On compte, par jour, 47,000 spectateurs pour les théâtres, 59,000 pour les music-halls et 34,000 pour le reste. Tous ces chiffres représentent, paraît-il, un progrès énorme, qui date seulement des dix dernières années. Mais jamais l'art ou, pour mieux dire, l'industrie théâtrale n'a été si prospère et si florissante. De tous côtés on joue, ou l'on chante, ou l'on danse, ou l'on « acrobatise ». Les vrais théâtres encaissent à eux seuls 100 millions de couronnes dans une année et 25,000 personnes y sont employées. Il va sans dire que les droits d'auteur représentent une jolie somme, et qu'une pièce qui réussit est une véritable mine d'or qu'on n'a point besoin d'aller chercher au Transvaal. Une comédie de H. Marshall, *The Second in command*, lui a rapporté en ces dernières années 750,000 couronnes. M. Georges-R. Sims a encaissé dans le cours d'une année un demi-million de droits, et dans une seule saison, avec deux comédies qui tenaient l'affiche simultanément à Londres et en Amérique, M. Barrie gagnait 12,000 couronnes par semaine.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

ALFRED STEVENS
ET SON ŒUVRE

par

Camille Lemonnier.

Un volume de grand luxe, de format in-folio, contenant 42 planches hors texte, tirées en héliotypie sur presse à bras, d'après les chefs-d'œuvre d'Alfred Stevens actuellement exposés à Bruxelles.

Le texte de Camille Lemonnier est, en même temps qu'une étude approfondie de la personnalité et de l'art d'Alfred Stevens, une reconstitution brillante de la vie artistique et mondaine à Paris sous le second Empire. Ce texte est suivi des « Impressions sur la Peinture » d'Alfred Stevens lui-même.

L'ouvrage est tiré à 350 exemplaires numérotés, reliés en parchemin avec titre et ornementation dessinés par l'artiste Georges Lemmen.

Prix : 80 francs.

Vient de paraître chez MM. A. DURAND & Fils, éditeurs

4, place de la Madeleine, Paris.

JEAN-PHILIPPE RAMEAU (1683-1764). — *Platée*, comédie-ballet en trois actes et un prologue.

Partition pour chant et piano transcrite par GEORGES MARTY. — Prix net : 8 francs

MARC ANTOINE CHARPENTIER (1683-1764). — *La Couronne de fleurs*, pastorale sur un poème attribué à Molière.

Partition pour chant et piano. Revision et réduction par H. BUSSER. — Prix net : 5 francs.

DE CAIX D'HERVELOIS (1750). — *Pièces de viole* (ou violoncelle) avec clavecin
Transcription pour violoncelle et réalisation de la basse chiffrée par AUGUSTE CHAPUIS.

En deux recueils. Chaque recueil, prix net : 3 fr. 50.

RICHARD WAGNER. — *Lohengrin*. Introduction du 3^{me} acte (Marche des fiançailles).

Partition d'orchestre in-16. — Prix net : 1 fr. 50.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

ANTÉE

Revue mensuelle de littérature.

Le numéro, 60 centimes. — L'abonnement, 6 francs l'an.

COLLABORATEURS RÉGULIERS

MM. Michel Arnauld, André Gide, Albert Giraud, Laurent Tailhade, Henri Ghéon, Maurice Wilmette, Remy de Gourmont, Maurice Denis, Jacques-E. Blanche, Jacques Copeau, Lucien Jean, Henri Vandeputte, Joseph Bossi et Eugène Monfort.

ARTHUR HERBERT Ld, éditeurs, Porte Sainte-Catherine. BRUGES.

Numéro spécimen envoyé sur commande.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de L'ISLE ADAM, Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie. Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50.
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

La Presse Européenne

Coupures de journaux artistiques, commerciaux, politiques et financiers

Bruxelles, 54, rue de Longue-Vie.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

L'Œuvre d'Alfred Stevens (OCTAVE MAUS). — Expositions (O. M.). — Quelques romans (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Le Salon Triennal. — Au Théâtre de la Monnaie : *Reprise des « Maîtres Chanteurs »* (Ch. V.). — Notes de musique : « *La Création* » de Haydn; *Les séances de Sonates et MM. Deru et Lauverjns* (Ch. V.). — Le Théâtre à Paris : *Les Deux Madame Delauze* (A. F.). — Vente Georges Charpentier. — La Musique à Anvers (R.). — La Musique à Liège (M. D.). — Petite Chronique.

L'Œuvre d'Alfred Stevens.

« Les peintres racontant leur temps deviennent des historiens ». C'est Alfred Stevens qui fit cette remarque. Et il ajoutait : « Un peintre, même médiocre, qui aura peint son temps sera plus intéressant dans l'avenir que celui qui, avec plus de talent, aura peint une époque qu'il n'a pas vue. »

On s'imaginait encore, lorsque le beau peintre auquel la *Société des Beaux-Arts* vient de rendre hommage énonça cette opinion, que pour composer un tableau digne d'estime il fallait commencer par affubler son

modèle d'oripeaux Louis XIII, louer chez le brocanteur une vieille cuirasse et une salade, forger une mise en scène théâtrale et truquer l'éclairage comme les accessoires. L'admiration que ressentait Stevens pour Corot et pour Millet lui fit comprendre une vérité qui, aujourd'hui, est un truisme.

Lorsqu'il débuta, c'était se singulariser que peindre la vie contemporaine. Ses premières armes, il les fit encore sous les vieilles bannières. Témoin le *Découragement de l'artiste*, daté de 1852, d'un romantisme aigu; la délicieuse *Réverie* de 1854 appartenant à M. Rotiers et qui évoque Terburg; la *Liseuse* (1856) exposée par le prince de Ligne; les *Regrets de la patrie* par M. Alfred Verhaeren, etc. Mais bientôt le maître, conquis par la réalité, se libérait de l'histoire morte pour étreindre à pleins bras la vie. Et, dès ce jour, il devenait historien au vrai sens du mot.

Car l'un des mérites de son œuvre, aujourd'hui qu'elle s'offre à nous avec le recul nécessaire, est de nous apparaître comme le miroir d'une époque fameuse. Mêlé aux fastes du Second Empire, Stevens en fixa d'un trait définitif le caractère. Ainsi que l'a judicieusement noté M. Camille Lemonnier, « il ne lui emprunta qu'un certain type général d'élégance, de frivolité et d'égarément amoureux ». Mais ce type, c'est l'estampille de la plupart de ses toiles, c'est le sceau qui les désigne à la postérité parmi les œuvres qui demeurent. En peinture, l'anecdote ne survit pas à la génération à laquelle elle fut narrée. Rappelez-vous Madou, Dansaert, Ferdinand de Braekeleer. Dégager d'une époque la synthèse, c'est s'assurer une durée illimitée. Dans l'œuvre de Stevens,

les tableaux demeurés debout sont ceux qui révèlent le « type » dont parle M. Lemonnier.

C'est la précieuse *Visite* et la *Robe jaune* de M^{me} Cardon, le *Bouquet effeuillé* et la *Dame en rose* du Musée de Bruxelles, le *Crépuscule à Saint-Adresse*, pur comme un Van der Meer, *l'Inde à Paris* de M. Schleisinger, etc., tandis que les compositions par lesquelles il tenta de décrire des émois passionnels (*Douloureuse incertitude*, *Perplexité*, *Cruelle certitude*, *les Derniers jours de veuvage*, etc.) semblent déjà vieillis et surannés. Demeurés à mi-chemin d'une expression conventionnelle et de la réalité, ils sombrent dans la « romance ».

Ils n'en bénéficient pas moins, comme les premiers, d'une facture étourdissante. Quel que soit le sort que leur réserve la postérité, on ne peut que louer les précieuses qualités picturales que révèlent les uns et les autres. Envisagé dans l'ensemble de son œuvre, Stevens demeurera le plus étonnant virtuose du XIX^e siècle. Ce n'est pas de lui qu'on pourrait dire, comme de Florent Willems : « Il avait le renom d'un Terburg mais ne dépassait par le métier d'un Miéris ». Il égale — et surpasse peut-être — le premier par la souplesse élégante de la brosse, par la fermeté de la touche et la précision du dessin. Et sa parenté spirituelle avec les petits maîtres hollandais éclate, chez ce flamand héroïque, — demeuré tel rue Saint-Georges et rue des Martyrs, — dans chacune de ses œuvres, qui toutes dénotent, selon l'expression de M. Paul Lambotte, un « instinct subtil du travail parfait » (1). C'est l'ouvrier accompli, le probe artisan dont chaque œuvre proclame la maîtrise. Cette gloire, il la gardera même dans l'esprit de ceux que pourraient éloigner de lui sa conception restreinte, son défaut d'imagination, la limitation un peu exclusive de son champ d'observation.

Rien de plus captivant que de suivre, le long des cimaises du Salon organisé par la *Société des Beaux-Arts*, les pratiques diverses par lesquelles se marque son évolution. Hanté par Courbet et par Charles De Groux dans le *Profil de femme* de M. A. de la Hault, dans la *Harpiste* de M. Georges Hugo, dans les *Chasseurs de Vincennes* de M. E. Le Roy, il rivalise avec eux de puissance, de chromatisme appuyé et synthétique. Et à mesure que se développe l'idiosyncrasie de son tempérament coloriste, il serre davantage le métier, analyse les nuances les plus subtiles, brise et décompose le ton à l'infini et se joue avec une aisance incomparable de toutes les difficultés d'exécution sans tomber dans la mièvrerie ou la sécheresse. La *Visite*, la *Lettre de faire part*, la *Psyché*, — pour ne citer que quelques titres, — marquent le sommet de cette virtuosité ascen-

(1) *L'Œuvre d'Alfred Stevens*, par P. LAMBOTTE. Anvers et Bruxelles, éd. de l'Art flamand et hollandais.

dante, comme la *Tricoteuse* (ou la *Dame en gris*) — cette merveille de coloration whistlérienne — fixe l'apogée de son talent symphoniste. Et le peintre garde jusqu'en ses dernières années une verdure juvénile, une adresse manuelle que seules les rigueurs d'un âge avancé parviennent à altérer.

En rendant à l'éminent artiste entré dans la gloire un suprême hommage, la *Société des Beaux-Arts* a pris une initiative dont il faut la louer. Déjà une exposition organisée naguère à la Maison d'Art, une autre à Paris, à l'École des Beaux-Arts, avaient apporté à la carrière d'Alfred Stevens un couronnement retentissant. Mais il importait d'exprimer sur sa tombe les regrets et l'admiration des artistes. Et quel plus éclatant tribut de respect et d'honneurs, pour un peintre, qu'une telle célébration de sa vie?

Celle-ci fut décrite et magnifiée dans une magistrale étude de Camille Lemonnier éditée il y a quelques mois avec une pieuse ferveur et avec des soins bibliophiliques attentifs par l'éditeur d'art G. Van Oest (1). L'auteur y retrace les origines du peintre, son rôle dans la société brillante du second Empire, les faveurs dont il fut l'objet, la crânerie avec laquelle il se mit, dans la crise terrible qu'elle traversa, au service de sa patrie d'adoption, son retour en Belgique, son exil définitif. Avec sa haute compétence, il analyse son œuvre et la juge. Si le texte est émouvant, l'illustration n'est pas moins éloquente. Une série considérable de hors texte reproduisant avec fidélité les œuvres principales du maître donnent de celui-ci une idée complète et définitive à laquelle s'ajoute le testament intellectuel d'Alfred Stevens, formulé dans la série d'aphorismes et de préceptes qui, sous le titre *Impressions sur la peinture*, forment le code de son art et de sa vie.

Ce monument de piété amicale prolongera dans la postérité le souvenir de l'exposition rétrospective dont j'ai tenté d'esquisser l'aspect. Par son commentaire expressif, il substitue à la fragilité de la mémoire la pérennité d'un document historique et décisif.

OCTAVE MAUS

EXPOSITIONS

D'un trait mordant, presque corrosif, M^{lle} Léo Jo souligne, en des dessins irrésistiblement comiques, les tares de l'humanité. Et ce sont, sur les plages, d'hippopotamesques mamans débordant de leur costume de bain, ou des échelas décoiffés par le vent, en quête d'aventures; dans les champs, la rusticité pataude des paysans à pres et sournois; dans les salons, le carnaval des vanités, des hypocrisies, des bouffonneries bourgeoises. Elle touche à tout, mais sans méchanceté, sans aigreur, avec une bonne humeur

(1) *Alfred Stevens et son Œuvre*, par CAMILLE LEMONNIER. Bruxelles, librairie d'art et d'histoire, G. Van Oest et C^{ie}.

narquoise qui est le fond de son caractère et qu'elle extériorise par des lignes et par des tons, comme d'autres par un éclat de rire.

Ce qui plaît dans ces feuillets d'albums, c'est la spontanéité du croquis, la verve satirique de l'observation; et aussi, sous la déformation voulue des types, la justesse des attitudes, des mouvements, des formes. On sent M^{lle} Léo Jo plus proche de Sem et de Capiello que de Forain ou d'Hermann Paul, dont le coup de fouet est plus clignotant, la satire plus amère.

Mais peut-être ne dirige-t-elle pas sa muse : il semble que c'est celle-ci qui la mène, par les buissons et les landes, tantôt vers l'outrance, tantôt vers l'humour.

Je préfère, dans les impressions de M^{lle} Jo, celui-ci à celle-là. Lorsqu'elle égratigne d'une pointe légère ses modèles, elle reste dans une note d'art plaisante et fine. En franchissant la limite qui sépare l'observation ironique de la caricature, son inspiration s'alourdit et se banalise. Mais parfois une pointe de sentiment se mêle au comique de sa vision. Elle dessine, d'un joli coup de crayon synthétique, de vieilles bonnes femmes usées par la vie, ou encore un coin de cimetière, un chevet d'église fixés avec une justesse de tons et de valeurs dont la sûreté étonne chez une débutante.

Ici l'imagination capricante cède le pas à l'émotion; dans ses annotations les plus récentes, M^{lle} Léo Jo a des trouvailles d'expression qui donnent à son art — naguère d'illustration et de décor — une direction nouvelle. Je ne serais nullement surpris qu'elle affirmât bientôt, dans cette voie, un talent très personnel et très neuf. Plusieurs de ses dernières gouaches et aquarelles font présager à cet égard une évolution significative.

Quoi qu'il en soit, l'ensemble de son œuvre témoigne d'une originalité incontestable. S'il y avait en Belgique des magazines illustrés, M^{lle} Léo Jo atteindrait rapidement à la notoriété. Mais l'humour n'est guère apprécié chez nous, et l'artiste sera forcée d'utiliser ailleurs les expressions de sa verve spirituelle.

* * *

Trois peintres et un sculpteur complètent l'exposition passablement disparate du Cercle. On connaît les visions à la fois réalistes et mystiques de M. F. Beuck, dont le *Sonneur de cor*, le *Village recueilli*, le *Pêcheur d'anguilles* constituent les pages maîtresses. M. L. Huygens marche dans le sillage de M. Gilsoul et sa peinture n'apporte point de surprise. M. H. Glansdorff a de l'acquis, avec une certaine élégance d'expression. Ses portraits sont dessinés et modelés avec soin, dans leur caractère et leur éclairage conventionnels. Une petite toile intitulée *Cantique d'amour* et une *Étude de nu* offrent plus d'intérêt par leurs recherches de lumière et de reflets. Quant au sculpteur, M. Bastin, on l'a, paraît-il, égalé aux tailleurs d'images qui modelèrent les tumultueux bas-reliefs du tombeau de Maximilien I^{er} à Innsbruck. Je ne sais qui sculpta ce pavé, et je le regrette car je voudrais l'engager, confraternellement, à retourner à l'église des Franciscains pour voir s'il ne s'est pas trompé.

O. M.

QUELQUES ROMANS

M. Charles Morisseaux, le collaborateur de M. Henri Liebrecht, l'auteur de *A travers le vitrail* et de *l'Histoire remarquable d'Anselme Ledoux*, vient de continuer son œuvre romanesque par la publication d'un nouveau livre : *La Blessure et l'Amour* (1). C'est un très curieux ouvrage, irritant par l'emploi de certains procédés, puissamment attachant par de très hautes qualités, discutable et pourtant remarquable et qui ne peut laisser indifférent.

Le jeune épileptique, héros de l'aventure, prononce, à mon avis, des discours trop beaux, trop philosophiques. La maladie, la « blessure » dont il est atteint n'est pas de celles qui exacerbent l'intelligence chez les êtres frustes, et alors il faut prendre comme *transposé* tout ce qu'il dit, ce qui serait très bien si le livre

entier n'était, au fond, réaliste. — je veux dire direct et exact. Pour un écrivain qui voit aussi vivement les choses de la psychologie et de la nature que M. Morisseaux, cette transposition des discours de Bienamino me paraît une erreur esthétique. Mais, ce léger détail à part, tout le reste est d'un fécond artiste : sens des paysages, divination des âmes et style. Il y a dans *la Blessure et l'Amour* des personnages d'un relief saisissant, tels cette Diane, type étrange d'hystérique plébéienne, et le ménage, si bellement et noblement paysan, de Gyanpetro et Annunziata. Et l'analyse de la longue maladie de Bienamino est très poussée. Et toute la nature italienne est admirablement comprise et sentie, et la fin du livre est intense et tragique à souhait. Et il y a, partout, des passages exquis.

M. Legrand-Chabrier a appliqué au roman (c'est, je crois, son premier) le procédé de *Mangwa* et du livre de *Claude-Alexis Brodier*. Cela ne donne pas un résultat aussi heureux. La vision de la vie est trop délicate pour embrasser certaines perspectives. *L'Amoureuse imprévue* (1) est une suite de petits tableaux en miniature dont chacun se suffit à lui-même, mais (cela est très difficile à bien exprimer) qui — ainsi vus à la suite les uns des autres — ne constituent pas, d'ensemble, un tableau qui serait plus grand. Je serais désolé que M. Legrand-Chabrier pût croire que cette remarque est destinée à lui déconseiller l'emploi du roman pour le rejeter toute sa vie dans l'esquisse et la nouvelle brève. Bien au contraire, je suis persuadé qu'en élargissant peu à peu sa manière, il arrivera à pouvoir l'employer pour tous les sujets, sans lui faire perdre ce qu'elle a de séduisant et de profond dans sa finesse. C'est une simple question de mise au point. Car elle donne des résultats adorables, cette manière. *L'Amoureuse imprévue* contient des notations extraordinairement subtiles. M. Legrand-Chabrier est doué d'une sensibilité très particulière, à peu près unique, surtout par la qualité de sa tendresse. Cette M^{lle} Henry, dont les idées sont simplettes et le cœur romanesque, à qui il n'arrive rien, qui est timide comme un petit enfant et passionnée mais sans oser se l'avouer, est émouvante au possible. Seul, je crois, M. Maurice Beaubourg nous avait à ce point attendris lorsqu'il créa la ridicule et fragile héroïne des *Joueurs de boules de Saint-Mandé*, dont cette M^{lle} Henry est digne en tous points d'être la sœur effarouchée et craintive.

On n'a pas encore oublié ce roman de M. Jean Eriez appelé *La Forêt*, où l'âme même des bois apparaissait violente et féroce, et douce aussi, comme la force de la nature totale, et submergeait peu à peu les humains qui en s'y confiant avaient cru s'y sauver. Mais je préfère encore peut-être celui qu'il vient de nous donner. *Ceux de Villaré* (2) est une étude très poussée de la vie des champs ou plutôt des habitants d'un village. Elle est simple, presque nue, sans le moindre ornement adventice. Mais pas une erreur d'analyse. Et je vous prie de croire que ce n'est pas commode. Car le paysan est plus difficile à connaître qu'on ne pense, et bien des écrivains qui se sont fait un nom dans le genre rustique n'y sont point parvenus. Ils se sont trop laissés aller à la tentation du romantisme, alors qu'il n'y fallait qu'un réalisme minutieux, intelligent et subtil cependant. M. Jean Eriez a fort bien pénétré les âmes de ces gens, mais il ne les a pas exagérés, ni en finesse ni en drame. Il les peint comme ils sont : simples et sournois, âpres, méchants sans trop en avoir le temps, libidineux et laborieux, têtus et fins, bonne race médiocre, au fond, pépinière de bourgeoisie, réserve matérielle de la France. Ils y sont à peu près tous : depuis celui qui a été à la ville jusqu'à celui qui est encore tout enraciné de la terre dont il est l'esclave, et à eux tous ils forment un monde vraiment complet, absolument fermé à toute influence extérieure, semblable à celui de tous les hameaux du centre de la France. Le livre de M. Eriez est d'une sobriété classique et ne pourra plaire qu'à ceux que réjouit, jusqu'à la plénitude, la vision des choses exactes.

Citons l'apparition d'une nouvelle et fort mignonne collection de petits romans : *La collection de Léa*, un peu pareille, comme format, à celle que lança Sansot. M. Léon Vauthy l'imagine

(1) LEGRAND-CHABRIER, *L'Amoureuse imprévue*. Paris, Sansot et C^{ie}.

(2) JEAN ERIEZ : *Ceux de Villaré*. Paris, Plon.

(1) CHARLES MORISSEAUX, *La Blessure et l'Amour*. Paris, Lemerre.

avec un court roman : *La facile liaison* (1), « Mœurs de demain », annonce-t-il, en manière de sous-titre. Quoiqu'elles ne soient pas précisément spéciales aux mœurs de demain, les unions libres que préconise M. Léon Vauthy seraient bien douces à contracter si elles étaient toujours semblables à celle qui assemble Louis Dormy et M^{me} Augardant. Cette jolie nouvelle contient trop de tirades morales, mais elle est pleine de moments charmants, et elle est très, très féminine, et, au fond, d'un très délicat sentimentalisme.

Citons encore *l'Évent des varechs* (2) que M. Didier de Roux publie à Anvers, pour en indiquer le très réel sentiment des choses de la vie de littoral. C'est une œuvre un peu maladroite, on y sent que l'auteur est très jeune et n'est pas encore tout à fait maître de son style et de sa composition, mais il a l'amour et le sens de la mer, des plages, des âmes de pêcheurs, et la péripiétie qui termine ce petit drame n'est pas dénuée d'un certain tragique.

Et venons-en à un livre qui, sans être un roman ni un recueil de contes, mérite qu'on le signale cependant, car il est, en effet, remarquable. C'est *la Terre du Dragon* (3) de M. Jean Ricquebourg. « Dans les sept compositions que renferme ce volume, dit l'auteur en son avant-propos, je me suis efforcé de faire tenir les traditions, les croyances et les superstitions, les mœurs, l'âme elle-même de la race annamite. »

Ne connaissant pas l'Annam, j'ignore si M. Jean Ricquebourg a réussi dans son dessein, mais il en a tout l'air. Quoi qu'il en soit, la plupart de ces compositions sont très intéressantes, très vivantes. Les quatre dernières surtout m'ont paru tout à fait curieuses. *Le Bonze* montre l'étonnement de l'Extrême-Orient superstitieux en face de l'Occident, libre et dominateur, auquel, ne le comprenant pas, il suppose un magique pouvoir. *Tri, le menuisier*, nous fait assister à l'horrible agonie des Annamites de condition pauvre lorsqu'ils lâchent le travail pour l'opium. *Le réveil de la Lai-Nha* et de *la Rixière de Trân-Lân* sont deux parfaites esquisses, alertes, suggestives et fraîches de la vie des paysans d'Annam, soit autour de leur maison, le matin, lorsqu'ils s'éveillent et vont à leur travail, soit dans leurs champs, lorsque, joviale et insouciant leur troupe plongeant dans l'eau plante le riz.

M. Jean Ricquebourg écrit simplement, sans viser à l'effet ni aux phrases, mais on voit qu'il ne dit rien que de juste et d'observé, et cette absence absolue de fantaisie finit par équivaloir à la suggestion la plus artiste.

FRANCIS DE MIOMANDRE

Le Salon Triennal.

La mission d'accepter et de placer les œuvres destinées à l'Exposition triennale des Beaux-arts, qui aura lieu cette année à Bruxelles, sera confiée, comme en 1903, à un jury élu par les artistes intéressés. Toutefois, dit *le Soir*, quelques modifications seront apportées au fonctionnement de ce jury.

Sont inscrits comme électeurs les artistes belges ou résidant habituellement en Belgique et qui ont été admis depuis 1901 à un des Salons triennaux de Bruxelles, Anvers ou Gand. La section des Beaux-arts organisée à Liège à l'occasion de l'Exposition universelle de 1905, ainsi que les expositions d'aquarelles, pastels, dessins, gravures et petites sculptures organisées par la Société royale des Beaux-arts d'Anvers comme complément aux Salons triennaux d'Anvers sont assimilées, pour la formation des listes des électeurs, aux Expositions triennales.

Les électeurs sont répartis en divers groupes dont chacun vote séparément. Les quatre premiers groupes comprennent les auteurs de tableaux peints à l'huile résidant dans le Brabant, dans la province d'Anvers, dans les Flandres et dans toute autre province du pays. Le cinquième groupe comprend les aquarellistes

(1) LÉON VAUTHY : *La facile liaison*. Paris, l'Édition artistique.

(2) DIDIER DE ROUX, *l'Évent des varechs*. Anvers, Busschmann.

(3) JEAN RICQUEBOURG, *la Terre du Dragon*. Paris, Sansot et C^e.

et pastellistes; le sixième, les graveurs et les dessinateurs; le septième, les sculpteurs et les graveurs en médailles; le huitième, les architectes, et le neuvième, les auteurs d'objets d'art décoratif ou appliqué.

Au Théâtre de la Monnaie.

Reprise des « Maîtres Chanteurs ».

Reprise vivante, pleine d'entrain et de verve, admirablement soignée dans les détails.

On peut ne pas aimer M. Delmas dans le rôle de Hans Sachs, dont ses prédécesseurs, MM. Seguin et Albers, avaient fait une création parfaite en tous points, surtout M. Seguin. Mais il faut reconnaître que l'artiste de l'Opéra de Paris a étudié son personnage avec une extraordinaire minutie et qu'il fait tout ce qu'il peut pour lui donner une physionomie conforme à celle rêvée par Wagner. Quoi qu'il fasse cependant, il n'arrive pas à donner l'impression d'un Hans Sachs tel qu'on le désirerait. La bonhomie qu'il croit atteindre par des mines épanouies et par une mimique qui cherche en vain à se faire naturelle, paraît forcée et trop satisfaite d'elle-même. L'air de familiarité qu'il veut se donner est composé et manque son effet; et ce qui lui manque surtout, c'est ce côté attendri et rêveur qui faisait de M. Seguin un Sachs tellement vrai et tellement émouvant que sa silhouette est restée gravée indélébilement devant les yeux de tous ceux qui ont eu le bonheur de le voir dans ce rôle. Quoi qu'il en soit, l'interprétation de M. Delmas, fort bien servie par une voix généreuse et pleine d'accent, n'en est pas moins intéressante et mérite des éloges à raison de la conscience et du souci d'art véritable qu'elle dénote.

Parmi les autres interprètes deux étaient nouveaux, M. Dua et M^{lle} Bourgeois. M. Dua — un bien drôle de petit homme, vraiment très comique — est un excellent David. S'il ne rend pas avec une articulation aussi nette et avec autant de verve que M. Forgeur l'énoncé burlesque des règles du chant, au premier acte, par contre, au deuxième et au troisième acte, il est plein de jeunesse et de gaminerie et ne laisse rien à désirer. M^{lle} Bourgeois est une Lene pleine de naturel, bien supérieure à M^{me} Bastien à qui le rôle ne convenait pas du tout.

M. Laffite, en Walther, est correct, mais froid; le Pogner que compose (?) M. Vallier est encore plus froid; M. Decléry se montre grand artiste dans sa création — déjà ancienne — du rôle avantageux de Beckmesser; M^{me} Dratz-Barat est une Eva remarquable par son aisance, son naturel et le charme d'ingénuité tendrement émue qu'elle dégage. Quant à M. Bellhomme, il « type » Kothner dans la perfection, en rendant à merveille le caractère pédant de ce doctoral gardien de la tradition.

CH. V.

NOTES DE MUSIQUE

Concert du Deutsches Gesangverein de Bruxelles.

« La Création », de HAYDN.

Quand on lit, chez soi, la partition de la *Création*, sans l'avoir jamais entendue au concert, on a la sensation que l'œuvre de papa Haydn ne manque pas de grandeur. L'exiguité et l'intimité du chez soi, le sentiment que le piano et un filet de voix parfois bien mince ne peuvent rendre la centième partie des intentions du compositeur, d'autre part l'immensité du sujet mis en musique et l'apparente carrure de cette musique, donnent l'illusion qu'exécutée au concert la *Création* doit produire un effet colossal, semblable à celui des *Passions* de J.-S. Bach.

Mais, chose curieuse, c'est précisément le contraire qui a lieu : on a beau mettre en branle, dans un grand local, un grand orchestre et de grandes masses chorales, secondées par des so-

listes aux voix puissantes, l'impression laissée par l'oratorio de Haydn est en raison inverse de celle qu'on attendait. L'œuvre apparaît charmante, même gracieuse, élégante, mais pas grande. Si l'on met à part certains chœurs, spécialement ceux de la troisième partie où le sentiment de la grandeur naît plutôt de l'usage stéréotypé de certaines formules empruntées à Händel que du fond même de la substance musicale, on se trouve en présence d'aimables miniatures de Saxe ravissantes, de tapisseries aux couleurs fraîches, au milieu desquelles Dieu apparaît, malgré les mers en furie et les animaux monstrueux qu'il crée, comme un fort bon diable, très optimiste et fort satisfait de ce qu'il réalise...

L'interprétation de l'oratorio du maître autrichien par les chœurs du *Gesangverein* aidé par la *Liedertafel* d'Anvers, par un orchestre habilement dirigé par M. Félix Welcker et par des solistes allemands, n'était cependant pas de nature à accentuer son caractère mièvre, son style Louis XV. Ces Germains convaincus chantent la *Création* dans un esprit tout à fait sérieux et avec une conscience admirable. C'est merveille d'entendre des chœurs aussi bien stylés, aussi respectueux du texte. La même observation peut s'appliquer aux solistes, parmi lesquels la basse, M. Venten (du théâtre de Mannheim), s'est montrée vraiment remarquable par la noble gravité de sa compréhension des rôles de Raphaël et d'Adam. M^{lle} Kaufmann (de Berlin) chante avec beaucoup d'intelligence : il serait difficile d'imaginer pour « l'air des oiseaux » une interprétation meilleure que celle qu'elle en a donnée. M. Decken (du théâtre d'Elberfeld) est moins bon, surtout dans le récitatif, qu'il déclame mal, mais il a les mêmes qualités de conscience que les autres solistes.

Les séances de Sonates et MM. Deru et Lauwerjyns.

Ces séances se sont clôturées par l'audition des Sonates de Schumann, Brahms, Grieg, Franck, Lekeu et Strauss. Nous n'avons entendu que les trois dernières de ces sonates. Interprétées dans des conditions de perfection presque absolues (1), elles furent accueillies avec toute la faveur qu'elles méritent. La sonate de M. Richard Strauss est une œuvre de jeunesse, d'une inspiration exubérante, romantique, schumanienne et chopinienne, pas antipathique du tout. Le premier et le dernier mouvement ont quelque chose d'héroïquement « emballé », d'enthousiaste et de charmeur, qui montre combien le maître était bien doué. L'*Andante cantabile* est moins original : il rappelle trop le côté fade du génie de Chopin. La sonate, est au demeurant, dans son ensemble, d'une extériorité facile, qui le met bien en dessous des chefs-d'œuvre de Franck et de Lekeu.

CH. V.

LE THÉÂTRE A PARIS

Les Deux Madame Delauze, par M^{me} GABRIEL MOUREY
(Théâtre Réjane).

A des essais de comédie plus profonde, plus sincère et plus humaine que les frivolités auxquelles se complaisent, le soir, les foules élégantes et parfumées, le Théâtre Réjane, avec une hardiesse louable, adonne ses matinées du jeudi. C'est ainsi qu'il nous a été permis d'admirer la noble tentative de M^{me} Gabriel Mourey, qui débute en tant qu'auteur dramatique par une réalisation audacieuse et pathétique. Des mille façons dont à la scène on a présenté les cas émouvants, bizarres ou ridicules qu'engendre l'application de la loi sur le divorce, M^{me} Mourey ne s'est souciée que pour nous attacher aux circonstances les plus vraisemblables. Le conflit naît, après l'impossibilité qu'éprouve à

(1) Une très légère critique : M. Deru, dans les passages de lyrisme passionné des sonates de Franck et de Lekeu, a parfois des brusqueries qui trouvent leur source dans une réaction légitime contre une certaine mollesse naturelle, mais qui rompent désavantageusement la continuité du développement thématique.

s'accoutumer à la vie renfermée de province une parisienne jolie, un peu futile, par Philippe Delauze épousée, des conséquences quasi inévitables de la rupture : quand Philippe se remarie, la mère en l'épouse chassée se réveille et réclame son droit à l'amour de l'enfant.

Habilement menée, nettement dialoguée, la pièce de M^{me} Mourey retient par la nouveauté de mainte situation et par la franchise de la scène culminante entre les deux femmes de Philippe. Nul doute que l'auteur, qui tout de suite captive par de si simples et profonds moyens, ne réussisse, à son gré, maintenant, dans ses tentatives à venir. Point d'effet grossi en vue du succès, pas de concession à la vogue facile et à la platitude de l'esprit boulevardier : un talent souple et sûrement maîtrisé, une conscience neuve et vraie de la vérité dramatique ; de tels dons, intégralement respectés, assuraient le triomphe.

Faut-il déclarer une fois de plus la maîtrise d'allure et d'accent de l'admirable Réjane, que secondent dignement M^{mes} Blanche Toutain, Henriette Miller, M. Dauvillier ?

F. A.

Vente Georges Charpentier.

La collection de feu M. Georges Charpentier, dispersée le 11 avril à l'hôtel Drouot, a produit un total de 146,263 francs.

Le *Portrait de M^{me} Charpentier et de ses enfants* par Renoir, qui figura à l'Exposition des Peintres impressionnistes organisée en 1904 par la *Libre Esthétique*, fut adjugé 84,000 francs sur la demande de 50,000. De Renoir également, le *Pêcheur à la ligne* est monté à 14,050 francs.

Voici quelques autres prix :

Claude Monet, *Chaussée d'Argenteuil*, 6,100 francs ; la *Seine, paysage d'automne*, 5,500 francs. — Cézanne, *Deux figures d'hommes dans un jardin*, 4,700 francs. — Henner, *Madeleine*, 2,150 francs. — Un pastel de Degas, *la Précaution*, 2,130 francs ; une sépia de Puvion de Chavannes, 2,050 francs ; deux pastels de Renoir, respectivement 2,420 et 2,300 francs.

LA MUSIQUE A ANVERS

La Société des Nouveaux Concerts a terminé sa saison en faisant entendre l'orchestre de la Société des Concerts du Conservatoire de Paris sous la direction de son chef M. Georges Marty. La soirée fut excellente, et pour le programme et pour l'exécution.

La *Symphonie sur un air montagnard* de Vincent d'Indy, si ingénieuse comme travail musical, d'une couleur si variée et si séduisante, a été acclamée. L'exposé du thème — chant de berger entendu dans les Cévennes — par le cor anglais, la partie centrale avec son extraordinaire diversité de rythmes et de combinaisons, les appels du cor, le solo d'alto, les échos vibrants de la vie alpestre, puis la conclusion, avec l'animation si joyeuse où semble chanter le grand éclat du soleil, tout cela a infiniment plu et le public n'a pas ménagé les salves d'applaudissements. M. Auguste Pierret a excellemment, avec autant de charme que de finesse, tenu la partie de piano ; on sait que le piano est traité de façon à ajouter une sonorité de plus à l'orchestre et non d'après la méthode un peu usée du concerto.

Les entr'actes écrits par Gabriel Fauré pour *Pelléas et Mélisande*, d'un coloris orchestral si discret et si subtil, ont paru exquis et ont subi sans faiblir le redoutable voisinage de la *Suite en si mineur* de Bach, assurément une des œuvres les plus émouvantes du maître, qui fut exécutée à la perfection.

La *Symphonie en ré mineur* de César Franck clôturait le programme, qu'avait inauguré l'ouverture d'*Egmont*. L'introduction lente et sombre, marquant si solidement le motif principal par les violoncelles et les contrebasses, a un peu surpris, moins

assurément par l'œuvre elle-même, très belle et très impressionnante, que par l'effet qu'elle produit à la fin d'un concert déjà substantiel. Mais la seconde partie, qui tient lieu de l'andante et du scherzo classiques, avec son mouvement d'allegretto si séduisant et si doux et ses développements pleins d'originalité et de vivacité, a reconquis le public et l'a mené, très pris, très enthousiaste, au final si rayonnant, si sonore, dont la belle ampleur a triomphalement terminé cette mémorable audition.

M. Marty et son merveilleux orchestre ont droit aux éloges les plus vifs et les plus sincères : on ne peut unir plus d'élégance à plus de force, plus de charme à plus d'entrain.

Et voilà clôturée une très belle série de concerts au cours desquels, avant M. Marty, nous avons applaudi comme capellmeister, — outre le directeur musical de la Société, M. Louis Mortelmans, très en progrès et décidément un excellent chef, — M. Nikisch et M. Weingärtner, et, comme solistes, le pianiste von Dohnanyi, le violoniste Kreisler, M^{me} Hélène Staegemann, cantatrice, et une série d'œuvres intéressantes parfaitement interprétées dont plusieurs étaient entendues pour la première fois en Belgique. Citons, parmi celles-ci, une remarquable *Ouverture symphonique* de Paul Gilson, la pièce symphonique *In de Lente*, de M. H. Willems, primée au concours de composition institué par la Société, et la *Suite dans le style ancien* de M. Jan Blockx, très pure de style en même temps que pittoresque et colorée.

Il y eut, en outre, quatre très belles soirées de musique de chambre, parmi lesquelles il faut tirer hors de pair celles qui ont été remplies par M. Mühlfeld et par la *Société des Instruments à vent*.

Cette brillante saison fait grand honneur à la société que M. Henri Fester continue à présider avec un entier dévouement.

L'influence exercée sur le mouvement musical à Anvers par ce bel exemple de Mécénat collectif s'accroît et est des plus heureuses. La société de l'*Harmonie*, si parfaitement éteinte jadis, fait les plus louables efforts. Certes son orchestre doit encore gagner beaucoup; les répétitions paraissent mesurées un peu chichement; mais la bonne volonté est évidente, le progrès est certain et l'on ne peut que s'en féliciter. A la soirée de l'*Harmonie* de lundi dernier l'orchestre Mengelberg a satisfait les plus difficiles.

Si l'on ajoute que le Théâtre Lyrique flamand continue son œuvre dans un esprit vraiment artistique, quoique avec un orchestre un peu insuffisant; que l'an prochain il disposera d'un nouveau local flambant neuf; qu'enfin, au Conservatoire flamand, où M. Ernest Van Dyck vient d'entrer comme professeur, M. Jan Blockx se donne infiniment de peine pour élever le niveau de l'enseignement et former une pléiade de bons et probes ouvriers d'art, on doit bien augurer du renouveau de la musique à Anvers et se réjouir de ce que peut, dans ce domaine, le concours de toute une population.

R.

LA MUSIQUE A LIÈGE

M. Édouard Brahy.

Un chaleureux succès a salué le nouvel et bel effort, à Liège, d'Édouard Brahy, l'artiste fervent et volontaire qui, l'an dernier, nous avait donné la haute révélation de la *Faust symphonie* de Liszt.

Cette fois, c'est la Symphonie en ut mineur de Beethoven qu'il a érigée devant nous dans un beau style classique, dressant des lignes harmonieuses et des contours purs, tout en laissant au rythme de la pensée sa chaleureuse spontanéité.

Avec une énergie singulièrement persuasive il avait su amener l'orchestre à abandonner une à une les douces et faciles habitudes dès longtemps établies, et obtenir de lui ce rythme impeccable, cette souplesse des nuances qui font la solidité d'une interprétation et sa beauté intime.

Sous cette direction nerveuse et convaincue, les œuvres que M. Brahy aborde vivent de leur vie propre, sans contrainte, sans

hésitation. C'est cet exubérant *Carnaval romain*, de claire limpidité malgré sa folle turbulence; la Bacchanale de *Tannhäuser* en ses rythmes bondissants débordants de vie, et l'apaisement de sa merveilleuse péroration; l'ouverture d'*Euryanthe*, où M. Brahy sait amener les cordes à des sonorités de douceur inaccoutumée; enfin le *Tasse* de Liszt, aux belles oppositions de nuances, et la *Siegfried-Idyll* enveloppée d'une transparente atmosphère de rêve. Évocations toutes intéressantes parce que profondément musicales, toutes puissantes parce qu'ardentes et généreuses.

Miss Izel Amsden, cantatrice américaine au talent un peu jeune encore mais plein de conscience et de promesses, s'est fait applaudir avec beaucoup de sympathie dans l'air du Songe d'*Iphigénie en Tauride*, la *Phydilé* de Duparc et surtout l'air d'Élisabeth de *Tannhäuser*, particulièrement favorable à sa voix de soprano dramatique très chaude et pleine dans le registre élevé.

M. D.

PETITE CHRONIQUE

L'exposition rétrospective de Verheyden, qui a obtenu au Cercle artistique un succès unanime, sera close aujourd'hui. Elle sera transportée la semaine prochaine à Berlin, dans les galeries Cassirer, puis à Dresde et à Leipzig.

Un ensemble de tableaux de M. Franz Courtens succédera, dès demain, à l'œuvre d'Isidore Verheyden dans la grande salle du Cercle artistique.

A propos d'Isidore Verheyden, une nouvelle toute fraîche : deux de ses plus belles toiles, le *Portrait de Constantin Meunier* et le *Goûter*, qui figurèrent à l'Exposition rétrospective de la *Libre Esthétique* et à celle du *Cercle artistique*, viennent d'être acquises par l'État.

Elles étaient toutes deux, et particulièrement la première, convoitées par l'Allemagne. Grâce à l'initiative du directeur général des Beaux-Arts, nous les gardons.

La commune de Schaerbeek qui, à plusieurs reprises, s'est signalée par d'aimables attentions à l'égard des écrivains belges, vient de donner à une voie publique nouvelle le nom de rue Maurice des Ombiaux.

Expositions ouvertes :

MUSÉE MODERNE. — La Société des Beaux-Arts. Exposition Alfred Stevens.

CERCLE ARTISTIQUE. — Exposition Verheyden. — M^{lle} Léo Jo, MM. E. Bastin, F. Beaucq, H. Glansdorff et L. Huygens.

SALLE BOUTE. — Exposition de MM. G. de Biemme, L. Hellembrandt et P. Servais.

A l'Académie royale des Beaux-Arts (141, rue du Midi) sont publiquement exposées soixante-douze reproductions en photogravure des plus célèbres peintures de la National Gallery de Londres, de la collection Grosvenor House, des galeries de Vienne et de Berlin et du musée de l'Ermitage de Saint-Petersbourg : Bordone, Botticelli, Caravaggio, Constable, Alb. Cuyp, G. David, A. Dürer, Francia, J. Fouquet, Fr. Hals, Hogarth, L. de Vinci, Luini, Mainardi, Murillo, P. Potter, N. Poussin, Raphaël, Rembrandt, Reynolds, Rubens, Ruisdael, Ter Borck, Turner, Van Dyck, Van Goyen, Velasquez, Veronèse, Watteau et Ph. Wauvermans.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 heures, à l'Alhambra, concert symphonique sous la direction de M. Ed. Brahy, avec le concours de M^{me} Kleeberg-Samuel.

Mardi prochain, à 1 h. 1/2, audition des élèves de M^{me} Armand-Coppine à l'Alhambra.

Mardi soir, à 8 h. 1/2, la Société de musique ancienne de Bruxelles donnera à la *Scola Musicae* (90, rue Gallait) un concert avec le concours de M. L. David, du théâtre de la Monnaie.

Au programme : Ariosti, Bach, Haendel, Martini, Lulli, Couperin, Milandre, Scarlatti, Daquin, Marais et Rameau.

Mercredi, à 2 h. 1/2, M^{lle} Corinne Coryn, violoniste, donnera, avec le concours de M. Minet, pianiste, un concert dans la grande salle du Conservatoire.

Dimanche prochain, à 3 heures, dans la même salle, séance d'orgue par M. Alphonse Desmet, professeur au Conservatoire.

A l'Université nouvelle, 28, rue de Ruysbroeck. — Samedi 4 mai, à 8 h. 1/2, conférence par M. Jean Hautstont : *La Vie des signes de la notation musicale; la Notation musicale autonome*.

Mardi 7 mai, à 8 h. 1/2, conférence par M. Louis Laloy, docteur ès lettres, directeur du *Mercure musical : la Musique de l'Extrême-Orient* (Cycle des conférences sur *l'Histoire de la Musique*). Audition musicale avec le concours de M^{me} L. Laloy-Babaïan. Au programme : deux *Symphonies javanaises* transcrites pour piano; *Pagodes* de C. Debussy.

Le cercle *Piano et Archels* donnera à Liège, les mercredis 1^{er}, 8 et 13 mai, à 8 heures, ses quatorzième, quinzième et seizième concerts historiques, avec le concours de M. Henrotte, baryton, et de M^{me} Fassin-Vercauteren, cantatrice.

En première audition : le Quintette de Fauré, le Quatuor de Ravel, la Sonate pour piano et violon d'A. Goffin, des mélodies de D. de Séverac, R. de Castéra et M. Jaspar.

Une exposition du Portrait s'ouvrira prochainement, par invitation, à Crefeld. MM. Th. Van Rysselberghe, J. Van den Eeckhoudt et A. Delaunois ont été invités à y prendre part.

De Paris :

Un Salon qui ne manquera pas d'exciter la curiosité, c'est celui qu'ouvriront, du 25 mai au 30 juin, au Palais de Glace (Champs-Élysées) les peintres humoristes avec le concours du journal *le Rire*. Tous les dessinateurs satiriques : Job, Sem, Capiello, Caran d'Ache, Hermann Paul, Léandre, Forain, Willette, Faivre, Truchet, etc., y seront représentés, ainsi que les caricaturistes étrangers notoires. S'adresser pour tous renseignements à M. Valmy-Baysse, secrétaire général, 122, rue Réaumur.

Petites nouvelles musicales :

M. Carré, directeur de l'Opéra-Comique, a inscrit au programme de sa prochaine saison *Guercœur*, drame lyrique de M. Albéric Magnard. Ce dernier met actuellement en musique *Bérénice* de Racine.

Les répétitions d'*Ariane et Barbe-bleue*, interrompues par une indisposition de M^{me} Georgette Leblanc, ont été reprises la semaine dernière et sont poursuivies activement. M. Paul Dukas, que nous avons vu la semaine dernière, se montre enchanté de ses interprètes. La répétition générale aura lieu, sauf imprévu, mardi prochain, et la première représentation vendredi.

A l'Opéra, MM. Messager et Broussan se proposent de monter, entre autres, l'an prochain, le *Prince Igor* de Borodine, *l'Or du Rhin* et le *Crépuscule des dieux* de Wagner, *Hippolyte et Aricie* de Rameau. Ils ont prié M. Vincent d'Indy de présider aux études de ce dernier ouvrage.

M. Maurice Ravel travaille, en collaboration avec M. Franc-Nohain, à une comédie lyrique intitulée *l'Heure espagnole*. Cet ouvrage, en un acte, comporte cinq rôles bouffes. Ses auteurs le destinent à l'Opéra-Comique.

M. D. de Séverac achève une composition symphonique avec chœurs intitulée *la Méditerranée*.

M. Albert Roussel a terminé l'orchestration du *Poème de la Forêt*, symphonie en quatre parties qui décrit les aspects sylvestres aux diverses saisons de l'année. Il a également écrit un cycle de mélodies sur des poèmes d'Henri de Regnier.

M. Pierre Coindreau fera paraître prochainement chez l'éditeur Ponscarne la réduction pour piano à quatre mains de sa *Revue nocturne*, ballade symphonique pour orchestre.

M. Debussy a orchestré deux pièces qu'il avait composées autrefois pour le piano et qui portent, comme un recueil plus récent, le titre : *Estampes*.

Quelques-unes des compositions mentionnées ci-dessus seront exécutées l'hiver prochain aux concerts Chevillard, qui s'installeront dans la nouvelle salle Gaveau, rue de la Boétie.

Les représentations de *Salomé* organisées au Châtelet par MM. G. Astruc et C^{ie} sous le patronage de la Société des grandes auditions de France sont fixées aux 8, 11, 14, 17, 21 et 24 mai. Elles seront dirigées par M. Richard Strauss.

Le prochain spectacle de « l'Œuvre », à Paris, sera d'un intérêt exceptionnel par la diversité des œuvres représentées. Parmi celles-ci, au programme : *la Tragédie florentine*, d'Oscar Wilde; *le Droit au bonheur*, pièce en deux actes de MM. Camille Lemonnier et Pierre Soulaïne; *Philista*, un acte en vers de M. Georges Battanchon.

Pour la distribution de ces pièces, M. Lugné-Poë a réuni des noms qui feront de ce spectacle un événement littéraire des plus importants.

Le festival de musique russe qui aura lieu, comme nous l'avons annoncé, à l'Opéra les 16, 19, 23, 26 et 30 mai retracera en quelque sorte toute l'histoire de la littérature musicale lyrique et symphonique de la Russie.

On y entendra notamment des fragments de *Rousslan et Ludmila* (Glinka), du *Prince Igor* (Borodine), de *Boris Godounow* et de *Khovantschina* (Moussorgski), de *Snegourotchka* (Rimsky-Korsakow), de *William Ratcliff* (C. Cui); les poèmes symphoniques *Sadko* et *la Nuit de Noël* (Rimsky-Korsakow); les symphonies n^{os} II et IV de Tchaïkowsky, n^o I de Borodine, n^o II de Glazounow, n^o II de Scriabine, n^o I de Taneïew; des concertos de Scriabine, Rachmaninoff, Liapounow; les *Chunsons russes* de Liadow.

Les concerts seront dirigés par M. A. Nikisch, à l'exception du quatrième, dirigé par M. Chevillard.

Les œuvres vocales seront interprétées par M^{mes} Litvinne et Zbrouïva, MM. Chaliapine et Smirnow.

Une exposition d'Art belge organisée par la municipalité de Londres a groupé, l'été dernier, environ deux cents tableaux choisis parmi les œuvres les plus significatives des Flandres, depuis le commencement du xv^e siècle. Cet événement a été récemment commémoré par M. Paul Lambotte dans *l'Art flamand et hollandais*. Les trois divisions de l'exposition : primitifs, xvii^e siècle et peintres modernes, sont successivement passées en revue dans cette étude et les principales œuvres reproduites dans une série de belles planches. Dans le même numéro M. Jacques Mesnil a publié une notice sur *Quelques gravures du XV^e siècle*, principalement sur des représentations symboliques de planètes, très goûtées à cette époque.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

ALFRED STEVENS
ET SON ŒUVRE

par

Camille Lemonnier.

Un volume de grand luxe, de format in-folio, contenant 42 planches hors texte, tirées en héliotypie sur presse à bras, d'après les chefs-d'œuvre d'Alfred Stevens actuellement exposés à Bruxelles.

Le texte de Camille Lemonnier est, en même temps qu'une étude approfondie de la personnalité et de l'art d'Alfred Stevens, une reconstitution brillante de la vie artistique et mondaine à Paris sous le second Empire. Ce texte est suivi des « Impressions sur la Peinture » d'Alfred Stevens lui-même.

L'ouvrage est tiré à 350 exemplaires numérotés, reliés en parchemin avec titre et ornementation dessinés par l'artiste Georges Lemmen.

Prix : 80 francs.



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit

ANTÉE

Revue mensuelle de littérature.

Le numéro, 60 centimes. — L'abonnement, 6 francs l'an.

COLLABORATEURS RÉGULIERS

MM. Michel Arnauld, André Gide, Albert Giraud, Laurent Tailhade, Henri Ghéon, Maurice Wilmotte, Remy de Gourmont, Maurice Denis, Jacques-E. Blanche, Jacques Copeau, Lucien Jean, Henri Vandeputte, Joseph Bossi et Eugène Monfort.

ARTHUR HERBERT Ld, éditeurs, Porte Sainte-Catherine. BRUGES

Numéro spécimen envoyé sur commande.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de l'ISLE ADAM, Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50. Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

La Presse Européenne

Coupages de journaux artistiques, commerciaux, politiques et financiers

Bruxelles, 54, rue de Longue-Vie.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Paradoxe sur les Claudines (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Albert Baertsoen, aquafortiste (FRÉDÉRIC COËRS). — L'Art à Paris : *Le Salon des Indépendants* (OCTAVE MAUS). — La Libre Esthétique et la Presse. — Notes de musique : *Le Concert Brahy-Kleeberg* (H. L. B.); *Concert de la Société de Musique ancienne* (CH. V.). — La Musique à Paris : *Concerts de la Société Nationale* (M.-D. CALVOCRESSI). — Nouveaux Concerts de Verviers (J. S.). — Vente de la collection Tavernier. — Petite Chronique.

Paradoxe sur les Claudine.

Cette fois, pour tout de bon, Claudine s'en va. Nous étions accoutumés à ses résurrections. Nous y comptions même un peu, comme nous comptions autrefois sur un nouveau volume, chaque semestre, des *Mille Nuits et une Nuit* que M. Mardrus traduisait pour notre plaisir.

Et quand, pour une raison ou pour une autre, Claudine ne ressuscitait point, nous avions à sa place sa petite

sœur Minne, qui lui ressemblait étrangement, sauf qu'elle était rosse au lieu d'être simple, et habitait auprès des fortifications au lieu d'avoir été élevée à la campagne.

Les égarements de Minne, d'ailleurs, n'étaient point ceux d'une femme qui aime l'aventure, mais au contraire les aventures d'une femme qui aime l'amour et sera par lui fixée. Optimistement, une nuit de volupté lui révèle qu'elle sera heureuse avec son mari; elle ne cherchera donc pas plus loin. Le personnage a fini son rôle.

Mais Claudine, depuis longtemps, avait trouvé celui après lequel on ne recherche plus personne autre. Cette sauvage et cette indépendante n'avait plus ni velléité ni trouble désir. Elle aimait. Rien n'ébranlait sa constance profonde, ni les infidélités d'un mari toujours admiré et respecté, ni ses propres erreurs, d'ailleurs brèves, et — comment dirai-je? — sans gravité puisque... puisque l'attirante Rézi n'était tout de même pas un amant. Tout était donc, en cette existence paisible, enfin semblable au bonheur, lorsque, soudain, Renaud meurt. Oui, Renaud, le Renaud toujours jeune et toujours amoureux des premiers jours, Renaud, surmené, est tout à coup tombé. Il a fallu l'envoyer en toute hâte dans une clinique de sanatorium. On le soigne, on veut le relever. Il est trop tard. La vieillesse, longtemps et si courageusement tenue à distance par sa ténacité d'éternel joli garçon, l'abat enfin, le flétrit sans transition. Et c'est vieillard qu'il revient chez lui mourir, auprès de sa Claudine aimée.

Voilà.

Mais ce n'est pas cette histoire-là qui est racontée

dans la *Retraite sentimentale* (1), elle n'y est que suggérée, indiquée par les péripéties d'une autre histoire : celle de Claudine elle-même, de Claudine qui, comme je l'annonçais tout à l'heure, s'en va définitivement, car elle est vieillie, elle ne veut plus aimer, — puisque Renaud n'est plus là, — que son souvenir, ses bêtes familières, la nature, et attendre ainsi la mort.

Quelle délicieuse figure de femme, au fond, que cette Claudine ! Avec quelle minutieuse attention elle est étudiée, dessinée, creusée ! Jamais la littérature *libertine* n'avait été plus sérieuse, jamais elle n'avait été plus sincère et plus pure d'intentions.

Je ne plaisante aucunement. On a vite fait de séparer, dans ces livres charmants, ce qui a été écrit par concession à l'esprit de scandale de ce qui est dû à l'amour de la vérité et du style. Et même dans les passages les plus scabreux persiste un tel souci de l'exactitude psychologique et de la netteté de l'écriture que, seuls, des esprits malsains ou grincheux sont capables d'y trouver, franchement, un motif d'indignation ou d'effarouchement.

Pour moi, j'ai lu les *Claudine* avec la même admiration esthétique que j'aurais contemplé des esquisses de Fragonard : osées, étourdissantes, légères, et lorsqu'on s'approche, aussi impalpables de matière qu'elles semblent précises dans leurs allusions grivoises, tandis que la littérature libertine proprement dite a quelque chose de lourd dans sa malice et d'informe dans son érotisme dont il n'y a pas un soupçon dans les *Claudine*.

Claudine est le type de la femme naturelle, non pas la femme naturelle telle que la rêvent les écrivains philanthropes à la Rousseau pour qui la nature n'est d'ailleurs que le décor de verdure d'une société nouvelle et suivant leurs vœux plus *logique*, mais la vraie femme naturelle, celle pour qui le but de la vie est de vivre, en amante, puis en mère, sans phrases. Claudine ne cherchera point, pour cela, à s'évader violemment d'une société dont elle est, malgré tout, un individu ; elle se glissera, en douceur et graduellement, hors des villes qu'elle n'aime point vers la campagne, où elle est née et qu'elle adore et où elle pourra, à son aise, chérir les bêtes, les horizons, les arbres, la vie innombrable et secrète des éléments. Elle ne cherchera point (comme la sournoise, débile et perverse Annie, son opposition parfaite) le plaisir dans une perpétuelle et haletante aventure, mais dans l'amour son plus immédiat idéal : le plaisir des sens, la satisfaction d'être plus petite et protégée, l'intimité du foyer, le repos dans la constance.

L'épisode de Rézi n'est qu'un épisode, en effet, dans

(1) COLETTE WILLY. *La Retraite sentimentale*, édition du *Mercur* de France.

son existence et comme le tribut payé, hâtivement, et sans réelle joie, à l'exigante divinité du Caprice. Elle revient ensuite à Renaud, plus fidèle, plus tendre, plus rassise et plus sûre que jamais.

Femme naturelle, à qui n'échappe aucune des subtilités de l'artifice et de la civilisation parce que l'intelligence est toujours naturelle, à quoi qu'elle s'applique et quoi qu'elle prononce, mais qui n'a de réel bonheur que lorsque ses sensations et ses sentiments sont parfaits et complets, parce que le sentiment et la sensation, pour toute vraie femme, ne peuvent être que naturels. Seuls les hommes (et les natures d'hommes chez les femmes) peuvent intervertir, à la suite d'une longue habitude et toujours d'une façon superficielle, les choses de l'intellect et celles du sentiment.

Oui, ce que j'aime le plus dans ces livres aimables, c'est la leçon de justesse qu'ils nous donnent, aimablement. Je ne sais plus qui a dit que les livres de femmes ne nous éclairaient jamais sur les femmes. C'est vrai, mais c'est un peu la faute des hommes. Car leurs livres sur les femmes ne nous présentent pas précisément de femmes telles qu'elles sont, mais telles qu'elles nous émeuvent, ou, si vous préférez, telles que nous les désirons, c'est-à-dire en images de l'idéal. Et les femmes, lorsqu'elles écrivent, malgré toute leur sincérité continuent en faveur et en vue de cet idéal tout masculin.

Mais Claudine n'est pas une femme qui veut plaire à l'homme mais bien une femme qui veut rester elle-même. Elle n'aimera pas la civilisation, mais la nature parce que c'est dans la nature qu'elle se retrouvera le plus pleinement : elle et son plaisir. Elle n'aimera réellement qu'un homme, parce que, faite pour un seul homme, rien n'exigera, *naturellement*, qu'elle soit à un autre. Bien plus, elle l'aimera tant que, lui mort, elle lui restera fidèle, parce qu'il n'est pas dans la nature profonde de la femme de rechercher de nouveau ce qu'elle sent bien qu'elle n'aura pas deux fois, ni de préférer l'inquiétude au repos :

« Je leur appartiens de nouveau (*aux bois*), à présent que leur ombre, leur silence étouffant ou leur murmure de pluie n'inquiète plus celui qui m'y suivait en étranger, vite las, vite angoissé sous leur voûte de feuilles, et qui cherchait l'orée. l'air libre, les horizons balayés de nuages et de vent... Solitaire je les aime. et ils me chérissent solitaire. Pourtant, si l'écho. sur un sol élastique et feutré d'aiguilles de pin rousses, double parfois mon pas, je ne presse pas le mien et je me garde de tourner la tête... peut-être qu'Il est là derrière moi, peut-être qu'Il m'a suivie et que ses bras étendus protègent ma route mal frayée, démêlent les branches.

Ma chère douleur, c'est la tenture sombre et nuancée, le velours sans prix qui double l'intérieur de mon cœur. Des soucis paisibles, des joies sans éclat et quotidiennes s'y brodent, éphémères...

Au tremblement du petit chien blotti contre mes genoux, je m'éveille et sens que j'ai oublié l'heure Il fait nuit, j'ai oublié

l'heure de manger, celle de dormir approche.. Venez, mes bêtes! Venez, petits êtres discrets qui respectez mon songe! Vous avez faim. Venez avec moi vers la lampe qui vous rassure. Nous sommes seuls, à jamais. Venez! Nous laisserons la porte ouverte pour que la nuit puisse entrer, et son parfum de gardénia invisible, — et la chauve-souris qui se suspendra à la mousseline des rideaux, — et le crapaud humble qui se tapira sur le seuil, — et aussi celui qui ne me quitte pas, qui veille sur le reste de ma vie, et pour qui je garde, sans dormir, mes paupières fermées, afin de le mieux voir... »

N'est-ce pas exquis?

FRANCIS DE MIOMANDRE

Albert Baertsoen aquafortiste.

Les longs et lourds crépuscules où s'enferme le sommeil des maisons séculaires, les assoupissements pesants où s'éternisent les petites places désertes, le rêve silencieux des reflets immobiles dans l'eau inviolée des canaux, la sombre prostration des villes déchues abritant, après le faste des siècles morts, d'humbles et simples gens satisfaits de la simplicité de leur vie comme de l'épaisse et massive vieillesse de leurs demeures et trouvant un profond bonheur du regard dans ces teintes taciturnes, ces lignes trapues et endormies, toute cette épaisse mélancolie dont il a si puissamment enveloppé la Flandre qu'il a peinte, toute cette paix inviolable dans laquelle il l'a enveloppée avec des mains si filiales, Baertsoen les a transposées intégralement dans ses eaux fortes, accentuant ainsi la puissance de son art par une concision, une condensation plus saisissantes. Son œil s'est tellement accoutumé à l'âpre et sobre langage des couleurs austères, à scruter passionnément leur presque uniformité et à y discerner, pour en augmenter sa palette d'autant de notes qui feront vibrer à l'unisson notre regard et notre âme, ces heurts de tons éteints qui lui ont suffi pour nous causer de profondes émotions, que dans la monochromie même de l'eau forte il a gardé toute la puissance expressive de sa peinture. Par une utilisation magique merveilleusement consciente de ses ressources si capricieuses, si malaisées à capter, mais dont les effets sont si puissants lorsqu'on est parvenu à les asservir, il y est resté un coloriste aussi éloquent et aussi complet que dans ses tableaux.

Toutes les couleurs graves et fortes des vieilles choses abandonnées aux morsures du temps, les tons assombris et rugueux des murs robustes sertis de massives charpentes, la croûte culottée des antiques badigeons meurtris et gaufrés par les intempéries semblent en effet s'être réunies et synthétisées dans les bruns roussâtres de ses gravures. Par une touche délayée et glissante qui a toute la souplesse, toute la diversité de signification d'une coulée de pâte colorée, il rend tangible, comme par exemple dans le *Défilé à Gand*, l'épaisse lourdeur des eaux apathiques, il dégage la pesante inertie de leurs noirs compacts aux rares luisants gras; d'un trait multiple qui garde sur le papier toute l'âpreté de la morsure de l'eau forte, il souligne tous les stigmates dont le temps a flagellé les demeures; il gondole la ligne des pignons, cisèle les pierres désagrégées, bosselle les multiples petits carreaux éparpillés au milieu des murs sombres, et campe de guingois, solidement, ces *Vieilles maisons zélandaises* qui ont la savoureuse et trapue santé de peuple d'un vieux

loup de mer aux membres gourds et aux traits mal façonnés.

Cette évocation si pieuse du décor des vieilles villes, cette façon de nous rendre sensible la communion si intime du ciel, des pierres et de l'eau, parviennent à faire exhaler aux choses inertes l'écho des vies très primitives et très calmes qui se cloignent farouchement derrière ces murs. Dans ces œuvres où la représentation de la matière inanimée suffit seule à nous révéler la psychologie d'une race, si parfois quelque forme humaine s'aperçoit, elle se confond avec les pierres et nous semble plus anonyme qu'elles.

Nous nous enfonçons complètement dans l'atmosphère de ces eaux fortes, l'influence des vieux murs modèle nos pensées comme si nous étions dans leur voisinage, nous nous sentons apparés à ces ombres affaissées qui longent les murs familiers, et devenus aussi humbles qu'elles. Nos pensées se rembrunissent sous le ciel poissé, oppressant, d'*Audenarde la nuit*, devant cette tour d'église aux noirs étouffants, écrasant la cohue pressée des petites maisons, l'atroupement de ces fenêtres qui nous paraissent évoquer le fanatisme d'une foule du moyen âge. Et ces deux admirables petites œuvres qui représentent un coin de canal, le soir, *Krombomstoot, Amsterdam*, suffisent à nous envelopper d'une heureuse paix, la paix de ces maisons appuyées les unes contre les autres en bonnes et vieilles amies, et resserrées familièrement aux deux côtés de l'étroit canal, autour de cette eau confidente qui répète avec respect leurs pignons à gradins et où l'image du ciel creuse un vide éclair, une immuable et sereine immobilité... Il semble vraiment que l'on soit à cette minute d'attente assoupie qui précède l'arrivée brusque des lampes, à cette minute qui ralentit les gestes et assourdit les voix, et pendant laquelle on croirait que le temps s'est arrêté. On évoque les retours d'humbles gens, confiants en ces fenêtres bosselées en éveil au milieu des murs noirâtres.

FRÉDÉRIC COËRS

L'ART A PARIS

Le Salon des Indépendants.

La Société des Artistes indépendants vient de clôturer sa vingt-troisième exposition. Parmi les cinq à six mille toiles, dessins et sculptures qui la composaient, on rencontra, faut-il le dire? du bon, du médiocre et du pire. Et certes dans des manifestations de ce genre, ouvertes librement à tous, n'est-ce point le bon qui domine. Il n'en faut pas moins louer le principe qui préside aux Salons organisés par la Société. Abolir les jurys, c'est supprimer la source des erreurs et des injustices qui ont entravé maintes carrières d'artistes. Le public est seul juge du mérite des exposants. Il va où le mènent ses préférences, et souvent son goût le dirige bien. S'il s'amuse de la naïveté excessive des uns, de l'excentricité des autres, il apprécie l'effort conscient. L'inquiétude des recherches, l'affirmation d'une personnalité. Il sait que de ce milieu turbulent sont sortis quelques-uns des plus beaux peintres de notre temps : Cross, Signac, Van Rysselberghe, Vuillard, Roussel, Bonnard, Denis, dont la maîtrise est désormais reconnue. Et il espère leur trouver, dans ceux de la génération qui se lève, des émules et des successeurs.

Nous ne songeons pas à analyser ici les œuvres innombrables qui sollicitent l'attention. Mais peut-être n'est-il pas sans intérêt de signaler tout au moins quelques-uns des artistes sur lesquels on peut fonder un légitime espoir. Leur orientation est différente de celle qui guida jusqu'ici la peinture par les voies diverses de l'impressionnisme. A les prendre en bloc, il semble que l'in-

fluence de Cézanne, de Gauguin, de Van Gogh s'est substituée à celle des maîtres que le problème de la lumière sollicita plus particulièrement. Elle est manifeste chez MM. Manguin, Jean Puy, Louis Sue, Alcide Le Beau, Albert Braut, Jules Flandrin, Edmond Lempereur et autres, dont la peinture appuyée, frappée en accords diatoniques sonores, contraste avec les impressions plus sombres, d'un caractère décoratif où la sensibilité l'emporte sur le sentiment de la forme et de la matière, de MM. Laprade, Camoin, Marquet, Dufrenoy, Derain, Friesz, de Vlaminck, Braque, Barbier, etc. Quoi qu'il en soit, la fermentation de l'art actuel est d'un grand intérêt. C'est, de toutes parts, une libération complète des dogmes, un affranchissement des formules qui fait présager des expressions graphiques neuves. Comment ne pas respecter, même lorsque leur sens actuel nous échappe, les investigations d'un Henri Matisse, par exemple, dont les travaux déconcertants sont visiblement inspirés par une inébranlable conviction et dirigés par un labeur opiniâtre?

Des peintres que j'ai cités au début de cet article, seuls les deux premiers, MM. Cross et Signac, ont exposé cette année. Nous avons dit, lors de l'ouverture de leurs expositions particulières à la galerie Bernheim, la grande place qu'ils occupent l'un et l'autre dans l'art d'aujourd'hui. Il faut rapprocher de leurs toiles les lumineux paysages et figures de MM. Valtat, Luce, Lebasque, les dessins de M. Angrand, qui ont la fluidité de ceux de Seurat, les fleurs et les paysages de M^{me} Lucie Cousturier, dont la vision s'affine de plus en plus, les paysages de M. André Wilder, les harmonieuses peintures de M. Charles Guérin, les intérieurs de M. Ottmann. Et l'on ne peut nier, quelque opinion qu'on professe sur l'art volontairement revêche et triste de M. Valloton, le très grand talent avec lequel il trempe dans une mer d'encre ses *Baigneuses*.

Des nouveaux venus : MM. Dorniac, Marinot, André Jolly, M^{lle} Béatrice Duval; des étrangers, parmi lesquels plusieurs femmes heureusement douées : M^{mes} Dannenberg, Stettler, Blum-Lazarus, Erzs Szegfy, Sophie Wolff, Mathilde Vollmoeller, Emma Kopp, Elsa Weise, et MM. Kuhn, Zak, Tarkhoff, Peské, Fornierod, O'Connor, Nonell, Pichot, Roig (ce dernier trop visiblement hanté par Lautrec), complètent, avec quelques-uns de nos compatriotes, le contingent intéressant du Salon.

Les peintres belges qui ont figuré aux indépendants sont M^{mes} Anna de Weert, Jenny Montigny et Paule Deman, MM. Eugène Bock, Barwolf, Jefferys et Mignot, auxquels il faut ajouter ces Belges « adoptifs » : MM. Hazledine, Monks, Paerels et Hall. M. Boch a de l'éclat dans ses impressions algériennes, M. Barwolf de la finesse dans ses aspects de Paris. Les « bannières » de M. Paerels, traitées largement, en tons clairs, ne manquent pas d'agrément. Et M. Hazledine est particulièrement heureux dans son *Hiver à Bruxelles*, d'une impression très fine.

M^{mes} De Weert et Montigny se sont distinguées l'une et l'autre en envoyant au Salon des toiles importantes : la première, un *Matin de la Fête-Dieu* dont la composition et la couleur sont également charmantes, à l'exception toutefois d'une coquille de bannière bleue qui détonne à l'avant-plan; la seconde, une chaude et lumineuse impression d'été, *L'Éteule* (juillet), qui exprime à merveille l'aspect des calmes régions de la Lys célébrées par Emile Claus. Peut-être ces deux œuvres eussent-elles été mieux appréciées à la récente exposition de *Vie et Lumière* que dans les serres du Cours-la-Reine, où la lumière et l'installation ne sont guère favorables à la peinture.

OCTAVE MAUS.

La Libre Esthétique et la Presse.

Voici, pour les intéressés, la liste des principaux articles relatifs au Salon de la *Libre Esthétique*.

PEINTURE ET SCULPTURE

L'Indépendance belge, 4, 16, 20, 23 mars; *le Soir*, 5 mars; *l'Étoile belge*, 4 mars; *le Matin de Bruxelles*, 3, 4 et 7 mars;

la Gazette, 3 et 11 mars; *le Petit Bleu*, 3, 12 et 24 mars; *le Journal de Bruxelles*, 3 mars; *la Chronique*, 3 mars; *le Peuple*, 14 mars; *le XX^e Siècle*, 24 mars; *le Patriote et le National*, 3 et 7 mars; *Het Vlaamsche Gazet*, 2 mars.

De Standaard (Anvers), 10 mars; *la Métropole* (id.), 16 mars; *le Bien Public* (Gand), 8 mars; *l'Express* (Liège), 9 avril; *le Journal de Liège*, 6 mars; *le Journal de Mons*, 6 mars, *la Province* (Mons), 1^{er} mars; *la Gazette de Charleroi*, 5 mars.

La Fédération artistique, 10, 17 et 24 mars; *le Samedi*, 23 et 30 mars; *la Belgique artistique et littéraire*, 1^{er} avril; *la Revue nationale*, 25 mars; *le Petit Messager de Bruxelles*, 24 mars; *la Verveine* (Mons), 17 mars; *l'Avenir* (id.), 8 mars; *la Terre* (id.), 26 mars; *la Fronde* (Liège), 1^{er} avril; *la Tribune artistique* (Gand), mars-avril; *De Distel* (Malines), 31 mars; *le Thyrsé*, avril; *Durendal*, avril; *l'Essor*, avril; *l'Art moderne*, 3 mars et 7 avril.

Le Gil Blas, 7 mars; *le Journal des Débats*, 1^{er} avril; *la Revue de l'Art ancien et moderne*, 31 mars; *le Mercure de France*, 15 avril.

CONCERTS ET CONFÉRENCES

L'Indépendance belge, 7, 14, 22 et 29 mars; *le Journal de Bruxelles*, 15, 22, 18 mars, 5 avril; *le Soir*, 17 mars; *le XX^e Siècle*, 17 mars; *l'Étoile belge*, 6, 14, 21, 28 mars et 3 avril; *le Petit Bleu*, 17 mars.

La Fédération artistique, 17 et 24 mars; *le Samedi*, 9, 16, 24, 30 mars et 6 avril; *la Revue nationale*, 25 mars; *le Petit Messager belge*, 10, 17, 24 mars et 7 avril; *le Guide musical*, 10, 31 mars et 7 avril; *la Verveine* (Mons), 10, 17 et 31 mars; *l'Avenir* (id.), 3 avril; *le Thyrsé*, mars et avril; *la Scolia musica*, mars; *Durendal*, avril; *l'Art moderne*, 10, 17, 24, 31 mars et 7 avril.

NOTES DE MUSIQUE

Le Concert Brahy-Kleeberg.

Le bon chef d'orchestre, c'est l'oiseau rare. Il est de bons musiciens, de bons spécialistes en conduite des chœurs, de bons « défricheurs » d'œuvres nouvelles. Mais le vrai capellmeister symphonique, doué des facultés nécessaires de science, d'assimilation, d'extériorisation, de sûreté et d'autorité, se rencontre si peu souvent qu'il faut considérer avec attention les audacieux nouveaux venus escaladant, la baguette à la main, le tabouret de direction. M. Brahy, que nous avons remarqué déjà à Bruxelles et à Gand, paraît doué de qualités particulières. Sa volonté est nette, sa compréhension intelligente, sa mémoire sûre. Son geste est compréhensif et son autorité très réelle. Malheureusement, la tension de son énergie se manifeste physiquement par une plastique anguleuse, une inélégance raidie de toute sa personne qui impressionne défavorablement, au concert surtout. Cette tension porte en soi son défaut : le manque d'abandon, de libre expansion. Je comparerais volontiers M. Brahy à Weingartner : même volonté surtendue d'asservir l'orchestre à la personnalité du chef, et d'en exprimer toute la force d'émotion. Bien entendu, Weingartner possède l'expérience que l'âge de M. Brahy ne lui a pas permis encore d'acquérir; de plus, Weingartner brille par cette qualité si admirable des chefs allemands qui semblent « brasser » les sonorités instrumentales sans noyer le détail, — alors que nos chefs dissèquent.

La Cinquième Symphonie de Beethoven fut claire et soignée. On a remarqué la brièveté des points d'orgue de *l'allegro con brio*, la demi-lenteur du *scherzo*, le rythme du *finale*. La *Bachanale* du Tannhäuser et l'ouverture du Carnaval romain étaient les exécutions les plus personnelles, du point de vue de la couleur et du mouvement. Peut-être l'avenir de M. Brahy est-il dans la direction théâtrale. Voici M. Rasse qui nous quitte. Pourquoi ne briguerait-il pas sa succession ?

M^{me} Kleeberg-Samuel a joué le Concerto de Schumann. La

charmante artiste a pénétré mieux que toute autre cette œuvre si particulière dans l'histoire du piano concertant. Dans la compréhension de M^{me} Kleeberg, ce Concerto n'est pas une page d'éclat. Comme toutes les productions de Schumann, c'est de la « musique d'aveux » (1). Combien son jeu est plus pénétrant et plus musical que d'autres interprétations grossières ou banales ! Le Schumann de M^{me} Kleeberg a les pudeurs et les délicatesses qui sensibilisaient l'âme du poète de Zwickau ; il reflète le charme élégant du mélancolique rêveur auquel seul un musicologue français accordait récemment le brevet de sincérité intégrale ! Ce n'est plus du concerto, parce que ce n'est ni la tyrannie du soliste, ni l'écrasement de l'orchestre. Celui-ci a son rôle : soutien plein de goût. Au piano, le poète livre ses confidences. La cadence, si maladroitement comprise par certains virtuoses, prend sous les doigts de M^{me} Kleeberg la signification tendrement émue d'un épisode sentimental ; la coda devient légère, éclaircie, comme si le musicien voulait éloigner la tristesse de l'*intermezzo* par un jeu gracieux portant en soi des consolations enjouées. M^{me} Kleeberg a été récompensée de la valeur de son art par un succès enthousiaste trop souvent réservé aux plus méprisables et stériles acrobaties.

H. L. B.

Concert de la Société de musique ancienne.

Connaissez-vous la *Société de musique ancienne de Bruxelles* ? Existe-t-elle depuis longtemps ? A-t-elle déjà antérieurement donné des preuves de son activité ? Ou bien vient-elle de se fonder, et la séance qu'elle donnait cette semaine à la *Scola musica* était-elle la première manifestation publique de son existence ? Quoi qu'il en soit, cette association qui comprend trois personnes, M^{me} Tiny Béon, organiste et claveciniste, M. Van Hout, violoniste d'amour et M. Delfosse, violoniste de gambe, est une exquisite petite plante qui mérite d'être cultivée, afin qu'elle continue à s'épanouir en fleurs aussi ravissantes que celles dont le parfum a embaumé, mardi, la salle des concerts de la *Scola*.

Fleurs bien différentes les unes des autres, mais cependant unies par un lien de famille commune : l'époque à laquelle leur semence s'est pour la première fois répandue dans le monde, à savoir : la fin du XVII^e siècle et le XVIII^e siècle ; fleurs nées en Italie, en Allemagne, en France surtout. Les effeuiller toutes serait trop long, et, d'ailleurs, leur parfum, trop enivrant finirait par nous allanguir en d'ineffables délices, et par nous enlever ainsi la possibilité de les décrire. Contentons-nous donc de parler des plus belles : parmi celles-ci, notons un *Prélude* de Bach pour orgue, que M^{me} Béon peut-être le tort de jouer avec le registre de l'expression, ce qui accentua son parfum d'une manière exagérée et affecta sa corolle de certains plis qui lui enlevèrent un peu de sa fraîcheur et de son austérité. Mais, par contre, comme elle fit admirablement valoir le *Noël* de d'Aquin, parler de pâquerettes aux nuances variées, qui hument le plein air et observent le ciel bleu pour en voir descendre les anges qui doivent assister à la Nativité ! La *suite* en *si* mineur, de Marais, harmonisée avec un goût parfait par M. Alexandre Béon, et jouée par M. Delfosse à la viole de gambe, avec accompagnement d'orgue pour les mouvements lents et de clavecin pour les mouvements vifs, est, elle aussi, un merveilleux parlerre, digne à tous égards de ceux que cultiva, à la même époque, Couperin le Grand. Il y règne, du début à la fin, une atmosphère de gravité et de tendresse que des titres, tels que *le Marcuil* et *la Verrière*, appliqués, selon l'usage du temps, à l'allemande et à la sarabande, ne parviennent pas à affadir...

La Livri et *le Vésinet*, de Rameau, joués en trio par MM. Van Hout et Delfosse et par M^{me} Béon, montrèrent le génie inventif de ce maître trop oublié dont, heureusement, des hommes de premier ordre s'occupent actuellement à faire revivre l'œuvre, floraison magnifique de la culture musicale française.

Il est presque superflu de dire ici que M^{me} Béon — tout le temps sur la brèche — et MM. Van Hout et Delfosse se montrèrent artistes impeccables dans leurs exécutions.

(1) Camille Mauclair.

M. David, du théâtre de la Monnaie, prêtait son concours à la séance : il chanta, avec beaucoup de délicatesse, quelques *Bergerettes* du XVIII^e siècle, fleurs mignonnes aux senteurs artificielles, expressives, d'une sensualité à fleur de peau parfois très polissonne. Il est à souhaiter que la *Société de musique ancienne* continue son œuvre de propagande en faveur des belles œuvres du passé et qu'elle donne désormais des séances régulières. Il y a beaucoup à faire pour elle, et, composée comme elle l'est, elle est fort bien armée pour accomplir son but. Ne pourrait-elle, d'autre part, servir de noyau pour la formation et le développement d'un groupe vocal « a capella », qui ferait connaître au public bruxellois les œuvres polyphoniques innombrables et admirables nées dans l'Europe entière, en grande partie sous l'impulsion de l'école néerlandaise, à partir du XIV^e siècle ?

Nous sommes arrivés à l'époque de l'année où ont lieu les auditions d'élèves des professeurs de chant et de déclamation lyrique. Mardi, c'était la vaillante M^{me} Armand-Coppine qui faisait exécuter, à l'Alhambra, diverses scènes d'opéras et qui faisait valoir ainsi les mérites de son enseignement scrupuleux. Jeudi, c'était M^{me} Van den Berghe, qui, à la Salle Ravenstein, faisait entendre ses jeunes élèves dans son répertoire très éclectique, allant des romances de M. Silver (?) à une cantate de M. Vincent d'Indy, *Sainte Marie-Madeleine* (chœur de femmes avec accompagnement de piano et harmonium, op. 23), œuvre de jeunesse encore très imprégnée des influences ambiantes contemporaines, mais déjà dégagée de leurs impuretés et délicatement effleurée par cet esprit frankiste qui va désormais montrer à l'auteur de *Wallenstein* la vraie voie à suivre.

GIL. V.

LA MUSIQUE A PARIS

Concerts de la Société Nationale.

A l'avant-dernier concert furent représentés tous les degrés de style et de facture, depuis le pire jusqu'au plus admirable. J'ai le regret de constater, par exemple, que la naïveté poussée jusqu'à la dernière limite est le seul prétexte qui puisse valoir quelque indulgence à l'involontairement comique ballade à cinq voix de M. Louis de Crèveœur intitulée *la Tendre famille*, et dont les interprètes excellents furent MM. Deraines, Terisse, Dumas, M^{lle} Lucy Bauer à la prenante voix et M^{lle} Magdeleine Tripet (qui se présente comme cantatrice après avoir mérité déjà tous nos éloges pour sa façon de jouer du piano).

Une *Suite pour piano et violon* de M. Canteloup de Malaret atteste des qualités d'invention musicale d'un bien meilleur aloi. On y observe de consciencieuses recherches sonores, quelques trouvailles et des moments de franche émotion. A côté de cela il faut reconnaître que les développements sont malhabiles et excessifs, parfois anodins et même pauvres. Ce n'est pas encore une œuvre complète, mais c'est une très intéressante promesse. M. de Malaret est un musicien. Bonne présentation de sa *Suite* par M^{lle} Marthe Dron et M. A. Parent.

Les deux premiers mouvements (tout au moins) du deuxième Quatuor à cordes de M. Edmond Malherbe m'ont paru remplis des plus louables qualités. L'auteur a une connaissance parfaite de l'écriture pour quatre instruments à archets, et la sonorité de son œuvre n'est jamais terne ni lourde. Les développements, surtout ceux du morceau initial, sont intéressants et assez expressifs. Le troisième et dernier mouvement m'a paru encombré de vaines polyphonies, et très inférieur aux précédents. A tout prendre, la forme de ce Quatuor ne semble pas lâchée du tout, quoiqu'il soit assez difficile de la saisir exactement à l'audition, — peut-être tout simplement à cause de cette insolite division en trois parties. Le Quatuor Parent exécuta très remarquablement l'œuvre de M. Malherbe.

Cinq pièces de piano de M. Florent Schmitt attestèrent, à des degrés divers, les très précieuses et très complètes qualités du

compositeur. Le *Chant de l'Anio* se recommande par sa belle écriture nourrie, ingénieuse, spontanée. *Cloître* et *Laz* sont d'un sentiment discret moins rapidement communicable, mais dont l'intensité devient infiniment sensible quand on se familiarise avec l'œuvre : il me souvient déjà d'avoir été profondément ému par certaines compositions de M. Schmitt qui, à la première audition, m'avaient médiocrement impressionné. *Brises* est une ravissante petite esquisse pleine de verve et de poésie, avec des coins quasi-francistes. Mais c'est surtout *Lucioles* qui conquiert l'auditoire entier, grâce à une richesse d'invention et de réalisation vraiment prodigieuse. M^{lle} Dron, applaudie et rappelée sans fin, aurait satisfait, je pense, tout le public si elle avait accordé le *bis* réclamé.

Le programme se complétait par trois mélodies, déjà connues et appréciées, de M. Ch. Bordes. M^{lle} Alice Villot me plut beaucoup : sa voix est agréable, son style simple, son articulation nette.

* * *

A mon grand regret je n'avais pu assister à la séance précédente. Un charitable ami me communique quelques notes que je résume ici, afin que les lecteurs de *L'Art moderne* connaissent exactement l'ensemble des nouveautés offertes durant cette saison :

Sonate (piano et violon) de M. Bertelin : très honorable, très bien exécutée par MM. Maurice Dumesnil et Enesco. *Petits métiers campagnards* de M. Quillon : d'une simplicité un peu pauvre ; l'interprétation de M^{lle} Lasne est consciencieuse. Les *Heures dolentes* de M. Gabriel Dupont, que M. Dumesnil avait déjà exécutées ailleurs avec le plus vif succès, sont très applaudies, l'œuvre et intéressante, sincère, d'un style un peu mixte parfois, mais expressive, pittoresque ou sentimentale. M. Dumesnil la joue avec intelligence et chaleur. Le Quintette de Castillon est aussi fort bien présenté par M^{lle} Germain Revel, pianiste excellente qu'on souhaite entendre quelque jour prochain dans des soli, MM. Lefeuvre, Luzzèna de la Haulle et Séau.

* * *

Le concert d'orchestre du 20 avril fut, comme d'ordinaire, copieux. Le principal attrait du programme consistait dans une nouvelle œuvre symphonique de M. Vincent d'Indy : *Souvenirs*, dont le thème principal est celui de « la bien-aimée » du *Poème des Montagnes*. C'est une pièce de structure assez complexe mais fort claire, réalisée avec la maîtrise habituelle de l'auteur et d'un sentiment très intense et communicatif, qui prendra rang parmi les plus belles partitions de l'auteur de *Fervaal*. Exécutée avec beaucoup d'expression par l'orchestre sous la direction du compositeur, elle fut acclamée avec enthousiasme.

Parmi les numéros les plus intéressants du programme, je citerai ensuite un *Crépuscule provincial* de M. Raymond Bonheur, page assez curieuse, écrite avec finesse, et dont le début, alerte et spirituel, frappe particulièrement ; puis, deux *Poèmes chantés* de M. Samazeuilh, qui sont d'une facture agréable. M^{me} Jeanne Raunay, qui les chanta, fut très applaudie.

Une pièce pour voix et orchestre de M. Poueigh, *Dentellière de Rêve*, témoigne de quelques qualités, mais on peut reprocher à la musique de ne pas évoquer les mêmes impressions que le texte : les rythmes en sont un peu secs et précis alors même que le poème parle du « mystère des pays bleus » ou de « l'impalpable essor » des songes.

J'ai été un peu déçu par certaines œuvres d'auteurs de qui d'autres compositions m'avaient intéressé : ainsi M. Albert Groz, avec sa réalisation musicale du *Cantique de Saint-François d'Assise*, m'a paru bien loin du véritable esprit de cette page si splendidement poétique ; je n'ai pas compris grand'chose au Concerto de violon de M. Huré, et tout en reconnaissant quelque jolie couleur au début de l'*Andante* détaché d'une Symphonie de M. Le Flem, je n'aimai guère les développements un peu maigres, un peu maladroits qui suivirent. Et cependant, je le répète, ces trois jeunes musiciens ont fait preuve ailleurs de qualités sensibles.

La séance s'acheva par une *Danse de Salomé* de M. Marcel Pollet, danse dont le caractère « lascif et pervers » manque, je crois bien, d'envergure.

M.-D. CALVOCORESSI

P. S. — Avant son habituel concert d'orchestre, la Société avait donné une « lecture » d'œuvres orchestrales que, pour des raisons diverses, on ne put faire figurer au programme de la séance publique. Les différentes compositions exécutées à cette lecture offraient un intérêt assez médiocre, sauf une *Nuit orientale* de M. Grassi. M. Grassi est un jeune compositeur d'origine extrême-orientale qui s'applique à exploiter dans sa musique les thèmes de son pays et à reproduire par des combinaisons de timbres orchestraux les sonorités particulières des instruments de là-bas. La tentative en elle-même est extrêmement intéressante, et la première réalisation que nous offre de son idée M. Grassi atteste, en même temps qu'un sentiment musical d'excellent aloi, de sérieuses qualités techniques. C'est une charmante chose que cette *Nuit orientale*, et je ne doute pas qu'à une exécution publique le succès en eût été complet.

Nouveaux concerts de Verviers.

La dernière de ces solennités artistiques eut lieu le 17 courant devant une salle archi-bondée, vivement sollicitée par l'intérêt tout spécial que présentait le programme, presque absolument local tant comme œuvres que comme solistes.

Les œuvres, c'était notamment la très captivante Symphonie de Louis Kefer, exécutée avec infiniment de brio et de conviction par son brillant orchestre ; puis un Concerto rhapsodique pour violon, sorti tout récemment de la plume d'Albert Dupuis et qui est de facture originale et primesautière ; puis encore de jolies mélodies de Lekeu, Jean Kefer, etc. A côté de ces pages intéressantes, citons le *Chœur des Saisons*, si frais, si inspiré, si pittoresque de Léon Dubois, chanté avec goût par deux cents élèves de l'École de Musique.

Les solistes, c'étaient M^{lle} Delfortrie et le violoniste Édouard Deru. Bruxelles ayant maintenant l'occasion d'apprécier le talent réel de ces deux artistes méritants et consciencieux, il serait superflu d'en faire ici l'éloge. M^{lle} Delfortrie a dit avec un goût exquis les mélodies de J. Kefer et Lekeu, ainsi que l'air de Suzanne de Paladilhe.

Quant à Deru, excellente et remarquable à tous points de vue fut son interprétation — créatrice — de l'œuvre de Dupuis et des diverses autres inscrites au programme.

Il m'est impossible de terminer ce rapide compte rendu sans faire allusion à la double manifestation dont Louis Kefer fut le héros et dont il a le droit d'être fier. L'orchestre, d'abord, lui témoigna sa sympathie profonde par la remise d'une palme qui lui fut offerte par M. M. Jodin, un de nos artistes les plus remarquables à tous égards. Puis les délégués des membres protecteurs des Nouveaux Concerts s'en vinrent, nombreux, dire à notre ami, par l'organe de M. Edouard Peltzer de Clermont, les regrets qu'inspire à tous les amis de l'art musical la détermination de Kefer de prendre sa retraite. A l'excellente allocution de l'honorable sénateur, soulignée par d'unanimes et enthousiastes applaudissements, M. J. Kefer répondit en quelques mots émouvants où s'affirmèrent de nouveau la noblesse de caractère, la hauteur de vues, la haute intelligence artistique, la correction, la dignité et le dévouement de celui qui a créé l'École de Musique de Verviers et l'a placée au premier rang des institutions similaires.

J. S.

Vente de la collection Tavernier.

C'est Fantin-Latour qui eut les honneurs de cette vente, faite le 15 avril à l'hôtel Drouot. Une de ses natures-mortes, *les Roses*, atteignit 12,200 francs ; *le Repos dans le Parc*, 9,500 francs. D'autres toiles du même peintre : *Bouquet de jardin*, *Tulipes et fruits*, *Jacinthes et fruits*, furent respectivement adjudgées 8,900, 5,800 et 5,400 francs.

Deux paysages de Claude Monet : *Vétheuil (effet du matin)* et *Falaises à Pourville*, montèrent à 11,100 et 10,100 francs. Des Sisley : *La Seine à Argenteuil*, *le Grand Pont de Moret*, *la Crue du Loing*, *l'Automne à Moret*, *Un tournant du Loing*, *Moret au printemps*, furent vendus 8,120, 6,200, 6,300, 6,000, 4,700 et 2,800 francs, tandis que Jongkind (*Quai d'embarquement à Honfleur*, *Canal de l'Ourcq*, *Canal à Bruxelles*), réalisait 8,800, 4,600 et 2,850 francs.

Les Pissarro furent moins disputés. On adjugea *la Récolte des pommes de terre* à 1,800 francs, *l'Avant-Port de Dieppe* à 1,700, *le Pont-Neuf* à 1,500 francs.

Un Vuillard, *la Dame à l'écharpe rose*, fut poussé à 2,600 fr. ; un autre, *la Dame au grand chapeau* à 2,555 ; *Sur le sofa* à 1,050 francs.

Citons encore : Courbet, *le Cerf aux écoutes*, 1,700 ; Daumier, *Salle des Pas-Perdus*, 1,400 ; Carrière, *l'Enfant à la jupe*, 2,420 ; Boudin, *Sortie de la jetée du Havre*, 2,300 ; du même, *la Frégate blanche*, 1,500 francs.

Enfin, voici les prix des aquarelles, dessins et pastels : Daumier, *la Chanson à boire*, 6,400 ; *Avocats et juges avant l'audience*, 3,400 ; *la Plaidoirie*, 2,300 ; *le Plaideur mécontent*, 2,250. — Degas, *Danseuses en jupes mauves*, 8,100 ; *Après le bain*, 4,900 francs. — Jongkind, *Rotterdam*, 1,200 francs.

PETITE CHRONIQUE

Une exposition des œuvres de M. Franz Courtens est ouverte depuis mardi dernier au Cercle artistique et littéraire. Elle durera jusqu'au 14 mai.

M^{me} de Roode-Heyermans, MM. Jules Du Jardin, Jozef Middelcer et Albert Sohie exposent leurs dernières œuvres en la Salle Boute, 134, rue Royale, du samedi 4 mai au lundi 13 mai inclus.

La clôture de l'exposition Stevens est irrévocablement fixée au dimanche 12 mai, à 5 heures.

C'est le 9 juin prochain, à midi, que s'ouvrira à Namur l'exposition internationale et triennale des Beaux-arts organisée par le Cercle artistique de cette ville sous les auspices de l'Etat, de la Province et de la Ville. La réception des œuvres aura lieu du 10 au 20 mai. S'adresser pour tous renseignements à M. Jules Trepagne, secrétaire des expositions des Beaux-arts, à Namur.

M. F. Rasse, second chef d'orchestre au théâtre de la Monnaie et compositeur de mérite, est nommé premier chef d'orchestre au théâtre du Capitole, à Toulouse.

Rappelons que les deux représentations extraordinaires de *Tristan et Isolde* que nous avons annoncées auront lieu, sous la direction de M. Félix Mottl, les samedi 11 et lundi 13 mai au Théâtre de la Monnaie, avec le concours de M^{mes} Wittich et Prcuze-Matzenauer, de MM. Burrian, Leydstrom et Bender.

Le grand concert symphonique, avec les chœurs de l'orchestre de la Monnaie, que dirigera M. Félix Mottl, reste fixé à dimanche prochain.

M. Marcel Angenot fera mercredi prochain, à 8 heures du soir, une conférence sur Verlaine à l'Ecole de musique et déclamation d'Ixelles. Récitation par M^{lle} Dubreucq, professeur à l'Ecole.

De Paris :

La mise en scène d'*Ariane et Barbe-Bleue* n'étant pas entièrement mise au point, la direction de l'Opéra-Comique a remis à mardi prochain la répétition générale du conte musical de MM. Paul Dukas et Maurice Maeterlinck. La première représentation est fixée à vendredi. D'après ce qui nous est rapporté, l'interprétation de l'ouvrage est absolument remarquable et l'orchestre, sous la direction de M. Ruhlman, se montre excellent.

La direction du théâtre de la Monnaie s'est assuré le droit de représenter *Ariane et Barbe-Bleue* l'hiver prochain.

Les quatre séances de sonates données par MM. E. Ysaye et R. Pugno à la salle Pleyel sont, tous les ans, l'un des événements musicaux de la saison. Elles auront lieu, cette année, les mardi 7, vendredi 10, lundi 13 et mercredi 15 mai, la première et la troisième à 4 heures, la deuxième et la quatrième à 9 heures du soir.

Au programme du 7 : Sonates en *mi* (n° 3) de Bach, en *si bémol* (n° 34) de Mozart, et Sonate de Franck. Les trois autres concerts embrasseront le cycle complet des Sonates de Beethoven pour piano et violon. C'est, comme d'habitude, M. A. Dandelot, 83, rue d'Amsterdam, qui organise ces séances de grande attraction.

M^{lle} Elizabeth Delhez donnera mardi prochain, à 9 heures, salle Berlioz (55, rue de Clichy), un concert dont le très beau programme porte la Sonate de Franck (MM. A. Parent et R. Vinès, des pièces pour piano de Balakirev, Ravel, Liapounow, des mélodies de Schubert, Borodine, Moussorgsky, Rimsky-Korsakow. Debussy, de Bréville, Roussel, de Séverac, F. Schmitt, Ravel (*Sainte*, première audition), Huberti, Gilson et Wallner.

Le lendemain, mercredi, à 9 heures, à la salle Erard, concert de M^{me} Clotilde Kleeberg-Samuel consacré à Schumann.

Chapitre des monuments :

Un comité vient de se constituer pour ériger au statuaire Falguière un monument à Toulouse, sa ville natale.

D'autre part, il est question d'élever à Rome un monument à la mémoire de Palestrina, dont les œuvres ont trouvé parmi nos contemporains une faveur grandissante. Un comité international est en formation sous la présidence du prince L. Barberini.

Enfin, on projette d'élever à Paris un monument à Garibaldi. La Ligue franco-italienne a pris l'initiative de cet hommage au grand patriote et compte ouvrir un concours international en vue de sa réalisation.

Sait-on, dit le *Gil Blas*, que dans la cour d'honneur de Versailles, les statues des grands généraux et maréchaux de la Révolution et de l'Empire sont presque toutes « truquées ? » Lorsque Louis Philippe eut décidé de dédier Versailles « à toutes les gloires de la France », il s'en alla visiter le dépôt des marbres, espérant y trouver quelques statues de guerriers illustres, propres à figurer dans la cour du Palais. Or, il n'y trouva que les statues des généraux Colbert, Despagnes, Roussel, commandées par Napoléon I^{er}. Le roi trouva que les uniformes étaient très bien, mais que les personnages n'étaient pas suffisamment célèbres, c'est pourquoi — il faut de l'économie en tout — il acheta à bas prix tout le stock des généraux, moins les têtes. On éleva sur des socles les statues ainsi décapitées, et l'on commanda, d'autre part, les têtes de Masséna, Lannes, Jourdan, etc. Il ne restait plus qu'à raccorder ces têtes aux troncs et à écrire sur le socle de chaque statue : « A l'illustre général, etc... » Ce que l'on fit. Et voilà comment Versailles a des statues truquées.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

ALFRED STEVENS
ET SON ŒUVRE

par

Camille Lemonnier.

Un volume de grand luxe, de format in-folio, contenant 42 planches hors texte, tirées en héliotypie sur presse à bras, d'après les chefs-d'œuvre d'Alfred Stevens actuellement exposés à Bruxelles.

Le texte de Camille Lemonnier est, en même temps qu'une étude approfondie de la personnalité et de l'art d'Alfred Stevens, une reconstitution brillante de sa vie artistique et mondaine à Paris sous le second Empire. Ce texte est suivi des « Impressions sur la Peinture » d'Alfred Stevens lui-même.

L'ouvrage est tiré à 350 exemplaires numérotés, reliés en parchemin avec titre et ornementation dessinés par l'artiste Georges Lemmen.

Prix : 80 francs.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n ^o	0,25	Le n ^o	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

ANTÉE

Revue mensuelle de littérature.

Le numéro, 60 centimes. — L'abonnement, 6 francs l'an.

COLLABORATEURS RÉGULIERS

MM. Michel Arnauld, André Gide, Albert Giraud, Laurent Tailhade, Henri Ghéon, Maurice Wilmette, Remy de Gourmont, Maurice Denis, Jacques-E. Blanche, Jacques Copeau, Lucien Jean, Henri Vandeputte, Joseph Bossi et Eugène Monfort.

ARTHUR HERBERT Ld, éditeurs, Porte Sainte-Catherine. BRUGES.

Numéro spécimen envoyé sur commande.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de L'ISLE ADAM, Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an ; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Hærtel, Bruxelles.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25 ; étranger, 1 fr. 50.
Abonnement annuel : France, 25 francs ; étranger, 30 francs.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

La Presse Européenne

Coupures de journaux artistiques, commerciaux, politiques et financiers

Bruxelles, 54, rue de Longue-Vie.

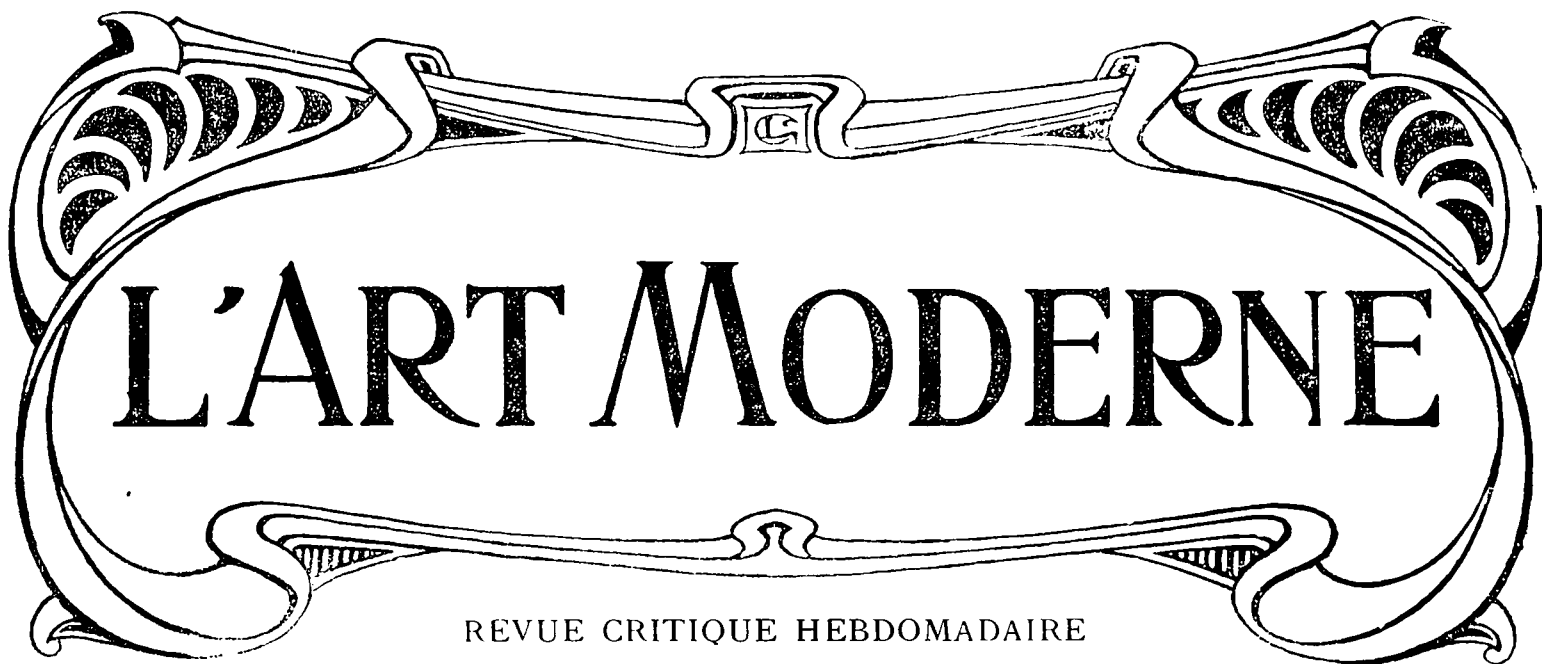
DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Ariane et Barbe-Bleue (OCTAVE MAUS). — Armand Rassenfosse : *A propos de l'Exposition de ses œuvres au Cercle Athlétique de Liège* (FRÉDÉRIC COËRS). — Poèmes d'ici et d'ailleurs (FRANCIS DE MIOMANDRE). — La Musique à Paris : « *Salomé* » (O. M.). — Le Ministère des Sciences et des Arts. — Vente de l'atelier Thaulow. — Nécrologie : *Frédéric Régamey*. — Accusés de réception. — Petite Chronique.

Ariane et Barbe-Bleue ⁽¹⁾

C'est une œuvre de pure beauté, de poésie émouvante et de philosophie un peu amère. Si Maurice Maeterlinck avait vécu au XVIII^e siècle, il l'eût baptisée *Ariane ou l'Inutile délivrance*. La moralité de son conte chimérique est que l'humanité préfère son erreur à la vérité, les ténèbres dans lesquelles elle trouve un bonheur médiocre à la lumière qui l'éblouit. On lui montre la vérité : elle s'enferme dans le mensonge. Et l'admirable

(1) Conte en trois actes de MAURICE MAETERLINCK, musique de PAUL DUKAS, représenté pour la première fois le 10 mai 1907 à l'Opéra-Comique de Paris.

geste d'Ariane, qui ouvre, victorieuse, les portes du caveau où sommeillent les pâles épouses de Barbe-Bleue, demeure vain. Elle a tenté d'éveiller leur conscience. Elle a, pour les sauver, bravé la colère redoutable du maître et pénétré au plus profond des souterrains du sombre château baigné par la mer. Elle les a ramenées par des chemins fleuris à l'éclat du jour, elle leur a dévoilé leur beauté, elle les a parées pour la vie. Toutes, indistinctement, refusent de la suivre lorsqu'elle quitte l'odieux séjour. L'esclavage auquel elles sont asservies leur paraît plus précieux que la liberté qu'elles ignorent. Et malgré les instances d'Ariane, la guirlande de vos corps souples, ô Bellangère, Ygraine, Mélisande, Sélysette, Alladine, enlace (est-ce pitié, terreur, amour?) l'herculéenne stature de votre seigneur blessé, mis hors de combat par les serfs révoltés, arraché à leur fureur meurtrière par la sublime libératrice.

Ah! le joli conte féerique, si clair en son symbolisme transparent, si éloquent par les idées qu'il soulève, si touchant dans son cadre de légende puérile et dans ses couleurs de vitrail! *Pelléas et Mélisande* a plus d'humanité, sans doute, et, dans l'affabulation, plus de force émotive. Mais par le charme ingénu des épisodes, par la noblesse austère du sujet, par l'aristocratie de la pensée et la pureté de la forme, les deux œuvres se valent. Elles ont jailli de la même source poétique, pour la plus grande joie des artistes.

Ici, il n'y a, à la vérité, qu'un seul rôle, mais il est d'une surprenante beauté. Ariane est enivrée de lumière. Elle la célèbre en strophes enflammées. Elle veut en inonder tout ce qui l'environne, faire irradier

ses rayons autour d'elle. Chacune de ses pensées, chacun de ses actes ramènent et précisent le symbole, qui semble être celui de la conscience humaine en conflit avec la bassesse de nos instincts. Lorsque s'ouvre sur des cataractes d'énormes diamants déferlant en flots étincelants la sixième porte du fabuleux trésor nuptial, elle s'écrie dans un merveilleux élan : « O mes clairs diamants ! Je ne vous cherchais pas, mais je vous salue sur ma route ! Immortelle rosée de lumière ! Ruissellez sur mes mains, illuminez mes bras, éblouissez ma chair ! Vous êtes purs, infatigables, vous ne mourrez jamais. Et ce qui s'agite en vos feux, comme un peuple d'esprits qui sème des étoiles, c'est la passion de la clarté qui a tout pénétré, ne se repose pas et n'a plus rien à vaincre qu'elle-même. Pleuvez, pleuvez encore, entrailles de l'été, exploits de la lumière et conscience innombrable des flammes ! Vous blesserez mes yeux sans lasser mes regards !

Tout le poème, — car de quel autre nom baptiser un drame en prose qui s'élève à un pareil lyrisme, — est dominé par cette noble figure. Les autres protagonistes de l'action : la Nourrice (qui semble personnifier l'humanité moyenne), Barbe-Bleue et ses victimes résignées, la Foule anonyme des paysans, en qui résident la justice et la morale courantes, ne servent qu'à expliquer et à accentuer le rôle d'Ariane auquel ils s'opposent. Et c'est miracle d'avoir pu, sans intrigue et sans péripéties dramatiques, par le seul prestige d'une fiction poétique réduite à l'unique concept de la libération, bâtir une œuvre dont l'intérêt, le charme, l'émotion ne faiblissent pas un instant.

Ariane et Barbe-Bleue a été spécialement écrit pour être mis en musique, tandis que *Pelléas et Mélisande* était destiné, dans la pensée de Maurice Maeterlinck, au théâtre de drame. De là, — et de la diversité du tempérament musical des deux compositeurs, — les différences radicales qui séparent, dans leur conception et dans leur réalisation, la partition de M. Paul Dukas de celle de M. Debussy. Celui-ci a enveloppé le drame d'une atmosphère sonore en modelant la déclamation sur le dialogue, en laissant le plus souvent à découvert le texte littéraire, en contraignant l'orchestre à n'exprimer que l'intimité des sentiments confusément éprouvés, au plus profond de leur conscience, par les personnages. Au contraire, M. Dukas, tout en serrant de près le poème, donne à la musique un rôle prépondérant. Il est symphoniste, descriptif, fastueux. Son orchestre se fait, comme dans les drames lyriques de Wagner, de Vincent d'Indy, de Richard Strauss, le protagoniste principal de l'action, selon l'exacte définition de M. Laloy. Tout chante, les voix et les instruments, associés dans un ensemble homogène. Au lieu d'exprimer le lyrisme du poète et son caractère légendaire par des nuances assourdies, par des dessins

estompés dont l'imprécision semblait une nécessité imposée par le texte, M. Dukas se sert de rythmes définis, de phrases musclées, de mélodies nettement formulées. Et par des voies différentes, il arrive au même but. Sa traduction musicale d'*Ariane et Barbe-Bleue* est aussi fidèle que celle de *Pelléas et Mélisande* par M. Debussy. A côté de ce chef-d'œuvre se dresse désormais un autre chef-d'œuvre. Et tous deux signalent, comme des phares jumeaux, le chenal ouvert à l'art lyrique français.

Ce qui donne à l'œuvre de M. Dukas sa valeur, c'est l'abondance et la qualité des idées, la clarté des développements, l'ordonnance équilibrée des périodes, la solide structure polyphonique, l'unité et la pureté du style. C'est aussi la richesse d'une instrumentation réalisée avec une incomparable maîtrise et qui demeure, du début à la fin, d'une logique et d'une lucidité parfaites. Chaque instrument en est employé dans les limites de sa sonorité propre ; l'harmonie et le quatuor fondent leurs timbres dans un concert expressif qui attribue aux deux groupes un rôle symétrique. On ne peut imaginer un orchestre plus vivant et en même temps plus pondéré, plus éclatant et plus contenu tout à la fois. Malgré l'enchevêtrement de la polyphonie, l'oreille n'est jamais affectée par les grincements et les froissements qui rendent si ardue l'audition de certaines œuvres modernes, celle, par exemple, de la *Salomé* de M. Strauss. M. Arthur Coquard a malicieusement affirmé que ce dernier, s'il était horticulteur, arriverait à faire produire des poires aux pommiers tant il force tout ce qu'il touche à sortir du champ de ses moyens naturels. M. Dukas n'exige de ses pommiers que des pommes, mais il les veut savoureuses, saines et rondes. Ses flûtes ne trillent pas comme des violons et ses contrebasses n'imitent jamais la trompe des autos.

Si la sonorité de l'orchestre dépasse peut-être, au premier acte, les nécessités d'un commentaire musical (mais le caractère descriptif du texte, dans cette scène féerique du ruissellement successif des améthystes, des saphirs, des perles, des émeraudes, des rubis et des diamants n'appelait-il pas une apothéose symphonique qui en multipliait la splendeur ?), le deuxième et le troisième acte ramènent la contribution instrumentale à un rôle plus mesuré. La musique, ici, se fait tendre et caressante. Elle sourit, plaisante même (je signalerai comme exemple d'humour la citation du thème de *Mélisande* jailli de l'orchestre à l'appel, par Ariane, du nom de la frêle héroïne de M. Debussy, et l'évocation du refrain populaire : *Sa chandelle est morte* au moment où les paysans rapportent joyeusement le corps ligotté et meurtri du Sire vaincu). Toujours la fantaisie du compositeur s'accorde délicieusement au caprice du poète. Le final du deuxième acte, c'est-à-dire la scène où Ariane fait crouler les murailles du sou-ter-

rain et offre à ses sœurs, enfin délivrées, le lumineux spectacle de la nature en fête, est, sans contredit, l'une des plus belles pages de la littérature lyrique. Et j'en pourrais citer maintes autres.

Mais j'en ai dit assez pour marquer l'intérêt que présente l'œuvre nouvelle. Celle-ci classe définitivement M. Paul Dukas, déjà très apprécié comme symphoniste, au premier rang des musiciens lyriques. Montée par le directeur de l'Opéra-Comique avec son habileté habituelle et son expérience reconnue de la mise en scène, elle a, grâce à M^{me} Georgette Leblanc, bénéficié d'une interprétation supérieure. Le rôle est d'une difficulté vocale et d'une complexité inusitées. M^{me} Leblanc l'a rempli avec une autorité, une beauté d'attitudes et de gestes, une intelligence compréhensive tout à fait remarquables. Sa création est définitive et inoubliable. On n'imagine désormais pas Ariane autrement, et l'on se réjouit de ce que M. Dukas, fidèle à sa parole, ait opiniâtement imposé son interprète malgré les intrigues et les cabales (fort méprisables parce que basées uniquement sur des intérêts individuels) dont celle-ci fut l'objet. Certes l'artiste n'est-elle pas en possession de l'intégralité de ses moyens vocaux. Une maladie grave l'a, on le sait, forcée d'interrompre, en plein travail, les répétitions. Mais elle supplée à cette altération momentanée par une diction si parfaite que les spectateurs ne perdent pas une syllabe du texte, même à travers le déchainement de l'orchestre.

Il n'en est malheureusement pas de même pour M^{lle} Thévenet (la Nourrice) qui, avec une voix plus puissante, n'arrive guère à se faire comprendre. M^{mes} Brohly, Guionie, Demellier, Berg, M. Vieuille (Barbe-Bleue) et la charmante Régina Badet dans le rôle muet d'Alladine complètent agréablement l'interprétation. J'ajoute que l'orchestre de M. Ruhlmann est admirablement discipliné et que les chœurs de coulisses sont fort bien réglés. La partie était difficile mais elle a été gagnée noblement par une concentration de probes efforts.

OCTAVE MAUS

ARMAND RASSENFOSSÉ

A propos de l'Exposition de ses œuvres
au Cercle Athlétique de Liège.

Un simple trait, mince et puissant, très rarement appuyé de modelé, suffit à faire vivre le nu féminin dans les eaux-fortes et les dessins d'Armand Rassenfosse; un trait impeccable et sûr, concis et savant, qui délimite et sculpte les formes avec une précision aiguë; un trait que l'on sent frémir sous la poussée vivace de la chair qu'il moule étroitement, et qui, tenu et rigide à l'excès pour montrer la minceur sauvage de cuisses serrées et tendues dans un soulèvement exalté sur la pointe des orteils ou pour effleurer la rondeur fraîche de seins adolescents, s'épaissit sous une pesée plus chaude pour accuser le gras arrondissement

du mollet, pour indiquer les tièdes inflexions, les ploiments voluptueux des bras; un trait qui, par quelque détail imperceptible et significatif, par un tendon qui se bande nerveusement au-dessus du jarret, par la saillie d'un muscle à demi-submergé sous la mollesse d'une courbe, est tellement habile à laisser deviner sous l'enveloppe caressante des lignes une vie souple et agile, une exubérance de jeunes forces, qu'il nous donne, mieux qu'une œuvre où s'accumuleraient les ressources les plus évocatrices du clair-obscur et du coloris, le sentiment de la présence réelle de la chair vivante, l'émoi de son voisinage tout proche.

Les nus de Rassenfosse sont bien modernes, et les plus exaltés, les plus parfumés d'entre nos souvenirs se mêlent aux lignes simples et définitives de ces œuvres, recueillies par notre mémoire comme un sceau immuable. Mais ces attitudes sont si eurythmiques, elles réunissent et synthétisent si complètement dans l'équilibre d'un seul corps le souvenir des plus beaux gestes de la femme, ces mouvements sont si libres et cette chair si saine, cet épiderme semble si bien n'avoir jamais connu que le contact frémissant de l'air, que ces formes contemporaines nous semblent reculées dans le temps, qu'elles nous apparaissent pénétrées de la bienheureuse sérénité des siècles innocents.

Cette adolescente, par exemple, au torse éperdument penché en avant, au beau corps nu soulevé de terre par une danse exaltée et que baignent des gazes soulevées en tourbillons de plis, condense toute l'ivresse d'une jeunesse expansive et saine en une seule image décisive, rythmique, inoubliable.

Ce maître du nu, par une dualité exceptionnelle, est un interprète étonnant du regard. La plupart de ses femmes ont, en des têtes hautaines, des yeux qui déconcertent et obsèdent. Profonds et ambigus chez ses Salomés aux parures hiératiques, aux extases pâmées, ses prêtresses aux danses pondérées et mystiques, de subtils rêves d'initiées les occupent uniquement; ils semblent, dans un dédaigneux orgueil de caste, mépriser ce corps qu'ils savent inaccessible aux mortels, invulnérable, on se sent devant eux rapetissé par une humilité de profane qui commande davantage l'attention pour les lignes jeunes et souples des nudités, et en décuple le prix dans nos souvenirs. Brûlés et troubles chez ses courtisanes contemporaines, ils sont pleins d'une superbe identique, pleins de tout l'orgueil insultant que leur communique le sentiment de leur puissance néfaste; ils manifestent une indifférence semblable pour le corps impunément montré, conscient d'une valeur cotée au poids de l'or.

Toujours au souvenir de l'image d'un corps de Rassenfosse se mêle celui d'un regard énigmatique dont on s'est acharné tellement à découvrir la véritable pensée, que l'hallucination d'une présence d'être vivant a été jusqu'à mettre en notre mémoire comme le trouble d'un frôlement rapide. Quelle dépravation précoce, quels calculs de coquetterie traitresse, quelle complexité déroutante de sentiments nous nous entêtons à lire dans la rêverie des yeux clairs et blonds de cette toute jeune fille (*Jeune liégeoise assise*)! Quel attrait infailible cela communique à sa nudité efflorescente, au commencement d'épanouissement des formes mêlé à des restes de lignes grêles, et que cela fait paraître plus savoureuse encore la candeur toute puérile d'une exquise petite bouche!

Parfois, en des œuvres plus âpres, le regard obsédant des femmes de Rassenfosse s'avilit davantage; citons entre autres cette *Fille debout*, — un dessin où l'artiste a rassemblé toute la vilénie, toute l'ordure de la basse prostitution, en des yeux boueux et flétris, en un sourire fade et abject, à la crânerie cynique et stupide, cependant que par quelques traits puissamment coloristes, par un frottis de fusain accentuant la lividité de l'étoffe, par quelques égratignures de sanguine dans les plis, il a donné à la robe blanche dont la fille masque son corps avachi une blémisure de fièvre, la pâleur louche d'une plaie purulente.

L'Exposition du Cercle Athlétique nous fait apparaître, par un choix d'œuvres très judicieux, ces différents caractères de la personnalité d'Armand Rassenfosse; celle-ci s'y manifeste en outre dans un genre que l'artiste n'avait pas encore abordé, et où pouvaient s'exercer à l'aise sa compréhension si particulière de la psychologie, sa puissance à soumettre toute une physionomie à l'influence du regard, — le Portrait.

Ces portraits — bien que l'aspect en diffère quelque peu — nous semblent avoir quelque parenté avec ceux de Carrière ; comme eux, en émoussant le modelé des traits, en les reculant dans l'indécision apaisante d'un rêve où, retenant l'attention d'une façon discrète et sûre, flotte et veille doucement la lueur des yeux, ils sont moins l'évocation directe d'un être vivant que l'ombre paisible et affectueuse que notre mémoire en conserverait si nous le connaissions intimement, une ombre qu'il nous semblerait avoir créée, modelée tout entière nous-même, trait par trait, au fur et à mesure que nous acquérions la connaissance du caractère ami.

Carrière, lui, baigne de cette paix affectueuse des traits minés par les affres du labeur intellectuel, il nous fait sympathiser avec des yeux bridés par la tension intérieure, par un besoin inquiet et insatiable de recherches nouvelles, corrodés par une flamme trop ardente et trop fiévreuse.

Une bienfaisante quiétude émane, au contraire, des portraits d'hommes exposés par Rassenfosse ; ils évoquent des êtres complètement heureux, jouissant d'une égale santé de corps et d'esprit, et semblent le souvenir conservé par l'artiste d'une réunion d'intelligences amies, où les propos échangés ont laissé descendre sur les traits des causeurs un peu de leur délicate beauté ; chacune de ces images calmes, voilées, doucement spirituelles, paraissent devoir rappeler de subtiles et courtoises ratiocinations.

Une admirable tête de jeune femme est à citer à part, comme étant l'œuvre la plus inoubliable peut-être de toute l'Exposition. De ce simple trait pur et puissant dont il enclôt ses plus belles créations, l'artiste évoque un visage à l'ovale plein et mûr, à la chair ferme, rebondie, duvetée comme la pulpe d'un fruit d'automne, un visage tellement radieux de jeunesse et de force qu'il fait deviner à lui seul la santé, la plénitude de formes de tout le corps. Dans les splendides yeux noirs de cette femme — non point précisément orgueilleux, mais pleins de la sérénité hautaine que communique la conscience d'une double puissance, celle de la beauté et celle du rang social — nous nous plaisions à discerner une parenté mystérieuse avec les autres femmes de Rassenfosse, les prêtresses aux corps inaccessibles, aux yeux indéchiffrables.

FREDÉRIC COËRS

Poèmes d'ici et d'ailleurs.

M^{lle} Hélène Vacaresco, qui est pour son propre compte un poète passionné et tendre lorsqu'elle écrit *Lueurs et flammes*, sait, avec une rare et méritoire modestie, s'effacer derrière le lyrisme impersonnel et collectif de sa nation lorsque, habile et fervente, elle traduit pour notre plus grande délectation le *Rhapsode de la Dâmbovită* et les *Nuits d'Orient* (1).

Vous vous rappelez le *Rhapsode*, comme c'était beau, comme c'était ardent et fou et arraché aux entrailles mêmes d'une race que les siècles ont faite à demi latine et à demi orientale. Eh bien, les *Nuits d'Orient*, c'est aussi beau. Ah ! mon Dieu, comme cela nous change des poésies d'ici, de ces éternels alexandrins alignés par de jeunes hommes (et même de vieux hommes) sans doute charmants dans le privé et animés des plus pures intentions littéraires, mais à qui la notion elle-même de la poésie est totalement étrangère ! Mais les *Nuits d'Orient*, voilà la vraie poésie. Elle est prise là à sa source ; elle jaillit, intacte, fraîche, abondante ; pas une parcelle de rhétorique, pas un caillou d'idées morales, mais des images, des images grandes ou petites, ingénieuses ou simples, limitées à elles-mêmes ou puissamment évocatrices des sentiments ou des pensées les plus éternels, et toujours des images, des images familières et quotidiennes. Répertoire vite épuisé et cependant inépuisable tant ses applications sont nombreuses ; ce sont toujours les choses et les aspects qu'un

(1) *Nuits d'Orient*, folklore roumain, par M^{lle} HÉLÈNE VACARESCO. Paris, E. Sansot (petite collection *Scripta brevia*).

paysan roumain peut toucher et regarder dans sa monotone vie ou imaginer dans ses frustes rêves : épis de blé, saules aux bords des rivières, plaines, chaumières, fuseaux, navettes, manteaux, ceintures et chevlures, les vents, la terre et les couteaux, les divins couteaux pleins de mystérieuses puissances.

Mais de quelles magies toutes ces choses ne sont-elles pas revêtues ! De quelle magie uniquement due à ceci qu'une émotion toujours excessive et toujours sincère se joue autour d'elles, les prend pour prétextes perpétuels et finit par s'y attacher au point que nulle séparation n'est alors possible.

Hélas ! une telle poésie n'est plus concevable chez nous. Force nous est de nous contenter de rêves et d'imaginations très civilisées. C'est dans les villes, les rues et les salons que se passent nos existences, et lorsque nous voulons réagir là-contre que trouvons-nous hors des villes ? Pas la nature, certes, mais la campagne et plus expressément le potager. Du reste, écoutez et voyez comme cela vient de loin, de si loin ! d'un pays où les paysans sont des poètes et où leur vie est pathétique. Ce n'est qu'un fragment :

... Une nuit où le ciel n'avait point d'étoiles, — Car elles étaient allées danser à des épousailles d'étoiles éloignées, — Le jeune couteau se détacha du mur — Et courut vers la maison du magicien — Qui demeurerait au pied du pont. — Le toit du magicien était de roseaux neufs et ses murs de roseaux encore, et sa porte n'était que trois roseaux. — Le couteau les coupa et les roseaux pleurèrent et dirent : — « Que le vent sera triste de ne plus pouvoir nous faire soupirer ! »

Et le magicien demanda : « Qui vient là ? » Le couteau répondit : « Allume ton feu et je te le refêterai. — Je suis le jeune couteau. » — « Viens-tu me raconter si le sang que tu as bu était d'enfant, de jeune homme ou de jeune fille ? » — « Je suis le jeune couteau et je n'ai jamais bu de sang. » — « Alors, que me veux-tu ? — J'aime les récits où les couteaux me disent leur destin, — Mais si tu n'as rien bu encore, que me veux-tu ? » — « Une jeune fille demeure dans la maison où je suis le jeune couteau. — Elle veut l'amour. — Et elle a dit par trois fois devant moi : — « Je veux que l'amour qui me viendra — Soit jeune comme un jeune couteau — Qui n'a jamais bu de sang. » — Et je dois accomplir ce que sa bouche a demandé hautement par trois fois. » — « C'est vrai, dit le magicien, il te faut l'accomplir. — Touche mon épaule, déchire ma chemise — Et sous ma chemise déchire ma chair, couteau. — Puis touche avec ta pointe une goutte de mon sang. — Ne le bois pas, touche-le seulement. »

Et le couteau, ayant obéi, devient un jeune homme. Il fait la cour à Ileana, la jeune fille au souhait imprudent. Il la séduit. Et voici ce qui se passe :

Le jour du mariage approchait. — Le bonheur d'Ileana grandissait avec la lune et les tiges de maïs. — Une seule chose la troublait souvent. — Et c'était sur elle comme un mauvais présage, comme une peur. — Les mains de celui qu'elle aimait étaient terribles : — Tout ce qu'elles touchaient se fendaient tout-à-coup.

Et Ileana se souvenait de ses paroles : « Je veux qu'il soit comme un jeune couteau... »

À la place où son pied avait passé la pierre du seuil était fendue ; — Sous son doigt les tiges se détachaient soudain de leurs racines. — Et quand il effleurait de sa main les paupières de sa bien-aimée, — Des larmes en tombaient. — « Garde-toi, lui disait-elle, de caresser mes cheveux et mon sourire. » — Et il lui avait obéi.

Donc Ileana l'aimait. — Mais jamais leurs lèvres ne s'étaient unies — Et le rossignol s'en étonnait et la lune et les papillons le racontaient aux œillets et aux lis. — Leurs lèvres ne se sont jamais unies.

Or, voici que le soir de leurs épousailles, ils restèrent seuls dans leur maison — Et le jeune homme dit : « Unissons nos lèvres puisque nous venons d'unir nos destins. — Et nos destins seront à jamais heureux comme nos lèvres — Qui s'unissent d'amour. » — Ileana se haussa pour recevoir le baiser. — Le rossignol et la lune et les œillets et les lis disaient : — « Leurs lèvres vont s'unir. » — Mais lorsqu'elle na sentit sur sa bouche la bouche de son bien-aimé, — Elle sentit aussi que son cœur se fendait tout comme la pierre du seuil — Et elle cria : « Le couteau ! » — Et ses bras se vidèrent de celui qu'elle enlaçait — Et elle resta seule, et la lune et le rossignol qui regardaient — Ne virent plus à ses pieds qu'un couteau ..

Il faut lire toute la pièce, qui est un chef-d'œuvre, et les autres aussi, qui sont pour la plupart fort belles.

Consolons-nous de ne pouvoir plus avoir de pareils poètes. Aimons malgré cela les nôtres. Ils ont la tendresse, l'élégance, la

délicatesse, le pathétique secret, je ne sais quel mystère. Leur émotion est plus tamisée et plus allusive, leur pensée est plus complexe, leurs images plus près de nos rêves. Consolons-nous, en les ayant, de ne pas être orientaux ou exotiques. Nous avons les poètes de nos cœurs. Aimons-les comme nous aimons les femmes, les horizons et la vie de notre pays : plus affectueux, moins violents.

M. Grégoire Le Roy est bien, dans ce sens, un poète tout à fait nôtre. Son inspiration n'est pas puissante mais elle est noble et sérieuse, très semblable, il me semble, à celle de Charles Guérin, que nous regrettons tous encore.

Après un silence de dix-huit années, l'auteur de *Mon Cœur pleure d'autrefois* nous donne *La Chanson du Pauvre* (1), et on ne voit rien (ces deux recueils sont réimprimés ensemble) qui ait vieilli dans la première œuvre ; on ne voit pas de progrès dans la seconde. Mais il ressort de la lecture de ces vers une impression de mélancolie résignée, de tristesse infinie et cependant acceptée avec décence, je ne sais quoi d'intense et de fini à la fois, de terrible et d'annulé qui, selon les pages, vous fait sourire ou vous désespère. Ils sont, ces poèmes discrets, accompagnés d'une musique mineure, que dis-je ? une musique, un murmure plutôt, et ils se déroulent sur des motifs très simples : la nuit, la pluie, les lents canaux, les rouets, les amours anciennes, les souvenirs qui s'épuisent, le vent, les maisons isolées, les brumes et les brouillards. M. Grégoire Le Roy est un pur poète d'Occident.

Et puisque nous parlons des poètes de chez nous, signalons *Yor* (2), de M. George Frémères : petit recueil de poèmes en prose, encore bien jeunes mais pleins de jolies et fines notations ; *Le Chalumeau de Pan* (3) que M. Henri Gadon coupa dans une forêt bien classique ; *Jardin d'adolescent* (4) un long volume, rempli de longs poèmes où M. Maurice Gauchez fait preuve, lorsqu'il devient personnel, d'une virtuosité très particulière (lire les vingt derniers poèmes appelés *Orchidées*), et enfin la biographie enthousiaste que M. Léon Bazalgette a consacrée à M. Emile Verhaeren (5). On y souhaiterait plus de critique, mais pas plus de ferveur et, après tout, j'aime mieux ferveur que critique. On est sûr de moins se tromper.

FRANCIS DE MIOMANDRE.

LA MUSIQUE A PARIS

« Salomé ».

Les représentations de *Salomé* au théâtre du Châtelet, sous la direction de l'auteur, font événement. L'œuvre est représentée, on le sait, dans sa version allemande. Elle diffère sensiblement, quant à la partie vocale, de la partition remaniée par M. Richard Strauss en vue des représentations du théâtre de la Monnaie. Et certes faut-il préférer celle-là à celle-ci. On n'y rencontre pas les fautes de prosodie qui déparent la dernière. A tous égards, d'ailleurs, le texte allemand semble mieux s'allier au germanisme de la musique. Le réalisme de l'interprétation accentue l'accord.

Mais, par là même, les vulgarisés et la lourdeur de la partition sont soulignées d'un trait plus visible. *Salomé* m'a paru, à Paris, plus compacte et plus dépourvue de réelle beauté, plus bruyante encore et plus frénétique qu'à Bruxelles où l'orchestre de M. Sylvain Dupuis avait des délicatesses que M. Richard Strauss arrive rarement à obtenir des instrumentistes de M. Colonne. L'œuvre

(1) GRÉGOIRE LE ROY : *La Chanson du Pauvre*, Paris, *Mercur* de France.

(2) GEORGE FRÉMIÈRES : *Yor*. (Choses). Bruxelles, Oscar Lamberty.

(3) HENRI GADON : *Le Chalumeau de Pan*, poésies, Paris, éditions de *Psyché*.

(4) MAURICE GAUCHEZ : *Jardin d'adolescent*, poèmes, Paris, Sansot.

(5) LÉON BAZALGETTE : *Emile Verhaeren* : (Les célébrités d'aujourd'hui), Paris, Sansot.

est puissante, sans doute, et M. Henry Lesbroussart a analysé récemment, ici même, avec sa compétence accoutumée les qualités musicales qui la distinguent. Elle est, d'autre part, d'une esthétique si fruste, elle révèle des moyens si grossiers, des artifices si apparents et, — tranchons le mot, — une telle absence de goût, que je ne puis y trouver qu'une source de curiosité et non d'émotion. C'est la fin d'une école épuisée, et pour me servir d'une expression volontiers employée en Allemagne, une œuvre de décadence. Tous les procédés dont se sert M. Richard Strauss ont été employés, avec le génie en plus, par Wagner, et ce ne sont pas les bruits divers qu'ajoute le compositeur aux sonorités orchestrales qui ouvrent à l'art des horizons neufs.

Quoi qu'il en soit, *Salomé* excite à Paris une grande curiosité. Elle est remarquablement jouée et chantée par M^{me} Emma Dessinn, dont la voix est superbe, et fort honorablement par MM. Feinhals (Jokanaan), Burrian (Hérode), M^{me} Sengern (Hérodiade). La mise en scène est loin de valoir celle du théâtre de la Monnaie, ce qui se conçoit puisqu'il s'agit ici d'une sorte de festival limité à un chiffre restreint de représentations.

O. M.

Le Ministère des Sciences et des Arts.

Le vœu chaleureusement appuyé par tous les milieux en faveur de la création d'un ministère spécial des sciences et des arts, vient de recevoir une heureuse consécration, malgré les circonstances politiques de la crise actuelle que d'aucuns croyaient devoir détourner l'opinion publique de semblable initiative.

Un arrêté royal vient de créer le Ministère des sciences et des arts et de rattacher à ce nouveau département les services qui étaient répartis entre plusieurs ministères.

La déclaration ministérielle s'est exprimée en ces termes :

« La culture intellectuelle du peuple est souhaitée par tous ceux qui veulent la patrie grande et forte. Le gouvernement a l'intention de développer encore l'enseignement à tous les degrés, qu'il soit officiel ou libre ; il veut aussi encourager le remarquable mouvement scientifique, littéraire et artistique dont la nation est justement fière. C'est pour réaliser ces buts élevés qu'il a créé le Ministère des sciences et des arts. »

Ce passage de la déclaration ministérielle a fait naître quelques protestations du fait de la dénomination du nouveau ministère ne comprenait pas les mots : « et de l'Instruction publique ».

Un incident a été soulevé à ce sujet au Sénat, qui a remis nettement les choses au point et a permis au nouveau ministre, le baron Descamps, de compléter la déclaration collective du Ministère par une déclaration personnelle. Voici ces passages d'après l'*Analytique*.

« M. PICARD. — On a dit que la déclaration ministérielle n'est pas précise. Elle contient cependant des choses intéressantes.

La première, c'est la création du ministère des arts et sciences. On a blâmé la suppression des mots « instruction publique ».

Mais l'instruction publique est comprise dans le mot « sciences », c'est évident ! Le reproche qu'on fait est donc puéril.

On a conclu du fait dont je parle que le nouveau cabinet voulait supprimer l'instruction publique. Attendons, nous le verrons à l'œuvre !

M. WIENER. — Nous l'avons vu à l'œuvre !

M. MAGNETTE. — Pourquoi a-t-on supprimé le mot ?

M. PICARD. — On ne peut cependant pas se livrer à une énumération interminable. Je suppose que la Société du chien de berger belge change de titre et décide de s'intituler : Société de la race canine belge. Dira-t-on que le chien de berger est sacrifié ?

M. MAGIS. — Il s'agit de l'affirmation d'un principe.

M. PICARD. — Nous devons, dans notre critique des actes ministériels, nous abstenir de puérilités !

M. MAGNETTE. — Vos paroles sont l'approbation du gouvernement qui, depuis vingt-trois ans, a désorganisé l'instruction publique !

M. PICARD. — Savez-vous, messieurs les ministres, ce que je ferais à votre place? Vous avez retiré le projet sur les mines, eh bien, retirez aussi l'arrêté créant le ministère des sciences et des arts, pour le reproduire ensuite, en ajoutant au titre du ministère les mots « et de l'instruction publique! »

Il y aura donc un ministère des arts et des sciences. L'enseignement est mentionné dans le passage de la déclaration qui est relatif à la création de ce ministère. La création de ce ministère des arts est nécessaire, non seulement pour les ouvriers, mais surtout pour les artistes. Va-t-on se mettre à protéger efficacement les arts?

M. DE TROOZ, ministre de l'intérieur. — Absolument!

M. PICARD. — S'occupera-t-on d'aider à la création de cette chose indispensable à un peuple digne de ce nom : un art dramatique? Serons-nous encore longtemps, sous ce rapport, tributaires de mauvaises productions françaises? En ce qui concerne l'instruction publique, nous aurons à surveiller l'activité du ministère. Je ne m'y emploierai pas moins que mes collègues.

M. LE BARON DESCAMPS, ministre des sciences et des arts. — Nous n'avons pas encore voté de budget cette année. Cette circonstance, que je regrette en elle-même, permettra à chacun de mes collègues du cabinet de s'expliquer en ce qui le concerne. Encore un mot, en ce qui concerne mon propre département. On a beaucoup épilogué sur sa dénomination. Je déclare au Sénat que ni la création, ni l'intitulé de ce département ne sont d'origine gouvernementale. Ils sont conformes à la pétition de nombreuses sociétés savantes du pays. La création de ce département a été accueillie avec la plus grande faveur, spécialement par la presse libérale et par des personnalités telles que M. Solvay, qu'on ne peut accuser de vouloir la destruction de l'enseignement. Le chef du cabinet, qui a une besogne trop absorbante, a cru pouvoir en transférer une partie au ministère nouveau. La dénomination de celui-ci comprend implicitement l'instruction. Parce que le ministère de la justice ne joint pas à sa dénomination celle de ministère des cultes et de la bienfaisance, croyez-vous que nous soyons partisans de la suppression du budget des cultes et de celui de la bienfaisance? Et puisqu'un de nos collègues a bien voulu me dire qu'il me faisait crédit et qu'il m'attendait à l'œuvre, je demande comment on pourrait supposer qu'un homme qui a consacré une partie de sa vie au culte désintéressé de la vérité serait un ennemi de la lumière et un ennemi de l'enseignement.

M. WIENER. — De l'enseignement officiel!

M. LE BARON DESCAMPS, ministre des sciences et des arts. — Abandonnons donc les mesquineries! Et travaillons la main dans la main au développement intellectuel du pays, à sa grandeur morale et à la prospérité matérielle de la nation! »

Vente de l'Atelier Thaulow.

Les résultats de la vente Thaulow prouvent qu'une grande faveur s'attache toujours aux œuvres du peintre dont la mort a causé de si profonds regrets. Les amateurs se sont vivement disputé ses toiles lundi dernier, chez M. Georges Petit. Le roi de Norvège a fait acheter pour son compte, au prix de 8,000 francs, une *Fin de jour, l'hiver, en Norvège*. Un paysage hollandais, *Overschie*, a atteint 10,600 fr. Voici d'ailleurs les prix principaux : *Soleil d'hiver en Norvège*, 8,000 fr ; la *Nouvelle fabrique de Lillehamer*, 6,500 ; le *Pont d'Avila*, 6,400 ; *Vieilles maisons à Dordrecht*, 6,200 ; les *Usines à Christiania*, 6,100 ; *Une rivière en Norvège*, 5,900 ; *Fabrique sur la Mesna*, 5,700 ; *Moulins en Hollande*, 5,500 ; *Dordrecht*, 5,500 ; *Beaulieu*, 5,200 ; *Environs de Christiania*, 5,000 ; *Soir d'hiver, Norvège*, 5,000 ; *Matinée d'hiver en Norvège*, 5,000 ; le *Marronnier à Quimperlé*, 5,000 ; *Une rue au clair de lune*, 4,700 ; *Lillehamer*, 4,500 ; *Après la pluie, Dordrecht*, 4,200 ; *Moulin en Hollande*, 3,700 ; *Beaulieu*, 3,600 ; *Route de Beaulieu*, 3,500 ; les *Récureuses à Braultien*, 3,000 ; *Christiania, le Moulin à eau*, 3,050 ; *Cordova*, 3,000 ; *En Corrèze*, 2,800 ; *Trois sites de Volendam* ont été adjugés 2,820, 2,750 et 2,550 ; *Copenhague*, 2,500 ; la *Dordogne à Beaulieu*,

2,200 ; *Environs de Bergues*, 2,250 ; *Une Place à Beaulieu*, 2,000.

Les pastels ont également atteint des enchères élevées : *l'Hiver à Christiania*, 2,800 francs ; *Auberge près de Christiania*, 2,500 ; le *Banc abandonné (effet de neige)*, 2,100 ; *Fjord au clair de lune*, 1,150.

NÉCROLOGIE

Le peintre Félix Régamey, dont un voyage en Extrême-Orient fixa la carrière artistique, vient de mourir à soixante-trois ans. Les tableaux qu'il rapporta du Japon le firent connaître avantageusement. Tout récemment, il organisait à Paris une exposition des œuvres de son frère Guillaume, qui mourut en 1875 à trente-huit ans, et dont la centennale de 1900 révéla le talent de premier ordre. Son autre frère, Frédéric Régamey, s'est spécialisé, on le sait, dans des portraits d'escrimeurs et des scènes de salles d'armes. Un grand nombre de ses œuvres ornent les salons du Cercle d'Escrime de Bruxelles.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *Visions exotiques*, par JULES LECLERQ. Paris, A. Lemerre. — *Le Livre du Soleil*, poème moderne, par ANDRÉ IBELS. Paris, E. Sansot et C^{ie}. — *Images boraines*, par LOUIS PIÉRARD. Bruges, A. Herbert.

ROMAN. — *L'Homme qui assassina*, par CLAUDE FARRÈRE. Paris, P. Ollendorf.

CRITIQUE. — *L'Œuvre d'Alfred Stevens*. Catalogue de l'exposition organisée par la Société royale des Beaux-Arts. Étude illustrée sur l'œuvre du maître, par PAUL LAMBOTTE. Anvers et Bruxelles, édition de l'*Art flamand et hollandais*. — *Les caractéristiques de la Peinture japonaise*, par R. PETRUCCI. Extrait de la *Revue de l'Université de Bruxelles*. Liège, imp. La Meuse. — *Formes et Forces*, par ELIE FAURE. Paris, H. Floury. — *Bibliographie des Chants populaires français*. Paris, édition de la *Revue du Traditionnalisme*.

THÉÂTRE. — *L'Oiseau mécanique*, par H. VAN OFFEL. Bruxelles, édition de la *Belgique artistique et littéraire*. — *Hélène Pradier*, comédie en trois actes, par ANDRÉ FONTAINAS. Bruxelles, édition de la *Belgique artistique et littéraire*.

ESSAIS. — *L'Intelligence des fleurs*, par MAURICE MAETERLINCK. Paris, Bibliothèque Charpentier.

Musique.

GEORGES BERRY. *Résurrections* (G. Heux). N° 3. *Actéon et Arémis*. Bruxelles, Imp. nat. de musique. — I. ALBENZ. *Iberia*, douze impressions pour piano en quatre cahiers. Deuxième cahier (*Triana, Almeria, Rondeña*). Paris, Édition mutuelle, 269, rue Saint-Jacques. — G. GROVIEZ. *La Flûte* (J.-M. de Hérédia) pour chant et piano. Paris, E. Gallet. — Id. *Deuxième nocturne* pour piano. Paris, E. Gallet.

PETITE CHRONIQUE

Les expositions :
Aujourd'hui dimanche, à 5 heures, clôture du Salon de la Société des Beaux-Arts (Exposition Alfred Stevens).

L'Exposition jubilaire de Mannheim s'est ouverte le 1^{er} mai. Plusieurs artistes belges ont été invités à y prendre part.

Le comité qui s'est constitué après la mort de M. l'architecte Paul Hankar, afin de perpétuer sa mémoire, a fait remise à la Ville d'un capital composé de titres de la Rente belge, à l'effet d'accorder tous les trois ans un prix, qui prendra le nom de « Prix Paul Hankar », à un architecte, élève ou ancien élève de l'Académie des beaux-arts.

Le concours pour l'obtention de ce prix sera ouvert entre les élèves et les anciens élèves de la quatrième année d'architecture (section A) et ceux de la cinquième année (section B), âgés de moins de trente ans et qui ont obtenu une distinction dans les concours pour les prix d'architecture. Il consistera dans l'étude d'un fragment d'architecture ou d'une œuvre de petites dimensions. Les projets seront exécutés d'après une esquisse faite en loge en vingt-quatre heures.

Les concerts du Waux-Hall recommenceront mardi prochain, à 8 h. 1/2, sous la direction de MM. S. Dupuis et A. Dubois.

Pour rappel, aujourd'hui, dimanche, à 8 heures du soir, grand concert donné sous la direction de M. Félix Mottl au théâtre de la Monnaie. Demain, lundi, seconde représentation de *Tristan et Isolde* avec le concours de M^{mes} Wittich et Preuze-Matzenauer, de MM. Burrian, Leydstrom et Bender.

La ville de Hal célébrera le 30 juin prochain par des fêtes musicales le centième anniversaire de la naissance du célèbre violoncelliste Servais. Une cantate sera chantée à cette occasion sur la Grand'Place, devant le monument élevé à la mémoire de Servais et dû à son gendre, le statuaire Godebski. Une centaine de sociétés chorales, d'harmonies, de fanfares participeront au jubilé.

De Paris :

L'Union des Arts décoratifs, qui vient d'ouvrir au Pavillon de Marsan une exposition d'objets d'art russes prêtés par la princesse Ténicheff et de céramiques de M. Delaherche, terminera la saison par une exposition des artistes décorateurs.

Elle organisera au commencement de 1908 une exposition théâtrale qui comprendra des maquettes de décors, des accessoires, dessins, peintures, documents inédits de tous genres se rapportant au théâtre ancien et moderne. L'Italie, l'Autriche-Hongrie, la Suisse, la Russie y participeront.

C'est jeudi prochain que commenceront, à l'Opéra, les grands concerts historiques de musique russe que nous avons annoncés. Rappelons qu'ils seront donnés les 16, 19, 23, 26 et 30 mai, à 9 heures, sous la direction de MM. A. Nikisch et C. Chevillard, avec le concours des chanteurs et virtuoses russes les plus réputés, parmi lesquels M^{me} Litvinne et M. Chaliapine, de l'orchestre et des chœurs des Concerts Lamoureux. Ce festival russe, organisé par MM. S. de Diaghilew et A. Taneïew, sera l'événement musical de la saison.

Un nouveau théâtre en plein air sera inauguré dimanche prochain à Périgueux avec le concours de la Comédie-Française et de l'Odéon et sous la présidence de M. F. Mistral. On jouera *la Fille de Roland*.

Chapitre des monuments :

« Qui l'aurait cru? dit *la Chronique*. Le Pérugin, qui a jeté sur sa ville natale, Pérouse, un tel lustre que les deux noms se sont confondus, serait à la veille d'être répudié par ses concitoyens. Voici l'histoire :

Un comité constitué à Pérouse pour l'érection d'un monument au peintre qui fut, comme on sait, le maître du « divin Raphaël », avait enfin réuni une vingtaine de mille francs à cet effet; mais quand il fallut passer à l'exécution, des résistances se firent jour.

La presse locale, se prévalant des jugements portés par la critique moderne sur l'œuvre du Pérugin, lui dénia le titre sous lequel devait s'élever le monument : « Au plus grand peintre de Pérouse ».

Ce n'est point à lui, dit-on, qu'est dû cet hommage, mais à un autre de Pérouse, le Pinturicchio, ce grand oublié qui le dépasse

de toute sa hauteur. Si Raphaël fut à l'école du Pérugin, il faut ajouter qu'il n'atteignit les hauts sommets de l'art qu'après avoir abandonné les règles et la manière toute conventionnelle de son maître. Et l'École d'Ombrie, qui, jusqu'ici, croyait tenir sa plus grande gloire du Pérugin, a été au contraire épuisée par lui et rendue tout-à-fait stérile.

Tel est le procès qui s'instruit actuellement au-delà des Alpes. A qui le bronze? Au Pinturicchio? Au Pérugin? »

Un libraire de Londres vient de vendre à un amateur américain un des deux exemplaires connus — l'autre est à la Bodléienne d'Oxford — de la troisième édition (1612) du *Pèlerin passionné* de Shakespeare moyennant le prix de 50,000 francs. Comme ce petit volume n'a que soixante-deux pages, c'est sans doute le prix le plus élevé qu'une brochure ait jamais atteint. Cet exemplaire était la propriété de M. Lodevay, qui l'avait trouvé en 1882 dans un coin d'une bibliothèque dont il avait hérité. On ne connaît également que deux exemplaires de la première édition (1533) de ce recueil : l'un à Trinity Collège (Cambridge), l'autre dans la bibliothèque de sir Charles Isham, à Lamport-hall (Nottinghamshire), où il fut découvert en 1867 par M. Charles Edmonds. Aucun exemplaire de la seconde édition n'a été signalé jusqu'ici.

Sous le titre « l'Insatiable », *Gil Blas* publie cet écho : « On dit que M. Gabriele d'Annunzio est gravement atteint. Il a le délire du génie. On va l'enfermer, et peut-être ne fera-t-il plus de pièces.

Le désastre que les principales villes d'Italie, à l'unanimité, ont infligé à ce monstrueux produit d'une intelligence malade qu'est le drame *Piu che l'amore*, a fait sortir de ses esprits son illustre auteur, Gaetano Rapagnetta, plus connu sous le pseudonyme de Gabriele d'Annunzio. Les peuples n'ont pas voulu porter sur le pavois les théories de galérien du nommé Corrado Brando : donc les peuples sont un amas de crétins, d'idiots, d'imbéciles...

L'auteur a cru bien faire en versant sa douleur dans une préface. Pour Gabriele d'Annunzio il n'y a pas, il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais un homme plus grand que Gaetano Rapagnetta... et *vice-versa*; mais rapportons ce qui a trait aux peuples qui l'ont sifflé avec fracas.

Donc Gabriele Rapagnetta — ou Gaetano d'Annunzio, comme il vous plaira — écrit qu'il veut être et qu'il est le maître de tous les Italiens; il ajoute : « Les formes de mes poésies enseignent la nécessité de l'héroïsme. De mes fournaises est issu le seul poème de la vie totale — véritable et exacte « représentation d'Ame et de Corps » — qui ait paru en Italie depuis la *Comedia*. Ce poème s'appelle *Laus Vitæ*. »

Moi et Dante, dit ce joyeux collectionneur de fours... »

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

ALFRED STEVENS
ET SON ŒUVRE

par
Camille Lemonnier.

Un volume de grand luxe, de format in-folio, contenant 42 planches hors texte, tirées en héliotypie sur presse à bras, d'après les chefs-d'œuvre d'Alfred Stevens actuellement exposés à Bruxelles.

Le texte de Camille Lemonnier est, en même temps qu'une étude approfondie de la personnalité et de l'art d'Alfred Stevens, une reconstitution brillante de la vie artistique et mondaine à Paris sous le second Empire. Ce texte est suivi des « Impressions sur la Peinture » d'Alfred Stevens lui-même.

L'ouvrage est tiré à 350 exemplaires numérotés, reliés en parchemin avec titre et ornementation dessinés par l'artiste Georges Lemmen.

Prix : 80 francs.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n ^o	0,25	Le n ^o	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

ANTÉE

Revue mensuelle de littérature.

Le numéro, 60 centimes. — L'abonnement, 6 francs l'an.

COLLABORATEURS RÉGULIERS

MM. Michel Arnauld, André Gide, Albert Giraud, Laurent Tailhade, Henri Ghéon, Maurice Wilmette, Remy de Gourmont, Maurice Denis, Jacques-E. Blanche, Jacques Copeau, Lucien Jean, Henri Vandeputte, Joseph Bossi et Eugène Monfort.

ARTHUR HERBERT Ld, éditeurs, Porte Sainte-Catherine. BRUGES.

Numéro spécimen envoyé sur commande.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARME, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de L'ISLE ADAM, Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50.
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

La Presse Européenne

Coupages de journaux artistiques, commerciaux, politiques et financiers

Bruxelles, 54, rue de Longue-Vie.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

L'Œuvre dramatique de César Franck : *Hulda et Ghiselle* (CHARLES VAN DEN BORREN). — L'Homme qui assassina (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Mort de J-K Huysmans (F. M.). — Eugène Carrière à l'École des Beaux-Arts (ANDRÉ FONTAINAS). — Le Théâtre à Paris : *L'Otage*; *les Ames ennemies* (OCTAVE MAUS). — Le Festival russe à Paris (O. M.). — Vente de l'atelier Thaulow — Petite Chronique.

L'Œuvre dramatique de César Franck.

Hulda et Ghiselle.

On connaît très peu le théâtre de César Franck. On s'est tellement habitué à ne voir dans le maître que le musicien-poète de la face angélique du christianisme, d'une part, et, d'autre part, l'un des représentants les plus accomplis de la musicalité pure, qu'en dehors de ses poèmes religieux, de ses chorals d'orgue, de ses œuvres de piano, de sa symphonie et de sa musique de chambre, on l'ignore presque totalement. *Psyché*, qui, par ses tendances païennes, dépasse le cadre de la musi-

calité pure et du mysticisme angélique, échappe seule à cet ostracisme. Ne parlons pas du *Chasseur maudit*, qui est assez connu, mais que l'on considère, à juste titre, comme l'une des œuvres les moins caractéristiques du génie de Franck.

Hulda et Ghiselle, ses deux pièces de théâtre, font encore partie aujourd'hui du domaine de l'inconnu. On n'en parle pour ainsi dire jamais.

M. Destranges en a fait une analyse superficielle en 1896 (1). M. Derepas en a dit quelques mots dans sa brochure sur C. Franck (2). M. Servières, dans son éclectique *Musique française moderne* (3), leur consacre une étude assez vivante, mais incomplète. M. Vincent d'Indy n'en parle qu'incidemment dans son très remarquable ouvrage sur le maître des *Béatitudes* (4).

Vraiment, le théâtre de Franck ne vaudrait-il pas la peine qu'on y fasse attention?

Dans l'ensemble de l'œuvre du maître, ses deux drames lyriques seraient-ils des productions inférieures, qui, abstraction faite de la question de savoir si elles répondent bien à toutes les exigences conventionnelles de la scène, ne seraient pas dignes de son génie musical?

Une étude attentive des deux partitions montre qu'il serait injuste de répondre par l'affirmative à ces questions.

(1) *L'Œuvre lyrique de César Franck*, par ÉTIENNE DESTANGES. Paris, Fischbacher, 1896.

(2) *César Franck*, par DEREPAS. Paris, Fischbacher, 1896.

(3) *La Musique française moderne*, par G. SERVIÈRES. Paris, Havard, 1897.

(4) *César Franck*, par VINCENT D'INDY. Paris, Alcan, 1906.

Hulda et *Ghiselle* sont, au point de vue musical, au niveau des *Béatitudes*, de *Rédemption*, de *Psyché*. Elles renferment des faiblesses — très rares, — toujours dues à l'imperfection des livrets dont Franck s'est servi. Ces livrets, dont l'un est de M. Grandmougin (*Hulda*) et l'autre de M. Gilbert-Augustin Thierry (*Ghiselle*), valent peu de chose au point de vue littéraire ; ils sont mal écrits et pleins de maladroites et de fautes de goût. Mais les sujets sont bien choisis et se prêtent parfaitement à de beaux développements dramatiques. Et ce qui est certain, c'est que partout où l' « idée » a séduit Franck, il l'a rendue musicalement avec le maximum de foi et de conscience artistique.

On connaît l'extraordinaire manque de discernement du maître au point de vue littéraire. Autant la noblesse, la pureté et la discipline de la trame musicale de ses œuvres nous apparaissent avec netteté, autant le relâchement, le manque de goût et la médiocrité vulgaire de ses collaborateurs littéraires nous frappent, quand nous isolons les poèmes de la musique : les poèmes des *Béatitudes*, de *Rédemption*, de *Hulda* et de *Ghiselle* sont là pour nous l'attester ; il suffit de les lire attentivement pour se convaincre que Franck a été aussi mal secondé qu'on pouvait l'être : la platitude et le ridicule — tout au moins en ce qui concerne la forme — semblent être échus en partage aux auteurs de ces poèmes.

Mais Franck a eu le privilège de ne pas avoir le sens du ridicule : « privilège » est bien le mot qui convient, car ce qui fait de lui l'un des plus grands parmi les maîtres de la musique de tous les pays, c'est précisément son extraordinaire naïveté, sa force d'illusion illimitée et ce détachement complet du monde, qui l'a empêché de prendre contact avec les lettres.

Il ne se rendait aucun compte de ce qui, dans les poèmes qu'il utilisait, aurait pu sembler grotesque à un homme cultivé. Aussi inconsciemment indulgent pour les autres qu'il était sévère pour lui-même, il manquait totalement de sens critique à l'égard de ce qui ne concernait pas la composition de ses propres œuvres. Et encore, la discipline qu'il exerçait sur lui-même ne se bornait-elle qu'à la stricte observation — inconsciente sans doute — de ce principe : « Être absolument sincère ; par conséquent, ne jamais viser à l'effet. » C'est là ce qui fait sa force comme créateur.

Le XIX^e siècle est, par excellence, le siècle de la critique. Tous ceux qui s'occupent d'art sont fatalement entraînés dans ce domaine si séduisant, mais la rançon qu'ils ont à payer est dure : ils y perdent très souvent leur originalité créatrice, ou bien ils l'entourent d'un tel tissu d'hésitations ou de discussions avec eux-mêmes, que toute spontanéité finit par disparaître de leurs œuvres. Il ne leur reste plus alors qu'à consacrer leur génie — s'ils en ont — à étudier les œuvres de ceux qui, allégés de ces préoccupations intellectuelles, ont pu

laisser se développer leur personnalité en toute liberté. Dans ce domaine, très vaste d'ailleurs, il leur est donné de pouvoir encore « créer ». Et certes, parmi les hommes du XIX^e siècle, il est des critiques qui sont d'aussi parfaits créateurs que tel poète ou que tel peintre ou musicien célèbres.

Franck a totalement échappé à cette ambiance dissolvante d'intellectualité consciente. Vivant dans l'isolement et presque dans la médiocrité, du produit des leçons qu'il donnait, soit au Conservatoire (de 1872 à 1890), soit chez des particuliers, absorbé par la maîtrise de l'église Sainte-Clotilde, il n'avait pas le temps de développer sa culture intellectuelle. Et il n'en avait peut-être ni le désir, ni le besoin. Profondément chrétien, il trouvait dans son Dieu toutes les satisfactions morales qu'il pouvait souhaiter, quand, ses devoirs professionnels accomplis, il se trouvait seul à seul avec lui-même. Et sa croyance, il l'exprimait musicalement, parce qu'il en avait l'irrésistible besoin.

Cette croyance ne paraît avoir été ni étroite, ni exclusive : Franck est doux, évangélique, tolérant ; sa tolérance est — qu'on ne s'y méprenne point — celle que peut avoir un homme qui est l'opposé d'un sceptique. Dans *Psyché*, dans certains passages de *Hulda* (1^{er} acte, scène I) et de *Ghiselle* (2^e acte, scènes I et II ; 3^e acte, scène IV ; 4^e acte, scène finale), nous voyons intervenir de poignantes invocations aux divinités païennes. La 3^e scène du IV^e acte de *Ghiselle* laisse même distinctement entrevoir une sorte de synthèse pagano-chrétienne, dans laquelle l'idéal le plus élevé du christianisme se concilie avec celui du paganisme. Or, Franck a entouré *Psyché* et les fragments de *Hulda* et de *Ghiselle* auxquels nous faisons allusion d'une sollicitude trop grande pour que nous puissions croire qu'il n'y a pas attaché une dévotion toute particulière. Ne doit-on pas, dès lors, surtout lorsqu'il s'agit d'un tempérament aussi unilatéral et aussi sincère que celui de Franck, considérer que cette sollicitude, qui se manifeste par des réalisations sublimes entre toutes, est révélatrice de sentiments personnels dominants chez l'artiste (1) ?

Si Franck n'avait pas eu à subir d'influence étrangère, il n'eût probablement pas écrit *Hulda* et *Ghiselle*. Le théâtre ne le tentait pas ; s'il en a fait, c'est qu'il a

(1) En relisant le très bel article sur M. Vincent d'Indy que M. ROMAIN ROLLAND a publié dans la *Revue de Paris* du 15 janvier 1903, nous trouvons la confirmation implicite de cette manière de voir. Parlant de César Franck, M. ROLLAND dit notamment : « Ce grand catholique avait parfois une âme amoureuxment païenne ; il savait jouir sans remords du dilettantisme harmonieux de Renan et du néant sonore de Leconte de Lisle. Rien ne limitait sa vaste sympathie... » Nous supposons, bien entendu, que M. ROLLAND n'a pas songé un instant à attribuer à Franck l'amour de ce qu'il y a de sensuel dans le paganisme.

cédé aux pressantes instances de sa famille. Avant d'entreprendre la composition de *Hulda*, il hésita longtemps; mais, une fois résolu, il s'éprit vivement du sujet. Quant à *Ghiselle*, il accepta sans la moindre observation le livret de M. G.-A. Thierry, que son fils lui présenta.

Il n'aperçut point les côtés faibles des deux poèmes. Il n'en vit que les côtés séduisants; il se prit pour eux d'un bel enthousiasme, et il parvint ainsi à donner aux deux œuvres une expression musicale absolument adéquate aux situations dépeintes. C'est au point qu'il s'est laissé entraîner par ses librettistes à commettre des « bourdes musicales » chaque fois que ces derniers ont commis des « bourdes littéraires » par trop apparentes.

Abstraction faite des rares passages auxquels cette observation s'applique, les deux œuvres sont d'une justesse d'accent étonnante; il y a là quelque chose d'extraordinaire à première vue, car si Franck possédait les plus belles qualités que peut avoir un compositeur, il ne disposait certes pas des aptitudes nécessaires pour réussir à tirer « consciemment » parti d'une belle situation dramatique (1).

CHARLES VAN DEN BORREN

L'HOMME QUI ASSASSINA (2)

Je ne connais pas M. Claude Farrère, et je le regrette, car ce doit être un homme de belle race. Il faut l'être, en effet, pour avoir imaginé le personnage de son dernier roman : le marquis Renaud de Sévigné Montmoron, il faut être aussi un peu ce personnage lui-même : digne, aventureux, sceptique et toujours noble.

Donc, ce marquis de Sévigné, colonel attaché à l'ambassade de Constantinople, est un gentilhomme de vieille souche (rien moins que le descendant de l'illustre mère de M^{me} de Grignan). Il est chevaleresque et rétrograde à souhait, tout en se brûlant à la vie contemporaine autant qu'on peut s'y brûler. Et il souffre fort d'être aristocrate pur à une époque démocratique et soldat en un moment de l'histoire où la paix continuelle est de rigueur.

Sitôt arrivé à Constantinople, son premier soin est de s'y installer d'une manière qui lui permette d'éviter les corvées mondaines et de sauvegarder la liberté de ses promenades. Ayant passé l'âge des aventures (il a quarante-six ans), il se contentera de voir et de comprendre pour précisément atténuer cette tristesse de vieillir qui le navre. Mais quelques jours à peine après ses premières visites diplomatiques, voici qu'on le présente à une femme dont il devine immédiatement que sa vie est triste et désespérée. Il s'informe. C'est la femme de sir Archibald Falkland, directeur anglais de la Dette Ottomane, lequel, entretenant une maîtresse sous le toit conjugal, veut, pour l'épouser, divorcer d'avec sa femme, mais tout en gardant son fils unique.

(1) Cet article forme le début d'un ouvrage qui paraîtra incessamment, sous le même titre, chez MM. Schott frères, à Bruxelles.

(2) CLAUDE FARRÈRE, *L'Homme qui assassina*. — Paris, Ollendorff.

Dès qu'il sait cela, Sévigné n'a qu'un but : devenir l'ami de cette femme, afin de lui être utile autant qu'il le pourra. Et comme les choses sont pressées, il se propose avec une brusquerie très militaire, et comme lady Falkland est très malheureuse, elle accepte tout de suite. Quelle belle scène, chaste, noble, sans la moindre équivoque, que celle où ces deux êtres conviennent de leur union, et comme le moindre soupçon d'amour en est rigoureusement écarté !

Je passe rapidement sur leurs rendez-vous d'amitié, prétextes à d'admirables et si suggestives descriptions de Stamboul, du Stamboul inconnu et presque abandonné des petites places aux platanes et des mosquées magiques. Pendant ce temps, d'ailleurs, la vie conjugale de lady Falkland devient de plus en plus intenable et Sévigné, chaque jour plus attendri, chaque jour plus près du cœur de la malheureuse femme, finit par en devenir amoureux. Et, le soir de leur dernière entrevue, sous la pluie, dans la boue et dans l'eau, bouleversé par ses confidences suprêmes, il le lui avoue.

Je connais peu de pages plus poignantes que celle-ci, que cet unique : *je vous aime* de cette bouche d'homme d'action qui si longtemps s'était tue, que le refus navré et navrant de la femme qui n'avait jamais voulu en lui plus qu'un ami, que ce lamentable moment plein de secrets qu'on n'ose deviner.

Car le pire c'est que, deux jours après, Sévigné passant la nuit en caïque sous les fenêtres de Falkland acquiert la triste preuve que son amie s'était donnée, autrefois, pour se consoler, à Cernuwicz, l'ami et le commensal de son mari. Celui-ci, le sachant, attendait le moment de le prouver pour obtenir le divorce. Terrorisant sa femme surprise, il obtient d'elle de signer sa renonciation à l'enfant afin d'éviter tout scandale.

La douleur de Sévigné, trompé ainsi avant la lettre, ne dure que le temps d'un regret. Elle est aiguë et profonde, mais, noblement, le marquis la relègue au second plan. Son amitié reprend le dessus. Il vengera lady Falkland, il empêchera le papier fatal d'arriver à destination, de produire son effet. Lady Falkland sera respectée chez elle, elle chassera l'indigne rivale et le louche commensal, elle gardera son enfant. Il n'y a pour cela qu'un moyen. Vous le devinez.

Sévigné assassine. Puis, son rôle fini, il disparaît. Mais non sans avoir, par raffinement de scrupule et pour empêcher une erreur judiciaire, averti loyalement de son acte celui même qui dirige l'instruction : Mehmed Pacha, son ami, grand maître de la police secrète. Le passage est d'une intensité admirable :

— Monsieur le maréchal, il me semble que vous n'avez pas envisagé toutes les hypothèses. Voyons donc un peu... Admettez un assassin qui ne serait pas Cernuwicz; un assassin qui, du lundi soir au mercredi matin, n'aurait pas vu, n'aurait pas pu voir, prouverait qu'il n'a pas vu lady Falkland! Eh bien, Lady Falkland, du coup, serait bien innocente, puisque l'assassin, forcément, aurait agi à son insu?

Mehmed pose son couteau et sa fourchette, et oublie le fruit qu'il pelait :

— Admettez, par exemple, Monsieur le maréchal, un témoin, un simple témoin de tout ce différend tragique qui était entre lady Falkland et son mari; — oui, un témoin honnête homme, qui ait vu clairement de quel côté était le droit, et de quel côté l'injustice; — un témoin brave, qui n'ait pas voulu rester neutre, et qui, délibérément, ait pris parti pour le faible contre le fort? Eh bien, Monsieur le maréchal?

Il garde un long silence. Il se lève enfin :

— C'est à peser.

Il a pris sa bourse pour payer l'addition. Je me lève à mon tour, prompt.

— Monsieur le maréchal, laissez-moi faire.

— Mais...

— Je vous en prie! Votre Excellence va comprendre pourquoi...

Très lentement, je tire de mon smoking un grand portefeuille écarlate (1)...

— Ah! je me trompe. Ce portefeuille...

(Je le pose sur la table, en évidence, sous les yeux de Mehmed pacha.)

— ...Ce n'est pas là qu'est mon argent...

Et je paie avec une livre turque sortie de mon gousset.

Mehmed pacha, debout et muet, regarde le portefeuille écarlate, et me regarde moi. Ses yeux percent mes yeux.

J'attends sa volonté, une, deux, trois minutes. Alors je m'incline et je prends congé, en silence. Il me rend mon salut, grave.

— Monsieur le colonel, la protection d'Allah soit sur vous!

Ce que l'analyse ne rend pas, se sont les puissantes qualités dramatiques de ce livre. A vrai dire, c'est un drame et non un roman, mais un drame touffu, plein de personnages et d'épisodes, changeant à tout instant de décors et plein de dessous psychologiques et de suggestions.

Mehmed pacha, l'horrible et flegmatique Falkland, son ami Cernuwicz qui cite du Racine en buvant comme un Polonais qu'il est et qui est une si parfaite fripouille, l'ambassadeur Narcisse Boucher, cynique, démocrate et conducteur d'hommes, l'amusante M^{me} Erizian, l'Arménienne peureuse, maligne et spirituelle, et l'exquise, noble et faible femme qu'est Marie Falkland, autant de personnages étonnamment vivants qui évoluent autour du héros principal.

Mais celui-là, vraiment, mérite le titre de héros. Quel beau caractère! Quel type rare et élevé d'humanité! Je l'aime pour son mépris de la mort, son courage, sa noblesse profonde, son scepticisme qui n'empêche jamais sa générosité, ni son dévouement, ni sa réelle tendresse, en un mot pour sa chevalerie, cette élégante abnégation de soi, tellement française, tellement bien à nous que nulle veulerie et nulle modernité n'en sera venue à bout puisque nous la retrouvons même dans une œuvre ultra-contemporaine comme la dernière de M. Claude Farrère.

FRANCIS DE MIOMANDRE

MORT DE J.-K. HUYSMANS

Joris-Karl Huysmans vient de mourir. Nous nous proposons, dans notre prochain numéro, de parler plus longuement de la perte que font en lui les lettres françaises contemporaines. Mais aujourd'hui ce sera un regret plus humain que nous éprouverons à la pensée des souffrances atroces qu'il aura supportées avant d'entrer dans l'agonie définitive. Et c'est à l'admirable honnête homme plus encore qu'à l'écrivain subtil que s'adresseront notre souvenir et notre salut.

Il était atteint depuis deux ans d'une tumeur cancéreuse du maxillaire, mais il ne le savait que depuis trois mois, époque où il avait été opéré.

C'est vraiment de ce jour-là qu'on put constater combien son mysticisme était autre chose qu'une attitude littéraire. C'est à sa

(1) C'est celui de l'assassiné.

profonde conviction religieuse qu'il dut la sérénité avec laquelle il accepta l'inévitable et la calme lucidité qui, jusqu'à ses derniers moments, lui permettait de causer de son art, comme il le fit encore, longuement, cinq jours avant son dernier soupir, avec son ami Léon Daudet.

Tous ses amis ont dit l'affabilité de son humeur, le pittoresque de sa conversation, la sûreté de son amitié, la noblesse constante de son caractère. Sa disparition est celle d'une des plus belles figures d'artiste de notre temps, et qui jamais une minute ne démérita notre estime et notre respect.

F. M.

Eugène Carrière à l'École des Beaux-Arts.

Malgré les admirables ensembles que nous en ont présentés les expositions de la Libre Esthétique, à Bruxelles, et, à Paris, la Maison d'Art de feu Bing, le Salon des Beaux-Arts, après la mort de l'artiste, et le Salon d'Automne, jamais l'œuvre d'Eugène Carrière ne nous avait été montré si complet. Si on se souvient de l'impression de puissance sereine, de mélancolie pénétrante que les morceaux si habilement choisis parmi quelques-uns des suprêmes et rassemblés pieusement, en février dernier, au Musée Moderne, imposaient aux visiteurs de la *Libre Esthétique* on comprendra de quelle émotion on se sent étreint, à l'étude lente et passionnée de deux cent et trente-huit peintures, outre une quarantaine de cadres de dessins, plus trente lithographies et l'unique eau-forte que de respectueuses et savantes dévotions ont pris soin de réunir pour plusieurs semaines dans les salles de l'École des Beaux-Arts.

Les œuvres sont de toutes les époques de la vie de Carrière. Partout, si même l'artiste est incertain ou peut-être inconscient de sa fortune plus tard si décidée, le même homme se retrouve. Carrière, à l'égal de l'enchantement que fait naître en nous l'artiste qu'il est, nous touche, nous prend pour avoir été, entre tous, par ses plus nobles, plus pures, plus sensibles et émotives qualités, cela, si rare : entre tous les hommes, un homme. Il fut de la race humaine un de ses plus incompréhensibles héros. Et quand, avec ingénuité, depuis longtemps déjà quelques intelligences l'eurent senti, proclamé, compris et aimé, celles-là eurent, avant toutes autres, — l'exposition présente le prouve surabondamment, — la notion, peut-être confuse alors, et depuis si bien confirmée, et à jamais, d'une beauté neuve et absolue. Il convient de citer le nom de plusieurs qui soutinrent et exaltèrent l'artiste au temps même de ses propres incertitudes et du meurtrier combat : avec Edmond de Goncourt, des écrivains, Séailles, Roger Marx, Dolent, Geffroy, Hamel; des artistes, Rodin, Agache, Lerolle, Benjamin Constant, L.-H. Devillez; des amateurs plus nombreux chaque jour, entre lesquels MM. Pontremoli, Gallimard, Caplain, Arthur Fontaine, docteur J.-L. Faure, M^{me} Ménard-Dorian.

Depuis des années la grandeur de l'œuvre universellement était affirmée, en dépit de détracteurs obstinés que ne convaincra pas même le présent rayonnement. N'ai je point entendu dans la foule, l'autre jour, une voix : « Alors, le sommet de l'art, c'est de nous plonger dans les ténèbres, de ne nous rien laisser voir »? Tant il est vrai que seule la hauteur du génie atteint l'entassement hostile et tétu d'une publique sottise, si ressassée et réfutée qu'elle puisse être. Ne sait-on pas que les fervents du maître ont tout fait au monde pour dissiper et éclaircir un pareil malentendu? En dehors des avertis, qui donc les écoute? A qui a profité la leçon? N'est-ce point l'ordinaire attitude des foules de se piéter en face d'une œuvre vierge et hautaine et de la nier tout de suite, sans avoir pris le soin de l'interroger, de la solliciter, de se recueillir, de *vouloir communier*?

En une exposition complète comme celle-ci, les aveugles seuls ne pourront pas comprendre. Prenez un tableau de début. — par exemple, pour ne point remonter quand même à une étude trop

d'écolier, — prenez, je suppose, l'*Enfant malade*, non point même le plus célèbre (celui du Salon de 1885, médaille de 3^{me} classe, appartient au Musée de Montargis), dont la composition et la dimension contribuent un peu à disperser et à amoindrir l'effet, mais je veux dire l'*Enfant malade*, plus restreint et plus complètement typique peint en 1888 (appartient à M. P. Galliard). L'enfant dolent et faible est pressé amoureusement dans les bras d'une mère anxieuse et rassurante : c'est tout. Si on le compare à une plus récente « intimité », à celle, la grande, qu'on vit, en 1906, au Salon des Beaux-Arts et qui appartient à M^{me} Montagne-Devillez, de Mons, d'un coup d'œil le but atteint apparaît et s'explique. Si précis d'émotion, si sûr de sentiment, si tendre que s'impose le premier, le détail étranger à l'action émotionnelle traité dans toute sa réalité minutieuse, fût-ce au moyen d'indications suggestives, contrarie ou suspend le grandeur de l'expression cherchée et rendue. Dans le second, par un parti pris génial et qui d'être si efficace se justifie par delà toute nécessité, l'attitude, le geste, le mouvement des trois figures de la composition, tout le reste étant tenu en suspens, noyé de rêve, sans cependant qu'on en puisse nier ou suspecter la présence que des masses et des rapports évoquent suffisamment et réalisent, le sentiment s'accroît d'être seul signalé par la main du peintre, accusé, précisé, exclusif de tout ce qui directement ne le concerne pas. Et l'on songe, et l'on se dit, avec le trouble et l'exaltation où l'on est entraîné : « Où donc me faut-il venir pour songer à un équivalent en émotion, à un effet si poignant de sensibilité, de tendre connaissance de l'intimité humaine, que le visage, les gestes et toutes les parties du corps mettent, avec une si puissante unité d'impression, en lumière ? » Je ne suis pas le seul, alors, à avoir songé aux derniers grands portraits de Rembrandt vieilli, par lui-même, et ce souvenir, en se fortifiant, n'a détruit ni atteint l'admiration devant l'œuvre de Carrière ; elle reste, totale.

On suit les étapes fécondes du pensif, doux et aimant génie, d'intimités en intimités, à travers ses portraits et ses paysages, ses études, ses recherches. Les influences premières, entrecroisées, fondues, Velasquez, Van Dyck, d'autres, et du xix^e et du xviii^e siècle même, meurent, assimilées et renouvelées, qu'importe ? C'est, du *Premier Voile* à d'autres motifs familiaux, *Elise au Chien*, *L'Enfant aux Géraniums*, *L'Enfant à la Poupée*, puis aux *Maternités*, à la *Grande Sœur*, à cette prodigieuse *Tendresse* (1905) donnée au Luxembourg, une montée continue, lente, assidue, consciente et sûre. Après *les Enfants au Chien*, l'élégant, pensif et haut *Portrait de M. L.-H. Devillez*, qui, debout dans son atelier, avec sa belle barbe d'or pâle, ses yeux vifs et réfléchis, tourne en ses doigts une motte de terre glaise, tandis qu'un admirable chien se frotte à lui et que, par derrière, un modèle s'habille, par le *Paul Verlaine*, les nerveux et douloureux *Alphonse Daudet*, les fiers, spirituels, décoratifs *Edmond de Goncourt* et les effigies familiales, et le *Reclus*, et le *France*, et les groupes : *Arthur Fontaine et sa fille*, le *D^r G... et sa famille*, aboutir au suprême : *Les Portraits* (ensemble) de *M^{me} A. Devillez et son fils* (1905) ! Qui les oublierait, les ayant vus, ceux-là ? Quelle délicatesse profonde dans le rapprochement de cette mère si âgée, dont la bonté et la confiante sérénité apparaissent dans toute sa personne, et de ce fils vieilli qui la guette d'amour pieux et de paisible orgueil, avec un peu, déjà, d'angoisse et de crainte ; cette façon dont est posée aux mains du fils la main apaisante de la mère !

Faut-il qu'on dise ce rendu des masses modelées, cette vérité des mouvements essentiels, cette résistance variable des tissus, des chairs et des matières, cette science de ce qui constitue un métier d'art incomparable, toutes ces ressources mises en œuvre avec tant de mesure et tant d'enthousiaste sûreté ! Et les rares paysages traités dans une égale manière, et vus d'une si personnelle vision, rêveuse et toujours tendre ? Et ces nus élégants, harmonieux ou si robustes, comme cette puissante *Femme à sa toilette*, de 1888 ? Et ces compositions décoratives, à la Sorbonne, à la Mairie du XII^e arrondissement, ce *Théâtre populaire*, ces illustrations pour *Booz endormi*, et, suprêmes de douloureuse intensité, ce *Christ en croix*, de 1897, ces deux volets qui l'accompagnent, *la Prière* ?

Une énumération, une énumération, que peut-elle à la mémoire figurer d'effectif ? L'exposition de Carrière, il faut la voir, comme on regretterait de n'avoir vu les rétrospectives de Delacroix, de Courbet, de Manet, de Corot, de Puvis de Chavannes, et, si elle nous était un jour offerte, de Gauguin.

ANDRÉ FONTAINAS

LE THÉÂTRE A PARIS

L'Otage, par M. G. TRARIEUX (théâtre de l'Odéon). — Les Ames ennemies, par M. P.-HYACINTHE LOYSON (théâtre Antoine).

La crise religieuse qui agite la France devait avoir sa répercussion au théâtre. Voici que, simultanément, sur deux des principales scènes dramatiques de Paris, à l'Odéon et au théâtre Antoine, le conflit qu'elle fait naître dans les familles sert de pivot à des œuvres intéressantes par les idées qu'elles soulèvent mais que leur caractère de « pièces à thèse » éloigne l'une et l'autre de la littérature proprement dite. Le théâtre antiaucloïque, antimilitariste, antiesclavagiste peut avoir son influence et son utilité. Mais la scène n'est point faite pour y plaider ni pour y prêcher, et le théâtre « tout court », qui peint la vie et reflète les observations qu'elle suggère, l'emportera toujours. N'est-ce pas Lessing qui a dit : « Le véritable poète dramatique s'inquiète peu de savoir si l'on peut — ou ne peut pas — déduire de sa fable une vérité générale » ? Et quoi qu'ils fassent, M. Brieux ou l'auteur d'*Africa*, notre nouveau ministre des Sciences et des Arts, n'habiteront jamais que les faubourgs des cités bâties par Molière, Beaumarchais, Henry Becque, Jules Renard, Alfred Capus, Tristan Bernard et autres narrateurs d'humanité.

Cette réserve faite, reconnaissons que l'*Otage* de M. Gabriel Trarieux et *les Ames ennemies* de M. P.-Hyacinthe Loyson ne sont point sans mérite. *Ces Messieurs*, c'était la pièce anticléricale. Celles-ci sont résolument antireligieuses. Elles montrent l'une et l'autre, dans un ménage étroitement uni, la destruction du bonheur, de la paix, de la famille par la religion. Jamais le problème de la divergence philosophique entre époux n'avait été abordé avec une aussi catégorique netteté.

Dans l'*Otage*, un homme politique, Serge Santeuil, va être nommé gouverneur de l'Algérie. Sa femme, qui ne partage point ses convictions, veut faire faire à sa fille sa première communion. C'est, pour le père, le reniement de tout son passé et peut-être la ruine de sa carrière, car ses adversaires vont exploiter contre lui l'incident. L'évêque du diocèse obtient de M^{me} Santeuil, pour éviter la rupture et peut-être dans le secret espoir de ramener Santeuil à Dieu, l'ajournement à trois ans de la cérémonie. Dans l'intervalle, l'enfant est emportée par le typhus. Elle meurt chrétiennement et les époux se séparent, définitivement brouillés et profondément malheureux.

Les Ames ennemies mettent en scène un savant, Daniel Servan, que ses découvertes sur les origines de l'humanité ont illustré. Un voyage d'études de deux ans l'a éloigné de son foyer. Quand il y revient, en possession de vérités nouvelles qui bouleversent les notions bibliques sur la création, l'influence du prêtre, d'une belle-mère rivée à son intransigeance religieuse et de sa propre femme a orienté sa fille vers un mysticisme exalté. D'où le conflit, dont il sort vainqueur, mais à quel prix ! Florence Servan, sa fille, ébranlée par la crise morale qu'elle traverse, meurt d'une affection cardiaque après avoir, dans un suprême adieu, rapproché tendrement les « âmes ennemies » que la religion avait désunies. Car, au-dessus de la religion, il y a quelque chose de plus fort et de plus beau, qui est l'amour.

On voit que les conclusions des deux moralistes diffèrent, bien que la thèse de l'athéisme soit défendue avec la même vivacité de part et d'autre. Le dénouement de M. Trarieux est plus cruel et, sans doute, plus logique ; la tristesse de celui de M. Loyson se tempère de douceur, voire d'un sentimentalisme passablement artificiel. Toute l'œuvre est d'ailleurs plus conventionnelle que

la première. Elle témoigne de quelque ingénuité et d'une inexpérience scénique qu'il serait injuste de ne pas excuser.

Les deux pièces ont été bien défendues, à l'Odéon par M^{lle} Dux, MM. Desjardins et de Max; au théâtre Antoine par M^{mes} Moreno, Even et Marie Kalf, MM. Janvier et Bour.

OCTAVE MAUS

Le Festival russe à Paris.

Le cycle des cinq concerts historiques de musique russe a été inauguré à l'Opéra jeudi soir, devant une salle exceptionnellement élégante et animée. Sous l'énergique et vivante direction de M. A. Nikisch, l'orchestre et les chœurs des Concerts Lamoureux ont été remarquables de sonorité et d'expression. M. Rimsky-Korsakow a conduit lui-même l'exécution de sa *Nuit de Noël*, sorte de rhapsodie un peu languette (28 minutes de musique sans arrêt!) mais pleine de jolis détails. Il a été acclamé, de même que M. Nikisch, qui a donné un particulier relief à la Deuxième Symphonie de Tchaïkowsky, dont le final est particulièrement intéressant par ses rythmes et son instrumentation.

On entendit aussi l'ouverture et le premier acte de *Rousslan et Ludmila*, de Glinka, qui est le bréviaire des Russes. Il importait que l'œuvre figurât au programme, mais elle est si proche d'Adam et d'Auber qu'elle parut vraiment désuète, malgré l'interprétation colorée que lui donnèrent M^{mes} Tcherkassky et Zbroueff, MM. Chaliapine, Kastorsky, Smirnow et Filipow.

Mais le grand, le triomphal succès fut pour M. Chaliapine, dont la voix généreuse, la verve, la chaleur communicative donnèrent un merveilleux accent aux couplets de Wladimir Galitzky du *Prince Igor*, — l'orchestre étant cette fois dirigé par M. Blumenfeld, chef d'orchestre de l'Opéra impérial.

Le célèbre chanteur déclina une telle tempête de bravos, un tel tonnerre d'acclamations que M. Nikisch n'arriva point à rétablir le silence pour entamer la *Kamarinskaja*, qui devait clôturer le concert. Il patienta quelques minutes, la baguette levée, tandis que les ovations se prolongeaient indéfiniment; puis, dépité, il laissa retomber le bras, congédia d'un geste sec son orchestre et quitta l'estrade, sous les yeux ébahis des grandes duchesses, princesses et ambassadrices féeriquement constellées, qui attendirent vainement son retour.

Ainsi finit inopinément cette première et mémorable séance. Faut-il ajouter que l'attitude imprévue et discutable de M. Nikisch alimente actuellement toutes les potinières de Paris?

O. M.

P. S. — Parmi les concerts les plus intéressants qu'on nous annonce, citons les quatre séances consacrées à l'œuvre vocal de F. Schubert et de R. Schumann par M^{me} Marie Mockel, avec la collaboration de M. Camille Maclair, conférencier, et de M. Charles Levadé, qui accompagnera M^{me} Mockel au piano. Ces auditions auront lieu les vendredis 24 et 31 mai, 7 et 14 juin, à la Salle Washington, 14, rue Magellan.

Vente de l'Atelier Thaulow.

Outre les tableaux de Fritz Thaulow vendus chez Georges Petit la semaine dernière (1), la succession renfermait quelques œuvres, — peintures et sculptures, — d'artistes contemporains que les amateurs se sont disputées à des prix assez élevés. Un pastel de Liebermann, la *Vallée*, a été vendu 5,750 francs; une petite toile du même peintre, les *Premiers Pas*, 2.450. On a payé 3,800 francs un groupe en pierre et 3,300 un marbre (*Saint Jean*

(1) Voir notre dernier numéro.

décapité) de Rodin; 850. le *Cheval de mine*, de Constantin Meunier; 930, un *Buste de fillette*, par Camille Claudel, et 500, ses *Causeuses* en marbre.

Quelques autres prix: Raffaëlli, l'*Armée du Salut*, 1,400 francs; Baertsoen, le *Vieux Pont* (pastel), 1,020; J.-E. Blanche, *Portrait de fillette assise*, 820; Helleu, le *Plateau d'argent*, 1,000; M^{me} Daunenberg, la *Fillette et le Singe*, 620; Heyerdahl, *Etude de femme nue*, 1,010; Ménard, *Adam et Eve* (dessin), 640.

Des grès flammés de Delaherche ont été vendus 150 et 250 francs; un vase en poterie par Gauguin, 110; des céramiques de Dalpayrat, 205 et 400; les figurines de Dejean, en plâtre, 310 et 350; une *Femme assise*, en bronze, du même statuaire, 400.

Le produit total s'est élevé à 300,871 francs.

PETITE CHRONIQUE

Une plaque commémorative ornée d'un bas-relief élégamment modelé par M. Ch. Van der Stappen évoque désormais dans le cloître de l'abbaye de Villers le souvenir de l'architecte Licot, qui consacra tous ses efforts à sauver de la destruction les ruines célèbres auxquelles il avait voué un culte fervent.

L'inauguration du monument eut lieu lundi dernier.

M. Jean d'Ardenne retraça éloquemment la carrière de Charles Licot, rendit hommage à son caractère et à son talent, rappela sa piété pour les ruines de Villers et l'œuvre de conservation que la mort l'empêcha de terminer.

D'autres allocutions furent prononcées par M. De Bavay, président de la Société d'archéologie, et Lagasse de Loch, président de la Commission royale des monuments.

Il est question de réunir dans la salle du réfectoire restaurée les maquettes, dessins, plans et croquis de Ch. Licot relatifs à l'Abbaye.

La Libre Académie de Belgique s'est réunie jeudi dernier pour délibérer sur la situation nouvelle que crée aux artistes et aux écrivains la création récente d'un ministère des sciences et des arts. Un rapport sur les réformes éventuelles à introduire, présenté par M. Paul Otlet, sera transmis, avec les vœux de l'assemblée, au Gouvernement.

La discussion publique sur le maintien ou la suppression du grec et du latin dans l'enseignement aura lieu samedi prochain, à 8 h. 1/2 du soir, au siège de l'Académie (Maison du Livre, 3, rue Villa-Hermosa).

A l'exposition Franz Courtens succède, dans la grande salle du Cercle artistique, une exposition des œuvres de M. Frans Hens, l'un des meilleurs marinistes de l'École belge d'aujourd'hui.

Un grand concert aura lieu ce soir, à 8 heures, au théâtre de la Monnaie, avec le concours de M. Noté, de l'Opéra, de M. Musin et de sa classe de violon au Conservatoire de Liège, de la société chorale *A Capella* de Gand et de la fanfare parisienne *La Sirène*. Le produit de ce concert est destiné à contribuer à l'érection d'un monument aux victimes du navire-école.

Mardi et jeudi prochains, M. Le Bargy jouera au théâtre du Parc, avec M^{me} G. Dorziat, le *Marquis de Priola* et le *Demi-Monde*.

M^{me} Sarah Bernhardt jouera avec sa troupe au théâtre de la Monnaie, du 4 au 8 juin prochain, les deux œuvres dans lesquelles elle vient de triompher à Paris: les *Bouffons* de M. Zamacoïs et *Adrienne Lecouvreur*, dont elle est l'auteur et la principale interprète.

Les 27, 28 et 29 mai aura lieu, sous la direction de M. Fiévez, la vente des peintures anciennes et marbres antiques réunis par M. de Somzée. Ce sera probablement la dernière vente de cette célèbre collection.

L'*Union de la Presse périodique belge*, sous la présidence d'honneur de M. Jules Le Jeune, ministre d'Etat, a fixé au dimanche 8

et lundi 9 septembre prochains le troisième congrès de la Presse périodique. Ce congrès se réunira à Spa et sera officiellement reçu par la Ville. Le programme en sera arrêté prochainement.

Annonçons, à propos de l'*Union de la Presse*, que cette association professionnelle transférera le 1^{er} juin son siège social de l'Hôtel Ravenstein à la Maison du Livre, rue Villa-Hermosa.

De Paris :

L'idée d'un nouveau théâtre lyrique, dont il fut si souvent question, va, paraît-il, être prochainement réalisée. C'est M. A. Saugey, ancien directeur de l'Opéra de Nice et directeur actuel du théâtre de Vichy, qui en prend l'initiative. Il a loué, à cet effet, l'Hippodrome, dans lequel il va installer une scène sur le modèle du Prince Régent de Munich. La salle contiendra 3,800 places, toutes de face.

M. Saugey a choisi pour collaborateur musical M. Georges Marty, chef d'orchestre des concerts du Conservatoire, et compte ouvrir son théâtre à la fin d'octobre. Il a engagé, entre autres, M^{mes} F. Litvinne et E. Calvé. La première nouveauté sera *la Vie du Poète* de M. G. Charpentier, remaniée en vue de la scène, et la première reprise *Hérodiade* de Massenet.

L'éminent pianiste Edouard Risler vient d'être nommé professeur au Conservatoire. Il remplace M. Philipp, qui passe à la classe des jeunes filles, devenue vacante par la mort de M. Duvernay.

L'Opéra répète en ce moment *la Catalane*, drame lyrique en quatre actes de M. Fernand Leborne, dont la première aura lieu, sauf imprévu, vendredi prochain. L'œuvre, dont le sujet prête à une mise en scène pittoresque, sera chantée par M^{mes} Grandjean et Martyl, MM. Muratore et Delmas. En tête du ballet, qui se lie à l'action, figure M^{lle} Zambelli.

Les représentations d'*Ariane* et *Barbe-Bleue* se poursuivent à l'Opéra-Comique devant des salles comblées avec un éclatant succès. M^{me} Georgette Leblanc, dont la voix se raffermir de plus en plus à mesure que renaissent ses forces, est rappelée quatre et cinq fois après chaque acte.

D'autre part, *Salomé* excite toujours au Châtelet une vive curiosité. Les opinions sont partagées sur le mérite de cette œuvre étrange, mais on s'accorde à la trouver puissante et personnelle. M^{me} Destinn, rappelée en Allemagne par ses engagements, a été remplacée dans le rôle principal par M^{me} Fremstad. Les deux dernières représentations sont fixées aux 21 et 24 mai.

Dans le domaine des arts graphiques et plastiques, l'attention est fixée en ce moment sur les deux salons, sur l'Exposition rétrospective d'Eugène Carrière à l'École des Beaux-Arts, dont notre collaborateur André Fontainas signale ci-dessus le grand

intérêt et sur l'Exposition de Portraits féminins qui vient d'être inaugurée au Palais de Bagatelle. Celle-ci renferme environ trois cents toiles et bustes choisis parmi les meilleurs portraits exposés à la Société nationale des Beaux-Arts de 1870 à 1900 et dans l'œuvre de quelques peintres illustres tels que Corot, Ricard, Courbet, Couture, Manet, H. Regnault, Bastien-Lepage, Baudry, Fromentin, Whistler, Alfred Stevens, Lenbach, Berthe Morisot, etc.

M. le Dr Bredius vient, dit le *Bulletin de l'Art ancien et moderne*, de découvrir chez un collectionneur de Bruxelles, M. de Grez, le 36^e (ou le 37^e) Vermeer de Delft : c'est un portrait de jeune femme, représentant le même modèle que celui du tableau du musée de Budapest : elle est assise sur la chaise ornée de têtes de lions à l'extrémité des montants et de grands clous de cuivre, que l'on voit dans un grand nombre de peintures du maître ; elle porte un haut chapeau de feutre gris et une robe gris bleu ornée de fourrures blanches.

Le tableau n'est pas signé ; il est de la même dimension que *la Dentellière* du Louvre et son propriétaire a promis de le prêter au Musée de La Haye.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

ALFRED STEVENS
ET SON ŒUVRE

par
Camille Lemonnier.

Un volume de grand luxe, de format in-folio, contenant 42 planches hors texte, tirées en héliotypie sur presse à bras, d'après les chefs-d'œuvre d'Alfred Stevens actuellement exposés à Bruxelles.

Le texte de Camille Lemonnier est, en même temps qu'une étude approfondie de la personnalité et de l'art d'Alfred Stevens, une reconstitution brillante de la vie artistique et mondaine à Paris sous le second Empire. Ce texte est suivi des « Impressions sur la Peinture » d'Alfred Stevens lui-même.

L'ouvrage est tiré à 350 exemplaires numérotés, reliés en parchemin avec titre et ornementation dessinés par l'artiste Georges Lemmen.

Prix : 80 francs.

Vient de paraître chez MM. A. DURAND & Fils, éditeurs

4, place de la Madeleine, Paris.

VINCENT D'INDY. — **Souvenirs**, poème pour orchestre (op. 62).

Réduction pour piano à quatre mains par M. MARCEL LABEY. — Prix net : 5 francs.

CLAUDE DEBUSSY. — **Première arabesque**.

Transcription pour piano à quatre mains par M. JACQUES DURAND. — Prix net : 2 fr. 50.

Deuxième arabesque. Id. — Id.

PH. BELLÉNOT. — **Automne** (STÉPHAN BORDÈSE). — Prix net : 1 fr. 35.

Le Frais matin dorait... (LECONTE DE LISLE). — Prix net : 2 fr. 50.

La Mer cache en ses flots... (PAUL BOURGET). — Prix net : 1 fr. 75

Musique (ALBERT SAMAIN). — Id.

Les Roses d'Ispahan (LECONTE DE LISLE). — Id.

Adaptations musicales.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

ANTÉE

Revue mensuelle de littérature.

Le numéro, 60 centimes. — L'abonnement, 6 francs l'an.

COLLABORATEURS RÉGULIERS

MM. Michel Arnauld, André Gide, Albert Giraud, Laurent Tailhade, Henri Ghéon, Maurice Wilmette, Remy de Gourmont, Maurice Denis, Jacques-E. Blanche, Jacques Copeau, Lucien Jean, Henri Vandeputte, Joseph Bossi et Eugène Monfort.

ARTHUR HERBERT Ld, éditeurs, Porte Sainte-Catherine. BRUGES

Numéro spécimen envoyé sur commande.

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

DE

LIVRES ANCIENS

provenant des collections de ô Sullivan de Terdecq

(Châteaux de Terdecq et de Meldert)

La vente aura lieu à la requête de M^r A. TYMAN, notaire, 33, rue du Hainaut, à Gand, du mercredi 29 mai au vendredi 31 mai, chaque jour à 4 heures précises, sous la direction (et dans la salle des ventes) de M. E. DEMAN, libraire expert,

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles.

Le catalogue (1^{re} partie) orné de plus de 100 reproductions (dont 60 hors texte) est en distribution chez M. le notaire Tyman, à Gand et chez l'expert-vendeur. — Prix : 2 francs.

Exposition particulière du mercredi 22 au samedi 25 mai de 2 à 5 heures. (Il n'y aura pas d'exposition publique.)

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50.

Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

La Presse Européenne

Coupures de journaux artistiques, commerciaux, politiques et financiers

Bruxelles, 54, rue de Longue-Vie.

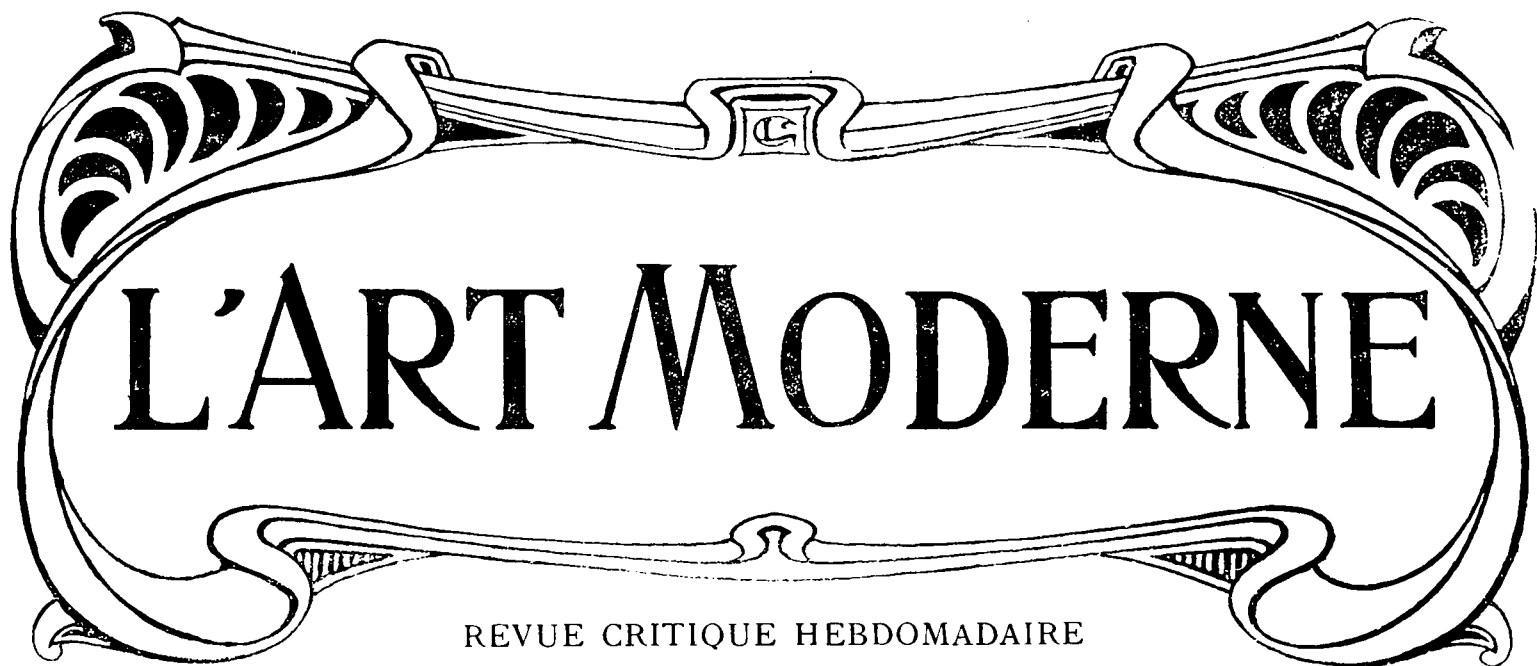
DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Jan Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Joris-Karl Huysmans (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Witold Wojtkiewicz (ANDRÉ GIDE). — Livres belges (PAUL CORNEZ). — Le Théâtre à Paris (OCTAVE MAUS). — A l'Université Nouvelle : *Conférence de M. Louis Laloy*; *Conférence de M. Jean Hautstont* (Ch. V.). — Théâtre de l'Opéra (O. M.). — Le Festival russe à Paris (O. M.). — Publications artistiques : *Edouard Manet*. — Petite Chronique.

Joris-Karl Huysmans.

L'écrivain qui vient de mourir emporte un unanime regret. La beauté et le courage de son agonie font enfin taire les petites *grincheries* de la Critique.

Car elle ne fut pas toujours tendre pour lui, la Critique. Devinant en lui un artiste absolument sincère, elle s'ingénia à ne pas comprendre ses successives évolutions. Tant et si bien que la dernière lui fut même reprochée.

Il ne faut pas être dupe du ton qu'elle prend aujourd'hui dans les journaux. Elle désarme, mais c'est à la façon d'un vieil ennemi qui suit votre convoi : il a beau

jeu. La vérité, c'est que Huysmans n'écrivit pas une ligne de sa vie qui ne fût discutée, retournée, échenillée. On n'a jamais cherché à le comprendre, on a toujours essayé de le trouver en faute. Et j'ai lu des articles sur lui où on tentait d'établir que sa maladie était l'origine et l'explication de son état d'âme et de ses livres. Après tout, cela prouve qu'il n'était pas indifférent. Ah ! cela, certes non ! Sauf ses tout derniers ouvrages, dont la sérénité de pensée sinon de style ne saurait susciter de discussions, il ne publia rien qui ne fit plus ou moins scandale.

Rappelez-vous. La série de ses romans naturalistes, de *Marthe* à *En rade*, ne rencontra comme succès que l'indignation et le dégoût qui étaient le partage ordinaire de ses camarades, mais peut-être avec une nuance particulière : plus de négligence encore et plus d'irritation. Au moment où on l'aurait à peu près accepté comme naturaliste, il écrivit *A Rebours*. Ce livre étonnant et saugrenu, hanté d'aspirations confuses, tiraillé dans deux directions opposées, devint comme le manuel de quelques détraqués pour qui l'orgue à bouche de des Esseintes était infiniment plus intéressant que sa bibliothèque.

La Critique, perspicace comme toujours, identifia des Esseintes et Huysmans et, très perfidement, établit d'avance ses positions. En présentant des Esseintes-Huysmans comme un esthète névrosé, on jetait le doute sur la profondeur réelle de sa sincérité future, on décidait que toute démarche intellectuelle ou morale de sa part serait forcément due à cet état maladif, non pas au libre choix d'une tête saine.

Envisagés à ce point de vue, des livres comme *Là-Bas*, *En Route*, *la Cathédrale*, *l'Oblat*, ne pouvaient être que des témoignages de plus en plus accentués d'une neurasthénie aussi déplorable que respectable. Et c'est, en effet, de cette manière que (sauf exceptions) la Critique officielle les examina, oh! avec des restrictions, des politesses et des atténuations délicates, mais enfin...

Pauvre Huysmans! Evidemment, tout cela lui était bien égal. C'était le plus modeste, le plus indifférent, le plus désintéressé des hommes. Il n'a jamais écrit que pour son plaisir, — j'entends sous la poussée de la nécessité interne qui nous oblige à exprimer notre pensée et nos rêves, en nous leurrant de la satisfaction que nous procure cet acte. Il n'a jamais fait de *besognes*. Ce fut un artiste absolu, un honnête homme dont la bonne foi fut tellement noble et tellement pure qu'elle s'enveloppait, pour s'avouer, de cette pudeur suprême : l'aveu de ses doutes, la reconnaissance de ses imperfections. Il n'a jamais songé au succès ni à la gloire. Il n'a jamais fait ni une affaire, ni une concession.

Il était tellement à part, on le sentait si supérieur au désir même d'être compris, que personne n'avait l'idée de le défendre lorsqu'il était attaqué. Les amis inconnus et passionnés qu'il avait en ses lecteurs prenaient bien trop de joie à parcourir son œuvre pour éprouver le besoin de s'en expliquer. Et vraiment je ne pense pas que toute la littérature aigre-douce qui foisonna autour de la sienne lui ait retiré un seul admirateur.

Quoi qu'il en soit, on peut compter les études sérieuses ou sympathiques qu'il inspira. Pour ma part, je n'en connais point. Il y en a, sans doute, mais je ne les ai point lues.

Son histoire morale est pourtant bien simple. C'était un homme profondément bon et honnête, avec un don d'observation tel qu'il ne pouvait pas, qu'il n'aurait jamais pu éviter de voir dans le monde, au moins autant que les beaux ensembles, les détails mesquins ou laids.

Un bon sens indéfectible lui interdisait de donner dans le panneau du romantisme, du spiritualisme, en un mot de tout sentiment creux sous des apparences nobles. Quoi d'étonnant à ce que pendant dix ans, en plein épanouissement du naturalisme, d'ailleurs, il se soit laissé aller à son penchant?

Mais le même bon sens devait lui interdire l'exagération de sa propre théorie; et comme ce n'était point par malveillance mais bien par minutie qu'il voyait la vie si petite, et comme ce n'était pas non plus son désenchantement mais bien l'élévation de son rêve qui la lui faisait paraître lamentable, il devait, dès ce jour, avec plus ou moins de rapidité, évoluer vers le mysticisme.

A *rebours* est une œuvre de transition, hantée de

toutes sortes de phantasmes et de fantaisies. Mais *Là-Bas*, qui la suit immédiatement, est de tendances nettement catholiques. Huysmans a trouvé sa voie. C'est dans cette religion, — et observée avec une mystique ferveur, — qu'il conciliera toutes les contradictions de sa nature. L'honnête homme sera à l'aise dans cette morale scrupuleuse et parfaite : cela, c'est évident. L'artiste impressionniste aura le poil rebroussé d'une comique indignation à la vue des bondieuseries de Saint-Sulpice, des naïvetés des sermons, des hérésies esthétiques du cérémonial, mais il n'aura qu'à se dire, pour se tranquilliser, que de telles fautes ne sauraient être imputées à un dogme mais bien à l'époque qui décidément est plate et mauvaise (il l'avait bien toujours pensé). L'observateur aura, dans ces milieux nouveaux, au moins autant de joies, et de tout ordre (de dénigrement ou d'admiration), qu'il en aurait eu dans les gargotes et les rues de Paris, — bien plus même, car ils sont bien moins fréquentés, bien moins connus. Enfin c'est dans le mysticisme proprement dit que sa tendance au rêve (héritage d'ancêtres lointains) s'accordera avec son antipathie irréductible envers l'idéalisme vague. Rien n'est moins vague que les promesses religieuses. Leur incertitude n'est pas un obstacle à leur précision, au contraire.

Et c'est ainsi que Joris-Karl Huysmans devint catholique fervent, non point à cause des faiblesses d'un estomac délicat et d'un caractère grincheux, mais de toutes les énergies les plus fortes et les plus pures de son esprit et de son cœur.

Je ne parlerai pas de la qualité de sa littérature, ni n'expliquerai les nuances très négligeables qui différencient entre eux *Là-Bas*, *En route*, *la Cathédrale*, *l'Oblat*, *Sainte-Ludwine de Schiedam* et *les Foules de Lourdes*. Ce furent seulement les phrases successives d'un acte de foi qui dura quinze ans. Je n'ai voulu rappeler ici qu'une chose : c'est que cet homme qu'on affectait tant de ne considérer que comme un littérateur, assidu et artiste à la fois, a été, avant tout et dans la plus haute acception du terme, avec ses faiblesses, sa constance, ses crises de doute, l'intensité de sa vie morale : un homme. On ne peut pas en dire autant à la mort de tout le monde.

FRANCIS DE MIOMANDRE

WITOLD WOJTKIEWICZ

Je ne me dissimule point qu'il est bien téméraire pour un littérateur d'oser présenter au public un nouveau peintre, que les peintres ignorent encore. Et pourtant j'accepte avec joie cette sorte d'obligation qu'une heureuse fatalité me créa, en posant sur ma route les toiles de Witold Wojtkiewicz. C'est à Berlin que je

les vis, cet hiver ; je voyageais avec Maurice Denis, et jamais je ne fus plus heureux d'avoir pour compagnon de route cet ami à l'intelligence artistique si ouverte et si éclairée, que le jour où, devant ces œuvres inattendues, je pus fortifier mon émotion à l'émulation de la sienne.

Faisant le tour de la galerie Schulte, nous étions arrivés à une salle reculée où se cachait, plus que ne se montrait, une exposition de peintres polonais. J'avoue mon ignorance au sujet de ce que je ne sais si l'on peut appeler « l'École polonaise ». Certes, il me semble impossible qu'un artiste de la valeur de Wojtkiewicz ait pu inventer de toutes pièces son art (je laisse à d'autres le soin de chercher ses prédécesseurs), mais cette exposition permettait de croire que, là-bas, Wojtkiewicz reste assez isolé. C'est ainsi qu'il nous apparut.

L'exposition groupait des œuvres, point négligeables peut-être, mais sans saveur nouvelle, et devant lesquelles, en voyageurs pressés, nous allions passer, lorsque le surprenant accent de ces quelques toiles nous retint. Elles éclairaient cette salle un peu sombre, non par l'éclat indiscret des tons, car aux yeux d'un méconnaisseur elles eussent pu passer pour ternes : mais par une entente bizarre des rapports, par la douloureuse fantaisie du dessin, par l'interprétation émue et quasi pathétique de la couleur.

Certes, l'on sent déjà, et l'on sentira davantage à mesure qu'il s'affirmera, par quelles profondes attaches Wojtkiewicz tient à son pays, à sa race irréduite, dont l'âme, à la fois très fière et plaintive, enthousiaste et désespérée, jamais muette encore, trouve en lui l'expression nouvelle qu'elle obtenait naguère de la musique et de la poésie. Mais si particulier, et j'allais dire si exotique que soit son art — inquiet et spécieux mélange de naturalisme, d'impressionisme et d'humour, c'est pourtant à notre jeune école française qu'il s'apparente, de sorte que parmi les Daumier, les Degas, les Toulouse-Lautrec, les Bonnard, Wojtkiewicz se reconnaîtra chez les siens. — J'ai dit qu'il s'apparente, et non pas qu'il descend, car, jusqu'à présent, Wojtkiewicz vivait tour à tour à Cracovie, à Varsovie et, n'ayant quitté la Pologne que pour un court voyage en Russie, il n'avait pu voir, sinon reproduite peut-être, aucune œuvre de ceux que je viens de citer.

Witold Wojtkiewicz est né à Varsovie, en 1879. Puisse Paris, qui sut si généreusement adopter les grands exilés de sa race, un Mickiewicz, un Chopin, sourire à ce nouveau venu (1).

ANDRÉ GIDE.

LIVRES BELGES

Io-Ié Bec de Lièvre, par MAURICE DES OMBIAUX (2). — **La Grande Grèce**, par PAUL HOUYOUX (3). — **Peintres et aquafortistes wallons**, par LUCA RIZZARDI (4). — **La Fausse Route**, par MAX DEAUVILLE (5). — **Proses à Gilles Luyck**, par G. DENYS-PÉRIER (6).

De tous ces livres, le plus belge essentiellement est à coup sûr celui de M. Maurice des Ombiaux. Maurice des Ombiaux ! Nom

(1) Sur une exposition actuellement ouverte à la galerie Druet, 114, faubourg Saint-Honoré, à Paris.

(2, 3, 4) Bruxelles, Éd. de l'Association des Écrivains belges.

(5) Bruxelles, Éd. de la Belgique artistique et littéraire.

(6) Liège et Paris, l'Édition artistique.

évocateur de ripailles, de bamboches, de farces. Il semble qu'on ne puisse le prononcer sans qu'aussitôt l'odeur grasse des kermesses, le fumet des cuisines, le bouquet des bourgognes dominant le parfum des terres de Wallonie arrivent jusqu'à nous, dans des éclats de rire et des relents de festins... *Io-Ié Bec-de-Lièvre*, conte savoureux de drôlerie et d'émotion tout ensemble, nous les apporte une fois de plus.

M. Maurice des Ombiaux n'est pas qu'un observateur et un bon metteur en scène. Le sens profond qu'il a de son terroir, la connaissance approfondie des mœurs de son « là-bas » lui permettent mieux qu'à tout autre de faire vivre en un cadre vrai des personnages authentiques. Mais si superficielles que puissent paraître au prime abord ces histoires toutes simples dans leur teneur comme dans leur écriture, on ne manque pas d'y découvrir par la suite comme une étude psychologique de race. Dès lors, ses ouvrages deviennent de véritables reconstitutions qui, si elles n'exigent pas la documentation terrible que réclament les reconstitutions de l'antique, succédanées des *Quo vadis*, veulent une documentation tout intuitive, si j'ose ainsi dire, moins aisément saisissable. Cette documentation, dont les éléments sont des états d'âme ou des coins de nature, M. Maurice des Ombiaux la possède comme un archiviste de rêve collectionnant dans son cœur toutes les poésies de son pays. Il met à son service une expression claire, naïve et simple, qui est celle des chansons de chez lui.

Je n'analyserai pas son *Io-Ié*. Pour le conter, il faut être l'auteur lui-même, — et comment pourrait-on mieux le dire qu'il nous le dit ? A ceux qui désirent savoir ce qu'est cette histoire fleurie comme une lande de gramens, je dirai simplement : Lisez-la ! Et je me contente de regarder en un coin de la couverture la bonne tête fleurie de des Ombiaux ; et je l'évoque lui-même, guêtré de cuir et chapeauté de feutre brut, arpentant au pays de Thuin les berges fleuries de la Sambre...

La Grande Grèce, de M. Paul Houyoux, écrite (ou mieux : racontée) à bâtons rompus, a le mérite rare d'être sans prétention, toute de spontanéité. En somme, un petit livre très agréable à lire.

M. Luca Rizzardi étudie dans une brochure assez nourrie les *Peintres et aquafortistes wallons* : Berchmans, Donnay, Heintz, Rassenfosse, etc. Étude doublement intéressante par l'exposition d'idées générales et par l'examen détaillé d'individualités. Au début, un essai sur la sensibilité wallonne décrit celle-ci très clairement et l'apprécie sainement en établissant ses différences d'avec la sensibilité flamande. Quant aux pages que M. Rizzardi consacre aux artistes cités plus haut, elles font preuve d'un jugement sûr et se recommandent à l'attention par leur précision, leur excellente tenue et leur clarté.

M. Max Deauville, dans ce très court roman : *la Fausse Route*, nous raconte l'aventure assez banale d'un jeune homme en mal de littérature, qui dédaigne pour le culte de la poésie le culte plus rémunérateur qu'a voué son père à la vente intensive des bonnets de coton. Le jeune homme se procure donc un demi-consentement paternel, un bagage de rêves, tout ce qu'il faut pour écrire et une jolie maîtresse. Un beau jour la jolie maîtresse envoie promener le jeune homme, et le jeune homme envoie promener ses songes de gloire pour faire sa rentrée dans les bonnets de coton. Comme vous voyez, le sujet est très simple. M. Max Deauville l'a traité très simplement, sans recherche, trop simplement peut-être... Sa psychologie, un peu superficielle par elle-même, disparaît souvent dans une abondance de détails extérieurs,

intéressants néanmoins par quelques traits exactement observés. Malgré quelques belgicisimes — heureusement très rares — l'écriture est bonne et aisée et nous promet de l'auteur, après ce début intéressant déjà, d'autres œuvres qui affirmeront sa personnalité.

Les *Proses à Gilles Luyck* de M. Gaston Denys-Périer sont plutôt des poèmes que des proses, des poèmes berceurs, tendres ou passionnés. Lus un par un, ces tout petits contes sont fort jolis, — d'aucuns sont même exquis, tels *les Majoliques*; mais leur ensemble est terriblement monotone. Cela tient-il à l'outrance de la note symboliste ou à la pénombre du style même? Je ne sais. Mais pourquoi diable M. Périer, si pur parfois dans l'expression, torture-t-il celle-ci à d'autres moments au point de la rendre raide et lourde? Ah! ce maudit besoin d'originalité pour l'originalité a fait se perdre bien des bonnes choses! Et si M. Périer pouvait parvenir à ne plus le ressentir, quel joli conteur et quel joli styliste il ferait!

PAUL CORNEZ

LE THÉÂTRE A PARIS

Un Rien! un acte de M. F. VALLOTTON. — **La Tragédie florentine**, traduction d'un acte en vers d'OSCAR WILDE. — **Le Droit au bonheur**, pièce en deux actes de MM. CAMILLE LEMONNIER et P. SOULAINÉ. — **Philista**, un acte en vers de M. G. BATTANCHON (Théâtre de l'Œuvre).

..... *Mais où sont les luttes d'antan?* Errante, naguère, l'Œuvre campait, au hasard des étapes, entre des coulisses de rencontre, et ses représentations sentaient la poudre. La voici installée dans l'élégante salle de *Femina*, mieux faite, semble-t-il, pour quelque revue d'un parisianisme aigu que pour des batailles littéraires. Elle s'offre une mise en scène élégante, des jeux de lumière compliqués. Elle prie ses invités d'assister au spectacle en tenue de soirée. Et les bandeaux plats, les feronnnières, les accoutrements botticelliens des « maitresses d'esthètes » dont le pittoresque défilé animait les entr'actes ont vécu!

Devant un auditoire impeccablement cravaté de blanc (côté hommes), irréprochablement décolleté et fleuri (côté femmes), M. Lugné-Poe a fait représenter un spectacle qui, pour être un peu long, n'en a pas moins offert, par sa diversité et par l'intérêt d'au moins deux ou trois des pièces qui le composaient, beaucoup d'agrément.

Passons sur *Un Rien!* de M. Vallotton, dont l'ingénuité et l'inexpérience ne rappellent en rien le cinglant humoriste, le peintre rigoureux, le sculpteur expressif que nous admirons. Le démon du théâtre, qui l'a tenté, dessert l'artiste. Mais M. Ingres jouait du violon.....

La *Tragédie florentine* d'Oscar Wilde gagnerait à être mise en vers. Il y a, semble-t-il, un désaccord entre l'expression réaliste, accentuée par la prose du dialogue, de cette fantaisie érotico-romanesque et l'envolée lyrique qui en fixe le charme et la signification. Le jeune patricien Guido Bardi convoite Bianca, la femme du brocanteur Simon. Surpris par celui-ci, il lui confesse effrontément son amour et ses desseins. Astucieux et courtisan, Simon feint d'entrer dans ses vues, et peu à peu le provoque et le tue. « Je ne te savais pas si fort! s'écrie Bianca, reconquise. — Je ne te savais pas si belle », riposte le mari amoureux.

M. Jehan Adès a fort intelligemment, dans un rôle compliqué, exprimé la progression de la jalousie et de la haine.

Le *Droit au bonheur*, tiré du roman de M. Camille Lemonnier par l'auteur et M. Pierre Soulainé, dominait le spectacle par l'intérêt dramatique de l'œuvre, par sa belle tenue littéraire et par la hardiesse de sa morale. Annah Gerpach a cédé à l'amour de Jorg Sange. Son mari, Dideri, est un être falot, incapable de résolution, d'une mentalité médiocre, sur la pente de l'alcoolisme, — et l'affection qu'il lui a inspirée jadis a fait place à la pitié. Jorg incarne l'énergie virile, l'action, la santé, la vie, tout ce qui peut exciter et fixer un profond amour. Il rêve de doter l'humanité de cités idéales où tout le monde sera heureux. Dans sa cabane solitaire de chasseur, il dresse des plans, il se consulte avec des entrepreneurs, il rêve pour tous un avenir meilleur. Mais son bonheur à lui est troublé par l'hypocrisie et le mensonge auxquels il est contraint. La confiance de Dideri lui est douloureuse, comme elle l'est à Annah. Tous deux avoueront à Dideri leur amour, qui veut éclater au grand jour. Et la confession est faite, gravement, en des termes d'une élévation et d'une beauté qui en sauvent la périlleuse audace. Ébranlé par les remords du menuisier Peetersen, dont la femme a roulé de chute en chute pour n'avoir pas trouvé dans son époux un cœur compréhensif, Dideri écoute, dans son infortune, la voix de sa conscience. La vie appelle la vie, et chacun a droit à sa part de bonheur, fût-ce au prix de la souffrance d'autrui. Noblement, il se sacrifie à l'amour d'Annah et de Jorg, et, sans un mot, avec une infinie tristesse mais avec fermeté, il réunit solennellement les mains des amants.

Ce dénouement, qui pouvait exciter la verve moqueuse d'un public sceptique, volontiers railleur, a produit une profonde émotion. C'est avec joie que nous constatons le très grand succès de cette œuvre hautaine et forte. En récompensant le probe écrivain qu'est M. Camille Lemonnier, il atteste que le théâtre peut encore susciter de nobles conceptions et échapper, sous l'impulsion d'un maître, à la superficialité de la littérature épisodique qui le déshonore.

Le *Droit au bonheur* a été joué avec beaucoup de vérité et de naturel par M^{lle} Alice Barton, par MM. H. Beaulieu, Ph. Damorès, Jehan Adès et Lugné-Poe, — ce dernier étonnant de réalisme dans le bout de rôle de l'entrepreneur Mane Lei. C'est une œuvre qui, sur un théâtre régulier, fournirait une belle carrière et que, nous l'espérons, la direction du théâtre du Parc ne manquera pas de représenter.

La soirée s'est achevée par un aimable acte en vers, *Philista*, de M. Battanchon, dont le lyrisme élégant et classique a été merveilleusement mis en relief par M^{lle} Moreno et M. de Max, que personne n'égale, à l'heure présente, dans l'expression des alexandrins.

OCTAVE MAUS

A L'UNIVERSITÉ NOUVELLE

Conférence de M. Louis Laloy : « La musique de l'Extrême-Orient. »

Audition musicale par M^{me} CH. LALOY-BABAÏAN.

Depuis environ deux ans, M. Gisbert Combaz, en des conférences admirablement documentées et illustrées de projections lumineuses, avait initié le public de l'Université nouvelle aux

beautés de l'architecture, de la sculpture et de la peinture des pays de l'Extrême-Orient (1). Rien n'était plus susceptible d'exciter l'intérêt que de compléter cette initiation par un coup d'œil d'ensemble jeté sur l'art musical de ces pays, et personne n'était mieux qualifié que M. Laloy pour donner cet aperçu général. On peut dire qu'il a accompli sa mission d'une manière idéale : parlant avec la plus extrême simplicité de choses compliquées, les faisant paraître claires malgré leur complication, les mettant en relief dans un langage à la fois plein de naturel et d'originalité, et sachant les relier entre elles dans un esprit de synthèse d'une rare puissance, il a recueilli les suffrages unanimes d'un public attentif et charmé.

Il a tout d'abord insisté sur l'influence utile que pourrait avoir sur la musique de l'Europe occidentale la connaissance de cette musique d'Orient, si différente de la nôtre par son caractère d'impersonnalité et par l'étrangeté captivante de son système de combinaison des sons et des timbres. Exploitant depuis environ trois siècles la base relativement épuisable de la gamme diatonique majeure, notre musique commence à manquer de matériaux et court le risque de s'appauvrir insensiblement si l'on ne fait pas appel à des éléments nouveaux, capables de lui redonner la vie : ces éléments, on les trouvera en prêtant plus que jamais l'oreille aux bruits de la nature et aux trésors de la musique exotique.

Le berceau de la musique de l'Extrême-Orient, continue M. Laloy, est la Chine. Dès la plus haute antiquité, elle y est l'objet de la sollicitude du gouvernement, qui voit en elle un moyen d'action morale. Vers l'an 2600 avant notre ère, le son fondamental, le diapason, — qui n'a pas varié jusqu'à présent, — est inventé et imposé au pays entier. En même temps se crée un système musical basé sur la succession de douze quintes qui, reportées à la même octave, donnent une gamme chromatique à peu près identique à la nôtre. Cette gamme est d'ailleurs purement théorique : les Chinois ne se servent, dans la pratique de la composition, que d'une gamme de cinq sons qui ne comporte aucun demi-ton (2). Vers le XI^e siècle avant la naissance de Christ, on commença cependant à utiliser le demi-ton, mais d'une manière purement accidentelle.

Le rythme en usage dans la musique chinoise est le rythme binaire, à l'exclusion de tout autre.

Les instruments employés en Chine sont nombreux et variés : les principaux sont des cithares, des jeux de cloches et des claviers de pierres sonores.

Les documents musicaux chinois sont des plus rares. Quelques textes ont été recueillis, notamment un *Hymne à Confucius* et des mélodies populaires (3). Il existe en Chine une musique de théâtre fort peu connue qui, d'après les descriptions qui nous en ont été données, semble remplir un rôle dramatique de la plus grande importance.

La musique chinoise s'est répandue dans les pays qui avoisinent l'Empire du milieu, tels que le Siam, le Cambodge et Java. Mais tandis qu'en Chine elle est restée essentiellement unisonique, dans ces pays elle s'est développée dans le sens de la symphonie et elle y donne lieu à des combinaisons harmoniques d'un charme de séduction incomparable. L'orchestre appelé à rendre ces combinaisons se compose surtout d'instruments à percussion (claviers de cloches, de lames de bois et de lames de fer) auxquels on adjoint un violon, et parfois une flûte.

Parmi les documents que l'on possède, il existe deux symphonies javanaises, recueillies par le Hollandais Land, et que M. et Mme Laloy ont exécutées d'après une transcription pour piano à quatre mains. M. Laloy avait, au préalable, fait l'analyse thématique des deux morceaux. Ainsi pré-entées et jouées avec le souci

(1) La série des conférences de M. Combaz sur cette matière n'est pas encore épuisée. Il continuera à traiter son sujet au cours de l'année universitaire prochaine.

(2) Le point de départ de cette gamme de cinq sons peut être l'une ou l'autre des douze notes de la gamme chromatique : c'est à cet égard seulement que cette dernière trouve son application pratique.

(3) M. Laloy a exécuté au piano l'*Hymne à Confucius* et deux mélodies populaires, après avoir donné la traduction de leurs textes littéraires.

de leur donner leur véritable caractère exotique et de faire transparaître les timbres des instruments de l'orchestre, ces deux symphonies firent une impression considérable par l'étrangeté de leur procédé de composition et de leurs harmonies et par l'extraordinaire parfum de « terroir » qu'elles dégagent.

M^{me} Laloy clôtura la séance par une exécution des *Pagodes* de M. Debussy : exécution étonnamment « orientale », suggérant à merveille des tintinnabulements de cloches, des scintillements de couleurs et des fouillis de détails pittoresques. Rien ne pouvait mieux servir à illustrer l'idée émise par M. Laloy au début de sa belle conférence.

Conférence de M. Jean Hautstont :
« La Vie des Signes de la Notation musicale.
La Notation musicale autonome. »

M. Jean Hautstont est l'inventeur d'un nouveau système de notation musicale extrêmement ingénieux. Il en a fait un exposé synthétique dans un ouvrage très clair paru récemment (1), et la presse quotidienne de Bruxelles en a parlé en détail ces jours derniers. Cela nous dispensera de réexposer ici le système ; qu'il nous suffise d'en rappeler les préliminaires et les grandes lignes.

La notation musicale actuelle, dit M. Hautstont, est celle qui, depuis le règne de la gamme diatonique comme base de la composition musicale, a le mieux répondu aux nécessités de cette dernière. Mais depuis un certain temps il existe une tendance générale, — qui paraît être celle de l'avenir, — à s'évader du système diatonique et à s'écarter ainsi de l'emploi rigoureux des tonalités majeures et mineures issues de ce système. La conséquence en est que, dans la plupart des cas, notre notation pêche par excès de complication et n'est plus la représentation graphique logique de la pensée musicale. La notation musicale autonome de M. Hautstont, basée sur la succession chromatique échelonnée sur trois lignes et deux interlignes, correspond mieux à l'état actuel de l'évolution. Elle a pour corollaire la suppression de tous les signes expressifs de la tonalité et de tous les signes d'altération, et elle va de pair avec une représentation plastique plus rationnelle des notes et de leurs silences, avec la suppression des clefs et avec la réduction à leur plus simple expression des indications de mesure.

La conférence de M. Hautstont ne comportait pas seulement l'exposé de son système de notation, mais encore l'analyse des systèmes de notation qui se sont succédé en Europe depuis les neumes du moyen âge : cette analyse, faite d'une manière fort subtile, avait pour but de montrer que les signes de la notation musicale sont de véritables organismes qui naissent, vivent et meurent.

La conférence terminée, M. Hautstont a fait appel à la contradiction. Une discussion très animée s'en est suivie, au cours de laquelle des personnes compétentes ont développé des objections aux théories exposées par le conférencier, ce qui a donné à ce dernier l'occasion de faire pénétrer plus avant le public dans le domaine des possibilités pratiques de la « notation autonome ».

CH. V.

THÉÂTRE DE L'OPÉRA

La Catalane. drame lyrique en quatre actes dont un prologue, par MM. P. FERRIER et L. TIERCELIN, musique de M. FERNAND LE BORNE, représentée pour la première fois le 24 mai 1907.

Le sujet de la *Catalane* est emprunté à la *Terra Baixa* (*Terre basse*) du célèbre romancier espagnol Guimera. Il met en scène un vilain personnage, Miguel, maître farcier du pays, qui a fait d'Anita, la belle meunière, sa maîtresse.

(1) *La Notation musicale autonome*, par JEAN HAUSTONT. — Paris. Imprimerie de l'école municipale Estienne, 17, rue Auguste-Blanqui.

Pour ne pas compromettre par l'éclat de cette liaison un mariage riche qui s'offre à lui, Miguel décide d'unir Anita à un berger au cœur ingénu qui, sur les cimes où il garde ses troupeaux, ignore la faute de la *Catalane*. Les bruits de la vallée ne s'élèvent point jusqu'aux altitudes où s'écoule sa vie contemplative et solitaire. Aussi lorsque, tout à la joie du bonheur inespéré qu'on lui offre, il descend du sommet des montagnes vers la Terre basse, s'étonne-t-il des ricanements des paysans, de l'accueil ironique qu'il en reçoit, de l'indifférence glacée d'Anita, du mystère dont s'enveloppe son mariage. Peu à peu la vérité le pénètre. Et lorsque Anita, découvrant soudain la sincérité d'Andrès qu'elle avait cru jusqu'alors le complice de Miguel, lui avoue l'infamie du maître et sa propre honte, la haine se substitue, dans le cœur d'Andrès, à son aveugle obéissance. Jadis, il a, de ses mains implacables, étranglé un loup qui tentait de lui dérober une brebis. Ces mêmes mains vengeront son honneur et délivreront Anita de l'homme funeste dont elle est la victime. Le soir des noces, Miguel a donné un rendez-vous à la Catalane. Dans son affolement, celle-ci en a livré à Andrès, presque inconsciemment, le secret. Et la destinée s'accomplit. Provoqué par le jeune berger, Miguel essaie en vain de lui tenir tête. Les mains qui ont étranglé le loup s'abattent sur sa gorge et le maître, terrassé, expire, tandis qu'Andrès et Anita, étroitement enlacés, s'éloignent vers la montagne.

Ce livret, qui a du mouvement, vaut ce que valent la plupart des livrets d'opéra « véristes » dont l'affabulation, purement anecdotique, n'est qu'un prétexte à musique. Ne nous attardons pas à en souligner les invraisemblances et les lacunes. Et ne cherchons pas, surtout, à sonder la psychologie, vraiment rudimentaire, des personnages. L'œuvre est composée des artifices habituels et s'accorde avec le cadre de l'Opéra, qui est bien le plus conventionnel qui soit.

La partition dont M. Fernand Le Borne a commenté ce livret ne s'éloigne pas non plus des données traditionnelles. Le musicien, servi par une facilité d'inspiration qui lui a permis d'accumuler en quelques années un nombre inusité d'ouvrages lyriques, n'a évidemment voulu apporter au patrimoine musical aucune innovation. Il s'est contenté de traduire en langage d'opéra le texte qui lui était fourni, et sans doute n'est-ce pas de sa faute si ce texte ne prêtait pas à des émotions très hautes ni très puissantes.

La Catalane est surtout un drame d'action. La partition de M. Le Borne suit celle-ci dans ses péripéties diverses, non sans adresse. Si elle n'offre aux musiciens qu'un intérêt limité, du moins n'est-elle ni vulgaire, ni bruyante, ni manifestement influencée par telle ou telle personnalité absorbante. Certains passages descriptifs, tels que l'invocation aux étoiles d'Andrès dans la montagne, sont traités avec talent. Il en est de même des chœurs et du ballet, soutenu par un curieux accompagnement de guitares. *La Catalane* a été, au surplus, fort bien exécutée par MM. Muratore et Delmas, par M^{mes} Grandjean et Martyl, sous la direction de M. Paul Vidal.

O. M.

LE FESTIVAL RUSSE A PARIS (1)

Chaliapine est le héros du jour. A lui seul, il suffirait à emplir d'une foule enthousiaste l'immense salle de l'Opéra. Et certes, jamais triomphe ne fut mieux justifié. Au charme d'une voix puissante et sympathique l'artiste unit le style et l'expression. Son interprétation, au deuxième concert historique de l'Opéra, du rôle de *Boris Godounow* de Moussorgsky égala et dépassa peut-être, par l'émotion communicative avec laquelle il le chanta, celle qu'il donna, à la séance précédente, du *Prince Igor*. Il interpréta avec une égale autorité les rôles épisodiques, empruntés au même ouvrage, de deux moines, l'un austère et pieux, l'autre ivrogne et cynique. Aussi le succès qui l'accueillit fut-il, cette fois encore, éclatant.

(1) Voir notre dernier numéro.

Ses partenaires, M^{mes} Zbroueff et Pétenko et M. Smirnow, dont la voix de ténor est charmante, le secondèrent avec talent et partagèrent les ovations dont il fut l'objet.

On applaudit aussi chaleureusement le superbe contralto de M^{me} Zbroueff dans deux chansons de l'Opéra *Snégourotchka* de M. Rimsky-Korsakow.

Commencé par la *Kamarinskaïa* de Glinka qui, en raison de l'incident que j'ai relaté, n'avait pas été exécutée au premier concert, le programme symphonique se composait d'une symphonie assez banale de M. A. Tanéïev et d'une ingénieuse suite d'orchestre, fleurie de pittoresques épisodes descriptifs, tirée par M. Rimsky-Korsakow de son opéra *Tsar Saltan*, — le tout supérieurement exécuté sous l'impeccable direction de M. A. Nikisch, qui céda le bâton à son collègue Félix Blumenfeld pour l'exécution du deuxième acte de *Boris Godounow*.

Au troisième concert, qui attira jeudi dernier la même affluence que les deux premiers, ce fut encore Chaliapine qui débâina le plus d'enthousiasme. Après avoir chanté et presque « mime » ceux mélodies de Moussorgsky, *le Trépak* et *la Chanson de la Puce*, il fut rappelé avec tant d'insistance qu'il ajouta au programme une *Chanson à boire* de Glazounov d'un caractère populaire nettement national. Secondé par M^{me} Litvinne, dont la superbe voix s'harmonise à merveille avec la sienne, il termina le concert par un chaleureux duo du *Prince Igor*, de Borodine, précédé de la complainte d'Iaroslawnna, du même ouvrage, dont M^{me} Litvinne exprima avec beaucoup de sentiment le charme mélancolique.

La partie vocale du concert l'emporta, cette fois encore, sur la partie symphonique. Car la surprenante maîtrise de M. A. Nikisch n'arriva pas à donner un réel intérêt musical à la *Francesca da Rimini* de Tchaïkovsky, dont les développements sont d'une désespérante monotonie et d'une banalité lassante, non plus qu'au Concerto pour piano de M. Scriabine, encore qu'il fût joué avec délicatesse et expression par M. J. Hoffmann.

M. Rimsky-Korsakow fit chaleureusement applaudir une suite d'orchestre intitulée *Une Nuit sur le mont Triglav*, extraite de son opéra-ballet *Mlada*. On y relève, dans un développement rhapsodique un peu superficiel, de fort jolis épisodes, instrumentés avec le sens spécial des timbres, la clarté et la variété de ressources qui caractérisent l'Ecole russe. A noter surtout de délicieux traits de harpes et de flûtes qui projettent sur la partition une lumière scintillante et la volupté des rythmes orientaux dont se sert habituellement le compositeur. Celui-ci a été longuement acclamé.

O. M.

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

Edouard Manet, par VITTORIO PICA (1).

Le dernier fascicule des *Artistes contemporains* de Vittorio Pica est consacré à Edouard Manet. Il retrace avec fidélité la vie de lutttes du maître impressionniste et analyse son œuvre en critique averti. De nombreuses reproductions accompagnent le texte, notamment celles du *Déjeuner sur l'herbe*, de *Bon bock*, d'*Argenteuil*, d'*Olympia*, du *Bar aux Folies-Bergère*, du *Balcon*, du *Guitariste* et autres toiles célèbres de Manet.

PETITE CHRONIQUE

La Société nationale des Aquarellistes et Pastellistes a ouvert au Musée moderne son huitième Salon annuel. Clôture le 9 juin.

La petite ville de Moll, en Campine, organise, sous la présidence d'honneur du baron de Brocqueville et du baron van Eet-

(1) *L'Emporium*. Bergame, Institut des Arts graphiques.

velde et la présidence effective de M. Jacob Smits, une exposition à laquelle ont été conviés tous les artistes belges et étrangers qui se sont inspirés des sites de Moll et de ses environs.

Grâce aux démarches du président, le Salon réunira dans cinq salles bien éclairées des œuvres de Maris, Israëls, R. Baseleer, A. Harrison, Kampff, Mathieu, Courtens, de Vriendt, Dejans, Meert, Simpson Coburn, L. Jottrand, Van Leemputten, Surinx, etc., et aussi un choix d'orfèvreries anciennes, de tapisseries, de dentelles, de meubles, de miniatures prêtés par les collectionneurs de la région.

L'idée est originale et mérite de réussir.

Un Salon international des Beaux-Arts s'ouvrira prochainement à Aix-les-Bains. S'adresser pour les conditions, avant le 10 juin, à M. P. Humbert, notaire, ou à M. F. Dessuet, propriétaire du Palais Bristol, à Aix-les-Bains.

Le théâtre du Parc aura la bonne fortune de recevoir mercredi prochain M. Gémier, directeur du Théâtre Antoine, qui, avec M^{me} Andrée Mégard et toute sa troupe, donnera une représentation de *la Rabouilleuse*, son plus grand succès.

Le même jour, à 8 heures du soir, M. Léopold Rosy fera à l'École de musique et de déclamation d'Ixelles une conférence sur *la Chanson de Roland*.

Au concours d'affiches organisé par l'Exposition des Arts et Industries du Bâtiment (qui aura lieu du 17 août au 24 octobre), M. A. Lener a été classé premier. La 2^e et la 3^e prime ont été partagées entre MM. Creten, Notelet, de Senzeourt et Strebelle.

De Paris :

Le Salon des Artistes humoristes a été inauguré hier au Palais de Glace (Champs-Élysées). Fort bien composé et aménagé par M. Valmy-Baysse sous le patronage du journal *le Rire*, il renferme une foule de dessins, d'aquarelles, de tableaux et de sculptures satiriques signés Léandre, Méuvet, Caran d'Ache, Abel Faivre, Sem. Cappelletto, Guillaume, etc., en un mot de tous les « auteurs gais » de la littérature graphique.

Une section étrangère groupe de nombreux originaux du *Punch*, du *Simplicissimus*, de dessins dus aux plus célèbres caricaturistes anglais, allemands, etc. Dans cette section, signalons l'important envoi de notre compatriote Leo Jo, qui expose une cinquantaine de dessins en noir et en couleurs, de projets d'affiches, d'aquarelles, etc., où la verve comique s'allie à un sens personnel des colorations.

Le Salon des Artistes humoristes paraît appelé à un retentissant succès.

M^{me} Camille Fourier a pris l'initiative d'un Festival annuel de musique française placé sous le patronage de M^{me} la princesse de Cystria Faucigny, de MM. Vincent d'Indy et Gabriel Fauré. L'inauguration aura lieu le samedi 8 juin, à 9 heures du soir, au théâtre de l'Odéon, avec le concours de M^{lle} C. Van Amelungen et de l'orchestre et chœurs des concerts Lamoureux sous la direction de M. Chevillard.

Le programme est formé d'œuvres de Lalande, Du Mont, Rameau, Chabrier (*la Sulamite*), et de MM. d'Indy (*Saugefleurie*), Fauré (*Ballade pour piano et orchestre*) et Debussy (*la Demoiselle élue*).

Le succès des séances de sonates données à la Salle Pleyel par MM. Ysaye et Pugno a été tel que les deux célèbres virtuoses ont été obligés de donner un concert supplémentaire. Celui-ci aura lieu samedi prochain. Au programme : le Quatuor de Schumann pour piano et orchestre, le Trio à l'Archiduc de Beethoven et le Quintette de César Franck.

M. J. de Charmoy ayant fait quelque méchante statue d'Alfred de Vigny, un comité s'est aussitôt constitué pour l'ériger en marbre et l'on parle — naturellement — du Parc Monceau.

Après tout, mieux vaut s'attaquer à l'auteur de *Chatterton* qu'à Beethoven. Mais nous n'échapperons pas plus à l'un qu'à l'autre. Un grand concert, au cours duquel M. Camille Saint-Saëns diri-

gera la Neuvième symphonie, aura lieu le 4 juin à l'Opéra, avec le concours de M^{mes} Litvinne, Delma, Lindsay, Mérentié, Borgo, de MM. Imbart de la Tour, Delmas, Jacques, Thibaud, etc. Et la recette sera consacrée à l'érection du fameux monument, contre lequel s'élèvent de si vives protestations.

Une exposition de la Porcelaine s'ouvrira prochainement au musée Galliera. Elle groupera, entre autres, l'œuvre céramique de Rodin, prêtée en partie par la Manufacture nationale de Sèvres, en partie par des collectionneurs.

M^e Barboux, avocat, vient d'être élu Académicien en remplacement de M. F. Brunetière. Il s'agira de doter prochainement d'un titulaire le fauteuil de M. André Theuriet. Les chances sont, paraît-il, en faveur de M. Henri de Régnier, qui aura pour concurrents M. Pomerol et, sans doute, M. Pierre de Nolhac qui vient d'échouer contre M^e Barboux.

MM. Jean Richepin et Delafosse, qui ont recueilli un assez grand nombre de voix à la dernière élection, ne se représenteront vraisemblablement pas.

La haute situation qu'occupe dans les Lettres M. Henri de Régnier rend son élection à peu près certaine.

C'est M. Léon Hennique qui a été élu président de l'Académie Goncourt pour remplacer J.-K. Huysmans, — M. Gustave Geffroy s'étant désisté en faveur de son ami. Pour le dixième fauteuil, il est question de M. Henri Céard ou de M. Victor Marguerite. On parle aussi de M. Léon Dierx, bien que les prosateurs seuls semblent appelés à faire parti du « Grenier ». Enfin, M. Octave Mirbeau compte proposer la candidature de M. Jules Renard.

Les estampes françaises anciennes et modernes sont toujours en faveur, à en juger par les prix qu'elles atteignent dans les ventes publiques. La collection Victor Bauvrain, par exemple, dispersée à l'Hôtel Drouot du 18 au 20 février dernier, a donné lieu à des enchères élevées. On a, entre autres, poussé à 8,900 francs les *Seconde et troisième suites d'estampes pour servir à l'histoire des modes et des costumes en France au XVIII^e siècle* (Paris, Prault, 1776). *La promenade au Palais royal*, gravure en couleurs de Debucourt, est montée à 1,650 francs; *la Pensive*, de Huet, à 1,626 francs; *le Bal masqué* (3^e état avant la lettre) de Moreau le jeune, à 1,200 francs.

Une autre vente, faite les 8 et 9 mars et composée uniquement de portraits de Marie-Antoinette et de membres de la famille royale, n'a pas eu un succès moindre. On a payé 2,500 francs un portrait de Marie-Antoinette en couleurs de Janinet (ovale in-4^e, 1777); un autre portrait de la même souveraine en pied par Gautier Dagoty (in-folio) a été adjugé 1,220 francs. Le portrait de M^{me} Du Barry et de son négrillon Zamore, du même artiste, gravé en couleurs, a fait 2,800 francs.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

ALFRED STEVENS
ET SON ŒUVRE

par

Camille Lemonnier.

Un volume de grand luxe, de format in-folio, contenant 42 planches hors texte, tirées en héliotypie sur presse à bras, d'après les chefs-d'œuvre d'Alfred Stevens actuellement exposés à Bruxelles.

Le texte de Camille Lemonnier est, en même temps qu'une étude approfondie de la personnalité et de l'art d'Alfred Stevens, une reconstitution brillante de la vie artistique et mondaine à Paris sous le second Empire. Ce texte est suivi des « Impressions sur la Peinture » d'Alfred Stevens lui-même.

L'ouvrage est tiré à 350 exemplaires numérotés, reliés en parchemin avec titre et ornementation dessinés par l'artiste Georges Lemmen.

Prix : 80 francs.



Maison Félix MOMMÉN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL
280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow,
Nicolas Salmeron. Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

ANTÉE

Revue mensuelle de littérature.

Le numéro, 60 centimes. — L'abonnement, 6 francs l'an.

COLLABORATEURS RÉGULIERS

MM. Michel Arnauld, André Gide, Albert Giraud,
Laurent Tailhade, Henri Ghéon,
Maurice Wilmotte, Remy de Gourmont,
Maurice Denis, Jacques-E. Blanche, Jacques Copeau,
Lucien Jean, Henri Vandeputte,
Joseph Bossi et Eugène Monfort.

ARTHUR HERBERT Ld, éditeurs, Porte Sainte-Catherine. BRUGES.

Numéro spécimen envoyé sur commande.

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

DR

LIVRES ANCIENS

provenant des collections de *de Sullivan de Terdecq*
(*Château de Terdecq et de Melde-t*)

La vente aura lieu à la requête de M. A. TYMAN, notaire,
33, rue du Hainaut, à Gand,
du mercredi 29 mai au vendredi 31 mai, chaque jour
à 4 heures précises,
sous la direction (et dans la salle des ventes) de M. E. DEMAN,
libraire-expert.

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles.

Le catalogue (1^{re} partie) orné de plus de 100 reproductions (dont 60 hors texte)
est en distribution chez M. le notaire Tyman, à Gand
et chez l'expert-vendeur. — Prix : 2 francs.

Exposition particulière du mercredi 22 au samedi 25 mai de 2 à 5 heures.
(Il n'y aura pas d'exposition publique.)

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année
six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture,
Sculpture, Philosophie, Histoire,
Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50.

Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

La Presse Européenne

Coupages de journaux artistiques, commerciaux,
politiques et financiers

Bruxelles, 54, rue de Longue-Vie.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Deux points de vue (CLAUDE FARRÈRE) — Camille Pissaro (GEORGES LECOMTE). — Nos écrivains appréciés en Russie. (F. MAL-
LIEUX). — A travers les Revues (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Le
Festival russe à Paris (OCTAVE MAUS). — La Musique à Paris :
Concert de M^{lle} E. Delhez (M. D. C.). — Accusés de réception. —
Petite Chronique.

DEUX POINTS DE VUE

Voici un sujet de roman :

— Le cas d'une femme devenue, par instinct de servilité amoureuse, l'esclave de son amant. Un jour vient qu'elle cesse d'aimer cet amant, qui est son maître. Un jour vient qu'elle s'éprend d'un homme nouveau. Mais l'esclavage ancien la tient toujours courbée; et, les deux hommes entrant en rivalité et en lutte, elle trahit le second au profit du premier.

Je ne sais guère d'idée plus poignante. Et je ne suis point surpris que cette idée ait inspiré à deux romanciers modernes du talent le plus délicat deux chefs-

d'œuvre : *Esclave*, qu'écrivit M^{me} Gérard d'Houville, et *la Peur de l'Amour*, que vient d'écrire M. Henri de Régnier.

J'ai relu tout à l'heure, l'un après l'autre, et à plusieurs reprises, ces deux admirables livres. Chacun d'eux se résume fort exactement dans le paragraphe ci-dessus, et j'ai rarement découvert deux ouvrages, contemporains l'un de l'autre, qui se soient, autant que ceux-là, appliqués à traiter le même sujet sans la moindre intention de rivalité. Il y a là matière aux observations les plus curieuses. En comparant le roman d'Henri de Régnier à la nouvelle de Gérard d'Houville, j'espérais surprendre et saisir le secret artistique des deux auteurs. J'ai été déçu. Mis en présence de belles œuvres, un critique sincère doit le plus souvent admirer en silence. Mais je retire de mon étude ce bénéfice d'avoir compris pourquoi deux talents mûris l'un à côté de l'autre, comme c'est le cas, peuvent et doivent diverger à l'extrême, et comment la même histoire, contée successivement par deux narrateurs, peut changer profondément de signification : il suffit que l'un de ces deux narrateurs soit homme, et l'autre femme.

En effet, un romancier qui entreprend de nous faire un récit ne nous rapporte jamais les faits tels qu'ils sont, mais tels qu'il les voit. Deux romanciers mis en présence d'un même fait, mais le considérant de deux points de vue distincts, en rendront compte par deux récits qui ne se ressembleront point. Et quels points de vue plus opposés que ceux de deux observateurs de sexes différents ! Le sujet de roman que j'exposais tout à l'heure semble exclure toute initiative fantaisiste de

la part de l'auteur qui le traitera. Et par le fait, Henri de Régnier et Gérard d'Houville ont suivi pas à pas la route idéale qu'ils s'étaient tracée à eux-mêmes. Il n'en est pas moins vrai que d'imperceptibles nuances, que des variantes d'abord insaisissables ont creusé un abîme entre les deux ouvrages dont je parle, abîme que je voudrais faire mesurer aux lecteurs de *l'Art moderne*.

L'amoureuse-esclave, héroïne du sujet commun, s'appelle dans le livre de M^{me} Gérard d'Houville, Grâce Mirbel; — et Juliette de Valenton dans le livre de M. Henri de Régnier. Les deux héros, l'homme qui fut aimé et dont on ne secoue pas le joug, l'homme qui est aimé et qu'on trahit pourtant, se nommant, ici, Bernard d'Argimel et Marcel Renaudier, là, Antoine Ferlier et Charles X... Car Gérard d'Houville a négligé de donner un nom de famille à ce personnage sympathique et malheureux, qui ne sait point s'imposer fortement à une femme. Ce dédain probablement involontaire n'est-il pas d'abord d'essence très féminine? Henri de Régnier, lui, a nommé tout au long son Marcel Renaudier. Bien plus, il lui a donné le grand premier rôle de son drame, dans lequel l'héroïne, Juliette de Valenton, est reléguée au second plan.

Première divergence. Le romancier homme choisit un homme pour principal personnage, et le romancier femme, une femme. Ce qui naturellement va permettre à chacun d'eux d'exalter, — oh! tout à fait sans y songer, le plus modérément qu'il se peut, — le sexe auquel il appartient, au détriment de l'autre. Grâce Mirbel et Juliette de Valenton sont deux sœurs qui pensent, parlent et agissent de même; mais n'avez crainte, vous ne les confondrez pas un seul chapitre durant. Celle-ci assume mille et mille responsabilités très lourdes que celle-là rejette bien loin d'elle. Celle-ci bâtit sa vie de ses mains, celle-là s'abandonne à sa destinée. Celle-ci aime comme elle veut et quand elle veut, et ne se refuse à l'amant qu'elle a choisi que le temps de l'obliger à prendre à son compte toutes les conséquences possibles; celle-là, faible et touchante à miracle, d'un bout à l'autre du volume obéit à la fatalité, et n'a guère d'autre volonté que son instinct d'abord, et la volonté de son maître ensuite. Au contraire, les hommes que ces deux femmes si dissemblables aimeront et trahiront sont dissemblables aussi, mais d'une dissemblance inverse. Vous ne confondrez certes pas Marcel Renaudier avec Charlie; mais c'est à celui-là qu'ira votre sympathie, et à celui-ci votre pitié un peu méprisante. Et quand, après le double duel qui termine les deux livres, on vous montrera Charlie sanglant et Marcel tué, vous oublierez Charlie pour pleurer sur Grâce, meurtrière mais martyre, et vous oublierez aussi Juliette, malheureuse, mais meurtrière, pour pleurer sur Marcel.

A noter cette variante, à laquelle je faisais allusion

tantôt : le héros de M. de Régnier est tué en duel par son rival, tué impitoyablement, sans avoir même eu la consolation dernière de revoir sa maîtresse et de goûter un baiser d'adieu. Le héros de M^{me} d'Houville reçoit un simple coup d'épée, convenablement profond, mais dont il guérira, soyez tranquille! Son amie accourt à son chevet pour le soigner, et c'est à ce chevet que l'amant-maître doit venir pour reprendre l'esclave un instant fugitive. J'ai écrit « amie » : c'est qu'en effet M^{me} Mirbel ne s'est point donnée au pauvre Charlie. Leurs amours ont été tout à fait platoniques. Si bien que la trahison de l'amoureuse au profit d'un ancien amant, — amant pour de bon, celui-là, — perd beaucoup de son caractère odieux. M. de Régnier n'a pas voulu de cette atténuation. Sa Juliette de Valenton se donne très complètement au jeune Marcel Renaudier, si complètement que le lecteur ne perd la vue d'aucune de leurs caresses, et que ces caresses pèsent ensuite sur la conscience de la pauvre femme comme autant de baisers de Judas. Variante encore, cette question d'avoir ou de n'avoir pas couché ensemble; variante qui ne semble pas présenter une importance capitale. Pourtant, échangez les deux textes : toute la personnalité des deux héroïnes s'en trouve altérée. Échangez pareillement le coup d'épée de Charlie contre le coup de pistolet de Marcel : altération plus grave encore; Marcel cesse d'être martyr, Charlie cesse d'être comique. Et l'un et l'autre livre cessent d'être la pure merveille qu'il est, pour n'être plus qu'un ouvrage attachant et bien fait, qu'on lit avec plaisir, sans émotion.

Or, c'est d'abord par leurs qualités d'émotion que valent *Esclave* et *la Peur de l'Amour*.

Peu d'écrivains, si j'excepte le grand maître des larmes et des sanglots, Pierre Loti, m'ont jamais donné le trouble intense que j'ai senti en lisant ce roman et cette nouvelle, tous deux écrits sur le ton d'une causerie très simple, sans nulle recherche de pathétique, sans procédé, sans habileté. A dire le vrai, ces deux livres sont deux plaidoiries, l'une écrite en faveur du héros, l'autre en faveur de l'héroïne. Elles sont partiales extrêmement, et il est d'ailleurs indispensable qu'elles le soient. Mais cette partialité tient à l'instinct même des deux avocats, lesquels ont plaidé leurs causes contraires avec une conviction puisée au creux même de leurs cœurs, de leurs sens et de leurs raisons. La sincérité qui a dicté chacune de leurs périodes et inspiré chacun de leurs arguments les a préservés des violences et des maladresses, leur a donné cette modération qui est le propre des plaidoiries fortes. M. de Régnier nous a épargné la vue lugubre du cadavre de Marcel Renaudier, et je lui en sais gré du fond de mes moelles, car cette vision m'épouvantait d'avance.

M^{me} d'Houville a dédaigné de suivre son héroïne

jusque dans son nouvel esclavage, où cependant elle ne manquera pas d'être plus malheureuse et plus touchante qu'elle n'a jamais été. De part et d'autre, on constate le souci qu'ont eu les deux parties d'être équitables. Et leur double argumentation en est beaucoup plus robuste, et leur éloquence plus persuasive. L'émotion véritable des deux auteurs passe sans effort, irrésistiblement, d'eux-mêmes en nous. Et je ne sais pas de plus bel éloge à faire d'un livre que de dire qu'on a pleuré en le lisant.

En conclusion, la matière d'un roman n'importe pas beaucoup; et le point de vue du romancier importe moins encore. Seule compte la personnalité de l'écrivain.

Il n'en est pas moins caractéristique de voir deux ouvrages identiques quant au sujet, différents par l'exécution, égaux par le succès et le mérite, révéler, dès leur prime lecture, le sexe de leurs auteurs.

CLAUDE FARRÈRE.

CAMILLE PISSARRO

Héritier des maîtres de 1830 qu'il connut et qu'il aima, Camille Pissarro, inspiré par leurs loyales études de la campagne, du ciel et de la vie agreste, continua avec une plus libre et plus tranquille audace leurs interprétations du réel sous les prestiges de la lumière.

Sa vision douce et fine, son sentiment délicat des grâces de la nature, la calme et presque candide simplicité de ses évocations, l'apparent à Corot. De ce grand peintre qui savait être, par les seuls moyens plastiques, à force de vérité et d'émotion, un si délicieux poète, il avait le goût du vrai, le sens des valeurs et des harmonies limpides, le souci des lumineux enveloppements et des transparentes atmosphères, enfin le charme de cette sérénité souriante qui nous séduit dans presque toutes les œuvres de ces deux maîtres. On y perçoit le recueillement joyeux dans l'intimité de la nature, la pureté d'âmes douces qui trouvent le bonheur dans le travail et la vie paisible.

De même que cette fraîche sérénité rayonnait sur le visage et dans les toiles de Corot, de même elle illuminait le beau regard souriant de Camille Pissarro et ses adorables compositions où la poésie de la Terre à toutes les saisons, la beauté du labeur humain au milieu des bêtes, des arbres et des récoltes, sont traduites avec une dévotion si fervente et si simple.

Dans le paysage moderne peut-être n'y a-t-il pas de peintre qui ait exprimé avec autant de tranquille émotion que Corot et Camille Pissarro la vérité secrète de la nature. Millet volontiers dramatisé, Rousseau, Dupré, Decamps se plaisent parfois un peu aux effets de théâtre, Troyon a souvent le tort de chercher la grandeur dans le colossal. Plus on réfléchit, plus il semble que c'est bien Corot qui, de tous les artistes de 1830, nous a le plus fidèlement décrit le simple et radieux poème des champs. Et, parmi les contemporains, Camille Pissarro est peut-être celui qui sut le mieux en traduire l'intime et sereine vérité.

Ils appartiennent à des générations différentes; ils vécurent dans une atmosphère d'art où les préoccupations et les tendances sont loin d'être pareilles: pourtant tous deux, malgré leur vision si distincte et les dissemblances de leur technique, exprimèrent, avec la même attendrissante et candide sincérité, les secrets enchantements de la campagne.

Enhardi par la vigoureuse audace d'un Courbet, par la franchise d'un Manet qui bouleversa son époque par la crânerie de sa peinture ton sur ton, profitant aussi des magnifiques leçons de l'Anglais Turner, qui, après le grand ancêtre Claude Lorrain, après Constable et Bonington, passionna certains jeunes peintres français pour l'étude des plus subtils enveloppements lumineux et des splendeurs nuancées de l'atmosphère, Camille Pissarro, en même temps que ses camarades de l'Impressionnisme, se distingua de Corot et de ses aînés de 1830 par une recherche plus libre des attitudes de l'homme, de la souple mobilité des bêtes et de toutes les changeantes féeries solaires. Sous des éclairages encore inobservés, mais d'un faste harmonieux et de la plus scrupuleuse justesse, il représente certains gestes du labeur humain, des mouvements de laboureurs, de sarclouses, de bergères, que l'on n'avait pas encore étudiés ou rendus. Et c'est le plus tranquillement du monde que, pendant un demi-siècle, il donna le spectacle de cette hardiesse jamais lasse, sans se départir de cette grâce, de cette douceur, de ces harmonies sereines et délicates qui valent à son œuvre un charme si émouvant.

Et quelle variété dans cette œuvre si riche! Il n'en est pas de plus complète. Elle exprime le travail du paysan en même temps que son existence recluse sous le quinquet et devant l'âtre des fermes, la vie profonde de la glèbe dans la joie, la mélancolie ou la rigueur des diverses saisons, et le pittoresque remue-ménage des bourgs dans le brouhaha de leurs marchés grouillants, la grâce des printemps fleuris sous des ciels de fête et la fourmilière humaine sur l'asphalte luisant des grandes cités tumultueuses, la paix des abreuvoirs et, sous la retombée des branches, les rides des nappes d'eau où voguent les flottilles de canards, la beauté des vastes fleuves aux courbes harmonieuses, aux reflets chatoyants, et le silence de la nature engourdie sous la couche profonde des neiges aux subtiles ombres bleues.

Il peut sembler que sur ce thème en apparence monotone de la vie des champs et du travail agreste, avec ce parti pris surtout de vérité simple, les variations ne soient guère nombreuses. C'est au contraire un art qui se renouvelle aussi prestement que la nature elle-même. Les heures et les saisons se succèdent avec la plus charmante diversité. Le labeur de l'homme offre sans cesse des aspects nouveaux. C'est un poème de grâce et de vérité qui change à tout moment.

Peut-être avec la douceur sereine, avec le sens de l'intimité et du recueillement dans les paysages, avec sa science des harmonies les plus délicates, avec le velouté chatoyant de ses bleus et le charme comme acide de ses verdures, est-ce cette diversité de thèmes et d'émotions qui caractérise le mieux Camille Pissarro.

D'autres ont peint magnifiquement les grands aspects de la nature, vastes horizons de montagnes et de mer, falaises surplombant le vide, palais de féerie au bord des fleuves, ou figures se silhouettant sur de lumineux et lointains paysages. Plus à l'étroit, avec un goût très vif de l'intimité et de la quiétude, Camille Pissarro a peint, dans son charme pittoresque, toute la vie monotone et pourtant si variée, des champs, de la ferme et des bourgs.

Ce vieux maître de l'Impressionnisme, M. Eugène Blot s'est fait un honneur de le vouloir montrer dans sa galerie sous les aspects les plus divers de son haut talent (1).

Exhumées des collections les plus précieuses et les plus secrètes, certaines toiles, qu'on n'a vues nulle part depuis trente ans, feront mieux aimer la poésie simple et calme, la libre vérité, la joie limpide et sercine de cette œuvre dont, malgré toute l'admiration qui la salue, la plupart des hommes d'aujourd'hui sont loin d'apercevoir la réelle importance et toute la splendeur.

Si fêtée qu'elle soit, elle n'a pas encore trouvé la justice qui lui est due. Mais les temps sont proches où, dans l'équité de l'histoire, Camille Pissarro recevra les mêmes hommages que Corot, car, bien que très différents l'un de l'autre par la vision, les tendances et les moyens plastiques, ils eurent tous deux le même sentiment doux et recueilli des grâces intimes de la nature et en exprimèrent avec une égale quiétude la poésie simple et mystérieuse.

Associons-nous de tout cœur aux efforts qui peuvent hâter l'heure de cette pleine et tardive justice.

GEORGES LECOMTE

Nos écrivains appréciés en Russie.

La Jeune Belgique (Molodaya Belghia) par MARIE VIÉSSIÉLOVSKA, avec la collaboration de MM. ELLIS, G. VIÉSSIÉLOVSKY, GOLOVATCHÉVSKY, ROUBANOVITCH, TKH DJÉVSKY et de M^{lle} TCHOUNINA. Moscou, Kouchnérev, 1906.

Dès longtemps familiarisée avec les écrivains belges, M^{me} Viéssiélovska vient d'offrir à la curiosité littéraire des lecteurs russes un volume élégant où elle retrace de la façon la plus vivante, par d'habiles traductions et un commentaire louangeur, l'histoire de la *Jeune Belgique*, — de ses poètes tout au moins, — en attendant qu'elle réalise l'œuvre plus vaste annoncée au public. D'habiles et enthousiastes collaborateurs ont prêté leur effort à son œuvre et contribué à transposer les harmonies de Rodenbach et de Gilkin, de Valère Gille et de Verhaeren, à assouplir pour leurs rythmes la cadence du vers russe.

Entreprise marquée entre les plus ardues, à raison des différences qui séparent les deux prosodies et du génie même des deux langues : résultat qui fait honneur à tous ceux dont le talent se dépensa pour donner au public lointain la joie d'images nouvelles. Et ce n'est pas sans surprise que, pour la première fois, les lettrés de Moscou goûteront le charme mélancolique des uns, l'orgueil baudelairien des autres, la mâle puissance de Van Lerberghe et de Verhaeren. Car nos grands poètes sont inconnus de ces lecteurs cosmopolites qu'on trouve en Russie ; je vois bien que Maeterlinck jouit, là-bas, d'une haute renommée, que Rodenbach a trouvé en M^{me} Viéssiélovska une traductrice persévérante, en M. Georges Viéssiélovski un critique érudit et sensible, un appréciateur délicat en M. Ellis, mais qu'en est-il des autres ? Qui soupçonnait dans la Ville Sainte les noms de Gilkin, de Giraud, de Fontainas, de Van Lerberghe, d'Elkamp, de Valère Gille, de Séverin, de Marlowe ou de Max Waller ? Et quel art n'a-t-il point

(1) Exposition ouverte du 27 mai au 15 juin à la galerie Eug. Blot, 11, rue Richempanse, à Paris.

fallu déployer pour traduire leurs sourires et leurs larmes dans une autre sensibilité ?

Dans l'étude sur les poètes de la *Jeune Belgique* placée en tête de ce volume par M^{me} Viéssiélovska, il est nettement affirmé que notre école littéraire est originale et d'autre tendance que l'école française. M. Ellis, qui consacre à Rodenbach la seconde partie de cette introduction générale, arrive à donner la même impression.

Il semble que les deux écrivains aient été frappés surtout par la mélancolie de nos poètes, par l'acuité du sentiment intérieur qui les isole dans la vie, par les brumes qui engraisaient leur ciel et l'oppression dont ils souffrent. Ce sens poignant des réalités, c'est Rodenbach, peut être, qui en souffrit le plus ; il eut l'avantage de se voir mieux compris que d'autres par l'« élite » dont parle M^{me} Viéssiélovska ; compensation qui ne lui procura pas, sans doute, autant de joie que son art en donna aux lecteurs.

La barque glisse au pied d'une colline et nous voyons les arbres et les haies lentement se déplacer, découvrir et cacher la maison blanche qui repose sur la pente abaissée ; les buissons et les arbustes s'emmêlent et alternent leurs perspectives. Ainsi, à mesure que nous quittons le milieu où notre sensibilité s'est formée, nous voyons les points de vue changer et le classement des âmes et des choses se renouveler pour nous. A ce changement s'attache tantôt un peu de mélancolie et tantôt une surprise joyeuse. Il y a de l'un et de l'autre dans les deux études que nous ont livrées M^{me} Viéssiélovska et M. Ellis ; et, si j'en trouve moins que je ne l'attendais, je ne puis m'abstenir de le signaler.

Avant de publier ce livre, dédié au « chantre de la *Jeune Belgique*, à Georges Rodenbach », M^{me} Viéssiélovska avait traduit *Bruges-la-Morte* et *les Lys mystiques*. M. G. Viéssiélovski, érudit merveilleux, avait consacré à Rodenbach deux études intéressantes qui témoignent d'un réel sens de l'art et d'une connaissance étendue de nos écrivains. Tout récemment il écrivait sur M. Edmond Picard un article où il rappelait, en les caractérisant, la plupart de ses œuvres littéraires et de ses études esthétiques.

Que dirai-je de plus ? Sans doute, il faudrait ajouter beaucoup aux paroles rapides et, je dois l'avouer, émues, que je transcris en ce moment, mais on pourrait craindre que ma reconnaissance se fit des illusions. Et ne se fait-on pas déjà une idée du talent qui fut déployé pour réaliser notre art sous une autre forme, pour un autre peuple ?

Le livre sera lu et goûté : bien composé, il a en outre cet aspect d'élégance par lequel les éditeurs artistes savent prévenir le public en faveur d'un volume et charmer les yeux tandis que le poète charme le cœur.

F. MALLIEUX

A TRAVERS LES REVUES

M. Henry Maubel est décidément un écrivain de race. Tout ce qu'il dit provient d'un esprit grave et sage, accoutumé aux méditations constantes, tout ce qu'il dit a un accent singulier. Ce n'est ni fiévreux, ni violent, ni, à proprement parler, rare. Mais c'est d'une si parfaite justesse qu'on en demeure tout étonné. Et son style participe de cette sécurité savante. Il est riche, mais d'une richesse secrète ; imagé, mais d'images atténuées par je ne sais quelle atmosphère de rêve ; fort, mais d'une façon sourde et lente : ainsi les flois, ronds et volumineux, s'avancent d'une

démarche irrésistible tout en dépassant à peine le niveau des eaux qu'ils soulèvent, avec placidité.

Tous les lettrés dignes de ce nom aiment la prose de M. Henry Maubel. Ils y éprouvent, — comment dirais-je ? une sorte de plaisir clandestin. Loin des phrases à tapageuse ou à immédiate beauté, qu'ils sont pour ainsi dire obligés d'admirer en commun avec le reste du public, ils ont enfin à eux quelque chose qu'ils peuvent comprendre seuls et devant quoi personne ne peut venir leur frapper sur l'épaule en leur disant : « Moi aussi, j'ai compris ». C'est une sensation si agréable !

Pour ma part, c'est toujours avec cette impression que j'aborde les pages, hélas si peu fréquentes ! de ce délicat essayiste. Je sais que je ne serai pas déçu. Je sais que les choses et les gens qu'il admire ne sont jamais que les plus hauts et les plus fiers. Je sais que les idées qu'il va énoncer ne sont jamais les premières qui viennent à l'esprit, même au meilleur esprit, mais qu'elles sont le résultat d'une élaboration de plus en plus complexe et que, sous leur apparence aisée, leur impondérable légèreté, leur fuyant et leur glissant, elles sont, comme des essences chimiques, minutieusement et consciencieusement traitées, raffinées, rectifiées.

Ces réflexions, et bien d'autres encore, me sont revenues à l'esprit, l'autre jour, en lisant l'admirable article qu'il a donné à *Antée* sous le titre : *La légende baudelairienne* (1). Tout ce que je puis dire de plus précis et de plus juste sur cette étude, exacte comme une pensée axiomatique et délicate comme une poésie, c'est que son élévation, sa clarté et la qualité de son style l'apparentent d'une manière inattendue et profonde à la fois aux pages de Baudelaire lui-même, ce prosateur merveilleux, le plus subtil et le plus parfait de la langue française.

La même revue *Antée*, dont l'histoire est en passe de devenir inséparable de celle des lettres françaises de ces dernières années, publie aussi un article de Pierre Louys, sur le poète Sygognes (2). On serait tenté d'adresser à cet écrivain le même reproche sur la rareté de sa production. Son long silence, à peine interrompu, parfois, de quelques brèves chroniques, nous cause des regrets d'autant plus grands que les qualités dont il fait preuve sont davantage exquis. Quoi qu'il en soit, M. Pierre Louys n'est pas que le conteur et le romancier d'*Aphrodite* et de *l'Homme de pourpre*. C'est en même temps un érudit, et un érudit sans pédantisme, qui excelle à résumer en quelques lignes faciles de longues recherches de bibliothèque. Le poète Sygognes, qu'il nous présente aujourd'hui, fut, selon lui, le créateur en France de la poésie burlesque. Je trouve, d'après les extraits cités, qu'il était mieux que cela : tout simplement un poète. Il n'a peut-être pas le lyrisme, mais il a la grâce et la verve, le sens des images expressives et je ne sais quelle musique âpre et bizarre, très particulière. Dans quelques mots d'introduction à son étude, M. Pierre Louys exprime toute l'admiration qu'il ressent pour ce qu'il appelle *les valeurs éminentes des poètes secondaires*. Et il cite, à l'appui de son dire, ce tiers merveilleux, le second d'un sonnet inconnu dû à Jean Auvray. Dans un raccourci étonnant, quelle intense, quelle saisissante peinture de la volupté.

Elle me dit : « Non, non, mon cher désir,
Je ne dors pas, mais j'ai si grand plaisir
Que je ne sçay si je suis morte ou vive. »

M. Alfred Meynard, qui est un poète délicat et tendre, donne au *Feu*, la courageuse et élégante revue méridionale, des pages extrêmement belles sur Ceylan. Elles parlent d'Anuradhapura, la ville sacrée, la capitale de l'île dont les fouilles récentes viennent de révéler de remarquables vestiges. Elles décrivent, avec une puissance d'évocation, non seulement ce curieux, et unique paysage, mais encore, pour ainsi dire au delà de lui, les civilisations dont ces ruines furent l'orgueil et restent les témoins indestructibles ; et plus loin encore quelque chose de cette vieille âme

(1) *La légende baudelairienne*, par HENRY MAUBEL (*Antée*, numéro de mai).

(2) *Le poète Sygognes*, par PIERRE LOUYS (*Antée*, numéro de mai).

orientale, respect suprême de la nôtre, et si secrète, si fière, si incompréhensible ! Il faut lire cette longue narration poétique. Vous y sentirez une émotion qu'il est bien rare de rencontrer aujourd'hui, sinon peut-être chez M. Pierre Loti, et qui provient du respect sincère, absolu, que l'auteur ressent en face des mystères d'une race étrangère et qu'il n'a pas la présomption de vouloir violer (1).

Il est très difficile de parler impartialement, et surtout complètement, de l'artiste complexe qu'est M. Peladan. C'est une étude qui ne pourrait être tentée que par un écrivain qui serait égal à lui et dont pourtant les idées seraient assez différentes pour qu'une telle démarche prit véritablement toute sa valeur. Je songe entre autres à M. Camille Mauclair, si loin de lui par bien des côtés, et qui pourtant le respecte si absolument. En attendant, M. Peladan a des disciples, et parfois ces disciples prennent la parole. M. Fernand Divoire lui consacre dans les *Entretiens idéalistes des Notes* (2) que je trouve parfaites de ton et de mesure. « Nous voulons seulement proclamer, dit-il, qu'il est notre maître et dire pourquoi ». Et il le dit. Il exprime à M. Peladan toute sa reconnaissance pour l'autorité de sa parole idéaliste. Et c'est très légitime quand on y songe, et très juste. M. Peladan est l'auteur d'une œuvre énorme, et forcément parfois tendancieuse, mais quelles nobles tendances, et combien cohérentes ! Il a prononcé des formules parfaites, d'une exactitude étonnante sur tous les problèmes qui nous occupent. Il a été remarquablement et supérieurement intelligent. Et si la plupart d'entre nous restent trop sensibles à la pure beauté formelle pour ne pas être choqués par ce que présente de hâtif et de cursif la série de ses œuvres d'imagination, il n'en est pas moins vrai que ses vues sur l'esthétique ont l'indiscutable force (malgré l'irritation qu'elles peuvent causer à certains du fait de leur exclusivisme) de tout ce qui s'appuie sur la forte assise de la tradition et du passé.

Il y aurait bien peu de choses à changer aux opinions de M. Divoire pour qu'elles fussent celles que professent pour M. Peladan les hommes (impartiaux) qui sont le plus loin des idéologies du fougueux esthéticien.

M. André Suarès, avec de nouvelles pensées qu'accueille *La Grande Revue*, continue en quelque sorte les aphorismes de *Voici l'Homme* (3). Je les signale tout de suite, avant que la réaction que je prévois contre lui ne s'accroisse. Car cet écrivain sombre et solitaire, que la célébrité pourtant n'avait guère gâté, commence déjà à posséder des détracteurs. Ah ! ce ne fut pas long ! Il n'a pas eu beaucoup de temps pour recevoir l'hommage des esprits sincères et des amateurs de beauté sans fioritures. Le ton des revues est déjà grincheux. C'est un spectacle bien amusant. On raille déjà (avec quel esprit !) sa facilité à faire des maximes, comme si ce n'était pas son droit de s'exprimer par de courtes phrases, plutôt que de faire des romans avec !

Le procédé d'ailleurs est enfantin. Il consiste à appeler défaut ce qui est une qualité (par exemple dire proximité lorsqu'il s'agit d'abondance, etc.). En tout cas, l'étude que M. Camille Mauclair lui a consacrée dans un récent numéro de la même *Grande Revue* était magistrale et faisait d'avance justice de ces petites mesquineries. En tout cas, les pages dont je parle contiennent des morceaux de toute poésie et d'une telle concentration dans la force qu'il suffit de les lire pour reconnaître une fois de plus que personne aujourd'hui que M. André Suarès n'aurait pu ni les rêver, ni les écrire.

FRANCIS DE MIOMANDRE

(1) *Dans l'Inde*, par M. ALFRED MEYNARD (*Le Feu*, numéro de mai).

(2) *Notes sur Peladan*, par M. FERNAND DIVOIRE (*Les Entretiens idéalistes*, avril).

(3) *Idees et Visions*, par M. ANDRÉ SUARÈS (*La Grande Revue*, avril).

LE FESTIVAL RUSSE A PARIS (1)

Les quatrième et cinquième concerts historiques russes avaient attiré à l'Opéra la même affluence que les auditions précédentes. Quoique les œuvres présentées n'offrissent pas toutes un intérêt de premier ordre, les programmes furent élogieusement appréciés et les interprètes applaudis avec enthousiasme.

Il fallait vraiment, pour oser tenter l'entreprise de ces concerts, une foi robuste dans le goût des mélomanes parisiens et dans leur curiosité artistique. Due à l'initiative privée, annoncée avec une discrétion qui contrastait avec le « bluff » habituel, cette sympathique entreprise a d'ailleurs été couronnée de succès. Je ne parle que du succès artistique, — le seul qui importe ; car j'ignore si les recettes ont couvert les frais énormes qu'elle nécessitait. Ceux-ci furent assumés, on le sait, par quelques patriotes soucieux de faire mieux connaître et aimer davantage la musique russe après nous avoir, au dernier Salon d'Automne, initié à l'histoire de la peinture moscovite. Ce sont là de bonnes et utiles leçons d'esthétique qu'on ne peut assez approuver.

L'avant-dernière soirée, dirigée par MM. Camille Chevillard et Glazounow, révéla au public le cinquième acte de la *Kovantchina* de Moussorgsky, chanté avec une belle ardeur et une émotion communicative par M^{me} Zbrueff, MM. Smirnow et Chaliapine. L'œuvre est d'un réalisme d'expression étonnant. Elle a un accent national qu'on ne retrouve pas dans l'œuvre de tel ou tel compositeur russe influencé par l'Allemagne ou l'Italie, — celle, par exemple, de M. Rachmaninow, dont le deuxième concerto pour piano et orchestre, brillamment interprété par son auteur, excellent pianiste, ne tranche pas sur les habituels morceaux destinés à faire valoir la virtuosité de l'exécutant.

Deux œuvres symphoniques furent particulièrement applaudies : *Thamar*, de Balakirew, l'un des chefs-d'œuvre de l'école russe, et la suite de Glazounow *au Moyen-Age*, dans laquelle une orchestration pittoresque, d'une grande diversité de moyens, et toujours limpide, s'allie à la saveur des thèmes mélodiques.

Au dernier concert, une scène de l'opéra *Sadko*, de M. Rimsky-Korsakow, clôtura magistralement le cycle lyrique qui, durant trois semaines, fixa l'attention des musiciens. Ici encore, le caractère national domine. Empruntée au folklore sinon dans ses motifs, du moins dans son esprit, la musique de *Sadko* a une saveur spéciale, un peu étrange, que souligne l'instrumentation très personnelle du compositeur. Le fragment exécuté décrit les gouffres sous-marins au fond desquels le héros célèbre ses fiançailles avec la fille du Roi des mers. Par sa couleur, sa fantaisie, ses chatoiements, ses rythmes variés, cette scène descriptive intéresse et amuse. Et la péroraison, qui dépeint Saint Nicolas apaisant l'agitation des floes, est d'une émouvante ampleur. Elle fut admirablement exécutée par l'orchestre sous la direction de M. Blumenfeld, et non moins bien chantée par M^{me} Tcherkassky, MM. Matveiew, Filipow et Kastorsky.

Un poème symphonique de M. Glazounow, *le Printemps*, conduit par l'auteur, plut par son charme élégant et sa fraîcheur d'inspiration. Et l'on fit fête à M^{me} Tcherkassky, dont la voix chaude et étendue donna beaucoup de relief à des airs d'opéra de lui et de Tchaïkowsky.

J'avoue n'avoir que médiocrement apprécié un concerto assez bonal de Liapounow pour piano et orchestre, bien qu'il fût joué avec talent par M. J. Hofmann; et la pathétique interprétation de M. Arthur Nikisch n'arriva pas à me convaincre de la supériorité d'une symphonie de M. Scriabine trop manifestement influencée par Richard Wagner, trop boursoufflée, trop bruyante, trop imprécise aussi dans sa forme pour prendre rang parmi les belles expressions de la pensée musicale contemporaine.

OCTAVE MAUS.

(1) Suite et fin. Voir nos deux derniers numéros.

LA MUSIQUE A PARIS

Concert de M^{lle} E. Delhez.

M^{lle} E. Delhez mérite les plus chaudes félicitations, et pour son zèle à interpréter les œuvres modernes, et pour sa façon très intelligente, très communicative de le faire. A son dernier récital, elle a fait entendre nombre de *lieder* de MM. Fauré, Debussy, F. Schmitt, A. Roussel, de Bréville, de Séverac, ainsi que plusieurs œuvres de compositeurs appartenant aux écoles russe et belge et donné notamment la première audition de M. Ravel, *Sainte*. Un art parfait et une sûre entente du style convenable furent par elle mis au service de mélodies aussi différentes que, par exemple, *C'est l'extase* de M. Debussy, *la Pie* de Moussorgsky, *Dissonance* de Borodine (qu'on hissa), *le Chévrier* de M. de Séverac, etc.

J'ai aussi goûté son interprétation chaleureuse et pure de mélodies de Schubert et notamment de *la Toute-Puissance*. L'excellente cantatrice obtint un succès du meilleur aloi partagé par M. Armand Parent et Ricardo Vines, qui prêtèrent leur concours à cette très musicale séance.

M. D. C.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

ROMAN. — *La Peur de l'Amour*, par HENRI DE RÉGNIER. Paris, *Mercure de Paris*.

CRITIQUE. — *Souvenir d'un voyage à Talachkino*, par N. ROERICH. *L'Art décoratif des ateliers de la princesse Ténichef*, par S. MAKOWSKI (162 illustrations). Saint Pétersbourg, édition « Soudrougestvo ». — *L'Arte giapponese al Museo Chiossone di Genova*, con (332 illustrations), par VITTORIO PICA. Bergamo, Istituto italiano d'arti grafiche.

Musique.

Sieben melodische Klavierstücke für die Jugend, von GUSTAV ERLEMANN. Leipzig, D. Rahter. — *Feldblumen, neun Vortragstücke für Pianosorte*, von MAX LAURISCHKUS. Id. — *Ein Besuch auf dem Lande, sechs Klavierstücke für die Jugend*, von EDMUND PARLOW. Id. — *Waldbilder, vier Klavierstücke für die Jugend*, von LUDWIG SCHYFFTE. Id. — *Lebensbilder, sechs Klavierstücke zu vier Händen*, von PAUL ZILCHER. Id.

PETITE CHRONIQUE

M. Jules Lagae vient d'être chargé d'exécuter le buste du prince Albert pour la nouvelle salle du Conseil de la Banque nationale. M. Charles Samuel a reçu la commande de celui de la princesse Elisabeth.

Le Musée des Beaux Arts de Gand recevra au mois d'août les deux statues monumentales destinées à achever sa décoration extérieure. Ces deux figures, modelées par M. Louis Van Biesbroeck, sont exécutées par M. Tavenier en cuivre rouge repoussé et martelé. Elles seront exposées prochainement à la Chambre syndicale de Gand.

On sait, dit la *Liberté*, qu'une exposition historique de l'ordre de la Toison d'Or va avoir lieu à Bruges et que l'Espagne y prendra part, en y envoyant notamment les armures de Philippe-le-Bon, créateur de l'ordre, de Charles-Quint et de Philippe II.

Il paraît que le roi Alphonse XIII a l'intention de faire, à cette occasion, un voyage en Belgique et de visiter le pays flamand sur lequel ses ancêtres régnèrent si longtemps.

Du même journal :

« On annonce de New-York la mort, à l'âge de cinquante-sept ans, de M. Alexandre Césarini, qui fit partie de l'École de Barbizon, avec Millet, Corot, Fortuny et Diaz. D'origine espagnole, mais élevé à Paris, il paya largement sa dette de reconnaissance à la France en s'engageant pendant la guerre de 1870. Colonel de chasseurs sous le maréchal de Mac-Mahon, il fut blessé à Gravelotte. Il émigrait à New-York en 1886 et, comme sculpteur, y obtenait de brillants succès. »

Cinquante-sept ans... Il en avait donc vingt en 1870. Et déjà co'onell!...

C'est par *Adrienne Lecouvreur* que débutera, mardi prochain, la série de représentations que donnera M^{me} Sarah Bernhardt au théâtre de la Monnaie. Les autres spectacles sont fixés comme suit : mercredi, *les Bouffons*, de M. Miguel Zamacoïs; jeudi, *Adrienne Lecouvreur*; samedi, *les Bouffons*; dimanche, *la Dame aux camélias*. M^{me} Sarah Bernhardt sera entourée de toute sa troupe.

M. Antoine, directeur de l'Odéon, donnera au théâtre du Parc, les 13, 14 et 15 juin, trois représentations. Il jouera, entre autres, *les Revenants* d'Ibsen et *le Marché* de M. Bernstein.

Le concours dramatique organisé par *Ostende Centre d'Art* avait réuni quarante-neuf pièces d'auteurs belges. Des prix spéciaux ont été décernés à MM. Iwan Gilkin et Georges Eckhoud, qui avaient présenté l'un son *Savonarole*, l'autre son *Imposteur-Magnanime*.

Le prix du « Théâtre en plein air » a été attribué à MM. Valère Gille et Henry Liebrecht pour leur drame national *les Deux Bossus*. Toutefois, tenant compte de certaines faiblesses de l'œuvre, le jury a décidé de ne l'admettre qu'après correction.

Enfin, des récompenses ont été accordées aux ouvrages suivants : *l'Oiseau mécanique*, par M. H. Van Offel; *Vivia perpetua*, par M^{me} de Tallenay; *le Conflit*, par M. F. Bodson; *le Cariatide*,

par M. G. Heux; *Hélie*, par M. L. Paschal; *Que ton règne arrive*, par M. L. Ricky.

Le jury était composé de MM. Edmond Picard, président; L. Solvay, A. Giraud, M. Dullaert, Edm. Glesener et L. Dumont-Wilden.

Ces résultats seront proclamés à Ostende le 18 juin dans une séance qui s'ouvrira par une conférence de M. Edmond Picard sur le théâtre belge.

D'autre part, le jury du concours d'œuvres lyriques ouvert entre compositeurs belges par la Société des bains de mer et pour lequel il sera alloué des primes de 25,000, 15,000 et 10,000 francs s'est réuni pour fixer les conditions du concours. Il se compose de MM. F.-A. Gevaert, président d'honneur; L. Rinskopf, président; J. Blockx, E. Mathieu, E. Tincl, G. Huberti et Maurice Kufferath, membres.

Le règlement sera définitivement arrêté jeudi prochain.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

ALFRED STEVENS

par

Camille Lemonnier.

ET SON ŒUVRE

Un volume de grand luxe, de format in-folio, contenant 42 planches hors texte, tirées en héliotypie sur presse à bras, d'après les chefs-d'œuvre d'Alfred Stevens actuellement exposés à Bruxelles.

Le texte de Camille Lemonnier est, en même temps qu'une étude approfondie de la personnalité et de l'art d'Alfred Stevens, une reconstitution brillante de la vie artistique et mondaine à Paris sous le second Empire. Ce texte est suivi des « Impressions sur la Peinture » d'Alfred Stevens lui-même.

L'ouvrage est tiré à 350 exemplaires numérotés, reliés en parchemin avec titre et ornementation dessinés par l'artiste Georges Lemmen.

Prix : 80 francs.

Vient de paraître chez MM. A. DURAND & Fils, éditeurs

4, place de la Madeleine, Paris.

VINCENT D'INDY

Wallenstein, trilogie d'après le poème dramatique de SCHILLER (op. 12).

Première partie : **Le Camp de Wallenstein**. Partition d'orchestre in-16. — Prix net : 4 francs.

Deuxième partie : **Max et Thécia**. Partie d'orchestre in-16. — Prix net : 3 francs.

Troisième partie : **La mort de Wallenstein**. Partition d'orchestre in-16. — Prix net : 4 francs.

CLAUDE DEBUSSY

Pelléas et Mélisande, drame lyrique en 5 actes et 12 tableaux, partition pour piano seul transcrite par LÉON ROQUES. — Prix net : 12 francs.

L'Enfant prodigue, prélude transcrit pour piano à quatre mains par l'auteur. — Prix net : 1 fr. 75.

Id. Cortège et Air de danse transcrit pour piano à quatre mains par JACQUES DURAND. — Prix net : 2 fr.

Première arabesque, transcription pour violon et piano par GASTON CHOISNEL. — Prix : 2 fr. 50.

Deuxième arabesque, transcription pour violon et piano par GASTON CHOISNEL. — Prix : 3 fr.

Pagodes (*Estampes*, n° 1), Transcription pour piano à quatre mains par JACQUES DURAND. — Prix : 3 fr.

ARISTIDE BONNEL

Rêverie pour violon et piano. — Prix net : 2 fr. 50

PAUL FOURNIER

Tristesse (Chant et piano). — Prix net : 1 fr. 75.

Les Deux cœurs (HIPPOLYTE LUCAS). — Prix net : 1 fr. 75.

Je suis à toi (Chant et piano) — Prix net : 2 fr. 50.

MAURICE RAVEL

Sainte (STÉPHANE MALLARMÉ). — Prix net : 1 fr. 35.



Maison Félix MOMMÉN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicov, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

ANTÉE

Revue mensuelle de littérature.

Le numéro, 60 centimes. — L'abonnement, 6 francs l'an.

COLLABORATEURS RÉGULIERS

MM. Michel Arnauld, André Gide, Albert Giraud, Laurent Tailhade, Henri Ghéon, Maurice Wilmotte, Remy de Gourmont, Maurice Denis, Jacques-E. Blanche, Jacques Copeau, Lucien Jean, Henri Vandeputte, Joseph Bossi et Eugène Monfort.

ARTHUR HERBERT Ld, éditeurs, Porte Sainte Catherine. BRUGES.

Numéro spécimen envoyé sur commande.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

Paraîtra le 3 juin :

EMILE VERHAEREN

TOUTE LA FLANDRE LA GUIRLANDE DES DUNES

Un volume de vers, in-8°, sur papier vergé teinté, avec ornementation en tons.

Prix : 5 francs.

Tirage de luxe à 35 exemplaires numérotés :

10 sur japon impérial, 20 fr. et 25 sur hollandaise Van Gelder, 12 fr.

Deuxième cahier d'une série qui célèbrera « TOUTE LA FLANDRE ».

Suivront : *Les Héros, Les Villes à pignons, Les Plaines, Les Communes.*

Le premier cahier (*Les Tendresses premières*, paru en 1914).

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie, Théâtre. Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50.

Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

La Presse Européenne

Coupures de journaux artistiques, commerciaux, politiques et financiers

Bruxelles, 54, rue de Longue-Vie.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Louis Anquetin (LOUIS THOMAS). — Au Cercle des Beaux-Arts de Liège : *Exposition de M. Edouard Heintz* (FRÉDÉRIC COËRS) — Artistes écrivains. — Musique allemande et Musique française (GASTON CARRAUD). — Les Maîtres de l'Art : *Raphaël*. — La Popularité d'Ibsen. — Ariane et Barbe-Bleue. — A l'Université nouvelle : *Conférence de M. Henry Expert* (Ch. V.). — A la Scola musica (Ch. V.). — Petite Chronique.

LOUIS ANQUETIN

Grand, sec, bien découplé, la gueule en coup de trique, un nez osseux et doublement bosselé, des cheveux grisonnants et tenus assez courts, la barbe carrée, des plis à travers le visage, mais un air avenant et ouvert, et plutôt l'extérieur d'un homme de sport, chasseur ou cavalier, que l'habitus professionnel de l'artiste, — tel m'apparut Anquetin la première fois que je le vis.

Ici, comme bien souvent, l'homme est tout entier dans son extérieur : avec sa fougue au travail et ces

passes où pour un peu de fatigue il croit qu'il ne fera plus rien, avec son langage qui ne craint ni les mots ni la réalité, et ses opinions si nettement marquées, c'est un être tout simple et franc, un homme d'une seule et belle venue, comme on aime en rencontrer quand on a quelque énergie et droiture. Ardent, passionné, il tient plus du faune que de l'académicien. Ce n'est pas un artiste pour petite chapelle; mais il ne s'agit pas de glisser sur les pointes ou de faire de la chinoiserie littéraire : le grand art est simple et les créateurs ne sont pas des femmes.

Né à Etrépigny (Normandie) le 26 janvier 1861, il fréquenta pendant trois ans l'atelier Cormon, où il s'ennuya. C'est là qu'Émile Bernard, plus jeune que lui, le rencontra. Il exposa aux « Indépendants » avec Toulouse-Lautrec et Bernard, puis à la *Libre Esthétique*. Il ne parle de cette période de sa vie qu'avec dédain : « Je ne savais rien, » dit-il.

Néanmoins il était déjà connu, lorsque, âgé de trente ans, il eut le courage singulier de se mettre comme un jeune carabin à étudier l'anatomie. Pendant toute une année il se rendit chaque matin à Clamart. Cette connaissance de l'anatomie, qui fut si précieuse à Michel-Ange, est très rare de notre temps. On pourrait citer quantité de jeunes peintres, assez habiles ou plaisants, qui plantent un bras d'homme comme un gigot d'agneau et la jambe d'une déesse comme un poteau télégraphique. Cependant quoi de plus utile que la science des formes humaines, ne fût-ce que pour transcrire la réalité! Et surtout combien indispensable lorsqu'on veut être un maître, capable de modifier les

objets et les rapports qu'ils soutiennent entre eux, et ainsi d'apporter en toute chose une vie nouvelle, à la manière d'un Dieu qui, pour son plaisir, recrée le monde.

« Une fois ce travail achevé, dit Anquetin, je ne savais pas encore peindre. » La matière dont il se servait — celle des impressionnistes et de presque tous les peintres contemporains — lui paraissait lourde, sans transparence ni solidité. L'étude des maîtres lui montra l'art des dessous, et comment un Rubens, une fois le modelé de ses corps terminé, ne fait plus que passer sur eux un léger « jus », un vernis à peine coloré qui fait chanter les chairs et leur donne, avec leurs reflets, le frémissement de la vie.

C'est, selon lui, le seul procédé qui permet aux grands peintres de déployer leurs qualités : du Tintoret à Watteau, de Rembrandt à Turner, tous ont peint ainsi, et si les œuvres des maîtres n'ont presque pas bougé, c'est à ce travail qu'elles le doivent. « Que si, dit-il, on contestait ceci, je renverrais aux toiles elles-mêmes : il en est de tout à fait typiques, et il suffit à un homme averti d'observer soigneusement quelques œuvres pour découvrir en l'une d'elles soit une partie laissée en grisaille, soit un morceau où la superposition des tons apparaît dès qu'on approche assez près. »

Et, certes, il y a dans cette défense des vieilles théories une grande vérité puisque c'est en appliquant ces principes qu'Anquetin arrive à réaliser des œuvres qui décèlent, en même temps que sa connaissance de l'anatomie et de la technique picturale, le lyrisme de ses sentiments.

Toiles à la Rubens où de beaux corps montrent leur forcé, — chevaux cabrés, tempétueux, — compositions immenses où se déploie une fastueuse imagination, — scènes de genre, élégantes et d'un maniérisme hautain, — mers en délire ou baignées par le soleil, c'est une œuvre très diverse et très attachante que laissera Anquetin.

On pourra le critiquer : il n'invente pas beaucoup. Mais les grands peintres ont-ils beaucoup inventé ? N'ont-ils pas préféré être eux-mêmes ?

Anquetin, qui a un tempérament véhément et qui sait peindre, restera, non pas peut-être comme un précurseur, mais comme un excellent ouvrier, c'est-à-dire « un peintre ». Je pense que c'est le meilleur des compliments à lui adresser.

LOUIS THOMAS

Au Cercle des Beaux-Arts de Liège.

Exposition de M. Edouard Heintz.

Peintre ardent, spontané, démonstratif, passant selon la couleur des heures par les sentiments les plus extrêmes et impatient de révéler ses sensations sans arrêt à mesure qu'il les éprouve,

M. Heintz communique d'ardentes joies ou de tumultueuses tristesses à une foule de toiles fougueusement, alertement brossées, dans une furie haletante qui rudoie la pâte, l'asservit à son exaltation, lui communique la violence enflammée de ses émotions, la fait palpiter de son bonheur ou l'appesantit de ses mélancolies.

Dans ses moments d'allégresse épanouie, il voit la nature inanimée dégagée de toute humanité, étrangère aux besoins des êtres vivants, ne se renouvelant que pour nourrir sa propre splendeur et satisfaire un orgueil éternel. Penché sur les vallées qui s'étendent au grand soleil, immenses et heureuses, il fait rejaillir en ses tableaux l'exaltation que la splendeur du jour allume en lui ; il les inonde et les imprègne de lumière au point que la terre tout entière semble pétrie des rayons du midi, qu'une buée tiède et blonde en monte comme une respiration voluptueuse et que les arbres s'y élèvent comme de menues vapeurs aux couleurs de miel, moins tangibles encore que les petits nuages blancs qui stationnent dans la limpidité bleue de l'atmosphère.

Puis il a de brusques sautes d'humeur, des accès de tristesse farouche, comme dans cette *Giboulée* aux arbres tuméfiés, livrés aux lanières impitoyables de la bise, à la neige sale meurtrissant la toile de tons rugueux, comme dans ces multiples œuvres où il nous montre le soir amassant d'épaisses et oppressantes couleurs, des bleus et des violets sombres et denses au flanc de la montagne et éveillent, au fil de la rivière presque morte, le reflet d'un ciel blémi.

Toujours il semble voir les choses avec des yeux absolument neufs qui ont oublié les visions passées et assouissent éperdument leur curiosité des spectacles présents ; il admire les verdures nouvelles comme si le premier des printemps éclosoit seulement devant lui ; sa palette, pour évoquer les primes joies d'avril naissant aux arbres, s'attendrit jusqu'aux plus exquises fraîcheurs, jusqu'aux sourires les plus suaves du vert vierge.

Il célèbre surtout le cours de l'Ourthe, qu'il nous montre tantôt libre et souple au milieu des prairies ensoleillées, charriant des éclats de lumière qui activent l'allégresse de sa course, mêlant à la douceur des gazons, aux exquises gaietés des floraisons blanches et roses la fraîcheur de son émail bleu ; tantôt côtoyant des rochers aigus, magnifiquement sauvages et frustes, répercutant l'éclat retentissant d'un ardent midi et qui déversent en ses eaux les violentes ombres bleues que cette lumière inouïe découpe sur leurs parois ; parfois il la fait s'attarder en un endroit d'élection, primitif et jamais troublé, telle que cette anse retirée au pied d'un roché paré d'arbrisseaux fleuris qui se creuse pour la recevoir et dont elle aspire pieusement tous les reflets.

En vertu d'une tradition qu'on s'est habitué à ne plus discuter, M. Heintz, admis à bénéficier d'une fondation, a été envoyé en Italie. Ce peintre passionné de la lumière qui, pour rendre le soleil du nord, sait faire résonner ses toiles des notes les plus triomphantes devant, devant le soleil d'Italie, se trouver dérouté, se sentir incapable d'augmenter une intensité déjà si considérable.

Aussi quelques-unes des œuvres exécutées dans ce pays se ressentent-elles de l'archarnement qu'il dut mettre à soutenir cette lutte vaillante et chimérique ; à côté de morceaux remarquables, à côté de plaines pulvérulentes, chauffées à blanc, de murs ruisselants de lumière, elles présentent des violences désagréables, des éclats criards, des ombres trop denses, qui trouent la toile. Nous avons d'ailleurs la conviction que ces hésitations sont des tâtonnements, un acheminement vers une traduction plus magistrale, les prémices d'œuvres qui nous surprendront peut-être.

En des heures plus apaisées, sans doute, en des moments d'inspiration plus lucide il a retrouvé en Italie l'heureuse vision blonde que nous avons rencontrée déjà dans nombre d'œuvres peintes en Ardenne ; à telles enseignes que des toiles comme la *Vallée de l'Aniene* et *Matin à Agosta* ont des tonalités identiques à l'admirable *Soleil de février à Sy* : le même ciel d'un bleu clair et soyeux, les mêmes arbres dorés s'élevant de la terre comme des vapeurs graciles.

Quelques sous-bois exposés par M. Heintz, mêlant en de délicates harmonies de tons la fluidité des feuillages humectés de lueurs tamisées à la solidité musclée des vieux troncs, révèlent une manière plus assagie, plus contenue, plus concentrée ; nous citerons particulièrement le *Soir dans la Forêt de Saint-Hubert*, où, sous l'apaisante pénombre verte qui tombe des cimes et noie à demi les troncs, résonne la réconfortante note rousse du sol jonché des feuilles de l'automne, une note aussi tonique, aussi vivifiante que les souffles salubres de la forêt.

FRÉDÉRIC COËRS

ARTISTES ÉCRIVAINS

Il ne manque point, dit un de nos confrères, d'artistes contemporains statuaires ou peintres — peintres, surtout — qui se reposent de manier l'ébauchoir ou le pinceau en prenant la plume. D'Eugène Delacroix à M. Jacques Blanche en passant par Fromentin et Carrière, la liste est longue et honorable des artistes-écrivains. Jadis Vasari, historiographe des artistes italiens, leur donna l'exemple. Léonard de Vinci composa de nobles poèmes et de beaux essais philosophiques et scientifiques. Le journal de Delacroix contient, quoi qu'en dise Edmond de Goncourt, de brillants passages de critique. Ary Renan, disciple préféré du plus cultivé des peintres, Gustave Moreau, a écrit sur l'œuvre de son maître des pages pénétrantes. Carrière fut un incomparable prosateur. Le bon vieux Jules Breton a été poète à ses heures. Whistler, sous le pseudonyme de « the Butterfly », polémique merveilleusement contre Ruskin et les préraphaélites. Benjamin Constant rédigea au *Figaro* des « Salons » d'une agréable lecture. Lucien Simon débuta dans les lettres. La plaquette de Signac intitulée *D'Eugène Delacroix au Néo-impersonnisme* est de premier ordre. Et Duhem, et Maurice Denis, et d'Espagnat nous prouvent, lorsqu'ils prennent la plume, qu'ils eussent fort heureusement réussi dans le métier.

Les statuaires qui écrivent sont moins nombreux. On ne voit guère, sauf Stanislas Lami, auteur de ce très remarquable *Dictionnaire des sculpteurs* dont nous voudrions dire aujourd'hui deux mots, que Pierre Roche qu'on puisse citer, et Jean Baffier. Pierre Roche, aussi savant qu'artiste, a signé des pages charmantes sur l'art du plomb, et sur l'art rustique. Quant à Baffier, excellent rénovateur de l'art de l'étain, il a construit une *Histoire de la Gaule*, qui, vraiment, n'ajoute rien à sa gloire. Nous allions oublier Bourdelle, qui cisèle des vers.

Mais venons à M. Stanislas Lami. Ce très distingué statuaire est un érudit. Il édifie une œuvre que peu de gens lisent, sauf les spécialistes, et qui est un monument d'une incontestable utilité. Ce sont ses *Dictionnaires des sculpteurs*. Il a déjà fait le *Dictionnaire des sculpteurs de l'antiquité jusqu'au VI^e siècle de*

notre ère, puis celui des *Sculpteurs français du moyen âge jusqu'à Louis XIV*. Il nous offre aujourd'hui le *Dictionnaire de l'École française sous le grand roi*. Œuvre de science et de conscience. C'est un précis succinct, sans phraséologie, développé chronologiquement, contenant sur les innombrables tailleurs de pierre qui travaillèrent à Marly, à Versailles, à Vaux-le-Vicomte, à Fontainebleau, à Paris, des notices biographiques du plus rare intérêt. M. Lami a compulsé, pour ce faire, les comptes des bâtiments du Roi, les procès-verbaux de l'Académie royale de France à Rome, etc., etc. Il a ainsi constitué avec netteté des filiations jusqu'à ce jour mal établies et rectifié mainte erreur accréditée depuis longtemps et mainte attribution erronée.

Nous trouvons dans l'ouvrage de M. Lami ce qu'il faut savoir de Puget, de Coysevox, de Girardon, de Coustou, de Charpentier, de Tuby le Romain, de Lemoyne. Nous y apprenons qu'en l'année 1700, 88 livres furent payées à Zéphirin Adam « pour les bouquets de feuilles en marbre qu'il a tressés afin de cacher les nudités des six figures du bosquet de Marly ». Nous faisons connaissance avec Antoine Benoist, sculpteur et modelleur en cire, qui avait créé chez lui, rue des Saints-Pères, le fameux Cercle royal. Ce Cercle royal fut le musée Grévin du XVII^e siècle. On y voyait figurés, grandeur nature, en cire, le roi, la cour, les personnages de qualité, « en pié, attifés de leurs plus beaux habits. »

Pour notre part, nous devons à M. Lami de savoir que le *Tigre des Tuileries*, que nous croyions de van Clève, est de Pierre Bourdy. Et l'existence de Jacques Buirette, statuaire aveugle, nous aura été révélée. Ce Jacques Buirette, bien que pensionnaire des Quinze-Vingts vers le milieu de sa carrière, n'en continua pas moins à modeler, et même « corrigeait les ouvrages de ses disciples, qui attendaient ses décisions dessus comme d'un oracle. »

Et nous y vérifions que l'iconographie de Louis XIV — rien qu'en sculpture — fut une chose formidable.

C'est par centaines qu'il faut compter les bustes, statuettes, statues équestres du Roi-Soleil, sans oublier le monument de la place des Victoires dû à Martin Desjardins et consacré à la gloire du monarque par le maréchal de La Feuillade, lequel y allait s'agenouiller et faire ses dévotions à l'idole.

M. Lami nous promet en outre un ou deux albums reproduisant les principaux ouvrages de sculpture. Voilà de bonne et solide besogne artistique.

Quel peintre suivra ce laborieux exemple et nous donnera l'histoire de la peinture française depuis le moyen âge jusqu'à nos jours ?

Musique allemande et Musique française.

Nous estimons qu'on lira avec intérêt l'étude consacrée par M. GASTON CARRAUD dans *la Liberté* aux deux écoles musicales qui se partagent actuellement les préférences des mélomanes. A la veille des représentations de *Salomé* et d'*Ariane et Barbe-Bleue*, il a fixé avec netteté les caractères essentiels de chacune d'elles.

Le hasard bien connu qui fait coïncider les premières représentations n'aura jamais amené rencontre plus frappante que celle qui nous est promise, la semaine prochaine, d'*Ariane et Barbe-*

Bleue avec Salomé. J'estime que rien ne serait plus favorable à l'art de Paul Dukas qu'une comparaison attentive et sincère avec l'art de Richard Strauss. Mais la comparaison sera-t-elle sincère et attentive, dans l'atmosphère formidable de cette *Salomé* qui, depuis deux ans, roule sur les deux mondes un fracas de tonnerre et des brasilllements de météore? Monstre d'Apocalypse, ou courtisane de quelque Gomorrhe rêvée dans le futur par un Wells musicien, nous ne savons encore; mais elle a soulevé partout, avec un peu de scandale, de trop brûlants enthousiasmes pour qu'on puisse exiger de notre public qu'il sache écouter devant une hôtesse si annoncée le chant cordial et grave d'un simple musicien de chez nous.

Ce musicien, qui lui cache sa personne et sa vie, il le connaît, il l'aime, il est toute confiance devant la certitude et la rectitude d'âme qui se sont révélées en des œuvres rares, dont aucune ne fut inutile, ni équivoque, ni trouble. Mais l'étranger, virtuose magnifique, et comme compositeur et comme chef d'orchestre, l'a malmené déjà dans toutes ses habitudes, avec cette brutalité qui se subit voluptueusement; tout Paris, dompté, heureux de l'être, connaît sa longue silhouette d'enfant gâté, rêveur et turbulent, câlin et boudeur, joueur et colérique, ingénu et matois, plus conscient de s'imposer que désireux de plaire.

Ces deux hommes ont exactement le même âge, et c'est le premier ouvrage que nous voyions d'eux au théâtre. Si différentes qu'ils aient suivi leurs voies, ils sont à peu près à égale distance du wagnérisme, dont ils ont également dépouillé l'appareil extérieur et personnel, dont ils restent, quoique libérés, les fils. Si l'un a fait, jusqu'ici, plus de bruit dans le monde, c'est affaire de tempérament, et l'autre n'a pas une autorité moindre. Si l'un nous apparaît comme le plus grand musicien de l'Allemagne depuis Wagner, à une telle hauteur qu'il est sans doute le seul plutôt encore que le plus grand; si l'autre n'est que l'un des plus grands musiciens de la France actuelle, c'est qu'il y a, pour le moment, plus de grands musiciens en France qu'en Allemagne, voilà tout.

X Je ne suis pas le premier à remarquer qu'il s'est accompli comme un échange dans l'essence de la musique française et de la musique allemande. Certes, chacune d'elles a conservé les caractères de la race; cependant, la musique française a perdu peu à peu ce qu'elle eut si longtemps de trop extérieur, de frivole, d'artificiel, d'exclusivement théâtral, pour tendre non seulement à des formes plus solides, en même temps plus complexes et plus pures, mais encore, et surtout, à un sentiment profond, intime et vrai. Et la musique allemande s'est éloignée d'autant de sa tradition; jusque dans la musique de chambre et dans le *lied*, elle incline à perdre aujourd'hui toute émotion intérieure. Si elle prétend encore à la profondeur, ce sera par le moyen de cette complication pâteuse et vaine, qui n'est qu'une forme difficile de la facilité. En réalité, Mendelssohn et Brahms, classiques de seconde main, restent ses exemples, plus près qu'on ne pense de se rencontrer dans le vide. Et quand elle veut s'évader de la nuageuse emphase, de la sentimentalité fade, de la lourde redondance où sombrent ses substantielles qualités d'autrefois, c'est à Berlioz, plus influent sur l'Allemagne que sur la France, qu'elle s'accroche. Avec ce dédain du temps, de la mesure et du goût, si bien congénital qu'un esprit sacrilège en relèverait déjà des traces chez le grand Bach, elle travaille à réaliser la conception berliozienne d'un art gigantesque, anormal, qui fera éclater les orchestres, et les heures, et les nerfs.

A cet art appartiennent les poèmes symphoniques qui sont tout ce que nous connaissons jusqu'ici de l'œuvre de Richard Strauss. Ils nous ont saisis d'admiration. Ils sont d'une longueur invraisemblable, et ils ne paraissent pas longs. Ils sont congestionnés de complexité, et leur clarté demeure parfaite. Ils agitent les plus redoutables masses sonores, et laissent une impression de fluidité, de netteté, de vivacité continues. Malgré ce qu'ils semblent apporter de nouveau dans leur forme et dans leur signification, ils sont partout et immédiatement compris.

C'est sans doute que leur nouveauté n'est pas si grande, et que la violence qu'elle nous fait est dosée avec bien de la ruse. Ce qui est nouveau, c'est l'audace avec quoi des éléments d'apparence inconciliables s'amassent, se combinent, se superposent en un tout puissamment et rythmiquement ordonné. Mais ces éléments, mélodiques ou harmoniques, sont d'une invention pauvre, banale, sinon vulgaire, et la crainte qui les entasse peut être l'indice aussi bien de la grossièreté des sens que de leur affinement excessif. La beauté est moins dans l'œuvre elle-même que dans la personnalité habile et despotique qui paraît au travers et la totale expression de l'intensité de la vie.

Ce sentiment de la vie n'est pas moins grand chez les musiciens français de l'école à laquelle appartient Paul Dukas. Mais il est plus intérieur, et plus scrupuleux de la dignité des moyens. Il parle pour émouvoir plutôt que pour étonner. Notre jeune musique, si hardie et si libre qu'elle soit, se rattache au véritable esprit classique. Avec la plus noble sensibilité, avec le sens le plus vif du pittoresque, avec la plus sûre et la plus nette conception des formes, c'est particulièrement à l'esprit de Beethoven que Dukas est remonté.

Quand l'ardente comète aura passé, nous retrouverons avec joie le doux et clair soleil de France, l'air tonifiant et léger. Si notre musique n'a pas encore égalé celle des plus grands, du moins est-elle, à son image, l'amie tout près du cœur, forte et franche, en qui nous retrouvons nos douleurs, nos doutes, nos craintes, nos tendresses ennoblies, nos plaisirs idéalisés, nos espoirs grandis; qui nous offre le perpétuel réconfort et le bon conseil d'un miroir où la beauté de l'homme paraît possible.

L'Allemand, cependant, l'ignore de parti pris et la méprise. Elle continue d'être pour lui une amuseuse. Que de Français, hélas! pensent encore que c'est là son vrai rôle!

En 1905, une fête musicale eut lieu à Strasbourg, où un concert fut consacré aux auteurs français modernes, un autre aux allemands. Mais, sur le programme français, une place dut être réservée pour un Allemand, et, après *les Bénédictines*, on entendit ce finale des *Meistersinger* où Hans Sachs piétine pesamment « la fausse grandeur et les fadaises du Velche » pour exalter l'unique art allemand. Ne nous souvenons pas de cet enfantillage peu délicat pour en garder rancune. C'est l'expression si naturelle de l'opinion allemande, pour laquelle, hors l'Allemagne, il ne sera jamais de musique! Souvenons-nous, pour nous montrer plus intelligents, et continuons d'accueillir et de comprendre Strauss comme il le mérite.

Il faut seulement que cela ne nous fasse pas oublier d'admirer chez nous ce qui, pour être plus discrètement admirable, l'est aussi plus profondément et — qui sait? — pour un plus long temps peut-être.

GASTON CARRAUD

LES MAITRES DE L'ART

Raphaël, par LOUIS GILLET (1).

Le cas de Raphaël est sans doute unique dans l'histoire de l'art. Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, il n'a cessé de jouir d'une gloire véritablement universelle; il passait communément pour « le plus grand de tous les peintres »; bien plus, son seul nom symbolisait la Peinture. En quelques années, tout changea. Les Préraphaélites commencèrent l'attaque; Raphaël devint bientôt l'auteur responsable — et odieux — de tout art académique. Le culte des Primitifs remplaça le sien. Leur règne dure encore; mais on commence à revenir à des jugements plus équitables et à s'apercevoir qu'il y a place dans l'admiration pour l'un et pour les autres. L'éloquent volume qui vient s'ajouter à la collection, déjà riche, des *Maitres de l'Art*, arrive au moment favorable.

M. Gillet ne pense pas que l'objet de la critique soit de nous désenchanter de ce qui a charmé les siècles, mais plutôt de trouver partout des raisons nouvelles d'admirer. Mettant à profit des travaux parus depuis vingt ans, et qui ont éclairci bien des points obscurs dans la vie de Raphaël, il nous apporte une biographie débarrassée de légendes et de fables; il nous fait voir nettement les origines du maître, les influences qu'il a subies, l'enrichissement progressif de cet heureux génie dont la supériorité n'est peut-être qu'un ingénieux instinct de donner l'expression suprême à tous les rêves de sa race; il nous indique la part, — trop grande souvent pour notre plaisir, — prise par ses élèves à ses derniers travaux; et, à mesure qu'il nous présente son œuvre, avec un grand talent d'écrivain, il nous en explique le sens et nous en fait sentir l'immortelle beauté. Il nous laisse convaincu que « le jour où Raphaël aurait cessé d'être compris marquerait la perte non seulement d'une œuvre d'art, mais d'une civilisation tout entière. »

L'illustration, tout en reproduisant quelques-unes des peintures les plus célèbres, est composée de façon à donner une idée des aspects moins connus du génie, beaucoup plus riche et plus divers qu'on ne croit souvent, du grand peintre d'Urbin. A la fin de l'ouvrage, on trouvera les appendices (tableau chronologique, catalogue, notes sur les dessins et sur les gravures, index), qui ont fait une bonne part du succès de la collection.

LA POPULARITÉ D'IBSEN

Extrait d'une intéressante correspondance de l'*Étoile belge* :

« Un jour que je visitais Christiania, le silencieux cocher qui me conduisait s'arrêta subitement devant une maison à quatre étages, et, m'indiquant avec le fouet le second, dit :

« Ici habitait Henrik Ibsen. »

On ne rencontrera pas aussi vite à Berlin, Londres, Paris ou Bruxelles, un cocher de fiacre qui, de sa propre initiative, s'arrêtera devant la demeure d'un poète afin que le visiteur étranger puisse lui consacrer quelques moments de respectueux hommage.

Passant ensuite en tramway devant un ancien cimetière, sis au milieu de la ville, je fis remarquer à un policier qui se trouvait à mes côtés sur la plateforme que ce cimetière n'était sans doute plus fréquenté.

Mais, avant qu'il eût pu me répondre, le conducteur avait déjà abandonné la direction de sa voiture pour m'indiquer du bras, à travers les barreaux de l'enceinte du champ de repos, une tombe en me disant : « Là repose Henrik Ibsen. »

— « Il y repose seul », acheva le policier, en m'indiquant un large tertre de gazon.

Or, douze tombes auraient pu être creusées sur cet emplacement, mais on a préféré le réserver entièrement à perpétuité au poète qui, de son vivant, aimait tant la solitude.

(1) Paris, librairie de l'Art ancien et moderne.

Jadis, le tertre couvrait à peine la surface du cercueil et ressemblait plutôt à une petite tombe d'enfant tendrement fleurie. Aujourd'hui seize hêtres au tronc argenté forment autour de cette tombe un groupe imposant et en rehaussent la majesté, tout en recouvrant de leur ombrage trois bancs invitant à la méditation sur les thèmes non résolus de ce grand penseur.

Ce petit parterre fleuri disparaîtra dans l'avenir sous un monument national commémoratif. On parle même d'ériger une statue en marbre à Ibsen dans la cathédrale de Drontheim, qui deviendra ainsi, petit à petit, le panthéon du Nord.

En élevant ce monument funéraire à la mémoire d'Ibsen, le peuple norvégien, qui revendique avec tant d'ardeur le nom de peuple démocratique, a prouvé une fois de plus son sentiment raffiné. La grâce et la dignité de ses conceptions sont dignes de celles des Hellènes. Il professe ce que Thomas Carlyle apprécie le plus dans un peuple, le culte des héros.

Les Norvégiens estiment leurs poètes comme des tribuns auxquels ils donnent non seulement des sépultures après leur mort, mais auxquels ils confient aussi de leur vivant la direction de l'État, non pas à simple titre honorifique, mais bien par une décision légalement prise par le storting. Il estime que l'État n'accomplit que son devoir en consultant non seulement les philologues, théologiens, juristes et officiers, mais en prenant aussi l'avis des écrivains et des penseurs qui sont la gloire de la patrie. »

ARIANE ET BARBE-BLEUE

Le succès de *Ariane et Barbe-Bleue* à l'Opéra-Comique croît de semaine en semaine. A la septième représentation, qui a eu lieu mercredi dernier, le public a accueilli la péroraison de chacun des trois actes par des ovations sans fin. Mme Georgette Leblanc, si belle et si touchante dans le rôle principal, a déridément conquis toutes les sympathies. Et quant à l'œuvre, elle se classe, à côté de *Pelléas et Mélisande*, de *l'Étranger*, de *Fervaal*, du *Roi Arthus*, parmi les plus hautes manifestations lyriques révélées par le théâtre en ces dernières années.

Nous croyons intéressant de reproduire la conclusion d'un article publié dans *l'Europe* par M. Georges Allix. Elle nous paraît résumer avec exactitude l'impression des musiciens sur cette œuvre d'une beauté sereine et grave :

« M. Dukas est un prestigieux virtuose de l'orchestre, et les ruissellements de pierreries du premier acte, comme la péroraison radieuse du second, lui donnaient beau jeu. Mais il dédaigne les puérilités du réalisme imitatif. Son instrumentation est somptueuse, mais sans lourdeur aucune; ni empâtements ni surcharges, partout la clarté et la vigueur. C'est qu'il subordonne toujours les détails à l'ensemble; sa musique est logiquement construite; il est avant tout un architecte de sons. On a dit qu'une mesure de *Pelléas* exprimait plus d'émotion qu'un acte entier d'*Ariane*. Il se peut : mais le poète l'a voulu ainsi. *Pelléas* est tout imprégné du mystère de la vie et de la mort; il y circule un frisson de douloureuse sympathie. Rien de semblable ici; notre pitié n'est pas en jeu, rien ne sollicite nos larmes. Ariane est un ange de lumière, un séraphin, non une femme, ou si peu! Nous sommes dans une sphère éthérée où nous respirons les sentiments les plus nobles. Est-ce à dire que la partition soit froide? que non pas! L'intelligence a aussi son rayonnement, on s'échauffe pour de grandes idées; il y a une ivresse métaphysique et le pur enthousiasme, le frisson des belles choses est bien aussi un sentiment du surplus. S'il y a pour ainsi dire harmonie préétablie entre le tempérament réfléchi de M. Paul Dukas et le sujet qu'il a choisi, la sensibilité trouve aussi sa part, et le chant qui s'élève de l'ergastule où gémit l'éternelle résignation des esclaves est bien émouvant dans son insistante simplicité.

Il n'y a pas d'œuvre d'art sans l'intervention d'un élément ordonnateur intellectuel dont le rôle peut être très grand ou très réduit; ce n'est pas une des moindres curiosités de notre temps que de voir le domaine de la musique partagé entre ces deux

tendances, et de trouver dans chaque camp, à l'un et l'autre bout de la chaîne, des artistes de haute valeur : Vincent d'Indy, Paul Dukas, Magnard, sont des classiques ; Debussy et ses épigones comme Ravel et autres, qui s'intitulent l'école de la sensation, sont des impressionnistes. Et c'est notre plus grande joie esthétique que les uns et les autres rivalisent de talent. »

A L'UNIVERSITÉ NOUVELLE

Conférence de M. Henry Expert : « L'Art de musique franco-belge au temps de la Renaissance ». Audition musicale par le Quatuor Expert.

L'Université nouvelle a clôturé le cycle de ses conférences musicales par une causerie de M. Henry Expert sur cet art polyphonique vocal commun à la France et à la Belgique, qui atteignit son apogée au XVI^e siècle, et qui est assurément l'une des manifestations esthétiques les plus intéressantes et les plus belles qui se soient jamais produites. M. Expert, qui a exploré le domaine de cet art avec une ténacité et un succès qui font de lui une autorité de tout premier rang en la matière, avait divisé sa conférence en trois parties correspondant à trois aspects de la musique franco-belge d'alors : son caractère contrapontique, ses modes, et les genres dans lesquels elle s'est exercée.

En ce qui concerne le premier de ces aspects, il a insisté sur le fait que le contrepoint en usage au XVI^e siècle n'a rien de purement scolastique, qu'il est avant tout spontané et par conséquent expressif ; puis il a analysé sommairement les diverses variétés de contrepoint : contrepoint syllabique, fleuri, d'imitation, etc.

Dans la seconde partie de sa causerie il a dépeint les modes en usage au XVI^e siècle : modes dérivés de ceux de l'antiquité par l'intermédiaire de l'Eglise, modes aux nuances subtiles, souvent étranges et mystérieux pour nos oreilles habituées à une autre conception modale.

Enfin, en troisième lieu, M. Expert s'est attaché à l'étude des genres : musique religieuse, catholique ou huguenote, musique profane (chanson d'amour, chanson à boire, musique pittoresque, etc.).

A chacun des aspects décrits par le conférencier correspondaient, en manière de démonstrations, des exécutions d'œuvres du temps. Le Quatuor Expert, composé de M^{mes} Mathieu et Chadeigne, et de MM. Donval et Ragneau (tous quatre de l'Opéra de Paris), s'est acquitté de sa mission délicate et difficile avec un sens parfait de l'interprétation que ces œuvres exigent : les voix des quatre artistes se marient admirablement, et l'on peut dire qu'ils font valoir d'une manière idéale les compositions qu'ils chantent.

Quant à ces dernières, elles furent pour beaucoup une révélation : lorsque l'on entend cette musique jaillie du cœur d'artistes qui écrivaient pour nos ancêtres, on croit rêver : l'effet de cette polyphonie vocale à la fois profonde et aérienne, qui passe sans difficulté de la gravité la plus austère et la plus pieuse à la bonhomie la plus joviale et la plus délicieusement enfantine, est prodigieux. Il y a là tout un art, singulièrement expressif, qui, bien qu'atteignant dans ses manifestations le raffinement le plus aristocratique, n'exclut nullement la pureté et l'intensité des sentiments. Quoi de plus réellement fervent, de plus vivement illuminé que les chants religieux de Josquin Després, de Goudmel, d'Orlande de Lassus, d'Heinrich Isaac, de Cl. Le Jeune ? Quoi de plus savoureusement original, de plus étrangement naïf que les compositions profanes d'un Janequin, d'un Costeley, d'un Passerneau, etc. ?

Les exemplaires très heureusement choisis des œuvres de ces maîtres, que le Quatuor Expert fit connaître au public de l'Université nouvelle, furent absolument démonstratifs. Il est à espérer qu'à l'avenir des séances semblables seront encore organisées à Bruxelles : nous avons un passé musical admirable et c'est à peine si nous le connaissons ; il est presque tout entier

à découvrir pour nous. M. Expert nous a ouvert la voie toute large par ses belles publications (1). Pourquoi ne suivrions-nous pas, enthousiastes et allègres, cette voie semée d'incomparables fleurs ?

CH. V.

A la Scola musicæ.

Séance variée au possible, comportant tout d'abord une causerie excellente, — pleine de clarté, de vigueur et d'enthousiasme, — de M. H. Mangin sur la nouvelle notation musicale de M. Hautstout, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler ici même (2).

Deux morceaux de musique de chambre, fort rarement entendus, constituaient l'attrait principal du programme musical proprement dit : une Sonate pour piano et flûte, de J. S. Bach, et un Concerto pour piano, harpe et flûte, de Mozart.

La Sonate de Bach (en si mineur) est l'une de ces rêveries sublimes dans lesquelles le maître laisse vaguer sa pensée dans un monde idéal, qu'expriment avec une ineffable suavité des arabesques ondulantes et fuyantes comme l'eau d'une rivière claire, ou aérienne comme les nuages légers d'un beau jour de printemps. M^{lle} Elsa Huberti (piano) et M. Strauven (flûte) furent parfaits dans leur exécution. Le phrasé de M^{lle} Huberti est particulièrement empreint de sincérité et de conviction : on a le sentiment qu'elle aime profondément cette musique et qu'elle met toute son âme à la jouer.

Les mêmes interprètes, fort bien secondés par M^{lle} de Azevedo Machado (harpe), jouèrent avec beaucoup d'esprit le charmant Concerto de Mozart, dans lequel le pizzicato de la harpe forme un contraste délicat avec le son doux et rêveur de la flûte.

La partie vocale du concert était confiée, d'une part, à M^{me} Fassin-Vercauteren, et, d'autre part, aux chœurs de la Scola.

M^{me} Fassin a une admirable voix de soprano, et des qualités très pures de style qui lui ont permis de chanter, comme on souhaite qu'ils soient chantés, différents morceaux, parmi lesquels le grand air d'*Obéron* et la *Procession*, de C. Franck.

Les chœurs de la Scola chantèrent avec entrain et finesse de vieilles chansons populaires harmonisées à plusieurs voix (*Bonsoir, voisine* et *Qui veut moultre, moudra*).

CH. V.

PETITE CHRONIQUE

De Paris :

Le Théâtre antique de la Nature, à Champigny, qui fera dimanche prochain sa réouverture par un grand concert symphonique sous la direction de M. V. Charpentier, reprendra, le dimanche 23 juin, la *Fille de Roland*. Le 30, première représentation de *les Hommes de proie*, par M. Charles Méré.

Le nouveau spectacle du théâtre de l'Œuvre se composera de *Zénaïde ou les Caprices du destin*, comédie en un acte de MM. Hugues Delorme et Francis Galley ; *Une Aventure de Frédéric Lemaître*, deux actes de M. Serge Basset ; *Plucide*, farce moderne, en un acte, de MM. S. Malajayde et G. Dolley.

L'exposition Chardin-Fragonard s'ouvrira le 11 juin à l'École des Beaux-Arts. L'empereur d'Allemagne vient de promettre au comité trois chefs-d'œuvre de Chardin conservés au Nouveau Palais de Berlin : *le Dessinateur*, *la Pourvoyeuse* et *la Ratisseuse de navets*.

Le jury musical du Salon d'Automne s'est réuni la semaine dernière pour examiner les manuscrits qui lui ont été soumis en vue des concerts du Salon.

(1) *Corpus de l'Art Franco Belge*, édité par Leduc, à Paris.

(2) Voir *Art moderne* du 26 mai 1907.

Il a retenu, pour être exécutées, quelques-unes des œuvres présentées. Il a été décidé que le cycle musical de cette année comprendrait six auditions (au lieu de quatre), et que chacune d'elles serait consacrée aux compositeurs d'une des nations principalement représentées au Salon. Il y aura une séance belge, une séance française, une séance espagnole, une séance russe, une séance allemande, une séance norvégienne.

Les concerts seront échelonnés du 1^{er} au 21 octobre.

Un ouvrage posthume de Verlaine :

Le Voyage en France par un Français, écrit vers 1880 et demeuré jusqu'ici inédit, va être publié prochainement.

M. Gabriel Mourey termine le livret d'un drame lyrique, *l'Histoire de Tristan*, dont M. Claude Debussy a accepté d'écrire la musique.

M. Catulle Mendès, qui fut, dit le *Gil Blas*, candidat, et candidat sérieux, à la succession de M. Ginisty, a trouvé beaucoup mieux : il vient de se nommer lui-même directeur du *Théâtre de la Forêt*. Ce théâtre, dont le nom seul sent son poète, va être créé à Saint-Germain-en-Laye, dans un des plus beaux paysages qui soient aux environs de Paris, sur la terrasse magnifique qui fait lisière à la forêt. Ce sera, naturellement, un théâtre en plein air. Le projet, que nous avons vu, est délicieux, et comporte, au fond, une ligne d'arbres devant laquelle sera la scène de gazon, à droite et à gauche des gradins couverts, au milieu un vaste parterre, et, par-ci par-là, quelques fausses ruines, fragments de temples et de colonnes antiques. M. Catulle Mendès compte donner des pièces consacrées, mais aussi, et surtout, des pièces peu connues et des pièces nouvelles.

L'institution des théâtres en plein air fleurit d'ailleurs de plus en plus. La *Société des Choréges français* compte en ouvrir un vendredi prochain au Pré-Catelan. On y jouera, pour l'inaugurer, *Reine de mer* par M^{me} L. Delarue-Mardrus, puis la *Salomé* d'Oscar Wilde dépouillée de la musique de M. Richard Strauss.

D'autre part, on annonce pour le 16 juin la réouverture du Théâtre antique de la Nature à Champigny. Représentations et concerts s'y succéderont tous les dimanches.

Voici le bilan des recettes de *Salomé* au théâtre du Châtelet : première représentation, 39,278 francs; deuxième, 28,605; troisième, 30,217; quatrième, 30,197; cinquième, 30,102; sixième, 31,968; ce qui fait un total de 190,367 francs, soit une moyenne de 32,000 francs environ.

Indépendamment des nouveautés données dans une grande salle par le théâtre de l'Œuvre l'année prochaine, M. Lugné-Poe donnera quatre séries de cinq représentations, dans la salle du théâtre Fémina. A ces représentations, l'Œuvre imprimera un caractère d'art intime, un peu à la façon des « Kammerspiel » de Berlin. Seuls seront représentés des chefs-d'œuvre connus d'auteurs les plus célèbres.

Nous reviendrons sur le programme de ces soirées, qui n'excluront nullement les autres soirées de « combat » de l'Œuvre, et dont la première sera une très curieuse et satirique pièce d'Alfred Savoir, *le Baptême*.

Coup de chausson :

M^{lle} Trouhanowa, la danseuse étoile de *Salomé*, a écrit aux journaux : « Je viens d'envoyer ma démission au directeur des représentations de *Salomé*. En voici les causes : Hier, à la quatrième représentation, M. Richard Strauss a exigé que je ne vienne pas saluer le public à la fin de la représentation, trouvant que l'art de la danse est un art inférieur à qui ne doit pas échoir cet honneur. J'ai répondu que s'il y a quelque chose d'inférieur, c'est le cabotinage d'un homme de talent, ou qui se croit tel, de venir tous les soirs sur la scène saluer le public qui ne le demande pas.

« Veuillez agréer », etc.

La direction a engagé aussitôt, pour danser la *Danse des sept voiles*, M^{lle} Aida Boni, du théâtre de la Monnaie, qui fut très applaudie.

A la vente Mühlbacher, on a payé 62,100 francs la *Résistance inutile*, de Fragonard; 59,000 un groupe en terre cuite de Clodion haut de 42 centimètres, *Nymphe et Satyre*; 40,300 un *Portrait de jeune homme*, de Fragonard; 36,000 le *Portrait de la Marquise de Coustances*, de M^{me} Leblille-Guiard; 30,500 une sépia de Fragonard, la *Mauvaise nouvelle*; 30,500 une gouache de Lawrence, le *Matin*; 30,400 la *Collation*, de Watteau, etc.

Sottisier :

« D'autres cherchent à élever la statue de M. Paul Dukas sur les ruines de celle de M. Debussy, bien vivante du reste. »

LOUIS SCHNEIDER (*le Radical*, 11 mai 1907).

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

ALFRED STEVENS

par

ET SON ŒUVRE

Camille Lemonnier.

Un volume de grand luxe, de format in-folio, contenant 42 planches hors texte, tirées en héliotypie sur presse à bras, d'après les chefs-d'œuvre d'Alfred Stevens actuellement exposés à Bruxelles.

Le texte de Camille Lemonnier est, en même temps qu'une étude approfondie de la personnalité et de l'art d'Alfred Stevens, une reconstitution brillante de la vie artistique et mondaine à Paris sous le second Empire. Ce texte est suivi des « Impressions sur la Peinture » d'Alfred Stevens lui-même.

L'ouvrage est tiré à 350 exemplaires numérotés, reliés en parchemin avec titre et ornementation dessinés par l'artiste Georges Lemmen.

Prix : 80 francs.

Vient de paraître chez E. DEMETS, éditeur,

2, RUE DE LOUVOIS, PARIS

PAUL LADMIRAULT — Variations sur des airs de Biniou trégorois,
pour piano à quatre mains.

Prix net : 4 francs.

Vient de paraître chez A. PONSCARME & C^{ie}, éditeurs,

37, boulevard Haussmann, Paris.

GUILLAUME LEKEU. — Fantaisie pour orchestre sur deux airs populaires angevins.

Réduction pour piano à 4 mains par M. GUSTAVE SAMAZEULH. — Prix net : 6 francs.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

ÉDITIONS SCHOTT FRÈRES, A BRUXELLES

- BLOCKX, Jan.** — *Triptyque symphonique* pour orchestre.
Partition et parties, chaque 10 francs net.
- BOSQUET, E.** — *Ecole du Pianiste virtuose* 7 fr. 50 net.
- DUPUIS, Albert.** — *Fantaisie rhapsodique*, dédiée à Ysaye,
pour violon et orchestre ou violon et piano 7 fr. 50.
- MOSZKOWSKI, M.** — Deux morceaux pour piano :
1. *Caprice*; 2. *l'Agilità* (Etudes), chacune 2 fr. 50.
- THOMÉ, Francis.** — Cinq morceaux pour piano.
1. *Gavotte madrigal*; 2. *Pendant la valse*;
3. *Duo d'amour* (Idylle); 4. *Menuet de la Reine*; 5. *Sarabande*.
Chacune 2 francs.
- WIENIAWSKI, Jos.** — *Suite romantique*, pour orchestre.
La partition 10 francs.

Schott Frères, Éditeurs, 56, Montagne de la Cour.
Magasins de Pianos, 21, chaussée de Wavre (Ixelles).

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année
six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture,
Sculpture, Philosophie, Histoire,
Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50.
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

La Presse Européenne

Coupures de journaux artistiques, commerciaux,
politiques et financiers

Bruxelles, 54, rue de Longue-Vie.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Art et Solidarité (GUSTAVE GEFFROY). — L'Amour et les Livres (FRANCIS DE MIOMANDRE). — L'Art à Paris (O. M.) — Exposition internationale de Barcelone. — La Vision chez les Peintres (CLAUDIEN FERRIER). — Clovis Hugues. — Concours lyrique. — Publications musicales. — Petite Chronique.

ART ET SOLIDARITÉ

Écrire pour tous, cela ne veut pas dire chercher le succès auprès de tous, cela veut dire penser à tous. Le feuilletoniste, lu par tant et tant d'avidés, se soucie peu de son public. Il cuisine indifféremment le mets quelconque désiré par la faim inquiète. Mais écrire pour quelques-uns, pour un petit groupe, quelle misère aussi! Quel pauvre public incertain, peu stable! Comme si les grands livres où les peuples ont trouvé leur nourriture d'esprit, leur réconfort, leur excitant, n'étaient pas, en même temps que des livres populaires, de hautes œuvres d'art! Quel livre curieux, spécial, étroitement conçu

pour un petit nombre, contient ce que contiennent les Védas, la Bible, les Évangiles, le Coran, l'Imitation? Les drames d'Eschyle n'étaient-ils pas joués pour les citoyens assemblés? Vers qui allait Shakespeare? Rabelais n'était-il pas humain? Et comme lui, tous ceux qui ont duré? A tous les degrés, les subsistants de la littérature, de l'*Odyssée* au *Don Quichotte*, n'ont-ils pas répondu à l'attente ardente de ce que les précieux de tous les temps désignent comme le vulgaire : l'immense troupeau humain ?

Ce troupeau, — malgré les révolutions qu'il a faites, malgré ses efforts désespérés pour vivre, son instinct douloureux et tenace, sa persistance de travail, malgré son apparition définitive sur la scène, malgré 1789, malgré 1848, malgré 1871, malgré le suffrage universel, malgré le socialisme, malgré le siècle qui est, dit-on, le sien, le fameux siècle des ouvriers, malgré tout, — il semble qu'on veuille l'ignorer, le maintenir dans l'ombre ancienne, comme la figuration confuse de l'Histoire. Sous prétexte d'individualisme, ceux qui sont nés de cette masse s'ingénient à mettre leur moi en formules, se grisent d'observations immédiates sur eux-mêmes et sur leurs pareils, de rythmes personnels, à peine nés, sitôt évanouis.

Il y a en ce temps un émiettement certain de la littérature et de l'art. A mesure que l'on va, que l'on mesure les étapes, que l'on voit l'étendue occupée par le flux incessant de la vie, on est de plus en plus stupéfié par l'absence de cette vie essentielle dans l'œuvre d'art. Cette œuvre, trop souvent, se sépare du monde, s'en va agoniser sous la cloche pneumatique.

Le roman, qui a été, qui pourrait être encore l'histoire, n'a guère vécu depuis nombre d'années, chez la majorité des romanciers, que de la chétive expérience amoureuse, de la sempiternelle et pauvre aventure physiologique et pathologique de la femme chercheuse de sensations, monotone héroïne qui relève plus de la douche que de l'analyse psychologique. Nous a-t-on assez raconté, sur tous les tons, cet état d'âme de la femme riche en mal de sexe, incapable de se passionner pour autre chose qu'elle-même, et qui prétend à l'enthousiasme pour sa morphine et son éther, mêlés à ses ardeurs et à sa mélancolie?

Est ce pour échapper à l'oiseux de ces histoires que les poètes se sont réfugiés aux arcanes de l'art, ont voulu se parer des grâces incertaines de l'obscur? Mais l'abdication, au nom de la formule de l'art pour l'art, ne pouvait durer, et la question se pose aujourd'hui de savoir si toutes ces forces immobilisées et enchantées vont rallier la vie. Quelques-unes déjà ont rompu le charme délétère du sommeil et du rêve, et les voici chercheuses, hésitantes. Les vivaces se décideront pour l'action, rejoindront l'humanité.

La plupart des peintres, des sculpteurs, sont aussi restés en marge. Les exceptions, ici comme dans la littérature, ne font que mieux apparaître l'absence de la vie collective. Presque tous, appartenant au groupe social ou à la secte, perdus par la manière ou par la mode, se préoccupent d'être en accord avec des affiliés ou avec une clientèle, et non avec l'humanité qu'ils pourraient aider à vivre, à découvrir son esprit.

Je laisse de côté ceux qui ne voient dans l'art qu'une production négociable, une frivole distraction, une manière de mise en valeur sociale. Je pense aux seuls artistes qui méconnaîtraient leur rôle, qui laisseraient tarir en eux la puissance d'action que peut-être ils possèdent, s'il se refusaient à prendre leur part du destin de tous, et préféreraient à l'en-avant de la solidarité l'attitude inutile du dédain.

Ils se mettraient à l'écart du grand mouvement qui est celui de l'humanité, et qui ne sera pas supprimé par le seul fait qu'une esthétique ne l'aurait pas jugé intéressant. Il y a dans l'ensemble une force qui est supérieure à notre force individuelle. L'individualité, si puissante chez les êtres représentatifs, se rétrécit, devient toute petite, impuissante, si elle veut supprimer follement la communication avec ce monde immense d'où elle vient, qui lui a donné la vie, qui continuera à l'alimenter de sève.

Pourquoi la séparation de l'artiste et de la foule? La revendication de l'individualité n'a aucun sens si elle n'est pas sous-entendue pour tous, étendue à tous. La foule, qu'est-ce autre chose qu'un composé d'individualités? Réclamer le droit de tous, c'est donc réclamer le droit de chacun. Créer une aristocratie, ou créer

simplement son moi, que pourrait bien signifier cela, si c'est vraiment la création bornée, la vie conquise par quelques-uns ou par un seul? Quelle différence, au contraire, si cette région, abordée par une élite, devient le rendez-vous auquel tous sont conviés, si l'étape d'affranchissement est indiquée, si le moi s'augmente des anonymes et leur offre en retour une idée d'eux-mêmes plus consciente, si c'est le moi du grand homme qui pense avec tous et pour tous et donne son esprit et sa vie à tous, et non le moi du génie carnassier qui prend son semblable comme jouet et se nourrit de sa substance.

La préoccupation de reconnaître et de suivre le grand courant humain qui traverse l'histoire de notre terre est heureusement commune à un certain nombre des écrivains, des artistes de maintenant. Désormais, il est prouvé qu'un accord peut se faire entre les bonnes volontés de partout, que les désirs semblables se cherchent, se rencontrent, pourront tout à l'heure se changer en volontés agissantes.

L'art est destiné, de plus en plus, à jouer dans l'avenir un grand rôle. C'est la force que nous avons à notre disposition pour créer une harmonie sociale, une entente humaine, qui n'ont jamais existé. Il y a des exemples de sociétés hiérarchisées, maintenues en factice équilibre, mais au prix de quel silence, de quelle mort des foules! Aujourd'hui, la masse humaine veut vivre d'une vie personnelle et non représentative, elle sort déjà de l'ombre, elle s'avance, vient occuper la scène de l'histoire. Il lui faut se reconnaître, parler un même langage, achever de créer la conscience universelle, la vie harmonieuse de l'esprit.

L'art est le signe visible de cette vie de l'esprit. C'est la représentation du monde par des images réfléchies en nous, c'est la rencontre de l'homme avec tout ce qui existe, la preuve de l'éveil de l'inconscient. Tout ce qui a mené les troupes humaines, régi les sociétés, a été l'affirmation plus ou moins sensible de cette éternelle évolution. Les religions et les politiques sont les pressentiments et les bégaïements de cette humanité à la recherche d'elle-même. Nous avons à continuer l'œuvre de compréhension, à nous hâter toujours vers la prise de possession plus complète.

Cette assimilation nécessaire des masses à la vie de l'idée fut commencée, sera achevée par l'art. Les destructions forcées, assainissantes, qui ont été une des besognes d'hier, et qui seront aussi une des besognes de demain, ouvrent l'espace, marquent le départ d'étapes nouvelles. Ce qui doit être aperçu nettement, c'est qu'il faut enseigner à l'humanité qu'elle est maîtresse de son bonheur, qu'elle doit trouver sa joie, sa fin, en elle-même, sur place. Cette philosophie, qui n'a été que le lot de quelques esprits, qui est maintenant en partage à un plus grand nombre, doit devenir créatrice de la beauté du sort de tous.

Or, une préparation aura été faite lorsqu'il aura été démontré au plus humble, au plus obscur, au plus ignoré, qu'il est maître de créer de la vie, que le moindre objet façonné par ses mains est aussi animé par la faculté individuelle qui est en lui, qu'il est à la marque particulière de sa sensation et de son esprit. C'est ici qu'ils se confondent, et que tout labeur s'éclaire. Donnez cet étonnement et ce bonheur à tout homme de lui révéler qu'il possède une parcelle du pouvoir créateur, et vous aurez provoqué en lui le sursaut qui le sauvera de tout ennui et de tout désespoir.

Appeler à la vie des forces qui s'ignorent, affirmer le rôle social de l'art, c'est annoncer la vie de demain, c'est rêver la réalité de l'avenir.

GUSTAVE GEFFROY

L'AMOUR ET LES LIVRES

C'est un truisme familier, une sorte de paradoxe courant que de dire à propos d'un sentiment faux ou exagéré : « C'est de la littérature ». J'ai la plus profonde conviction que la littérature ici n'est pas coupable et qu'elle n'a rien à voir avec l'éclosion de ce sentiment dans les âmes, généralement faibles, où il se développe.

Cela signifie d'ailleurs, tout simplement : « de la mauvaise littérature ». Car la bonne littérature, la vraie, celle qui est sincère à défaut même d'être belle, — la littérature tout court, en un mot, — ne peut ni exciter ni créer de sentiments faux, puisqu'au contraire elle représente ce qu'elle voit et qu'elle est, au fond, le véritable miroir des mœurs.

Pauvre littérature ! Il vous prend parfois de furieuses envies de la réhabiliter, de la respecter. C'est devenu si facile de s'en plaindre, tellement à la portée du premier imbécile venu incapable de distinguer Théodore Cahu de Courteline, qu'il y a quelque coquetterie de courage à dire tout simplement cette opinion infiniment logique et banale pourtant : « Non, la littérature est un art, un des plus nobles et des plus désintéressés de tous, celui dont les moyens sont les plus *idéaux* et dont, surtout, la sincérité devant la vie est la moins soupçonnable, la moins *truquable*. »

La littérature, au bout du compte, c'est la vie ; et comme l'amour est au fond des mœurs et de la vie le levier puissant et éternel qui les soulève, lorsque la littérature touche à l'amour il est impossible qu'elle nous trompe.

Ces réflexions me sont venues à l'esprit en lisant *l'Amour sans ailes* (1) de M. Édouard Ducoté.

Voilà un livre d'une réalité profonde. Pas un instant il ne s'y glisse une erreur de psychologie ou de décor ; c'est pénible et triste comme l'existence médiocre. Ce n'est pas *sympathique* du tout, mais comme c'est juste ! M. Ducoté a écrit là son chef-d'œuvre et, à mon avis, c'est un chef-d'œuvre.

Il raconte la banale histoire d'une pauvre fille de café-concert qui devient la maîtresse d'un jeune médecin pauvre de Lyon et qui finit par le quitter tant il devient insupportable par les scènes

répétées de jalousie qu'il lui inflige... Je me trompe, ce n'est même pas pour cela... C'est par lassitude, par usure naturelle d'un sentiment fort, par la puissance secrète, lente et corrosive de la vie.

M. Ducoté a su tirer de ce fait-divers tout le pathétique secret qu'il comporte, et cela par des moyens qui sont en dehors de ce qu'on appelle couramment la littérature : le style est volontairement sobre, dépouillé, aride même, n'ayant pour tout ornement que sa stricte correction, une sûre propriété de termes ; aucun lyrisme n'essaie d'agrandir les situations ; en un mot rien de personnel, de *dû à l'auteur*, ne tente de transformer les données primitives du récit.

Mais, précisément pour cela, nous sommes émus d'une manière profonde. C'est la fatalité même de l'amour qui plane sur cette plate liaison provinciale. Le héros ne se dit point, avec de grands mots, qu'il est pris par l'Inconscient, que la Passion le soulève, ou que le Désir des Sens est devenu son maître. Non. Mais il subit ces grandes lois sans s'en rendre compte. Sa maîtresse est ce qu'elle est, fatiguée, vulgaire et vieillie, et il la juge ; mais pour lui elle est la forme unique de l'Amour : il ne peut ni la tromper, ni s'empêcher d'étaler son inquiétude et sa jalousie, il souffre sans raison, il ne l'oubliera plus, il commet pour elle des sottises, puis des vilénies ; et lorsqu'elle partira, c'est comme s'il était mort.

Je sais gré à M. Ducoté de la mesure avec laquelle il a traité un sujet aride, et surtout de la tendresse humaine dont il a su l'imprégner. Pour mon compte, j'ai éprouvé en lisant *l'Amour sans ailes* ce terrible sentiment de la brièveté irréparable de la vie, beaucoup plus qu'en face des grandes phrases lyriques sur ce sujet. C'est avec une pitié infinie et comme fraternelle que j'ai suivi ce pauvre Laurent Herbier, qui n'est pas même, selon l'expression de Léon Cladel, un *martyr ridicule*, mais un *martyr ordinaire*. Je me suis dit, avec la même ingénuité (et j'en suis fier) que ressent devant les péripéties de son feuilleton l'ouvrier ou la modiste : « Quand sortira-t-il de là ? Aura-t-il le temps d'être heureux ? Sera-t-il assez prudent pour sauver ce morceau, puis cette bribe, puis cette parcelle de son lamentable bonheur ? » Eh bien ! justement, pas du tout. Il n'en fait rien, il ne sait pas, il court à sa perte, parce que, comme cela se passe dans la réalité réelle, il éprouve la vie, il ne la voit pas. Ah ! que tout cela est profondément humain ! Que c'est quotidien et éternel !

Infiniment plus poétique dans l'expression, mais aussi réel par le fond même du sujet, le dernier roman de M. Remy de Gourmont *Un Cœur virginal* (1).

J'ai tellement parlé de M. de Gourmont, et ici même surtout, que j'éprouve quelque scrupule à y revenir. Mon admiration pour lui n'a pourtant rien de discipulaire, mais je ne voudrais pas qu'elle le parût, par sa persistance. Je me risque cependant, encore une fois.

Son œuvre est l'étude d'une jeune fille. Elle aime follement un monsieur qui, trop scrupuleux pour la prendre et ayant des sens, la trompe. Elle l'apprend et épouse, plus tard, un autre monsieur qu'elle aime d'autant plus profondément que son amour a été, par une première expérience, dépouillé de sa primitive et juvénile et imaginative ardeur. Ah ! si vous saviez comme en termes galants ces choses-là sont dites ! On goûte à les lire, un plaisir rare.

(1) REMY DE GOURMONT, *Un Cœur virginal*, roman — Paris, Mercure de France.

(1) ÉDOUARD DUCOTÉ, *l'Amour sans ailes*. — Paris, Calmann Lévy.

C'est une suite de tableaux licencieux, appuyés ou légers, se déroulant dans le paysage de l'été normand. Et les psychologies sont d'une sûreté déconcertante (qui tient sans doute à la parfaite qui tu le d'esprit du physiologiste qui les essaya). Et il circule, parmi toutes ces subtilités et ces élégances, un parfum d'ironie bien particulier, un parfum, si j'ose dire, philosophique. On dirait une toile de Fragonard, libertine et vaporeuse à la fois, pleine d'observation, de fantaisie et de sens de la nature, dont la facture est insaisissable et le trouble certain. C'est exquis.

M. Émile Sicard, dont j'ai analysé dans *l'Art moderne*, l'hiver dernier, le jeune talent de poète, se révèle, avec *la Mort des yeux* (1), un romancier de valeur. Ce n'est pas précisément un roman, mais une monographie : celle d'un jeune homme qui devient aveugle. Le charme d'une imagination ravissante, baignée de tendresse, contribue à nous masquer l'angoisse latente que nous inspire le sujet. Mais, malgré tout, cette angoisse monte, domine, et nous finissons par oublier tout ce qui n'est pas elle-même pour n'être plus que le spectateur bouleversé et compatissant de l'agonie du pauvre héros.

Deux figures de femmes se dressent dans ce petit livre, douces, vagues, estompées, et (avec une adresse qui est directement issue de sa parfaite sincérité) l'auteur a su nous les montrer aussi incertaines et brouillées qu'elles le sont aux yeux du malade. Elles finissent par s'évanouir.

Et quelles adorables notations ! Il y a un chapitre appelé « Sommeil », décrivant une ville qui ne serait habitée que par des aveugles, qui est tout à fait hallucinante. Et un dialogue entre le malade, définitivement perdu, et sa fiancée, que je ne peux me retenir de citer :

— Resey, est-ce bien vous qui êtes près de moi ? Il me semble que depuis que je n'y vois plus je ne devais plus vous voir.

Voilà vos cheveux, voilà vos mains, voilà votre voix...

Etes-vous bien assise ?

Prenez le grand fauteuil... Il doit être là, dans ce coin que je vous montre...

Je vous retrouve après un long voyage toute la même ; il n'y a guère que mes yeux qui ont vieilli !

Parlez moi ! Je vous vois mieux quand vous me parlez.

— Je veux que vous ne souffriez pas... Il faut que votre vie soit une rue égale où il fait calme toujours. Nous nous promenons dans la rue et nous y promènerons si longtemps que vous ne penserez plus qu'il y a d'autres rues et que vous pourriez aller ailleurs.

Vous voulez bien, n'est ce pas, me promettre de m'aimer dans cette rue ?

— Comme ma rue vous sera monotone ! Il n'y aura pas de maisons et de fenêtres ouvertes, il n'y aura que des brumes et votre cœur prendra mal...

Comme vous m'en voudrez si un jour vous reconnaissez le soleil !

— Je ne reconnaitrai pas le soleil qui vous a quitté ; il sera un indifférent que je verrai passer sans demander à le voir. Le soleil qui n'est pas pour tout le monde ne ressemble plus au soleil.

— Ma rue ! Je crois que nous n'y entendrons que le tintement des sous dans le creux des sébiles !

— Il y aura le bruit des cloches ! Les cloches, dans le soir, sonnent mieux parce qu'on ne les voit pas !

— Notre amour n'aura pas de couleur !

— Il sera intime comme la nuit...

— Vous aurez peur de tout ça cette ombre que je réfugierai près de vous.

(1) ÉMILE SICARD, *La Mort des yeux*, roman. — Marseille, édition du Feu

— L'ombre tombe sur les mains, mais ne les désunit pas.

— Je vous aime ..

— Voulez-vous marcher un peu ?

— Dans ma rue ?

— Dans notre rue.

— Fermez les yeux.. sentez lorsqu'on n'y voit pas comme pèsent sur la pensée les choses qui existent ! Il y a tant de vide devant les yeux morts, qu'étonné de ne point trouver une forme à chaque pas, on a la crainte d'être exilé de la vie ! On appelle, on crée... On se dit : là, il doit y avoir un meuble, et l'on s'appuie constamment sur son imagination ; quand elle est lasse, un moment on se laisse aller à la route, et c'est lorsqu'on est confiant, habitué au large, que l'on se heurte du front et que l'on ne se plaint pas parce que l'on a honte, près des autres, de s'être fait mal!...

Où sommes-nous ?

— Sur la terrasse du jardin. Il y a trois marches... Un... deux... trois ..

— Je sens la terre.

— Il fait très doux. Les amandiers ont des fleurs.

— Je sens les arbres...

— Appuyez-vous mieux sur mon bras...

— Je m'appuie.

— Voyez, nous marchons bien maintenant ; vos pas sont sûrs.

— Je sens le jet d'eau...

Petit livre triste et doux, réel et cependant hors la vie, hanté d'un parfum malade.

C'est, je crois, la première fois que M. André Fontainas fait du théâtre (1). Sa comédie est discrète, neutre comme la vie courante, et les énergies et les passions qui s'y agitent soulèvent, sans pouvoir s'en débarrasser, une sorte de poids insinuant, un enchevêtrement subtil. Tous ses personnages sont des personnages de salon, sauf un seul, Hélène Pradier, dont la décision et la violence font contraste, lutte contre tous, contre les préjugés, contre l'ordre social dont elle est victime. On la croit folle, c'est tout ce qu'elle obtient.

Mais, encore une fois, cette intrigue se dénoue dans une atmosphère de correction et de froideur, et de cette contradiction ne laisse pas ressortir un certain pathétique, distingué.

FRANCIS DE MIOMANDRE

L'ART A PARIS

L'Exposition Chardin et Fragonard vient de s'ouvrir, avec un éclatant succès, dans la galerie Georges Petit (et non à l'École des Beaux-Arts, dont il fut question au début, mais qui est encore occupée par la rétrospective Eugène Carrière.

Grâce à l'initiative, aux démarches, à l'activité inlassable de M. Armand Dayot, l'hommage rendu aux deux illustres maîtres du XVIII^e siècle est digne de leur renommée. Les plus belles toiles, les plus délicats dessins et pastels des deux peintres sont réunis, pour la plus grande joie des yeux. Et rien n'est plus attrayant et plus instinctif que l'étude attentive de ce musée temporaire, formé, — à part l'inévitable déchet auquel n'échappent point les organisateurs d'expositions, — de chefs-d'œuvre d'une éblouissante beauté. Toutes les qualités de grâce, de souplesse, de volupté qui marquent le génie du maître de Grasse s'y décèlent ; et l'art de Chardin si simple dans ses moyens, si somptueux dans ses réalisations, si « peintre » en un mot, n'est jamais apparu plus

(1) ANDRÉ FONTAINAS, *Hélène Pradier*, comédie en trois actes. — Bruxelles, éditions de la Belgique artistique et littéraire.

varié et plus fort. Il y a là cinquante tableaux au moins, — figures, intérieurs, études d'accessoires, — qui célèbrent à l'envi sa maîtrise. Comme l'a écrit juicieusement M. Arman Dayot, Chardin apprend aux artistes à voir juste et à dire vrai. La leçon est de celles dont devraient profiter tous les peintres.

Elle est admirable, — et unique.

Les plus célèbres collections se sont ouvertes pour enrichir le magnifique écrin de cette double rétrospective. Et il faut savoir gré à tous ceux. — MM. Henri de Rothschild, le prince de Lichtenstein, Pierpont Morgan, Bureau, Léon et Henri Michel Lévy, le baron Vitta, Menier, Decourcelle, Chéramy, Bureau, le docteur Tuffier, Bardac, Beurdeley, Flameng, Henri Cain, Vollon, Hébert, Chareot, le comte Pastré, etc., et jusqu'à l'empereur d'Allemagne lui-même ! — qui ont consenti à se dépouiller momentanément, en vue de ce solennel hommage, des merveilles qu'ils possèdent. Grâce à eux, le public a sous les yeux l'essentiel de la production des deux peintres. Chardin triomphe avec son *Portrait de Sédaine*, son *Souffleur*, les diverses versions de sa *Pourvoyeuse*, son *Jeune violoniste* et son *Enfant au taton* (acquis tous deux, le jour de l'inauguration, par le Musée du Louvre pour 350,000 francs), maintes natures mortes de premier ordre, quantité de tableaux exquis; les *Amants heureux*, la *Toilette de Vénus*, les *Marionnettes*, la *Jeune Femme au petit chien* et une foule d'autres compositions galantes, — baigneuses surprises, dormeuses à demi découvertes, nus caressés d'un pinceau voluptueux, caractérisent le mieux du monde Fragonard. Et si tout a été dit et redit sur l'un et l'autre, jamais pareille occasion ne fut offerte au public de pénétrer dans l'intimité de leur pensée.

L'exposition Chardin et Fragonard va clore triomphalement la « saison » parisienne.

O. M.

Exposition internationale de Barcelone.

Voici la liste des récompenses obtenues par les artistes belges à la cinquième Exposition d'Art de Barcelone :

PEINTURE. *Diplôme exceptionnel* : M. Franz Courtens. — *Médailles de 1^{re} classe* : MM. Georges Bynsse, Jean Delvin, Edgard Farnsyn, Victor Gil-soul, Fernand Knapff, Auguste Oleffe et Herman Richir. — *Médailles de 2^e classe* : MM. Georges Woreen, Isidore Ofsomer, Henri Thomas et Emmanuel Viéin. — *Médailles de 3^e classe* : M^{lle} Alice Bonner.

PEINTURE MONUMENTALE. *Médailles de 1^{re} classe* : MM. Albert Ciambertani, Emile Fabry.

AQUARELLES. DESSINS. GRAVURES. *Médailles de 1^{re} classe* : MM. Henry Cassiers, Armand Rassenfosse et Albert Bartsoen. — *Médailles de 2^e classe* : MM. Frans Hens et Henry Meunier. — *Médailles de 3^e classe* : MM. Alex. Marcette, J.-Fr. Maréchal.

ART APPLIQUÉ. *Médailles de 1^{re} classe* : M^{lle} Jenny Minne-Dansaert (dentelles), M^{lle} Henriette Bossché (dentelles et broderies) et M^{me} Gabrielle Montald (tissus peints).

SCULPTURE. Hommage à l'œuvre de feu C. Meunier, mentionné dans le procès-verbal. — *Diplôme exceptionnel* : M. Egidio Lombaux. — *Médailles de 1^{re} classe* : MM. Jules Lagre et Charles Samuel. — *Médaille de 2^e classe* : M. Philippe Wolfers. — *Médaille de 3^e classe* : M. Henry Boncquet.

S'étaient mis hors concours : MM. A.-J. Heymans, Emile Claus, M^{me} Juliette Wytzman, MM. R. Wytzman (président du jury), Victor Rousseau et Guillaume Charlier.

LA VISION CHEZ LES PEINTRES (1)

Tout récemment, au début d'un article sur l'œil de l'artiste, je faisais allusion à la théorie du docteur Fortin qui incline à croire que le peintre Eugène Carrière était atteint d'achromatisme, c'est-

(1) Ce curieux article est extrait de *la Liberté*, qui l'a publié il y a quelques jours.

à-dire ne percevait pas la couleur, et à vouloir trouver dans cette anomalie visuelle l'explication de la manière de ce virtuose du blanc et du noir. Je constatais, à ce propos, les rapports étroits qui existent entre la vue ou plutôt la vision d'un peintre et les caractères généraux de sa couleur et de son dessin.

Le docteur Fortin vient de me faire tenir une étude qu'il a publiée, il y a quelques semaines, dans *l'Union médicale du Nord-Est*, précisément sur cette question de la vision chez les peintres, non moins intéressante au point de vue de la critique d'art qu'à celui de la physiologie et de la pathologie.

Il note d'abord comment un peintre peut, en se plaçant dans des conditions d'éclairage spéciales, obtenir des effets de couleur particuliers. Il cite, notamment, une expérience typique, celle des ombres colorées, qui explique le coloris observé chez certains peintres : « Étant donné, dit-il, deux foyers lumineux, l'un blanc et l'autre rouge (par l'interposition d'un verre coloré), plaçons un crayon entre ce dernier et un écran blanc; le crayon va projeter sur l'écran deux ombres. Si l'on règle bien les distances, l'une de ces ombres sera rouge et l'autre franchement verte, et cependant il n'existe nulle part de lumière verte.

« A la fin d'une après-midi, dans un appartement, à l'heure où le jour commence à baisser, si l'on allume une lampe, les objets projeteront sur du blanc deux ombres colorées, l'une jaunâtre et l'autre nettement bleue.

« Le peintre Besnard est assurément l'un des artistes qui a su tirer le parti le plus intéressant de ce phénomène : dans son atelier, il a, en effet, coutume de placer ses modèles entre deux sources lumineuses, la lumière du jour et une lampe recouverte d'un abat-jour. Il obtient ainsi ces tons irisés et si séduisants qui sont un des plus grands charmes de ses tableaux »

Le docteur Fortin estime que la plus ou moins grande pigmentation des membranes de l'œil peut exercer une influence très sensible sur la perception des couleurs chez les peintres, notamment en ce qui concerne les violets : « Ainsi, les peintres bleus, dont la choroïde est peu pigmentée, les percevront différemment, par exemple, d'une grande partie des peintres de l'école italienne, dont la choroïde, au contraire, est, en général, riche en pigment. »

Parmi les affections qui peuvent le plus déterminer une défec-tuosité dans la couleur que le peintre attribue aux objets, c'est le daltonisme qui vient en premier lieu. Des daltonistes ou daltoniens, les uns (*pro-anopes*) ne distinguent pas le rouge; les autres (*deutéranopes*), ne voient pas le vert.

Quoique très différentes scientifiquement, ces deux variétés du daltonisme produisent chez ceux qui en sont atteints certains effets identiques : qu'ils soient aveugles pour le rouge ou qu'ils le soient pour le vert, ils confondent le rouge et le vert et, par exemple, pour eux la cerise rouge et la feuille verte du cerisier ont la même coloration.

« Il ne faut cependant pas, dit le docteur Fortin, s'imaginer que le daltonien, tout au moins le plus souvent, ignorera quelle est la couleur de la cerise ou du coqueicot. Il a entendu dire que ce fruit, que cette fleur sont de couleur rouge; leur forme le guidera, et la maturation aidant, il sera en mesure d'affirmer qu'ils sont bien de telle couleur. Il y a là, en somme, une question d'éducation de l'œil; et c'est ce qui explique qu'un daltonien puisse parfaitement être peintre, et même peintre de grand talent. Malgré tout, cependant, bien qu'averti par les conseils de ses familiers, bien que toujours sur ses gardes, le peintre daltoniste ne pourra éviter certaines erreurs : ainsi il confondra le bleu et le violet; il verra notre rouge jaune foncé, et jaune pâle notre vert; pour lui un gris jaune sera l'égal d'un gris brun, un gris rouge d'un gris pur. De là le coloris très spécial de nombre de peintres connus et cotés, coloris dont le public s'étonne à juste titre et dont certains critiques d'art se sont ingénies à rechercher bien loin et bien vainement les raisons. »

Le docteur Fortin cite plusieurs affections acquises du sens de la couleur : la vision bleue des personnes qui ont été opérées de la cataracte, la vision jaune de celles qui ont absorbé de la santoline, la vision jaune des alcooliques : « L'on sait, dit-il, que ces derniers sont atteints du scotome central pour le vert et qu'ils distinguent fort mal, par exemple, une pièce de 50 centimes d'une

pièce de 10 francs. Turner, le peintre célèbre, dut très probablement, vers la fin de sa vie, être atteint de cette maladie; ce diagnostic s'impose, en effet, lorsqu'on se trouve en présence de ses dernières œuvres, toutes conçues dans une manière jaune très accentuée. »

Cette étude de la vision chez les peintres et de son influence sur leur peinture est un peu spéciale, mais elle est féconde en remarques originales et a ce mérite de nous aider à comprendre certaines particularités ou certains caractères de la manière de tel ou tel artiste. Plus d'une fois, il nous est certainement arrivé à tous d'admirer ou de critiquer des effets qui nous paraissaient voulus et qui n'étaient que le résultat forcé d'une affection visuelle, ou d'attribuer au parti pris ce qui n'était que la conséquence d'une infirmité.

CLAUDIEN FERRIER

CLOVIS HUGUES

Le poète des *Évocations*, des *Soirs de bataille* et des *Jours de combat*, l'historien épique de Jeanne d'Arc, le dramaturge du *Sommeil de Danton* dans lequel revit toute l'époque tumultueuse de la Convention, vient de mourir, terrassé au moment où il achevait son dernier roman, *Au Temps des cerises*. Ce fut à la fois un penseur et un homme d'action. Jamais il ne dissocia son rôle d'écrivain de sa mission sociale. Et ses écrits témoignent d'une personnalité ardente, d'une imagination lyrique, d'une foi inébranlable dans un avenir de justice et de bonheur. Il avait la bonté des âmes simples et gardait dans les vicissitudes de sa vie accidentée la candeur de sa jeunesse.

M. Gustave Kahn lui consacre dans le *Gil Blas* une étude fort belle dont nous détachons cette émouvante conclusion : « Il n'avait que cinquante-six ans, ce matin, quand la mort est venue mettre son doigt sur ses lèvres. Mais les jeunes années d'incarcération comptaient double, mais il avait connu les désillusions et les déboires de la politique, les souffrances des âmes simples et touchées du don de la poésie, parmi la bousculade des représentants autorisés des intérêts matériels. C'est avec lui une nuance d'hommes qui s'en va, de ceux qu'avaient chauffés le grand exemple de Lamartine et celui d'Hugo, voulant mêler l'action au rêve, et les deux sont meurtriers.

Mais, en revanche, le poète des *Roses du laurier* restera cher aux poètes. Il est de ceux qui leur ont montré la belle et large route de l'art social, de la belle ode ample, tragique et joyeuse, entraînant dans son frisson rythmé l'âme populaire.

Le poète, dans l'idéal socialiste du monde — et c'était celui de Clovis Hugues — le poète, c'est celui qui, pendant que les autres hommes forgent, maçonnerent, labourent, vaquent aux besognes de la vie, leur prépare pour la minute de repos et de rêve, après le repas du soir, une minute d'art. Parmi la bonne lassitude des autres, ses heures de travail continuent encore, il se lève et leur dit le reflet de son rêve et du leur, des joies et des mélancolies et des tendresses de leur œuvre.

Ce rôle de poète populaire de l'avenir, Clovis Hugues l'a, mieux que tout autre, rempli, et les roses demeureront fraîches au laurier qui verdira sur sa tombe. »

CONCOURS LYRIQUE

Voici le règlement du concours lyrique institué par la Société des Bains de mer d'Ostende et dont nous avons parlé récemment :

ARTICLE PREMIER. — Il est ouvert, entre musiciens belges, un concours pour la composition d'une œuvre dramatique et lyrique, en un ou plusieurs actes.

ART. 2. — Les partitions seront inédites, c'est-à-dire qu'elles

n'auront pas été publiées ni exécutées antérieurement au jugement du concours.

ART. 3. — Les poèmes, soit français, soit flamands, devront être l'œuvre d'écrivains belges.

ART. 4. — Toute liberté est laissée aux concurrents dans le choix du sujet et des moyens d'expression (éléments vocaux et instrumentaux).

ART. 5. — Les concurrents devront présenter à la direction musicale du Kursaal la partition d'orchestre complète et parfaitement lisible. Une réduction pour piano de la partie orchestrale sera réalisée au bas de chaque page.

ART. 6. — Chaque partition portera une devise; cette devise sera reproduite sur une enveloppe cachetée contenant les nom, prénoms et adresse du compositeur.

ART. 7. — Le jury, sélection faite entre les partitions présentées au concours, pourra, s'il le juge utile, inviter les auteurs des partitions réservées à donner une audition de leurs œuvres, dans les conditions qu'il déterminera.

ART. 8. — Une somme de 50,000 francs est affectée à ce concours, pour être répartie comme suit : premier prix, 25,000 francs; deuxième prix, 15,000 francs; troisième prix, 10,000 francs.

ART. 9. — Les œuvres présentées au concours resteront la propriété de leurs auteurs. Toutefois, M. Marquet, directeur général de la Société des Bains de Mer, se réserve le droit de faire exécuter, en première audition, les œuvres primées, soit dans le texte original, soit en traduction. Dans ce cas, le ou les auteurs s'engagent à ne pas disposer de leurs œuvres avant l'expiration du délai d'un an à partir du jugement du concours.

ART. 10. — Les partitions manuscrites doivent être déposées à la direction musicale du Kursaal d'Ostende au plus tard le 31 décembre 1907.

ART. 11. — Le jury rendra son jugement au plus tard le 31 mars 1908.

ART. 12. — Le jury aura seul le droit de résoudre les questions relatives au concours non prévues au présent programme.

Toute demande de renseignements complémentaires devra être adressée à la direction musicale du Kursaal d'Ostende.

Arrêté en séance, à Ostende, le 30 mai 1907.

Le jury : MM. Léon Rinskopf, président; Jan Blockx, Gustave Huberti, Maurice Kufferath, Émile Mathieu, Edgar Tinel, Léon Lescrauwaet.

PUBLICATIONS MUSICALES

Nous signalons aux futurs chanteurs, parmi les ouvrages pédagogiques récents, *les Critiques et Conseils pour l'étude de l'Art du chant* de M. Th. Nachtsheim, édités par M. Georges Oertel (Maison Beethoven), à Bruxelles. L'auteur y développe des considérations auxquelles une longue expérience donne une particulière autorité et s'efforce d'enseigner aux élèves l'art de développer les moyens naturels dont ils disposent sans recourir aux artifices qui, trop souvent, perdent irrémédiablement les voix. Des exercices pratiques gradués complètent ces excellents conseils.

PETITE CHRONIQUE

Le quatrième salon annuel des *Indépendants* s'est ouvert hier au Musée moderne. Citons parmi les artistes qui y prennent part MM. A. Bastien, R. Heintz, R. De Man, A. Blandin, W. Jelley, F. Lantoin, A. Oleffe, L. Thévenet, M. Jefferys, W. Paerels, etc. On sait que les expositions du *Cercle des Indépendants* sont toujours, par la variété de tendances qu'elles affirment et l'inédit qu'elles apportent, au nombre des manifestations les plus intéressantes de la vie artistique bruxelloise.

Des conférences et des concerts seront organisés au cours du Salon.

L'Exposition triennale de Namur a été inaugurée le 9 juin au Kursaal de Meuse.

M. Charles Buls, qui s'est toujours vivement intéressé à tout ce qui concerne l'esthétique des villes, a suggéré l'idée d'une exposition rétrospective qui ne peut manquer d'avoir un grand succès : celle de *l'Habitation en Belgique*.

Elle s'ouvrira le 14 juillet prochain à Gand, dans le nouvel Hôtel des Postes, et réunira un grand nombre de documents iconographiques relatifs à l'histoire de l'habitation depuis le Moyen Age jusqu'à l'Empire.

C'est M. De Mont, l'excellent flûtiste solo du théâtre de la Monnaie, qui remplace, comme professeur au Conservatoire, le regretté flûtiste Anthoni. M. De Mont l'a emporté, au concours, sur ses cinq concurrents.

Les concours du Conservatoire auront lieu dans l'ordre suivant : mardi 18, à 9 h. 1/2, trombone, trompette; jeudi 20, à 9 h. 1/2, basson, clarinette; même jour, à 3 heures, hautbois, flûte; samedi 22, à 9 heures, contre-basse, alto; même jour, à 2 h. 1/2, violoncelle; mardi 25, à 9 heures, piano (jeunes gens); mercredi 26, à 9 heures, musique de chambre, harpe et prix Laure Van Cutsem; jeudi 27, à 9 heures et à 3 heures, piano (jeunes filles); lundi 1^{er} juillet, à 9 heures et à 3 heures, violon; mardi 2, à 9 heures et à 3 heures, violon; samedi 6, à 3 h. 1/2, chant théâtral (jeunes gens); lundi 8, à 9 h. 1/2 et à 3 heures, chant théâtral (jeunes filles, duo de chambre); lundi 15, à 2 h. 1/2, tragédie et comédie.

L'École de musique et de déclamation d'Ixelles organise pour le mercredi 26 juin, à 8 heures du soir, dans la grande salle des fêtes du Musée communal d'Ixelles, un récital de déclamation par M^{lle} Ève Francis, lauréate de l'école. Au programme : œuvres de Verhaeren, Giraud, Maeterlinck, Van Lerberghe, Gilkin, Max Waller, Eekhoud, Séverin, Rency, de Waleffe, Liebrecht, Garnir, Paul André et Marcel Angenot.

Le Cercle dramatique de Schaarbeek a fixé aux 7, 8 et 9 septembre prochain le Congrès d'Art dramatique que nous avons annoncé. Ce Congrès, qui a reçu l'adhésion d'un grand nombre de notabilités littéraires, sera divisé en trois sections : *le Théâtre, les Sociétés, l'Éducation*. La première traitera de l'Art dramatique, du Théâtre populaire, du rôle des sociétés d'art dramatique, du répertoire des représentations populaires, de l'encouragement aux auteurs belges. La deuxième étudiera la création de fédérations de sociétés françaises, flamandes et wallonnes, les concours d'art dramatique, etc. La troisième section délibérera sur l'éducation littéraire des amateurs, l'éducation scénique des élèves des conservatoires, etc. Adresser les adhésions au secrétariat général du Congrès, rue Royale Ste-Marie, 37, à Bruxelles, qui fera parvenir un programme détaillé à ceux qui lui en feront la demande.

Le Syndicat des industries du Livre de la Flandre orientale organise un concours pour le dessin d'*ex-libris*. Ce concours comprendra plusieurs sujets ou catégories; un prix d'une valeur de 50 francs sera affecté à chaque catégorie. Il coïncidera avec l'Exposition d'*ex-libris* anciens et modernes qui aura lieu dans une salle de la bibliothèque de l'Université et de la ville de Gand pendant les mois de juillet et d'août prochains.

Le concours pourra comprendre en outre des sujets désignés par des amateurs.

Le programme détaillé sera envoyé aux personnes qui en feront la demande au Secrétariat, rue Longue des Violettes, 23, à Gand.

La ville de Venise vient d'acquérir, pour son Musée, *la Messe basse* de M. Alfred Delaunois, actuellement exposée au pavillon belge du Salon des Beaux-Arts. Une toile de M. Viérin, *En Flandre*, a été achetée par le Musée d'Udine. Le Musée de Rome a acquis une *Hiercheuse* d'A. Rassenfosse et une aquarelle, *Veere*, d'H. Cassiers. Le Roi d'Italie a choisi pour sa collection particulière *le Dégel* (eau-forte d'A. Baertsoen, et, pour le Musée de Venise, une aquarelle d'A. Marcette : *Vers l'aube*.

Le Lac d'amour, de F. Khnopff, diverses eaux-fortes et aqua-

relles de Baertsoen, Rassenfosse, Cassiers; des bronzes de V. Rousseau, etc., ont été vendus à des particuliers.

Pour réjouir Max Elskamp et Edmond de Bruyn, fondateurs, à Anvers, du Musée de la Tradition populaire : On vient d'ouvrir à Rouen, dans un des vieux logis contigus à la cathédrale, une exposition d'imageries de toutes époques, empruntées aux collectionneurs rouennais : calendriers religieux, royaux, républicains, images de saints très adroitement classées, cantiques populaires, jeux de cartes, de l'oie et autres, abécédaires, images découpées, vieilles éditions, images genre Épinal, jusqu'à un lit normand qui meuble l'ancienne demeure : ensemble pittoresque dans un cadre adéquat.

C'est le Comité pour le rachat de la maison de Pierre Corneille qui a pris l'initiative de cette manifestation.

On nous écrit de Londres que M^{me} Schmidt a donné la semaine dernière, avec le plus grand succès, un concert à la Salle Bechstein. L'auditoire l'a particulièrement applaudie pour la pureté de style et la sonorité limpide avec laquelle elle a interprété un concerto de Mozart, la sonate *le Tombeau* de J.-M. Leclair, une *Allemande* et une *Gigue* d'E. Walther. « Parmi les nombreuses violonistes femmes qui résident à Londres, M^{me} Henriette Schmidt est certainement la plus sérieusement et la plus musicalement douée. » Telle est, sur notre compatriote, l'opinion du *Morning Post*, qui reflète exactement l'impression générale.

De Paris :

Le Salon d'automne ouvrira ses portes du 1^{er} au 22 octobre prochain. La réception des envois aura lieu au Grand-Palais, porte C, les 6, 7, 8, 9 et 10 septembre. On peut dès maintenant envoyer les projets d'architecture et d'art décoratif, qui seront reçus tous les jeudis, de deux à quatre heures. Les manuscrits pour la section musicale doivent être adressés à M. Armand Parent, 37, rue de l'Université. Les intéressés trouveront des règlements et des notices au Grand-Palais, porte C.

L'Etat français vient d'acquérir *la Torse de femme* de B. Hoetger, qui figura il y a deux ans au Salon de la *Libre Esthétique*, ainsi qu'un groupe en bronze de M^{lle} Camille Claudel, — l'un et l'autre exposés dans la nouvelle galerie que viennent d'ouvrir MM. Richepanse et Eugène Blot.

M. Gabriel Pierné achève en ce moment une partition du *Bourgeois gentilhomme* sur un livret tiré par MM. Auguste Germain et Paul Moncousin du chef d'œuvre de Molière.

Pelléas et Mélisande de M. Claude Debussy sera joué prochainement à New-York. M. Hammerstein, directeur du Manhattan, en a acquis le droit exclusif dans cette ville. M^{lle} Mary Garden a été spécialement engagée pour interpréter *Mélisande*.

Paraîtra incessamment chez MM. Schott frères à Bruxelles : *L'Œuvre dramatique de César Franck (Hulda et Giselle)*, par CH. VAN DEN BORREN. Un vol. in-8°; prix : 3 fr. 50.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^o

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

ALFRED STEVENS

par

ET SON ŒUVRE

Camille Lemonnier.

Un volume de grand luxe, de format in-folio, contenant 42 planches hors texte, tirées en héliotypie sur presse à bras, d'après les chefs-d'œuvre d'Alfred Stevens actuellement exposés à Bruxelles.

Le texte de Camille Lemonnier est, en même temps qu'une étude approfondie de la personnalité et de l'art d'Alfred Stevens, une reconstitution brillante de la vie artistique et mondaine à Paris sous le second Empire. Ce texte est suivi des « Impressions sur la Peinture » d'Alfred Stevens lui-même.

L'ouvrage est tiré à 350 exemplaires numérotés, reliés en parchemin avec titre et ornementation dessinés par l'artiste Georges Lemmen.

Prix : 80 francs.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirent suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,50
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

ÉDITIONS SCHOTT FRÈRES, A BRUXELLES

- BLOCKX, Jan** — *Triptyque symphonique* pour orchestre.
Partition et parties, chaque 10 francs net.
- BOSQUET, E.** — *Ecole du Pianiste virtuose* 7 fr. 50 net.
- DUPUIS, Albert.** — *Fantaisie rhapsodique*, dédiée à Ysaye,
pour violon et orchestre ou violon et piano 7 fr. 50.
- MOSZKOWSKI, M.** — Deux morceaux pour piano :
1. *Caprice*; 2. *l'Agilité* (Etudes), chacune 2 fr. 50.
- THOMÉ, Francis.** — Cinq morceaux pour piano.
1. *Gavotte madrigal*; 2. *Pendant la valse*;
3. *Duo d'amour* (Idylle); 4. *Menuet de la Reine*; 5. *Sarabande*.
Chacune 2 francs.
- WIENIAWSKI, Jos.** — *Suite romantique*, pour orchestre.
La partition 10 francs.

Schott Frères, Editeurs, 56, Montagne de la Cour.
Magasins de Pianos, 21, chaussée de Wavre (Ixelles).

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année
six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture,
Sculpture, Philosophie, Histoire,
Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50.
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

La Presse Européenne

Coupures de journaux artistiques, commerciaux,
politiques et financiers

Bruxelles, 54, rue de Longue-Vie.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Maisons de rapport (GABRIEL MOUREY) — L'Art satirique d'après Baudelaire (L. MAETERLINCK). — L'Art à Paris : *Le Salon des Humoristes* (OCTAVE MAUS). — *La Rose du jardin* et l'Âme française (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Une Œuvre nouvelle. — Concours du Conservatoire. — Nécrologie : *Léon Herbo*. — Petite Chronique.

MAISONS DE RAPPORT

Je suis possédé d'une étrange manie. Dès que j'aperçois, à la porte d'une maison neuve, un de ces écriteaux dont la vue cause tant d'espérance, et aussi tant de crainte, aux milliers de pauvres humains qui, de l'aube au crépuscule, chaque jour des quatre saisons, errent à travers Paris en train de « chercher un appartement », je me sens pris de l'irrésistible désir de visiter le local vacant.

Rien ne me rebute : pas plus le danger des ascenseurs perfectionnés que le nombre des marches à gravir ; pas plus — dans les « quartiers aisés » où l'on entend ces

pianos qui inspirèrent à Jules Laforgue une de ses plus mélancoliques plaintes — les regards méprisants du fonctionnaire galonné veillant au seuil des palatiales maisons de rapport que — dans les arrondissements moins élégants — la familiarité des plantureuses matrones qui gardent les immeubles où s'entassent par centaines les représentants authentiques de la moyenne et de la petite bourgeoisie parisienne. Et j'ai monté aussi les escaliers des quelques bâtisses où des philanthropes bien intentionnés se piquent d'offrir au peuple des logements économiques, hygiéniques et aménagés selon les meilleurs principes de l'art sanitaire et décoratif.

Au cours de ces promenades et de ces escalades, j'ai pu me faire quelques idées nettes, et peut-être exactes, sur la façon de se loger de mes contemporains. Je dis la façon et non pas les façons, car dans un pays aussi égalitaire que le nôtre il ne saurait exister plusieurs manières de se loger. D'abord l'État, notre maître à tous, ne le tolérerait point ; puis, y condescendrait-il que les lois de l'imitation promulguées par le regretté Gabriel Tarde s'y opposeraient victorieusement.

Admirons donc, d'abord, l'admirable docilité avec laquelle tant de gens s'accrochent à être logés à la même enseigne, d'habiter d'identiques pièces blanches avec des fenêtres à petits carreaux et des portes idem, empilées les unes au-dessus des autres, salle à manger sur salle à manger, salon sur salon, chambre à coucher sur chambre à coucher, w. c. sur w. c. ; ainsi de suite, depuis le rez-de-chaussée jusqu'au sixième étage. De l'Étoile à Ménilmontant, de la Bastille à Grenelle,

de Montparnasse à Montmartre, du loyer de vingt mille francs l'an au loyer de cent francs par terme, à peu de chose près, il en va partout de même. Et tout est blanc, si blanc, si blanc! et tout est Louis XV, si Louis XV, si Louis XV! Et que de corniches et que de moulures, et que de murs divisés en panneaux par des baguettes de plâtre, et que de rosaces au centre des plafonds, et que de prétendus bow-windows avec des vitraux d'art ou d'encore plus petits carreaux, et que de pièces, ainsi ornées, ainsi décorées — fraîchement, c'est le cas de le dire, de tout ce blanc glacial, de tout ce blanc de fromage à la crème! — qui vous ont l'air solennel et luxueux et confortable, et où il est impossible de placer un meuble, et qui ne se peuvent meubler que de tapis, de rideaux et de sièges, comme les salons d'attente des gares ou des grandes administrations. Oui, des séries de salles d'attente, voilà bien ce que sont les appartements d'aujourd'hui, les « vraiment modernes » appartements qu'habitent les agités, les fiévreux, les « en attente » de ce début du vingtième siècle, dont les débuts contiennent tant de promesses!

Oh! les mensonges des écriteaux, le leurre des pancartes prometteuses de luxe et de confort, la duperie des façades auxquelles on les accroche! Que d'illusions perdues rien qu'à vous explorer, « superbes appartements avec galerie, grands et petits salons, salles de bain, chauffage à la vapeur, monte-charge, etc., etc. », que de rêves envolés rien qu'à donner un regard sur ce qui se dissimule derrière ces murailles surchargées de colonnes, de frontons, de consoles, de corniches inutiles, d'attributs, de trophées, de guirlandes, de femmes plus ou moins nues, sous ces combles fastueux, sous ces coupoles aux formes incohérentes qui font l'orgueil des maisons de rapport du dernier bateau architectural!

S'il est vrai, comme le prétendent les esthéticiens, que l'architecture est, de tous les arts, celui dont les relations sont nécessairement les plus étroites et les plus directes avec les mœurs, quelles sont donc les mœurs qui ont donné naissance à l'architecture actuelle, qui ont fait pousser du sol parisien ces monstrueux, vaniteux et hyperboliques immeubles? Le tableau de la vie contemporaine que nous met quotidiennement sous les yeux certaine catégorie de romans et de pièces de théâtre serait-il exact et faudrait-il tenir pour véridiques les peintures que l'on nous présente sans cesse de la société française d'aujourd'hui comme d'une société hystérique, en fièvre permanente de jouir et de paraître, insouciante de l'avenir, ayant perdu tout idéal, présentant en un mot tous les symptômes de la décomposition prochaine? On voudrait en douter.

Doutons-en donc, mais continuons de « visiter » des appartements à la mode. Je les disais tous pareils; et, ma foi, presque; leur seule différence est due aux matériaux employés pour bâtir et décorer les maisons à

loyers moyens et à petits loyers. Ici, de vraie pierre, de vrai marbre, de vrai bois, et encore! — là, du simili, du toc, du trompe-l'œil, toute la fausseté des staffs, des carton-pâtes, des papiers peints imitant la cretonne, le cuir, la soie, sur des cloisons si minces, sous des plafonds si légers que du haut au bas de la bâtisse ou s'entend respirer...

Quant au plan, à la distribution, ils sont conçus surtout pour flatter l'amour-propre du bailleur, pour chatouiller son instinct de « paraître », au détriment de tout ce qui constitue l'agrément d'un logis, le charme, le véritable confort d'un foyer, de tout ce qui fait que l'on s'attache aux murailles entre lesquelles on habite, entre lesquelles on est heureux... ou malheureux. Ah! je comprends que l'on déménage si souvent de nos jours et que le vœu du poète :

Naitre, vivre et mourir dans la même maison!

n'éveille plus dans notre sensibilité que le souvenir d'un autrefois aboli ou l'évocation d'un idéal irréalisable!

Les architectes de jadis excellaient à inscrire dans un plan des pièces proportionnées les unes aux autres, selon leur destination, selon leur rôle domestique; ils les groupaient logiquement et préféraient l'utile au superflu, la commodité au faux luxe, l'imprévu à la symétrie quand même; ils s'efforçaient de ne percer de portes et de fenêtres que là où elles étaient nécessaires et subordonnaient leurs dimensions à l'importance des pièces qu'elles devaient desservir ou éclairer; ils avaient le sens de la mesure et de la simplicité; et, sans parler de ces adorables demeures bourgeoises du XVII^e et du XVIII^e siècle, dont on trouve encore des spécimens tant à Paris que dans la province française, je connais des « maisons de rapport » du commencement du XIX^e siècle, même de l'époque tant méprisée du bon roi Louis-Philippe, autrement logeables, comme on dit, que les prétentieuses « boîtes à loyer » d'aujourd'hui.

Cela, j'en suis sûr, est démodé et nulle personne élégante ne consentirait à les habiter, ces appartements discrets et charmants; on souffre, on rougit de le faire, quand les circonstances vous y contraignent, comme d'une humiliante difformité, en aspirant au jour où il sera possible, enfin, de s'installer dans une maison « moderne ».

Ainsi l'ordonne la loi du progrès, du sacro-saint progrès. Avec quelle joie féroce, pas même, avec quelle inconscience nous nous acharnons contre nous-mêmes, contre nos traditions, contre notre passé! Nous n'aimons plus que le clinquant, le bruit, les extériorités violentes, les gestes brutaux; le goût français, naguère encore si raffiné, si délicat, se vulgarise comme à plaisir.

Voilà de bien grands mots, s'écriera-t-on, à propos de bien petites choses! N'importe, ou ne peut se défen-

dre d'un sentiment de mélancolie devant la disparition rapide de tout le charme, de toutes les grâces, de toutes les délicatesses de notre vie sociale. L'esbroufe, ou le bluff, comme on voudra, a remplacé l'élégance fine, le luxe de bon aloi, le confort bien entendu dont nous possédions, il n'y a pas si longtemps de cela, le secret. « Vanité à tous les étages », je lis ces mots inscrits au seuil de toutes les bâtisses récentes, d'où l'intimité est proscrite.

L'intimité, cette atmosphère de bien-être moral, de de quant-à-soi, le sentiment de se sentir à l'abri des choses extérieures dans un décor en conformité avec ses goûts personnels, ses traditions familiales, le don d'individualiser les lieux où l'on passe sa vie, — l'homme moderne ne paraît guère s'en soucier. Comment créer aujourd'hui, dans ces appartements-salles d'attente, ces coins de silence, de recueillement, de lumière discrète, où remuer, aux heures de tristesse, ses souvenirs, où rêver au passé, où se blotir contre un cœur fidèle aux minutes de découragement et de souffrance, où pleurer de joie quand trop de bonheur vous inonde l'être ?

Ah ! pauvre époque d'utilitarisme à outrance que la nôtre, de frénésie stérile, de fol orgueil, si tu ne sais plus édifier les tours du sommet desquelles les hommes puissent s'abreuver de l'air vivifiant de l'idéal — ces tours sans ascenseur des cathédrales et des maisons communes où l'on ne peut se hisser qu'au prix d'un effort conscient et volontaire ! — apprends, du moins, à bâtir, comme Solness, des « demeures où les hommes puissent abriter leurs foyers » !

GABRIEL MOUREY

L'Art satirique d'après Baudelaire.

Il existe parmi les œuvres complètes de Charles Baudelaire éditées en 1885 par Calmann-Lévy, un livre curieux et peu connu intitulé *Curiosités esthétiques*. Un de ses chapitres : *De l'Essence du Rire et généralement du Comique dans les arts plastiques*, est surtout à signaler.

Nous y constatons que le poète français sut apprécier un genre qui valut à notre art national une école unique dans l'histoire, celle des peintres « drôles », dont Jérôme Bosch et Pierre Breughel le Vieux furent les maîtres incontestés.

« Le genre satirique est-il un genre ? » Baudelaire s'étonne d'avoir entendu poser pareille question à un diner d'académiciens, et il se demande si, contemporains de Rabelais, ils l'eussent traité de « vil et grossier bouffon ».

Il démontre en des pages merveilleuses que « rien de ce qui sort de l'homme n'est frivole aux yeux du philosophe », et que « dans les productions satiriques bien plus que dans les autres branches de l'art, nous trouvons des œuvres précieuses et recommandables à des titres différents, quoique presque contraires ». Les unes, dit-il, « ne valent que par le fait qu'elles représentent ; elles ont

droit à l'attention de l'historien, de l'archéologue et même du philosophe ; elles doivent prendre rang dans les archives nationales, dans les registres biographiques de la pensée humaine, comme les feuilles volantes du journalisme qui disparaissent par le souffle incessant qui en amène des nouvelles ». Les autres « constituent un élément mystérieux, durable, éternel, qui les recommande à l'attention de l'artiste... Car, chose curieuse à observer et vraiment digne d'attention, « l'introduction de cet élément insaisissable du beau jusque dans les œuvres destinées à représenter l'homme dans sa laideur physique et morale constitue un spectacle, qui, chose non moins mystérieuse, excite en lui une hilarité immortelle et incoercible ! »

D'après Baudelaire, « une histoire générale de la caricature, dans ses rapports avec tous les faits politiques et religieux, graves et frivoles, relatifs à l'esprit national ou à la mode, qui ont agité l'humanité, est une œuvre glorieuse et importante. Le travail est encore à faire, car les essais publiés jusqu'à présent ne sont guère que des matériaux... Il est clair qu'un ouvrage sur l'art satirique ainsi compris serait une histoire de faits, une immense galerie anecdotique... »

Un ouvrage pareil est-il exécutable ? Existe-t-il un rapport réel et perceptible entre les créations burlesques et comiques, — fruits de la verve naïve de nos artistes primitifs, — et les « faits politiques et religieux, graves et frivoles », qui se déroulèrent aux époques contemporaines du haut Moyen âge ?

Ce rapport, que nous nous sommes efforcé de rechercher dans un livre récent (1), se montre assez rarement aux époques primitives de notre histoire. Il faut remonter aux xv^e et xvi^e siècles pour trouver des œuvres picturales ayant un caractère véritablement satirique et où l'on retrouve un écho réel de l'état des esprits et des préoccupations qui secouaient alors l'humanité.

Jérôme Bosch et Pierre Breughel le Vieux, ces artistes longtemps méconnus et considérés jusqu'ici comme des peintres de « bamboches » ou de « fantasmagories risibles », marquent une étape décisive dans l'histoire de l'art satirique. Leur originalité, leur amour du réel, leur haine des traditions et du poncif, les placent dans une situation unique parmi les peintres néerlandais à l'aurore de la Renaissance.

A côté de l'art mystique et suave des écoles de Memlinc et de Quentin Metsys, leur genre, celui de nos peintres « drôles », apparaît tout à coup comme une floraison étrange et inattendue, une poussée hardie et jeune, plus conforme au génie populaire de notre race. Répudiant tout le bagage conventionnel de leurs contemporains, ces peintres novateurs s'affirment comme les précurseurs et les créateurs de notre école réaliste moderne.

Leur mise en page si personnelle et si neuve, s'inspirant à la fois du folklore et de la poésie de la Flandre, reflète toute cette civilisation si curieuse de notre Moyen âge finissant. On y retrouve ses croyances naïves, ses hallucinations étranges, ses épouvantes, que les exorcismes et les procès de sorcellerie, alors si fréquents, surexcitaient.

Breughel surtout, en des pages grandioses et inoubliables, sut retracer d'une façon poignante la civilisation et l'histoire de son temps. Son *Paiement de la dîme*, sa *Fuite en Egypte*, son *Mas-*

(1) L. MAETERLINCK. *Le Genre satirique dans la peinture flamande*, deuxième édition, revue, corrigée et considérablement augmentée. — Bruxelles, G. Van Oest, librairie nationale d'art et d'histoire, 1907.

sacre des Innocents, son Chemin du Golgotha constituent autant de satires émouvantes du régime espagnol détesté. Il y passe comme un écho vivant des pillages, des massacres et des répressions cruelles dont nos ancêtres furent les victimes. — Puis viennent ses compositions moralisatrices : ses *Cuisines des Gras et des Maigres* montrent l'indifférence des riches, gavés de mangailles, pour les pauvres gens mourant de faim ; dans ses *Aveugles* qui en conduisent d'autres, on doit voir autre chose que des malheureux frappés de cécité ; ses *Mauvais Bergers* stigmatisent les grands du jour qui abusent de leur pouvoir et se montrent inhabiles à conduire leurs administrés...

Les *Vices et les Vertus* servent à leur tour de prétexte à Breughel pour moraliser et pour instruire. Il nous montre, sous leurs aspects les plus méprisables, l'*Orgueil*, cette faiblesse des faibles et des grands ; l'*Envie*, obscure et lâche ; la *Colère*, qui tue ; la *Luxure et l'Ivrognerie*, qui ravalent l'homme au rang de la brute ; l'*Avarice*, qui tarit la prospérité et la *Paresse*, mère des vices. Puis, leur faisant contraste, les *Vertus cardinales* : la *Prudence*, qui guide et qui apprend ; la *Force*, qui permet de vaincre le mal ; la *Tempérance*, qui enrichit et éclaire les idées, et enfin la *Justice*, dont chacun a soif.

Voilà certes des sujets qui nous intéresseront toujours et qui ne se démoderont jamais. Ils sont dignes de fixer l'attention des artistes d'aujourd'hui. Qu'ils nous montrent à leur tour les tares de la société moderne : les cruautés de la politique, qui engendre les guerres ; les désespoirs des grèves sans pain, les luttes si âpres pour l'existence, le défilé méprisable des « ventres dorés » et des repus au cœur vide, à l'esprit étroit, et, leur faisant contraste, la foule famélique et pitoyable des envieux, des ouvriers abrutis par la misère ou par l'alcool, des sans-place, des « gigolos » et des filles. Continuant la série des œuvres satiriques de nos grands peintres « drôles », ces pages inspireraient peut-être la mélancolie, au lieu de l'énorme rire d'autrefois. Elles n'en constitueraient pas moins leur suite logique ; elles seraient, comme le disait Baudelaire, « des archives précieuses de notre vie anecdotique, des registres biographiques de la pensée humaine » où viendraient se classer les ridicules, les abus et les vices de la société moderne.

L'art satirique ainsi compris serait de l'histoire.

L. MAETERLINCK

L'ART A PARIS

Le Salon des Humoristes.

L'originale initiative prise par le *Rire*, qui pour la première fois groupa dans un ensemble international tous les fantaisistes du crayon, de la brosse et de l'ébauchoir, a eu une fortune dépassant toute attente. Nous avons fait pressentir un succès : c'est un triomphe. En trois semaines, le Salon a enregistré plus de vingt-deux mille entrées, et la vente des œuvres exposées dépasse 17,000 francs.

Pour avoir été en quelque sorte improvisée, l'exposition n'en est pas moins très complète et d'une extrême variété. Toutes les expressions de la « peinture gaie » y sont représentées, depuis l'ironie légère jusqu'à la charge outrancière, et rien n'est plus curieux que de poursuivre, de pays à pays, l'étude comparative

des formes que revêt, dans ses manifestations graphiques, la pensée humoristique universelle. L'âme des peuples s'y décèle dans la discrétion ou l'exagération du comique, dans la légèreté ou le poids de la satire, dans la finesse ou la vulgarité du trait railleur. Plus spontané, plus direct que mainte œuvre d'art, le dessin satirique reflète avec précision l'état d'esprit d'une nation. Il raille ses préjugés et souligne ses caractères essentiels. On pourrait lui appliquer la définition classique de la comédie : *Castigat ridendo mores*. Jailli du contact de l'artiste avec les ridicules de son temps, il exprime la cinématographie d'une époque avec plus d'exactitude que la peinture sérieuse, qui altère et déforme la vérité pour réaliser un idéal hors du temps. De telle sorte qu'on pourrait, sans paradoxe trop manifeste, soutenir que les Humoristes sont les véritables Historiens d'aujourd'hui. Ce sont leurs albums qu'on feuillettera, plus tard, pour se faire une idée de nos préoccupations, de nos usages, de nos habitudes, de notre civilisation. S'ils ne reproduisent pas avec une vérité photographique les traits de leurs modèles, ils donnent de ceux-ci des portraits plus ressemblants que ceux du meilleur kodak puisqu'au caractère foncier des physionomies ils ajoutent les traits de caractère qui en déterminent la silhouette morale.

Les innombrables caricatures d'artistes, de poètes, d'acteurs, de sportsmen, d'hommes politiques, etc., exposées au Palais de glace par MM. Léandre, Forain, Sem, Caran d'Ache, Cappiello, Noël Dorville, de Losques, Faivre, Rouveyre et autres fixent, pour la postérité, des types définitifs. C'est à travers leurs effigies burlesques, — mais si véridiques ! — qu'on les verra désormais. Ici encore la caricature moralise en enseignant aux hommes l'humilité.

Je n'entreprendrai pas l'analyse détaillée des quinze cents numéros du catalogue, non plus que le dénombrement des quelque deux cent cinquante artistes qui ont répondu à l'appel du comité. Qu'il me suffise de dire que si la France a groupé la presque totalité des professionnels de l'esprit graphique, l'Angleterre est représentée par les plus célèbres dessinateurs du *Punch* ainsi que par MM. Walter Crane, Cecil Aldin, John Hassal, Howard Sommerville, Sir Francis Gould, George Humphery, Everard Hopkins et Archibald Hartrick ; l'Allemagne, par l'armée des caricaturistes des *Fliegende Blätter*, de la *Jugend*, du *Simplicissimus*, au premier rang desquels MM. Oberländer, Schlitzgen, Émile et René Reinicke, Th.-Th. Heine, Paul Bruno, E. et R. Wilke, Paul Rieth, A. Schmidhammer, etc. ; l'Italie, par MM. Scarpelli, Calleri, Brunelleschi ; l'Espagne, par MM. Juan et José Cardona, Sancha, Medina-Vera, Ramirez, R. Pichot, etc. La Suisse, la Grèce, la Hollande, la Russie, l'Autriche-Hongrie, les États-Unis, la République Argentine même ont fourni leur contingent. Quant à la Belgique, outre M^{lle} Leo Jo, dont nous avons vanté l'esprit d'observation, la verve comique et le coloris harmonieux, ont pris part au Salon : MM. Mars, le plus parisien de nos caricaturistes, Victor Mignot, C. De Busschere, F. Fernel et L. Dobbelaere.

Le Salon des Humoristes sera clôturé dimanche prochain. Il est question de le transporter à Berlin, puis à Londres, afin de développer et de fortifier son caractère international. Débarrassé des non-valeurs et des inutilités contre lesquelles son promoteur, M. Valmy-Baysse, n'a pu se défendre en cette première réalisation d'une idée nouvelle, il ne peut manquer d'être bien accueilli. Et sans doute fera-t-il peu à peu son tour d'Europe, dans un sympathique cortège de sourires et d'éloges.

OCTAVE MAUS

« La Rose du jardin » et l'Ame française.

M. Louis Codet est un écrivain qui produit extrêmement peu. La première fois que j'eus le plaisir — si délicat — de le découvrir, c'était il y a bien longtemps, à peu près sept ans, lorsque *La Vogue* donna de lui quelques-uns de ces délicieux petits contes que publie de nouveau le volume d'aujourd'hui. Après ces sept années de silence, M. Louis Codet parle encore, et nous l'écoutons avec la même joie.

Rien de plus simple que *La Rose du jardin* (1), rien dont l'intrigue soit, à proprement parler, plus nulle, plus absente. C'est l'histoire d'une jeune fille qui se marie, mais qui se marie sans romanesque et sans passion, comme on faisait chez nous autrefois quand les vieilles traditions de famille duraient encore et restaient plus fortes que l'individualisme, l'esprit d'examen et les idées sommaires sur la liberté, et comme on fait encore maintenant en province, là où on respecte encore les jeunes filles et les vieilles dames.

Cela se déroule dans un décor exquis, en pleine campagne, dans un pays qui rappelle à la fois l'Ile-de-France et la Touraine, c'est-à-dire le cœur même de la France, et je crois qu'en lisant ce petit roman sans prétention et sans idéologies inutiles on a l'explication d'une foule de choses, la clef de bien des secrets sur l'âme de notre pays. Ce n'est pas que les romanciers d'aujourd'hui, de René Boylesve à Pierre Villetard, aient négligé de nous dépeindre cette vieille province française, réservoir sacré de la race et de la nation, mais il faut croire que la matière est bien riche puisqu'on peut encore trouver moyen d'être original en y puisant.

M. Louis Codet a été tout à fait original. La qualité, supérieure, de son œuvre vient de la qualité de son émotion et de la valeur de ses souvenirs. Il sait se souvenir : sans emphase, sans culture du moi, sans lamentations ni regrets, il se rappelle les paysages qui enchantèrent son enfance, les maisons où il vécut, les personnages falots ou touchants qui l'entourèrent. Et il le fait avec une telle force insinuante, un tel accent de sincérité attendrie que le lecteur à son tour est ému, que tous ses souvenirs de même ordre accourent à l'évocation, et que si le malheur de sa vie a voulu qu'il en fût privé, il s'imagine les avoir eus, ou les regrette.

Je rapproche ce livre dans ma pensée de toutes les choses charmantes que je connais dans le même genre et je trouve qu'il soutient la comparaison. Je pense, entre autres, à l'adorable brelan de poèmes en prose de M^{me} Blanche Rousseau : *L'Ombre et le Vent*. C'est la même tendresse devant la nature, la même sympathie envers les choses. Puis, dans un tout autre ordre d'idées, ce sont les romans de M. René Boylesve qui me viennent à l'esprit avec leur sens si aigu, leur compréhension si fervente des mœurs de province.

Il est trop facile, à Paris, de se moquer de la province. Et, à vrai dire, les romanciers parisiens n'y manquent pas. Pour eux, exprimée ou sous-entendue, leur opinion est que la province n'est que la gardienne obscure et anonyme des préjugés, l'endroit inutile et insuppressible où l'on conserve l'ignorance et les idées fausses.

(1) *La Rose du jardin*, par Louis Codet, roman. — Paris, Fasquelle.

Cette opinion est celle d'intellectuels naïfs qui croient, sans autre réflexion, que l'intelligence discursive est la chose du monde la plus admirable, et sans par conséquent s'apercevoir d'abord que cette même intelligence, fleur inséparable de sa tige, n'existerait pas sans l'inconscient et le subconscient qui l'a préparée, et en second lieu que l'intelligence, ainsi abstraite, n'est qu'une des choses les moins intéressantes qui se puissent envisager. Ils ressemblent à des naturalistes qui voudraient, dans un arbre, n'étudier ou n'admettre que la fleur d'avril sans s'occuper des racines et des branches qui, les onze autres mois de l'année, ont permis cette éclosion.

Cette opinion est aussi celle de moralistes hâtifs pour qui les habitudes de Paris sont les seules valables, que dis-je? les seules véritables, et qui finissent par ne plus considérer, dans les personnages qu'ils croient créer, qu'un assemblage artificiel de sentiments inventés amenés dans l'âme par une situation inhabituelle. L'adultère des petits théâtres (et même des grands), les intrigues de vanité ou d'argent, les petits snobismes du moment, voilà à quoi se réduit pour eux le jeu des passions humaines. Ah! mon Dieu! comme nous sommes loin de compte!... Et comme, au fond, c'est en province que l'on trouve le plus de richesse et le plus de force dans les sentiments!

Comprimés par la médiocrité extérieure de la vie, ces sentiments gagnent en intensité dans le cœur ce qu'ils perdent d'immédiatement apparent dans la conduite qu'ils inspirent. Presque aucune distraction ne vient enlever personne à ses manies, à ses passions, à ses rêves, et chacun s'y livre avec une énergie d'autant plus grande. En même temps, une sagesse aimable, fille évidemment de la médiocrité, mais fille méconnaissable tant elle inspire d'heureux mouvements du cœur et d'actes nobles, une sagesse pleine de scepticisme modéré et de foi sans aigreur, vient tempérer ce que ces mêmes passions présenteraient d'effréné et les empêche de rien bouleverser dans l'ordre et la hiérarchie de ce petit monde.

A vrai dire, c'est surtout cette sagesse que M. Louis Codet nous fait sentir, plutôt que cette passion, et cela est infiniment discret, plein d'un tact suprême. Le personnage de la grand'mère, qui ne songe qu'à l'avenir de ses enfants — et par conséquent lorsqu'il s'agit de mariage à tout autre chose qu'à la tendresse, — voici comme elle est présentée, physiquement :

Grand'mère est assise, non sans majesté, dans son fauteuil de tapisserie. Elle est coiffée de ses cheveux gris, tout frisés, qui recouvrent son front; son regard a une indicible douceur. Elle a posé sur ses genoux ses mains rhumatisantes, parées de bagues anciennes. On voit que ses deux poignets sont enveloppés d'ouate, délicatement.

Et cela suffit pour que, au lieu de penser à une vieille dame un peu avare, on soit ému jusqu'aux larmes en songeant à sa propre grand'mère, à sa propre enfance, à toute la poésie du foyer.

Ainsi pour Thérèse, la jeune fille. Elle n'est pas romanesque, elle abandonne vite les idées, d'ailleurs très vagues dans leur douceur, qu'elle pouvait avoir sur le jeune et élégant petit baron. Et lorsque le modeste étudiant qu'est M. Berger la demande, elle s'habitue peu à peu, elle accepte : elle sera loyale et tendre, elle sera la femme française.

Il faut lire *la Rose du jardin* pour voir en quels termes délicats et touchants ces nuances sont exprimées. Et lorsqu'on a fini ce petit roman, semé de passages remarquables, d'une ténuité et

d'une intensité égales, fin, subtil, attendri, narquois, intelligent, humain, non seulement on reste sur l'impression d'un absolu chef-d'œuvre, malgré ses dimensions, mais encore de la vanité que contiennent en eux les sentiments dits élevés. Ni les cris de la passion enragée, ni les dévouements à grand fracas, ni les héroïsmes sans lendemain de la vie des héros représentatifs ne valent, pour la qualité de la vie intérieure, ces modestes abdications quotidiennes, ces préjugés salutaires, cette conduite simple et cette tenue morale parfaite qui permettent à la vieille société provinciale française d'être ce qu'elle est : la source des plus belles énergies et des plus belles gloires dont se flattent, ensuite, les métropoles.

FRANCIS DE MIOMANDRE

UNE ŒUVRE NOUVELLE

Pénétré de l'utilité pratique et de la haute portée humanitaire des deux grandes œuvres sociales françaises l'*Adelphie* et l'*Abeille*, et des organismes analogues fonctionnant avec succès à Londres, à Berlin, à Amsterdam (*Arbeid adelt*), le Comité de la Société Protectrice des Enfants Martyrs croit le moment venu de fonder à Bruxelles une œuvre similaire.

Cette création amènerait la coopération constante et féconde du travail et de la charité développant l'initiative personnelle. Elle offrirait des débouchés à tous les talents, ferait éclore des idées nouvelles et serait d'une réelle utilité pour toutes les classes de la société bruxelloise.

Aux artistes encore mal connus, aux jeunes filles éprouvées par des revers de fortune, aux élèves des écoles professionnelles, aux artisans de toutes les catégories, l'œuvre nouvelle viendrait discrètement en aide et offrirait une rétribution équitable de leur travail en leur permettant de prendre part, sans frais, avec indemnité à convenir pour les matières premières et chances nombreuses de vente rémunératrice, à un vaste concours dont l'excédent serait versé à la caisse des Enfants-Martyrs.

L'exposition des objets confiés à la société se fera dans un vaste local choisi au centre de la ville et comprendra :

A. L'art appliqué : cuirs repoussés, peinture céramique, pyrogravure, orfèvrerie, étains, etc.

B. Les travaux à l'aiguille : broderies de tous genres, etc.

C. Les fantaisies : cadres, reliures d'art, menus illustrés, etc.

D. Les bibelots et les jouets.

Tous les ouvrages portant le nom, le pseudonyme ou la devise de leur auteur devront être adressés, avant le 15 octobre, à l'Asile des Enfants-Martyrs, 11, quai au Bois-de-Construction. Ils seront soumis à l'appréciation de jurys compétents et mis en vente du 23 au 30 novembre, après avoir fait l'objet d'une classification qui leur attribuera, selon leur mérite, des prix en espèces, des médailles ou des diplômes.

Pour tous renseignements, écrire à M^{me} William Burls, 2, rue du Cerf, à Forest, chargée par le comité des Enfants Martyrs de recevoir également les adhésions au concours.

Concours du Conservatoire

Trombone : Trombone basse : 2^e prix avec distinction, M. Van Esch. — Trombone ténor : 1^{er} prix avec distinction, MM. Rousseau et Walnier; 2^e prix avec distinction, M. Tossens; 2^e prix, MM. Vandenhauwe, Rombaut et Roupinsky.

Trompette : 1^{er} prix, MM. Urbain et Vanden Abeele; 2^e prix avec distinction, M. Henssens; 2^e prix, M. Demesmaecker. Accessit, MM. Tourlamain et Berger.

Basson : 1^{er} prix, MM. D'Heur et Biot; 2^e prix avec distinction, M. Pecheny; accessit, M. Carpet.

Clarinete : 1^{er} prix avec distinction, MM. Stevens et Trausch; 2^e prix avec distinction, MM. Malbrecq et Prévost; 2^e prix, MM. Bellemont et Bruyère; accessit, M. Jacobson.

Hautbois : 1^{er} prix avec distinction, MM. Dandois et Monier; 1^{er} prix, M. De Stickere; 2^e prix, M. Van Bever.

Flûte : 1^{er} prix avec distinction M. Van Hulle; 1^{er} prix, MM. Bastin et Sarly; 2^e prix, M. Jaspin.

NÉCROLOGIE

Léon Herbo

Le peintre Léon Herbo, le plus connu des spécialistes belges du Portrait, vient de mourir, brusquement emporté dans la force de l'âge par une fluxion de poitrine. Il était né à Templeuve (Hainaut) en 1850 et avait fait ses études à l'Académie de Tournai.

Sa facilité d'exécution lui valut, dès ses débuts, d'innombrables commandes. Herbo était invariablement désigné pour retracer les traits de tout « jubilaire » fêté en Belgique, et le nombre de ses portraits de circonstance : officiers de la garde civique ou de l'armée, magistrats, professeurs, employés célébrant un anniversaire quelconque, s'élève à plus de mille. Dans ce genre particulier, il s'était fait une véritable popularité.

PETITE CHRONIQUE

La commission organisatrice du Salon de Bruxelles, installée par le Directeur général des Beaux-Arts, a procédé à l'élection de son bureau. Ont été élus : président, M. F. Ccourtens; vice-président, MM. V. Rousseau et A. Verhaeren.

M. E. Acker, architecte, sur le nom duquel les suffrages s'étaient d'abord portés pour une vice-présidence, n'a pas accepté de remplir ce mandat.

La date de l'ouverture du Salon a été fixée au mercredi 28 août; clôture au commencement de novembre. Les envois devront être remis au local (Palais du Cinquantenaire), du 18 au 31 juillet.

Dans sa séance du 20 juin, la Commission organisatrice du prochain Salon de Bruxelles a désigné les membres des jurys d'admission et de placement pour les sections de Peinture à l'huile et d'Aquarelles et Pastels.

Ont été élus pour le premier groupe MM. Verhaeren, Baertsoen et Van Leemputten, pour celui des aquarellistes et pastellistes MM. Daeye, Reckelbus et Rothier.

La Jeune Wallonie a pris l'aimable initiative de ressusciter dans le cadre pittoresque de la « Ferme fleurie », à Marcinelle, la tradition des Cours d'amour. Organisée par un comité composé de M^{me} N. Lecrenier et de MM. P. Brogneaux, M. des Ombiaux, J. Destrée, R. Dethier, L. Piérard, J. Sottiaux et P. Wuille, la fête aura lieu dimanche prochain. Elle se composera de poésie et de musique et attirera tous les fervents de littérature et d'art de la région.

Depuis le mois d'avril dernier la Société Hollando-Belge des Amis de la Médaille d'Art compte vingt-cinq nouveaux adhérents et, parmi eux M^{me} G. Cornil, à Bruxelles; MM. Barthou, ministre des Travaux publics, à Paris; le jonkheer van Tets van Goudriaan, ministre des Affaires étrangères, à La Haye; le commandant du génie Vanot, à Bruxelles; van Goor, médailleur, à Utrecht; le baron van Hogendorp et le jonkheer Rendorp, à La Haye; W. Bataille, artiste-peintre, à Bruxelles; J. Pieterman, à Banjoumas (Java); le docteur van Doorninck, à Haarlem; le comte Breven de la Gondie, à La Haye; G. Kam, à Nimègue, etc.

Les Amis de la Médaille — actuellement au nombre de deux cent quarante — feront frapper, en octobre prochain, une médaille, modelée par Jourdain, à l'effigie de S. M. Marie-Henriette, deuxième reine des Belges.

Parmi les nouveaux sociétaires de la Société nationale des Beaux-Arts, nous relevons le nom d'un artiste gantois : Ferdinand Willaert, l'un des assidus des salons parisiens.

Nous rappelons à nos lecteurs le Récital de Déclamation consacré aux auteurs belges que donnera le mercredi 26 juin, à 8 heures précises du soir, dans la salle des fêtes du Musée communal d'Ixelles, rue Van Volsem, M^{lle} Eve Francis, lauréate de l'École de Musique et de Déclamation, avec le concours de M. Ed. Lambert, violoniste.

M^{lle} Mary Garden dans *Salomé* :

C'est, dit le *Courrier musical*, au théâtre de la Monnaie, à Bruxelles, que l'éminente artiste incarnera, l'hiver prochain, l'héroïne d'Oscar Wilde et Richard Strauss. MM. Kufferath et Guidé comptent, en effet, reprendre à son intention cette œuvre dont le succès a été interrompu par la clôture de leur saison.

Ajoutons que M^{lle} Mary Garden n'a pas besoin du concours d'une danseuse ; elle veut exécuter elle-même la fameuse « danse des sept voiles ».

Du *Guide musical* :

On annonce qu'un groupe de compositeurs hollandais et étrangers ont décidé d'élever dans un riant paysage des dunes du nord de la Hollande une salle où se joueraient les œuvres de Beethoven, pendant une certaine période de l'année. Cette salle serait construite de telle façon que les exécutants seraient invisibles, et que le public, en écoutant la musique du grand maître, jouirait d'un splendide panorama sur les dunes. Ce projet est conçu par M. Hutschenruyter, chef d'orchestre du théâtre d'Utrecht. M. Berlage, architecte de la Bourse d'Amsterdam, serait chargé de la construction.

Nous avons annoncé que M. Debussy travaillait à une *Histoire de Tristan* dont le texte est dû à M. Gabriel Mourey. Complétons cette information par quelques détails plus précis. C'est le beau livre de M. Bédier qui a, paraît-il, suggéré au musicien l'idée d'écrire un *Tristan* tout différent de celui de Wagner, — un *Tristan* dépouillé de philosophie et de littérature, purement humain. Il s'en est ouvert à M. Gabriel Mourey, qui a tiré du roman en question un drame dont le caractère épique, descriptif, anecdotique, tour à tour tragique et facétieux, le rattache étroitement aux romans de chevalerie. C'est une suite d'épisodes sans aucune relation, — si ce n'est par le nom des héros de l'action, — avec la conception germanique inspirée par la même légende à Richard Wagner.

La partition est, nous assure-t-on, déjà très avancée. Pussions-nous goûter bientôt la joie d'assister à l'éclosion d'un chef-d'œuvre digne de *Pelléas et Mélisande* !

La ville de Paris vient d'ouvrir dans l'hôtel Saint-Fargeau (29, rue de Sévigné) une curieuse exposition historique de la *Vie populaire à Paris par le livre et l'illustration*. Elle est ouverte gratuitement au public tous les jours, de 10 à 5 heures, jusqu'au 1^{er} octobre.

M. J. Ecorcheville vient de publier chez L. Liepmannsohn (Paris et Berlin) *Vingt Suites d'orchestre du XVII^e siècle français* (1640-1670), formant environ trois cents pages de musique et contenant une étude historique, des gravures hors texte, la reproduction en *fac-simile* de manuscrits de la Landesbibliothek de Cassel d'après lequel l'ouvrage a été composé.

Du *Cri de Paris*, à propos du « Gala Beethoven » donné la semaine dernière à l'Opéra : « Grand gala, à l'Opéra, en l'honneur de Beethoven, et, comme à tous les galas, plus de snobs que de fervents de la musique.

M^{lle} Bréval, dont on n'a pas sollicité le concours, applaudit sans bruit, mais avec ostentation, M^{me} Litvinne ; et M^{me} Litvinne, après avoir chanté *Alceste*, vient exprès dans la salle pour applaudir, avec ostentation, mais sans bruit, M^{lle} Delna dans *Orphée*.

On fait une ovation à M^{lle} Selma Kurz, parce qu'elle est étrangère et ne gêne personne ; et à Camille Saint-Saëns, parce qu'il n'est plus assez jeune pour être discuté.

Et maintenant, réjouissons-nous : Beethoven aura son monument au Ranelagh. Cela n'augmentera pas sa gloire, mais le sculpteur gagnera quelques milliers de francs, les membres du comité seront décorés, M. Dujardin-Beaumetz, peintre en retraite, fera un discours sur la musique.

Tout le monde sera content, excepté les Parisiens qui pensent que, dans leurs jardins, on met trop de pierre, de marbre et de bronze, et pas assez d'herbe, de fleurs et d'arbres. »

On nous écrit du Havre :

Le *Cercle de l'Art moderne* vient d'ouvrir sa II^e Exposition annuelle. Elle réunit un choix très intéressant d'œuvres de Bonnard, Braque, Braut, Camoin, Lucie Cousturier, H.-E. Cross, Maurice Denis, Derain, Desvallières, Dufy, Friesz, Guérin, Guillaumin, Francis Jourdain, Laprade, Luce, Manguin, Marquet, Matisse, Prunier, Puy, Odilon Redon, K.-X. Roussel, Signac, Vallotton, Valtat, van Rysselberghe, de Vlaminck et Vuillard. Une section de sculpture comprend des œuvres de Bourdelle, Dejean, Dalou, Marque et Roche.

Le 8 juin, dans la salle de l'Exposition a eu lieu une audition consacrée aux œuvres de M. Maurice Ravel et de M. Florent Schmitt qui exécutèrent eux-mêmes le premier sa *Sonatine*, sa *Pavane pour une Infante défunte* et son *Alborada del Gracioso* ; le second les *Musiques intimes*, et tous deux les *Reflets d'Allemagne*, valse à 4 mains de M. Florent Schmitt. M^{lle} Hélène Luquiens donna une remarquable interprétation des *Poèmes de Lucs*, du même auteur, et de deux mélodies de M. Ravel : *Sainte et les Grands Vents venus d'outre-mer* (cette dernière mélodie, une des plus belles pages de l'œuvre de M. Ravel, donnée en 1^{re} audition).

Le *Cercle de l'Art moderne* consacra prochainement une audition aux œuvres de MM. Déodat de Séverac et Albert Roussel.

On sait que sur l'initiative de M. Emile Blémont l'État français a créé, l'année dernière, une « Bourse de voyage littéraire » de 3,000 francs qui doit être donnée alternativement à un poète et à un prosateur. C'est M. Charles Géniaux, auteur du roman *l'Homme de peine*, qui vient d'être désigné pour cette bourse par une commission composée, entre autres, de MM. Catulle Mendès, Victor Marguerite, Léon Dierx, Henri de Régnier, Maurice Barrès, Henri Bataille, Gustave Kahn, J.-H. Rosny, Jules Bois, etc.

On a érigé dans la Nièvre, au bourg d'Arquian, un monument à Jean Carriès, le sculpteur et le céramiste dont le souvenir est demeuré vivant parmi les artistes.

M. Jules Râteau, qui organise une série de représentations populaires sur le Théâtre de la Nature de Cauterets, préludera par une représentation d'*Œdipe-Roi*, avec M. Mounet-Sully, au Théâtre de la Nature de Périgord, le 7 juillet prochain.

L'empereur Guillaume a alloué à la *Neue Bachgesellschaft* la somme de dix mille francs pour l'entretien de la maison natale de Bach à Eisenach.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

ALFRED STEVENS

par

ET SON ŒUVRE

Camille Lemonnier.

Un volume de grand luxe, de format in-folio, contenant 42 planches hors texte, tirées en héliotypie sur presse à bras, d'après les chefs-d'œuvre d'Alfred Stevens actuellement exposés à Bruxelles.

Le texte de Camille Lemonnier est, en même temps qu'une étude approfondie de la personnalité et de l'art d'Alfred Stevens, une reconstitution brillante de la vie artistique et mondaine à Paris sous le second Empire. Ce texte est suivi des « Impressions sur la Peinture » d'Alfred Stevens lui-même.

L'ouvrage est tiré à 350 exemplaires numérotés, reliés en parchemin avec titre et ornementation dessinés par l'artiste Georges Lemmen.

Prix : 80 francs.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Pr ^{em}ières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an.	fr. 12,00	Un an.	fr. 15,00
Six mois.	7,00	Six mois.	8,00
Trois mois.	3,50	Trois mois.	4,00
Le n ^o	0,25	Le n ^o	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

ÉDITIONS SCHOTT FRÈRES, A BRUXELLES

- BLOCKX, Jan. — *Triptyque symphonique* pour orchestre.
Partition et parties, chaque 10 francs net.
- BOSQUET, E. — *Ecole du Pianiste virtuose* 7 fr. 50 net.
- DUPUIS, Albert. — *Fantaisie rhapsodique*, dédiée à Ysaye,
pour violon et orchestre ou violon et piano 7 fr. 50.
- MOSZKOWSKI, M. — Deux morceaux pour piano :
1. *Caprice*; 2. *l'Agilité* (Etudes), chacune 2 fr. 50.
- THOMÉ, Francis. — Cinq morceaux pour piano.
1. *Gavotte madrigal*; 2. *Pendant la valse*;
3. *Duo d'amour* (Idylle); 4. *Menuet de la Reine*; 5. *Sarabande*.
Chacune 2 francs.
- WIENIAWSKI, Jos. — *Suite romantique*, pour orchestre.
La partition 10 francs.

Schott Frères, Editeurs, 56, Montagne de la Cour.
Magasins de Pianos, 21, chaussée de Wavre (Ixelles).

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année
six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture,
Sculpture, Philosophie, Histoire,
Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50.
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

La Presse Européenne

Coupures de journaux artistiques, commerciaux,
politiques et financiers

Bruxelles, 54, rue de Longue-Vie.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la Librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

La Maison du Poète (OCTAVE MAUS). — Les Bruits de la rue. — La Toison d'Or (GEORGES HACHE). — Mystification (O. M.). — Emile Bourdelle (ELIE FAURE). — Concours lyrique d'Ostende. — Concours du Conservatoire (suite). — Accusés de réception. — Petite Chronique.

LA MAISON DU POÈTE

Au docteur THOMINET

C'est, à l'extrémité du village de Fresselines, une humble maison basse encadrée de verdure. Des contrevents d'un vert clair défendent ses trois fenêtres branlantes contre les ardeurs du soleil de la Creuse, qui tape dru à la saison où mûrissent les blés. Sur le crépi de la façade, de merveilleux rosiers tressent leurs guirlandes fleuries. Un lierre s'enroule autour de la cheminée qui couronne le pignon. Une autre cheminée, blanchie au lati de chaux, svelte comme un minaret, perce la haute

toiture de tuiles sur laquelle elle projette une mince ombre bleue, avec la netteté d'un trait de crayon. Une palissade à claire-voie, peinte en vert tendre comme les volets et la porte, sépare l'enclos de la route. Une mare développe, en face, son miroir limpide.

En cet asile de paix, de rêve et de méditation, si modeste, si rustique, vécut vingt ans, dans l'isolement, un poète dont les débuts avaient ameuté les brasseries du Quartier Latin à l'époque où le romantisme renaissant fit éclore une génération d'écrivains véhéments, au lyrisme excessif, aux visions macabres. C'est ce silencieux logis, sans doute, qu'il décrivit en ces termes émouvants : « Le solitaire pourrait écrire au front de sa demeure : Que ce gîte austère, en plein paysage, te continue tes impressions de l'au dehors! Rapporte et gardes-y l'esprit d'éternelle vérité, le sens de simplicité originelle et le primordial abandon que tu puises aux sources mêmes de la nature dans tes sorties de chaque jour! Fais que ton cœur ressemble à cet intérieur tranquille! Entends, comme ceux des arbres, les conseils de tes vieux meubles rustiques! A la reposante influence d'un pareil entour fruste, au bon charme naïf de ton chat et de ton chien philosophes, dépouille-toi des conventions sociales, des préjugés humains qui te composent des rancœurs et des regrets artificiels, et si, avec tout son passé d'amertume et de révolte, tu sens revenir le vieil homme en toi, alors, surtout, écoute la voix de ta conscience qui te commande l'inaltérable résignation dont les choses te donnent l'exemple. »

Cette philosophie sereine est bien celle de l'artiste qui écrit : « Il faut bénir la solitude rustique qui, en

nous confisquant aux mensonges des hommes, nous rend aux vérités de la nature », — et aussi : « La nature console de l'injustice des hommes, et la fière pratique de la solitude rend inaccessible et invulnérable à toutes les chiures et piqûres de mouches de la société. »

Accodé à la barrière, je me remplissais les yeux de cette vision agreste. Quel contraste avec les vers sataniques des *Névroses*, de *l'Abîme* et des *Apparitions!* Après tant d'inquiétudes, de douloureux émois, de jours troublés et enfiévrés, quel calme et quelle douceur !

Un homme poussa, de l'intérieur, la porte du logis. « Vous regardez la maison de Rollinat? » me dit-il d'une voix cordiale. « Je l'occupe pour la conserver intacte. Voulez-vous visiter l'intérieur? Entrez. Voici la salle à manger. Et voici le salon, qui n'a guère changé d'aspect. Là était son piano. Ah! les joies qu'il me donnait lorsqu'il chantait, ici, ses vers passionnés! »

Le docteur Thominet, qui fut l'ami du poète et lui donna ses soins, me montra en détail l'ermitage et le jardinet où Rollinat promenait sa rêverie. Il cueillit d'un geste pieux les plus belles roses pour me les offrir. Puis nous allâmes, de compagnie, vers l'église, sur le mur extérieur de laquelle s'érige le monument sculpté par Rodin à la mémoire de l'artiste.

Deux figures de marbre, celle de la muse et le masque de Rollinat, à demi-caché par les mains ramenées sur le visage, le composent. Cette simple inscription le complète :

A MAURICE ROLLINAT
POÈTE
MUSICIEN
QUI VÉCUT A FRESSELINES
DE 1883 A 1903

— « Vous ne quitterez pas Fresselines sans avoir vu quelques-uns de ses sites préférés, me dit le docteur. Je vais vous accompagner au confluent des deux Creuses, où nous pêchâmes souvent ensemble. »

Par le hameau de Puy-Guillon, où vécut Rollinat avant d'habiter la maisonnette de Fresselines, nous gagnâmes des paysages sauvages, des éboulis de rochers aux tons d'améthyste, des landes fleuries de genêts « à l'odeur amère et salubre »,

Promenoir gênant, mais bon gîte.
Abri sûr, labyrinthe épais
Du vieux reptile aimant la paix
Et du lièvre qu'une ombre agite.

Par des gorges âpres, aux flancs cahotiques, dont Guillaumin a traduit avec intensité le caractère tragique (tandis que Claude Monet, qui séjourna aussi à Fresselines, a surtout évoqué la fluidité nacrée de la rivière), la Creuse se fraie un passage à travers cette

nature vierge. Ce sont de brusques courbes, des retours imprévus, de torrentueux défilés dans une contrée farouche qui a quelque analogie avec celle de l'Ourthe aux rochers du Hérou. Rollinat en a écouté le murmure :

Voici ce qu'elle dit dans sa chanson obscure,
Tumultueuse ou lente, avec calme ou fracas :
— « J'aime les rochers gris, les arbres délicats
Pendant toujours sur moi leur ombreuse figure.

Entre ces bons témoins, discrets comme moi-même,
Sous le ciel flamboyant, pluvieux, noir ou blanc,
Au gré du vent sculpteur de mon miroir tremblant,
Dans la buée ardente et dans le brouillard blême,

Je conte, en me berçant de mes propres murmures,
Ou mêlant mon silence à celui de mes bords,
Et j'emporte au milieu des paysages morts
Le frissonnement vert qui tombe de ramures. »

Il faut avoir vu la Creuse et la modeste retraite du poète pour mieux comprendre Rollinat et l'aimer davantage, — le Rollinat des dernières années, simple et bon, qui retrempe ses énergies aux sources de la nature et laissa librement parler son cœur aimant.

OCTAVE MAUS

LES BRUITS DE LA RUE

Nous avons — s'en souvient-on? — fait campagne à plusieurs reprises contre les bruits discordants qui déchirent les tympans des promeneurs : cornes de tramways, sifflets de locomotives, avertisseurs d'autos, etc. Bruxelles est peut-être de toutes les villes la plus bruyante. Un de nos lecteurs nous le fait remarquer fort justement et nous demande d'intervenir pour que des mesures énergiques soient prises contre ce vacarme sans cesse grandissant. Nous extrayons de sa lettre, dont la forme badine n'exclut pas le caractère sérieux, ce passage :

« Pourquoi faut-il que les bruits des rues soient si laids? Le « marchand d'habits » et le « mouroin pour les p'tits oiseaux » ont du charme. Ce n'est pas d'eux — humbles et populaires — que j'entends parler, mais des modernes et mécaniques beuglements et sonnailleries qui déshonorent les villes.

Nul dicton n'est plus vrai que le naïf *La musique adoucit les mœurs*. Et Bayreuth a plus fait que le Congrès de la paix! Pourquoi, dès lors, parmi tant de prescriptions administratives, n'en est-il pas qui régissent dans un esprit euphonique les avertisseurs nécessaires de la locomotion citadine? Ne pourrait-on inventer, pour remplacer ceux-ci, de bons instruments, accordés au même diapason, qui lanceraient dans les airs des notes claires et gaies? La variété des timbres indiquerait la diversité des avertissements. Pourquoi, par exemple, les tramways à trois voitures, au lieu de hurler trois appels discordants, ne se mettraient-ils pas en marche sur un honnête accord formé de la tonique, de la tierce et de la quinte?

Il serait d'ut mineur sur la ligne qui conduit au cimetière d'Evere, de *sol* majeur sur celle de la *Libre Esthétique*. Les jours où l'on joue *Pelléas et Mélisande* à la Monnaie, les septièmes, les neuvièmes jailliraient spontanément des appareils...

Et voyez quelle admirable gymnastique pour l'ouïe, et combien cette innovation affinerait le sens musical des peuples ! C'est le balcon fleuri en musique, l'esthétique des vitrines transposée dans le domaine sonore. « Bruxelles-Attractions » organiserait des concours, distribuerait des médailles. Et quel charmant tableau que celui du modeste conducteur de tramway, du chauffeur désormais revenu à des instincts bucoliques donnant le *la* au chœur des écoliers marchant allègrement vers le bois de la Cambre ! »

LA TOISON D'OR (1)

C'était en l'an mil quatre cent et vingt-neuf. Bruges était une des villes les plus riches du monde; la Chevalerie avait atteint son plus haut degré de splendeur; la Bourgogne était « heureuse » et son Duc — le plus inconstant de tous les princes — était Roi de la Chevalerie, Louis le Onzième n'étant que Roi de France.

A Bruges, où résidait alors la cour de Bourgogne, ce n'étaient que festins, jeux et tournois. Et dans toutes les fêtes, et dans tous les tournois, le duc Philippe apparaissait toujours; le col entouré d'un singulier collier. Ce collier était fait de mèches des cheveux des vingt-quatre femmes que le prince avait particulièrement distinguées ! Et toutes ces mèches étaient blondes ou rousses, mais de toutes la plus blonde et la plus dorée était assurément celle qui formait la rosette du milieu : cette mèche venait de Marie de Crombrugge, maîtresse, puis femme du célèbre peintre Van Eyck, que le duc avait envoyé peindre en Portugal, afin de pouvoir plus facilement aimer Marie « la Perle de Bruges ». Les courtisans se moquaient fort, entre eux, du collier de Philippe le Bon. Celui-ci le sut, s'en montra tout d'abord fort courroucé, tança vertement ses seigneurs, puis il leur dit : « Vous vous riez de mon collier; eh bien, je vous jure que tel qui se moque aujourd'hui de cette toison, la tiendra demain en grand honneur. »

Le lendemain, en effet, Philippe le Bon créait l'ordre de la Toison d'Or, qui ne devait être donné qu'aux plus puissants et aux plus illustres.

Cette légende, que tous les historiens répètent et le Larousse et les journaux d'hier après eux — en estropiant toutefois les noms — est infiniment jolie, mais elle est beaucoup moins véridique. En effet, le baron de Zuylen de Nyevelt de Haur — qui est précisément le secrétaire général de l'actuelle Exposition — vient de prouver que Marie de Crombrugge n'a vraisemblablement jamais existé que dans l'imagination de Philippe de Comines et des chroniqueurs du temps.

Quoi qu'il en soit, l'ordre fondé par Philippe le Bon le 10 janvier 1429 fut et restera le plus glorieux des ordres de chevalerie ayant jamais existé.

Il ne comprenait, à l'origine, que trente et un chevaliers, tous de la plus haute noblesse, parmi lesquels quelques Français : messire Guillaume de Vienne, seigneur de Saint-Georges, les sei-

gneurs de Roubaix et de Vergy, les comtes de Luxembourg et de Saint-Paul, messire de la Trémouille, etc.

Charles le Téméraire et surtout Charles-Quint conférèrent à l'ordre de nombreux privilèges et tinrent des « chapitres » extrêmement somptueux. A l'abdication de Charles-Quint, les deux lignes de la maison de Habsbourg qui régnaient, l'une en Allemagne, l'autre en Espagne, conservèrent toutes deux la Grande Maîtrise de l'Ordre. Mais la ligne espagnole s'étant éteinte en 1700, la Maison d'Autriche émit la prétention de garder seule le droit de faire des chevaliers.

Philippe V d'Espagne protesta et obtint enfin que les souverains espagnols continueraient à faire des chevaliers, mais qu'ils ne prendraient ni les devises, ni les armes de l'institution.

Depuis ce temps, l'ordre de la Toison d'or appartient donc à la fois à l'Espagne et à l'Autriche.

C'est à Vienne, dans la chapelle de la Hofburg, que les chapitres de l'Ordre sont tenus avec le plus de solennité. Le jour de la Saint-André, patron de l'Ordre, on célèbre, chaque année, la fête de l'Ordre. Après une messe solennelle, les chevaliers tiennent chapitre dans la grande salle, sous la présidence de l'Empereur, Grand-Maitre. Tous sont en costume de cérémonie, costume qui est resté le même qu'au temps de Philippe le Bon : robe de velours cramoisi à la hauteur des émaux du collier, long manteau de satin pourpre doublé de satin blanc, bas de soie rouge, chaperon en velours rouge, avec l'étoffe en soie qui débordé et vient se rattacher à l'épaule. Le grand collier ne se porte plus, mais le mouton d'or se porte toujours au cou, avec ruban rouge; et c'est un collier de cette sorte que chaque nouveau chevalier reçoit lors de sa promotion : les noms de ceux qui ont porté le collier sont gravés sous l'un des motifs dudit collier qui doit être, à la mort du dernier titulaire, restitué au Grand-Maitre de l'Ordre.

La « Toison d'Or » compte actuellement 63 chevaliers, dont 30 sont des chefs d'Etat ou des princes de maisons régnantes. Quatre présidents de la République Française ont reçu le collier : MM. Thiers, Grévy, Félix Faure et Loubet. M. Thiers eut le collier de Guizot, qui fut celui de messire de Comines. M. Loubet a eu le collier de Félix Faure. Autrefois les nouveaux chevaliers prêtaient serment au Grand-Maitre et juraient de ne servir que la religion catholique et le prince. On a adouci ces règles, et Thiers, Grévy, Félix Faure et Loubet ont été naturellement dispensés du serment.

Après ce qui précède, on comprend pourquoi Bruges a été choisie comme lieu de l'exposition de la Toison d'Or.

Cette exposition, qui présentera le plus haut intérêt historique et artistique, contiendra des merveilles, puisque, grâce aux efforts, aux démarches, aux instances et aussi à la compétence du baron Kervyn de Lettenhove, son président, elle réunira, en un ensemble grandiose, tout ce qui se rapporte au plus fameux des ordres de chevalerie.

Ceux qui visiteront l'exposition pourront y admirer des merveilles. Le baron Kervyn de Lettenhove, puissamment secondé par le baron de Zuylen de Nyevelt de Haur et par M. Beernaert, l'ancien premier de Belgique, a su intéresser à son œuvre toutes les maisons régnantes d'Europe, tous les musées, tous les particuliers possédant des objets d'art se rattachant à la Toison d'Or.

Parmi les envois de l'Autriche, signalons : les armures toutes damasquinées d'or, gravées et ornées de la plus merveilleuse façon, de Philippe le Beau, de Maximilien et de Ferdinand d'Autriche; la cotte d'armes du héraut de l'Ordre; le costume complet

(1) Au moment où va s'ouvrir à Bruges l'Exposition de la Toison d'Or qui fixe l'attention universelle des artistes, on lira avec intérêt les détails que vient de donner dans le *Gil Blas* M. GEORGES HACHÉ sur l'institution de l'ordre, ses titulaires, etc., ainsi que sur l'importante manifestation à laquelle nous allons assister.

de Philippe le Bon et les plus beaux tableaux des musées de Vienne; la Belgique a fourni d'admirables primitifs; le Louvre et nos musées de province ont envoyé toutes leurs plus belles pièces de l'époque.

L'Espagne s'est particulièrement intéressée à l'Exposition, et sa participation est, de toutes, la plus brillante.

Le roi Alphonse XIII a même décidé d'envoyer douze hallebardiers espagnols en costume du xv^e siècle, qui demeureront en permanence à Bruges pendant toute la durée de l'exposition et garderont les richesses et les merveilles envoyées par la cour d'Espagne.

Les autres nations n'ont pas eu à prendre de semblables précautions. Les trésors réunis dans l'Hôtel provincial de Bruges — on les évalue à plus de 50 millions — seront, en effet, bien gardés par la police belge: des brigades spéciales de gardes, accompagnées de chiens policiers, sont d'ores et déjà organisées pour veiller et surveiller.

L'ouverture de cette si curieuse exposition aura vraisemblablement lieu le 1^{er} juillet. La date exacte n'est pas encore fixée, mais tout est déjà prêt, rangé, classé.

Les fervents du passé, les artistes, les historiens, tous ceux qui aiment le beau, sauront gré au baron Kervyn de Lettenhove et au baron de Zuylen de Nyevelt de Haur d'avoir su organiser une si merveilleuse exposition qui ne ressemble heureusement en rien à ces expositions plus ou moins universelles dont on nous a tant comblés et trop fatigués depuis près de trente ans.

GEORGES HACHE

MYSTIFICATION

Celle-ci est vraiment drôle. Oyez-la :

Le 5 mai dernier, *la Verveine* publiait, sous la signature HENRY GAUTHIER VILLARS le poème que voici :

APRÈS L'ORAGE

L'orage a brusquement fui La brise joyeuse,
Essaimant les parfums qui soufflent du midi,
Chasse gaiement vers l'est un nuage alourdi
Et qui s'effeuille, rose immense et ténébreuse.

Nul bruit dans le vallon, nul bruit dans la forêt,
Sinon le frisselis d'un tremble qui s'égoutte
Et, parmi les sorbiers dont s'empourpre la route,
Un trille de mésange ou de chardonneret.

Rôdeur, le doux parfum s'évade, qu'à cette heure
Exhalent les taillis mouillés et les sillons;
Sous l'oblique baiser caressant des rayons
Tout commence à sourire et cependant tout pleure.

Un immense arc-en-ciel, subit comme un éclair,
Nouant du Sud au Nord les bouts de son écharpe
Sème les sept couleurs sur l'Alpe qui s'escarpe,
Au-delà de la lande et là-bas sur la mer.

Le Soleil, à présent, darde droites ses flèches,
Et d'exquises senteurs grisent la Terre et l'Eau :
Chaudes vapeurs des champs, frais effluves du flot,
Arômes de résine et de fleurs déjà sèches...

Ne regardez donc plus vers le passé, mes yeux !
A quoi sert de pleurer sur une image morte ?
Rasséréiné, l'espace au bonheur nous exhorte,
De l'Orage qui fuit sachons être oublieux.

HENRY GAUTHIER-VILLARS

Sous leur apparence sereine, ces alexandrins paraissaient inoffensifs et débonnaires. Un malin s'avisa de leur trouver une affinité avec une pièce de vers parue le 15 juin 1905 dans *la Roulotte*, — pièce intitulée *Fin d'Orage* et signée MARIUS HÉGIN. Il confronta les textes. Eh ! mais... C'est qu'il y avait entre eux, plus qu'un air de famille ! Les deux poèmes étaient presque identiques ! Qu'on en juge :

FIN D'ORAGE

L'orage a brusquement cessé. La brise heureuse
Rend leurs couleurs aux fleurs et leurs chansons aux nids.
On voit s'effiloche, dans les cieus rajeunis
Des lambeaux de nuée informe et ténébreuse.

Un murmure indécis bruit dans la forêt ;
C'est le pleur cristallin d'un arbre qui s'égoutte ;
C'est, sur la ronce en fleur dont s'empourpre la route,
La chanson du verdier et du chardonneret.

Sur les champs consolés flottent des vapeurs rousses.
Alourdi de pollen, un bourdon maladroit
Se heurte aux troncs... Comment pourrait on voler droit,
Grisé par ces senteurs si fortes et si douces ?

Un joyeux arc-en-ciel, soudain comme un éclair
Enjambe le vallon. Sa courbe qui s'irise,
Chatoyante, s'en va se perdre dans la mer.
On entend chuchoter le rire de la brise.

Le ciel pur se revêt de ces tons diaprés
Où l'air sait s'adoucir de teintes violettes,
Et d'exquises senteurs s'évadent des grands prés
Qui fument à présent comme des cassolettes.

Détournez vos regards des portes du tombeau,
Ami, ne pleurez plus votre espérance morte !
Rasséréiné, l'espace au Bonheur vous exhorte :
Quand l'orage a pris fin, le soleil luit plus beau !

MARIUS HÉGIN.

Quelle belle occasion pour « tomber » Willy ! Willy plagiaire de Marius Hégin ! (Qui ça, Marius Hégin ? Quelque méridional inconnu, sans doute ? Un pauvre rimeur hors d'état de protester, d'autant plus que *la Roulotte* a cessé de rouler...). Et l'on marche. *Le Cri de Paris* signale le pastiche, *Antée* dresse procès-verbal, *le Courrier d'Anvers* condamne le contrefacteur à des peines sévères.

Ce que Willy a dû s'amuser ! Le billet suivant, qu'il nous adressa hier, vous expliquera le motif de sa gaité :

Cher ami,

Veux tu, je te prie, expliquer aux lecteurs de mon cher ART MODERNE que je ne suis point le plagiaire stigmatisé par le CRI DE PARIS, par ANTÉE, par le COURRIER D'ANVERS, etc., attendu que MARIUS HÉGIN est l'anagramme d'HENRI MAUGIS, mon pseudonyme.

J'ajoute qu'APRÈS L'ORAGE m'a tout l'air d'un acrostiche; demande plutôt à J. ERNEST-CHARLES, ton voisin...

Mille amitiés,

WILLY

Un acrostiche? Voyons. Mais c'est que c'est vrai! *Après l'Orage* recèle un venin secret, destiné à une revue qui, naguère, égratignait Willy.

L'orage a brusquement fui. La brise joyeuse
Essaimant les parfums qui soufflent du midi
Chasse gaiement vers l'est un nuage alourdi
Et qui s'effeuille, rose immense et ténébreuse.
Nul bruit dans le vallon, nul bruit dans la forêt,
Sinon le frissolis d'un tremble qui s'égoutte
Et, parmi les sorbiers dont s'empourpre la route,
Un trille de mésange ou de chardonneret,
Rôdeur, le doux parfum s'évade, qu'à cette heure
Exhalent les taillis mouillés et les sillons;
Sous l'oblique baiser caressant des rayons
Tout commence à sourire et cependant tout pleure.
Un immense arc-en-ciel, subit comme un éclair
Nouant du Sud au Nord les bouts de son écharpe.
Sème les sept couleurs sur l'Alpe qui s'escarpe
Au delà de la lande et là-bas sur la mer.
Le soleil, à présent, darde droites ses flèches
Et d'exquises senteurs grisent la Terre et l'Eau.
Chaudes vapeurs des champs, frais effluves du flot,
Arômes de résine et de fleurs déjà sèches...
Ne regardez donc plus vers le passé, mes yeux!
A quoi sert de pleurer sur une image morte?
Rassérénié, l'espace au bonheur nous exhorte :
De l'Orage qui fuit sachons être oublieux.

Décidément, Willy a de l'esprit jusqu'au bout des rimes.

O. M.

ÉMILE BOURDELLE

La préface écrite par M. Élie Faure pour le Catalogue de l'exposition Bourdelle mérite d'être conservée. Elle dépasse peut-être, par son lyrisme, les limites d'une critique raisonnée et impartiale, mais elle est d'une envolée, d'une allure et d'un style superbes :

Nous devons écouter Bourdelle avec l'humilité de l'homme élémentaire qui ne sait du monde entrevu que quelques faits mal associés et l'orgueil de l'homme futur dont l'aurore se lève en nous. L'âme du grand poète est une cathédrale dont la réalité vivante a cimenté la base et dont les flèches montent droites au ciel humain de l'idéal. Il vit avec nous, comme nous, parmi le drame des clartés, des orages et des murmures ; mais il porte seul l'ombre ardente, le silence gros de chants d'orgue, le miroir obscur où s'accumule la lumière éparse du jour.

Bourdelle est le héros en marche. Ses clameurs de bronze et de pierre sont des hymnes religieux. Aussi paraît-il vivre à l'écart de son âge où plongent pourtant ses racines et que ses rameaux dispersés emplissent de fruits et de fleurs. Ce fils de chevrier, venu des montagnes ibères où l'aïeul peut-être latin respirait le

cristal du ciel, prit par Michelet et Hugo, conducteurs de troupeaux d'images, le contact de l'esprit humain. L'éclair du verbe romantique illumina l'eau pure qui était en lui. Dès lors, par les courants et les remous, l'anarchie généreuse et le bruit confus de son siècle, il s'en alla vers le matin. La science montait comme une stèle antique sur un sol encombré de ruines, travaillé du feu souterrain : il sut y déchiffrer la loi d'une architecture d'idée.

Jamais personnalité plus puissante ne tenta de graver la cime où vit l'impersonnalité. C'est là ce qui surprend parfois chez ce grand homme encore peu connu des foules mais dont la gloire est si vivante en ceux auxquels il verse, avec les cris de sa passion, l'âpre volonté de comprendre et l'espoir de réaliser. Dans un effort impétueux il discipline son lyrisme, et la forme — qu'il veut précise comme un théorème — tressaille, par cet effort même, de son immense humanité. Sous ses doigts, la matière chante, s'enfièvre et crie, tremble et s'apaise. Rivé par ses deux mains qui touchent, par sa poitrine qui respire, et par ses yeux qui voient et ses oreilles qui écoutent, par sa chair qui jouit et souffre au monde épars des apparences, c'est avec des couleurs, des formes, de la douleur et de l'amour qu'il élève les murs du palais invisible où le génie de son espèce habite pour l'éternité. Si son verbe est chargé d'images comme une église médiévale, sa pensée et son horizon sont nus comme un temple païen. Son rire, sa douceur, sa colère, ses larmes ne sont que les rumeurs du flot qui bat les reins énervés des bacchantes, la farandole des enfants, l'essor terrible de la guerre et la face de Beethoven. Formes clamant l'amour, le désespoir ou l'épouvante, bouches qui hurlent ou se taisent, sourires d'ivresse et d'énigme, femmes errant au fond des soirs, toujours c'est l'esprit-roi qui ne peut fuir de la matière mais qui cherche dans la matière la loi de l'homme en devenir. Par lui, la Raison pure parle avec cet accent tragique qu'Eschyle entendait seul dans la voix du destin.

Quand son emportement lyrique consent à s'enfermer sous les paupières de ses femmes, fleurs aux corolles closes, et sous le front de ses guerriers, l'âme grecque, onde où s'endormit l'image immobile du monde, frissonne en lui. Pleines du rayonnement concentré de l'attente mystérieuse ou de l'énergie fécondante, les figures qu'il a dressées ont la structure synthétique, la gloire et la solidité des Parthénons définitifs entre le ciel dur et la mer. Mais si le sens universel des bâtisseurs de dieux est là, leur calme s'est transfiguré en une austérité ardente. C'est qu'elles disent, ces faces éternelles, et peut-être même à l'insu du poète qui les sculpta, l'enthousiasme un peu douloureux d'une humanité rajeunie qui renonce héroïquement à l'extase sentimentale pour accepter de la nature seule ses éléments d'évolution vers des réalités plus hautes.

Aimons, en cet esprit hautain que soulève en vagues de pierre la volonté de Prométhée, l'homme qui boit aux sources de la vie pour vivre de la vie suprême.

ÉLIE FAURE

Concours lyrique d'Ostende.

Le jury du Concours lyrique d'Ostende vient de reculer de cinq mois la date du dépôt des manuscrits. Il a décidé également que seuls seraient admis au concours les ouvrages entièrement mis en musique, c'est-à-dire sans texte parlé.

Voici, d'ailleurs, le règlement définitivement arrêté :

ARTICLE PREMIER. — Il est ouvert, entre musiciens belges, un concours pour la composition d'une œuvre dramatique et lyrique, en un ou plusieurs actes.

ART. 2. — Les partitions seront inédites, c'est-à-dire qu'elles n'auront été ni publiées ni exécutées antérieurement au jugement du concours.

ART. 3. — Les poèmes, soit français, soit flamands, devront être l'œuvre d'écrivains belges.

ART. 4. — Toute liberté est laissée aux concurrents dans le choix du sujet et des moyens d'expression (éléments vocaux et instrumentaux).

ART. 5. — Les concurrents devront présenter à la direction musicale du Kursaal la partition d'orchestre complète et parfaitement lisible. Une réduction pour piano de la partie orchestrale sera réalisée au bas de chaque page.

ART. 6. — Chaque partition sera accompagnée d'une copie du livret, dont le texte sera absolument conforme à celui de la partition. Ce texte tout entier sera mis en musique, c'est-à-dire qu'il n'y aura ni parlé séparant les fragments musicaux, ni parlé accompagné de musique.

ART. 7. — Chaque partition portera une devise; cette devise sera reproduite sur une enveloppe cachetée, contenant les nom, prénoms et adresse du compositeur.

ART. 8. — Le jury, sélection faite entre les partitions présentées au concours, pourra, s'il le juge utile, inviter les auteurs des partitions réservées à donner une audition de leurs œuvres dans les conditions qu'il déterminera.

ART. 9. — Une somme de 50,000 francs est affectée à ce concours pour être répartie comme suit : premier prix, 25,000 francs; deuxième prix, 15,000 francs; troisième prix, 10,000 francs.

ART. 10. — Les œuvres présentées au concours resteront la propriété de leurs auteurs. Toutefois, M. Marquet, directeur général de la Société des Bains de Mer, se réserve le droit de faire exécuter, en première audition, les œuvres primées, soit dans le texte original, soit en traduction. Dans ce cas le où les auteurs s'engagent à ne pas disposer de leurs œuvres avant le 15 septembre 1909.

ART. 11. — Les partitions manuscrites doivent être déposées à la direction musicale du Kursaal d'Ostende, au plus tard le 31 mai 1908.

ART. 12. — Le jury rendra son jugement, au plus tard le 31 août 1908.

ART. 13. — Le jury aura seul le droit de résoudre les questions relatives au concours, non prévues au présent programme.

Toute demande de renseignements complémentaires devra être adressée à la direction musicale du Kursaal d'Ostende.

Arrêté en séance, le 12 juin 1907.

Le jury : MM. Léon Kinskopf, directeur de l'Académie de musique d'Ostende, directeur musical du Kursaal d'Ostende, président; Jan Blockx, directeur du Conservatoire royal flamand d'Anvers; Gustave Huberti, directeur de l'École de musique de Saint-Josse-Schaerbeek, professeur au Conservatoire royal de Bruxelles; Maurice Kufferath, homme de lettres; Emile Mathieu, directeur du Conservatoire royal de Gand; Edgar Tinel, directeur de l'École de musique religieuse de Malines, professeur au Conservatoire royal de Bruxelles, membres; Léon Lescauwat, secrétaire.

Concours du Conservatoire⁽¹⁾

Violoncelle. — 1^{er} prix avec distinction : M. Van Paesschen; 2^e prix avec distinction : MM. Beerens, Mondalt, Struad, Bem; 2^e prix : MM. Turc et Burvenich.

Alto. — 1^{er} prix avec distinction : MM. Outers et Pancken; 1^{er} prix : MM. Philippe et Van der Brugghen.

Contrebasse. — 2^e prix avec distinction, M. Godderé; 2^e prix, M. Janssens.

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

Piano (jeunes gens). — 1^{er} prix avec la plus grande distinction : M. Devaere; 2^e prix : M. Peracchio et M. De Bourguignon; accessit, M. Hekking.

Musique de chambre. — 1^{er} prix avec distinction : M^{lle} Putzeys; 2^e prix avec distinction : M^{lle} Misson.

Harpe chromatique. — 1^{er} prix avec distinction : M^{lle} Bellamy; 2^e prix : M^{lle} Dutreux.

Prix Laure Van Cutsem. — M^{lle} Godenne.

Piano (jeunes filles). — 1^{er} prix avec distinction : M^{lle} Lavergne; 1^{er} prix : M^{lles} Wauters, Finet, Dewalque, Heylen; 2^e prix avec distinction, M^{lle} Triffaux; 2^e prix : M^{lles} Hourigan, Vrelust, Coel, Paty, Gilmand; 1^{er} accessit : M^{lle} Lucas.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *Toute la Flandre: la Guirlande des dunes*, par EMILE VERHAEREN. Bruxelles, Edmond Deman. — *Sur l'autre rive*, par OMER DE VUYST. Bruxelles, Henri Lamertin. — *L'Ode à la gloire du peintre Frans Gaillard; réponse à la Taverna de la Régence*, par PIERRE BROODCOORENS. Bruxelles, F. Flament-Laenen. — *Les Voluptés*, par LÉON WAUTHY, dessins et portraits par M^{lle} MARG. ROBYN et de M. GASTON WAUTENNE. Paris et Verviers, *L'Édition artistique.* — *Préludes*, par JEAN MARÉCHAL. Bruxelles, Heuten Segond. *L'Heure subtile et dolente*, poèmes de jeunesse, par EMMANUEL QUÉNAULT, avec une préface de WILLY. Tours, imp. A. Barbot.

ROMAN. — *La Maison des Sourires*, par PIERRE VILLETARD. Paris, bibliothèque Charpentier. — *Le Masque tombe*, par HENRI LIEBRECHT. Bruxelles, J. Lebègue et C^{ie}. — *Krott et C^{ie}*, par CURTIO (GEORGES GARNIR). Croquis d'AMÉDÉE LYNEN et GUSTAVE FLASSCHOEN. Bruxelles, *Établissements Généraux d'imprimerie.* — *Quand j'étais homme (cahiers d'une femme)*, par CAMILLE LEMONNIER. Paris, L. Michaud. Couverture en couleurs de DÉDINA.

THÉÂTRE. — *La Cluse*, comédie en trois actes, par GEORGES RENS. Bruxelles, Edition de la *Belgique artistique et littéraire.* — *Le Moutardier du Pape*, opérette-bouffe en trois actes par ALFRED JARRY. Portrait de l'auteur par F.-A. CAZALS; vignettes par P. RANSON. Tiré à 120 exemplaires numérotés, dont 20 sur Hollande. Imp. Bussière, à Saint-Amand (Cher).

CRITIQUE. — *Un Écrivain de Wallonie : Maurice des Ombiaux*, par RENÉ DETHIER. Marcinelle, la *Jeune Wallonie.* — *Les Matins à Florence*, par JOHN RUSKIN, traduction de E. NYPELS. Paris, H. Laurens. — *Quelques observations sur les méthodes de l'art dans les écoles*, par F. VAN DEN BOSCH. Gand, A. Siffer. — *Rapport sur le concours d'œuvres dramatiques belges à Ostende*, par LOUIS DUMONT-WILDEN. Bruxelles, V^o Ferd. Larcier. — *Rachilde*, par ERNEST GAUBERT. Biographie critique avec un portrait, etc. Paris, E. Sansot et C^{ie}.

ESSAIS. — *Le Mauvais Riche*, par ANDRÉ RUYTERS. Bruges, A. Herbert L^a.

ARCHÉOLOGIE. — *Les Champignons aux chapelles d'Anvers*, par JEAN DE BOSSCHERE. Anvers, J.-E. Buschmann.

PETITE CHRONIQUE

C'est aujourd'hui, dimanche, à 2 heures, que s'ouvrira à Bruges l'Exposition de la Toisor d'or. Un banquet sera offert à 7 heures, dans la salle gothique de l'Hôtel de ville, par l'Administration communale aux membres des Comités de l'Exposition.

Au cours de la conférence qui a été faite dernièrement sur Léon Jouret — avec audition d'œuvres de ce compositeur exécutées par les membres du choral mixte *A Capella*, — M. Firquet a rappelé d'amusants souvenirs, — celui-ci entre autres.

La classe préparatoire de chant choral fondée par Léon Jouret au Conservatoire de Bruxelles réunit dès le début des élèves de conditions sociales très variées. Des officiers y coudoyaient de simples soldats, des cochers de fiacre y voisinaient avec des étudiants, et l'on y vit même un ramoneur. Les trois premiers élèves qui se firent inscrire portaient des noms si célèbres que l'excellent professeur crut avoir affaire à trois « zwanzeurs » qui s'étaient donné le mot pour se payer sa tête. Ils s'appelaient Jordaens, Rubens et Beethoven !

Renseignements pris, il fut reconnu que tels étaient bien leurs noms et que le hasard seul avait réuni ces trois homonymes de grands hommes. Au reste, Jordaens était casquettier, Rubens peintre... en bâtiments et Beethoven garçon boulanger !

Peut-être les noms glorieux qu'ils portaient les avaient-ils poussés vers l'art, mais un peu d'éclectisme n'eût pas fait de mal. Beethoven au Conservatoire, passe encore ; mais Rubens et Jordaens eussent été mieux à leur place à l'Académie de dessin....

La direction de la Monnaie a inscrit au programme de sa prochaine campagne la jolie comédie lyrique de M. André Messager, *Fortunio*, qui vient d'obtenir à l'Opéra-Comique un vif succès.

La première nouveauté de la saison sera *Ariane*, opéra en cinq actes de MM. Catulle Mendès et Massenet, dont la distribution a été, d'après *l'Eventail*, ainsi arrêtée :

Ariane, M^{me} Pacary ; Phèdre, M^{lle} Strasy ; Perséphone, M^{lle} Croiza ; Eunoë, M^{lle} Mazzonelli ; Chromis, M^{me} Symiane ; Cypris, M^{lle} Bourgeois.

Thésée, M. Verdier ; Pirithoüs, M. Layolle ; Phéréklos, M. Crabbé ; Un chef guerrier, M. Delaye.

C'est la coutume, dans les milieux littéraires, dit le *Petit Bleu*, d'accuser les directeurs de théâtre d'indifférence ou même d'hostilité vis-à-vis du théâtre national. C'est un truisme qui fournit à tous les auteurs qui n'ont pas été représentés une sorte de consolation. Il est assez piquant, pourtant, de constater que tous les écrivains dramatiques signalés par M. Dumont-Wilden dans son rapport sur le concours d'*Ostende-Centre d'Art* ont été représentés au Parc. M. Reding a joué Maeterlinck, Verhaeren, Van Zype, Van Lerberghe, Edmond Picard, Valère Gille, Liebrecht et Félix Bodson.

C'est là un bilan respectable. En vérité, c'est que nos directeurs de théâtre, tout comme nos auteurs, ont à lutter contre certains préjugés du public, dont les méfiances, il faut bien le dire, ne sont pas toujours illégitimes. On lui a si souvent annoncé comme des chefs-d'œuvre des essais encore informes qu'il redoute terriblement d'être « mis dedans » par la camaraderie. Le meilleur moyen de le conquérir, c'est de produire des œuvres vraiment fortes et vraiment scéniques, non dans le sens conventionnel du mot, mais dans le sens élevé. Et celles-là, nos directeurs, et particulièrement M. Reding, ne demanderont pas mieux que de les faire représenter.

Les estampes du XVIII^e siècle sont extrêmement recherchées en ce moment, celles de l'École anglaise surtout. Ainsi l'on a payé le 28 mai dernier, à la vente de M. Le Prince Reppine à l'Hôtel Drouot, 14,500 francs une épreuve à toutes marges et avant toutes

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

lettres du *Portrait de Miss Woodley* gravé par J. Walker d'après Romney. Celui de *Lady Hamilton* (1782), du même artiste, a été adjudgé 13,000 francs.

Parmi les gravures de l'École française, le prix le plus élevé a été atteint par un portrait (en couleurs) d'Édouard Dagoty par Carlo de Lasinio, payé 3,700 francs, et par celui de Marie-Antoinette, dû à Janinet, qui est monté à 3,400 francs.

L'ensemble de la collection, qui renfermait environ deux cents numéros, a produit 67,568 francs.

Bizarre rédaction.

On a pu lire la semaine dernière dans le *Journal officiel* : « Le ministre de l'agriculture a l'honneur de porter à la connaissance de MM. les sénateurs, députés, membres de la Cour de cassation, du Conseil d'Etat, de la Cour des comptes, qu'ils seront admis au concours central d'animaux reproducteurs des espèces chevaline et asine française de 1907, sur la justification de leur qualité. »

Chapitre des coquilles : « Le programme des fêtes se corse décemment chaque année davantage à tous les points de vue, dit un de nos confrères, et de façon à modifier de plus en plus le glorieux nom de la Reine des Plages. »

Mais ne raillons pas. Ne nous a-t-on pas fait dire, dernièrement, dans *l'Art moderne* : M^{me}. Richepanse et Eugène Blot, pour : Rue Richepanse, M. Eugène Blot, etc. ?

L'imprévu des coquilles est une source éternelle de joie.

La Chambre des communes vient de voter, à une forte majorité, une loi qui autorise les municipalités à interdire la publicité qui, dans la campagne anglaise, déshonore les sites pittoresques. C'est à la suite d'une énergique campagne entamée par un groupe d'artistes et d'esthètes que le bon goût a triomphé du mercantilisme. La loi sera sans aucun doute ratifiée par la Chambre des lords.

L'exemple serait bon à suivre en Belgique, où la réclame envahit également les régions qui devraient être respectées.

Un groupe de patriotes américains, au nombre desquels MM. Pierpont Morgan et William Vanderbilt, a constitué un capital de cinq millions en vue de fonder à Rome une académie des Beaux-Arts réservée aux citoyens américains. Le geste est beau et l'exemple digne d'être suivi.

D'autre part, on annonce que M^{me} Nordica, la célèbre cantatrice wagnérienne, projette de fonder, près de New-York, un Bayreuth américain. Elle a fait, au prix de 100,000 dollars, l'acquisition d'un emplacement destiné à la construction d'un opéra qui sera consacré, l'été, aux œuvres de Wagner.

M^{me} Nordica se propose aussi d'y établir un institut de musique où les Américains, aspirants à l'opéra, recevraient l'enseignement des meilleurs maîtres.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

ALFRED STEVENS

par

ET SON ŒUVRE

Camille Lemonnier.

Un volume de grand luxe, de format in-folio, contenant 42 planches hors texte, tirées en héliotypie sur presse à bras, d'après les chefs-d'œuvre d'Alfred Stevens actuellement exposés à Bruxelles.

Le texte de Camille Lemonnier est, en même temps qu'une étude approfondie de la personnalité et de l'art d'Alfred Stevens, une reconstitution brillante de la vie artistique et mondaine à Paris sous le second Empire. Ce texte est suivi des « Impressions sur la Peinture » d'Alfred Stevens lui-même.

L'ouvrage est tiré à 350 exemplaires numérotés, reliés en parchemin avec titre et ornementation dessinés par l'artiste Georges Lemmen.

Prix : 80 francs.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

ÉDITIONS SCHOTT FRÈRES, A BRUXELLES

- BLOCKX, Jan. — *Triptyque symphonique* pour orchestre. Partition et parties, chaque 10 francs net.
- BOSQUET, E. — *Ecole du Pianiste virtuose* 7 fr. 50 net.
- DUPUIS, Albert. — *Fantaisie rapsodique*, dédiée à Ysaye, pour violon et orchestre ou violon et piano 7 fr. 50.
- MOSZKOWSKI, M. — Deux morceaux pour piano :
1. *Caprice*; 2. *Agilità* (Études), chacune 2 fr. 50.
- THOMÉ, Francis. — Cinq morceaux pour piano.
1. *Gavotte madrigal*; 2. *Pendant la valse*;
3. *Duo d'amour* (Idylle); 4. *Menuet de la Reine*; 5. *Sarabande*.
Chacune 2 francs.
- WIENIAWSKI, Jos. — *Suite romantique*, pour orchestre.
La partition 10 francs.

Schott Frères, Editeurs, 56, Montagne de la Cour. Magasins de Pianos, 21, chaussée de Wavre (Ixelles).

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de L'ISLE ADAM, Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50. Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

La Presse Européenne

Coupures de journaux artistiques, commerciaux, politiques et financiers

Bruxelles, 54, rue de Longue-Vie.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Une Cour d'Amour à Marcinelle (JULES DESTREÉ). — Les Artistes belges au Salon de Paris (OCTAVE MAUS). — Paul Adam, idéologue (FRANCIS DE MIOMANDRE). — La Protection des œuvres d'art en Italie. — Beethoven et la France musicale (ALFRED MORTIER). — Publications artistiques : *L'Arte giapponese al Museo Chiassone di Genova* (O. M.). — Chronique judiciaire des Arts : *Monna Vanna*. — Concours du Conservatoire (suite). — Petite Chronique.

Une Cour d'Amour à Marcinelle

Le pays de Charleroi fut jusqu'ici peu propice aux tentatives esthétiques. Les primitifs paysages charmants — il en reste des coins délicieux, Landelies et Loverval, par exemple — ont été saccagés par l'industrie, et les nymphes des bois se sont enfuies devant les hurlements des sirènes d'usine. L'horizon tourmenté montre à présent des silhouettes hostiles et terribles et des hérissements de cheminées. Flamme la nuit, fumées le jour donnent à la contrée les aspects tumultueux et tragiques d'un champ de bataille.

Et c'est bien une bataille constante que la vie de ces populations amassées. Bataille contre la matière en révolte, contre le charbon, le fer, le feu; bataille des hommes entre eux dans l'âpre concurrence pour le pain quotidien. Les loisirs sont rares. Les temps sont refusés qu'on pourrait consacrer aux besognes désintéressées, à la lecture, à la rêverie. L'incessante action quotidienne absorbe toutes les énergies.

Il n'existe pas, chez nous, de bourgeoisie cultivée. On lit peu, on cause moins encore. Même parmi ceux que ne talonne point la nécessité, faire des affaires, gagner de l'argent, reste la préoccupation principale. Dans les capitales, et dans d'autres villes centres d'agglomérations moins considérables que la nôtre, il est partout un groupe qui a lu le dernier livre, vu la dernière exposition, entendu le dernier drame. Ici rien de pareil; il semble que toute sensibilité artistique soit émoussée et les gens graves disent dédaigneusement de quiconque ne leur paraît point sérieux : C'est un artiste.

Sauf de très rares exceptions, les dirigeants, hommes politiques et administrateurs communaux, reflètent exactement cet état d'âme, professent pour toute manifestation d'art la plus complète indifférence, et montrent parfois même une antipathie faite d'incompréhension et de sottise. Les partis politiques sont si tranchés qu'aucune vie intellectuelle et supérieure ne peut les réunir dans une admiration commune. C'est bien la province, dans ce qu'elle a de mesquin, d'étroit et d'étouffant.

Il s'explique ainsi que le magnifique et tendre rêveur, Octave Pirmez ait vécu dans sa solitude d'Acôz en dissi-

mulant à ses concitoyens, comme une infirmité honteuse, son talent mélancolique et subtil. Il s'explique encore que Maurice des Ombiaux, le fécond conteur à la verve inépuisable, et Louis De Lattre, le chantré exquis de l'Entre-Sambre et Meuse, aient délaissé la terre natale, qu'ils ont si profondément évoquée dans leurs livres, pour aller chercher à Bruxelles un milieu plus sympathique.

Et pourtant, malgré tout, sur ce sol ingrat ont poussé des fleurettes qui ne sont point sans parfum. Nous avons des écrivains patoisants d'une extraordinaire saveur : Bernus, Jacques Bertrand, Piérard, Rainchon, etc. Et parmi ceux qui écrivent en français, MM. Jules Sottiaux, Paulin Brogneaux, E. Deffernez, Ed. Bonehill ont publié des œuvres qui ne sont point sans mérite. Il ne leur a manqué, sans doute, qu'un peu d'encouragement pour produire davantage et mieux. Des musiciens ont surgi aux côtés des littérateurs : MM. Delune, Biarent, Paulin Marchend, Houdez, Wauthy, etc...

Grouper toutes ces bonnes volontés, les imposer à l'attention publique, leur rendre un hommage éclatant, à l'occasion d'une fête populaire, telle fut la raison de la Cour d'Amour. On sait, ainsi que l'expliqua excellemment M^{lle} Nelly Lecrenier, que c'est dans la même intention que Frédéric Mistral a ressuscité en Provence les Cours d'Amour du moyen âge. Les dissertations galantes de jadis ont été abandonnées, mais il est resté l'amour de la poésie et du terroir.

Il fallait toute l'intrépide audace d'un groupe de jeunes gens — *la Jeune Wallonie* dont M^{lle} Nelly Lecrenier est la directrice — pour entreprendre et réussir une pareille solennité, dans un pareil milieu.

Il y a vingt ans, on n'y eût pas même songé. Depuis, il est vrai, quelque chose semble changé. D'abord, il y a des jeunes : trois revues littéraires de combat : *La Jeune Wallonie*, *l'Envol*, *l'Annonciateur* paraissent mensuellement à Charleroi. Ensuite, l'effort continu des universités populaires existant un peu partout a fait l'éducation de la masse et créé un public susceptible de s'intéresser aux choses d'art. L'ambiance ennemie s'est ainsi modifiée et un élan vers la Beauté peut espérer aujourd'hui, au lieu des ricanements et du mépris d'autrefois, des adhésions et du respect.

Le succès fut complet et la journée admirable. Ce fut vraiment une fête d'art en même temps qu'une fête populaire. Le secret de ce triomphe, c'est que cette fête fut régionale. L'amour du sol natal fut le sentiment qui lui donna une unité et une ampleur inattendues.

On célébra la Wallonie, dans ses paysages, dans ses enfants, dans ses chansons populaires. Elle est assez belle pour qu'on l'aime ; elle a ses champs, ses bois et ses villages tout parés de grâces de nature, et l'industrie y ajoute des beautés farouches. Son peuple vaillant, ouvert, enthousiaste et tendre vaut qu'on le chante. Et

paysages et gens ont trouvé leurs poètes : des Chonq Clotiers aux Tours de St-Lambert, c'est une chaîne sonore et frémissante dont Charleroi est le centre. Notre ville paraît tout naturellement désignée pour unir le Borinage et la province liégeoise.

Liège est, et restera, la capitale de la Wallonie, assurément. Mais elle nous a longtemps, et avec quelque raison, considérés comme négligeables. *Wallonia*, l'excellente revue de M. Colson, est presque exclusivement liégeoise ; et, quant à la Wallonie de jadis, si elle fut d'une distinction rare, il faut convenir qu'elle justifia très peu son titre. Il est donc bon que le sentiment wallon soit fortifié, non seulement à Liège, mais dans toute la Wallonie, et la Cour d'Amour est venue attester un réveil qu'on pouvait déjà deviner dans les récentes fêtes des arbres d'Esneux, de Marcinelle et de Frameries.

Musiques de compositeurs wallons, proses et poésies d'auteurs wallons, interprétations par des artistes wallons, écoutées avec déférence, applaudies avec enthousiasme, vous avez su parler à la sensibilité d'une foule compacte où se mêlaient tous les rangs sociaux. Et pourtant ce furent encore les chansons populaires, reprises en chœur par toute l'assistance, qui révélèrent le mieux la communion générale. Quand on entendit ainsi la chanson de Jacques Bertrand : *Pays de Charleroi*, l'enflure des paroles ne paraissait plus ridicule et le chant de la foule montait avec la gravité et la plénitude d'un cantique !

Avant la fête, on s'était réuni en un repas cordial où furent servis le poisson à l'escavèche, les vitoulets, le lapin à prunes de la région, arrosés de bières du pays, d'eaux de Genvat et de Spontin, du petit vin de Huy et des grands vins de Bourgogne.

On sacra une reine de Wallonie, et M^{me} Jules Destrée fut élevée à cette dignité par la remise d'un sceptre d'orchidées. On voulut reconnaître ainsi non seulement ses dons personnels et son inlassable dévouement à toutes les œuvres artistiques de nos environs, mais encore les parents illustres dont elle peut s'enorgueillir : l'admirable Auguste Danse, créateur de l'École wallonne de gravure, son père, le très grand Constantin Meunier, sculpteur et peintre des plèbes de Wallonie, son oncle.

La fête devait avoir lieu en plein air, à la Ferme Fleurie, au haut du tienne Saint-Gilles, à Marcinelle. Et si elle avait pu se dérouler dans ce cadre adéquat, elle eût été bien plus pittoresque et plus éclatante. Mais le soleil tint sans doute à rappeler aux organisateurs que la Wallonie n'était point la Provence, et l'on dut fuir la pluie sous les plafonds communaux. La bonne humeur wallonne fut plus forte que la bouderie céleste, et la terre de la Grand'Place était à peine séchée que des crâmnions endiablés et des farandoles joyeuses s'y

déroulaient, au milieu du pétilllement des rires et des appels.

Il y eut une collation dans les locaux de l'U. P. — qu'elle eût été plus charmante sur l'herbe! — où couques de Dinant, pains d'épices de Verviers, macarons de Beaumont, tartes al'djotte de Nivelles, furent dûment appréciés. Mais la palme revint à la tarte des Ombiaux, faite d'après une recette de *Mihien d'Avène*. Des confrères bruxellois — et non des moindres — avaient bien voulu assister à la Cour d'Amour et leurs comptes rendus spirituels et bienveillants furent unanimes à louer le talent des artistes qui y collaborèrent et à en constater le succès, dont tout l'honneur doit être reporté sur M^{lle} Nelly Lecrenier, directrice de *la Jeune Wallonie*, et M. René Dethier, secrétaire de la rédaction.

JULES DESTREE.

Les Artistes Belges au Salon de Paris.

Quarante artistes belges — peintres et sculpteurs — ont pris part au Salon de la Société nationale des Beaux-Arts, qui vient de fermer ses portes. L'apport est considérable et, groupé, eût attesté, à défaut d'un exceptionnel génie, la bonne tenue et la moyenne honorable de notre école. Dispersées parmi les quelque deux mille trois cents envois français et étrangers, leurs œuvres — ou tout au moins celles d'entre elles que les chances du placement ont favorisées — n'en ont pas moins été remarquées et, en général, élogieusement appréciées, bien que les meilleurs d'entre nos artistes, les Van Rysselberghe, les Frédéric, les Heymans, les Mellery, les Baertsoen, les Laermans, les Delaunois, les Ensor, les Khnopff, les Lemmen, se fussent abstenus d'exposer.

La sculpture a offert cette année quelques morceaux de réel intérêt. On a beaucoup admiré le groupe *les Aveugles* de M. Guillaume Charlier, dont le cortège, bien qu'il rappelle celui des *Bourgeois de Calais*, produit une forte et émouvante impression. C'est l'une des plus nobles compositions du statuaire, et son succès a été considérable. La *Folle danse* de M. Lambeaux a les qualités de fougue, de mouvement (et aussi les incorrections de forme) habituelles à l'auteur du *Faune mordu*. MM. Grandmoulin (*Femme du peuple*), Kemmerich (*Communion*), H. Le Roy (*Études de Lancier et d'officier des Guides*) complétaient, avec un fort expressif buste d'enfant de la princesse Hélène de Caraman-Chimay et un masque en bronze de M^{lle} Yvonne Serruys, le contingent de la sculpture belge.

Parmi les peintres, on admira surtout MM. Emile Claus, dont le *Soleil levant* et le *Châtaignier* évoquent avec une poésie intense la sérénité de la vie agreste, Georges Buysse, qui célèbre avec émotion les calmes sites des Flandres, Auguste Oleffe, l'un des meilleurs peintres de la génération nouvelle, et feu Théodore Verstraete, dont huit toiles, empruntées en partie à la collection Van Cutsem, rappelaient la probe et laborieuse carrière.

M. Alfred Bastien exposa deux scènes de la vie africaine : *Le soir chez les danseuses Ouled-Naïl*, d'un format trop grand pour un sujet purement anecdotique, et une toile d'un agréable papillotage de couleurs : *Avant la fantasia* ; M. Wagemans, son *Por-*

trait du peintre Simonin et *En plein vent*, tous deux connus. M. Smeers, *La Mère et Fillette au bateau*, tableaux connus également ; M. Swyncop, sa *Fantaisie* au coloris délicat ; M. Thomas, un *Coin de music-hall* d'une plaisante harmonie de tons à la fois corsés et lumineux.

Le portrait était principalement représenté par MM. Lemmers, Richir, Leempoels, spécialistes du genre.

A citer encore une aimable composition de M. Jefferys, *Sous les arbres*, très habilement interprétée en ses oppositions de soleil et d'ombre, *l'Été* de M. Houyoux, récemment exposé au *Cercle artistique*, la *Porte close* de M. Gevers admirée à la *Libre Esthétique*, les *Meules* de M^{lle} Montigny, le *Village flamand au printemps* de M. Edmond Verstraeten dont les finesses de coloration et la fraîcheur, appréciées à Bruxelles, n'étaient guère sensibles à l'endroit où on l'avait malencontreusement relégué.

Un séjour de prix de Rome en Italie nous valut, de M. Walter Vaes, une série d'harmonieuses impressions vénitienes et cette jolie eau-forte *les Lampes d'argent*. Excellent envoi, complété par des *Impressions de vieille ville en Flandre* qui révèlent un peintre dont la sensibilité optique s'unit à un sentiment pénétrant, à une observation attendrie. Il y a beaucoup à espérer de cet esprit réfléchi qui ne s'arrête pas à la superficialité des aspects mais scrute la nature jusqu'en ses mystérieux ressorts émotifs.

M. Ferdinand Willaert, récemment élu sociétaire de la « Nationale », est l'un des peintres flamands les plus connus à Paris. Son envoi comprenait, cette année, *l'Alerte*, joyeuse baignade d'enfants interrompue, un *Vieux quai en Flandre*, de *Vieilles maisons à Gand*. On peut rapprocher de ces loyales peintures traditionnelles celles de MM. Beurden, Van Cauwelaert, Van Biesbroeck, qui perpétuent les recettes un peu démodées du réalisme descriptif cher aux peintres d'Anvers et de Gand.

A citer encore *la Nuée* de M. Ch. Houben, un *Nu* assez vulgaire et déplaisant de M. Haustraete, une marine de M. Jottrand, d'archaïques figures de M. Van Hove : *Un clerc*, *Un érudit*, — et, pour finir sur une vision plus personnelle et plus moderne, un dessin rehaussé (*Quai des pêcheurs à Ostende*) de M. Léon Bartholomé et deux bonnes estampes en couleurs de M. Victor Mignot.

OCTAVE MAUS

Paul Adam, idéologue.

M. Paul Adam est, je pense, le premier écrivain de langue française qui ait songé à tirer une émotion esthétique des éléments de la pensée et de leurs conflits. Parti du naturalisme dont son tempérament de fougueux lyrique ne pouvait accepter les restrictions et les formules, ayant toujours eu en horreur les attendrissements fades du sentimentalisme alors à la mode, il lui fallait trouver une méthode qui permit à ses aspirations intellectuelles de se réaliser dans une œuvre de valable littérature.

Ce n'est point qu'avant lui personne n'ait eu le pressentiment de ce qu'on pouvait obtenir d'élevé et de pathétique par l'adjonction de ces nouveaux éléments, mais ce fut toujours d'une manière indécente, fragmentaire, mélangée.

Lorsque, avec une belle modestie, M. Paul Adam prétendit avoir trouvé dans Flaubert les traces de cette préoccupation, et que, brillamment, il développa le paradoxe, ce fut tout de même excès de modestie et paradoxe. Jamais Flaubert n'eut le dessein aussi

arrêté d'inscrire un dogme dans un symbole. Qu'il l'ait fait, au bout du compte, c'est incontestable, mais l'inconscient, dans cette affaire, avait tout mené. Et il demeure toujours aussi vrai que M. Paul Adam est le premier écrivain français qui ait décidé, *a priori*, de composer des livres où l'émotion de pensée serait maîtresse.

Rien de moins semblable en effet à une vague aspiration. Dès les premiers jours de labeur, l'œuvre à accomplir apparaît à l'artisan telle à peu près qu'il la veut : si précise qu'elle ne dépassera pas les dimensions d'une vie humaine et ne sera point, par conséquent, pareille aux tristes banqueroutes de certains rêveurs de la Philosophie, mais en même temps assez élastique pour qu'on y introduise, sans déchirement, les éléments de l'expérience future. C'est l'histoire qui tentera le prochain chroniqueur du *Soleil de juillet*, mais une histoire sans anecdotes bêtes et sans détails de naïve érudition, une histoire où serait visible le rôle des grandes idées directrices de l'Humanité, une histoire psychologique et sociale plutôt qu'un récit de guerres et de traités, et en même temps, par une conséquence féconde et passionnante, une histoire qui admettrait la relation des événements contemporains ou même futurs au même titre que celui des événements passés, puisque tous, pareils au regard du philosophe, sont aussi riches en enseignements de mœurs et en significations idéologiques.

Et c'est ainsi que prit naissance ce projet grandiose de narrer *l'histoire d'un idéal à travers les siècles*, sous ce titre noble et pathétique : *le Temps et la Vie*. A mon avis même, les romans qui prennent place dans la catégorie de *l'Époque* sont pour la plupart dignes de rentrer dans la première et du reste *l'Époque* peut être considérée comme une suite de *le Temps et la Vie*. Mais cette distinction importe peu.

Cet idéal, c'est la victoire de l'Idée sur la Force, et comme il est, par essence, irréalisable, tout l'intérêt portera sur la lutte et non pas sur le triomphe. Que serait d'ailleurs le triomphe de l'Idée? On ne peut même pas l'imaginer. Mais on imagine très bien ses vicissitudes et ses combats, ses combinaisons et ses compromis avec la Force. Un pathétique nouveau sortira de ce nouveau conflit, et la littérature se sera enrichie d'une acquisition de plus.

Cela commence à Byzance pour finir à une époque indéterminée, pas encore accomplie, dont le personnage de Clarisse représente pour ainsi dire la curieuse beauté.

La chronologie de ces bizarres annales a souvent été intervertie par les hasards de la production, mais toujours rétablie par la volonté de l'auteur, en toutes ses listes liminaires. Mais l'idée maîtresse demeure : discutable historiquement sans doute, parce que rien n'est moins probable que la conscience d'un rôle intellectuel valable dans le cerveau des hommes d'action même intelligents (rien n'est même plus probablement opposé à la réalité), mais inattaquable esthétiquement, parce que, même si les grands hommes n'eurent pas conscience de leur époque, il n'en est pas moins vrai qu'ils la représentent, même s'ils en subissent les grands courants magnétiques. C'est un artifice très légitime que de faire d'Omer Hélicourt une sorte de héros du libéralisme, alors qu'il ne fut vraisemblablement qu'un plat bourgeois ignorant de ce qui se passait réellement autour de lui.

Mais je préfère encore une œuvre où cet artifice lui-même ne soit pas nécessaire. Et c'est pourquoi les livres byzantins de M. Paul Adam m'enchantent et me satisfont pleinement.

Mais aussi quelle époque merveilleuse! Quel incomparable pays! Et comme on comprend que l'imagination cultivée et somp-

teuse de l'écrivain se sente à son aise ici! Byzance est le seul endroit du monde où le culte des idées prit toujours le pas sur toutes les autres préoccupations de la politique et de la guerre. C'est un phénomène extraordinaire et, par une fortune non moins extraordinaire, il dura longtemps, si longtemps qu'on ne comprend presque plus comment cela fut possible.

Déjà M. Paul Adam avait traité ce sujet passionnant avec *Princesses Byzantines*, avec *Basile et Sophia*, mais jamais il n'avait abordé ainsi au cœur même de la question. Avec *Irène et les Eunuques* (1) nous touchons le secret de cette mystérieuse puissance, de cette inconcevable durée.

Vous verrez, en lisant *Irène et les Eunuques*, comment cette ville, calomniée, persistait à vivre. On eût dit que perdue en ses rêveries sur le divin, et entendant bien ne pas être dérangée par les stupides Barbares, elle leur jette ce qu'elle trouve, une province ou un tribut pour avoir la paix. Mais il apparaît bien que ce qui la frappe le plus chez ces mêmes Barbares, ce n'est pas leur caractère d'envahisseurs ni leur brutalité, c'est qu'ils sont importuns, c'est qu'ils veulent déranger sa méditation.

Vous y verrez ce qui ne s'est jamais présenté à aucun moment de l'histoire : des hommes profitant de ce que les choses de l'amour leur sont devenues étrangères pour se livrer exclusivement aux joies abstraites de la domination, aux combinaisons les plus raffinées de la politique; vous y verrez une impératrice puissante et belle lutter toute sa vie (au lieu qu'une bourgeoise le fait pour obtenir un héritage mesquin), avec une ténacité qui ne s'effraie pas des attermoissements, pour obtenir que Byzance ait la suprématie sur l'Empire d'Occident qui se forme. Vous y lirez quelques-unes des scènes les plus belles du roman contemporain (notamment celle où Irène persuade à sa belle-fille qu'elle doit, par respect pour les intérêts supérieurs des hautes idées que représente et soutient l'Empire, abandonner ses droits de reine-épouse, son amour, sa vie propre; et surtout l'admirable scène finale : l'écrasement de l'Impératrice et de ses familiers, exilés à Mitylène, lorsqu'après l'ironique visite de son lâche et imbécile successeur, elle échange avec Jean Bythomètres, son ancien maître et son conseiller, des paroles de regret et un si lamentable, si noble aveu d'amour!)

Vous verrez combien M. Paul Adam sait s'introduire dans les âmes des peuples disparus, comme il remue les foules et présente les personnages. Un indéniable génie habite ce cerveau puissant.

Irène et les Eunuques est un des chefs-d'œuvre de M. Paul Adam, et certainement le livre qui puisse présenter la plus forte évocation de cette cité étrange et hautaine dont une de ses courtisanes, Sophia, dit à quelques importuns :

Byzance ne vous juge pas assez nobles pour combattre contre vous, Barbares; vous êtes des hommes vils et pauvres. Vous mendiez à sa porte, en criant comme des chiens stupides, en grattant le seuil avec les griffes de vos glaives... Byzance se détourne pour vous jeter un os; et puis elle se reprend à penser.

FRANCIS DE MIOMANDRE

(1) PAUL ADAM, *Irène et les Eunuques*, roman. — Paris, Ollendorff.

La Protection des œuvres d'art en Italie.

M. Rava, ministre de l'Instruction publique, d'accord avec M. Majorana, ministre du Trésor, vient de déposer à la Chambre italienne un projet de loi pour la protection des antiquités et des œuvres d'art.

La loi nouvelle proclame la supériorité — en manière de propriété artistique — du droit de l'État sur celui des particuliers.

Déjà l'édit du cardinal Pacca, du 7 avril 1820, interdisait non seulement de transporter les objets d'art des provinces pontificales à l'étranger, mais encore de Rome dans les provinces elles-mêmes sans en avoir obtenu préalablement l'autorisation.

Le nouveau projet de loi s'applique à toutes les choses meubles et immeubles qui présentent un intérêt historique, archéologique ou artistique, à l'exclusion des édifices et objets d'art dont l'exécution ne remonte pas à plus de cinquante ans; toutes ces choses sont inaliénables quand elles appartiennent à l'État, aux communes, aux provinces, aux fabriques, aux confréries, aux associations ecclésiastiques; mais la vente ou l'échange entre ces diverses personnalités légales en est autorisée sous la surveillance de l'État.

Les syndics, les présidents des députations provinciales, les présidents des conseils de fabrique, les curés et recteurs des paroisses et les administrateurs des associations possédant des œuvres d'art devront en remettre la liste détaillée au ministère de l'Instruction publique. De la sorte sera dressé un catalogue général des richesses artistiques de la nation.

La mutation de propriété des antiquités et œuvres d'art ne pourra être faite sans un avertissement préalable donné au ministère de l'Instruction publique. Le gouvernement aura un droit de préemption sur ces objets.

Beethoven et la France musicale (1).

Ainsi, Beethoven aura son monument.

Il semble naturel que ce magnifique génie, assurément le plus grand musicien des siècles, soit enfin honoré chez nous par une effigie visible et durable. Et pourtant cet hommage, aussi juste qu'il soit, est tout à fait significatif: il est le signe de l'avènement de la musique en France, il en est la consécration.

Il faut avoir, comme ceux de ma génération, assisté au développement progressif du goût musical à Paris et en province depuis un quart de siècle, pour se rendre compte du chemin parcouru. Jadis la vraie musique, ce qu'on appelle la musique savante, était l'apanage d'une élite restreinte. Sans doute Beethoven et Mendelssohn, à cause de leurs pages de piano, étaient assez répandus. Mais on connaissait mal Sébastien Bach, à peine Schumann, point du tout César Franck ni Brahms. Pour entendre Wagner, il fallait faire le voyage à Bayreuth. Les concerts particuliers étaient peu fréquents, les virtuoses clairsemés, les auditions orchestrales presque exceptionnelles.

Aujourd'hui, il se donne à Paris quatre ou cinq récitals par

(1) On lira avec intérêt l'article « récapitulatif » publié dans le *Gil Blas* par M. ALFRED MORTIER sur la France musicale d'hier et d'aujourd'hui.

jour, ce qui laisse supposer plus de mille virtuoses qui ont tous un talent, et souvent un très beau talent. En dehors du Conservatoire, de Colonne, de Lamoureux-Chevillard, il existe plusieurs orchestres symphoniques, sans compter les petits orchestres classiques, les groupes de musique de chambre, etc... Ajoutez-y les auditions spéciales telles que les concerts russes organisés tout récemment à l'Opéra. En province, il en va de même: point de ville de quelque importance qui n'ait sa société symphonique où l'on interprète les grands classiques et les plus récents modernes; Lyon, Marseille, Bordeaux, Angers, Nancy, Vichy, possèdent des phalanges instrumentales de premier ordre; l'on y fait venir à grands frais les meilleurs virtuoses; l'on s'y tient au courant des plus nouvelles manifestations.

Bref, c'est un envahissement, une fièvre, une passion sans cesse grandissante pour la musique. L'art sonore a définitivement conquis notre pays, où naguère on lui faisait assez froide mine.

Il y a là un fait extrêmement caractéristique, une modification des goûts de la race, jadis nettement rationalistes et plus passionnée des plaisirs de l'esprit que des voluptés mystiques et nerveuses que développe l'enivrement musical.

Comme tout réagit sur tout, cet universel essor n'a pas manqué d'influer sur notre production littéraire. Naguère les écrivains se désintéressaient de la musique: Théophile Gautier l'appelait le plus coûteux des bruits; Vigny, Musset, Stendhal, Balzac n'étaient sensibles qu'à la musique italienne joliment chantante, aisée à comprendre. L'introduction du wagnérisme en France a changé tout cela. Nos plumitifs sont pour la plupart assidus aux concerts; la musique joue un rôle important dans nombre de romans et de poèmes. La réaction idéaliste et symboliste fut consécutive à cet état d'esprit. Beaucoup d'écrivains modernes préférèrent l'audition d'une symphonie au plus beau livre du monde.

En ce qui concerne nos compositeurs, l'évolution est plus significative encore. Il est bien loin le temps où Wagner pouvait croire et dire que les Français n'étaient nés que pour l'opérette et la musique légère. Si l'on eut quelque peine à nous reconnaître la « Tête épique », on en aurait moins à nous accorder la tête symphonique. Pendant cent ans, l'Allemagne détiint le sceptre musical: à la domination Beethovenienne avait succédé la tyrannie Wagnérienne, qui semblait pour longtemps assurer la suprématie germanique. Et voici que l'École allemande, malgré Strauss, malgré Humperdinck, perd du terrain et que nous assistons à une saisissante éclosion de vrais musiciens depuis Chabrier, d'Indy, Gabriel Fauré, Bruneau, jusqu'à Debussy, Charpentier, Dukas, G. Hue, etc...

Pour qui songe à l'instant non fort éloigné de nous où Auber, contemporain de Richard Wagner, représentait l'École française, il y a lieu d'être ébahi. Et lorsqu'on considère que *Haydée* fut représentée à peu près à l'époque où Wagner écrivait les premières scènes de *Tristan et Yseult*, on ne peut s'empêcher d'admirer sans fausse modestie la merveilleuse souplesse du génie français, sa perfectibilité et ses dons incroyables.

Toutefois, ce qui est plus surprenant encore, c'est la souplesse du public contemporain. Même aux ères d'incompréhension, nous eûmes toujours des producteurs isolés, Berlioz, par exemple, qui témoignèrent de l'aptitude de la race. Mais il leur manquait des auditeurs. Quand Berlioz fit exécuter des fragments de sa *Damnation de Faust* aux concerts du Conservatoire, l'on protesta et un grand nombre d'amateurs déclarèrent que si l'on devait réentendre cet ouvrage, la salle du Conservatoire retentirait d'un vieil

instrument délaissé dont on s'était si bien servi l'année d'auparavant, à la première de *Tannhäuser*. C'est du sifflet qu'ils voulaient parler.

Que les temps sont changés! De nos jours je suis presque tenté de dire que le public français est devenu trop souple; son éducation a été si bien faite et parfaite par les flots de musique dont on l'inonde qu'il en est arrivé à se blaser sur la beauté classique. On statue Beethoven, mais la jeune génération le trouve un peu vieux jeu. Le public, c'est le cas d'employer cette formule, va plus vite que les violons, dans sa rage de nouveauté. A l'ancienne inertie incompréhensive a succédé un vice bien moderne, c'est l'état d'esprit qui consiste à ne priser que l'artiste du lendemain.

Pour ce genre d'auditeurs, et c'est la majorité, le compositeur qui est à l'heure retarde déjà. Or, il y a là un déséquilibre bien fait pour troubler la conscience de l'artiste; le créateur, répudiant la tradition, craint toujours de ne pas innover suffisamment et cherche à forcer l'attention par des hardiesses voulues et souvent excessives.

Reconnaissons pourtant qu'à tout prendre ces dispositions du public sont plus favorables que contraires à l'évolution de la musique, qui est, à n'en pas douter, un art à transformation rapide, un art très particulier dont la destinée fut certainement fort différente de celle des autres arts. On n'a pas assez insisté sur ce point : telle que notre entendement peut la concevoir et l'admettre aujourd'hui, elle n'a pas deux siècles d'existence. Qu'est-ce que deux cents ans dans l'évolution d'une partie de notre mentalité, alors que nous voyons des chefs-d'œuvre de l'esprit humain, tels que *Illiade*, dater de trois mille ans! Tard venue, la musique a dû faire et a fait des bonds prodigieux pour atteindre dans notre intellect affiné la place qu'y occupaient la poésie et la peinture. Et c'est pourquoi nos oreilles exigent d'elle une complexité toujours croissante et sans cesse renouvelée.

Et voici même sonnée l'heure où la dernière venue des neuf sœurs semble vouloir usurper une domination exclusive au détriment des autres. J'y songeais l'autre jour non sans mélancolie en voyant une élite se ruer avec exaltation aux représentations de *Salomé*; et je me disais que, fût-il du plus admirable des peintres, un tableau ne susciterait jamais une telle affluence, et qu'une tragédie, même écrite par un nouveau Sophocle, n'attirerait point, hélas! quinze mille personnes au Châtelet. C'est cette tyrannie que, sans le savoir, Paris a consacrée en commémorant le génie de la musique des temps modernes, Beethoven.

Et, en écoutant l'autre soir à l'Opéra cette magnifique simplicité, la noblesse et la clarté du style beethovenien, la richesse des thèmes et leur solidité, en contemplant l'ordonnance sublime de cette Neuvième symphonie, dont l'harmonieuse et sereine architecture est pareille à un temple grec portant à son fronton l'humanité sculptée dans un geste ivre de joie et de liberté, je me remémorais cette page d'un critique contemporain de Beethoven :

« Il est incontestable que M. Beethoven suit une route qu'il s'est frayée lui-même; mais quel chemin rempli de ronces et d'épines! De la science! Encore de la science! Toujours de la science! Et pas l'ombre de naturel ou de mélodie. C'est un effort perpétuel auquel on ne peut s'intéresser, une recherche incessante de modulations bizarres, une aversion systématique pour les transitions naturelles, et un si formidable entassement de difficultés qu'il faut bon gré mal gré perdre patience et renoncer à la lutte. »

Et je songeais que la sacro-sainte Critique avait employé les

même mots pour Schumann, les mêmes pour Berlioz, pour Wagner, voire pour Debussy, qu'elle emploierait encore les mêmes demain, et que — si les génies changent, si le public même change, ainsi que j'ai tenté de le démontrer — la Critique, elle, ne change jamais.

ALFRED MORTIER

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

L'Arte giapponese al Museo Chiossone di Genova, par VITTORIO PICA (1).

M. Édouard Chiossone a légué à la ville de Gênes les collections d'art extrême-oriental qu'il forma au cours d'un séjour de vingt-cinq années au Japon, où il remplit les fonctions de directeur des ateliers du papier-monnaie et des timbres-poste. Ce sont ces trésors, magnifiquement installés dans un musée inauguré en octobre 1905, que nous ouvre, dans son dernier ouvrage, M. Victor Pica, l'érudite critique italien. Après avoir rendu un juste tribut de reconnaissance au généreux donateur, l'auteur passe en revue toutes les richesses accumulées : peintures et estampes, sculptures, ciselures, laques, ivoires, céramiques, etc. D'admirables kakemonos d'Hokusai, d'Hiroshigé, de Kiosai, de Ganku; des armures, des gardes de sabre, des brûle-parfums, des masques, des netzkés, des inros, de belles estampes d'Outamaro, de Toyokuni, de Kuniyoshi, la *Mangua* d'Hokusai et ses *Vues du Fusiyama*, des instruments de musique, des étoffes de tenture et de vêtement, tout ce que la fantaisie nipponne a produit de plus raffiné et de plus exquis défile sous nos yeux charmés.

C'est un document précieux pour les artistes, qui réunit dans un cadre restreint l'essentiel d'un art qui eut sur le nôtre une si profonde influence.

O. M.

Chronique judiciaire des Arts.

Monna Vanna.

Nous avons publié naguère la protestation que nous adressa M. Maurice Maeterlinck au sujet de l'abus commis par un compositeur hongrois, M. Emile Abranyi, qui mit en musique, sans avoir obtenu ni même sollicité l'autorisation de l'auteur, un livret d'opéra tiré de *Monna Vanna*.

M. Maeterlinck vient de faire assigner en dommages-intérêts M. Abranyi et les directeurs de l'Opéra de Pesth, MM. R. Nader et E. Meszeros.

C'est, on le sait, M. Henri Février que M. Maeterlinck a seul autorisé à écrire la partition musicale de *Monna Vanna*. L'œuvre est terminée et a été présentée dernièrement par l'auteur aux directeurs de la Monnaie.

Concours du Conservatoire⁽²⁾

Violon. — 1^{er} prix avec la plus grande distinction : M^{lles} d'Ambrosio, Barjensky, Schreyer.

1^{er} prix : MM. Heyendaël, Derudder, Stad, Blumberg, Coccozza, Leleu, Ruhlmann.

Rappel avec distinction du 2^e prix : M. Guller.

2^e prix avec distinction : M^{lle} Tydeman, MM. Lowman, Saeys, L'Écrivain.

2^e prix : MM. Boulanger, Dubois, Nau.

Accessit : M^{lle} Govaert, M. Roux.

(1) Ouvrage illustré de 332 reproductions. — Bergame, Institut d'arts graphiques.

(2) Suite. Voir nos deux derniers numéros.

PETITE CHRONIQUE

Aux termes de l'arrêté royal du 5 mars 1849 et de la disposition ministérielle du 2 mars 1878, le trente-sixième concours de composition musicale, dit Concours de Rome, s'ouvrira à Bruxelles dans les premiers jours du mois d'août.

Les aspirants doivent se faire inscrire au ministère des Sciences et des Arts avant le 16 juillet. Ceux qui n'habitent pas Bruxelles peuvent envoyer par écrit leur demande d'inscription. A cet effet, ils déposeront, avant le 10 juillet, leur lettre, avec les pièces à l'appui, entre les mains de l'administration communale de leur localité, qui la transmettra immédiatement au ministère.

Les aspirants sont tenus de justifier de leur qualité de Belge et de prouver qu'ils n'auront pas atteint l'âge de 31 ans le 31 décembre prochain.

Au nombre des fêtes qui seront offertes par le *Cercle dramatique de Schuerbeek* aux membres du Congrès qu'il organise pour les 7, 8 et 9 septembre, figure une représentation au Théâtre lyrique. Le Comité a fait choix pour cette représentation du nouveau drame de M. Iwan Gilkin, *Étudiants russes*, et d'une comédie de M. E. Mournès, *les Vieux poulets*. Rappelons que les adhésions au Congrès doivent être adressées avant le 1^{er} août à M. G. Richez, secrétaire général, rue Royale-Sainte-Marie, 37, et les rapports à M. E. Mournès, rapporteur général, rue de l'Intendant, 117.

M. Edouard Braby, chef d'orchestre des concerts d'Angers et des Nouveaux Concerts de Gand, dirigera, à Liège, l'hiver prochain, quatre grands concerts symphoniques.

Coquilles :

Un de nos confrères parisiens, parlant de la distribution d'*Ariane* au théâtre de la Monnaie, dit : « Le rôle de Thésée sera interprété par le ténor Verdier et celui d'*Hidraot* par l'excellent baryton Layolle. »

S'agirait-il d'une troisième *Ariane*, — *Ariane et Armide*?

Au cours des représentations qui auront lieu au théâtre du Prince Régent, à Munich, du 1^{er} août au 14 septembre, M. Félix Mottl dirigera *Tristan et Isolde* et les première et troisième séries des *Nibelungen*; M. Fischer, *les Maîtres Chanteurs* et la seconde série des *Nibelungen*; M. F. Schalk, de Vienne, *Tannhäuser*.

De Paris :

L'une des principales œuvres que jouera le théâtre Antoine au cours de la saison prochaine est une pièce allemande en trois actes, *Guerre*, de M. Robert Remert, adaptée par MM. Auguste Germain et Trebor. Cet ouvrage, appelé à un très grand retentissement, comporte une mise en scène des plus curieuses et des plus difficiles.

M. Gémier a reçu également, pour l'un de ses premiers spectacles d'avant-garde, une pièce tirée par M. Claude Anet de sa nouvelle *Mademoiselle Bourrand*. C'est une étude, âpre et violente, des mœurs de province.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

M. Richard Strauss vient, par décret en date du 28 juin, d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur.

La Ville de Paris a acquis au Salon des Humoristes un tableau de M. Mesplès et un dessin de M. Sem.

Le Grand-Prix de Rome pour la musique vient d'être décerné à M. Le Boucher, élève de MM. G. Fauré et Widor. Le lauréat est né à Isigny (Calvados) en 1882. Le second Grand-Prix a été attribué à M. Mazellier, élève de M. Ch. Lenepveu.

Les autres concurrents étaient MM. Delmas, André Gailhard, Gaubert et M^{lle} Boulanger.

M. Armand Parent se propose de donner l'hiver prochain, avec son quatuor, dans la salle de concerts de la *Scola cantorum*, trente séances consacrées aux œuvres de César Franck, Schumann, Brahms, ainsi qu'à la musique de chambre française contemporaine. Cette dernière formera huit programmes.

Ces auditions auront lieu tous les mardis à partir de novembre.

La Société des Poètes français organise aujourd'hui à Chevreuse une manifestation en l'honneur de La Fontaine, dont l'éloge sera prononcé par M. Edmond Haraucourt, président de la société. L'assemblée se rendra ensuite à Port-Royal, où M. Lucien Paté, vice-président, commémorera le séjour qu'y fit Jean Racine.

Les élections qui devaient avoir lieu à l'Académie française pour désigner les titulaires des fauteuils d'André Theuriet et de Berthelot sont ajournées à la fin de l'année.

A propos de l'Académie, s'il faut louer les philanthropes qui chargent celle-ci de distribuer aux artistes les arrérages de sommes qu'ils lèguent à cet effet, il est permis de s'étonner des conditions baroques qu'imposent certaines de ces dispositions. Rien de plus naturel que de limiter l'âge des concurrents. Pour obtenir le prix Brizard, par exemple, qui est de 3,000 francs, il faut avoir moins de vingt-huit ans. Le prix Henri Lehmann, d'une valeur égale, échappe aux peintres qui ont dépassé la vingt-cinquième année. Mais que dire des donateurs qui limitent l'âge des modèles choisis par l'artiste? Les deux mille francs du prix Eugène Piot ne peuvent être attribués — ainsi l'exige l'acte constitutif — qu'à l'auteur d'une peinture représentant un enfant nu de huit à quinze mois! Cette année, c'est M. Guédy qui l'a obtenu. S'il est consciencieux, le jury doit se trouver parfois embarrassé.

L'Université d'Oxford a conféré le grade de docteur en droit « honoris causa » à MM. Rodin, Saint-Saëns, Mark Twain, le général Booth, Rudyard Kipling et H. Campbell-Bannerman. La cérémonie d'investiture a eu lieu la semaine dernière, avec la solennité traditionnelle et les allocutions d'usage.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

ALFRED STEVENS

par

ET SON ŒUVRE

Camille Lemonnier.

Un volume de grand luxe, de format in-folio, contenant 42 planches hors texte, tirées en héliotypie sur presse à bras, d'après les chefs-d'œuvre d'Alfred Stevens actuellement exposés à Bruxelles.

Le texte de Camille Lemonnier est, en même temps qu'une étude approfondie de la personnalité et de l'art d'Alfred Stevens, une reconstitution brillante de la vie artistique et mondaine à Paris sous le second Empire. Ce texte est suivi des « Impressions sur la Peinture » d'Alfred Stevens lui-même.

L'ouvrage est tiré à 350 exemplaires numérotés, reliés en parchemin avec titre et ornementation dessinés par l'artiste Georges Lemmen.

Prix : 80 francs.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an.	fr. 12,00	Un an.	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n ^o	0,25	Le n ^o	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

ÉDITIONS SCHOTT FRÈRES, A BRUXELLES

- BLOCKX, Jan. — *Triptyque symphonique* pour orchestre.
Partition et parties, chaque 10 francs net.
- BOSQUET, E. — *Ecole du Pianiste virtuose* 7 fr. 50 net.
- DUPUIS, Albert. — *Fantaisie rhapsodique*, dédiée à Ysaye,
pour violon et orchestre ou violon et piano 7 fr. 50.
- MOSZKOWSKI, M. — Deux morceaux pour piano :
1. *Caprice*; 2. *l'Agilità* (Etudes), chacune 2 fr. 50.
- THOMÉ, Francis. — Cinq morceaux pour piano.
1. *Gavotte madrigal*; 2. *Pendant la valse*;
3. *Duo d'amour* (Idylle); 4. *Menuet de la Reine*; 5. *Sarabande*.
Chacune 2 francs.
- WIENIAWSKI, Jos. — *Suite romantique*, pour orchestre.
La partition 10 francs.

Schott Frères, Editeurs, 56, Montagne de la Cour.
Magasins de Pianos, 21, chaussée de Wavre (Ixelles).

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année
six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture,
Sculpture, Philosophie, Histoire,
Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50.
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

La Presse Européenne

Coupures de journaux artistiques, commerciaux,
politiques et financiers

Bruxelles, 54, rue de Longue-Vie.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Un Philosophe de la Frivolité (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Charles de Spoelberch de Lovenjoul (OCTAVE MAUS). — Exposition des Beaux-Arts de Venise. — Profils perdus : *Vincent d'Indy* (G. JEAN-AUBRY). — Concours du Conservatoire. — Correspondance (O. COLSON). — Concours d'Ex-libris. — Chronique judiciaire des Arts. — Petite Chronique.

Un Philosophe de la Frivolité.

Il y a deux sortes de moralistes : ceux qui parlent en général et ceux qui ne songent qu'à des cas particuliers, ceux qui s'occupent du cœur humain et ceux qui ne s'intéressent qu'aux actions dont ce cœur est la cause, les écrivains de maximes et les observateurs de mœurs. Autrefois, c'était l'époque des premiers : de Théophraste à Joubert. Aujourd'hui, c'est le règne des seconds, et tous les romanciers dignes de ce nom sont un peu moralistes.

L'étude du cœur humain, comme on l'entendait jadis,

n'a plus guère de fidèles. D'ailleurs, elle a eu des maîtres incomparables et il semble bien que ceux-ci aient épuisé le sujet : le XVII^e et le XVIII^e siècle en virent éclore une telle abondance et d'une telle qualité qu'on n'a plus envie de rien dire après eux. Nous appelons moralistes, de nos jours, les critiques et les observateurs des mœurs, c'est-à-dire des habitudes sociales, ou, plus exactement, des combinaisons de ces habitudes avec nos tendances, nos goûts, nos passions et nos désirs. C'est tant mieux pour l'art si c'est tant pis pour la philosophie, et il faudrait être bien grincheux pour s'en plaindre.

M. Pierre Valdagne est un des meilleurs parmi ces moralistes modernes. J'ai peur de démolir beaucoup de classifications toutes faites en avouant ce qui va suivre, mais je dirai cependant que, pour mon goût personnel, je le trouve le meilleur de tous ces écrivains, — le plus parfait, le plus subtil et le plus savant.

Il ne suffit pas, en effet, pour un bon moraliste, de connaître les lois psychologiques qui régissent notre conduite générale. Il vaut même mieux ne s'en souvenir que rarement, avec discrétion, ainsi que quelqu'un qui n'a pas besoin de montrer sa force, et comme par manière de conclusion négligente et souriante après le récit d'événements vus et sentis. Ce qui importe, c'est d'être assez familier avec le milieu social que l'on se propose de décrire pour ne jamais être gêné lorsqu'on y fait une allusion ; c'est de savoir très rapidement situer un personnage dans son atmosphère, le différencier d'avec ses proches, en faire sentir plus que les qualités profondes (qui lui sont trop facilement communes avec celles de tous les hommes), les modifications plus déli-

cates, temporaires, fragiles et cependant, pour cela même, plus caractéristiques, plus réelles.

Eh bien! je prétends que ce don est dénié à la plupart des romanciers, même les illustres. Ils ont ce qui s'acquiert par la patience : l'observation générale, sommaire, j'oserai dire internationale des caractères et des passions et les combinaisons plus ou moins artificielles qu'on leur fait subir en les faisant jouer entre eux, la composition, le pathétique même; mais il leur manque à presque tous cette faculté si précieuse qui donne à la moindre scène de Gyp ou de Marni, par exemple, son accent et sa séduction.

M. Pierre Valdagne la possède au plus haut degré, il sait ce que tout coûte, ce que tout vaut, ce que ça pèse, une conscience d'homme politique, un pantalon de dentelles, une tête de femme du monde. Il le sent plus qu'il ne le sait, il le devinerait s'il l'ignorait. Les mille nuances, insaisissables et fugitives, qui caractérisent un individu : sa richesse, son rang, ses goûts, ses passions, c'est un jeu pour lui de les saisir et de les rendre. Il connaît Paris comme s'il avait passé trois ans dans chaque rue et les mondes superposés et mélangés qu'il contient comme s'il avait vécu vingt ans, exclusivement, dans chacun.

Avec ses grandes douleurs, Henri Heine faisait de petites chansons. Avec cette grande science (que d'ailleurs beaucoup de Parisiens possèdent aussi mais qu'ils dispersent en conversations) M. Valdagne, le plus Parisien des Parisiens, fait des petites histoires où s'agitent de petits bonshommes. Mais quelles délicieuses miniatures de nous-mêmes et dans quels charmants récits! Ainsi les estampes de Debucoart représentaient des foules élégantes, dont l'ensemble était chatoyant et frivole, mais dont chaque personnage était aussi vivant, dans ses spirituels accoutrements, qu'un héros de *grande machine*, et même bien plus.

Frivole! Et puis après? M. Pierre Valdagne supporte vaillamment ce reproche, n'ignorant pas ce que la frivolité comporte de sérieux, au fond. C'est un sage du XVIII^e siècle, philosophe comme on savait l'être à cette époque (un peu avant qu'on s'en vantât officiellement), vivant et comprenant la vie avec sérénité, et jamais dupe des apparences. Les hommes représentatifs de cet âge décrié avaient une mentalité aussi élégante que leurs meubles : légère et logique à la fois. Ils considéraient les choses avec ironie, ce qui est la façon la plus haute et la plus belle de les regarder du point de vue de la connaissance. Ils négligèrent les choses de la nature pour tendre tout leur esprit vers celles de la vie sociale, et plus particulièrement de la vie riche et oisive, parce que la richesse et le loisir permettent à la vie sociale de se révéler et de s'épanouir sans entraves, en toute liberté; et ils se gardèrent bien de permettre au sentiment d'introduire son désordre et ses cris dans ces

conversations distinguées. Cette prudente méfiance n'était pas de leur part une preuve de sécheresse; ils pouvaient souffrir, et la vie de quelques-uns d'entre eux l'établit assez clairement. Mais surtout ils savaient souffrir. Bien avant que Nietzsche ait songé à en formuler, lyriquement, la loi, leur éducation première leur avait appris à se surmonter. Ils envisageaient les événements comme une succession de tableaux à contempler et non pas de chocs à subir, aussi bien ceux qui leur arrivaient que ceux qui affectaient les autres.

Méthode supérieure! Attitude dont on ne pouvait que déchoir! Ce fut, par excellence, le triomphe de l'esprit français. Sans forfanterie nous pouvons dire que notre civilisation atteignit là son apogée, et réalisa quelques types humains d'un modèle unique, d'une indépassable perfection. Notre race fut alors, quelque cent ans, la plus raffinée et la plus noble des races.

M. Pierre Valdagne a gardé tout ce qu'on pouvait garder au dix-neuvième siècle de cet esprit ancien; mais cela, le public ne peut pas le voir. Il demande qu'on l'amuse, simplement, et ne s'inquiète pas de la manière dont on le fait.

Qu'on ne croie pas cependant que M. Pierre Valdagne soit un conteur libertin. A la vérité, il est bien autre chose.

Songez en effet que le romantisme a passé entre l'époque de Crébillon fils et la nôtre, et qu'avec ce fait littéraire il est impossible de ne pas compter. Qu'on le déplore ou qu'on s'en réjouisse, selon son tempérament, il a transformé notre vision morale. Il a introduit dans nos mœurs comme dans nos préoccupations le sentiment et la passion. Quoi qu'on fasse et quoi qu'on veuille, alors, la morale, même de l'hédonisme, s'en trouve changée. Un élément nouveau et étranger s'y est glissé, altérant à tout jamais la sérénité d'autrefois, la troublant d'une inquiétude. Et c'est pourquoi il est presque impossible aujourd'hui, sinon par un artifice de la volonté et au moyen d'une sorte de mensonge en face de soi-même, d'écrire une œuvre qui serait tout à fait dénuée de pathétique. Quelquefois M. Pierre Valdagne emploie ce procédé et il compose des choses charmantes, quelquefois il se laisse aller à sa sincérité et il produit des choses puissantes.

Lorsqu'il veut être frivole, il l'est sans remords et gentiment. Tout l'amuse et le distrait. Un parti pris d'optimisme délicieux lui fait voir tout sinon toujours agréable, du moins fort acceptable. Tout s'arrange. Contes ou dialogues, cela *sent son Paris* à chaque ligne, un Paris où il n'y aurait ni faubourgs, ni poussière, ni pauvreté, ni travail obligé. Tout s'y passe entre le Pré-Catelan et le Parc Monceau. On n'en fait partie qu'avec un certain chiffre de rentes ou sinon un labeur fastueux et public. Et, comme dit si délicieusement Jules Laforgue : *pas de prolétaires visibles*. On

conçoit que ces conditions si spéciales d'existence changent étrangement la morale. Au fond, si l'on y réfléchit, c'est la présence de la question d'argent qui rend le vice ou le crime évidents. Tout le monde luttant pour en posséder n'a plus qu'à se détendre lorsqu'on lui en offre. M. Pierre Valdagne garnit assez la bourse de ses personnages pour qu'ils ne désirent plus rien, pour qu'ils aient les possibilités immédiates de se consoler de tout. Être riche, ce n'est pas une façon bien élevée de se surpasser, mais c'est un moyen tout de même : on peut rester calme, on n'est pas aigri et sensible comme les pauvres.

La plupart de ces contes et de ces petits romans dialogués ou non : *L'amour du prochain* (1), *L'amour par principes* (2), *Mon fils, sa femme et mon amie* (3), *Touti* (4), et notamment *Les Femmes charmantes* (5), son dernier recueil, — et qui est exquis, fanfreluché, doucement cynique et parfumé, l'occasion de cette étude, — la plupart ont paru à *la Vie parisienne*; et c'est bien naturel, et *la Vie parisienne* ne serait pas *la Vie parisienne* si M. Pierre Valdagne lui manquait.

On n'y pense qu'à l'amour. On n'y parle que des jolies femmes, de ce qu'elles touchent et de ce qui les touche. C'est un univers de boudoir, peuplé de brimborions, de linge doux, de soies et de dentelles. Cela chatoie, bruit, palpète sans fièvre, s'étire, remue, danse, glisse et sourit. C'est joli et léger comme un dessin de Chéret avec un rien de perversité, mais guère plus méchant que dans les légendes de Bac.

Mais parfois M. Pierre Valdagne se lasse de ces frivolités, il laisse parler en lui une voix plus grave. Alors, sans rien changer à son décor habituel, il se contente de varier la comédie. Au milieu des intrigues aimables d'un monde d'avance organisé pour l'égoïsme et le plaisir, il laisse tomber un sentiment violent. Les passions fortes n'ont aucune raison d'éviter de tomber dans les petites intrigues, M. Valdagne le sait, et aussi qu'elles y bousculent tout, terriblement. Il en observe, avec une joie d'analyste, les progrès, ainsi qu'on voit, dans un organisme épuisé que seul épargnaient les hasards de la vie, se développer un germe mortel.

Joie de savant, et aussi d'homme sincère, heureux de n'avoir plus à traiter, fût-ce avec toute sa virtuosité et son esprit, des situations artificiellement soustraites aux influences naturelles du dehors. Sa perspicacité naturelle se fait de minutieuse profonde et d'ingénieuse

humaine. Comme un vent violent mais chargé de fraîcheur pénètre par la fenêtre ouverte d'un salon surchauffé, et l'air en le dérangeant, un certain pathétique enfièvre les situations et secoue les personnages de ces comédies mondaines.

La Confession de Nicaise (1) est une œuvre de premier ordre. L'écrivain y a noté, avec une incomparable maîtrise, les progrès de la passion dans une âme vénale. Il y a vu, avec une cruauté froide qui surprend chez un si aimable optimiste, la méchanceté et la perversité de l'âme féminine. Il a dépouillé, de sa main délicate, ce gentil cœur féminin des voiles de coquetterie qu'il s'était jusque là plu à effleurer, et voici que le cœur est apparu, nu, glacé, mesquin, féroce. Et cette étude est douloureuse à crier, aiguë, profonde et vraie.

Depuis lors les preuves sont faites. Quoi qu'il tente désormais, M. Pierre Valdagne peut nous enchanter sans arrière-pensée. Car même lorsqu'il nous fait rire, nous le sentons capable de nous émouvoir.

FRANCIS DE MIOMANDRE

Charles de Spoelberch de Lovenjoul

La mort du vicomte de Spoelberch de Lovenjoul est, pour l'érudition et l'histoire littéraires, une perte considérable. Nul n'avait, comme l'auteur des *Études balzaciennes* et de *l'Histoire des œuvres de Théophile Gautier*, le don de faire revivre une époque par le choix, l'ordonnance, le commentaire des documents rassemblés. Si ses investigations étaient passionnées, les éléments qu'il mettait en œuvre subissaient, avant d'être employés, un contrôle sévère. Et la sûreté de ses informations égalait la logique de sa méthode.

Cherchant à définir, naguère, la caractéristique de ses procédés, nous disions : « Des lois se dessinent nettement à travers les travaux de M. Charles de Lovenjoul, dont la plus importante : suivre le livre depuis son développement, pièce par pièce, dans le journal ou la revue, noter les variantes, indiquer les strophes supprimées ou ajoutées, marquer le premier rassemblement des poésies éparses, soit en tirés à part, soit en plaquettes, soit en volumes, pour s'immobiliser et se conclure lentement en édition définitive.

Cette loi semble empruntée aux procédés scientifiques les plus modernes. Un livre devient une espèce, une race, une famille de poésies, dont la plus humble est étudiée, commentée. On suit la pensée créatrice, la main et le cerveau qui ont combiné, arrangé, réussi, amené la fixité d'un résultat à travers la mobilité des genèses. M. Charles de Lovenjoul marque chaque pièce de vers d'un numéro et chaque numéro est défendu par un commentaire. Ce numéro évolue.

Le premier parmi tous les bibliographes de France et de Belgique il a étudié les livres et les chefs-d'œuvre de cette façon précise et sûre, faisant une histoire des écrits comme on faisait

(1) PIERRE VALDAGNE : *La Confession de Nicaise*, roman. Paris, Ollendorff.

(1) PIERRE VALDAGNE : *L'amour du prochain*. Paris, Ollendorff.

(2) ID. *L'amour par principes*. Paris, Ollendorff.

(3) ID. *Mon fils, sa femme et mon amie*. Paris, Ollendorff.

(4) ID. *Touti*, roman. Paris, Ollendorff.

(5) ID. *Les Femmes charmantes*, contes. Paris, Pierre Douville.

autrefois une histoire de l'homme lui-même, s'acharnant avant tout à être le plus possible complet. »

Cette méthode, au service d'une intelligence supérieure, nous valut la joie d'une série d'ouvrages qui ont projeté sur la période fameuse et souvent mal jugée du romantisme la lumière définitive. Faut-il les rappeler ici, où la plupart d'entre eux furent, à leur apparition, élogieusement analysés? Les principaux sont l'*Histoire des œuvres de Honoré de Balzac* (1), l'*Histoire des œuvres de Théophile Gautier* (2), les quatre volumes des « Études balzacziennes » : *Un Roman d'amour, Autour d'Honoré de Balzac, la Genèse d'un roman de Balzac, Une page perdue de Balzac* (3), *Les Lundis d'un chercheur* (4), *la Véritable histoire de Elle et Lui* (5), *Sainte-Beuve inconnu*.

Songez à ce que cette suite de volumes — et j'en oublie — représente, pour un homme qui ne cite ni un fait, ni un écrit, ni une date sans en contrôler l'exactitude, d'études patientes et d'effréné labour.

On a dit que M. de Lovenjoul avait un talent de chartiste qui ne laissait rien à l'imagination et qui s'exerçait exclusivement sur des faits et des documents, ne s'abandonnant à sa perspicacité psychologique qu'après avoir épuisé les ressources de l'analyse et du raisonnement. C'est, peut-être, sous un apparent éloge, diminuer le mérite de l'érudit écrivain.

Celui-ci ne se bornait pas à collectionner les documents, à les vérifier, à les classer comme les fleurs d'un herbier. Ses préfaces, ses annotations discrètes révèlent, en même temps qu'un touchant et fervent amour des lettres, un esprit critique de premier ordre. M. Émile Verhaeren écrivit de lui : « Son œuvre, qui apparaît, à première vue, simplement anecdotique, acquiert au contraire une sérieuse importance dès que l'on tient compte des grands déplacements d'idéal dont nous sommes, à cette heure, les témoins ». M. de Lovenjoul aura dissipé une foule d'erreurs, rétabli la vérité de certaines situations, réformé des jugements mal fondés. En cela, il fut plus qu'un érudit et fit œuvre d'historien (6).

OCTAVE MAUS

Exposition des Beaux-Arts de Venise.

La Commission de l'Exposition de Venise nous adresse la liste des œuvres acquises du 27 avril au 30 juin. Nous y relevons, pour la Belgique, les mentions suivantes :

Le roi d'Italie a acheté, pour sa collection particulière, une eau-forte d'A. Baertsoen et pour le Musée de Venise une aquarelle d'A. Marcette, *A l'aube*. Le ministre de l'Instruction publique a choisi, pour le Musée de Rome, un dessin d'A. Ras-

(1) Paris, Calmann-Lévy. V. *l'Art moderne*, 1886, p. 153.

(2) Paris, Charpentier. V. *l'Art moderne*, 1887, p. 401.

(3) Bruxelles, Elmond Deman. V. *l'Art moderne*, 1901, p. 263.

(4) Paris, Calmann-Lévy. V. *l'Art moderne*, 1894, p. 339.

(5) Paris, id. V. *l'Art moderne*, 1897, p. 131.

(6) Le vicomte Charles-Victor-Maximilien DE SPOELBERCH DE LOVENJOU était né à Bruxelles le 30 avril 1836. Il est mort à Royat le 6 juillet 1907. Outre ses ouvrages, il laisse de nombreux écrits dispersés dans le *Bibliophile belge*, le *Livre*, l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, etc. Il avait réuni d'importantes collections : livres, gravures, manuscrits, documents de toute espèce relatifs à l'histoire des lettres. Ces collections, léguées à l'Institut de France, seront transportées au Musée Condé, à Chantilly.

senfosse. *En Flandre*, tableau d'E. Viérin, est entré à la galerie Marangoni d'Udine; le *Buste de M. Arnold Goffin*, par J. Lagae, au Musée de Venise, ainsi qu'une *Tête de femme* (dessin de Fabry, une eau-forte d'A. Baertsoen, deux pointes-sèches et une lithographie de F. Rops. La baronne Reinelt a offert une aquarelle d'A. Delaunois, *Messe basse*, au Musée Revoltella de Trieste.

Ont été acquis, en outre : *Le lac d'Amour*, de F. Klnopff, par M. Albertini; des bronzes de V. Rousseau, par MM. Lampugnani et le marquis V. Stanga; une *Impression du Pays monastique* d'A. Delaunois, par M. Carlo Dell'Acqua; des gravures d'A. Ras-senfosse, par MM. Cornaldi, Fradeletto et L. Z.; le *Pont*, d'H. Cassiers, par M. A. Moschini, et le *Village Zélandais*, du même artiste, par M. F. Stefani; des eaux-fortes d'A. Baertsoen par M. A. Moschini et le marquis V. Stanga.

Le total général des ventes s'élevait, au 30 juin, à 321 mille 603 liras.

PROFILS PERDUS

Vincent d'Indy (1)

A OCTAVE MAUS

La dignité faite musique... Poursuite d'un rêve dont s'exalte la mélancolie à se sentir dépaysé et qui porte en soi le regret de tant d'ancêtres taciturnes, tant de souvenirs de sa race et de paroles mystérieuses de son attention seule comprises. Aristocrate nostalgique et sans dédain, il déplore ce temps dont il s'étonne qu'il soit le sien, et poursuit son œuvre avec foi.

A ses aïeux et ses Cévennes natales étroitement attaché, le respect des traditions ne s'est avec force établi en lui que pour permettre d'attester par sa seule existence la vanité de la *tradition* selon les dogmes académiques.

Aucune officielle sanction ne marqua les premiers efforts de de cette opiniâtreté : nulle ne lui eût donné plus de noblesse.

Les racines de cet esprit vont autrement avant que l'italianisme des conservatoires ; de quel service eût été pour ce chêne naissant un tuteur aussi vain ?

Une certaine âpreté de nature, un appétit de solidité le portèrent d'abord vers la culture allemande, aussi bien en ce qui touche les lettres que la musique, et l'on fut inéquitable de n'y noter alors qu'une imitation ou qu'un servage : il y avait là une essentielle sympathie, une recherche d'équivalences. Par ce détour inconscient s'exerçait la logique des attractions.

C'est Uhland qui lui avait fourni le sujet de sa légende symphonique de la *Forêt enchantée* (1878), c'est à Schiller qu'il empruntait successivement le thème de ses deux poèmes symphoniques : *Wallenstein*, en 1880, et le *Chant de la Cloche*, en 1886.

Dans le même temps son inclination vers les grandes masses orchestrales, vers la puissance symphonique et la concentration du drame lyrique, le poussait tout naturellement à l'étude du génial rénovateur qu'était déjà l'auteur de *Parsifal* et, par une inévitable attraction, l'emprise s'accomplissait de cet esprit ardent et sombre, plein de discipline à la fois et de révolte, par le maître de Bayreuth.

Mille occasions s'offraient pour le jeune compositeur d'attester son admiration wagnérienne et ce fut avec quelque justice que Lamoureux — quand il monta *Lohengrin*, à l'Eden-Théâtre — confia la direction des chœurs à Vincent d'Indy.

Il n'est point jusqu'à ses croyances chrétiennes, demeurées dès lors sans défaillance, qui ne se trouvassent à l'aise dans l'œuvre wagnérienne, et *Parsifal* contentait à cette heure le mysticisme inquiet et robuste tout ensemble du jeune compositeur.

Pourtant le cerveau seul semblait agir et l'influence ou l'attraction wagnérienne ne pouvait satisfaire totalement une sensibilité d'autant plus durable et plus aiguë qu'elle se gardait derrière ce

(1) M. G. JEAN-AUBRY a inauguré dans le *Censeur* une série de portraits de musiciens. On lira avec intérêt celui qu'il consacre à M. Vincent d'Indy.

désir de connaissance. ces préoccupations de technique, cette aspiration vers une forme originale où il ne pouvait atteindre qu'en prenant profondément conscience de soi-même.

Peut être ces âmes ardentes et sombres tout animées d'un feu intérieur et de violences contre elles-mêmes, ne se découvrent-elles qu'au contact de la douceur.

Il semble bien que ce fut surtout dès l'approche de César Franck que toute l'inspiration personnelle de Vincent d'Indy se dégagea, que le parfum âpre et poignant de son pays cévenol imprégna profondément et avec une émouvante force la noble succession de ses œuvres.

Il n'est point tant ici question d'influence que de confrontation. Peut-être Vincent d'Indy est-il de tous les disciples du père Franck celui dont l'œuvre se ressent le moins d'une influence franckiste.

Il suffit pour s'en convaincre de considérer le Quatuor de Castillon, la Sonate de Lekeu, l'œuvre d'Ernest Chausson et d'ensuite examiner l'œuvre de d'Indy. Plus longue à s'y faire sentir et moins directe se dénote cette influence de César Franck qui chez Vincent d'Indy affecta non point tant peut-être l'écriture de son œuvre que l'atmosphère morale, détournant l'auteur du *Chant de la Cloche* des théories esthétiques souvent indigestes et douteuses du maître de Bayreuth, pour la retremper aux sources mêmes de ses moindres sentiments : la terre natale, les influences ancestrales qui composent inévitablement l'essentiel de toute personnalité.

La discrétion professorale de César Franck ne songeait point à plier à sa forme les esprits qui se confiaient à elle : il ne lui souciait point d'imposer son caractère à de molles cires sans destin, comme tant d'autres le souhaitent, mais de dégager par une contagion de sérénité, les consciences qui s'étaient faites siennes, de leurs incertitudes troublantes.

Peu à peu l'esprit du compositeur se dégage de l'emprise wagnérienne et se retrouve soi-même. Il semble que ce soit vers 1887, avec l'attachante Symphonie sur un thème montagnard que commencent à se faire vraiment jour la reconnaissance de son passé propre, les symptômes indéniables de son tempérament profondément *enraciné* aux Cévennes âpres et fortes.

La nostalgie dès lors de l'âme cévenole se fera sentir continuellement dans son œuvre et lui composera sa véritable, sa profonde originalité, aussi bien dans le chaleureux et grave *Trio pour piano, violoncelle et clarinette*, que dans les deux *Quatuors à cordes* ou dans ce chef-d'œuvre de construction solide et simple, d'émotion puissante et pénétrante qu'est la *Sonate en ut* pour piano et violon.

Ainsi, le meilleur de lui-même était dès longtemps en lui : son labeur attaché à la recherche de son génie propre, en considérant son pays natal, a dégagé l'âme qui les animait l'un et l'autre.

De cette œuvre aujourd'hui nombreuse et diverse, drames lyriques, quatuors, symphonie, poèmes lyriques, sonates, on a quelque droit de penser que cela su: tout restera : les pages où le « raciné » qu'il est a recomposé les impressions fraîches de son enfance et de sa jeunesse, du temps où il ignorait encore le démon de Bayreuth, et où, peut-être, il ne se souciait point encore de musique, les pages — et elles sont nombreuses — où se dénonce ce sens du pittoresque symphonique qui n'est point dans Wagner et que la science de l'auteur de *Fervaal* n'a fait que rendre plus éloquent : cette nostalgie âpre et mélancolique, et touchante toujours, qui monte avec fraîcheur dans l'esprit d'un maître qui a trop de science pour n'en avoir pas maintes fois éprouvé déjà l'amertume.

Mais cette amertume et cette nostalgie sont de celles que l'on sent toujours au-dessus de nos consolations : au reste, elles ne les requièrent point. La sérénité mélancolique, encore qu'il semble y avoir entre ces mots quelque antithèse, apparente seulement, la sérénité mélancolique est l'atmosphère accoutumée de ce grave et noble esprit.

Cependant, il ne dédaigne point l'action et ne se renferme point dans le souci d'un passé à jamais aboli. Toujours, agir le sollicite et son goût pour le drame lyrique n'est qu'une forme de sollicitation.

Seul de la génération franckiste, il éprouva et conserva le goût

du théâtre et *Fervaal* et *l'Etranger* ne sont point les moindres pages de son œuvre.

Ce fut même en quelque sorte une occasion de joindre ses sympathies wagnériennes à l'affection qu'il porte à son pays natal : la fusion se fit là, dans *Fervaal* surtout, avec une grandeur imposante.

Henri Duparc disait un jour, avec quelque raison, dans une interview : « En France, nous aimons trop la musique dramatique ; la musique dramatique est un genre extérieur et inférieur, elle ne permet pas à l'artiste de nous parler directement, de nous exprimer librement la belle âme, la grande âme qu'il doit être au risque de n'être rien. »

La musique dramatique, ni dans *Fervaal*, ni surtout dans *l'Etranger*, n'a empêché la belle et grande âme de d'Indy de s'exprimer librement, et cette âme robuste et fière, sûre de sa science, y parle un langage émouvant.

Partout dans ses œuvres, ses écrits, ses sentiments, s'affirme un sens constant de la grandeur dont nos mesquineries contemporaines s'effrayent en quelque lieu qu'elles se rencontrent. Les idées de Vincent d'Indy, lors même qu'elles s'affirment sur certains points avec quelque rigueur et quelque étroitesse, conservent toujours la même élévation.

Et quand l'action le sollicite, ce n'est point pour défendre ou imposer son œuvre, mais les œuvres du passé qu'il considère comme les plus dignes modèles à proposer aux musiciens de notre temps, mais les œuvres modernes qui lui sont doublement chères par leur propre beauté et par les liens qui l'unissaient à ceux qui les créèrent et ne sont plus : César Franck, Chausson, Castillon, Lekeu.

Son ardeur de propagandiste ne se dément point. La rencontre de Charles Bordes et de Vincent d'Indy devait nécessairement créer une durable entreprise ; la même ardeur, plus grave chez l'un, et, chez l'autre, plus dévorante, donna naissance à la *Scola cantorum* ; il n'était point peut-être, parmi les compositeurs de ce temps, deux esprits plus portés à se dévouer avec une persistance semblable à la défense d'œuvres méconnues ou inconnues. Charles Bordes : possédé, en matière musicale, du démon de l'entreprise, tout empli d'une fureur d'apostolat et d'une abnégation qui dissimule avec excès l'intérêt de son œuvre propre, derrière les œuvres de ses maîtres, de ses amis qu'inlassablement il défend et propose ; Vincent d'Indy : — la même ardeur, mais concentrée et tenace, — soucieux à la fois de la gloire de ses maîtres et de préciser la beauté des œuvres nouvelles les plus distantes même de ses dilections.

Ainsi il écrira l'ouvrage définitif qu'il publiait voici deux ans, sur *César Franck*, cependant qu'il aura écrit, au lendemain de *Pelléas et Mélisande*, un des articles les plus pénétrants, les plus précis et les plus justes sur Debussy et ses tendances.

Une telle application, une telle clairvoyance attestent une haute conscience. Dans une époque qui semble bien dépasser toutes autres par le souci de l'arrivisme et des habiletés éhontées, il convient de considérer des figures comme celles-ci.

Il se peut qu'on n'en goûte point les expressions, ni tous les traits, il se peut même qu'on n'en supporte tel ou tel aspect qu'avec quelque regret, mais il est impossible de ne pas honorer cet esprit fier, mélancolique et haut.

Le présent n'est point pour le satisfaire, mais sa foi lui garde un avenir sans trouble. Il est dans notre temps, sans dédain, mais distant un peu comme s'il poursuivait un rêve ou des souvenirs lointains dont notre présence le dépayse ; grave, comme s'il éprouvait le poids d'une solitude morale d'autant plus lourde que sont plus nombreuses autour de lui les admirations : il garde dans sa pensée, dans sa retenue, dans sa bienveillance même, comme une obsession d'ailleurs dont on ne peut être tenté de démêler l'objet tant on le sent *natal* : et il est dans la musique actuelle, digne et grave, respecté par ceux-là mêmes qui désapprouvent ses idées, digne et grave, avec quelque chose en soi et autour de soi d'un peu *roi en exil*.

De cette gravité et de cette rigoureuse conscience naît une autorité, comme involontaire, et d'autant plus assurée.

Le sens du commandement est dans cet esprit : il n'en est point à qui il ne commande au moins le respect. G. JEAN-AUBRY

Concours du Conservatoire⁽¹⁾.

Chant (jeunes gens). — 1^{er} prix avec distinction, M. Crétiny; 2^{me} prix avec distinction, MM. L'Heureux, Loriaux, Mommaerts, Hiernaux.

Chant (jeunes filles). — 1^{er} prix : M^{lles} Loriaux, De Cock, Jacobs, Gilbert, Van Paemel; 2^e prix avec distinction : M^{lles} Bellemans, Thiéfry, Alexander, Perin. Piette; 2^e prix : M^{me} Seydel-Fein, M^{lles} Moray, Capelle, Peeters, Muller, Lewin; accessit : M^{lles} Bos, Derdeyn, Huycke.

Prix de la Reine (duos). — M^{me} Seydel-Fein et M^{lle} Loriaux (à l'unanimité).

CORRESPONDANCE.

Liège, 10 juillet 1907.

MON CHER CONFRÈRE,

Dans le dernier numéro de *l'Art moderne*, M. Jules Destrée, à propos de la Cour d'amour carolorégienne, cite *Wallonia* dans des termes si aimables que le directeur de cette revue regrette bien sincèrement de devoir relever un détail de son appréciation.

« *Wallonia*, dit M. Destrée, est presque exclusivement liégeoise. » Il y a là une erreur manifeste.

Constantin Meunier, dont *Wallonia* vient de parler sous la plume de M. Charles Delchevalerie, M. Jules Sottiaux, dont elle a présenté le récent ouvrage dans un article de M. Édouard Ned, — et M. Jules Destrée lui-même, dont l'œuvre est le sujet d'une étude que j'ai eu l'honneur de recevoir il y a dix jours pour paraître dans un bien prochain numéro, — M. Jules Destrée et ces autres artistes que je viens de citer sont-ils bien rencontrés pour donner à une revue wallonne un caractère « presque exclusivement liégeois » ?

Dans les pages de *Wallonia* publiées cette année, il n'y en a guère plus du quart qui sont consacrées à des sujets liégeois. Le reste traite de sujets, de faits ou d'œuvres qui ne peuvent intéresser les Liégeois qu'en leur qualité de Wallons. Cette revue « liégeoise » n'est donc pas plus exclusivement locale que *l'Art moderne* n'est exclusivement bruxellois. *Wallonia* est, ou prétend être, une revue wallonne générale, qui s'intéresse à toutes les études wallonnes pour toute la Wallonie.

Voilà la vérité, qui n'a rien de passionnant, mais qui est la vérité tout de même.

Voulez-vous, mon cher confrère, m'aider à la faire connaître aux lecteurs attentifs de M. Jules Destrée? Vous m'obligerez et je vous en serai bien reconnaissant.

Le Directeur de *Wallonia*,

O. COLSON

CONCOURS D'EX-LIBRIS

Le concours *d'ex-libris* organisé par le Syndicat des Industries du Livre de la Flandre orientale vient d'être définitivement organisé. Il se divise en quatre sections dont chacune a pour objet un *ex-libris* destiné respectivement au *Syndicaat van het Boek, Gent*, à la *Société d'Histoire et d'Archéologie de Gand*, à la *Bibliothèque de la Ville et de l'Université de Gand*, à *Ad. Hoste, boekdrukker-uitgever, Gent*. Pour chacune de ces sections, une prime de 50 francs sera attribuée au meilleur projet. Les dessins doivent être exécutés au trait, sans qu'il soit fait usage d'aquarelle ou de lavis. Il est néanmoins permis aux concurrents de rehausser le

(1) Voir nos trois derniers numéros

dessin d'un fond en couleurs ou d'employer un ton différent du dessin pour le texte ou pour une partie de celui-ci.

Les projets doivent être remis au plus tard le 25 juillet au secrétariat, Bibliothèque de l'Université, rue Baudeloo, 4, Gand. Ils seront exposés publiquement du 1^{er} au 30 août.

Les syndicats invitent les auteurs et les collectionneurs *d'ex-libris* à prendre part à l'Exposition. Les envois seront exposés dans des vitrines, tous les frais étant supportés par le Syndicat. On est prié de faire parvenir les adhésions au secrétariat avant le 20 juillet.

Chronique judiciaire des Arts.

Rubens en correctionnelle.

Un libraire de Breslau fut, dit la *Chronique*, fort étonné, au mois de mai dernier, en recevant un papier timbré qui le citait en justice pour attentat aux mœurs. Dans ce papier, rédigé par le procureur, il était accusé d'avoir publié, en cartes postales, divers sujets obscènes, tels que *le Jugement de Paris*, par Pierre-Paul Rubens; *Vénus au repos*, par Palma le Vieux; la *Danaë* de Van Dyck, et *le Marchand d'esclaves* de Giraud.

« A la vérité, disait le procureur, ces cartes sont des reproductions de peintures célèbres, mais le fait de les exposer à la devanture d'une boutique et de les vendre à un prix qui les met à la portée de tout le monde est la preuve indiscutable qu'on cherche à spéculer sur la curiosité malsaine qu'excite chez le passant la vue d'une nudité du sexe féminin. »

Heureusement pour le libraire, la justice, ayant deux degrés, peut avoir deux morales, et le procureur général de Dresde s'est trouvé moins rigoureux que son subordonné de Breslau. Il a émis l'avis que le nu n'est pas en soi une chose inconvenante; que des tableaux de maîtres admirés et vénérés dans une galerie publique ne deviennent pas indécents lorsqu'ils sont photographiés et que si ces reproductions sont vendues à bas prix, ce n'est pas forcément pour convier le peuple à la débauche, mais pour permettre aux amateurs de belle peinture d'acheter des copies à défaut des originaux qu'ils ne peuvent se payer. Le procureur général a conclu en demandant que le libraire fût renvoyé des fins de la plainte.

On distribuait, cet hiver, comme billet d'entrée au Sénat français, des cartes reproduisant, d'après les Jordaens du Luxembourg, de plantureuses et gaillardes nudités. Il est heureux, pour la questure du Sénat français, que la jurisprudence parisienne ne soit pas celle de Breslau!

PETITE CHRONIQUE

Le Salon triennal de Bruxelles s'ouvrira le 28 août prochain au Palais du Cinquantenaire; dans les locaux du Salon de 1905 considérablement agrandis. Il sera clos le 10 novembre. La réception des œuvres aura lieu du 18 au 31 juillet.

Le Cercle d'art *l'Élan* a ouvert hier au Musée moderne son exposition annuelle.

Sous les auspices du gouvernement, le *Groupe des Compositeurs Belges* prendra part à l'organisation des matinées musicales au Salon.

Le Salon des Beaux-Arts de Spa sera inauguré dimanche prochain. La contribution collective du cercle *Vie et Lumière*, qui vient de s'augmenter de plusieurs membres nouveaux, lui assure un sérieux intérêt.

C'est le 18 août que s'ouvrira à Moll (Limbourg) l'exposition qui réunira, ainsi que nous l'avons annoncé, sous la présidence de M. Jacob Smits, les œuvres des artistes qui se sont inspirés des

sites de la paisible bourgade campinoise et de ses environs. Elle sera close le 3 septembre.

Cette initiative, qui semblait au début quelque peu téméraire, a été très favorablement accueillie et paraît appelée à un réel succès. Une soixantaine d'artistes ont répondu à l'appel du comité, et parmi eux : MM. J. de Vriendt, F. Charlet, R. Baeseleer, Ch. Houben, P. Mathieu, P. Sterpin, W. Vaes, H. Courtens, A. Hamesse, F. Van Leemputten, F. Van Kuyck, A. de Greef, H. Arden, etc., et une vingtaine de peintres allemands, hollandais et américains.

Elle vient d'être annoncée par une affiche due à M. W. Bataille.

A l'occasion du 14 juillet, ce soir, dimanche, à 8 h. 1/2, au Waux-Hall, grand concert français avec le concours de M^{lle} De Win, du Théâtre de la Monnaie.

D'accord avec l'administration communale de Spa et avec le Comité de l'Exposition internationale de Balnéologie qui s'ouvrira dans cette ville le 20 juillet, la date primitivement choisie pour la réunion du troisième Congrès de la Presse périodique, organisé par l'Union de la Presse périodique belge sous la présidence d'honneur de M. Jules Le Jeune, ministre d'Etat, est avancée de huit jours. Ce Congrès aura donc lieu les 1^{er} et 2 septembre prochain.

On y discutera notamment ces deux questions : les rapports de la Presse avec l'administration des Postes et la création d'un service central de publicité.

De la Belgique artistique et littéraire :

Un concours est organisé entre auteurs dramatiques belges pour une pièce en trois ou quatre actes en prose. L'œuvre primée sera représentée, avant le 1^{er} avril 1908, au moins douze fois sur la scène du théâtre du Vaudeville, à Paris, et au moins cinq fois sur celle du théâtre royal du Parc à Bruxelles. En outre, deux grands théâtres municipaux de France et deux sociétés dramatiques belges s'engagent à l'inscrire à leur répertoire.

Le jury sera composé de deux critiques français (MM. Catulle Mendès et Ad. Brisson), de deux critiques belges et des deux directeurs des théâtres intéressés, MM. Porel et Reding.

Sous le titre *Visages*, la Maison Arthur Herbert fera paraître prochainement un volume d'études littéraires par notre collaborateur M. Francis de Miomandre. Les écrivains analysés dans ce volume sont Baudelaire, Taine, Nietzsche, Mardrus, Jules Laforgue, Duranty, Elémire Bourges, Remy de Gourmont, Claudel, Camille Mauclair, Hervieu, Adrien Mithouard, Henri Maubel, Schwob, Edmond Jaloux, Rachilde, Blanche Rousseau et Jean Dominique.

Paraitra en outre, chez le même éditeur, *le Mouvement symboliste dans la littérature*, recueil d'études sur Gérard de Nerval, Villiers de l'Isle Adam, Arthur Rimbaud, Verlaine, Jules Laforgue, Mallarmé, J.-K. Huysmans et Maurice Maeterlinck, par Arthur Symons, traduction de M. G. Jean Aubry, avec une préface du traducteur.

Pour les pianistes :

Le *Monde Artiste* a demandé à Paderewski quelles règles pré-

daient au développement d'un virtuose du piano. Voici celles qu'a tracées le célèbre artiste :

1. Avoir le don, la vocation.
2. Choisir un bon maître et suivre rigoureusement ses leçons.
3. Faire quatre heures d'exercices par jour et une heure de simple agilité des doigts.
4. Se rappeler que l'agilité ne suffit pas. Avoir le rythme, la précision, la pratique des pédales.
5. Exercer les cinq doigts également. Etudier surtout le passage du pouce sous la main, et celui de la main sur le pouce.
6. Frapper les notes avec assurance et profondément. Se servir de la pédale dans les octaves centrales pour donner de la couleur. C'est tout.

La direction du Musée des Arts décoratifs de Zurich vient d'ouvrir une exposition de tout ce qui concerne la typographie artistique : caractères, lettrines ornées, vignettes, culs-de-lampe, etc. L'exposition, qui sera visible jusqu'au 21 juillet, groupe des œuvres de feu O. Eckmann, de MM. P. Behrens, H. Vogeler, O. Hupp, J. Sattler, H. König, E.-H. Ehmcke, R. Engels, J.-D. Cissarz, A.-M. Hildebrandt, etc.

Un musée dans le genre de celui qui fut élevé à Weimar à la mémoire de Goethe, va, dit *l'Étoile belge*, être créé à Saint-Petersbourg. Il sera dédié à Pouchkine, le grand écrivain russe. Le conseil des ministres a déjà donné son approbation. On conservera dans ce musée tout ce qui a rapport à l'illustre poète. Le tsar, dit-on, fera aussi don au musée de plusieurs souvenirs qui sont en sa possession. Des particuliers y enverront leurs collections, mais ils en resteront propriétaires. C'est la première fois qu'on consacre en Russie un institut de ce genre à la mémoire d'un poète.

Les *Festspiele* de Bayreuth en 1908 comprendront uniquement *Lohengrin*, *Tristan et Isolde* et *Parsifal*. La direction générale des représentations est confiée à M. Siegfried Wagner.

Les représentations annuelles du Théâtre antique d'Orange sont fixées aux 10, 11 et 12 août prochain. En voici le programme : le 10, *les Erynnies* de Leconte de Lisle avec la musique de Massenet et *Hypatie* de M. Barlatier ; le 11, la *Symphonie avec chœurs* de Beethoven et *Hélène*, de M. Roger Dumas ; le 12, *Britannicus* et *l'Endymion* de M. A. Richard.

Les théâtres en plein air se multiplient. Hier, une représentation de *Phyllis*, la tragédie en cinq actes de M. Paul Souçon qui fut jouée, l'an passé, au théâtre de verdure de Genvat, a été donnée à Aix-en-Provence dans le parc Sextius. Dimanche prochain, à Cœuilly, aura lieu, sur un théâtre de verdure également, la première représentation de *la Parade amoureuse* de M. Hector Fleischmann.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

ALFRED STEVENS
par
Camille Lemonnier. ET SON ŒUVRE

Un volume de grand luxe, de format in-folio, contenant 42 planches hors texte, tirées en héliotypie sur presse à bras, d'après les chefs-d'œuvre d'Alfred Stevens actuellement exposés à Bruxelles.

Le texte de Camille Lemonnier est, en même temps qu'une étude approfondie de la personnalité et de l'art d'Alfred Stevens, une reconstitution brillante de la vie artistique et mondaine à Paris sous le second Empire. Ce texte est suivi des « Impressions sur la Peinture » d'Alfred Stevens lui-même.

L'ouvrage est tiré à 350 exemplaires numérotés, reliés en parchemin avec titre et ornementation dessinés par l'artiste Georges Lemmen.

Prix : 80 francs.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.



Maison Félix MOMMÉN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

ÉDITIONS SCHOTT FRÈRES, A BRUXELLES

- BLOCKX, Jan.** — *Triptyque symphonique* pour orchestre. Partition et parties, chaque 10 francs net.
- BOSQUET, E.** — *Ecole du Pianiste virtuose* 7 fr. 50 net.
- DUPUIS, Albert.** — *Fantaisie rhapsodique*, dédiée à Ysaye, pour violon et orchestre ou violon et piano 7 fr. 50.
- MOSZKOWSKI, M.** — Deux morceaux pour piano :
1. *Caprice*; 2. *l'Agilité* (Etudes), chacune 2 fr. 50.
- THOMÉ, Francis.** — Cinq morceaux pour piano.
1. *Gavotte madrigal*; 2. *Pendant la valse*;
3. *Duo d'amour* (Idylle); 4. *Menuet de la Reine*; 5. *Sarabande*.
Chacune 2 francs.
- WIENIAWSKI, Jos.** — *Suite romantique*, pour orchestre.
La partition 40 francs.

Schott Frères, Editeurs; 56, Montagne de la Cour.
Magasins de Pianos, 21, chaussée de Wavre (Ixelles).

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Hærtel, Bruxelles.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50.

Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

La Presse Européenne

Coupages de journaux artistiques, commerciaux, politiques et financiers

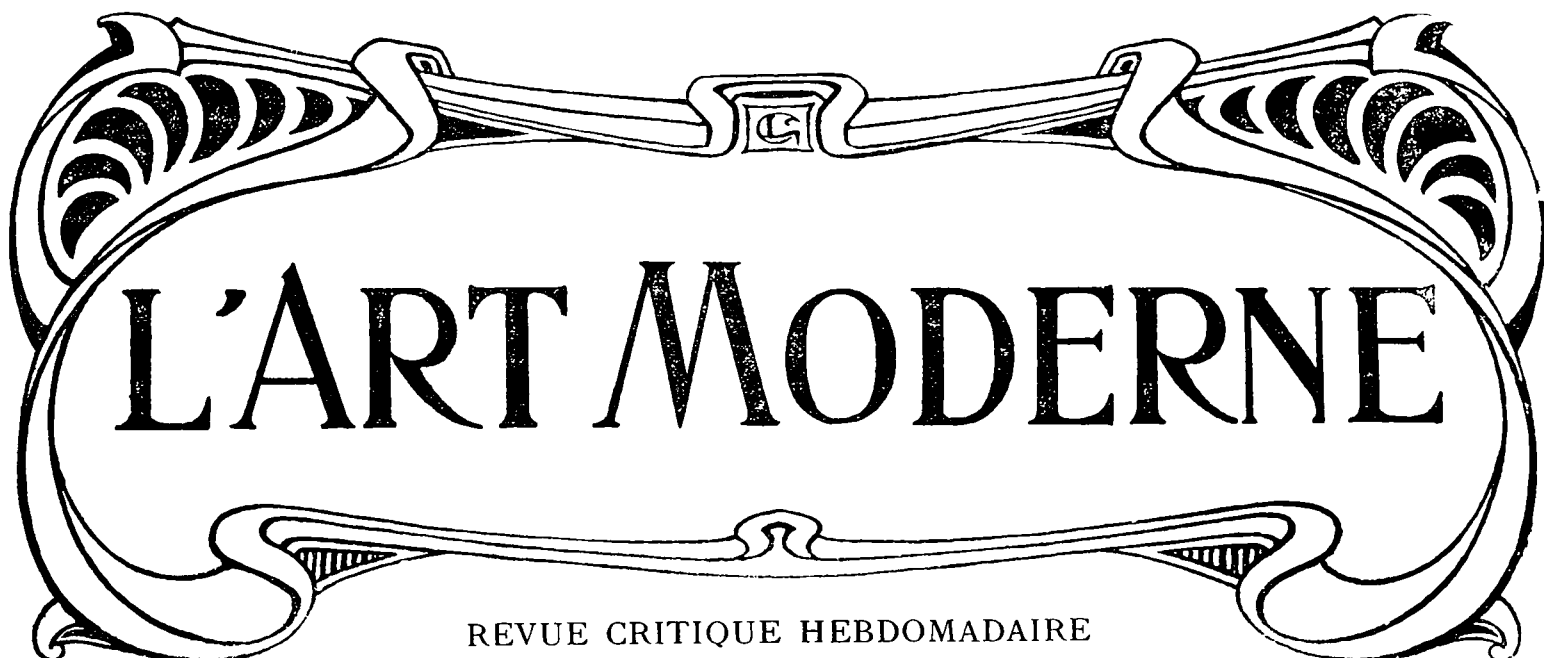
Bruxelles, 54, rue de Longue-Vie.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Lettre à Louis Piérard sur la résurrection de « La Société Nouvelle » (MAUBEL). — Léopold Courouble (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Pour la Défense du Parc (BULS). — Beethoven et Schubert (T. DE WYZEWA). — Publications artistiques : *La Mostra di Antica Arte Umbra a Perugia 1907*; *Les Matins à Florence* (O. M.). — Chronique judiciaire des Arts : *La Petite Tonkinoise*. — Accusés de réception. — Nécrologie : *Chartran*. — Petite Chronique.

Lettre à Louis Piérard sur la résurrection de « La Société Nouvelle »,

Ce qu'avec vos amis vous tentez de ressusciter, mon cher Piérard, c'est la pensée de Fernand Brouez. Ce qui était mortel en lui a cessé d'être. Cependant vous nous offrez l'espoir et vous allez peut-être nous donner la joie de le retrouver. Quoi qu'il advienne, nous avons maintenant la certitude qu'on ne l'oubliera plus. Il a subi l'épreuve du temps. Sa parole a résisté à un silence de dix années. Son esprit, dont nous gardions le souvenir comme d'une chose disparue, nous accompagnait

dans l'ombre. Il remonte. Il va revivre parmi nous. C'est un événement pour le monde intellectuel, et pour ceux qui furent ses collaborateurs, c'est une fête. On rouvre la maison. Évoquons l'homme qui l'avait bâtie et qui l'habitait. Il disait : « Le mal dont souffre l'humanité n'a pas une cause matérielle, mais bien une cause morale. Un vide a été laissé par l'immense destruction de ce qui fut le passé ; ce vide est partout ; il est dans tous les cœurs..... Quelques-uns sont descendus par le sombre escalier des peines et des douleurs jusque dans ces régions mystérieuses de l'humanité où l'être, abjurant tout espoir, lutte contre les choses et contre lui-même, n'ayant d'autre camarade que la misère et la mort. Dans ces lieux les esprits encagés dans le doute, blessés à la cervelle, vivent côte à côte avec les corps meurtris par de longues et dures privations. Ceux-là ont vu des regards farouches et ont entendu bien des plaintes, bien des cris d'angoisse et de révolte. Ils sont revenus de leur tragique voyage, l'âme émue d'une profonde pitié. Dans la nuit des cités maudites une lueur avait brillé pour eux au ciel ; c'était la légendaire étoile qui conduisit jadis les bergers vers le Christ sauveur du monde antique. Elle a été une fois encore la révélatrice, celle qui indique que le chemin de l'amour est le chemin de la vérité. Pour consoler, pour guérir celui qui souffre, il faut l'aimer ; il faut aller vers lui et, avec des paroles de bonté, de pitié, lui montrer que l'on partage sa peine ; alors vous verrez son âme s'ouvrir au contact de ce souffle fraternel ; un rayon de clarté traversera son être ; il écoutera, et ce désespéré voudra vivre car il comprendra qu'il peut encore aimer. *La toute-puis-*

sance de l'amour de l'humanité apporte à ceux qui l'éprouvent une sorte de prophétisme leur faisant entrevoir ce qu'il faut entreprendre pour le salut du monde. »

Dans ces paroles écrites à propos de Tolstoï, dont il discutait du reste la doctrine, Brouez se confesse; vous sentez avec quel frisson ardent. C'est le frisson qui importe et l'accent dont les choses sont dites. Je crois entendre sa voix rapide et mince, toute en nuances; je revois son visage, son visage de mâle délicat; le front haut, rectangulaire, bordé de sourcils droits allongeant deux ailes d'ombre sur les yeux volontaires et moqueurs; ses cheveux abondants dont il rejetait continuellement une mèche et, dans la barbe en révolte, une bouche minutieusement dessinée, légère, mobile, où voltigeait l'ironie. Il était de cette race douce et fine, votre race, où les lèvres sourient même quand le front est chargé de pensées graves. Il parlait beaucoup; il parlait avec des gestes serrés, fébriles. Au repos, la figure était très belle. Dans l'action son buste étroit se voûtait un peu; il se courbait en marchant comme un homme pressé d'atteindre au sommet de la montagne. Une hâte d'on ne sait quoi le poussait. Tout en lui se projetait vers un but qui n'avait rien de réel. Le rêve dont il vivait l'occupait continuellement. Il parcourait nos rues pareil à un Christ de petite taille et trop nerveux, qui n'aurait gardé de sa foi que l'énergie. Au temps de la croyance, il eût été prophète. Au temps de l'intelligence, il fut un révélateur. Je vois en lui un admirable artiste d'idéologies. Son outil, c'était son cerveau.

Vous ne l'avez pas connu; mais vous avez pénétré son œuvre: quelques tomes de papier et d'encre... peu de chose pour la plupart de ceux qui passent; un monument pour le petit nombre de ceux qui pensent avec passion. Ce monument est collectif; c'est l'ouvrage d'un grand nombre d'hommes; mais il n'existerait pas sans la pensée de celui qui les a groupés. Considérez ce qu'il a construit. Vous comprendrez à quel point sa pensée fut volontaire, tendue, exaspérée. « Il faut vouloir, s'écrie un personnage d'Ibsen, vouloir l'impossible, vouloir jusqu'à la mort! » Cette parole, Brouez la prononçait intérieurement à chaque minute. Il voulait remonter l'épouvantable courant des négations et des lâchetés. On sait à quel prix il y réussit.

L'annonce de sa mort au mois de juillet de l'année 1900 n'éveilla guère l'attention. L'œuvre de ces hommes-là n'apparaît pas tout de suite. Il est trop beau, le faisceau rayonnant que leur volonté noue, que leur esprit brandit d'un geste exalté; il est trop haut. Un jour, leur esprit surmené cède; la gerbe de leur moisson se défait sur eux et les ensevelit. Alors on approche et on regarde.

La Société nouvelle a recueilli les meilleurs témoignages de l'amour, de la souffrance, comme de la joie

possible et du génie d'un temps. Elle est pleine de la beauté des dissemblances et des conflits de l'esprit sur les sommets. Elle fut la manifestation la plus indépendante et la plus complète de la vie mentale à la fin du XIX^e siècle. Ses pages sont pareilles aux plaines claires de la conscience où les chercheurs se jettent après avoir brûlé leurs vaisseaux dans le port. Elle contient des doctrines, des visions, des hypothèses et toutes les contradictions dont la vie est le spectacle tragique. Elle est un reflet des saisons du monde, de l'hiver des idées à l'été des images. Elle est spéculative. Pour l'aimer, il faut que vous soyez brûlant de ces aspirations sans quoi les plus fortes idées ne sont que des torches éteintes; car une grande œuvre, c'est du rêve qui s'est condensé. Souvenez-vous, mon cher ami, que c'est un rêve, un rêve actif, que vous avez assumé de continuer.

MAUBEL

LÉOPOLD COUROUBLE

M. Léopold Courouble est un homme trop modeste. Il fait partie de cette famille d'écrivains discrets et délicats qui ne prétendent qu'à plaire à quelques personnes et qui sont tout étonnés un jour lorsqu'ils apprennent qu'ils sont aimés par un public bien plus étendu. Ils ont tort de s'étonner, c'est vrai; mais il est vrai aussi que cette réserve fait partie intégrante de leur talent et que, s'ils ne la possédaient point, ils ne seraient pas ce qu'ils sont: si spontanés, si particuliers, si précieusement à part.

Je suis sûr que M. Léopold Courouble s'imagine que, en dehors des lettrés de la Belgique, personne ne s'intéresse à son œuvre. Il se trompe du tout au tout. Beaucoup de personnes, en France, ont lu ses livres et se les rappellent avec plaisir, et elles se sont énormément amusés à cette lecture. Seulement, il s'est passé ce qui arrive toutes les fois qu'un ouvrage est trop séduisant. On n'en parle pas, du moins publiquement. On le passe à un ami qui s'en amuse à son tour et continue l'apostolat, et ainsi de suite. Il bénéficie de la sorte d'une renommée certaine, encore que non écrite, et d'une gloire sous le manteau. La critique officielle néglige un livre fait pour le seul agrément de ses lecteurs, et ces lecteurs peuvent cependant être en nombre.

Pour moi, c'est ainsi que je connus M. Léopold Courouble, et j'ai continué, après, à l'aimer et à le lire, et je continuerai à le faire aimer et à le faire lire.

Qu'on me pardonne donc aujourd'hui si je prends la parole en public. Ce n'est pas indiscrétion de ma part, mais besoin de m'épancher. Et puis, écrire à *l'Art Moderne* n'est pas sensiblement différent de parler dans un salon. Je ne vois pas mes interlocuteurs, je les connais cependant: ce sont des amis; on peut leur confier des choses...

M. Léopold Courouble est un conteur de race. Il a tous les dons du conteur: la verve, la rapidité, l'humour, le sens des paysages et la connaissance des mœurs, l'entente des caractères et la divination des dessous psychologiques. Il ne s'attarde pas. Le récit se résume à l'essentiel, bref et dramatique le plus souvent, rehaussé de trois ou quatre touches caractéristiques, avec

un accent d'émotion qui le relève, le farde d'un charme discret.

Il a surtout cette qualité, plus rare encore et plus fine, d'unir ensemble, sans que l'on puisse y voir un artifice de littérature, l'ironie sceptique et l'attendrissement. Il décrit un milieu, des gens, avec une parfaite sûreté de trait, et il sait nous amuser tout en n'altérant pas notre sympathie pour eux. Et cela, c'est tout à fait exquis.

Son talent s'est essayé tantôt dans des nouvelles humoristiques et même bouffonnes, tantôt dans des œuvres plus calmes, plus relevées, plus littéraires, où cependant persiste la pointe de gaminerie des premières.

Ses tableaux de la vie bruxelloise sont justement célèbres. C'est lui qui a inventé la famille Kaekebroeck, et quoiqu'il en ait déjà tiré cinq volumes et qu'il songe à y ajouter encore un dernier-né, nul ne songe à s'en plaindre; on a trop ri (1). Le fait est qu'ils sont désopilants, ces bons bourgeois de Bruxelles, avec leur savoureux et invraisemblable français, leur accent traînant, leurs idées saugrenues. On est ennuyé que le livre soit fini, on voudrait qu'il y en ait un autre, tout de suite, avec d'autres locutions, d'autres plaisanteries. Et c'est une gaieté de bon aloi que l'on éprouve, un rire honnête qui vous secoue. Ces braves gens sont follement amusants, mais nullement ridicules. Leur naïveté n'a rien de la solennelle prétention, de l'emphase grotesque de M. Homais. Elle est naturelle et ingénue, elle s'accorde on ne peut mieux avec une bonté d'âme dont l'auteur sait parfois (et si délicatement, si légèrement!) nous faire apprécier la valeur et l'étendue.

J'aime plus que tout chez M. Léopold Courouble ce sens de la vie, cette science des nuances morales qui font de ces dialogues sans prétentions, de ces fantaisies pour rire une œuvre valable digne d'être relue, et de la qualité d'art de nos nouvelles les plus réputées.

A cette série M. Léopold Courouble vient d'ajouter un nouveau livre : *Contes et récits d'un Bruxellois* (2). C'est un recueil de morceaux choisis de son œuvre entière, et choisis dans ce sens humoristique. Quelques-uns sont particulièrement délicieux, joliment attendris, spirituellement observés. *La Toupie*, *le Féroce Agent* surtout : deux morceaux exquis, plein de vie et de mouvement. Miniatures sans doute, mais si suggestives, si intenses! On y sent passer le frisson de l'enfance et le frisson de la misère. On est ému, sans la moindre mièvrerie. Et *les Funérailles d'un missionnaire* contient des passages d'une incontestable noblesse.

J'étais très en retard pour parler de *la Ligne des Hespérides* (3), mais (je suis sûr qu'il l'a fait exprès) M. Léopold Courouble m'a gentiment tendu la perche en publiant, plus récemment, *Contes et Récits d'un Bruxellois*.

La Ligne des Hespérides appartient à cette note mi-sérieuse, mi-gaie, qui est comme la seconde de M. Courouble et à qui nous

(1) De *la Famille Kaekebroeck* la librairie Lacomblez a publié les cinq volumes suivants :

- I. *La Famille Kaekebroeck* ;
- II. *Pauline Platbrood* ;
- III. *Les Noces d'or* ;
- IV. *Les Cadets du Brabant* ;
- V. *Le Mariage d'Hermance et Adolphine à Paris* est annoncé.

(2) LÉOPOLD COUROUBLE. *Contes et récits d'un Bruxellois*. Bruxelles, Paul Lacomblez.

(3) LÉOPOLD COUROUBLE. *La Ligne des Hespérides*. Bruxelles, Paul Lacomblez.

devons *Contes et Souvenirs*, *Atlantique Idylle*, *Profil blancs et Frimousses noires*. Je dis mi-sérieuse, mi-gaie, parce que, si grave qu'il veuille être, il ne peut cesser d'être amusé et content. Il a de la joie dans le regard et dans la philosophie. C'est un doux épicurien pour qui tout s'arrange et tout est pour le mieux. Reynaud est un héros malheureux, oui, sans doute, mais c'est dans un décor si charmant qu'on ne s'en aperçoit guère, ni lui non plus d'ailleurs. Et si quelque drame secret était à tirer de l'aventure de miss Anna (dans *Equinoxe*, la seconde nouvelle du volume, — et une nouvelle d'ailleurs parfaite) eh bien! M. Courouble l'a laissée dans l'ombre, non par impuissance d'écrivain, mais par principe. Voluptueux et amusé, il ne veut pas voir le mal ni le malheur, c'est bien son droit. Que dis-je, c'est presque une méthode pour supprimer mal et malheur.

Puisse M. Léopold Courouble continuer longtemps à nous amuser, à nous émouvoir. Nous ne nous lasserons dans l'un ni l'autre cas. Nous n'avons pas plus fini de nous plaire à ses observations et à ses malices qu'il n'a fini, lui, d'être observateur et malicieux.

FRANCIS DE MIOMANDRE

POUR LA DÉFENSE DU PARC

Poursuivant la campagne qu'il a ouverte dans nos colonnes (1), M. Buis vient d'adresser au *Soir* la lettre suivante :

Bruxelles, le 13 juillet 1907.

MONSIEUR LE DIRECTEUR DU *Soir*,

C'est avec un véritable bonheur que j'ai lu, dans votre numéro du 11 juillet, la défense du parc par Christine.

Votre rédacteur demande avec raison : « Que fait donc la Société pour la protection des sites? »

En ma qualité de membre du comité de cette société, je me crois autorisé à répondre qu'elle ne fait rien et que c'est vainement que j'ai, à différentes reprises, sollicité de son président une réunion en vue de protester contre les prétendus embellissements de la forêt de Soignes et la mutilation du parc.

Pour faire vivre cette société, il ne suffit pas de prononcer un éloquent discours à l'occasion de la plantation d'un arbre, alors que l'on reste silencieux quand on en abat des milliers dans la forêt pour donner une piste d'entraînement à des gens qui ont les moyens de se payer une plaine en dehors du domaine de l'État.

Malheureusement les ministres, qui ne sont que les administrateurs du domaine public, s'en considèrent comme les propriétaires qui en peuvent disposer à leur gré.

Je me trouvais récemment à Rome, au moment où deux citoyens, se réclamant de l'action publique, avaient demandé aux tribunaux d'interdire au gouvernement la continuation de la construction d'un institut agricole sur un terrain de la villa Borghèse, que, selon eux, il n'avait pas le droit d'enlever à l'usage du public, et la cour de cassation avait déclaré leur action recevable. A la suite de son arrêt, les travaux venaient d'être suspendus.

(1) Voir *l'Art moderne* du 3 mars 1907.

Si nous nous trouvions encore sous l'empire du droit romain, je n'eusse pas hésité à entamer une action analogue en vue de conserver à la jouissance de mes concitoyens le parc et la forêt dans leur intégrité. Mais dans l'impossibilité d'employer l'action publique comme les deux courageux citoyens romains, je convie, comme vous, les Bruxellois à élever la voix, à déclarer qu'il est temps de mettre le holà aux actes de vandalisme que vous signalez avec raison, et je crie avec vous : Vive la ligue pour la protection du parc !

Agréé, Monsieur le directeur, l'assurance de ma considération distinguée.

BULS

BEETHOVEN ET SCHUBERT

Vers 4 ou 5 heures de l'après-midi, durant l'automne de l'année 1823, les habitants de la Bognerstrasse, à Vienne, voyaient souvent passer devant leurs maisons un personnage extraordinaire. Toute la rue, tout le quartier le connaissaient ; on l'appelait « der Narr » (le Fou), et en effet il avait l'apparence et les manières d'un fou. C'était un homme d'une soixantaine d'années, courtaud et trapu, avec une épaisse crinière de cheveux d'un gris sale, que surmontait, toujours rejeté jusque sur la nuque de la façon la plus comique du monde, un chapeau haut de forme à bord très étroits : à moins cependant que le personnage n'allât nu-tête, car parfois, — de préférence les jours de pluie, disait-on, — il avait négligé d'emporter son chapeau. Vêtu d'une redingote crasseuse et d'un pantalon tout effiloché, il allait, d'un pas décidé et rapide, le nez au vent, les mains jointes derrière le dos, sans paraître entendre les cris des gamins qui le poursuivaient. Puis, tout à coup, on le voyait s'arrêter au milieu du trottoir. Il tapait du pied, hochait la tête, semblait battre la mesure avec ses deux mains ; après quoi, il tirait de sa poche un gros carnet auquel était attaché un crayon, et, très vite, il y inscrivait quelque chose qui ressemblait à des notes de musique. Mais ces notes, elles aussi, étaient folles, semées au hasard, de droite et de gauche, sur le papier blanc, sans la moindre trace d'une portée, ni d'une clef, ni de rien qui pût leur donner une signification définie. Et puis, le « Fou », reprenant sa course, se dirigeait vers un petit restaurant, « Au Chameau », où une table lui était réservée dans un coin de la salle. Là, il s'asseyait, commandait son souper, et aussitôt recommençait à battre la mesure, de la tête et des mains, tout en fredonnant entre ses lèvres une sorte de grognement informe et monotone, comme un chant d'idiot ; ou bien encore il se parlait à mi-voix, éclatait de rire, et promenait ensuite autour de lui un regard effaré.

Aux étrangers qui les questionnaient sur cet extravagant, les garçons du « Chameau » répondaient que c'était un vieux musicien, demeurant dans une rue voisine. « Il y demeurait, en tout cas, récemment, ajoutaient-ils ; mais peut-être a-t-il déménagé une fois de plus, car les propriétaires des maisons où il se loge lui donnent tous congé les uns après les autres. Non pas qu'il soit aussi absolument fou qu'on le supposerait : mais le pauvre homme est sourd comme une borne, ce qui doit avoir un peu contribué à lui troubler la raison. Et avare ! Un vrai grippe sou ! Quand nous lui apportons sa demi-livre de café, — c'est chez nous qu'il s'approvisionne de café et de sucre, — figurez-vous qu'il renverse le paquet sur la table et compte les grains, tant il a peur d'être

volé par sa femme de ménage ! Et ivrogne ! Vous allez le voir se souler, tout à l'heure, avec M. Holtz, le seul homme qui consente à lui tenir compagnie ! Qui pourrait croire, monsieur, qu'un maniaque tel que celui-là ait été reçu, autrefois, dans les meilleures maisons de la ville ? Il a même donné des leçons à S. A. l'archiduc Rodolphe ! Et on dit que pendant le Congrès, toute la cour l'a complimenté, pour un certain morceau qu'il a fait jouer quelque part. Il s'appelle Beethoven. Peut-être le connaissez-vous de nom ? »

Beethoven ? Oui, quelques-uns des étrangers se souvenaient de ce nom. Et, en effet, il évoquait surtout dans leur mémoire l'image des fêtes de toute sorte qu'on avait naguère organisées à Vienne, à l'occasion du Congrès. Dans la grande salle de la Redoute, ils se rappelaient avoir entendu deux morceaux composés expressément pour la circonstance par l'homme qu'ils voyaient à présent devant eux : une cantate, *le Moment glorieux*, et cette inoubliable *Bataille de Vittoria*, une symphonie où l'orchestre imitait tour à tour le galop des chevaux, le choc des armées, les coups de canon.

Le succès avait été immense : toute la ville avait cru à la révélation d'un second Joseph Haydn. Mais on s'était trompé. Ni un ancien opéra de Beethoven, *Fidélis*, qu'un théâtre avait repris à la suite de ces fameux concerts, ni une nouvelle symphonie, énorme et incompréhensible, avec un grand chœur en guise de finale, — une symphonie, hélas ! bien différente de la *Bataille de Vittoria* — rien de tout cela n'avait réalisé les belles espérances de 1814. Sans compter que, depuis lors, on avait eu la révélation d'un véritable génie musical : *le Barbier de Séville*, *Tancredi*, *Othello*, avaient été accueillis à Vienne avec plus d'enthousiasme, peut-être, que dans le reste de l'Europe ; et d'année en année, à la lumière de ces chefs-d'œuvre, le public viennois s'était mieux rendu compte de ce qu'il y avait de contraint, de pédantesque, de démodé à jamais, non seulement dans l'art obscur et mal venu de ce Beethoven, mais jusque dans celui du « père » Haydn, ou de Mozart lui-même.

Pourtant le nom de l'auteur de la *Bataille de Vittoria* ne laissait pas de garder encore un certain prestige : et sa figure, telle qu'on la voyait à cette table de restaurant, offrait un spectacle à la fois si drôle et si pitoyable qu'on ne pouvait s'empêcher d'en être frappé. Il était maintenant en train de manger son diner : tantôt dévorant à la hâte de grosses bouchées, tantôt s'interrompant au milieu du repas, étalant son carnet sur la table toute tachée de graisse, inscrivant fiévreusement quelques notes, et, coup sur coup, vidant deux ou trois verres de son vin du Rhin. Mais parfois aussi une rêverie soudaine l'envahissait. Il se renversait sur sa chaise, relevait la tête, et, immobile, regardait longtemps le vide devant lui : de sorte que les étrangers assis aux tables voisines pouvaient avoir tout le loisir d'examiner son visage. Et ils découvraient alors, avec surprise, que c'était un visage d'une admirable beauté. Ceux d'entre eux surtout qui avaient connu Beethoven dix ans auparavant, au temps de son élégance mondaine et de ses succès, s'émerveillaient du changement que l'âge, ou peut-être la souffrance, avait produit en lui. L'ovale de la face, naguère un peu boursoufflé et d'une vigueur un peu commune, s'était aminci, affiné, en quelque sorte ennobli. Tous les traits, plus nettement accusés, avaient pris une harmonie plus douce et plus pure : le vaste front bombé, le nez droit et ferme, le pli impérieux des lèvres, la saillie du menton, où s'était désormais creusée une large ravine. Et, sous de terribles

sourcils en broussailles, les deux grands yeux noirs trop ouverts s'étaient chargés d'une tristesse si profonde, si tragique, si désespérée, qu'on se sentait tout à coup frémir d'angoisse à les voir, comme si toute la douleur humaine s'y fut trouvée reflétée.

Mais bientôt l'arrivée d'un compagnon tirait le malheureux de sa rêverie. Ce compagnon, le violoniste Charles Holtz, était un jeune homme à figure de coquin, sournois et plat, avec l'air à moitié d'un artiste, à moitié d'un commis de boutique. Evidemment ivre déjà, il s'installait près de Beethoven, se commandait une bouteille de vin : et entre les deux hommes s'engageait un étrange et navrant dialogue. Holtz écrivait sur le carnet ce qu'il avait à dire; Beethoven, seul, parlait, — d'une voix rude, sauvage, à peine distincte; et, par instants, lui-même, oubliant qu'il avait une voix, s'emparait du crayon et écrivait ses réponses au-dessous des demandes. Puis venaient des intervalles de silence, sans cesse plus fréquents, sans cesse plus longs. Assis l'un près de l'autre comme des étrangers, les deux amis ne pensaient plus qu'à vider leurs verres; jusqu'à ce qu'enfin le « fou », stimulé par l'ivresse, momentanément distrait par elle de la souffrance qui tout à l'heure l'avait accablé, transporté par elle, de nouveau, dans le monde bienheureux de la création artistique, se remit, plus bruyamment encore qu'avant son repas, à taper des pieds en fredonnant sa lugubre chanson, et à faire trembler la table sous la violence soudaine de ses coups de poing.

(La fin prochainement.)

T. DE WYZEWA

Concours du Conservatoire (1)

Tragédie et comédie. — 1^{er} prix, M^{lle} Bogaerts; 2^e prix, M^{lles} Sibille, Davids, Bombeke, M. Gérard; 1^{er} accessit, M. Lefort; 2^e accessit, MM. De Jongh et Morissens.

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

La Mostra di Antica Arte Umbra a Perugia 1907, par MARIO LOBA (2).

Le 25 avril dernier a été inaugurée à Pérouse une fort attachante exposition d'art ancien dont nous parlera prochainement notre collaborateur M. Gabriel Mourey. Elle réunit un choix d'œuvres appartenant à l'ancienne école ombrienne et notamment quelques chefs-d'œuvre des maîtres illustres Allegretto Nucci, Niccolò Alunno, Matteo da Gualdo, Benedetto Bonfigli, Giovanni Boccati, etc., sans oublier, bien entendu, le divin Pérugin, et Gentile da Fabriano, et Piero della Francesca... Ce sont ces merveilles que M. Mario Loba décrit dans une élégante plaquette de 55 pages illustrée d'un grand nombre de reproductions.

Ce n'est pas un simple catalogue, non plus qu'une étude approfondie des objets momentanément rassemblés au Palais des Prieurs, peinture, sculpture, orfèvrerie, céramique, broderie, ameublement, dentelle, etc. Il faut voir dans l'étude de M. Loba une sorte de guide à l'usage de ceux qui entendent visiter l'exposition avec fruit, en même temps qu'un précieux souvenir pour ceux qui, l'ayant vue, veulent s'en remémorer les parties essentielles.

O. M.

(1) Suite et fin. Voir nos quatre derniers numéros.

(2) Torino, Grafica editrice politecnica.

Les Matins à Florence, par JOHN RUSKIN. Traduction de E. NYPLRS. Annotations par E. CAMMAERTS. Préface de ROBERT DE LA SIZERANNE. Douze plaques hors texte (1).

Jamais l'attention du public français n'a été attirée aussi vivement que dans ces derniers temps par les travaux de l'illustre critique anglais.

Les Matins à Florence est l'une des œuvres dont la traduction s'imposait en tout premier lieu. Elle date d'une époque où les conceptions esthétiques et philosophiques de Ruskin avaient acquis leur pleine maturité. Elle présente ces conceptions non sous une forme abstraite et théorique, mais sous une forme concrète et familière. C'est un guide d'art, écrit par l'auteur à l'intention de ses élèves d'Oxford. Au cours de ces promenades matinales à travers Florence, il nous amène par l'examen même des œuvres rencontrées à dégager spontanément le sens profond de cet art primitif italien et à en ressentir toute l'éloquente sincérité.

Grâce aux illustrations qui y ont été annexées, et qui peuvent être aisément complétées par quelques photographies, l'œuvre peut être lue loin de Florence, et le lecteur pourra se livrer au charme de ce voyage en chambre à la suite d'un guide chez lequel l'érudition n'altère jamais l'enthousiasme.

Le traducteur s'est efforcé uniquement de reproduire la pensée de Ruskin avec la plus scrupuleuse fidélité. C'est également ce sentiment de pieuse admiration qui a guidé l'auteur des notes : leur seul but est de compléter certaines analyses et de mettre l'œuvre complètement à jour.

M. de la Sizeranne, qui a le plus contribué à révéler le génie de Ruskin au public français, a bien voulu s'associer à leur effort. En quelques pages d'introduction, il a fait briller tout le soleil de Florence sur les marbres de *la Tour du Berger* et sur les fraîches couleurs des fresques du *Livre Voulté*.

Chronique judiciaire des Arts.

La Petite Tonkinoise.

On connaît, dit le *Soir*, cette production inepte que l'on nous corne aux oreilles depuis des mois. Un imprimeur bruxellois, qui avait édité à des milliers d'exemplaires cette idiotie, a été poursuivi par l'éditeur parisien, propriétaire de l'œuvre.

Le tribunal correctionnel de Bruxelles vient de rendre un jugement intéressant, et qui vaut d'être noté ici.

Après avoir pris connaissance de la *Petite Tonkinoise*, il déclare que cette chanson apparaît contraire aux bonnes mœurs; qu'elle est au surplus dénuée de tout caractère artistique; que, dès lors, la composition de cette chanson ne saurait être protégée par le droit de propriété littéraire organisé par la loi du 22 mars 1886.

Quant à la reproduction et à la distribution, le tribunal décide que c'est par la presse que le prévenu a reproduit les strophes ordurières de cette chanson; dès lors, le tribunal ne saurait, sans excéder les limites de sa compétence, juger le fait de reproduction et de distribution en tant qu'il constitue le délit de l'article 383 du Code pénal.

Et le prévenu a été acquitté.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *Quarante petits poèmes*, par JEAN-LOUIS VAUDOYER. Paris (Imp. Noël Texier et fils, La Rochelle).

ROMAN. — *Le Journal d'un suicidé*, par LUCA RIZZARDI. Couverture d'A. Donnay. Bruxelles, Association des Écrivains belges. —

(1) Paris, H. Laurens.

Contes et Récits d'un Bruxellois, par LÉOPOLD COUROUBLE. Illustré de huit planches hors texte de CONSTANT DRATZ et de deux dessins d'après nature. Bruxelles, P. Lacomblez.

CRITIQUE. — *La Chanson populaire belge*, par CHARLES GHEUDE. (Couverture de H. CASSIERS. Illustrations par H. BODART, EM. BAES, F. KHNOFF, J. DELVILLE, L. ROYON, A. OLEFFE, M^{mes} L. SAND-DANSE et E. WESMAEL). Bruxelles, O. Lamberty. — *L'Œuvre dramatique de César Franck; Hulda et Ghiselle*, par CH. VAN DEN BORREN. Bruxelles, Schott frères; Paris, Fischbacher. — *La Musique actuelle en Italie* (Mission du Gouvernement français), par EUGÈNE D'HARCOURT. Paris, F. Durdilly et Librairie Fischbacher.

NUMISMATIQUE. — Souvenirs numismatiques des fêtes jubilaires de 1905, par ÉDOUARD LA LOIRE. Avec dix planches hors texte. Bruxelles, Imp. Veuve Monnom. — *La Collection des médailles de la Chambre des Représentants*, par ÉDOUARD LA LOIRE. Bruxelles, Imp. A. Raiff.

DIVERS. — *Catalogue de l'exposition du Livre flamand à Ostende*. Nombreux portraits. Préface de M. POL DE MONT, etc. Dressé avec le concours du Musée du Livre et édité par « Ostende-Centre d'Art. » Bruxelles, imp. Veuve F. Larcier. — *Catalogue du Salon des Beaux-Arts d'Ostende*. Nombreux portraits. Édité par « Ostende-Centre d'Art. » Bruxelles, imp. Veuve F. Larcier. — *Annuaire de l'Union de la Presse périodique belge*. Bruxelles, Maison du Livre (Imp. A. Leempoel).

Musique.

La Mer, mélodie pour chant et piano (M. LAUZON), par CHARLES LAMY. Liège, Veuve L. Muraille. — *Soir d'été*, id. (FERNAND SÉVERIN), par CHARLES LAMY. Bruxelles, Breitkopf et Härtel.

NÉCROLOGIE

Chartran.

On annonce de Paris la mort du peintre Chartran, l'un des plus réputés et des plus achalandés parmi les portraitistes officiels. Né à Besançon en 1849, il reçut les conseils de Cabanel et dès 1872 prit part aux Salons parisiens auxquels il resta fidèle jusqu'à sa mort.

Le portrait qu'il exécuta naguère de Léon XIII d'après nature marque l'apogée de sa fortune. Outre d'innombrables portraits, l'artiste peignit un certain nombre de tableaux, parmi lesquels la *Vision de saint François d'Assise* (1885).

PETITE CHRONIQUE

La reine mère d'Italie vient d'acheter au pavillon belge de Venise la toile *Hiver* de M. Delvin pour l'offrir au Musée de Venise.

Nous apprenons, d'autre part, que M. Delaunois vient de vendre sa seconde *Impression du pays monastique*.

Un Salon estival dû à l'initiative de M. H. Janlet sera ouvert du 1^{er} août au 10 septembre à Heyst-sur-mer, dans les salles du Kursaal, sous la présidence d'honneur du gouverneur de la Flandre occidentale et le patronage de l'Administration communale. Il réunira un ensemble d'aquarelles par MM. H. Cassiers, V. Uytterschaut, H. Janlet, F. Charlet, Ch. Watelet, Théo Hannon, L. Bartholomé, P. Hermanus et M. Hagemans.

Une fête musicale y sera donnée au profit d'œuvres de bienfaisance.

Nous avons annoncé que le vicomte de Spoelberch de Lovenojou avait légué toutes ses richesses littéraires à l'Institut de France. Divers bruits contradictoires ayant été mis en circulation au sujet de cette libéralité, nous croyons devoir confirmer notre information. C'est notre confrère Eugène Gilbert qui a été, avec le comte de Marnix de Sainte-Aldegonde, désigné par le défunt pour exécuter ses dernières volontés.

On s'est enfin décidé, dit un de nos confrères, à faire nettoyer et restaurer les tableaux du Musée Wiertz.

On sait que les œuvres du célèbre peintre ont été exécutées à la peinture mate, sans vernis, et l'on craignait pour ce motif que l'on n'eût pu les nettoyer sans les endommager.

La commission a chargé un restaurateur de procéder à des essais préalables sur une petite toile du maître. Ceux-ci ont parfaitement réussi et donné des résultats concluants.

Les tableaux du Musée Wiertz n'ont plus été nettoyés depuis la mort du peintre.

La fraîcheur du temps n'a pas éloigné du Waux-Hall les amateurs de bonne musique, et c'est devant une affluence considérable qu'a eu lieu samedi dernier le concert des solistes. Concert d'un intérêt d'ailleurs tout à fait exceptionnel. L'orchestre, sous la direction de Sylvain Dupuis, à qui l'on a fait une ovation bien méritée, s'est montré digne de sa réputation.

Encouragé par le succès qui récompensa sa première tentative, la *Jeune Wallonie* se propose d'organiser en septembre une deuxième « Cour d'amour ». C'est dans le beau parc de Marchienne-au-Pont que se déroulerait, cette fois, la fête. Le programme comprendrait, entre autres, la première représentation d'un opéra wallon, *Reine et Muse*, texte de J. Sottiaux, musique de P. Marchand.

Nouvelles musicales inédites :

M. Émile Chaumont vient de fonder avec la collaboration de MM. L. Van Hout, J. Jacob et Emile Bosquet, un quatuor destiné à l'exécution des œuvres pour piano et archets. Ce groupement d'interprètes de premier ordre nous vaudra, l'hiver prochain, de parfaites exécutions. Le nouveau quatuor, dont le répertoire embrassera les œuvres classiques et modernes, donnera une série d'auditions à Bruxelles et à l'étranger.

M. Jean du Chastain, qui vient de passer un an à Leipzig où il a étudié sous la direction de M. Arthur Nikisch l'art de conduire l'orchestre, est nommé chef d'orchestre au Théâtre municipal de Metz. Il entrera en fonctions au début de septembre. Concurrentement avec son apprentissage de *kapellmeister*, le jeune artiste a travaillé la composition et rapporte de son séjour en Allemagne un poème symphonique en forme de scherzo.

M^{lle} Angèle Delhaye vient d'être engagée au Grand Théâtre d'Alger pour y créer le rôle de Perséphone dans *Ariane* de Massenet et pour y chanter, parmi d'autres, celui de Charlotte de *Werther*.

Un nouveau périodique, *l'Annonciateur, revue littéraire de combat*, vient de naître à Couillet sous la devise : *L'Art est le souvenir de la présence universelle de Dieu*.

« A l'Art corrupteur, dit le manifeste liminaire de *l'Annonciateur*, nous opposons l'Art régénérateur; à l'Art matérialiste, nous opposons l'Art chrétien; à l'Art pour l'Art nous opposons l'Art pour l'homme par Dieu. »

On s'abonne, 268, route de Châtelet, à Couillet.

Vient de paraître : *Héroïnes et Actrices, étude sur le répertoire ancien et moderne*, par A. Michel. (Bruxelles, imprimerie Dewarichet, 52, rue de la Montagne.) L'auteur analyse dans cet ouvrage quelques types féminins du théâtre d'autrefois et d'aujourd'hui : Josabeth, Eva, Marguerite Gautier, Mélisande, Salomé, etc., et s'efforce d'en déterminer la psychologie avec exactitude.

Dimanche dernier remise a été faite à la commune d'Héverlé, par le Comité de l'Aréo-Club de Belgique, du médaillon de Mincklers, l'inventeur fameux du gaz d'éclairage. Ce médaillon, d'un

beau caractère, est l'une des œuvres les mieux réussies du sculpteur Paul Du Bois.

Sottisier. D'un confrère de province :

« Veuve? Je ne le crois pas, sa toilette élégante est de drap beige et elle ne paraît pas sous le coup d'une violente douleur. »

On vient d'inaugurer à Annecy un monument à la mémoire d'Eugène Sue. Le monument, qui est l'œuvre du statuaire Marius Tissot, représente un douloureux *Juif-Errant* en marche avec, à droite et à gauche, se détachant sur la pierre, la triste figure de Rodin et la gracieuse image de Rose et de Blanche, les incarnations des œuvres du romancier, tandis que les traits d'Eugène Sue en médaillon apparaissent sur le piédestal.

Après la cérémonie, la foule des assistants s'est rendue au cimetière d'Annecy où, depuis 1857, l'écrivain dort son dernier sommeil à l'ombre des rosiers grimpants qui tressent sur sa tombe des guirlandes fleuries.

C'est là que mourut presque subitement, il y aura bientôt un demi-siècle, l'auteur du *Juif-Errant*. Il n'était point originaire d'Annecy, mais ses idées politiques l'avaient, au lendemain du coup d'Etat du 2 décembre, obligé de s'expatrier; pendant cinq années, il était venu demander un asile à cette terre qui était encore italienne. Bien vite, il avait aimé la cité savoyarde qu'entourent des monts géants et qui se baigne dans le joli lac. Et c'est en souvenir des années qu'Eugène Sue vécut à Annecy qu'aujourd'hui la vieille ville lui élève un monument.

Le manuscrit autographe de la sonate pour piano et violon op. 96 de Beethoven, qui était en vente à Leipzig, a été acheté cinquante mille francs par M. Léon-S. Olschki, de Florence. Il comprend vingt-trois feuillets in-folio et porte la signature de l'auteur.

Dans une vente qui a eu lieu à Londres le 19 juin dernier, deux beaux violons de Stradivarius ont été payés l'un 19,220 francs, l'autre 15,375 francs. Un violon portant la mention « Joseph Guarnerius fecit Cremona, anno 1739. L. H. S. » a été adjugé aussi 15,375 francs; un violon style Guadagnini, 3,845; un violon Nicolas Amati, daté de 1674, 3,715 francs; un violoncelle Guarnerius, 3,590 francs; un violon Gaspard da Salo, 2,560 francs; enfin, un violon J.-F. Pressenda, 1848, 1,680.

La deuxième exposition musicale organisée aux États-Unis aura lieu cette année à New-York, du 18 au 27 septembre. On sait que le but de l'institution est de mettre sous les yeux du public les progrès réalisés chaque année dans la fabrication des instruments et dans les éditions musicales. Il y aura, comme l'an dernier, de nombreux concerts pendant la durée de l'exposition.

C'est en décembre prochain que s'ouvrira à Vienne l'exposition de musique et de théâtre que nous avons annoncée. De grandes fêtes lyriques et dramatiques seront données dans la capitale autrichienne à cette occasion.

Deux biographes d'Hændel. Chrysander d'abord et, après lui, Max Seifert, ont déjà, dit le *Guide musical*, fourni la preuve que

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

le célèbre compositeur allemand avait emprunté des phrases entières en se gardant bien de citer ses sources. Mais jamais la manie d'Hændel de s'approprier le bien d'autrui n'a été illustrée de façon plus saisissante que par un auteur anglais, M. Sedley Taylor, dans un livre intitulé : *The Indebtness of Hændel to works of other composers*. M. Taylor a juxtaposé les originaux d'Hændel et ses plagiat, et de cette juxtaposition il résulte que le trio de l'ouverture de *Theodora* d'Hændel est un trio de Muffat; que la marche de *Josua* est un rigodon de Muffat; qu'une fantaisie du même Muffat est devenue l'allégo de l'ouverture de *Samson*; que des messes d'Habermann ont été pillées pour l'oratorio *Jephtha*, des duos de Clar pour *Theodora*, etc. M. Taylor a examiné de près les cahiers de notes de la main d'Hændel qui se trouvent au musée Fitz William de Cambridge, et y a constaté que ces cahiers contiennent exclusivement des copies de compositions étrangères qu'Hændel a faites pour pouvoir y puiser à l'aise. Une bonne partie de ces copies se retrouve dans les œuvres d'Hændel. On s'explique maintenant la rapidité avec laquelle Hændel a écrit la plupart de ses œuvres, mais on ne s'explique pas encore comment ce musicien de génie a pu s'abaisser jusqu'à plagier des pages entières, alors qu'il n'avait qu'à écouter sa propre inspiration.

On annonce de Rome la mort de M. Costanzi, propriétaire du théâtre qui porte son nom.

Le défunt, bien que propriétaire d'un immeuble voué à l'opéra et au ballet, faisait, à ce qu'assure le *Guide musical*, partie de la Compagnie de Jésus. Il avait, il y a une quinzaine d'années, été relevé par Léon XIII de ses vœux de chasteté et s'était marié à cinquante-quatre ans.

M. Costanzi était aussi journaliste; il écrivait les articles de fond dans la très cléricale *Voce della Verità*, qui l'avait précédé dans la tombe.

A Mulhouse-en-Thuringe, on vient, dit le *Bulletin de l'Art ancien et moderne*, d'inaugurer une manière aussi simple que charmante d'intéresser les habitants au pittoresque local : au moment des fiançailles, on demande aux jeunes gens de marquer leur mariage par la plantation de deux petits chênes dans le parc municipal. Moyen économique, à coup sûr, d'obtenir un jour un beau bois. « Nos arrière-neveux nous devront cet ombrage ».

La famille du sculpteur Bartholdi a fait don à la ville de Colmar de la maison ayant appartenu à l'artiste dans la rue des Marchands, ainsi que du mobilier, des esquisses et des objets d'art de l'hôtel que le sculpteur occupait à Paris. On estime la valeur de ce don à près de 250,000 francs. La famille prendra elle-même toutes les dispositions nécessaires pour transformer la maison de la rue des Marchands en musée Bartholdi.

Ce don a été accepté avec reconnaissance par la municipalité.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

ALFRED STEVENS

par

ET SON ŒUVRE

Camille Lemonnier.

Un volume de grand luxe, de format in-folio, contenant 42 planches hors texte, tirées en héliotypie sur presse à bras, d'après les chefs-d'œuvre d'Alfred Stevens actuellement exposés à Bruxelles.

Le texte de Camille Lemonnier est, en même temps qu'une étude approfondie de la personnalité et de l'art d'Alfred Stevens, une reconstitution brillante de la vie artistique et mondaine à Paris sous le second Empire. Ce texte est suivi des « Impressions sur la Peinture » d'Alfred Stevens lui-même.

L'ouvrage est tiré à 350 exemplaires numérotés, reliés en parchemin avec titre et ornementation dessinés par l'artiste Georges Lemmen.

Prix : 80 francs.



Maison Félix MOMMÉN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an. T.	fr. 12,00	Un an.	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n ^o	0,25	Le n ^o	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

ÉDITIONS SCHOTT FRÈRES, A BRUXELLES

- BLOCKX, Jan. — *Triptyque symphonique* pour orchestre.
Partition et parties, chaque 10 francs net.
- BOSQUET, E. — *Ecole du Pianiste virtuose* 7 fr. 50 net.
- DUPUIS, Albert. — *Fantaisie rhapsodique*, dédiée à Ysaye,
pour violon et orchestre ou violon et piano 7 fr. 50.
- MOSZKOWSKI, M. — Deux morceaux pour piano :
1. *Caprice*; 2. *l'Agilité* (Etudes), chacune 2 fr. 50.
- THOMÉ, Francis. — Cinq morceaux pour piano.
1. *Gavotte madrigal*; 2. *Pendant la valse*;
3. *Duo d'amour* (Idylle); 4. *Menuet de la Reine*; 5. *Sarabande*.
Chacune 2 francs.
- WIENIAWSKI, Jos. — *Suite romantique*, pour orchestre.
La partition 10 francs.

Schott Frères, Éditeurs, 56, Montagne de la Cour.
Magasins de Pianos, 21, chaussée de Wavre (Ixelles).

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture,
Sculpture, Philosophie, Histoire,
Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50.
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

La Presse Européenne

Coupages de journaux artistiques, commerciaux,
politiques et financiers

Bruxelles, 54, rue de Longue-Vie.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Le Parc de Bruxelles au point de vue esthétique (BULS). — La Peinture japonaise (OCTAVE MAUS). — Essayistes (FRANCIS DE MIOMANDRE) — Beethoven et Schubert (su te et fin) (T. DE WIZEWA). — Br g's-Port-le mer — Chronique judiciaire des Arts : *La Petite Tonkinoise*. — Nécrologie : *Hector Malot*; *Antonin Marmontel*. — Petite Chronique.

Le Parc de Bruxelles au point de vue esthétique.

Depuis que les grandes villes se peuplent rapidement d'immigrants venus de la province et de l'étranger, on peut constater une diminution graduelle dans l'amour du clocher qui autrefois poussait les citoyens à embellir leur cité. Nos préoccupations contemporaines sont plutôt utilitaires, et alors que les marchands de Bruges, de Venise et de Florence voulaient, dans leur orgueil local, que leur ville surpassât en beauté ses rivales, nos bourgeois contemporains traversent tous les jours le Parc

de Bruxelles sans même se douter que c'est un monument qui joue son rôle dans un ensemble décoratif. Y toucher, c'est non seulement porter atteinte à sa beauté propre, mais détruire l'harmonie du concert monumental dans lequel il fait entendre sa partie.

Si l'on suit dans l'histoire les vicissitudes de notre Parc, nous constatons que jusque 1776 la préoccupation constante de nos souverains et de nos magistrats fut de l'agrandir et de l'embellir.

Jean III, Philippe le Bon, Charles-Quint s'y employèrent énergiquement et ils furent toujours secondés par la ville. Le duc de Bourgogne s'engagea même à ne jamais donner, aliéner, ni hypothéquer le Parc, et si l'on se rappelle les interventions pécuniaires considérables de la Commune en vue de s'assurer la conservation du Parc, il sera permis d'affirmer aujourd'hui que quoique le Parc soit devenu un domaine de l'État, il s'est conclu tacitement entre le Gouvernement et la Ville un contrat synallagmatique qui ne permet pas de toucher au Parc sans l'assentiment du pouvoir communal.

On nous répondra peut-être que l'emprise faite sur le Parc pour *rectangulariser* la place des Palais a été consentie par le Conseil communal. Cela est vrai, mais comment s'y est-on pris? On a employé le truc de la carte forcée. Le plan de ce travail a été noyé dans le projet de gare centrale avec lequel il n'avait aucun rapport, de façon à obliger le Conseil communal à le voter sous peine de ne point obtenir la station désirée; car une convention ne peut être amendée: elle doit être acceptée ou rejetée en bloc.

On sait avec quelle désinvolture le ministre des Tra-

vaux publics a traité la Ville; sans même la prévenir, il a autorisé l'architecte de l'État à empiéter de 8 mètres sur le domaine de la Commune, au mépris de la convention conclue avec elle.

Au premier abord cela peut paraître sans importance, mais on sait que la tactique habituelle d'un ministre qui veut réaliser un plan qu'il n'ose présenter tout d'abord est de nous mettre en présence du fait accompli, escomptant l'indifférence du public et la timidité des magistrats.

Il suffit de jeter les yeux sur le plan de la nouvelle façade du Palais et des jardinets qui le précèdent pour constater la conception égoïste de l'architecte. Un artiste qui aurait compris la beauté de l'ensemble monumental formé par le Parc, la place des Palais, les rues Ducale et Royale, les Ministères et la Chambre, au lieu de le troubler se serait efforcé d'insérer son palais dans ce cadre superbe sans en rompre l'harmonie. C'est ainsi que Balat avait compris l'embellissement de la façade du Palais et l'on ne peut assez déplorer que la mort l'ait empêché de le réaliser. Nous n'aurions eu ni les lourds toits, ni les basses fosses fleuries, ni les pavillons encombrants qui ne semblent avoir d'autre mission que d'isoler l'œuvre de l'architecte actuel de son cadre naturel. Lui seul, et c'est assez!

Il ne faut pas être grand prophète pour prédire qu'une fois la palissade enlevée on verra paraître dans la presse officieuse des articles signalant la nécessité d'élargir encore la place et, afin de donner plus d'air au Palais, de placer la grille sur la balustrade des bas-fonds. Du même coup, on dégagerait le Palais des Académies, chose admirable, et l'on aurait l'occasion, en reculant les deux aubettes d'entrée (rue Ducale et rue Royale), de les placer dans l'alignement de la place des Palais. On se serait ainsi rapproché de la sacro-sainte symétrie, qui est l'esthétique idéale à la portée de toutes les intelligences; un mètre suffit comme critérium.

Ces idées ont déjà été lancées comme des ballons d'essai. Signalons en passant que pour l'alignement de la grille et de la balustrade, on a violé une seconde fois la convention conclue avec la Ville en les reculant de 2 mètres. C'est un acheminement évident vers la nouvelle emprise et la ruine de la belle œuvre de Zinner. Il suffit, en effet, de jeter les yeux sur un plan du quartier du Parc pour reconnaître la conception d'ensemble du jardinier et des architectes de 1776.

Le goût français de l'époque obligeait les auteurs du plan à substituer un parc régulier au parc pittoresque des ducs de Brabant; ils eurent cependant le bon goût d'atténuer sa monotonie en disposant les allées en éventail, de manière à donner trois points de vue au lieu d'un seul, à ménager des perspectives obliques moins uniformes que les allées rectilignes et à étendre les vues vers la rue Royale et la rue Ducale qui conti-

nent l'axe des deux allées latérales. C'est pourquoi les deux portes latérales du Parc sont placées suivant l'axe de ces rues et, avant la coupure de la saillie du Parc, elles se trouvaient dans l'alignement de sa clôture.

Aujourd'hui elles contrarient la direction de la grille nouvelle. Si on corrige ce défaut, elles seront en désaccord avec la direction des allées auxquelles elles donnent accès. Le mal est devenu irréparable. On voit dans quelles contradictions inextricables on s'engage quand on commet la faute de troubler un ensemble harmonieux dont les parties s'accordaient entre elles. Ne manquons pas de faire remarquer que la conception géniale de Zinner a encore eu cet avantage de fournir des voies de communications diagonales à travers le Parc. Voies qui manquent au Parc du Cinquantenaire, pour lequel l'architecte moderne a imaginé un déplorable plan rectangulaire ayant pour conséquence de rendre déserts de grands espaces parce que la circulation y est entravée. Une comparaison entre les deux parcs suffit pour révéler la supériorité du plan ancien et montrer comment son auteur a su tirer un effet agréable d'une nécessité pratique.

Nous espérons que nos édiles sauront montrer de la fermeté. S'ils ont laissé prendre un doigt dans l'engrenage, qu'ils sauvent au moins la main et se refusent énergiquement à toute nouvelle concession. Qu'ils se rappellent ce qui s'est passé à Groenendael: pour donner une plaine à des *gentlemen riders* on a abattu des milliers d'arbres; puis on a fait une trouée dans la forêt pour y conduire une voie ferrée; ensuite on est venu dire à la Chambre: « Il y a là, entre le chemin de fer et la chaussée, un triangle isolé de la forêt; concédons-le à un entrepreneur qui y bâtira des villas ». Attendons la suite, le triangle est un coin qui s'enfoncera dans le bois et fera le vide devant lui. Quand on aura bâti les villas, on réclamera plus de terrain à bâtir pour un bureau de poste, un commissariat de police, un casino (1), une chapelle, et, dès lors, adieu le charme de Groenendael, qui n'aura même plus le droit de porter son nom, car il n'y aura plus de « Vauvert »!

Les naïfs admirateurs des beaux paysages ne comprendront-ils donc jamais qu'en venant planter leurs villas encombrantes dans un beau site ils sont les destructeurs inconscients de ce qui les y attire et que bien vite viendra le moment où ils n'auront plus de raison d'y rester?

Combien les Américains, si peu artistes cependant, ont eu raison d'interdire toute construction dans leur parc national!

Au lieu de laisser entamer notre belle forêt de tous les côtés, nous aurions dû la conserver jalousement comme un joyau national. Si nous ne montrons pas la

(1) Le projet existe.

même intransigeance pour le Parc, on le détruira peu à peu sous le fallacieux prétexte de l'embellir. Il n'a déjà été que trop envahi par des constructions parasites telles que le théâtre et le Waux-Hall qu'on n'y maintient que par une mauvaise raison d'économie, alors qu'on conserve des écuries dans un des plus beaux endroits de Bruxelles, le jardin des Académies, tout désigné pour recevoir le Waux-Hall et les concerts d'été (1).

BULS

LA PEINTURE JAPONAISE

Malgré les travaux par lesquels d'excellents esprits ont cherché à divulguer l'art extrême-oriental, et particulièrement à nous faire comprendre et aimer la peinture japonaise, un malentendu subsiste. On ne prétend y voir que des fantaisies décoratives dont l'ingénieuse ordonnance, l'harmonie des lignes et des couleurs, les motifs judicieusement choisis plaisent aux yeux sans provoquer en nous l'émotion esthétique que seules nous dispensent les manifestations plus profondes, plus éloquents de la conception artistique occidentale.

Il semble, pour certains, que l'Occident ait le monopole de la sensibilité et de l'expression, les civilisations orientales n'ayant produit qu'un art dont le charme est incontestable mais qui demeure superficiel, purement ornemental et, somme toute, de qualité inférieure.

C'est contre ce préjugé que s'élève, dans une fort intéressante étude (2), M. R. Petrucci, qui s'efforce de dégager de la peinture japonaise ses éléments caractéristiques pour les comparer et les opposer, en un subtil parallèle, aux éléments constitutifs de la peinture européenne.

Examinant tour à tour la technique des deux arts et leurs facteurs intellectuels ou passionnels, c'est-à-dire leur source d'inspiration, il démontre que sous leurs divergences extérieures ils sont étroitement liés l'un à l'autre par l'universel amour de la Beauté. « Si la conception y prend des aspects particuliers, dit-il, c'est à des singularités de culture que l'on en doit attribuer la cause et, à la base de cette culture, il faut placer le système le plus puissant dans son action sur la mentalité de l'homme : la Religion. Durant de longs siècles d'histoire, l'Occident n'a vu dans le monde qu'une série de formes inférieures assujetties à l'homme. Il dominait la nature, il en formait le centre absolu, il était, seul, la fin dernière de l'Univers. Au contraire, l'Oriental a considéré la multitude des êtres et des choses. Chacun des éléments du monde lui a paru suivre sa route à part, tendre vers un but qui lui demeure particulier, enfermer dans son destin des

(1) D'après la convention avec l'État, il devait y avoir 49 mètres depuis l'axe de la grille du Parc jusqu'à l'axe de la grille du Palais du Roi. Le trottoir du Parc devait avoir 3 mètres, celui du Palais 4 mètres. La partie pavée devait donc avoir 42 mètres. En fait, la grille et le trottoir du Palais ont été avancés de 10 m. 70, de sorte que la partie pavée n'a actuellement qu'une largeur de 31 m. 30.

(2) *Les Caractéristiques de la Peinture japonaise*, par R. PETRUCCI. Extrait de la *Revue de l'Université de Bruxelles*. Liège, imprimerie de la Meuse.

dramas et des joies pareils à ceux de l'homme, aussi grands, douloureux et profonds. Et, dans cet amour universel surgi d'une vision plus large, il a puisé des sentiments subtils, des facultés singulières, un pouvoir de synthèse et d'abstraction qui l'a libéré des formes matérielles et qui lui valent ce don où la grâce adorable des choses ne lui a point masqué leur aspect sublime, leur philosophie orgueilleuse, leur grandeur et leur beauté. »

Pour réaliser sa conception, il a créé des moyens spéciaux et, certes, la façon dont il comprend la forme et la perspective est-elle différente de la méthode qui guida les artistes occidentaux. Par exemple, ainsi que l'a fait remarquer Hokousai, les Japonais expriment la forme et la couleur sans chercher le relief, alors que le trompe-l'œil est l'un des soucis des peintres européens. Ils ne se servent que de la perspective cavalière, et celle-ci les a amenés à des superpositions de plans dont ils ont tiré les effets les plus variés.

Cette conception particulière de la perspective est, selon M. Petrucci, une évolution naturelle et savante d'un procédé primitif usité aussi, chez les Égyptiens et les Assyriens, à l'origine de notre histoire. « On peut dire, écrit-il, que son adoption par les Orientaux tient à ce que, chez eux, la recherche d'une représentation perspective plus proche de l'aspect réel des choses s'est produite très tôt et dès la période archaïque de leur art. Dans l'histoire européenne, cette même recherche est beaucoup plus tardive; elle se développa seulement lorsque les connaissances géométriques, fixées par les philosophes grecs, permirent de traiter la question comme un simple problème de géométrie descriptive. C'est dans les mêmes conditions qu'il fut repris au XIV^e et au XV^e siècles. Il dépend d'une codification plus tardive et qui s'est produite au moment où les liens entre l'ancien procédé de représentation perspective et les besoins qu'exprimait le nouveau étaient rompus par des siècles d'oubli. »

L'essentiel, pour comprendre un art exotique, c'est, comme l'a fait remarquer M. Bing, d'adopter l'optique particulière à ses lieux d'origine. Les critiques ont donné à cet égard, en raillant les méthodes nipponnes, un fâcheux exemple d'incompréhension et d'ignorance. Sachons nous libérer de notre égoïsme anthropomorphe pour jouir pleinement des beautés d'un art évocateur entre tous.

C'est à quoi nous convie M. Petrucci dans la brochure dont nous avons tâché de résumer brièvement l'esprit mais qu'il faudrait, pour en faire apprécier l'attrait et la portée esthétique-philosophique, reproduire du premier au dernier chapitre.

OCTAVE MAUS

ESSAYISTES

L'essayisme ne se meurt pas en France, loin de là. Il se porte même très bien, et c'est tant mieux, car cette forme de la littérature est tout à fait intéressante, surtout lorsqu'elle n'est point la proie des chroniqueurs. Ah! les chroniqueurs, voyez-vous, voilà les plus terribles ennemis de l'essayisme! Ils le réduisent aux dimensions d'un jeu d'esprit de journalistes, ils en font quelque chose de méprisable et de méconnaissable. Mais, Dieu merci! il a la vie dure, car des écrivains de valeur s'efforcent de la lui conserver, et ils y arrivent.

Un des plus personnels parmi ces écrivains, c'est, sans contre-

dit, M. Jean Dolent, dont la Maison des Poètes nous a donné, récemment, un nouveau petit livre : *Le Cyclone* (1).

Tout le monde ne connaît pas M. Jean Dolent, mais à aucun de ceux qui le connaissent il n'est indifférent. Ou bien il déplaît sans retour, ou bien il attache violemment, mais il n'est jamais négligeable. C'est un curieux esprit, maniaque et profond, aigu et paradoxal, souriant et âpre, perspicace et léger. Il aime, d'une pointe fine et dont on n'aperçoit presque point l'écorchure, à dessiner de petites esquisses ; notes rares, sensations imperceptibles. Il n'est intéressé que par ce qui est inédit dans les choses connues, par ce que personne n'avait avant lui remarqué. C'est là que se porte son observation ou sa malice. Il dit des vérités cruelles, tendres, subtiles, mystérieuses, dans une langue particulière : hantée d'une ellipse continuelle, hâchée, déroutante, autoritaire souvent et parfois qui chuchote, mais jamais, jamais, jamais banale. Le point d'où il part, le chemin qu'il suit, le but qu'il atteint ne sont le départ, le chemin, ni le but des autres personnes. Il a une toute petite maison et un tout petit jardin, mais il n'y est jamais rien entré d'ordinaire ou de déjà vu, et l'arrangement des moindres objets dénote une décision longuement arrêtée, un goût déjà pur et qui se surveille avec minutie.

Le Cyclone n'ajoute rien à une gloire déjà établie et indiscutable mais il la confirme et la continue. C'est un petit cahier de critique d'art, mais d'une critique d'art comme seul M. Jean Dolent sait en faire : personnelle jusqu'à la grincerie, passionnée, partielle et profondément équitable, impertinente et pourtant quand il le faut respectueuse, de la critique vivante en un mot.

L'esprit, je ne dirai pas le plus semblable, mais le plus fraternel, à celui de Jean Dolent, c'est celui de M^{me} Aurel. C'est par une analyse des *Jeux de la Flamme* que j'ai commencé à *l'Art moderne* la série de ces critiques. Je reviens aujourd'hui avec plaisir sur cet écrivain précieux. Elle nous soumet maintenant quelques-unes de ses idées sur ceci : *Comment les femmes deviennent écrivains* (2), et... et naturellement (mais, je vous jure, ce n'est point là la preuve d'un esprit grincheux) ce qui est le plus attachant ce n'est point tant de savoir comment les femmes s'y prennent pour arriver à écrire que d'apprendre comment M^{me} Aurel y est parvenue. Personne ne sort de soi-même (Dieu merci, où irait-on ?). Et chacun de nous est parfaitement visible et observable dans la cage de son tempérament et de son caractère. On n'observe pas les autres, on se retrouve en eux. Or, M^{me} Aurel est l'esprit le plus inexorablement personnel que je connaisse. Son univers est très complexe et elle n'aurait point assez de toute sa vie pour en explorer les labyrinthes secrets. Avec une politesse (désolante si l'on songe à qui elle s'adresse) M^{me} Aurel fait l'honneur aux femmes de lettres (suivant sa théorie, toute femme peut devenir de lettres) de croire qu'elles vont, dès demain, comprendre le but suprême de l'art d'écrire, qui est de révéler l'âme, et qu'elles vont le faire, et que, le faisant, elles instaureront le règne d'un nouveau pathétique : celui de l'amour vrai et complet.

Nous crions grâce en ce moment. On n'en peut plus d'entendre roucouler, fût-ce au mode tragique, les seuls amants. Qu'on nous parle de l'amour élément, ce sauvage, — il n'est jamais plus fauve et divin à la fois, qu'au cœur de la bonne famille. Il n'est jamais, plus que là,

(1) JEAN DOLENT. *Le Cyclone*. Paris, en La Maison des Poètes.

(2) AUREL. *Comment les femmes deviennent écrivains*. Paris, édition du Censeur.

ange et tigre. Là, sont toutes les griffes de l'amour avec toutes ses ailes, et (si les êtres sont entiers, c'est-à-dire tout à fait purs), son côté crime. Là, sont toutes les arches et les perspectives de l'infini. Que la femme y regarde, c'est plus vif, et c'est peut-être plus riche en crises belles, que le couple.

Mais non, madame, nous ne parlons que pour nous seuls. Si votre style a souvent une grâce ployée et défaite, il a plus souvent encore une force et une tenue, une autorité étrangement masculine. Ne vous y trompez pas : c'est parce que vous ne ressemblez pas à vos sœurs *sentimentales* que vous avez le projet de faire ce livre d'un pathétique nouveau. Si par un artifice d'une courtoisie raffinée, vous le leur attribuez, cela ne nous empêchera point de l'attendre, et de vous, non pas d'elles.

Je ne crois pas qu'on puisse aller plus loin que *le Retour de l'Enfant prodigue* (1) dans la sobriété volontaire.

L'inquiétude tourmentée de l'âme souvent s'allie à une imagination abondante et un peu désordonnée. Chez M. André Gide, c'est le contraire. Elle coexiste à l'ordre le plus sévère, le plus strict, à la plus inflexible rigueur de logique. Tourbillon d'infusoires enragées qui se dévorent et se détruisent entre les parois d'un vase de cristal, si lucide, si implacablement exposé aux regards du savant qu'on finit par douter du drame qui s'évertue dans cette eau silencieuse.

Et, pourtant, quelle effervescence !

Plus M. Gide avance dans son évolution intellectuelle et morale, plus ses livres deviennent nets et composés, plus ils sont sobres. Et, en même temps, plus la tragédie intérieure qu'ils relatent est intense. *Le Retour de l'Enfant prodigue* est un chef-d'œuvre de brièveté : nul ornement, pas de fleurs, pas un mot de digression. C'est un corps dont il ne reste ni graisse ni chair, mais sur l'ossature juste assez de muscles pour établir l'allusion de la vie. Il y a là je ne sais quoi d'aride et de brûlant, qui donne l'idée de la fièvre.

Les images du désert hantent et cernent les œuvres de M. André Gide.

Enfin, je m'en voudrais d'oublier les études que M. Léon Véry assemble sous ce titre : *Le Stylite* (2). On pourrait y retrouver des influences, mais elles ne manquent point d'accent personnel, de conviction et de chaleur. M. Léon Véry, s'il continue, sera un excellent essayiste, avec plus de psychologie et moins de morale.

FRANCIS DE MIOMANDRE

BEETHOVEN ET SCHUBERT (3)

Or, pendant que Beethoven s'occupait ainsi à terminer son « Quatuor en la mineur », — la plus puissante, peut-être, et certainement la plus pathétique de toutes ses œuvres, — un autre musicien, habitant le même quartier, passait souvent par les mêmes rues, où il n'était pas sans piquer, lui aussi, la curiosité des badauds. C'était le petit homme le plus amusant qu'on pût voir ; un ventre rond sur des jambes torsées, un dos rond, de

(1) ANDRÉ GIDE. *Le Retour de l'Enfant prodigue*. Paris. Tirage hors commerce de *Vers et Prose*.

(2) LÉON VÉRY. *Le Stylite*. Bruxelles. Association des Écrivains belges.

(3) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

petits bras ronds avec des doigts trop courts, et une tête ronde d'une grosseur disproportionnée, — une tête qui, plantée sur ce corps de nain, faisait l'effet d'une boule sur une autre boule. Pareillement le visage, tout bouffi, avec ses lèvres charnues, son nez épaté, ses yeux de myope cachés derrière d'épaisses lunettes, avec son front bas et ses favoris en buisson, ce bon visage de maître d'école d'opérette exprimait un mélange tout à fait comique d'innocence puérile et de solennité. Le personnage à qui il appartenait avait-il vingt ans? En avait-il quarante? Il était de ces hommes qui, nés vieux, gardent toute leur vie la même figure. Et, indolemment, il se promenait par les rues de Vienne, toujours vêtu à la dernière mode, beau linge, chapeau de feutre gris, redingote olive à col de velours. Puis, lorsqu'il avait pris sa provision d'air, il entrait dans son café, où aussitôt dix voix joyeuses acclamaient sa venue. « Hourrah ! criaient on, voici Canevas ! » ou encore : « Voici l'éponge ! ». On l'avait surnommé « Canevas » parce qu'il avait l'habitude de demander invariablement, à propos de tout homme dont on lui parlait : « *Kann er was?* » — « A-t-il quelque valeur ? ». Et quant à son autre surnom, « l'Éponge », c'était un hommage rendu à ses remarquables qualités de buveur. Le vrai nom du petit musicien était François Schubert.

Les jeunes gens qui l'avaient appelé se serraient pour lui faire place à leur table. L'un d'eux était le peintre Maurice Schwind, qui allait devenir plus tard le plus délicieux poète de la peinture allemande ; d'autres rêvaient d'écrire des drames ou des symphonies ; et parmi eux se détachait la svelte et élégante figure du Suédois Schober, qui, peintre, poète, musicien, avait encore à leurs yeux le mérite supplémentaire d'être « un homme du monde ». Depuis plusieurs années déjà, ils formaient une sorte d'association fraternelle ; et c'était Schubert qui en était l'âme. Ils s'intitulaient volontiers les « Schubertiens » ; ils donnaient le nom de « Schubertiades » à leurs grosses et bruyantes parties de plaisir. Et ce n'était pas que leur petit compagnon eût rien d'un brillant causeur, ni d'un boute-en-train. Timide, taciturne et d'intelligence médiocre, il faisait même assez pauvre figure toutes les fois que la musique n'était pas en jeu. Mais la musique jouait un rôle énorme dans les plaisirs de ces jeunes Allemands : et Schubert était en vérité la musique faite homme ; la musique jaillissait de lui spontanément, sans arrêt, comme l'eau d'une source, s'écoulant autour de lui en danses et chansons.

Aussi s'empressait-on à fêter sa venue. Les jeunes amis causaient gaiement à la table du café ; après quoi, ils allaient boire de la bière dans les brasseries, en attendant le souper. Et, lorsqu'ils avaient achevé le souper, ils montaient dans la chambre de l'un d'eux, de Schubert, par exemple, ou bien ils allaient passer la soirée chez les Sonnleithner, une famille de riches bourgeois passionnés de musique.

Là, dès son entrée, Schubert s'installait au piano, pour n'en plus bouger, il jouait la grande symphonie (aujourd'hui perdue) qu'il avait composée en quelques jours à Gastein, le mois précédent, ou encore une sonate de piano qu'il venait d'écrire dans la matinée. Et tout le monde, respectueusement, orgueilleusement, l'écoutait, en regardant sautiller sur les touches ses doigts trop courts, de petites boules de chair. Le morceau qu'il jouait était, le plus souvent, fort long : car, depuis quelques années surtout, Schubert avait renoncé à écrire d'abord des brouillons de ses œuvres ; symphonies, messes, sonates et quatuors, il les improvisait d'emblée, en une ou deux séances ; et — je ne connais pas

d'homme à qui cette locution ingénieuse puisse s'appliquer plus exactement, — il avait de moins en moins « le temps de faire court. » On l'écoutait respectueusement, orgueilleusement, patiemment. Mais, quand il avait fini, et qu'on avait fini de le complimenter, lui-même et son auditoire avaient l'impression d'avoir suffisamment sacrifié au « grand art ». Et alors Schubert ou l'une des demoiselles Frœlich se mettait à chanter les derniers lieds du jeune maître, les *Cinq chants sur des poèmes de Walter Scott*, où le piano, avec ses arpèges, rappelait la harpe des bardes écossais, et la *Jeune Religieuse*, dont la plainte se mêlait, tour à tour, au fracas du tonnerre et au son lointain des cloches d'une église. Tous les yeux brillaient sous les larmes. Et soudain, Schubert attaquait une danse, une « allemande », une « scottisch », un « ländler », — choisissant à dessein des tonalités à nombreux dièses ou bémols, *fu* dièse majeur, *la* bémol mineur, pour que, sur les touches noires ses gros doigts pussent courir avec plus d'aisance. Ah ! l'excellent petit Schubert ! Personne ne s'entendait comme lui à rendre la vie plus aimable ! On écartait les chaises, les mains se joignaient, et bientôt tous les cœurs s'étaient consolés de la plainte tragique de la religieuse.

A minuit, les Schubertiens se retrouvaient dans la rue. Marchant l'un derrière l'autre, au milieu de la chaussée, ils chantaient en canon un air formé des notes *de, la, fa, fa, mi, mi*, ce qui, traduit en lettres, signifiait « *caffee* ». Malheureusement, les cafés étaient fermés : on allait donc dans les brasseries, où l'on buvait encore quelques chopes de bière pour bien finir la journée. Et parfois Schubert s'apercevait, tout à coup, qu'il avait oublié de composer un quatuor vocal, promis à des camarades pour le lendemain. Aussitôt ses amis tiraient de leurs poches un livre, un journal, contenant des vers : des vers de Goethe ou d'un rimailleur anonyme, une ode romantique ou une chanson à boire. Ils savaient que, pour Canevas, tout était également bon à mettre en musique ; ne l'avaient-ils pas vu, certain dimanche, improviser un lied sur le texte, en simple prose, de l'évangile du jour ? Et, en effet, Schubert se mettait aussitôt en devoir de composer son quatuor ; de sa belle écriture de maître d'école, il inscrivait le titre, notait le chant et les paroles des quatre parties, copiait au-dessous, le reste des couplets. Puis on déchiffrait l'œuvre nouvelle, séance tenante, on buvait une dernière chope, et l'on montait se coucher, après s'être donné rendez-vous pour le soir suivant.

Ainsi vivaient ces deux hommes, Beethoven et Schubert, les deux plus grands musiciens de leur temps. Ils habitaient la même ville, le même quartier. Ils publiaient leurs œuvres chez les mêmes éditeurs : Steiner, Haslinger, Diabelli. Ils faisaient exécuter leurs compositions de musique de chambre par le même quatuor, le fameux quatuor Schuppanzigh, dont le violoniste Charles Holtz, précisément, était l'un des membres. Ils avaient des amis communs. Et sans cesse, dans le cercle restreint où se passait leur vie, Beethoven et Schubert avaient l'occasion de se rencontrer : plus d'une fois pendant ce même automne de 1825, les garçons du *Chameau* durent les voir assis à des tables voisines. Mais, avec tout cela, on est aujourd'hui à peu près certain que jusqu'à la mort de Beethoven, en 1827, jamais les deux hommes n'ont échangé une seule parole. Vivant côte à côte, se connaissant de nom et de visage, ils sont restés jusqu'au bout étrangers l'un à l'autre. Pourquoi ? Il y a là un petit problème que, depuis trois quarts de siècle, les musicographes allemands débattent sans le pouvoir résoudre.

T. DE WYZEWA

BRUGES-PORT-DE-MER

L'inauguration des installations maritimes de Bruges a inspiré à M. Camille Lemonnier un magnifique parallèle entre la cité de jadis et celle d'aujourd'hui. Nous détachons de son article, que publie le *Figaro*, ce fragment :

« Là-bas, entre Blankenberghe et Heyst, une brèche formidable entaille le littoral ; c'est l'échancrure par laquelle entrent maintenant les houles du Nord ; c'est la passe ouverte aux vaisseaux du monde. D'une chaussée géante, d'une muraille de Titans, un môle repousse le flot et tient en plein flot la mer captive. L'ancienne dune paisible de Zeebrugge est devenue un port et peut-être l'origine d'une grande ville de demain.

Ce sont là les travaux d'Hercule d'un temps où Hercule a pour lui les mille bras de la mécanique. A chacun les bornes du monde semblent reculées : tout au moins l'aspect de la planète en demeure modifié.

Signe des puissances du siècle, un des grands ports de la terre réalise enfin l'idée qu'il y a cinq cents ans avait eue déjà Lancelot Blondeel, et pour le creuser, l'appareiller, le livrer à la navigation hauturière, un peu plus de deux lustres aura suffi. Après quelles luttes dignes des mythologies et quels exploits fabuleux ! En pleine voie d'accomplissement, une tempête emportait un pan entier du môle : la mer, d'une fureur folle, culbuta tout. Le lendemain, chefs et ouvriers se remettaient au travail et réparaient le désastre.

Cette merveille de l'activité et du génie des hommes est maintenant debout. La Flandre a là désormais son boulevard de la mer, faisant front de toute sa longueur aux vagues venues de l'Angleterre. On pense à ce Bruges de Philippe le Bon qui, avec Venise et Ypres, était l'entrepôt du Levant aussi bien que du Nord. Par d'innombrables canaux s'acheminaient jusqu'aux entrepôts les barques chargées des dépouilles du monde, pelleteries venues de Hongrie, muscs chauds des laines écossaises, vins de Chypre et de France, épices et bois des îles. Mais qu'est-ce encore cette vision à côté de celle du grand port actuel ? Le peuple marchand, qui alors naviguait sur de précieuses caravelles et abordait dans des havres, a besoin aujourd'hui, pour atterrir, d'installations faites à la taille de ses transatlantiques. De ses docks, de ses quais, de ses voies ferrées, de ses débarcadères, la jetée de Zeebrugge va au-devant des léviathans et les vide, les décharge, les recharge sur des trains, qui ensuite les convoient jusqu'aux confins des nations. »

Chronique judiciaire des arts

La Petite Tonkinoise

Nous avons signalé à nos lecteurs, dans notre dernier numéro, une décision du Tribunal correctionnel de Bruxelles aux termes de laquelle la chanson populaire *la Petite Tonkinoise* est jugée indigne de la protection des lois. C'est, affirment les juges, une œuvre dénuée de tout caractère artistique, et, de plus, immorale. Dès lors, on ne peut lui appliquer le régime de la loi sur le droit d'auteur.

Cette décision a causé quelque émoi. La loi du 25 mars 1886 protège toute création de l'esprit, quelle qu'elle soit, et jamais il n'est venu à la pensée de ceux qui ont mission de la faire respecter d'établir entre les œuvres qu'elle défend contre la contrefaçon des distinctions basées sur la morale ou l'esthétique. En s'érigeant en collège de critiques, les juges sont sortis de leurs attributions.

C'est ce qu'a fait ressortir dans *la Chronique* notre confrère Brid'Oye, — pseudonyme qui dissimule une personnalité dont la compétence juridique est incontestable. « D'abord, dit-il, la propriété — fût-ce celle de la *Petite Tonkinoise* — doit être protégée du moment où la loi veut qu'il en soit ainsi. Nous connaissons des œuvres qui ne s'élèvent pas sensiblement au-dessus de la *Petite Tonkinoise* et dont les auteurs sont non seule-

ment défendus contre les contrefacteurs, mais gratifiés, en plus, de primes offertes par le gouvernement.

» D'ailleurs, il y a des gens parfaitement estimables qui se délectent aux refrains de café-concert et fuient avec terreur les concerts de musique classique.

Chacun, dit-on, a son goût sur la terre,
Et le meilleur est celui que l'on a.

» La justice n'a pas le droit de faire des distinctions. Elle applique le code, qui ne crée pas de catégories entre les musiciens. Un jugement ne peut être un palmarès.

Reste l'« immoralité ». Nous allons bien ! Voilà qu'on refuse toute protection à une chansonnette, et qu'on assimile ceux qui l'ont écrite aux personnages exploitant la débauche. C'est bien la pudibonderie sous laquelle se dissimule à présent un désordre de mœurs plus grave qu'à l'époque où on laissait passer la gaudriole sans y trouver scandale.

Nous en revenons à la belle période où M. de Marchangy faisait condamner Béranger.

Je ne dis pas que les gens de goût, les gens graves, s'amuse à de pareils jeux d'esprit. Je ne prétends pas que ce soit le régime intellectuel qui convienne à la jeunesse. Mais se mettre à l'affût de la petite bête, mais dénoncer et flétrir, dans un document judiciaire, quelqu'une de ces plaisanteries qu'on est censé ne faire qu'entre hommes ; mais croire que la feuille de vigne, comme le mur de la vie privée, ne peut jamais, jamais être franchie, c'est faire œuvre d'hypocrisie bien plus que d'honnêteté.

Il est peu probable que la Cour d'appel, si l'affaire lui est déferée, confirme le jugement du tribunal.

NÉCROLOGIE

Hector Malot.

Un romancier qui remporta naguère de nombreux et lucratifs succès, Hector Malot, vient de mourir, âgé de soixante-dix-sept ans, à Fontenay-sous-Bois. Il était originaire de la Bouille, en Normandie, et publia plus de soixante volumes de romans populaires parmi lesquels *Sans Famille*, *le Sang bleu*, *Zyze*, *les Batailles du mariage*, *les Victimes d'amour* furent particulièrement prisés des lecteurs qui cherchent au rez-de-chaussée des journaux d'attendrissantes émotions. Il laisse un manuscrit, *Petit Mousse*, que son éditeur s'engagea par traité à ne publier qu'après la mort de l'écrivain, et dont le produit est destiné à la petite-fille de celui-ci.

Antonin Marmontel.

On annonçait de Paris la mort du pianiste Marmontel, professeur au Conservatoire. Le défunt, fils du pianiste-compositeur Antonin-François Marmontel, était né à Paris le 24 novembre 1850. Il remporta successivement les premiers prix de solfège, de piano, de contrepoint et fugue, ainsi qu'une mention honorable au grand concours du prix de Rome en 1873. Il fut dès 1875 nommé professeur de solfège au Conservatoire et remplaça M. Raoul Pugno en 1901 comme professeur de piano.

Antonin Marmontel laisse, outre un certain nombre de compositions, des ouvrages pédagogiques estimés.

PETITE CHRONIQUE

Voici la liste complète des artistes qui prendront part à l'Exposition des Beaux-Arts de Moll (Limbourg), dont l'inauguration est fixée au dimanche 18 août.

Belgique : MM. H. Arden, W. Bataille, R. Baseleer, Fr. Charlet, Ch. Cluysens, Ch. Collens, Ch. Coomans, M^{lle} L. Coupée,

M. H. Courtens, M^{lle} De Bic, MM. G. de Biemme, A. De Clercq, Am. De Greef, Delderenne, H. Desmeth, J. De Vriendt, J. P. Dierckx, A. Geudens, L. Haeck, C. Halsdorff, A. Hamesse, Ch. Houben: L. Jottrand, P. Mathieu, Fr. Meert, E. Midy, Ch. Ooms, E. Riquet, J. Rosier, Sohie, P. Sterpin, E. Surinx, Van Damme-Sylva, P. Van Engelen, Fr. Van Kuyck, C. Van-Leemputten, Fr. Van Leemputten, M^{me} Van Rompa-Zenke, MM. W. Vaes et E. Walravens.

Allemagne: MM. R. Fedhmer, E. Kampf, O. Grottheil, O. Heichert, H. Kummerfeld, H. Lasch, O. Marotz, H. Oellers, H. Petermann, P. Schroeter et A. Weber.

Hollande: MM. J. Israëls, W. Horssen, W. Maris fils et E. Van Bever.

Angleterre: MM. Burn et W. Langley.

Amérique: M. Fr. Simpson Coburn.

La commune de Schaerbeek vient de donner à l'une de ses rues le nom de l'excellent sculpteur et médailleur Godefroid Devreese.

A Paris, la rue Iéonie s'appellera désormais la rue J.-J. Henner, en souvenir du peintre qui l'habita longtemps à l'angle de cette voie et de la rue Labruyère. Une rue nouvelle portera le nom de J.-K. Huysmans.

Le Salon international des Beaux-Arts de Barcelone, dont la fermeture avait été fixée au 15 juillet, restera ouvert jusqu'au 15 octobre.

Pèlerinages artistiques:

Les représentations de *l'Anneau du Nibelung* au théâtre du Prince Régent, à Munich, sont définitivement fixées comme suit: première série, du 14 au 19 août; deuxième série, du 28 août au 2 septembre; troisième série, du 9 au 14 septembre.

Tristan et Isolde sera joué les 12, 21, 26 août et 7 septembre; *Tannhäuser* les 23 août et 4 septembre; *les Maîtres-Chanteurs* les 24 août et 5 septembre.

Ces représentations seront précédées d'un cycle Mozart dont le programme est ainsi arrêté: *Don Juan*, 1^{er} et 7 août; *les Noces de Figaro*, 3 et 9 août; *Così fan tutte*, 5 et 11 août.

C'est aux dates des samedi, dimanche et lundi 3, 4 et 5 août, que vient d'être fixée la Chorégie nationale annuelle du Théâtre Antique d'Orange. Ces fêtes classiques d'Art théâtral, dirigées par MM. Paul Mariéton et Antony-Réal, seront les plus considérables

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique:

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

qu'on ait données jusqu'à ce jour dans le merveilleux monument romain.

Elles comportent, avec deux ouvrages classiques, trois pièces nouvelles; on y exécutera aussi pour la première fois, en plein air et devant des multitudes (le Théâtre d'Orange compte plus de 10,000 places) la *Neuvième Symphonie*. Les artistes les plus célèbres de la Comédie-Française, ainsi que l'Orchestre des grands Concerts classiques de la ville de Lyon, dirigé par M. Witkowski, prêteront leur concours à ces fêtes.

Le programme est ainsi composé:

Samedi 3 août: *Endymion*, un acte en vers de M. Achille Richard. — *Les Eriinnyes*, tragédie en 2 parties de Leconte de Lisle, musique de Massenet, donnée sous la présidence du compositeur.

Dimanche 4 août: *Britannicus*, tragédie en 5 actes de Racine. — *La Neuvième Symphonie avec chœurs*, de Beethoven.

Lundi 5 août: *Hyppatie d'Athènes*, drame en 2 parties et en vers de M. Paul Barlatier. — *Hélène (Vers le Destin)*, tragédie en 3 actes et 1 prologue de M. Roger Dumas.

Les théâtres en plein air prospèrent. A Champigny, M. Darmont fera représenter aujourd'hui *l'Arlésienne*, qui paraît convenir particulièrement à une scène rustique. M. Victor Charpentier conduira l'orchestre et les chœurs (200 exécutants). Dimanche prochain, troisième représentation des *Hommes de proie*, pièce à grand spectacle de M. Charles Méré, jouée par M. Henry Krauss.

Un nouveau théâtre de verdure sera inauguré le 11 août aux environs de Bagnères-de-Luchon, au pied du Port de Venasque, dans un site admirable. On y représentera *Electre*, jouée par M. et M^{me} Silvain.

M. Guido Biagi, conservateur du Musée Buonarroti, à Florence, vient de faire une découverte précieuse. Il a trouvé une riche collection de plus de huit cents lettres inédites de Michel-Ange et de lettres adressées à cet illustre artiste. Ces lettres apportent des données précieuses pour la biographie du grand artiste. Elles seront prochainement publiées en italien avec de nombreux commentaires.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître:

ALFRED STEVENS

par

ET SON ŒUVRE

Camille Lemonnier.

Un volume de grand luxe, de format in-folio, contenant 42 planches hors texte, tirées en héliotypie sur presse à bras, d'après les chefs-d'œuvre d'Alfred Stevens actuellement exposés à Bruxelles.

Le texte de Camille Lemonnier est, en même temps qu'une étude approfondie de la personnalité et de l'art d'Alfred Stevens, une reconstitution brillante de la vie artistique et mondaine à Paris sous le second Empire. Ce texte est suivi des « Impressions sur la Peinture » d'Alfred Stevens lui-même.

L'ouvrage est tiré à 350 exemplaires numérotés, reliés en parchemin avec titre et ornementation dessinés par l'artiste Georges Lemmen.

Prix: 80 francs.

Vient de paraître à L'ÉDITION MUTUELLE

BRUXELLES, chez MM. BREITKOPF & HAERTEL

PARIS, Bureau d'édition de la SCHOLA CANTORUM, 269, rue Saint-Jacques.

I. ALBENIZ. — **IBERIA**, impressions musicales pour piano en quatre cahiers.

Troisième cahier. *El Albaicin*. — *El Polo*. — *Lavapiés*. Prix net: 7 francs.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

ÉDITIONS SCHOTT FRÈRES, A BRUXELLES

- BLOCKX, Jan. — *Triptyque symphonique* pour orchestre.
Partition et parties, chaque 10 francs net.
- BOSQUET, E. — *Ecole du Pianiste virtuose* 7 fr. 50 net.
- DUPUIS, Albert. — *Fantaisie rapsodique*, dédiée à Ysaye,
pour violon et orchestre ou violon et piano 7 fr. 50.
- MOSZKOWSKI, M. — Deux morceaux pour piano :
1. *Caprice*; 2. *l'Agilità* (Etudes) chacune 2 fr. 50.
- THOMÉ, Francis. — Cinq morceaux pour piano.
1. *Gavotte madrigal*; 2. *Pendant la valse*;
3. *Duo d'amour* (Idylle); 4. *Menuet de la Reine*; 5. *Sarabande*.
Chacune 2 francs.
- WIENIAWSKI, Jos. — *Suite romantique*, pour orchestre.
La partition 10 francs.

Schott Frères, Editeurs, 56, Montagne de la Cour.
Magasins de Pianos, 21, chaussée de Wavre (Ixelles).

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année
six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture,
Sculpture, Philosophie, Histoire,
Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50.
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

La Presse Européenne

Coupures de journaux artistiques, commerciaux,
politiques et financiers

Bruxelles, 54, rue de Longue-Vie.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

L'Exposition d'Art ancien de Pérouse (GABRIEL MOUREY). — Art officiel (OCTAVE MAUS). — A propos de « La Musique actuelle en Italie », par Eugène d'Harcourt (CH. VAN DEN BORREN). — La Restauration de Sainte-Gudule (DESCAMPS). — Deux nouveaux Claudel (FRANCIS DE MIOMANDRE). — L'Union des Anciens Elèves des Conservatoires belges. — Petite Chronique.

L'Exposition d'Art ancien de Pérouse.

C'est une chose inattendue et plaisante, en arrivant à Pérouse, de voir stationner devant la petite gare un omnibus d'hôtel automobile tout trépidant, tout étincelant de bois verni, de cuivres et de glaces. Pérouse ressemble si peu à une plage à la mode! On s'était demandé, non sans inquiétude, par quel moyen de locomotion on se hisserait au cœur altier de la vieille ville dont les murailles fortifiées, les tours, les campaniles, se massent là-haut, tout roses dans le lent cré-

puscule, découpant sur le ciel verdâtre, si limpide, leur silhouette délicieusement anachronique; et l'on se réjouit de songer qu'en un quart d'heure on aura pris possession de cette route blanche qui serpente et s'enlace à travers les oliviers, et qu'on sera plus vite à même de satisfaire ses curiosités impatientes. L'homme moderne, hélas! ne sait plus attendre; il est trop avide de sensations nouvelles. Comme le pont de Mestre paraît long à qui vient la première fois à Venise! Et puis, il y a la petite angoisse, la crainte fébrile d'une déception...

A Pérouse, on est bientôt rassuré. Du haut de ce promenoir qui domine de 300 mètres la vallée du Tibre, du bord de cette terrasse que soutiennent les murs de la citadelle construite par Paul III pour en imposer aux Pérugins rebelles, on a toute l'Ombrie à ses pieds, la douce et tendre, l'héroïque et mystique Ombrie dans sa ceinture de collines bleues au flanc desquelles se suspendent les villes blanches, Foligno, Montefalco, Spello et tout près, vers l'est, la divine Assise marquée au front d'une étoile miraculeuse. On l'étreint d'un regard, toute, l'adorable contrée. Et elle sourit, d'un sourire pensif, d'un sourire grave. Quelle noblesse et quelle simplicité de lignes, quelle ampleur et quelle suavité de formes! La phrase de Flaubert : « Il y a des endroits de la terre si beaux qu'on a envie de la serrer contre son cœur » vous revient à l'esprit.

On s'arrache à cette contemplation, on erre par les rues, dans les dernières clartés du jour. L'âme du moyen âge, farouche et naïve, barbare et raffinée, est là, toute vivante par le souvenir des luttes, des désas-

tres, des conquêtes, des espérances, des élancements d'héroïsme et de foi qui l'agitèrent. Et quelle âme que l'âme de cette ville, et quelle histoire que la sienne ! Elle plonge ses racines dans les crevasses de ruines étrusques, elle fleurit d'un sol fécondé par la grandeur romaine, et le griffon hérissé de ses armes met un vol d'ailes fabuleuses sur un passé de gloire communales où les noms des Oddi et des Baglioni et du grand condottiere Braccio Fortebraccio résonnent avec un cliquetis de bataille, parmi la rouge splendeur des carnages et des incendies, sur les charniers où, durant le quinzième siècle, la peste entasse par milliers et par milliers les cadavres.

Sur la place du Municipale, le palais des Prieurs hausse ses sombres murailles défendues par les lions de marbre de son porche ; la fontaine de Nicolas et de Jean de Pise laisse entendre le bruit de l'eau qui s'écoule de ses trois vasques, et la façade de la cathédrale porte en saillie la chaire de marbre d'où saint Bernardin de Sienne et Fra Ruberto de Lecce prêchaient au peuple la pénitence et la confiance en Dieu. Toute la vie publique, politique et religieuse de Pérouse, durant cinq siècles, s'est concentrée dans cette espace restreint, entre les pierres de ces édifices. Quel contraste entre les passions qui s'y déchainèrent et la douceur de ce ciel, et la sérénité du paysage environnant !

Voilà le milieu où se sont formés les délicieux, les émouvants artistes que Pérouse a voulu honorer en organisant, avec tant de pieux respect, cette *Mostra d'Antica Arte Umbra*, que tous ceux qui chérissent l'École ombrienne voudront visiter. Rien de plus enchanteur. Dans les jardins merveilleux de l'art italien, l'École ombrienne est un parterre de lys blancs ; il faut aller là-bas en respirer le parfum pour savoir à quel point il est exquis et pur, et spirituellement, et virginalemment enivrant.

A une exposition de ce genre nul décor pouvait-il mieux convenir que le palais des Prieurs ? Ces panneaux à fond d'or, ces fresques éteintes, ces pièces d'orfèvrerie religieuse, reliquaires, tabernacles, croix processionnelles et de céramique, ces gonfalons, ces étoffes précieuses, ces manuscrits et ces incunables, ces livres de chœur, ces registres du collège de la Mercanzia, du Cambio et des annales décenvirales, enrichis de somptueuses et délicates enluminures, toutes ces œuvres d'art vénérables sont ici chez elles, sous les voûtes armoriées du fier édifice, et je doute qu'elles regrettent d'avoir quitté pour quelques mois les cathédrales, les musées, les collections particulières dont elles font l'orgueil. Groupées ainsi, avec un goût et un soin dignes de tous les éloges, sous le même toit que la Pinacothèque Vanucci, elles se font valoir les unes les autres, elles forment un ensemble d'une incomparable valeur, elles complètent, elles enrichissent, elles commentent les

hautes leçons d'art et de beauté du vieux musée pérousin.

Tous les maîtres de l'École ombrienne sont présents : ceux qui travaillèrent toute leur vie dans l'horizon restreint de leur petite patrie et ne subirent que fort peu les influences extérieures ; ceux, aussi, que leur gloire entraîna ailleurs et qui, tout en conservant les traits dominants de la sensibilité collective, élargirent leur vision, s'individualisèrent davantage : Matteo da Gualdo et Niccolo Allunno, Melanzio et Allegretto Nuzi qui fut l'inspirateur, sinon le maître, du divin Gentile da Fabriano, Ottaviano Nelli et Melozzo da Forli qui fut le maître de Giovanni Santi, le père de Raphaël, et Gentile da Fabriano lui-même que les archives du dôme d'Orvieto appellent le maître des maîtres, et Piero della Francesca, et Pinturricchio, et le subtil Benedetto Bonfigli, et le précieux, l'adorable Fiorenzo di Lorenzo, et Perugin. Chez tous, le même sentiment délicat et attendri, bienveillant et spontané, de la poésie des êtres et des choses domine. N'attendez pas d'eux les voluptueuses satisfactions que dispense un Benozzo Gozzoli, un Filippo Lippi, un Botticelli ; pas davantage l'ardente joie des sens qui s'écoule des productions d'un Gentile Bellini, d'un Carpaccio, d'un Carlo Crivelli ; ils ne sont pas non plus hantés par le « terrorisme mystique » qui inspire le *Triomphe de la Mort* de Pise et le *Jugement dernier* d'Orvieto. Ils sont des compatriotes du *poverello* d'Assise, des adeptes de son panthéisme lumineux et souriant, ils savent tous par cœur le *Cantique des Créatures* ; ils sont en même temps des raffinés et des ingénus...

Une étude minutieuse des œuvres d'art les plus caractéristiques que contient l'exposition de Pérouse est impossible ici ; je me reprocherais cependant de ne pas mentionner, comme particulièrement remarquables, deux grands polyptyques à quinze compartiments, avec leurs prédelles et leurs cadres, de la plus parfaite splendeur, de Nicolo Alunno, et le *Couronnement de la Vierge*, du même, une *Annonciation* vraiment exquise de Matteo da Gualdo, un précieux polyptyque de Melanzio, une Vierge avec l'enfant Jésus sur ses genoux, de la plus tendre expression, de Gentile da Fabriano, et une adorable Madone de Pinturricchio ; enfin, un *Christ portant sa croix*, de Perugin, le fameux Christ peint par le décorateur du « Collegio del Cambio » pour le monastère des Colombes de Pérouse : les mains, les pieds et le visage seuls de l'Homme-Dieu sont achevés sur la toile blanche, et cela suffit à faire un chef-d'œuvre.

Que n'ai-je aussi la place de parler, comme il le faudrait, de la collection de bannières, de gonfalons, qui rendra inoubliable l'exposition pérousine : « La bannière, dit Rio, ce produit spécial de l'École ombrienne, qui est dans le domaine de l'art ce que l'hymne est

dans le domaine de la poésie, et qu'on élevait entre le ciel et la terre comme pour porter vers Dieu le magnifique témoignage du repentir populaire; car il ne s'agit pas ici de bannières triomphantes à la suite desquelles on entonne des hymnes de victoire, mais de bannières suppliantes qu'une foule pénitente suivait en se frappant la poitrine et en criant *Miséricorde!* » — Ah! qu'elles sont touchantes à regarder, ces peintures qui implorent! Voici les gonfalons peints par Bonfigli ou sortis de son atelier, celui de Saint-François des Prés de Pérouse, l'un des plus saisissants, celui de Sainte-Marie de Corciano; voici les gonfalons de Saint-François de Mantoue, par Fiorenzo di Lorenzo; celui, à deux faces, de Deruta par Alunno, cet autre par Bernardino di Marioto. Dans la plupart se retrouve, dominant l'œuvre, la figure de la Vierge abritant contre les foudres de la colère céleste, sous les pans de son manteau ouvert, les membres, accompagnés par leurs saints patrons, de la communauté à qui appartenait la bannière.

Par les fenêtres ouvertes du vieux palais j'aperçois le dédale, dévalant au flanc des collines, des rues étroites, les fossés d'ombre qu'elles font parmi le champ bosselé des toits roses, ici et là une petite piazza ensoleillée, plus près le grand espace ouvert de la place du Municipale, tout autour l'immensité bleue et verte des champs ondulés et des collines de l'Ombrie, et j'évoque et je vois les beaux gonfalons aux chantantes couleurs balancés au-dessus de la foule processionnelle, et j'entends le chant des cantiques suppliants monter vers le ciel impassible, vers le grand ciel qu'emplit sans cesse le sifflement tournoyant des hirondelles... L'église de Saint-François, là-bas, à l'ombre du mont Subasio, rayonne: il y a toujours plus de lumière sur Assise...

GABRIEL MOUREY.

ART OFFICIEL

M. Raemdonck, dont il est permis aux artistes d'ignorer l'existence, s'est révélé à eux, lors de la discussion à la Chambre du budget des sciences et des arts, par quelques paroles extraordinaires.

D'après lui, les peintres se plaindraient de ce qu'on favorise, en Belgique, la peinture moderne au détriment de l'art traditionnel qui, seul, perpétue la gloire artistique du pays. *Pour « réussir » aux expositions triennales, ces messieurs prétendent, dit-il, qu'il faut « se détacher » de « notre » peinture historique pour adopter un genre de peinture exclusivement moderne.*

« Nos » artistes ont cette conviction, et le public la partage.

Je connais personnellement des artistes belges qui ont été appelés à l'étranger pour faire le portrait de certains monarques d'Europe, et qui, jadis, participaient à nos expositions et qui actuellement s'en désintéressent et s'abstiennent complètement.

J'en connais d'autres qui sont porteurs des plus hautes décora-

tions étrangères pour leur participation aux expositions des capitales de l'Europe et qui, dans leur pays, s'abstiennent.

Et voici ce qui m'est arrivé personnellement cette année même. Deux jeunes peintres, dont j'avais admiré le talent pour la peinture d'histoire, produisent d'autres tableaux qu'ils destinent à une exposition et, pour cela, ils avaient changé de genre et produit un laid pointillisme qui n'était pas conforme à leur talent. Et, me trouvant devant ces deux tableaux, je leur dis: Mais pourquoi ne nous destinez-vous pas ce tableau représentant un sujet d'histoire nationale? Ils me répondirent tous deux: Oh! Monsieur, celui-ci serait refusé! On n'accepte plus ce genre de peinture: on appelle cela du « vieux jeu »!

Cette situation est regrettable, on doit y remédier. »

De quel Oosterzeele, de quel Schendelbeke, de quel Schuyffers-Capelle sort donc ce député, et à quel titre est-il rapporteur du budget des Beaux-Arts? De quel droit parle-t-il au nom des artistes? Et quels sont les artistes qui tiennent un pareil langage?

Soutenir que les tendances rénovatrices, si âprement combattues, sont érigées en « religion d'État » est une thèse vraiment inattendue. On en rira longtemps dans les ateliers!

On pourrait, au surplus, ne considérer l'opinion de ce facétieux parlementaire que comme un joyeux paradoxe, si M. Raemdonck ne précisait ses griefs en disant: « Dans nos expositions, où donc rencontre-t-on encore nos Van der Ouderaa, nos Janssens, nos Lybaert, nos Coghen et tant d'autres grands artistes? »

Que voulez-vous, monsieur le député? Les goûts du public changent d'orientation. Il est fâcheux pour ces « grands artistes » qu'ils aient perdu leur clientèle. Mais ce n'est vraiment pas faute d'avoir été soutenus, défendus, protégés et encouragés par les pouvoirs publics! L'État a fait pour eux son devoir, — et plus que son devoir. Ne l'incriminez pas et ne le mettez point en demeure de prendre des mesures protectrices. Le meilleur moyen, pour un artiste, de conquérir la faveur publique et de la garder, c'est d'avoir du talent. Tout le reste est littérature!

OCTAVE MAUS

A propos de « La Musique actuelle en Italie » par Eugène d'Harcourt (1).

Chargé par le gouvernement français de l'« étude des manifestations actuelles de l'art musical dans divers pays d'Europe, notamment en Italie », M. d'Harcourt a commencé par ce dernier pays. Il en est résulté un volume agréable à lire, comportant, en une rapide vue à vol d'oiseau, un inventaire animé de l'état présent « des conservatoires, des concerts, des théâtres et de la musique religieuse » dans la patrie de Dante.

Comme cette suite de « procès-verbaux » est appuyée sur des renseignements pris sur les lieux, elle s'offre au lecteur avec un aspect vivant et lui met sous les yeux pour ainsi dire la photographie de ce qu'a vu et... entendu l'auteur. L'ouvrage fourmille de détails intéressants sur les divers objets inventoriés.

En ce qui concerne les théâtres, nous sommes mis au courant non seulement par des descriptions, mais aussi par des reproductions

(1) Paris, Durdilly; Fischbacher.

tions et des plans, de leurs dimensions et de la disposition de leurs salles de spectacle, de leurs scènes et de leur machinerie ; nous apprenons que leur destinée financière et artistique dépend presque partout, d'une part, des *palchettisti* ou propriétaires de loges et, d'autre part, des subventions municipales, qui, dit-on, sont parfois retirées sous prétexte de socialisme. Enfin, des aperçus nous sont donnés au sujet de leur répertoire, qui est en général navrant... mais aussi parfois bien inattendu : se figure-t-on que la petite ville de Ravenne a donné *Tristan*?... Autre chose étonnante : le théâtre communal de Bologne — au demeurant la ville d'Italie la plus musicale, au bon sens du mot, — a supprimé le ballet depuis longtemps « sous prétexte qu'il n'intéresse plus la génération actuelle ».

Les concerts ne sont guère encouragés ni suivis. Rares sont les initiatives que prennent leurs organisateurs ; que le *Faust* de Schumann et la *Neuvième Symphonie* aient été exécutés à Bologne et que *Manfred* l'ait été à Florence, c'est là un phénomène tout à fait exceptionnel pour l'Italie.

Quant aux conservatoires, — à la visite et à l'étude desquels M. d'Harcourt a apporté avec raison un soin tout particulier, — ils donnent, malgré la volonté de bien faire de maints de leurs directeurs, l'impression d'être dans un certain désarroi. La plupart d'entre eux n'ont pas même de classe de chant, ce qui est invraisemblable dans le pays du *bel canto*, et là où il en existe une, les élèves sont fréquemment enlevés, au cours de leurs études, par des impresarii pressés d'avoir de belles voix à leur disposition.

Le chapitre que M. d'Harcourt consacre à la *Musique religieuse* (p. 228) est d'autant plus intéressant qu'il est le résumé d'une audience spéciale accordée par le pape, où il fut question du *Motu proprio* et de son interprétation. Il résulte des déclarations du Souverain Pontife que le *Motu proprio* n'est pas du tout ce que l'on avait pensé jusqu'à présent, à savoir la restauration d'une musique religieuse digne de ce nom et spécialement l'utilisation systématique, dans la liturgie, du chant grégorien. Bien au contraire, le Saint-Père paraît disposé à un éclectisme moyen, très opportuniste, plein de compromissions, et qui ne tend à écarter de l'Église que les œuvres dont l'exécution y semblerait révoltante même à un profane. Aussi il est à présent certain qu'en dépit du *Motu proprio*, on continuera à jouer sur l'orgue de l'église San-Francesco, à Assise, à côté des sublimes fresques de Giotto, et sur celui de la basilique de Saint-Clément, à Rome, à proximité de la suave *Histoire de sainte Catherine* de Masolino, des morceaux qui paraissent avoir été conçus pour un ensemble de cornets à pistons ou qui rappellent par leur style, les dégénérescences architecturales les plus incroyables de certaines églises baroques de Venise. M. d'Harcourt lui-même n'a-t-il pas eu l'occasion de constater le fait décevant qu'au cours de la messe pontificale de Saint-Pierre, une fanfare s'est mise à jouer une cavatine et un pas redoublé ?

L'auteur de la *Musique actuelle en Italie* a accompli sa mission avec la plus grande conscience. Son exposé de fait est excellent, mais où il est permis de ne pas être d'accord avec lui, c'est lorsque, avec une courtoisie quasi-diplomatique, il apprécie et conclut. Ici il devient par trop indulgent et optimiste. Sa « foi dans l'avenir artistique de l'Italie » ne se justifie nullement par les prémisses que constitue le corps de son ouvrage, et encore moins par les motifs spéciaux qu'il en donne : le « soleil » d'Italie, « premier élément du beau », ne fera rentrer la conception de la beauté dans l'âme italienne que lorsque celle-ci consentira à faire revivre le culte de la nature, abandonné depuis longtemps au profit

de celui de l'utilitarisme économique, scientifique et... artistique. Si, d'autre part, la « lignée des Bellini, Rossini et Verdi est impérisable », il y a lieu de le regretter pour l'art italien ; car c'est précisément cette lignée qui a donné à l'Italie moderne le goût du superficiel et du clinquant (1) et l'incompréhension des œuvres merveilleuses dont son passé lointain est rempli. Enfin nous ne croyons guère à l'influence heureuse que pourront avoir ces « Maîtres qui, tout en jetant un regard par-dessus les frontières, sont préoccupés d'une idée : rester soi ». A part quelques consciencieux, tels que MM. Sgambati, l'abbé Perosi, Martucci, Wolf-Ferrari et Enrico Bossi (ces deux derniers sont particulièrement appréciés en Allemagne), etc., l'Italie ne compte actuellement que des compositeurs de théâtre préoccupés avant tout de faire de l'effet, et qui, tout en restant Italiens — dans le plus mauvais sens du mot — ne « regardent par dessus les frontières » que pour jeter leur dévolu sur les recettes les plus vulgaires de M. Massenet et les exploiter jusqu'à satiété.

Il ne faut pas se le dissimuler : la musique italienne est en pleine déchéance, comme l'a très bien montré M. Riccio To Canudo dans un article excellent paru dans *le Mercure musical* (2) et auquel nous renvoyons, parce qu'on y trouve les conclusions mêmes que nous eussions voulu voir dégager par M. d'Harcourt de son travail.

Il est cependant un terrain sur lequel l'Italie contemporaine mérite des éloges et des encouragements : c'est celui de la musicologie. M. d'Harcourt n'a pas fait entrer cet objet dans le cadre de son travail. Regrettons-le, car c'est précisément dans cet ordre d'idées que les Italiens font en ce moment la meilleure besogne.

Quelques érudits intelligents rassemblent avec des soins pieux, les souvenirs épars du passé musical de leur pays et mettent ainsi au jour des collections d'œuvres totalement inconnues et qui sont pour la plupart révélatrices d'un génie musical national étonnamment vigoureux et sain.

A la tête de ces hommes se trouve M. Luigi Torchi, dont M. d'Harcourt mentionne le nom à la page 154 de son ouvrage pour dire qu'il est professeur au Conservatoire de Bologne. M. Torchi est l'auteur d'une admirable publication, *l'Arte musicale in Italia*, dont cinq gros volumes ont déjà paru et dont le plan comporte les divisions suivantes : *Compositori di musica a più voci, sacra e profana; compositori di musica istrumentale, organisti, clavicembalisti, ecc.; lirici e compositori di melodrammi*.

Ces matières s'étendent sur cinq siècles, du XIV^e au XVIII^e. Quelles que soient les critiques de détail qui peuvent être faites à ce travail, ce n'en est pas moins un monument grandiose, dans lequel il y a beaucoup à puiser pour la musique de l'avenir, et c'est avec raison que dans la préface des deux premiers volumes M. Torchi écrit : *Non si pubblicano i capolavori del passato perchè essi siano antichi, ma precisamente perchè essi son nuovi* (3), et que dans celle du troisième volume il déclare que toute l'éducation musicale des compositeurs italiens modernes est à refaire sur la base de l'étude des œuvres anciennes.

(1) Il serait cependant injuste de ne pas tenir compte des efforts que Verdi a faits, pendant la dernière période de sa vie, pour rentrer dans le vrai.

(2) *La Musique italienne contemporaine, Mercure musical* du 1^{er} juillet 1905.

(3) On ne publie pas les chefs-d'œuvre du passé parce qu'ils sont anciens, mais bien parce qu'ils sont nouveaux.

Cela nous paraît de toute évidence. N'est-ce pas en grande partie grâce à un bienfaisant retour en arrière que la jeune école française contemporaine est actuellement à la tête du mouvement européen? N'est-ce pas pour avoir rompu délibérément avec l'ère de la musique-amusette instaurée par la bourgeoisie du XIX^e siècle qu'elle est revenue à une conception noble, quasi-religieuse de l'art?

M. Oscar Chilesotti, directeur du *Museo civico* de Bassano, est un savant de premier ordre. Sa *Biblioteca di rarità musicali*, publiée, comme l'*Arte musicale in Italia* de M. Torchi, chez l'éditeur Ricordi, témoigne d'une érudition qui s'attache de préférence à l'étude de genres spéciaux : à cet égard les *Danze del secolo XVI*, de Fabritio Caroso et de Césaire Negri, les *Balli d'Arpicordo* de Giov. Picchi et les *Canzonette* des XVI^e et XVII^e siècles, qu'il a remis au jour, sont d'un intérêt extrême. Lui aussi croit à l'efficacité, au point de vue de la formation de l'esthétique future, de l'étude des œuvres du passé. Sa devise est : « *Studiamo l'antico per comprendere il presente* ».

M. Guido Gasperini, professeur au Conservatoire de Parme, a étudié tout particulièrement la musique anté-palestrinienne et a acquis en cette matière une compétence indéniable, doublée d'idées très nettes sur la valeur et l'originalité de cette musique (1). Enfin, des hommes tels que M. Alessandro Parisotti, l'intelligent vulgarisateur des plus beaux chants italiens, du XVI^e au XIX^e siècle (2), ont droit aussi à la reconnaissance de ceux qui attendent plus de l'Italie contemporaine qu'une *Cavalleria Rusticana* ou qu'une *Tosca* (3).

L'œuvre de M. d'Harcourt nous aura ainsi donné l'occasion de rendre justice à une catégorie de musiciens savants et modestes, qui font plus pour la gloire de leur pays en s'insurgeant contre l'intolérable état de choses actuel et en s'humiliant devant un passé noble entre tous, que ne le feront jamais les Mascagni, les Puccini, les Leoncavallo, etc. Ces modestes, ces laborieux, qui réalisent pour la musique ce que font pour l'archéologie et les arts plastiques les pieux conservateurs du Forum romain et du Palatin et les artistes éclairés qui ont désormais préservé contre tous les outrages les fresques de Giotto, à l'*Arena* de Padoue, — sont les vrais gardiens de la tradition et du génie italiens. C'est de leur effort que sortira peut-être une nouvelle Renaissance d'art, un *Rinascimento* semblable à celui qui se produit actuellement sur le terrain de l'idée religieuse.

CHARLES VAN DEN BORREN

(1) Voir notamment, dans le *Mercure musical* des 15 mars et 15 avril 1906, son article sur *l'Art italien avant Palestrina*. Voir aussi les transcriptions très intéressantes de musique vocale italienne des XIV^e, XV^e et XVI^e siècles qu'il a faites pour le livre de M^{me} Eugénia Levi : *Lyrical italiana antica*, publié en 1905 par Olschki (Florence).

(2) Voir ses trois volumes d'*Arie antiche a una voce*, édités chez Ricordi.

(3) Je m'en voudrais de ne pas citer ici le nom de M. Romain Roland qui, parmi les Français, s'est spécialement voué à l'étude de la musique italienne. Son *Histoire de l'Opéra en Europe avant Lully et Scarlatti*, où il est surtout question de l'Italie, ses monographies sur *l'Opéra populaire à Venise*, sur *Lully*, etc., sont des travaux définitifs, où se discernent les qualités les plus précieuses de l'historien, du critique et de l'artiste.

La Restauration de Sainte-Gudule

Au cours de récents travaux, on a découvert au chevet de Sainte-Gudule d'intéressantes parties architecturales. Notre collaborateur, M. Jules Destrée, membre de la Chambre des Représentants, s'étant préoccupé de leur conservation, a reçu du baron Descamps, ministre des Sciences et des Arts, la lettre suivante :

Bruxelles, le 19 juillet 1907.

MON CHER COLLÈGUE,

L'édicule qui fait l'objet de votre lettre a été dégagé au cours des travaux qui s'exécutent à Sainte-Gudule. En démolissant les constructions adossées, on a mis à jour des baies, des colonnettes curieuses, des écoinçons ornés, datant du XVI^e siècle. Les ornements étaient entièrement masqués par des placages postérieurs. La destination de cet édicule demeure inconnue. Les nombreux projets d'aménagement du chevet de Sainte-Gudule dont il a été question le sacrifiaient. Le projet de M. l'architecte Caluwaerts, qui a été finalement adopté, présente, parmi beaucoup d'autres avantages, celui de conserver tout ce qui est digne d'être conservé. L'édicule sera respecté, mais — forcément — consolidé, complété et restauré. Les documents utiles à ce travail existent et ont été réunis avec soin. La mise en bon état de l'édicule est comprise dans les travaux en cours. Il servira de dégagement, de lieu de passage. Il n'a probablement jamais eu d'autre destination.

Agréez, mon cher Collègue, l'expression de mes sentiments dévoués.

DESCAMPS

DEUX NOUVEAUX CLAUDEL

C'est un événement que les journaux ignorent, mais qui intéresse la haute littérature, que l'apparition d'un nouveau livre de Paul Claudel. Le mois dernier, nous avons été gâtés. Deux ouvrages à la fois, et quels ouvrages! Deux ouvrages qui en réalité en font cinq, et le moindre d'entre eux attirerait sur son auteur l'attention émue de tous les lettrés, si cet auteur avait débuté hier.

Mais de Claudel nulle merveille n'étonne plus.

Le premier de ces livres n'est autre qu'une réédition de *Connaissance de l'Est* (1) à quoi s'ajoutent quelques poèmes en prose de la même manière, parus depuis, pour la plupart à l'*Occident*, et qui sont d'ailleurs admirables. Il faut se lire à soi-même ces pages extraordinaires de force, d'imagination et de style qui s'appellent : *la Lampe et la Cloche*, *la Délivrance d'Amaterasse*, *le Riz*, *l'Heure jaune*, et surtout *Dissolution* : cette confiance étrange et digne, effrayante de douleur contenue et de désespoir accepté, une des plus nobles et des plus belles choses qu'on ait pensées et écrites en ce siècle.

Le second livre s'appelle *Art poétique* (2). Il mériterait une

(1) PAUL CLAUDEL, *Connaissance de l'Est*. Paris, Mercure de France.

(2) PAUL CLAUDEL, *Art poétique* (Connaissance du temps; Traité de la co-nnaissance au monde et de soi-même; Développement de l'Église), Paris, Mercure de France.

étude approfondie que je n'ai pas, hélas! la force de faire. Les dimensions de cette œuvre m'échappent : il me faudrait, pour la saisir, une intelligence qui ne serait pas gâtée, altérée, émoussée par les centaines de choses frivoles, superficielles, faciles qui lui sont chaque jour proposées et contre lesquelles elle s'hébète et s'annule. Je sens avec effroi, en lisant ces pages, que, malgré qu'une certaine culture philosophique ne m'ait pas manqué, j'en ai compromis l'efficacité et le bienfait par une dilection trop exclusive pour ce que produit la littérature courante.

Il ne faudrait jamais mépriser l'abstraction. Fausse quand elle néglige le réel dont elle émane, elle est légitime et même supérieure lorsqu'elle embrasse au contraire, mais d'une manière généralisée et souveraine, les éléments du réel. Pour des esprits comme celui de Paul Claudel, puissamment attachés aux images de la terre nourricière, l'abstraction est la synthèse des mouvements de la vie, l'algèbre pleine de sens dont les signes sont l'allusion de l'univers, le symbole de toutes choses.

Loin de voir chez les théologiens, dont il fréquente assidûment la pensée, un ensemble de notions mortes, il s'identifie tellement à leur imagination que pour lui autant que pour eux leurs termes les plus oubliés ou les plus vagues, ceux qui pour nous ne correspondent plus qu'à d'incertaines rêveries, sont ruisselants de sens et de vitalité lorsqu'il les presse entre ses mains de poète.

Je ne vois que Claudel aujourd'hui de pareil. Enfants d'un siècle positiviste et sensualiste, nous vivons au jour le jour, pensons peu de peur d'abstraire et ne saisissons plus le réel que par fragments, sans ensemble, sans ordre, sans méthode. Pour lui, au contraire, l'univers intelligible ne se différencie pas de l'univers sensible. Leurs éléments sont interchangeables et identiques : ce sont aussi bien des idées pures (si l'on se place au point de vue idéaliste) que des êtres et des personnes (si l'on se place au point de vue réaliste).

Les notions de la philologie comme celles de la linguistique serviront à l'écrivain d'arguments, que dis-je, d'images, en faveur de cette thèse synthétique et unitaire. Les mouvements les plus inobservables et les plus secrets de la pensée seront envisagés par lui avec le même pittoresque saisissant que s'ils étaient des gestes d'homme travaillant ou courant.

Et personne comme lui n'a professé le mépris de l'intelligence discursive, de l'intelligence séparée, quand elle s'oppose, avec un bête orgueil, aux éternelles, aux indestructibles propositions de la vie vivante et agie.

O lecteur patient, dit-il, dépisteur d'un vestige élusif, l'auteur qui t'a conduit jusqu'ici en menant ses arguments comme Cacus faisait des bêtes volées qu'il entraînait vers sa caverne, t'invite à bien te porter. Glissante est la queue de la vache bi-cornue. Ramène vers la crèche légitime cet animal maltraité, et que remunère l'ample don du laitage et de la bourse. Pour moi, les mains libres, je regagne la pipe et le tambour, je referme derrière moi la porte de la Loge de la Médecine. Qu'ai-je promis de vous donner la connaissance de vous-même, quand à cela suffit au bout de votre bras votre main que vous refermez? S'il est intéressant de suivre, la loupe à l'œil, le dessin du sigle plat sur le papier sec, combien plus le mot rond, la balle active de l'homme volant sur ses deux pieds! Comme il fait sa croix sur l'univers, comme il joue de ses crics et de ses leviers! Je vois ça et là une petite figure se mettre à bouillonner, douleur ou rire, toute la grimace des traits vociférant le rond noir de la bouche, telle que ces fossettes qui en trouvent la surface quand l'eau commence à s'échauffer. Comme il bat de tous ses membres! Comme il travaille de ses mains pointues! Je le considère! Je pense assis.

J'ai retiré mes pieds de la terre, à toutes mains mes mains, à tous objets extérieurs mes sens, à mes sens mon âme. Je ne suis plus limité que par le ressentiment de moi-même, oreille sur mon propre débit. Je suis comme une roue dételée de sa courroie. Il n'y a plus un

homme, il n'y plus un mouvement, il n'y a plus qu'une origine. Je souffre naissance. Je suis forclos. Fermant les yeux, rien ne m'est plus extérieur, c'est moi qui suis extérieur. Je suis maintenu : hors du lieu j'occupe une place. Je ne puis aller plus avant; j'endure ma source.

Art poétique contient trois traités : *Connaissance du temps*, *Traité de la co-naissance au monde et de soi-même* et *Développement de l'Eglise*.

Les deux premiers traités sont les prolégomènes d'une nouvelle logique, selon les propres termes de leur auteur d'un nouvel *Art poétique* (1) de l'univers :

L'ancienne logique, dit-il, avait le syllogisme pour organe, celle-ci a la métaphore, le mot nouveau, l'opération qui résulte de la seule existence conjointe et simultanée de deux choses différentes. La première a pour point de départ une affirmation générale et absolue, l'attribution, une fois pour toutes, au sujet, d'une qualité, d'un caractère. Sans précision de temps ou de lieux, le soleil brille, la somme des angles d'un triangle est égale à deux droits. Elle crée, en les définissant, des individus abstraits, elle établit entre eux des séries invariables. Son procédé est une nomination. Tous ses termes une fois arrêtés, classés par genres et par espèces, aux colonnes de son répertoire, par l'analyse un par un, elles les applique à tout sujet qui lui est proposé. Je compare cette logique à la première partie de la grammaire qui détermine la nature et la fonction des différents mots. La seconde logique en est comme la syntaxe qui enseigne l'art de les assembler, et celle-ci est pratiquée devant nos yeux par la nature même. Il n'est science que du général, il n'est création que du particulier. La métaphore (2), l'iambe, fondamental ou rapport d'une grave et d'une aiguë, ne se joue pas qu'aux feuilles de nos livres : elles est l'art autochtone employé par tout ce qui naît ..

Mais il faut lire et même relire ces deux traités pour se rendre compte de leur ordonnance, pour comprendre en quoi ils contribuent à l'illustration de la pensée française.

Quant au *Développement de l'Eglise*, c'est une magistrale, pieuse et lyrique étude sur l'évolution de la cathédrale gothique. Son analogie avec le végétal est traitée avec une précision, une ampleur et une minutie merveilleuses.

Très rarement, la littérature catholique atteint cette hauteur de vision, ce fervent génie :

Quelles pensées n'entretient pas le voyageur, quand un moment, par un de ces soirs vineux de France, avant que sa fuite ne l'emporte plus loin dans le repli d'une lente rivière ou là-bas au sommet de quelque butte urbaine, il voit se lever le vieux monstre noir, la Bête évangélique capturée, attachée au milieu des âmes où elle paît par ses contreforts tels que d'énormes liens!

FRANCIS DE MIOMANDRE

L'Union des Anciens Élèves des Conservatoires belges.

Un groupe d'artistes sortis des Conservatoires de musique belges s'est, récemment, constitué en union professionnelle. Le champ d'action de cette association nouvelle est précisé en ces termes par les statuts :

« L'Union a pour but l'étude, la protection et le développement des intérêts professionnels de ses membres.

En vue de l'accomplissement de ce but, elle pourra faire tous les actes juridiques généralement quelconques et posséder tous meubles et immeubles dans les limites prévues par la loi, et notamment :

A. L'Union pourra organiser des auditions musicales et dra-

(1) *Poëin*, faire.

(2) Avec ses transpositions dans les autres arts : « valeurs », « harmonies », « proportions ».

matiques avec le concours de ses membres, poser tous actes d'argent pour leur procurer des engagements;

B. Elle pourra réunir une bibliothèque musicale, des collections de matériel pour exécutions et les prêter à ses membres moyennant loyer ou gratuitement;

C. Elle pourra organiser le placement de ses membres dans l'enseignement musical;

D. Elle pourra organiser la publicité des auditions données par ses membres.

Elle constituera une section d'arbitrage et un bureau d'études.

Pour réaliser ce programme avec méthode, la société, qui comprend des représentants du Syndicat des professeurs, du Syndicat des artistes musiciens, de l'Association des compositeurs belges, etc., a constitué quatre sections : la section d'études et d'organisation pour les auditions, la section d'arbitrage, la section d'enseignement, la section de publicité. Chacun choisit ainsi le mode d'activité qui convient le mieux et par lequel il peut se rendre le plus utile à l'œuvre commune.

Le bureau général, présidé par le comte Stiénon du Pré, s'est réservé les questions plus ardues de la possession de salles de concerts et des relations avec les pouvoirs publics.

Les directeurs des quatre conservatoires royaux de Belgique ont été proclamés membres d'honneur de la nouvelle Union professionnelle. Celle-ci organise pour les 9 et 10 août, au théâtre de Spa, deux représentations de *Zémire et Azor*, le célèbre opéra-comique de Grétry qui n'a plus été représenté depuis 1820.

L'administration communale de Spa a donné aux artistes les plus grandes facilités, afin de réduire leurs frais au strict minimum.

M. Emile Mathieu, directeur du Conservatoire de Gand, dirigera ces représentations, dont M. Vermandele, professeur au Conservatoire de Bruxelles, a bien voulu assumer la mise au point.

PETITE CHRONIQUE

FESTIVAL BACH. — Le Cercle artistique et littéraire consacra, l'hiver prochain à J.-S. Bach, un festival en plusieurs soirées qui comptera parmi les plus belles manifestations d'art de cette société. La direction générale du festival a été confiée à Fritz Steinbach, le célèbre directeur de la musique de Cologne. On exécutera diverses cantates, notamment les deux superbes cantates d'église : *O Ewigkeit, du Donnerwort*, n° 60, pour alto, ténor, basse, chœur, orchestre et orgue, laquelle a suscité un si grand enthousiasme lors du dernier festival rhénan, à Cologne, — et la cantate *Wer weiss wie nahe mir mein Ende*, pour quatre solistes, chœurs et orchestre. D'autres cantates sont inscrites au programme (notamment *Phébus et Pan*), ainsi que deux concertos brandebourgeois, des lieder, etc.

Les chœurs seront composés de dames et messieurs de la bourgeoisie bruxelloise.

Les quatre concerts populaires de la saison prochaine auront lieu aux dates suivantes : 16-17 novembre 1907, 25-26 janvier 1908, 15-16 février, 21-22 mars.

L'État vient d'acquérir pour le Musée de Bruxelles un paysage de M. Paul Mathieu, *Dernière neige*, qui figura au dernier Salon de la *Société des Beaux-Arts*.

La vingt-troisième Exposition des Beaux-Arts et d'Art appliqué organisée par le *Cercle artistique* de Tournai aura lieu du 15 septembre au 7 octobre prochain dans les salles du Cercle, rue des Clairisses à Tournai.

Pour tous renseignements, s'adresser au Secrétaire, rue des Carliers, 10, à Tournai.

La commune de Schaerbeek, qui a déjà donné à ses rues une série de noms d'artistes et d'écrivains, vient d'attribuer celui de notre collaborateur Eugène Demolder, l'auteur de la *Route d'émeraude*, du *Jardinier de la Pompadour*, des *Patins de la*

reine de Hollande et d'une foule d'autres récits charmants, à une avenue qu'elle vient de créer dans le quartier de Helmet.

La façade du Musée colonial de Tervueren sera, dit un de nos confrères, terminée dans quatre mois. Les ornemanistes travaillent avec une belle ardeur à ciseler les divers motifs d'architecture très gracieux qui la décorent.

Le dôme, évocation de celui du petit palais des Champs Elysées, à Paris, est couronné par une balustrade légère. Du château d'eau l'effet produit par l'ensemble est fort attrayant.

Les ornemanistes ont déjà affiné les vases de l'aile droite et travaillent au motif central dominé par la couronne royale.

La commission nommée pour l'organisation et l'aménagement du Musée s'occupe actuellement du mobilier; elle espère avoir terminé sa tâche dans un an.

Le Palais pourrait donc être ouvert au public plus tôt qu'on ne le suppose généralement. Avec ses salles immenses revêtues de marbre, il aura un aspect tout à fait grandiose.

De Paris :

On a inauguré le 13 juillet, au square Lowendal, une statue de Garibaldi, œuvre de MM. Vincenzo Cochi, sculpteur, et Théo Petit, architecte.

M. Albert Carré, directeur de l'Opéra-Comique, annonce qu'il montera dans le courant de la saison prochaine le drame lyrique de MM. Debussy et Gabriel Mourey, *l'Histoire de Tristan*, dont nous avons parlé dernièrement.

Une exposition de la Parure féminine s'ouvrira en 1908 au musée Galliera. Elle comprendra tous les bijoux et ornements précieux créés en France et offrant un caractère artistique. Seules les œuvres modernes y seront admises.

M. Camille Erlanger vient de terminer l'orchestration de *Hannelé Maltern*, le drame musical que ses collaborateurs, MM. Louis de Gramont et Jean Thorel, ont extrait du drame de M. Gérard Hauptmann.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

ALFRED STEVENS

par

ET SON ŒUVRE

Camille Lemonnier.

Un volume de grand luxe, de format in-folio, contenant 42 planches hors texte, tirées en héliotypie sur presse à bras, d'après les chefs-d'œuvre d'Alfred Stevens actuellement exposés à Bruxelles.

Le texte de Camille Lemonnier est, en même temps qu'une étude approfondie de la personnalité et de l'art d'Alfred Stevens, une reconstitution brillante de la vie artistique et mondaine à Paris sous le second Empire. Ce texte est suivi des « Impressions sur la Peinture » d'Alfred Stevens lui-même.

L'ouvrage est tiré à 350 exemplaires numérotés, reliés en parchemin avec titre et ornementation dessinés par l'artiste Georges Lemmen.

Prix : 80 francs.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

ÉDITIONS SCHOTT FRÈRES, A BRUXELLES

- BLOCKX, Jan. — *Triptyque symphonique* pour orchestre. Partition et parties, chaque 10 francs net.
- BOSQUET, E. — *Ecole du Pianiste virtuose* 7 fr. 50 net.
- DUPUIS, Albert. — *Fantaisie rhapsodique*, dédiée à Ysaye, pour violon et orchestre ou violon et piano 7 fr. 50.
- MOSZKOWSKI, M. — Deux morceaux pour piano :
1. *Caprice*; 2. *l'Agilità* (Etudes), chacune 2 fr. 50.
- THOMÉ, Francis. — Cinq morceaux pour piano.
1. *Gavotte madrigal*; 2. *Pendant la valse*;
3. *Duo d'amour* (Idylle); 4. *Muet de la Reine*; 5. *Sarabande*.
Chacune 2 francs.
- WIENIAWSKI, Jos. — *Suite romantique*, pour orchestre.
La partition 10 francs.

Schott Frères, Editeurs, 56, Montagne de la Cour.
Magasins de Pianos, 21, chaussée de Wavre (Ixelles).

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARME, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de l'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50.
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

La Presse Européenne

Coupures de journaux artistiques, commerciaux, politiques et financiers

Bruxelles, 54, rue de Longue-Vie.

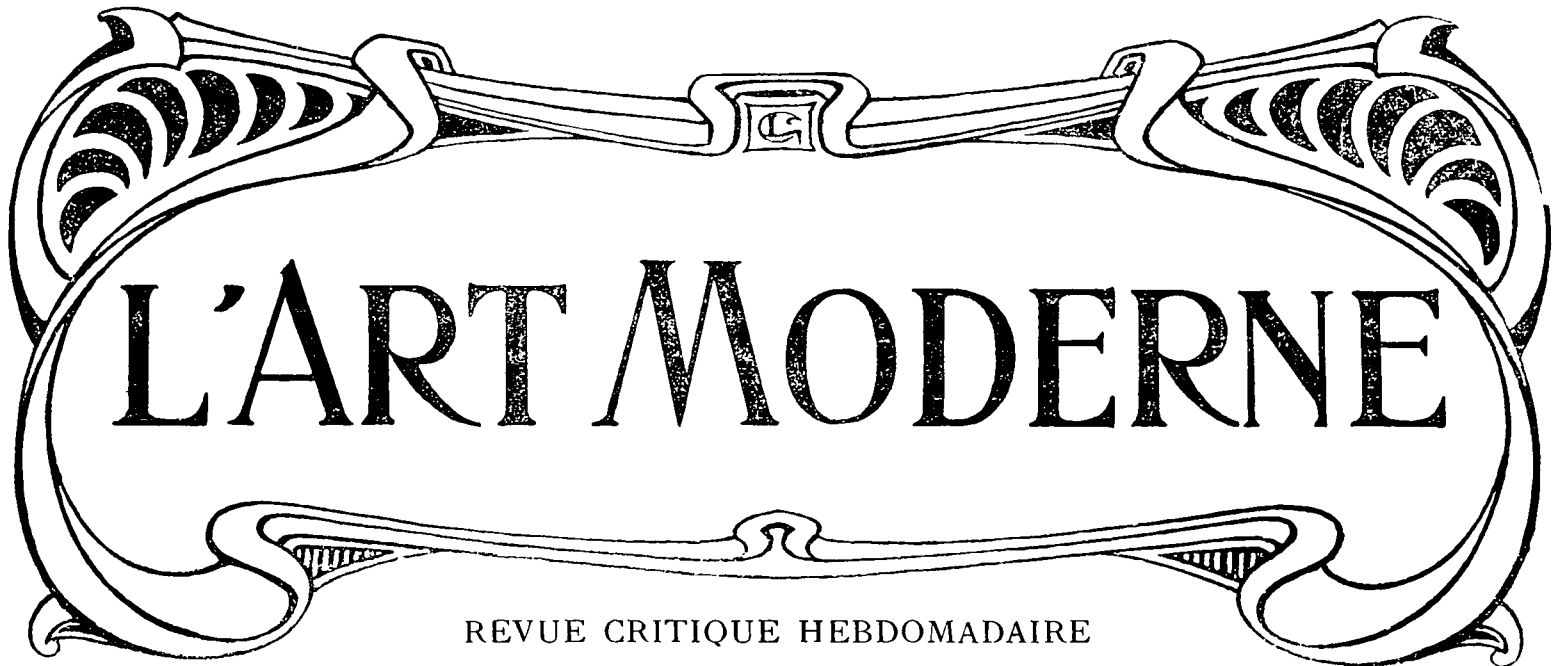
DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Une Visite au « Saint-Sébastien » d'Aigueperse (ANDRÉ FONTAINAS) — Au Cœur frais de la Forêt (O. M.). — Poètes de la Nature (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Correspondance (LOUIS PIÉRARD, V^e JULES BROUZE). — L'Exposition de Termonde. — Concours : *Concours d'œuvres dramatiques; Concours de chant et de déclamation.* — Exposition des Portraitistes à Crefeld. — Publications artistiques : *La Galleria d'Arte moderna a Venezia* (CH. V.). — Chronique judiciaire des Arts : *Représentations cinématographiques* — Petite chronique.

Une Visite au « Saint-Sébastien » d'Aigueperse.

De ce début d'été inquiétant et humide, parmi les impatiences, les visions et de trop courtes excursions entre le froid et les orages tout juste tolérées, peu de joie a duré et parfumé la mémoire sur soi-même reployée, avec des regrets prématurés pour la saison perdue, poudre fuligineuse de maint ennui.

Pourtant de claires rivières pâles ont rayonné à travers les prairies fleuries où de gras troupeaux ruminent

avec lenteur les définitives philosophies; des bois sous les touffes naissantes retiennent l'odeur provocante et musquée du pur muguet; aux orées et aux brandes resplendit l'orgueil en or du genêt, et, plus loin, par delà les tournants moelleux d'ombre bleue que les branches tamisent sur le sol ondoyant, où commence à descendre la route plus rapide, le spectacle devant soi arrête et enchante.

Vers le nord, des brumes frêles concentrent et amollissent les plaines sans fin du Bourbonnais qui, là, se viennent joindre à la Limagne féconde empourprée de rectangles de trèfles, et, au delà, c'est la ligne décevante, arrondie, rythmique des grands monts d'Auvergne puissants et légers par la lumière, qui respirent, sous leurs grands dômes où le ciel s'illumine et se pose, un poudroiement heureux. Où, dans le lointain, ils s'abaissent, on aperçoit le massif tumultueux du Mont-Dore, que la neige couvre.

Il n'est point de village plus solitaire, plus négligé des hommes, à l'écart des tourbillons, des soucis d'un désuet renom que, derrière cette profonde et large place d'arbres denses et nombreux, déserte, Effiat. Une triple croix de pierre sur un soubassement élevé y rappelle cependant, sous la fleur de lys royale, de mémorables contingences. « Vive le Roi! » y lit-on, épigraphiste, « Vive le Roi, vive Madame la Duchesse d'Angoulême venue à Effiat le 18 juin 1821 »; et encore, avec moins d'exaltation lyrique, dans un ton plus rassis et plus bourgeois : « Mgr le Duc d'Orléans et sa famille venus le 23 septembre 1823 ». — Que venaient faire là ces grands personnages?

Sans doute agenouiller leur ferveur croyante, respectueuse des traditions, sous l'étroite voûte en berceau où reposait, dès longtemps, un dévoué serviteur de la dynastie : Antoine Coiffier, marquis d'Effiat, gouverneur du Bourbonnais, maréchal de France en 1631. Tout est, ici, fait du souvenir de la vieille famille : le château, un peu hétéroclite, de briques grises ou roses, de pierre sombre et de lave lourde, où domine le style Louis XIII. On y songe au fils illustre du maréchal, Henri Coiffier de Ruzé, marquis de Cinq-Mars, décapité à Lyon par ordre de Richelieu, — comme Vigny, mieux que Gounod (aidé de Louis Gallet) nous en a conservé la mémoire ; — à son neveu Antoine de Ruzé que Saint-Simon virulent accuse d'avoir empoisonné Madame ; au petit abbé d'Effiat qui surajouta aux grandeurs tragiques de sa maison l'éclat de ses mœurs scandaleuses.

Mais peut-être est-ce plutôt au dernier possesseur célèbre du château que rendaient hommage M^{me} la duchesse d'Angoulême et le futur roi Louis-Philippe : le financier Law qui en dut abandonner la propriété à ses créanciers ? Cependant il subsiste, parmi ses jardins, ses eaux et ses terres, par derrière le saut-de-loup profond et la large grille ouvragée. On en contourne longuement les murailles avant que le chemin délibérément s'éloigne et gagne le pied du tertre isolé dans la plaine, emmuré aussi, et tout hérissé d'échalas, qui porte, si humble, un nom dont l'histoire avec superbe ou plus de neutre dignité a retenti diversement : Montpensier !

Puis, c'est un bourg vivant de foires et de trafics, maisons amples et lourdes, hôtel de ville important, et, dans sa vieille cour de cloître, statue assez morose du chancelier de l'Hospital ; ancienne Sainte-Chapelle désaffectée aux riches sculptures délabrées, ferrures rouillées et bois vermoulu de ses portes, halle vaste sur la place et grande église en granit trop neuve, trop refaite : Aigueperse, qui étincelle !

C'était, mystérieuse et lointaine pour moi, une attirance depuis longtemps. Comment et pourquoi une chapelle dans cette église s'est-elle ornée d'un tableau d'Andrea Mantegna le Mantouan ? Est-ce quelque fragment sous l'Empire étrangement cédé à la province, comme, au Musée de Tours, les volets du merveilleux *Calvaire* qui se voit au Louvre ? Les historiographes n'en disaient rien, mais le tableau pour les exaltés de ce peintre grave et gracieux était célèbre. Moi qui l'ai tant adoré, recueilli d'enthousiasme pieux, à Paris, à Hampton-Court, à Venise aussi et à Florence, mais surtout devant les fresques des *Eremitani*, à Padoue, et dans la prodigieuse *Camera degli Sposi* du Palais des Gonzague, je redoutais, presque autant que je souhaitais, ce que j'aurais pu trouver.

Jamais il n'a été si puissant, jamais plus savant, jamais plus impressionnant. L'histoire du tableau est simple : en l'an 1481, Gilbert de Bourbon, comte de

Montpensier, épousait Clara Gonzaga, sœur du duc Francesco, qui employait à sa Cour les talents du maître ; et c'est depuis ce temps que l'église d'Aigueperse possède, outre une *Nativité* de B. Ghirlandajo, le *Saint-Sébastien*, cette merveille.

Le martyr, nu, un linge noué aux reins, lié de cordes fortes par les coudes et par les chevilles à un large fût de colonne corinthienne, tout hérissé de flèches aux flancs, au ventre et aux jambes, la bouche douloureuse et les yeux levés vers le ciel, emplit de sa muette souffrance, de sa patiente angoisse l'atmosphère entière de l'œuvre.

Il se dresse, puissant encore, dans sa musculature solide, de toute sa hauteur d'homme, grandeur nature. La sobriété de l'attitude, la netteté expressive ont commandé la discrétion de la couleur. Au fond, des rochers, des architectures où pullulent, toutes diminuées, les foules insoucieuses ; au premier plan, au niveau du soubassement de marbre antique où le saint a été hissé, les têtes hideuses de deux exécuteurs en pourpoint rouge et jaune, qui tiennent encore l'arc et les flèches. Mais nul éclat dans le ciel d'un bleu terne, dans le vert des feuilles ; les pierres, les ornements brisés d'une colonnade, les terrasses là-bas, la forteresse auguste restent comme empoussiérés et gris et s'harmonisent à la tristesse livide des chairs déjà exsangues.

De la pitié pensive, autant qu'un savoir volontaire et émouvant l'éveille, ces ressources d'archéologue unies à une habileté incomparable de main dans le rendu des muscles et de la vigueur humaine, mises en œuvre ici par Mantegna, font du tableau un des chefs d'œuvre devant lesquels on a songé, ému et rayi ; et quand on s'éloigne, le cerveau reste à jamais enrichi d'une image suprême qui le magnifie.

ANDRÉ FONTAINAS

Au Cœur frais de la Forêt.

C'est le titre d'un des plus beaux romans de Camille Lemonnier. On ne peut l'évoquer sans un serrement de cœur en apprenant que les cognées vont, de nouveau, ravager la forêt de Soignes si les protestations indignées du public n'arrêtent cette mauvaise hesogne.

Dans un article que nous avons publié récemment et qui a eu un grand retentissement, M. Buis s'est élevé énergiquement contre les massacres qui détruisent peu à peu les sites pittoresques de Groenendael (1). A la Chambre des représentants, M. Carton de Wiart, député de Bruxelles, a éloquemment défendu l'opinion de l'ancien bourgmestre et combattu les projets qui menacent la forêt.

Il s'agit, cette fois, d'agrandir l'hippodrome de Boitsfort et de

(1) Le Parc de Bruxelles au point de vue esthétique (*L'Art moderne*, 28 juillet 1907).

sacrifier dans ce but un hectare et demi de terrain boisé, ce qui, ainsi que l'a fait justement remarquer M. Carton de Wiart, compromettrait une des parties de la forêt les plus intéressantes et les plus accessibles. L'espace compris entre les limites actuelles et le talus du réservoir de l'Intercommunale des eaux serait englobé dans la nouvelle piste de telle façon que l'avenue de Boendael, une des belles drèves de la forêt, serait coupée en deux tronçons et transformée en cul-de-sac.

« Cet allongement de l'hippodrome de Boitsfort est-il chose indispensable? Si cet hippodrome est tout à coup devenu insuffisant, la Société des courses et les personnes qui s'intéressent à l'amélioration de la race chevaline ne peuvent-elles pas, au besoin avec le concours des pouvoirs publics, établir des hippodromes ailleurs? »

Mais ce n'est pas tout. Alors que la création des réservoirs de l'Intercommunale a déjà abimé à proximité de la drève de Lorraine et de l'avenue de Tervueren deux sites charmants, il est question de construire dans la forêt un troisième réservoir, beaucoup plus important, en vue d'alimenter les villes d'Alost, de Gand, de Bruges et d'Ostende!

Où donc s'arrêtera-t-on?

En terminant, M. Carton de Wiart, après avoir cité l'article de M. Buls, a fort bien résumé le débat en ces termes :

« Il est bon qu'on sache ce que la population bruxelloise et les députés qui la représentent pensent de ces fâcheuses transformations.

Notre forêt n'a pas besoin d'être embellie. Qu'on la laisse telle quelle autant que possible. Qu'on se garde de cette tendance qui consisterait à transformer ce bel ensemble de nature en un parc bien aligné et coquettement entretenu. Certains automobilistes rêvent peut-être de pouvoir lancer dans tous ses recoins, par des routes bien droites et macadamisées, leurs machines puantes. Nous voulons qu'on conserve pour le plaisir des piétons et le charme de leurs promenades familiales ces calmes et solennelles futaies où l'air est demeuré pur, où l'on peut encore échapper aux vilains bruits et parfums de la civilisation.

C'est une triste histoire que celle des amputations subies par notre forêt au cours du XIX^e siècle. Sait-on que de 1827 à 1836 on en a aliéné 7,021 hectares? (*Exclamations.*) C'est un méfait qui pèse sur la mémoire de la Société générale des Pays Bas, la société des coupes sombres!

Depuis sa rétrocession à l'État, la forêt a dû compter encore avec l'établissement du chemin de fer du Luxembourg, avec les hippodromes et les réservoirs dont j'ai parlé. Elle ne mesure plus aujourd'hui que 4,082 hectares. De grâce, ménageons les.

A moins qu'il ne s'agisse de travaux d'une utilité absolue, j'estime qu'il faut se montrer conservateur avec intransigeance!

Une route est projetée, dit-on, entre Boitsfort et la chaussée de Mont-Saint-Jean à Malines, à l'endroit connu sous le nom de Welriekende, où s'élève la chapelle de Notre-Dame de Bonne-Odeur.

S'il s'agit non pas d'un simple aménagement du chemin actuel, mais d'une avenue où demain on établira peut-être un tramway et après-demain l'éclairage électrique, j'estime que nous devons mettre le gouvernement en garde contre ce nouvel attentat.

Qu'il respecte l'intégrité de notre belle forêt; qu'il n'écoute pas trop aisément des propositions qui s'inspirent d'intérêts privés, même quand ils se réclament de visées esthétiques. Je fais appel à la vigilance de l'honorable M. Helleputte, dont nous con-

naissons le goût très sûr. Je fais appel aussi à la sagesse et à la prudence de notre administration des eaux et forêts. »

Les marques d'approbation que suscita cette péroraison prouvent que le Parlement est disposé à faire respecter la Forêt. Il aura avec lui l'opinion publique.

O. M.

POÈTES DE LA NATURE

Le plus ardent, le plus fou, le plus lyrique, le plus neuf, le plus violent, c'est M^{me} de Noailles. Je n'en parlerai pas ici longuement, parce que ce n'est plus la peine. Elle est devenue classique. Au concert d'admiration qui la loue, je n'ai point entendu de désaccord. Et trop de critiques ont pris la parole en son honneur, et trop parfaitement, pour que je m'y essaie à mon tour.

J'aurais beau trouver des épithètes exactes et évocatrices, jamais je n'atteindrai la perspicacité de l'étude inoubliable que lui a consacrée (ici même) jadis sa sœur en sentiment et en poésie : M^{me} Blanche Rousseau, dont c'est le culte (1). Jamais je ne pourrai prétendre à la noblesse et à la grandeur calme et digne des pages que M. Marcel Proust, — cet autre poète, mais qui se tait, hélas! — écrivit dans *le Figaro* sur *les Éblouissements* (2). Et le lyrisme de M^{me} de Noailles a suscité bien d'autres enthousiasmes : on en composerait toute une littérature. J'y renvoie le lecteur, non sans avoir noté l'influence immense qu'elle a prise sur les jeunes poètes, l'ascendant irrésistible qu'elle exerce sur eux.

Il ne faut pas s'en étonner. Sa poésie est si vivante, si intense, si physique que, n'interposant entre l'émotion directe causée par les spectacles du monde et l'expression verbale presque aucun voile, elle peut pour ainsi dire être considérée elle-même comme quelque chose d'élémentaire et de naturel, une source d'inspiration au même titre que l'Univers sensible.

L'écueil, c'est l'imitation pure et simple, le plagiat de quelques formules et, comme de juste, de celles en particulier qui, tendues, exaspérées, passionnées, ne sont acceptables que chez le poète lui-même. On en a beaucoup, beaucoup lu, de ces naïfs pastiches, comme, cinq ou six ans avant, on avait beaucoup, beaucoup lu des pastiches de Francis Jammes.

Et je sais très précisément à M. Jean-Louis Vaudoyer de me rappeler souvent M^{me} de Noailles sans jamais me donner l'impression qu'il l'imitait.

Le fait est qu'il sent comme elle, avec moins de force et moins d'audace, voilà tout; mais il ne songe pas à lui prendre ses façons de parler. Il l'admire, mais comme nous l'admirons tous; et, si l'on veut bien pénétrer au delà de la toute première apparence, il la rappelle, oui, peut-être, mais il rappelle bien plutôt les émotions qu'elle se plaît à éveiller et qui, lui, le passionnent. Ces émotions, il ne les a pas choisies : elles se sont imposées à son cœur et à son esprit de poète, il a été leur esclave, et, heureux de l'être, il les a chantées avec joie.

Dans une langue charmante, langoureuse et fluide, et qui, elle, me ferait bien plutôt penser aux lyriques du romantisme, à Lamartine et à Musset, M. Jean-Louis Vaudoyer exprime des sentiments et des sensations d'une jeunesse délicieuse : énérvés et

(1) Voir *l'Art moderne* du 13 novembre 1904.

(2) Comtesse MATHIEU DE NOAILLES : *Les Éblouissements*. Paris, Calmann-Lévy.

candides à la fois, pervers et naïfs, hantés d'une tristesse qui se résout en joie de vivre, compliqués et cependant simples, et surtout jeunes, ah ! jeunes inexprimablement. Je ne connais pas de poète plus jeune, je n'en connais qu'un d'aussi jeune, c'est Paul Drouot, l'auteur de la *Chanson d'Eliacin*.

La mélancolie et le désespoir ne peuvent les atteindre profondément. La souffrance ne peut pas plus les ravager que la pluie d'été n'altère le délicieux visage de la terre. Mélancolie, souffrance, désespoir ne sont chez eux qu'une séduction de plus, parce qu'on sait qu'ils sont jeunes, qu'ils ont toute la réserve de la vie devant eux et qu'au milieu de leurs pires tristesses, ils s'en rendent compte, confusément, et sentent renaître en eux l'indéfectible espoir.

Les Quarante petits poèmes (1) de M. Jean-Louis Vaudoyer sont ceux de la jeunesse et de l'été, de l'amour et des jardins. C'est maintenant qu'il faut les lire, alors que l'été, l'amour, la jeunesse et les jardins sont choses si douces :

LE JARDIN RETROUVÉ

Les gras géraniums rougissent le seuil d'or ;
Le sable est endormi et les graviers se taisent ;
Sous les catalpas bleus sucrés d'odeur de fraise
Un hanneton bistré a rompu son essor.

Les milpertuis sur les pelouses luisantes
Aigrettent fièrement leurs stellaires beautés,
Dans les pots vernissés aux rondeurs accueillantes
Se provoquent, nerveux, les oeillets épîcés.

Sur le ciel dont l'azur est épais comme l'eau,
Se détachent en noir, précises et menues,
Au sommet balancé de leurs tiges barbues,
Les cassolettes somnifères des pavots.

— Je te retrouve tel, clair jardin d'abondance,
Que l'an passé, fleuri d'ardeur et de gaieté,
Et couvrant ma maison de ta persévérance,
Endors mon cœur urbain dans ton moelleux été,

Car je veux oublier, jardin, parmi tes roses,
Parmi l'arome fin des phlox et des tilleuls,
Les subtiles amours et les complexes deuils,
Les chagrins vaniteux pour d'incertaines causes...

Fais donc fleurir la Paix, une animale paix ;
Détends l'arc douloureux de mes sourcils et donne
A mon cœur le cours bref, paisible et monotone
De cet iris qui s'ouvre et fleurit sans projet.

Poète de la nature, encore M. Louis Piérard, mais d'une toute autre nature. Habitant le Borinage, il en a aimé, avec une sorte de compassion tendre, le charme souffreteux et pauvre. A le lire, on sent qu'il a vécu là, non point par hasard et en passant, mais selon tout son cœur. Ingrates en elle-mêmes, ces *Images boraines* (2), elles sont cependant revêtues par lui d'une émotion, celle qu'il a eue à les contempler longuement. Prairies, calvaires, collines, pluies et fumées, matins froids et ciels d'automne, mines, départs d'émigrants, cabarets, voilà ce qu'il a vu, et ce qu'il nous fait voir. Et dans ces paysages malingres et lamentables, la moindre lueur devient belle et touchante comme une

(1) JEAN-LOUIS VAUDOYER, *Quarante petits poèmes*. La Rochelle, des presses de Noël Texier.

(2) LOUIS PIÉRARD, *Images boraines*. Bruges, Arthur Herbert.

apothéose, comme une promesse de joie. Cela aussi, ce contraste, M. Louis Piérard l'a bien rendu, et je ne crois pas le fâcher si je lui dis qu'il m'a souvent fait penser à Raffaelli et à Verlaine.

Écoutez cette jolie chanson fausse :

STREET

Si grise à mon âme, si grise !
La rue en ce soir de samedi
Et d'automne, avec tout son fouillis
Bleu cendré, où de couleurs n'éclatent
Que l'or, le rose et le vert des fruits,
A la lueur falote du naphte
Qui bat de l'aile... La rue est grise,
Grise à mon âme et j'ai dans les yeux
Tout son tumulte silencieux.

Oh ! ce silence sur la cohue !
Puis soudain, grêle parmi la rue
— Si grise à mon âme, si grise ! —
Devers le pont où le va-et-vient
Des trains en chocolat s'éternise,
Un chant minable qui geint, qui geint...
Irrascible, l'aveugle serine
Et la foule toujours chemine.

Vertige ! sur l'écran de ma tête
Vite comme trop emplie,
Grouillent ces automates raides
Aux gestes secs et si biens réglés.
Dans ce calme qui terrifie,
Vers quelles joies, quel amour « honnête »
Ou bien superbe et dément,
Vers quel labeur exténuant,
Vers quels instants roses et légers
Ou vers quels sombres « à jamais », la vie
Les a-t-elle si bien aiguillés ?

Please, on demande à voir la manivelle ;
Car ce soir la rue est pareille
A un merveilleux jouet, *isn't* ?
Oh ! ses pantins au geste étroit,
Et ses longs trains en chocolat
Et ce chant grêle de serinette...

Et regardez ce tableau gris et noir :

BEGGAR

Le crépuscule allume au front des maisons noires
Les fenêtres et leur regard rouge et mauvais
Qui fonce sur le parc où des feuilles s'effarent
De l'octobre pleurant dans le ciel violet,
Où les buissons frileux frissonnent sans espoir.

Le silence s'étend et, tristes, les allées
Regardent le départ des enfants soucieux.
Il fait désert, mais contre la grille, à l'entrée,
L'aveugle, sans émoi, poursuit son chant piteux,
Piteux sous le regard des vitres embrasées.

L'accordéon poussif, dans l'angoisse de l'heure,
Gémit exténué, grotesque et lamentable...
Le chien jeune est figé dans son ennui rêveur
Et ses yeux luisants voient le destin immuable
Qui le rive au pavé de ce Londres d'horreur.

M. André Ibels continue sa série épique des *Cités vivantes* avec *le Livre du Soleil* (1). Une certaine monotonie magnifique empêche le lecteur habitué à des lyrismes plus intimes de goûter comme il conviendrait peut-être ces images parfois puissantes, d'un panthéisme ardent et qui fait souvenir des belles envolées de Signoret et de Gasquet.

Citons enfin les poèmes ingénieux de M. Emmanuel Quénauld (2), ceux douloureux de M. Léon Wauthy (3), et les essais, plus naïfs dans leur jeune sincérité, de MM. Omer de Vuyst (4) et Jean Maréchal (5).

FRANCIS DE MIOMANDRE

CORRESPONDANCE

Frameries, le 27 juillet 1907.

MON CHER MAUBEL,

Je lis, un peu tardivement, dans *l'Art moderne* du 21 juillet, l'aimable lettre que vous voulez bien m'adresser à propos de la résurrection de *la Société nouvelle* (6). Elle nous est un précieux encouragement. C'est à vous, qui fûtes des amis de Fernand Brouez, des intimes de sa pensée et de son rêve, qu'il appartient de nous aider le plus efficacement de vos conseils et de votre autorité.

Toutefois, je ne puis laisser passer votre lettre sans une rectification qui s'impose. Je ne suis pas à moi seul *la Société nouvelle*; l'idée première d'une deuxième série de la belle revue de Fernand Brouez vient de M. Jules Noël, dont je suis, avec M. Léon Legavre, le collaborateur. Rendons à César...

A vous, mon cher Maubel, respectueusement et cordialement,

LOUIS PIÉRARD

Mons, 26 juillet 1907.

CHER MONSIEUR,

Je viens de lire avec émotion votre article dans *l'Art moderne* et ne saurais assez vous dire combien la mère si cruellement éprouvée vous garde de reconnaissance pour le souvenir que vous donnez à Fernand après dix ans de séparation intellectuelle.

Oui, cher Monsieur, *la Société nouvelle* va reparaitre.

J'ai longtemps hésité.

Comme l'a écrit autrefois M. Edmond Picard, dans notre farouche affection, dans notre poignante douleur, nous voulions, mon mari et moi, que cette publication qui avait tant occupé notre cher fils, qui lui avait donné la joie d'avoir des collaborateurs et amis de votre mérite, finit avec lui.

J'ai refusé à M. Elisée Reclus, un des hommes que j'ai le plus admirés, à MM. G. De Greef, Hamon et d'autres encore l'autorisation de la continuer.

(1) ANDRÉ IBELS, *Le Livre du Soleil, poème moderne*. Paris, Sansot.

(2) EMMANUEL QUÉNAULD, *L'Heure subtile et dolente*. Tours, Imprimerie Barbot.

(3) LÉON WAUTHY, *Les Voluptés*. Verviers, chez Wauthy frères.

(4) OMER DE VUYST, *Sur l'autre rive*. Bruxelles, Lamertin.

(5) JEAN MARÉCHAL, *Préludes*. Bruxelles, *La Lecture internationale*.

(6) Voir *l'Art moderne* du 21 juillet dernier.

Le temps qui, sans effacer les grandes douleurs, les émiette, a passé, me faisant envisager les choses plus froidement, et aujourd'hui je suis heureuse de voir l'œuvre de mon fils se continuer par quelqu'un qui me le rappelle comme intelligence et comme cœur : Jules Noël; c'est à lui seul que je confie le soin de faire ce que Fernand eût fait.

M. Jules Noël s'est adjoint librement, pour cette œuvre dont il ne se dissimule pas les difficultés, MM. Legavre et Piérard qui, je l'espère, lui viendront en aide dans sa lourde tâche.

On ne saurait être trop pour le bon combat humanitaire et artistique; mais je tiens à déclarer, pour éviter toute équivoque, que la direction et la possibilité de réaliser notre œuvre appartient exclusivement à M. Jules Noël.

Voulez-vous bien, cher Monsieur, publier ma lettre dans *l'Art moderne* et recevoir, avec tous mes remerciements, l'expression de mes sentiments affectueux et dévoués.

V^e JULES BROUEZ

L'Exposition de Termonde.

Le Cercle artistique de Termonde ouvrira dimanche prochain une exposition de l'œuvre de M. Franz Courtens, d'artistes contemporains originaires de la ville et du pays de Termonde, ainsi que d'artistes enseignant ou ayant enseigné dans son École d'art.

M. Courtens occupera à lui seul trois salles. Outre une quarantaine de ses toiles, le comité a réuni une série d'esquisses et de dessins choisis aux diverses époques de sa carrière et appartenant pour la plupart à des collections particulières.

Une salle sera réservée à M. Fernand Khnopff, dont on groupera un important ensemble de peintures, gouaches, pastels, esquisses, dessins et sculptures.

Participeront en outre à l'exposition : M. et M^{me} Rodolphe Wytzman, MM. Edmond Verstraeten, Isidore Meyers, Fernand Willaert, Félix Gogo, Henri Cassiers, Edgard van Bavegem et le groupe des artistes résidant à Termonde, MM. Léo Spanoghe, H. Broeckaert, J. Maes, P. Gorus, J. Delespaul, A. Willems, L. Jacobs, M. Van der Cruyssen, etc., ainsi que les sculpteurs A. De Beul, O. Maes, De Brichy, Lenssens et Moortgat.

L'exposition, organisée sous la présidence du chevalier Oscar Schellekens, sera clôturée le 3 septembre.

CONCOURS

Concours d'œuvres dramatiques.

Nous avons annoncé qu'un concours d'œuvres dramatiques serait ouvert prochainement aux écrivains belges (1). Organisé par l'Association internationale des Auteurs et Compositeurs avec le concours du gouvernement belge, ce concours sera jugé par un jury de critiques dramatiques présidé par M. Adolphe Brisson, directeur des *Annales politiques et littéraires*, critique au *Temps*, et composé de MM. L. Dumont-Wilden, du *Petit Bleu*, délégué du gouvernement; Lucien Solvay, de *l'Étoile belge*; A. De Rudder, du *Soir*; Gérardy, du *Matin de Bruxelles*; Landoy, du *Matin d'Anvers*; Nozières et Pierre Mortier, du *Gil Blas*; Serge Basset, du *Figaro*; Auguste Germain, de *l'Écho de Paris*.

MM. Porel, directeur du théâtre du Vaudeville, à Paris, et V. Reding, directeur du théâtre royal du Parc, à Bruxelles, jugeront en dernier ressort.

(1) Voir *l'Art moderne* du 14 juillet dernier.

Sont exclus du concours les pièces en vers, les mélodrames, les comédies-vaudevilles et les vaudevilles. Seront seuls admis les ouvrages dont l'action se passe de nos jours et ne comportant pas plus de quatre actes.

Pour être primée, l'œuvre devra réunir au moins 95 points sur 100. Si aucune des pièces présentées n'atteint cette cote, le concours sera annulé et renvoyé à l'année suivante.

L'ouvrage auquel aura été attribué le chiffre de points le plus élevé sera interprété avant le 1^{er} avril 1908 au théâtre du Vaudeville, à Paris, au théâtre subventionné de Nancy et au théâtre du Parc, à Bruxelles. Il sera joué au moins douze fois à Paris, six fois à Bruxelles et à Nancy. Des démarches seront faites pour qu'il soit représenté dans les divers pays d'Europe qui ont souscrit à la convention de Berne. Le cas échéant, il sera traduit, par les soins de l'Association, à titre gracieux, en espagnol, en italien, en allemand, en anglais et en russe. Il sera édité par la *Belgique artistique et littéraire*, qui assumera les frais de cette publication.

Les manuscrits doivent être adressés, avant le 1^{er} octobre prochain, à M. Ed. Silvercrux, directeur de l'*Association internationale des Auteurs et Compositeurs*, 162, rue Gérard, à Bruxelles, qui fournira aux intéressés tous renseignements utiles.

Concours de chant et de déclamation.

Le *Club fraternel d'Anvers* nous prie d'annoncer qu'il organise un concours de chant individuel et de déclamation (en langues française et flamande) auquel sont affectés neuf cents francs de prix. Ce concours aura lieu tous les lundis, depuis le 7 octobre 1907 jusqu'à la fin avril 1908. Ceux et celles qui désirent y participer sont priés d'envoyer leur adhésion avant le 1^{er} septembre prochain à M. G. Van Thillo, président du Club, 5, Courte rue Neuve, à Anvers. Pour les conditions et renseignements, s'adresser à M. Henri Boex, secrétaire général, 20, rue Nationale, Anvers.

L'Exposition des Portraitistes à Crefeld.

On nous écrit de Crefeld :

Le Musée Kaiser-Wilhelm, à Crefeld, dont la direction a pris maintes initiatives artistiques intéressantes, vient d'ouvrir une exposition internationale réservée à un choix de portraitistes. Outre un certain nombre de peintres allemands, parmi lesquels MM. Hans Thoma, W. Trübner, R. Schuster-Woldan, Max Slevogt, Curt Rüger, Alfred Mohrbutter, Dora Hitz, L. Keller, H. Groeber, W. Petersen, Hans Olde, etc., ont été invités à prendre part au Salon : pour la Belgique, MM. Th. Van Rysselberghe, qui expose le groupe de portraits de M^{me} H. Van de Velde et de ses enfants, la *Dame au miroir*, le portrait en pied de M^{me} Otto Henkell et une autre effigie féminine, et M. Jean Van den Eeckhoudt, représenté par la toile *Au jardin* récemment acquise par le Gouvernement belge et par deux charmants portraits d'enfants ; pour la Hollande, MM. Jan Toorop (portraits de P. Casals et du Dr. H. Muller), Jan Veth et H.-J. Haverman ; pour la France, les sculpteurs-médailleurs A. Charpentier (portrait de C. Meunier), O. Roty, J.-C. Chaplain, V. Peter ; pour l'Autriche, MM. W. List et A.-D. Goltz ; pour la Suède, le Danemark et la Finlande, MM. Richard Bergh (portrait de Strindberg), J. Rohde, J. Paulsen, S. Wandel, Niels-V. Dorph, Axeli Gallén-Kalela, etc.

Des dessins, gravures et lithographies, parmi lesquels on remarque les portraits de Tennyson et de Huxley par Alphonse Legros, ceux de Richard Wagner, Max Klinger, Gustave Mahler, Camille Pissarro, Kolo Moser, Ferdinand Hodler par Emile Orlik, du président Cleveland par Anders Zorn, de Richard Strauss par le peintre hongrois Géza Faragó, etc., complètent cet attrayant ensemble, dont la valeur artistique se double de l'intérêt des personnalités représentées.

L'exposition des Portraitistes restera ouverte jusqu'au 8 septembre.

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

La Galleria d'Arte moderna a Venezia,

par VITTORIO PICA (1). (Fascicules I et II.)

M. Vittorio Pica, en critique intelligent et avisé, décrit, dans cette publication, ce que la Galerie d'art moderne de Venise renferme de plus intéressant. Chaque fascicule renferme des reproductions — dont plusieurs habilement coloriées — des plus beaux morceaux de peinture, de sculpture et de dessin dont s'honore cette galerie. Dans les deux premiers fascicules, une large place est faite à l'art belge : Constantin Meunier, MM. Ensor, Maréchal et Van der Stappen sont l'objet de petites monographies écrites dans un style plein de vie et de charme. On y trouve, en outre, des études, sur l'Espagnol Zuloaga, le Suédois Zorn et les Italiens Dall' Oca-Bianca Signorini et Mario de Maria : de ce dernier, M. Pica reproduit un bien beau paysage, qui fait penser à Turner.

Ch. V.

Chronique judiciaire des Arts.

Représentations cinématographiques.

Un procès curieux va s'engager devant le tribunal de la Seine. Les héritiers de Gounod, de Carré et de Barbier, les auteurs de *Faust*, poursuivent en dommages-intérêts les directeurs de deux théâtres cinématographiques. Là, sur l'écran blanc, tandis qu'un orchestre joue des airs de l'opéra de Gounod, sont projetées, dans les décors classiques, les scènes principales de l'ouvrage. Et les héritiers des auteurs se plaignent de cette reproduction, de cette représentation véritable, faite en dehors d'eux, en dehors de la Société des Auteurs, au mépris, disent-ils, de tous droits de propriété littéraire.

Il y a, en effet, un véritable abus dans la liberté dont jouissent les spectacles cinématographiques. Toute représentation d'une œuvre lyrique ou dramatique sur une scène quelconque donne lieu à la perception des droits d'auteur ; la reconstitution intégrale d'un ouvrage, avec personnages et décors, crée incontestablement la même obligation. Ces droits varient de dix à quinze pour cent de la recette brute ; ils représentent une somme importante, étant donnée la vogue des cinématographes.

Le procès offrira pour les auteurs et compositeurs, ainsi que pour les diverses sociétés d'auteurs, un intérêt tout spécial en fixant la jurisprudence dans un domaine où il n'existe aucun précédent.

PETITE CHRONIQUE

La collectivité d'artistes belges qui a pris part aux expositions de Turin et de Milan sera largement représentée à l'Exposition d'Amsterdam, dont l'inauguration aura lieu jeudi prochain. MM. Paul Mussche et Léon Sneyers, chargés de l'organisation, ont réuni un intéressant ensemble décoratif dans lequel on remarquera principalement les compositions ornementales de MM. Fabry et Ciamberlani ; les vitraux de M. Thys ; les ameublements de MM. Sneyers et Van de Voorde ; les plans et maquettes de MM. Horta, Hobé, Van Ophem ; les bronzes et ivoires de MM. Braecke, De Rudder, P. Du Bois, Hérain, G. Minne, J. Jourdain, Ch. Samuel, Van Beurden ; les eaux-fortes, estampes, illustrations et affiches de MM. Baertsoen, Ensor, F. Charlet, F. Beaucq, G. Combaz, F. Toussaint, F. Melchers, M^{me} Sand-Danse ; les céramiques de M. Craco ; les reliures de M^{mes} Voortman, Labryère, Lorand, R. de Heusch ; les bijoux de MM. Ph. Wolfers et Sturbelle, etc.

(1) Bergame, *Instituto italiano d'arti grafiche*.

Théâtres bruxellois ;

L'Alcazar, qui, sous la direction de MM. Duplessy et Meer, prend le titre de la Nouvelle-Comédie, annonce sa réouverture pour le 14 septembre. On jouera la *Veine* d'Alfred Capus. Suivront : *Le Ruisseau* de M. P. Wolff ; *Maman Colibri* de M. H. Bataille, avec M^{me} Berthe Bady ; *Suzeraine* de M. Nicodémi ; *les Hannelons* de M. Brieux ; *Sa Sœur* de M. Tristan Bernard ; *l'Extra* de M. P. Weber, etc.

L'Alhambra passe aux mains de MM. Barrasford et se transforme en music-hall.

Le troisième Congrès de la Presse périodique, organisé par l'Union de la Presse périodique belge sous le haut patronage du ministre des Sciences et des Arts, se réunira à Spa, ainsi que nous l'avons annoncé, les 31 août, 1^{er} et 2 septembre. Ses membres seront reçus officiellement par le Conseil communal et invités à assister au bal du Concours hippique et des Drags, à visiter l'Exposition internationale de Balnéologie, le Salon des Beaux-Arts, les pittoresques promenades des environs de Spa, etc. Une excursion au Barrage de la Gileppe clôturera, le 3 septembre, la session.

De Paris :

L'Académie des Beaux-Arts a rendu son jugement dans les concours de Rome. Pour la peinture, le Grand prix a été attribué à M. Louis Billotey. Le Grand prix du dernier concours (1904), resté sans titulaire, a été accordé à M. Emile Aubry. Le premier Second Grand prix échoit à M. Louis Fidrit, le second à M. Charles Darrieux.

L'Académie n'a pas jugé le concours de sculpture digne d'un premier Grand prix. Elle s'est bornée à décerner un premier Second Grand prix à M. Emile Moulin, un second à M. Benneteau-Desgroix.

M. Catulle Mendès vient de tirer d'un poème de Victor Hugo un ballet en deux actes et trois tableaux dont la musique a été confiée à M. Reynaldo Hahn et qui, dès à présent, est reçu par les nouveaux directeurs de l'Opéra. Titre : *La Fête chez Thérèse*.

Les concerts Lamoureux, qui, nous l'avons dit, auront lieu cette année dans la nouvelle salle Gaveau, rue La Boétie, donneront, outre les séances du dimanche, deux séances par mois, le jeudi soir.

Dans la promotion du 14 juillet, nous relevons avec plaisir les noms suivants : M. André Mesager, l'auteur de la *Basoche*, de *l'Éronique*, de *Fortunio*, directeur de l'Opéra, promu au grade d'officier de la Légion d'honneur, de même que M. Henri Lavedan, de l'Académie française, et Louis Ganderax, directeur de la *Revue de Paris*.

Parmi les chevaliers, citons : MM. Gustave Kahn, Marcel L'Heureux, Jean Bevel, Paul Mariéton, G. de Caillavet, hommes de lettres ; E. Moreau-Nélaton, Georges Bertrand et Lauth, peintres, et Maillard, sculpteur.

Rue Laffitte, des ouvriers sont occupés à repeindre la boutique d'un marchand de tableaux. Sans méchanceté, évidemment, ils ont placé sur les glaces derrière lesquelles sont exposées des toiles de maîtres ce simple conseil : *Prenez garde à la peinture*.

Un de nos confrères annonce qu'on a exécuté au Théâtre Antique d'Orange la XIX^e Symphonie de Beethoven, donnée pour la première fois en plein air.

Gageons qu'on ne l'avait pas exécutée précédemment sous toit....

Le concours international de musique organisé sous le haut patronage du prince Albert de Monaco a donné les résultats suivants.

Opéra et drame lyrique (prix : 30,000 francs). Sur soixante-huit partitions déposées, le jury en a réservé quelques-unes sur lesquelles il sera statué en octobre.

Opéra-comique (prix : 12,000 francs). A l'unanimité, le prix est décerné à *Madame Pierre*, musique de M. Edmond Malherbe, texte de MM. Henri Cain et Isidore Marx.

Ballet (prix : 8,000). Une mention et une prime de 4,000 francs sont accordés à *la Soubrette*, musique de M. Giacomo Orefice, scénario de M. A. Tedeschi.

Musique de chambre. I. *Trio* (prix : 3,000 francs). Le prix est partagé entre les envois de MM. Julius Röntgen (Amsterdam) et Herriot Levy (Chicago). — II. *Sonate* (prix : 2,000 francs). Le prix est décerné à l'œuvre de M. Esposito (Dublin).

Ce dernier concours avait réuni cinquante-neuf trios et soixante-huit sonates. Il y avait treize opéras-comiques et trente-six ballets. On ne dira pas que les compositeurs se croisent les bras !

Le théâtre du Peuple de Bussang (Vosges) représentera aujourd'hui dimanche, en représentation gratuite, *la Reine Violante*, tragédie en trois actes de M. Maurice Pottecher.

Le dimanche 25 août, à deux heures, nouveau spectacle, composé de *la Nuit de Noël*, épisode lyrique de MM. Eug. Morand et Gabriel Pierné, et de *la Reine Violante*.

Le huitième congrès international de l'histoire de l'art se tiendra cette année à Darmstadt du 24 au 26 septembre. Les communications faites à ce congrès, qui devra conserver un caractère professionnel très marqué, devront porter surtout sur l'organisation du travail en matière d'histoire de l'art : fondations de sociétés d'histoire de l'art ; photographies de monuments ; société iconographique internationale, etc. La cotisation est de 6 francs ; les adhésions doivent être adressées avant le 24 août au président du congrès, M. le docteur A. Schmarsow, professeur à l'Université de Leipzig.

On offre en vente à Leipzig, au prix de 12,500 mark le manuscrit autographe de la *Cène des Apôtres*, de Wagner, pour chœur d'hommes et orchestre. L'ouvrage a été exécuté pour la première fois le 6 juillet 1843 dans l'église Notre-Dame de Dresde.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

LA TOISON D'OR

NOTES SUR L'INSTITUTION ET L'HISTOIRE DE L'ORDRE DEPUIS 1429 JUSQU'À L'ANNÉE 1559

par le baron H. Kervyn de Lettenhove
Président de l'Exposition de la Toison d'Or.

Un beau volume in-4^o, illustré de 42 planches hors texte : Portraits, tableaux, tapisseries, miniatures, estampes, armures, etc.

Prix : 5 francs.

Il a été tiré 25 exemplaires de luxe, sur papier à la main des Pape-teries d'Arches, numérotés de 1 à 25. Prix : 20 francs.

CATALOGUE OFFICIEL

DE

L'Exposition de la Toison d'Or

(BRUGES, JUIN-OCTOBRE 1907)

Un volume de 300 pages environ. — Prix : 2 francs.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirent suivre le mouvement politique international

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,5	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

ÉDITIONS SCHOTT FRÈRES, A BRUXELLES

- BLOCKX, Jan. — *Triptyque symphonique* pour orchestre.
Partition et parties, chaque 10 francs net.
- BOSQUET, E. — *Ecole du Pianiste virtuose* 7 fr. 50 net.
- DUPUIS, Albert. — *Fantaisie rapsodique*, dédiée à Ysaye,
pour violon et orchestre ou violon et piano 7 fr. 50.
- MOSZKOWSKI, M. — Deux morceaux pour piano :
1. *Caprice*; 2. *l'Agilità* (Études). chacune 2 fr. 50.
- THOMÉ, Francis. — Cinq morceaux pour piano.
1. *Gavotte madrigal*; 2. *Pendant la valse*;
3. *Duo d'amour* (Idylle); 4. *Menuet de la Reine*; 5. *Sarabande*.
Chacune 2 francs.
- WIENIAWSKI, Jcs. — *Suite romantique*, pour orchestre.
La partition 10 francs.

Schott Frères. Editeurs, 56, Montagne de la Cour.
Magasins de Pianos. 21, chaussée de Wavre (Ixelles).

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MAL' ARME. MAETERLINCK. VERHAEREN,
VILLIERS de l'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie, Théâtre, Musique. Peinture,
Sculpture, Philosophie, Histoire,
Sociologie. Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50.
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUËT

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

La Presse Européenne

Coupures de journaux artistiques, commerciaux,
politiques et financiers

Bruxelles, 54, rue de Longue-Vie.

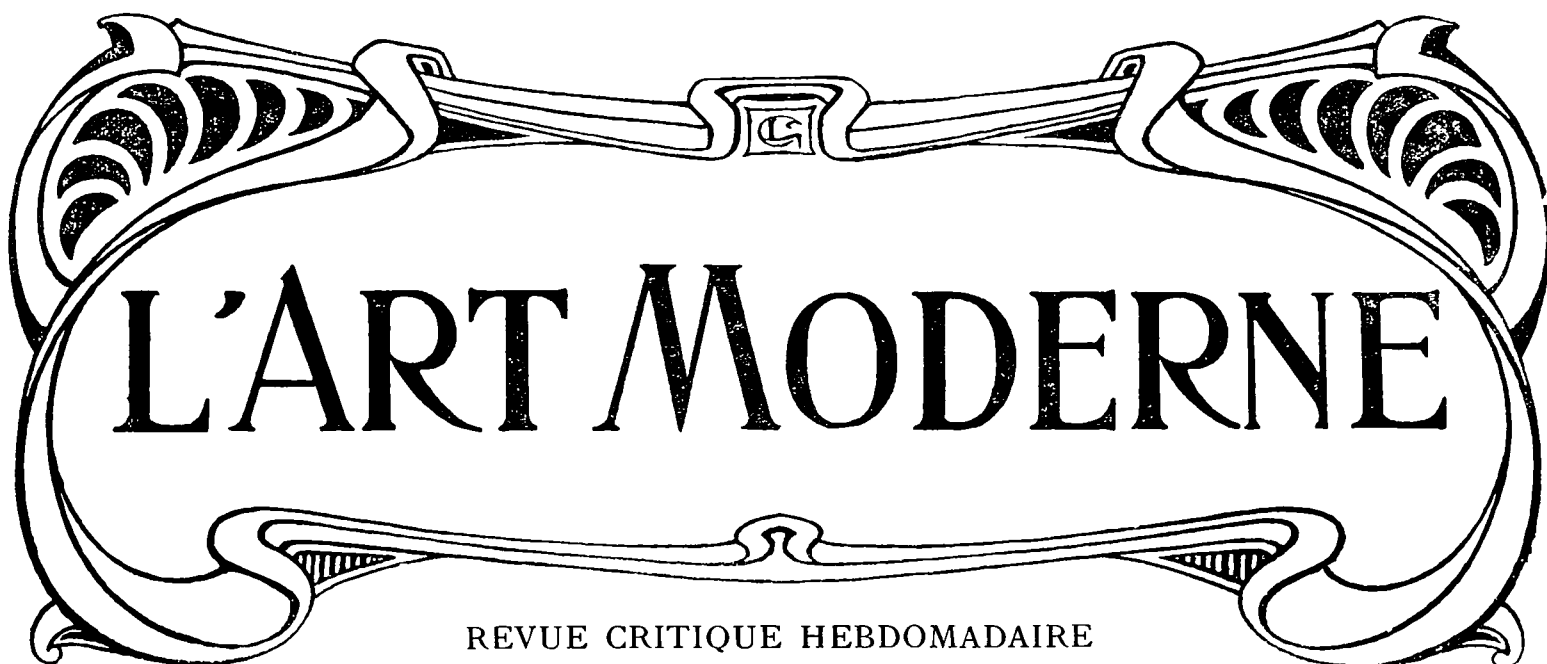
DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 40 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 43 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Pierre Villetard (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Le Pavillon de Flaubert (OCTAVE MAUS). — Une lettre inédite de J.-K. Huysmans. — Dans les Hautes-Fagnes. — Le Palais de la Malmaison. — Bibliographie : *Zievercer*; *Krott et Cie*; *Het Sprookje van Balder*; *Le Musée du Livre* (CH. V.). — Pensées d'artistes. — Nécrologie : *Auguste Delatre*. — Petites Chroniques.

PIERRE VILLETARD

M. Pierre Villetard est un des trois ou quatre écrivains les plus remarquables de la jeune génération. Et c'est peut-être lui dont l'originalité est la plus savoureuse et la plus exquise. Il n'est pas encore connu du grand public, mais le jour où il le sera, il obtiendra des succès considérables parce que quelques-unes de ses qualités sont capables de séduire et d'émouvoir les plus simples et les plus frustes. Il n'a été lu que par ses pairs, si je puis dire; mais eux, ils le tiennent en prédi-

lection particulière, en parlent entre eux comme d'un maître authentique quoique très jeune, et lui conservent un souvenir attendri et délicat. Les récompenses officielles ni la réclame ne l'ont favorisé parce que c'est un modeste et qu'il n'a jamais tenté la moindre démarche en vue de la célébrité. Il se contente d'écrire ses romans et ses contes, et c'est à eux seuls qu'il veut devoir sa réputation.

Il est très difficile de parler de lui, quand on l'aime. Car les dons par lesquels il nous a séduits ne sont pas de ceux qu'on puisse nommer et définir. Le charme qu'il dégage, outre sa complexité raffinée, garde quelque chose de magnétique et de secret, que l'on subit et que l'on ne voudrait pas analyser, justement parce qu'il faudrait alors, quelques instants, s'en échapper pour mieux le distinguer.

Je sais qu'en essayant de le faire, je n'arriverai pas à donner l'impression de ce charme. J'y suis encore trop engagé, et il est trop subtil pour que je veuille ainsi, avec effort, m'en arracher, afin de tenter, avec les mots de la critique, une lourde allusion à ses impondérables grâces. Ce sont les ennuis du métier.

Autant il est aisé de rendre compte d'un ouvrage bien composé dont l'ordre et la tenue constituent la presque totale valeur et dont l'idéologie apparente s'impose à l'entendement, autant il est vain de parler de ces livres légers et cependant pleins de vie dont la structure cachée n'a rien à voir avec les lois de la logique ordinaire, dont la substance est toute sentimentale et qui s'appellent romans parce qu'il leur faut bien un titre. Ce sont ceux que signe M. Villetard. Je n'en connais

point de pareils. Ils sont faits avec de l'émotion et avec presque rien d'autre. Comment expliquer cela ?

J'y renonce ; tout ce que je puis dire, c'est que tout ce que M. Pierre Villetard met dans un récit : notations de la vie extérieure, gestes, événements, tableaux, digressions psychologiques, rêveries et paroles, rien de tout cela n'a d'importance *en soi*, mais n'est là simplement que pour évoquer, pour suggérer une émotion de l'âme. Vous pouvez lire *la Maison des Sourires* (1) d'un bout à l'autre, vous n'y trouverez pas une page qui infirme cette remarque. C'est tout à fait étonnant. Chez les autres romanciers, des chapitres entiers, qui n'ont pour ainsi dire qu'une valeur oratoire, ou anecdotique, raccordent entre eux ces passages d'intensité, les seuls au bout du compte, qui sollicitent la mémoire et qui constituent la valeur de l'œuvre. Mais M. Pierre Villetard néglige ces transitions. Écrivain, il ignore cet *art heureux*... et médiocre.

Vous pensez bien que cette manière de concevoir le récit n'a rien d'un procédé littéraire. Quelque effort qu'on y fasse, on ne réussit pas cela. Il faut être ému soi-même au point de ne plus voir dans la vie que sa qualité d'émotion, rien d'autre, rien de plus.

C'est là que je voulais en venir.

M. Pierre Villetard est un sensitif et un tendre, un bienveillant surtout. Doué d'une ingénuité de vision et de jugement incomparable, il est absolument incapable de diviser le monde en catégories, de distinguer le bien officiel du mal reconnu, de dénigrer ou de critiquer. Il contemple. Il faut bien peu de temps, quand on est sincère, pour s'apercevoir que les appréciations de la moralité courante sur les classes sociales et sur les actes de la vie habituelle n'ont aucune valeur réelle. Elles ne correspondent qu'à une méthode de défense, elles sont les *attendus* d'une sanction légale. Au regard de l'homme loyal et qui ne veut considérer, dans son semblable, que l'homme même, ces appréciations n'existent pas ; et il les remplace par des jugements personnels, conservant à chaque individu, quelle que soit sa valeur moyenne comme caste, sa qualité vraie, profonde et complexe à la fois.

Mais que vais-je chercher là ? Il n'y a pas jugement, il y a émotion. M. Pierre Villetard se garde bien de prendre l'attitude vengeresse ou pleurnicharde d'un écrivain sociologue. Il n'en a pas le goût et, à vrai dire, il n'y songe pas. Mais, ayant regardé vivre autour de lui, dans l'ambiance cruelle des villes, les hommes et les femmes, avec les mêmes allures belles et irresponsables qu'ont les animaux dans la nature, il a dit ce qu'il avait vu.

Il faut lui savoir gré de l'avoir dit comme cela, il faut

(1) PIERRE VILLETARD, *La Maison des Sourires*, roman. Paris, Fasquelle, 1905.

lui savoir gré de nous avoir ainsi montré les délicatesses, la grâce morale, le charme fragile, la simplicité enfantine de certains êtres sinon toujours décriés (quand on les défend, on les défend trop), mais à coup sûr toujours méconnus, jugés à tort et à travers.

Pauvres petites courtisanes, proie des littérateurs sensibles comme des littérateurs pornographes, et de toutes manières bien à plaindre !

Quand vous n'êtes pas la monstrueuse Nana des romans naturalistes, le symbole d'une luxure métropolitaine, l'idôle infâme d'une civilisation en décadence, vous êtes alors la pure, chaste et vagissante compagne du poète malheureux, vous êtes la vertu même, la vertu sans soupçon d'honnêteté, vous êtes la Marion Delorme des brasseries contemporaines.

Littérature ! littérature !

Non, ce que vous êtes, c'est mon amie *Nane* de Toulet, c'est, plus vraiment encore, Kate et Gladys, Violette et Flossie, et Colette, et Marceline, c'est-à-dire, avec mille nuances que j'omets, des êtres naturels, coquets, amusés, tendres, légers, souffrants, égoïstes, vaniteux, cruels, lamentables et délicieux, des poupées d'amour avec une âme dedans, faites pour vieillir, hélas ! après avoir aimé le plus possible dans des existences que l'horrible problème d'argent rendait tragiques et parfois si péniblement vilaines.

Pauvres petites vraies femmes, qui pouvez vous plaindre à si bon droit des littérateurs, vous en avez trouvé un qui sait vous comprendre comme on ne vous a jamais comprises ! *La Maison des Sourires*, que vous n'avez certainement pas lu, voilà votre livre, et le meilleur que vous ayez inspiré.

Qu'on ne s'y trompe pas, si M. Pierre Villetard parle ainsi des petites courtisanes, ce n'est pas qu'il les aime spécialement. J'ai déjà dit que rien n'était plus loin de son esprit qu'une réhabilitation. Cette indulgence, ce sens profond de la vie, cette bonté (j'ai appris avec joie que Dickens était son auteur favori), il ne les applique pas qu'en leur faveur, non. Il voit ainsi le monde. Il n'est pas le seul à si bien distinguer entre eux les décors de la rue et de la campagne, les gestes et les habitudes des hommes selon leur fortune, leur situation, leur atavisme, à si bien évoquer une physiologie, que ce soit celle d'une femme, d'une maison, d'un jardin, d'un moment de bonheur. Mais ce qui lui appartient en propre c'est un certain optimisme sans fadeur, qui ne lui interdit pas de déplorer la tristesse du monde mais qui le rend incapable d'y découvrir le mal. C'est tout le contraire d'un moraliste, c'est un psychologue, et cela exclusivement. Il est tendu : sa sympathie bienveillante a des gestes pieux, on dirait qu'il veut prendre dans ses bras ses pauvres héros pitoyables et les consoler de la vie qu'il leur a donnée.

A ce point de vue, *la Montagne d'amour* (1) est un chef-d'œuvre. On y assiste à la fatalité de l'amour, et jamais, jamais de plainte. Pourquoi se plaindre? La vie est ainsi, voilà !... Nous payons le privilège d'être des créatures supérieures par la sensibilité.

Je me souviens d'un mot de Laforgue :

Or, ne pouvant redevenir des Madrépores,
Mes chers humains, consolons-nous les uns les autres.

Je m'aperçois que je ne vous ai rien dit du contenu des ouvrages de M. Pierre Villetard... Je ne peux pas tout faire. J'ai parlé de son imagination et de son cœur. Ce n'était pas facile et j'y ai mal réussi. Le reste du travail, c'est de lire *Monsieur et Madame Bille* (2), *la Maison des Sourires* et *la Montagne d'amour*. C'est à vous maintenant qu'il incombe ; mais je ne vous plains pas.

FRANCIS DE MIOMANDRE

LE PAVILLON DE FLAUBERT

Depuis quelques jours, le pavillon de Gustave Flaubert, à Croisset, est devenu officiellement la propriété de la ville de Rouen. La municipalité vient d'accepter la donation qui lui en a été faite par M. et Mme Helléaux. Simple formalité, au surplus, et régularisation administrative d'une situation accomplie en fait, car depuis un an le zèle pieux des amis de Flaubert a ouvert le Pavillon au public et inauguré le musée de souvenirs destiné à évoquer l'écrivain dans l'intimité de sa vie.

C'est, à l'angle d'un jardin, au bord de la route qui longe la Seine, en face de l'île Sainte-Barbe, une petite construction Louis XV composée d'une seule pièce dans laquelle on accède par quelques marches. Du côté du fleuve, deux portes vitrées s'ouvrent sur un étroit balcon orné d'une balustrade autour de laquelle s'enroule un chèvre-feuille. Sous la corniche, un rectangle de marbre porte, gravée, cette inscription, tirée de la correspondance de Flaubert : « J'ai une maison blanche, quelque part, au bord de l'eau, où à une heure du matin, en juillet, il fait bon, au clair de lune, voir pêcher. » Et l'on sait gré à ceux qui ont institué ce pèlerinage littéraire d'avoir esquivé la banalité des plaques commémoratives.

En revanche, il est permis de sourire en lisant l'écrêteau dont ils ont affublé quelques-uns des tilleuls dont la double rangée ombrage l'enclos :

Allée de tilleuls sous lesquels G. Flaubert soumettait son style à l'épreuve de la récitation.

L'auteur de *Madame Bovary* ne se doutait pas que son « Allée docte » porterait un jour les stigmates d'un provincialisme aussi excessif. Souhaitons qu'un jour les arbres arrachent eux-mêmes, de leurs branches agitées par le vent, les imprimés qui ridiculisent leurs troncs, et qu'ils les dispersent au fil de la rivière.

(1) PIERRE VILLETARD, *La Montagne d'amour*, roman. Paris, Fasquelle (1906).

(2) PIERRE VILLETARD, *Monsieur et Madame Bille*. Paris. Éd. de la Plume.

S'ils ont entendu Flaubert « soumettre son style à l'épreuve de la récitation », ce n'était d'ailleurs nullement à l'endroit où ils offrent aujourd'hui leurs feuilles à l'avidité des Anglais qui les insèrent, *verbo* Croisset, entre les pages de leur Baedeker. Plantés en terrasse au premier étage de la colline de Canteleu sur laquelle s'étendait la propriété de Flaubert, ces bons tilleuls sont descendus au rez-de-chaussée. D'habiles jardiniers les ont déménagés !

Les tilleuls, le Pavillon, — c'est tout ce qui reste du cadre dans lequel vécut Flaubert. La maison, qu'un vieux dessin montre si gaie et si accueillante dans la verdure, a été démolie après avoir servi d'habitation à quelque fabricant de bière ou de cidre. On n'a pu sauver que le Pavillon, dont le vieux fauteuil de cuir de l'écrivain, une table ronde qui, dit-on, lui appartient, quelques chaises et des vitrines constituent tout le mobilier et qu'ornent deux bustes en plâtre placés en face l'un de l'autre : le buste de Flaubert et celui de Maupassant.

Dans les vitrines, quelques souvenirs : le médaillon modelé d'après nature par Chapu, le crapaud en bronze qui servait à Flaubert d'encrier, une petite pipe en terre fortement « culottée », des lettres autographes, diverses éditions de ses œuvres, notamment celle des *Trois contes* joliment illustrés par Lucien Pissarro, — au demeurant, peu de chose. Comme il restait de la place, on a bourré les vitrines de documents assez insignifiants relatifs à l'inauguration de ce Musée en herbe, — comme eût dit Homais, — et qui désormais, s'ouvre à la générosité des collectionneurs et à celle des héritiers du romancier.

L'essentiel, c'est l'hommage public que rend à Flaubert sa ville natale. Bien que l'impression que laisse une visite à Croisset soit plutôt un peu décevante, tant sont effacées de cette rustique retraite les traces que l'esprit s'efforce d'y découvrir, il faut louer ceux qui ont, cinquante ans après le jugement de *Madame Bovary*, érigé à la mémoire de Flaubert cette chapelle expiatoire.

Il ne se trouvera certes aujourd'hui plus de juges pour décréter que « l'ouvrage déféré au tribunal mérite un blâme sévère », que « les passages incriminés présentent soit des expressions, soit des images, soit des tableaux que le bon goût réprouve, et qui semblent présenter l'exposition de théories qui ne seraient pas moins contrares aux bonnes mœurs, aux institutions qui sont la base de la société, qu'au respect dû aux cérémonies les plus augustes du culte », ni, enfin, « qu'il n'est pas permis, sous prétexte de peinture de caractère ou de couleur locale, de reproduire dans leurs écarts les faits, dits et gestes des personnages qu'un écrivain s'est donné la mission de peindre ; qu'un pareil système, appliqué aux œuvres de l'esprit aussi bien qu'aux productions des beaux-arts, conduirait à un réalisme qui serait la négation du bon et du beau, et qui, enfantant des œuvres également offensantes pour les regards et pour l'esprit, commettrait de continuel outrages à la morale publique et aux bonnes mœurs (1) ».

Le Comité Flaubert a oublié de placer au musée de Croisset les portraits des juges qui ont formulé ces ahurissants aphorismes et celui de M. l'avocat impérial Ernest Pinard, qui a soutenu la prévention. Mais il est encore temps de réparer l'omission.

OCTAVE MAUS

(1) *Gazette des Tribunaux*, numéro du 8 février 1857.

Une Lettre inédite de J.-K. Huysmans.

La nouvelle revue *Montmartre* publie cette curieuse lettre de J.-K. Huysmans, demeurée jusqu'ici inédite :

MINISTÈRE
DE L'INTÉRIEUR

Paris, le 24 décembre 1896.

Mon cher Coquiot,

Il faudrait une encyclopédie pour répondre aux questions que vous posez et, vrai, je n'ai pas le temps de la faire. Que voulez-vous que je dise ?

Vous me demandez mon opinion sur les gens de lettres. Je n'ai jamais vécu, en somme, dans ce milieu. J'y ai passé, vaguement ; heureux quand j'en sortais. J'y ai gardé quelques rares amis et c'est sans chagrin que je ne vois plus les autres. Au fond, tous ces gens n'ont rien à m'apprendre et je n'ai rien à leur dire. J'ai toujours aimé la solitude, qui effraie ce monde-là ; en fait de lieux communs, ceux que j'entends à mon bureau me suffisent.

La Normale ? Je vous l'ai dit, c'est une métairie de pions ; ces gens haïssent instinctivement l'art ; ils ont le cerveau fait à ce point de vue comme les catholiques. Il est buté, hermétiquement bouché : ces gens ne produisent aucune œuvre qui vaille, se confinent forcément dans la critique, corrigent éternellement ce qu'ils considèrent comme des devoirs. L'ennemi de l'art moderne est là, et il faut l'imbécillité particulière à notre temps pour ne pas comprendre le danger que présente cette meute de graves baladins embusqués dans toutes les colonnes des seuls journaux qu'on lit.

La Société ? Elle me dégoûte profondément — les classes dirigeantes me répugnent et les classes dirigées m'horripilent. Je me désintéresse absolument d'elles et ne désire que me retirer loin des deux.

Mes joies de maintenant : suivre les heures canoniales dans un cloître, ignorer ce qui se passe à Paris — lire des livres sur la liturgie et la mystique, l'iconographie et la symbolique.

Voir le moins d'hommes de lettres que je peux et le plus de moines possible.

Ne pas recevoir des ballots de livres qui me dérangent de mes études et me dévorent le peu de temps que j'ai de libre.

Voilà à peu près à quoi se réduisent mes joies. J'ajouterai cependant la lecture de lettres — supérieure à toute littérature — d'amis chers et inconnus — d'âmes très extraordinaires qu'il m'est donné de connaître.

Le théâtre ? Je n'ai pas mis les pieds dans un théâtre depuis une dizaine d'années. Cette industrie n'a rien qui m'attire — et les Coquelin et les Sarah Bernhard (*sic*) me font horreur.

Au fond, rien de ce qui fait la joie des autres ne m'intéresse. Je me sens dépaycé dans la vie active ; et mes livres m'apparaissent maintenant, comme ceux des autres, vains.

En fait de volumes modernes, je lis cependant Rodenbach, Lorrain, parce que je leur trouve beaucoup de talent ; en fait de femmes de lettres, une seule m'apparaît vraiment artiste, et comme Barbey d'Aurevilly, je suis la littérature de Rachilde, dont le roman qui paraît me prend. Il y a chez elle, comme chez Lor-

rain, une perversité de cervelle, un faisandé auquel je ne puis pas ne pas me plaire. Un reste de vieux vices!...

J.-K. HUYSMANS.

DANS LES HAUTES-FAGNES

Tous les artistes appuieront, comme nous-mêmes, la requête que le Conseil communal de Jalhay vient d'adresser au ministre des Sciences et des Arts et dont voici le texte :

« Nous avons l'honneur, au nom de la commune de Jalhay et des nombreux touristes qui visitent nos landes sauvages, de venir vous prier de reconstituer le plus tôt possible la Tour-Observatoire en bois, actuellement en ruines, qui a été édifiée à proximité de la pierre géodésique formant le point le plus élevé de notre pays. La construction de cet observatoire a été due à des travaux de triangulation militaire, mais celui-ci a été utilisé aussitôt par tous ceux qui, parcourant les Hautes-Fagnes, désiraient goûter le charme émouvant du panorama le plus grandiose de la patrie. Du haut de cette tour, en effet, on pouvait, par les temps clairs, découvrir du regard non seulement les vallées proches de la Vesdre, de la Hoëgne, de l'Amblève, de la Roër, mais encore les grandes plaines marécageuses de la Campine avec leurs clochers épars, les forêts de notre Ardenne et même les agglomérations lointaines d'où émerge la flèche de certaines cathédrales. Actuellement, le vent, les pluies, les bourrasques qui sévissent si âprement sur les hauts plateaux, ont détruit à peu près la charpente de l'Observatoire, dont l'ossature lamentable s'en va un peu plus chaque jour.

De tous côtés, nous entendons formuler le vœu de voir redresser l'Observatoire de la Baraque-Michel.

Nous vous transmettons le désir de tous, qui est le nôtre, et avons la conviction, monsieur le ministre, que vous donnerez d'urgence les instructions nécessaires pour que déjà, pendant les vacances, la tour soit réédifiée. La dépense sera minime. Il suffirait de quelques journées d'ouvrier.

Votre décision à cet égard sera accueillie avec d'autant plus de reconnaissance que partout des travaux de restauration ont été exécutés dans les Hautes-Fagnes.

Le gouvernement allemand a rétabli à la frontière le Boultaï effondré dans les fossés de la route.

Nous comptons remonter la lande proche du chemin de la Baraque, la croix Panhaus abattue dans les bruyères et placer à la façade de la ferme de la Baraque-Michel la cloche qui sauva jadis tant d'égarés et qui traîne à présent sous un comptoir.

Votre intervention compléterait cette série de réformes et vous assurerait la reconnaissance des esthètes et de nos populations intéressées à attirer l'étranger.

La restauration de la Tour, peu onéreuse pour le trésor public, sera accueillie avec joie par tous ceux qu'attirent les sites admirables de la Baraque-Michel. Nous ne doutons pas que le baron Descamps réponde favorablement au désir, si bien exprimé, de la commune de Jalhay.

Le Palais de la Malmaison.

Une des plus intéressantes excursions que l'on puisse recommander en ce moment aux Parisiens et aux étrangers en quête de distraction, c'est, dit le *Gil Blas*, une visite à la Malmaison. On sait que cette demeure historique est devenue, grâce à la générosité de M. Osiris, un palais national, comme Fontainebleau, Versailles ou Compiègne. Suivant une intelligente tradition, le gouvernement a demandé à la République des lettres de lui fournir un représentant digne d'être préposé à la garde du monument, et le choix a été heureux, puisqu'il s'est fixé sur un véritable homme de lettres, écrivain distingué, journaliste apprécié, M. Jean Ajalbert.

Le premier soin d'un conservateur est d'écrire, pour le commun des mortels, la notice exacte et pour ainsi dire authentique du palais qu'il a la charge de conserver. Il s'y applique généralement avec la dévotion d'un véritable propriétaire, car au bout de quinze jours un conservateur digne de ce nom considère son palais comme sa propre maison et il en parle avec autant de chaleur que si ses aïeux y étaient nés.

M. Jean Ajalbert n'y a pas manqué. Nous avons sous les yeux une charmante brochure qu'il a composée, en compagnie de M. Dumonthier, autre conservateur spécialement consacré aux monuments de Paris et de qui les curieux attendent une monographie de l'Arc de Triomphe.

Avec cette plaquette à la main, le visiteur peut se promener sur le sol de la Malmaison pétri de souvenirs historiques, et s'y reconnaître comme si un Frédéric Masson, un Henry Houssaye lui servaient de cicerone.

Voici la bibliothèque où travaillait dans le calme le Premier Consul. Voici la salle à manger où se sont assis Talleyrand, Fouché, Murat et tant d'autres non moins fameux. Voici la pelouse sur laquelle Bonaparte, Hortense et les jeunes gens de la bande jouaient aux barres... Voici la chambre, le lit où cette pauvre Joséphine est morte. Voici sa harpe aux cordes brisées, symbole de sa destinée et de celle de Napoléon que le destin a aussi brisées et qui demeurent disloquées, comme cette harpe.

Tous ces souvenirs, auxquels la politique n'a plus rien à voir, émeuvent profondément, comme une tragédie authentique.

La Malmaison, dans sa nouveauté reconstituée, n'est pas encore suffisamment garnie de meubles et d'objets d'art, comme le sont les autres palais nationaux. C'est une affaire de temps et l'on peut, à cet égard, s'en rapporter à l'intelligente direction du garde-meuble, chargée de ce soin.

BIBLIOGRAPHIE

Zieverer. — Krott et Cie, par CURTIO (GEORGES GARNIR) (1).

« Baedeker de physiologie bruxelloise à l'usage des étrangers », dit l'auteur.

Oui, mais on désirerait que ce fût encore plus « Baedeker » que ce n'est, car la partie purement objective est certainement la meilleure. Quand Curtio entoure ses amusantes silhouettes de

(1) Baedeker, quand il se mêle d'avoir une opinion personnelle, a au moins le mérite d'être très drôle.

commentaires personnels, lorsqu'il va consulter les illustres docteurs ès-marollogie (?) il n'est plus drôle du tout (1) : il sent trop l'homme qui fait des revues de fin d'année... Mais quand il se contente de décrire physiquement et moralement ses types bruxellois, de les « croquer » en quelques traits vifs et pittoresques, avec la complicité de deux dessinateurs de race, MM. Am. Lynen et G. Flasschoen, il le fait vraiment de main de maître.

Peut-être ce « localisme » quintessencié n'a-t-il de saveur profonde que pour les purs Bruxellois? Peu importe! M. Garnir ne prétend écrire ni pour l'Univers entier, ni pour l'Éternité...

Het Sprookje van Balder (2).

« Premier album d'une série destinée aux distributions des prix et créée en vue de satisfaire aux tendances actuelles d'art à l'école ».

Une belle histoire, se rattachant à la mythologie scandinave, naïvement racontée et illustrée par de grandes images dessinées à la plume par M. Alf. Van Neste et rehaussées de couleurs caractéristiques : tel est le contenu de ce premier album, qui répond bien à sa destination parce que la légende racontée est de nature à intéresser les enfants et parce que les dessins, par leur grand format et leur caractère mouvementé, frappent l'imagination. Peut-être pourrait-on reprocher à ces derniers d'être conçus dans ce goût allemand trop théâtral qui froisse notre sens esthétique épris de sincérité et de simplicité.

Le Musée du Livre.

Riche publication montrant l'utilité du *Musée du Livre* par un texte qui en résume l'activité et par des planches qui prouvent ce que sont capables de réaliser l'imprimerie, la lithographie, la photographie et la photogravure belges.

CH. V.

PENSÉES D'ARTISTES

Le premier grand principe dont nous avons à tenir compte est que la fin de l'art n'est pas d'amuser, et que tout art qui a pour but d'amuser, et que l'on considère ainsi, doit être inférieur et est probablement nuisible. La fin de l'art est aussi sérieuse que celle de toutes les autres choses belles, — du ciel bleu et de l'herbe verte, des nuages et de la rosée; ou bien elles sont inutiles, ou bien leur fonction est plus profonde que celle de procurer de l'amusement.

JOHN RUSKIN

Si j'étais amené à définir très brièvement le mot « Art », je l'appellerais la reproduction de ce que les sens perçoivent dans la nature à travers le voile de l'âme.

EDGARD POE

Il y a des moments où la vie d'un art se manifeste par ses modifications et par son refus de se plier aux anciennes restrictions. Il en va de même pour la vie de l'insecte. La condition de l'art et de l'insecte offre un vif intérêt à ces périodes où par leur développement naturel et leur force constitutionnelle ces

(1) Établissements Généraux d'imprimerie, Bruxelles.

(2) I. Vanderpoorten, éditeur, Gand.

changements sont près de se réaliser. Mais elle serait malheureuse et sotte la chenille qui, au lieu de se contenter de sa vie de chenille et de se nourrir de son alimentation de chenille, s'efforcerait sans cesse de se changer en chrysalide; elle serait malheureuse la chrysalide qui, toujours éveillée dans la nuit, roulerait sans trêve dans son cocon et ferait d'incessants efforts pour se changer prématurément en papillon. De même, il sera malheureux l'art qui, au lieu de se soutenir de l'alimentation et de se contenter des habitudes qui ont suffi à soutenir et à diriger d'autres arts avant lui, lutera et s'insurgera contre les limitations naturelles de son existence, et s'efforcera de devenir autre chose que ce qu'il est.

JOHN RUSKIN

Ne rien mépriser de la vie, vouer son œuvre à en être, non pas le miroir, mais un reflet d'où est éliminé le particulier, l'accidentel, tandis que s'y dénote quelque vérité générale et secrète, c'est seulement ainsi que se produisent les œuvres dont l'autorité résiste au caprice des modes.

HARLOR

Tous les arts ne rendent que du connu, du pressenti, de l'attendu, en s'efforçant seulement d'attribuer à cet exprimé toute la possible intensité de noblesse et toute la singularité de grandeur qui constituent leur magie. Il n'y a que la Musique qui puisse créer des impressions ignorées de l'homme, bien que provenant d'un esprit mortel, mais d'un esprit inspiré pour ainsi dire malgré lui par quelque Puissance d'un autre monde, son possédé privilégié, récompensé de ses efforts d'idéal jusqu'à avoir été choisi par elle pour être son interprète de l'inimaginé, de l'insenti, son porte-voix de l'inattendu dans l'universelle monotonie de cette terre.

MAURICE ROLLINAT

La bibliothèque d'un écrivain doit se composer de cinq à six livres, sources qu'il faut relire tous les jours. Quant aux autres, il est bon de les connaître et puis c'est tout.

GUSTAVE FLAUBERT.

NÉCROLOGIE

Auguste Delatre.

Un peintre-graveur de talent, Auguste Delatre, vient de s'éteindre à Paris, âgé de quatre-vingt cinq ans. On lui doit une véritable rénovation de l'impression en taille-douce. Ouvrier, en 1843, dans une imprimerie où l'on se servait, pour l'impression des gravures, des presses de Jacques et de Marvy, il étudia les anciennes estampes au point de vue du tirage et imagina des perfectionnements qu'il compléta au cours d'un voyage en Angleterre. Désormais, il fut l'imprimeur des maîtres de la gravure; et, après avoir exposé ses théories dans un cours de gravure qu'il professa au South-Kensington, il les résuma en partie dans une brochure aujourd'hui introuvable : *Eau-forte, pointe-sèche et vernis mou* (Paris, 1887, in-4°). Depuis quelques années il avait cédé son atelier à son fils, Eugène Delatre, qui est lui-même un aquafortiste bien connu, notamment par de remarquables planches en couleurs.

PETITE CHRONIQUE

La réouverture du théâtre de la Monnaie aura lieu dès le 5 septembre. Le spectacle inaugural se composera d'une reprise de *Salomé*, qui n'a plus été joué à Bruxelles depuis vingt ans. C'est, on s'en souvient, Mme Caron qui créa, avec un très grand succès, l'œuvre de Reyer sous la direction Stoumon et Calabresi.

Parmi les nouveautés annoncées, citons *l'Ariane* de M. Massenet, *Fortunio* de M. Messager, *Madame Butterfly* de M. Puccini. Il est question aussi de reprendre le *Mefistofele* de Boito, joué jadis sous la direction Dupont, *Gwendoline* de Chabrier, *l'Anneau du Nibelung* au complet et *Tannhäuser*. Des représentations de la *Salomé* de M. Richard Strauss, avec Miss Mary Garden dans le rôle principal, termineront la campagne.

On s'étonne avec raison de ne point voir figurer au programme de la prochaine saison l'œuvre qui a été le grand événement artistique de l'année : *Ariane et Barbe-Bleue*. Nous avons dit la haute valeur de cette partition, sa puissance expressive, l'exceptionnelle unité de style qui en fait l'un des chefs-d'œuvre du théâtre lyrique. Les douze représentations qui en ont été données à l'Opéra-Comique ont été suivies avec un intérêt croissant et ont eu un retentissement énorme. Chacune d'elles a provoqué des rappels et des ovations sans fin, et seule la clôture annuelle du théâtre en a interrompu la série magnifique.

MM. Kufferath et Guidé, à qui nous devons maintes initiatives intéressantes, manqueraient à leur réputation de directeurs artistes et avisés s'ils négligeaient d'initier Bruxelles à l'œuvre qui, avec *Pelléas et Mélisande*, occupe le premier rang dans les manifestations du Drame lyrique contemporain. Qu'ils montent *l'Ariane* de M. Massenet pour distraire le public et satisfaire les abonnés, soit; mais qu'ils fassent représenter *Ariane et Barbe-Bleue* pour émouvoir les artistes et propager l'art musical. Ceci justifiera cela.

Espérons encore que s'ils n'annoncent pas, au nombre des nouveautés promises, l'œuvre de MM. Paul Dukas et Maeterlinck, c'est pour nous en ménager la surprise.

Comme nous l'avons annoncé récemment, c'est à Spa que se tiendra, du 31 août au 3 septembre prochain, le III^e Congrès de la Presse périodique. *L'Union de la Presse périodique belge* assume la charge de son organisation et nous ne doutons pas qu'elle s'en tirera à son honneur, étant données la notoriété dont elle jouit et les sympathies qui l'entourent.

M. le baron Descamps-David, ministre des Sciences et des Arts, a accordé son haut patronage audit Congrès qui sera présidé par M. le ministre d'Etat Jules Le Jeune, président d'honneur de *l'Union*, assisté par M. Octave Maus, président effectif.

La Ville de Spa recevra officiellement les congressistes et organisera à leur intention diverses festivités.

La Commission royale des Monuments se réunira en assemblée générale sous la présidence de M. Lagasse de Lochet le 28 octobre prochain, à 2 heures, au Palais des Académies. Parmi les objets à l'ordre du jour figurent, outre les rapports du secrétaire et des comités provinciaux des membres correspondants, les questions suivantes :

1° L'orientation liturgique des édifices du culte est-elle rationnelle?

2° Quelles sont les règles à conseiller pour que les flèches ne faisant pas corps avec les tours se raccordent à celles-ci de la manière à la fois la plus simple et la plus élégante? Quelles sont les précautions à prendre pour l'écoulement des eaux pluviales au bas de ces flèches de tours?

3° Inventaires des objets d'art appartenant aux établissements publics.

De Paris :

La collection Rodolphe Kann, dont nous avons parlé dernièrement, vient d'être acquise, pour la somme de vingt-cinq millions, par les frères Duveen, les célèbres marchands de Londres et de New-York. Une partie des tableaux anciens entrera au Musée de Berlin. Les Rembrandt partiront pour Londres.

La galerie était particulièrement riche en peintures flamandes, hollandaises et italiennes. Elle renfermait, en outre, d'admirables tapisseries (pour l'installation desquelles M. Kann avait fait construire — en quelque sorte *sur mesure* — un hôtel à l'angle de l'avenue d'Iéna et de la rue La Pérouse), des bois et ivoires sculptés, des meubles, enluminures, faïences, etc., choisis avec goût et magnificence.

C'est, sans contredit, l'une des plus belles collections de Paris qui disparaît.

Le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts vient de ratifier définitivement l'acquisition des deux peintures de Chardin : *L'Enfant au toton* et *Le Jeune Homme au violon*.

On se rappelle les polémiques qui furent engagées à ce propos. On prétendait, en effet, reconnaître l'original dans un autre *Enfant au toton* figurant à l'exposition Chardin et portant la date de 1741. Or, l'original avait été exposé par Chardin trois ans auparavant au Salon de 1738 (portrait du fils de M. Godefroy, joaillier, appliqué à voir tourner un toton). *L'Enfant au toton* et son pendant, *Le Jeune homme au violon*, représentaient les deux fils de M. Godefroy et provenaient, par transmission directe, de la famille même pour laquelle ils avaient été exécutés. Les deux peintures étaient connues et appréciées depuis longtemps, puisque, en 1867, elles avaient été admises à Versailles, et plus récemment, en 1897, à l'Exposition des portraits d'enfants.

Les deux toiles fameuses sont donc des Chardin authentiques — au moins pour un certain temps, ajoute irrévérencieusement le *Gil Blas*.

Un portrait de Paul Verlaine par M. Édouard Chantalat vient d'être placé dans les galeries du Musée du Luxembourg.

C'est M. Ch.-H. Nicod qui a remporté le Grand-Prix de Rome pour l'architecture. Le premier Second prix a été attribué à M. Deslandes, le second à M. Boussois.

La série des intéressants concours de l'École de musique et de déclamation d'Ixelles vient de se terminer. Nombreuses, dans chaque branche, furent les concurrentes. Nous nous bornons à citer, parmi elles, celles qui remportèrent les médailles octroyées par le gouvernement.

Déclamation. Premier prix : M^{lles} Ève Francis et Jeanne Kerremans (classe de M^{lle} Guillaume); deuxième prix : M^{lles} Joséphine Liagre et Marguerite Schaub (classe de M^{me} Dubreucq).

Chant. Deuxième prix à l'unanimité : M^{lle} Laurent.

Solfège Deuxième prix : M^{lles} Woeller, Ley et Boulanger.

Piano (1^{re} et 2^{me} division). Premières distinctions : M^{lles} Ley, Baskin, Boulanger et William (classe de M^{me} Cousin).

Histoire et littérature Deuxième prix : M^{lles} Kerremans et Liagre (classe de M^{lle} Biermé).

Ces principaux résultats font honneur à M. Thiébaud, le dévoué directeur de l'École, ainsi qu'au corps professoral tout entier.

Flûte et fugue :

Quand ils parlent musique, les romanciers font souvent des gaffes amusantes. Témoin cette phrase que nous cueillons dans *les Désenchantées*, le dernier volume de Pierre Loti :

« Un air monotone, rapide, *beaucoup plus vif qu'une tarentelle ou une fugue...* »

Et cette autre, extraite du même roman :

« Il pria son domestique turc de *prendre sa flûte au son grave et de rejouer l'air de l'an dernier, l'espèce de fugue sauvage...* »

Jouer une fugue sur la flûte, voilà un tour de force peu ordinaire, même pour un Turc!

Un grand concours international de musique aura lieu à Roanne (Loire) les 15 et 16 août 1908. Il sera particulièrement brillant, notamment en raison du Congrès musical qui se réunira à la même date sous le patronage de la Fédération musicale de France et sous les auspices de la Fédération musicale de la Loire.

Toutes les communications ou demandes de renseignements doivent être adressées à M. Sérol, secrétaire général, 38, rue du Lycée, à Roanne.

De Londres :

La question d'une galerie spécialement consacrée aux œuvres de Turner est, dit la *Chronique des Arts*, soulevée une fois de plus. On sait qu'en ce moment les peintures et les aquarelles du grand paysagiste se trouvent dispersées de divers côtés : à la National Gallery, soit exposées, soit en magasin, et à la Tate Gallery. Déjà le gouvernement s'est décidé à agrandir la National Gallery et l'on se demande si ce ne serait pas là l'occasion favorable de constituer une annexe destinée à glorifier le peintre qui a légué tant d'œuvres à son pays et dont les aquarelles sont, pour la plupart, renfermées dans des boîtes ou mal exposées dans les salles souterraines de Trafalgar Square.

Caruso, le ténor fameux, vient d'être engagé par l'imprésario américain Conried pour une prochaine tournée.

M. Caruso ne payera, dit le *Gil Blas*, pas de frais de voyage, ne créera aucun nouveau rôle, sera rétribué au plus tard à trois heures de l'après-midi, pour la représentation du soir.

L'engagement est conclu pour quatre années consécutives à raison de quatre-vingts représentations par an, moyennant 10,000 francs par cachet, soit 800,000 francs par an et 3 millions 200,000 francs pour la durée de l'engagement.

Un drame musical de MM. L. Illica et L. Lombard, *Errisnola* (les Rêves de la Vie), sera représenté le 25 août sur le théâtre du château de Trévano, à Lugano (Suisse). Le premier acte a pour cadre le Pays basque, aux environs de Saint-Jean de Luz ; le second, un site du Tonkin.

L'œuvre sera interprétée par M^{mes} Y. de Tréville, E. Locatelli, M. Giussani, MM. W. Wheateley, G. Giardini et F. Gianoli-Galletti.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

LA TOISON D'OR

NOTES SUR L'INSTITUTION ET L'HISTOIRE DE L'ORDRE DEPUIS 1429 JUSQU'A L'ANNÉE 1559

par le baron H. Kervyn de Lettenhove
Président de l'Exposition de la Toison d'Or.

Un beau volume in-4^o, illustré de 42 planches hors texte : Portraits, tableaux, tapisseries, miniatures, estampes, armures, etc.

Prix : 5 francs.

Il a été tiré 25 exemplaires de luxe, sur papier à la main des Pape-teries d'Arches, numérotés de 1 à 25. Prix : 20 francs.

CATALOGUE OFFICIEL

DE

L'Exposition de la Toison d'Or

(BRUGES, JUIN-OCTOBRE 1907)

Un volume de 300 pages environ. — Prix : 2 francs.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

ÉDITIONS SCHOTT FRÈRES, A BRUXELLES

- BLOCKX, Jan. — *Triptyque symphonique* pour orchestre.
Partition et parties, chaque 10 francs net.
- BOSQUET, E. — *Ecole du Pianiste virtuose* 7 fr. 50 net.
- DUPUIS, Albert. — *Fantaisie rhapsodique*, dédiée à Ysaye,
pour violon et orchestre ou violon et piano 7 fr. 50.
- MOSZKOWSKI, M. — Deux morceaux pour piano :
1. *Caprice*; 2. *L'Agilità* (Etudes), chacune 2 fr. 50.
- THOMÉ, Francis. — Cinq morceaux pour piano.
1. *Gavotte madrigal*; 2. *Pendant la valse*;
3. *Duo d'amour* (Idylle); 4. *Menuet de la Reine*; 5. *Sarabande*.
Chacune 2 francs.
- WIENIAWSKI, Jos. — *Suite romantique*, pour orchestre.
La partition 10 francs.

Schott Frères, Editeurs, 56, Montagne de la Cour.
Magasins de Pianos, 21, chaussée de Wavre (Ixelles).

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît [le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année
six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture,
Sculpture, Philosophie, Histoire,
Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50.
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

La Presse Européenne

Coupures de journaux artistiques, commerciaux,
politiques et financiers

Bruxelles, 54, rue de Longue-Vie.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Salomé aux cent visages (GABRIEL MOUREY). — Vitrines (M. S. M.). — Joseph Joachim (O. M.). — Un musée de Folklore (O. M.). — Bibliographie musicale : *La Chanson populaire belge* (CHARLES VAN DEN BORREN). — Publications artistiques : *Le Livre d'heures de Philippe de Cèves* (CH. V.). — Nécrologie : *Emile Leclercq*. — Petite chronique.

Salomé aux cent Visages.

La petite danseuse Salomé, princesse de Judée, alimente depuis des mois les chroniques de la grande actualité cosmopolite. On ne parle que d'elle dans les cercles artistiques et mondains des deux mondes, elle surexcite toutes les curiosités, elle est partout courue, fêtée, et la voici, après bientôt vingt siècles qu'elle ne cesse d'obséder l'imagination des poètes et des artistes, plus jeune, plus vivante, plus troublante que jamais. Au nouvel avatar qu'elle a revêtu manquait encore la

consécration de Paris; elle vient de la conquérir, sans avoir rien perdu à l'attendre un peu... si peu!

Que fait-elle, d'ailleurs, sinon nous revenir? Car, mis à part qu'elle chante un texte d'outre-Manche sur une musique d'outre-Rhin, elle est nôtre. Les voiles d'or, de soie et de pierres précieuses, les bijoux hiératiques et barbares qu'elle porte, jusqu'aux moindres détails de sa parure de séduction, de volupté, de mystère, tout cela a été fabriqué en France : les deux Gustave, Gustave Moreau et Gustave Flaubert, d'abord, Jules Laforgue ensuite, y ont pourvu. C'étaient, à tout prendre, d'assez bons faiseurs, et l'on comprend que l'auteur du *Portrait de Dorian Gray* et de *l'Éventail de Lady Windermere*, grand écrivain lui-même, le jour où il se mit en tête de porter Salomé à la scène, n'ait pas oublié de recourir à la réserve d'images somptueuses, de vocables rares, d'épithètes évocatrices à l'invention et à la combinaison de quoi ils avaient dépensé, sans compter, tant de talent et d'originalité.

Mais, tandis qu'ils avaient veillé, eux, avec un soin jaloux, à ne point dissiper le mystère dont restait enveloppée la figure si souvent évoquée, cependant, de la délicieuse danseuse, laissant ainsi à chacun de nous de compléter et d'enrichir, selon notre tempérament, notre culture, notre idéal, la vision qu'ils en avaient eue, le poète anglais, au contraire, s'efforçait de lui assigner une forme précise, une psychologie catégorique, des gestes indubitablement explicites, et découpait en contours secs et aigus sa silhouette. Il faisait d'elle — selon le joli mot de Bernard Lazare à qui, par parenthèse, on attribue à tort quelque collabora-

tion à la revision du texte publié par Oscar Wilde en 1893 — « une petite fille capricieuse, vicieuse et sadique, une cruelle enfant qui désespère de jeunes Syriens, une cousine de Jack l'Éventreur, faisant couper une tête avec l'approbation de sa mère. » De sorte qu'à devenir ainsi consciente et active, à jouer un rôle trop défini — et quel rôle! — dans ce drame de rouge horreur, Salomé a fini par perdre tout le charme qui nous la rendait chère et pour lequel nous l'aimions tant...

Elle n'est plus, hélas! la « Psyché curieuse », l'« âme vagabonde », « prête à s'envoler », que décrivait Flaubert; elle n'est plus « la fine recluse des îles Blanches Ésotériques », le « céleste gentil être d'esthétiques bien comprises », la « sœur de lait de la voie lactée » des *Moralités légendaires*, et vous ne retrouverez en elle aucun des aspects sous lesquels l'ont représentée aux portails des cathédrales et aux bas-reliefs des baptistères, aux volets des tableaux d'autel et aux compartiments des prédelles, les maîtres du passé. Vrai, ni Giotto, ni Cranach, ni Cornéliz van Oostanen, ni Ghirlandajo, ni Fra Filippo Lippi, ni Donatello, ni Botticelli, ni Memling, ni Roger van der Weyden, ni Bernardino Luini, ni Mino da Fiesole, ni Quentin Metsys, malgré les audaces de leur imagination et les subtilités de leur fantaisie, n'auraient osé la peindre avec ces traits de goule, lui donner ces expressions de férocité égoïste, faire d'elle cette *possédée du désir, cette assoiffée de sang chaud qui ne peut assouvir que dans le crime le délire de sa sensualité exaspérée*. Et la petite Salomé des Primitifs, la petite Salomé qui danse si gentiment sur les mains, au porche de la cathédrale de Rouen, est devenue monstrueuse. Le traitement d'un Charcot et d'un Gilles de la Tourette, la camisole de force en auront seuls raison, ou encore, ou mieux, l'énergique remède que décide, trop tard, de lui appliquer Hérode, sorti de son ivresse : « Tuez cette femme! »

La figure de Salomé, ainsi comprise, est-elle du moins conforme à la vérité historique? Il se peut; on a sur elle de si vagues indications...

Ce qui est certain, c'est qu'elle dansa, et voilà, je crois bien, la vraie raison de son immortalité. « Elle dansa et plut à Hérode »; saint Marc et saint Mathieu sont d'accord sur ce point. « Elle exécuta, dit Renan, dont la compétence en ces matières ne saurait être contestée, une de ces danses de caractère qu'on ne considère pas, en Syrie, comme messéantes à une personne distinguée », et ce n'était pas la première fois, — et ce ne devait pas être la dernière, — qu'une danseuse usait et abusait de sa puissance de séduction.

Mais, imaginez qu'elle n'ait pas dansé; imaginez que, pareille à tant de princesses, d'impératrices, de grandes favorites, la fille d'Hérode ait obtenu par d'autres

moyens de persuasion la tête de cet agitateur politique qu'était le Baptiste, ou encore, qu'elle ait « opéré » elle-même sans le secours officiel du bourreau attaché à la personne de tout monarque qui se respecte... et toute la légende s'évanouit. Qui saurait aujourd'hui le nom de Salomé, qui s'intéresserait à elle? Il en est de la danse de Salomé comme du nez de Cléopâtre : que de chefs-d'œuvre non venus, si... Mais ne vaut-il pas mieux des faits que des hypothèses?

La mort de saint Jean date de l'an 30. Quel était, au jour du mémorable banquet d'Hérode, l'âge de Salomé? Vu la précocité bien connue des filles d'Orient, il ne semble pas que l'on risque une erreur grossière en le fixant à douze, quinze printemps au plus. La vérité légendaire s'accorderait ici à la vérité historique. Il n'est, en effet, ni imagier, ni peintre, jusqu'au xvi^e siècle du moins, qui ait figuré la fille d'Hérodiade sous une autre apparence que d'une toute jeune fille, et cette tradition était si répandue déjà que Mino da Fiesole, dans ses bas-reliefs de la chaire de Prato où il a représenté la Danse de Salomé, la Décollation et Salomé apportant au tétrarque la tête du Baptiste, donne à la danseuse le type, l'allure gracile, l'indécision sexuelle d'une véritable fillette, jouant avec des enfants de son âge, de huit ou dix ans, cette tragédie sanglante, ce drame « du sang, de la volupté et de la mort ».

N'allons point jusque là, admettons seulement qu'au moment du banquet Salomé vient d'avoir quinze ans. Trois ans plus tard, elle était veuve de son grand-oncle, le tétrarque Philippe, qu'elle avait épousé entre-temps, et qui, tout porte à le croire, ne devait plus être un jeune homme. Passons : elle n'avait fait que suivre l'exemple de sa mère qui, elle aussi, avant de devenir la femme d'Hérode Antipas, son oncle, s'était unie, en justes noces, à son autre oncle, un autre Philippe. Quoi qu'il en soit, la voici veuve; elle le demeure vingt et un ans, jusqu'en l'année 54, où elle se remarie avec Aristobule, fils d'Hérode, roi de Chalcis, et meurt en 72, âgée de cinquante-sept ans.

L'âge mûr, la vieillesse de Salomé... quel beau motif de rêverie! Imaginons-la, la délicieuse Salomé du triptyque d'Anvers et de Santa Maria Novella, l'adorable, l'affolante Salomé de la collection Mante, imaginons la alourdie, épaissie, devenue, — à cause de la complexion propre aux femmes de sa race, à cause aussi de la vie sédentaire qu'elles mènent, — une de ces volumineuses personnes comme on en voit à l'entrée des baraques foraines, où l'on danse authentiquement du ventre; imaginons-la avec des cheveux gris, un triple menton et une triple poitrine, passant ses journées couchée sur des tapis de poils de chameau, parmi un entassement de coussins écrasés par le poids rebondi de ses formes, au fond de quelque palais fastueux et sordide, plein de choses précieuses et de vermine. Mais non;

cette Salomé empâtée et mastoquée, cette Salomé en ruine, ce n'est pas celle dont les trecenttistes et les quatrecenttistes nous ont légué l'enchanteresse vision. Seuls, les peintres de la fin du xv^e siècle et d'ensuite nous la font prévoir — Carlo Dolce, Bartolomeo, Veneto, Andrea Solario, Guido Reni, et Rubens, et Titien eux-mêmes — chez qui le sens du mystère et de l'expressivité spirituelle se trouve déjà aboli et qui ne savent plus peindre que de brillantes, mais vides extériorités. Ah! qu'elles sont peu captivantes, ces plantureuses filles, ces froides beautés d'atelier, portant dans un plateau le chef livide et sanglant du Baptiste! Elles se portent trop bien, et on les sent si inaccessibles à la conscience de leur crime, au remords! En cela, peut-être, malgré l'indifférence où elles nous laissent, sont-elles plus véridiques.

Le remords, il est peu probable, en effet, qu'il ait hanté jamais la perverse danseuse, et il est peu probable aussi qu'elle n'ait eu à se reprocher que le seul meurtre de saint Jean. L'assassinat, l'inceste, les passions les plus violentes et les plus criminelles étaient de tradition dans cette tragique famille d'Hérode le Grand. Salomé avait donc de quoi tenir, et ce n'est point charger sa mémoire que de la supposer capable de quelques scélératesses de plus : le malheur est que nous les ignorions.

Cela, pourtant, ne vaut-il pas mieux? Ne savons-nous pas assez d'elle? Trop peut-être. Notre imagination ne s'échauffe que dans l'ignorance ou la demi-lumière, nos plus beaux songes n'éclosent que de la brume. Autour de la petite saltatrice qui, un soir de lune des âges lointains, troubla les sens d'un homme jusqu'au crime, la végétation a grandi des rêves, des désirs obscurs et inavoués, des mille germes confus et primordiaux qui croissent dans le cœur humain depuis qu'il bat au rythme du sang rouge, et la forêt s'est refermée sur elle... Seulement, d'âge en âge, quelqu'un de plus hardi ose, à travers l'épaisseur des haies, sous les ténèbres des ramures entrelacées, s'avancer jusqu'à elle. Au fond de cette antiquité judaïque, qui est le berceau de l'âme moderne, le nid de toutes les illusions et de toutes les légendes dont nous vivons, elle est comme une Belle au bois dansant, mystérieuse et délicieuse, et chacun qui a franchi le seuil du palais qu'elle habite en rapporte une image différente, une vision autre, afin qu'elle nous demeure à jamais séduisante et que de plus en plus s'écarte de nous la mauvaise curiosité de déchirer les voiles qui la cachent et sous lesquels il n'y a peut-être que du néant (1)!

GABRIEL MOUREY

(1) Sous le même titre que cet article, M. GABRIEL MOUREY fera paraître prochainement un ouvrage illustré d'après les images innombrables de Salomé.
N. D. L. D.

VITRINES

On sait qu'il y a en Hongrie de célèbres mines d'opales.

Le plus beau morceau qu'on ait tiré de ces mines se trouve au Cabinet impérial minéralogique de Vienne : on l'estime à 4 millions de couronnes.

(Les journaux).

Que faites-vous des mille pierreries qui brillent à vos pieds? Ont-elles été créées pour mourir sur les dalles, ou pour se rallumer à la chaleur des seins, des bras, des chevelures?

Voici des perles pour Ygraine, pour Mélisande des saphirs, et des rubis pour Séllysette.

(Ariane et Barbe-Bleue).

Visitant un musée, je n'ai jamais pénétré sans un serrement de cœur dans ces galeries où les vitrines proposent à notre attention lassée la série des collections secondaires : bijoux, pierres, vases, bibelots d'orfèvrerie; et ces délicieux modèles de bateaux, légers symboles de liberté, sourire de ces géôles.

On est toujours venu pour voir autre chose! les beaux tableaux qui sont comme chez eux, les statues, les fresques, tout cela, presque immuable, qui attend là notre hommage légitime. Puis il arrive que l'on s'égare, que la rue, là-bas, semble brûlante; ou simplement le touriste supplicié n'a plus assez d'énergie pour sortir immédiatement. Alors les cabinets un peu sombres paraissent des refuges de fraîcheur; les vitrines ont des limpidités d'aquarium, et véritablement il fait bon les étreindre de ses bras nus, y appliquer sa joue brûlante, — sachez-le, voyageuses fatiguées, — tandis qu'inlassablement intellectuel, votre compagnon interroge et distrait le gardien.

Tout de même, une pudeur vous vient, ou quelque reconnaissance envers « la chose fraîche »; et vous employez le reste de vos forces à connaître ce qu'elle recèle : êtes-vous navrantes, petites nécropoles d'un passé tendre ou barbare, fastueux, cruel ou décadent, tombes vitrées où dorment, froides et collectives, mille choses adorables dont la mort factice fut ordonnée par des pédants et des maniaques! — Mort? Sommeil seulement : que l'on épargne les collections, que l'on rende à tous ces objets le sort qu'ils ont chez vous, chez moi, et ils renaitront à la vie, redeviendront ces petits individus tièdes et familiers, aimés pour leur sourire patient et leurs contours usés.

Si l'État, les villes, — ces êtres invisibles mais doués du plus féroce instinct de la propriété, — si ces anonymes pas « généreux » se refusent obstinément au don, ne pourrait-on les inciter à de multiples prêts ou dépôts temporaires entre les mains de ceux qui en seraient dignes? En employant chaque jour les précieux bibelots selon leur office, ceux-ci leur rendraient l'existence?

J'admets que l'on en perdrait, volerait, détruirait, j'admets un déchet considérable, — et je prétends néanmoins que nous jouirions cent fois mieux, plus souvent et plus attentivement de ce qui resterait que des collections actuelles, — puisque en général nous n'en jouissons pas du tout.

Charme de la chose inattendue, isolée, expressive, le plus intense des charmes!

Dites, fûtes-vous jamais ému par une famille de potiches?... Mais une potiche, bien lisse, bien ronde, que l'on flatte comme une bonne bête et que l'on garnit de fleurs!

Bonbonnières, cassolettes, boîtes à prise, vous seriez comme autrefois utiles à des personnes douillettes et de bonnes façons, chez qui vous n'auriez rien à craindre; éventails ankylosés par le

froid officiel, vous pourriez vous étirer, vous écarquiller d'aise dans l'air absurdement parfumé des salons. Et les fermoirs ciselés, quelle gravité ne retrouveraient-ils pas à agraffer les pages des beaux livres que nous lisons *réellement* ! Et les pièces d'orfèvrerie, les confortables théières d'argent, les cafetières hautes sur pattes (n'est-ce pas à pleurer, qu'elles aient perdu jusqu'à l'odeur du café ?), et les chocolatières énormes, les buires à lait, qui répareraient, brûlantes et débordantes, dans le silence expectatif des larges goûters d'enfants ! De la sorte souriraient dans leur utilité les calmes, les commodes ustensiles du passé.

La répartition des bijoux serait la plus subtile des missions. Toutes les ressources du goût et du discernement s'y efforceraient, et les femmes, suivant une sûre appropriation d'âge et de style, porteraient le bijou qu'elles feraient valoir le plus naturellement. Ce seraient autant de petites joies, de petites surprises le long de la vie ordinaire, dans la rue, les trains, les magasins, et aussi dans les salles et auditoriums, durant les concertos fastidieux et les torturantes conférences. Bonnes boucles d'argent, tranquilles et lourdes chaînes d'or, tendres bagues pour les douces petites bourgeoises ! Pendentifs ruisselants, discrètes splendeurs dont on accablerait, le soir, la frivolité des femmes du monde, leur donnant ainsi pour raison d'être une sorte de fonction esthétique. Les fragiles mains parcheminées, les mains délicieuses des vieilles dames, où survit le souvenir des séductions finies, seraient désignées pour la framboise pâle de certains rubis, mariés aux perles et sertis d'un or terne ; leurs cols de dentelle, pour les améthystes. Et les bijoux excessifs, parures de sacre et d'épiscopat, iraient à la beauté des courtisanes, beauté solide d'être sans pensée. Avec tact et hardiesse, on attribuerait les bijoux exotiques et sauvages ; certaines les porteraient admirablement, que ridiculisent leurs modernes brimborions.

Et ce serait plaisir surtout de confirmer avec exactitude l'instinct sûr et le goût perspicace de celles qui savent être parfaitement elles-mêmes, suivant la connaissance de leur type moral et extérieur.

Il va sans dire que cette somptueuse et délicate distribution ne pourrait être confiée qu'à des personnes aux goûts savoureux, agissant isolément et sans contrôle. Encore que faillibles, leurs décisions seraient supérieures à celles de n'importe quels jurys : forcément, l'opinion de ceux-ci, moyenne et par conséquent insipide, condamnerait d'avance l'avènement d'un système tout individualiste.

An surplus (à considérer le point de vue pratique), ce système aurait l'avantage de mettre les collections des musées à l'abri des larcins dont elles sont trop fréquemment l'objet. On lisait hier encore :

« Un vol a été commis au musée minéralogique et géologique de Dresde.

« Le voleur a emporté avec lui trente-trois diamants, dont quelques-uns ont la grandeur d'un pois ; huit lingots d'or, plusieurs pierres et métaux précieux d'une valeur considérable, particulièrement des saphirs, des émeraudes, des rubis, du platine et de l'iridium. »

Rien à dire si le cambrioleur étale et promène ces richesses pour la joie du plus grand nombre. Mais n'est-il pas à craindre qu'il n'en use que sournoisement ?

M. S. M.

JOSEPH JOACHIM

La gloire de Joachim, qui vient de s'éteindre à Berlin, âgé de soixante-seize ans, c'est d'avoir été, en même temps qu'un virtuose de l'archet, et le plus illustre de sa génération, un musicien accompli dont la vie fut un exemple de probité artistique, de simplicité et de désintéressement. Il eut tous les triomphes et connut tous les honneurs sans que la modestie de son caractère en fût entamée. Né à Kittsee (Hongrie) en 1831, il fit, au sortir du Conservatoire de Vienne, des débuts dont l'éclat est resté légendaire. Il était encore presque un enfant lorsque les concertos du Gewandhaus, à Leipzig, révélèrent sa précoce maîtrise. L'interprétation qu'il donna du concerto de Beethoven, l'art parfait avec lequel il joua les épineux concertos de Spohr lui assurèrent d'emblée la renommée. Son nom chaldéen se répandit dès lors dans toute l'Europe. L'Allemagne, la France, l'Angleterre saluèrent tour à tour en lui l'émule de Vieuxtemps et de Sivori, les plus célèbres violonistes du temps. A la dextérité du second, il unissait la pureté et l'ampleur du premier, sa sûreté d'attaque et sa puissance d'expression. Eugène Ysaÿe seul devait, vingt-cinq ans plus tard, lui disputer une royauté qu'on ne conteste plus, désormais, à notre illustre compatriote.

Tout jeune, Joachim fut appelé comme *concertmeister* à Weimar, où il dirigea les concerts de la Cour, très florissants à cette époque. Il passa ensuite quelques années à Hanovre et se fixa ensuite définitivement à Berlin où, depuis 1869, il dirigeait la Hochschule, c'est-à-dire l'École d'études musicales supérieures. Son enseignement paternel et l'excellence de sa méthode lui valurent une renommée égale à celle qu'il avait acquise dans les nombreux concerts auxquels, pendant plus de soixante ans, il prit part.

On l'entendit pour la dernière fois à Bruxelles, il y a trois ans, au Cercle artistique, où, à la tête du célèbre Quatuor qu'il avait fondé et dont la réputation était universelle, il exécuta, en cinq soirées d'un exceptionnel attrait, la série intégrale des quatuors de Beethoven (1). Bien que les années eussent affaibli son coup d'archet, le vieux maître avait gardé intacte — qui ne s'en souvient ? — sa juvénile ardeur, et ce fut pour tous, musiciens et dilettantes, une haute et féconde leçon que cette série d'auditions qui fixa définitivement le style, les mouvements, les nuances, les accents, et jusqu'aux plus minuscules détails d'interprétation des seize quatuors.

Joachim laisse quelques compositions, entre autres un concerto pour violon et orchestre dans le style hongrois, hérissé de difficultés techniques. Mais c'est principalement comme virtuose, comme quartettiste et comme professeur qu'il s'impose à l'admiration.

La reconnaissance des artistes auréole la tombe du maître, qui demeurera dans leurs souvenirs l'une des plus nobles figures de notre époque.

O. M.

(1) Pour être rigoureusement exact, ajoutons toutefois que Joachim ne joua pas la *Grande Fugue*. — Voir *l'Art moderne* du 3 avril 1904.

UN MUSÉE DE FOLKLORE

Sur l'initiative du poète Max Elskamp et de M. Edmond De Bruyn, Anvers vient d'être doté d'un musée folklorique dont nous avons signalé déjà l'intérêt. Poteries, jouets, images, bijoux, ustensiles, outils, tout ce qui révèle, dans son intimité, l'âme populaire, y trouve place, fixant dans ses détails, pour les historiens futurs, la vie quotidienne des petits ménages flamands.

Commencée dans l'exclusif dessein de réunir des objets auxquels leur charme naïf prête une grâce particulière, cette collection est devenue, en quelques années, assez importante pour mériter les honneurs d'une exposition publique. Et voici que la Ville d'Anvers lui assure la pérennité en l'adoptant, en lui accordant un local permanent, en nommant, pour l'administrer, une Commission dont le président est l'un des échevins de la cité.

L'installation officielle du Musée a été faite avec quelque solennité dimanche dernier. Et c'est avec raison que M. Paul Buschmann, chargé de prononcer l'allocution inaugurale, a dit, entre autres :

A ceux qui demandent quelle utilité peut présenter l'assemblage et la conservation d'objets à première vue aussi infimes, on peut répondre : « La même utilité que celle qui peut résulter d'une cueillette de fleurs sauvages ornant et parfumant les champs, et dont on fait un bouquet, non pour le seul plaisir des yeux, mais encore dans le but de permettre au botaniste d'en écrire l'histoire ».

Et puis, n'est-ce pas dans les pratiques, dans les usages, les croyances et les pensées de la foule que git le vrai trésor de poésie et d'art ?

La légende, la fiction, le conte et la fable ne sont-ce pas là, à côté, et même à défaut, de la science austère, l'aliment de sa vie intellectuelle ? Et ne constituent-ils pas l'origine, la cause déterminante de l'éclosion de maint talent désormais prisé par tous ?

L'œuvre de tout artiste sincère, simple et naturel, soit-il peintre ou statuaire, littérateur ou musicien, reflète toujours l'image qui, un jour, impressionna ses sens dans le milieu qui l'a vu naître et grandir.

C'est pourquoi plusieurs de nos grands maîtres, la plupart de ceux qui contribuèrent si puissamment à la régénération du peuple flamand, s'enorgueillissent d'avoir puisé leurs plus belles inspirations aux sources vives de l'esprit populaire.

Mais s'il en est ainsi, les témoins matériels de notre vie intellectuelle ne méritent-ils pas d'être conservés, soumis à l'étude des savants, et exposés aux regards du vulgaire ?

N'est-ce pas bien faire que de procurer à l'homme du peuple son musée, musée qui l'intéressera plus profondément et l'incitera bien plus aussi à la réflexion que les inestimables joyaux d'art qui ornent nos grandes collections et dont parfois il ne perçoit pas entièrement le mérite ?

Qui oserait prétendre que notre imagerie nationale, par exemple, n'a pas contribué à entretenir l'enthousiasme que notre population tout entière éprouve pour nos peintres ? Qui contesterait que plusieurs de nos artistes ne lui doivent pas, sans peut-être s'en rendre compte, l'éclosion de leur talent ?

Et pour rester sur le terrain du folklore, la touchante légende de notre immortel Quinten Massys ne s'affirme-t-elle pas comme un symbole authentique de l'histoire de l'art flamand ? N'est-il pas démontré aussi qu'une chanson, quelque petit poème, une naïve

statuette, un jouet d'enfant même, peuvent mettre dans le cerveau du plus profond penseur le germe d'un chef-d'œuvre ?

Envisagés sous cet aspect, les objets réunis au Musée du folklore paraîtront peut-être moins futiles et moins puérils qu'ils peuvent le sembler, à la suite d'un examen superficiel, à quelques esprits froidement positifs.

Le cosmopolitisme nivelle de plus en plus la vie moderne.

Il est donc bon pour tout peuple qui veut rester lui-même de se souvenir de ses origines, non pour lutter contre une fraternité plus universelle, mais pour lui apporter, dans un but d'harmonie, ce qu'il possède en propre de vraiment original.

Où trouvera-t-il cet apport de force, d'utilité et de foi si ce n'est dans les éléments constitutifs de sa race, dans ce qui fut sa vie depuis le berceau jusqu'à la mort, en passant par ses joies et ses peines, son travail, ses croyances, ses erreurs mêmes, en un mot ce qui le distingue des autres individualités mondiales ?

Le but du Musée de folklore a été de réunir ces éléments épars ; c'est donc une œuvre d'amour plutôt que de science.

O. M.

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE

La Chanson populaire belge, par CHARLES GHEUDE (1).

La chanson populaire belge est un « fait », tout comme la Belgique. Quelles que soient les causes auxquelles on en rattache l'existence, quelles que soient les conséquences que l'on en tire au point de vue du concept patrial, il n'en est pas moins certain qu'il existe bien une chanson populaire belge très individuelle, et très rigoureuse dans l'évolution parallèle de ses deux branches, la flamande et la wallonne.

Jusqu'à présent, personne n'avait tenté de mettre ce « fait » en lumière, d'une manière synthétique, en un ouvrage d'assez longue haleine. Cela n'a rien qui doive surprendre. Nous sortons à peine de la période « documentaire » : pour pouvoir apprécier et conclure, il fallait qu'un événement favorable permit de jouir d'une vue d'ensemble sur le domaine à explorer. Cet événement s'est produit il y a deux ans : M. Ernest Closson a eu l'idée de réunir en un même volume — dans un but de « pratique et de vulgarisation musicales », — plus de deux cents chansons flamandes et wallonnes, prises parmi les plus caractéristiques, embrassant tous les genres et s'étendant de puis les époques les plus primitives jusqu'à nos jours (2). Ce n'est là qu'un simple résumé, quand on songe à l'inépuisable trésor de notre art musical populaire (3) ; mais il est fait avec tant de sagacité et de tact, qu'après l'avoir lu, on a le sentiment qu'il dépasse les bornes de la simple vulgarisation (4) et qu'il présente un raccourci lumineux

(1) Lamberty, éditeur, Bruxelles.

(2) *Chansons populaires des provinces belges*, par E. Closson ; Schott, frères, éditeurs, Bruxelles.

(3) M. VAN DUYSSE, dans son inappréciable ouvrage : *Het oude Nederlandsche Lied* (éditeurs : Nijhoff, La Haye ; *Nederlandsche boekhandel*, Anvers), chef-d'œuvre d'érudition intelligente, réunit sept cent quatorze chansons populaires flamandes !

(4) Sa très savante *Introduction* constitue à elle seule un travail historique et critique de premier ordre. Signalons, en outre, qu'en ce qui regarde la chanson wallonne, M. Closson est le premier qui ait fait un travail d'ensemble d'une certaine importance.

de ce que fut et de ce qu'est restée la chanson populaire belge.

C'est en grande partie à la faveur de cette heureuse circonstance que M. Charles Gheude, — qui n'ignore d'ailleurs pas les autres travaux auxquels la matière a donné lieu, — s'est trouvé amené à proclamer que la Belgique avait sa chanson à elle, que cette chanson était l'âme même du peuple dans ce qu'elle a de plus sincère et de plus ingénu et qu'elle valait la peine d'être connue, cultivée, honorée.

M. Gheude ne prétend nullement faire œuvre d'historien ou d'érudit. Son livre est celui d'un dilettante au cœur chaleureux, épris de la beauté simple de l'art du peuple, et éprouvant le besoin de le dire à ceux qui l'ignorent et qui sont ainsi privés d'une source intarissable de bonheur. A cet égard, on ne saurait trop louer la vertu de « propagande » dont il fait preuve. Un style généreux, sévère, aux allures tendrement démocratiques, — pas toujours exempts de mièvrerie, — rend son ouvrage agréable à lire et convaincant; un plan d'ensemble heureux et un système de transitions habile et parfois charmant dans l'analyse des genres de la chanson populaire, répandent sur l'ensemble une vive clarté qui s'apparie à un sens du pittoresque souvent plein de saveur.

Le travail de M. Gheude prête difficilement le flanc à la critique. Écrit sans autre prétention que celle de signaler à l'attention du public l'existence d'une belle chose, il se contente de « dépecer » cette belle chose avec art, afin de la faire paraître sous toutes ses faces. Quand l'érudition ou l'idée théorique interviennent, en de rares passages, — notamment dans le deuxième chapitre, où il est question des « caractères du chant populaire belge », — l'auteur a la modestie de ne rien inventer d'arbitraire et de répéter simplement, et de la manière la plus intelligente et la plus compréhensive, ce qu'ont dit ses prédécesseurs.

Au point de vue esthétique pur, il y aurait sans doute quelques restrictions à faire à ce qui paraît être l'opinion moyenne de M. Gheude. Peut-être a-t-il eu tort de ne pas constater que, plus on remonte dans le passé, plus les chansons populaires sont belles. A l'origine leur beauté est tellement incontestée que l'art aristocratique des troubadours, des trouvères et des polyphonistes de la fin du moyen âge et des deux premiers siècles des temps modernes s'en inspire largement, le met à la base même de ses créations. Mais insensiblement le peuple est conquis par les manifestations ultérieures de cet art individuel dont il avait été l'inconscient artisan, et, en éternel dupé, il se laisse circonvenir par leurs aspects les plus dégénérés; aussi voit-on, dès le XVIII^e siècle, et surtout au XIX^e, le niveau de la chanson populaire tomber de plus en plus bas, surtout au point de vue musical (1). Certes, il se produit encore des miracles inattendus : des fleurs d'élection, comme les poésies d'un Defrêcheux, éclosent et répan-

(1) Il y aurait beaucoup à dire sur les influences mutuelles qu'ont subi l'art individuel et l'art populaire. Suivant les époques, les deux tendances se sont rencontrées tantôt sur le terrain de la plus haute noblesse, tantôt sur celui de la plus basse vulgarité. Ainsi, au XVII^e siècle, leur contact parfois très intime (par exemple dans la musique de l'église réformée allemande), aboutit à une fusion des éléments de sublimité que recèle chacune d'elles. Par contre au XIX^e siècle, spécialement en France, entre 1825 et 1875, tout contact entre elles semble avoir pour effet de faire émerger les éléments de vulgarité qui sont latents en elles. Délimiter historiquement la conception de la « vulgarité en art », en se plaçant au point de vue de la recherche des causes, serait un problème de psychologie esthétique extrêmement intéressant à résoudre.

dent un parfum de tendre et poignante ingénuité. Mais pourquoi faut-il qu'une perle comme le *Léyiz-mi plorer* du poète liégeois se chante sur la romance pleurnicharde de *Castibelza* (1)?

Parmi les chansons du XIX^e siècle, il en est une sur laquelle M. Gheude insiste : c'est le chant « national » namurois *Li Bouquet del Mariée*; il semble même avoir pour elle une dilection particulière. Le texte ne manque pas de bonhomie. Mais la musique, qui est franchement d'une insupportable vulgarité de mélodie et de rythme, ne mérite aucune indulgence. C'est, dans toute la force du terme, la « chanson à succès » que l'auteur critique dans sa conclusion...

Mais je m'arrête de crainte de faire dévier en une question de goûts personnels un grave problème d'esthétique. Quoi qu'il en soit à cet égard, l'ouvrage de M. Gheude n'en est pas moins un « bon » livre, un livre à répandre parmi la jeunesse, afin qu'elle apprenne à mieux connaître la simplicité et la sincérité de cœur du peuple, et à s'en inspirer dans ses pensées et dans ses actes.

Des illustrations ornent le volume. Sauf celles de M^{me} Elisabeth Wesmael, qui sont pleines de naïveté et de lumière, elles ne répondent que très relativement à leur destination. La couverture de l'ouvrage, due à M. Cassiers, est bien imaginée.

CHARLES VAN DEN BORREN

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

Le Livre d'heures de Philippe de Clèves,
par Éd. LALOIRE (2).

Cette étude consiste dans l'analyse descriptive et critique d'un magnifique livre d'heures ayant appartenu à Philippe de Clèves, seigneur de Ravenstein, et faisant partie de la bibliothèque d'Arenberg. Travail minutieux, précis et particulièrement intéressant par sa conclusion, dans laquelle l'auteur adopte la thèse que Hugo Van der Goes se serait livré à l'art de la miniature : il en trouve la preuve dans le fait que le célèbre peintre a certainement collaboré à l'illustration du livre d'heures de Philippe de Clèves (3). Ce joyau précieux renfermerait également, d'après lui, des miniatures de Jérôme Bosch.

L'étude de M. Laloire est accompagnée de reproductions qui montrent combien le travail qu'il a accompli valait la peine d'être fait : on y voit notamment un *Ange montrant le ciel à David*, un *Saint Christophe* et un *Saint Georges tuant le dragon*, qui sont de toute beauté.

CH. V.

NÉCROLOGIE

Emile Leclercq.

M. Emile Leclercq, ancien inspecteur des Beaux-Arts, est mort la semaine dernière à Bruxelles, à l'âge de quatre-vingts ans. Élève de Navez, il débuta dans la peinture, qu'il abandonna bientôt pour les lettres. Il publia un grand nombre de romans et plusieurs volumes de contes pour les enfants, parmi lesquels *Histoire d'une statue* et *Contes vraisemblables*, l'un et l'autre couronnés par l'Académie de Belgique. Emile Leclercq collabora, en outre, comme chroniqueur artistique, à une foule de journaux et de

(1) D'HYPPOLITE MONPOU.

(2) Imprimerie artistique Pierre Verbeke, Bruxelles.

(3) Voir *l'Art moderne* des 7, 14 et 28 août 1904.

revues. De sa production abondante, retenons un volume de critique, *l'Art et les Artistes*, dans lequel il exposa des idées qui, pour nous paraître aujourd'hui un peu arriérées, n'en révèlent pas moins un caractère indépendant et libéral.

PETITE CHRONIQUE

Voici le tableau complet de la troupe du théâtre de la Monnaie :

Chefs de service : MM. Sylvain Dupuis, premier chef d'orchestre ; Fritz Ernaldy, chef d'orchestre ; Léon Van Hout, chef d'orchestre, Anthony Dubois, chef d'orchestre et chef des chœurs, et Ch. De Beer, régisseur général.

Chanteuses : M^{mes} Lina Pacary, Harriett Strasy, Yvonne de Tréville, Claire Croiza, Jeanne Laffitte, Odette Carlyle, Nady Blancard, Maritza Rozann, Victoria Mazzonelli, Cécile Eyreans, Jane Bourgeois, L. Seynal, Marthe Symiane, Fanny Carlhant, Jane Paulin, Henriette De Bolle, Germaine Dalbray, Suzanne Delsart et Laure Dewin.

Ténors : MM. Léon Laffitte, Verdier, André Morati, Raoul Nandes, L. Delrue, A. Wronsky, Hector Dognies, Octave Dua et Victor Caisso.

Barytons : MM. Jules Layolle, Maurice Decléry, Jean Bourbon, Georges Petit, Armand Crabbé et Raoul Delaye.

Basses : MM. Vanni Marcoux, Blancard, Henri Artus, G. La Taste et Charles Danlée.

Artistes de la danse : MM. F. Ambrosiny et J. Duchamps ; M^{mes} J. Cerny, A. Pelucchi, Irma Legrand, Paulette Verdoot, Dora Jamet et E. Beruccini.

L'Académie des Beaux-Arts d'Anvers vient d'élire membres effectifs MM. Franz Courtens et Georges Geefs en remplacement des peintres De Braekeleer et Markelbach, décédés. Le siège de feu Jules Breton, membre effectif étranger, est attribué à M. Bonnat. MM. H. Richir et J. Dierckx sont nommés agrégés, de même que MM. Anders Zorn et Lhermitte, — ces deux derniers à titre étranger.

L'Académie a, enfin, investi de la qualité de membre honoraire MM. K. Madsen, conservateur du Musée de Copenhague, et le baron Descamps, ministre des Sciences et des Arts.

Le III^e Congrès de la Presse périodique, qui se réunira à Spa, sous le haut patronage du ministre des Sciences et des Arts et sous la présidence d'honneur de M. Jules Le Jeune, ministre d'État, les 31 août, 1^{er} et 2 septembre, discutera deux points d'ordre professionnel : les *Rapports de la Presse avec l'Administration des postes* (modifications à apporter au régime actuel des imprimés et revues périodiques) et le *Projet de création d'un service central de publicité*.

En outre, des communications sont annoncées sur les sujets ci-après : 1^o *Les écrits des auteurs belges publiés dans les revues étrangères* ; 2^o *Presse périodique et presse spéciale* ; 3^o *Les revues littéraires et leur fonction* ; 4^o *Les nouveaux types de revues documentaires* ; 5^o *La statistique des périodiques en Belgique* ; 6^o *La presse scolaire* ; 7^o *La presse médicale* ; 8^o *Projet de création d'un « Musée de la Presse » à Bruxelles*.

Les adhésions sont reçues au secrétariat général de l'Union de la Presse périodique belge, Maison du Livre, rue Villa-Hermosa, Bruxelles.

La Ville de Tournai vient de donner à l'une des rues de la ville le nom de Jean Noté, le baryton tournaisien, qui s'est fait, à l'Opéra, une brillante réputation.

Elle organisera, en outre, le 16 septembre prochain, des fêtes pour célébrer le vingt-cinquième anniversaire des débuts artistiques de M. Noté.

Le Cercle Lyrique et Dramatique *Euterpe*, fondé en 1882, fêtera au cours de la prochaine saison théâtrale son XXV^e anniversaire. Il organisera à cette occasion trois grandes représentations de gala au Théâtre Communal.

Les dates et les pièces choisies sont : le 9 novembre, 1907, *l'Absent*, pièce en 4 actes de M. Georges Mitchell avec la musique de scène de M. Fernand Leborne ; le 11 janvier 1908, *le Cloître*, l'émouvante pièce d'Émile Verhaeren, et, le 14 mars, *l'Arlésienne*, le chef-d'œuvre d'Alphonse Daudet et de Bizet, qui valut au Cercle *Euterpe* un si grand et si légitime succès au concours dramatique de Gand.

Ces pièces seront montées avec un soin tout particulier sous la direction de M. Jahan, du théâtre royal du Parc, régisseur du Cercle.

De Paris :

Dans sa retraite estivale, M. Vincent d'Indy achève la composition d'une Sonate pour piano qui sera interprétée par M^{lle} Blanche Selva aux concerts de la *Libre Esthétique*.

Johann Strauss va être mis à la scène par un jeune librettiste allemand, M. Robert Rubinstein, qui en a fait un sujet d'opéra-comique.

La musique sera écrite par M. Ludwig Mendelssohn.

Avec ces trois noms, la pièce paraît avoir des chances de réussite...

Pour la première fois, on a pu assister, au Japon, à un concert J.-S. Bach. C'est un artiste japonais, M. Saita, qui tenait l'orgue et les enfants du Soleil Levant semblent avoir beaucoup goûté les fugues qu'il jouait.

A Kobé, les amateurs japonais de la musique classique ont fondé un Club Chopin.

Rien n'arrête les jaunes.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

LA TOISON D'OR

NOTES SUR L'INSTITUTION ET L'HISTOIRE DE L'ORDRE DEPUIS 1429 JUSQU'A L'ANNÉE 1559

par le baron H. Kervyn de Lettenhove
Président de l'Exposition de la Toison d'Or.

Un beau volume in-4^o, illustré de 42 planches hors texte : Portraits, tableaux, tapisseries, miniatures, estampes, armures, etc.
Prix : 5 francs.

Il a été tiré 25 exemplaires de luxe, sur papier à la main des Pape-teries d'Arches, numérotés de 1 à 25.
Prix : 20 francs.

CATALOGUE OFFICIEL

DE

L'Exposition de la Toison d'Or

(BRUGES, JUIN-OCTOBRE 1907)

Un volume de 300 pages environ. — **Prix : 2 francs.**



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron. Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n ^o	0,25	Le n ^o	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

ÉDITIONS SCHOTT FRÈRES, A BRUXELLES

- BLOCKX, Jan. — *Triptyque symphonique* pour orchestre. Partition et parties, chaque 10 francs net.
- BOSQUET, E. — *Ecole du Pianiste virtuose* 7 fr. 50 net.
- DUPUIS, Albert. — *Fantaisie rhapsodique*, dédiée à Ysaye, pour violon et orchestre ou violon et piano 7 fr. 50.
- MOSZKOWSKI, M. — Deux morceaux pour piano :
1. *Caprice*; 2. *l'Agilité* (Etudes), chacune 2 fr. 50.
- THOMÉ, Francis. — Cinq morceaux pour piano.
1. *Gavotte madrigal*; 2. *Pendant la valse*;
3. *Duo d'amour* (Idylle); 4. *Menuet de la Reine*; 5. *Sarabande*.
Chacune 2 francs.
- WIENIAWSKI, Jos. — *Suite romantique*, pour orchestre.
La partition 10 francs.

Schott Frères, Éditeurs, 56, Montagne de la Cour.
Magasins de Pianos, 21, chaussée de Wavre (Ixelles).

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50.
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

La Presse Européenne

Coupures de journaux artistiques, commerciaux, politiques et financiers

Bruxelles, 54, rue de Longue-Vie.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Le Bel Arsène (OCTAVE MAUS). — Une découverte intéressante au Musée de Gand (L. MAETERLINCK). — Quelques romans (FRANCIS DE MIOMANDRE). — N.-J. Grigoresco (O. M.). — Profils perdus : Maurice Ravel (G. JEAN AUBRY). — Chronique judiciaire des Arts : *Cavalleria rusticana*. — Petite Chronique.

LE BEL ARSÈNE

A ANDRÉ FONTAINAS.

Vous avez, mon cher ami, au cours de vos vacances, découvert un Mantegna. Les miennes m'ont révélé un hêtre. Faute de tableaux, on contemple des arbres... Et l'on n'est jamais déçu!

Celui dont je veux vous parler s'appelle le Bel Arsène. Vrai, il porte ce nom à la fois baroque et coquet, qui évoque plutôt l'herbe rase des fortifs que la paix verte des futaies. Et pourtant nulle ceinture écarlate ne ceint son tronc robuste, nul surin n'est dissimulé

sous son écorce. Depuis des siècles, il nargue, respecté des cognées, les générations de bûcherons. Un écriteau le signale à l'attention des passants. Mais il n'y a pas de passants! Seuls le frôlent les pas furtifs des lapins et des chevreuils. Pour aller le saluer, il faut pénétrer au plus profond de la forêt domaniale de La Londe, traverser des ravins, escalader des pentes couvertes de fougères et d'ajoncs épineux, discerner dans un labyrinthe de sentiers fallacieux celui qui mène au canton qu'il habite, battre, enfin, le taillis qui oppose une dernière défense aux curiosités indiscrettes... Bref, j'ai mis deux jours à forcer sa retraite.

Dans une orgueilleuse solitude, inbranlablement rivé au sol calcaire hérissé de silex à travers lequel la Seine a frayé sa voie sinueuse, il érige magnifiquement les onze fûts jaillis de sa souche géante. Cette imposante cépée forme, à elle seule, toute une famille d'arbres. C'est de ses membres, étroitement unis, que Jules Renard eût pu dire qu'« ils ne murmurent que d'accord ».

Symbole de force, de grâce, d'éternelle jeunesse, le Bel Arsène dédaigne la gloire. Baedeker l'ignore, Joanne se borne à mentionner son existence. Plus beau que le Chêne à la cuve de la forêt de Brotonne, plus gros que le Hêtre de la Houssaye, plus robuste que le Chêne à Leu de la forêt de Roumare, dont il fallut étayer d'une solide maçonnerie le tronc mutilé, il n'a pas reçu la consécration du Larousse illustré, qui fait l'apologie de ses trois rivaux. La société des arbres, pas plus que celle des hommes, n'échapperait-elle à l'injustice?

J'aime croire, — et ceci me le rend particulièrement

sympathique, — que le Bel Arsène méprise les honneurs officiels. Il regarde de haut son confrère le Hêtre-à-l'Image, qui a obtenu de la Compagnie de l'Ouest une halte à ses pieds, bien qu'il vive loin de tout village, et même de toute habitation isolée. L'intrigant!... Que dire, au surplus, de la supercherie d'un arbre qui se donne une origine légendaire alors qu'il marquait simplement, jadis, la limite d'une région que le régime féodal exonérait abusivement de l'impôt? Ce Hêtre-à-l'Image, qu'une station de la ligne de Rouen à Chartres a fait passer à la postérité, n'était qu'un hêtre *dîmable*, un arbre de *dîmage*!

Le Bel Arsène, lui, n'a jamais servi à rien. Sa fonction est d'être beau. Et c'est pourquoi il faut le vénérer, comme tout ce que la nature nous offre d'inutile. Mais peut-on dire d'une chose qu'elle est inutile lorsqu'elle exalte le sens esthétique!

La Ligue des arbres, dont les frairies sylvestres donnent à la jeunesse les plus salutaires leçons, complètera son œuvre en organisant des pèlerinages aux arbres qui méritent nos hommages, de même que les sociétés d'archéologues organisent des voyages aux cathédrales. Qu'un classement méthodique, dressé avec le concours des *Touring Clubs*, en établisse le dénombrement, et que le tableau en soit affiché dans les écoles. A côté des arbres historiques, on y verra ceux que désigne à la curiosité quelque phénomène religieux : tel le chêne d'Allouville, vieux de huit siècles, dont le tronc hébergea un anachorète et dans lequel la piété normande, en cet antique royaume d'Yvetot, a installé deux chapelles assez vastes pour qu'un prêtre y puisse dire la messe. On y représentera, enfin, les arbres qui ne doivent qu'à leur libre croissance une renommée solidement assise. Parmi eux, bien en vue, le Bel Arsène, dont il importe de violenter la modestie, et, pour ne citer que les héros de la région, cet orme gigantesque dont s'honore le hameau de Wuy, non loin de Guerbaville-la-Mailleraye, et ce houx pyramidal de Conihout de Jumièges, si haut et si gros qu'il semble contemporain de saint Philibert, le fondateur de la célèbre abbaye, et tant d'autres.

La Normandie est le paradis des arbres. Ne croyez pas que les pommiers en ont délogé tous les autres, dans un étroit esprit de concurrence. Le moindre clos se pare de hêtres touffus, de noyers à l'ombre douce, de tulipiers aux fleurs étranges, de tilleuls que les abeilles, aux jours glorieux de la floraison, emplissent, ivres de leur parfum, d'un bruissement sonore et continu. Dans les jardins les plus modestes, les arbres exotiques, cèdres, araucarias, catalpas, thuyas de Chine et du Canada, mêlent leur feuillage à celui des platanes et des frènes. La Picardie et la Bretagne, ses voisines, ignorent ce luxe édenique dont vous avez, comme moi, mon cher ami, apprécié la séduction.

Le culte des Normands pour les arbres est le secret des phénomènes végétaux qui foisonnent dans la contrée. Il s'extériorise administrativement par une réglementation sévère dont témoigne cet écriteau, que j'ai lu en pleine forêt du Rouvray :

Le public est prévenu qu'il sera fait rigoureusement application de l'article 196 du Code forestier à tous ceux qui auront mutilé les arbres ou gravé sur l'écorce une inscription quelconque. Ils encourrent les mêmes peines que s'ils les avaient abattus par le pied.

Assimiler à un arboricide le fait, pour un couple amoureux, de commémorer par un cœur traversé d'une flèche et surmonté de deux initiales entrelacées quelque promenade sentimentalement décisive peut sembler excessif. Mais c'est, si j'ose dire, couper le mal par la racine, et je signale la prohibition à ceux qui ont rétabli en Belgique les antiques dendrophories, à nos amis Dommartin, Souguenet, De Bruyn, Fierens-Gevaert, Destrée, Carton de Wiart, Mabille, Virrès et autres, dont les dissentiments politiques ont si heureusement fait trêve devant la beauté des arbres!

Je la signale aussi aux journaux, qui, au lieu de chiffons, dévorent, pour alimenter leurs presses, des forêts entières. S'il faut en croire une statistique récente, douze cent cinquante millions de mètres cubes de bois sont engloutis annuellement dans les cuves des papeteries! La pudeur ne commande-t-elle pas aux journaux de faire respecter les têtes de choix du troupeau qui les nourrit?

Telles sont, mon cher ami, les réflexions qui me hantaient tandis qu'assis à l'ombre du Bel Arsène, dans le silence de la forêt, je contemplais l'épanouissement triomphal de ses frondaisons en pensant à vous.

OCTAVE MAUS

Une découverte intéressante au Musée de Gand.

Nous avons eu l'occasion déjà d'appeler l'attention des lecteurs de *L'Art moderne* sur le peintre rhétoricien gantois Lucas de Heere ou d'Heere, une des figures artistiques les plus intéressantes de notre École flamande au XVI^e siècle (1).

On sait que cet artiste, — qu'il y aurait peut-être lieu d'identifier avec le « maître des demi-figures de femmes », — s'essaya avec succès aux genres les plus différents. Poète et sculpteur comme son père, élève du peintre romanisant Frans Floris d'Anvers, il fallut l'exposition Tudor à Londres, et celle plus récente de la New Gallery, pour lui restituer avec certitude toute une série d'excellents portraits conservés en Angleterre, datés et signés

(1) Voir nos études : *Nos peintres rhétoriciens flamands aux XV^e et XVI^e siècles et le Maître des demi-figures de femmes identifié* (*L'Art moderne*, 5 août et 2 septembre 1906).

de son monogramme. Ceux-ci permettent de ranger d'Heere parmi les meilleurs continuateurs de Holbein et en font un émule d'Antonio Moro, son contemporain (1).

Déjà son élève et biographe Carl van Mander avait fait remarquer qu'il excellait surtout dans le portrait, et que son habileté dans ce genre était telle qu'il en exécutait de fort ressemblants même « de mémoire ». Malheureusement nous ne connaissons aucun de ces portraits hors de l'Angleterre, — ses œuvres authentiques de Gand, décrites par van Mander, ne nous offrant aucune de ces effigies de donateurs dont l'étude nous aurait été si précieuse pour identifier d'autres portraits inconnus.

Or, en étudiant deux volets de triptyque exposés depuis peu au musée de Gand (2) et en les comparant avec les peintures les plus authentiques de Lucas d'Heere conservées à l'église de Saint-Bavon, nous avons eu l'heureuse surprise d'y reconnaître des œuvres incontestables du peintre-poète gantois. Le *Saint Jean Baptiste* représenté sur l'un des volets est absolument analogue comme facture, couleur et dessin aux peintures citées plus haut, tandis que son pendant : *un Moine de l'ordre de Cîteaux à genoux dans un paysage* constitue précisément un de ces portraits de donateurs dont nous déplorions jusqu'ici l'absence.

La différence entre les deux peintures est grande. Tandis que dans le premier volet on reconnaît une œuvre romanisante quelconque, le moine donateur constitue un portrait vraiment délicieux. La tête, si personnelle, si vraie, est, ainsi que les mains, fouillée jusque dans ses moindres rides, et perpétue avec une vision plus jeune et une exécution plus « floue » la tradition de nos grands primitifs flamands de l'École des Van Eyck.

Et l'on n'a pas affaire ici à deux œuvres d'auteurs différents car les revers des deux volets fermés constituent une seule et même *Vanitas*. Comme sur les œuvres les plus authentiques de d'Heere, notamment le *Roi Salomon* et la *Reine de Saba* de Gand, les *Vierges sages* et les *Vierges folles* de Copenhague, la *Reine Elisabeth* et les *trois Déeses* d'Hampton-Court, la peinture de la galerie gantoise porte des inscriptions en vers latins et flamands, se rapportant à notre *Vanitas*, où l'on voit, sur la croix blanche du drap mortuaire qui recouvre une bière, une tête de mort et d'autres ossements, ainsi qu'une bêche et un sceptre entrecroisés.

La devise latine est ainsi conçue :

CRVX TVA CHRISTE MIHI MISERO MEA CRIMINA PĀDIT
DISPLICEAT FACIENS VT MEA VITA MIHI
SED VOX IEC CŌSVMATV̄ EST ME RECREAT VT NON
DESPEREM QVAMVIS IMPIETATE GRAVIS

Sa traduction flamande est placée dans le coin de droite :

O HEERE V CRVCE TOOCHT MIJ CLAERLIJK MĪJ MISDAET
EN MAECT DAT ICK BEN BIJCANS DESESPERAET
MAER DIT SOETE WOORT HET IS AL VERVVLT
VERHEVCHT MĪJ HERT HOE GROOT IS MĪJ SCVLT

(1) On confondit parfois ses œuvres avec celles d'Antonio Moro. Voir à ce sujet LIONEL CUST, *A notice of the life and Works of Lucas d'Heere, poet and painter of Ghent. etc.* Westminster, 1894.

(2) Ces volets, portant les numéros 60 et 61 de notre *Catalogue des peintures du Musée des Beaux-Arts de Gand* (1905), se trouvaient, avant notre entrée en fonctions comme conservateur, relégués dans les réserves. Ils ont été placés, sur notre demande, dans les galeries.

Ces poésies qui accompagnent un « Emblème » si conforme aux goûts et aux traditions de nos peintres rhétoriciens flamands, — on sait que Lucas d'Heere faisait partie de la Chambre rhétoricienne gantoise de « Jésus à la fleur de beaume » (*Jésus met de balsem bloeme*), — équivalent seules à une signature (1).

L. MAETERLINCK

QUELQUES ROMANS

Le Journal d'un suicidé, par L. RIZZARDI. — **Le Masque tombe**, par H. LIEBRECHT. — **Le Vertige des Cimes**, par G. CASELLA. — **Contes furtifs**, par J. ESDIN.

Que l'on veuille m'excuser si les livres que j'analyse aujourd'hui sont à ce point disparates. Il est difficile, lorsqu'on s'est mis dans la tête de dire son mot sur tout ce qui paraît, de le faire chaque semaine avec méthode. Il y a des jours où le désordre est de rigueur.

M. Luca Rizzardi, dont c'est, je crois, le premier ouvrage, publie le *Journal d'un Suicidé* (2). C'est une sorte de monographie de la démence, et plus exactement de cette démence spéciale, hypochondriaque et dont le masque philosophique est le pessimisme.

Rien n'est plus facile que ce genre de livres lorsqu'on les entremêle de considérations métaphysiques. Il y faut alors un minimum de style, de composition et d'expérience qui, combiné avec un maximum de phrases ronflantes et vagues et de terreur grossière, suffit à produire un effet immédiat considérable.

Justement, M. Luca Rizzardi a su éviter cet écueil : preuve d'un goût très sûr. Son étude n'est vraiment terrible que parce qu'elle est vraie, physiologiquement. Son héros ne fait pas de déclamations sociales : il souffre. Il souffre de choses extrêmement précises dont ses troubles nerveux accentuent encore pour lui le douloureux contact.

Ayant pris en horreur la Société, dont il ne peut plus supporter l'intrusion dans sa vie, il se rejette dans la solitude, qui est une épreuve trop lourde pour lui. La solitude peuple son cerveau d'hallucinations dont il a de moins en moins le contrôle, et il finit par ne voir de remède à sa folie que dans la mort. J'ai beaucoup admiré, vers la fin de cette étude, l'analyse de ces hallucinations. A chaque crise plus intenses, elles finissent par être souveraines et l'on est saisi, envers le malheureux, d'une profonde pitié, en même temps que persiste et grandit l'intérêt d'artiste que l'on prend à cette savante gradation.

Les dernières pages, celles où trouvant un couteau de cuisine sur sa table il devient lentement la proie de l'idée du suicide jusqu'à ne plus pouvoir faire autrement que la réaliser, sont tout à fait angoissantes. Toutes ses pensées habituelles se donnent rendez-vous dans sa pauvre tête à cette occasion. Elles y dansent une sarabande enchevêtrée mais l'idée de la mort mène le bal, reprend la direction du rythme, jusqu'au moment où sa main touche l'objet :

(1) Voir aussi notre article dans la *Chronique des Arts*, de Paris, (24 août 1907), intitulé : *Une œuvre inconnue de Lucas d'Heere au Musée de Gand*.

(2) LUCAS RIZZARDI, *le Journal d'un Suicidé*, roman. Bruxelles, Association des Écrivains belges.

Résolument, Jacques saisit le couteau. Puis il s'arrête, réfléchit un instant. C'est le seul moment lucide pendant lequel il se voit semblable à un enfant jouant avec des personnages imaginaires, incarnations des angoisses de sa sensibilité et des révoltes de son orgueil.

Mais, puisqu'il a commencé, il continuera, ne serait-ce que pour relever à ses propres yeux la part de son être avilie par les incidents récents. Ainsi un artiste dont les œuvres rencontrent peu de sympathie s'efforce, dans la solitude, à reprendre conscience de sa valeur.

Il entr'ouvre sa chemise, frissonne, regarde le couteau, ne regarde que le couteau dont la lame brille par éclats blancs et froids.

Il réfléchit encore, laisse retomber le bras élevant l'arme.

Une voix ricane : « Ah ! tu as peur ! tu es faible ! »

— Peur, moi ? C'est ce que nous allons voir ! — Il appuie la pointe du couteau sur le sein gauche, frissonne encore ; une seconde, une demi-seconde, un effort involontaire du bras, et ce serait fini !

— Tout de même, si je voulais !...

— Si !... ricane la voix.

— Pourquoi pas ? se demande-t-il, cela pourrait m'arriver. Je n'y ai jamais pensé ! Qu'il serait prodigieux, ce fait ! Quel étonnement il provoquerait ! Comme il renverserait toutes les opinions exprimées sur moi par les êtres qui m'ont connu et au moyen desquelles ils croyaient me posséder !

— Ah ! les imbéciles !

Subitement, ses yeux se fixent sur le couteau. Il ne le voit plus que comme un point brillant, une auréole qui le fascine. Il le regarde deux secondes, trois secondes, rougit, pâlit successivement... Je pourrais !

Mais oui, je « peux » ! — et en un coup d'autant plus rapide qu'il prévoit déjà la fuite de cet instant de volonté puissante, il s'enfonce le couteau dans le cœur !

Le Masque tombe (1), tel est le titre du roman de M. Henri Liebrecht, le collaborateur de M. Charles Morisseaux.

L'auteur y étudie un cas, fréquent dans ce milieu spécial : la liaison du dramaturge avec sa première interprète. Ferneuse aime Gilberte Dauvron parce qu'elle fut une remarquable héroïne et Gilberte aime Ferneuse parce qu'elle est femme, et qu'il lui plaît de vivre, une fois son travail achevé. Les premiers feux de la passion empêchent le malentendu de se faire voir, mais, sitôt qu'ils font place à la tendresse, il faut bien qu'on s'en aperçoive. Ferneuse veut aimer la duchesse de Saint-Clair et il impose à l'image qu'il se fait de Gilberte ce masque de théâtre. L'amante n'entend rien à ces complications. Le malentendu s'accroît : les deux partenaires en prennent conscience et ils se séparent. Il n'en faut pas plus pour faire un roman solide et tramé d'analyses exactes et subtiles.

Dans *le Vertige des Cimes* (2), M. Georges Casella nous conte avec une verve narquoise les aventures compliquées, nombreuses, bizarres des maniaques de la montagne. Il a une manière tout à fait à lui, et qui ne rappelle pas du tout celle des écrivains d'aujourd'hui, mais beaucoup celle des conteurs-censeurs d'autrefois, des Dumas, des Méry. Il entasse les anecdotes, enchevêtre les intrigues comme Féval lui-même, et il se retrouve toujours en pleine clarté lorsque ça lui chante.

Cette histoire ultra-romanesque est précédée d'une sérieuse préface qui traite de cette maladie si particulière :

C'est un mal puissant et terrible. Il domine toutes les sensations, il centralise tous les désirs. Le col verdoyant au delà duquel on aper-

(1) HENRI LIEBRECHT, *Le Masque tombe*. Bruxelles, Lebègue.

(2) GEORGES CASELLA, *le Vertige des Cimes*. Paris, Ollendorff.

çoit les neiges paraît être une porte qui s'ouvre sur une nature merveilleuse. Une fièvre intense vous maîtrise. La curiosité vous bouleverse. Vous irez au devant d'une conquête chimérique et le désir vous douera d'une surprenante énergie. Vous ne raisonnez pas. Vous évoquez la mort sans terreur. — Savez-vous ce que contemplèrent ceux qui ne sont pas revenus ?

M. J. Esdin débute dans les lettres par un recueil de nouvelles que j'appellerais psychiques, faute d'un autre terme. Les *Contes furtifs* (1) méritent admirablement leur titre. Ils enferment chacun un symbole très général en même temps qu'ils illustrent un cas de psychologie. Mais leur mérite est leur impression de secrets furtifs, il n'y a pas d'autre mot. Ils sont simples, dépouillés d'ornements inutiles. Ils insinuent mystérieusement une idée qui peu à peu s'éclaire mais jamais n'éclate dans une brutale révélation. C'est de la littérature très à part et très curieuse.

FRANCIS DE MIOMANDRE

N.-J. GRIGORESCO

C'est une noble et grande figure d'artiste que celle de Nicolas-Jean Grigoresco, le fondateur de l'école roumaine, que la mort vient de frapper. Né aux environs de Bucarest le 15 mai 1838, il débuta chez un peintre d'icônes et manifesta des dispositions si exceptionnelles qu'il reçut du prince Couza une bourse de voyage pour aller faire à Paris son éducation artistique. Ce fut, aussitôt, la forêt de Fontainebleau qui l'attira. A Barbizon, Millet, Rousseau, Daubigny l'initièrent au culte d'un art simple et vrai, et leur influence s'exerça, victorieuse, sur son tempérament ardent et primesautier.

La Roumanie pastorale lui fournit une inépuisable source d'inspirations. Nul n'en a, mieux que lui, décrit le charme idyllique. Esprit cultivé, voyageur inlassable, il visita l'Italie, la Grèce, la Bulgarie, Constantinople, l'Asie Mineure. L'été on le rencontrait tantôt à Paris, tantôt à Londres, à Berlin, à Vienne où il accumulait un trésor inépuisable d'observations, de notes, d'études et de récits. La Normandie le retint quelque temps, et il signa nombre d'études à Vitré, à Granville, à Fougères.

« Ce fut, dit M. William Ritter qui lui consacre dans *la Gazette de Lausanne* (2) une monographie étendue, un impressionniste sincère et enchanteur. Sa composition était toute spontanée et se créait en présence même du motif. Je l'ai vu abattre cinq tableaux par jour. Tableaux ? Oui, ce qu'il entendait par tableaux : des pochades d'une fougue, d'une hardiesse et d'un charme inoubliables, où il y avait tout, de la lumière roumaine, de la fine couleur de ces sols bizarres dans la lumière, de la grâce sans apprêts, de ces motifs où ciel et terre à l'horizon se brouillent dans du mirage et où toutes choses à l'avant-plan se nuancent délicatement dans la poussière. »

Toute sa vie, il demeura indépendant, étranger aux honneurs, dénué d'ambition, malgré les avances qu'il reçut. « Le roi Carol,

(1) J. ESDIN, *Contes furtifs*. Bibliothèque universelle. Paris, Beaudelot.

(2) WILLIAM RITTER a, du vivant de l'artiste, publié sur Grigoresco dans *l'Art et les Artistes* (février 1906) une excellente notice qu'il a reproduite en la complétant, dans ses *Études d'Art étranger* (*Mercure de France*, 1906).

dit M. Ritter, avait mis beaucoup de bonne volonté à se l'attacher. Pendant la guerre de l'indépendance, il avait fait de Grigoresco le peintre de ses armées. L'artiste alors donne la version roumaine des événements dont Vereichagaine donne la version russe. Il se soucia plus des soldats que des généraux : de là des chefs-d'œuvre qui font penser au récit de la bataille de Waterloo par le Fabrice de la *Chartreuse de Parme*. Grigoresco revint de cette guerre profondément misanthrope, et laissant le roi, qui rêvait d'un peintre officiel, passablement déçu. Charles le Sage se vengea gentiment en lui commandant des chariots à bœufs.

Son œuvre est impérissable. Matériellement l'une des plus saines, des plus solides qui soient, toute de premier jet. En outre, c'est l'image complète et définitive, — et innombrable aussi, — de la Roumanie qui s'en va. Enfin il est, lui, le père vénéré d'une école qui commence à faire quelque bruit dans le monde. Il fut original avec simplicité, se contentant d'être le premier poète lyrique de son pays par des moyens d'excellent peintre. »

Vers la fin de sa vie, sa vue s'altéra. Grigoresco n'en continua pas moins à peindre sans relâche, et sa vision synthétique, réduite aux masses, n'en offre pas moins, dans une coloration argentée que rehaussent quelques touches roses, mauves ou azurées, un aspect éloquent des sites qu'il décrivit.

Sa générosité égalait sa soif de liberté. Vers la fin de sa vie, il ne vendait plus ses toiles, il les donnait, heureux de faire plaisir à tous ceux qui l'entouraient. Les musées de Bucarest et de Jassy, l'hôtel de ville de Bucarest, les palais royaux, les collections particulières de Roumanie possèdent l'essentiel de son œuvre. Tout ce qui composait son atelier vient d'être acquis, en bloc, par l'État, et sera réuni dans une salle spéciale du musée de Bucarest qui portera son nom. En vain l'artiste lutta opiniâtrément contre le succès : il aura prochainement sa statue à Bucarest !

O. M.

PROFILS PERDUS

Maurice Ravel.

A RICARDO VINÈS

Celui-ci est l'enfant terrible de la musique française actuelle. Nul n'aura eu l'heur de susciter à notre époque, dans les milieux musiciens, plus de fureur ni d'empêcher de dormir plus d'académiques musicâtres.

Alborada del Gracioso s'intitule l'une des pièces de sa série des *Miroirs* : Aubade du « Gracioso » : le mot est intraduisible : quelque chose comme un bouffon plein de finesse, l'esprit toujours éveillé et l'ironie toujours prête, quelque chose comme notre Figaro. *Alborada del Gracioso*. L'œuvre de Maurice Ravel est l'alborada toujours renouvelé d'un délicieux gracioso.

Pour son esprit toujours alerte, il semble que la nuit ne soit jamais présente, et pour lui c'est toujours l'heure des aubades, c'est toujours l'heure des sourires et des délicatesses.

Ici les sourires ne vont point sans des délicatesses : toujours quelque réticence affectueuse où se décèle l'ironie... Quand le gracioso s'attendrit à des souvenirs charmants, il compose la plus fraîche *Pavane pour une Infante défunte*, et la fraîcheur et la finesse y sont telles que l'idée de la mort se voile derrière elles.

Cette page ancienne ainsi que les deux mélodies sur les épigrammes de Marot : *D'Anne jouant de l'Espinette* et *D'Anne qui me jecta de la neige*, révélèrent dès longtemps (1899), chez Mau-

rice Ravel, le goût des ciselures délicates et quelque inclination aux spirituelles mignardises.

L'en blâme qui voudra ! Ceux-là sont blâmables qui confient à des mélodies rancées l'expression de leurs équivoques sensibilités, et qui, ayant trouvé sans effort la recette de la phrase propice à chatouiller les plus grossiers épidermes, en font le thème sempiternel de leurs productions.

Celui-ci n'est pas un fabricant de musique, mais un artiste épris des formes et des idées : plutôt que les idées reçues, il aime celles qui sont rares et les formes dont l'arabesque colorée enchante l'esprit des plus délicats.

L'auteur des *Miroirs* ne sera jamais « populaire », les vrais artistes, qui ne sont qu'artistes, ne sont jamais populaires : avant de l'être ils deviennent classiques et c'est qu'alors on ne les lit plus guère et ils conservent seulement ce public restreint et affectueux qui jalousement garde à jamais leurs noms des gloires unanimes et brutales. Combien plus douces que celles d'un Hugo ou d'un Musset, la gloire d'un Vigny, d'un Mallarmé, d'un Villiers.

Peut-être quelque œuvre dramatique apportera-t-elle, comme *Pelléas et Mélisande* le fit pour Debussy, de plus nombreux suffrages à l'auteur des *Miroirs*. Mais les plus sincères, il se les est acquis désormais, les plus ardents, épris de cet original esprit qui a conçu la *Sonatine*, les *Miroirs* et les *Histoires naturelles*.

Exquise et rare sensation, vraiment, que celle d'œuvres musicales dont la ligne décorative n'est point tout l'objet, dont l'émotion n'est point le seul dessein, mais dont le principal attrait réside dans des allusions concentrées, des analogies imprévues.

Ainsi ces sourires cachent des tendresses, ces abandons, d'ironiques sursauts. Il n'est que les railleurs pour s'attendrir profondément, sans emphase, avec le tact qui est juste. Ces ironies décèlent des tendresses inquiètes et quelque pudeur d'affection. Maurice Ravel est de la famille des Henri Heine, des Jules Laforgue, des André Gide. La plupart trouveront toujours insupportables ces esprits-là. L'humanité commune a besoin d'une certaine quantité de respect avoué et s'émue qu'on n'ait point l'air de prendre au sérieux ce qu'au fond elle ne respecte guère.

Goûter l'ironie des esprits cultivés n'appartient pas à la plupart ; les ironistes sont craints plus souvent qu'on ne prend de plaisir en leur compagnie et toujours les rustres les poursuivront de leurs fêrues illusives, parce que ces railleurs inquiètent l'autorité.

On le vit bien lorsque, récemment, Maurice Ravel fit entendre, à la Société Nationale, les *Histoires naturelles*.

On sait l'ensemble des petits textes charmants qui, avec *Poils de Carotte*, établirent la réputation de Jules Renard. Maurice Ravel, attiré par une humeur semblable vers cette zoologie ironique, s'était proposé d'illustrer d'un commentaire musical cinq des petites pièces de Jules Renard : *le Paon*, *le Grillon*, *le Cygne*, *le Martin-Pêcheur* et *la Pintade*.

Il le fit avec une souplesse d'esprit et de forme dont lui seul à cette heure est capable, suivant non seulement chaque texte mot à mot par une sorte de transposition musicale où l'élément imitatif prend une valeur singulièrement élargie, mais rendant l'atmosphère même de ces brefs récits, créant autour de ces descriptions que les mots nécessairement limitent malgré tout leur pouvoir allusif, comme l'évocation large et flottante, et à la fois précise et minutieuse, des paysages où ces personnages évoluent, instaurant en un mot une ironie musicale jusqu'alors insoupçonnée.

Ce fut un véritable scandale, et, aux yeux de certains, comme un crime de lèse-majesté. Ce jeune compositeur que l'on n'aimait guère, on le considérait cependant comme quelqu'un de sérieux, comme un musicien sans intérêt, mais cependant comme un homme de bonne compagnie, et voici que, par une intolérable espièglerie, il manquait de respect à la musique même, il faisait servir l'art des Beethoven et des Mozart à l'expression de gamineries. Et les vieux gardiens caducs des grands principes et des grandes traditions se voilèrent la face et, comme il est dit dans les Écritures, « tout le poil de leur chair se hérissa ».

O éternelle haine des docteurs du Temple pour l'esprit délicieusement primesautier qui, né des cerveaux cultivés, préserve à travers les temps l'existence d'une des plus adorables expressions

de notre race : ô musicographes accroupis derrière les textes poussés et qui, à chaque âge, tentez, au nom de vos indigestes fatras, l'interdiction de la vie sans cesse renouvelée.

Peut-être met-on, à défendre les *Histoires naturelles*, parfois d'hyperboliques ardeurs, mais elles s'excusent de l'exaspération que commande l'éternelle attitude de gens qui se sont accordé le monopole du « sérieux ».

Pourtant, en dépit qu'on aimât ou aimât point ce genre d'esprit, il y avait dans ces cinq mélodies trop d'originalité et trop de science pour qu'on ne risquât point quelque ridicule à les plus longuement dénigrer. Hormis quelques sectaires, en leur première attitude arrêtés, ce fut dès lors un mot d'ordre de déclarer, désinvolte, que c'était une plaisanterie sans conséquence. Plaisanterie, si l'on veut; les mots sont si élastiques que leur sens importe peu, pourvu qu'on leur en applique un avec constance. Plaisanterie donc les *Histoires naturelles* de Ravel, mais, au même titre, plaisanteries les *Complaintes* ou *L'imitation de N.-D. la Lune* de Laforgue, le *Paludes* d'André Gide.

Plaisanterie, si l'on veut, mais plaisanterie diablement spirituelle et qui n'est point à la portée du premier venu.

Il faut, pour manier ces sortes de choses, des gestes sûrs, précis et minutieux, sinon la charge se dénonce et la caricature abâtardit et désempace ce que l'intelligence la plus fine entreprit.

Il n'est guère qu'un seul compositeur auquel, spirituellement, Maurice Ravel s'apparente, c'est Chabrier; mais combien moins de finesse dans les *Petits Canards* ou les *Cochons roses* et combien manquèrent à l'auteur d'*Espana* les ressources de ce style pénétrant, perspicace et précieux qui permet à l'auteur des *Histoires naturelles* de s'exprimer intensément.

Ces ressources de style fournirent à d'autres l'occasion de dénier à Maurice Ravel quelque originalité.

Des critiques se sont rencontrés pour affirmer avec plus d'insistance que de bonne foi que Maurice Ravel n'était qu'un imitateur de Debussy. Il fallait apporter à défendre une telle thèse un esprit singulièrement hâtif. Comment admettre que les mêmes modes d'expression pussent convenir à deux esprits à ce point dissemblables? Ou bien en est-il pour penser que le debussysme soit affaire de simple technique, indépendante d'un état d'esprit profond, ou bien enfin ces critiques partiaux n'ont-ils point encore démêlé que Maurice Ravel ne peut pas être, et cela par les exigences mêmes de son tempérament, un simple debussyste?

Claude Debussy est un amateur d'art raffiné, un cerveau épris des harmonies curieuses où son esthétisme se trouve à l'aise; la ligne décorative et l'atmosphère des paysages l'attirent plus que l'émotion qui s'en peut dégager.

Claude Debussy évoqua la *Damoiselle Elue*, *l'Après-midi d'un Faune*, *Pelléas et Mélisande*, non point pour les sentiments précis, les idées qui pouvaient rôder derrière ces apparitions harmonieuses, mais pour l'atmosphère mystérieuse de ces évocations, et ce nous valut les pages admirables que l'on sait, art semblable à celui des impressionnistes les plus mystérieux, tels le Renoir des paysages, — ou le Monet des *Peupliers* et de la dernière série de Londres, musique, à leur égal, impressionniste, où se jouent les impalpables effluves diversement colorés de la mystérieuse atmosphère; et de même que, devant la série de Londres de Claude Monet, nous étions pénétrés par l'atmosphère de ces toiles qui semblait abolir la matérialité de leur réalisation et faisait naître en nous la confuse inquiétude de ne plus savoir si cela était peinture, musique ou plus mystérieux encore, de même c'est dans *Pelléas et Mélisande* cette impression de vague où la matière musicale se dissout pour ainsi dire pour ne garder que son pouvoir persuasif et impressionnant sans violence.

Chez Maurice Ravel, comme chez les jeunes peintres les plus originaux de cette heure, les Matisse, les Carnoin, les Marquet, — que l'œuvre du vieux Cézanne obséda, — se marque une préoccupation plus grande de la matière picturale ou musicale. Contrairement à l'impressionnisme pictural et musical dont l'effort était *extensif et rayonnant*, la peinture de tout à l'heure, la musique d'un Ravel, d'un Séverac, d'un Florent Schmitt se préoccupent de la qualité de la matière en soi, de sa pureté, de sa clarté, serrent de plus en plus près la synthèse et s'efforcent vers une

plus stricte *concentration*. Que les libérations harmoniques opérées par l'indépendance de Debussy se retrouvent dans la technique de Ravel, le contraire serait invraisemblable et l'on ne doit pas plus s'étonner de retrouver chez Ravel, chez Albert Roussel ou d'autres l'emploi des dissonances chères à Debussy, que de retrouver chez les jeunes peintres d'aujourd'hui des juxtapositions de tons purs équivalents des accords dissonnants, innovés ou plutôt précisés par les impressionnistes. A cette heure on ne peut pas faire que Claude Debussy n'ait existé, et il y aurait quelque ridicule à vouloir s'efforcer d'écrire sans profiter des ressources nouvelles que la rénovation debussyste apporta à l'expression musicale. Il y a plus : une rénovation de cet ordre n'est point seulement le fait d'une seule volonté, fût-elle géniale, comme celle de Claude Debussy : elle est en fonction de désirs latents, qui s'accroissent et réclament leur élargissement, et les latitudes, qu'une rénovation semblable accorde, affectent sans effort et avec justice pour l'historien venu plus tard l'aspect d'irrésistibles nécessités. Que l'influence de M. Debussy se fasse sentir dans certaines œuvres de Maurice Ravel, les uns diront dans le *Quatuor*, d'autres dans les *Miroirs*, cela est certain. Maurice Ravel et ceux de sa génération savent ce qu'ils doivent à l'auteur des *Images*, et du *Prélude à l'Après-midi d'un Faune*. Mais cela ne doit point faire nier qu'on trouve dès les premières œuvres de M. Ravel, dans la *Pavane*, dans *Jeux d'Eau*, dans son *Quatuor*, et, avec plus de force et de netteté, dans la *Sonatine*, dans *l'Alborada*, dans les *Oiseaux tristes*, les marques d'un esprit au plus haut point original, — où l'émotion concentrée, un attendrissement plaisamment réprimé, une pénétration observatrice baignent dans cette ironie tendre qui est le fond même de sa vision de l'univers et la conclusion de ses retours sur soi-même. Inquietant et spirituel *gracioso* dont *l'alborada* ne laisse indifférents aucun de ceux qui l'entendent : on n'a plus le choix que de la trouver insupportablement agaçante ou, comme je le fais avec d'autres, de s'en réjouir chaque fois davantage, comme d'une des expressions où se condensent cette finesse, ce sens d'observation et cette sensibilité qui forment le meilleur de notre génie, depuis les fabliaux, les plus anciennes chansons populaires, depuis Marot et depuis Montaigne.

G.-JEAN AUBRY

(Le Censeur.)

Chronique judiciaire des Arts.

Cavalleria rusticana.

Malgré la vogue universelle de l'opéra de Mascagni, les frères Monleone ont pensé qu'on pouvait recommencer une nouvelle *Cavalleria Rusticana*, et ils l'ont fait jouer à Amsterdam, sans grand succès d'ailleurs. M. Mascagni, avant de commencer la sienne, ayant omis d'en demander l'autorisation à l'auteur du drame, M. Verga, l'écrivain sicilien obtint des tribunaux 160,000 fr. de dommages-intérêts. Les frères Monleone se sont rendus coupables d'un oubli analogue : les voici donc en butte à un double procès que leur intentent M. Verga et M. Sonzogno, éditeur de M. Mascagni.

PETITE CHRONIQUE

Le Salon triennal des Beaux-Arts, installé au Palais du Cinquantenaire (aile gauche), a été inauguré mercredi dernier. Il est ouvert au public tous les jours, de 9 à 5 heures. A partir du 1^{er} octobre, la fermeture quotidienne aura lieu à 4 heures. La clôture est fixée au 10 novembre.

Des cartes permanentes, à 2 francs, donneront aux titulaires le droit d'assister aux auditions musicales. Celles-ci auront lieu tous les mardis à partir du 3 septembre. Organisée par le *Groupe des Compositeurs belges*, la première audition sera consacrée aux

œuvres de M^{me} Van den Boorn-Cloquet et de MM. Van Dooren, Wilford et Henge.

Le monument érigé par la commune de Schaerbeek à la mémoire d'Emmanuel Hiel sera inauguré officiellement le 13 octobre prochain. Ce monument est l'œuvre du statuaire Namur.

L'Exposition organisée par M. Jacob Smits dans la bourgade de Moll, en Campine, attire de nombreux visiteurs, et son succès dépasse les espérances les plus optimistes. La commission a acquis, pour la tombola, des œuvres de MM. W. Morosen, Ch. Claessens, E. Midy, Sterpin, Van Damme-Sylva, A. De Clercq, Rinquet, Weber, O. Maretz, W. Bataille et de M^{me} Van Rompa-Lenze.

De Paris :

MM. Messager et Broussan viennent de créer à l'Opéra une classe de chant théâtral dont ils ont confié la direction à M. Jean de Reszké. Celui-ci, interrogé par M. Pierre Weber, a émis sur l'état actuel du chant dramatique des appréciations aussi sévères que justifiées. « Neuf fois sur dix, a-t-il dit entre autres, quand une chanteuse ouvre la bouche, elle ignore absolument ce qui en va sortir. — Aux concours du Conservatoire, concurrentes et concurrents crient à qui mieux mieux, crient comme des brûlés... Lors des derniers examens, j'ai vainement guetté un *pianissimo*, une *mezza voce*. Par contre, j'ai entendu beaucoup de « derviches hurleurs ». L'an dernier, j'eus une fausse joie. A la répétition générale d'une pièce antique, le ténor fit, dans un duo, une nuance exquise. Je revins à la première pour m'offrir ce régal une seconde fois. Peine perdue; mon ténor hurla vaillamment sa phrase. »

Puisse l'enseignement de M. Jean de Reszké ramener nos chanteurs au sentiment de la musique!

Les auditions organisées au Salon d'Automne auront lieu, à partir du 3 octobre, tous les lundis et jeudis, à 4 heures. Le jury a arrêté comme suit la liste des œuvres qui composeront les programmes :

Quatuor de César Franck; Trio d'A. de Castillon; Sextuor d'E. Chausson; Trio d'E. Lalo; Quatuor de G. Lekeu; pièces pour piano d'E. Chabrier; Trio de Vincent d'Indy; Quatuor de C. Debussy; Sonate (piano et violon) de V. Vreuls; Trio (piano, violon et alto) de J. Jongen; Trio d'A. Roussel; *Andante* et *Scherzo* pour quatuor à cordes et harpe chromatique, par Florent Schmitt; Sonate pour piano et clarinette d'A. Vinée; Quintette pour piano et cordes de J. Turina; Sonate pour piano et clarinette d'H. Woollett; Mélodies d'A. Bruneau, H. Duparc, G. Doret, Ch. Koechlin, A. Dupuis et Herscher.

Les œuvres de MM. Jongen, Vreuls, Schmitt, Vinée, Turina, Woollett, Doret, Koechlin, Dupuis et Herscher seront interprétées en première audition.

De même que l'an dernier, la direction des concerts est confiée à MM. A. Bruneau et A. Parent.

Miss Harriet Plowden, morte récemment à Folkestone, a légué, entre autres, au British Museum les manuscrits originaux de la première sonate de Beethoven pour piano et violon et des dix quatuors de Mozart.

Six de ces dix dernières œuvres (*sol* majeur, *ré* mineur, *mi* bémol majeur, *si* bémol majeur, *la* majeur et *ut* majeur) ont été, dit *le Censeur*, composées de 1782 à 1785. Elles ont été publiées à Vienne en 1785 avec la dédicace italienne que Mozart leur avait mise : *Al mio cara amico Haydn*. Le quatuor en *ré* majeur date de 1786. Les trois derniers (*ré* majeur, *si* bémol majeur et *fa* majeur), composés en 1789 et 1790, sont dédiés à Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse. Quand Mozart avait visité Berlin, en 1789, et avait offert le premier de ces deux quatuors au roi, celui-ci lui avait offert une tabatière d'or et une bourse contenant 100 frédéric d'or (environ 1,900 francs), la plus grosse somme que le compositeur ait jamais reçue pour une de ses œuvres.

Ces dix quatuors ont été primitivement la propriété de la veuve de Mozart, qui les vendit, en 1799, avec toute la collection des manuscrits laissés par son mari, à André, éditeur et compositeur d'Offenbach qui paye le lot total environ 12,000 fr. André vendit

les dix quatuors et trois autres à J.-A. Stumpf, de Londres, fabricant de harpes, ami et correspondant de Beethoven. A la mort de Stumpf, en 1847, ces treize manuscrits furent vendus en trois lots, dont les deux premiers, de six et de quatre quatuors, furent acquis par M. Plowden, pour environ 220 francs. Le troisième lot, de trois quatuors, échut à un M. Hamilton, qui les eut pour 120 francs. Au cours que les manuscrits de Beethoven et de Mozart ont obtenu dans les dernières grandes ventes, les onze numéros légués au British Museum par l'héritière de leur dernier acquéreur vaudraient 150,000 francs.

Est-elle bien authentique, l'anecdote que raconte, pour clore une étude qu'il consacre dans le *Gil Blas* à Paganini, notre confrère Paul Cazaubon? Acceptons-la de confiance :

Un beau soir de 1815, dans la salle du vieux théâtre Saint-Augustin, à Gênes, Paganini donnait un grand concert. Il était, ce soir-là, particulièrement inspiré. Les derniers accords des morceaux qu'il interprétait étaient accueillis par des acclamations enthousiastes. Mais dès qu'il reprenait son archet, immédiatement un silence religieux se faisait dans la salle. Tout à coup, un cri perçant déchira l'air et couvrit les sons du merveilleux instrument. C'était, au fond d'une loge, une femme enceinte qui, sous le coup de l'émotion que lui faisait ressentir cette musique incomparable, accouchait quelques jours avant le terme fixé par les médecins.

Si l'enfant venu au monde dans ces circonstances n'eût point eu un goût véhément pour la musique, c'eût été vraiment à douter de tout! Il devint, en effet, un jour le disciple préféré du maître. C'était Sivori.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

LÀ TOISON D'OR

NOTES SUR L'INSTITUTION ET L'HISTOIRE DE L'ORDRE DEPUIS 1429 JUSQU'A L'ANNÉE 1559

par le baron H. Kervyn de Lettenhove
Président de l'Exposition de la Toison d'Or.

Un beau volume in-4^o, illustré de 42 planches hors texte : Portraits, tableaux, tapisseries, miniatures, estampes, armures, etc.
Prix : 5 francs.

Il a été tiré 25 exemplaires de luxe, sur papier à la main des Pape-teries d'Arches, numérotés de 1 à 25.
Prix : 20 francs.

CATALOGUE OFFICIEL

DE

L'Exposition de la Toison d'Or

(BRUGES, JUIN-OCTOBRE 1907)

Un volume de 300 pages environ. — **Prix : 2 francs.**



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

ÉDITIONS SCHOTT FRÈRES, A BRUXELLES

- BLOCKX, Jan. — *Triptyque symphonique* pour orchestre. Partition et parties, chaque 10 francs net.
- BOSQUET, E — *Ecole du Pianiste virtuose* 7 fr. 50 net.
- DUPUIS, Albert. — *Fantaisie rhapsodique*, dédiée à Ysaye, pour violon et orchestre ou violon et piano 7 fr. 50.
- MOSZKOWSKI, M. — Deux morceaux pour piano :
1. *Caprice*; 2. *Agilità* (Études), chacune 2 fr. 50.
- THOMÉ, Francis. — Cinq morceaux pour piano.
1. *Gavotte madrigal*; 2. *Pendant la valse*;
3. *Duo d'amour* (Idylle); 4. *Ménuet de la Reine*; 5. *Sarabande*.
Chacune 2 francs.
- WIENIAWSKI, Jos. — *Suite romantique*, pour orchestre.
La partition 10 francs.

Schott Frères, Éditeurs, 56, Montagne de la Cour.
Magasins de Pianos, 24, chaussée de Wavre (Ixelles).

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

ETUDE DE M^e PORTMANS, HASSELT

VENTE PUBLIQUE DE TABLEAUX

Le rotair Portmans, à Hasselt, procédera le lundi 23 septembre 1907, à 9 heures du matin, à la vente publique d'un grand nombre de tableaux peints par feu DJEF SWENNEN, en son vivant artiste-peintre, à Hasselt, auteur du *Chemin de la Croix* de l'église Notre-Dame, à Saint-Trond, et consistant en tableaux d'histoire et de genre, portraits, paysages, fleurs, natures mortes et études.

La vente aura lieu en l'atelier de l'artiste, boulevard du Nord, à Hasselt, où les tableaux seront exposés le jeudi 19 et le vendredi 20 septembre de 2 à 4 heures de relevée.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

La Presse Européenne

Coupures de journaux artistiques, commerciaux, politiques et financiers

Bruxelles, 54, rue de Longue-Vie.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — 1^{ER} NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Saint-Pol-Roux (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Edward Grieg (OCTAVE MAUS). — Théâtre de la Monnaie : *Salammbô* (H. L. B.). — Une lettre de Guy de Maupassant. — Médailles belges : *Souvenirs numismatiques des Fêtes jubilaires de 1905*. La collection des *Médailles de la Chambre des Représentants* (O. M.). — La Canne de Balzac. — Au Théâtre. — Publications artistiques : *La Galleria d'Arte moderna a Venezia*. — Petite Chronique.

SAINT-POL-ROUX

On l'appelait autrefois, aux temps héroïques du symbolisme, Saint-Pol-Roux le Magnifique. Et il paraît qu'il méritait bien ce surnom, tant à cause de la splendeur de ses costumes que par la beauté truculente de ses discours. Aujourd'hui, je le nommerais volontiers Saint-Pol-Roux l'Imaginifique, du surnom que Gabriele d'Annunzio donne au héros du *Feu*, et que je trouve que l'auteur de *la Dame à la Faux* mérite mieux.

Illustre alors dans les cénacles, mais pour des raisons moins directement artistiques, M. Saint-Pol Roux a vu,

depuis, passer devant lui bien des gloires et toute une génération. Mais peu lui importe : il a gardé pour lui l'estime de ses pairs et leur fidèle admiration, et d'ailleurs les succès de librairie ne sont pas nécessaires à ceux qui vivent avec leurs rêves.

Cette célébrité est le paiement terrestre, et matériel, de ceux que leur pensée, trop pauvre et trop faible, ne saurait contenter. Il leur faut bien quelque chose, n'est-ce pas, et la réclame a été instituée pour leur seul usage et leur légitime consolation à l'ingrat métier d'artiste.

Combien plus noble est, dans la solitude, la rêverie d'un grand poète !

Je trouve non seulement que M. Saint-Pol-Roux est un grand poète, mais encore qu'il mène la vie réelle, souhaitable, naturelle du grand poète.

Après avoir quitté Paris, il se réfugia à Roscenvel, puis à Camaret, en plein Finistère. Il y vit avec sa femme, ses enfants, au milieu d'une nature qu'il adore, parmi des paysans et des pêcheurs dont il aime et comprend l'âme fruste et simple.

Visiblement, il ne s'éloignera plus jamais de cette retraite. Elle lui suffit.

Tous ceux qui ont eu le plaisir de l'approcher sont unanimes à reconnaître la noblesse de son caractère, le charme de sa conversation, la bonté de son cœur. Croyez bien que ces trois qualités foncières de *l'honnête homme* ont entre elles un étroit rapport. Il me plaît de penser qu'à leur origine préside une imagination riche, complète et nuancée, un cerveau parfait. De là où nulle pensée médiocre ne saurait pénétrer, il est plus que probable qu'un sentiment mesquin sera toujours exclu.

Lisez son œuvre : vous y rencontrerez un optimisme sans naïveté, preuve d'une âme qui a su certes voir le mal mais ne lui a pas laissé d'importance, tout occupée qu'elle était à voir fleurir sous ses pas l'éclosion magique, incessante, fourmillante des Images.

Dès lors s'explique admirablement sa conduite. La vie de Paris, le journalisme, les succès mondains, la réclame n'ont rien à voir avec les préoccupations d'un poète pour qui l'univers n'est qu'un système merveilleux de symboles et de correspondances. Outre que, dans ce cas, le plus petit coin de la terre est un champ indéfini de visions et d'expériences, la nature avec ses paysages est plus propice à la culture de la précieuse faculté qu'une capitale artificielle, pleine de gens pressés et dont le langage a perdu contact avec les vérités primordiales et le sens du réel.

Saint-Pol-Roux prit le parti de tous les grands poètes : il s'exila.

Il peut, à tous les points de vue, se passer de ses contemporains : c'est une supériorité énorme. Il n'a besoin ni de leur argent, ni de leur approbation, ni de leur présence; il est vis-à-vis d'eux dans un état d'indépendance absolue. Il peut, si cela lui plaît, et sans que personne le taxe de coupable silence ou de paresse, rester un an sans écrire, perdu dans ce que Baudelaire appelait les

Infinis bercements du loisir embaumé

et où le cerveau, secrètement enrichi chaque jour par les sources de la méditation et de la rêverie, se prépare à de nouvelles œuvres. Et il peut, ensuite, écrire le livre qu'il a voulu, rutilant, délicat, enluminé, bizarre, compliqué et enfantin, le livre qu'il ne peut pas ne pas écrire, qui sort de lui comme un cri, comme un aveu, comme une confidence nocturne, le livre de son cœur, de sa folie et de son âme, sans que personne ait à y objecter les restrictions de la critique banale.

Car qui pourrait critiquer une telle œuvre? Elle passe à cent coudées au-dessus des préoccupations modernes, des méthodes, des sociologies, de tout le fatras moraliste dont nous avons les gazettes encombrées. Elle ne traite que des rapports qu'ont entre elles les choses de l'univers sensible et c'est pourquoi, ainsi éternelle, elle paraît neuve et étrange. Que dis-je, elle paraît décadente.

Car rien ne ressemble tant, — au tout premier abord, — à une littérature décadente qu'une littérature ingénue, et il faut un coup d'œil assez exercé pour reconnaître une page naïve et sincère d'avec sa parodie syntaxique, abstraite.

Maintenant, dire ce que sont les images de M. Saint-Pol-Roux, voilà qui est plus difficile, et c'est là l'essentiel.

Je crois qu'elles sont si malaisées à expliquer à cause

précisément de leur profonde simplicité. Elles sont nues, naturelles, immédiates, elles viennent à la bouche du poète aussi naturellement qu'à la nôtre les phrases toutes faites et les expressions inexpressives. Lorsqu'elles enclosent en elles plusieurs analogies, cette condensation n'est jamais due à une recherche littéraire mais bien au fait pur et simple du génie, je veux dire à cette vertigineuse rapidité de l'imagination qui fait en quelques secondes le chemin et la conquête d'un mois de raisonnements et de déductions. Toujours, sans doute, une idée préside à chacun de ces poèmes intenses, mais une de ces idées faciles, populaires presque malgré leur noblesse et qu'on ne peut taxer ni de complexes, ni d'intellectuelles.

Cette belle série des *Reposoirs de la Procession* se continue aujourd'hui par *les Féeries intérieures* (1), recueil exquis, savoureux et qui justifie merveilleusement ce titre à la fois imagé et mystérieux, théâtral et confidentiel.

Je veux citer ici, pour donner un exemple de ces images si particulières, une partie de l'*Autopsie de la vieille fille*, un joyau. Des carabins narquois dissèquent une vieille fille et... et... voici :

Ses Pieds dévoilèrent des pèlerinages vers la naïve colline où la Firmamentale inspira, sous le sceau de son orteil fugitif, un bouquet d'eau consolatrice. La caresse fréquente et capricante d'un rosaire et divers touchers d'objets bénis émanèrent des Mains.

En ses Narines furent prises des senteurs d'encens, d'aubépines, de cierges, d'herbes sépulchrales, d'os précieux enfouis dans les cercueils de verre.

Derrière ses Dents pures, on trouva des senteurs d'hosties, de poissons à chair blanche, d'œufs, ainsi que l'abstinence de vins et friandises.

Les deux Yeux produisirent, sous forme de banderoles diaphanes, des regards exprimant les cérémonies aux chasubles arcencélestes, des processions aux bannières laudatives et telles visions miséricordieuses où florissent une Vierge avec des lys, un saint Pierre avec des clefs, un Poupon grandiose emmaillotté dans l'haleine d'un âne.

Les Oreilles livrèrent maints sonores lingots d'angelus, de préceptes en chaire, d'orgues et de louanges; mais aussi, lointainement, comme à peine écoutés, ces mots jà vieux de cinquante ans, mots las! inutiles d'un fier pâtre qui passe, nubile, sous l'innocente et candide fenêtre, un matin : « Madelon-Madelaine, humblement je vous aime; prenez le pâtre et ses moutons, si vous m'aimez comme je t'aime. »

:

Afin d'aller jusques au Cœur — fut déclose la poitrine tant grignotée par les quenottes du cilice.

Il en jaillit un parfum de presbytère.

Puis le Cœur apparut, transpercé de sept glaives comme Celui de la Dolorosa.

Alors on s'agenouilla révérencieusement parmi les pipes tom-

(1) SAINT-POL-ROUX : *Les Reposoirs de la Procession* : III. *Les Féeries intérieures* (1885-1906). Paris, Mercure de France.

bées des mâchoires, — et trois signes de croix, faits par les trois mains rouges sur les trois tabliers blancs, ressuscitèrent vaguement trois Chevaliers de Malte.

Comme l'éclat d'un miroir brisé reflète les totales visions que gardait le miroir entier, un passage seulement de ce poète donne une idée de l'ensemble. Son œuvre est fraîche et vive comme un rêve d'enfant, riche comme une enluminure de missel et archaïque comme elle, et aussi précieuse et raffinée. La qualité des mots, leur choix, leur groupement révèle un artiste au goût très sûr encore qu'audacieux. C'est un écrivain de premier ordre, une sorte de Monticelli de notre littérature, ignoré (ô merveille!) des snobs, mais passionnément suivi par les meilleurs esprits de notre temps.

FRANCIS DE MIOMANDRE

EDWARD GRIEG

La mort d'Edward Grieg sera douloureusement ressentie en Belgique, où le célèbre compositeur norvégien était particulièrement apprécié. C'est Louis Brassin qui, le premier, il y a trente ans, révéla son concerto pour piano et orchestre, — une œuvre charmante dans laquelle s'avère, sous l'influence de Schumann, une personnalité tendre et fine qui puise son inspiration dans les nostalgiques paysages du Nord.

Grieg était alors inconnu à Bruxelles, et d'ailleurs presque au début de sa carrière. Né à Bergen en 1843, il avait fait à Leipzig des études musicales qu'il termina sous la direction de Niels Gade à Copenhague, fonda en 1867 à Christiania une société de musique qu'il dirigea jusqu'en 1880, séjourna ensuite en Italie où il se lia avec Liszt et retourna définitivement en Norvège, qu'il ne quitta qu'à de rares occasions. C'est là, pénétré du charme des mélodies populaires, l'imagination constamment alimentée par le trésor du folklore scandinave, qu'il écrivit les œuvres qui l'ont illustré : la musique de scène du *Peer Gynt* d'Ibsen, celle de *Bergliot*, une suite d'orchestre pour instruments à cordes intitulée *Aus Holbergs Zeit*, un quatuor à cordes, des *Danses norvégiennes*, trois sonates pour piano et violon, une sonate pour violoncelle, de nombreux recueils de mélodies, de pièces pour piano, etc., dans lesquelles le souci d'une écriture châtiée s'allie à l'originalité de la pensée et à la saveur harmonique.

Ce qui distingue l'œuvre de Grieg, c'est que l'influence locale y est prédominante. Chantre attendri de la terre natale, le compositeur en est en quelque sorte l'émanation musicale, l'âme mélodique. Il fut pour la Norvège ce que furent Chopin pour la Pologne, Moussorgski pour la Russie. Mais à quoi bon rappeler ici des qualités universellement appréciées? Il n'est pas un musicien qui ignore ces compositions délicates et primesautières, que les concerts ont vulgarisées depuis un quart de siècle sans en altérer la fraîcheur.

Après Brassin, c'est Arthur De Greef, devenu un maître à son tour, qui contribua en Belgique, en France, en Angleterre, en Allemagne, à assurer la renommée d'Edward Grieg, dont il est le plus parfait interprète. Et je crois bien que toutes les chanteuses du monde ont à leur répertoire quelques-unes de ses mélodies...

Grieg parut en personne, il y a quelques années, sur l'estrade des concerts bruxellois, où il se montra aussi remarquable pianiste qu'excellent chef d'orchestre. Il dirigea, la même année, des concerts à Paris, qui lui fit un accueil enthousiaste. Une fête fut donnée en son honneur dans l'atelier de Raffaëlli, où sa cordialité et sa simplicité lui gagnèrent tous les cœurs. Et la vibrante allocution que lui adressa son compatriote Thaulow, qui le précéda dans la tombe, résonne encore dans ma mémoire, avec les vivats de la nombreuse assemblée d'artistes réunie par l'amphytrion. Au piano, il accompagna sa femme, qui chantait d'une voix expressive, dans le texte original qui leur restituait leur poésie, les plus beaux lieder du maître.

La tristesse de la mort auréole désormais ces souvenirs. Mais l'image de Grieg, avec ses traits accentués, sa crinière léonine voilant à demi le mystère mélancolique du regard, demeure gravée en moi, — cette image que, tout récemment, un écrivain décrivait si exactement en ces termes :

« La bise qui siffle sur les montagnes de la Norvège, qui chante dans les fiords solitaires et qui fouette l'écume furieuse des eaux, a mis de l'énergie, de la rudesse dans cette figure mâle. Il y a de la volonté, de l'obstination presque, sur ce front large et franc, il y a de la passion dans ces narines vibrantes, dans ce menton affirmatif, autour de cette bouche un peu amère. Mais dans les yeux, tout au fond des yeux clairs et candides comme ceux d'un enfant, nous surprenons une mélancolie inattendue, une immense douceur. C'est la nostalgie, inconsciente sans doute, de l'être qu'une émancipation trop précipitée, trop exclusive, des facultés intellectuelles a détourné de la matière d'où il sort, et qui s'y sent poussé encore par d'obscurs et irrésistibles instincts. C'est l'invincible spleen de l'esprit qui se voit seul au milieu des orgueils et des indifférences dont il est entouré, et qui cherche sa terre, son foyer, son nid... Lui, il a su retrouver la vallée natale, il a su y reprendre racine. Dans les danses des paysans et dans les vieilles chansons populaires de son pays, le Viking rêveur s'est retrouvé lui-même avec les contrastes élémentaires de sa nature, avec ses vagues aspirations vers une patrie qui s'est éloignée, vers un idéal chimérique qui s'est enfoui dans les brouillards, avec son mélange original de « charme fin et gracieux et d'âpre vigueur », de sarcasme et d'humour, avec l'étonnante exubérance et les merveilleux élans de son imagination « aussi audacieuse que bizarre ». Et c'est ce retour au sol natal, c'est cette filiale soumission aux exigences de sa loi organique, aux inclinations et aux habitudes héréditaires, qui l'a sauvé du pessimisme terne et stérile, qui lui a permis de réaliser son art, — un art qui n'est pas resté étroitement national, mais qui est véritablement, qui est essentiellement humain (1). »

OCTAVE MAUS

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Salammbô.

Vous n'ignorez pas que la direction nouvelle a rompu avec l'usage antique qui faisait de *Faust* le spectacle obligé de réouverture. L'œuvre de Gounod a cédé le pas, depuis sept ans, à

(1) E. SULGER-BUEL, *la Phalange*, 15 juillet 1907.

ses principales compagnes du répertoire ordinaire. Cette année, la reprise faisait événement par son importance, et il était audacieux de rallumer les lampions pour une œuvre dont le matériel avait dormi dix-sept hivers dans la bibliothèque et le magasin de décors (1).

Cette audace sera-t-elle couronnée de succès? Il faut l'espérer, si l'on accorde aux efforts accomplis toute la bienveillance qui convient. Mais du point de vue unique de la valeur d'art, pareilles reprises ne semblent pas d'une éclatante utilité. M. Louis-Etienne-Ernest Rey dit Reyer est un compositeur honorable; mais j'ai toujours mal compris l'enthousiasme que ses œuvres rares et espacées ont suscité. C'est vers le milieu du XIX^e siècle qu'il se décida à embrasser la carrière musicale; à ce moment, Berlioz brillait du plus vif éclat au firmament parisien, et l'attention qu'il dut éveiller chez le jeune homme fut l'origine d'une empreinte particulière dont la trace se retrouve souvent dans l'inspiration, la facture, l'orchestration, la coupe musicale de *Salammbô*. Il suffit de rappeler maints emplois de la clarinette et des bois à découvert, des accompagnements significatifs, une marche carthaginoise pour musique de scène qui est la caricature de la marche troyenne de *La Prise de Troie*. Mais, hélas! le disciple n'a pu surprendre les secrets de la richesse de palette du maître génial, et l'on ne saurait comparer leurs deux écritures mélodiques que lorsque celle de Berlioz pêche par épuisement ou vulgarité.

Nous avons écouté cette *Salammbô* avec le très vif et sincère désir d'y trouver ce qu'elle peut contenir de musical, de générateur d'émotion. Quelques pages sont capables de toucher; il s'en trouve notamment dans le tableau de la Terrasse de *Salammbô*. Bien entendu, pour le juger avec indépendance, il faut oublier toutes les descriptions de nuits rêveuses et lunaires dont le trouble nous fut dépeint par d'autres œuvres de musique au théâtre.

Le tableau de la Terrasse, dans son ensemble, est sans frémissement, sans prolongement imaginaire. L'épisode si touchant de la vierge inquiète, ignorante de l'amour qui la guette, est plate-ment esquissé en quelques vers médiocres; et la musique qui les accompagne est sans coup d'aile. Mais cette musique a une signification et de la sincérité. M. Reyer a senti le moment autant que le permettaient les limites de sa propre sensibilité, et il a au moins le mérite de présenter son interprétation avec simplicité.

Le monologue de *Salammbô* au deuxième acte, dans l'enceinte s'écrit du temple de Tanit, n'est pas non plus négligeable; son thème descendant est gracieux et se prêtait au développement — ce dont M. Reyer s'est du reste bien gardé: on eût pu prendre cette mélodie pour un leitmotiv.

A côté de ces mesures inspirées et justes, que de fatras, que de stérilité! Des tableaux entiers, tel le Conseil des anciens, sont arides, d'une illustration sonore à la fois sèche et boursoufflée. Vous connaissez ces étangs en trompe-l'œil dont l'eau troublée se ride dans le vent et semble recéler des profondeurs qui impressionnent. Trempez-y l'avant-bras, vos doigts touchent le fond. Il en est souvent de même de la musique de M. Reyer. Vous touchez immédiatement le fond; et comme vous le touchez souvent, tout l'appareil dont elle s'entoure vous semble plus vain, plus

(1) Ceci n'est pas tout à fait exact. *Salammbô* fut reprise à la Monnaie quatre ou cinq ans après la saison de 1890.

tristement inutile. Un même mot vous obsède dans votre ennui: *indigence*, indigence de sensibilité, indigence d'inspiration, indigence de couleur instrumentale et de mouvement scénique.

Alors, pourquoi ressusciter cette œuvre? Car, en dehors de la musique, elle ne présente rien dans sa structure qui la singularise. M. Reyer a adopté la coupe rancie de M. du Locle à une époque où le drame musical semblait avoir définitivement prouvé sa supériorité; et proposer *Salammbô* en modèle dramatique serait la plus piteuse rétrogradation. Alors?

Alors, il faut croire que la reprise a pour motif l'accueil favorable qui fut fait il y a dix-sept ans, et la carrière agréable que cet opéra a accomplie. Si le public y trouve ses dilections, c'est que ces pages médiocres ont conservé un reflet de l'histoire mystérieuse de la princesse, dont l'évocation de Flaubert nous apparaît encore à la fois nette et cristallisée dans un passé épique et vertigineux. C'est peut-être aussi que ces mélodies sages et ces vacarmes congruement dosés plaisent à une moyenne d'auditoire qui aime regarder, se distraire et point trop écouter ni réfléchir.

Ceux qui regarderont éprouveront un grand agrément. Les décors sont renouvelés, de plantation heureuse, d'atmosphère suggestive; les costumes sont brillants; les danseuses ont sensiblement engraisé, les choristes, dont le rôle est considérable, poussent sans fatigue leurs clameurs ordonnées.

Mais nous parlons des anonymes avant les vedettes, et nous voici au bout de notre espace sans avoir cité M^{me} Pacary, ni MM. Verdier, Layolle, Bourbon, Nandès. Pour juger les nouveaux venus, nous demandons des rôles qui permettent d'extérioriser plus de passion ou de grandeur. On a généralement estimé que M^{me} Pacary chante avec goût et grand charme un rôle dont le caractère hiératique convenait peu à sa nature séduisante. M. Verdier est fort exubérant. Les anciens pensionnaires sont emplis des meilleures qualités et l'on a remarqué une première danseuse, M^{lle} Cerny, qui est grande, a le mollet preste et la hanche très souple.

H. L. B.

Une lettre de Guy de Maupassant.

Le *Figaro* a publié ces jours-ci quelques lettres inédites de Guy de Maupassant. L'une d'elles est particulièrement intéressante en ce qu'elle révèle la simplicité et la dignité du caractère de l'écrivain. Le destinataire de cette lettre est, croyons-nous, M. Henry Roujon. En voici le texte, qu'il importe de divulguer :

MON CHER CONFRÈRE,

J'espérais vivement et vainement n'être point cité parmi ceux qui ont refusé la croix. Votre article me démontre que j'ai eu tort d'espérer cela. J'ai lu d'ailleurs des échos et reçu des lettres qui me prouvent qu'on a fait, à ce sujet, quelque bruit. Je n'y suis pour rien et j'ignore qui a répandu la nouvelle un peu erronée qui court.

On ne m'a point proposé la croix; on m'a interrogé seulement pour le cas où le ministre songerait à moi. J'ai répondu que je considérais comme une grossièreté de refuser une distinction très recherchée et très respectable — mais j'ai prié qu'on ne l'offrit point et qu'on demandât au ministre de m'oublier.

J'ai toujours dit, tous mes amis en pourraient témoigner, que je désirais rester en dehors de tous les honneurs et de toutes les dignités. J'ai eu soin de le répéter souvent, et depuis fort long-

temps, afin qu'on ne me suspectât point d'arrière-pensée à un moment donné.

Quant à mes raisons, elles sont trop nombreuses pour être écrites.

Une seule suffirait d'ailleurs : je n'admets point de hiérarchie officielle dans les lettres. Nous sommes ce que nous sommes sans avoir besoin d'être classés.

Si la Légion d'honneur n'avait point de degrés je la comprendrais davantage, mais les grades constituent une échelle de mérite vraiment par trop fantaisiste.

Vous avez cité Edmond de Goncourt. Peut-on contester sa haute valeur et surtout son influence sur la littérature contemporaine ?

Personne, peut-être, n'en eut plus que lui.

Or, il demeure chevalier de la Légion d'honneur, tandis que les grades supérieurs sont réservés sans doute à ses élèves.

Quant on est décidé à ne jamais rien solliciter de personne, il vaut mieux vivre sans titres honorifiques, car si on en obtient un, par hasard, sans intrigues, on est presque certain d'en rester là, et... quand on prend du ruban, on n'en saurait trop prendre.

Cette raison n'est peut-être pas la meilleure, mais quand on n'a point envie d'une chose, la moindre raison vous décide à ne la point demander, et à empêcher qu'on vous la donne. Je tenais cependant à vous dire, après votre article, que j'ai pour la Légion d'honneur un grand respect, et je ne voudrais point qu'on crût le contraire.

Recevez, Monsieur et cher confrère, l'assurance de mes sentiments dévoués.

GUY DE MAUPASSANT.

MÉDAILLES BELGES

Souvenirs numismatiques des Fêtes jubilaires de 1905,
par ÉDOUARD LALOIRE. Bruxelles, imp. V^o MODROM. — **La Collection des médailles de la Chambre des Représentants,** par ÉDOUARD LALOIRE. Bruxelles, imp. Raiff.

Les Fêtes jubilaires par lesquelles la Belgique célébra, en 1905, le soixante-quinzième anniversaire de son indépendance furent commémorées par une série de médailles, de plaquettes, de jetons dus à la frappe officielle ou à l'initiative privée. Coutume charmante que celle de perpétuer de la sorte les événements notables de la vie sociale ! Un souci d'art préside désormais aux commandes. Et l'art du médailleur, trop longtemps négligé, a pris en Belgique un libre essor depuis que les artistes trouvèrent, grâce à l'orientation nouvelle du goût, des occasions plus fréquentes de l'exercer.

Nous avons signalé à diverses reprises ces heureux symptômes. Aux froides conceptions des graveurs qui centralisèrent toute la production numismatique au milieu du siècle dernier ont succédé des œuvres vivantes, d'une composition personnelle, d'un modelé assoupli. Il serait excessif de proclamer que la Belgique possède aujourd'hui ses Pisanello et ses Sperandio. Mais parmi les spécialistes de la médaille, quelques-uns se distinguent par d'exceptionnelles qualités.

Chargé par le gouvernement de dresser le tableau des médailles frappées à l'occasion des fêtes nationales, M. Édouard Laloire — et qui mieux que ce compétent numismate eût pu s'acquitter d'une semblable mission ? — a décrit toutes celles qui joignent à l'intérêt de l'inédit un attrait artistique, éliminant avec raison les innombrables jetons et insignes pour lesquels on utilisa des coins connus.

Sa moisson est réduite à une cinquantaine d'œuvres, méthodi-

quement classées, fidèlement décrites, et reproduites en des planches excellentes. L'ouvrage qu'il vient de publier offre ainsi l'essentiel de la floraison touffue de 1905 et groupe, étiquetés de notes précises qui en soulignent la portée, tous les souvenirs esthétiques dont l'art de MM. Devreese, Paul Du Bois, Samuel, de Mathelin, L. Dupuis, Fernand Dubois, Michaux, Fisch, Heusers, Oury, Wissaert, Baetes, Strymans et autres ont marqué l'année jubilaire.

Si tout n'est pas irréprochable dans cette nombreuse galerie, l'effort méritait un hommage. C'est avec raison que l'État en a pris l'initiative et que l'auteur des *Souvenirs numismatiques* l'a réalisé avec ferveur.

Signalons, dans le même ordre d'idées, l'intéressante notice que M. Édouard Laloire vient de consacrer à la Collection des médailles de la Chambre des Représentants.

D'origine récente, cette collection ne comprend, à part quelques exceptions, que des médailles frappées en Belgique ou par la Belgique depuis les événements de 1830. Elle ne possédait en 1905 que quatre cent quatre-vingts médailles. Elle en compte aujourd'hui plus de trois mille ! Ce chiffre permet d'apprécier l'importance croissante que prend en Belgique l'art de la médaille.

Aussi précieuse pour l'histoire de la glyptique belge que pour la connaissance des événements publics du pays, la collection de la Chambre des Représentants mérite d'être mieux connue. Aussi M. Laloire souhaite-t-il, — et nous appuyons sa conclusion, — que le catalogue en soit prochainement publié.

O. M.

LA CANNE DE BALZAC

Parmi les souvenirs légués à l'Institut par le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul figure, dit-on, la fameuse canne de Balzac, — cette canne dont Théophile Gautier a écrit, dans sa *Notice sur Balzac*, que c'était une sorte de massue dont la pomme était formée d'un « pavé de turquoise incrusté d'or. » Elle fut, on le sait, illustrée par un roman de M^{me} de Girardin.

Ce qu'on ignore peut-être, c'est qu'elle a donné lieu à un dicton usité dans le Gâtinais. Pour qualifier un objet bizarre et d'un aspect brillant, les paysans et les gens du peuple de Nemours disent, en effet : « C'est comme la canne de M. Balac (*sic*). »

La plupart de ceux qui se servent de cette locution en ignorent vraisemblablement l'origine. La ville de Nemours a bien donné à l'une de ses avenues le nom de *Cours Balzac*, mais existe-t-il des paysans assez renseignés pour établir un rapport entre cette dénomination et ce *Monsieur Balac* dont ils parlent comme de Malbrouck ou de La Palisse ? La chose est fort douteuse.

Pourtant on trouvait naguère encore dans la contrée des cultivateurs qui se souvenaient du romancier.

Pour preuve une lettre d'un M. D... adressée à M. Ernest Bourges et écrite de Nemours à la date du 14 novembre 1861. En voici le passage essentiel.

La jolie propriété de la Bouleauinière vient d'être acquise par M de la Comble, maire du 1^{er} arrondissement de Paris, dont la famille est originaire de Nemours. Cette maison de campagne, outre la beauté de sa situation sur les bords de la vallée du Loing, a le mérite de rappeler le souvenir du grand romancier Honoré de Balzac.

C'est dans le pavillon du jardin que Balzac a écrit son roman *Ursule Mirouet*, dont les scènes se passent à Nemours. D'ailleurs, le pays est tellement transformé par l'imagination de l'écrivain, que les habitants eux-mêmes ont peine à le reconnaître. C'est ainsi que la Chaussée du Moulin de Fromonville est métamorphosée en « cascades jaillissantes, » etc., etc.

Quelques cultivateurs se souviennent de Balzac. L'un d'eux m'a dit : « C'était un gros monsieur, en robe de chambre blanche, qui marchait la tête penchée, dans les allées du petit parc. Il gesticulait, il parlait tout seul, il s'arrêtait, il repartait. Il nous aurait bien passé sur le corps sans nous voir. »

Sa fameuse canne avait fait aussi grande impression sur les paysans des environs. Il n'y a pas bien longtemps qu'un vieux vigneron, que je trouvai piochant sa vigne, suspendit son travail pour regarder ma canne, un jonc à pomme d'or, et me dit : « Elle est belle ; c'est comme la canne de M. Balzac. » J'ai été longtemps à découvrir quel personnage ce nom pouvait désigner ; la canne célèbre de Balzac et son séjour à la Bouleauinière ont fini par me mettre sur la voie...

« Voilà donc la gloire ! ajoute M. Adolphe Retté, qui évoqua dernièrement ces curieux souvenirs. Certes, nul des paysans de la région n'a lu l'œuvre de Balzac. Néanmoins celui-ci devient peu à peu dans leur esprit une sorte de magicien, habillé d'une façon étrange, brandissant un sceptre d'or et de pierreries et proférant à mi-voix des incantations mystérieuses.

Cette illustration en vaut bien une autre. C'est ainsi que naissent les légendes. Qui sait si, un jour, on ne dira pas : *la canne de M. Balzac* comme on dit la lampe d'Aladin, le chapeau de Fortunatus ou la baguette de l'enchanteur Merlin ?

Ce ne serait que justice, car l'œuvre de Balzac contient tous les prestiges de l'art et de la pensée. Et rien n'empêche de considérer sa lourde et prestigieuse canne comme le symbole de son génie. »

AU THÉÂTRE

Au moment de la réouverture des salles de spectacles, quelques paradoxes « de saison » :

Il n'y a que les petites gens qui arrivent en avance au théâtre. Le plus que l'on puisse demander aux gens chics, c'est d'arriver simplement à temps.

A voir avec quelle indifférence les gens manquent le commencement d'une pièce et avec quelle précipitation ils quittent la salle avant la chute du rideau, on ne croirait jamais qu'ils sont venus au théâtre pour leur plaisir.

Il y a certainement beaucoup de gens qui n'ont jamais entendu le premier mot d'une pièce, ni le dernier.

Il y a des gens qui n'osent pas rire à leur aise à une pièce joyeuse, d'autres qui se retiennent de pleurer à un drame touchant ; alors qu'est-ce qu'ils viennent faire là ?

Avez-vous remarqué que lorsque l'on arrive en retard au théâtre, et que, tout affairé, on montre son numéro à une ouvreuse, c'est toujours « de l'autre côté » ?

Les ouvreuses sont des employées à qui nous remettons le numéro de notre fauteuil et... que nous conduisons ensuite à notre place...

Quand vous arrivez une fois la pièce commencée, votre place est toujours au bout de la rangée...

Avez-vous remarqué comme, dans ce cas-là, tous les gens déjà assis ont les jambes longues ?

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

La Galleria d'Arte moderna a Venezia.

Texte de VITTORIO PICA (1).

Nous avons signalé déjà la très belle publication illustrée par laquelle M. Vittorio Pica a entrepris de divulguer, avec des soins particuliers de reproduction et de présentation, la collection de tableaux et de sculptures du Musée moderne de Venise. Le troisième et le quatrième fascicules de ce Livre d'or de l'art contemporain sont d'autant plus intéressants pour la Belgique qu'il s'y trouve, parmi les œuvres italiennes, espagnoles et autres, des planches dont les originaux sont dus à Constantin Meunier, à MM. Claus, Ensor, Vander Stappen, Braecke.

L'étude consacrée par M. Vittorio Pica à Claus fournit au critique l'occasion d'exposer en détail le mouvement d'art belge auquel le peintre de la Lys a été mêlé et dont il fut l'un des initiateurs. De même, son excellente notice sur Toorop évoque maints souvenirs des batailles de jadis, au temps héroïque des XX.

Ce sont de vivants récits, qu'accompagnent d'irréprochables reproductions en noir et en couleurs.

PETITE CHRONIQUE

Sur l'initiative de M. Octave Maus, directeur de la *Libre Esthétique*, une exposition rétrospective et contemporaine d'Art belge aura lieu à Paris, au Salon d'Automne, sous les auspices du gouvernement belge. L'exposition, qui occupera trois salles du Grand Palais des Champs-Élysées, résumera dans ses expressions les plus caractéristiques l'évolution de la peinture belge depuis un demi-siècle. Le concours des gouvernements belge et français et la libéralité des collectionneurs ont permis aux organisateurs de réunir un choix d'œuvres appelé à donner de l'ensemble de notre école une synthèse aussi exacte que possible. A côté des meilleures toiles d'Artan, de Boulenger, de De Winne, de Dubois, de Charles de Groux, d'Henri de Braekeleer, d'Agneessens, de Verwée, de Baron, de Constantin Meunier, d'Alfred et Joseph Stevens, de Rops, de Coosemans, de Verheyden, de Verstraete, de Vogels, d'Evenepoel, etc., figureront, en nombre limité, celles de quelques-uns des maîtres d'aujourd'hui.

Un choix restreint de sculptures complètera ce contingent, destiné à faire mieux connaître et apprécier l'art belge à Paris.

L'exposition s'ouvrira, en même temps que le Salon d'Automne dont elle formera l'une des sections, le 1^{er} octobre prochain.

Au même Salon, une salle sera consacrée à l'œuvre de Cézanne, une autre à celui de Berthe Morisot. Une quatrième exposition rétrospective groupera les dessins et planches du graveur anglais Seymour Haden.

Le Salon des Beaux-Arts de Bruxelles a donné lieu, selon la coutume, à un certain nombre de protestations et de réclamations. Si l'on est d'accord pour louer le goût et la méthode qui ont présidé à son installation (de sérieux progrès sur les expositions précédentes ont été réalisés à cet égard), on est divisé sur la manière dont le jury a rempli sa mission. Certains lui reprochent un excès de sévérité, d'autres une indulgence trop grande. Pour ériger le public en tribunal d'appel, un comité d'artistes vient de se constituer en vue d'organiser un *Salon des refusés* qui complètera (utilement, espérons-le) le Salon officiel. L'exposition des Arts et Métiers, actuellement ouverte, a offert l'hospitalité de ses galeries aux organisateurs, qui ont choisi pour secrétaires MM. René De Man et A. Blondin, 54, rue de Longue-Vie, à Bruxelles. Les intéressés peuvent adresser à ceux-ci leur adhésion.

(1) *Instituto Italiano d'Arti grafiche*, Bergame.

C'est aujourd'hui que sera clôturée l'exposition des peintres de la Campine organisée à Moll (Limbourg) sous la présidence de M. Jacob Smits. Un concert sera donné à cette occasion sous la direction de M. J. Van Hoff.

L'exposition de Termonde est prolongée jusqu'à mardi prochain. Consacrée principalement à M. Franz Courtens, dont elle groupe cinquante-huit tableaux, douze études et autant de dessins, elle groupe, en outre, ainsi que nous l'avons dit, tous les peintres originaires de Termonde et ceux qui ont professé à son École d'art.

Extrait du *Soir* du 5 septembre, ce souvenir de la première représentation de *Salammbô* à Bruxelles :

Les comptes rendus furent fort élogieux. Dans *l'Art moderne*, M. Picard exprima le regret que, par souci de la vérité, M^{me} Caron n'eût point paru en scène avec les jarrets noués par le lien symbolique et ce jusqu'à la tente de Mathô.

J'eus l'occasion de voir M^{me} Caron quelques jours après; c'était rue de la Madeleine.

— Vous avez lu *l'Art moderne*? lui dis-je.

— Oui, dit-elle, et Picard avait raison. J'ai essayé chez moi la chaîne en répétant le rôle. Mais en scène c'eût été impossible. Je n'aurais pas su faire deux pas.

A quoi tient la destinée des empires? A quoi tient le sort des œuvres musicales! M^{me} Caron faisant un faux pas en évoquant les colombes et leurs ailes, c'était la chute sans phrase de *Salammbô*.

Et l'on ne l'aurait certainement pas repris demain à la Monnaie.

On annonce de Paris la mort de M^{me} Szarvady, l'une des plus célèbres pianistes du siècle dernier. Schumann, qui la tenait en haute estime, lui confia le soin d'interpréter, en première audition, son concerto pour piano et orchestre.

M^{me} Szarvady, qui vivait depuis longtemps dans la retraite, s'est éteinte à 75 ans.

C'est à la fin d'octobre qu'aura lieu à l'Opéra-Comique la reprise, impatientement attendue, d'*Ariane et Barbe-Bleue*. L'admirable drame lyrique de MM. Dukas et Maeterlinck avait été, on le sait, après douze représentations qui, toutes, ont atteint le maximum, interrompu par la clôture de la saison théâtrale.

Outre le rôle d'Ariane dont elle a fait une si émouvante création, M^{me} Georgette Leblanc interprétera au cours de l'hiver plusieurs rôles de son répertoire.

Le *Gil Blas* publie sur les collections léguées à l'Institut de France par le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul les renseignements suivants :

Dans cette bibliothèque, Balzac occupe une place considérable qui était connue de tous les amis des lettres. On assure que les manuscrits de ses romans sont tous là, à l'exception de trois ou quatre : les uns reliés, les autres simplement vêtus d'une chemise; les uns en excellent état, les autres très déchirés; tous couverts de taches de café. La plupart sont accompagnés de leurs épreuves typographiques, avec les corrections, les surcharges et les refontes; un peu partout, Balzac, toujours en mal d'argent, a griffonné des chiffres et aligné des comptes. Le nombre des documents balzaciens « est tel qu'il remplit de stupeur », et l'on voit parmi les reliques, la canne, la fameuse « canne de M. de Balzac », les plans de sa maison, le collier de cheveux qu'il offrit à M^{me} de Berny.

L'armoire de Gautier renferme toutes les œuvres du poète, moins deux articles de 1836 : elle contient huit cents lettres, des dessins, des aquarelles, des souvenirs. Il y a dans celle de Sainte-Beuve trois mille lettres, le manuscrit inédit d'*Arthur*, des dossiers très divers, des cahiers d'impressions, un exemplaire annoté des *Mémoires d'Outre-Tombe*.

Une correspondance « formidable », les manuscrits de vingt romans, un journal intime, des fragments inachevés représentant la part de Georges Sand. Il faut y joindre un billet où M. Dude-

vant sollicite la Légion d'honneur parce qu'il a été « l'époux d'un des plus grands écrivains du siècle ».

On ne s'attendait guère à voir invoquer ce motif par le mari très négligé de George Sand.

New-York possédera bientôt un théâtre qui, par ses dimensions, n'aura pas son égal dans le monde entier. Cet établissement répond d'ailleurs aux besoins d'une ville géante telle que New-York, où tout semble s'accroître à l'infini. Construit par la « New-Theater Co », il a sept étages, et occupe tout un carré de Central Park West, entre les 62^e rues. La construction a une profondeur de 68 mètres, soit plus que la longueur de la façade sur l'avenue. Elle est du style de la Renaissance italienne, et les sept étages sont décorés avec des pierres de nuance très claire. Le coût du théâtre est évalué à 1,700,000 dollars. Une aile du bâtiment aura onze étages.

Outre les loges, dont quarante-six sont réservées aux fondateurs de l'entreprise, il y aura deux mille cinq cents places. On projette d'installer de nombreuses chaises roulantes et deux ascenseurs dont un pour les artistes. Le toit de l'immeuble sera doté d'un grand jardin où les spectateurs se rendront en chaises roulantes pour y prendre le frais pendant les entr'actes. On ne sait pas encore quel genre de pièces on jouera dans ce nouveau théâtre. On est cependant en droit d'espérer que les pièces qui y seront données répondront en mérite à l'importance de l'immeuble.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

LA TOISON D'OR

NOTES SUR L'INSTITUTION ET L'HISTOIRE DE L'ORDRE DEPUIS 1429 JUSQU'A L'ANNÉE 1559

par le baron H. Kervyn de Lettenhove
Président de l'Exposition de la Toison d'Or.

Un beau volume in-4^o, illustré de 42 planches hors texte : Portraits, tableaux, tapisseries, miniatures, estampes, armures, etc.
Prix : 5 francs.

Il a été tiré 25 exemplaires de luxe, sur papier à la main des Pape-teries d'Arches, numérotés de 1 à 25.
Prix : 20 francs.

CATALOGUE OFFICIEL

DE

L'Exposition de la Toison d'Or

(BRUGES, JUIN-OCTOBRE 1907)

Un volume de 300 pages environ. — Prix : 2 francs.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50.
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de l'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

ETUDE DE M^e PORTMANS, HASSELT

VENTE PUBLIQUE DE TABLEAUX

Le notaire Portmans, à Hasselt, procédera le lundi 23 septembre 1907, à 9 heures du matin, à la vente publique d'un grand nombre de tableaux peints par feu DJEF SWENNEN, en son vivant artiste-peintre, à Hasselt, auteur du *Chemin de la Croix* de l'église Notre-Dame, à Saint-Trond, et consistant en tableaux d'histoire et de genre, portraits, paysages, fleurs, natures mortes et études.

La vente aura lieu en l'atelier de l'artiste, boulevard du Nord, à Hasselt, où les tableaux seront exposés le jeudi 19 et le vendredi 20 septembre de 2 à 4 heures de relevée.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

La Presse Européenne

Coupures de journaux artistiques, commerciaux, politiques et financiers

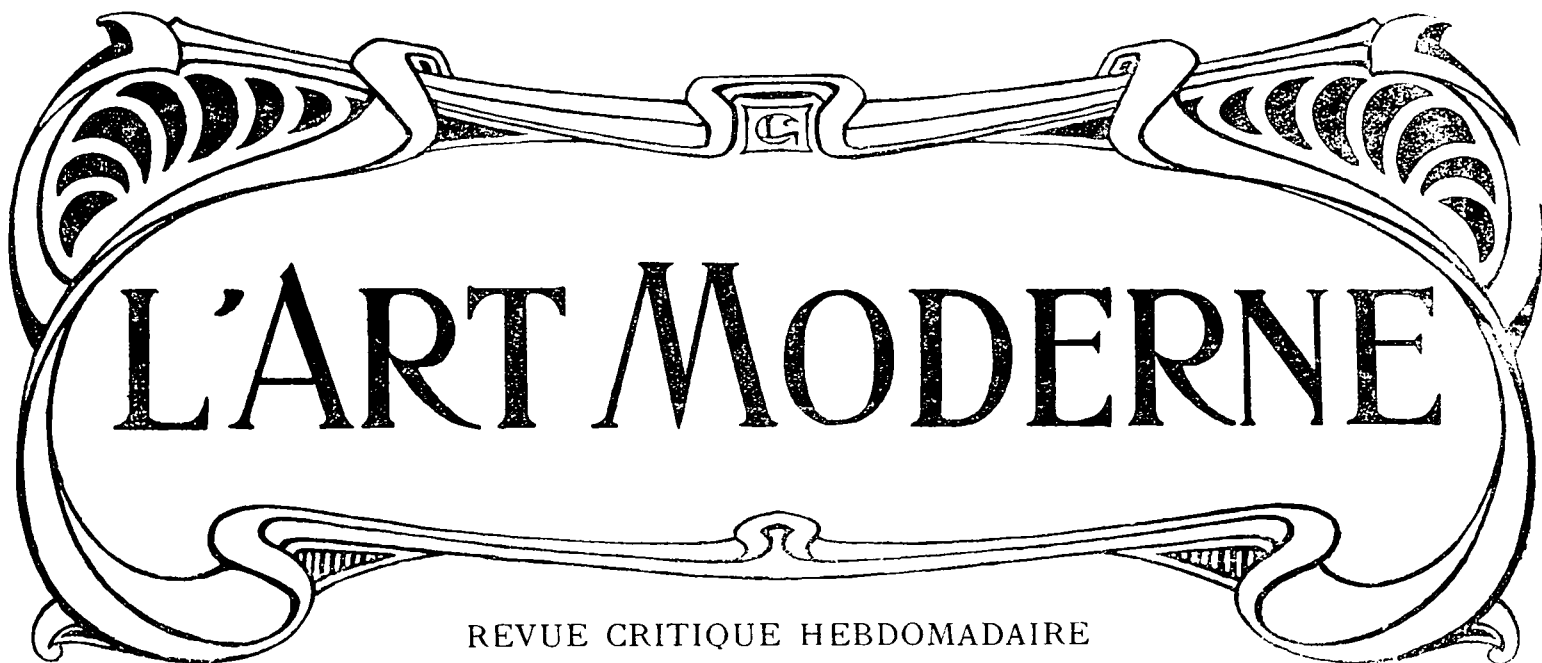
Bruxelles, 54, rue de Longue-Vie.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM. rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Yonville-L'Abbaye (OCTAVE MAUS). — Sully-Prudhomme (FRANCIS DE MIOMANDRE). — La musique à Berlin (Notes de séjour) : *I. Publics et programmes* (M. D.). — Correspondance d'artistes. — Le Monument Baudelaire (O. M.). — Concours. — Nécrologie : *Auguste Bénard*. — Accusés de réception. — Petite Chronique.

YONVILLE-L'ABBAYE

Yonville-l'Abbaye (ainsi nommé à cause d'une ancienne abbaye de Capucins dont les ruines n'existent même plus) est un bourg à huit lieues de Rouen, entre la route d'Abbeville et celle de Beauvais, au fond d'une vallée qu'arrose la Rieule.

G. FLAUBERT.

J'ai été à Yonville-l'Abbaye. J'ai vu la maison où vécut Emma Bovary, et son jardin, et sa tonnelle qui surplombe la rivière. Sur la tombe où elle repose, j'ai

cueilli des campanules. La pharmacie d'Homais m'a approvisionné de pastilles de menthe. Si les halles, reconstruites, ne sont plus « un toit de tuiles supporté par une vingtaine de poteaux », la vieille église a gardé son visage, et l'on s'attend à voir l'abbé Bournisien sortir du presbytère pour gourmander les gamins à califourchon sur le mur bas du cimetière. La route que suivait *l'Hivondelle* forme, comme jadis, bordée de boutiques, l'unique rue du bourg. Et l'antique hôtel du *Lion d'Or*, avec sa cour encombrée de charrettes et de cabriolets, s'ouvre toujours au va et vient des voyageurs de commerce.

Précisément, c'était jour de marché. « Il y avait des baraques de toile où l'on vendait des cotonnades, des couvertures et des bas de laine, avec des licous pour les chevaux et des paquets de rubans bleus, qui par le bout s'envolaient au vent. De la grosse quincaillerie s'étalait par terre, entre les pyramides d'œufs et les bannettes de fromages, d'où sortaient des pailles gluantes ; près des machines à blé, des poules qui gloussaient dans des cages plates passaient leurs cous par les barreaux ».

De quelle magie, de quel prestige évocateur d'émotions profondes s'enveloppent les sites que l'art a magnifiés ! Cet insignifiant village de Ry, — car c'est lui que décrit Flaubert sous le nom d'Yonville, — a désormais son auréole. Hier inconnu, il se pare, depuis que fut levé le masque sous lequel le dissimula discrètement l'écrivain, d'une beauté en quelque sorte intellectuelle, plus troublante que la beauté physique.

Le chemin de fer, inauguré il y a quelques semaines, de Charleval à Vascoeil, que quatre kilomètres à peine

séparent de Ry, permet de s'y rendre aisément. A Vascoeil, — où le domaine de la Forestière abrita Michelet, puis Elisée Reclus, — on longe, dans une vallée riante, les bords d'une rivière qui se jette dans l'Andelle. Au nom déplaisant du « Crevon », Flaubert lui substitua celui de « la Rieule », qui sonne clair. Bientôt, au tournant de la route, on découvre le bourg, « tout couché en long sur la rive, comme un gardeur de vaches qui fait la sieste au bord de l'eau ».

J'interrogeai timidement l'hôtelier de la *Rose blanche*, tandis qu'il débouchait avec précaution une bouteille de cidre. « Connaissez-vous *Madame Bovary*? Est-il vrai qu'en l'écrivant Flaubert s'est inspiré de Ry? »

La question parut à mon hôte toute naturelle. Il décrocha de la muraille une photographie et me la tendit en disant : « Voici la ferme des Berteaux, où naquit Emma Bovary.

— Elle a donc vécu?

— Si elle a vécu ! mais le récit de Flaubert est, en tous points, authentique. Son héroïne s'appelait Delphine Couturier. C'était la fille d'un fermier de Blainville, à quelques lieues d'ici. Elle épousa le docteur Delamare, et le ménage s'installa dans la maison qu'habite aujourd'hui le vétérinaire Lemoine, proche de la pharmacie Défossés, qui fut celle d'Homais. La pauvre femme eut une existence malheureuse, et son suicide fit grand bruit dans la contrée. On l'enterra devant l'église, à côté de la première femme du docteur, veuve d'un fermier des environs. Sur la pierre tombale fut gravée l'inscription : « Ci-git M^{me} Delamare, née Delphine Couturier, qui fut bonne épouse et bonne mère. » On a enlevé récemment cette dalle, qui recouvre aujourd'hui la tombe d'une de ses sœurs.

Il n'y a plus d'indiscrétion à vous révéler ces détails, qui sont connus de tous depuis qu'une revue de Paris et le *Journal de Rouen* les ont divulgués. Et les vieilles gens du pays ont gardé le souvenir de l'infortunée, du et père Hivert, et du pied-bot Hippolyte, et de l'apothicaire, et de Justin... En silhouettant le docteur Larivière, Flaubert a dépeint son propre père, l'illustre chirurgien de l'Hôtel-Dieu. Penchez-vous à la fenêtre. Vous apercevrez, de l'autre côté de la rue, l'*Hôtel de Rouen* : c'est l'auberge du *Lion d'or*. Et si vous voulez voir la Huchette, la propriété de Rodolphe Boulanger, en voici la photographie. »

Tout le douloureux roman s'évoquait à mes yeux, dans son décor véridique, tandis que l'hôtelier reconstituait l'un après l'autre, en homme sûrement documenté, ses éléments transposés.

« Oui, le docteur fut un homme faible et débonnaire, que le chagrin emporta peu de temps après la mort de sa femme. Celle-ci était d'humeur romanesque, fertile en artifices. N'avait-elle pas, pour que son père consentit à son mariage, simulé patiemment une grossesse? »

Il ajouta : « Tout n'est évidemment pas pris à Ry. Il n'y eut jamais ici, par exemple, de comices agricoles. Et le paysage a été modifié pour dépister le lecteur. L'histoire était trop récente encore, vous comprenez, quand Flaubert l'utilisa, pour qu'il la racontât sans voiles. On savait qu'il avait connu le docteur. On l'avait vu dans le pays. Sa mère tenta même, assure-t-on, de le dissuader d'écrire le récit de ce drame de famille. Malgré tout, ses descriptions sont si fidèles que lorsque *Madame Bovary* me tomba sous la main, l'identité de Yonville et du bourg de Ry m'éclaira tout à coup. Dans « *Bovary* », d'ailleurs, il y a « Ry » !... Je m'informai, je questionnai. Et peu à peu se révéla la vérité. »

Un médecin bruxellois, feu le docteur Gallet, avait acquis la même certitude par une tactique qui fait honneur à sa perspicacité. Fervent admirateur de Flaubert, il voulut pénétrer le secret, jusqu'alors gardé, des lieux où Emma Bovary vécut sa chimère et sa souffrance. Parti de Rouen dans la direction de l'est, il suivit patiemment, le livre à la main, guidé par lui, l'itinéraire de l'*Hirondelle*, et découvrit sans trop tâtonner, non pas à huit lieues de la vieille cité normande, mais à seize kilomètres seulement, tapie parmi les prairies et les champs, la bourgade désormais célèbre.

Au contact d'un homme de génie, toute terre devient sacrée. Ne pourrait-on, — ainsi qu'on préserve les monuments historiques, — défendre Ry contre ce que M. Homais appelait les « progrès de la civilisation » ? Garder intacte sa physionomie ? Proclamer par des inscriptions commémoratives la place qu'il occupe dans le patrimoine littéraire depuis qu'un chef-d'œuvre l'a illustré ? Ah ! le touchant pèlerinage que celui de la maison du docteur, du grenier d'où Emma Bovary entendait Binet tourner des ronds de serviettes, de la pharmacie, de l'auberge où « le vieux lion d'or, déteint par les pluies, montre toujours aux passants sa frisure de caniche » ! En conservant intact le décor où se déroula la nostalgique existence de l'héroïne, on fera mieux comprendre et mieux aimer l'œuvre. La psychologie spéciale que M. Jules de Gautier a si justement qualifiée : « le bovarysme » en sera rendue plus sensible, et beaucoup de pitié naîtra du contraste de cette réalité départementale et des rêves d'une imagination sans aliment.

La tombe de la Bovary a été dépouillée de sa pierre. Qu'on la rétablisse, afin que renaisse à sa vue l'émotion sentimentale suscitée par le chapitre de sa mort. Que la banalité de quelque prétentieux monument, surtout, ou l'horreur d'un buste, ne vienne point troubler la rêverie du passant. Mais j'y songe ! Aucune hésitation n'est possible : « Charles se décida pour un mausolée qui devait porter sur ses deux faces principales « un génie tenant une torche éteinte. » Quant à l'inscription,

Homais ne trouvait rien de beau comme : *Sto viator*, et il en restait là; il se creusait l'imagination; il répétait continuellement : *Sto viator*... Enfin il découvrit : *Amabilem conjugem calcas!* qui fut adopté. »

Une initiative aimable mais un peu puérile a doté le village de Corneville des cloches que fit joyeusement tinter un musicien d'opérettes dans une œuvre universellement populaire. La Normandie a heureusement de plus grands souvenirs à fixer. Et *Madame Bovary* synthétise son caractère, ses mœurs, sa physionomie, comme *Don Quichotte* résume l'Espagne, *Faust* et *Werther* la vieille Allemagne, *Tartarin* le midi, les contes de Thomas Hardy le Wessex, *Thyl Ulenspiegel* la Flandre.

La cave d'Auerbach à Leipzig, l'*Old curiosity shop* de Dickens à Londres, le Brocken dans les montagnes du Hartz, la maison de Hans Sachs à Nuremberg, la salle du concours de chant à la Wartburg, le séminaire de Saint-Sulpice, la fabrique de tabacs à Séville, la terrasse d'Elseneur, le Rutli, Roncevaux, Montsalvat et tant d'autres cadres de drames, de romans, de poèmes sont devenus « littérairement » historiques. L'éloquent village de Ry mérite la même piété.

OCTAVE MAUS.

SULLY PRUDHOMME

Le poète qui vient de mourir n'était plus guère à la mode, après l'avoir été plus qu'aucun autre poète vivant. Je n'aime pas les jeux de la gloire et du hasard. Ils sont stupides. Sully Prudhomme ne méritait pas plus l'oubli où il était tombé que le succès exagéré qu'on avait fait à son œuvre intime et délicate. Il lui aurait fallu, toujours, une petite élite d'admirateurs : ceux-là lui seraient restés fidèles. Au lieu qu'ils furent découragés par l'assentiment populaire et qu'ils cherchèrent d'autres idoles pour leur culte secret.

Je ne discute pas leur attitude. D'autant plus qu'ils trouvèrent des idoles plus dignes d'encens. La riche, l'exubérante génération du symbolisme leur en proposait plus qu'ils n'en pouvaient adorer.

Pour moi (et il me semble bien que la modération de mon sentiment en garantit la justesse) je n'abandonnai jamais mon admiration première. Comme elle n'avait jamais été passionnée, elle n'eut à subir aucune réaction de dénigrement. Et ainsi je pus continuer longtemps, tout en aimant Van Lerberghe et Jammes, à me souvenir avec plaisir des *Solitudes* et des *Vaines tendresses*.

Ah! oui, je sais bien, cette poésie n'est pas très artiste. Elle n'est même pas poétique du tout. Jamais une image violente, naturelle, profonde n'en vient rompre la monotonie élégante et sèche. Jamais la musique n'y fit la plus courte apparition. Mais elle a une qualité bien rare : le sentiment. Elle est pleine de nuances *morales*, elle est tendre et subtile. Et c'est pourquoi elle plaît tant aux jeunes filles, qui ne peuvent comprendre d'une œuvre d'art que son sujet, mais à qui les charmes de la forme : rythme,

timbre, musique, syntaxe, sont tout à fait étrangers. Elles aiment ces vers châtiés et sobres, qui expriment dans une langue correcte, avec des images dont le répertoire se trouve tout en entier dans les *matières* du brevet élémentaire, leurs idées, leurs rêves, leurs préoccupations habituelles, leurs émotions juvéniles, leurs pudeurs, tout ce qui constitue leur attrait poignant et aussi leur grâce bourgeoise. Comment n'eussent-elles pas chéri cet écrivain qui les aimait tant? qui les aimait jusqu'à employer la forme seule dont la compréhension leur était accessible?

Je ne dis pas que cette forme soit soutenable. Correcte seulement, hélas! et encore, pas toujours. Mais cela ne touche en rien la valeur des sentiments exprimés et précisément ce sont eux qui garderont (peut-être longtemps) le poète à l'abri de l'oubli, ce sont eux qui sauveront les défauts du lyrisme.

Sully Prudhomme avait voulu être le poète de la vie intérieure mais il n'y est point parvenu. Il était trop *psychologue* pour cela.

Ses œuvres coïncident à peu près avec la tentative de Paul Bourget dans le roman et elles illustrent, plus encore que les analyses de Bourget, la théorie qui veut que l'art soit absolument opposé à l'introspection, qui est affaire de science.

La poésie doit établir l'allusion des choses dont elle veut donner l'émotion. Si elle les décrit, elle manque son effet, elle sort de son rôle. Baudelaire, Verlaine sont des poètes de la vie intérieure, justement parce qu'ils n'en ont pas analysé — à la manière des professeurs, les sentiments dans leur minutie. Ils l'ont suggérée : pour cela quelques images intenses, de la musique, un certain trouble de l'âme leur ont suffi; ils se sont bien gardés de la description, la *description*, le vieil ennemi, l'ennemi héréditaire de l'artiste et du poète. La véritable pierre de touche pour reconnaître un authentique poète, je crois bien que la voilà. Il ne décrit, ni n'explique. Tout écrivain en vers qui décrit et explique peut être un orateur, un romancier, un essayiste, un critique, un savant, un intellectuel, tout ce que vous voudrez, ce ne sera pas un poète.

Sully Prudhomme ne comprenait pas cela. Il le comprenait si peu qu'il avait pris, vers la fin de sa vie, la plus déplorable attitude de polémiste envers la génération qui lui avait succédé et à laquelle il ne comprenait rien. Le vers libre surtout lui était odieux. Mais je suis certain que cette haine venait d'un sentiment bien plus profond que de son attachement aux méthodes parnassiennes. Il avait deviné dans le vers libre la formule idéale du lyrisme, et surtout du lyrisme personnel, intimiste, auprès duquel il avait passé toute sa vie sans pouvoir en atteindre le secret essentiel. Il ne le comprenait pas d'une façon bien nette, parce que, pour le comprendre, il aurait fallu qu'il s'avouât à lui-même que tout son effort avait avorté et cela il ne pouvait pas même s'en rendre compte parce que émotion et formule d'art avaient coexisté dans son cerveau au moment où il avait commencé à écrire et s'étaient nécessitées l'une l'autre. Mais il se sentait supprimé, inutile, du fait de cette invention métrique.

C'est bien dommage, pour la poésie française, qu'il n'ait pas eu le don magique. Toutes ses créations, les plus fines, les plus touchantes en demeurent frappées d'immobilité. Comme les héros du *Bonheur*, elles passent, élyséennes, gracieuses, mais impondérables, désincarnées, lointaines, pas du tout fraternelles. Faute d'avoir pu seulement nous chanter quelques-unes de ces inoubliables paroles dont le mystère et le frisson ne peut plus ensuite disparaître de notre esprit, elles nous font l'effet de personnages irréels, abstraits, et graduellement se dissolvent.

Imaginez la délicieuse chose que fussent restées ces poésies si elles avaient eu, par exemple, la forme de celles de Laforgue. Au fond, ce n'était pas si contradictoire. Les émotions de Laforgue ne sont pas, *essentiellement*, différentes de celles de Sully-Prudhomme. Laforgue aimait aussi beaucoup les jeunes filles.

Quoi qu'il en soit, Sully-Prudhomme gardera la renommée élégante, discrète, mondaine avec distinction d'un humaniste, d'un didactique et d'un tendre. Et certaines de ses pièces sont dignes, par leur exquisité un peu froide, leur mesure et leur sobriété, de prendre place dans une anthologie. Ce n'est pas méprisable.

FRANCIS DE MIOMANDRE

LA MUSIQUE A BERLIN

(Notes de séjour.)

I. — *Publics et programmes.*

Depuis toujours le public allemand jouit d'une belle réputation d'austérité. En un sens, ce n'est pas à tort; partout en Allemagne on apporte à l'audition des œuvres musicales un esprit tout autre qu'en Belgique ou en France. Et tout d'abord on y va au concert pour *écouter* et non pour *voir*. Disposition louable sans doute. Il est jugé opportun, outre Rhin, de supprimer au profit de la joie exclusive et complète de l'ouïe celle des autres sens. Aussi bien rien là-bas ne tente les yeux : ni la décoration des salles de concert, — elle est d'un goût souvent douteux, — ni les toilettes féminines, qui révèlent des imaginations étranges et dont les plus sympathiques sont peut-être celles qui, insoucieuses de plaire, passent inaperçues.

En revanche, tout est conçu dans l'intérêt de l'auditeur. Les salles bâties sur un plan identique, de forme rectangulaire, avec un simple balcon courant tout autour, offrent des places excellentes au point de point acoustique. Jusque dans les détails de ces salles s'imprime le caractère pratique des Allemands. Partout aussi ils mettent la marque de leur esprit de discipline.

Discipline bienfaisante, mais mortelle ! A Berlin, l'étranger non averti se heurte à elle à chacun de ses mouvements; elle le poursuit dans les rues, dans les gares, dans les tramways, voire dans sa vie privée, et sans cesse tourmenté du souci de n'être pas pris en faute, il ne sait plus s'il a fait au bon moment le geste nécessaire, celui qui a l'heur de n'en enfreindre aucun règlement. En vérité, cette discipline-là exclut de la vie tout charme en même temps que toute fantaisie.

A un autre point de vue, celui précisément qui nous occupe, quel exemple pour nos publics si peu soucieux de respect et de silence vis-à-vis des manifestations d'art ! Ce n'est pas à Berlin qu'on tolérerait l'inévitable « Marche au vestiaire » de chez nous, ni les entrées pendant l'exécution. Les portes sont impitoyablement fermées aux retardataires. Au surplus, ceux-ci sont peu nombreux, car il n'en va pas ici comme de certains milieux parisiens où le bon goût exige d'ignorer le début d'un programme.

Réunis avec la dévotion de gens qui accomplissent un rite, il semble que dans leurs appréciations même les Prussiens se soumettent volontiers à la parole d'autorité. Elle leur est servie par les « Textbücher », guides thématiques joints à tout programme. Analyses non données d'intérêt à la masse du public, mais où

abondent des commentaires trop ingénieux et conclusions pédantes. A ceux qui cherchent à étayer une conviction chancelante, le *Textbuch* donne l'inappréciable avantage d'un jugement officiel, ayant tout au moins l'apparence de la solidité. Il offre à l'opinion la sécurité. Il lui apporte une certitude bienfaisante.

Seul, Weingartner a compris combien pouvait être néfaste à la compréhension large, à l'émotion vivante, cette dissection de l'œuvre au moment même où elle se déroule devant nous. Aux concerts de l'Opéra, les programmes sont restreints aux seules titres des œuvres. Libre aux auditeurs qui désirent se documenter de travailler à l'avance. Dégagés ainsi de toute préoccupation matérielle, ils jouiront bien mieux de l'interprétation supérieure de l'œuvre.

Parfois l'on parle de l'austérité de goûts et du purisme des mélomanes berlinois. C'est une légende. Pourquoi, d'ailleurs, le public ne subirait-il pas là-bas comme partout les lois inévitables qui régissent les impressions d'une collectivité? Les facultés artistiques moyennes d'une foule englobent et écrasent les facultés individuelles.

A Berlin, si les critiques sont impitoyables, le public accueille avec empressement les œuvres et virtuoses de valeur décidément médiocre.

Les programmes les plus sérieux ne craignent pas de flatter au moins un instant le mauvais goût de la multitude. « Elle se lasse de contempler l'eau profonde, il lui faut des cascades ». C'est pourquoi voici à côté des noms très vénérés des plus grands maîtres, les noms de Tchèque, Russes ou Italiens de second ordre, non moins estimés des bienveillants Berlinoises.

Tchaikowsky, par exemple, bien plus que Borodine ou Rimsky, est pour eux un dieu reconnu et adoré. Sans doute le culte effectif que lui voue Nikisch explique-t-il un peu l'engouement général. Sous le merveilleux bâton du virtuose qui évoque les rythmes avec tant de clarté, qui sait envelopper la mélodie d'une si chaude émotion, l'œuvre se colore de telle sorte que les plus prévenus arrivent à pardonner au moins Russe des Russes sa grandiloquence pompeuse artificielle et boursouflée. Mais l'exécution parfaite n'excuse pas toujours telles pages légères et d'une puérité outrageuse des Thuille, Mahler, Jensen, Loewe, Sinding, Kamiensky, Dvorak, Bossi, qui sont là-bas les hors-d'œuvre de prédilection.

Les Français et les Belges n'ont aucune place dans ces très éclectiques programmes. Je ne dirai pas, à la suite de ce littérateur qui s'est fait reprendre généreusement par la presse allemande : « L'Allemand nous déteste », mais il n'en demeure pas moins étrange que l'Allemand, très averti en littérature française, ouvrant ses expositions aux œuvres des Meunier, des Bartholomé et de bien d'autres, ignore complètement notre intense mouvement musical actuel.

Si l'on s'en étonne, il se défend vigoureusement d'aucun chauvinisme et vous cite *Manon* joué à l'Opéra et Saint-Saëns triomphant à Berlin !

Dans le fait, ils en sont restés là. D'Indy a donné jadis chez eux un concert de ses œuvres; depuis lors il semble tout à fait oublié. Quant à Franck, une malheureuse tentative de Nikisch pour y faire connaître sa symphonie en *ré* mineur il y a quelques années ne paraît pas avoir eu de suite. Il n'y avait l'hiver dernier *aucun* nom français ou belge aux programmes des dix concerts de l'Opéra que dirige Weingartner !

Pelléas et Mélisande, que Francfort vient de monter et que Munich prépare pour la prochaine saison, est encore loin d'avoir ses entrées à Berlin ; je doute beaucoup que le prestige de Maeterlinck suffise à y décider du succès d'une œuvre si française d'esprit et de facture. En attendant, Debussy y est encore un nom inconnu ou barbare ; à plus forte raison tous ceux qui avec plus ou moins de bonheur se sont inspirés de ses procédés.

En somme, les Allemands du nord ne répondent guère à l'hospitalité qui depuis longtemps leur est largement départie chez nous ; par aucune brèche notre art d'aujourd'hui ne pénètre à Berlin, forteresse sévère du classicisme où Brahms trône encore presque au niveau de Beethoven, et, en même temps, jardin fantaisiste où croissent à leur aise tant de fleurs exotiques au parfum médiocre.

M. D.

Correspondance d'artistes.

Un de nos amis nous communique une intéressante lettre que lui adressa d'Espagne le peintre Charles Hermans. Celui-ci ne nous en voudra pas, nous l'espérons, de l'indiscrétion que nous commettons en la publiant. Elle respire un tel enthousiasme, une si juvénile fraîcheur d'impression qu'elle *doit* être mise sous les yeux des artistes. Et mieux que tous épilogues elle dévoile, dans sa spontanéité, la nature primesautière et sensible d'un des maîtres de l'École belge.

Séville, 25 mars 1907.

CHER F...,

Suis-moi bien.

Velasquez est né à Séville. Son portrait dans le tableau *Las Meninas* révèle qu'il a dû avoir des ou au moins un Maure dans son ancestralité. Ce tableau et les deux portraits d'infantes s'écartent radicalement de l'École espagnole, sans précédents, sans successeurs. Et je prétends que là seulement son génie se révèle au complet. Ah ! aussi dans la *Fabrique de tapis* ; malheureusement ce tableau a été endommagé dans un incendie. Le jupon de la figure du milieu (celle qui, agenouillée, fait face au spectateur) a été repeint dans un ton beaucoup trop coloré ; il détraque complètement ce tableau si vivant et si bien établi. Lorsque je cache ce ton, le tableau renaît, admirable.

Nous devons cette révélation, dans ma petite jugeotte, à Rubens. Influence de Rubens, la lumière, — et en partie débarras des bruns. Mais rien de commun avec Rubens, très peu de chose. Cherchant la lumière et l'atmosphère (de l'intérieur), la limpidité du ton arrive. La pâte partout, l'ombre est faite du ton de sa lumière. Et la merveilleuse qualité de ton qui lui appartient seul (dans son école surtout), il la tient du génie mauresque.

Avant tout c'est un sculpteur, sa forme est sculpturale, il synthétise sa forme comme un grand sculpteur.

Puis vient cette recherche du flou : peut-être bien influence de Rubens. Mais que c'est autre chose ! Dans trois des nains on dirait que Velasquez a repeint les fonds (des gris, ces fonds !) Des arbres apparaissent dessous. Du reste, sa peinture est pleine de repentirs, ses silhouettes affinées. Et quelles silhouettes ! Toujours un côté « sculpteur ». Et tout est modelé, tout a son relief indiqué.

Velasquez n'a pas cherché le plein air. Le tableau des *Lances* est aérien par le fond, mais les figures n'y tiennent guère.

La finesse d'attitude des deux chefs est tellement bien exprimée ! Mais les autres groupes de portraits ne s'inquiètent guère d'un événement si grave et si intéressant en soi.

Les autres maîtres sont démolis d'avance quand on a vu celui-là. Il en est qui sont creux, factices, ou bien leurs tableaux sont à deux effets qui se détruisent. La qualité de ton de *Las Meninas*, un peu verdâtre dans son ensemble, est une merveille de distinction ! Et quelle lumière dans l'ombre ! Il y a aussi de Velasquez un portrait équestre qui est gris d'un bout à l'autre. Merveille déconcertante !

J'aurais dû retourner à Madrid plus tôt. Ici la finesse et la distinction des tons éclate partout. Le teint, depuis le blanc un rien rosé, le teint bistré clair, le brun presque nègre, les étoffes des costumes de femmes et de paysans, les tours arabes, les façades de maisons, tout a sa distinction.

Il y a beaucoup de Murillo, ici. Impossible de l'admirer après l'autre. Sa forme est banale, sa coloration idem.

Voilà ! Pour en revenir à Velasquez, je répète que c'est à Rubens que nous devons la révélation de ce beau génie. Sans lui, il restait dormir dans le sépulcre du brun. Je suis seul, je crois, de mon opinion. Personne, à ma connaissance, n'a jamais dit qu'il y eût de l'atavisme mauresque dans son art.

Cordialement à toi.

CHARLES

Le Monument Baudelaire.

A l'occasion du quarantième anniversaire de la mort de Baudelaire (31 août 1867), M. Georges Barral public dans *le Petit Bleu* une série d'études sur l'auteur des *Fleurs du Mal*. Ces souvenirs sont d'autant plus précieux que M. Georges Barral connut personnellement le poète et vécut à ses côtés, pendant quelque temps, à Bruxelles.

Rappelons à ce propos qu'il fut question, naguère, d'élever à Baudelaire un monument. A part le mausolée qui décore sa tombe au cimetière Montparnasse, nul mémorial n'évoque sa mémoire. On se proposait d'en édifier un dans le jardin du Luxembourg, qui devient le Panthéon des artistes. L'emplacement, à proximité de celui de Delacroix, était déjà choisi. Pourquoi ce projet a-t-il été abandonné ? Et ne serait-ce pas le moment de le reprendre ?

Notre collaborateur Henri Maubel écrivait naguère à ce sujet : « La question du monument est ancienne. M. Brunetière l'a traitée naguère dans *la Revue des Deux Mondes*, d'une manière indignée, qui nous apparaît dans le recul comme une manière folâtre. N'est-ce pas lui qui prononçait le mot de « littérature infâme » en parlant des *Fleurs du Mal* ? N'est-ce pas lui qui écrivait, à l'époque des premiers symbolistes, vers 1890 : « Si ce serait un scandale ou plutôt une obscénité de voir un Baudelaire en bronze, du haut de son piédestal, continuer à mystifier les collégiens, il faut que quelqu'un le dise... Baudelaire a sali tout ce qu'il a touché, il a corrompu la notion de l'art... Ne proposons pas en exemple la débauche et l'immoralité ; c'est ce que l'on ferait si l'on élevait un monument à Baudelaire ! »

Parmi les personnes, un peu distraites et affairées, qui me liront... en passant, il y en a qui seront de l'avis de M. Brunetière à cause du formidable préjugé qu'il entretient ; une masse de gens, je le crains, ignorent encore le merveilleux poète dont le nom est un des plus grands de la littérature française et, comme, malheureusement, les monuments de bronze ou de marbre coûtent cher, l'avis de la masse importe.

Dans une conférence que j'ai faite il y a deux ans au théâtre du Parc, je me suis efforcé de combattre ce préjugé, de dissiper cette légende qui fait de l'auteur des *Fleurs du Mal* un monstre ;

avec l'aide de quelques artistes qui déclamèrent des poèmes, je ne sais si j'ai convaincu une ou deux personnes de la pureté, — j'écris le mot sans hésitation, — de la pureté de ces poèmes, où le mal est sanctifié par la souffrance, où la lumière jaillit des plaies, où les « blessures s'étoilent »... pour rappeler ici le titre d'une pièce de vers d'Albert Giraud; à vrai dire, dans le cas de Baudelaire, ce qu'il y a de plus monstrueux c'est la sottise et le parti pris des honorables scandalisés; lors de la publication d'un poème en prose intitulé *les Mauvais Vitriers*, des reporters firent accroire que Baudelaire avait, en effet, assommé un vitrier parce que le malheureux se promenait dans les quartiers pauvres sans avoir sur ses crochets les verres de couleur et les vitres magiques qui *font voir la vie en beau*, et quand on fit remarquer aux trop simples gobeurs de ce canard que l'histoire n'était pas vraie, ils répondirent que, dans ce cas, Baudelaire les avait mystifiés. On trouverait peu de personnes disposées à admettre que Baudelaire n'a pas vanté les vertus du haschisch et de l'opium; pourtant, s'il a décrit les voluptés des « paradis artificiels » il en a dit les tortures, et ses études ont une conclusion explicitement morale. « Enivrez-vous ! » écrivait-il en tête d'un de ses poèmes en prose, — mais de quoi?... de vin, de poésie ou de vertu, à votre guise. » Une dame qui n'avait pas compris lui disait un jour : « C'est singulier, vous êtes fort convenable; je croyais que vous étiez toujours ivre et que vous sentiez mauvais !... » — Baudelaire a rapporté le propos en ajoutant : « Elle parlait d'après la légende. » Cette légende, aidons à la dissiper à cause des dures vérités que Baudelaire nous a dites. »

L'inauguration d'un monument à Baudelaire fournirait l'occasion de détruire les dernières erreurs.

O. M.

CONCOURS

L'Auxiliaire mutuel ouvre un concours international pour la composition d'une affiche artistique caractérisant d'une façon originale et moderne, et sans le secours des classiques allégories, le but de son institution.

Tous les renseignements seront donnés aux intéressés au siège de *L'Auxiliaire mutuel*, 29, rue de l'Évêque, à Bruxelles.

Le concours sera jugé par un jury de sept membres, dont quatre choisis par le Conseil d'administration de *L'Auxiliaire mutuel* et trois désignés, à la majorité des suffrages, par les concurrents eux-mêmes.

Des primes de cent et de cinquante francs seront attribuées aux projets respectivement classés premier et second. L'affiche qui aura remporté le premier prix sera acquise au prix de deux cents francs par *L'Auxiliaire mutuel* et reproduite par ses soins. D'autres projets pourront être achetés au prix de cent cinquante francs.

Le concours sera clôturé le 15 octobre et les affiches qui y auront pris part seront exposées publiquement à partir du lendemain. Le jugement sera proclamé le 20 octobre.

NÉCROLOGIE

Auguste Bénard

Nous apprenons à regret la mort de M. Auguste Bénard, le très-artiste imprimeur éditeur liégeois, à qui sont dus une foule d'éditions illustrées, d'affiches, de travaux typographiques et lithographiques intéressants.

Le nom de M. Bénard est associé à ceux des meilleurs peintres et illustrateurs de Liège, MM. Berchmans, Donnay, Rassenfosse, Ch. Michel, etc., qui trouvèrent en lui un ami éclairé et un collaborateur plein d'initiative et de goût. Il fut, en même temps que leur auxiliaire, le rénovateur de l'art typographique dans une

ville où celui-ci était tombé aux pratiques d'un provincialisme déplorable et son souvenir restera attaché aux plus belles publications de la Belgique.

Chevalier de l'ordre de Léopold et de la Légion d'honneur, M. Bénard disparaît à l'âge de cinquante-trois ans.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

ROMAN. — *Le Pur métal*, par FRANTZ FOULON. Bruxelles, Weissenbruch.

CRITIQUE. — *Héroïnes et Actrices*, études sur le répertoire ancien et moderne, par A. MICHEL. Bruxelles, Th. Dewarichet. — *Comment les femmes deviennent écrivains*, par AUREL. Paris, Ed. du Censeur politique et littéraire. — *La Vie sociale et ses évolutions*, par ERNEST VAN BRUYSEL. Paris, E. Flammarion. — *L'Art et l'Idéal*, par JOSÉ HENNEBICQ, Paris, E. Sansot et C^{ie}. — *Le Programme du Ministère des Sciences et des Arts*, rapport à la Libre Académie de Belgique, par PAUL OTLET. Bruxelles, Ed. de la Belgique artistique et littéraire.

BEAUX-ARTS. — *Catalogue du Salon d'Ostende-Centre d'art*. Bruxelles, imp. F. Larcier.

PÉDAGOGIE. — *Les Langues vivantes*: question de méthode, par JOSEPH KLOTH. Brecht, imp. L. Braeckmans.

PETITE CHRONIQUE

Un anniversaire artistique qui mérite de ne pas passer inaperçu: Il y a cinquante ans que le peintre A. J. Heymans exposa pour la première fois. Ce jubilé fut fêté la semaine dernière, dans l'intimité, à Wechelderzande, par la famille de l'artiste.

Nous joignons notre hommage aux marques d'affection et de respect dont M. Heymans fut l'objet. Et c'est avec joie que nous félicitons le jubilaire d'avoir gardé intactes la fraîcheur de vision, la jeunesse d'esprit et la sûreté de main qui font de lui l'un des plus beaux paysagistes belges et l'un des maîtres de l'école de peinture contemporaine.

Les musées et les collections d'amateurs se font gloire de ses limpides impressions de nature, dont feu Léon Lequime et M. Wouters-Dustin surtout ont réuni dans leurs galeries les plus beaux spécimens.

Pour ses Concerts populaires, M. Sylvain Dupuis a engagé le jeune violoniste hongrois Misha Ellmann, miss Parlow, une jeune violoniste russe acclamée dans son pays et en Allemagne, enfin un jeune pianiste, M. Schnabel, dont on dit merveilles.

Parmi les œuvres inscrites à son programme, nous pouvons dès à présent signaler les *intermezzi*, un chef-d'œuvre symphonique du maestro bolonais Ernesto Bossi; une pièce symphonique de Friedeman Bach, fils du grand Sébastien, pièce récemment remise au jour par M. Priege; enfin *le Paradis et la Péri* de Schumann.

M. Albert Dupuis, l'auteur de *Jean Michel* et de *Martille* représentés l'un et l'autre à la Monnaie, vient, à la presque unanimité des voix, d'être nommé directeur de l'École de Verviers en remplacement de M. Louis Kifer, démissionnaire.

C'est à cette école et sous la direction de celui qu'il remplace aujourd'hui que M. Dupuis commença son éducation artistique. Il compléta ses études à la *Schola Cantorum* sous la direction de M. Vincent d'Indy.

Outre les deux œuvres lyriques citées, M. Dupuis a écrit une symphonie, une cantate, une fantaisie pour violon et orchestre, des mélodies, etc. C'est un des musiciens les mieux doués de la génération nouvelle.

À la fin du mois, la troupe du théâtre Antoine, au complet, viendra donner au théâtre du Parc une série de représentations

d'*Anna Karénine*, la pièce tirée par M. Edmond Guiraud du célèbre roman de Tolstoï, et dont nous avons relaté le grand succès à Paris.

La pièce comporte sept tableaux, plus de cinquante personnages et un truc de machinerie unique qui fit courir tout Paris au théâtre Antoine. Elle sera jouée au Parc par tous les artistes qui l'ont créée, avec, en tête, M^{me} Andrée Mégard.

Anna Karénine servira de réouverture à la prochaine saison du Parc.

La fête des arbres organisée par le *Foyer intellectuel* et la *Fédération des Universités populaires*, le 29 septembre prochain au Parc de Saint-Gilles, s'annonce comme un succès sans précédent. De nombreux artistes travaillent à donner un caractère esthétique au cortège enfantin qui traversera les principales artères de Saint-Gilles.

Outre la plantation d'un chêne, il y aura une cantate, une audition musicale par un orchestre symphonique et un concert par nos meilleurs artistes, dont M. Swolfs, qui glorifieront la nature et le respect qui est dû aux arbres.

Le prochain numéro de *l'Art flamand et hollandais* sera entièrement consacré à l'exposition de la Toison d'or de Bruges. M. Henri Hymans en fournira le texte, qui sera illustré d'une vingtaine de reproductions d'après les plus belles œuvres réunies à Bruges.

On vient de constater au Musée de peinture de Bruxelles, dit *la Chronique des Arts*, la détérioration de deux œuvres importantes : le grand tableau de Léon Frédéric, *les Trois âges de l'ouvrier*, a été troué; d'autre part, un panneau décoratif de Courbet, la *Senora Adela Guerrero*, porte une déchirure de quinze centimètres.

Le Musée de Bruxelles n'a plus rien à envier à celui du Louvre.

De Paris :

Le Salon d'Automne, dont nous avons annoncé l'ouverture pour le 1^{er} octobre prochain, promet d'offrir un grand intérêt. Outre l'importante exposition rétrospective et contemporaine d'Art belge qui formera l'une de ses sections principales et les ensembles de Cézanne, Berthe Morisot et Seymour Haden que nous avons signalés, le Salon groupera l'œuvre de Carpeaux, dont la veuve de l'artiste n'a jamais voulu se dessaisir depuis la mort de celui-ci, et la série de médailles de Ponscarme. Enfin, une salle sera consacrée aux dessins de Rodin.

Le vernissage est fixé au 30 septembre.

Ariane et Barbe-Bleue sera représenté au cours de la saison prochaine à Vienne. Souhaitons encore que le théâtre de la Monnaie ne se laisse pas distancer....

D'autre part, nous apprenons que *Pelléas et Mélisande* sera monté cet hiver à la Scala de Milan et à l'Opéra royal de Munich.

Un comité s'est formé à Berlin dans le but d'ériger un monument à la mémoire de Joachim. De son côté, l'Ecole royale de musique a décidé de placer dans l'enceinte des locaux qu'elle occupe un buste en bronze du maître. Enfin, la municipalité de Charlottenbourg fera apposer une plaque commémorative sur la maison qu'il habitait.

C'est à Moscou, décidément, dans le courant d'Octobre, qu'aura lieu la première représentation de l'œuvre nouvelle de Maurice Maeterlinck, *l'Oiseau bleu*, que se disputaient plusieurs théâtres. C'est, on le sait, une féerie dont les personnages principaux sont deux enfants. L'auteur se rendra probablement en Russie à cette occasion.

Peu de personnes connaissent le portrait de Wagner par Renoir; ou savent même s'il existe.

Renoir s'était installé à Naples pour y passer l'hiver de 1881-1882. Ayant appris un jour que Wagner était à Palerme, il lia

connaissance avec un des admirateurs du maître et parvint ainsi à se faire présenter à l'auteur de *Parsifal*. Wagner se montrait, à cette époque, tout à fait hostile aux peintres et aux photographes qui lui faisaient des avances afin d'obtenir de lui l'autorisation de reproduire ses traits. Mais Renoir fut diplomate; il causa longtemps de Paris avec le compositeur et lui parla surtout de l'interprétation de ses œuvres dans la grande capitale, où l'on n'avait encore entendu que trois fois *Tannhäuser* et vingt six fois *Rienzi*. Wagner se laissa gagner peu à peu et ne refusa plus à Renoir une séance de pose. Le peintre se mit à la besogne avec ardeur, mais, au bout d'une demi-heure, Wagner était tellement fatigué qu'il fallut cesser le travail. Malgré la durée évidemment insuffisante de cette première et unique séance, Renoir parvint à fixer sur la toile un portrait très vivant du célèbre maître.

Une année après, le 13 février 1883, Wagner mourait à Venise.

Joachim, le célèbre violoniste qui vient de mourir, voulut un jour, dit-on, s'essayer comme patineur.

Comme il n'y avait alors à Berlin ni *skating ring*, ni professeur spécial, il s'adressa à un des gavroches qui s'amusaient sur la surface gelée du lac du Thiergarten. Le petit professeur donna à l'élève quelques indications, mais celui-ci, dès les premiers pas, se flanqua par terre.

— Eh! monsieur, lui cria le gavroche, si vous croyez que c'est aussi facile que de jouer du violon!

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

LA TOISON D'OR

NOTES SUR L'INSTITUTION ET L'HISTOIRE DE L'ORDRE DEPUIS 1429 JUSQU'À L'ANNÉE 1559

par le baron H. Kervyn de Lettenhove
Président de l'Exposition de la Toison d'Or.

Un beau volume in-4^o, illustré de 42 planches hors texte :
Portraits, tableaux, tapisseries, miniatures, estampes, armures, etc.
Prix : 5 francs.

Il a été tiré 25 exemplaires de luxe, sur papier à la main des Pape-
teries d'Arches, numérotés de 1 à 25. **Prix : 20 francs.**

CATALOGUE OFFICIEL

DE

L'Exposition de la Toison d'Or

(BRUGES, JUIN-OCTOBRE 1907)

Un volume de 300 pages environ. — **Prix : 2 francs.**



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow,
Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n ^o	0,25	Le n ^o	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année
six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture,
Sculpture, Philosophie, Histoire,
Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50.
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Hærtel, Bruxelles.

ETUDE DE M^e PORTMANS, HASSELT

VENTE PUBLIQUE DE TABLEAUX

Le notaire Portmans, à Hasselt, procédera le lundi 23 septembre 1907, à 9 heures du matin, à la vente publique d'un grand nombre de tableaux peints par feu DIER SWENNEN, en son vivant artiste-peintre, à Hasselt, auteur du *Chemin de la Croix* de l'église Notre-Dame, à Saint-Trond, et consistant en tableaux d'histoire et de genre, portraits, paysages, fleurs, natures mortes et études.

La vente aura lieu en l'atelier de l'artiste, boulevard du Nord, à Hasselt, où les tableaux seront exposés le jeudi 19 et le vendredi 20 septembre de 2 à 4 heures de relevée.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS.

La Presse Européenne

Coupages de journaux artistiques, commerciaux,
politiques et financiers

Bruxelles, 54, rue de Longue-Vie.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Le Salon d'Automne (OCTAVE MAUS). — Troisième Congrès de la Presse périodique belge. — Le Cendrier (FRANCIS DE MIOMANDRE). — La Musique à Berlin (Notes de séjour) (suite et fin): II. Quelques pianistes (MAUD. — U. Mus. e de joètes. — Chronique judiciaire des Arts : Résiliation d'engagement. — Petite Chronique.

LE SALON D'AUTOMNE⁽¹⁾

Sensible à l'honneur d'exprimer ici, — où tant d'autres eussent mieux rempli cette mission, — les réflexions que suggère à un esprit impartial la glorieuse initiative du Salon d'Automne, je remercie les membres du Comité,

(1) Au moment où le Salon d'Automne, qui offre cette année à l'Art belge une large et généreuse hospitalité, va s'ouvrir à Paris, nous croyons utile de publier le résumé de la conférence par laquelle M. Octave Maus, invité à y prendre la parole, tenta, le 15 novembre dernier, d'en caractériser l'esprit d'émancipation et la valeur éducatrice.

et en particulier son président, M. Frantz Jourdain, de l'hospitalité qu'ils m'ont cordialement offerte. Ils ont été au devant de mes désirs en me donnant l'occasion d'affirmer, avec ma sympathie pour eux, mon admiration pour la haute leçon d'indépendance et de désintéressement que profère leur œuvre.

Mon but, en prenant la parole, n'est pas d'analyser les toiles et les marbres qu'elle abrite. Ils parlent avec assez d'éloquence pour me dispenser d'en faire le commentaire. Je me bornerai uniquement à tenter de préciser, dans ce bref entretien, l'esprit, le caractère, — et j'irai jusqu'à dire : la nécessité — du Salon d'Automne.

La hardiesse de ses initiatives a suscité tant de stupéurs et d'inimitiés ! Tant de malentendus sont nés de la fausse direction imprimée à l'enseignement artistique, de la fausse éducation du public !

Il importe que des voix opposent aux ricanements de la foule les intentions, mal comprises, de ceux qui s'efforcent de la ramener au respect de la liberté. Et c'est pourquoi je veux essayer de résumer, à l'heure où prend fin sa quatrième manifestation annuelle, les tendances et le but d'une entreprise qui puise son principe vital dans la violence des attaques dirigées contre elle.

Il fallait de l'audace pour la concevoir ; et pour en poursuivre la réalisation malgré les hostilités par lesquelles on tenta de l'enrayer, une foi robuste, une énergie virile, une indomptable volonté. Car la lutte n'est pas moins vive de nos jours qu'elle le fut autrefois. Elle a la même âpreté, elle entraîne les hommes aux mêmes injustices. Si les peintres qui accumulaient

naguère le plus de haines et de colères sont entrés dans la gloire, si Manet, si Courbet, si Gauguin, si Carrière, si Cézanne, — pour ne citer, parmi les plus discutés, que les morts, — planent désormais trop haut pour être atteints par d'imbéciles quolibets, combien d'artistes, parmi ceux qui ouvrent à l'art des voies nouvelles, ne sont-ils pas victimes des inqualifiables traitements qui entravèrent l'essor de leurs aînés? L'histoire nous enseigne que les révolutionnaires d'aujourd'hui seront, infailliblement, les classiques de demain. Et malgré ses leçons répétées, malgré les retentissants camouflets qu'elle inflige périodiquement à ceux qui prétendent enfermer l'esthétique dans des canons étroits, toute innovation, toute manifestation imprévue de la Pensée indépendante apparaît suspecte, dangereuse, blâmable. On encourage les tentatives nouvelles dans tous les domaines : un Santos-Dumont s'élance à la conquête de l'air accompagné d'ardents espoirs; un Metchnikoff, en découvrant un sérum inédit, soulève l'enthousiasme des foules. Pourquoi l'Art, — dont le principe essentiel est la constante évolution puisqu'il reflète la sensibilité humaine en contact avec les variations perpétuelles de la civilisation, — serait-il, seul de toutes les activités sociales, condamné à l'immutabilité?

Mesdames, et vous, Messieurs, interrogez vos souvenirs. Lorsqu'il s'agit d'un botaniste, d'un chimiste, d'un astronome, nul ne s'arroge le droit de discuter le mérite de ses découvertes. Ceux auxquels la botanique, la chimie, l'astronomie sont étrangères respectent le savant qui s'ingénie, dans l'hermétisme de son laboratoire ou de son observatoire, à pénétrer les mystères de la création. Mais l'artiste appartient à la foule. Chacun prétend le juger. L'intimité de son atelier ne le protège pas contre les plus indiscrettes curiosités. Ses recherches sont condamnées avec la plus incroyable légèreté. S'il s'écarte des conventions admises, il est traité de mystificateur ou de fou furieux. L'an dernier, ici même, à l'entrée de la salle où se trouvaient réunis les tableaux d'Henri Matisse et de ses camarades, je vis, épinglée à la tenture par quelque facétieux visiteur, cette spirituelle inscription : « *Salle des aliénés dangereux.* » Et, cette année, n'a-t-on pas baptisé la galerie voisine de celle-ci « la Salle des fauves »?

En peinture, en musique, en littérature, le public réprouve invariablement toute innovation. Il juge les œuvres d'après un code inflexible dont les dispositions restrictives, appliquées à la lettre par la sévérité des jurys, règlent l'éloge et le blâme de la critique.

Le Salon d'Automne s'est libéré de cette tyrannie. Impartialement, avec le respect que mérite toute expression d'une pensée indépendante, même dans ses balbutiements, il a ouvert ses portes aux novateurs, aux chercheurs, aux indisciplinés, à tous ceux qui tentent de chanter la beauté sur des rythmes neufs. Car « toute

création, comme l'a dit M. Roger Marx, possède le droit à la lumière et au jugement public lorsqu'une individualité s'y exprime dans la plénitude du libre arbitre et de l'originalité foncière ».

C'est ce qui lui donne sa signification et son intérêt. Plus d'hierarchies arbitraires. Suppression des faveurs concédées ailleurs aux « Hors concours » et aux « Exempts ». Abolition de la dégradante institution des récompenses, qui assimile les expositions artistiques aux comices agricoles. La même juridiction, la même lumière pour tous. Ces principes sont si logiques et si équitables qu'on ne s'explique pas, vraiment, les résistances que provoque leur application.

L'association des *Indépendants* les adopta dès ses origines. Mais la suppression du jury d'admission offre de sérieux inconvénients. Et les nécessités pratiques contredisent souvent les meilleures théories.

* * *

En concentrant des efforts naguère isolés ou dispersés dans des promiscuités qui en altéraient la portée éducatrice, le Salon d'Automne a mis fin à l'attente impatiente de toute une jeunesse inquiète. Il a, selon l'expression d'Élie Faure, « créé un jardin spirituel dont toutes les fleurs mêlées auraient l'harmonie naturelle que la lumière, l'espace et le rythme secret des choses imposent à la vue, au ciel mouvant, aux plaines monotones, à la mer, aux foules et aux solitudes ».

Car c'est l'universel équilibre de la vie qui se traduit dans son microcosme. Toutes les tendances, toutes les expressions libres de la sensation esthétique, toutes les langues par lesquelles s'extériorise la pensée humaine y sont accueillies. A la rigueur des dogmes il a substitué un régime qui laisse à chacun son indépendance individuelle. Et de cette association de personnalités diverses naît une unité qui, pour échapper aux intelligences superficielles, n'en est pas moins sensible : étrangère aux préceptes d'une école déterminée, elle résulte de la culture, de l'esprit, de la conscience collective d'une époque.

L'artiste concrétise les énergies créatrices alimentées par la vie, et la vie se transforme sans arrêt. Tout art qui emprunte ses éléments au passé est un art d'imitation, voué, comme tel, à une disparition prochaine. Seuls survivent les artistes en qui s'éveille l'instinct des réalités contemporaines. Quels que soient leurs facultés, le degré de leur sensibilité, leur style, leurs procédés techniques, une parenté intellectuelle s'accuse entre eux. C'est cette parenté qui unit, malgré d'apparentes divergences, les exposants du Salon d'Automne. C'est elle qui précise le sens de cette haute manifestation d'art, car elle fixe l'étiage esthétique de l'heure présente.

Un lien plus solide encore rattache les uns aux autres les peintres rassemblés ici. C'est celui que tissent les

influences secrètes de la race, et ce mystérieux instinct atavique qui perpétue, d'une génération à l'autre, les traditions d'un peuple.

* * *

Les traditions! Ce mot vous surprend peut-être. Il y a un instant je vous disais qu'un artiste, pour accomplir une œuvre durable, doit regarder autour de lui, et non s'incliner vers le passé. N'est-ce point lui conseiller d'oublier l'exemple des maîtres et de mépriser leur enseignement? Quelles traditions respecte-t-on dans un cénacle sur lequel souffle le vent de l'insurrection?

Vous m'absoudez de l'accusation de m'être contredit en réfléchissant à la différence profonde qui sépare les recettes d'école des traditions véritables. Celles-ci naissent du contact de l'artiste avec la vie. Elles sont l'étincelle qui en jaillit, l'émoi que provoquent des spectacles identiques, l'épanouissement d'un tempérament aux rayons vivifiants projetés par les mêmes foyers. Au mépris des règles édictées par les Académies, le faisceau des traditions se brise et se reforme au gré des énergies spontanées qui les recueillent.

Les artistes arbitrairement qualifiés « révolutionnaires » ne sont autres que ceux qui se dérobent au harnais académique. Or, eux seuls respectent et perpétuent les grandes traditions de l'art, en s'efforçant d'exprimer leurs sensations avec un accent personnel, en ne tolérant pas d'intermédiaire entre la vision directe des réalités contingentes et leur extériorisation.

Les formes graphiques sont éphémères. Elles se modifient comme la langue, comme les mœurs, comme le costume, et chaque génération les renouvelle. Se cristalliser dans ce qui fut hier la vérité, c'est mentir aujourd'hui. La sincérité de l'artiste ne peut s'accommoder de théories appropriées à d'autres consciences que la sienne. Comme Siegfried, il doit forger lui-même le glaive qui le rendra invincible.

Voilà pourquoi le Salon d'Automne représente, quelque paradoxale que puisse paraître cette affirmation, le véritable esprit classique. Il porte sans faiblesses les destinées de l'art, conscient de sa responsabilité, attentif à l'éveil des aurores, respectueux des glorieux couchants.

Aux nouveaux venus il offre l'exemple réconfortant des héros qui luttèrent pour la vérité et dont la gloire a récompensé la volonté persévérante. Il ne leur dit pas : Imitiez Courbet, — ou Carrière, — ou Gauguin. La leçon est d'un ordre plus élevé. Elle se résume en trois mots :

Souffrez, comme eux!
 Combattez, comme eux!
 Triomphez, comme eux!

OCTAVE MAUS.

(La fin prochainement.)

Troisième Congrès de la Presse périodique belge.

Le troisième Congrès annuel de la Presse périodique belge, réuni à Spa sous la présidence de M. Jules Le Jeune, ministre d'État, a réuni soixante-quinze délégués de revues et de journaux belges. Quelques directeurs de périodiques étrangers ont été admis, bien que le Congrès fût limité à la Belgique, à suivre les séances, qui ont présenté, par le choix des sujets mis en discussion et la variété des rapports présentés, un sérieux intérêt.

Nous n'entrerons pas dans le détail de ces derniers, presque tous d'un caractère exclusivement professionnel. Ils concernaient, entre autres, les relations de la Presse périodique avec l'administration des postes, l'organisation collective de la publicité, les souscriptions officielles aux publications périodiques, la réorganisation du service des échanges internationaux, l'organisation d'un Congrès international de la Presse périodique en 1910, la création d'un Office central de traduction à l'usage de la Presse belge, etc. Ces rapports, rédigés par MM. De Potter, Stainier, G. Mertens, P. Oilet, E. Tibbaut, Paul André, F. Larcier, De Vuyst, etc., ont été successivement discutés et adoptés dans leurs conclusions.

Parmi eux, toutefois, il en est qui méritent, à cause de leur portée plus générale, une mention particulière. Telles sont les propositions du Bureau de l'*Union de la Presse périodique* au sujet de la création d'un *Musée de la Presse* à Bruxelles et de l'organisation des *Bibliothèques des gares de chemin de fer*, ainsi qu'une motion de MM. Paul André et Ferdinand Larcier concernant les *Revue littéraires*.

Après examen, le Congrès a chargé l'*Union de la Presse périodique belge* de poursuivre auprès des pouvoirs publics et des groupes de libre initiative, d'accord avec les institutions connexes déjà existantes, les démarches et négociations nécessaires à la prompt réalisation d'un Musée destiné à grouper toutes les curiosités (publications, portraits, autographes, affiches, médailles, insignes, collections, etc.) concernant la Presse belge.

Le projet relatif aux bibliothèques dans les gares a été réalisé par le Congrès de la manière suivante :

« Considérant l'intérêt qu'il y a au point de vue de la culture générale de la population à ce que le temps passé en chemin de fer puisse être utilement employé à des lectures profitables ;

Considérant le développement des voyages en chemin de fer, la fréquence et la régularité des déplacements par ce mode de transport, la longueur des trajets et l'extension croissante de l'usage du railway national par toutes les classes de la société ;

Le Congrès estime que l'existence de bibliothèques dans les gares peut contribuer considérablement à ce bon emploi du temps ;

Émet le vœu de voir l'Administration des chemins de fer de l'État prendre toutes mesures en vue de l'organisation de telles bibliothèques.

Le Congrès décide la création d'une *Ligue pour la lecture en chemin de fer* ayant pour objet d'obtenir, sous son contrôle et sous sa responsabilité, la concession des bibliothèques des gares. Il délègue le soin de préparer les statuts de la Ligue à un comité qu'il désigne comme suit : M. Le Jeune, ministre d'État ; M. Paul Oilet, M. Stainier, M. Vandeveld et M. Wilmotte, lesquels pourront compléter le comité en choisissant cinq autres membres. »

Enfin, la communication concernant les revues littéraires a été accueillie en ces termes :

« Le Congrès émet le vœu que la presse quotidienne, envisageant que les revues littéraires sont en Belgique très loin de constituer des entreprises commerciales à bénéfices, prête dans la plus large mesure possible à ces publications l'appui de sa publicité. Que ces journaux traitent nos revues au moins sur un pied d'égalité avec les revues françaises, notamment en en publiant le plus d'extraits et de reproductions possible, avec, bien entendu, citation de source. »

La cordiale et généreuse hospitalité de la ville de Spa, l'attrait de ses fêtes musicales et sportives, des deux expositions qui y sont ouvertes, des sites pittoresques qui l'environnent ont donné à cette réunion professionnelle un éclat et un charme précieux.

LE CENDRIER (1)

Tel est le titre du premier livre d'un tout jeune homme qui débute aujourd'hui dans les lettres, et d'une façon bien originale.

D'abord, ce sont des notes, ce qui n'est pas peu audacieux par le temps qui court, où personne n'ose en publier de peur que ça ne paraisse pas assez sérieux. Ensuite ce sont des notes charmantes d'ingénuité, de naïveté même, de verve, d'élégance, de sentiment et d'ironie. Et cela, c'est très rare.

Imaginez un poète (un poète de nature, sinon de rythme), au commencement de sa vie d'homme. Imaginez que cette vie, par un de ces phénomènes injustes dont les pauvres poètes sont spécialement les victimes, lui ait précocement réservé des peines et des expériences cruelles; imaginez l'étonnement de la victime, son pessimisme immédiat, son rire bizarre. Et supposez que, au lieu de garder tout cela pour lui, il lui prenne fantaisie de le dire, mais de le dire sans aucune espèce de pudeur littéraire, de raconter tout crûment ses impressions, pêle-mêle, comme elles vinrent, avec leur mélange continu, leurs contradictions infinies : depuis ses boutades féroces de philosophe sceptique jusqu'à ses distractions de gobe-la-lune; en un mot, de se peindre sans hypocrisie, ni restriction. Et vous saurez à peu près ce que c'est que le *Cendrier*.

D'une page à l'autre, M. Asselin passe de l'observation gouailleuse ou même morose à un sentimentalisme d'une qualité bien rare chez nous et que l'on ne rencontre guère qu'en Angleterre, et surtout en Allemagne. Et ce passage n'a jamais rien de choquant, parce que l'on sent bien que c'est la même âme qui fut riieuse ou aimante, à deux moments de la journée, que cette âme est tendre et que c'est précisément cette tendresse qui fait son ironie tellement particulière.

Voilà cinq minutes que j'ai envie de parler de Heine. Pour quoi, au fait, m'en retiendrais-je plus longtemps? Après tout, M. Asselin en pensera ce qu'il voudra, je n'ai pas l'intention perfide de l'écraser sous ce considérable bloc.

Certes, je ne veux pas un seul instant établir une comparaison de valeur entre l'auteur du *Cendrier* et celui des *Reisebilder*. Celui-ci domine celui-là de toute la hauteur d'un génie maître de

(1) D. HENRY ASSELIN. *Le Cendrier* (notes). Marseille, édition du Feu.

ses moyens, mûri par l'expérience, hanté de lyrisme, — parfait, pour tout dire. Et le livre de M. Asselin est un début. Mais je trouve entre le chef-d'œuvre du maître ironiste et ce petit cahier une parenté sentimentale. C'est bien cette fusion, quasi intime, de la blague et de l'attendrissement, ce sens de la vie et cette notion des nuances, cette fantaisie et cet humour, cet idéalisme rêveur que corrige tout à coup la révolte sombre d'un esprit qui ne comprend que le réel et l'éprouve décevant, cette humanité profonde, en un mot.

Heine possède ces qualités à un degré supérieur. Dans le *Cendrier*, je n'en vois encore que l'esquisse. Mais quelle promesse délicieuse n'est ce pas là!

Il y a de tout un peu dans le *Cendrier* : des contes, des nouvelles, des rêveries, des poèmes en prose, un dialogue, et surtout des notes : des petits bouts de maximes et des miniatures de systèmes philosophiques, des bouffonneries et des méditations, des éclats de rire et des larmes discrètes, pêle-mêle chatoyant, séduisant et dont le riche désordre allié à je ne sais quelle fraîcheur mystérieuse d'imagination atteste une jeunesse idéalement authentique, une jeunesse touchante et de bon aloi.

Nous avons tous un idéal, du moins en matière amoureuse, et certes l'être que nous rencontrons n'est jamais l'être de nos rêves : nous le prenons cependant, et c'est là la première infidélité, *l'infidélité-principe*.

— Tiens! un cadeau. Voilà qui est charmant; on me fait un cadeau!

— Vous en faites donc aux autres?...

— Non! non! vous avez beau dire : il y a dans la nature des êtres totalement inutiles. Voyons, à quoi servent, par exemple, les oiseaux?

— En! bien, mais à manger les insectes; chacun sait cela...

— Et les insectes, alors?

— Eh! bien, mais, à nourrir les oiseaux.

— Et les hommes, alors?

— Eh! bien, mais, à manger les oiseaux et à nourrir les insectes!...

De quoi vous plaignez-vous donc? Admirez au contraire comme tout s'enchaîne admirablement ici-bas!...

Un homme fané avait à la boutonnière une rose fraîche, — et la fleur embellissait, par réflexe, le pauvre bipède quadrumane.

Une rose fanée était à la boutonnière d'un homme frais — et n'en était pas moins lamentable...

— Oui, Monsieur, m'expliquait cette brave femme, mon cheval a tout le temps des migraines, des névralgies, mal à la tête! — comme ces gens qui font des livres...

— Si ma main gauche savait ce qu'a fait ma main droite ...

— Farceur, va! elle l'a aidée...

J'ai cité au hasard, n'importe quoi. Il y a des trouvailles pareilles à chaque page. Et quelle manière de prendre la vie — de la retourner tête en bas — de la secouer comme un vieux sac vide, vide, mais dont la précieuse poussière est en or!

Il faut lire aussi, dans le *Cendrier*, outre ces notes, les courtes fantaisies qui composent la seconde partie du volume. *L'Histoire de microbes ou l'Enfant-Prodige* est une scène d'un théâtre imaginaire, d'une folle drôlerie, d'une verve irrespectueuse, d'une saveur de métaphysique inattendue. *La Dame au chapeau fané* est une petite merveille de fraîcheur, de grâce idyllique, de tendresse et de pitié, une des choses les plus réussies de ce livre complexe.

Et, pour finir (et sans autres commentaires), je vais citer ici la page appelée *les Éclaircies*, qui donnera, mieux que toutes mes

explications, la qualité, le timbre profond de cet esprit délicat, qui en montrera comme l'intimité et le secret :

LES ÉCLAIRCIES

Jean Mory, l'éternel amant de l'éternel amour, avait, ce printemps-là, établi ses mélancolies dans un petit village bien allemand des bords du Rhin : quelques maisonnettes étroites et couleur de cendre fraîche et une minuscule église dont le clocher d'ardoise montait droit vers le ciel, comme la hampe d'un drapeau...

Ce nid paisible et silencieux où régnait l'harmonie sentimentale de ces rives, ce nid était blotti au creux de trois collines hautes, murailles de terre rocailleuse et de granit inviolable, — et donnait, d'un quatrième côté, sur le Rhin, fleuve de noblesse...

... Et le grand amour de Jean Mory était ainsi enfoui tout au fond de la vallée de son cœur, à l'ombre de ces rudes remparts qu'en langage de vérité l'on appelle les désillusions, les regrets et les amertumes...

Il rêvait, il contemplant : les rêves et les contemplations, dans la solitude, sont plus forts que les réalités.

Les coteaux taillés à la hache, aux tons sombres et austères, avec des inégalités troublantes dans leur soudaineté, avec leurs vastes sommets arrondis et puissants, avec leurs brusques tournants où la pierre semble avoir été taillée en un profil énergique, — les coteaux surmontés ça et là d'une ruine encore formidable, aux murailles, aux tourelles rompues, mais d'aspect gigantesque, — les coteaux aux vieux burgs démantelés, droits et fiers ainsi que des géants de légendes, sous la charge des siècles, magnifiques comme les grands chênes des forêts que la foudre a meurtris mais non pas écrasés, — les coteaux aux carrés de vigne fraîche dont le pied est tenace dans le sol rocailleux, — les coteaux romantiques se dessinent sur un fond de ciel pâle lavé de grand vent, et se reflètent dans l'eau merveilleusement verte du Rhin, qui charrie éternellement ce mirage d'espérance...

Il charrie aussi des triomphes et des apothéoses, le beau fleuve de la magnificence ! Il passe, calme et serein, il passe entre ces deux rangées de colosses de pierre et de terre, casqués de tourelles crénelées — il passe, imposante image de la puissance indulgente.

Ainsi, le petit village enfermé de trois côtés par les trois hautes collines sombres possède une vaste fenêtre sur le fleuve lumineux...

Ainsi, le grand amour de Jean Mory, blotti dans l'ombre reposante de son cœur, possède une petite fenêtre claire sur de lointaines espérances. »

FRANCIS DE MIOMANDRE

LA MUSIQUE A BERLIN (1)

(Notes de séjour.)

II. — Quelques pianistes.

A Berlin convergent les forces musicales de toutes les races, de toutes les nations ; artistes et virtuoses y défilent en armée innombrable, inquiétante. Les pianistes en forment le contingent principal. Presque tous sont « très forts », beaucoup ont du talent, peu ont du génie, et l'on pense avec mélancolie à l'arrière-garde de l'avenir, formée des milliers de désillusionnés et de déçus.

Les débutants cherchent ici la sanction définitive, la consécration de leur talent. Ils escomptent l'éblouissante critique qui leur fraiera un chemin à travers les broussailleux taillis de la vie d'artiste. Hélas ! s'ils n'ont pu soigner vigoureusement à

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

l'avance leurs intérêts, ils s'en retourneront pis que bredouille, munis d'un jugement dont aucune bienveillance ne dissimule la sommaire cruauté. Voici le goût de ces critiques, parentes du nouveau jeu parisien des faits divers en trois lignes :

« M. X... a dirigé l'autre soir ses œuvres d'orchestre avec le courage de l'inconscience. »

« Quelques œuvres exécutées par M^{lle} Y... ont rompu la monotonie du concert, mais le médiocre talent de cette jeune pianiste n'a pu faire qu'une diversion peu réjouissante. »

« M. Z..., violoniste, s'est fait entendre hier en un récital ; sans nul doute il trouvera bien seul ce qui lui manque ! »

Peut-on être plus brièvement éloquent ?

Parmi les enfants gâtés du public berlinois, nul ne semble plus choyé que d'Albert. Il est le seul qui accomplisse le miracle de remplir cinq fois de suite en un hiver l'énorme salle de la Philharmonie. Il a donné cette année des récitals éducatifs, concerts historiques où il y avait un peu de tout. C'est le pianiste classique, volontiers opposé à Busoni. Il n'en a certes pas la personnalité accusée. Il détient, en dépit de son énorme talent, je ne sais quoi qui arrête l'émotion : un manque de souffle, une singulière intellectualité qui envisage les détails aux dépens souvent de la conception d'ensemble. Chez lui, comme chez Lamond, on sent presque toujours l'intervention matérielle ; on n'oublie ni le virtuose, ni le pianiste, encore moins le pédagogue. Leur puissance tant vantée est plus bruyante que profonde, — gloire aux belles basses de Careño et de Busoni ! Puissance cherchée, voulue, qui trouble comme de mauvaise prose jetée en pleine poésie. Et s'il arrive qu'on s'émerveille de la perfection avec laquelle Lamond ou d'Albert s'expriment, c'est encore une admiration raisonnée qui monte vers eux, — celle dont le cœur est loin.

Envers les dernières sonates de Beethoven, ce manque de spiritualité est presque un crime. Lamond jouant l'opus 111, cette page surhumaine où « l'on devrait mettre son âme en chaque note », ne nous délivre point de cette obsession de l'analyse technique. Pourtant n'est-il pas l'interprète attitré de Beethoven en Allemagne et ailleurs ? J'ai eu l'occasion de l'entendre donner, en une soirée Beethoven, une audition de quatre sonates, et non des moindres. Je ne l'ai trouvé complet que dans les œuvres de moindre envergure : *Die Wuth über den verlorenen Groschen*, ou la Sonate en *ut* op. 2. — Ceci à l'encontre de toutes les opinions admises, je m'empresse de le dire pour la plus grande gloire du célèbre pianiste.

Qui n'admire Teresa Careño, ce tempérament unique en lequel s'unissent la plus exquise poésie féminine et la force fougueuse la plus virile ? C'est une séduction inexprimable d'entendre cette femme étonnante interpréter Liszt ou Chopin. Quel art dans sa façon de ménager le *rubato*, si fatigant quand il est conventionnel et non significatif, et de le réduire à cette simple élasticité du rythme qui, sans rompre jamais l'harmonie de lignes, crée autour de l'œuvre une indicible atmosphère de libre beauté ! Le merveilleux talent qui peut chanter tel *nocturne* de Chopin avec tant de mélancolie tendre, et, sitôt après, faire sourdre, s'enfler, déborder, dans tel prélude aux basses tonitruantes, tout le tumulte des passions qui emplit d'angoisse l'âme humaine !

Le pianiste Schnabel est peu connu en dehors de l'Allemagne, peut-être même en dehors de Berlin. L'une de ces gloires locales que revendiquent les grands centres musicaux ; l'un de ces artistes insoucieux de succès mondiaux, qui se retrempe à la source

vive des forces ambiantes sans craindre de manquer d'air et de s'atrophier sur place.

Schnabel est le type de l'artiste probe, conscient de la beauté de sa mission, de la grandeur de sa tâche. Il est bienfaisant de le rencontrer ici même, au milieu de cet envahissement de virtuoses exprimant de façon médiocre des sentiments de valeur moyenne. Je l'ai entendu certain soir jouer l'op. 110, très simple, recueilli comme pour l'exercice d'un sacerdoce, uniquement soucieux de pénétrer la signification intime et profonde de l'œuvre : le *summum* de la douleur, l'émouvant réveil des énergies vitales latentes au fond de la conscience, leur évocation troublante, leur victorieuse affirmation. Rubinstein s'étonne que Beethoven ait eu l'audace de poser ce problème : terminer par une fugue une œuvre d'inspiration aussi libre, et il s'écrie émerveillé : « Beethoven a vaincu ! » — Schnabel, lui aussi, a vaincu ce soir-là !

Tout autres sont les victoires de Busoni. Trop subjectif pour s'enfoncer dans la pure contemplation, il est de la race des Ysaye : instinctif créateur de beauté. Aussi bien le « style Busoni » désigne-t-il à Berlin, et non toujours avec bienveillance, l'esprit individuel opposé à la tradition, à l'académisme dont la Hochschule est le temple et dont Joachim fut le plus inspiré des prophètes.

Busoni interprète-t-il classiques ou romantiques, Beethoven ou Chopin, partout la sève se met à couler à pleins bords, la vie circule, toute la vie, avec ses joies et ses désespérances, ses résignations et ses révoltes, ses luttes et ses victoires. Et la critique — celle qui n'est pas trop berlinoise — désarme devant cette infinie diversité d'expression, cette merveilleuse puissance d'évocation. La variété des rythmes, l'imprévu charmant des *tempi*, la subtilité des inflexions, la science des pédales, l'inouïe richesse des sonorités font cette virtuosité la plus complète de l'époque, la seule aussi où l'on ne devine jamais l'effort.

J'imagine volontiers Schnabel étudiant longuement une œuvre, mesurant — avec quel art ! — l'amplitude de chaque ligne, la valeur de chaque nuance, mettant — avec quelle logique ! — chaque chose en place ; Busoni y pénétrant brusquement, souvent de façon si neuve et inattendue que sous cette ardente étreinte l'âme du créateur semble clamer par la voix du poète : « Je suis vivante et je suis présente, et il a trouvé en moi plus d'un aspect ! »

Notre admiration va à l'un, notre enthousiasme à l'autre, à celui-là qui exalte toutes les forces jeunes, spontanées, à l'animateur qui sans cesse élargit l'horizon de nos joies artistiques.

Schnabel nous donne la sensation apaisante que nous cherchons dans la nature. J'aime l'entendre aux heures mauvaises de l'existence où, seule, la pure beauté demeure une douceur. Mais j'irai vers Busoni aux jours où le cœur se gonfle d'orgueilleux espoirs, de promesses de vie généreuse et libre, où l'on n'entend plus en soi que cette affirmation triomphante : « La seule chose qui importe, c'est la ferveur ! »

MAUD.

UN MUSÉE DES POÈTES

Ce musée, c'est M. Edmond Haraucourt, tout fraîchement élu président de la Société des Poètes français où il remplace M. Emile Blémont, qui espère le réaliser à bref délai. Il a le projet d'y réunir des portraits (bustes, dessins, gravures) de poètes, des autographes (manuscrits, lettres, bons à tirer) de poètes, des

objets ayant appartenu à des poètes notoires et aussi, bien entendu, des textes (premières éditions, ou éditions de luxe).

« On voit, dit le *Censeur*, qui nous apporte cette nouvelle, ce qu'un tel musée, enrichi par des dons, des legs et des achats faits par la Société des Poètes, pourrait offrir d'intérêt et d'utilité pour l'histoire littéraire. Le conservateur actuel du musée de Cluny qui, on le sait, « conserva », plusieurs années durant, le musée de sculpture comparée du Trocadéro, s'entendra à merveille à commencer ce nouveau musée : et les poètes français ont été heureusement inspirés en le choisissant pour les présider. Au Musée des Poètes se transporterait tout naturellement le siège de la Société, qui y aurait sa bibliothèque et ses archives. »

Chronique judiciaire des Arts.

Résiliation d'engagement.

La résiliation d'un engagement théâtral vient d'être prononcée, en faveur de l'artiste, par la Cour d'appel de Liège dans des circonstances assez spéciales pour que le différend mérite d'être relaté.

Engagé l'an dernier par le directeur du théâtre du Gymnase, à Liège, M. Revel, ancien pensionnaire du théâtre du Parc, fit savoir à son directeur qu'atteint d'anémie cérébrale il lui était impossible de prendre possession de son emploi. Il proposait même, pour justifier son refus, un examen médical à Paris.

Peu de temps après, le directeur apprenait que l'artiste faisait partie de la troupe de l'Odéon, où il remplissait divers rôles. Il assigna aussitôt M. Revel en résiliation du contrat et en paiement du dédit, fixé à 3,500 francs.

Le tribunal lui donna tort, estimant que l'artiste, étant donné les nombreux certificats médicaux produits, était réellement malade, incapable de tenir la campagne du Gymnase, tandis que son état lui permettait d'apparaître à l'Odéon, où la troupe est nombreuse, en des rôles faciles ou classiques et déjà sus.

La Cour d'appel vient de confirmer ce jugement. Son arrêt décide que « le personnel du Gymnase étant relativement peu nombreux et les représentations se continuant presque sans interruption avec un programme souvent renouvelé, les premiers rôles y sont astreints à un travail incompatible avec un état de santé exigeant des ménagements. »

Les frais de première instance restent, néanmoins, à la charge de M. Revel, qui aurait dû se renseigner sur les exigences du contrat signé.

Cette jurisprudence toute paternelle est neuve, croyons-nous, et établit dans les obligations d'un traité théâtral une distinction intéressante.

PETITE CHRONIQUE

Nous avons cité les noms des principaux maîtres défunts qui seront représentés à l'Exposition belge organisée au Salon d'Automne. Cette partie rétrospective comprendra de quatre-vingts à quatre-vingt-dix toiles choisies parmi les plus significatives dans les collections particulières belges et françaises, ainsi que dans les musées.

Signalons dès à présent, au nombre des plus précieuses : *la Lecture*, *la Fête de la Grand'Mère*, *les Oiseaux empaillés*, *la Place Teniers*, *l'Homme à la chaise*, *l'Intérieur de la Maison des Brasseurs*, *le Déjeuner* et *la Cour* d'Henri de Braekeleer ; *la Rixe au cabaret*, *la Moisson*, *le Viatique* et une version inconnue du *Benedicite* de Charles De Groux ; quatre portraits de Liévin De Winne ; *l'Atelier* (Musée de Bruxelles), *Un Chant passionné*, *Crépuscule à Saint-Adresse*, *la Tricoteuse*, *l'Inde à Paris*, *Dans l'Atelier*, *Remember* et *le Masque japonais* d'Alfred Stevens ; *l'Aube*, *le Taureau aux eupatoires* et *l'Étalon* d'Alfred Verwée ; *l'Éphèbe endormi*, *la Japonaise*, *les Enfants Colard*, *la Pudeur*,

les *Enfants au potichinelle* et la *Volupté* d'Edouard Agneessens ; cinq des plus beaux paysages d'Hippolyte Boulenger; deux ou trois marines d'Artan; quatre tableaux de Louis Dubois; un *Combat de coqs* et un *Mineur* de Constantin Meunier; le *Semur d'ivraie*, le *Bois de la Cambre*, une version de *l'Attrapade*, *Trois contemporains*, une *Femme à sa toilette* et une *Etude de femme rousse*, par Félicien Rops; le *Marché aux chiens* (Musée de Bruxelles), *l'Intrus*, le *Chien à la mouche*, la *Sellerie de l'empereur* et diverses autres toiles de Joseph Stevens; deux paysages de Coosemans; le *Portrait de Meunier* et le *Goûter* d'Isidore Verheyden; les *Dunes à Calmpouth* et un *Paysage d'hiver* de Théodore Baron; des œuvres de Clays, de Knyff, Huberti, Raeymaeckers, Sacré, Cluy-senaar, Linnig, Degreef, Van Camp, Van der Hecht, Verdye, Binjé, Vogels, Evenepoel, Verstraete, etc.

La partie moderne se composera d'une bonne centaine de tableaux destinés à faire connaître dans ses diverses tendances, avec l'éclectisme que commande une manifestation de ce genre, l'Ecole de peinture belge d'aujourd'hui. Nous publierons dimanche prochain la liste des principaux invités, avec la nomenclature des œuvres qui paraissent devoir fixer particulièrement l'attention.

L'exposition occupera trois salles du Grand Palais des Champs-Elysées qui recevront à cette occasion une décoration spéciale. Celle-ci sera complétée par une trentaine de sculptures dues à Meunier, Paul de Vigne, Dillens, Mignon, et à quelques statuaires d'aujourd'hui.

L'inauguration du monument Emmanuel Hiel est définitivement fixée au 13 octobre. Erigé au centre d'un jardin qui vient d'être tracé à l'angle de la chaussée de Haecht et de la rue Rubens, à Schaerbeek, ce monument, œuvre du statuaire Namur, mesure, dit le *Petit Bleu*, 5 m. 50 de haut. Le buste en marbre d'Emmanuel Hiel couronne une colonne en granit d'Ecosse au pied de laquelle la Poésie, symbolisée par une effigie en bronze, dépose une gerbe de roseaux évoquant le poème célèbre de Hiel, *l'Escaut*, mis en musique par Peter Benoit.

Le Comité du Monument Max Waller vient d'élire comme président M. Paul Errera, professeur à l'Université libre de Bruxelles, en remplacement de feu M. Léon Van der Kindere.

Miss Mary Garden donnera du 28 septembre au 10 octobre prochain cinq représentations au théâtre de la Monnaie, où elle est dès à présent réengagée pour le mois d'avril, à son retour de New-York.

C'est mercredi prochain qu'aura lieu la réouverture du théâtre du Parc. Elle sera faite par la troupe du théâtre Antoine, qui jouera, ainsi que nous l'avons annoncé, *Anna Karénine*, pièce en cinq actes et sept tableaux de M. Edmond Guiraud d'après le célèbre roman de Tolstoï.

An théâtre Molière, M. Munié reprendra le 14 novembre la série de ses matinées d'opéra-comique. Il fera représenter au cours de la saison : *Le Songe d'une nuit d'été* (Ambroise Thomas), *Don Pasquale* (Donizetti), *les Diamants de la Couronne* (Auber), *Zampa* (Hérold), *les Dragons de Villars* (Maillard), *le Docteur Crispin* (Ricci), *la Fille du Régiment* (Donizetti), *Galathée* (Massé) et *l'Ombre* (Flotow).

La réouverture des Galeries est fixée à vendredi prochain. Le spectacle se composera de *Miquette et sa mère*.

Le théâtre de l'Olympia inaugurera, le 4 octobre, sa saison par une opérette inédite de MM. M. Hennequin et P. Bilhaud, musique de M. E. de Lorey.

Le Roi, le prince Albert, le gouverneur de la province de Liège, les villes de Liège et de Verviers, la Ligue wallonne de Liège, etc. ont accordé leur patronage au *Cercle verviétois de Bruxelles* pour l'organisation d'un concours littéraire ayant pour objet de populariser l'histoire de l'ancien pays de Liège. Ce concours sera clôturé le 31 octobre prochain.

S'adresser par écrit au comité du *Cercle verviétois*, boulevard Anspach, 1, à Bruxelles.

Un groupe d'admirateurs de Wagner, à Dresde et à Leipzig, a résolu d'acheter la maison où le maître écrivit la plus grande partie de la partition de *Lohengrin*, pendant l'été de 1846. C'est le bâtiment principal d'une ferme de la petite localité de Grampa, située sur les bords de l'Elbe, non loin de Pillnitz, la résidence d'été des rois de Saxe.

Déjà le propriétaire de la maison seigneuriale de Gentzen, dont dépend la ferme de Grampa, avait fait apposer une plaque commémorative sur la maison lors de la première représentation de *Lohengrin* à Bayreuth, en 1903; et, au courant de l'été 1903, il avait érigé, au milieu de la cour de la ferme, une colonne garnie d'inscriptions enthousiastes. Mais, dans l'intérieur de la demeure, rien de particulier ne faisait revivre le souvenir du maître et de ses glorieux travaux. C'est pour cela que le groupe des « Wagnériens saxons » va racheter la maison, dont les différentes pièces recevront, donnés par les fidèles et par M^{me} Cosima Wagner, des objets, meubles, bibelots et portraits ayant appartenu au maître à l'époque où il écrivit *Lohengrin*.

Cette maison deviendra un centre de pèlerinage artistique.

Les grands hommes en robe de chambre :

Des lettres inédites de Beethoven viennent d'être publiées. On n'y trouve aucun détail intéressant sur son existence artistique. On ne peut y puiser que des renseignements domestiques sur la vie du grand musicien.

Il avait deux bonnes, Nanny et Babet, dont il se plaint avec virulence. Nanny, pour une gouvernante, est trop peu instruite, elle est même « trop bestiale ». Quant à l'autre, malgré son visage, « elle est encore au-dessous de la bête ». Nanny, à l'occasion du jour de l'an, ne mérite assurément pas plus de cinq florins. Babet n'est digne d'aucune étenne.

Un autre billet est adressé par Beethoven à son copiste Wolanek, qui s'était plaint de la mauvaise écriture du maître et de la difficulté qu'il éprouvait à déchiffrer ses manuscrits. La réponse de Beethoven vaut d'être citée entièrement :

Sot animal! Prétentieux individu! Ane bété!

Avec une arsouille de cette espèce, qui vous vole votre argent, faudrait-il encore faire des façons! Il ne mérite que d'être tiré par les oreilles.

Gâcheur d'encre! Imbécile fleffé!

Corrigez les fautes que vous avez commises par votre ignorance, par votre présomption, votre vanité et votre bêtise; cela conviendrait mieux que de vouloir me donner des leçons, car c'est tout comme si la truie voulait éduquer Minerve.

BEEHOVEN

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

LA TOISON D'OR

NOTES SUR L'INSTITUTION ET L'HISTOIRE DE L'ORDRE DEPUIS 1429 JUSQU'A L'ANNÉE 1559

par le baron H. Kervyn de Lettenhove
Président de l'Exposition de la Toison d'Or.

Un beau volume in-4°, illustré de 42 planches hors texte : Portraits, tableaux, tapisseries, miniatures, estampes, armures, etc.
Prix : 5 francs.

Il a été tiré 25 exemplaires de luxe, sur papier à la main des Pape-teries d'Arches, numérotés de 1 à 25. Prix : 20 francs.

CATALOGUE OFFICIEL

DE

L'Exposition de la Toison d'Or

(BRUGES, JUIN-OCTOBRE 1907)

Un volume de 300 pages environ. — Prix : 2 francs.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron. Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,

VILLIERS de L'ISLE ADAM

Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

ETUDE DE M^e PORTMANS, HASSELT

VENTE PUBLIQUE DE TABLEAUX

Le notaire Portmans, à Hasselt, procédera le lundi 23 septembre 1907, à 9 heures du matin, à la vente publique d'un grand nombre de tableaux peints par feu DJEF SWENNEN, en son vivant artiste-peintre, à Hasselt, auteur du *Chemin de la Croix* de l'église Notre-Dame, à Saint-Trond, et consistant en tableaux d'histoire et de genre, portraits, paysages, fleurs, natures mortes et études.

La vente aura lieu en l'atelier de l'artiste, boulevard du Nord, à Hasselt, où les tableaux seront exposés le jeudi 19 et le vendredi 20 septembre de 2 à 4 heures de relevée.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

La Presse Européenne

Coupures de journaux artistiques, commerciaux, politiques et financiers

Bruxelles, 54, rue de Longue-Vie.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — I.E NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Le Salon d'Automne (suite et fin) (OCTAVE MAUS). — Les Artistes belges à Venise. — Critique et Sociologie (FRANÇOIS DE MIOMANDRE). — Le nom de Sully Prudhomme. — Au Théâtre du Parc. — Accusés de réception. — Nécrologie : *Paul Daraur, Georges Allen*. — Petite Chronique.

LE SALON D'AUTOMNE ⁽¹⁾

Quel encouragement pour la jeunesse actuelle que l'apothéose de cet évocateur enthousiaste qui, pour échapper à l'obsession des formules académiques, s'exila volontairement aux antipodes afin de retremper aux sources d'une nature vierge et d'une humanité primitive son art pathétique, à la fois grave et exalté !

Peu d'artistes furent plus cruellement châtiés de l'insolence qu'il y a d'affronter les préjugés. Il accumula assez d'invectives pour alimenter l'arsenal de la

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

critique inintelligente durant plusieurs générations.

J'ai sous les yeux quelques articles publiés naguère sur Gauguin. Il n'est peut-être pas sans intérêt de les rappeler ici :

Un critique écrivait spirituellement en 1889 :

« Sous prétexte d'études de nu, on voit exposée toute une série de femmes qui n'ont presque plus rien d'humain, sont de véritables guenons ! Ce qui est laid est habillé de couleurs fausses : des monts pourpres sont surmontés — comme d'un second étage — de ciel serein ; sur des arbres bleu indigo se détachent — autant qu'elle peuvent — des chairs vertes. Et quelles physionomies, justes dieux ! Des trognes, des mufles, des masques difformes. Et quelles jambes torsées, et quelles pattes en fourchette ou en spatule ! Et de quelles guenilles sont à moitié couverts ces personnages d'une comédie funambulesque sans esprit !... »

Un autre :

« Plus ahurissant et moins excusable, car il ne sait pas dessiner, est un M. Gauguin, d'Arles, lequel évoque pour nous un site planté d'arbres dont les troncs sont bleus... Et non pas de ce bleu indécis, vague et flou, que le crépuscule répand le soir sur les objets : d'un bleu franc, dur, terrible, et tel enfin que personne, j'ose l'affirmer, n'en a jamais observé de pareil sur aucun tronc d'arbre, en aucun temps, sous aucune zone. »

Un autre encore (et cette aimable appréciation date d'il y a cinq ans à peine) :

« Gauguin, l'imagier pornographe dont la sublime ignorance n'a jamais été dépassée par les sculpteurs de la Forêt Noire... »

Celui-ci, enfin (même année, 1901) : « Gauguin, qui a inventé le Gauguinisme, affirme avec une incontestable autorité tout ce qu'on peut inventer de plus bêtement insuffisant pour épater un public assez idiot pour s'y laisser prendre. »

Mais le vent a tourné. Et je lisais avec joie, au lendemain de l'ouverture de Salon d'Automne, dans un grand journal parisien :

« Et enfin, voici Paul Gauguin, Paul Gauguin tout entier, sous tous les aspects de son mâle et savant talent, Paul Gauguin grand coloriste, grand dessinateur, grand décorateur, peintre multiforme et toujours sûr de lui, présenté au public dans une exposition qui, comme l'a dit, dans la préface fervente et harmonieuse qu'il a écrite pour le catalogue, Charles Morice, doit dissiper « l'incertitude jetée dans le public avec le nom de cet artiste ».

L'auteur n'hésite pas à égaler certains dessins du maître de Tahiti à ceux d'un Ghirlandajo, de Vinci, de Puvis de Chavannes.

Justice tardive, me disais-je, mais réparation éclatante. Les ombres se dissipent. La critique s'est ressaisie. Elle défendra désormais la liberté de l'art, elle forcera le public à se montrer libéral envers les Argonautes qui cinglent vers des îles inexplorées.

Hélas ! Quelle illusion ! Transformés en verges, les éloges décernés à Gauguin devaient servir, sur l'heure, à flageller la génération qui se lève.

« Ah ! les pauvres petits suiveurs, de qui les œuvres réjouissantes font se gondoler d'aise les cloisons de la salle voisine, les doux jeunes gens satisfaits à si bon compte, les « pochadeurs », les tendres niais qui s'imaginent que « c'est si facile » ! Quelle leçon pour eux ! Et renonceront-ils, enfin, à nous montrer leurs fonds de cartons, leurs ébauches, leurs balbutiements ? Et les bons snobs à qui chaque année doit fournir leur petite merveille pour la rue Laffite, les gogos béants du « toujours plus oultre », comprendront-ils, enfin ? »

Vous tirerez de ces rapprochements la moralité qu'ils recèlent, — et je n'insistai pas.

A toutes les étapes de l'histoire, le même conflit éclate. C'est Bonington écrivant que Delacroix peint avec un pinceau ivre. C'est Ruskin soutenant que Whistler, en tarifant mille guinées le « pot de couleurs qu'il lance à la face du public », dépasse l'impudence du plus insolent cockney. C'est M. Gérôme, à qui l'on reprochait, peu de temps avant sa mort, d'avoir refusé jadis Corot, et qui répondait : « Je le refuserais encore ! »

Car les peintres, eux aussi, se trompent, — et ceci excuse les erreurs de la critique. Manet ne comprit point Renoir. « Vous devriez, dit-il un jour à Claude Monet, conseiller à ce garçon-là, puisque vous êtes son ami, d'abandonner la peinture. Il n'a vraiment aucune disposition ! »

Il ne comprit pas davantage Cézanne, et refusa de s'associer au groupe des Impressionnistes parce que le fougueux peintre d'Aix en faisait partie. Cézanne connaissait l'opinion de Manet sur ses œuvres. Il se contentait d'en sourire, et, parfois, de tirer du fond de sa bonhomie provençale quelque trait moqueur. Un soir, — l'anecdote me fut contée la semaine dernière par un des assistants, — Manet, très élégant, trônait au Café Guerbois parmi ses amis. Entre Cézanne, la ceinture rouge aux reins, dans l'accoutrement dépeigné dont il était invariablement vêtu. « Ah ! monsieur Manet, s'écrie-t-il en saluant le maître d'*Olympia*, permettez-moi de ne pas vous tendre la main. Je ne me la suis pas lavée depuis huit jours ! »

La mémoire de Manet est assez vénérée ici pour que j'aie osé vous raconter cette historiette lointaine. Ce dissentiment entre deux hommes qui ont un droit égal à notre admiration ne prouve-t-il pas la fragilité des jugements individuels ? Et pareilles divergences, — qu'il s'agisse de peinture ou de musique, car les musiciens, eux aussi, se divisent en camps rivaux, — ne devraient-elles pas toujours s'effacer devant l'intérêt supérieur de l'art ?

C'est à quoi s'efforce le Salon d'Automne, en appelant à lui les tempéraments les plus opposés et en les conviant à de fraternelles initiatives. Son libéralisme s'étend même au delà des frontières. Dans ses jardins méthodiques, le parfum de quelques beaux parterres étrangers se mêle à celui des fleurs de la terre de France. Cette année, la Russie et la Suède ont généreusement collaboré à son œuvre. Elles ont accentué la vérité des principes qu'il proclame en nous initiant à l'effort parallèle de deux nations dont la géographie nous sépare, mais qu'un même idéal artistique rapproche de nos cœurs.

S'il m'est permis d'exprimer un vœu, je souhaite le développement de cet échange international, si favorable à l'étude, à la critique raisonnée, au progrès des idées. Qu'est-ce donc que cette muraille de Chine dans laquelle certains prétendent, sous de fallacieux et mesquins prétextes, emprisonner l'essor artistique des peuples ? Il y a quelque chose qui domine les intérêts individuels : c'est la solidarité humaine.

Tendre la main aux artistes de tous les pays, les convier à faire connaître, par des manifestations d'ensemble, l'orientation de leurs activités, leur permettre de puiser largement aux sources de l'inspiration française, trop riche pour s'épuiser jamais, n'est-ce pas un beau geste, digne des traditions chevaleresques d'une nation hospitalière par excellence ?

En accueillant les peintres, sculpteurs et musiciens étrangers avec un libéralisme inaccoutumé, le Salon d'Automne a rempli un devoir social qui dépasse l'intérêt d'une solennité artistique. Il a prouvé que si la

politique nous impose des frontières, la pensée artistique les supprime !

Les influences réciproques de l'École flamande et de l'art français sous les Valois, l'épanouissement du tempérament aristocratique de Van Dyck à la Cour d'Angleterre et la répercussion de son génie sur l'École anglaise, le développement de l'Impressionnisme au lumineux rayonnement de l'art japonais dont l'introduction en France imprima à la peinture une direction imprévue, cent exemples analogues démontrent l'utilité qu'il y a pour les artistes à ne pas limiter leur champ d'études à la région où le hasard les a placés.

Soyons internationalistes. Du concours de toutes les forces éparses dans l'univers naîtront des vérités nouvelles. Et l'on sert mieux son pays en lui ouvrant les yeux sur toutes les beautés capables de stimuler ses activités intellectuelles qu'en l'aveuglant sur ses propres mérites.

Les grands courants internationaux ont particulièrement vivifié, à toutes les époques, la pensée musicale. Les trouvailles des polyphonistes néerlandais, l'influence des maîtres italiens des XVII^e et XVIII^e siècles, l'inspiration allemande du XIX^e, la palette orchestrale des symphonistes russes n'ont-elles pas, tour à tour, modifié et embelli l'expression française, dont la puissante originalité, la logique et la clarté exercent, de même, au delà des frontières, une action bienfaisante ?

Et voici que l'Extrême Orient fait, depuis peu, mûrir au verger musical de la France des fruits d'une saveur étrange et douce. Les noms de ceux qui les cueillent sont sur vos lèvres... Encourageons ces maraudages, puisqu'ils nous apportent des sensations nouvelles. L'Orient a rajeuni la peinture occidentale : il rafraîchira peut-être aussi notre vocabulaire rythmique et mélodique.

Faut-il conclure que la pimpante architecture des pagodes doit être préférée à l'imposante splendeur des cathédrales ? Il serait puéril de le soutenir. Sachons admirer l'une et l'autre et nous réjouir de ce que l'art nous offre simultanément des beautés aussi dissemblables.

Le Salon d'Automne nous donne l'exemple d'un judicieux éclectisme. Le zèle clairvoyant des organisateurs de ses auditions musicales, MM. Bruneau et Parent, ne s'est pas limité à l'une ou à l'autre des tendances qui partagent la musique d'aujourd'hui.

Et le talent des interprètes, — parmi lesquels je suis heureux de remercier spécialement pour leur inlassable dévouement M^{me} Bathori, M^{lles} Marthe Dron et Blanche Selva, M. Engel et le Quatuor Parent — s'est généreusement employé en faveur des œuvres les plus diverses. César Franck a ouvert et fermé le cycle de nos concerts. Il était juste que le père spirituel de toute une génération musicale fût honoré au même titre que les

maîtres illustres qui relient la peinture contemporaine à celle du passé

Le même souci a, vous le voyez, guidé le Salon d'Automne dans le développement parallèle de ses deux manifestations principales, la peinture et la musique.

Aux certitudes d'hier il associe les recherches inquiètes d'aujourd'hui, qui seront les vérités de demain. Les jeunes gens qui s'inscrivent dans ses rangs pourraient prendre pour devise ces vers qui servent d'épigraphie au livre émouvant du poète Verhaeren dont vous parla M. Gabriel Mourey :

Nous apportons, ivres du monde et de nous-mêmes,
Dés cœurs d'hommes nouveaux dans le vieil univers.

C'est eux qu'il faut suivre, qu'il faut aimer, qu'il faut encourager, car c'est en eux que résident nos sûrs espoirs.

OCTAVE MAUS

Les Artistes belges à Venise.

La retentissante affirmation de l'École belge dans la cité des Doges se trouve consacrée par la remarquable étude que l'éminent critique Vittorio Pica vient de publier sur la VII^e Exposition internationale des Beaux-Arts à Venise — étude qui est un exposé vivant et complet de la production artistique contemporaine (1). Le chapitre consacré à la Belgique ouvre le volume et comprend environ 70 pages et 75 reproductions.

Voici le début de l'éloge enthousiaste et réfléchi que M. Pica fait de notre art :

« Presque tous les peintres, sculpteurs et graveurs les plus vaillants et les plus caractéristiques dont s'enorgueillit à bon droit la Belgique, ont figuré dignement dans les six premières expositions internationales des Beaux-Arts de Venise, accaparant la vive sympathie et l'admiration sincère de l'élite du public italien, tandis que les architectes, dessinateurs, constructeurs de meubles, affichistes, décorateurs de livres, orfèvres et joailliers belges provoquaient de leur côté la faveur dans les expositions d'art décoratif de 1902 à Turin et de 1906 à Milan. Ceux pourtant qui, — comme celui qui écrit ces lignes, — apprécient avec une ferveur spéciale le peuple actif et intelligent qui vit et prospère dans le petit pays compris entre l'Allemagne, la France, la Hollande et la mer du Nord, et qui, durant les cinquante dernières années, a donné le spectacle admirable d'un développement imprévu et tout à fait extraordinaire aussi bien dans les arts que dans les lettres, ceux-là ne se trouvaient pas encore satisfaits et désiraient que l'occasion fût donnée aux artistes belges d'une victoire esthétique plus complète encore et plus efficace. Ils demandèrent sans relâche au Comité directeur de l'Exposition de Venise de vouloir concéder à l'Art belge, et spécialement à la peinture, plus variée et moins connue parmi nous, une vaste salle ou diverses salles, comme il fut déjà fait tour à tour pour les Scandinaves, les Écossais, les Hongrois

(1) VITTORIO PICA. *L'Arte mondiale alla VII Esposizione di Venezia*, con 445 illustrazioni. Bergamo, Institut italien d'arts graphiques.

et les Espagnols, de telle façon que notre public, dans sa partie la moins cultivée et la plus ardente à accepter les nouvelles manifestations, pût également se former une idée exacte et complète de l'Art belge et se persuader qu'il est parmi les plus hardis et les plus originaux, en même temps que parmi les plus sains et les plus équilibrés. Conseils et exhortations ont été écoutés, et le Pavillon belge, élevé dans un coin planté d'arbres (1) peu distant du corps principal de l'exposition vénitienne et confié aux soins experts et attentifs du distingué critique d'art H. Fierens-Gevaert, démontre par son grand succès, spontanément affirmé, que ceux-là ne se trompaient point qui assuraient qu'une telle exposition devait entraîner l'adhésion de tous les gens de goût. »

Le reste de l'étude comprend une brève monographie de notre art depuis 1830 et une analyse détaillée des œuvres rassemblées à l'exposition. Le travail de M. Pica est un document précieux sur la place que notre art occupe au début du xx^e siècle dans l'ensemble de la production actuelle.

CRITIQUE ET SOCIOLOGIE

Je suis malheureusement trop certain que tout l'effort des sociologues ne changera rien à l'état de la Société. Car plus ils s'aperçoivent des imperfections et des injustices qui s'y trouvent, plus se développe, s'avance et se précipite le progrès matériel qui en est la cause directe et constante. Et ce progrès matériel marche tellement plus haut que les prises des sociologues que c'en est tout à fait effarant.

Un homme a vu clair, c'est Wells. *Anticipations* sont un livre qu'on ne saurait trop relire si l'on veut se rendre compte de ce que sera la société nouvelle. Le monde futur, au point de vue matériel, sera ce que Wells le décrit dans cet essai, et au point de vue moral il sera semblable à ce qu'il le montre dans *Quand le Dormeur s'éveillera*, — c'est-à-dire composé d'une humanité jouisseuse et cruelle, violemment et farouchement rétrogradée vers l'état antique, élite de patriciens ploutocrates servie par un fourmillement de citoyens harcelés par la misère, esclaves en fait, vêtus de la symbolique toile bleue dont ils ne peuvent plus se défaire une fois qu'ils l'ont acceptée.

Abominable perspective, et vraie cependant. Rien n'y fera. Les paroles généreuses, les révoltes, tous les efforts seront pareils à ces mouvements qu'un homme entravé tente pour se délivrer : il ne réussit qu'à assurer davantage ses liens. Bien au contraire, le socialisme a pour conséquence directe la centralisation absolue et définitive de tous les pouvoirs aux mains de l'État, ce qui est proprement la conception de Wells. Une religion, avec tout ce qu'elle comporte d'illogismes, mais précisément parce qu'elle s'adresse au sentiment, méprisant la raison, pouvait seule sauver les prolétaires, le déchet, la toile bleue, du sort misérable qui l'attend. Or, c'est un secours détruit et qui d'ailleurs est sans efficace chez un peuple saturé de rhétorique et intoxiqué de *raison*. Le faible reste de pitié que nous avons encore, héritage suprême du christianisme, est de plus en plus impuissant à conjurer le mal mécanique... Et il arrivera ce qui arrivera...

(1) *Un arborato cantuccio*. Impossible de traduire le charme de cette expression qui montre que M. Pica est un séduisant écrivain en même temps qu'un parfait critique.

Animée de cet esprit généreux, la *Société nouvelle* reparait. Elle fait appel à toutes les bonnes volontés, à toutes les paroles de paix. On souhaiterait, pour l'honneur de l'humanité, que les généreuses intelligences qui vont à nouveau la prendre pour chaire réussissent à enrayer le flot irrésistible, à conjurer l'avenir noir. Tout arrive, le bien lui-même.

Mais il n'importe. Ce qu'il faut, c'est lutter jusqu'au bout pour son idéal. On peut douter jusqu'au fond du cœur que l'idéal de la justice soit jamais atteint, mais on n'a pas le droit de rire de ceux qui s'efforcent vers son mirage. Et je ne connais rien de plus beau, parce que sans doute suprêmement inutile, que le dernier cri vers le ciel d'un homme englouti par la mer montante.

Ce que je dis ici de la *Société nouvelle*, je l'étends au livre de M. Léon Legavre, *La Femme dans la Société* (1), plaidoyer éloquent en faveur de la femme, négligeant sans doute tout ce à quoi la littérature attache tant d'importance, mais à quoi la vie des pauvres gens en réserve si peu : sa classique perversité. Seigneur ! allez donc voir la perversité d'une culottière à dix-sept sous par jour ! Enfant douze fois malade, sans doute, mais impure... c'est un vice qui demande du loisir. Il faut savoir gré à M. Legavre, qui est cependant un littérateur, d'avoir négligé dans son étude cette chose en effet fort négligeable. La femme, chez les pauvres gens, soit par simplicité d'esprit, soit par surmenage, reste, même sous les coups et les adversités, la compagne. Elle n'a pas le temps de s'occuper d'autre chose, et nous devrions avoir celui de nous occuper d'elle : elle le mérite.

M. André Ruyters a de tout autres préoccupations. C'est un moraliste de l'école de Nietzsche et de Gide, et le sort de l'humanité ne le trouble pas. Soit qu'il sache qu'elle sera toujours la même, et qu'il se résigne, soit qu'en effet cela lui soit absolument égal, il ne s'intéresse pas à la foule, mais à l'élite. Or l'élite, n'ayant rien à faire, s'occupe de morale. Je n'ai jamais compris autant qu'en lisant *Le Mauvais riche* (2) combien la morale est un sport, un jeu, si vous voulez, avec ses règles arbitraires, ses buts enfantins, les exercices auxquels il oblige plus ou moins bons pour tel et tel muscle. La morale (ou l'immoralisme, ce qui est parfaitement la même chose) est la partie la plus brillante de la gymnastique intellectuelle. Moins utile que la science, moins noble que l'art, elle a son charme. M. Ruyters est un virtuose étincelant. Son scepticisme le désosse dans des mouvements que ses maîtres accomplissaient avec plus de sincérité, donc moins de grâce. M. Ruyters joue avec les idées morales comme d'autres avec les idées intellectuelles. C'est un dialecticien impeccable.

Moins adroit, M. José Hennebicq plaît par une conviction absolue. La thèse qu'il soutient dans *L'Art et l'Idéal* (3) est depuis longtemps battue en brèche par l'esthétique contemporaine, mais tellement d'esprits supérieurs y ont cru !... Et il a raison dans le fond. Une œuvre doit arriver à parler, aussi, à la pensée, si on veut qu'elle soit absolue. M. Péladan a soutenu prestigieusement, depuis son début dans les lettres, cette théorie que le maniaque subjectivisme contemporain méconnaît par trop. En déplaçant un peu le sens du mot idéal, en lui donnant celui que Laforgue lui conférait, M. Hennebicq a tout à fait raison.

En même temps que *Le Mauvais riche*, M. Arthur Herbert publie

(1) LÉON LEGAVRE. *La Femme dans la Société*. Bruxelles, édition de la *Société nouvelle*.

(2) ANDRÉ RUYTERS. *Le Mauvais riche*. Bruges, Arthur Herbert.

(3) JOSÉ HENNEBICQ. *L'Art et l'Idéal*. Paris, Sansot et Cie.

Portraits anglais (1) d'Arthur Symons. Ce sont des études de critique sérieuse, élevée même, mais qui me paraissent manquer de précision, peut-être à cause des généralités qui y sont exprimées. Il dit à propos d'un écrivain des choses fort justes mais quelque peu interchangeables. M. Symons me semble un essayiste de valeur pour qui les personnages envisagés sont des prétextes et des motifs. Il les néglige pour ses déductions.

Tout au contraire, l'étude de M. Ernest Gaubert sur *Rachilde* (2) est minutieuse extrêmement. Il n'y manque pas un détail bibliographique, et ce n'était pas commode avec un romancier aussi abondant. Et cette minutie n'exclut pas la compréhension générale de l'œuvre. De toutes les pages consacrées à la *princesse des ténèbres*, c'est une des meilleures. Il a fort justement noté la santé foncière de cet art d'apparence décadente :

« Un art très discret, une ironie conteuse, parfois une indignation courageuse, un enthousiasme fervent, tels sont les éléments qui se trouvent au fond de presque toutes ses phrases, qui leur donnent cette originalité absolue, qui les font si différentes de la prose des autres. Le style de M^{me} Rachilde a les qualités dont elle aime tant à parer ses héroïnes, la force, la netteté, la sobriété, la vivacité. »

FRANCIS DE MIOMANDRE

Le nom de Sully Prudhomme.

Pourquoi Sully Prudhomme fit-il précéder son nom vrai de Prudhomme de celui de Sully?

M. Jules Claretie en donne la raison dans sa récente chronique du *Temps*. Et il cite la lettre que lui écrivit à ce sujet le poète.

Châtenay, mardi (14 juin 1898).

Mon cher ami,

Votre lettre m'a été bien douce à lire ! Je suis ravi de l'impression que vous laissez la lecture de mon article sur le mouvement poétique en France. J'hésitais à le faire entrer dans un petit volume qui sera mon testament poétique, où je joindrai à mon opuscule intitulé *Réflexions sur l'art des vers* mon article de la *Revue des Deux Mondes* : « Qu'est-ce que la poésie ? » Je me décide à l'y mettre.

Je me rappelle avoir lu quelques pages de vous, me concernant, dans lesquelles vous dites, en effet, que mon premier volume, *Stances et Poèmes*, est signé « Prudhomme-Sully ». J'avais eu l'intention de vous parler de cette erreur à l'occasion, mais je n'y ai plus pensé. Je n'ai aucun souvenir d'avoir jamais rien signé « Prudhomme-Sully ».

Au moment de publier les *Stances et Poèmes*, une députation d'amis dévoués, dont Gaston Paris faisait partie, est venue me trouver pour me dissuader de signer même « Prudhomme ». (C'était l'époque où Henry Monnier glorifiait si comiquement M. Prudhomme, expert en écritures). Je répugnais infiniment à prendre un pseudonyme pour un motif si peu élevé, et ma mère m'encouragea à la résistance. Bref, mon livre parut sous mon nom.

Encore le nom de « Sully » ne figure-t-il pas sur mon acte de

(1) ARTHUR SYMONS. *Portraits anglais*. Bruges, Arthur Herbert.

(2) ERNEST GAUBERT. *Rachilde*. Paris, Sansot et C^{ie}.

naissance. L'histoire est curieuse; il avait été donné à mon père dès son enfance, je ne sais pas pourquoi. Il mourut quand j'avais deux ans, et ma mère, qui avait la chère habitude de ce prénom, me l'a transporté pour ne la point perdre. Voilà comment je suis appelé, depuis mon enfance, moi-même, Sully, — pseudonyme naturalisé, vrai nom par le long usage.

Merci mille fois, mon cher ami, de votre sollicitude pour la première édition de mes *Stances et Poèmes*; c'est le bébé de mes productions, et je n'y ai guère ajouté. Gaston prétend qu'entre vingt et vingt-cinq ans, tout écrivain a donné l'embryon de ses travaux futurs. Il y a du vrai dans ce paradoxe.

A demain, peut-être, à l'Institut; en attendant, je vous serre bien affectueusement la main.

SULLY PRUDHOMME

AU THÉÂTRE DU PARC

Le programme du théâtre du Parc est, cette année, particulièrement brillant. Aussitôt après les représentations d'*Annu Karénine* qui attirent en ce moment la foule, M. de Féraudy et M^{me} Sorel joueront au Parc la nouvelle comédie de MM. G. Guiches et Gheusi, *Chacun sa vie*, le plus récent succès de la Comédie-Française, et *les Affaires sont les affaires*, l'émouvante pièce d'Octave Mirbeau.

Les 7, 8, 9 et 10 octobre, M^{me} Sarah Bernhardt et sa troupe interpréteront *les Bouffons*, de M. Zamacois, *la Sorcière* de M. A. Victorien Sardou, et *la Dame aux Camélias*.

Le 11, débuts de la troupe régulière. Première représentation d'une pièce inédite de M. Emile Bergerat, *le Combat de cerfs*. Débuts de la troupe comique dans *Chez les Zoques*, pièce en trois actes de M. Sacha Guitry, dont les rôles seront interprétés par l'auteur et M^{me} Sacha Guitry (M^{me} Lysès).

M. Reding nous fera connaître ensuite *la Marjolaine*, de M. Jacques Richepin, jouée par M^{me} Cora Laparcerie, et fera une reprise de *Marion Delorme*, avec M. Albert Lambert fils dans le rôle principal.

Le programme se compose en outre des ouvrages suivants : *Les Passagères*, comédie en 4 actes, de M. Alfred Capus, avec M. Noblet dans le rôle principal; *Pêcheresse*, comédie en 3 actes, de M. Jean Carol; *la Française*, pièce en 3 actes, de M. Eugène Brieux; *la Rivale*, pièce en 3 actes, de M. Henri Kistemackers; *les Deux Madame Delauze*, pièce en 3 actes, de M^{me} Gabriel Mourey; *les Ames ennemies*, pièce en 4 actes, de M. Paul Hyacinthe Loyson; *la Blessure*, pièce en 4 actes, de M. Henri Kistemackers; *la Tentation de l'abbé Jean*, pièce en 3 actes, de M. Louis Payen. Enfin, la nouvelle version d'*Education de Prince* de M. Maurice Donnay, avec la comtesse de Linden dans le rôle de la reine de Silistrie.

Les matinées littéraires du jeudi promettent d'offrir également, par le choix et la variété des spectacles, un grand intérêt. Elles seront inaugurées le 17 octobre par une matinée consacrée au théâtre belge. M. Reding reprendra à cette occasion *le Cloître* de M. Emile Verhaeren.

Une séance sera consacrée à deux poètes morts dans l'année : André Theuriet et Sully Prudhomme. Le programme comprendra, outre des poésies de ce dernier, une pièce de Theuriet, soit *Raymonde*, comédie en trois actes, créée à la Comédie-Française, soit *La Maison des Deux Barbeaux*, comédie en trois actes, créée à l'Odéon. Conférencier, M. Ernest Charles, directeur du *Censeur*.

On célébrera, dans une matinée, le cinquantième anniversaire de la mort de Béranger. Au programme : *Le Paresseux*, pièce en un acte, dont le manuscrit est en la possession de M. Jules Claretie; des scènes de tragédie (car le chansonnier populaire a écrit, peu s'en doutent, un *Charles VI* et un *Spartacus*) et naturellement de vieilles chansons. Conférencier, M. Jean Bernard.

M. de Monzie, organisateur des conférences à l'Exposition de

Liège, présentera le théâtre de Paul Hervieu, dont la troupe interprétera *la Course du Flambeau*, pièce en quatre actes.

Le théâtre de Th. de Banville aura pour conférencier M. Georges Dwelshauwers. On donnera *Florise*.

Enfin le théâtre du Parc nous initiera au théâtre néerlandais, en la personne de M. Hermann Heyermans, avec une pièce en quatre actes : *Schakels* (Chainons), qui sera traduite spécialement. Conférence par M. Vermeylen, professeur à l'Université libre.

M. le comte Adrien van der Burch parlera d'Oscar Wilde et fera connaître un chef-d'œuvre du théâtre anglais : *Un Mari idéal*.

La Femme auteur dramatique sera célébrée par M^{me} Catulle Mendès dans un spectacle coupé qui réunira les noms de quelques femmes de lettres dont le talent est particulièrement estimé.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE : *Rayon d'âme*, par MARIA BIERMÉ. Bruxelles, Ed. de la *Belgique artistique et littéraire*. — *Couronne de givre et flûtes d'illusions*, par Ed. BAES. Ostende, A. Bouchery.

CRITIQUE : *Ecrits et Lettres choisies d'Eugène Carrière*, avec un portrait de Carrière par lui-même. Paris, *Mercur de France*. — *Mémoires d'un polémiste*, par EDMOND PICARD. Bruxelles, Vve Larcier. — *L'Art mondiale au VII, Esposizione di Venezia*, par V. PICA. (442 illustrations et deux gravures en couleurs). Bergame, Institut des arts graphiques.

THÉÂTRE : *Egalité ou la Mort*, par PIERRE BROODCOORENS. La Hulpe, Ed. de *l'Exode*.

NÉCROLOGIE

Paul Daraux

Nous apprenons à regret la mort d'un baryton qui s'était, par son goût sûr, sa parfaite musicalité et le charme de sa voix, classé parmi les meilleurs chanteurs de concerts de notre époque. Paul Daraux, qui meurt à l'âge de quarante-cinq ans, se fit applaudir maintes fois aux concerts Lamoureux et Colonne, au Conservatoire de Nancy, etc. On l'entendit, il y a deux ans, à Bruxelles, aux concerts Ysaye, où il interpréta le *Chant d'automne* de M. Guy Ropartz.

Ce dernier tenait en haute estime le chanteur, auquel il dédia plusieurs de ses œuvres.

Georges Allen.

On annonce de Londres la mort de M. Georges Allen, ami et éditeur de Ruskin, décédé dans sa soixante-seizième année. Simple ouvrier, Allen suivit les classes du soir organisées par Ruskin pour développer le goût de l'art dans les milieux populaires. Graveur sur bois émérite, il fit preuve d'une maîtrise telle de la science délicate et de l'art difficile du livre, que Ruskin en fit son collaborateur de tous les instants et lui confia, en 1870, le soin de mettre sur pied la grande édition qui devait être la pierre angulaire de la fortune qu'amassèrent l'auteur et son éditeur.

PETITE CHRONIQUE

La participation des peintres vivants à l'Exposition d'Art belge organisée au Salon d'Automne, forcément limitée en raison de l'importance donnée à la partie rétrospective et de l'espace dont dispose le comité, comprendra une soixantaine d'artistes représentés par une bonne centaine de tableaux. On s'est efforcé d'y faire figurer, autant que possible, les diverses tendances de notre école et de marquer en quelque sorte historiquement les étapes de l'art d'aujourd'hui. C'est ainsi que plusieurs des plus belles toiles

de J. Stobbaerts (*le Tondeur de chiens, Etable, Intérieur d'œuvre à Ossegem, Cour de distillerie anversoise*), d'E. Smits (*Transtévévine*, appartenant à la comtesse de Flandre, *Fillette à la poupée* au Musée d'Ixelles, *Promenade au Pincio, Perdue, le Bonheur et le malheur, Nature morte*), de X. Mellery (*Portrait de Paul de Vigne, le Château de la Roche, Fête au Palais des Doges*), de Ch. Hermans (*le Repos, Esquisse du Bal masqué, Portrait de M. A. Van Loo, Circé*), de F. ter Linden (*Après 98, le Vieux jardin*), empruntées à des collections publiques et privées, rappelleront des luttes glorieuses, continuées par MM. A. Struys (*la Confiance en Dieu, Pas de pain*), A. Verhaeren (*Intérieur de sacristie, Nature morte, Intérieur*), etc.

De la génération suivante, MM. L. Frédéric (*les Ages de l'Ouvrier*, du Musée du Luxembourg, *le Bénisseur, la Pensée qui s'éveille, Saint François*, etc.), Laermans (*l'Aveugle, Soir paisible*), Dierickx (*la Lecture de la Bible*, du Musée du Luxembourg), Baertsoen (*Gand le soir, Vieilles maisons, Petite cité au bord de l'eau*, du Musée du Luxembourg), J. Delvin (*le Soir après le travail*), René Janssens (*Vieux logis*), Am. Lynen, Cassiers, F. bry, Ciambrellani, Berchmans, Rassenfosse, Ch. Mertens (*Intérieur*), Bastien, V. Hageman, P. Mathieu, E. Vloors, G. Morren (*Jeune fille, Bouquet*), A. Delaunois (*Le Pays monastique, Crépuscule d'église*, du Musée d'Ixelles), R. et J. Wytzman, G. Buysse, M^{mes} B. Art, Marcotte, etc.

Les portraitistes De la Hoesse, J. De Vriendt, J. de Lalain, Gouweloos, Richir, Van Holver, voisineront avec les paysagistes les plus réputés : Heymans, Rosseels, Claus, Courtens, Gilsoul, qui exposent chacun plusieurs toiles importantes, et les marines Marcotte, F. Hens, etc.

Le groupe des XX et de 1 *Libre Esthétique* sera représenté par MM. Van Rysselberghe, qui exposera trois œuvres inédites : *Portrait de M^{me} Wolff, la Dame en blanc, Femme couchée*, Khnopff (*En écoutant du Schumann, l'Portrait de fillette, l'Encens*), Ensor (*le Coloriste, le Chou, Salon bourgeois en 1881*), Schlobach (*Portrait de M^{me} Priedgawska*), Lenmen (*Nu, Femme en vert, Nature morte*), Finch (*Jeune femme à sa toilette*), etc.

Parmi les derniers venus, citons MM. Oleffe, Opsomer, Wage-mans, Pinot, Smeers, W. Vaes, Van den Eeckhoudt, Van Zevenberghen, Baesleer, Thomas et autres.

Pour la première fois, en dehors des expositions universelles, l'École belge se présentera, groupée, à Paris. S'il fallut omettre beaucoup d'artistes qui eussent été dignes de figurer dans cet ensemble, le choix qui fut arrêté donnera tout au moins, on le voit, un aperçu éclectique de la peinture d'aujourd'hui dans ses diverses orientations.

Le placement est dirigé par MM. P. Lambotte, délégué du Gouvernement, Octave Maus, directeur de la *Libre Esthétique*, et A.-J. Wauters, membre de la Commission directrice des Musées de Bruxelles.

Une jolie affiche illustrée, composée par M. G. Lemmen, annonce l'exposition, dont le vernissage a lieu demain.

C'est mercredi et jeudi prochains que seront exécutées au Palais des Académies les cantates des concurrents pour le prix de Rome. Neuf compositeurs ont été admis à l'épreuve définitive. Ce sont : MM. Radoux, de Liège; Herbigs et M^{lle} Busine, de Gand, qui au dernier concours remportèrent un deuxième prix; MM. Ch. Caudael, d'Anvers; Jooris, de Bruges; Samuel, de Bruxelles; Sarly, de Tirlemont; Guillaume, de Namur, et Jongen, de Liège.

Sauf M. Caudael, tous les compositeurs ont travaillé sur le texte français du poème.

Une Fête des Arbres organisée par la Fédération des Universités populaires aura lieu aujourd'hui, dimanche, au Parc de Saint-Gilles. On exécutera à cette occasion une cantate de circonstance composée par M. A. De Boeck (1,500 exécutants). Un cortège d'enfants, dont l'organisation a été assumée par MM. Paul Du Bois, Jean D. Iville, Melchers, M. Lefèvre, Lecointe et par d'autres artistes, parcourra les rues principales de la commune de Saint-Gilles. Divers orateurs harangueront la foule. Six tribunes ont été élevées à cet effet. Il y aura, en outre, des récitations de poèmes, des chants, etc.

Ces Fêles des Arbres, qui se multiplient en Belgique depuis quelque temps, sont d'un heureux augure. Elles enseignent à la jeunesse des écoles le respect dû aux arbres et lui apprennent à les aimer. Ainsi disparaîtra peu à peu l'odieux régime qui frappe les plus beaux arbres au moment où ils ont atteint « leur maximum de rendement ».

Hier encore, un de nos confrères parisiens n'a-t-il pas publié ce désolant écho :

On va mettre en vente « le roi de Rome ». Qu'est ce que « le roi de Rome ? » C'est un des plus beaux arbres de France — et un arbre historique, par surcroît... Il est situé en pleine forêt d'Argonne, dans le bois domanial de Châtures (Marne), sur le chemin de la Haute-Chevauchée, à quelque cent mètres de la maison forestière de la Pologne.

La plantation de ce chêne était destinée à perpétuer la date de la naissance du fils de Napoléon I^{er}.

Le conservateur des eaux et forêts, M. Belgrand, écrivait, le 21 mars 1811, à l'inspecteur des forêts, à Sainte-Menehould (circulaire n° 8870) :

« ... En mémoire de cet événement, je vous recommande de choisir le plus jeune chêne, le plus sain, le plus droit, le plus vigoureux et de le planter avec tous les soins possibles dans le lieu le plus apparent et le meilleur fond de notre belle forêt.

Vous entourerez ce jeune arbre de barrières solides, pour le défendre de toute approche et de tous accidents.

En outre de cette barrière solide, vous planterez une haie vive qui formera autour de ce jeune chêne une double enceinte et qui ajoutera à l'ornement de ce lieu.

Vos gardes soigneront ce jeune chêne et répondront de sa conservation. »

Ce qui fut fait. Et le 14 novembre 1811, une circulaire du conservateur des forêts donnait les résultats de cette plantation du « roi de Rome ».

« Cet arbre est remarquable par la place qu'il occupe, par son isolement, par ses ornements et par la défense dont il est entouré. »

La cognée va abattre ce chêne presque centenaire. Il faut faire argent de tout bois.

Le programme des représentations de Bayreuth de l'année prochaine vient d'être arrêté. Il se composera de *Parsifal*, *l'Or du Rhin*, *la Walkyrie*, *Siegfried*, *le Crépuscule des Dieux* et *Lohengrin*. Cette dernière œuvre sera représentée avec décors et costumes nouveaux.

La Société dantesque italienne a conçu, dit le *Petit Bleu*, une fort jolie idée, qu'elle est en train de réaliser. Elle a décidé d'ériger sur le tombeau de Dante Alighieri, à Ravenne, une lampe artistique qui devra être tenue éternellement allumée, pour symboliser la lumière qui vient de l'illustre poète et celle dont son prestige éclaire sa mémoire. Cette lampe a été exécutée par deux des plus exquis orfèvres de Florence, et prochainement aura lieu la cérémonie solennelle du placement de ce luminaire. La municipalité de Florence a offert de pourvoir à l'entretien de la lampe; un groupe de jeunes femmes anglaises a demandé de pouvoir participer aux frais de cette poétique entreprise.

Le gouvernement anglais a acheté récemment au marquis Cattaneo, à Gênes, pour la National Gallery, un portrait de Van Dyck. En Italie, ce nouvel exode d'un chef d'œuvre a provoqué des protestations. Mais voici qu'un autre incident surgit. On a découvert à Londres, chez un marchand de tableaux de Pall-Mall, un portrait qui offre la plus grande analogie avec celui du marquis Cattaneo. Cette toile est signée Spencer et datée de 1592, c'est-à-dire de sept ans avant la naissance de Van Dyck. La tête est la même, le costume, le mouvement de la main mettant un papier dans la poche du pourpoint, les détails mêmes des bijoux sont identiques dans les deux tableaux.

Or, le tableau de Spencer est depuis 1592 dans une famille anglaise et n'en est jamais sorti.

Van Dyck, qui vint en Angleterre vers 1620, a-t-il vu et copié le tableau de Spencer, ou bien Spencer peut-il « reVanDycker » le

portrait du marquis Cattaneo? A qui faut-il attribuer le fameux tableau? Au peintre anglais ou au maître flamand?

« Peut-être pas plus à l'un qu'à l'autre », dit ironiquement l'un de nos confrères.

Le Conservatoire de Milan se prépare, dit le *Guide musical*, à célébrer à son tour le centenaire de sa fondation, et c'est dans la seconde moitié d'avril 1908 qu'aura lieu cette solennité. Un congrès de musiciens italiens se réunira pour la circonstance. Dès aujourd'hui, un comité formé du directeur du Conservatoire, M. Giuseppe Gallignani, de MM. Arrigo Boito, Umberto Giordano, Giacomo Orefice, Giacomo Puccini, Giulio Ricordi, Edoardo Sonzogno et Arturo Toscanini, a pris les premières dispositions utiles et adressé à tous les principaux instituts de musique d'Italie et de l'étranger une circulaire les engageant à organiser dans les diverses villes et dans les centres artistiques des comités particuliers qui recueilleront des adhérents au congrès et qui, dans des réunions préparatoires, établiront des questions à traiter. Durant le congrès, le Conservatoire, avec le généreux concours des autres établissements musicaux de Milan, rappellera, dans une série de représentations et de concerts, son histoire depuis sa fondation jusqu'à l'heure présente. Les représentants des écoles étrangères les plus renommées pourront assister aux séances du congrès et prendre part à la discussion. Bref, tous les efforts tendent à donner à cette intéressante manifestation artistique une importance et un éclat exceptionnels.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

LA TOISON D'OR

NOTES SUR L'INSTITUTION ET L'HISTOIRE DE L'ORDRE DEPUIS 1429 JUSQU'A L'ANNÉE 1559

par le baron H. Kervyn de Lettenhove
Président de l'Exposition de la Toison d'Or.

Un beau volume in-4^o, illustré de 42 planches hors texte : Portraits, tableaux, tapisseries, miniatures, estampes, armures, etc.
Prix : 5 francs.

Il a été tiré 25 exemplaires de luxe, sur papier à la main des Pape-teries d'Arches, numérotés de 1 à 25.
Prix : 20 francs.

CATALOGUE OFFICIEL

DE

L'Exposition de la Toison d'Or

(BRUGES, JUIN-OCTOBRE 1907)

Un volume de 300 pages environ. — **Prix : 2 francs.**



Maison Félix MOMMÉN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n ^o	0,25	Le n ^o	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50.
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARME, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes périodiques de livres et estampes. Expertises.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

ANTÉE

Revue mensuelle de littérature.

Le numéro, 60 centimes. — L'abonnement, 6 francs l'an.

COLLABORATEURS RÉGULIERS

MM. Michel Arnauld, André Gide, Albert Giraud, Laurent Tailhade, Henri Ghéon, Maurice Wilmette, Remy de Gourmont, Maurice Denis, Jacques-E. Blanche, Jacques Copeau, Lucien Jean, Henri Vandeputte, Joseph Bossi et Eugène Monfort.

ARTHUR HERBERT Ld, éditeurs, Porte Sainte-Catherine. BRUGES.

Numéro spécimen envoyé sur commande.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

La Presse Européenne

Coupages de journaux artistiques, commerciaux, politiques et financiers

Bruxelles, 54, rue de Longue-Vie.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Pierre Louys (LOUIS THOMAS). — La Peinture au Salon d'Automne : I. *L'Exposition d'Art belge* (G.-JEAN AUBRY). — M. le baron Descamps-David et la Littérature belge (O. M.). — Correspondance d'artistes (LUCIEN SOLVAY). — Chronique théâtrale (GEORGES RENCY). — Petite Chronique.

PIERRE LOUYS

Il y avait autrefois un jeune homme qui s'occupait de littérature. Il avait publié quelques contes, des vers, et, chose plus rare, traduit du grec les poésies de Méléagre et des extraits de Lucien. Il avait vingt-six ans, et les bons esprits l'estimaient déjà, lorsque, par un succès de librairie comme on en voit peu, il attira sur lui l'attention du public. Depuis, il a écrit d'autres livres, sans que ce public ni les lettrés eussent jamais lieu de regretter la confiance qu'ils lui avaient une fois accordée. Telle est la vie de M. Pierre Louys.

Il y aurait beaucoup à dire sur son œuvre. Cependant

elle est d'apparence simple et de tour tout classique, ou, si l'on veut, traditionnel. Cela fait même qu'il est assez difficile d'en bien parler : on analyse plus commodément une maladie mentale que la perfection ou la grâce.

M. Pierre Louys est de ces auteurs qui en écrivant ont plus le dessein de se plaire à eux-mêmes et de remplir par une occupation agréable les jours qu'ils ont à couler ici-bas que de satisfaire un éditeur ou quelque notable fraction du public : il ne se répète pas, et je ne sais personne de notre temps qui ait donné des œuvres aussi achevées en des genres aussi divers ; il ose même ne pas se soucier des genres eux-mêmes, en sorte qu'il y a dans *les Aventures du roi Pausole* autant de fantaisie que de sagesse, et dans *Aphrodite* autant d'histoire que de philosophie. Cela est consternant.

Les succès de M. Pierre Louys, qu'il ne cherche pas et où entre, comme en beaucoup d'entreprises humaines, une bienveillance toute spéciale de la fortune, sont dus à la parfaite limpidité d'un esprit qui sait toujours ce qu'il veut dire, et le meilleur moyen de l'exprimer. C'est ainsi que M. Louys est un des rares écrivains qui sache conserver toutes ses qualités dans un article de journal : il parle pour dire quelque chose et le dit bien.

Les idées que Pierre Louys a défendues ont été par lui résumées dans une apostrophe qu'il place dans la bouche de Pausole, le bon roi du pays de Tryphème : « Monsieur, l'homme demande qu'on lui fiche la paix ! » Chacun est maître de soi-même, de ses opinions, de sa tenue et de ses actes, dans la limite de l'inoffensif. Les citoyens de l'Europe sont las de sentir à toute heure sur leur épaule

la main d'une autorité qui se rend insupportable à force d'être toujours présente. Ils tolèrent encore que la loi leur parle au nom de l'intérêt public, mais lorsqu'elle entend prendre la défense de l'individu malgré lui et contre lui, lorsqu'elle régente sa vie intime, son mariage, son divorce, ses volontés dernières, ses lectures, ses spectacles, ses jeux et son costume, l'individu a le droit de demander à la loi pourquoi elle entre chez lui sans que personne l'ait invitée. » Avec un grand sens des réalités, M. Louys a écrit plusieurs articles pour montrer comment les lois et règlements, en notre pays où l'on se croit libre, sont quelquefois absurdement oppressifs. De plus, il a défendu contre certains rigoristes la liberté de l'Art et le droit qui est naturellement dévolu à tout artiste d'être lui-même avant de se soucier des conséquences morales de son œuvre.

Ce qu'il y a eu de très fâcheux pour les adversaires de M. Louys dans toutes les campagnes qu'il a entreprises, c'est qu'il ne met pas dans le débat une fougue inutile : il semble qu'il soit né avec un sentiment exquis de la mesure, et on ne le voit jamais s'acharner après ceux qu'il convainc d'erreur.

Cette fleur de sagesse se retrouve dans son style, qui n'est rien que simplicité et précision, avec un tel dégoût naturel pour la redondance, que sa beauté plastique semble purement un jeu de lignes et de simples contours, comme dans un vase attique, avec un tel désir de clarté que les images y naissent d'elles-mêmes, comme sur la bouche d'une jeune fille. Ce style est peut-être sans pareil dans notre langue.

J'en dirais presque autant des vers de M. Pierre Louys, que l'on connaît moins et qu'il réunira bientôt, — nous le désirons tous. Ces vers ne sont d'aucune école; le Parnasse, les Symbolistes et Racine accepteraient M. Louys comme un disciple; on sent ce que je veux dire, et l'émotion qui nous est donnée là est toute particulière, grave et pure à la fois, et toujours avec cette résonance intime qui fait aux grands poètes une suite d'admirateurs jusques aux temps où rien ne sera plus.

J'ajouterai à cela que M. Pierre Louys habite une maison charmante et que sa figure est très agréable à voir.

LOUIS THOMAS

La Peinture au Salon d'Automne.

I. — L'Exposition d'Art belge (1).

En dépit des malveillances et même des hostilités dont il est l'objet, le Salon d'Automne pour la cinquième fois donne la

(1) Nous avons demandé à un critique français, M. G.-JEAN AUBRY, de formuler pour les lecteurs de *l'Art moderne* ses appréciations sur

mesure de sa vitalité, affirme, mieux encore que par le passé, la vigueur et l'enthousiasme des volontés qui le dirigent et s'atteste, en face des redites et de l'affadissement progressif des Salons officiels, la seule *nécessaire* d'entre les grandes manifestations artistiques, hormis certaines expositions particulières.

Il ne faut donc point s'inquiéter à son endroit de la malveillance d'un gouvernement qui réserve ses faveurs aux statuomanes et aux automobiles.

Ce Salon d'Automne est né d'un ensemble d'idées artistiques qui ne sont point pour disparaître : la vénération qu'on y professe pour les maîtres du passé en même temps que l'accueil qui y est fait aux idées les plus audacieuses équilibrent son action et garantissent sa perpétuité.

Ce fut une heureuse entreprise que celle de proposer au public, outre des rétrospectives consacrées à l'œuvre d'un seul artiste, des ensembles exprimant l'activité artistique d'une nation ou d'une race à une époque particulière. L'exposition d'Art belge organisée cette année par les soins de M. Octave Maus avec le concours de l'Etat restera parmi les ensembles les plus cohérents et les plus précieux que nous ait offerts le Salon d'Automne. Le soin judicieux apporté par son organisateur et la bienveillance des collectionneurs a permis de grouper deux cents œuvres extrêmement propres à donner une idée exacte de l'évolution picturale belge des cinquante dernières années.

Une salle a été consacrée à la période qui comprend les continuateurs immédiats de l'œuvre libératrice de Leys et le groupe de *l'Art libre*. L'autre salle est consacrée à la peinture belge actuelle : les *Vingtistes* et leurs successeurs.

En France, hormis quelques Stevens et quelques Boulenger, nous connaissions mal cette période si attachante des premiers réalistes belges, des premiers peintres qui, dégagant l'art de ses entraves officielles et de ses sujets historiques, lui surent donner de nouveau un peu de la saveur des vieux maîtres flamands et ramenèrent la peinture au souci de la vie réelle et de la simple vérité.

Les huit toiles d'Henri de Braekeleer sont à cet effet des plus précieuses pour le public français. L'on y peut à loisir apprécier cet art à la fois de simplicité et de richesse, cet amoureux de la vie paisible et des spectacles familiers et qui peint avec tout l'éclat d'une palette vénitienne, — cette antithèse si personnelle entre l'humilité des sujets et le faste de la forme. Certes, les recherches modernes peuvent nous faire paraître assez relatives ces audaces d'antan : le métier minutieux de cet art sent parfois la fatigue, les préparations en sont assurément trop visibles, nos yeux furent trop éblouis de clartés pures et de franches expressions picturales pour trouver là toute la joie que nous attendons des grands maîtres. On ne peut cependant se garder de considérer avec charme la richesse de ces aspects et leur minutie dévo-

le Salon d'Automne, et spécialement sur la part importante qu'y prend la Belgique. Il nous a paru intéressant, en effet, de connaître l'opinion d'un écrivain qui, étranger à nos querelles artistiques, juge en toute liberté des œuvres qui, pour la plupart, lui étaient jusqu'ici inconnues. Son étude reflète avec fidélité l'impression que produit à Paris l'Exposition d'Art belge sur les esprits cultivés. A l'égard de certaines individualités, celle-ci s'écarte de l'opinion généralement admise en Belgique et parfois de la nôtre : question de points de vue, et aussi de race, de traditions et d'influences ataviques. Mais ce qui ressort des appréciations unanimes, c'est la force, la cohésion, la belle tenue d'une école qui, presque ignorée hier, a conquis aujourd'hui à Paris toutes les sympathies. — N. D. L. R.

tieuse dans *la Lecture*, dans *l'Homme à la chaise*, surtout dans ce *Déjeuner* où la carnation de la femme et la belle chair des fruits sont, comme à l'envi, savoureuses. Mais l'art d'Henri de Braekeleer est peut-être le plus exquis dans cette petite toile, *la Cour*, dont la vue évoque inévitablement la disposition et l'esprit des Pieter de Hoogh ou des Van der Meer, mais où la technique du peintre moderne se montre tout autre, avec moins de timidité que d'ordinaire, et tout animée d'une simplicité touchante.

Alfred et Joseph Stevens sont en France les mieux connus des peintres belges. De l'animalier, le Musée de Bruxelles a prêté le *Marché aux chiens*. Ce n'est point le charme que l'on saurait chercher dans l'œuvre de Joseph Stevens, elle en est toujours dépourvue; dénuée de grandeur et d'attrait, elle ne vaut que par le souci de vérité et la matière parfois belle, comme dans cette étude de *Deux Chiens*, qui rappelle la vigueur de certaines esquisses de Géricault.

Que dire de son frère que l'on ne sache déjà, et comment il est par excellence le peintre des élégances mondaines du second Empire. Le goût de l'anecdote et la facilité du métier ont gâté souvent les meilleures œuvres de ce peintre aimable, mais qui est parfois mieux qu'aimable.

Les huit toiles d'Alfred Stevens sont au reste d'excellents témoignages des qualités et des défauts de cet artiste. *Le Masque japonais* le montre peintre facile et sans accent, cherchant l'attrait dans une élégance banale qui apparente cette toile aux meilleurs Carolus-Duran, — ceux d'autrefois. *Remember* offre des recherches d'accords à la fois colorés et atténués qui lui sont propres, les tonalités de cette robe jaune ne peuvent être que de Stevens. Un *Chant passionné*, fâcheux par le côté mélodramatique de la composition, affirme la délicatesse d'œil de l'artiste dans l'expression des nuances discrètes. Je crois qu'il faut goûter surtout les tonalités sourdes et chaudes et les beaux noirs de *l'Inde à Paris*, la petite toile blonde (*Tricoteuse*) et cette admirable étude de femme : *Crépuscule à Sainte-Adresse*, le plus beau Stevens qu'il nous ait été donné de voir, peinte d'une touche nerveuse, avec une sûreté et une beauté de matière qui fait penser à Manet avec moins de vigueur et une assurance plus grande dans le dessin. C'est là assurément un des plus éloquents portraits de femme dans la peinture du second Empire, et cela tient sa place auprès des plus beaux Ricard ou des meilleurs Manet. Au près de l'élégance et de l'aisance délicate d'Alfred Stevens, l'art de Charles De Groux fait contraste : austérité des formes, sévérité de la palette, amertume ou gravité des sujets, tout concourt, — que ce soit dans *le Viatique* ou dans la petite étude pour *le Bénédicité*, — à un sentiment émouvant, sans sensiblerie, car l'émotion de cette peinture n'est point littéraire. L'honnêteté de cet art dédaigne les moindres ficelles et atteint à une intensité essentiellement picturale qui assure à ce peintre une des plus nobles places dans l'histoire de la peinture belge. Un tel exemple eut dû servir à Agneessens, qui abuse des formes aimables, des roueries du métier, et n'atteint qu'à la vulgarité le plus souvent, comme dans ses tableaux d'enfants où les formes rondouillardes ne le cèdent qu'à l'habileté fâcheuse des gris, qui font trop peu illusion, et l'on est surpris de rencontrer de ce peintre *l'Ephèbe endormi*, étude d'une tonalité blonde tout à fait exquise, dont le dessin et la pâte sont également délicats.

On ne saurait insister sur Mellery dont l'esprit italianisant ne se dégage point d'une expression quelque peu mesquine, et cependant l'esquisse du portrait de Paul de Vigne présente des qualités

vigoureuses par trop inaccoutumées. Mais l'on ne saurait passer sous silence Louis Dubois, représenté par une agréable *Femme en robe japonaise*, une émouvante marine, et surtout par deux natures mortes et un *Intérieur* peints d'une pâte riche et sombre à laquelle l'art des Vénitiens n'est pas étranger.

Les paysagistes sont là aussi en bonne place. Trois marines d'Artan, dont *Mon atelier à La Panne*, belle étude de vague sur le rivage, dans la manière des études de Courbet, mais d'une pâte plus fine. La sincérité, la vérité de cette vision est surtout attachante quand on la compare à celle des marinistes en chambre qui sévissaient alors et qui sévissent encore.

Au reste l'influence de Courbet, qui fit un séjour en Belgique vers 1860, se marque chez presque tous les paysagistes de cette époque, sauf chez Baron, dont ici les *Dunes à Calmpthout* évoquent plutôt la manière des Corot de la campagne romaine. L'influence de Courbet est évidente chez Boulenger, dont les *Rochers de Falmignoulle* imitent jusqu'à la composition des paysages du peintre franc-comtois. Cependant Boulenger demeure le plus puissant et le plus personnel des paysagistes belges d'alors, les Coosemans, les Van der Hecht, les De Knyff et autres. Malgré la hantise de Courbet, qui alourdit trop souvent sa pâte, sa vision est d'une autre délicatesse. Ici *l'Étang* en témoigne où le ciel est un délicieux morceau, d'une souplesse et d'une limpidité qui égalent le peintre belge à nos grands paysagistes de l'école de Barbizon.

Il faut citer encore, parmi les plus intéressants d'entre les artistes représentés à cette exposition, trop nombreux pour que nous puissions les mentionner tous, deux animaliers : Stobbaerts, ce peintre des intérieurs d'étables et d'écuries qui semble impressionné par Troyon, et Verwée, dont les troupeaux sont peints sans grande personnalité mais avec une volonté de vie et de palette éclaircie qui est tout à fait estimable. *L'Étalon*, qui lui valut sa renommée, demeure son chef-d'œuvre.

Entre l'ensemble de ces peintres et ceux de la Belgique actuelle, deux artistes sont à citer dont l'humour et le métier semblent ne relever de personne. L'un est Félicien Rops, l'unique et vigoureux aquafortiste qu'entre autres les *Trois contemporains*, *Femme à sa toilette*, *Étude de femme rousse* et deux petites esquisses proposent ici comme un coloriste nerveux. L'une de celles-ci (non inscrite au catalogue) semble dénoter des rapports avec les tonalités de Stevens, mais le trait mordant du dessin trahit le graveur. L'autre peintre est Henri Evenepoel dont la vision satirique, exacte avec quelque amertume, ne peut se rapprocher de personne et que représentent bien *le Portrait de Milcendeau* que nous vîmes au Luxembourg, *la Foire aux Invalides* surtout, et l'amusante *Danse de Nègres à Blidah*.

La seconde salle, consacrée à la peinture actuelle, comprend naturellement la plupart des Vingtistes. Toutefois, avec un électisme nécessaire en ces expositions, on a représenté également les diverses expressions picturales de la Belgique contemporaine.

Verdyen est là, ce contemporain des Artan et des Boulenger, qui seul peut-être à son époque eut l'intuition des recherches de la luminosité. *La Brume sur la Meuse* est d'une harmonie exquise, moins celle d'une réalité peut-être que d'un rêve, mais ce rêve est délicat et plein d'un charme auquel la réflexion même ne peut résister.

Mais les deux plus grands attraits de cette salle sont, d'un côté, James Ensor et, de l'autre, Van Rysselberghe. Ensor en France est surtout connu par ses dessins cauchemaresques et macabres où l'extravagance se double d'une ironie froide. Nous le voyons

dans cette salle, coloriste délicat et discret, préoccupé de l'enveloppe et des reflets d'une lumière filtrée. Fâcheusement, la matière de ces études n'est point belle, trop souvent salie comme à plaisir, contrecarrant, par endroits, de pâtes lourdes la fluidité de l'atmosphère où baignent ces compositions, mais leur ensemble est d'une impression raffinée, particulièrement dans *la Coloriste*, une étude d'un sens d'intimité charmant.

Près d'Ensor, son ami Vogels, dont il faut déplorer la perte comme celle d'un des artistes dont les œuvres dénotent les plus exquis intuitions. De combien d'artistes ne regrette-t-on pas qu'ils n'aient laissé que des esquisses ! Vogels, au contraire, est de ceux dont on s'afflige qu'il n'ait pas produit des œuvres plus précieuses : il y eût gardé la saveur de l'ébauche en y ajoutant d'autres qualités qu'il possédait en puissance. Son esquisse *Le Quartier du Steen à Anvers* rappelle les préparations qui nous restent d'Eugène Boudin au temps où, vers 1894, il peignait ses *Marchés de Trouville* : c'est la même vision fine, la sûreté de touche et ce sens du plein air qui indiquent les paysagistes nés.

Laermans est là avec son art à la fois coloré et froid, procédant par grandes masses encloses dans un dessin sans accent qui donne à ses œuvres un sentiment décoratif qui n'est pas déplaisant, dégagé qu'il reste toujours d'une fâcheuse littérature.

On n'en saurait dire autant de Khnopff et de Schlobach, que le burne-jonesisme a fâcheusement accaparés. Pourtant il y avait chez Khnopff un beau tempérament de peintre, sa grande toile *En écoutant du Schumann* le prouve surabondamment.

Il ne faut point s'appesantir, je ne dis pas sur Courtens et Gilsoul qui représentent la plus détestable habileté dont nous n'avons en France que de trop nombreux témoignages, mais même sur Heymans et Claus, qui affirment un parti pris, celui de la peinture claire sans raison, l'émotion facile de la brume inévitable, la peinture pour âmes affadies et cœurs sensibles, qui fait regretter la peinture brutale de manœuvres de certains amis de Courbet.

Au moins Baertsoen garde la mesure et ses qualités de peintre ; il est toujours délicat, avec un charme persistant, mais la vigueur y a sa place, et cette âme, flamande encore que subtile et charmante, ne s'est point efféminée. Frédéric est aux antipodes, le charme n'est point son dessein ; il semble cependant qu'il atteigne malgré lui, dans ce *Portrait d'Enfant*, à une aimable naïveté. Mais Frédéric est l'homme des grandes compositions, des grouillements de foules où son sens de l'équilibre des masses et des tons se fait jour. Le Luxembourg a prêté là *Les Âges de l'Ouvrier*. On y peut, à l'aise, étudier le labeur probe de cet artiste, sa vision précise de la vie et l'art qu'il apporte à la transcrire non sans une amertume un peu âcre qui n'en est pas pour l'esprit le moindre intérêt.

Enfin quelques coloristes éclairent les panneaux de cette salle : Morren, qui se ressent un peu trop de son admiration pour Renoir ; Georges Lemmen, dont un nu et une *Femme en vert* sont particulièrement attachants ; Finch, dont la *Jeune Femme au bain* est d'une acidité de tons peu heureuse ; deux plus jeunes encore, Vanden Eeckhoudt, représenté par une toile importante, *Au Jardin*, qui montre ce jeune artiste très au courant des recherches de nos grands impressionnistes, — souhaitons pourtant qu'il se méfie de l'aisance de son style et des influences des maîtres qu'il aime ; Auguste Oleffe, qui expose un portrait nerveux d'une matière solide et forte où le sens du coloriste et le désir d'une synthèse et d'une concentration sont de robustes et d'enviables qualités.

Nous avons gardé pour clore cette étude sur la section belge le plus noble et le plus attachant des artistes de la Belgique actuelle, celui qui met dans toute cette exposition le rayonnement de sa vision vibrante, colorée, joyeuse et délicate : Théo Van Rysselberghe. Ce n'est point ici le lieu de parler du métier de cet artiste, qui le précise chaque jour : goûtons la joie pleine que nous donne cet amoureux des formes et des clartés, ce coloriste vigoureux qui s'est épris des délicatesses les plus suaves de notre modernité, les étoffes somptueuses et les visages des femmes.

La Dame en blanc semble une gageure de délicatesse lumineuse et donne un témoignage exquis de la sûreté du peintre dans l'expression des passages de tons les plus subtils ; le *Portrait de Mme Wolff*, plus encore, affirme la maîtrise de l'artiste, la fougue et la méditation d'un esprit où s'amalgament les qualités en apparence les plus contradictoires et qui fait de sa pensée de peintre un étonnant « carrefour de forces ».

A ces peintures on a joint fort équitablement quelques œuvres sculpturales : six morceaux du grand Meunier, représenté parmi les peintres par la *Manufacture de tabac* du Musée de Bruxelles. *Le Puddleur* et *le Débardeur*, aujourd'hui à jamais classiques, résumant, entre autres, les plus belles expressions du maître dont Camille Lemonnier a dit ce que nous ne ferions que répéter.

Admirons, en silence, en Meunier l'une des grandes paroles de l'âme moderne. Près de lui, les formes graciles, virgiliennes si j'ose ainsi dire, des statuettes de Victor Rousseau, la nervosité attendrie de Paul Dubois, un intéressant buste d'Heymans et le vivant portrait de M. Lequime par Lagae, des figurines assez froides de Dillens, et la grâce un peu archaïque des bustes de Paul de Vigne.

Tout atteste, en cette exposition, le noble effort accompli par deux générations pour se dégager des tutelles de l'académisme. Des personnalités comme celles de Boulenger, d'Henri de Braekeleer, de De Groux, de Rops, de Meunier et, parmi les vivants, celles de Van Rysselberghe et d'Ensor, sont de celles que la France, depuis cinquante ans à la tête du mouvement pictural en Europe, peut envier cependant à la nation voisine dont elle présente aujourd'hui ce témoignage le plus hautement attachant de vitalité artistique.

G.-JEAN AUBRY

M. le baron Descamps-David et la Littérature belge.

M. le baron Descamps David, ministre des Sciences et des Arts, n'a pas failli à ses promesses. En entrant au ministère, il avait déclaré qu'il s'imposait pour mission d'honorer les lettres belges et de protéger efficacement nos écrivains. L'acte a suivi de près les paroles, et voici que, malgré une énergique opposition faite à son projet par les facultés de philosophie de nos quatre universités, M. le ministre a nommé M. Fernand Séverin professeur de littérature française à l'Université de Gand. Pour qui connaît les obstacles de tous genres que le baron Descamps a eu à vaincre, il est certain que son initiative témoigne d'un vrai courage et d'une cranerie à laquelle nos ministres ne nous avaient pas habitués. Il faut l'en féliciter hautement, et souhaiter que nos littérateurs le soutiennent et encouragent ses bonnes intentions. Il lui sera

impossible de continuer à suivre la voie dans laquelle il s'est engagé sans provoquer de vives colères dans les milieux hostiles à nos lettres : qu'au moins il soit assuré de trouver aide et réconfort auprès de ceux qu'il veut honorer et servir. M. Fernand Séverin était précédemment professeur de quatrième latine à l'Athénée royal de Bruxelles. Par une attention vraiment charmante, le baron Descamps a tenu à ce que la chaire qu'il délaissait échût à un autre écrivain, à M. Albert Stassart, professeur dans le même établissement, et que nos lecteurs connaissent mieux sous le pseudonyme de Georges Rency.

Voici quelques notes bio-bibliographiques sur M. Fernand Séverin. Né en 1867 à Grand-Manil (province de Namur), il a fait ses études à Aix-la-Chapelle, à Namur, à l'Athénée de Bruxelles et à l'Université libre, où il s'est fait recevoir docteur en philosophie et lettres. Il a publié *le Lys* (1888); *le Don d'Enfance* (1891); *le Chant dans l'Ombre* (1895), son chef-d'œuvre; *Poèmes ingénus* (1899), 1^{re} édition des trois ouvrages précédents, avec un assez grand nombre de pièces inédites; *la Solitude heureuse* (1904). En outre, M. Séverin a écrit jadis pour *l'Indépendance* et, récemment, pour *la Belgique artistique et littéraire* et pour *le Samedi* des études critiques qui furent très remarquées.

M. Fernand Séverin est l'un de nos meilleurs poètes et peut-être, de tous, le plus naturellement lyrique. José Maria de Hérédia aimait et louait son talent. Albert Giraud a écrit de lui : « Ses poèmes font penser aux Champs-Élysées du chevalier Gluck. De beaux vers, doux et tristes, y passent enlacés comme des arches heureuses. » On ne pourrait mieux caractériser cette poésie délicieuse où le charme de la mélodie s'unit à l'attrait des pensées les plus graves et les plus belles.

Désireux de glorifier nos lettres en la personne d'un de leurs représentants, M. le baron Descamps-David ne pouvait faire un meilleur choix.

O. M.

Correspondance d'artiste (1).

Bruxelles, 22 septembre 1907.

MON CHER HERMANS,

Je lis dans le dernier numéro de *l'Art moderne* (15 septembre), sous le titre : « Correspondance d'artiste », une intéressante lettre de toi, datée de Séville, et où tu parles fort judicieusement de l'influence que Rubens exerça sur l'art de Velasquez. Et tu écris ceci : « ... Nous devons cette révélation, dans ma petite jugeotte, à Rubens... Je répète que c'est à Rubens que nous devons la révélation de ce beau génie. Sans lui il (Velasquez) restait dormir dans le sépulcre du brun. Je suis seul, je crois, de mon opinion. »

Non, mon cher Hermans, tu n'es pas seul, — et j'en suis, pour ma part, enchanté et flatté... Possèdes-tu (je crois que oui, mais tu ne t'en souviens peut-être plus) mon livre sur *l'Art espagnol*, publié à Paris, à la Librairie de l'Art, en 1887? Tu y trouveras, prouvée, développée et répétée comme un leit-motiv wagnérien, tout le long de plusieurs chapitres, cette même constatation de l'influence du grand peintre flamand sur le grand peintre espagnol. Vois notamment le chapitre VIII, pages 171 et suivantes, et

(1) Voir notre avant-dernier numéro.

tout le chapitre XI, intitulé : « Velasquez et Rubens ». Tu y veras (p. 178, et ailleurs) que nous nous sommes rencontrés dans cette autre constatation, que Velasquez fut, en peinture, un grand sculpteur.

Si je me permets de te faire remarquer, ou de te rappeler, cette communauté d'opinions au sujet d'un des maîtres que nous admirons le plus tous les deux, ce n'est certes pas, tu le penses bien, pour te reprocher d'avoir cru que tu avais dit des choses que j'avais dites avant toi, — puisque tu ignorais sans doute que je t'eusse devancé, — mais pour m'enorgueillir, je l'avoue, de cette rencontre avec un juge tel que toi, qui fortifie mon opinion et donne un peu de valeur à mon modeste travail de simple critique.

Et cela te rappellera peut-être — à toi et à d'autres — l'existence de cet ouvrage qui, comme tous les livres d'art dans notre cher pays, n'est assurément connu que de quelques-uns... s'il n'est déjà oublié hélas! même de ceux-là.

Bien amicalement à toi.

LUCIEN SOLVAY

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Je ne crois pas qu'il existe, dans toute la littérature dramatique française, une pièce dont le sujet soit plus scabreux, plus gênant, plus capable d'exciter la vertueuse colère des moralistes, que *Maman Colibri*, la comédie déjà fameuse d'Henry Bataille, représentée en ce moment à la Nouvelle-Comédie (ancien théâtre de l'Alcazar). Il fallait, en effet, une audace peu ordinaire pour oser mettre à la scène le cas troublant de cette femme de quarante ans, mère de deux grands fils, qui devient la maîtresse de l'ami de ses enfants. Elle a tout juste le double de l'âge de son amant. Elle conduit cette intrigue parmi les siens, au foyer familial, sous les yeux de ses fils qui vraiment, pour ne rien voir, doivent être bien aveuglés par l'amour maternel. Cette femme serait odieuse, et la pièce totalement insupportable, si l'auteur n'avait eu l'habileté de nous présenter l'héroïne comme une espèce de femme-enfant, la camarade de ses fils et l'objet de luxe de son mari. Ce dernier est un homme d'affaires, bon, mais froid, auprès duquel elle ne peut rencontrer l'aide affectueuse dont son cœur inquiet aurait besoin. Longtemps, durant vingt années, elle a été mère et uniquement mère. Puis, quand sa mission a été terminée et que son fils aîné s'est trouvé sur le point de la quitter pour se marier, tandis que le cadet s'apprettait à entrer à l'École polytechnique, elle a senti s'éveiller ses sens et, dans cette femme fidèle et irréprochable, une grande amoureuse s'est tout à coup révélée. Le petit Georget était là, beau, jeune, parfumé comme un bouquet de printemps : c'était lui qui devait profiter de l'aubaine. Elle s'est donnée à lui corps et âme, de toute sa fougue longtemps ignorée, de tout son désespoir de sentir sa jeunesse, sa beauté qui s'en vont. Mais son fils aîné, puis son mari découvrent son secret. A la suite d'une scène terrible dans laquelle elle défend contre eux son amant comme une lionne défend ses petits, elle part pour toujours, sans un regret, sans un remords, et elle accompagne le petit Georget en Algérie où il va faire son service militaire. Là, elle assiste, impuissante, à la lente désaffection de son amant. Le petit misérable s'est amouraché d'une jeune fille américaine, très roublarde, qui est leur voisine de campagne. Que faire? Lutter! lui conseille une vieille dame de ses relations algé-

riennes, et qui fut jadis une femme souvent et longtemps aimée. Lutter! Oh non! elle redoute plus que tout d'être la vieille maîtresse qui se cramponne, qui se plâtre le visage pour cacher ses rides. Décidée à disparaître dès qu'elle aura acquis la certitude qu'elle n'est plus aimée et désirée, elle a écrit d'avance sa lettre d'adieu. Et seule, tandis que son amant sommeille et que la nuit bleue règne sur la mer, elle la lit à mi-voix, accompagnée en sourdine par le chant d'un violon : c'est l'Américaine qui, selon un signal convenu, entend signifier au petit Georget par cette musique qu'elle l'aime et pense à lui. Au dernier acte, le sacrifice est consommé : Maman Colibri a rompu avec Georget et vient frapper à la porte de son fils aîné. Celui-ci s'est marié, dans l'entre temps, avec une assez désagréable petite mondaine et il en a un enfant de deux mois. Cet enfant attire invinciblement la pauvre jeune grand-mère. Son fils lui pardonne, sa bru l'accueille sans trop de froideur, on lui met son petit-fils dans les bras, et il n'y a que son mari qui refuse de la revoir ; non qu'il lui en veuille encore, mais parce qu'il trouve une réconciliation entre eux parfaitement inutile. C'est lui, d'ailleurs, qui tire froidement la philosophie de la pièce : « Les femmes, dit-il à son fils, sont des composés d'instincts contradictoires. Tantôt c'est l'amante, tantôt c'est la mère qui triomphe. La vie sociale s'est efforcée tant bien que mal de concilier ces instincts. Mais il suffit que l'un ou l'autre d'entre eux se manifeste à une époque anormale pour que tout l'édifice échafaudé par des conventions séculaires s'écroule lamentablement. Ta mère, au lieu d'aimer à vingt ans comme la nature semble le vouloir, a senti son cœur s'éveiller quand déjà sonnait la quarantaine : voilà d'où proviennent tous nos malheurs. » Il a raison, ce sage. Malgré le côté gênant de la situation imaginée par le poète, comme nous comprenons, comme nous excusons, comme nous aimons la pauvre Maman Colibri ! Comme nous palpitions avec elle lorsque, en une scène admirable du premier acte, elle s'étonne et s'épouvante à l'idée qu'elle a eu un jour vingt ans, qu'elle ne connaissait pas alors son amant, et que rien au monde ne peut faire qu'il la connaisse jamais telle qu'elle était alors, dans l'éclat radieux de son printemps ! Toute la pièce est comme chaude et moite d'une poésie infiniment subtile et délicate. Il serait impossible d'envelopper une psychologie plus déliée dans un langage plus harmonieusement beau. Et voilà, certes, une pièce qui, malgré certaines imperfections : des longueurs au début du premier acte, un peu de mise en scène conventionnelle au troisième, peu de chose en somme, restera comme l'un des efforts les plus considérables de la littérature dramatique de ce temps.

Il faut féliciter chaudement MM. Meer et Duplessy, les directeurs de la Nouvelle Comédie, d'avoir monté cette œuvre superbe, et former le vœu que le public seconde et encourage une si louable initiative. La pièce est fort bien jouée dans des décors magnifiques, — et très luxueusement meublés, — par une troupe excellente à la tête de laquelle s'est fait applaudir surtout M^{me} Berthe Bady. M^{me} Bady, c'est Maman Colibri elle-même, peut-être un peu moins fantasque et sautillante, au premier acte, que le voudrait le rôle, mais admirable tout le temps, dès que l'être de passion et de douleur s'est affirmé dans la femme-enfant.

Il faut également parler avec sympathie de *Miquette et sa mère* de MM. de Flers et de Caillavet qui, dans un genre bien différent, triomphent en ce moment au théâtre des Galeries. Nous ne mettrons pas au concours la question de savoir si l'intérêt que nous

portons à Miquette est dû à sa seule beauté, à son esprit, à sa fraîcheur exquise de petit animal nerveux, câlin et délicieusement charmeur, ou bien si le mérite en remonte à la bonne impression que nous a laissée le théâtre des Galeries transformé. Constatons simplement notre plaisir sans nous efforcer de l'analyser. Oui, nous le confessons sans peine, il nous a paru fort agréable d'écouter les jolies choses que MM. de Flers et de Caillavet prêtent à leurs personnages, dans le cadre séduisant d'une salle où le luxe le plus éclatant s'allie au bon goût le plus sûr. Ce ne sont que tapis, lumières et velours. Des bijoux brillent dans des éventaires. Les ouvreuses ont l'air d'être toutes jolies dans leur costume aubergine, recouvert de dentelles. De tout cela se dégage une atmosphère si doucement, si traitreusement enveloppante qu'elle désarme la critique et laisse aux spectateurs tout juste assez de force active pour saisir à la volée les bons mots qui s'envolent de la scène vers la salle comme des papillons bleus d'un buisson de lilas.

Après cela, n'allez pas vous imaginer que je vais vous raconter Miquette et ses aventures merveilleuses. On ne raconte pas les opérettes, et Miquette n'est que cela : c'est une opérette sans musique. Encore, je ne suis pas sûr qu'il n'y ait pas de musique pour l'accompagner puisqu'il y a la gentille voix de M^{lle} Delmar, — c'est Miquette — adorablement gamine et si gracieusement émue dans les scènes de sentiment. Le marquis, son vieil adorateur, c'est l'excellent Tréville. Monchablon, son impresario, c'est le parfait acteur Gildès. M^{me} Fériel est bien charmante dans le rôle de la mère de l'héroïne et M. Berry fait rire, sans charge, dans celui d'un amoureux timide et ahuri. Beaucoup d'esprit, de grâce, d'entrain, même d'élégance : de la mousse, mais comme on n'en fabrique qu'à Paris.

GEORGES RENCY

PETITE CHRONIQUE

Le jury du Grand Concours de Rome, composé de MM. G. Huberti, président; E. Tinel, J. Van den Eeden, E. Mathieu, J. Blockx, L. Dubois et S. Dupuis, a décerné le grand prix de composition musicale à M. Ch. Radoux, de Liège. Le second prix a été attribué en partage à M. Herberigs, de Gand, à M^{lle} Busine, de Gand également, et à M. Jongen, de Liège, frère cadet du compositeur Joseph Jongen. Des mentions honorables ont été accordées à MM. Samuel et Sarly, de Bruxelles, ainsi qu'à M. Candaël, d'Anvers.

M. Camille Lemonnier prépare pour l'éditeur Floury, qui la publiera dans sa grande collection illustrée, une importante étude sur Félicien Rops. L'ouvrage complétera, par l'évocation de l'homme, de l'artiste et du milieu dans lequel vécut Rops, les volumes que lui consacra M. E. Ramiro et sera, comme ceux-ci, orné d'un grand nombre de planches.

Vient de paraître à la Papeterie royale, Bruxelles, 174, rue Royale, l'agenda-calendrier pour 1907-1908. Cet agenda, d'une disposition très pratique, se recommande tout spécialement aux professeurs, chanteurs, artistes musiciens. Il est daté du 1^{er} septembre 1907 à fin 1908, c'est-à-dire qu'il comprend toute la période utile correspondant à la saison des leçons, des concerts, des théâtres, etc.

Le concours d'Histoire liégeoise organisé par le Cercle verviétois de Bruxelles sera clôturé le 31 octobre. Les manuscrits doivent être adressés à M. le secrétaire du Cercle, 20, boulevard Anspach, à Bruxelles.

L'Association internationale des auteurs et compositeurs a reculé au 1^{er} novembre la clôture du concours dramatique qu'elle a organisé entre les auteurs belges.

Les membres de la section bruxelloise de l'Association seront invités à assister à la réunion qui aura lieu vers le 15 octobre à l'occasion de l'inauguration du nouveau local.

L'Association fêtera à cette date la millième représentation obtenue par elle dans les divers théâtres et cercles du monde entier.

Les autographes des grands compositeurs sont très recherchés. A une vente récente qui a eu lieu à Vienne, une partition pour chant et piano de *Fidelio*, portant simplement une dédicace de la main de Beethoven, a été payée 736 couronnes. Une étude de Chopin (le n° 2 de l'op. 10) a été adjugée à 1,240 couronnes. Le manuscrit de l'op. 116 de Brahms n'a pas été payé moins de 2,100 couronnes, et la bibliothèque de la ville de Vienne a dû déboursier 2,520 couronnes pour entrer en possession de trois « lieder » de Schubert, que l'on se disputait avec acharnement.

Une partition gravée de *Tristan et Yseult*, de Wagner, revue et corrigée de sa propre main, a été adjugée à 1,200 couronnes.

Les lettres de Mozart ont atteint des prix élevés. L'une d'elles, adressée à sa femme, et dans laquelle il lui signale la coïncidence du succès de la première représentation de la *Flûte enchantée*, à Vienne et, le même jour, de la dernière représentation de la *Clémence de Titus* à Prague, a été payée 3,700 couronnes. Une de Mozart père, où il annonce à un ami la naissance de son fils, le futur auteur de *Don Juan* et des *Noces* a été adjugée 900 couronnes.

La municipalité de Berlin a décidé, en hommage à la mémoire du grand dramaturge norvégien, de donner le nom d'Ibsen à une des nouvelles rues de la capitale allemande.

Mais le puritanisme officiel a réussi, l'année dernière encore, à faire défendre aux œuvres d'Ibsen l'accès des bibliothèques municipales. Et il fut interdit, voici quelques années, de donner à une autre rue le nom de Gerhard Hauptmann, dont les idées avancées n'ont pas l'heur de plaire en haut lieu.

Le Conseil supérieur veille au salut de l'empire. Il n'aime pas Ibsen, et les édiles en seront pour leur vœu littéraire mais platonique.

Stockholm aura bientôt son théâtre d'avant-garde, comme Berlin possède déjà le Kleines Theater et Vienne le Shakespeare Theater. Ce théâtre aura 500 places, dont 300 fauteuils d'orchestre, 20 loges et un parterre de 100 sièges. La salle sera tout entière peinte en blanc, et les murs seront mis à la disposition des peintres suédois pour des expositions gratuites.

La scène sera assez petite pour que les acteurs soient le plus possible en contact avec les spectateurs : il n'y aura pas de trou pour le souffleur, et probablement pas de souffleur non plus. Le bâtiment sera construit en pierre blanche et en style grec. Les frais ne dépasseront pas 350.000 francs. Le directeur artistique du théâtre sera Auguste Strindberg, le célèbre écrivain suédois.

Le but de cette entreprise est de favoriser le développement de l'art dramatique suédois et de révéler au public les œuvres étrangères de haute valeur. « L'art sans concessions ». C'est une belle devise.

La *Rivista di Roma* publie une lettre inédite de J.-K. Huysmans adressée en 1903 à l'abbé Moniquet, qui avait rendu compte de *En Route* dans la *Revue du Monde catholique*.

Le romancier se félicite d'abord d'avoir rencontré un prêtre épris de mysticité et comprenant qu'on puisse revenir à Dieu sans controverses théologiques. « On m'a dit charitablement que ma conversion, telle qu'elle s'est produite, ne pouvait pas durer. Cela est ridicule; personne ne choisit sa vie; la grâce opère comme elle veut, et elle est toujours la même, par quelque voie qu'elle s'insinue en nous. »

Relevant ensuite une critique de l'abbé qui lui reprochait « de faire pénétrer les idées par le moyen des sens », Huysmans répond que c'est tout l'art. « Espérez-vous intéresser les gens du boulevard directement à la religion? Ils fermeraient votre livre. Ils ont lu le mien, et cela m'amuse même d'avoir fait avaler une forte

dose de mysticisme à des gens de cet acabit. D'ailleurs, chaque siècle a sa langue et sa forme. Le style du XVII^e siècle a exprimé à merveille les idées abstraites; mais il est mort. Pourquoi la religion se refuserait-elle le secours de la littérature profane, qui est seule vivante? Quels écrivains peut-elle opposer à Hugo, Balzac, Flaubert, même à Zola en dépit de sa sottise? Aucun, hélas! Ah! la peur des idées, des mots, des descriptions passionnées ont tué l'art chrétien, si franc, si peu « bégueule » au moyen âge. Tout l'art contemporain est hors de l'Église ou contre elle. Cela est monstrueux. L'Église devrait y être tout et n'y compte pour rien. A qui la faute? Le livre d'art est un levier puissant que rien ne saurait remplacer. Il subsiste, il agit dans le présent et dans l'avenir; c'est une arme terrible. Renan, dont vous me parlez, en est la preuve bien que, comme artiste, il soit médiocre. Pardonnez-moi tout ce fatras; il faudrait des pages et des pages pour exposer cette thèse, si grave, selon moi, pour notre mère l'Église. »

Barbey d'Aurevilly — à qui l'on songe à élever un monument — excellait dans les aphorismes brefs, dans les définitions typiques. On lui doit, entre autres, les jugements suivants sur quelques personnalités célèbres :

Stendhal : « Un Tartufe intellectuel; il commença par jouer sa comédie aux autres, et devint, comme tous les Tartufe, son propre bonhomme Orgon à lui-même ».

Alexandre Dumas : « Conteur aimé des esprits qui conçoivent le plaisir littéraire comme une tasse de chocolat prise sur le bout d'une table de café ».

Humboldt : « Le grand chroniqueur, le grand gazetier de la science et de la nature, l'immense commère du globe ».

Tocqueville : « Esprit au visage froid; des opinions et pas de métaphores ».

Sismondi : « Esprit lourd, de race italienne, mais de race italienne émigrée en Savoie; il avait contracté les goîtres du pays ».

Mirabeau : « Un porc à longue crinière, qu'on prit trop facilement pour un lion ».

Mérimée : « Le monsieur de Bois-Sec de la littérature contemporaine. » Et encore ceci sur ses *Lettres à une inconnue* : « Dégorgement de perroquet indigéré ». Et encore sur sa *Chronique de Charles IX* : « Walter Scott mis en vignettes ».

Edmont About : « Le gamin qui abaisse le marche-pied de la voiture de Voltaire et qui ramasserait les bouts de cigare de Voltaire, si Voltaire fumait ».

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

LA TOISON D'OR

NOTES SUR L'INSTITUTION ET L'HISTOIRE DE L'ORDRE
DEPUIS 1429 JUSQU'À L'ANNÉE 1559

par le baron H. Kervyn de Lettenhove
Président de l'Exposition de la Toison d'Or.

Un beau volume in-4^o, illustré de 42 planches hors texte :
Portraits, tableaux, tapisseries, miniatures, estampes, armures, etc.
Prix : 5 francs.

Il a été tiré 25 exemplaires de luxe, sur papier à la main des Pape-
teries d'Arches, numérotés de 1 à 25. Prix : 20 francs.

CATALOGUE OFFICIEL

DE

L'Exposition de la Toison d'Or

(BRUGES, JUIN-OCTOBRE 1907)

Un volume de 300 pages environ. — Prix : 2 francs.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50.
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de l'ISLE ADAM, Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique:

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

La Presse Européenne

Coupages de journaux artistiques, commerciaux, politiques et financiers

Bruxelles, 54, rue de Longue-Vie.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

En Sicile : Les Musées (JULES DESTREÉ). — La Peinture au Salon d'Automne (suite et fin) (G. JEAN AUBRY). — Correspondance d'artistes (C. HERMANS) — Une lettre de Richard Wagner. — La Musique à Paris (O. M.). — La Prochaine saison musicale au Cercle Artistique. — Les Écrivains belges en Russie (F. MALLIEUX) — Chronique théâtrale (G. R.). — Petite chronique.

EN SICILE

LES MUSÉES

La Sicile compte cinq musées : trois d'une importance relative : Girgenti, Catane et Messine, deux d'une importance capitale : Syracuse et Palerme.

A Girgenti, on trouvera surtout le résultat de fouilles faites dans l'emplacement de l'ancienne Agrigente : terres cuites, poteries, débris de sculpture et d'édifices. C'est assez mince, étant donnée la splendeur, encore

intacte, des temples subsistants. Mais l'on n'a point fait de fouilles notables, m'assure-t-on, et bien qu'il soit assez probable que cette terre recèle maints trésors, on ne les recherche point, pareils travaux étant coûteux et les crédits disponibles étant absorbés au forum romain, à Pompéi et à Herculaneum. On admirera pourtant à Girgenti un très beau sarcophage antique et un Apollon archaïque tout à fait remarquable.

A Messine, le musée se compose d'une succession de salles, ornées de tableaux, où l'attention la plus indulgente a peine à se fixer. J'y fus pour un Antonello de Messine, œuvre authentique de la première manière de ce maître énergique et savoureux, mais je n'y découvris guère les qualités qui me rendent cher son art vénitien.

A Catane, même accumulation de toiles médiocres. Et dans quel triste état d'abandon et de déréliction ! Les vernis sont usés, les couleurs s'écaillent et paraissent revêtues d'épaisses poussières. Mieux vaudrait mille fois sacrifier cette abondance et après avoir choisi quelques œuvres notables, les entourer de soins pieux. Un pareil entassement de tableaux négligés fait plutôt songer à un magasin d'antiquaire qu'à un musée, et des collections publiques, dans de telles conditions, sont parfaitement inutiles.

Inutiles, non seulement parce que les objets conservés l'y sont fort mal, mais surtout parce qu'ils ne peuvent remplir aucun rôle didactique. Le classement en est très sommaire et nulle étiquette ne renseigne le visiteur. A Messine, rien. A Catane, ces espèces d'écrans salis par un long usage, que l'on trouve encore dans certaines collections italiennes et où sont indiqués, pour

chaque salle, les sujets des tableaux. Mais quelles indications, le plus souvent! De catalogue, il n'en faut point réclamer. D'explications, non plus : le gardien ne peut en fournir mie. Quant au directeur, il est absent.

J'avais ainsi remarqué, à Catane, une petite vierge assez intéressante par son allure tout à fait vaneycsque. Je demande au custode des renseignements :

« C'est une Madone, me dit-il, après avoir consulté l'écran.

— Fort bien ; mais encore ?

— C'est une Madone avec l'Enfant Jésus.

— Je m'en aperçois ; mais à qui est-elle attribuée ? D'où vient-elle ?

— Cela, je n'en sais rien, Monsieur. Peut-être M. le directeur pourrait-il satisfaire votre curiosité, mais il n'est point ici. »

Ce petit dialogue aurait pu, avec un égal insuccès, être renouvelé à plusieurs reprises. A quoi sert un pareil musée ? Les dirigeants de Catane sont, d'ailleurs, de singuliers personnages. Après m'avoir montré les tableaux, le gardien m'introduit dans une superbe bibliothèque, riche de plus de cinquante mille volumes et confisquée, lors de la suppression des couvents, à l'ordre bénédictin. Or, depuis cette expropriation, la bibliothèque est fermée et nul ne peut en consulter les livres ! J'ai peine à croire semblable énormité, je me fais répéter la chose par le custode, craignant d'avoir mal compris. A-t-on idée d'un musée sans étiquettes et d'une bibliothèque interdite aux lecteurs ! Et pourtant Catane n'est point une cité sauvage ; au contraire, les écrivains les plus marquants de Sicile, Rapisardi, Giovanni Verga, Luigi Capuana, sont nés à Catane qui, de ce fait, aime à revendiquer vis-à-vis de Palerme et de Messine une sorte de primauté intellectuelle.

A Syracuse, la tenue est infiniment meilleure. Salles spacieuses, lumière excellente, présentation parfaite, classement chronologique. Mais, toujours, pas d'étiquettes sur les objets ; pas de catalogue, pas de renseignements circonstanciés. Il y a là une incomparable collection de vases, d'autant plus étonnante qu'elle débute par la période préhistorique. Je demande au gardien s'il n'en est point de Douris ; il me répond avec une candeur attestant qu'il entend pour la première fois le nom du grand potier d'Athènes. J'insiste pour voir le directeur pour lequel un ami m'a donné un mot de recommandation ; il est absent. Ainsi un magnifique moyen d'enseignement reste quasi stérile et ne donne point les résultats proportionnés aux sacrifices qu'il a exigés. Il convient de répéter sans cesse qu'un musée sans catalogue et sans étiquettes est un musée mort, manquant son but essentiel d'instruction publique. Mais comment conserver de la mauvaise humeur devant cette prodigieuse série de terres cuites, où revit tout l'art de la Grèce, devant cette éblouissante suite des monnaies de

Syracuse et de Sicile, les plus belles du monde et de tous les temps, devant ces quelques sculptures, parmi lesquelles la grasse Aphrodite, célébrée avec un enthousiasme peut-être excessif par Guy de Maupassant dans sa *Vie errante* ? On admire, on se sature de beauté, sans plus songer à vouloir apprendre...

Le musée de Palerme est le plus séduisant que j'aie jamais rencontré. Il est installé dans un ancien couvent et l'on a laissé dans les cours croître en liberté et en désordre les arbres et les plantes grimpantes. Cette fantaisie des verdure, si peu administrative, produit une impression charmante, dès l'entrée. Les multiples richesses (archéologie, sculpture, peinture) sont présentées avec un goût très sûr et suffisamment classées. Il y a un catalogue, assure Baedeker ; je l'ai pourtant demandé en vain. Il y a des étiquettes, mais ce sont des inscriptions indiquant que l'objet a été donné au Musée par M. X. ou M. Z. Je ne désapprouve pas les commémorations qui flattent, assez légitimement, la vanité du généreux donateur, mais la plupart de ces messieurs étant, pour la plupart, d'illustres inconnus, j'aimerais mieux, souvent, savoir ce qu'est l'objet donné, son époque, son auteur... Ici encore, la mission didactique de toute collection publique n'est pas comprise comme elle devrait l'être.

M. A. Salinas, le directeur, est cependant l'une des personnalités les plus distinguées qui soient en matière d'art hellénique. C'est à ses efforts qu'on doit cette superbe salle des Métopes de Sélinonte, où l'art de la Grèce, à ses débuts, nous révèle sa noblesse et son harmonie insurpassées. Ce temps-là fut vraiment la période héroïque de l'art antique, et l'on s'étonne qu'il ait été si méconnu par l'enseignement des académies, dont les préférences bizarres ont toujours été à ce qu'il y avait de rond, de banal, d'efféminé ou de théâtral dans l'antiquité postérieure à Phidias.

Cette salle de Sélinonte suffirait à la gloire d'un musée. Mais celui de Palerme compte encore d'autres merveilles : ce fameux bélier de bronze, de grandeur nature, d'une si criante vérité, des sculptures de Gagini, dont un Saint-Georges d'une exquise élégance, la salle arabe, témoin éloquent du raffinement d'une civilisation sauvagement détruite en Sicile, dans la bataille des religions et des races, et, parmi les tableaux, des œuvres d'un peintre sicilien dont je n'avais jamais entendu le nom : Riccardo Quartararo, et quelques Flamands d'un vif intérêt, entre autres ce délicieux triptyque Malvagna, qui a fait le désespoir des donneurs d'attributions et qu'on dit — jusqu'à nouvel ordre — être de Mabuse.

JULES DESTRIÉE

La Peinture au Salon d'Automne (1)

II. — L'Exposition rétrospective de Berthe Morisot.

Il n'y a point pour la grâce de plus dangereux voisinage que celui même de la grâce : la force s'accroît d'être proche de la force, mais la grâce s'amointrit d'être multipliée, une impression de lassitude se dégage nécessairement d'un ensemble d'aspects dont la seule grâce est le lien constant.

Telle fut pour nous, du moins, l'impression née au spectacle de l'exposition rétrospective des œuvres de Berthe Morisot.

Les œuvres de Berthe Morisot, de loin en loin, se montraient au hasard d'une vente, d'une devanture de marchand, d'une visite faite chez un collectionneur. On conservait en soi le charme de toujours essayer de connaître l'œuvre et, ne connaissant que des œuvres, d'en imaginer l'ensemble. De temps à autre, parmi les Monet, les Pissarro, les Sisley ou les Renoir, une toile de Berthe Morisot nous proposait son agrément, et, parmi les expressions de ces robustes créateurs, c'était vraiment, comme on l'a dit, le sourire de l'impressionnisme.

Mais trois salles entières peuplées de sourire, c'est peut-être trop de sourire. La juste ferveur de M^{me} Ernest Rouart et de quelques collectionneurs permit cet ensemble complet, mais son effet ne va-t-il point contre leur plus touchant désir ?

Dans une aussi nombreuse réunion, les qualités d'une œuvre ne sont point ce qui se décèle le plus apparemment et peut-être n'est-il point hasardeux de prétendre que les imperfections s'en exagèrent. Les influences se marquent mieux par le rapprochement des mêmes signes, et s'il est vrai qu'il est aisé de démêler ainsi les antécédences de cette création artistique, l'obsession de ces antécédences même n'est point pour donner à cette œuvre une vertu plus singulière.

Il ne s'agit point ici de reprocher à la piété des admirateurs de Berthe Morisot de lui avoir élevé ainsi cet éphémère monument, mais d'indiquer seulement, — unique dessein d'un critique qui ne s'arroge point de dogme, — une impression qu'il ne peut point juger superflue pour l'avoir à d'autres semblables confrontée.

Au reste, dans la piété même des organisateurs de cette Rétrospective, se trouvera la pensée équitable qui infirme l'étendue de l'impression éprouvée par ceux qui connaissaient déjà les œuvres de Berthe Morisot. Et cette pensée équitable c'est qu'il était temps d'apprendre au grand public qui l'ignorait encore, à un point digne des étonnements les plus rebelles, qu'une femme avait vécu à la fin du XIX^e siècle pour réaliser ce qui, aux regards superficiels, est fréquent et ce qui, pour nous, tient, par sa rareté, du miracle : être un peintre et rester femme, faire de la peinture avec toutes les ressources de la sensibilité féminine, être un peintre-femme, et n'être point une de ces femmes-peintres dont l'association même ne réussit point à peser une once dans la balance de l'art immortel.

Et ce dessein touchant se double ainsi d'équité : permettre à Berthe Morisot de prendre dans l'émotion d'un plus grand nombre la place que nous lui avons faite dès longtemps dans la nôtre ; et cette place, pour n'être point une des premières, une des plus vastes ni l'une des plus profondes, n'en est pas moins la plus délicieuse, la plus charmante et l'une assurément des plus chères.

Il n'y a peut-être point d'œuvre où se révèle mieux l'esprit des maîtres qui la formèrent, soit que leur enseignement s'y appliquât,

(1) Suite et fin Voir notre dernier numéro.

soit que le voisinage de leur recherche l'influencât — Manet se montre ici nécessairement avec évidence — et non seulement ce maître, qui fut expressément celui de Berthe Morisot, mais encore Monet dans les interprétations de l'atmosphère fluide et Renoir, dont certaines toiles évoquent non point seulement cette palette savoureuse et unique, mais jusqu'à ce dessin aux lignes souples et grasses, pourrait-on dire, et jusqu'à ces visages aux formes pleines, un peu communes, et aux yeux légèrement bridés que l'on ne peut laisser de rencontrer dans l'œuvre du vieux grand maître des *Baigneurs* et des *Loges*. Mais en dépit de ces influences (il y a même là, parmi les œuvres de la première époque, une toile qui semble être un de Nittis), chaque toile examinée séparément reste personnelle, provoque une impression que ni Manet, ni Monet, ni Renoir ne nous communiquent, malgré le sens de l'élégance chez le premier, la subtilité dans la recherche de la délicatesse chez le second, la sensibilité du dernier dans la peinture des nus et ce sens de la pulpe colorée des chairs, des fruits ou des soies qui est le don prestigieux du plus sensuellement coloriste de tous nos peintres français. Et si cette femme, — encore qu'inférieure en talent à ces maîtres, — reste digne de figurer à côté d'eux et un peu en retrait, c'est qu'elle a su garder à sa peinture toute sa féminité, toute sa sensibilité impressionnable, la fraîcheur de cette spontanéité féminine qui s'applique de soi-même à reproduire les pensées, les sentiments et jusqu'aux travers de ceux qu'elle affectionne. C'est qu'il y a là des esquisses qui sont d'une subtilité de vision que de plus grands, préoccupés par des recherches de synthèse, ne sauraient peut-être point atteindre. De petites esquisses telles que celle qui figure au catalogue sous l'indication : « 48. Angleterre (*Marine*) » dénotent un sens de la réalité avec une délicatesse exquise.

Au reste, quoique les plus grandes toiles, les plus complètes, gardent toujours la saveur de l'ébauche, les esquisses et les petits morceaux sont peut-être parmi les plus valables témoignages de cette âme amoureuse des formes et passionnée des joies d'une couleur sur laquelle un voile léger semble toujours flotter comme pour l'atténuer de douceur, avouant ainsi, malgré tout, ses touchantes et féminines dilections. Il faut s'isoler de l'ensemble et considérer une toile comme *le Jardin, Coiffure, Fillette à la poupée, M. M... et sa fille, le Lever, la Psyché, Intérieur* (167) et les aquarelles surtout, — où le chatolement des couleurs, la sûreté des valeurs sont plus sûrs encore — avec une fantaisie plus libre dans la composition, et la franchise véritable, l'originalité de cet art fait de grâce se dégagent, nous communiquant une satisfaction que nous ne pourrions plus oublier et qui fut celle éprouvée chaque fois qu'au hasard de notre curiosité un Berthe Morisot se proposait.

Et s'il me fallait indiquer dans cet ensemble l'œuvre où se marquent le mieux toutes les vertus de cet art, je crois que je désignerais cette petite toile des *Patineuses* (19) où semblent se résumer les dons de coloriste délicat avec vigueur, les qualités d'une vision à la fois réelle et rêveuse, le sens de la joliesse qui sait n'être pas mièvre, et le charme fervent et contenu d'une âme qui semble toujours craindre d'exprimer avec trop d'emphase l'aveu de l'ardente passion d'art qui fut la raison de sa vie.

III. — Exposition Éva Gonzalès.

Je ne veux point passer sous silence la petite Rétrospective consacrée à Éva Gonzalès. Parmi les morts auxquels cette année le Salon d'Automne a consacré sa piété, Éva Gonzalès est là, un peu

en parent pauvre au bout de la table, représentée par seize œuvres écrasées par le voisinage des cent soixante-quatorze Morisot. Pourtant ne négligeons point cette femme qui fut, à son heure, vaillante et libérée aussi. N'oublions point que cette artiste a laissé les témoignages non seulement d'un don mais d'une volonté, et que si ses œuvres attestent souvent l'influence de Manet, elles témoignent aussi que cette femme sut comprendre le sens des recherches de ce maître, alors qu'il ne comptait que de rares admirateurs. C'était par là indiquer qu'il y avait dans cet esprit féminin un appétit d'originalité, un effort de curiosité, dont son art probe nous laisse un écho affaibli par une mort inévitabile et trop prompte.

IV. — L'Exposition rétrospective de Cézanne.

Voici enfin un ensemble qu'il ne pouvait appartenir qu'au Salon d'Automne de nous présenter : les précédents ensembles de Cézanne ne montraient pas cette cohésion, cette progression dans l'évolution de son patient, pénétrant et noble effort, et même les toiles nombreuses vues, mais sans ordre, chez Vollard, ne pouvaient nous fournir ce profond et comme brutal enseignement qui se dégage de soi-même du spectacle de ces trois salles.

D'autres organisations pourront à cette heure montrer des ensembles de peintres disparus. N'avons-nous pas vu, à l'École des Beaux-Arts même, tour à tour Whistler, Fantin et Carrière? Mais le Salon d'Automne pouvait seul rendre cet hommage au maître que réprovent encore, avec une incompréhensible ténacité, des amateurs et des critiques qui se flattent d'être à l'avant-garde des idées artistiques.

En admettant même que la matière de cette œuvre, que la conception d'art de cet esprit pût aller à l'encontre des goûts, du tempérament ou des idées de certains, sont-ce là des motifs suffisants pour lui dénier la maîtrise?

Nous sommes beaucoup trop habitués à confondre les goûts de notre humeur et ceux de notre méditation, nous sommes beaucoup trop habitués à admettre en bloc l'admiration du passé, à nous persuader que nous aimons certains maîtres anciens alors que si nous descendions en nous-mêmes nous ne serions peut-être pas sans y trouver quelque parti pris.

Je ne vois pas qu'il y aurait quelque reproche à faire à qui, aimant Mennin, n'aimerait point Reynolds. Et pourquoi celui qui fait sa joie des Breughel ne déclarerait-il pas n'aimer pas Fragonard? Il n'en resterait pas moins que ceux-là sont des maîtres, les uns comme les autres. Mais parce qu'un homme est venu qui, au milieu de la joie créée par les subtilités coloristes de l'impressionnisme, a créé un art fait, au contraire, de concentration, un art où la solidité de la matière est la majeure préoccupation, un art dont la personnalité naît de l'effort fait par celui qui s'y livre à créer une expression objective, alors la plupart des critiques et des amateurs s'élèvent contre cet art qui bouleverse les idées qu'ils avaient récemment acquises et ne veulent point admettre qu'on leur demande, au bout de si peu de temps, un nouvel effort! Je crains que les pires ennemis de Cézanne ne soient précisément ceux qui se piquent d'être des esprits avancés parce qu'ils défendent à l'heure qu'il est des peintres sur le compte desquels ne disputent plus que les gardes du corps de la Société des Artistes français. Ceux-là qui, dans ces salles où l'art de Cézanne se propose, se contentent de rire, sont assurément moins dangereux, car leur avis n'a pas plus de valeur lors-

qu'ils parlent de Rembrandt, de Constable ou de Claude Monet.

Il devrait cependant y avoir l'indice d'une prudence à conserver, en présence de cette Rétrospective Cézanne et des jeunes peintres qui sont, qu'on le veuille ou non, la force vive du Salon d'Automne, celle dont l'accueil peut permettre à ce Salon de ne tomber point au rang des Salons officiels et de n'avoir pas la même aventure que la Société nationale, qui, née avec un désir de liberté est, en moins de quinze ans, devenue à son tour un pont-cif inutile.

La présence de ces soixante Cézanne, et, proches d'eux, les toiles de Matisse, de Derain, de Manguin, de Marquet, de Friesz et d'autres encore, dont l'humeur propre n'est cependant point semblable, atteste que c'est de là que part tout le mouvement qui s'efforce de rénover la peinture française pour la troisième fois depuis un siècle.

Il se peut qu'il n'y ait encore là rien de définitif, il se peut que certaines personnalités soient inquiétantes, et parfois décevantes même, comme celle d'Henri Matisse, mais c'est de ce groupe hésitant, inquiet et ardent, ce groupe qui n'a pas encore de nom d'école mais qui compte déjà des noms, que doit nécessairement jaillir une nouvelle forme momentanément définitive, car, née d'une source telle que Cézanne, unie par des consciences aussi scrupuleuses et ferventes que celles de certains de ces artistes, un tel effort ne peut pas aboutir à l'avortement.

Et c'est pourquoi pieusement, avec le sentiment de respect dû au patriarcat, à l'éveilleur de leurs consciences, ils ont réuni cette cinquantaine d'œuvres, — depuis un *Paysage* dans la manière de Courbet, ce *Portrait de son père* lisant le journal, déjà d'une tenue et d'une fermeté étonnantes, jusqu'aux *Paysages* aux toits rouges, — de cette série que nous admirions encore au dernier Salon d'Automne, en passant par cet austère portrait du peintre par lui-même, et ces deux admirables natures mortes appartenant au fils de Cézanne, ce portrait de Geffroy et ces joueurs de cartes d'une âpreté de réalité qui émeut par les voies diamétralement opposées à celle de la peinture émue.

Il y aurait des pages à écrire à propos de Cézanne sur la sensibilité et comment, par une sentimentalité fâcheuse, on a détourné ce mot de son sens exact et originaire qui nous rend son usage à jamais équivoque. Mais pour nous il y a dans ces toiles l'aveu d'une sensibilité de peintre la plus étonnante peut-être qui soit, la plus dégagée de nos préoccupations littéraires, de nos soucis émotionnels et la plus imprégnée de l'intransigent respect d'un homme envers les formes les plus humbles, de son scrupule incessant dans la qualité de la matière, et de l'amour âpre, plein de rage taciturne et d'effroi concentré, du plus volontaire génie devant lequel il faudra bien que l'on s'incline.

G.-JEAN AUBRY

Correspondance d'Artistes (1).

Jeudi, 3 octobre 1907.

MON CHER SOLVAY,

J'ai relu ton appréciation si étudiée concernant Velasquez. Tu as mille fois raison, je n'ai fait que redire ce que tu as si bien développé à cette époque.

(1) Voir nos numéros des 15 septembre et 6 octobre.

Mais je suis très content de cela. Il me semblait bien que j'avais lu la constatation de cette influence de Rubens, mais je ne me rappelais pas chez quel auteur. Quant à celle de son sens sculptural, je m'imaginai être le seul la signalant. Je comptais relire ton livre ces temps-ci, ainsi que d'autres appréciations que je possède aussi.

Si j'avais pu prévoir que ma lettre serait publiée dans *L'Art moderne*, j'aurais ajouté différentes remarques, celle-ci entre autres : On dit que le plafond des Meninas a été retouché. Pour moi il l'a été parfaitement. Mais ce qu'on ne dit pas, c'est que la tête de la naine à droite doit avoir été repeinte entièrement. Pour moi cela est, je ne m'en suis aperçu que lorsque je me suis approché du tableau, mais de tout près, pour examiner la facture.

De loin, à distance pour voir l'ensemble, il est absolument impossible de s'en douter. Ce qui prouve que ce travail est parfaitement réussi, et ce n'était pas commode.

Sur quoi, mon cher Solvay, poignée de mains cordiale.

C. HERMANS

Une Lettre de Richard Wagner.

M. Georges Price a eu la bonne fortune de mettre la main sur quelques lettres, demeurées inédites, de Richard Wagner. Celle qu'il publie dans le *Gil Blas* et que nous reproduisons ci-dessous est d'autant plus intéressante qu'elle fut écrite douze jours après la chute retentissante de *Tannhäuser* à Paris (13 mars 1861). Elle est adressée à M. Victor Cochinat, ancien collaborateur du *Mousquetaire* d'Alexandre Dumas, et directeur d'une revue qui s'appelait *la Causerie*.

Paris, le 25 mars 1861.

MONSIEUR,

Vous me demandez, pour *la Causerie* dont vous êtes l'intelligent directeur, une lettre à publier. Je vous prie de bien vouloir m'excuser de ne vous en envoyer qu'une petite, où je vous remercie sincèrement de votre article, mais je vous prie instamment de ne pas publier celle-ci. Car après tout ce qui s'est passé, je ne verrais que des inconvénients si vous me forciez de sortir de l'ombre où un injuste sort m'a jeté après la chute de *Tannhäuser*. Je vous avoue, Monsieur, que je suis fort étonné de l'attitude des Parisiens, et surtout de celle des abonnés de l'Opéra. C'est peut-être ma faute, car M. le directeur de l'Opéra m'avait averti que ses abonnés avaient besoin d'un ballet pour digérer leurs dîners. Je croyais d'abord que c'était une plus ou moins bonne plaisanterie. Hélas ! ce n'était que trop vrai. Et je suis, comme lui, persuadé que je suis à jamais exclu des théâtres français. Car ce qui s'est passé le jour de ma première se répéterait éternellement et partout en France. Est-ce que les badauds du boulevard ne chantent pas ma chute, est-ce que les crieurs des rues ne vendent pas des sifflets « Wagner » ?

Et on me dit que ce n'est pas fini ! On me jouerait aux revues de fin d'année, et quelques personnes ignobles m'écrivent des lettres hideuses. Seulement j'étais très touché de la présence de S. M. l'Empereur et de S. M. l'Impératrice, qui sont même venus le second jour. Mais ma chute était voulue, voulue.

Je vais faire un voyage, mais je ne quitte pas Paris sans gratitude, un sentiment de grande reconnaissance me guide. Car j'ai reçu des lettres encourageantes de gens de lettres, notamment d'un jeune homme dont vous avez peut-être entendu parler, car il a fondé une revue, la *Revue fantastique* ou *fantaisiste*, et m'a invité à collaborer. Je nomme M. Catulle Mendès. Quoiqu'il n'ait

que seize ou dix-sept ans, il montre infiniment la grâce et l'esprit parisiens, et je crois que M. Mendès pourra devenir un critique juste et généreux. Je ne sais pas s'il veut persévérer dans cette voie, mais toute la tendance de cette revue, dont je garde précieusement le premier numéro, me dit que ce jeune homme est un homme de talent ; quand il aura terminé ses études, je crois même qu'il pourra rendre de réels services à la littérature française. On m'a montré quelques petites poésies qu'il a écrites et elles sont dédiées à un M. Glatignau ou Glatigny qui m'a écrit également, mais je ne crois pas que M. C. Mendès est un bon poète et qu'il ne le sera jamais. Car il manque de versification ; il sera sans doute un meilleur critique. Mais il ne le faut pas gâter. Du reste, vu que c'est un enfant précoce, il est bien possible qu'il meure trop tôt, car les jeunes gens ainsi doués n'ont pas une longue vie. J'espère pour lui plutôt une fin prématurée que des déceptions comme les miennes. Mais il n'en aura peut-être pas ; du reste, il ne sera que critique et ce sera pour lui peut-être ce qu'il lui faut. On m'a présenté soudain Gasperini qui m'a promis un très bel article dans la *R...* de la façon du vôtre ; mais que voulez-vous, je suis à jamais perdu pour la France. J'ai besoin de gagner ma vie et je ne sais pas si, après cette chute, on me prendra encore pour sérieux. Je vous prie et vous demande votre parole de ne pas publier cette lettre, je vous en ai écrit une autre qui est pour vos lecteurs. Car si vous la publiez, on se moquerait encore plus de moi. J'en ai assez. J'en ai tellement assez ; il faut que je voyage. Agréez, etc.

RICHARD WAGNER

LA MUSIQUE A PARIS

D'intéressantes auditions musicales rassemblent au Salon d'Automne deux fois par semaine, le lundi et le jeudi, l'élite des musiciens et des amateurs libérés de leurs villégiatures, et de plus en plus nombreux. Les œuvres inédites admises par le jury alternent, en des programmes éclectiques, avec les œuvres modernes désormais consacrées telles que le quatuor de Franck, celui de Debussy, le Trio de Vincent d'Indy, qui charmèrent l'auditoire, aux deux premières séances, par la pureté classique de leurs formes et la beauté de leur inspiration mélodique.

Les compositions nouvelles exécutées jusqu'ici furent le Trio d'Albert Roussel, dont une audition à la *Libre Esthétique* a fait apprécier à Bruxelles la grâce élégante et pittoresque ; une sonate pour piano et clarinette d'Anselme Vinée ; une autre, pour piano et violoncelle, de M. Woollett, dont on a goûté surtout la troisième partie, intéressante par la diversité des rythmes ; enfin un quintette pour piano et cordes de M. Joachim Turina, jeune compositeur espagnol qui donne de sérieuses promesses d'avenir. Ce quintette, qui débute par une fugue lente construite sur le thème de Bach qu'on retrouve dans le *Madrigal* de Fauré (et aussi dans les *Huguenots* !), révèle un réel tempérament musical. S'il trahit quelque inexpérience d'écriture, il est aisé d'y discerner une nature réfléchie, distinguée, orientée vers un idéal élevé, et qui déjà, dans le choix des thèmes et dans le goût avec lequel ils sont mis en œuvre, s'impose à l'attention.

Ces œuvres diverses furent interprétées par le Quatuor Parent, dont l'inlassable apostolat mérite toutes louanges, par M^{lle} Marthe Dron, par M. Vincent d'Indy, Woollett, Turina et Guyot.

On applaudit aussi M^{lles} E. Delhez, Y. Gall et S. Cesbron, qui chantaient des mélodies de J. Herscher, Ch. Koechlin et A. Bru-
neau.

Le programme de la quatrième séance, fixée à demain, sera, à l'occasion de la participation belge au Salon d'Automne, consacré à notre école et se composera du Trio de J. Jongen pour piano, violon et alto, du Quatuor inachevé de G. Lekeu, de mélodies d'A. Dupuis et de la Sonate pour piano et violon de V. Vreuls.

O. M.

La Prochaine Saison musicale du Cercle Artistique.

Le Cercle artistique de Bruxelles est une société particulière. Mais il compte douze cents membres; et comme beaucoup de lecteurs de *L'Art moderne* sont parmi eux, il peut être utile de faire connaître ici quelques numéros du programme projeté de la prochaine saison.

Le clou de celle-ci sera les deux soirées Bach, que *L'Art moderne* a déjà annoncées et qui constitueront la plus complète manifestation consacrée à Bruxelles au père de la musique. Les œuvres sont choisies, les interprètes engagés, les répétitions commencées. Toutes les ressources d'exécution seront utilisées: orchestre, orgue, chœur, solistes instrumentistes, solistes du chant.

MM. Bosquet et Chaumont exécuteront les dix sonates de Beethoven pour piano et violon. Ces exécutions auront probablement lieu l'après-midi, afin de permettre aux fils et filles de membres, auxquelles elles sont destinées, d'y assister.

MM. Cortot et Casals feront connaître en deux soirées les œuvres de Beethoven pour piano et violoncelle.

On entendra le Quatuor Rosé, de Vienne; aussi le jeune violoniste Veczé.

M^{me} Brema a récemment créé un quatuor vocal; cet intéressant groupement chantera notamment une œuvre de Brahms.

Enfin, on reverra les deux chanteuses de lieder les plus fêtées ici: la Néerlandaise Merten Culp et l'Autrichienne Mysz Gmeiner. Cette dernière a annoncé deux soirées dont l'une, croyons-nous, exclusivement consacrée à Schubert.

Ajoutons que la commission s'efforce de raviver chez ses mandants l'intérêt qu'ils témoignaient il y a quelque quinze ans pour les manifestations littéraires. Elle a fort à faire; car s'il est vrai que ses initiatives musicales sont suivies avec une attention passionnée, il faut reconnaître que les conférences réunissent un auditoire chaque année plus restreint. Quant aux œuvres dramatiques, elles sont rares qui, ayant une valeur indépendante ou nouvelle, peuvent s'accommoder du cadre et des ressources d'un club privé.

Les Écrivains belges en Russie.

ÉMILE VERHAEREN. *Vers contemporains*, traduction de VALÈRE BRUSSOV. Moscou, édition du *Scorpion*, 1906.

M. Valère Brussov est un des rares poètes russes qui professent le culte de l'art pour l'art. Il avait donc quelque titre pour présenter aux admirateurs du verbe cadencé la traduction d'un poète. Les vingt-quatre pièces qu'il a choisies sont tirées des *Poèmes*, des *Forces tumultueuses*, des *Villes tentaculaires*, des *Visages de la vie*, et donnent un raccourci véridique du grand art de Verhaeren. Le vers en est harmonieux et fidèle, autant que peut l'être la transposition d'un poème. S'il était permis à celui qui désire reconnaître et louer tout le mérite du traducteur d'énoncer une simple réserve, il caractériserait le livre de M. Brussov en disant qu'il a peut-être enlevé de la vigueur, de la rudesse aux images de Verhaeren. Ce n'est qu'une observation et non un reproche, car on sait que les traductions diffèrent toujours des originaux, fût-ce par la seule personnalité du traducteur.

Des fragments du *Rembrandt* et du *Fernand Khnopff* de Verhaeren achèvent le volume. Une préface met le lecteur au fait de l'œuvre de notre grand poète, en sorte que le livre commence dignement la collection des poètes modernes entreprise par le *Scorpion*. Eau-forte de Van Rysselberghe et culs-de-lampe fournis par l'éditeur Deman, de Bruxelles.

F. MALLIEUX

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Le spectacle de réouverture du théâtre du Parc a été combiné de façon à satisfaire tous les goûts. Il passe du grave au doux, du plaisant au sévère. La pièce de M. Bergerat, *Combat de cerfs*, est une sorte de tragédie bourgeoise d'un étrange et déconcertant immoralisme. C'est l'histoire d'Hamlet accommodée au goût du jour, revue et corrigée par quelqu'un qui, comme tout le monde, a subi l'influence de Nietzsche. Jugez-en plutôt: Le président Robert de Rocville, quand il était capitaine de francs-tireurs, en 1870, a tué son ami, le général Seguin, dont il convoitait la femme. Ainsi font les cerfs en rut, et tel est le secret du titre de la pièce. Vingt années se passent. M. de Rocville a rendu sa femme heureuse et a élevé avec un amour tout paternel l'enfant de la victime. Jacques Seguin aime de tout son cœur son second père. Cependant le passé terrible n'est pas définitivement enterré. Des incidents se produisent qui éveillent les soupçons du jeune homme. Interrogé par lui, M. de Rocville lui avoue tout. Il plaide si bien la cause de l'individualisme exaspéré, le droit à la vie et au bonheur, le droit au meurtre même, que son beau-fils excuse son acte et lui pardonne. Il a fallu toute l'éloquence, tout le talent de M. Carpentier — un admirable président de Rocville — pour faire accepter au public ce dénouement scabreux. Cependant on a salué de bravos très enthousiastes la proclamation du nom de l'auteur, au dernier acte de cette pièce. Elle possède, en effet, de grandes qualités de style et d'émotion. M. Bergerat est l'un des derniers romantiques. Ses œuvres ont les qualités et les défauts de l'époque littéraire à laquelle elles appartiennent.

Quant à la petite comédie de M. Sacha Guitry, *Chez les Zoques*, jouée alertement par l'auteur et sa femme, M^{me} Lysès, elle est d'une immoralité telle, d'une veulerie si caractérisée que tout l'esprit, toute la verve, tout le brillant de l'écrivain et tout le talent de l'acteur n'ont pas été de trop pour la faire passer. Invoquant l'exemple d'une tribu sauvage imaginaire, les Zoques, qui admettent le partage de leurs épouses, elle ne tend à rien moins qu'à nous habituer doucement à des complaisances du même genre. C'est peut-être fort drôle. On permettra, toutefois, à la critique qui veut être sérieuse de négliger ces productions hâtives du trottoir parisien dont le but est d'étonner, de scandaliser, bien plus que de charmer et de délasser l'esprit.

G. R.

PETITE CHRONIQUE

C'est, comme nous l'avons annoncé, aujourd'hui que sera inauguré à Schaerbeek le monument Emmanuel Hiel. Une cantate de M. L. Walpot, interprétée par quinze cents voix d'enfants et par la musique du 1^{er} régiment des guides, et le *Huldengsang* de MM. Walpot fils et Coopman composeront la partie musicale de cette cérémonie, à laquelle participera en outre le baryton anversois Dierickx.

D'importantes modifications ont été apportées au programme d'études et à l'organisation des cours de l'École de musique et de déclamation d'Ixelles. L'enseignement donné aux « amateurs » a été dissocié de celui que suivent les élèves destinés à exercer la profession musicale, et l'éducation de ces derniers se subdivise à son tour selon les aptitudes qu'ils montrent plus spécialement pour la virtuosité de l'enseignement. Enfin, on a créé une catégorie d'auditoire libre pour ceux qui ne peuvent suivre les cours avec toute la régularité exigée des élèves. Parmi les branches nouvelles du programme, signalons la Gymnastique rythmique d'après la méthode J. Dalcroze, qui a produit en Suisse d'excellents résultats.

De Paris:

Poursuivant le développement international de ses expositions collectives, le Salon d'Automne organise pour l'an prochain une section d'art allemand. Le gouvernement impérial et un syndicat

d'amateurs patronnent l'entreprise, qui comprendra à la fois la peinture, la sculpture et l'art décoratif. C'est le peintre Dill qui a assumé avec le comte H. Kessler la direction de cette exposition. Celle-ci occupera, comme l'an passé l'Exposition russe et cette année l'Exposition belge, plusieurs salles du Grand Palais des Champs-Élysées.

Au Salon d'Automne. Échos du vernissage :

Une fort jolie femme de la colonie étrangère promène autour d'elle son face-à-main. « Très intéressant ! Mais je ne vois pas, de tous ces jeunes peintres, lequel remplacera Bouguereau ! »

Une autre, devant l'*Ephèbe endormi* d'Agneessens : « On ne me fera jamais croire que ce tableau n'a pas été peint depuis plus de dix ans. »

Degas, après un regard à la gigantesque décoration d'une cathédrale, par J.-M. Sert : « Aujourd'hui il ne faut plus s'étonner de rien. Un jeune homme timide vous demande, dans un omnibus, de passer ses six sous au receveur, — et c'est Michel-Ange ! »

Un rapin hirsute, en entrant dans la section belge : « Ah ! nom de Dieu ! Voilà des peintres ! »

Un notaire de province devant le *Masque japonais* : « Ceci, c'est d'Alfred Stevens, peintre de genre, et souvent de genre grivois... »

Outre les grands concerts symphoniques mensuels, sept séries de musique de chambre, comprenant chacune quatre séances, seront données cet hiver à la *Schola Cantorum* avec le concours du quatuor Parent. La première (les mardi 5, 12, 19 et 26 novembre, à 9 heures du soir), comprendra les œuvres de César Franck; la deuxième (les mardis 3, 10, 17 et 24 décembre), Schumann; la troisième sera consacrée à l'école moderne (œuvres de d'Indy, Chausson, Lekeu, Bordes, Albeniz, de Wailly, Schmitt, Roussel, Guy Ropartz, de Castéra, Coindreau, Déodat de Séverac); les quatrième et cinquième seront réservées à Brahms; la sixième à Bach, Haydn, Mozart et Beethoven; la septième à Fauré, d'Indy, Debussy, Ravel, Duparc, Turina, Pough, Schmitt.

En dehors de ces sept séries, deux séances seront données par MM. Édouard Risler et Armand Parent le jeudi 12 et le samedi 14 décembre. Ils joueront des sonates de Bach, Mozart, Beethoven, Brahms, César Franck et Vincent d'Indy.

Une intéressante tentative de décentralisation. Le théâtre de Dijon va monter prochainement *Dardanus* de Rameau, et c'est M. Vincent d'Indy qui en dirigera les répétitions et la première représentation, fixée au 12 décembre. Il pourrait bien y avoir autant de Parisiens dans la salle que de Dijonnais...

M^{lle} Blanche Selva est engagée à Londres pour une série de récitals dans lesquels elle passera en revue les grandes pages de Bach, Beethoven, Schumann, Franck et des maîtres modernes. Ces concerts auront lieu à Steinway Hall les 18, 19, 20, 21, 22, 25 et 26 novembre. Les deux dernières séances seront données avec le concours de M^{me} A. Diot, violoniste.

L'Italie, berceau de la musique. Extrait d'une lettre que nous adresse, au retour d'un voyage dans la Péninsule, un de nos collaborateurs :

« Je n'ai entendu là-bas que la *Matchiche* (qui sortait, qui suintait de partout, des portes, des fenêtres, des soupiraux, des égouts, des vignes, des oliviers!...) et, à Assise, un grand pot-pourri sur l'*Africaine* que la musique municipale répétait pour la fête de Saint-François... »

La musique française moderne en Suisse. Notre collaborateur M. G. Jean-Aubry fera le 26 octobre à l'Université de Lausanne, une conférence sur *Baudelaire et la musique contemporaine*, avec audition de lieder de Duparc, Debussy, Guy Ropartz, etc. Les 28 et 31 octobre et le 4 novembre, il fera à Zurich, à Berne et à l'Université de Genève une conférence sur *Verlaine et la musique contemporaine* avec audition de lieder de Fauré, Chausson, Bordes, Debussy, Séverac, Ravel, Caplet.

Ces conférences seront faites avec la collaboration de la cantatrice suisse M^{lle} Hélène M. Luquiens.

La nouvelle se confirme, dit le *Guide musical*, que, parmi les manuscrits laissés par Joachim, il y a un concerto inédit dû à la plume de Robert Schumann. Dans une lettre reproduite en facsimilé dans la biographie du maître, publiée en 1898, à Berlin, par M. Andreas Moser, Joachim a fait d'ailleurs connaître les raisons qui l'ont empêché de livrer à la gravure le concerto de Schumann. Il le considérait comme une œuvre très inférieure.

En quelles mains est donc tombée la chronique artistique du *Cri de Paris*? Ce journal frondeur et spirituel réédité à propos du Salon d'Automne des plaisanteries de commis-voyageur que seules tolèrent encore les convives des tables d'hôte départementales. Celle-ci entre autres : « La promptitude de l'accrochage des tableaux fut d'autant plus méritoire qu'une complication tout à fait imprévue retarda cette opération.

Les ouvriers avaient déjà mis en place un grand nombre de toiles néo-impressionnistes, quand les auteurs de ces merveilles furent conviés à venir voir eux-mêmes comment leurs œuvres étaient exposées.

Or, quelle ne fut pas la stupéfaction de ces maîtres incomparables en arrivant devant leurs productions. Ils se frottèrent les yeux, puis levèrent les bras au ciel et poussèrent des exclamations indignées. La plupart de leurs chefs-d'œuvre avaient été accrochés à l'envers. Les ouvriers n'y avaient pas mis de malice : ils avaient même regardé de très près chaque tableau, mais n'avaient pu reconnaître dans quel sens il fallait le voir.

Comme le temps était précieux, on songea un moment à prier le public de marcher sur la tête pour savourer pleinement l'art néo-impressionniste; mais finalement on renonça à cette idée.... etc. »

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

À l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui on tribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

FIERENS-GEVAERT

Figures et Sites de Belgique

Charles de Coster
Guido Gezelle — Les trois Villes sœurs
Le Brabant — Waterloo légendaire
Une retraite de Montalembert — Petit monde
Aux jeunes Belges.

UN BEAU VOLUME, PETIT IN-8°, DE 200 PAGES

Prix : 3 fr. 50



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron. Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie. Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50.
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de l'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

ÉTUDE DE M^e PORTMANS, A HASSELT

VENTE PUBLIQUE DE TABLEAUX

Le notaire Portmans, à Hasselt, procédera le jeudi 31 octobre 1907, à 9 h. 1/2 du matin, à la vente publique d'un grand nombre de tableaux peints par feu DJEF SWENNEN, en son vivant artiste peintre à Hasselt, auteur du *Chemin de la Croix* de l'église Notre-Dame, à Saint-Trond, et consistant en tableaux d'histoire et de genre, portraits, paysages, fleurs, natures mortes et études.

La vente aura lieu en l'atelier de l'artiste, boulevard du Nord, à Hasselt, où les tableaux seront exposés le lundi 28, mardi 29 et mercredi 30 octobre, de 2 à 4 heures de relevée.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

La Presse Européenne

Coupures de journaux artistiques, commerciaux, politiques et financiers

Bruxelles, 54, rue de Longue-Vie.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — 1^{ER} NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Au Salon d'Automne : J.-B. Carpeaux, *La Sculpture*, J.-M. Sert (ANDRÉ FONTAINAS) — Poèmes : *La Guirlande des dunes*, *La Sainte aux Maisons*, *Fripieries*, *L'Arbre qui saigne* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Les Dessins de Rodin (F. DE M.). — Profits perdus : *Déodat de Séverac* (G.-JEAN AUBRY) — Théâtre de la Monnaie : *Reprise de « Hansel et Gretel »*, *Au Japon* (CH. V.). — Ecole de Musique et de Déclamation d'Ixelles. — Petite Chronique.

AU SALON D'AUTOMNE

J.-B. Carpeaux — *La Sculpture*. — J.-M. Sert.

Sans exiger qu'on connaisse Carpeaux par le grave et ardent groupe qui cime, à Valenciennes, la façade de l'Hôtel de ville ou, dans la même ville, la statue frémissante d'Antoine Watteau, qui donc à Paris se détourne pour contempler la fontaine mouvementée dans un si beau rythme, au jardin du Luxembourg? Pour s'exalter à la frénésie enthousiaste à la fois et gracieuse du groupe de la Danse, contre la façade de l'Opéra? Et,

devant le pavillon de Flore, — j'ai beau observer, lorsque j'y passe, — personne ne lève les yeux vers les bas-reliefs et le fronton, du côté de la Seine. Sait-on, seulement, qu'une figure de *la Tempérance*, par Carpeaux, se dresse sur le toit de la Trinité? Sait-on qu'il se trouve, à l'église d'Auteuil, une *Mater Dolorosa*, et que, outre les bustes merveilleux qui sont rassemblés au Louvre, l'*Ugolin* bien longtemps décora admirablement une allée des Tuileries, où persiste seule maintenant, avec les chevaux ailés du vieux Coyzevox et les fleuves des deux Coustou, comme exemple de la sculpture moderne, l'aimable *Masque* de Christophe, chanté jadis par Baudelaire?

En dépit de ces merveilles offertes à l'enthousiasme du public, malgré le souvenir d'une exposition d'ensemble ouverte il y a quelques années, et la facilité d'étudier Carpeaux dans cet extraordinaire musée de sa ville natale, ce doit être, pour bien des admirateurs, une révélation que ces plâtres enchantés et palpitants, si doux au regard, si pleins de grâce, de séduction et d'expressive vivacité. De la lignée enchanteresse à laquelle appartiennent, avant lui, en France, les Caffiéri, les Houdon et les Clodion, pour le charme éclatant, Carpeaux en est à coup sûr, mais, de même que Houdon, il surpasse de bien loin les autres et se souvient toujours d'être aussi ample et aussi ferme que François Rude, aussi divers, aussi puissant que Puget, Barye ou Rodin.

Ce sont d'adorables créatures que toutes ces femmes du second empire, aux vêtements élégants ouverts sur de nerveuses et de souples épaules. Elles ont le visage à

la fois animé et pensif, voluptueux et attendri; comme elles savent fléchir « un cou blanc, délicat », et comme la masse bouclée de leur chevelure fleurie encadre joliment les souriantes figures! C'est une fête que de les voir, et ce doit être une ivresse de les entendre. Carpeaux a été, entre tous, le magicien qui leur a donné la vie. Comme il a surpris et évoqué leur beauté fière et féérique! Comme elles palpitent à jamais au caprice de ses doigts!

Mais rien sous ses doigts ne naît mièvre; s'il surprend ce qu'il y a de plus frêle, de plus inconsistant dans le sourire et la grâce des femmes jolies, lui ne s'alanguit pas. Il sait, il sent et fait sentir combien ce n'est qu'une apparence, — la plus délicieuse, — de la beauté humaine, et l'armature est au-dessous, le solide réseau de muscles et des chairs, la réalité saine et rigoureuse du modelé et des os

La nombreuse série de peintures, de dessins à la plume, de croquis que nous montre le Salon d'Automne, tour à tour prestes, saisissants, appliqués, nerveux ou caressants, nous font mieux pénétrer les secrets motifs, les intentions et la conscience d'un artiste à ce point prestigieux, un des plus incontestables que la France ait jamais produits.

* *

Seul pouvait affronter le péril d'exposer auprès de Carpeaux et ne pas sombrer, M. Rodin : voici, de lui, dans la rotonde, à l'entrée, un buste d'homme et un buste de femme, tous deux d'une vie concentrée et d'une expression pleine et sûre. M. Maillol nous donne un curieux bas-relief où l'on voit inscrite la poursuite victorieuse d'une nymphe par un sylvain. Ce que le mouvement conserve de mollesse et, en même temps, de contrainte, s'y trouve triomphalement racheté par la solidité plastique et la sûreté significative des modelés; les corps sont construits avec une vigueur savante, une souplesse noble chez l'homme, une singulière fermeté tendre dans les chairs de la femme; et son visage devant le mystère auquel elle se refuse encore autant qu'on voit qu'elle y aspire, montre une émotion grave et profonde.

Des autres sculpteurs, que dire qui ne soit dicté par une vue peut-être superficielle, des préventions ou une saute d'humeur passagère? La pesante et acharnée besogne de diffamation à laquelle se livre M. de Char-moy sous le prétexte d'honorer les grands écrivains (cette fois, Leconte de Lisle et Zola ont été sa pâture) nous rendra plus sensibles sans doute aux grâces aisées de M^{lles} Serruys, Poupelet, de MM. Marius Cladel, Kracht, Wittig, aux bizarres recherches archaïques de M. Hoetger, à la savante habileté de MM. Niederhäu-sern-Rodo, Albert Marque, si robuste dans son *Dau-*

mier, si souple dans ses rondes d'enfants. Il convient de citer encore la tête d'expression de M. Reymond de Broutelles, le buste de jeune fille de M. Delapchier, le torse de M. Duchamp-Villon.

* *

Toute admiration professée, à notre époque, en matière d'art (et sans doute en toute autre matière) procède exclusivement de systèmes d'avance échafaudés; on s'est créé, par suite de certaines émotions éprouvées les mêmes dans diverses occasions, un commun étalon auquel on parangonne avec zèle toute sensation nouvelle. D'autres se prononcent selon la mode, ou par snobisme, et tout cela revient au même.

En notre temps d'art fragmentaire, impressionniste, court ou brusque, qui agit, comme il pénètre, vivement, parfois profondément, mais qui, à de très rares exceptions près, n'étend pas, en largeur pour ainsi dire, la rêverie ou la réflexion, nous nous trouvons mal préparés à accueillir l'œuvre d'un artiste qui conçoit la décoration à la manière des Vénitiens, du Tintoret, tout en l'exécutant par des moyens renouvelés et modernes. M. José-Maria Sert me paraît victime de cette singulière et inévitable mésentente. Nul ne songe à contester, devant l'effort accompli, le grand mérite du peintre, sa volonté ardente et réfléchie, sa science; seulement le résultat atteint étonne et décontenance. Il est vrai de dire que, malgré le bon vouloir et la complaisance des organisateurs du Salon, quoiqu'il ait pu disposer de vastes et de nombreux panneaux, un tel ensemble ne se présente pas dans les conditions les plus favorables. Aussi M. Sert a-t-il pris soin de nous montrer la coupe de l'église qu'il a eu l'heureuse fortune d'être appelé à décorer, et, dans l'agencement de ses projets et de ses maquettes, de nous permettre d'entrevoir l'économie totale de son œuvre. Il faut que l'on consente à se placer assez loin et, autant que possible, à se figurer les vastes compositions mises à leur place. Dans la cathédrale, avec une intensité extraordinaire de lumière, surgiront alors des murailles, tout autour de nous, décors fantastiques et épisodes effleurant comme en un rêve soutenu et diversifié, selon la courbure en arabesque sans cesse renaissante d'un arbre de vie prodigieux avec ses palmes, ses branches, ses grappes de fruits lourds et ses guirlandes; les évocations frémissantes de la Bible et des Évangiles. Ce sont des formes suggérées, irréelles et solides, de colosses d'une construction puissante dont les gestes et l'apparition participent encore du songe. Je vois, dans toute cette énorme vie où les êtres restent imaginaires et, cependant robustes, palpitent avec tant d'aisance, dans ce monde comme suspendu entre les particularités d'une existence propre et le mystère encore flottant aux limbes du songe qui lui

donne naissance, une réalisation très curieuse, très grande et très neuve (1).

Quoi qu'on puisse penser de la décoration de M. Sert, les travaux, les études, les ébauches sur lesquels les panneaux terminés se fondent et s'édifient s'imposent, je crois, sans conteste. Les dimensions de l'œuvre terminée effarent ; on y veut voir quelque chose encore de non défini, presque de non dégrossi. Mais qu'on suive les sinuosités du dessin, qu'on fouille le détail de la couleur, on demeurera frappé de la hardiesse et du scrupule avec lesquels le tout est établi, tant dans l'ensemble que dans ses moindres parties. Si l'on s'éloigne, la richesse éclatante de cet ample coloris, peut-être à nos yeux qui n'ont pas connu les exigences de l'emplacement définitif trop peu diversifié, chante et chaotoie prodigieusement. comme doit chanter le cantique de la lumière en se dégageant avec lenteur de la pieuse paroi des chapelles obscures ; peut-être, ici ou là, les scènes représentées ne se dégagent-elles pas toujours avec une netteté expressive suffisante ; mais nous n'en jugeons que bien mal, et il importe seulement que nous nous sentions baignés d'une atmosphère voulue et trouvée par le peintre où agissent sur nous impérieusement l'émotion et la grandeur de son œuvre dans toutes les combinaisons savantes qu'il a imaginées et réalisées.

Ici, je le sens bien, quoique moins parfaitement, par force, que je ne le sentirais devant la décoration quand elle sera établie dans l'église de Vich, le monde extérieur s'est aboli devant moi, j'appartiens au peintre et à son œuvre. Autrement, et par des moyens comparables et différents, j'éprouve un ravissement de ce genre devant Puvis de Chavannes ou devant Gauguin.

ANDRÉ FONTAINAS

Nous publierons dimanche prochain un dernier article de M. Jean Aubry sur la Peinture au Salon d'Automne. Notre collaborateur y étudie les œuvres des jeunes peintres dont les recherches inquiètes donnent au Salon sa signification et son caractère par les discussions ardentes qu'elles provoquent.

POÈMES

La Guirlande des dunes, par ÉMILE VERHAEREN. — La Sainte aux Maisons, par ALBERT CLOÛART. — Friperies, par FERNAND FLEURET. — L'Arbre qui saigne, par F.-P. ALIBERT.

M. Émile Verhaeren continue sa série de *Toute la Flandre* par un nouveau livre appelé *la Guirlande des Dunes* (2).

(1) Une description détaillée de la gigantesque décoration de M. Sert fut donnée ici, naguère, par M. OCTAVE MAUS. (Voir *l'Art moderne* du 5 juillet 1903, p. 235.).

(2) ÉMILE VERHAEREN. *Toute la Flandre, la Guirlande des dunes*. Bruxelles, Edmond Deman.

Il partage avec tous les artistes parvenus à la plénitude de leur maturité ce privilège terrible de ne plus susciter d'admiration nouvelle. Ou du moins, pour être plus exact, de nouvelles paroles pour exprimer une vieille admiration. Les qualités poétiques de *la Guirlande des Dunes* suffiraient à l'illustration de cinq ou six jeunes écrivains, elles n'attirent plus notre attention. C'est le propre des cultes authentiques et éprouvés d'avoir des fidèles machinaux. Il faudrait lire Verhaeren comme on aborde un inconnu. Alors on serait ébloui, comme nous le fûmes jadis, à l'époque de ses premiers vers. Et ce dernier livre apparaîtrait ce qu'il est : une chose extraordinairement forte, savoureuse, délicate, passionnée, hantée d'un farouche amour du sol natal, minutieuse parfois et le plus souvent large et de dimensions colossales. un monument à la gloire de la Flandre : noble, massif et véhément.

Il y a des tableaux d'une évocation merveilleuse, telle cette admirable pièce : *l'Été dans les Dunes*, dont voici quelques vers :

O, ce silence entier des dunes, à midi !
 Au bord de leur terrier, les petits lapins prestes
 Sur les mousses du sol chauffé font leurs siestes,
 Le flot s'étire au loin, le vent semble engourdi,
 Mille dents de soleil mordent le sol sans ride,
 Rien n'apparaît ; seul un nuage épais et blanc
 Se tasse en boule à l'horizon brûlant,
 Entre deux monts d'oyats et de sable torride.

Et voici d'autres cris et voici d'autres ailes
 Qui s'élèvent et retombent continuelles,
 Avec leur ombre ouverte ou refermée,
 Sur la grève aplanie et les vagues calmées.
 Et les courlis cendrés et les noirs cormorans,
 Et la mer d'or qui les reflète ;
 Et puis au loin, le vol en fête
 Des pailles-en-queue et des mouettes
 Qui s'effeuille, ainsi qu'un bouquet blanc,
 Dans l'air étincelant.

Et les vagues qui continuent autour du monde,
 Immensément et sans repos,
 Sous la clarté miroitante et profonde,
 Le rythme ailé de ces oiseaux.

Un poète tout à fait exquis, dont on parle rarement, parce qu'il ne cherche pas à faire parler de lui en effet et qu'il écrit peu, c'est M. Albert Clouart. On peut dire qu'il ne sort presque jamais de son silence. Pour ma part, je ne connais de lui que quelques pages jadis parues à *l'Ermitage*, il y a fort longtemps, *la Légende de Saint-Guirec* et, tout récemment, *la Sainte aux Maisons* (1), ces deux derniers poèmes édités par *l'Occident*. Mais lorsqu'il consent à parler, quelles merveilles ! Et comme on regrette que de telles joies soient si rares !

Rien, en effet, n'est plus difficile à rencontrer qu'un poète, un vrai. Des rhéteurs à rimes, oui, tant qu'on veut, mais un homme dont toutes les idées, toutes les sensations, tous les sentiments, tous les rêves avouent : poésie, sans même s'en douter, par le fait seul qu'il les exprime !... A vrai dire, je ne sais pas ce que c'est que cette qualité mystérieuse, cette effusion spirituelle, qui n'est due ni au rythme, ni à la musique, ni à l'idée, ni à la passion, mais je le sens à ne pouvoir m'y tromper.

(1) ALBERT CLOÛART. *La Sainte aux Maisons*, poème. Paris, Bibliothèque de *l'Occident*.

Les vers de M. Albert Clouart sont d'une simplicité enfantine, d'une naïveté à mettre en révolte le plus disgracié des imitateurs de maîtres, ils n'ont pas de musique ni même de rythmes bien caractérisés, leurs images sont pauvres et nues. Et cependant ils ont quelque chose pour quoi se damneraient bien des princes de l'esprit, si l'orgueil les quittait un instant : la grâce, je ne trouve pas d'autre nom.

Il n'y a pas que les âmes saintes qui la possèdent, devant Dieu ; les vrais poètes, ces âmes pures, la possèdent aussi devant l'Idéal.

Peut-on rêver quelque chose de plus nu, de plus puéril et de plus délicieusement *poétique* que ceci, par exemple :

Voici le soleil, mes sœurs,
Qui chauffe la porte,
Voici le matin, mes sœurs,
Qui frappe à vos cœurs.
Le rouge-gorge heurte aux carreaux,
Aussi la branche du grand hêtre ;
Mes sœurs, mettez votre cornette,
Faites glisser votre rideau.
Le ruisseau d'argent et la clématite,
Le bouvreuil en rouge et la sauterelle
Vers le ciel chantent leur cantique ;
Ouvrez aux belles musiques,
Mes sœurs, ouvrez vos oreilles.
La fraîche brise marine
Apporte les parfums légers
Des bois fleuris et du verger ;
Mes sœurs, huvez l'air embaumé
A pleine poitrine.
Le mur de chaux est tout rose,
Le ciel est en gazon vert,
Les groseilles sont de verre clair,
La rosée tremble au cœur des roses ;
Mes sœurs, ouvrez vos yeux à la candeur des choses,
Mes sœurs, ouvrez vos yeux !
A la splendeur de Dieu.
Que c'est beau, mon Dieu ! que c'est beau !
Toutes ces choses en lumière !
Chante, forêt, tressaille, terre,
Le soleil Jésus vient de naître.

Habillé d'une apparence de vieille cretonne ou de soie à ramages, le premier livre de M. Fernand Fleuret séduit par cet aspect d'abord et par le charme des évocations qu'il présente (1).

Ce sont des tableaux d'autrefois, des choses passées, extrêmement passées, dites avec mélancolie, avec un regret qui se dissimule mais qu'on devine presque douloureux. Il y a là des jeunes filles de 1830, des bibelots, de vieilles étoffes, des meubles usés :

Mes livres, vous serez de petites armoires
Où, soigneux, je plierai mes robes de pensée
Afin d'en préserver les susceptibles moires
Et la couleur du temps où les aurai tissées.

Cela ressemble beaucoup à la *Chambre blanche* et au *Beau Voyage* d'Henry Bataille. Mais ce n'est point par imitation : simplement parce que les goûts de ces deux poètes sont pareils et les entraînent vers ce que le roi des poètes a nommé « la grâce des choses fanées ». Et ces retours en arrière exercent sur l'âme un tel attrait !...

(1) FERNAND FLEURET. *Fripieries*. Paris, Eugène Rey.

Va voir à la maison ce que nous veut ma Peine
Et chante-lui sa rime à son mal sans raison,
Servante au nom de fleur du temps des marjolaines,
Vieille comme l'église et le seuil des maisons !

C'est une enfant gâtée et que rien ne captive,
Qui se ride à l'ennui, comme au vent le bassin ;
Mets en fait de silence et de langueur passive
Te voix, comme un grelot obsesseur et taquin.

M. François-Paul Alibert publie aussi, je crois, son premier livre. *L'Arbre qui saigne* (1) est rempli de poèmes dont la plupart sont abondants et riches, d'une belle forme classique, d'un noble rythme et d'images fortes. Mais le meilleur, à mon avis, celui où le jeune auteur s'est montré le plus humain, le plus vivant et le plus intense, c'est une pièce appelée *Musique de chambre*, très longue d'ailleurs puisqu'elle compte quatorze pages, mais d'un sentiment si profond que l'on dirait plutôt la confidence d'un homme mûr que le premier aveu d'un adolescent. Je cite au hasard, mais il faut lire tout le poème, qui est tout du long poignant :

Quelquefois, lorsque tu t'alanguis,
Tu voudrais savoir comment je t'ai aimée.
Puis-je seulement me souvenir
A partir de quel jour je t'ai aimée ?
Autour de moi je te voyais aller et sourire,
Ta grâce ne charmait que mes yeux
Et n'occupait pas encore ma pensée,
Vraiment ce ne fut d'abord qu'un jeu.
Puis voilà que tout à coup en moi tu t'es glissée,
Et je n'ai plus été le maître de mon âme.
Ton absence, ton approche, toute raison est vaine,
De toi je ne puis me défaire.
Je ne sais pas si tu es belle, je t'aime,
Je ne sais rien de ton âme, hélas ! mais je t'aime.
Je suis soumis à ta longue démarche, à tes mains pâ
Tu fais un geste et toute ma vie est suspendue.
Dis-moi comment tu t'insinues
Si profondément dans ma vie,
Dis-moi comment tu t'y es prise
Pour que je me retrouve en toi-même changé ;
Peut-être alors te dirai-je comment je t'ai aimée.

FRANCIS DE MIOMANDRE

LES DESSINS DE RODIN

Par suite de malentendus, les dessins de Rodin ne trouvèrent point place au Salon d'Automne. C'est la galerie Bernheim à qui est incombé, à sa place, le soin de les présenter au public. On ne pouvait souhaiter inauguration plus heureuse pour la saison. Le local est on ne peut mieux approprié. Les tapisseries sont d'un ton gris-perle tout à fait exquis et les lumières électriques y créent, le soir, une atmosphère qui vaut celle du plein jour.

Ce que sont ces ébauches géniales du poète de la *Porte de l'Enfer*, je n'entreprendrai pas de le dire. *Cambodgiennes*, *Histoire de Psyché*, *Apollons*, porte le catalogue. Et, en effet, ce sont bien des Cambodgiennes, des Psychés, des Apollons. Mais au delà de cette première apparence il y a quelque chose d'autrement profond et essentiel, et qui touche aux fins suprêmes de l'art.

On éprouve, en regardant ces corps de femmes nues, ou chastes

(1) FRANÇOIS-PAUL ALIBERT. *L'Arbre qui saigne*. Carcassonne, Servière et Patau.

ou passionnés, ce que Paul Adam a, le premier, appelé : l'émotion de pensée. Rodin, ce technicien merveilleux, ne s'arrête jamais à suggérer une impression purement plastique, même dans ses esquisses les plus hâtives, dans ses notes pour une œuvre à peine entrevue. Il évolue parmi les symboles éternels. Et pour pénétrer dans ce monde mental et secret, il possède une clef magique : la connaissance des formes et des mouvements du corps.

Un corps humain n'est pas pour lui un automate construit à coups de canons, mais un signe universel, une image du monde, un chiffre résumatif, un langage. Il lui fait tout exprimer. Ce droit, qu'un idéaliste inhabile n'a point, à cause de ses défaillances de métier, lui, Rodin, le possède, parce qu'il sait.

Il a mis longtemps, non pas à savoir, mais à se permettre de savoir. Mais, maintenant, il peut tout oser. Il peut appeler *Amphore renversée* telle femme dont les bras recourbés figurent l'anse du vase jeté à terre et *Soleil plongeant dans l'océan* cet autre corps féminin qui tombe dans la blancheur du papier, dans le vide. Les forces de la nature pour lui, pas plus que ses formes, ne sont abstraites. Les divins membres de la femme les figurent tous, et sans la sottise des attributs académiques.

Seul, aujourd'hui, Rodin sait rajeunir les mythes, seul il en comprend la primitive beauté, le sens immortel.

F. DE M.

PROFILS PERDUS

Déodat de Séverac.

A ANDRÉ CAPLET

C'est une âme ardente et forte, sensible et robuste à la fois, toute possédée d'un feu qui couve et qui paraît, par moments, à la pure flamme avec laquelle elle éclaire profondément son noble et émouvant horizon.

Pourtant cette âme vigoureuse est dénuée de violence : il n'apparaît point qu'elle se doive jamais contraindre, elle rayonne avec une sérénité où sa joie trouve une règle et sa mélancolie un affermissement. Nul moment ne surprend excessive l'expression de sa pensée, mais nul moment ne la surprend médiocre.

Musicalement, cet homme parle peu et seulement quand les mouvements de sa méditation l'y ont conduit. Ainsi il offre cet étonnant spectacle d'une œuvre qui, tout attachée à décrire l'extérieur aspect des choses, atteint plus sûrement qu'aucune autre à l'essence d'une sensibilité et d'une émotion humaines.

Deux cahiers de pièces pour piano : *le Chant de la Terre, En Languedoc*, et une dizaine de mélodies composent actuellement ce par quoi cet esprit s'est aux musiciens révélé. C'en fut assez pour affirmer l'une des plus fortes personnalités de cette heure, l'un des écrivains les plus puissants parmi ceux qui confient au piano l'expression de leur pensée, non pas tant qu'il s'y adapte le mieux du monde, mais qu'il le dépasse. D'autres, Debussy, Ravel, etc... savent les minimes subtilités de l'écriture pianistique et les broderies de leur style s'ajoutent en des dessins sans cesse variés, s'affinent en vaporeuses minuties : Séverac n'a pour tout souci de son style que d'enfermer dans l'étroit espace d'un poème de piano la majeure puissance, et c'est du feu qui l'anime que sa parole musicale tire toute sa couleur.

Elle n'est point saisissante autant qu'elle vous pénètre par tout ce qui se dégage de ses aspects : le charme n'en vient point des arabesques ni des contrastes riches, mais d'une simplicité large et neuve.

Les horizons que décrivent ces poèmes ne sont point riant, ni fleuris, mais toujours empreints d'une secrète gravité. Les lignes en sont nobles et simples, la terre ne s'y dissimule point sans cesse sous l'agrément des feuillages, mais tout y décèle la fécondité et la mâle franchise de la vie.

Ardemment attaché à sa terre natale, il l'a comprise au point d'y découvrir le secret de paysages plus vastes que ceux-là même qu'il contemplait et, tout en semblant se limiter à peindre le pays languedocien, il atteignait l'essence même du paysage de

France, partout où il est plus grave que riant, plus noble que gracieux, et, au delà même de nos seules limites nationales, il semble avoir atteint dans les *Moissons*, dans *Sur l'Étang, le soir*, dans *Coin de cimetière au Printemps*, à la douceur et à la noblesse même de la terre.

En dépit du *Poème des Montagnes*, de Vincent d'Indy, en dépit des *Rustiques* où Albert Roussel a exprimé délicatement le charme fin de son esprit discret, Déodat de Séverac est, dans la musique présente, notre plus puissant, notre plus original « rustique ». La nature large et belle, âpre parfois et parfois douce, est le domaine qui lui convient. Il n'a point cessé d'y vivre, faisant d'elle son ordinaire résidence — ou lorsque les circonstances l'en tenaient éloigné. Faisant d'elle son habituelle songerie. Toujours ses séjours dans les villes furent brefs et limités aux exigences de ses études musicales ou de ses amitiés ; il ne s'y sent point à l'aise et n'est là qu'en voyage ; et bientôt il retourne à Saint-Félix-de-Caraman, où vit son cœur.

Vertu d'une œuvre, touchant laquelle on peut prononcer, sans fadeur, ce mot, plein d'embûches, le cœur. Je ne sais d'équivalent à ces pages pleines d'affection sereine et ardente à la fois, dans cette atmosphère limpide et vivante de vigueur et de joie grave, je ne sais que certains poèmes de Francis Jammes, dans les *Élégies*, particulièrement celle, par exemple, qui commence par

Quand mon cœur sera mort d'aimer.

Le même amour des formes les asservit et les libère tout ensemble : plus de minutie chez Jammes, mais chez celui-ci plus de couleur ; une atmosphère sans cesse renouvelée et précieuse à leurs pensées enveloppa leurs songes d'art et, nés tous deux au sein des paysages dont les lignes nobles et belles enchantèrent leurs visions, ils communiquent à chaque page de leurs poèmes ce parfum de vie saine et de mâle douceur qui ne peut manquer d'émouvoir.

Il ne faut point pousser trop avant et qu'une analogie partielle prétende à l'équivalence : à la matière de leur sensibilité rustique se limitent les rapports de ce poète et du musicien ; leurs thèmes divergent et leurs goûts : fleurs diverses, l'atmosphère qui les fait s'épanouir est semblable, et c'est par les racines qu'elles se touchent.

Il y a chez Séverac comme un parti pris de santé et jusque dans la mélancolie une robuste passion. Ce titre « Coin de cimetière au printemps » ne décèle-t-il point son esprit ?

Ce coin de cimetière, ce coin familial, ne lui est point le propos de lassitudes attendries : il ne se résout point au définitif et dans le champ des morts il voit les fleurs vivantes, il entend monter la joie universelle de l'effort qui n'a pas atteint son faite. *Coin de cimetière*, mais, *au printemps* et sur la plénitude grave des harmonies de la basse, chante et s'établit la fraîcheur des espoirs vivants.

À chaque page de ses œuvres, ce qui frappe dès l'abord et dont persiste l'impression est le sentiment de la plénitude des formes ; rien ne s'y montre éventuel, mais accompli ; les harmonies se fécondent mutuellement et ne se résolvent qu'assurées d'une maturité totale : vertu de ceux-là qui ne parlent que sous l'aiguillon de leur ferveur.

Je ne sais, à désigner l'altitude de cet esprit, un mot plus propre que *fervent*.

Au reste, il est la clef de voûte de la critique méditative, il est la pierre de touche des esprits qui ne sont pas qu'actuels et si l'on avait pris plaisir à réduire la critique au plus médiocre commérage, devrait-on jamais prétendre à une autre fin que de décrire des « Images de la Ferveur ? »

Nul mot plus noble et qui contienne plus d'ardeur concentrée ou de méditation rayonnante.

« Nathanael, je t'enseignerai la ferveur », dit, au début des *Nourritures terrestres*, André Gide qui la sait si profondément. Séverac ainsi nous l'enseigne : il en est une image simple et forte ; on y voit régner cette passion d'aimer qui se détourne de l'emphase et derrière le visage souriant, joyeux ou grave, une *arrière-pensée* si féconde.

(Le Censeur.)

G. JEAN AUBRY

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Reprise de Hænsel et Gretel.

Au Japon. ballet-pantomime en un acte, de M. COPPI.
Musique de M. LOUIS GANNE (première représentation).

Hænsel et Gretel reste décidément une partition charmante, que l'admirable version française de M. C. Mendès contribue à mettre particulièrement en valeur. Certes, tout n'est pas parfait dans ce « conte lyrique » si joliment imaginé. Si, d'une part, le sentiment rythmique lui donne, dans maints passages, une exquise légèreté, si, d'autre part, le style *volkstümlich* y est traité de main de maître et lui confère à la fois la vie et l'ingénuité, il faut cependant reconnaître, en dernière analyse, que l'instrumentation est parfois trop « empâtée » et dépasse, dans ses effets, les exigences d'un conte de fée, et qu'à certains moments la conception musicale est un tant soit peu « chromolithographique ».

L'interprétation est bonne : un peu lourde et cahotée et manquant de la rigueur rythmique nécessaire au début, elle s'allège et s'équilibre en cours de route, au point de donner l'impression que le troisième acte, qui avait toujours paru inférieur aux deux premiers, peut désormais être mis au même niveau que ceux-ci.

M^{mes} Eyreams et Symiane remplissent avec verve et naturel les rôles des deux enfants : la voix gamine et l'articulation nette de la première conviennent absolument au rôle de Gretel; la grâce mutine, la diction claire et la jolie voix de la seconde font d'elle un Hænsel excellent. La pauvre M^{me} Laffitte, qui a consenti à s'enlaidir à souhait pour représenter la fée Grigrotte, est tout à fait amusante : elle a trouvé une note tragi-comique très personnelle, qui la transforme en un croquemitaine femelle d'une drôlerie intense : on lui voudrait cependant une articulation moins molle.

M. Decléry est un « père » parfait, M^{me} Bourgeois serait une « mère » parfaite si elle ne se souvenait pas constamment d'Ortrude. M^{me} Carliant a saisi à merveille le caractère de rêve, de grisaille, de demi teinte de l'Homme au Sable. M^{me} Delsart, — l'homme à la rosée, — est bien timide.

Au Japon... ballet-pantomime : sans doute une scène oubliée de M^{me} *Chrysanthème*? Musique de M. Ganne, l'auteur de la célèbre *Czarine*. Cela sautille, cela fretille, cela émoustille ! Cela tournoie, cela se déploie, cela chatoie ! Beaucoup de jolies femmes, fort bien habillées, quelques très vilains hommes, fort mal habillés. Un scénario vague, de la musique pas assez vague... Bref... un ballet dans toutes les règles de l'art..., de l'art du ballet.

CH. V.

Ecole de Musique et de Déclamation d'Ixelles.

On nous envoie le communiqué suivant :

L'Ecole de Musique et de Déclamation d'Ixelles vient de faire sa rentrée avec un programme considérablement développé, comportant, d'une part, un enseignement technique, d'autre part, un enseignement esthétique. Le but primordial de l'institution est de donner aux élèves une culture artistique complète.

Des cours distincts seront faits pour les amateurs et pour les professionnels (virtuosité, enseignement). De plus, des cours pour élèves libres seront institués de manière que les personnes du monde qui voudront profiter d'un enseignement complet établi sur des bases sérieuses, pourront trouver satisfaction, tout en conservant leur liberté relativement à la fréquentation des cours parallèles; de plus, elles ne seront pas astreintes à prendre part aux examens, concours, auditions, etc...

Nombreux sont ceux qui ont été frappés de trouver chez des amateurs, des intellectuels, la véritable compréhension de la musique, de l'art au sens le plus élevé du mot, alors que la plupart

des professionnels n'en voient que le côté purement extérieur : la lettre seule, l'esprit leur échappe.

L'Ecole entend donc s'imposer un programme général d'études dans lequel la technique ne soit pas considérée comme but, mais seulement comme moyen; de là, la nécessité d'un ensemble systématique de cours qui appelleraient plutôt le titre d'« Université de Musique et de Déclamation. »

Parmi les branches tout à fait spéciales qui seront enseignées à l'Ecole, nous croyons utile d'attirer l'attention sur les cours de gymnastique rythmique (méthode Jacques Dalcroze) que l'Ecole aura été la première à introduire en Belgique.

Il s'agit ici d'un enseignement du rythme par les mouvements du corps; on peut affirmer sans exagération que cette méthode est appelée à révolutionner complètement l'éducation musicale de l'enfant.

L'attention des parents soucieux de la santé intellectuelle et physique de leurs enfants doit donc être attirée sur cette méthode.

Ajoutons que l'adulte, et principalement la jeune fille, peut également en tirer le plus grand profit, non seulement au point de vue musical, mais aussi au point de vue de l'éducation générale.

Nous devons signaler également des cours dont l'ensemble constitue l'« Institut des Hautes Etudes musicales ».

Parmi les titulaires des principaux cours dont M. Henri Thiébaud, fondateur de l'Ecole, s'est acquis la collaboration, citons : M. Ernest Van Dyck, l'admirable interprète des rôles wagnériens, pour la déclamation lyrique; Paul Gilson, l'éminent auteur de *la Mer*, pour l'instrumentation et l'orchestration; De Bondt et Florestan Duysburgh, deux des plus brillants disciples de Tinel, pour l'harmonie, le contrepoint, la fugue et les classes de chant choral; Jahan, l'excellent acteur, pour l'art théâtral; M^{me} Guilleaume, directrice du théâtre en plein air de Genval, pour la même branche; le pianiste Van Dooren, pour la classe supérieure de piano (hommes); pour la même branche (jeunes filles), M^{mes} Kleeberg-Samuel, Cousin, Dersheid, dont il serait superflu de faire l'éloge; le violoniste Zimmer, pour la musique de chambre; le pianiste Kaufmann, pour l'harmonie pratique, etc.

Le cours d'orthophonie et d'articulation sera fait par le Dr Daniel, qui s'est créé une spécialité en la matière.

L'enseignement vocal sera également représenté d'une façon très complète par la classe d'interprétation vocale de M. le directeur, par les classes de chant de M^{mes} Miry-Merck, de Mazière, Aronstein et Tyckaert et par une classe spéciale de pose et émission de la voix (méthode von Zur Mühlen).

En ce qui concerne l'« Institut des Hautes Etudes musicales », citons MM. Dwelshauwers-Dery, professeur à l'Université de Liège, et Ch. Van den Borren, professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles (Histoire de la musique et esthétique musicale); l'avocat Ch. Gheude, qui vient de publier un ouvrage remarquable sur la chanson populaire belge et M. Maurice Chassang, homme de lettres à Paris, dont on connaît trop peu en Belgique les remarquables traductions des poèmes de Henri Heine, mis en musique par Schubert et Schumann (Histoire de la chanson populaire); le docteur Lafosse, professeur à l'Université nouvelle (Psychologie et Logique); Raymond Marchal (Philosophie esthétique); Gishert Combaz et Henri Degroux (Histoire de l'art), etc...

C'est, comme on le voit, un programme d'Université musicale, qui ne peut manquer d'attirer de nombreux élèves et auditeurs.

Pour les inscriptions, s'adresser rue d'Orléans, 53. Pour les amateurs, le dimanche de 9 à 12 heures et le jeudi de 2 à 4 heures. Pour les professionnels, tous les jours de 4 h. 1/2 à 6 heures excepté le dimanche et le jeudi.

PETITE CHRONIQUE

Le concours de Rome de 1908 sera ouvert à l'architecture. Tout artiste belge ou naturalisé âgé de moins de trente et un ans pourra y prendre part.

Le cercle Labeur vient d'ouvrir, au Musée moderne, son Salon annuel.

Le cercle *le Sillon* ouvrira son seizième Salon annuel, dans les galeries du Musée moderne, à Bruxelles, le jeudi 7 novembre prochain. Une affiche de Victor Mignot, le peintre-graveur parisien, en annoncera l'ouverture.

Le Salon restera ouvert jusqu'au 29 novembre.

Le prix de paysage de l'Académie des Beaux-Arts (legs Donnay) vient d'être décerné, à la suite d'un concours, à M. Jean Colin. Une mention honorable a été accordée à M. Maximilien Stein.

La séance de rentrée de l'Université nouvelle de Bruxelles aura lieu le samedi 26 octobre, à 8 h. 1/2 du soir, Salle Leroy, 6, rue du Grand-Cerf. Le discours sera prononcé par M. GABRIEL SÉAILLES, professeur à l'Université de Paris : *Religion et Philosophie*.

La nomination de M^{me} Maurice Belval et de M^{lle} Marie Closset comme professeurs de littérature aux cours donnés à l'institution Gatti aux futures régentes a été favorablement accueillie. L'une a publié sous son nom de jeune fille, Blanche Rousseau, des récits charmants; et depuis longtemps a été levé le voile qui, sous le pseudonyme de Jean Dominique, dissimulait le délicat poète Marie Closset.

Le ministre des Sciences et des Arts a eu, cette fois encore, la main heureuse en désignant, pour enseigner la littérature, deux écrivains.

A l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de sa fondation, le cercle dramatique *Euterpe* donnera le 8 novembre, à 7 h. 3/4, au Théâtre communal, une représentation de gala de *l'Absent*, scènes de mœurs hollandaises, en 4 actes, de G. Mitchell, avec musique de scène et entr'actes de F. Le Borne sous la direction de l'auteur.

De Paris :

Pour clôturer l'Exposition d'art belge qui obtient en ce moment un si décisif succès au Salon d'Automne, une matinée musicale sera donnée, par invitations, mardi prochain, à 2 h. 1/2 précises, dans les salles mêmes de l'Exposition, au Grand Palais des Champs Élysées.

Le programme, composé exclusivement d'œuvres de l'École belge, sera interprété par M^{me} Jane Bathori et par le Quatuor Chaumont (M^{me} E. Chaumont, L. Van Hout, J. Jacob et É. Bosquet), dont nous avons annoncé récemment la formation et qui débutera, de la sorte, sous les plus heureux auspices.

Les œuvres choisies pour cette séance exceptionnelle à laquelle ont été conviés, outre les membres d'honneur et les sociétaires du Salon d'Automne, un grand nombre de personnalités musicales et mondaines, sont : la Sonate pour piano et violon de G. Lekeu, deux nocturnes pour piano de Th. Ysaye, des mélodies de C. Franck, F. Servais, G. Huberti, V. Vreuls, B. Busine, etc., et le Quatuor pour piano et archets de J. Jongen.

S. Exc. M. Leghait, ministre plénipotentiaire de Belgique, qui a présidé à l'inauguration de l'Exposition, assistera également à cette séance de clôture.

Le Conservatoire de Bruxelles fêtera le 10 novembre prochain, par un concert extraordinaire, le soixante-quinzième anniversaire de sa fondation. Le programme sera composé d'œuvres de Fétis, de MM. Gevaert et Tincl. — le passé, le présent et l'avenir probable. On interprétera, entre autres, le duo des *Sœurs jumelles*, opéra en un acte de Fétis, l'air de *Quentin Durward* et des chansons françaises harmonisées à quatre voix par M. Gevaert.

Le ministre des Sciences et des Arts va, dit le *Petit Bleu*, donner l'autonomie complète à la classe des lettres de l'Académie, de façon à créer une véritable Académie des belles-lettres d'expression française. Jusque-là nos littérateurs n'étaient pas admis comme tels dans cette docte assemblée, où ils entraient à titre de professeurs, historiens ou fonctionnaires. Désormais, le *dignus intrare* sera surtout réservé aux écrivains, romanciers et poètes.

Cette académie aura capacité pour recevoir des legs ou donations et en disposer. Elle instituera des prix de littérature, soutiendra les jeunes écrivains par des encouragements solides; le gouvernement la consultera en toute occasion où son avis pourra être utile.

Les modifications survenues dans la direction et le genre de spectacle du théâtre de l'Alhambra ne permettant plus de disposer de cette salle pour y donner des concerts les dimanches après-midi, la Société symphonique des Concerts Ysaye, à défaut d'autre local disponible à Bruxelles, se voit obligée de fixer désormais ses concerts au samedi après-midi avec répétition générale publique le vendredi après-midi.

Les concerts de la saison 1907-1908 auront donc lieu au théâtre de l'Alhambra les 22-23 novembre, 3-14 décembre, 17-18 janvier, 7-8 février, 6-7 mars, 3-4 avril et 1^{er}-2 mai prochains.

Le plan général des concerts et les noms des artistes engagés comme solistes seront publiés incessamment.

Le premier Concert populaire aura lieu, sous la direction de M. S. Dupuis, au théâtre de la Monnaie, le 17 novembre, avec le concours de M^{me} Litvinne. Le deuxième concert, fixé au 26 janvier, sera consacré à l'audition de l'oratorio de Schumann *Le Paradis et la Péri*, pour soli, chœurs et orchestre. La troisième séance sera donnée avec le concours du violoniste Mischa Elman, la quatrième avec celui du pianiste berlinois Schnabel, dont un de nos correspondants a signalé ici, il y a quelques semaines, le très grand talent.

Le *Quatuor Grimson* et le *Nora Clench Quartet*, tous deux de Londres et inconnus du public belge, viendront, à quelques jours d'intervalle, se faire entendre à la Grande-Harmonie. Le premier interprétera, samedi prochain, à 8 h. 1/2, le quatuor (op. 18) n° 2 de Beethoven, trois *Idylles* de F. Bridge et le quatuor (op. 30) n° 3 de Tchaikowsky. Le second exécutera le mercredi 30 octobre, à la même heure, le quatuor de Debussy, des quatuors de Haydn et de Mozart, ainsi qu'une fantaisie d'E. Walcker.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui on tribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^o

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

FIERENS-GEVAERT

Figures et Sites de Belgique

Charles de Coster
Guido Gezelle — Les trois Villes sœurs
Le Brabant — Waterloo légendaire
Une retraite de Montalembert — Petit monde
Aux jeunes Belges.

UN BEAU VOLUME, PETIT IN-8°, DE 200 PAGES
Prix : 3 fr. 50



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50.
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MAL' ARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

ÉTUDE DE M^e PORTMANS, A HASSELT

VENTE PUBLIQUE DE TABLEAUX

Le notaire Portmans, à Hasselt, procédera le jeudi 31 octobre 1907, à 9 h. 1/2 du matin, à la vente publique d'un grand nombre de tableaux peints par feu DJEF SWENNEN, en son vivant artiste peintre à Hasselt, auteur du *Chemin de la Croix* de l'église Notre-Dame, à Saint-Trond, et consistant en tableaux d'histoire et de genre, portraits, paysages, fleurs, natures mortes et études.

La vente aura lieu en l'atelier de l'artiste, boulevard du Nord, à Hasselt, où les tableaux seront exposés le lundi 28, mardi 29 et mercredi 30 octobre, de 2 à 4 heures de relevée.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles.

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux, aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

La Presse Européenne

Coupures de journaux artistiques, commerciaux, politiques et financiers

Bruxelles, 54, rue de Longue-Vie.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Talachkino (F. MALLIEUX). — La Peinture au Salon d'Automne (dernier article) : V. *Quelques-uns* (G.-JEAN AUBRY). — Numismatique : *Le Cabinet des médailles de l'État* (A. DE WITTE). — A Munich. — École de Musique et de Déclamation d'Ixelles. — Chronique théâtrale (GEORGES RENCY). — Petite Chronique.

TALACHKINO

L'art qui peut naître dans une société patriarcale, disséminée par les champs et les forêts d'une plaine immense, n'aura sans doute pas les fiévreux imprévus des formes créées dans les milieux trop civilisés. Imagine-t-on quelles joies inconnues des yeux peut rêver le paysan russe perdu dans un village ignoré, qui séduiraient un habitant de Paris ou de Londres?

Autour de lui, une étendue qui se développe toujours pareille, à mesure qu'il avance, une plaine en repos, sans un effort qui rompe son calme infini. Des cabanes oblongues, à peine élevées sur le sol; les murs en bois

ont pris la teinte foncée de la terre; les toits en chaume s'inclinent juste assez pour apercevoir un bout d'horizon. Des arbres mettent une tache mouvante sur la plaine: des sapins aux bras protecteurs, des hêtres, des peupliers, les rayures grêles des bouleaux. En hiver, toute variété de couleur s'éteint; les colorations de l'herbe et du blé quittent le sol, la cabane perd ses tons gris, le chaume, sa rousseur; tout est neige. Les formes s'amollissent sous la muette enveloppe blanche. Le village est un champ de repos, semé de formes blanches oubliées. Deux grands cercles: la terre et le ciel, une immensité pâle, une immensité bleue ou grise. Une page sans limite, sans accident, étalée devant l'homme.

Dans ce monde, antérieur à la création, des bourgades, des villes apparaissent parfois, — comme en suite d'un hasard, — coupées de larges rues par des morceaux de steppe bordés de maisons basses. Des coupes métalliques semblent, au sommet des tours, les casques de sentinelles immobiles.

Quelle surprise d'art inventer dans ce milieu monotone, vide et rude aux habitants? Quel legs recueillir du passé?

On a retrouvé dans les tombes de France et de Belgique des armes et des bijoux dont le dessin et la forme rappellent les ornements des Scythes: géométrie simple et ingénieuse de droites et de cercles. Les fouilleurs ont déterré dans les pays où Jason conquiert la Toison d'or des milliers d'objets des bonnes époques hellènes. L'art byzantin s'est glissé, par les fleuves et les côtes, par les négociants et les missionnaires, au cœur des populations russes, jetant partout ses coupes polies ou squa-

meuses, en bulbe ou en sphère, sa peinture hiératique rehaussée de métal. Les musulmans ont peut-être laissé trace de leur influence dans les ornements linéaires des broderies, des bois et des murs en briques.

Cependant, la conscience morale du peuple se reposait pour des siècles dans le calme habituel des plaines, sa conscience religieuse se fixait dans un songe durable sous les clochers trapus et les coupes profondes de temples où rien n'amène l'élan vif et impatient de l'âme.

Les rhapsodes chantaient et les paysans continuaient à tailler de grossières images, les paysannes à broder la toile et la laine de capricieux dessins. Mais il faut que les murs et les coupes inégales et brillantes d'une cathédrale, comme Vassili Blajonny, découpent tout un morceau d'espace pour qu'un art national manifeste l'asservissement de la matière à une beauté nouvelle...

Et comment, dans cette contrée uniforme et pauvre, en aurait-il été autrement? Nées d'hier, — la littérature nationale russe, positive, socialiste et névrosée, et la musique russe, notoire surtout par le choix des timbres et ses thèmes populaires. Et personne n'accordera une tradition nationale plus ancienne aux peintres et aux sculpteurs.

L'humble fleur d'art, qui parfume à peine les cabanes enfumées, — le bois découpé par une hache experte, la toile dont les fils étirés laissent voir un dessin clair, — cultivée par une artiste, dans un sol enrichi, entourée de soins ardents, va-t-elle prendre un éclat savoureux et subtil?

La princesse Marie Ténichef s'est imposé la tâche, et, jardinier d'âmes, elle a jeté la semence au vent des steppes.

C'est sur la grand'route qui se dirige de Moscou vers la Grèce, près de Smolensk, au village de Talachkino, qu'elle a entrepris sa floriculture spirituelle, que vivent ses ateliers, son théâtre, son musée.

Abritée parmi des bouleaux et des sapins éparpillés, l'habitation laissée entrevoir sa face rugueuse où s'allongent des demi-troncs superposés, les jambages bizarres de ses portes aux colonnes placées tête-bêche; la femme nocturne et légendaire qui domine et embrasse les dormants des fenêtres, le balcon soutenu par une pile de briques qui monte s'élargissant, les arabesques brillantes des briques en saillie, des bois peints, de l'auvent qui profile une couronne, et ce sont les matériaux livrés par la forêt environnante, par la terre morose, les uns affichant leur rudesse, les autres taillés à grands coups adroits, et c'est la joie de deux ou trois couleurs vives, — simples comme celles du vaste monde où la demeure est éclosée pour une vie d'art.

Tel se présente le « téréme » de la princesse Ténichef — l'antique habitation où les slaves d'Ivan Grozny et de Pierre le Grand enfermaient leurs femmes.

- A l'intérieur, une salle de théâtre et des ateliers de

boissellerie, broderie, céramique... Tout artiste qui cherche à cueillir ses sensations dans la nature est reçu et encouragé par la mécène de Talachkino, artiste elle-même.

Vroubel, peintre raffiné et poétique, Roerich, au talent plus sévère, Malioutine, rude et indiscipliné, Zinoviev, aux lignes souples et schématiques, Beketow, d'une rudesse presque élégante, Golovine, Ovtchinnikov, des élèves formés à leur école comme Mikhonov, enfin la princesse elle-même, qui sait inventer et réunir des lignes dégagées, ont créé un mobilier, des broderies, des poteries, un art théâtral, d'une originalité qui heurte, qui intéresse, qui impose sa protestation.

Les élèves sont appelés des campagnes environnantes; ce ne sont pas des fruits exotiques, ces paysans, ces paysannes puisés à la sève russe, que des maîtres hardis invitent à un art nouveau.

Créer un « style moderne » foncièrement russe, et, dans ce but, unir la pensée consciente à la poussée obscure de l'atavisme, l'idée est heureuse, et elle synthétise peut-être Talachkino.

Un artiste, Serge Makovsky, reproche à Malioutine de regarder trop le passé et de faire énorme. Sans doute, les arêtes dures et imprévues du *modern style* ne rappellent pas les meubles d'autrefois: elles traduiraient plutôt une brutalité de parvenus: et l'on nous assure qu'elles rendent les rêveries inquiètes, indécises des névroses modernes! Il n'importe ici: c'est par la lourdeur des objets et le choix des ornements que l'on voit Malioutine retenu dans la tradition. Mais n'est-ce pas là le compromis de Talachkino? Il est vrai, M. Makovsky nous apprend que l'artiste n'est pas érudit; et nous croyons qu'il n'en sera pas moins original: les plus avancés restent si traditionnels sans le savoir que l'on se demande à quoi bon étudier les vieilles choses? Nous les prolongeons quand même! Il est dans la nature de l'homme de ne jamais faire de vraie révolution... Alors, pourquoi les gens s'instruiraient-ils afin d'innover? Il est vrai que les médecins nous apprennent bien à respirer...

L'oiseau-bonheur des légendes, les roussalkas, que nous appelons nymphes ou naïades, une faune et une flore grandioses et simplettes, marquées à gros traits, parfois une surcharge de motifs ornementaux, le bois tailladé et peint en vingt endroits avec des tons vifs et même criards, des lignes lentes et lourdes, voilà peut-être ce que les artistes ont conservé le mieux et amplifié de l'ancienne Russie: on devine, à voir ces meubles, le moujik qui rentre dans son trou enfumé et qui taille le bois pour éveiller ses mains gourdes de gel, qui y jette deux ou trois teintes vives pour ranimer sa rétine fatiguée par un ton mat infini.

Zinoviev appuie moins sur les détails: ce sera une table aux coins repliés, et dont les pieds ne sont plus

que des couples, faisant angle droit, de lames incurvées, une chaise protégée aux côtés par des cloisons minces qui dessinent du dossier au pied antérieur un triangle effilé, orné de fleurs.

Vroubel a peint des légendes délicieuses sur la table des balalaïkas, — de ces guitares à trois cordes qui rappellent les chanteurs aveugles, les chants d'amour et de mélancolie, les poèmes imagés des steppes et des cosaques, — et les légendes de Vroubel, aux contours capricieux, vivants, comme ce libre coursier qu'il nous montre frémissant, sur la Terre, sont libres et légères.

La princesse Ténichef n'est pas la moindre des artistes de cette pléiade; elle dessine des formes dégagées, élégantes, où un simple détail retient l'œil, — un berceau que domine, attentive, une tête de cygne; une table où un nœud s'élargit à l'entrecroisement des supports; un fauteuil dont l'inclinaison des bras et des pieds fait un geste de gaucherie naïve, auquel répond la grâce fléchissante de jeunes filles peintes au dossier.

Le volume publié sur Talachkino par Roerich et Makovsky semble donner une idée complète de son art, grâce aux cent quatre-vingts illustrations, toutes bonnes, quelques-unes excellentes (1).

Les culs-de-lampe sont de Zamiraïlo, Bilibine, Roerich et Chambers; les aquarelles d'Agnès Lindemann, et ils font honneur à leur talent. Le texte, qui vaut la lecture, a le mérite d'être un commentaire bref de l'illustration.

Lorsque les rivières du steppe débâclent et se gonflent d'eau, pendant quelques jours la terre fume joyeusement, et soudain les bourgeons verdoient, l'herbe tapisse l'étendue, les fleurs éclosent, tout bruit, tout progresse, tout est vivant; — les forces emmagasinées durant le lourd sommeil éclatent de toutes parts. Pourquoi le sens du beau ne s'éveillerait-il pas avec la même explosion chez les Russes? Pourquoi n'assisterions-nous pas, à Talachkino, aux manifestations printanières de la débâcle des vieilles idées, des glaciales ignorances, au jeu enfin libre des forces emprisonnées par l'hiver?

F. MALLIEUX

La Peinture au Salon d'Automne (1).

V. — Quelques-uns.

La place faite aux morts est, en ce Salon, digne et vaste, mais elle ne doit point nous attirer plus qu'il ne convient: le Salon d'Automne n'est point seulement le musée momentané des grandeurs encore méconnues, il est un des foyers de l'ardeur qui cherche à poser de nouveaux et durables reflets sur la forme inépuisable de l'art.

(1) *Talachkino*, édition Sodrougestvo, Saint-Petersbourg.

(1) Dernier article. Voir nos numéros des 6 et 13 octobre derniers.

C'est un voisinage écrasant que celui des maîtres, mais c'est un encourageant exemple que d'oser placer des œuvres juvéniles auprès des augustes témoignages de leurs indéniables conseillers.

Ce n'est point que ce Salon soit plus qu'un autre dénué de ces suiveurs qui sont la plaie de ces sortes d'exhibitions. Il y aura toujours des esprits dont la charpente est roublardise et la façade amabilité. La foule ira toujours vers eux avec l'assurance que donne la sécurité du mauvais goût et la paresse dénommée, pour la joie de tous, éclectisme. Il y a assurément — et leur nombre est trop grand pour qu'on se pique d'en donner la liste — des peintres qui font « le tableau pour Salon d'Automne »; c'est un composé aimable où l'indépendance apparente se doit allier à ce que chez les gens du monde on appelle le bon goût. Il est indispensable, évidemment, que la peinture en soit claire pour se tenir à la hauteur des progrès modernes: quelques rouges sans violence et quelques violets élégants sauront faire dire aux moins connaisseurs d'entre les épiciers en gros: « C'est bien un peu impressionniste, mais juste ce qu'il faut, n'est-ce pas? »

Ce sont des compositions dont le dessin ne le cède en rien à celui des études de l'École, ou ne se soucie point d'y mettre une personnalité de bon aloi. Pour montrer qu'on est au courant de l'impressionnisme on y pratique, sans raison, des débauches de tonalités claires quoique distinguées, et la division des tons n'a d'égale que leur multiplication. A l'aide de ces principes de tout repos, on aboutit à une peinture d'illustration mesquine, étriquée, où la réalité ni le rêve ne sont pour rien.

Ce ne sont point cependant des chromolithographies: on se peut rendre compte dès l'abord que, comme disait l'autre, c'est entièrement peint à la main, et cela ferait presque regretter, — si cela ne se vendait cependant moins cher, — les historiettes de Meissonnier et consorts. La facture de ces choses peintes qui se donnent des airs indépendants ne fait que rendre plus mesquines les représentations qu'elles proposent: ce n'est plus de l'histoire, ni de l'historiette, c'est de la nouvelle à la main.

On pourrait citer nombre d'entre ces œuvres à ce Salon; elles en sont le poncif fatal — comme nous le trouvons, sous des formes à peine différentes, aux deux Salons dits officiels, — et ces œuvres ne semblent naître que pour mieux abuser le public qui ne voudra jamais avancer que cinquante années après les maîtres; elles sont fâcheuses, parce qu'elles donnent à certains l'illusion de leur avoir fait faire un effort pour comprendre de nouvelles formes, alors qu'elles ne font que les maintenir dans une insignifiance traditionnelle.

Parmi ceux qui font au Salon d'Automne de la peinture d'illustration, je n'en voudrais signaler que deux, car ils ont quelque influence et cette influence s'exerce néfastement sur de jeunes peintres sans courage: ce sont M. Abel Truchet et M. Piet. Je sais bien pour l'avoir constaté que *la Serviette rouge* ou *la Chaise verte* valent au premier les louanges des gens qui « ne trouvent à peu près que cela de bien dans ce Salon où il n'y a guère que des horreurs ». Mais ces gens-là sont précisément ceux qui font les maîtres à l'heure et les gloires à la journée: n'envions pas la gloire des peintres qui plaisent à ces gens-là, avant que d'être morts.

Mais à quoi bon insister plus que de raison sur ceux qui font de la peinture habile, de la peinture à peine honnête ou de la peinture tout juste honnête. Pourquoi parler de MM. Lempereur, Alcide Lebeau ou Boutet de Monvel même, lorsqu'on a dessein de ne parler que de quelques-uns?

Regrettons d'abord que certains n'aient point, cette année, apporté au Salon d'Automne l'appui de leur art robuste, exquis ou délicat, où s'expriment des personnalités qui sont parmi les plus valables de ce temps : je veux dire, d'abord, le grand aîné qu'est Renoir, puis ces peintres unis par le même sens de recherche, Vuillard et K.-X. Roussel.

Il faut regretter aussi l'absence d'un des plus intéressants d'entre les jeunes, M. Jean Puy, et de ce que des circonstances privées aient interdit à Marquet de se témoigner cette année avec la puissance et l'originalité qui en font l'artiste attachant que nous savons.

C'est avec quelque tristesse que nous devons considérer, cette année, l'envoi d'Odilon Redon : ce peintre singulier, cet esprit doué d'une originalité étonnante et profonde, se montre là terne et sans accent. On ne peut croire, en vérité, qu'un tel envoi représente le labeur actuel de cet artiste qui nous enchanta si souvent : il faut à quelque lassitude momentanée attribuer une vision si molle, un coloris si affadi. Une exposition d'ici peu, je le pense, nous montrera de nouveau ce maître avec le charme et l'étonnement sans cesse renouvelé de son art admirable.

Un autre vieux maître est là, toujours vigoureux, dont l'art est probe et qui sans cesse précise son chemin dans la voie modeste peut-être, mais belle, qu'il entreprit auprès des grands impressionnistes : je veux parler de Guillaumin. Sa toile *Rocher Gaupillat* est une belle page de son œuvre ; la matière solide et fruste du peintre semble avoir gagné en souplesse sans rien perdre de sa vigueur ; et les trois toiles de Guillaumin donnent une fois de plus une impression vivifiante et raffermie. Ceux-là assurément sont de la forte race, qui, aux approches de la vieillesse, ne se contentent pas de refaire sans cesse le tableau de leur maturité.

Parmi ceux qui semblent ne se rattacher qu'à eux-mêmes, Simon Bussy expose une grande harmonie crépusculaire qui est le thème habituel de ses efforts : cela reste toujours délicat et acide, élégant et brutal, plein de vertus contrariées et de manies contrastantes ; du moins cela reste toujours l'aveu un peu hautain d'un bel effort.

Gaston Prunier éclaircit sa vision robuste et nous offre une composition, *l'Ile de la Jatte*, pleine de la pénétration du psychologue qu'est le vigoureux peintre et aquarelliste des démolitions et des chantiers de construction.

Bonnard expose un petit panneau décoratif, *l'Élé*, qui n'apprend rien de nouveau sur l'art de ce peintre, mais qui confirme l'impression que chaque fois il nous fit : cette saveur étrange, d'une délicatesse inouïe, d'une subtilité peut-être sans égale, avec des lourdeurs comme volontaires, des inégalités dont on ne sait si elles ne sont pas un charme de plus.

Parmi ceux qui se rattachent à l'impressionnisme, on peut citer, outre Guillaumin, Albert André, représenté par des natures mortes d'une matière un peu sèche, mais traitées cependant avec la délicatesse qui est toute la vertu de cet artiste ; Maufray, de moins en moins personnel, peut-être parce qu'il se recommence trop ; d'Espagnat, auquel fut justement confié un carton pour les Gobelins, ce à quoi il était naturellement désigné par la qualité de la matière toujours un peu assourdie de ses œuvres, par la solidité et le relief de son destin, l'ordre et la mesure de ses compositions ; et ce sera une belle chose que cette tapisserie dont on demande enfin le thème à un artiste véritable.

Cependant, M. Vallotton donne de nouveaux témoignages de sa

peinture grave, respectable, mais vraiment si sèche et si amère, — de la peinture de gastralgique.

M. Desvallières possède maintenant un art bien à lui : ç'a été vraiment un des plus attachants témoignages de l'inquiétude artistique que l'évolution de cet esprit distingué, nourri de lettres anciennes et curieux de modernisme, tirailé sans cesse par des influences contraires. Il y a là de lui quatre beaux portraits peints avec ce même esprit austère qu'il tient de son maître Moreau, et en outre quelque chose de moderne, de plus vivant, d'incisif.

Il faut dire encore quel puissant coloriste est Vallat et combien il rénove par sa vigueur ce thème des rochers méditerranéens.

Une dizaine de toiles de Dufrenoy le montrent toujours égal à lui-même ; on voudrait plus de souffle et plus d'ardeur. En revanche, Francis Jourdain élargit sa vision. Il sera toujours l'amoureux minutieux des décorations délicates que l'on retrouve dans les beaux meubles qu'il compose, mais il y a de lui un paysage, solide, tout baigné d'une atmosphère limpide, et deux *Soir* qui sont d'un excellent paysagiste. Comment parler de délicatesse au Salon d'Automne sans songer aussitôt à Pierre Laprade ? On ne saurait reprocher à cet art que ce dont il ne se soucie pas : l'artiste sait ce qu'il veut et l'exprime, c'est une âme de peintre charmante, l'alanguissement des formes féminines trouve en lui un amoureux discret. *Le Hamac* et *le Tennis* sont d'exquises compositions : heureux ceux qui savent restreindre leurs désirs et donnent, comme M. Laprade, le témoignage d'une conscience probe et d'un charme qui n'est point banal. Il n'y a que lui, je crois, et Charles Guérin pour nous donner d'aussi pénétrantes figures de jeunes filles.

En Charles Guérin, c'est — on croirait — éternellement le combat entre le goût d'une délicatesse infinie et l'attirance d'une infinie vulgarité ; la délicatesse passe du sujet à la matière, et, inversement, la matière sait toujours se garder de la vulgarité, si les sujets ne s'en préservent point toujours.

Deux salles ont été consacrées à deux décorateurs. On n'en pouvait souhaiter de plus dissemblables comme esprit, comme palette, comme tendances. J'avoue n'aimer que fort peu la décoration où M. Lemordant fait songer à un Lucien Simon plus âcre. Quant à celle de M. Sert, elle mérite un examen détaillé dont a bien voulu se charger M. André Fontainas.

Et, pour terminer, les jeunes qui se réfèrent à Cézanne : Camoin et ses paysages d'Espagne, tous animés de la fougue de ce tempérament attachant dont nous savons des toiles si vivantes et dont j'aime moins l'art un peu canaille de *la Sévillane* ou de *la Petite Lina*, Albert Braut et deux études de jeune fille, d'une tenue un peu froide mais qui montrent un progrès dont nous aurons assurément lieu de parler de nouveau.

Manguin se dégage de plus en plus de certaines influences obsédantes telles que celles de Renoir et, amalgamant ce qu'il doit à Cézanne et ce qu'il tient des impressionnistes, se retrouve coloriste ardent et sûr dans cette *Femme à la grappe* qui est une des plus belles choses du Salon.

Devant M. Matisse il faut se taire et attendre. Il est le point le plus inquiétant de la jeune peinture, il est le centre des aspirations, des espoirs et des déceptions. Mais cependant pourra-t-on dans cinquante années s'autoriser du dessin presque caricatural de sa grande toile de cette année ? Certes il est toujours le coloriste prodigieux de sûreté, de délicatesse et de puissance que nous savons, mais vers quels aboutissants ces formes ?

Henri Matisse n'a pas lassé notre patience. Les dons et l'influence dont il dispose indiquent ce qu'on doit en attendre. Atteindra-t-il au point où nous le souhaitons ?

Fâcheusement Derain et Dufy sont insuffisamment représentés. Je tiens Derain pour l'un de ceux, avec Friesz et Marquet, dont nous pouvons attendre le plus. C'est un peintre, et un beau peintre; on n'en peut parler aujourd'hui d'après ce qu'ici il expose.

Dufy est encore plein d'inquiétudes. Quand celui-ci trouvera-t-il un peu de calme? Ce n'est point qu'il ne progresse. Si son art est moins agréable qu'il y a quelques années, du moins est-il plus sûr, *la Serre* le prouve abondamment. On le sent anxieux, tirillé par toutes les curiosités d'une intelligence avertie; peut-être n'est-il coupable que de ne pouvoir mesurer ses efforts, mais il en fait, et sans nul doute il se trouvera quelque jour.

Friesz se concentre, précise son dessin et revient par un mouvement naturel vers un souci de composition plus simple. Son art devient plus grave et plus contenu, il semble être un peu revenu de la simple joie de la couleur et tâche à rechercher la puissance par le contraste des formes et leur volume. On le sent plus réfléchi, moins entraîné à se précipiter sur la boîte à peinture et davantage mûr d'arrière-pensées fécondes; peu à peu il semble se dégager de la peinture par principes pour retrouver son tempérament.

Ils en sont tous là, à l'heure actuelle, et ceux qui suivent depuis dix ans les efforts de ces jeunes peintres sentent combien cette heure est émouvante. Ils ont presque tous volontairement contrecarré leurs instincts et la naturelle indolence humaine; c'est le douloureux et nécessaire moyen de revenir à soi, et de ne se livrer à soi-même qu'en connaissance de cause. Si la route est dure et décevante, et s'il en est qui n'atteindront pas la Terre promise, du moins c'est la seule route des courageux et des forts, c'est la route qu'ont suivie les maîtres et qui sans fin mène du passé à l'avenir la longue théorie de ceux qui aiment trop la vie et l'art pour se contenter de ce que leur premier aspect leur propose et pour ne pas tenter d'arracher un aveu de plus à leur inépuisable mystère.

G. JEAN AUBRY

NUMISMATIQUE

Le Cabinet des médailles de l'État. son histoire, son importance et la question de son démembrement, par VICTOR TOURNEUR, attaché à la Bibliothèque royale de Belgique. — Bruxelles, 1907, in-8°, 24 pages.

Comme les peuples heureux, le cabinet des médailles de l'État belge n'avait pas d'histoire. Il en a une aujourd'hui que M. Carton de Wiart le menace d'un dangereux démembrement, et c'est à la plume alerte et nerveuse de M. Victor Tourneur qu'il la doit.

Né d'un arrêté royal de 1835, le cabinet fut constitué tel qu'il est à peu près aujourd'hui, en 1838; mais ce ne fut qu'en 1843 qu'il prit corps par l'acquisition des collections numismatiques de la ville de Bruxelles. Depuis lors, sous l'administration de M. Piot (1853-1870) aussi bien que sous les directions successives de MM. Picqué (1870-1902) et Alvin, il ne cessa de s'accroître par des achats judicieux et réfléchis; comme encore par quelques dons importants, tels ceux de M. Charles van Schoor et du baron Surmont de Volsberghe, et surtout par le legs que lui fit, en 1899, M^{me} la baronne de Hirsch de Gereuth, des collections de son fils, de sorte qu'il compte, à l'heure actuelle, environ 75,000 pièces de toutes natures et de tous pays.

Ce chiffre est fort modeste, il faut bien l'avouer, et l'importance

du cabinet de l'État belge ne dépasserait pas celles des grands musées provinciaux de France et d'Allemagne, voire d'Angleterre et d'Italie. si le legs de Hirsch ne lui avait apporté l'appoint considérable de 1900 monnaies grecques admirablement choisies et intéressantes plus encore au point de vue historique qu'au point de vue artistique.

C'est ce legs providentiel, joint à l'acquisition de la belle collection de monnaies antiques de M. le comte Albéric du Chastel (1898) qui a permis à M. Babelon d'écrire dans son grand *Traité des monnaies grecques et romaines* que « Bruxelles possède les éléments d'un cabinet qui, avec des accroissements annuels bien compris, peut devenir rapidement un des plus importants de l'Europe ».

Eh bien, c'est au moment où un des maîtres de la science rend ainsi justice à la valeur de notre musée numismatique, que M. Carton de Wiart, député de Bruxelles, d'ordinaire bien inspiré cependant, le menace d'une ruine complète, en proposant, en pleine Chambre des représentants, de le décapiter, si j'ose m'exprimer ainsi. Ne serait-ce pas, en effet, lui enlever toute son harmonie que de lui retirer la collection de Hirsch, pour la transporter au musée d'antiquités du Cinquantenaire, sous le fallacieux prétexte que là elle sera d'un accès plus facile aux artistes!

M. Tourneur combat véhémentement cette opinion et il le fait à l'aide d'arguments aussi sérieux qu'irréfutables. Ces arguments perdraient de leur puissance à être résumés ici. Il faut les lire tels que l'auteur les expose dans sa notice parue dans *la Revue des bibliothèques et archives de Belgique* et nous ne pouvons qu'y renvoyer les lecteurs de ce journal.

Tout se tient en numismatique, depuis les Grecs jusqu'à nous. La loi de la filiation des types si lumineusement établie par l'illustre Lelewel le prouve à l'évidence.

Par ce temps de « bloc », s'il en est un qui s'impose, qui a sa raison d'être, c'est bien celui qui est formé par toutes les suites métalliques réunies à notre cabinet des médailles. Les désunir serait tuer notre médaillier national.

Il faut maintenir le cabinet tel quel, à la Bibliothèque royale, près des livres qui en facilitent la consultation et l'étude, ou le transporter tout entier au musée du Cinquantenaire et adjoindre à cet établissement une bibliothèque spéciale. C'est là un dilemme dont il est impossible de sortir et, en le posant, nous sommes certain d'être l'interprète du sentiment de tous les numismates belges.

Au surplus, nous avons la confiance que M. Carton de Wiart, mieux éclairé, n'insistera pas et que la collection de Hirsch restera, suivant la volonté de la donatrice, au cabinet des médailles de la Bibliothèque royale, sa vraie et juste place.

A. DE WITTE

Secrétaire de la Société royale de numismatique de Belgique.

A MUNICH

Munich, la ville chère au cœur des wagnériens et dont la visite couronne tout pèlerinage à Bayreuth, a été joliment décrite par M. Louis Vauxcelles, qui en étudie dans ses chroniques du *Gil Blas* les aspects divers. Détachons d'une de ses correspondances cet amusant et fidèle croquis des brasseries, orgueil de la capitale bavaroise :

« Des nuages métaphysiques d'Arnold Böcklin, redescendons prosaïquement sur le sol. Allons aux Brasseries. Tout Munich y est. La *Hofbräu*, la *Löwenbräu*, l'*Augustiner*, la *Pschorr*, tavernes monstrueuses, formidables, sont archicombles. Bourgeois de toutes conditions, au crâne protégé par le feutre de velours caca d'oie, paysans en culotte courte à rubans verts, épaisses commères aux appas ballottants, mininettes accortes aux tresses filasses, jeunes et vieux, maigres et gras — gras surtout — fonctionnaires militarisés, magistrats, négociants, sous-officiers et facteurs, toutes les classes de la société, confondues dans la plus

cordiale et *gemütlich* familiarité, fusionnent la chope en main, savourant cette liqueur unique, ce nectar subtil, aérien, cette mousse légère et glaciale... C'est un tohu-bohu, un bourdonnement indescriptibles. Tous et toutes ont quitté leurs bureaux, leurs comptoirs, leurs boutiques, leur appartement, et sont venus s'attabler sans façon, apportant qui son saucisson, qui son pain noir à l'anis et au kumin, ne demandant ici que la bière. Il faut la boire sur place. Elle est intransportable. A cent mètres de la *Löwenbräu* elle ne vaut plus un pfennig, alourdie et noircie. Amenée à Paris, c'est du cirage fermenté. Rappelez-vous la piteuse expérience des brasseurs munichois, qui tentèrent en vain, il y a trois ou quatre ans, de fabriquer leur merveille à Sèvres. La bière de Munich se boit à Munich, en trois ou quatre sources sacrées.

Je ne vois que coudes levés, moustaches blanches d'écume, des figures, des museaux enfouis dans le pot, et se redressant, avec les prunelles en extase d'une madone du Guide! Je n'ouïs que le grignotement des chapelets de *bretzelln* vendus quelques sous par des femmes du peuple affairées; on croque d'énormes radis blancs découpés en rondelles, en spirales, et saupoudrés de sel ou de poivre. Tout Munich est là. Que dis-je, Munich! Toute la Bavière. Et l'on rit, et on trinque, on s'empiffre et on s'entonne.

Vers 10 heures du soir, c'est un spectacle extraordinaire de grouillement que la cour intérieure de la « Hofbräu ». Au milieu, une fontaine; assises sur le rebord de la vasque, des femmes, des jeunes filles, des enfants, vident le « maas » de grès au couvercle d'étain, avec une sûreté, une maîtrise de professionnels; près d'elles, assis sur des tonneaux, de vieux Bavarois digèrent; ils vont rincer et surrincer d'eau fraîche leur chope, la font emplir jusqu'au bord, reviennent à leur fût vide — table à la fois et siège — et boivent d'un geste empreint de lente et rituelle solennité. C'est une ripaille, une kermesse de Teniers; l'air est surchargé d'arômes houblonniers et de l'acre fumée des longues pipes de porcelaine colorée. Onze heures du soir, un prêtre en redingote boutonnée et chapeau de paille noir, mastique, avant de s'aller mettre au lit, une copieuse choucroute, suivie d'une portion de tête de veau sans pain.

Le cocher qui nous trinqueballe d'une brasserie à l'autre a posé son maas entre ses pieds sur la banquette... Je ne sais s'il n'en n'arrose le picotin de sa rossinante. Gargantua n'eût point su additionner le nombre de tonneaux de bière qui sont en ces lieux mis en perce; la serveuse interrogée nous a dit, toute fière, que, à la seule brasserie de la « Hofbräu », on vide entre 120 et 150 hectolitres par jour! » (1)

École de Musique et de Déclamation d'Ixelles.

On nous envoie de l'École de musique d'Ixelles le communiqué suivant, qui fait suite à celui que nous avons publié dans notre dernier numéro :

Ernest van Dyck, l'admirable interprète de l'œuvre de Wagner, vient d'accepter de donner un cours de déclamation lyrique à l'École de musique et de déclamation d'Ixelles.

Le cours du grand artiste comportera l'étude du répertoire classique et wagnérien. Il comprendra deux catégories d'élèves : ceux qui, ayant terminé leurs études artistiques, se préparent à la carrière théâtrale et les amateurs qui, par leur situation mondaine, sont appelés à se produire et à se faire applaudir dans des réunions privées ou qui désirent simplement développer et perfectionner des dons naturels. En résumé, donc, un cours pour professionnels et un autre, distinct, pour gens du monde.

Les cours se donneront, les mardis et samedis, de 4 h. 1/2 à 5 h. 1/2 pour les amateurs et de 5 h. 1/2 à 6 h. 1/2 pour les professionnels. Les inscriptions sont reçues au secrétariat de l'École, 59, rue de la Longue-Haie, de 2 à 5 heures.

(1) Rappelons les articles de M. OCTAVE MAUS que nous avons publiés sur Munich en 1898, pp. 331 et 339, sous le titre *A l'ombre de la Bavaria*.

Nous attirons à nouveau l'attention sur deux autres cours faisant partie du programme de l'École de Musique et de Déclamation d'Ixelles; le cours de *Gymnastique rythmique* (méthode Jaque-Dalcroze) et le cours préparatoire de *Solfège et de théorie musicale* de M^{lle} Chassevant, pour enfants de quatre à sept ans.

Par la méthode Chassevant, la musique s'apprend aux enfants, en jouant, au moyen de notes et de signes mobiles : c'est le système Froebel appliqué à la musique. Ce cours, confié à M^{me} Ghigo-Versel, qui a pratiqué à Genève avec M^{lle} Chassevant, se fait à l'ancienne salle Kevers, 14, rue du Parchemin, le jeudi de 3 à 4 heures et le dimanche de 11 h. 1/2 à 12 h. 1/2.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Arrêtant en plein succès les représentations de *Maman Colibri*, le théâtre de l'Alcazar nous donne en ce moment le *Ruisseau* de M. Pierre Wolff, dont nous avons déjà vu à Bruxelles le *Secret de Polichinelle* et l'*Age d'aimer*. M. Pierre Wolff est un optimiste comme Capus, mais avec moins d'esprit. Les personnages de Capus sont d'une bonté fausse, mais vraisemblable à force de drôlerie spirituelle. Ceux de Wolff sont bons avec une sentimentalité qui n'est ni du « monde » ni de ce monde. Jugez-en plutôt en m'écoutant conter l'anecdote du *Ruisseau*.

M. Paul Bréhant, artiste peintre de talent, n'a pas de chance avec ses maîtresses. Il a la manie des femmes du monde, mariées, et il pousse la folie jusqu'à demander à ces détraquées un peu de véritable amour. Naturellement, il ne rencontre auprès d'elles que perfidie et trahison. La dernière l'a trompé si vilainement qu'il la met à la porte sans la moindre politesse et, désespéré, sort pour oublier son chagrin. C'est le premier acte. Il est long, trop long, et presque inutile. Car enfin, tout cela pourrait se résumer en une scène de conversation entre Bréhant et son frère. Au surplus, la maîtresse chassée ne joue plus aucun rôle dans la suite de la pièce.

Au deuxième acte, nous sommes dans un cabaret de nuit de Montmartre. Tableau très animé et admirablement réglé par une direction soucieuse de bien faire. Des tziganes, des marmitons, des soupeurs, des rôdeurs et des filles, surtout des filles, des filles par tas, qui chantent, hurlent, se disputent, sollicitent une consommation, tapent de vieux marcheurs d'un louis, se livrent en un mot à leur petit commerce de chaque soir. A la première représentation on eut la surprise de voir un instant sur la scène M. Sacha Guitry, qui ne jouait pas au Parc ce jour-là, les *Zoques* ayant cédé la place aux compagnons de la *Marjolaine*, de M. Jacques Richepin. On chuchotait même, dans la salle, que la direction avait engagé spécialement deux demi-mondaines authentiques pour que le tableau fût plus « nature ». On ne pourrait trop encourager ces mœurs nouvelles. Désormais, quand un auteur mettra en scène un voleur, on ira demander au directeur de la prison de Saint-Gilles de céder pour un soir un de ses pensionnaires. Antoine, Antoine! Voilà bien de tes coups! Mais passons, et revenons à nos moutons, à notre mouton serait mieux dire, car c'en est un, vraiment, que cet évangélique M. Bréhant.

Dans la foule des filles qui assiègent les tables du cabaret... et leurs occupants, Bréhant en distingue une, plus jeune, plus triste, plus pauvre que les autres. De savoir pourquoi, avec sa jeunesse, son charme, sa beauté, elle est ainsi délaissée, ce n'est point notre affaire, sans doute, car la pièce ne nous l'apprend pas. Un malotru veut l'embrasser de force, elle se débat, un tumulte s'ensuit et Bréhant intervient pour la protéger. Reconnaissante, la petite accepte à souper et raconte sa vie à son défenseur. La scène est délicieuse : c'est la plus jolie, la plus prenante de la soirée. Bréhant, séduit, voudrait pousser plus loin la connaissance, mais Denise, émue, bouleversée par sa bonté, ses prévenances, sa galanterie n'entend pas lui appartenir ainsi tout de suite, comme s'il était le premier venu. Il attendra jusqu'au lendemain. Elle se retire et Bréhant est chaudement félicité par un vieux soupeur, M. Édouard, qui vient oublier en cet endroit de plaisir ses malheurs conjugaux. Décidément, les femmes mariées,

les femmes du monde ne trouvent pas volontiers grâce devant M. Pierre Wolff. S'il faut l'en croire, c'est au *Rat mort* que s'est réfugiée toute l'honnêteté de la planète.

Le troisième acte nage en pleine illusion. Il se passe au Pays du Tendre, dans un petit trou pas cher de la côte bretonne où Bréhant est venu cacher ses amours. M. Edouard les accompagne. Il y a aussi, dans l'hôtel, une digne grand'mère avec sa petite-fille, dont la mère a également, jadis, jeté son bonnet, et même sa chemise, par-dessus les moulins. Denise et l'enfant sont devenues une paire d'amies. Rien dans l'attitude, le langage, les manières de la jeune femme ne pourrait faire soupçonner son passé. Cependant Bréhant éprouve quelques scrupules à laisser sa maîtresse passer aux yeux de ces bonnes gens pour sa femme légitime. Au moment où tout va se découvrir, M. Edouard croit devoir avertir la grand'mère de la véritable identité de celle que sa petite-fille aime déjà comme une sœur. Qu'il n'aille pas plus loin : la grand'mère a tout deviné déjà. Et elle ne s'indigne pas, elle ne crie pas au scandale, à la trahison ? Pas le moins du monde. Elle ne fera rien pour séparer sa petite fille de sa nouvelle amie. Ne vaut-il pas mieux, à ses yeux, fréquenter une catin devenue honnête femme qu'une honnête femme qui aspire à devenir catin ? Sans doute, sans doute ! Mais M. Pierre Wolff a-t-il rencontré beaucoup de grand'mères qui raisonnent de la sorte ? Il serait indiscret peut-être de le lui demander. Toujours est-il que Bréhant est bien décidé à garder Denise. Il l'a retirée du ruisseau, ce n'est pas pour l'y rejeter. Il le dit à ses amis qui ont tenté auprès de lui une démarche solennelle. Il le dit à elle-même qui voulait noblement lui rendre sa parole. Et la pièce se termine dans un attendrissement général et aux applaudissements frénétiques du public qui semble se montrer, lui aussi, partisan convaincu de cette morale nouvelle. Tant mieux ; ce n'est pas nous qui lui reprocherons cet accès subit d'indulgence et de bonté.

Reprocherons-nous même à M. Pierre Wolff l'invraisemblance de son intrigue ? Nous aurions tort de le faire puisque le public, le grand juge, la lui a pardonnée avec enthousiasme. Vantons plutôt les qualités réelles de cette pièce, son intérêt, son émotion souvent sincère, la chaude éloquence de certaines répliques. Ajoutons qu'elle est fort bien jouée à l'Alcazar et qu'elle y obtient, depuis huit jours, un succès qui ne s'est pas encore démenti.

* * *

Le théâtre du Parc a inauguré ses Matinées littéraires par une reprise du *Cloître* de M. Émile Verhaeren. La tragédie puissante du grand poète a retrouvé, auprès du public spécial de ces séances de littérature, le succès chaleureux qu'elle obtint, dans le même théâtre, en 1900 et en 1901. M. Jahan, qui fut de la création, est toujours le noble et énergique prier que nous avons admiré il y a sept ans. M. Laurent, qui joue dom Balthazar, est superbe d'ardeur lyrique et sauvage. Quant au conférencier, M. Dwelshauvers, on sait combien il a l'oreille du public des matinées littéraires. Il n'a qu'à se montrer pour qu'on l'acclame et, la conférence finie, on ne se lasse pas de le rappeler, comme un ténor. C'est justice, d'ailleurs. M. Dwelshauvers est un orateur entraînant et disert. Il aime beaucoup Emile Verhaeren et le comprend mieux que personne. Sa causerie ardente et nerveuse était comme un hymne chanté à la gloire du poète. Elle eut pour résultat, le jour de la première matinée, de faire décerner à Verhaeren, par une foule emballée, une ovation qui le suivit jusque dans la rue. C'était la première fois, pensons-nous, que le pavé bruxellois voyait se produire cet événement inouï : des Belges acclamant un Poète Belge sur la voie publique !

GEORGES RENCY.

PETITE CHRONIQUE

Voici le programme du premier Concert populaire sous la direction de M. Sylvain Dupuis, fixé au 16-17 novembre 1907 :

I. *Symphonie domestique* de Richard Strauss; II. Air d'*Alceste* de Gluck, chanté par M^{me} Félicia Litvinne; III. *Intermezzi Gol-*

diani d'Ernesto Bossi, pour instruments à cordes; IV. Final du *Crépuscule des dieux* de Richard Wagner, chanté par M^{me} Félicia Litvinne.

La prochaine matinée musicale à l'Exposition triennale de Bruxelles aura lieu le 29 courant et sera donnée sous les auspices du gouvernement par le « Groupe des Compositeurs belges ».

Au programme il y aura des œuvres instrumentales de MM. F. Alpaerts, J. Opsomer, C. Smulders, A. Van Oost, et vocales de M. L. Van Dam.

Les mélodies seront chantées par M^{lle} M. Das, de la Monnaie. Les autres interprètes seront MM. Bollekens et Flasschoen (violons), Vander Brugghen (alto), Backaert et J. Jacobs (violoncelles), H. Vinck (flûte), De Latin et Wilford (piano).

L'audition offerte aux visiteurs du Salon commencera à 2 heures précises.

Deux des auteurs, MM. Smulders et Van Dam, seront au clavier.

On nous écrit de Liège :

Le cercle *Piano et Archets* entre dans sa quatorzième année d'existence et prépare activement sa prochaine saison.

Après avoir organisé pendant six ans des auditions de musique moderne, de musique belge et particulièrement liégeoise, il eut l'honneur de fonder les concerts historiques de musique de chambre inaugurés par M. Vincent d'Indy.

Les programmes du cercle, composés d'un heureux mélange d'œuvres classiques et de productions nouvelles, assurent le succès le plus vif à l'excellente société et à ses concerts historiques, qui constituent un vrai cours d'histoire de la musique de chambre instrumentale et vocale.

Nous donnerons bientôt le programme général élaboré par le cercle Piano et Archets qui sera digne de ceux des quarante concerts qu'il a organisés jusqu'à présent.

Nous avons dit le grand succès qu'avait obtenu à Paris, au Théâtre de l'Œuvre, en mai dernier, *le Droit au bonheur* de M. Camille Lemonnier (1). La soirée que ce théâtre donnera le 4 novembre au théâtre du Parc peut être considérée comme un gala en l'honneur de l'illustre écrivain belge.

M. Lugné-Poe, qui avait inscrit à son répertoire des œuvres de M. Maurice Maeterlinck, Charles Van Lerberghe, Emile Verhaeren, n'avait, malgré ses efforts, pas eu la bonne fortune d'inscrire Camille Lemonnier à son programme. Aussi lorsque le manuscrit du *Droit au bonheur* lui fut apporté, saisit-il cette aubaine avec un empressement que ratifia ensuite le chaleureux accueil du public.

Le succès de la pièce fut l'un des plus considérables de l'année dernière et, sans nul doute, l'œuvre expressive et forte de M. Camille Lemonnier le retrouvera-t-elle à Bruxelles.

L'Association des Concerts populaires de Liège, qui entre dans sa septième année d'existence, donnera ses quatre grands concerts annuels les samedis 23 novembre, 14 décembre, 8 février et 21 mars. M. Debefvé s'est assuré le concours de virtuoses éminents : les pianistes Louis Diémer et Emile Sauer, et la jeune violoniste Edith Voigtländer. Il est aussi en pourparlers avec la célèbre cantatrice Hempel. Le programme général de la prochaine saison présentera le plus haut intérêt et ne le cédera en rien à tous ceux qu'a toujours offerts l'active association.

Le monument à la mémoire d'Henry Stacquet, œuvre du statuaire Devreese, que les amis et admirateurs du charmant aqua-relliste ont fait ériger au cimetière de Schaerbeek, sera inauguré aujourd'hui dimanche, à 11 heures.

A partir de jeudi et jusqu'au 10 novembre, une exposition rétrospective des œuvres de Stacquet sera ouverte au Cercle artistique.

(1) Voir *l'Art moderne* du 26 mai 1907.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

FIERENS-GEVAERT

Figures et Sites de Belgique

Charles de Coster
Guido Gezelle — Les trois Villes sœurs
Le Brabant — Waterloo légendaire
Une retraite de Montalembert — Petit monde
Aux jeunes Belges.

UN BEAU VOLUME, PETIT IN-8^o, DE 200 PAGES

Prix : 3 fr. 50

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année
six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture,
Sculpture, Philosophie, Histoire,
Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50.

Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,

VILLIERS de L'ISLE ADAM

Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

ÉTUDE DE M^e PORTMANS, A HASSELT

VENTE PUBLIQUE DE TABLEAUX

Le notaire Portmans, à Hasselt, procédera le jeudi 31 octobre 1907, à 9 h. 12 du matin, à la vente publique d'un grand nombre de tableaux peints par feu DJEF SWENNEN, en son vivant artiste peintre à Hasselt, auteur du *Chemin de la Croix* de l'église Notre-Dame, à Saint-Trond, et consistant en tableaux d'histoire et de genre, portraits, paysages, fleurs, natures mortes et études.

La vente aura lieu en l'atelier de l'artiste, boulevard du Nord, à Hasselt, où les tableaux seront exposés le lundi 28, mardi 29 et mercredi 30 octobre, de 2 à 4 heures de relevée.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable
dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui on tribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs
et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Charles Van Lerberghe (FRANCIS DE MIOMANDRE). — La mutilation de nos Fars (BULS). — Camille Lemonnier au Musée Wiertz (O. M.). — A la mémoire d'Henry Stacquet. — Une Salle de Concerts S. V. P. (O. M.). — La Musique à Paris (G. A.). — Chronique théâtrale (G. R.). — Petite Chronique.

CHARLES VAN LERBERGHE

Le poète qui vient de mourir était un des plus exquis qu'ait produits ce mouvement complexe sommairement appelé « symboliste ». Mais peut-on dire qu'un mouvement, même admirable et fécond, produise un talent, surtout lorsqu'il s'agit d'une personnalité fortement accusée? Non, certes. Charles Van Lerberghe ne doit rien ni au symbolisme, ni même à ce si curieux groupe de Gand où se trouvaient des artistes de la valeur de Maeterlinck et de Grégoire Le Roy.

Ceci ne touche en rien mon admiration pour ce

groupe et pour cette école. C'est précisément parce que ces mouvements purent se glorifier d'être suivis par de tels hommes qu'ils furent ce que nous les connaissons : classiques.

La plupart des critiques qui se sont occupés de Van Lerberghe se sont félicités de ce qu'il ait cherché le salut dans la lumière et dans la joie et qu'il ait peu à peu quitté les sujets qui furent sa première inspiration. Pour moi, j'incline à penser, au contraire, que, du jour où ce poète délicat, ce musicien des timbres rares crut à la supériorité de la beauté classique, de l'idéal grec sur la beauté du nord, sur le multiple et trouble idéal qui fut celui de ses jeunes imaginations, il fit fausse route, il se déracina. Et c'est cette considération qui surtout m'attriste lorsque je pense à cette chose terriblement irréparable qu'est sa mort. Je m'obstinais à considérer une œuvre comme *Pan*, par exemple, comme une transition entre les *Entrevisions* et une œuvre future, qui aurait été plus belle que l'une et l'autre parce qu'elle aurait participé du caractère de l'une et de l'autre et affirmé, en les conciliant, leurs deux tendances.

Continuant à s'avancer à travers la vie, le poète se serait aperçu que la joie n'est qu'un aboutissement immobile, un point de la route sur lequel on n'a pas le droit de longtemps se reposer, quelque chose comme la réalisation du désir, — aussi bref, aussi inexistant qu'elle. C'est le désir, c'est-à-dire cet état de joie mêlé de tristesse, cette exaltation transfiguratrice qui colore ainsi son objet. Mais cet objet lui-même n'est pas. Lorsqu'on l'atteint, il devient à son tour le désir

d'une autre joie, et ainsi de suite : et la vie marche, et l'art se développe.

Arrivant à *Pan*, Charles Van Lerberghe a touché à ce qu'était la joie. La mort l'a bêtement interrompu au moment le plus passionnant de son évolution. Nous sommes frustrés, simplement, d'un peu de beauté. Ce n'est pas la première fois, hélas ! que cela nous arrive.

Il fallait, alors, qu'il se retournât vers d'autres horizons. Il n'y en avait pas d'autres que ceux où s'étaient complu les regards de sa jeunesse. Avec une technique plus savante, plus libre, plus personnelle que jamais, avec un lyrisme plus sûr et plus riche, où se serait arrêté dès lors cet écrivain merveilleux ?

J'y pense avec mélancolie. Certes, c'est très beau, le paganisme, la joie au soleil, l'amour de la mer, la danse dionysiaque, l'idéal de Nietzsche, en un mot, mais c'est profondément stérile. Quoique très nobles, les délices de cette Capoue énervent et épuisent un artiste. A s'y reposer, on devient un rêveur égoïste, le poète cède la place à l'homme et l'homme a vite fait de s'endormir.

A moins d'avoir une prodigieuse force d'imagination, comme Henri Heine, ou de pensée, comme Nietzsche, on ne supporte pas sans dommage les troublantes influences de l'idéal méditerranéen.

Si le sang que l'homme du Nord qui descend vers les parages de Circé apporte avec lui dans ses veines est assez puissant pour résister à cet air trop doux, tant mieux. Je suis persuadé que Charles Van Lerberghe était de la famille des forts. Il était de taille à résister à cette séduisante épreuve, à en sortir mieux armé, plus près de soi-même. Mais, encore une fois, l'imbécile accident d'une paralysie générale, choisissant ce cerveau précieux au lieu de cent mille autres, inutiles, pour y tomber, nous a privés à tout jamais de ces révélations magnifiques.

Il nous reste, pour nous consoler, à relire *la Chanson d'Eve*, *Pan*, *les Fleureurs*, mais surtout ces admirables, ces délicieuses *Entrevues*, un pur chef-d'œuvre.

Qu'il est difficile de parler de ces délicates merveilles ! Comme il vaut mieux les lire, sans plus ! Choses entrevues, vraiment, et non pas vues, devinées à travers la brume du petit matin, la buée chaude de midi, les obscurités du crépuscule : mais toujours des voiles, toujours des voiles. Voiles encore que cette indécision où plongent les formes du sommeil alors que, vers l'aube, elles se confondent subtilement avec celles de la vie réelle... Voiles de gaze ou de crêpe, bonheur grave ou tristesse délicate, suggestions, entrevues !... Dans quel monde bizarre et féérique, abstrait et doucement réel à la fois, se promènent nos pas plus légers, qui ne touchent plus le sol mais le devinent à travers une couche élastique de nuages ? Nuages, nuages, formes changeantes, colorées de tous les feux du désir,

apparitions de fées dans une atmosphère de perles dissoutes, de saphirs en fusion. Passages muets d'êtres mystérieux dont les doigts sur leurs lèvres taisent toutes sortes de secrets adorables. Univers de cristal hanté d'une diffuse lumière de limbes, impalpables et magiques efflorescences émanées d'une terre illusoire, avec elle évanouies et sitôt remplacées par d'autres, indéfiniment !

Et de tous ces prestiges, il ressort une émotion singulière, une sorte d'oppression exquise. Il y entre le regret que ces beaux spectacles ne soient pas ceux du monde quotidien, mais aussi la certitude qu'ils sont ceux du monde idéal, de l'univers vrai où habite cette partie subtile de nous-même qui est le lien de notre âme et de notre corps. Un parfum spirituel traîne et persiste après que se sont tues les paroles du poème. On en oublie les images floues, la suggestion mentale demeure.

Harmoniste merveilleux du vers, Charles Van Lerberghe introduisit dans la poésie française un accent nouveau, quelque chose jusqu'à lui de jamais entendu, une musique sourde et profonde. Je ne sais pas à quoi cela tient, et tant mieux ! Je n'ai pas à le savoir. J'écoute les idées et les mots, les sentiments et les images sont accompagnés d'une résonnance exquise qui les enveloppe et les transforme.

Si tu plonges tes yeux dans mes yeux
Je suis toute dans mes yeux.

Si ta bouche dénoue ma bouche
Mon amour n'est que ma bouche

Si tu frôles mes cheveux
Je n'existe plus qu'en eux.

Si ta main effleure mes seins
J'y monte comme un feu soudain.

Est-ce moi que tu as choisie ?
Là est mon âme, là est ma vie.

La poésie de Charles Van Lerberghe était la véritable poésie, la poésie essentielle. Elle ne devait rien à la rhétorique, mais tout à l'ingénuité de l'imagination. Elle était suave et pure, puisée aux sources mêmes où s'alimente le *lied*. Nulle perversité en elle, nul faisandage, mais une naïveté délicate servie par une habileté si consommée qu'elle en était devenue inconsciente : le dernier mot de l'art. Avec Charles Van Lerberghe meurt une des fées les plus touchantes de cette divine assemblée : la poésie française (1).

FRANCIS DE MIOMANDRE

(1) Né à Gand le 21 octobre 1861, Ch. Van Lerberghe est mort à Bruxelles le 26 octobre 1907

LA MUTILATION DE NOS PARCS

Nous apprenons de bonne source qu'il ne suffit pas à M. Maquet d'avoir mutilé le Parc de Bruxelles, mais que cet architecte, écouté en haut lieu, quoique belge, a obtenu de l'Administration des ponts et chaussées, dont on connaît l'amour pour les arbres de nos grand'routes, l'abatage des beaux ormes qui encadrent majestueusement le parc du Cinquanteaire !

Pourquoi? Afin que nous puissions admirer dans toute sa splendeur la nouvelle façade de l'Ecole militaire. Pour le moment on ne projette que la disparition de l'avenue de la Renaissance et la construction de terrasses et d'escaliers, avec quelques piédestaux qui, comme au Palais de Justice et devant les musées du parc, entretiendront les espérances de nos sculpteurs toujours en quête de commandes.

Mais ce serait méconnaître l'estime en laquelle les ordonnateurs de ces travaux tiennent la sacro-sainte symétrie pour douter qu'un jour ils ne condamnent à mort les arbres de l'avenue de la Joyeuse-Entrée et de l'avenue des Nerviens.

L'expérience nous a appris que pour préserver nos forêts et nos parcs il faut se montrer intransigeant et apposer une fin de non-recevoir absolue à toutes les tentatives d'entamer la belle parure de nos bois. Crions haro ! à chaque coup de cognée, sinon les Vandales s'autoriseront de notre silence pour poursuivre leur œuvre néfaste.

Donc, que tous les participants aux fêtes des arbres, que tous les orateurs qui ont clamé leur beauté, demandé leur conservation et prêché leur respect et leur admiration à la jeunesse s'unissent pour renouveler contre les bûcherons du Cinquanteaire les invectives de Ronsard :

« Quiconque aura le premier la main embesognée
A te couper forest d'une dure cognée,
Qu'il puisse s'enferrer de son propre baston. »

BULS

Camille Lemonnier au Musée Wiertz.

C'est une idée vraiment charmante qu'eut le ministre des Sciences et des Arts en proposant à M. Camille Lemonnier d'installer sa résidence au Musée Wiertz. Le geste est joli, et nous l'en félicitons vivement. Un écrivain qui honore le pays comme notre éminent collaborateur mérite des égards exceptionnels. Le baron Descamps-David l'a compris et, non sans crânerie, a pris spontanément une initiative à laquelle ont applaudi avec joie tous les artistes.

Voici en quels termes le célèbre romancier raconta l'incident à un rédacteur du *Gil Blas* :

« Il est vrai : je deviens l'hôte du ministre des Sciences et des Arts.

— Sans occuper les fonctions de conservateur ?

— Absolument. Il y a peu de temps, je reçois une invitation de M. le baron Descamps-David, me priant d'aller le voir. Au jour et à l'heure indiqués, je me trouvai dans son cabinet et il me tint ce langage : « Il y a quelques jours, visitant les locaux du Musée Wiertz, j'ai trouvé là, dans un coin charmant, une maison inhabitée, abandonnée. Je me suis dit qu'elle pourrait parfaitement convenir à un poète, à un écrivain. Et j'ai pensé à vous.

Voulez-vous être mon hôte? » Le ministre m'avait dit cela de façon toute simple, très amicalement, très affectueusement. J'allai voir la maison. Elle était bien délabrée, mais, enfin, le baron Descamps-David m'avait assuré qu'on y ferait tous les travaux de réfection et d'amélioration qui s'imposaient. J'acceptai. J'acceptai surtout parce que je fus charmé par le coin joliment pittoresque où s'élève cette maison silencieuse, poétique et noble. J'adore les arbres, je suis au nombre de leurs défenseurs; et il y en a là beaucoup et de très beaux.

— Et vous ne serez pas le conservateur du Musée Wiertz ?

— Cela, non. Je n'ai nulle disposition pour devenir fonctionnaire. Non, jamais. Seul l'écrivain prendra possession de l'ancienne demeure de Potvin. Vous le savez, j'ai souvent été l'objet de vives critiques allant parfois jusqu'à la calomnie. Mes œuvres ont été passées au crible et sévèrement jugées. Nombreux sont ceux qui n'ont pas voulu et qui se refusent encore à apprécier exactement la portée de certains de mes travaux. L'offre du ministre des Sciences et des Arts constitue-t-elle une réparation pour toutes les injustices dont j'ai pu être la victime? Peut-être. Mais ce que je veux y voir avant tout, c'est un hommage rendu à nos littérateurs, à nos poètes en la personne de l'un d'entre eux qui a beaucoup écrit, énormément lutté et surtout bataillé. Telle est la véritable signification et la portée réelle de la décision prise à mon égard par le baron Descamps-David. Dans ma nouvelle demeure, dont je prendrai possession dans le courant de janvier prochain, je poursuivrai mes travaux littéraires. »

On ne pouvait trouver une solution plus élégante à la question qui souleva naguère d'ardentes polémiques. Mais, hélas ! l'ennemi veillait. Camille Lemonnier a, dans l'entourage même du ministre, des adversaires redoutables. L'un d'eux découvrit, paraît-il, dans l'arsenal des règlements administratifs l'arme qui devait le frapper. « Installer Lemonnier au Musée Wiertz ! dit-il au ministre. Vous n'y pensez pas ! S'il n'est pas fonctionnaire, il lui est interdit d'occuper un immeuble de l'Etat. Jamais la Cour des Comptes ne consentirait à approuver cette libéralité. »

Et voici que l'aimable projet du baron Descamps-David s'éroule soudain. Après tout, pourquoi M. Camille Lemonnier refuse-t-il le titre, peu compromettant, de conservateur du Musée Wiertz ? Le spectre du Rond-de-cuir lui cause-t-il un insurmontable effroi ? Conserver des tableaux qui se gardent tout seul depuis la mort de Potvin, est-ce vraiment accepter des fonctions incompatibles avec l'indépendance d'un écrivain ? Souhaitons qu'après réflexion notre éminent confrère se laisse faire une douce violence. Ajalbert est conservateur de La Malmaison, Haraucourt de Cluny, d'Esparbès de Fontainebleau, Pierre de Nolhac de Versailles. Qui songerait à le leur reprocher ?

O. M.

A la Mémoire d'Henry Stacquet.

Les amis du bon, cordial et modeste artiste que fut Henry Stacquet ont inauguré dimanche dernier, au cimetière communal de Schaerbeek, le monument qu'ils ont érigé sur sa tombe. Cérémonie touchante dans sa simplicité, qui fit revivre parmi les assistants de poignants regrets et de tendres souvenirs.

Le mémorial composé par M. G. Devreese est d'une heureuse disposition décorative. Au pied de la stèle qu'orne le médaillon en bronze du peintre, une vague déferle, apportant à l'artiste le suprême hommage de l'Océan qu'il aimait d'un fervent amour et devant lequel il vécut ses derniers jours d'inspiration.

M. Lambotte, au nom du Gouvernement, fixa en ces termes la physionomie d'Henry Stacquet :

« Une pensée unanime de deuil et de commémoration nous réunit aujourd'hui autour de cette tombe où repose un ami.

Nous déplorons la perte prématurée d'un artiste délicat, d'un homme au grand cœur que tous nous aimions. Mais, en même temps, une impression consolante nous reconforte : nous connaissons avec certitude que Stacquet n'a pas disparu tout entier, que son œuvre lui survit et le continue...

L'inauguration du mémorial que lui a élevé le concours de ses admirateurs nous groupe en une cérémonie tout intime et cordiale, d'où tout formalisme officiel est banni.

En formulant au nom du ministre des Sciences et des Arts un hommage ému de sympathie et d'admiration à la mémoire de Stacquet, je remplis la mission que j'ai reçue d'associer le gouvernement aux honneurs que vous lui rendez. Ces honneurs vous les avez voulu discrets, tels que notre ami les eût souhaités. Je n'en dénaturerai pas la simplicité éloquente.

Discret, intime, délicat, tels sont les qualificatifs que m'inspirent le souvenir de l'homme et la contemplation de ses peintures. Il me plaît, Messieurs, de pouvoir appliquer ces mêmes épithètes au monument que vous lui avez érigé. M. Godefroid Devreese vous a prêté le précieux concours de son talent de statuaire et de portraitiste; M. Hermanus a, je crois, imaginé l'ingénieux symbolisme qui a fourni le thème architectural de l'ensemble.

De la collaboration de ces deux artistes unis dans un même désintéressement, dans un même culte du souvenir, nous tenons cet ouvrage original qui perpétuera l'aspect physique et les côtés extérieurs de la personnalité de Stacquet. Je félicite MM. Devreese et Hermanus de leur initiative et de leur heureuse réussite.

Vous sentez comme moi, Messieurs, qu'à côté de ce mémorial nécessaire, consacré par l'amitié et par le respect, d'autres éléments maintiennent en bonne place, parmi les peintres marquants de l'École belge au XIX^e siècle, l'aquarelliste Henri Stacquet.

A vous qui l'avez si bien connu, je ne rappellerai pas le charme de l'homme, la sûreté de son caractère, l'aménité de ses relations, son tact et sa cordialité. Je ne vous remémorerai pas non plus le rôle distingué qu'il a tenu si spirituellement pendant les nombreuses années de sa présidence à la Société Royale des Aquarellistes. Je veux vous parler seulement de son œuvre, car tout le reste, c'est le passé. Pour nous tourner vers l'espérance et escompter l'avenir en pensant à Stacquet, c'est à son art que nous devons demander un point d'appui.

Enlevé prématurément à ses travaux, notre ami ne connut que la progression du talent et du succès. Il n'eut pas de déclin et c'est presque la rançon cruelle des quelques années d'existence qui lui furent ravies.

Depuis ses débuts dans la peinture, Stacquet sut réaliser des œuvres personnelles, il marqua tout de suite une individualité; la série de ses aquarelles jalonne l'histoire de ses recherches et le perfectionnement de sa technique de la façon la plus logique.

Ces innombrables rectangles de papier sont éparpillés dans tant de logis, dans tant de musées! Leur rassemblement intégral est évidemment impossible. Mais des concours dévoués se sont appliqués à en réunir le plus grand nombre, à en choisir les plus caractéristiques, et l'on peut dire que l'exposition posthume qui se prépare sera bien la synthèse complète de l'œuvre de Stacquet. Vous connaissez que l'ouverture en est imminente. La presque coïncidence de cette exposition avec notre réunion de ce jour n'est pas fortuite. Ce double hommage posthume en revêt une émouvante dignité.

Je ne doute pas que de cet ensemble d'aquarelles sortira agrandi le prestige du peintre. Son pinceau agile fut toujours sincère et il sut être varié comme la nature elle-même. Les aspects fugaces des choses furent saisis par lui dans leur charme et leur fraîcheur intacte. Ces centaines de paysages, de coins urbains, de marines, d'intérieurs, de scènes pittoresques sont les alliés les plus sûrs des promoteurs de ce mémorial pour défendre Stacquet contre l'indifférence, les ténèbres et l'oubli. Je puis dire, même en cet endroit mélancolique, qu'il se prépare une fête, une façon d'apothéose qui couronnera dignement la carrière artistique d'Henry Stacquet. »

M. Cassiers exprima ensuite la reconnaissance et l'affection des membres de la Société des Aquarellistes pour leur ancien prési-

dent, et M. Max, échevin, s'associa à l'hommage rendu à l'un des artistes les plus distingués de la commune. Ainsi s'acheva la cérémonie, dans la douceur d'une claire matinée d'automne.

Une Salle de Concerts S. V. P.

Nous avons reçu la lettre suivante :

Le 30 octobre 1907.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Je vous serais infiniment obligé de m'aider, par la publication de la présente, à me faire pardonner auprès des personnes qui s'intéressent à mon entreprise d'art, l'éloignement de la seule salle spacieuse que j'ai trouvée pour mes concerts et que je dois à la bienveillante protection de l'administration communale d'Ixelles; je veux parler de la salle des fêtes du Musée communal d'Ixelles.

Cette salle est, croyez-le bien, très belle et très confortable, mais bien des personnes lui feront sans doute le reproche de ne pas être située à la place de Brouckère. Or, il n'y a plus d'abri à trouver sur le territoire de la capitale pour les œuvres d'art musical. J'ai fait des démarches vaines pour obtenir l'Alhambra, le Cirque royal, le Palais d'Été, le théâtre Flamand, le théâtre des Galeries, la salle Patria, etc. Le marché de la Madeleine n'est nullement aménagé pour des concerts. Restent alors des locaux trop petits.

J'avais aussi — ô profanation! — porté mes vœux sur la salle du Palais de Académies. Mais il paraît que ce temple, étant d'utilité publique, ne peut être utilisé par personne, et que les concerts qui s'y donneraient pourraient déranger les travaux et réunions qui ont lieu à d'autres heures dans d'autres locaux; de plus et surtout, un monument officiel ne peut abriter une entreprise commerciale!!!... Au manque de protection et d'hospitalité faut-il ajouter l'injure? Et faut-il pareillement traverser les efforts de ceux qui se dévouent corps, âme et argent à la cause de l'art désintéressé?

Une entreprise est donc commerciale par les grands frais qu'elle entraîne! Et faut-il arriver à cette singulière conclusion que les œuvres onéreuses seront seules à ne mériter aucun appui? En pratique c'est très bien ainsi. Les peintres et les sculpteurs disposent des salles officielles, ou de palais provisoires pour leurs expositions. C'est qu'ils n'ont pas à supporter les dépenses viles et méprisables d'un grand orchestre, de bons virtuoses, etc.

Que de centaines de mille francs n'ont été dépensées depuis dix ans en constructions provisoires pour les Salons triennaux, les arts rétrospectifs, etc. Il n'entre pas dans ma pensée de trouver excessives les subventions dont certains arts bénéficient, mais nous demandons seulement, puisque les peintres et sculpteurs sont protégés, que les littérateurs commencent à l'être, à quand le tour des musiciens?

Pardonnez-moi, Monsieur le Directeur, j'oublie que vous, au moins, vous êtes hospitalier et je me laisse entraîner.

Je voulais simplement montrer à vos lecteurs que le musicien belge est peu encouragé et qu'il n'a rien moins à Bruxelles que le choix d'une salle de concerts qui puisse satisfaire toutes les exigences du public. Je supplie les amateurs de musique de m'en tenir compte.

Je vous serai très reconnaissant de bien vouloir publier ma lettre et je vous prie d'agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

F. DURANT

Il est, en effet, extraordinaire que Bruxelles, qui se pique d'esthétisme musical, ne possède aucune salle de concerts. Dans la circulaire qu'il vient de faire distribuer, M. Eugène Ysaye s'exprime avec la même amertume que M. F. Durant. « Qu'il nous soit permis, écrit-il, de dire ouvertement combien il est

regrettable, inconcevable et préjudiciable que Bruxelles reste obstinément la seule capitale du monde entier qui n'ait pas de salle de concerts!... En jetant un coup d'œil rapide sur la situation, on voit nettement les conséquences qui en résultent : Les concerts à l'Alhambra, à la Monnaie ou au Cirque sont forcément restreints; les manifestations de l'art musical y souffrent d'une atmosphère impropre; d'inextricables difficultés administratives y surgissent sans cesse, le public y est mal à l'aise, mal au point, la vue portant sur des décors dont la vétusté fait horreur; à défaut d'orgue au fond de l'estrade, l'exécution des chefs-d'œuvre de Bach et Haendel n'est possible qu'au Conservatoire, qui en garde le monopole exclusif au profit d'un millier d'heureux élus dont le privilège est éternel.... »

Mais, au fait, pourquoi la salle du Conservatoire n'est-elle jamais utilisée en dehors des quatre matinées musicales qu'y donne annuellement le directeur? Pourquoi l'État ne lui applique-t-il pas le même régime qu'aux salles du Musée dont la disposition est accordée temporairement aux diverses associations de peintres qui y organisent des expositions? Si on ne la juge pas assez vaste pour contenir tous les abonnés des concerts Ysaye ou des concerts Durant, serait-il impossible de diviser ceux-ci en plusieurs séries, comme le font les directeurs de théâtre pour leurs matinées littéraires?

Le ministre de Sciences et des Arts, qui aime les initiatives, serait approuvé par l'unanimité des musiciens (par la *présque* unanimité...) s'il faisait largement ouvrir aux officiants du culte musical les portes d'une église arbitrairement convertie en chapelle particulière.

O. M.

LA MUSIQUE A PARIS

Les trois dernières séances musicales organisées par M. A. Parent au Salon d'Automne ont été, comme les trois premières, suivies avec le plus grand intérêt par un auditoire nombreux que l'attrait des programmes et leur excellente exécution ont charmé également.

L'une d'elles, la quatrième, fut, en l'honneur des artistes belges dont l'exposition fixa durant trois semaines l'attention, consacrée à la Belgique. On applaudit chaleureusement le beau *Prélude et Variations* que M. Jongen écrivit récemment pour piano, violon et alto, et dont il joua lui-même la partie de piano. L'œuvre est, par le charme des idées et la sûreté avec laquelle elles sont développées, l'une des meilleures qu'ait signées le compositeur liégeois. La forme, toute classique sous son apparente liberté, et l'heureux mariage des timbres de l'alto et du violon donnent à cette pièce en trio une saveur spéciale que goûtèrent les musiciens. L'impression favorable qu'elle avait produite à la *Libre Esthétique* et à la *Société nationale* fut pleinement confirmée.

Le Quatuor inachevé de Lekeu, avec son pathétisme, ses élans, sa précoce maturité de pensée, ses accents douloureux, fut interprété de façon éloquente par M^{lle} Marthe Dron, M. Parent, Brun et Fournier. Et après deux mélodies un peu languissantes de M. A. Dupuis, dites par M^{lle} E. Delhez, l'audition se termina par une remarquable exécution de la Sonate pour piano et violon de M. Victor Vreuls, dont il faut grandement louer l'architecture solide, la richesse mélodique, le caractère rythmique nettement accusé.

Si, aux séances suivantes, le Trio de Lalo et celui de Castillon parurent un peu démodés (le premier surtout), en revanche l'émouvant Concert pour piano et violon d'Ernest Chausson avec accompagnement de quatuor à cordes fit, par sa beauté expressive et sa

fraîcheur d'inspiration, une impression profonde. Chausson est de ceux que chaque audition fait apparaître plus grand. Et sa maîtrise éclate particulièrement dans ce sextuor, qui fut joué d'ailleurs avec un véritable enthousiasme par M^{lle} Dron, M. Parent et leurs partenaires et qui souleva une tempête d'applaudissements.

Signalons, enfin, dans ces programmes de choix, trois mélodies d'Henri Duparc bien chantées par M^{lle} S. Cesbron, un *Prélude et Scherzo* (inédit) pour harpe chromatique et quatuor à cordes de M. Florent Schmitt, œuvre ingénieusement écrite, tissée d'harmonies agréables, mais dont l'inspiration a paru assez banale et de souffle court. Pour clôturer cette série d'auditions, une bonne reprise du subtil et charmant quatuor de Debussy, redemandé et toujours applaudi avec le même entrain.

La vie musicale du Salon d'Automne s'est achevée sur un concert consacré à l'École belge et donné par le Commissariat de Belgique dans les salles mêmes dont Alfred Stevens, Rops, De Braekeleer, Baron, Dubois, Boulenger, Artan, De Groux et autres maîtres illustres ornaient somptueusement les lambris.

Ce fut une belle fête d'art, digne clôture d'une exposition qui eut à Paris un très grand retentissement. Une assistance extrêmement nombreuse dans laquelle les musiciens, les virtuoses, les hommes de lettres, les peintres, les personnalités en vue étaient en majorité, fit aux interprètes et aux œuvres un accueil chaleureux. M^{me} Jane Bathori chanta délicieusement, en s'accompagnant elle-même, le beau *Nocturne* de César Franck, ainsi que des mélodies de Frantz Servais, Huberti, Lekeu, Vreuls et de M^{lle} Busine. M. M. Chaumont et Bosquet se surpassèrent dans l'exécution de la Sonate de Lekeu, dont le mouvement lent fut joué avec une émotion poignante et le final enlevé avec une fougue superbe. Le quatuor pour piano et cordes de Joseph Jongen, œuvre de large envergure, aussi noblement conçue que bien écrite, trouva en M. M. Chaumont, Van Hout, Jacob et Bosquet des interprètes admirables.

Ah! Les fervents artistes! Quelle sécurité ils donnent! On ne pourrait imaginer un ensemble plus homogène, une sonorité collective plus brillante, des rythmes mieux précisés, une exécution plus expressive et plus colorée. Ce fut avec un véritable emballement que l'auditoire les rappela à plusieurs reprises. Enfin, il faut louer M. Bosquet pour son élégante interprétation des *Nocturnes* de M. Th. Ysaye, où l'on sent passer sur des horizons bleus un reflet de leurs argentées...

G. A.

Nous ajournons à huitaine, faute d'espace, le compte rendu du spectacle qui attire actuellement la foule au Théâtre Antoine : Terre d'épouvante et Monsieur Codomat.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

M. Jean Carol, l'auteur de *Pécheresse*, la nouvelle comédie que l'on joue au théâtre du Parc, est, paraît-il, un explorateur distingué. Pourquoi a-t-il voulu joindre la gloire littéraire à celle que lui ont valu — dit-on — ses lointains voyages? Son violon d'Ingres, à cet homme, c'est le théâtre, et il n'en joue que médiocrement. *Pécheresse* est une pièce composite où l'on reconnaît des bribes de *l'Abbé Constantin*, d'*Yvette* et du *Fils de Coralie*. En outre, c'est une pièce d'une invraisemblance qui pouvait être tolérée vers 1850, mais qui nous agace singulièrement en 1907. Enfin, son intrigue — que l'on ose vanter — est d'une naïveté qui déconcerte tout jugement.

Alors, elle n'a donc aucune qualité? Ne soyons pas trop sévères. Si, elle a des qualités : elle a quelques scènes réussies et elle est bien écrite. Elle a même quelques mots assez jolis, pas très neufs, mais bien amenés.

Et maintenant, faut-il la raconter? Hélas! qui ne le devine trop aisément? Qui ne se doute que la Pécheresse dont il est question dans l'histoire est une pécheresse repentie, qui a une fille parfaitement innocente et beaucoup d'argent? L'argent, elle le consacre à de bonnes œuvres. La fille, elle la destine à un charmant jeune homme de province, qui en est follement amoureux. Mais son passé est là, son honteux passé qu'elle cache et qu'un ancien amant, venu là par hasard, a la goujaterie de révéler aux parents du fiancé. Tout est donc rompu!... Pas pour longtemps, car au dernier acte, les jeunes gens se marient tout de même, et la pécheresse, par un bizarre retour des choses d'ici-bas, épouse son vilain monsieur d'amant. Ajoutons à ce rapide résumé — plus rapide que la pièce — qu'un oncle du fiancé, retour du Brésil, et un bon curé de campagne animent la scène de leurs amusantes caricatures.

La troupe du Parc joue d'une façon parfaite cette espèce de mélo bourgeois, ce vaudeville traité comme une tragédie. M^{me} Archainbaud est une pécheresse tout à fait noble, M^{lle} Derives est une ingénue charmante, M. Barré donne une grande allure aux « rapportages » de l'amant, M. Carpentier porte avec brio le feutre caractéristique du Brésilien, M. Bender est un chaleureux fiancé, M. Delaunay un valet de style impeccable. Quant à M. Gorby, il remporte un très grand succès dans le rôle du curé. Il a le tort, peut-être, de « charger » un peu certains épisodes. Cependant, d'une façon générale, on ne peut que louer son interprétation très vivante, très enlevée.

La troupe du Parc possède des actrices et des acteurs remarquables. Ils le seraient davantage encore si les pièces qu'ils représentent consentaient elles-mêmes à l'être un peu plus.

G. R.

PETITE CHRONIQUE

M. Émile Van Mons, secrétaire de la commission directrice des Musées royaux de peinture et de sculpture de l'État, vient, sur sa demande, d'être déchargé de ses fonctions. Il remplissait celles-ci depuis longtemps avec autant de ponctualité que de courtoisie, et la retraite de cet excellent fonctionnaire, doublé d'un lettré délicat et d'un esthète averti, sera vivement regrettée.

Le ministre des Sciences et des Arts a désigné pour le remplacer notre collaborateur M. Fierens-Gevaert, que d'importants travaux sur l'art ancien et moderne recommandaient particulièrement à son choix. Chargé de cours à l'Université de Liège, professeur au cours d'Art et d'Archéologie institués à Bruxelles sous les auspices du Gouvernement, auteur de plusieurs ouvrages éloquemment appréciés, M. Fierens-Gevaert apportera dans ses nouvelles fonctions une autorité appuyée sur la sûreté et l'étendue de son érudition.

Les œuvres des peintres qui ont pris part, cette année, au concours de Rome sont exposées jusqu'au jeudi 7 novembre au Musée moderne.

La Société des Amis de la Médaille d'art qui, chaque année, prend l'initiative de quelques frappes nouvelles, vient de distribuer à ses membres une élégante médaille créée à la mémoire de la Reine Marie-Henriette et dont elle avait confié la composition à M. Jules Jourdain. Le profil de la souveraine a été fort heureusement traduit par le sculpteur. Il occupe la face de la médaille, avec cette inscription : *A la mémoire de Marie-Henriette, reine des Belges, 1836-1902*. Au revers, l'artiste a figuré une femme enveloppée de voiles appuyée à une tombe au pied de laquelle ont été déposés une palme et une urne funéraire.

De Paris : M. Dujardin-Beaumetz, sous secrétaire d'État aux Beaux-Arts, a visité officiellement, la veille de la clôture, accompagné de son chef de cabinet, l'Exposition d'Art belge au Salon d'Automne. Il a été reçu par MM. Verlant, directeur général des Beaux-Arts, et Octave Maus, commissaire de l'Exposition, auxquels s'étaient joints S. Exc. M. Leghait, ministre plénipoten-

tière de Belgique, et M. Frantz Jourdain, président du Salon d'Automne.

M. Dujardin-Beaumetz a examiné en détail les œuvres exposées dans la section rétrospective et dans la galerie moderne. Il a, en se retirant, félicité chaleureusement les organisateurs de cette belle manifestation d'art, qui a donné en France une haute idée de l'École belge.

Le Salon d'Automne a fermé ses portes la semaine dernière, après le concert organisé par le Commissariat de l'Exposition belge et dont nous parlons d'autre part. Bien que sa durée ait été de trois semaines seulement, le nombre des entrées payantes (auxquelles il faut ajouter les invitations au vernissage, les porteurs de cartes de presse, d'exposants, etc.) a dépassé vingt mille, soit une moyenne d'environ mille visiteurs par jour.

Il est dès à présent décidé que le Salon de 1908 s'ouvrira le 25 septembre et sera clôturé le 31 octobre. C'est, nous l'avons dit, l'Allemagne qui fournira, cette fois, le contingent étranger. M. Henri Van de Velde a été chargé de faire exécuter sous sa direction les installations nécessaires qui seront, dit-on, considérables.

Au Salon d'Automne :

Devant un Joseph Stevens : « Le chien n'est pas mal peint, dit une visiteuse des plus élégantes; mais la mouche a bien plus de relief! »

M. Degas rencontre le peintre catalan J.-M. Sert, décorateur de cathédrales. « Vous dépassez les proportions humaines, Monsieur! C'est de la peinture de rhinocéros!... »

Une femme du monde, après avoir contemplé les toiles de Van Rysselberghe : « Évidemment, c'est inadmissible. Mais comme ce peintre a du talent! » (Textuel).

Ce qui souligne le succès remporté à Paris par les artistes belges, c'est qu'à l'issue de l'Exposition huit d'entre eux, sur la proposition des fondateurs, ont été élus, à l'unanimité, sociétaires du Salon d'Automne.

Ce sont MM. A. Baertsoen, J. Ensor, G. Lemmen, A. Oleffe et A. Struys, peintres; J. Lagae, V. Rousseau et Th. Vinçotte, sculpteurs.

La moisson des œuvres musicales de l'été paraît avoir été abondante. Nous avons cité déjà, parmi les pièces capitales, la Sonate pour piano de M. Vincent d'Indy, qui est à la gravure. En voici d'autres : M. Witkowski a terminé une sonate pour piano et violon. M. Vreuls en a une sur le chantier et espère pouvoir l'achever incessamment. M. Albert Roussel, qui vient de finir une symphonie en quatre parties intitulée *le Poème de la forêt*, écrit également une sonate de violon. Enfin, M. G. Lauvervyns en a composé une qui sera jouée au printemps prochain par MM. Ysaye et Pugno. M. Albert Groz vient de faire paraître un *Épithalame* pour piano en trois parties. M. Grovlez a rapporté d'un séjour dans le Vivarais un poème symphonique en trois parties pour soprano solo, chœur et orchestre. M. Labey travaille, en Bretagne, à sa deuxième symphonie.

Pour le théâtre, M. Pierre de Bréville orchestre *Erôs vainqueur*; M. Albéric Magnard termine le deuxième acte de sa *Bérénice*; M. Jongen s'est attelé à la composition d'un drame lyrique, *Félya*, sur un texte de M. Morisseaux; M^{lle} Blanche Lucas vient d'achever un drame lyrique intitulé *Eginea* dont elle a écrit le poème et la musique.

M. Engel et M^{me} Bathori inaugureront jeudi prochain par un concert consacré à Rameau et donné avec le concours du pianiste Nin la série des dix auditions musicales qu'ils donneront cet hiver dans la salle de la Société française de photographie (rue de Clichy, 51). Au programme : fragments de *Castor et Pollux*, des *Fêtes d'Hébé*, de *Dardanus* et d'*Hippolyte et Aricie*. Les chœurs seront dirigés par M. Louis Aubert.

Le deuxième programme (jeudi 14 novembre) réunira les noms de MM. G. Grovlez, A. Roussel et E. Vuillermoz.

L'administration des Concerts Ysaye vient de faire paraître le programme de la saison 1907-1908 retardée par les négociations

qui ont dû être entamées avec la nouvelle direction du théâtre de l'Alhambra, dont le changement de programme nous privera désormais des concerts dominicaux.

Les six concerts d'abonnement auront lieu, comme cela a été annoncé, les samedis 23 novembre, 14 décembre, 18 janvier, 8 février, 7 mars et 4 avril, à 2 heures, au théâtre de l'Alhambra, avec répétition générale publique la veille vendredi, dans la même salle, également à 2 heures. Un concert extraordinaire clôturera la saison les 1^{er}/2 mai.

Les solistes engagés sont : MM. Raoul Pugno, Emile Sauer et Alfred Cortot, pianistes; MM. Jacques Thibaud, Eugène Ysaye et Emile Chaurmont, violonistes; M. Pablo Casals et M^{me} Guilhermina Suggia, violoncellistes; M^{me} Hensel-Schweitzer, cantatrice de l'Opéra-Royal de Frankfort et la Société royale de Chœurs *La Musicale*, de Dison (Directeur : M. Alph. Voncken).

Parmi les nouveautés annoncées figurent des symphonies d'Em. Moor, de Georges Enesco et de Glazounow, des poèmes symphoniques d'Albert Dupuis et d'Adolphe Biarent, des concerti pour violon de Moor et de Sinigaglia, un concerto pour deux violoncelles de Moor, etc.

Le premier concert, fixé au 22-23 novembre, avec le concours du maître pianiste Raoul Pugno, sera consacré en grande partie aux œuvres du regretté Edward Grieg.

Pour la location et les abonnements, s'adresser chez Breitkopf et Haertel, Montagne de la Cour, 45.

M. Félicien Durant dirigera cet hiver douze concerts historiques dans la salle du Musée communal d'Ixelles (rue Van Volsem), savoir : 1. Hændel et J.-S. Bach, les 7 et 8 décembre; 2. Haydn et Mozart, les 28 et 29 décembre; 3. Beethoven, les 11 et 12 janvier 1908; 4. Weber et Mendelssohn, les 1^{er} et 2 février; 5. Schubert et Schumann, les 22 et 23 février; 6. Liszt, Chopin, Berlioz, les 7 et 8 mars; 7. Wagner, les 28 et 29 mars; 8. C. Franck et Brahms, les 9 et 10 avril; 10. Glazounow, Borodine, Tchaïkowsky et Rimsky-Korsakoff, les 7 et 8 mai; 11. Lalo, Saint-Saëns, Dukas, d'Indy et Debussy, les 21 et 22 mai; 12. Auteurs belges les 4 et 5 juin.

Jusque fin mars, les concerts ont lieu les dimanches, à 2 h. 1/2, et les répétitions générales les samedis, à 8 h. 1/2 du soir.

A partir d'avril, les concerts ont lieu les vendredis, à 8 h. 1/2 du soir, et les répétitions générales les jeudis à la même heure.

Pour les abonnements, maison Katto, 46-48, rue de l'Ecuyer.

La Société des Nouveaux Concerts d'Anvers reprendra demain soir la série de ses concerts. Cette première audition aura lieu avec le concours du violoniste F. von Vecsey et sous la direction de M. F. Steinbach.

M. Chevillard dirigera le deuxième concert (16 décembre), M. Mortelmans les troisième et quatrième (10 février et 9 mars). Ce dernier sera consacré à l'audition intégrale du *Rheingold*.

Enfin, on entendra à la dernière séance (6 avril) le *London Symphony orchestra* sous la direction de M. Peter Raabe, de Weimar.

Le Quatuor Zimmer donnera cet hiver quatre séances de musique de chambre avec le concours de M^{me} Kleeberg-Samuel.

Elles auront lieu les mercredis 20 novembre, 11 décembre, 22 janvier et 18 mars dans la salle de l'École allemande, 21, rue des Minimes. On y entendra les quatuors op. 54 de Haydn; op. 74, 95, 131 de Beethoven; op. 29 de Schubert; *sol* majeur et *sol* mineur de Mozart; *ré* majeur de César Franck; *la* majeur de Borodine; *la* majeur d'E. Moor, et les quintettes op. 34 et op. 111 de Brahms.

MM. Ed. Deru et G. Lauweryns reprendront prochainement la série de leurs intéressantes séances consacrées à la sonate pour violon et piano. Au programme figureront des œuvres de Corille, Tartini, Nardini, Bach, Mozart, Beethoven, Brahms, Sjögren, Saint-Saëns, Max Reger, V. d'Indy et, en première audition, une sonate de M. G. Lauweryns qui vient d'être éditée par la maison Breitkopf et Haertel. La première séance, hors d'abonnement, sera entièrement consacrée au regretté Edward Grieg.

M. Albert Zimmer donnera cet hiver trois séances de musique vocale et instrumentale consacrées à Jean-Sébastien Bach. Œuvres qui seront exécutées : Concerto pour piano en *mi* majeur; Sonate pour flûte et piano en *mi* bémol majeur; Suite en *si* mineur pour cordes et flûte; Sonate pour deux violons et piano; Concerto en *la* mineur pour violon, flûte et piano; Concerto pour deux altos, violoncelles et contrebasse; Pièces de piano; Concerto en *ré* mineur pour trois pianos; fragments vocaux et extraits des cantates et des oratorios.

Concerts annoncés : Mardi, 12 novembre, salle Ravenstein, MM. Edouard Deru et Georges Lauweryns (sonates de Grieg); jeudi, 14 novembre, salle Allemande, M. Georges Pitsch et M^{me} Valentine Pitsch (sonates pour violoncelle et piano); vendredi, 15 novembre, Grande Harmonie, M. Albany Ritchie, violoniste, et M. Vladimir Cernikoff, pianiste; samedi, 16 novembre, Grande Harmonie, M^{me} Elise Kutscherra (*Lieder Abend* avec le concours du pianiste Georges de Lausnay).

Le Musée du Livre organise un cycle de conférences techniques sur le Livre. Ces conférences, publiques, auront un caractère didactique et, pour autant que les sujets le comporteront, elles seront accompagnées de projections lumineuses. Par les matières traitées et le choix des conférenciers, elles formeront un exposé encyclopédique de connaissances relatives au Livre et serviront ainsi d'introduction générale aux cours spéciaux organisés par les divers groupes affiliés au Musée.

Des certificats de fréquentation pourront être délivrés sur demande aux auditeurs assidus qui estimeraient, avec raison, que ce cycle constitue un complément de connaissances professionnelles dont ils pourraient utilement se prévaloir.

Ces auditeurs auront à se faire inscrire (inscription gratuite, 3, rue Villa Hermosa) et justifier de leur fréquentation par la production des notes qu'ils auront prises.

M. René Van Bastelaer, conservateur à la Bibliothèque royale, a inauguré le cycle par une conférence sur la *Gravure* accompagnée de projections lumineuses.

Le R. P. Van den Gheyn, conservateur à la Bibliothèque royale donnera, mercredi prochain, à 8 h. 1/2 du soir, à la Maison du Livre, 3, rue Villa Hermosa, une conférence sur les *Manuscrits*.

Sous le titre *l'Œuvre de Chardin et de Fragonard*, l'éditeur F. Gittler prépare le Livre d'or de l'exposition des deux maîtres qui attirera, il y a quelques mois, la foule des amateurs et des artistes à la galerie Petit. L'introduction sera signée par M. A. Dayot, la description des tableaux et dessins par M. L. Vailat. L'ouvrage contiendra deux cent cinquante reproductions, dont dix héliogravures.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

FIERENS-GEVAERT

Figures et Sites de Belgique

Charles de Coster
Guido Gezelle — Les trois Villes sœurs
Le Brabant — Waterloo légendaire
Une retraite de Montalembert — Petit monde
Aux jeunes Belges.

UN BEAU VOLUME, PETIT IN-8°, DE 200 PAGES

Prix : 3 fr. 50



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50.

Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de L'ISLE ADAM, Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

La Presse Européenne

Coupures de journaux artistiques, commerciaux, politiques et financiers

Bruxelles, 54, rue de Longue-Vie.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui on tribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnées.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Alfred Jarry (ANDRÉ FONTAINAS). — La Société des Amis des Musées (O. M.). — Les Arbres du Cinquantenaire (BULS). — Deux Romans: *L'Ombre du Soir*, *Les Colons* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Au Salon Triennal. — La Musique à Paris (O. M.). — Exposition de Venise: *Les Récompenses*. — Au Salon d'Automne — Le Théâtre à Paris: *Terre d'Épouvante*, *Monsieur Codomat* (Théâtre Antoine); *La Chair* (Apollo). — Notes de Musique: *The "Nora Clench Quartet"* (Cu. V.). — Chronique Théâtrale (G. R.). — Nécrologie: *Sophie Cruelli*, *Marie Sasse*. — Petite Chronique.

ALFRED JARRY

Nous le savions, depuis bientôt un an, malade; nous l'avions vu, tout changé, ombre de lui-même, pour le corps et presque, hélas! pour l'esprit. Il hésitait dans sa démarche et dans sa parole. Et nous le revoyions, alors, entre tous harmonieusement solide, prompt et rompu à tous les exercices physiques, qu'il adorait: nous le réentendions, de sa voix souple et cadencée, nous

raconter, toujours net, précis et, par calcul, hyperbolique, les plus récentes mésaventures pataphysiciennes du docteur Faustrohl ou du père Ubu.

Cette lente et implacable consommation! Et la mort soudaine, pourtant douce!

Jeudi dernier, quelqu'un qui, à l'hôpital, l'avait vu, nous dit qu'il lui avait parlé encore, empli de certitudes et d'espoirs d'avenir, tranquillement, puis il s'était paisiblement assoupi, — et, le lendemain, il n'était plus.

Pauvre Jarry! Nous nous souvenons à jamais de sa droite et fière nature, de sa camaraderie discrète et joviale, de sa bonté infinie, de son souci constant, dans la vie, de composer un personnage déconcertant et excessif.

Pour ceux qui l'ont vraiment connu, il n'y eut pas d'homme plus loyal, plus sûr et plus simple. Il a succombé à la lutte permanente contre une misère effroyable, qu'il supportait avec une héroïque noblesse, sans se plaindre, et n'accueillant qu'avec réserve l'intervention, l'aide d'admirables amis qui lui ont été pleinement dévoués.

Pauvre Jarry! Et il semble maintenant qu'on n'ait point fait pour lui tout ce qu'on aurait dû... Mais deux ou trois déjà l'avaient dans ses retranchements forcé, — et comment aurait-on pu, hélas! faire davantage?

Cette fierté de sa vie, qu'il affectait de dédaigner autant qu'il mettait un soin scrupuleux, en réalité, à la maintenir, n'avait d'égale que la fierté de sa tenue littéraire.

Il était doué comme pas un. Si abstruse, délicate, imprécise que fût une notion donnée, il eût été impos-

sible à ce cerveau prodigieusement organisé de ne pas s'en saisir et de ne pas s'en faire une notion claire, complète et définie. Il savait tout. En art, en science, en littérature, il n'est rien qu'il ne connût. Il parlait de mathématiques avec les mathématiciens, de physique avec les physiciens avec la même aisance qu'il s'entretenait, ailleurs, avec les spécialistes, de philologie, de poésie anglaise ou de technique picturale. Il connaissait à merveille toutes les œuvres de l'antiquité, citait indifféremment Aristophane, Platon ou Térence dans le texte, répétait de mémoire des chapitres entiers de Rabelais, son auteur préféré, et n'ignorait rien des maîtres plus récents, depuis Victor Hugo, Flaubert ou même Sue, jusqu'à Mallarmé, Huysmans et Marcel Schwob.

Que restera-t-il de son œuvre, inachevée et trop tôt interrompue par les après exigences d'une vie misérable, par l'intrusion de mille circonstances matérielles qui encombrant et qui épuisent ?

Il en restera, tout d'abord, cette énorme fantaisie, tour à tour pamphlet mordant contre la société bourgeoise du temps et farce burlesque : *Ubu-Roi*, avec sa suite, non moins forcenée et hilarante : *Ubu-Enchaîné*.

Qu'on se rebiffe à la lecture de telles bouffonneries démesurées, Jarry n'en a pas moins créé par la synthèse de toutes les vilénies, de toutes les peurs, de toutes les lâchetés courantes et puissantes, de tous les appétits honteux, de toutes les satisfactions faciles et basses, un type extraordinaire, outré mais vrai, universel et absolu, d'une redoutable humanité exploiteuse et médiocre. Pas un trait dans sa satire qui ne porte; parfois elle est enveloppée à dessein d'une excessive parure grotesque, et le rire, comme devant Rabelais, nous secoue et nous emporte avant que nous nous rendions un compte exact de quoi, en réalité, de quelle ridicule et respectable tradition nous avons, par notre rire, confirmé l'attaque et la ruine.

Puis, qualité qui ne s'apprécie guère souvent en de pareilles inventions formidables, l'ironie pas un moment ne défaille, et la langue imperturbablement sûre, nombreuse et souple, exprime avec une aisance parfaite et une exactitude scrupuleuse les moindres nuances de la pensée. Jarry est plus qu'un remarquable écrivain : il est un styliste impeccable. Sans doute, de si appréciables qualités effarouchent et détournent l'attention des lecteurs hâtifs et futiles, mais les poètes et les lettrés retrouveront une joie renouvelée et précieuse à surprendre et à étudier les mouvements de la pensée, les ressources de la phrase imagée dans ces merveilles d'originalité et de goût que sont : *les Minutes de sable mémorial*, *les Gestes et Opinions du docteur Faustrohl, pataphysicien* (numéro de mai 1898 du *Mercure de France*) dans les deux *Almanachs* (1899 et 1900) du *Père Ubu*, dans les morceaux soignés et

posément écrits du *Surmâle*, dans cet étonnant et brûlant roman de l'ancienne Rome, *Messaline*, publié en 1901 par *la Revue Blanche*.

Jarry a laissé éparpillées dans *la Revue Blanche*, dans *le Figaro*, dans *la Plume*, d'inoubliables fantaisies, ou plutôt de paradoxales élucidations des mille petits ou grands événements quotidiens : leur caractère d'actualité n'est pas si dominant, me semble-t-il, que les soins pieux de ses amis n'en puissent rassembler un choix, de même qu'ils mettront au jour, sans doute, sans tarder le roman grec qu'il traduisait avec M. le docteur Saltas et *la Dragonne*, presque terminée, dit-on, dont *la Revue Blanche* naguère nous a montré de prodigieux fragments.

Enfin il avait écrit, en collaboration avec Eugène Demolder, un livret : *Pantagruel*, dont M. Claude Terrasse a composé la musique. Nous attendons de l'initiative des directeurs de la Monnaie la joie prochaine d'en entendre l'exécution.

ANDRÉ FONTAINAS

La Société des Amis des Musées.

L'initiative privée a, en maintes circonstances, contribué efficacement à la protection des œuvres d'art, à l'accroissement des collections publiques, au développement des idées libérales qui honorent les nations dont elles dirigent les actes. Mais tandis qu'à Paris, à Londres, à Berlin et dans certaines de nos villes de province, à Gand et à Bruges par exemple, il existe des institutions destinées à centraliser ses moyens d'action, Bruxelles ne possédait jusqu'ici aucun organisme propre à concentrer les bonnes volontés individuelles.

C'est ce qui a déterminé quelques personnes dévouées aux intérêts artistiques de la capitale à fonder, sur le modèle des associations analogues dont l'utilité a été péremptoirement démontrée, *la Société des Amis des Musées royaux de l'État*. L'idée en a été aussitôt accueillie avec la plus vive sympathie et l'institution naissante a trouvé, de toutes parts, des concours qui en assurent le succès.

Fondée sous le haut patronage de S. A. R. M^{me} la comtesse de Flandre, la présidence d'honneur de S. A. R. le prince Albert, la vice-présidence d'honneur du ministre des Sciences et des Arts, du gouverneur du Brabant et du bourgmestre de Bruxelles, la Société a pour président M. Beernaert, ministre d'Etat; pour vice-présidents MM. Buisson, le baron Empain et F. Philippson; pour trésorier M. Ch.-L. Cardon; pour secrétaire M. Paul De Mot; pour secrétaire-adjoint M. P. Bautier; pour commissaires MM. F. Cumont, E. Verlant, directeur général des Beaux-Arts, et A.-J. Wauters; pour administrateurs MM. Alexandre Braun, J. Capart, H. Carton de Wiart, L. De Lantsheere, Jean De Mot, Joseph Destree, P. Errera, H. Gedoelst, H. Hymans, L. Janssen, H. Lafontaine, baron Lambert, P. Lambotte, Octave Maus, colonel Thys, Jules Van den Peereboom, F. Van der Straeten-Solvay, E. Van Overloop et Alphonse Willems.

Elle a pour but d'enrichir les collections des Musées royaux de

peinture et de sculpture, du Cinquantenaire et de la Porte de Hal en faisant ou en provoquant des libéralités ou des prêts gratuits, en acquérant, pour les placer dans ces collections, des objets ayant une valeur artistique, archéologique ou historique. Elle pourra organiser des conférences, des expositions temporaires ou permanentes, publier un bulletin et, d'une façon générale, employer tous moyens d'action jugés de nature à atteindre le but qu'elle poursuit. Toutefois, la Société ne pourra acquérir, pour les offrir aux Musées, que des œuvres dont les auteurs sont, au moment de l'achat, décédés depuis plus de trente ans.

La Société se compose de membres d'honneur, de membres protecteurs, de membres effectifs et de membres associés.

La qualité de membre d'honneur pourra être conférée par le Conseil d'administration aux personnes qui se seront créés des titres exceptionnels envers la Société ou les Musées, ou qui sont en état de rendre de grands services à la Société. Les membres protecteurs, effectifs et associés sont agréés par le Conseil d'administration. La cotisation annuelle minima est de 300 francs pour les membres protecteurs, de 100 francs pour les membres effectifs et de 20 francs pour les membres associés.

Organisée sur ces bases, la *Société des Amis des Musées* est appelée à rendre à Bruxelles les services que rendent, à Paris, la Société des Amis du Louvre et celle des Amis du Luxembourg. Tous ceux qui ont à cœur le développement de nos collections publiques s'empresseront d'encourager, par leur adhésion, cette généreuse initiative. Les inscriptions sont reçues chez M. Paul De Mot, secrétaire, 16, rue Bosquet.

O. M.

Les Arbres du Cinquantenaire.

Donc M. Maquet ne médite aucun attentat contre les arbres du Cinquantenaire, il l'a déclaré à un reporter de *l'Étoile belge*.

Je m'empresse de lui adresser mes excuses pour l'avoir involontairement calomnié, sur la foi d'un renseignement que j'avais tout lieu de croire exact. En même temps je suis heureux d'avoir l'occasion de lui donner acte de sa déclaration, car, sans prétendre être prophète, je prédis que dans un an ou deux nous verrons paraître dans les journaux officiels des articles que M. Maquet n'aura certes pas inspirés; on se lamentera de ne pouvoir mieux admirer la belle façade de l'École militaire, on trouvera qu'elle manque d'air et qu'il faudrait sacrifier quelques arbres pour la dégager.

Ce sera le moment de se souvenir du numéro de *l'Art moderne* du 3 novembre dernier. Nous n'y manquerons pas.

BULS

DEUX ROMANS

L'Ombre du Soir, par M^{me} R. D'ULMÈS.

Les Colons, par R. RANDAU.

J'ai déjà parlé ici de M^{me} Renée d'Ulmès et de son talent qui me semblait, à chaque volume nouveau, grandir. Cette progression s'accroît encore avec *L'Ombre du Soir* qui vient de paraître récemment (1).

(1) RENÉE D'ULMÈS. *L'Ombre du Soir*. Paris, Lemerre.

L'Ombre du Soir est une nouvelle un peu longue, un tout petit roman suivi de deux autres nouvelles : *Miss Kate* et *Sœur Marie-Thérèse*.

C'est un mauvais principe critique que de raconter une œuvre. Je me contenterai de dire qu'il y a de plus en plus chez M^{me} Renée d'Ulmès correspondance entre le sujet et son décor, entre les personnages et le milieu. Dans ses premiers livres, il y avait juxtaposition plutôt que fusion. C'est toujours ainsi que commencent les romanciers. Mais plus ils travaillent, plus ils se rendent compte que les héros doivent émaner du sol où ils vivent et non pas s'y superposer. Et c'est pourquoi ils s'efforcent de raconter des histoires de plus en plus — comment dirais-je ? — locales.

A chaque étape de sa vie littéraire, M^{me} Renée d'Ulmès s'affirme davantage un romancier de bonne tradition. L'intrigue se resserre et se concentre, le paysage est exactement ce qu'il doit être en tant qu'*atmosphère morale* autour de cette intrigue, en tant que *milieu d'influence*. Et puis les personnages deviennent de plus en plus justes. Sobrement dessinés, exacts, humains, ils se sont dépouillés de toute la littérature que leurs devanciers gardaient encore dans l'âme. Ils ne font plus que les mouvements naturels et nécessaires que leur tempérament les pousse à accomplir. Tout en gardant pour eux une sympathie maternelle, l'auteur s'est retiré d'eux : elle ne leur prête plus rien de ses sentiments et de ses préférences; elle regarde des âmes, elle décrit des hommes et des femmes. Cette sympathie est plus grande, d'ailleurs, de s'être ainsi dépersonnalisée. Elle a quelque chose de plus en plus serein, elle est plus féconde. Car, du jour où un romancier est assez fort pour s'abstraire des aventures qu'il invente, ses créatures sont assez *organisées* pour se passer de lui. Il les jette toutes vivantes dans ses livres et elles y agissent pour ainsi dire en dehors de lui, sinon en dehors de sa contemplation. Elles accomplissent la logique de leur être.

Je félicite M^{me} Renée d'Ulmès d'être arrivée à ce point de perfection. Dès maintenant, elle est armée pour écrire de grandes œuvres, pour animer des foules d'êtres. Et comme pour la récompenser de s'être ainsi sacrifiée à ses idéales créatures, elle a vu s'augmenter encore le don de sa sensibilité et les grâces sobres de son style.

Tout autre apparaît le roman de M. Robert Randau. Je connaissais de lui des vers truculents et sauvages, des contes d'un réalisme enflammé par l'ardeur, et le tout d'un style violent, décadent, irritant et superbe. Mais il ne s'était point essayé dans ce genre si spécial (et dont, entre parenthèses, si peu d'écrivains connaissent le secret) qu'on appelle le roman.

Les Colons (1), c'est tout ce qu'on voudra. une suite de poèmes lyriques, de pamphlets, de descriptions, d'essais, de morceaux de psychologie, de rêveries, tout sauf un roman. Et après tout, ça m'est bien égal. Et à vous aussi, je suppose! On a beau aimer l'ordre, la composition, les charmes de l'équilibre ou de la grâce; on sait où les trouver, n'est-ce pas. Et on ne peut pas en vouloir à un écrivain qui vous donne des émotions, — d'un autre ordre, il est vrai, mais, bon Dieu! quelles émotions! On se révolte d'abord, et puis on est pris, empoigné, violé. Pas de résistance possible. L'auteur vous arrache à vos petites habitudes et à vos goûts tranquilles. Il vous jette dans un milieu terrible. au centre d'un décor où la lumière éclate, aveuglante et criarde. C'est l'Algérie, l'Algérie du peintre Noiré, avec quelque chose de plus sauvage encore et de tout à fait barbare. Là-dedans s'agitent des humanités presque sauvages, féroces d'égoïsme et de sensualité, n'admettant un instant ni règles ni barrières à leurs instincts, ne connaissant que le désir, la ruse et la force. Mais comme il y a beaucoup de soleil sur lui, et la mer transfigurante qui bat à l'entour, et la jeunesse d'une race nouvelle dans le mouvement de son sang, cet instinct est presque noble, et il est beau.

Curieuse race que ces colons d'Algérie! M. Robert Randau les peint certes tels qu'ils sont : ingénus, débridés, ennemis des lois, hantés d'un désir de liberté qui les pousse au mépris de toute autorité venue de la métropole. A lire ce livre de luxure, de piments, de soleil et d'indépendance, on ne se croit pas dans une

(1) ROBERT RANDAU. *Les Colons*. Paris, Sansot et C^{ie}.

colonie française, mais plutôt dans quelque Australie éprise d'autonomie et de séparatisme. M. Randleau est un des premiers poètes de ce peuple neuf et complexe, M. Randau a un énorme talent.

FRANCIS DE MIOMANDRE

AU SALON TRIENNAL

Voici la liste complète des œuvres qui ont trouvé acquéreur jusqu'à présent au Salon triennal :

PEINTURE : Abatucci, *la Bruyère ensoleillée*; J. Austen Brown, *By the River*; Bytebier, *Crépuscule d'automne. Coin sur la Lys, le soir, Temps orange*; H. Courtens, *Derniers Vestiges*; De Sloovere, *Quai Vert à Bruges, le soir*; H. De Smeth, *le Réveil*; A. Geudens, *le Grand Jour*; R. Gevers, *le Vieux Canal*; M^{lle} G. Heyvaert, *la Tricotouse*; R. Janssens, *l'Humble Demeure*; M^{lle} G. Veunier, *la Statue*; J. Middelcer, *Rue d's Dentellères, à Bruges*; P. Paulus, *Jour de Toussaint*; H. Thomas, *le Rideau de Zéphyr*; Van Doren, *le Chemin montant*; F. Van Leemputten, *Vers la Messe basse*; F. Willaert, *Vieux Quai flamand*; R. Woog, *Rieuse*.

AQUARELLES ET PASTELS : B. Art, *Pavots d'Orient, Canards et Pommes, Calville*; H. Cassiers, *Vieux Palais à Venise*; E. Elle, *Port de Gravelines*; A. Geudens, *la Madone*; R. Gevers, *Soir d'Hiver*; P. Hermanus, *Rue de la Kasba-Alger*; C. Jaquet, *En Campine, les Saules, le Marais*; L. Reckelbus, *Neige*.

DESSINS ET GRAVURES : R. Baseleer, *Anvers*; E. Devaux, *Dormeuse*; O. Duchâteau, *Moment de Répit*; H. Ottevaere, *Nocturne*; M. Tytgat, *Intimité*.

ARTS DÉCORATIFS : Œuvres diverses de M^{lles} Dindal, Rutteau, de MM. Durassier, H. Le Roy, L. Sneyers et A. Craco.

LA MUSIQUE A PARIS

C'est par une parfaite évocation de Jean Philippe Rameau que M. Engel et M^{me} Bathori ont inauguré jeudi dernier, dans la jolie salle de la Société de photographie, la série d'auditions qu'ils se proposent de donner cet hiver. On ne pouvait placer ce cycle musical sous un plus heureux patronage ni composer, pour cette séance d'ouverture, un programme plus attrayant, plus varié dans son homogénéité, plus neuf quoique toutes les œuvres qui le composaient fussent écloses au cours du XVIII^e siècle. Injustement délaissés, Rameau reprend peu à peu, grâce aux initiatives de la *Schola Cantorum*, grâce aux efforts d'artistes fervents et désintéressés comme ceux qui organisèrent la soirée dont il s'agit, sa place dans l'opinion. Et cette place, c'est, sans contredit, celle du plus grand musicien de son siècle.

Avec la collaboration du très remarquable pianiste J.-J. Nin, qui excelle dans l'interprétation des maîtres anciens du clavier, avec l'appoint d'un groupe d'élèves aux voix fraîches (les chœurs, admirablement stylés par M. Louis Aubert, ont été un délicieux élément de succès pour cette délicate reconstitution), M. Engel et M^{me} Bathori ont passé en revue, dans leurs fragments les plus caractéristiques, quelques-unes des plus belles œuvres de Rameau : *Castor et Pollux, les Fêtes d'Hébé, Dardanus, Hippolyte et Aricie*. Et leur exécution respectueuse et fidèle, d'un style et d'un goût irréprochables, a tour à tour charmé et ému l'auditoire que n'a point lassé la longueur d'un programme exceptionnellement étendu.

On a vivement applaudi, outre les « patrons », M^{lles} Champion, Vassilieff, Fargès et Couvreur. MM. Josselin et Lojeat, qui, dans divers airs, récits et morceaux d'ensemble, ont fait grand honneur à l'enseignement de leurs maîtres. Le duo de la Naïade et du Ruissseau, extrait des *Fêtes d'Hébé*, délicieusement chanté par M^{lle} Champion et M. Josselin, a été bissé d'enthousiasme.

Pareilles séances, préparées avec tant de soins, offertes aux intelligences dans un esprit si élevé d'enseignement et de propagande esthétique, contrastent avec le cabotinage de plus en plus envahissant. Elles ne s'adressent qu'à une élite, mais leur action exerce sur l'évolution des idées la plus heureuse influence. Et ne doutez pas que si *Hippolyte et Aricie* va rouvrir à Rameau l'Opéra — comme naguère *Orphée* ressuscita peu à peu l'œuvre de Gluck, — c'est qu'il se trouve, ici, là, en un coin ignoré de la foule qui acclame M. Xavier Leroux, au fond du quartier des Ecoles ou en quelque modeste salle de la rue de Clichy, des musiciens attentifs, instruits, convaincus, qui se donnent généreusement la mission de faire admirer et aimer l'éternelle Beauté.

O. M.

EXPOSITION DE VENISE

Les Récompenses.

A l'Exposition internationale de Venise, le Jury des récompenses vient de décerner la grande médaille d'or au peintre Bærtsoen et au sculpteur Lagae. Un prix spécial supérieur a été accordé à l'architecte Léon Sneyers pour la décoration du Pavillon belge.

Pour les autres nations, les grandes médailles d'or ont été attribuées comme suit : France, MM. Cottet, Ménard et Dampé; Angleterre, M. Brangwyn; Allemagne, M. Knirr; Autriche-Hongrie, M. Laszlo; Russie, M. Kustodieff; Pays-Bas, M. Israëls; Norvège, M. Munthe; États-Unis, M. Sargent; Italie, M. Laurenti.

La récompense spéciale supérieure pour les ensembles décoratifs a été, en outre, conférée à MM. G. Chini, P. Momellini et E. I. de Albertis pour la salle internationale, ainsi qu'à M. Sartorio pour la décoration picturale du Salon central. Enfin, des médailles d'or ont été décernées à MM. J. Urban, auteur de la décoration de la salle organisée par la Société autrichienne *Hagenbund*, C. Bazzani (salle romaine), U. Capisano (salle piémontaise), Barwig (sculptures sur bois) et Lalique (joyaux).

Une décision antérieure avait mis hors concours MM. Besnard, G. Ciardi, Walter Crane, Carolus Duran, Mancini, L. Nono, Raffaëlli, Rodin et Stuck.

Le jury, dont M. E. Verlant, directeur général des Beaux-Arts de Belgique, fut élu président à l'unanimité, était composé de MM. A. Bartholomé, A. Carminati, A. East, P. Fragiaco, Ch. Giron, V. Giustiniani, A. Goltz et A. Sezanne.

AU SALON D'AUTOMNE

Ont été élus sociétaires du Salon d'Automne, outre les huit artistes belges dont nous avons publié la liste (1), dans la section de peinture : MM. A. Allard, L. Carré, L. Charlot, H. Déziré, J. Dréza, E. Martel, Ch. Peccatte, A. Urbain et le peintre catalan J.-M. Sert; dans la section de sculpture, MM. H. Blanc, L. Bouchard, Ch. Le Cour, M. Michelet, M^{lle} Poupelet, le statuaire allemand F. Loehr et le statuaire russe Soudbinine.

Parmi les dessinateurs, la Société a choisi MM. R. de Mathan, A.-M. Le Petit, Ed. Morerod, Steinlen et H. Rivière; dans la section de gravure, MM. Florian, Joyau, Peters-Destéract, le graveur hongrois F. Simon et le graveur anglais Seymour Haden.

Enfin, dans la section des arts décoratifs, MM. L. Bigaux, Dallerey, A. Derain, M^{lle} des Vallières, MM. A. Jorrand, E. Lenoble, Manzana-Pissarro, F. Massoul et P. Mezzara.

A la dernière assemblée générale, il a été décidé, après de vifs débats, que les peintres sociétaires seraient tenus, comme précédemment, de soumettre leurs œuvres au jury à l'exception de deux toiles, admises de droit.

(1) Voir notre dernier numéro.

Le Comité s'occupe, dès à présent, de l'organisation du prochain Salon. Plusieurs salles seront réservées, ainsi que nous l'avons annoncé, aux artistes allemands groupés sous la présidence du baron von der Heydt. Ceux-ci ont choisi pour organiser l'exposition MM. L. Dill, professeur à l'Académie de Carlsruhe, et le Dr Deneken, directeur du Musée Kaiser-Wilhelm à Crefeld. Leur délégué à Paris est M. Etienne Avenard, homme de lettres. Le comte H. Kessler s'occupera spécialement de la section des Arts décoratifs.

Parmi les sections rétrospectives du Salon d'Automne, il est question de réunir, d'une façon aussi complète que possible, l'œuvre de notre compatriote Henri Evenepoel, dont les six toiles exposées cette année à l'Exposition d'art belge ont été particulièrement remarquées.

L'un des principaux éléments d'attraction du Salon consistera dans l'exposition d'une série de superbes fresques composées par M. René Piot pour la décoration d'une chapelle funéraire et dont il vient d'achever l'exécution.

LE THÉÂTRE A PARIS

Terre d'épouvante, drame en trois actes, par MM. MOREL et DE LORDE. — **Monsieur Codomat**, comédie en trois actes par M. TRISTAN BERNARD (THÉÂTRE ANTOINE).

M. Gémier nous a accoutumés au réalisme le plus saisissant. Cette fois, il s'est surpassé, et l'on ne peut, vraiment, imaginer une mise en scène à la fois plus pittoresque et plus terrifiante que celle qu'il a réalisée pour *Terre d'épouvante*. L'explosion d'un volcan, l'écroulement d'une ville pouvaient sembler jusqu'ici dépasser les plus ingénieux artifices des décorateurs de théâtres et des machinistes. Mais tout arrive ! Et désormais l'on peut s'offrir chaque soir au Théâtre Antoine le spectacle de la formidable éruption qui épouvanta naguère l'humanité. L'action imaginée par MM. Morel et de Lorde pour justifier ce « truc » redoutable est négligeable, quoique habilement mêlée : tout l'intérêt réside dans l'angoisse que provoque la catastrophe.

Monsieur Codomat termine la soirée sur une impression gaie. Qu'on ne se trompe point, toutefois, sur le caractère de la pièce de M. Tristan Bernard. Sous sa frivole apparence de vaudeville, elle dissimule l'observation la plus fine, l'ironie la plus aiguë. Et l'œuvre est d'autant plus étincelante d'esprit, de verve narquoise, de raillerie et de bonne humeur qu'aucune intention spirituelle ou malicieuse ne s'y extériorise dans le dialogue. Celui-ci est complètement expurgé des « mots d'auteur » qui font la fortune du répertoire contemporain. C'est à croire que, lorsqu'ils lui viennent, M. Tristan Bernard les biffe dédaigneusement, sûr de la force des idées qu'il soulève, craignant d'en affaiblir l'effet en les soulignant.

Après avoir créé le type médullaire de Triplepatte, il a bâti de toutes pièces celui de Codomat. Et déjà ce nom à la fois pompeux et comique entre dans le vocabulaire de la conversation, comme l'autre. Il désigne une espèce particulière d'hommes qu'on souhaite rare, mais qui, indiscutablement, existe. Le caractère du personnage est tracé avec une sûreté telle, avec une vérité si évidente que celui-ci ne peut pas être fictif. Et son amoralité même est une des raisons de la réalité de son existence. Il fallait de l'audace pour en faire le héros d'une comédie et seul le talent de M. Tristan Bernard pouvait le rendre acceptable.

Faut-il ajouter que l'interprétation admirable de M. Gémier a fixé d'une façon définitive une silhouette désormais classique ? Après avoir joué avec une poignante éloquence le rôle du Gouverneur de la Martinique dans *Terre d'épouvante*, le directeur du Théâtre Antoine, méconnaissable sous le grimage de Codomat, a montré l'extrême souplesse de son talent dans un rôle difficile entre tous dont il a imposé avec autorité la bassesse engouée et la canaillerie souriante.

La Chair (APOLLO).

Ce titre prometteur ne recouvre qu'une pantomime sans génie. Mais, bien vite, on oublie la banalité de l'affabulation avec l'indigence des musiquettes pour ne plus voir que Colette Willy, radieuse d'intelligente beauté.

Ses attitudes, dont la spontanéité trouble, disent éloquemment le chaud amour sans remords servi par la cautèle des ruses qui sourient, puis l'effroi d'une enfant devant les fureurs de la brute lésée que bien tôt l'impériente Beauté, à son tour, asservit.

L'adorable femme qui a écrit ce chef-d'œuvre, *la Retraite sentimentale*, devient une comédienne avec laquelle il va falloir compter.

V. PRALLIER

NOTES DE MUSIQUE

The « Nora Clench Quartet ».

Les Anglais et les Anglaises se sont donné le mot pour inaugurer la saison des concerts à Bruxelles. Après le *Grimson Quartet*, que nous n'avons malheureusement pas entendu, voici le *Nora Clench Quartet*, entièrement composé de femmes qui connaissent leur métier, savent leur mission et l'accomplissent avec une entière honnêteté artistique.

Peut-être était-ce audacieux de mettre dans un même programme un quatuor de Haydn, un quatuor de Mozart et celui de M. Debussy : les premières mesures de ce dernier sonnèrent étrangement après le *finale vivace* bourdonnant et papillonnant du joyau classique de Haydn et le diable absorbant qu'est l'auteur de *Pelléas* était encore terriblement dans l'air pendant que se déroulaient les volutes enchantées du quatuor de Mozart.

Quoi qu'il en soit, Miss Nora Clench et ses partenaires n'en ont pas moins procuré à leur auditoire d'exquises sensations ; elles n'ont sans doute pas toujours la notion très nette du rythme et du mouvement précis de la musique classique, mais elles ont la perception de son charme intime, de sa suavité intérieure, de son vrai sens poétique : aussi l'on peut dire qu'elles ont rendu à merveille l'ensemble et le détail de l'étonnant quatuor de Mozart, cette rêverie radieuse, profonde et spirituelle qui vous enchante et vous ravit sans que vous puissiez vous rendre compte de la raison pour laquelle il en est ainsi.

A cet égard, on se demande si le quatuor de M. Debussy n'est pas, malgré ce que d'aucuns appellent son caractère subversif, plus clair pour nous que la claire musique classique. Ces harmonies fugaces, ces dissonances âprement savoureuses, ces dessins mélodiques et rythmiques aussi précis dans leur effet que vagues dans leur forme, tout cela n'est-il pas, grâce surtout à la vigueur et à l'équilibre avec lesquels le maître a su grouper ces divers éléments, plus près de nous que l'enchantement lointain et un peu ennuagé que recèle la forme vigoureuse d'un Mozart ou d'un Haydn ? Cette idée, paradoxale à première vue, — Debussy n'est-il pas, d'ailleurs, l'excitateur de paradoxes par excellence ? — a pourtant paru se confirmer à la séance du Quatuor Clench, car non seulement les excellentes artistes interprétèrent l'œuvre géniale avec une compréhension absolue, mais encore le public l'applaudit avec une joie et une sincérité évidentes.

Miss Clench avait introduit dans son programme une *Fantaisie en ré* majeur de M. Ernest Waleker : musique honnête, fort distinguée, non sans trouvailles, mais guère personnelle et puisant son inspiration dans ce qui paraît être la tendance anglaise moyenne actuelle : ne pas trop perdre de vue Mendelssohn, ne pas montrer pourtant qu'on a recours à ses bons offices et considérer avec complaisance les audaces relatives de M. Elgar.

CH. V.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Les gens qui aiment les mots pimentés vont voir et entendre *Son petit frère*, la très gentille quoique très poivrée opérette de MM. André Barde et Charles Cuvillier que représente en ce moment le théâtre de l'Olympia. C'est, au temps des Ptolémées, dans la ville d'Alexandrie, l'histoire d'une courtisane qui, abandonnée par son amant, a pris son métier en dégoût. Elle succombe sous les dettes sans vouloir admettre de nouveaux hommages, quand un philosophe parasite qu'elle héberge s'avise d'un stratagème. Il persuade à un jeune étranger, fort riche, qui vient de débarquer, que Laïs est sa sœur. De cette façon l'opulence rentrera dans la maison de la courtisane, et celle-ci pourra continuer de pleurer en paix son volage amant. Faut-il ajouter que Laïs ne tarde pas à tomber amoureuse du jeune et bel Agathos, et qu'à la fin de la pièce, le petit frère s'appelle d'un nom plus tendre?

Ce sont là des choses qui se devinent aisément. Mais, quelque peu de goût que l'on puisse avoir pour ces pièces franchement obscènes qui nous viennent de Paris, il faut louer l'esprit, la verve, le talent que leurs auteurs y dépensent sans compter. Le livret de M. Barde est charmant — à faire rougir un sapeur, mais charmant. Quant à la musique de M. Cuvillier, elle est fort gracieuse et a de la distinction. Comment, d'ailleurs, ne pas être séduit par cette œuvrette, quand c'est Marguerite Deval et Henri Defrey qui la jouent! Les gestes extraordinairement drôles de la première et la voix chaude et bien timbrée du second sont des attractions de premier ordre qui font courir tout Bruxelles au théâtre de l'Olympia.

Je n'ai pu assister à la deuxième matinée littéraire du théâtre du Parc. Elle était consacrée à la mémoire de Sully Prudhomme, d'André Theuriot et de Charles Van Lerberghe. M. Ernest Charles, directeur du *Censeur*, avait été chargé de faire la conférence d'usage. Il m'est revenu que, cédant à sa nature critique, il ne s'est pas fait faute d'égratigner un peu les morts illustres dont il avait à parler, tout au moins Sully Prudhomme et Theuriot. Je vous dirai là-dessus mon sentiment si je trouve le temps d'aller l'entendre. A huitaine également, le compte rendu de la *Française*, la pièce de Brieux, dont la première a eu lieu veudredi.

G. R.

NÉCROLOGIE

Sophie Cruvelli.

La comtesse Vigier, qui fut une grande cantatrice sous le nom de Sophie Cruvelli, vient de mourir à Monaco.

Née à Bielefeld, en Westphalie, elle débuta à Venise en 1847 avec un immense succès. Elle fut acclamée ensuite à Paris et à Londres dans *Ernani*, *Norma*, *Lucia*, *Linda*, dans presque tous les opéras de Bellini, Donizetti et Verdi; dans *Fidelio* de Beethoven, elle n'eut pas de rivale.

La direction de l'Opéra l'engagea à raison de 100,000 francs par an. Elle triompha dans *les Huguenots* et *la Vestale*.

Après avoir créé *les Vêpres siciliennes*, de Verdi, la célèbre artiste épousa le comte Vigier, et Meyerbeer se désola de cette union qui lui enlevait pour *l'Africaine* la Sélika qu'il avait rêvée.

Retirée à Nice, la comtesse Vigier, dont la bonté et la charité étaient inépuisables, se fit entendre souvent dans des concerts de bienfaisance. Elle avait soixante-dix-neuf ans.

Marie Sasse.

Une autre cantatrice célèbre, M^{me} Marie Sasse, disparaît en même temps que Sophie Cruvelli, son aînée de dix ans. Elle était née à Gand en 1838 et, au sortir du Conservatoire, fit à Paris,

en 1859, un triomphal début dans *les Noces de Figaro*. Engagée aussitôt à l'Opéra, elle y chanta durant dix ans les premiers rôles avec de retentissants succès. Elle épousa un de ses camarades, M. Castelmary, et parcourut avec lui l'Europe. Une maladie des cordes vocales l'ayant obligée à renoncer au théâtre, elle fonda une école de chant dont l'enseignement était justement réputé.

C'est à Auteuil, dans la maison de retraite de Sainte-Périnne où l'illustre chanteuse était entrée il y a quelques années, que s'est achevée cette brillante carrière. M^{me} Sasse avait publié il y a cinq ans des *Souvenirs d'une Artiste* qui piquèrent la curiosité et obtinrent un vif succès.

PETITE CHRONIQUE

Aujourd'hui, à 4 heures, clôture irrévocable du Salon triennal des Beaux-Arts.

Le Salon annuel du *Sillon* a été inauguré jeudi dernier. Il sera clos le 29.

On a annoncé dernièrement que M. Jean Delville avait été chargé par le Gouvernement de décorer de peintures la salle de la Cour d'assises au Palais de Justice de Bruxelles. Ainsi présentée, la nouvelle est inexacte. Le ministre des Sciences et des Arts a prié l'artiste de lui soumettre des projets de panneaux décoratifs propres à orner la salle en question. Mais toute décision a été réservée quant à cette importante commande.

Le Musée des Beaux-Arts de Barcelone vient de faire de nombreux achats dans la section belge organisée à l'Exposition internationale de cette ville par M. R. Wytzman. En voici la nomenclature :

SCULPTURE. — Trois bronzes de Meunier, *l'Abreuvoir*, le *Forgeron* et le *Mineur à la lanterne*; le groupe *les Filles de Satan*, par M. E. Rombaux.

PEINTURE. — *Vénus*, par H. Thomas; *Matinée de septembre*, par G. Buysse; *la Nuit au Béguinage*, par E. Viérin; *Retour de l'Office*, par V. Gilsoul; *le Ruisseau*, par H. Richir; *Amsterdam* (aquarelle), par H. Cassiers.

GRAVURE. — *Moulin sur la digue*, par A. Baertsoen; *l'Inquisition* (d'après Goya), par A. Danse; *la Cathédrale* et *Vue de Mariakerke*, par J. Ensor; *Après le naufrage*, par F. Hens; *le Camp romain* et *Fin d'hiver*, par F. Maréchal; *le Canal de Nieupoort*, par A. Oleffe; *la Danse* et *Nu* (dessins), par A. Rassenfosse. La comtesse de Flandre a offert au musée deux de ses eaux-fortes, une *Vue de Bouillon* et une *Vue de la Semois*.

ART APPLIQUÉ. — Un lot très important de dentelles exposé par M^{lle} Minne-Dansaert.

En outre, diverses acquisitions ont été faites par des particuliers. Citons notamment *les Vieux Tilleuls* de M. R. Wytzman, une aquarelle d'H. Cassiers, *En Hollande*, sept eaux-fortes d'A. Baertsoen, d'autres par R. Wytzman, A. Rassenfosse, etc.; enfin une série de dentelles et broderies par M^{lle} Bossché et des tissus peints par M^{me} Montald.

Le premier concert populaire aura lieu à la Monnaie, dimanche prochain, sous la direction de M. S. Dupuis et avec le concours de M^{me} F. Litvinne. Programme : 1. *Sinfonia domestica*, de Richard Strauss; 2. Air d'*Alceste* de Gluck (M^{me} Litvinne); 3. *Intermezzi* pour instruments à cordes d'Enrico Bossi (première audition); 4. Finale du *Crépuscule des dieux* (M^{me} Litvinne).

Répétition générale samedi à 2 heures. Pour les places, s'adresser chez Schott, 20, rue Coudenberg.

Le premier concert Ysaye aura lieu, à l'Alhambra, le samedi 23 courant, à 2 heures, sous la direction de M. Eugène Ysaye et avec le concours de M. Raoul Pugno, qui exécutera le Concerto en ré mineur de J.-S. Bach et le Concerto de Grieg. Programme symphonique : ouverture d'*Anacréon* de Cherubini, Symphonie n° 2

d'Em. Moor (première audition), *Peer Gynt* et *En automne* de Grieg. Répétition générale vendredi 22, à 2 heures.

Pour rappel : Mardi prochain, à 8 h. 1/2, *les Sonates de Grieg*, par MM. Deru et Larweryns (salle Ravenstein); jeudi, à 8 h. 1/2, *Quatre sonates pour violoncelle et piano*, par M. et M^{lle} Pitsch (salle de l'École allemande); vendredi, à 8 h. 1/2, concert A. Ritchie-V. Cernikoff (Grande Harmonie); samedi, à 8 h. 1/2, *Lieder-Abend* de M^{me} Elise Kutscherra (Grande Harmonie); lundi 18, à 8 h. 1/2, *Lieder-Abend* de M^{lle} E. Homburger (salle Mengelle); mercredi 21, première séance du Quatuor Zimmer (École allemande).

La *Scola Musicae* (90, rue Gallait) donnera le mardi 19 courant, à 8 h. 1/2, sa première séance avec le concours de M^{me} Philippens-Joliet, cantatrice, de MM. J. Gaillard, violoncelliste, et Ch. Scharès, pianiste.

M. Ernest van Dyck a commencé jeudi dernier son cours de déclamation lyrique à l'École de musique et de déclamation d'Ixelles, 59, rue de la Longue-Haie, où les inscriptions sont reçues de 2 à 5 heures.

C'est demain que M. Dwelshauvers, professeur à l'université de Liège, commencera, au même établissement, son cours d'histoire de la musique et d'esthétique musicale.

Signalons enfin l'intéressant groupe de cours : art théâtral, diction et lecture expressive (professeurs : M. Jahan et M^{lle} A. Guillaume); orthophonie, articulation (redressement des accents défectueux et des défauts de prononciation) et pratique de l'art oratoire (professeur : le docteur G. Daniel).

Sottisier. — D'un de nos confrères de Paris, au sujet de la collection léguée à l'Institut par le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul :

« On sait que la plupart de ces documents consistent en manuscrits d'auteurs célèbres du quatorzième siècle, manuscrits quelques-uns inédits, etc. »

Trouvé dans le compte-rendu d'un concert : « Une tasse de thé, fût-elle exquise, cela n'a jamais pu remplacer les indications techniques d'un programme imprimé. »

Nous en convenons volontiers.

On nous écrit de Moscou :

Le poète Valère Brussov, qui a récemment traduit en vers russes un volume de poésies d'Emile Verhaeren (1), a fait sur ce dernier, dans un des théâtres de la ville, une conférence qui avait attiré un auditoire de plus de deux mille personnes. L'intérêt que porte le public russe à l'art d'Emile Verhaeren croît de jour en jour. On peut dire que l'illustre écrivain est actuellement aussi populaire en Russie que Maurice Maeterlinck. M. L.

On vient de publier à Berlin trois scènes d'un opéra de Wagner jusqu'ici inconnu, *les Françaises*, écrit à Prague en 1832. Pour une raison qui n'a jamais été expliquée, Wagner détruisit cet opéra, dont une petite partie seulement a été conservée.

Les manuscrits échappés à la destruction, et qui sont entièrement de la main de Wagner (trente-six pages en tout), étaient passés en Angleterre et se trouvent maintenant en la possession de M^{me} Henniquer-Heaton, à laquelle son père les a légués.

Les représentations de Bayreuth en 1908 sont fixées comme suit :

Juillet : *Lohengrin*, le 22; *Parsifal*, le 23; *Rheingold*, le 25; *la Walkyrie*, le 26; *Sigurd*, le 27; *Götterdämmerung*, le 28; *Lohengrin*, le 31.

Août : *Parsifal*, les 1^{er} et 4; *Lohengrin*, le 5; *Parsifal*, les 7, 8 et 11; *Lohengrin*, le 12; *Rheingold*, le 14; *la Walkyrie*, le 15; *Sigurd*, le 16; *Götterdämmerung*, le 17; *Lohengrin*, le 19; *Parsifal*, le 20.

(1) Voir *l'Art moderne* du 13 octobre dernier.

Les représentations du *Rheingold* commenceront à 4 heures de l'après-midi; toutes les autres à 5 heures. On délivrera des cartes d'entrée à partir du 1^{er} mars 1908; toutefois on peut retenir ses places dès à présent pour une série d'au moins quatre représentations. Adresse : Verwaltung der Bühnenfestspiele, à Bayreuth. Pour les logements, écrire au Wohnungskomitee, à Bayreuth. La direction des chemins de fer organisera, le soir de chaque représentation, à partir de 11 heures, un service de trains-express pour toutes les directions.

De Paris :

Sur l'initiative d'un certain nombre d'admirateurs du peintre Eugène Delacroix, on vient de placer sur une des maisons de la rue de Furstenberg, habitée pendant des années par le célèbre artiste, une plaque rappelant que : « Ferdinand-Victor-Eugène Delacroix a habité cette maison jusqu'à la fin de sa vie, 13 août 1863. »

La *Schola cantorum* consacra l'un de ses grands concerts à l'audition intégrale d'*Euryanthe*, qui n'a plus été jouée à Paris depuis cinquante ans. Une exécution de la *Passion selon saint Mathieu* occupera deux autres programmes. Voici d'ailleurs le plan complet de la saison 1907-1908 :

Vendredi 29 novembre, œuvres de J.-S. Bach; vendredi 27 décembre, Histoire de la Cantate funèbre (redemandée); vendredi 31 janvier, *Euryanthe*; vendredi 13 mars, la Musique du XVII^e siècle en France, en Allemagne et en Italie; vendredis 3 et 10 avril, la *Passion selon saint Mathieu* de J.-S. Bach.

Les concerts Lamoureux donneront, à partir du 5 décembre, les jeudis soir, en quinzaine, dans la salle de la rue la Boétie, une série de huit concerts consacrés aux maîtres disparus, quatre aux maîtres contemporains.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui on tribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^o

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

FIERENS-GEVAERT

Figures et Sites de Belgique

Charles de Coster
Guido Gezelle — Les trois Villes sœurs
Le Brabant — Waterloo légendaire
Une retraite de Montalembert — Petit monde
Aux jeunes Belges.

UN BEAU VOLUME, PETIT IN-8°, DE 200 PAGES

Prix : 3 fr. 50



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignohos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n ^o	0,25	Le n ^o	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50.
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

La Presse Européenne

Coupures de journaux artistiques, commerciaux, politiques et financiers

Bruxelles, 54, rue de Longue-Vie.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

ANTÉE

Revue mensuelle de littérature.

Le numéro, 60 centimes. — L'abonnement, 6 francs l'an.

COLLABORATEURS RÉGULIERS

MM. Michel Arnauld, André Gide, Albert Giraud, Laurent Tailhade, Henri Ghéon, Maurice Wilmotte, Remy de Gourmont, Maurice Denis, Jacques-E. Blanche, Jacques Copeau, Lucien Jean, Henri Vandeputte, Joseph Bossi et Eugène Monfort.

ARTHUR HERBERT Ld, éditeurs, Porte Sainte-Catherine, BRUGES.

Numéro spécimen envoyé sur commande.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Ce pauvre mariage! (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Faunes et Dryades (O. M.). — Livres belges: *Rayons d'âme, la Cluse, Simples croquis, l'Art au Caucase* (PAUL CORNEZ). — Jules Renard. — Au Cercle Artistique. — Notes de Musique: *L'Histoire de la Sonate de piano et violon, par MM. Deru et Lauveryns, Concert Albany-Ritchie et Vladimir Cernikoff* (Ch. V.). — L'Exposition de Bruxelles 1910. — Chronique théâtrale (G. R.). — Accusés de réception. — Petite Chronique.

CE PAUVRE MARIAGE!

On n'en a jamais tant parlé. C'est effrayant. Le voilà qui va bénéficier de la publicité qu'on faisait, auparavant, à l'adultère. Mais l'adultère est devenu vieux jeu. Il est tombé bien bas, à la portée de toutes les bourses; et les petits bourgeois s'en étant offert les coupables délices, il a bien fallu lui opposer quelque chose: le mariage était tout indiqué.

On aime aujourd'hui le mariage comme on aimait la vertu et la maternité au XVIII^e siècle, avec un peu

de ce snobisme spécial qui pousse parfois une société pourrie de complication vers les choses simples.

Le livre de M. Blum (1) vient de faire récemment beaucoup de bruit. On en connaît la donnée principale: réorganiser le mariage pour le rajeunir et, à cet effet, tâcher d'introduire dans nos mœurs la coutume pour les jeunes filles de faire comme les hommes: s'instruire avant le choix définitif.

Je ne connais rien d'aussi abstrait, d'aussi peu réel que cette morale. Et j'ai beaucoup apprécié l'indignation de M^{me} Aurel à ce sujet (2). Elle y dit tout ce que j'aurais voulu en dire moi-même, mais avec une autre autorité, puisqu'elle est femme, qu'elle parle au nom de ses sœurs et pour défendre les notions mêmes de la réalité.

M^{me} Aurel s'élève avec la dernière énergie contre cet idéal bizarre du mariage qui en ferait une sorte de havre, de port d'abri après les tempêtes du sentiment. C'est exactement le contraire qu'il doit être, s'il veut rester viable socialement, parce que le désir d'une union durable ne peut venir qu'à la jeunesse, illusionnée peut-être, mais jeunesse tout de même, et que la société profite de ce désir, l'organise et le met en œuvre. Que diable pourrait-elle faire du mariage de gens fatigués? Pratiquement, on sait qu'elle n'en fait rien. Les époux de cette catégorie sont des célibataires égoïstes associés ensemble et dont les forveurs éteintes ne peuvent en rien tourner à son profit.

(1) ERNEST BLUM. *Du Mariage*. Paris, Ollendorff.

(2) AUREL. *La Crise du mariage*, article paru dans *le Feu*, numéro d'octobre.

Au point de vue personnel des époux eux-mêmes, le mariage-repos est la dernière des choses qu'ils souhaitent. Que l'union devienne cela, après, c'est vrai, certes, la plupart du temps. Mais qu'on la désire telle, c'est ce qui n'arrive pas : on la voit toujours un peu comme une fantaisie, une folie, une passion, le masque de la divine aventure. Et contre ce fait, aucun conseil de morale ne pourra prévaloir. Et c'est tant mieux parce que, sinon, quelle triste chose que la vie!

« Le repos même, dit M^{me} Aurel, le bon repos, celui qui reprend l'élan pour la vie ne descend que des sommets de l'émotion. Je ne sais pas d'état sentimental, c'est à dire où vive le sentiment, qui se passe d'enthousiasme. Parler du mariage comme d'un apaisement, d'un refuge contre la vie d'essais, en parler sans élan, sans trouble, sans folie, comme sans mysticisme, est lui manquer d'égards. Il lui faut ses cahots et ses péripéties, il lui faut ses tourments et ses prestiges, et l'on nous en détache en nous l'accommodant. »

Je suis heureux de cette réhabilitation par la méthode inverse. Au lieu de s'efforcer à faire du mariage cette chose amorphe, facile, molle, sans liens ni sanction et qui ne correspond plus à rien, elle veut lui redonner son *prestige* et cela en en parlant aux jeunes filles de la façon exactement contraire à celle que préconise M. Blum.

Le fait est qu'il est tout bonnement monstrueux, le conseil de M. Blum. Non, mais, la voyez-vous, la jeune fille future, ayant à quinze ans une sagesse de serpent assez développée, assez retorse pour savoir que le monsieur d'âge moyen qui l'aura éduquée, même s'il lui paraît de tous points charmant, ne doit pas être celui à qui elle peut, décevantement, être fidèle? La voyez-vous, plus tard se vouant à l'éducation du jeune homme, et cela pour empêcher le susdit jeune homme de courir les filles? Quel rôle! La voyez-vous résistant à son entraînement de femme mûre (on sait sa force) vers le charme certain de ce que M^{me} Colette Willy appelle avec mépris *la chair fraîche*? Et puis, elle se marie. La voyez-vous fidèle?

Contre un tel système, les objections fourmillent. Et M^{me} Aurel les a toutes reprises. L'indignation lui a donné une verve simple et rapide à laquelle nous n'étions pas habitués de la part de cet esprit complexe et de mouvements calmes.

Ce système, en effet, qui se veut féministe, est violemment opposé à tous les désirs profonds de la femme. Le mariage, tel qu'il est, — et tel donc qu'il est excellent qu'il soit, sauf exceptions, — reflète les souhaits d'une race plutôt que son expérience. Puisqu'en s'unissant l'homme et la femme veulent que ce soit pour toujours, il est juste que leur parole d'engagement soit éternelle et les lie pour toujours. Si, après, ils s'aperçoivent qu'ils se sont trompés, les mœurs ne sont pas si cruelles qu'elles ne leur tolèrent des compensations où chacun

d'eux est capable de trouver le bonheur. C'est affaire de pratique et de doigté. Mais de là à réorganiser les lois...

En tout cas on ne peut pas exiger que des êtres de vingt ans raisonnent comme des gens de quarante ans, c'est clair, ni surtout qu'ils se conduisent comme tels. Le demander aux hommes est absurde, et cruel aux femmes. Car celles-ci, même lorsqu'elles ne sont pas nées fidèles, se sont fait de la fidélité une image tellement noble, tellement vitale, qu'elles ne peuvent s'engager à rien sans croire que ce sera pour la vie. C'est ce que dit très bien M^{me} Aurel :

A-t-on assez pensé que cette vision du provisoire est déjà pour la femme l'offense? Elle restreint l'enthousiasme, et l'hommage qui se limite doit limiter jusqu'au geste du don : que peut-elle bien offrir à celui qui, prudent à se lier, l'imprègne de prudence?

Et comment tolérer chez soi, un seul instant, le monsieur qui n'aurait pas soif d'y demeurer jusqu'à la mort? Celui qui aperçoit un temps où il pourrait préférer d'autres sites? Ah! qu'on nous fasse grâce des leçons qui pourraient nous venir par celui-là qui en est encore à l'état polygamique.

Certes... Et le monsieur lui-même, pour qui le prend-on?

Cette façon de servir toute la vie aux amusements des femmes, sans dignité, sans sécurité, n'est pas du goût de tous les hommes. Et quel est le monsieur un peu « bien » qui n'a pas soif de demeurer jusqu'à la mort chez la dame qu'il aime? Nous avons aussi nos pudeurs, et nos petites fleurs bleues, que diable!

FRANCIS DE MIOMANDRE

FAUNES ET DRYADES

M. Chevillard a dirigé dimanche dernier, parmi des œuvres orchestrales dont il est superflu de vanter les mérites, — la délicieuse *Psyché* de César Franck, entre autres, et l'étréscillant scherzo de Paul Dukas *l'Apprenti Sorcier*, — un fragment symphonique de M. Albert Roussel qui marque dans l'œuvre de ce compositeur une étape importante.

A part un prélude symphonique pour *Résurrection*, M. Roussel n'avait, je crois, livré au jugement du public, jusqu'ici, que des œuvres de musique de chambre : un Trio, d'expressives mélodies, des pièces pour piano intitulées *Rustiques*. On y apprécia une grande distinction, du charme, de l'élégance, dans une forme un peu indécise que diverses influences contradictoires semblaient tirailler en sens divers. Cette fois, la libération est faite, — et c'est avec joie qu'on a salué dans l'auteur du *Poème de la Forêt* une personnalité désormais maîtresse d'elle-même.

Le fragment choisi par M. Chevillard (pourquoi n'avoir pas joué l'œuvre entière?) est la dernière partie d'une symphonie descriptive dont les quatre mouvements synthétisent les saisons de l'année. Un thème général réunit ces morceaux : il apparaît vers la fin de *Faunes et Dryades* — c'est le titre de l'évocation autom-

nale de M. Roussel, — comme pour nous suggérer le regret de n'avoir pas entendu les trois parties précédentes.

A en juger par ce final de symphonie tout en lumière dorée, en tons chauds, en accents sonores, l'inspiration du musicien s'est élargie et précisée. Elle a gagné en puissance et en éclat sans perdre sa distinction. Et tout en restant souple et libre, elle s'exprime dans une forme dont la plasticité la rapproche des maîtres traditionnels. Au carrefour des deux routes, M. Roussel a hésité. Il semble que désormais son choix soit fixé. S'il demeure descriptif, épris de nature agreste et de beauté rustique, il asservit sa pensée à un style sévèrement châtié qui emprunte aux canons musicaux sa mesure et son eurythmie sans rien perdre de sa fraîcheur ingénue.

La composition, développée en forme de danses, s'appuie sur des rythmes variés, judicieusement appropriés aux voluptueux ébats des divinités sylvestres silhouettées par l'auteur dans un opulent décor. La langueur des dryades s'oppose aux ardeurs des égyptiens dont un dessin mélodique haletant, exprimé par les contrebasses, fixe spirituellement l'érotique désir. Et l'œuvre, sur laquelle passe le souffle embrasé d'un Vénusberg transporté dans l'île de France, s'achève dans la douceur extatique d'un crépuscule d'arrière-saison, tandis que jaillit des profondeurs de l'orchestre le thème fondamental qui symbolise la forêt et ramène la pensée au décor hivernal du début.

S'il fallait trouver dans la peinture un équivalent de ce très beau poème, je comparerais celui-ci, par sa pureté classique, à quelque bacchanale de Nicolas Poussin, à sa *Danse des Saisons*, à sa *Fête du dieu Pan*; ou, dans l'École contemporaine, aux scènes mythologiques qu'évoque en d'harmonieuses compositions un homonyme du musicien, le peintre K.-X. Roussel.

Les toiles de ce dernier ont la grâce antique qui ennoblit les *Faunes et Dryades*, avec d'identiques qualités d'émotion et de sensibilité. On ne pourrait imaginer pour le peintre de traducteur musical plus fidèle, pour le musicien d'illustrateur plus parfait. L'homonymie du nom correspond à une saisissante similitude d'inspiration, de conception et d'expression. Cette curieuse coïncidence méritait d'être signalée, en même temps que le chaleureux accueil que reçut la première audition d'une œuvre qui marque une date dans l'évolution de la symphonie.

O. M.

LIVRES BELGES

Rayons d'âme (1), par MARIA BIERMÉ. — **La Cluse** (2), par GEORGES RENS. — **Simple croquis** (3), par MAURICE GAUCHEZ. — **L'Art au Caucase** (4), par J. MOURIER.

M^{lle} Maria Biermé publie sous le titre bien choisi de *Rayons d'âme* une série de notations sentimentales écrites en vers ou en prose suivant l'impression du moment. Ces pages, l'auteur les voulait simplement sincères, cherchant la beauté de la pensée dans sa seule vérité, mais — malgré qu'en ait eu sa volonté primitive — un don tout spécial d'originalité n'a pas tardé à les marquer d'une autre empreinte. Plus par spontanéité, par ins-

(1), (2) Bruxelles, éditions de *la Belgique artistique et littéraire*.

(3) Bruxelles, Lamertin.

(4) Bruxelles, Bulens.

tinnet, que par souci de recherche, les impressions sont devenues de véritables analyses d'états d'âme; les émotions sont scrutées avec un sûr coup d'œil de psychologue.

Il n'en faut pas plus pour rendre un livre intéressant. L'apparente diversité de celui-ci se résout vite pour l'esprit attentif en une unité remarquable: le beau sens de mysticisme que possède l'auteur y préside.

Au surplus, une élégante expression revêt d'une forme tour à tour puissante et fine l'agréable donnée des proses à qui elle donne tantôt le charme imprécis des paysages de novembre, tantôt la splendeur des soirs d'été. Et tout au plus regretterai-je parfois dans les vers l'un ou l'autre passage insuffisamment travaillé, trop « lâché », qui fait un contraste un peu brutal avec la facile souplesse de ce qui l'entoure. Mais l'intérêt d'ensemble n'en souffre guère et il suffit à placer *les Rayons d'âme* dans l'estime des artistes.

Un de nos bons écrivains me faisait remarquer récemment la surabondance de productions théâtrales, pour la plupart très quelconques, que nous donnent les jeunes auteurs et même les vieux: aujourd'hui on fait du théâtre comme jadis on faisait des vers, et pour peu que l'on ait un semblant d'intrigue ou d'action, on bâcle des dialogues, des tirades, des scènes et des actes. Il se produit dès lors ce fait désastreux que l'on comprend sous la même dénomination de « Théâtre belge » les œuvres géniales d'un Maeterlinck et des tas de pièces dont les unes n'existent que par une forme soignée, les autres par un peu d'intérêt dramatique souvent mal exprimé. Parmi les récentes productions de nos dramaturges, *la Cluse*, comédie dramatique en quatre actes, de M. Georges Rens, est certes une des meilleures. Basée sur une véritable action, elle est animée de personnages bien campés et nettement vivants qui évoluent dans un décor charmeur et parlent une belle langue. C'est un fait assez rare chez nous que l'une des qualités ne s'exagère pas au détriment des autres et qu'une pièce écrite soit susceptible d'être représentée. Nous estimons que celle de M. Georges Rens tiendrait parfaitement à la scène et quoique nous ne partagions pas — loin de là — toutes les idées philosophiques de cet auteur qui est aussi un poète de talent, nous ne pouvons qu'applaudir à sa tentative théâtrale en lui souhaitant de persévérer dans cette voie où ses premiers pas sont déjà si solidement affermis.

Nous connaissions déjà Maurice Gauchez par les beaux vers de son premier volume, *Jardin d'adolescent*, et nous n'hésiterons pas à lui dire que nous préférons de beaucoup la poésie, lyrique intensément, de celui-ci à la poésie descriptive des *Simple croquis*. Sans doute le métier, l'acquis du poète ont fait jaillir parmi ceux-ci de fort beaux morceaux — tels *Lyrisme*, *Souvenir*, *Comme eux* — mais l'on sent trop souvent dans l'ensemble des négligences qui ne sont que le produit de la hâte.

Malgré cela, *les Simple croquis* viennent en bonne place parmi les récents poèmes de jeunes, et si l'on tient compte que ce ne sont qu'impressions notées rapidement au cours d'un voyage, on peut excuser tel ou tel défaut qui ne se retrouvera plus, nous en sommes persuadé, dans l'œuvre prochaine de Maurice Gauchez.

Et, pour finir, voici un véritable ouvrage d'érudition et de critique qui étudie *L'Art au Caucase*. Il est de M. J. Mourier, qui s'est fait déjà une spécialité d'étudier à fond cette intéressante contrée au point de vue de l'histoire, de la stratégie, du folklore, de la paléontologie et même de la bibliographie et de la littérature. Le présent travail est une contribution nouvelle à cette série de

recherches sur le Caucase. Il s'occupe plus spécialement des arts plastiques, dont les manifestations se confondent avec l'art religieux, et des arts industriels, intéressants par la variété, l'originalité et la richesse de leurs productions.

Cette tâche n'était pas aisée : faire l'histoire d'un art peu connu, l'étudier sous toutes ses formes nécessite de patientes études. M. J. Mourier s'en est tiré avec honneur, et son travail, qui doit être pour les spécialistes une véritable source de documentation, est aussi pour les autres, non initiés, du plus haut intérêt. C'était mon cas, et trop peu compétent pour discuter la valeur technique de cette monographie, j'ai néanmoins éprouvé un vrai plaisir à partager l'enthousiasme de son auteur pour l'art du Caucase.

PAUL CORNEZ

JULES RENARD

C'est M. Jules Renard qui a été élu membre de l'Académie Goncourt en remplacement de M. J.-K. Huysmans, — M. Jules Renard, le délicieux auteur des *Histoires naturelles*, de *Poil de Carotte*, de *L'Écornifleur*... M. Jules Bois lui consacre dans *Gil Blas* ce fidèle médaillon :

« On a déjà raconté la carrière littéraire du nouvel élu de l'Académie Goncourt, que présentèrent Mirbeau et Descaves. Il reste pourtant à le montrer lui-même et à préciser le rôle de l'écrivain. Dédaignant l'expansion, réticent, boutonné jusqu'à l'âme, sensible pourtant, très épris du talent des autres quand ce talent manifeste une personnalité ou qu'il jette une lueur dans quelque recoin du cœur humain, Jules Renard est à sa place dans une académie qui n'est dupe d'aucun poncif, et qui, selon la volonté de son fondateur, recrute les purs hommes de lettres. On a dit que Jules Renard était un humoriste : il est mieux encore. C'est un peintre de paysages ; c'est, surtout, un peintre de caractères. Il a pénétré l'âme des bêtes et celle des hommes qui, parfois, est plus difficile à trouver. Il a créé des types qui vivront. Il fait fi de tout ce que plaque sur l'individu réel l'artifice des conventions et des mensonges ; il met à nu les ridicules et les égoïsmes. Qui, aujourd'hui, ignore *Poil de Carotte*? Quoi de plus rare comme bijou d'art, de plus joli comme observation, que *L'Écornifleur*? *Sourires pincés* est une série de morceaux d'anthologie.

Il y a encore une œuvre de Jules Renard dont on parle moins et qui est, peut-être, la plus forte, la plus profonde : *les Philippe*. La Bruyère eût aimé ces pages rustiques, lui qui a parlé de « certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible... »

Poète naturaliste en prose, M. Jules Renard sait être énergique et délicat dans une concision que, seuls, les maîtres atteignent. Son *Philippe* nous apparaît non pas d'un bloc, mais peu à peu évoqué par des annotations successives et brèves. Il saigne le cochon, prend un bain quand il pêche à l'épervier, appelle sa vache « Charmante » afin de l'appeler « chameau » plus aisément quand il se fâche, ne lit les affiches de la mairie que lorsqu'elles se décollent. « Tant qu'elles tiennent, il n'a pas besoin de se presser » ; il rit surtout d'une manière que, seul, Jules Renard sait nous décrire : « C'est-à-dire qu'il ouvre la bouche comme s'il

riaient et que sa peau cuite fait des plis serrés autour de ses yeux. On n'est pas sûr qu'il rit. Ses yeux clairs tranquilisent par leur gaieté puérile mais la bouche, qui bâille inutilement, trouble un peu. Et quand cette bouche se ferme, la figure de Philippe cesse de vivre. Elle ressemble à une motte de terre dont sa barbe serait l'herbe sèche. » Je me demande qui, parmi les contemporains, pourrait aussi sobrement nous initier à une psychologie de paysan. Je sais que, beaucoup après lui, ont décrit les légumes, les animaux et les rustiques. Mais il y a style et style. « Tout le monde ne peut pas être orphelin », dit Poil de Carotte. Je dirai : « Tout le monde ne peut pas être Jules Renard. »

AU CERCLE ARTISTIQUE

Nous avons annoncé, dès le 4 août dernier, la belle manifestation musicale que prépare, en l'honneur de J.-S. Bach, sous la direction de M. F. Steinbach, le *Cercle artistique et littéraire*.

Le festival, qui comprendra deux journées, est fixé aux vendredis 28 et samedi 29 février. En voici le programme :

Première journée. *Wer weiss wie nahe mir meine Ende*, cantate 27, pour quatre solistes, chœur et orchestre ; *Concerto brandebourgeois en fa majeur pour trompette, flûte, hautbois, violon et orchestre à cordes* ; *Jesus schläft, was soll ich hoffen* (n° 81) avec choral ; pastorale de l'*Oratorio de Noël*, pour trois solistes, deux hautbois, deux cors anglais ; *Lieder* pour soprano avec accompagnement de clavecin ; Suite en ré majeur pour orchestre.

Deuxième journée. *O Ewigkeit, du Donnerwort*, cantate pour soli, chœur, orchestre et orgue ; *Concerto brandebourgeois en ré majeur pour piano, flûte, violon et orchestre à cordes* ; *Schlage doch gewünschte Stunde*, pour contralto, quatuor vocal et orchestre ; *Geistliche Lieder* (Quatuor à Capella) ; enfin la cantate pour chœur et orchestre : *le Défi de Phébus et de Pan*.

Solistes du chant : M^{mes} Franck Capell, soprano, et Philippi, alto ; MM. Walther, ténor, et Messchaert, basse. Les chœurs seront formés par la *Deutsche Musikgesellschaft* sous la direction de M. Welker.

Le Cercle nous annonce, en outre, une série d'intéressantes séances de musique de chambre. Les samedis 30 novembre, 7 et 21 décembre, en matinée, M. Chaumont et Bosquet donneront une audition intégrale des dix sonates de Beethoven pour piano et violon. Le 13 décembre, M. F. von Vecsey et M^{lle} W. de Zarembska interpréteront des œuvres de Bach, Paganini, Vieuxtemps et Chopin.

En janvier, le 24, audition des *Liebeslieder-Walzer*, de Brahms, par le Quatuor Brema ; le 31, soirée du Quatuor à cordes Rosé, de Vienne.

En février, les 10 et 11, audition intégrale des œuvres de Beethoven pour piano et violoncelle par MM. A. Cortot et P. Casals.

En mars, les 6 et 7, soirées de lieder (Schubert, R. Frantz et H. Wolf) par M^{me} L. Myszk-Gmeiner ; le 27, autre soirée de lieder par M^{me} Merten-Culp.

Programme attrayant, on le voit, mais d'un germanisme vraiment excessif.

La série des conférences a été ouverte mardi dernier par M. Pol Neveux, qui a lu une excellente étude, à la fois littéraire et philologique, sur Guy de Maupassant, dont il a retracé en traits nets la figure inquiète et analysé avec justesse l'œuvre désormais classique.

Les prochaines conférences sont fixées comme suit : vendredi 22 novembre, *les Années d'apprentissage, souvenirs littéraires*, par M. Laurent Tailhade ; mardi 3 décembre, *la Forêt de Soigne au temps jadis*, par M. Sander Pierron (projections lumineuses) ; mardi 17 décembre, *l'Œuvre de Constantin Meunier*, par M. Jules Destrée.

NOTES DE MUSIQUE

L'Histoire de la Sonate de piano et violon,
par MM. Deru et Lauweryns.

MM. Deru et Lauweryns ont repris leurs séances si bien commencées l'an passé. Ils parcourront à nouveau l'histoire de la sonate de piano et violon, depuis Corelli jusqu'à M. Vincent d'Indy.

Par exception, leur première séance a été entièrement consacrée à Edward Grieg : idée touchante que d'attirer ainsi l'attention sur une partie importante de l'œuvre du maître que la mort vient d'enlever. Je crois bien qu'il n'est personne qui n'ait aimé avec passion la musique de Grieg. Quand elle a pénétré pour la première fois chez nous, tous nous avons été séduits par le coloris pittoresque des mélodies, des rythmes et des harmonies du maître norvégien ; tous, nous nous sommes laissés aller au charme exquis de ses *Lyrische stücke*, à l'âpre saveur de ses *Danses norvégiennes*, à la langueur et au vague délicieux de ses lieds. Ces qualités, qui nous l'ont fait aimer autrefois, nous le font aimer encore aujourd'hui, mais d'un amour bien différent de cet émerveillement qui nous avait presque aveuglés. Nous n'y voyons plus, en effet, que l'expression objective d'un talent original et raffiné, dont le souffle est court et l'inspiration limitée.

Ce qui nous a ouvert les yeux sur la juste mesure qui doit servir de critérium à l'appréciation de ses œuvres, ce sont précisément les compositions où il s'est efforcé d'ouvrir plus largement ses ailes et de s'envoler vers des hauteurs qui ne lui étaient pas accessibles. Ses sonates de piano et violon sont particulièrement décevantes à cet égard. Nous concevons aujourd'hui ce genre comme le plus propice aux grands élans de lyrisme intime, aux épanchements d'une âme que hantent des sentiments éternels et universels. Or, rien de cela, dans les trois sonates qu'ont jouées MM. Deru et Lauweryns : pas un instant d'émotion vraie et profonde, et néanmoins aucune superficialité de mauvais aloi, aucun clinquant ; des formes correctes et élégantes, une sorte de classicisme qui aurait perfectionné la variation, assagi le style de la fantaisie concertante et adopté des harmonies nouvelles. A cet égard, la première Sonate (op. 8) est la mieux réussie : elle n'a aucune visée ambitieuse, elle se contente de développer une idylle fraîche et naïve dans un rythme rustique (*allegro con brio*), une petite légende suave et colorée (*allegretto*) et un épisode final d'un lyrisme plus formel que réel. Dans la Sonate op. 13, qui brille par un extrême raffinement, Grieg a voulu mêler à l'élément pittoresque et rythmique de l'œuvre un élément de tristesse douloureuse qui dépasse la simple mélancolie : il n'est arrivé dans son *lento doloroso* du début qu'à exprimer une douleur sèche, purement intellectuelle. Enfin, la dernière Sonate (op. 45) est un exemple frappant de son manque de souffle : l'élément pittoresque, celui qu'il manie le mieux, n'y subsiste plus qu'à titre d'épisode dont on ne saisit pas bien le sens, au milieu d'un fatras lyrico-pathético-concertant assez vide et parfois même boursofflé. Certains passages de l'*allegretto* sont cependant très subtilement pensés et écrits.

MM. Deru et Lauweryns se sont acquittés de leur mission d'exécutants avec la plus grande conscience et la plus grande ferveur : leur interprétation a été irréprochable.

Concert Albany Ritchie et Vladimir Cernikoff.

Constatons d'abord, avec l'unanimité de la presse londonienne, que M. Ritchie a un beau son, une belle technique et du style. Son programme se composait de quelques-uns des grands « chevaux de bataille » du répertoire habituel du violoniste : la chaude et riche *Symphonie espagnole* de Lalo, qu'on ne parvint pas à trouver antipathique malgré ses apparences extérieures souvent « virtuosardes », la *Chaconne* de Bach et le mellifluent *Concerto* de Mendelssohn. M. Ritchie a joué ces diverses œuvres avec conscience, avec goût, avec jeunesse.

Le pianiste russe Cernikoff est un artiste singulier dont les inter-

prétations ultra-subjectives ont les défauts de leurs qualités. La manière étonnante dont il a « frôlé » deux valse et deux mazurkas de Chopin, en modifiant la plupart des mouvements, était de nature à surprendre au premier abord ; mais, à la fin, on se demandait si cette musique floue, aux chatolements de soie et aux envolées de gaze, ne gagnait pas à être exécutée de telle façon.

L'effet de lointain mystérieux obtenu par M. Cernikoff ne manquait certes pas de caractère et je comprends, dans une certaine mesure, qu'il lui ait attiré le succès... Mais que ce procédé soit appliqué à un air de ballet d'*Iphigénie en Aulide*, voilà qui me dépasse !... M. Cernikoff a encore joué, avec talent, les variations généralement sacrilèges de Liszt sur un thème de Bach (*Weinen, Klagen*).

CH. V.

L'Exposition de Bruxelles 1910.

C'est au *Solbosch*, c'est-à-dire à proximité du Bois de la Cambre, qu'aura lieu l'Exposition universelle de 1910.

L'entrée principale sera située à 60 mètres du Bois, au bas de l'avenue Jeanne. Cette entrée monumentale, due, comme tout le plan de l'Exposition, à M. l'architecte Acker, donne accès dans une grande avenue, parallèle à la façade principale de l'Exposition à laquelle elle est reliée par d'autres avenues encadrant des jardins fleuris et coupés de pièces d'eau, d'une superficie d'environ 11 hectares.

Devant la façade principale régnera une vaste terrasse décorée de vases, marbres, bronzes, etc. A droite, se développeront des jardins anglais dans lesquels on pourra installer une grande quantité de pavillons et de restaurants. A gauche, un hall de 200 mètres de longueur aboutira à l'escalier conduisant au premier pont jeté sur l'avenue de Solbosch.

A l'autre extrémité, une galerie à ciel ouvert, de 230 mètres de longueur, sera bordée d'un côté par des concessions diverses et, de l'autre, par des sections étrangères d'importance secondaire. Les salons royaux, la salle des fêtes (qui pourra contenir 5,000 personnes) se trouveront à l'entrée et à droite de cette galerie.

Celle-ci aboutira au deuxième pont jeté sur l'avenue de Solbosch. Ici, plus d'escalier, la déclivité de l'avenue permettant de passer de plain-pied sur le territoire d'Ixelles.

Passé l'avenue de Solbosch, la première et la deuxième galeries dont il est parlé plus haut seront reliées par une galerie de 20 mètres de largeur, dont huit seront consacrés à un promenoir public ouvert tout entier sur les jardins.

Le premier pont donnera accès à une galerie de 200 mètres de long. On aura, de cet endroit, une vue admirable sur une partie boisée qui cache le fond de Boondael et sur les cimes lointaines de la forêt de Soignes. A droite et au pied de cette galerie s'étendront des jardins où trouveront place les « attractions » de toute espèce.

Les halls de l'industrie occuperont une superficie de 57,000 mètres carrés, qui sera portée, au besoin, à 80,000 mètres ; en y ajoutant les surfaces des halls voisins de la façade principale, halls des machines et espace réservé pour le matériel de chemins de fer, on arrive au total énorme de 143,000 mètres carrés.

Indépendamment de la porte monumentale il y aura cinq entrées : une par le bois de la Cambre, deux à l'avenue de Solbosch, une sur la place de la Petite Suisse et une dernière dans le bas de la chaussée de Boondael. Une petite ligne de chemin de fer, passant devant la façade principale, desservira toutes les concessions.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Le théâtre du Parc donne en ce moment la *Française* de M. Brieux. M. Brieux n'est pas foncièrement un artiste, c'est-à-dire qu'il ne se montre jamais séduit par ce qu'il peut y avoir

de beauté, ou simplement d'humanité profonde, dans une légende dramatique. Ce qui l'attire, c'est une cause à défendre, c'est une vérité à démontrer, c'est un plaidoyer à développer devant la foule. Il en résulte que ses pièces, généralement, portent sur le public vulgaire et demeurent assez indifférentes au public lettré. *La Française* ne fait point exception à la règle. C'est encore une pièce à thèse : au lieu de se proposer comme but l'exposé d'un conflit de passions, d'intérêts, ou même quelque complication d'événements féconde en surprises et en retours inattendus, elle s'attache à prouver que la femme française n'est pas la femme de mœurs faciles que les étrangers voient trop volontiers en elle, sur la foi d'une certaine littérature. On s'en doutait bien un peu. Cependant, il est bon que ces choses-là soient dites au théâtre, et, de ce point de vue tout au moins, on peut affirmer que *la Française* est une bonne pièce. Elle est bonne encore par certaines trouvailles qui en soutiennent l'intérêt : et notamment le personnage de ce jeune Américain, né là-bas de parents français, qui vient en France imbu des préjugés de sa patrie d'adoption, et qui retrouve sa vraie nature au contact de la terre où dorment ses aïeux. Ce qu'il est permis d'y critiquer, c'est le caractère conventionnel du langage et des manières des deux Américains mis en scène ; c'est aussi le côté un peu flottant, un peu inexplicé de l'intrigue qui s'efforce de relier les quelques scènes à effet de la pièce. Mais l'ensemble a de la chaleur, de la vivacité et parfois de l'émotion. Le public y prend plaisir et sort du théâtre convaincu que l'on calomnie indignement, en pays étranger, la France et les Français. Ce n'est certes pas nous qui nous plaindrions de ce résultat. Puisqu'il est acquis que M. Brioux est un avocat, un orateur, un moraliste fourvoyé au théâtre, ne lui demandons pas autre chose que ce qu'il peut nous donner, et applaudissons à ses conclusions en essayant d'oublier momentanément qu'il existe d'autres pièces qui ne veulent rien prouver et dont le seul but est d'inscrire, dans une tranche de vie, un peu de l'éternelle beauté.

La Française est admirablement jouée au Parc par M^{me} Madeleine Lély, très spirituellement digne, par M^{lle} Derives, qui cependant a fait mieux, par MM. Barré, Gorby, Chautard, Delaunay, et surtout par M. Laurent, dont les progrès s'affirment de plus en plus.

G. R.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *Épisodes passionnés. Marie-des-Pierres*, par ABEL PELLÉTIER, Paris, éd. de l'Abbaye, 59, rue de Rennes. — *Le Clavier des Harmonies*, transpositions poétiques, par HENRI ALLORGE. Paris, Plon-Nourrit et C^{ie}. — *L'heure sentimentale*, par LÉON WAUTHY. Paris et Verviers, l'Édition artistique.

ROMAN. — *La Cousine et l'Ami*, par ANDRÉ GERMAIN. Paris, E. Sansot et C^{ie}. — *Les Vipères*, par JEAN DE LA HIRE, Paris, Bibliothèque indépendante d'édition. — *La correspondance de Sylvain Dartois*, par CARL SMULDERS. Bruxelles, éditions de la Belgique artistique et littéraire. — *Histoire d'Edmée ou l'Expiation*, par HÉLÈNE DE GOLESKO. Namur, imprimerie Godenne. — *Ferveur*, par PROSPER ROIDOT. Bruxelles, éditions de la Belgique artistique et littéraire.

CRITIQUE. — *Philosophie et Drame*, essai d'une explication des drames wagnériens, par GUSTAVE ROBERT. Paris, Plon-Nourrit et C^{ie}. — *Figures et Sites de Belgique*, par FIERENS-GEVAERT. Bruxelles, G. Van Oest et C^{ie}. — *Bilan de Salons*, par PAUL ET GILLES NORMAND. Bruxelles, Oscar Lamberty. — *Les Images du Chemin*, par SANDER PIERRON. Bruxelles, Ed. de la Belgique artistique et littéraire. — *Artistes contemporains : Camille Pissarro, Alfred Sisley*, par VITTORIO PIGA. (Extrait de l'Emporium) Bergame, Inst. d'Arts graphiques. *Catalogue d'étoffes anciennes et modernes des Musées des Arts décoratifs de Bruxelles*, par M^{me} ISABELLE ERRERA (2^e édition). Bruxelles, Lamertin. — *Trois Saisons d'activité d'Ostende Centre d'art*. Bruxelles, V^e Larcier. — *Des Critériums objectifs dans*

l'histoire de l'art, par JACQUES MESNIL (extrait de la *Revue des Idées*). Paris, 12, Avenue du Bois de Boulogne. — *Le Livre en Italie*, conférence de M. PIERO BARBÈRA. Bruxelles, éd. du Musée du Livre.

DIVERS. — Procès-verbal de l'assemblée générale du 8 octobre 1906 de la Commission royale des Monuments. Bruxelles, Van Langendonck. — *Notice sur l'Œuvre des Échanges internationaux* (publications officielles, administratives, littéraires et scientifiques). Bruxelles, Van Campenhout.

HISTOIRE. — *La maladie, le décès et les obsèques de Louis XVII à Delft (1845)*, par OTTO FRIEDRICH, avec un portrait de Louis XVII. Paris, H. Daragon.

PETITE CHRONIQUE

En raison du succès qu'elle obtient, l'Exposition des œuvres d'Henry Stacquet au Cercle artistique est prolongée jusqu'à mercredi prochain.

Echos du Salon d'Automne. M. Albert Lantoine, correspondant parisien de la *Fédération artistique*, conclut en ces termes l'article — des plus élogieux — qu'il consacre dans ce journal (3 novembre) à l'Exposition d'Art belge :

« Le Salon d'Automne devrait continuer, les autres années, à nous donner ainsi un morceau de la vie artistique d'un peuple. Il a raison, certes, de faire des expositions particulières de morts illustres, et les œuvres de Carpeaux, de Berthe Morisot et d'Éva Gonzalès nous ont fait passer des heures exquisées, mais l'évolution de l'art durant toute une période à travers divers tempéraments est d'un intérêt autrement puissant au point de vue historique, et même philosophique, que les avatars d'un artiste, si génial soit-il.

L'effort collectif dont témoignent des groupements comme celui que nous venons de visiter nous montre que dans les pays civilisés, presque à la même époque, cédant à d'irrésistibles courants d'idées, d'identiques mouvements d'émancipation se font sentir. Il nous prouve une fois de plus qu'aucune nation n'a le droit de se croire la directrice des énergies nouvelles, et que partout un même rêve harmonieux conduit les élites vers la beauté. »

On ne pourrait mieux résumer, dans son esprit et son but, l'entreprise artistique qui vient de s'achever.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 heures, à la Monnaie, premier concert populaire sous la direction de M. Sylvain Dupuis, avec le concours de M^{me} F. Litvinne.

Le concours de M. Raoul Pugno, l'un des virtuoses les plus aimés du public de nos concerts, assure le succès de la première matinée d'abonnement des concerts Ysaye, fixée à samedi prochain, à 2 heures, au théâtre de l'Alhambra, avec répétition générale publique le vendredi, même heure et même salle. Le programme comporte, d'ailleurs, une importante primeur : la deuxième Symphonie d'Emmanuel Moor, le jeune et fécond compositeur hongrois encore inconnu à Bruxelles, et constituera pour le surplus un hommage à la mémoire du regretté Edward Grieg, dont l'orchestre, dirigé par M. Eugène Ysaye, exécutera la Suite pour *Peer Gynt*, ainsi que l'ouverture *En automne*, et M. Raoul Pugno le Concerto pour piano. La maison Breitkopf et Härtel délivre les abonnements et les places pour ce premier concert.

Concerts annoncés : demain lundi, à 8 h. 1/2, M^{lle} E. Homburger (Salle Mengelle) ; mardi 19, à 8 h. 1/2, M^{mes} Thécla Bruckwilder-Rockstroh et Dubois-Dongrie (Ecole allemande) ; mercredi 20, à 8 h. 1/2, le Quatuor Zimmer (Ecole allemande) ; mardi 26, à 8 h. 1/2, le Quatuor de St-Petersbourg (Grande Harmonie) ; dimanche 1^{er} décembre, à 3 heures, M^{me} Arctowska (salle Mengelle).

CONCERTS DURANT. — Voici la liste des solistes dans l'ordre où ils se produiront : M. Henri Seguin, baryton ; MM. Arth. De Greef,

Emile Bosquet et Cluytens, pianistes; M^{me} Henriette Schmidt, MM. Mathieu Cricboom et César Thomson, violonistes; M^{lle} Wybauw, cantatrice; M. de Boeck, organiste; MM. Franz Doehaerd, violoniste; Jacques Kühner, violoncelliste, Strauwen, flûtiste, et Mesès, altiste. Pour les abonnements : Maison Katto, rue de l'Ecuyer, 46-48.

Le Conservatoire a célébré dimanche dernier le soixante-quinzième anniversaire de sa fondation. Ces fêtes ont été organisées avec une maladresse qui a excité un mécontentement général.

« Jamais, dit le *Soir*, on n'a rien pu imaginer de plus morne, de plus froid, de moins éclectique, de plus banal. Comment, il y a au Conservatoire des élèves qui brillent au premier rang des étoiles du chant; il y a là des pianistes comme De Greef; des violonistes comme Ysaye; il y a là des compositeurs, des violoncellistes, des hauboïstes qui sont réputés parmi les premiers du monde, et l'on n'a trouvé comme exécutant qu'un prix quelconque de violoncelle et de piano !

M. Gevaert est membre de l'Institut de France, et personne n'a songé à inviter une délégation dudit Institut à assister à ces fêtes !

Franchement, si le monsieur qui a présidé à l'organisation de celles-ci a eu pour but d'en diminuer l'éclat, il a réussi, et pleinement.

A part le discours du baron Descamps, il ne reste rien de ces fêtes, — rien que la froideur glaciale qui les a marquées. »

Sottisier. — Sous le titre *Union de la Poésie, de la Musique et de la Plastique*, des matinées seront données prochainement à l'Odéon. Voici les noms des poètes choisis, avec ceux des compositeurs dont les œuvres serviront de musique de scène : Baudelaire (Schumann, Chopin, Brahms); Verlaine (Beethoven); Th. de Banville; A. de Vigny (Rameau, Schumann); Leconte de Lisle (Rameau, Schumann); Mallarmé (Bach).

Une pléiade de professeurs en renom assure les cours de piano à l'École de musique et de déclamation d'Ixelles. Pour les jeunes filles, M^{me} Cousin, M^{lle} Derscheid et M^{me} Kleeberg-Samuel; pour les jeunes gens, M. Arthur Van Dooren. Il serait superflu de faire leur éloge.

M. Pol de Mont, conservateur du Musée royal des Beaux-Arts d'Anvers, fera aujourd'hui dimanche, à 5 heures, à la Maison du Livre, une conférence (en langue flamande) sur *l'Évolution de la poésie néerlandaise depuis 1830*.

Sous les auspices de *l'Union de la Presse périodique belge*, M. Charles Hervy-Cousin, directeur de la *Belgique maritime et coloniale*, donnera mardi prochain, à 8 h. 1/2, à la Maison du Livre, une conférence avec projections lumineuses sur *les Installations maritimes de Bruges et de Zeebrugge*.

Jeudi dernier, l'Université populaire de Marcinelle a consacré une séance de deux heures à la musique française récente. M. Jules Destrée, son président, a rendu hommage à César Franck, Vincent d'Indy, Duparc, Fauré, Debussy, Chausson, Ropartz, Dukas et autres, a brièvement caractérisé leurs œuvres et leur originalité. Une exécution musicale, bien choisie, a illustré la conférence. Les deux morceaux en furent la Sonate de Franck, excellentement jouée par M. Minet et M^{me} Du Bois-Dongric, et toute une scène de *Pelléas et Mélisande* fort bien chantée par M^{me} Dolisy (Mélisande) et M. Bracony (Golaud). L'auditoire a fait cette musique nouvelle un très vif succès.

C'est samedi prochain qu'aura lieu au théâtre de la Monnaie la première représentation d'*Ariane*, dont les rôles seront chantés par M^{mes} Pacary, Croiza, Seynal, Carlhant, Mazzonelli, Symiane et MM. Verdier, Layolle, La Taste et Delaye.

M. Massenet arrivera demain à Bruxelles pour présider aux dernières répétitions.

Le théâtre du Parc donnera vendredi la première représentation de *Sacrifiée*, la pièce de M. Devore, et de *Madame reçoit*, un acte inédit de M. Valère Gille.

A l'occasion du XXV^e anniversaire de sa fondation (*l'Union vélocipédique* de Louvain organise au théâtre de cette ville, jeudi

prochain, à 8 heures, une représentation de gala du *Mort*, mimodrame en trois actes de MM. C. Lemonnier, P. Martinetti et L. Du Bois.

Le premier concert populaire de Liège aura lieu, sous la direction de M. J. Deheve, au Conservatoire, samedi prochain, avec le concours de M^{lle} Dennery, de l'Opéra de Cologne. Comme nouveautés, l'orchestre exécutera un *Divertissement* de M. J. Jongen et le *Prélude à l'Après-midi d'un faune*, de Debussy.

MM. Jaspar et Zimmer, en créant à Liège des concerts consacrés à l'histoire de deux des plus nobles formes musicales : la Sonate et le Concerto, ont fait œuvre d'éducation musicale sérieuse, car ils ont fait entendre au cours d'une série de vingt concerts soixante-cinq œuvres importantes présentées dans l'ordre chronologique et dont la plupart étaient inconnues du public.

Désirant donner un complet développement à leur belle manifestation artistique, ils inscriront dorénavant à leurs programmes des œuvres pour piano et flûte, piano et clarinette, etc. De plus, M. Jaspar consacra une partie de ses séances à l'Histoire du *lied* et à l'Histoire de la Sonate pour piano et alto et pour piano et violoncelle. Ces intéressantes séances commenceront incessamment.

De Paris :

Le Société J.-S. Bach annonce pour la saison 1907-1908 six grands concerts avec orchestre et chœurs, qui auront lieu dans la nouvelle salle Gaveau, sous la direction de M. Gustave Bret. Le premier, fixé au 27 novembre, est consacré à la *Passion selon saint Jean*. Aux suivants figureront : *Le Défi de Phébus* et de *Pan*, le *Magnificat*, *l'Ode funèbre*, des cantates, concertos, etc.

Les interprètes de Bach, français et étrangers, les plus réputés, ont été engagées pour ces concerts, et, dès le premier, à côté de M^{les} Eléonore Blanc, on pourra entendre trois célèbres artistes : M^{me} de Haan-Manifarges (de Rotterdam), M. George Walter (de Berlin) et M. Zalsman (d'Amsterdam).

Pour les abonnements, s'adresser salle Gaveau, 45, rue de la Boétie, ou chez les principaux éditeurs.

Le Théâtre de l'Œuvre représentera dans la Salle Femina, les 26, 27, 28, 29 et 30 courant, *le Baptême*, pièce en trois actes de MM. Alfred Savoir et Fernand Nozière.

Cette œuvre originale, qui provoquera certainement une très grande curiosité, groupera une interprétation fort pittoresque.

C'est jeudi prochain qu'aura lieu au Théâtre Antoine la première représentation de *Cœur à Cœur*, la comédie de M. Romain Coolus. M^{me} Andrée Mégard et M. Gémier en créeront les rôles principaux.

De Londres :

Les concerts que donnera à Steinway Hall, à 3 heures, M^{lle} Blanche Selva seront inaugurés demain par un récital d'œuvres de J.-S. Bach. Mardi, séance Beethoven : les trois grandes sonates op. 106, op. 110, op. 111. Jeudi, séance Schumann : *Davidbündler*, *Kreiseriana*, *Novelettes*, *Carnaval*. Vendredi 22 et mardi 26, œuvres modernes : Franck, Fauré, Debussy, Dukas, d'Indy, Albeniz, D. de Séverac.

M^{me} Jeanne Diot donnera le mercredi 20 un récital de violon (concertos de Mozart, Bruch et Saint-Saëns) et jouera le lundi 25 avec M^{lle} Blanche Selva la Sonate en *si* de Bach et les sonates de Franck, d'Indy et Fauré.

Le Quatuor de Bruxelles (MM. F. Schörg, H. Daucher, P. Miry et J. Gaillard), a remporté à Bechstein Hall, mercredi dernier, un très grand succès dans l'interprétation du quatuor de Franck et du quatuor en *ré* mineur de Schubert. Trois autres séances seront données par les mêmes artistes les 18 novembre, 27 février et 5 mars. Les programmes se composeront de quatuors de Beethoven (op. 59 n° 1, op. 132, op. 18 n° 1), Mozart (*si* majeur), Schumann (*la* mineur), Brahms (*ut* mineur), Tchaïkowsky (*ré* majeur) et Debussy.

Gaîté des enseignes. Lu à la vitrine d'un spécialiste : « M. X..., rentoileur et restaurateur de musées belges et étrangers. »



Maison Félix MOMMÉN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

FIERENS-GEVAERT

Figures et Sites de Belgique

Charles de Coster
Guido Gezelle — Les trois Villes sœurs
Le Brabant — Waterloo légendaire
Une retraite de Montalembert — Petit monde
Aux jeunes Belges.

UN BEAU VOLUME, PETIT IN-8^o, DE 200 PAGES

Prix : 3 fr. 50

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année
six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture,
Sculpture, Philosophie, Histoire,
Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50.
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

La Presse Européenne

Coupages de journaux artistiques, commerciaux,
politiques et financiers

Bruxelles, 54, rue de Longue-Vie.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

ANTÉE

Revue mensuelle de littérature.

Le numéro, 60 centimes. — L'abonnement, 6 francs l'an.

COLLABORATEURS RÉGULIERS

MM. Michel Arnauld, André Gide, Albert Giraud,
Laurent Tailhade, Henri Ghéon,
Maurice Wilmette, Remy de Gourmont,
Maurice Denis, Jacques-E. Blanche, Jacques Copeau,
Lucien Jean, Henri Vandeputte,
Joseph Bossi et Eugène Monfort.

ARTHUR HERBERT Ld, éditeurs, Porte Sainte-Catherine. BRUGES.

Numéro spécimen envoyé sur commande.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Réflexions sur R. Kipling (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Ariane (O. M.). — Le Monument Flaubert. — « L'Art au Foyer ». — Notes de musique : *Le premier Concert populaire* (O. M.), *le Quatuor Zimmer*, *le Lieders-Abend de Mme Elsa Hamburger*, *le Lieders-Abend de Mme Kutscherra* (Ch. V.). — La Musique à Liège : *Le premier Concert du Conservatoire* (M.D.). — Sites pittoresques — Chronique judiciaire des Arts : *Il Figlio di Jorio*. — Petite Chronique.

Réflexions sur R. Kipling.

A RENÉ PERRAIN

Est-ce un grand homme? Est-ce simplement un homme étonnant? Je n'en sais rien, et je ne pense pas que personne le sache. A coup sûr, il fait figure de grand homme. A coup sûr, il dépasse les frontières de son pays, et c'est toute l'Europe, c'est tout le monde civilisé, le monde *moderne* qu'il touche, qu'il émeut et bouleverse.

C'est un homme essentiellement moderne. Il se croit, et avec juste raison, représentatif de l'idéal anglais,

mais l'idéal anglais est devenu celui du monde entier. La supériorité des Anglo-Saxons ne se démontre pas : elle est évidente. Qu'il l'ait ou non voulu, le monde a imposé silence à ses anciennes passions, à ses vieux rêves de beauté, de loisir et de grâce pour courir, derrière les grands barbares blonds, à la poursuite de ces autres chimères de l'activité et du commerce.

De ces races nouvelles ou renouvelées, de cette conception fruste et ingénue de l'existence, de cette métaphysique simpliste, de cette sensibilité tout entière magnétisée par l'énergie, Rudyard Kipling est le poète. Il a consacré son talent à les chanter. Ou plutôt, car cette expression est inexacte, il est né tout consacré à ce rôle : il n'a eu besoin ni d'apprentissage, ni d'adaptation.

La critique d'un tel écrivain se placera toujours au delà du point de vue « littérature ». Elle devra le juger non comme une exception individuelle, mais comme le porte-parole le plus autorisé, le plus impersonnel d'une race et d'une idée : la race anglaise et l'idée de l'énergie.

Il y a un Kipling obscur et inconscient au fond de tout Anglais, et c'est pourquoi l'auteur de *Kim* a soulevé tant d'enthousiasmes. Il parlait la pensée de chacun. Ses plus folles imaginations ne dépassent point ce qu'un Anglais de petite culture peut comprendre : d'abord parce que l'idée générale, le thème, en est toujours extrêmement simple, ensuite parce que les détails les plus complexes se résolvent en quelques éléments, simples aussi : des images violentes, des hallucinations saines et fortes, des rêves d'homme qui ne dort pas et dont le revolver est à portée de la main.

A nous, Français, il donne une puissante leçon de réalisme. La fréquentation de cet esprit peut nous habituer à ne point perdre contact avec les images justes, avec le sol essentiel où se trouve notre point d'appui et notre raison suprême.

Mais aller au delà ne mènerait qu'à la stérile imitation. Les procédés, même très personnels, sont toujours faciles à dérober. Ceux de Kipling ne mourront pas avec lui, mais ce n'est pas à nous de les reprendre. Qu'un barde anglo-saxon s'y amuse.

Ce qui fait la grandeur de Kipling fait aussi sa limitation. C'est un homme prodigieusement informé. Il sait tout, comme un magazine. Et, malgré son tact d'écrivain, il ne résiste point, parfois, au désir de montrer l'étendue de ce savoir. Il évolue, avec une aisance inconcevable, au milieu des civilisations, des races, des hommes, des passions. Mais il ne peut pas non plus résister au désir de montrer son mépris, et son récit le plus impersonnel a un ton glacé, impertinent, dégoûté, comme de quelqu'un qui a jugé les sentiments à leur valeur et qui les trouve toujours les preuves de la faiblesse morale.

Il a un talent prodigieux pour reconstruire, pour galvaniser les *membres épars* de cette information. Son électrisante volonté met tout cela debout, fait s'agiter, avec une nervosité passionnée, ce monde d'hommes et de femmes dans ces décors innombrables. Mais il manque quelque chose à cette résurrection momentanée. La vie? Je n'ose le dire, et cependant...

Je pense à ces personnages si durement projetés devant moi que j'en éprouve comme une gêne. Ils s'agitent, ils palpitent, ils viennent si près de moi que je crois les toucher, mais mon impression demeure celle que je ressens en face des tableaux du cinématographe.

Devant ces appareils d'illusion je suis obsédé par cette idée : « Quelle admirable mécanique d'enregistrement! Comme il est étonnant que des cylindres et des contacts électriques arrivent à ce résultat! » Et le motif représenté ne me touche que « sensoriellement ». Je le sais faux comme un rêve.

Devant un livre de Kipling je suis obsédé par la *personne* de Kipling. Je me dis : « Quelle admirable mécanique que le cerveau qui habite sous ce crâne d'homme d'étude! Que de choses ont gardées ces yeux enfoncés! Il a collectionné tous ses rouleaux, il les développe pour moi. J'en suis halluciné! »

Lorsque le livre est fini, ces prestiges aussi sont finis. Leur impression persiste d'autant moins qu'elle était plus illusoire. Songes étincelants produits par le subtil alcool de ce style à la fois insinuant et brusque, il ne reste d'eux que le souvenir du magicien.

J'admire Kipling autant qu'on peut l'admirer. Mais je ne l'ouvrirais pas, un soir de tristesse, pour y trouver ce réconfort souverain et noble que donnent les

œuvres d'art construites par les grands rêveurs, par les grands méditatifs. Il m'amuse, il me séduit, il m'emporte, il me secoue, mais mon cœur reste étranger à tant de bouleversements physiques. Un génie habite en Kipling, c'est incontestable, mais ce génie est spécial, et il n'est pas de premier ordre, parce qu'il n'a pas su se pencher vers l'humanité, selon ce geste si fécond et si beau, où la compassion et l'intelligence se confondent dans un seul sentiment supérieur et serein.

Au-dessus de Kipling planent les princes de l'esprit, les contemplateurs, ceux qui ont deviné les caractères, les tempéraments et les âmes : Dickens, Balzac, Dostoïewsky. Ils peuvent être moins immédiatement habiles, moins informés : leur connaissance du cœur est plus sûre et, au bout du compte, ils savent l'humanité.

Hormis cela : la vie et la tendresse, Kipling a tous les dons et il est profondément digne d'admiration, de louange et de respect. Poète violent et intense, doué d'une imagination complète et puissante, styliste de grande envergure, romancier brillant et habile, conteur parfait, hanté de rêves, dévoré d'activité, d'une haute tenue morale, d'un enthousiasme effervescent et d'un scepticisme élevé, il est la fleur suprême de la culture anglo-saxonne. La nôtre a donné des fleurs plus rares, plus distinguées : aucune d'ailleurs d'aussi fragrances. Mais aujourd'hui, elle est bien seule et, sans rivales, triomphe, embaumant l'Empire de son formidable et excitant parfum (1).

FRANCIS DE MIOMANDRE

ARIANE

Au moment où nous mettons sous presse, le rideau du théâtre de la Monnaie se lève sur l'*Ariane* de MM. Massenet et Catulle Mendès (Ah! que n'est-ce sur *l'autre!*)

C'est la première « grande première » de la saison. Par le faste du spectacle et l'intérêt d'une interprétation qui paraît devoir être excellente — la répétition générale nous la fait augurer telle — *Ariane* attirera la Cour et la Ville, — la Ville tout au moins, car la Cour est actuellement trop nomade pour prendre part aux distractions esthétiques de la capitale.

Il n'est point douteux que l'œuvre rencontre dans le public la faveur qui accueille invariablement, depuis trente ans et plus, toutes les partitions de M. Massenet. Heureux auteur! Je ne suis pas éloigné de le considérer comme un homme de génie. Avec des moyens qui frisent l'indigence, avec une stupéfiante banalité d'invention, avec des procédés toujours identiques à eux-mêmes, il accumule les ouvrages à succès, et son règne fleuri s'étend sur toutes les scènes lyriques de l'époque. L'âge est sans prise sur

(1) Cet article n'est pas une étude, mais une suite de réflexions. Après l'article définitif de M. Chevillon, il ne restait vraiment rien à dire sur l'auteur du *Livre de la Jungle*. Que l'on veuille bien considérer ceci comme un humble commentaire à cette page magistrale, modèle de critique fervente, juste et complète. — F. DE M.

sa pensée. Ses œuvres d'autrefois n'ont pas plus de jeunesse que celles qu'il écrit de nos jours. Ses formules ne varient jamais. Mais elles sont si souples qu'elles servent indistinctement à toutes les situations, à toutes les époques, à tous les climats, aux civilisations les plus dissemblables. — Du génie, vous dis-je, et je ne ris pas.

Vous en jugerez à l'audition d'*Ariane*, — car vous irez voir *Ariane*, ô Wagnériens, d'Indystes et Debussystes, mes frères, comme j'allai la voir. (Et j'y retournerai!) Vous admirerez, comme moi, avec la préciosité du poème si exactement approprié aux exigences de l'Opéra, l'habileté avec laquelle la musique est faite pour plaire aux habitués de ce même Opéra, — pour leur plaire sans les émouvoir, car les fortes émotions pourraient les indisposer. Vous applaudirez à l'ingéniosité d'une partition qui, sans nulle dépense d'imagination, sans idées mélodiques nouvelles, sans l'ombre d'une trouvaille rythmique ou d'une harmonie inédite, bref avec un strict minimum de musique, se déroule, trois heures durant, caressante et tendre, voluptueuse et parfumée, subtile et chatoyante, avec des coquetteries, des espiègleries, des pâmoisons qui tiennent le public constamment aguiché.

Parfois, l'ombre de Gluck passe sur la symphonie, amenée par la mythologie du sujet. Et puis Gluck est à la mode. Dans une œuvre prochaine, nous verrons, souhaitons-le, le reflet de Rameau.

Plusieurs épisodes pittoresques (parsèment la trame musicale : un divertissement dansé au quatrième acte par trois diables roses, et la *False des fleurs* délicieusement chantée par M^{lle} Croiza ; au deuxième, une petite tempête anodine et gracieuse, — une tempête dans un verre d'eau, ou plus exactement dans un pot de crème. Tout cela est pimpant, languide et charmant. C'est du Massenet de derrière les hautbois, — du surmassenet. Quelqu'un qui eût voulu pasticher le maître de *Thaïs* et de *Werther*, de *Manon* et d'*Hérodiade* n'eût pas mieux fait. Qui donc oserait prétendre que Massenet n'est pas original ? Il n'y a pas une page d'*Ariane* qui ne porte, inaltérable, son estampille.

Mais j'anticipe sur les impressions de la première. Celles-ci ne peuvent manquer d'être, comme elles le furent à Paris, des plus favorables. MM. Kufferath et Guidé n'ont rien ménagé pour encadrer brillamment l'ouvrage. L'interprétation, la mise en scène, les décors satisferont les plus difficiles, et M. Sylvain Dupuis conduira, une fois de plus, orchestre et chœurs à la victoire.

Le succès inévitable d'une œuvre qui réunit tant d'attraits divers pour la foule permettra à la direction, nous l'espérons, de préparer tout à loisir un spectacle qui s'adresse, cette fois, aux artistes.

O. M.

LE MONUMENT FLAUBERT

On a inauguré à Rouen, le 20 octobre, sur le terre-plein Saint-Laurent, rue Thiers, le monument érigé à la mémoire de Flaubert, offert à la ville par le Comité parisien des « Amis de Flaubert ». La statue est l'œuvre du sculpteur Bernstamm. La partie architecturale, très simple de lignes et d'un style sévère, est due à M. Ch. Plumet.

C'est M. Victor Margueritte, président de la Société des gens de lettres, qui a, au nom du Comité, remis le monument au maire de

Rouen en présence d'un délégué du ministère de l'Instruction publique et d'une foule nombreuse.

Il a, notamment, évoqué en ces termes la grande figure de celui dont le monument est appelé à perpétuer le souvenir :

« Étouffer le frémissement de l'homme sous l'impassibilité de l'artiste, — objectiver, en un mot, — telle fut la suprême préoccupation où s'acharna Flaubert, avec une pudeur presque morbide. Du matin au soir, après les prodigieuses documentations qui, pour une page, lui faisaient lire cent livres, il peinait, sur la dure enclume du style, pour que sa phrase eût la froideur vivante de l'acier, à lents, patients coups de marteau, puis de lime, il forgeait, ciselait, niellait, scandant l'ouvrage au large envol ou au délicat murmure du rythme, sans fin, sans relâche, jour éteint, si avant qu'à la lueur toujours allumée de sa lampe, les mariniers, passant devant Croisset, saluaient l'immuable signal sur la Seine noire.

Et nous avons eu ces livres d'une si musicale plastique, ces livres concrets où d'étonnants raccourcis tiennent des existences et des ciels, comme dans la sonorité d'un coquillage toute la rumeur de la mer ! *Madame Bovary*, chef-d'œuvre où la vie provinciale palpète dans son absolue et typique vérité, chef-d'œuvre si moral qu'on demeure désormais sceptique sur la justice des hommes à l'idée qu'il s'est pu trouver des hommes de justice assez fous pour le vouloir peser dans les balances de Thémis, plus folles encore ce jour-là que de coutume. *Salammbo*, somptueuse et morne évocation d'un temps où le Désir était, comme aujourd'hui, frère du Regret ; *l'Éducation sentimentale*, roman d'une jeunesse et d'une époque auxquelles ressembleront longtemps bien des jeunesses et des époques, pages indécises comme l'existence et qu'illumine d'une grâce mélancolique le doux visage de M^{me} Arnoux. *La Tentation de Saint-Antoine*, *Bouvard et Pécuchet*, répliques en clair et en sombre du même et éternel drame, admirables et décevants tableaux des superstitions et de la sottise humaine !

A terminer ces cinq joyaux, Gustave Flaubert usa plus de trente ans. Il s'enfonçait à mesure dans une plus rude misanthropie, tout entier rejeté vers l'effort de se dompter lui-même, de disparaître et de s'anéantir dans la perfection de son œuvre. Il mettait au-dessus de tout cet idéal sacré : l'art. L'art ayant sa propre raison en lui-même, l'art ne devant jamais être considéré comme un moyen, mais comme un but ! L'art, enfin, planant sur les laideurs et les vulgarités de la vie. Disons le mot : l'art pour l'art.

Doctrine stérile que la maladie seule lui fit peut-être ériger en précepte. Formule de parade, masque pompeux de sa faiblesse. C'était son amie Georges Sand qui était dans le vrai en lui répondant : « Qu'est-ce que l'art sans les cœurs et les esprits où on le verse ? — Un soleil qui ne projetterait pas de rayons ! »

Aussi bien, Flaubert s'est-il donné à lui-même le plus sublime et le plus éclatant des démentis par l'ineffable ardeur, par la volonté indéfectible avec lesquelles, trente ans durant, il peina pour son idéal. Rien n'est plus touchant que ces pages où sous la feinte impersonnalité travaillent les affres du style, souffre une des plus frissonnantes sensibilités qui soient. Comme l'a noté Paul Bourget dans un de ses meilleurs Essais de psychologie : « Ce qui donne à ces livres leur saveur de vie profonde, c'est qu'une âme d'homme y apparaît, meurtrie et nostalgique, tourmentée et vaincue, inassouvie et violente ». La même âme qui a insufflé, aux feuilles volantes de la correspondance, ce souffle tumultueux, cette trépidation d'enthousiasme et de vie !...

Ce sera l'immortel honneur de Gustave Flaubert de n'avoir laissé au vent de l'avenir que de bonnes graines, l'exemple d'une vie de fier et étonnant labeur, toute sacrifiée à l'amour du beau. Peu de martyres surpassent en grandeur et en volonté celui de l'ascète qui affirma : « L'homme n'est rien, l'œuvre est tout... » et qui s'offrit lui-même en holocauste. »

« L'ART AU FOYER »

Dans presque tous les pays d'Europe fonctionnent avec succès des œuvres ayant pour but l'amélioration du sort de la femme qui désire gagner sa vie par un travail honorable. Tant de femmes ont des ressources insuffisantes et, dans le désir d'accroître quelque peu leur bien-être ou d'amasser le strict nécessaire, elles se sont appliquées à étudier et à perfectionner les arts manuels, les unes, les travaux à l'aiguille, les autres, des arts de luxe plus raffinés : les cuirs et les broderies d'art, le métal repoussé, la céramique, la dentelle rénovée par la création de dessins modernes. Mais les débouchés leur manquent, et, à part de très rares exceptions, toutes ces jeunes énergies et ce bon vouloir se trouvent à tout jamais découragés. Ne semble-t-il pas élémentaire de leur venir en aide par la création d'un groupement de toutes ces forces éparses et la constitution d'un comité appelé à rechercher ces débouchés, à donner aux membres de l'association des conseils utiles et des renseignements pratiques en même temps qu'un appui moral, à leur fournir en un mot les moyens de subvenir à leurs besoins en utilisant leur instruction et leurs aptitudes diverses ?

Telle est l'idée maîtresse qui anime les œuvres de l'*Adelphie* et de l'*Abeille* à Paris, le *Woman's exchange* à New-York, l'*Arbeid adelt* à Amsterdam, le *Tesselsevude* à La Haye, l'*Industrie féminine* à Rome, et les organismes similaires qui fonctionnent en Angleterre, en Allemagne, en Norvège, etc. La Belgique est l'un des seuls pays qui l'ignore encore, et il semble urgent de prendre l'initiative d'un organisme analogue établi sur des bases stables et sérieuses.

A la tête de ce mouvement, que nous avons signalé déjà s'est constitué un comité d'organisation composé de MM. Ch. Buls, J. Stevens et A. Mabile, assistés dans leur tâche par un groupe d'artistes tels que MM. Ph. Wolfers, Fierens-Gevaert, Omer Coppens, P. Hamesse, M^{mes} Wytsman, Fr. Philippson, L. Héger, par des professeurs compétents comme M. Crespin et M^{lle} Bosché, et par quelques dames dévouées à l'idée nouvelle, M^{me} la comtesse de Lannoy et M^{me} William Burls entre au res.

Afin de permettre au public d'apprécier les talents manuels de la femme belge, tant dans les arts appliqués que dans les travaux à l'aiguille, ce comité a organisé une vaste exposition-concours qui sera ouverte à la Bourse des Métaux et Charbons (premier étage du palais de la Bourse), du samedi 21 au lundi 30 décembre. Tous les ouvrages y seront mis en vente en chiffres connus et l'excédent des bénéfices sera versé à la caisse des Enfants Martyrs.

L'Art au foyer ne peut devenir une œuvre sociale et utilitaire que du jour où elle fonctionnera de manière continue et permanente. Cette première exposition, naturellement susceptible de perfectionnements successifs par l'organisation de nouveaux concours et l'adjonction d'un comité technique et artistique qui aurait pour tâche de guider le goût et d'affiner l'exécution, serait

donc le point de départ, le germe initial de l'œuvre nouvelle. Mais celle-ci trouvera-t-elle à Bruxelles comme elle en a trouvé à Paris et dans tant d'autres pays, des souscripteurs, si modestes soient-ils, et de généreux philanthropes qui comprendront les bienfaits d'une telle institution ? Il est permis de l'espérer, et si la Belgique est en retard de plus de dix années sur les autres nations, on peut tenter d'accomplir ici, avec discernement, en profitant de l'expérience acquise, ce qui a été réalisé à l'étranger.

Le programme de l'Art au foyer peut donc se résumer en ces simples mots : l'encouragement au travail. Nous nous faisons l'interprète du comité pour recommander l'œuvre à la sympathie de nos lecteurs et pour engager ceux-ci à visiter l'exposition de fin décembre. La nouveauté, le but et la portée sociale de cette entreprise donnent à celle-ci un incontestable intérêt.

NOTES DE MUSIQUE

Le premier Concert populaire.

Était-il bien utile de reprendre — quand tant d'œuvres nouvelles attendent leur tour ! — l'interminable *Symphonie domestique* ? On en peut douter. Le plaisir que doit éprouver M. Sylvain Dupuis à démêler adroitement l'écheveau des thèmes enchevêtrés par M. Richard Strauss pour célébrer à grand orchestre des joies intimes qu'on souhaiterait plus discrètes ne semble pas justifié par l'émotion esthétique de l'auditoire. Celui-ci a écouté poliment l'œuvre et l'a applaudie avec la déférence que lui inspire l'auteur de *Salomé*. C'est là, je crois, tout le résultat obtenu par une audition qui absorbe quarante-cinq minutes après avoir imposé à l'orchestre et à son chef un travail considérable. Il est permis de trouver que ce résultat ne répond guère à l'effort accompli. Tout au moins a-t-il affirmé, avec la dextérité de M. Dupuis et son inlassable ardeur au travail, la virtuosité d'un orchestre qui se joue des complications les plus épineuses et interprète allègrement des partitions dont l'exécution eût été, naguère encore, tenue pour utopique.

Une série de petites pièces pour instruments à cordes composées à la mémoire de Goldoni par M. Enrico Bossi a fourni à M. L. Van Hout l'occasion de déployer sur le violon d'amour un talent que l'on sait délicat, spirituel et charmeur ; à l'orchestre de se montrer parfait dans l'exécution d'une *Burlesca* endiablée. Mais l'intérêt musical de ces pastiches a paru médiocre. L'Italie n'a-t-elle que ces berquinades à nous offrir ?

Remplaçant au pied levé M^{me} Litvinne indisposée, M^{me} Kutschera a chanté le final de *Tristan* et celui du *Crépuscule des dieux*. Il faut lui savoir gré d'avoir, avec une réelle bonne grâce, assuré le programme du concert, alors que la soirée qu'elle avait donnée la veille à la Grande Harmonie eût été pour elle une cause légitime d'excuse.

O. M.

Le Quatuor Zimmer.

M. Albert Zimmer et ses excellents partenaires Ryken, Baroen et Dochaerd ont inauguré mercredi dernier leur saison. Haydn, Beethoven et Borodine faisaient les frais de programme, qui fut écouté avec recueillement et applaudi avec enthousiasme. Ce qui distingue les auditions du Quatuor Zimmer, c'est le respect avec lequel la pensée des maîtres est interprétée, c'est le scrupule d'une exécution étudiée minutieusement dans les moindres détails. Cette fois encore, on a pu apprécier cette précieuse qualité, et la façon dont les quartettistes ont exprimé tour à tour la grâce désuète du père Haydn, la mâle beauté de Beethoven, l'âme lyrique et nostalgique de Borodine a donné la mesure de leur talent varié, précieux et sûr.

Le Lieder-Abend de M^{me} Elsa Homburger.

M^{me} Homburger est Suisse : comme telle, elle connaît également bien le français et l'allemand et chante également bien dans les deux langues. Sa voix est pure et jolie, quoique d'un timbre peu généreux, et elle la manie avec adresse, intelligence et distinction. Son articulation est parfaite ; sa diction s'efforce d'atteindre le maximum d'expression avec le maximum de simplicité : pas de minauderies, pas de mimiques stéréotypées du regard, et cependant aucune froideur ; bien au contraire, une atmosphère de charme et de sympathie qui ne pourra que s'accroître avec ce petit rien d'autorité que doit encore acquérir l'excellente artiste pour devenir parfaite.

Programme mi-allemand, mi-français, charmant d'un bout à l'autre dans la partie allemande, très critiquable dans la partie française ; cette dernière est complètement gâtée par l'idée erronée que, pour plaire au public, il faut absolument chanter des fadaïses massenétiques ou autres. On ne pourrait répéter avec assez de force combien cette conception est déplorable et quel effet de vulgarité et d'in-signifiance produisent les pâles et molles mélodies d'un M. Th. Dubois ou d'un M. Erlanger après les lieder délicieux de Mozart, de Brahms, de Hugo Wolff et même après les bergerettes françaises du XVIII^e siècle. Espérons qu'à l'avenir M^{me} Homburger, faisant pour le lied français ce qu'elle fait pour le lied allemand, réservera dans ses programmes une place à ce que la France a réalisé de réellement intéressant dans le domaine de la mélodie depuis une vingtaine d'années.

Le Lieder-Abend de M^{me} Kutscherra.

Nous n'avions plus entendu M^{me} Kutscherra à Bruxelles depuis des années. Nous nous souvenions d'elle comme d'une interprète consciencieuse des rôles wagnériens qu'elle chantait à la Monnaie avec un accent germanique prononcé et qu'elle jouait avec une mimique qui laissait quelque peu à désirer.

Elle nous est revenue, ces jours-ci, comme chanteuse de lieder : sa voix a peut-être perdu en ampleur, mais elle s'est affinée, a appris à fond l'art des demi-teintes, et s'est fort bien adaptée aux nécessités de l'interprétation du lied. L'accent germanique d'antan a complètement disparu ; mais les mélodies françaises qui nous ont donné l'occasion d'en juger étaient bien mal choisies ! Se figure-t-on l'effet que doivent produire quelques œuvres de troisième ordre de MM. Saint-Saëns, Fauré, Bruneau et de l'inévitable M. Massenet après d'admirables lieder de Schubert, après le *Frauenliebe und Leben* de Schumann et après les cinq poèmes de Wagner ? Toujours cette préoccupation de plaire au public !

A part cette critique, nous nous plaisons à rendre hommage à l'émotion délicate et intime avec laquelle M^{me} Kutscherra a chanté les lieder allemands de son programme. Mettons hors pair son interprétation de la poignante *Litanei* de Schubert, de certaines pièces de *L'Amour et la Vie d'une femme* (*Du Ring...* et *Nun hast du...*) et des cinq poèmes de Wagner, dans lesquels elle a fait preuve d'un beau tempérament d'artiste probe et compréhensive.

Cu. V.

LA MUSIQUE A LIÈGE

Le premier concert du Conservatoire.

Ysaye a donné à Liège la primeur du concerto de violon d'Emmanuel Moor, ce Hongrois vivant en Angleterre où, depuis longtemps il entassait dans ses cartons symphonies, opéras, concertos, quatuors et lieder, insoucieux de les mettre au grand jour. Ignoré hier, il sera soudain parlé de lui beaucoup cet hiver grâce à Ysaye et à Casals, qui se font les généreux propagateurs de ses œuvres.

Je ne sais ce qu'eût été le concerto de violon sans Ysaye, mais il est certain qu'à ce contact fervent l'œuvre s'est illuminée de vie

intime et s'est imposée à notre sympathie. Elle est nettement symphonique, d'inspiration sincère, d'harmonies souvent délicieuses et très modernes bien que son romantisme aigu nous reporte de quelques années en arrière. La première partie et l'adagio semblent les pages les mieux venues, peu développées mais de thèmes captivants, voire de pensée profonde qu'Ysaye fait saillir avec son admirable puissance émotive.

Le grand virtuose a mis la joie au cœur de tous les adorateurs de Mozart en inscrivant au programme le ravissant concerto en sol, une perle très italienne, dont il est impossible de chanter l'adagio avec plus de sereine tendresse, avec une sonorité plus merveilleuse et plus pure. Nul n'a comme Ysaye le don de désarmer la critique et d'imposer sa façon de voir. C'est le despotisme d'un tempérament puissant, instinctif, qui ignore les bornes sèches des raisons didactiques. Et si l'on « n'approuve » pas toujours, l'on « aime ». En art, n'est-ce point l'essentiel ?

Le concert avait débuté par la *Symphonie héroïque*. Quand nos premiers violons perdront-ils la néfaste habitude de prédominer avec exaspération aux moments les plus intempestifs ? L'équilibre orchestral en demeure rompu et les détails les plus essentiels se noient dans cette débauche de sonorité des cordes.

Au programme aussi *Macbeth*, le premier des poèmes musicaux de Strauss. Si le chef de la jeune école allemande a suivi un texte élaboré d'après Shakespeare, nous l'ignorons. Il semble plutôt avoir voulu exprimer le drame en son essence, encore que nous ayons peine à y trouver de façon significative le désir sauvage du crime, la hantise du remords, les puissantes émotions humaines qui traversent l'œuvre shakespearienne. Mais l'on devine déjà le grand virtuose d'orchestre qui, s'il n'est point mélodiste, a le don de la couleur et de la force dramatique.

Mo.

SITES PITTORESQUES

Un de nos amis, de passage à Huy, dit *l'Express*, a appris que les Ponts-et-Chaussées méditaient encore un de ces actes de vandalisme dont ils se sont fait une triste spécialité.

Il existe, à Huy, un peu en amont du « Pontia », un petit coin pittoresque réellement ravissant : sur le quai de droite, la maison Collignon, une vieille construction en style renaissance liégeoise ; en face, sur l'autre rive, une série de vieilles bâtisses enchevêtrées, surplombant le fleuve, offrant un charmant coup d'œil.

Or, il paraît que, sous prétexte de rectification, l'Administration des Ponts-et-Chaussées a l'intention de raser tout cela et de faire, à cet endroit, un beau quai tout droit, tout neuf, tout brillant, tout luisant...

Nous espérons bien que les Hutois ne se laisseront pas faire, et que tous les amateurs de sites pittoresques se joindront à notre ami pour pousser le cri d'alarme. C'est déjà bien assez qu'à la sortie de la ville, en amont, on ait construit un horrible pont à treillis métallique, qui déshonore complètement la vallée de la Meuse.

Si l'on n'y mettait bon ordre, il ne resterait bientôt rien du charme qui rend si attrayante la gentille petite cité hutoise.

Chronique judiciaire des Arts.

Il Figlio di Jorio.

M. Gabriel d'Annunzio intente à un acteur napolitain, auteur à ses heures, M. Eduardo Scarpetta, un procès en dommages-intérêts. Ce Scarpetta est le chef d'une compagnie qui joue, en dialecte napolitain, des pièces d'un comique inénarrable dont il est l'auteur et le principal interprète. Il a modernisé la légendaire figure de Polichinelle ; il lui a mis un veston et un chapeau mou ; il lui a enlevé son masque et sa poudre, mais en réalité il a

conservé sous une forme neuve ce vieux et toujours jeune type de sacripant spirituel et inventif. Scarpetta excelle notamment dans la parodie, et quand il vit le succès littéraire et populaire à la fois de la *Figlia di Jorio*, il s'empessa de composer *Il Figlio di Jorio*, qui fut représenté pour la première fois en automne 1904.

Cette parodie fut tout à fait inférieure aux autres œuvres de Scarpetta. Trainante, un peu grossière, se contentant de lourdes allusions, elle fut trouvée irrespectueuse par la jeunesse des écoles et par le public, et comme elle ne rachetait pas l'irrespect par l'esprit, elle fut tapageusement sifflée.

On pouvait donc croire que le châtement était suffisant. Pas du tout. Gabriel d'Annunzio, dans le même temps, intenta à Scarpetta un procès en contrefaçon. Il prétendit que *Il Figlio di Jorio*, par la ressemblance du titre et certaines similitudes du sujet, voulait profiter du succès de l'œuvre première et attirer le public grâce à cette équivoque.

L'affaire traîna quelque temps en justice, et finalement on désigna deux experts pour décider si la pièce de Scarpetta était contrefaçon ou parodie. Ceux-ci viennent de rendre leur verdict. Ils ont conclu que *Il Figlio di Jorio* était une parodie et que l'auteur n'avait pu avoir en l'écrivant aucun esprit de fraude ou de concurrence.

PETITE CHRONIQUE

Les peintres René Janssens et Léopold Speekaert exposent en ce moment, et jusqu'au 1^{er} décembre inclus, quelques-unes de leurs œuvres au Cercle artistique et littéraire.

Le comité du Monument Joseph Dupont vient de se mettre d'accord avec le statuaire Paul Du Bois et la ville de Bruxelles sur l'exécution définitive et l'emplacement du mémorial destiné à rappeler le souvenir du célèbre chef d'orchestre. C'est décidément sur l'un des paliers du théâtre de la Monnaie, au premier étage, que sera érigé le groupe monumental imaginé par l'artiste et dont l'esquisse a été approuvée par le comité.

Il sera en marbre blanc. Le soubassement sera construit en marbre de couleur, les accessoires seront exécutés en bronze doré. M. Du Bois s'est engagé à achever le monument en dix-huit mois. Le coût total a été fixé à 23,000 francs.

Le jury de peinture du concours Godecharle a décerné le premier prix à M. English, de Bruges; le deuxième, à M. Langaskens, de Bruxelles; MM. Dom, d'Anvers, et Colin, de Bruxelles, ont été respectivement classés troisième et quatrième.

Le concours de sculpture a donné les résultats suivants: 1^{er} prix, M. Ch.-G. Collard, d'Anvers; 2^{me}, M. H. Wouters, de Malines; 3^{me}, M. Marcel Wolfers, de Bruxelles; 4^{me}, *ex æquo*, MM. P.-J. Theunis et V. Voets, de Bruxelles.

Le jury était composé, pour la peinture, de MM. Frédéric, Gouweloos et Khnopff; pour la sculpture, de MM. Anthon, Lagae et Rombaux.

Nous parlerons la semaine prochaine de *Sacrifiée* l'œuvre éminente de M. Devore que le Parc a représentée avec un succès éclatant. L'interprétation est de tout premier ordre. A citer notamment M^{lle} Lély à qui une salle comble fit des ovations répétées.

L'Association des Chanteurs de Saint-Boniface interprétera aujourd'hui dimanche, à 10 heures du matin, à l'occasion de la fête de Sainte Cécile, sous la direction de M. H. Carpay, la messe *Jesu nostra redemptio* de Palestrina, ainsi que des œuvres de Ed. Bénédictine, E. Tinel et J.-S. Bach.

Aujourd'hui, à 2 heures, aura lieu à l'Académie royale de Belgique une audition publique de la cantate *Geneviève de Brabant*, qui a valu à M. Ch. Radoux le prix de Rome.

Cette exécution sera précédée de la proclamation des résultats des divers concours du gouvernement en 1907 et d'un discours sur *La Maison* par M. Jacques Winders, directeur de la classe des Beaux-Arts.

La bibliothèque du Conservatoire royal de Bruxelles va s'enrichir d'une importante et précieuse collection. M. Eugène Gilbert vient d'avertir la Commission administrative de cet établissement qu'en exécution d'un souhait verbalement exprimé par le vicomte de Spoelbergh de Lovenjoul, il lui fera prochainement remise de tout l'ensemble de la bibliothèque musicale, composée de partitions rares ou inédites, de notes sur les artistes du chant, d'une iconographie très complète, etc., réunie par le célèbre érudit dans ses archives du boulevard du Régent.

Le concert annoncé pour mardi prochain, à la Grande-Harmonie, à 2 heures, par le Quatuor de Saint-Petersbourg nous vaudra la première audition à Bruxelles du quatuor en *mi* mineur de Schillings; au programme également l'op. 74 (*mi* bémol majeur) de Beethoven et l'op. 80 (*mi* bémol mineur) de Tschai-kowsky.

Concerts annoncés: Mardi 26, à 8 h. 1/2, le Quatuor de Saint-Petersbourg (Grande-Harmonie); mercredi 27, à 8 h. 1/2, concert Sarasate (Grande-Harmonie); dimanche 1^{er} décembre, à 3 heures, concert de M^{me} Aretowska (salle Mengelle); mardi 3, à 8 h. 1/2, concert H. Albers (Grande-Harmonie); jeudi 5, à 8 h. 1/2, concert Th. Canivez et W. Bastard (Salle Le Roy); samedi 21, à 8 h. 1/2, concert H. Heuschling (Salle Le Roy).

M. E. Closson, conservateur-adjoint du Musée du Conservatoire royal de musique, fera jeudi prochain, à 8 h. 1/2, à la Maison du Livre, une conférence avec projections lumineuses sur: *Les Partitions musicales*.

A la demande de plusieurs établissements d'enseignement dont certains élèves désirent suivre le cours d'Histoire de la musique et d'esthétique musicale donné par M. le Dr Dwelshauvers à l'Ecole de musique et de déclamation d'Ixelles, il a été décidé que ce cours ne serait plus donné le lundi à 2 h. 1/2, mais bien à 4 h. 1/2. Par suite de cette disposition, de nouvelles inscriptions seront encore reçues au secrétariat, 59, rue de la Longue Haie, de 3 à 5 heures.

Un Comité s'est constitué sous la présidence d'honneur de M. Emile De Mot, bourgmestre de Bruxelles, et la présidence effective de M. Ch. Van der Stappen, afin de commémorer le souvenir du peintre Isidore Verheyden.

Il est composé comme suit: M^{lle} A. Boch, MM. Acker, Blanc-Garin, L. Frédéric, Théo Hannon, Camille Lemonnier, Octave Maus, X. Mellery, R. Petrucci, secrétaire; H. Richir, V. Rousseau, L. Solvay, G. Van Zype, Th. Vinçotte, Sam Wiener.

Les amis du maître ont pensé qu'il leur appartenait de prendre l'initiative d'une souscription qui permettrait de rendre à sa mémoire l'hommage qui lui est dû. Aucune décision n'a été prise quant à la forme sous laquelle il lui sera rendu, le Comité ayant décidé de ne statuer à ce point de vue qu'après la clôture de la souscription.

Les dons peuvent être adressés dès aujourd'hui à M. Blanc-Garin, trésorier, rue de la Poste, 87, à Schaerbeek-Bruxelles, ou à l'un des autres membres du Comité.

On nous écrit de Luxembourg:

Le premier concert du Conservatoire, qui a eu lieu le 7 novembre, a mis en lumière les qualités d'expression, de cohésion et de style de l'excellent orchestre formé et conduit avec autorité par M. Victor Vreuls. L'ouverture du *Carnaval romain*, le prélude de *Tristan et Isolde* et le morceau symphonique de *Rédemption* ont particulièrement enthousiasmé le public. La symphonie en *ré* de Beethoven et l'ouverture d'*Alceste* complétaient, avec le concerto de Haydn pour violoncelle, fort bien joué par M. Eugène Kuhn, ce beau programme qui montre l'orientation artistique que M. Vreuls a su, dès son entrée en fonctions, donner à l'établissement qu'il dirige.

Les programmes des trois autres concerts, fixés aux samedis 21 décembre, 1^{er} février et 21 mars, comprendront entre autres la symphonie concertante de Mozart pour violon et alto, les III^e, IV^e et V^e symphonies de Beethoven, les ouvertures de *Léonore* (Beethoven), de *Geneviève* (Schumann), de *Tannhäuser*, des *Maîtres*

Chanteurs et de Parsifal (Wagner), *le Rouet d'Omphale* (Saint-Saëns), *Espana* (Chabier), *Pelléas et Mélisande* (Fauré), *la Symphonie cévenole* (V. d'Indy), *les Danses béarnaises* de Ch. Bordes.

Une exposition des œuvres de M^{mes} Clara Voortman, Anna De Weert, Léo Jo et Hélène Buyst s'ouvre aujourd'hui, à 11 heures, au Cercle Artistique et Littéraire de Gand. Elle restera ouverte jusqu'au 5 décembre.

Une exposition ouverte en ce moment au Musée des arts décoratifs de Zurich groupe un choix de céramiques nouvelles de Copenhague, de broderies et bois sculptés exécutés par W. Koch, de gravures en couleurs par M^{lle} A. Bally, d'estampes de Cottet, Raffaëlli, Jan Veth, Laage, Orlik et Schinnerer, de lithographies allemandes, de reliures anglaises, etc.

L'Art flamand et hollandais a consacré une de ses livraisons à l'Exposition de la Toison d'or. C'est une superbe monographie, illustrée de vingt-trois planches reproduisant les plus belles œuvres réunies à Bruges. La série s'ouvre par le portrait de Philippe le Bon, fondateur de l'ordre, prêté par le roi d'Espagne; viennent ensuite les effigies de Philippe le Beau, de Marguerite d'Autriche, de Charles-Quint, de Ferdinand I^{er}, de Philippe II, du duc d'Albe, etc. Parmi les tableaux religieux, citons en première ligne *l'Annonciation* de Jean van Eyck, prêtée par l'empereur de Russie, le célèbre rétable de la famille de Merode, reproduit ici pour la première fois; les volets du même maître du Musée de Madrid, le triptyque de Jérôme Bosch au roi d'Espagne, bref, tout ce que l'Exposition de Bruges offre de plus intéressant.

M. Henry Hymans, conservateur en chef de la Bibliothèque royale, a mis puissamment en relief la valeur artistique et historique de tous ces trésors.

Le numéro, mis en vente séparément au prix de 3 francs, est envoyé à tous les souscripteurs de *l'Art flamand et hollandais*.

Le maître Camille Saint-Saëns vient, dit un communiqué aux journaux, d'offrir, dans les termes les plus aimables, à M. et M^{me} Georges de Lausnay la dédicace de sa nouvelle transcription pour deux pianos de la Sonate en si bémol mineur de Chopin.

Ce qui serait peut-être plus aimable encore, et assurément plus respectueux, c'est de laisser telles qu'ils les ont écrites et sans tripatouillages les œuvres des maîtres de la musique.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

PETIT MANUEL

DE

L'AMATEUR DE BOURGOGNE

PAR

MAURICE DES OMBIAUX

Un petit volume de luxe, tiré à 300 exemplaires, numérotés sur papier à la cuve des Papeteries d'Arches.

Prix : 5 francs.

Vient de paraître chez MM. DURAND et Fils, éditeurs

4, PLACE DE LA MADELEINE, PARIS

VINCENT D'INDY. — **Deuxième symphonie** (op. 57).

Partition d'orchestre in-16. — Prix net : 8 fr.

Id. — **Istar**, variations symphoniques (op. 42). Partition d'orchestre in-16. — Prix net : 4 fr.

CLAUDE DEBUSSY. — **La Soirée dans Grenade** (Estampes).

Transcription pour piano à 4 mains par JACQUES DURAND. — Prix net : 2 fr. 50.

Id. — **Hommage à Rameau** (Images).

Transcription pour piano à 4 mains par JACQUES DURAND. — Prix net : 2 fr. 50.

MAURICE RAVEL. — **Sur l'herbe**. (P. VERLAINE). — Prix net : 1 fr. 35.

Id. — **Les Grands Vents venus d'outre-mer...** (H. DE REGNIER).

Prix net : 1 fr. 75.

AUGUSTE CHAPUIS. — **Fantaisie concertante** pour contrebasse et piano.

Prix net : 3 fr. 50.

PAUL FOURNIER. — **Andante** pour violon et piano. — Prix net : 3 fr. 50.

Id. — **Adagio** pour violoncelle et piano. — Prix net : 2 fr. 50.

ÉMILE FREY. — **1^{er} Morceau de fantaisie** pour piano. — Prix net : 1 fr. 75.

Id. — **Valse de concert** pour piano. — Prix net : 2 fr. 50.

MAX D'OLLONE. — **Élégie** pour violoncelle et piano. — Prix net : 2 fr. 50.

ROGER-DUCASSE. — **Barcarolle** pour piano. — Prix net : 2 fr. 50.

CAMILLE SAINT-SAËNS. — **Fantaisie** pour violon et harpe (op. 124). — Prix net : 5 fr.



Maison Félix MOMMÉN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-L. LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50.
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

le mercredi 4 décembre et trois jours suivants d'une importante réunion de

LIVRES, ESTAMPES ET DESSINS

provenant des collections de

feu M. J. DE LA COURT, Premier Président de la Cour d'appel de Bruxelles, Vice-Président du Conseil d'administration de la Bibliothèque Royale, etc., et de feu M. Ch.-M. MAUS, Conseiller à la Cour d'appel de Bruxelles, Directeur de la *Revue belge de Numismatique*, etc.

La vente aura lieu à 4 heures précises, par le ministère de l'huissier J. Cox, en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 14, rue de la Chancellerie, près la Collégiale Sainte-Gudule.

Le catalogue, comprenant 1018 numéros, se vend 50 centimes.

Exposition chaque jour de vente, de 10 heures à midi.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

La Presse Européenne

Coupures de journaux artistiques, commerciaux, politiques et financiers

Bruxelles, 54, rue de Longue-Vie.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

ANTÉE

Revue mensuelle de littérature.

Le numéro, 60 centimes. — L'abonnement, 6 francs l'an.

COLLABORATEURS RÉGULIERS

MM. Michel Arnauld, André Gide, Albert Giraud, Laurent Tailhade, Henri Ghéon, Maurice Wilmotte, Remy de Gourmont, Maurice Denis, Jacques-E. Blanche, Jacques Copeau, Lucien Jean, Henri Vandeputte, Joseph Bossi et Eugène Monfort.

ARTHUR HERBERT Ld, éditeurs, Porte Sainte-Catherine. BRUGES.

Numéro spécimen envoyé sur commande.

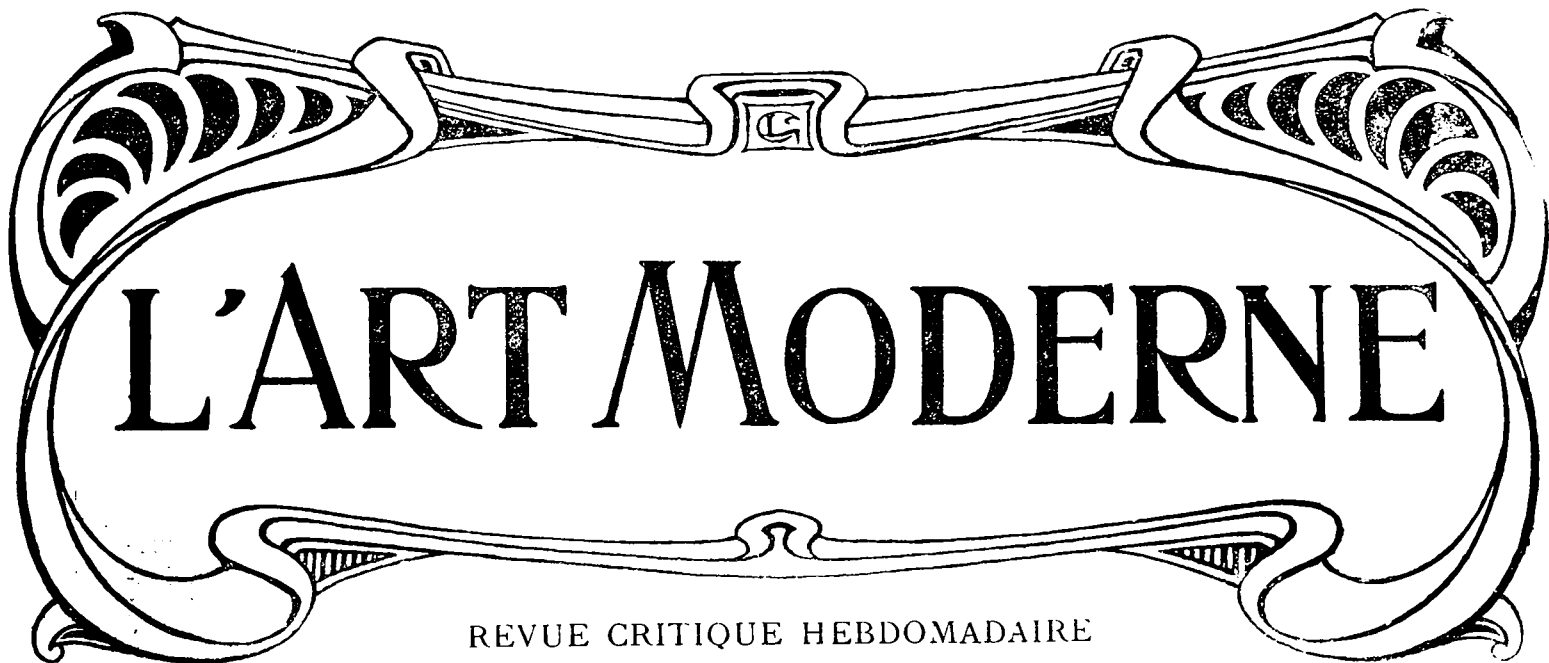
DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Ariane (OCTAVE MAUS). — Pour célébrer la Flandre (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Le Premier Concert Ysaye (O. M.) — Le Groupe des Compositeurs belges. — Nouvelles publications musicales : *Chansons tristes* (CH. V.). — Prévision — Chronique théâtrale : *La Sacrifiée, Madame reçoit, Ohé! les Pantins!* (G. R.). — Accusés de réception. — Chronique judiciaire des Arts. — Nécrologie : *Le baryton Bertram*. — Concours : *Exposition des Arts et Métiers à Verviers*. — Petite Chronique.

ARIANE

Il eût suffi, peut-être, que M. Catulle Mendès naquît cent cinquante ans plus tôt pour qu'*Ariane* devînt un chef-d'œuvre. Son livret, inspiré des mythes antiques alors en honneur, très classiquement construit selon les formules du temps, n'eût pas manqué de plaire à Gluck, vers qui de secrètes affinités de goût et de tendances eussent évidemment orienté le poète. Et mieux que Quinault ou le bailli du Rollet, Catulle Mendès eût réalisé avec l'auteur d'*Armide* l'union intime de la

poésie et de la musique à quoi tendait de tout son désir le rénovateur du drame musical.

Outre le dessein de fournir au compositeur des épisodes tour à tour pittoresques, héroïques, amoureux, pathétiques, propres à exciter sa verve lyrique, *Ariane* décèle, en effet, un souci constant d'écriture élégante et raffinée qui dépasse les visées habituelles des livrets d'opéra. Une orchestration d'épithètes rares, d'images tendres, de distiques précieux, correspond, dans le poème, à l'instrumentation du commentaire musical. Elle l'emporte même sur celle-ci par la variété des timbres et l'agrément des sonorités. Et ceci m'incline à penser que peut-être — l'expérience à tenter ne serait pas sans intérêt — il serait possible de jouer, sans qu'elle en souffrit, l'*Ariane* de M. Catulle Mendès dépouillée de la musique de M. Massenet. A défaut de puissance et de souffle tragique, sa grâce voluptueuse suffirait à l'animer de la vie artificielle qu'on demande au théâtre.

La rivalité de Phèdre et d'Ariane éprises toutes deux du même héros, l'indécision de Thésée qui, après avoir préféré la seconde, revient à la première et s'aperçoit qu'il les aime toutes deux lorsqu'il les a perdues l'une et l'autre, le sublime sacrifice d'Ariane arrachant aux enfers sa sœur adultère parce que Thésée ne peut vivre sans elle, les multiples ressorts tragiques qu'offrit au poète la légende hellénique furent assez adroitement assemblés et mis en œuvre pour constituer un drame qui trouve en lui-même son éloquence. Oh! il demeure, je le sais, conventionnel et maniéré. C'est un pastiche de la littérature dramatique du XVIII^e siècle,

et tous ses héros portent perruque. Mais la douce figure d'Ariane n'en est pas moins émouvante, et son infortune nous touche parce qu'elle est un reflet de l'éternelle douleur.

Il y a même un épisode vraiment joli, une trouvaille poétique qui domine tout le poème. C'est, — lorsqu'Ariane, précédée du lumineux cortège des Jeux, des Nymphes et des Désirs, pénètre sous les voûtes d'ennui et de ténèbres du royaume d'Hadès, — l'émotion qui bouleverse, au contact de la chair palpitante des mains, au parfum des roses épanouies dans la joie du soleil, la mélancolique Perséphone, idole hiératique et glacée.

Des roses! Des roses! Des roses!
Je vois, j'aspire, et touche et baise la douceur
De toutes les humaines choses
Dans leurs chères fraîcheurs écloses!

Mais ceci nous ramène à la musique, car c'est précisément cet épisode qui fixe, dans la partition, la qualité d'inspiration, le style et, si l'on veut, l'idiocrasie du compositeur.

Lorsqu'il s'agit de M. Massenet, on est toujours tenté de parodier le début du feuilleton de M. Jules Lemaitre sur un romancier célèbre :

« Aujourd'hui je ne vous parlerai pas de littérature : il sera question de M. Georges Ohnet. »

On pourrait dire, de même : « Laissons, pour cette fois, la musique à l'écart, et causons de M. Jules Massenet. »

Il serait absurde, en effet, et contraire à toute logique, d'assimiler, en les rangeant sous la même dénomination, les productions annuelles de ce fécond écrivain aux œuvres que marqua le génie de Rameau, de Gluck, de Weber, de Wagner, et d'établir entre celles-ci et celles-là des comparaisons, fussent-elles lointaines, ou des rapprochements quelconques, fussent-ils hypothétiques.

Ce point nettement précisé, louons le compositeur pour la fertilité de son invention, pour l'ingéniosité de ses pensées mélodiques, pour l'habileté avec laquelle il s'empare de l'auditoire, l'amuse, l'intéresse, le tient en haleine et se l'attache jusqu'à la fin du spectacle, tout en ne lui donnant en échange que de parcimonieux et minuscules présents. *Ariane* est, sous ce rapport, le type de la partition économique. L'auteur n'a jamais fait sortir de sa tirelire moins de pièces sonnantes ; mais celles-ci sont si judicieusement choisies et distribuées qu'elles décuplent le coefficient de leur vertu.

Je vous ai dit, il y a huit jours, qu'il fallait du génie pour arriver à un pareil résultat, et la seconde audition d'*Ariane* n'a pas modifié mon opinion. La partition renferme toutes les malices, tous les trucs, toutes les extases, toutes les pâmoisons dont l'effet sur le public est certain. C'est un civet miraculeusement cuisiné,

sans qu'on y ait introduit ne fût-ce que l'oreille d'un lièvre. Et le civet est cuit à point, salé, poivré comme il sied, appétissant à souhait. J'en ai mangé, j'en ai repris. Peut-être y a-t-il une joie perverse à toucher du doigt le fond de l'illusion et du mensonge.

Ce qui rehausse singulièrement l'intérêt d'*Ariane*, c'est, outre l'agrément d'une mise en scène pittoresque et même somptueuse, celui de l'interprétation, qui groupe d'excellents éléments. M^{me} Pacary incarne avec justesse et intelligence la tendre héroïne et chante son rôle d'une voix limpide et harmonieuse. Dans le personnage épisodique de Perséphone, M^{lle} Croiza s'est taillé un succès qui dépasse de beaucoup l'importance du rôle : il s'adresse à la fois à la belle voix, enveloppante et timbrée, de la cantatrice, au style avec lequel elle phrase ses récits, à sa compréhension musicale et à son excellente diction.

Son exemple pourra exercer une influence heureuse sur une débutante chargée du rôle, trop lourd pour elle, de Phèdre, M^{me} Seynal, dont il faut admirer surtout la vaillance et la bonne volonté.

Du côté des hommes, M. Verdier fait un Thésée à la voix éclatante, à l'héroïsme indiscontinûment paroxyste, et M. Layolle un Pirithoüs un peu mou, mais qui chante avec talent. L'orchestre et les chœurs excellents sous la ferme direction de M. Sylvain Dupuis.

OCTAVE MAUS

POUR CÉLÉBRER LA FLANDRE

J'ignorais le nom du poète Paul Spaak, et je viens de le découvrir. Encore un ! Eh mon Dieu, oui, et qui a déjà du talent, et qui en aura encore bien plus : cela se devine à des nuances, à des façons d'exprimer.

Il y a beaucoup de poètes de talent aujourd'hui. Autrefois, je parle de la génération du symbolisme, il y en avait moins et cependant c'était plus intéressant, parce qu'au milieu de leurs exagérations, de leurs théories confuses, de leurs recherches souvent oiseuses et souvent sans issue, il y avait je ne sais quel frisson d'enthousiasme et une fraternité littéraire qui manque aujourd'hui.

Aujourd'hui, les conquêtes pour lesquelles ont lutté ce groupe de poètes sont assurées, aussi bien comme motifs d'inspiration que comme prosodie ; et les jeunes gens qui écrivent en vers n'ont plus qu'à marcher dans ces sentiers, si peu battus qu'ils en paraissent vierges, mais qui ne sont pas vierges tout de même.

Seulement, ce qu'on ne peut pas savoir, c'est ce qui sortira de tout cela, c'est le nom des poètes qui dégageront peu à peu leur personnalité. Un débutant ressemble à tout le monde, sauf l'accent.

Je pense à deux débutants d'aujourd'hui, qui vont très loin : Paul Drouot dont la *Chanson d'Eliacin* était si pleine de lyrisme et qui vient de publier dans le dernier numéro de la *Société Nouvelle* une suite de petites pièces espagnoles absolument ravissantes, et à Paul Spaak dont je parlais tout à l'heure.

Voyages vers mon pays (1), tel est le titre de son premier livre qui, loin d'être la plaquette habituelle du nouveau venu, est un bel et bon bouquin de 180 pages, honnête, solide, plein de choses.

Simple détail, si vous voulez, mais qui a tout de même son importance. Nous sommes un peu fatigués de cette inondation de libelles de quatre à huit pages dont la qualité ne justifie pas la brièveté. On peut en lire deux ou vingt-cinq, on en garde à peu près des impressions aussi distinctes.... C'est un procédé destiné à donner le change au lecteur, mais dont la grossièreté ne trompe plus personne. Autrefois employé par des écrivains dont la densité et l'ellipse expliquaient une telle attitude, il devient insupportable entre les mains de gens qui pourraient aussi bien se taire dès après leur deuxième vers. Et je suis reconnaissant à M. Paul Spaak de nous offrir un recueil de poèmes au lieu de le morceler en dix-huit follicules de dix pages chacun.

Pour en venir à chanter uniquement sa Flandre chérie, M. Paul Spaak nous parle de toutes les contrées qu'il a visitées avant, par scrupule d'esthète ou par goût des sites agréables. Il nous promène en Angleterre, en Seine-et-Oise et en Provence, à Florence, à Vérone, à Venise, à Ravenne, à Sienne, à Pérouse, à Rome, en Grèce, à Rhodes. Et c'est un voyage charmant que nous faisons en sa compagnie. Car cet authentique poète est un homme cultivé, un humaniste sans rien de pédant, une sorte de héros d'Anatole France, un *gentil esprit* pour employer une délicieuse expression d'autrefois. Et nous reconnaissons, en le suivant, les paysages que nous n'avons jamais vus mais que les souvenirs de nos lectures et les désirs dont les avons chargés nous rendent parfois si présents. Nous les reconnaissons parce que le poète les décrit bien tels que le passé de l'histoire les a rendus, et pourtant il y ajoute, avec une délicate subtilité, un peu de son émotion personnelle, d'une émotion que lui a donnée la nature et non l'art, le soleil et le ciel et non les légendes.

Il faut lire ces adorables petites pièces qui s'appellent *Débris* et où l'auteur a laissé le témoignage d'une sensibilité si frémissante :

Quelques pâles couleurs encore et quelques lignes,
Ce fut Léda couchée et l'étreinte du cygne.
Voluptueusement le peintre mit son zèle
A faire palpiter dans la tiédeur des ailes
Le beau corps étendu sur un lit de roseaux.
Mais le temps a posé sur la femme et l'oiseau
Le voile qu'ont tissé les mains strictes des heures.
La peinture s'écaille au mur de la demeure,
Et d'un amour si doux qu'il n'était plus humain,
Il ne reste qu'un peu de rose et de carmin...

Mais, après toutes ces pérégrinations à travers le monde, ses climats et les témoignages des souffrances des peuples, c'est à la Flandre natale que revient le poète. Ce n'est plus l'esprit voluptueux de l'humaniste qui sourit, c'est le cœur de l'homme qui avoue son amour profond pour la terre des ancêtres. Il en chante la beauté, la tristesse, la gaieté et la mélancolie. Il en célèbre éperdument les plaines, les nuages, l'histoire et les cités. Il est heureux d'être retourné chez lui. Les plaisirs éprouvés ailleurs renforcent encore ce suprême plaisir. Il se repose :

Un soupir a passé sur les fleurs; l'herbe bouge.
Hélas! voici septembre et les pommes sont rouges;

(1) PAUL SPAAK, *Voyages vers mon pays*. Bruges, Arthur Herbert.

Et, pour voiler l'approche de la saison neuve,
Un brouillard a traîné ce matin sur le fleuve.
Mais si l'herbe jaunit sous les feuilles tombées
Des sorbiers embellis par la grâce des baies,
C'est encore dans l'orgueil d'un midi de velours
Que les arbres fruitiers inclinent leurs bras lourds,
Que contre le vieux mur ébloui de lumière
S'ouvre le cœur en feu d'une rose trémière,
Et que, dans le silence où le sommeil effleure
Mon esprit oublieux de la vie et de l'heure,
L'été qui va mourir doucement, se mesure
A la chute sonore et molle des fruits mûrs...

Dans un tout autre style, puisque c'est celui d'un prosateur et non d'un poète, mais avec la même ferveur et le même amour du sol natal, M. Fierens-Gevaert nous entretient de *Figures et Sites de Belgique* (1). Vous y trouverez un article tout à fait remarquable sur Charles De Coster, le père des lettres belges contemporaines : article à la fois modéré et enthousiaste, où quelques restrictions, nécessitées par le point de vue d'une critique hautement objective, ne font que laisser plus de valeur à la louange, plus d'accent à l'admiration. Vous y lirez un article sur Guido Gezelle, le saint curé et le poète de Courtrai, et vous ne pourrez pas le lire sans émotion. Vous y trouverez une étude fort documentée et nouvelle sur Waterloo légendaire. Mais surtout vous plairont, je crois, les pages sur le Grabant et sur les trois villes sœurs : Gand, Anvers et Bruges. Elles contiennent un tel patriotisme digne et contenu, une telle fierté civique, que l'on pense malgré soi aux troubles du passé où ce patriotisme était armé, et on demeure étonné que, si loin de ces époques de passion, il puisse en persister une telle flamme.

Pour moi qui suis Français d'une province souriante et que Paris a bien usé à ce point de vue, j'admire une telle ardeur, une telle foi, que l'on trouve en Flandre, aussi bien chez l'intellectuel que chez l'artisan et chez le poète que l'essayiste. C'est une preuve de vitalité puissante et la certaine garantie d'un avenir d'art qui a peut-être des siècles devant lui.

FRANCIS DE MIOMANDRE

Le Premier concert Ysaye.

Fichtre! Il se met bien, Ysaye!... La salle où il a installé ses pupitres est d'une somptueuse élégance. On y est reçu par des huissiers en uniforme, à casquettes plates, qui ressemblent à des officiers russes. A l'entrée des fauteuils reluit un personnage doré et chamarré comme un suisse. Autour de lui s'agite, le bonnet sur l'oreille, un escadron de ces grooms que les Anglais, par synecdoque, dénomment « buttons ». Et le programme groupe quatre compositeurs respectivement italien, allemand, hongrois et norvégien. Le voilà bien, le carrefour des nations, dans ce théâtre au nom mauresque!

Je ne vous cacherai pas que la symphonie de M. Emmanuel Moor m'a causé un insurmontable ennui. Il est difficile d'imaginer musique plus banale, plus vide, plus inutile, plus dénuée d'intérêt. C'est de la rhétorique pure, apprise à l'école de tous les maîtres d'autrefois et d'aujourd'hui, et dont aucun accent per-

(1) FIERENS-GEVAERT, *Figures et Sites de Belgique*. Bruxelles, Van Oest et C^{ie}.

sonnel, aucune idée originale, aucune trouvaille de rythme ou d'harmonie ne relève la monotonie. Traitées en forme d'ouverture, sans que rien justifie le nom de « symphonie » que donne l'auteur à son œuvre, les quatre parties de cette interminable partition ne sont reliées les uns aux autres par aucun lien. Il n'y a pas même entre elles d'unité de style, les souvenirs les plus disparates traversant chacune d'elles sans nul souci d'ordre, de logique ou de méthode. Sous ce formidable coup de massue, le public est demeuré étourdi, et il a fallu, pour le faire revenir à lui, la grâce élégante de *Peer Gynt*, dont les frais épisodes ont été très bien mis en valeur par l'orchestre. Après le compact brouet noir de M. Moor, quel régal que ce menu délicat et raffiné ! *Peer Gynt* n'est pas de « grande musique », mais cette suite d'inspirations mélodiques expressives et fines demeure charmante, à travers l'évolution des idées et du temps.

On entend toujours avec une joie nouvelle le délicieux concerto de Grieg, que M. Raoul Pugno interpréta, cette fois encore, avec autant de délicatesse que de sentiment. On ne peut unir plus de sonorité à un style plus soutenu, à une expression rythmique plus irréprochable. C'est avec raison que le célèbre pianiste fut l'objet d'une longue ovation. Il avait, au début du concert, interprété en grand artiste le concerto en *ré* mineur de Bach qui lui valut, lui aussi, plusieurs rappels.

Et la matinée, inaugurée par la médiocre ouverture d'*Anacréon*, s'acheva par une ouverture de Grieg qui n'est pas du meilleur Grieg : *En Automne*. Celle-ci fut dirigée, comme tout le concert, par Eugène Ysaye avec sa maîtrise habituelle.

O. M.

Le Groupe des Compositeurs belges.

Prévenus trop tard, nous avons été empêchés d'assister lundi dernier au concert donné à la salle Ravenstein par le *Groupe des Compositeurs belges*. Un programme varié et intéressant fut, nous dit-on, applaudi par une assistance nombreuse. Il se composait d'une sonate pour piano et violon de M. A. De Boeck, d'un sextuor pour instruments à vent de M. Lunssens, d'une pièce de M. Carl Smulders pour violoncelle et piano, des *Chansons écossaises* (avec accompagnement de harpe) de M. Paul Gilson, de mélodies de M. Lunssens et de pièces pour piano de MM. Lunssens, De Boeck et Gilson.

Nouvelles publications musicales.

Chansons tristes, poèmes de LÉON VICTORIEN,
musique de H. HENGE (1).

Le recueil des *Chansons tristes* de MM. Victorien et Henge comporte six pièces : *la Ronde des noyés*, *la Maudite*, *le Calvaire*, *la Victime*, *Vers le néant*, *l'Adieu*. Ces titres seuls disent assez la tendance de l'œuvre. Les poèmes de M. Victorien sont bien versifiés et se prêtent à une adaptation musicale. Leurs sujets, d'un romantisme très accentué, appelaient une musique peut-être un peu plus vigoureuse que celle que le jeune compositeur leur a destinée. M. Henge, en usant d'un parti pris d'ailleurs fort louable de simplicité, s'est laissé entraîner trop loin dans cette voie ; la forme strictement strophique qu'il a adoptée l'empêche plus d'une fois de prendre son essor, et l'on a le sentiment

(1) Katto, éditeur, Bruxelles; Colombier, Paris.

que si, dans certaines de ces pièces, particulièrement dans les deux dernières, il s'était servi d'une forme strophique « variée », semblable à celle que Schubert a employée dans son *Voyage d'hiver*, il serait sorti de la monotonie un peu faiblarde que l'on peut reprocher aux *Chansons tristes* : quelques maladresses harmoniques, — peut-être voulues, — contribuent encore à aggraver leur caractère falot. Mais il faut reconnaître, d'autre part, que la musique de M. Henge se recommande par une ingénuité fort sympathique et par une absence complète de recherche de l'effet pour l'effet.

CH. V.

PRÉVISION

Notre collaborateur Camille Mauclair a adressé au *Figaro* la lettre suivante :

« Mon cher confrère, à propos de l'affaire Druce-Portland, qui passionne l'Angleterre en ce moment, voulez-vous me permettre d'attirer l'attention du public sur une étrange coïncidence qui n'a pas encore été constatée ?

Une des raisons qui auraient engagé le duc de Portland à se créer une double personnalité serait, dit-on, sa misanthropie excessive résultant d'une maladie de peau — transmise, d'ailleurs, à ses descendants, puisque M. Druce invoque cette transmission comme une de ses preuves de parenté.

Or, Villiers de l'Isle-Adam, en un de ses admirables *Contes cruels* parus il y a plus de vingt-cinq ans, raconte l'histoire d'un duc de Portland qui, atteint de la lèpre pour avoir, en un voyage asiatique, serré la main d'un mendiant, serait mort après s'être rendu obstinément invisible à ses amis. Le conte, qui a pour titre *Duke of Portland*, fait, en outre, allusion à un message secret adressé par le duc à la reine Victoria, qui l'aurait brûlé. On nous parle, dans les échos relatifs à l'histoire de l'affaire actuelle, d'une communication réticente de la Reine au sujet des droits de la famille aujourd'hui contestée.

Villiers de l'Isle-Adam sut-il quelque chose de cette mystérieuse affaire, et son conte confirmerait-il la thèse Druce ? Il est peut-être intéressant de diriger les curieux de lettres et les autres dans cette voie où s'engagea ainsi le grand écrivain français qui eut de tant de faits contemporains une prévision si prophétique.

Recevez, etc. »

CHRONIQUE THÉÂTRALE

« La Sacrifiée » et « Madame reçoit. »
« Ohé ! les Pantins ! »

La Sacrifiée de M. Gaston Devore, que le théâtre du Parc représente en ce moment avec un très grand succès, est une pièce émouvante et qui fait penser. Elle expose avec force et netteté le cas si fréquent de l'enfant négligé, abandonné à lui-même, et dont la conscience se forme peu à peu dans l'ombre, à l'écart des siens, aussi distante de son milieu que si elle n'y était point née et n'y avait aucune attache.

Ce milieu, en l'occurrence, est la famille Baudricourt, composée du père, industriel parvenu, sans influence et sans autorité, de la mère, femme partiale et injuste, et de trois filles nées chacune à un moment différent de l'évolution de la famille vers la richesse. L'aînée, Jeanine, est la sacrifiée : elle rappelle à sa mère les durs moments de la misère passée. La deuxième, Françoise, née au début des joies heureuses, passe inaperçue. Mais la troisième, Suzanne, l'enfant du triomphe, est l'objet de toutes les préférences de sa mère qui, pour lui assurer un mariage qu'elle croit enviable, est toute prête à lui donner, au détriment de ses deux sœurs, la dot que l'on destinait à celles-ci.

Cependant, ce mariage n'est rien moins qu'une bonne affaire. Le fiancé, Julien Roizel, est le fils d'un financier véreux qui con-

voite l'alliance des Baudricourt uniquement à cause de l'argent qu'elle ferait entrer dans sa caisse. L'union projetée se conclurait-elle donc ? Non, car Jeanine, la sacrifiée, dévoile à ses parents les intentions intéressées des Roizel. Les sauver de la ruine, sauver sa petite pédante de sœur d'un hymen funeste, c'est sa façon, à elle, de se venger de tout le mal que les siens lui ont fait. Puis, ce devoir accompli, elle s'en ira vers le bonheur avec l'homme de son choix, un pauvre diable qui a su, par son énergie, son intelligence et son travail, se frayer un chemin dans le monde.

La scène où Jeanine vide son cœur devant sa mère est d'une impressionnante grandeur tragique. Jouée au Parc par M^{me} Madeleine Lély, elle a produit un effet considérable et les acclamations des spectateurs, les rappels réitérés l'ont amplement prouvé. Les autres rôles sont tenus avec distinction par les excellents acteurs de la maison et l'on a vivement applaudi MM. Laurent, Carpentier et Richard, M^{mes} Angèle Renard et Terka Lyon.

Au commencement du spectacle, on avait écouté avec plaisir un acte inédit de M. Valère Gille, *Madame reçoit*. Nous ne nous sentons, à vrai dire, qu'un goût assez médiocre pour ces œuvrettes qui viennent à la suite d'une foule de pièces parisiennes et dans lesquelles, malgré tout leur esprit, nos auteurs ne feront jamais oublier les écrivains français. Reconnaissons, toutefois, que M. Valère Gille sait conduire un dialogue avec une vivacité qui n'est point sans charme, et que son petit acte se recommande par des qualités de légèreté spirituelle qui ne sont pas communes chez nous.

Mais le grand événement théâtral de la saison bruxelloise semble bien être la revue des Galeries, *Ohé! les Pantins!* Tout le monde en parle, tout le monde y va, tout le monde en revient charmé. Est-ce donc qu'elle est étincelante de verve et d'esprit, qu'elle foisonne en scènes nouvelles, originales, joyeuses, inoubliables? Vous ne croiriez pas celui qui vous l'affirmerait. La revue ancienne, si elle n'est morte, est certes tombée en léthargie. La revue moderne ne raille plus, n'égratigne plus, se permet à peine quelques timides chiquenaudes. Les gens au pouvoir sont des gens à ménager : il importe de ne point les mécontenter. Les ridicules anonymes ont été portés trop de fois sur la scène. Et, d'ailleurs, la tendance d'aujourd'hui n'est-elle pas d'essayer de tout comprendre et de tout expliquer, même la bêtise, même la méchanceté? On ne rit plus de ce qui est bête ou niais, pas plus qu'on ne s'indigne de ce qui est maléfisant : on expose scientifiquement d'où provient le caractère stupide ou odieux des sujets mis en question. Alors, que reste-t-il à la revue pour y chercher des éléments de succès? Quelques historiettes locales, toujours les mêmes, et qui n'amuse plus beaucoup ; l'expédient du couplet sentimental, et surtout le luxe des décors et des costumes, les ballets, les défilés éblouissants de lumière et d'épaules nues. La revue des Galeries a largement puisé dans cette réserve et elle a réussi à composer un ensemble agréable où chacun a mis un peu du sien : les trois auteurs des paroles, MM. Luc Malpertuis, de Gorsse et Nanteuil, de la fantaisie et de la gaieté; le musicien, M. Frémaux, une endiablée petite musique qui va, qui va, chante, éclate de rire, s'arrête un instant pour pleurnicher sur le malheur d'une midinette qui a mal tourné, et repart aussitôt avec un entrain renouvelé; M. Dubosq, son talent de décorateur prestigieux ; les costumiers, les électriciens, leur science et leur goût; une foule de belle filles, leurs minois charmants et leurs jolies épaules ; et les acteurs, leurs voix fraîches, leurs gestes cocasses, leur grande bonne volonté de s'amuser en amusant les autres. Citons le com- père, M. Defrey, beau chanteur et beau garçon, ce qui ne gâte rien; les trois commères, M^{mes} Lina Ruby, beauté parfaite, Edmée Favart, la gentillesse en personne, Deltenre, actrice considérable, autant par le talent que par le poids. A côté d'eux se distingue une foule sympathique d'acteurs des deux sexes, tandis que M^{lle} Pozzi, de la Scala de Milan, brille en tête d'un gracieux corps de ballet. Et tout cela est agréable à voir et à entendre : c'est un spectacle féerique qui éclipse et fait oublier tout ce qu'on a fait, jusqu'à aujourd'hui, dans un genre décrié à tort et auquel on doit les comédies satiriques d'Aristophane.

G. R.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

ROMAN. — *Le Démon secret*, par GILBERT DE VOISINS. Paris, P. Ollendorff. — *Vie de province*, par ELOI SELVAIS. Paris et Verviers, l'Édition Artistique.

CRITIQUE. — *Visages*, par FRANCIS DE MIOMANDRE. (*Baudelaire et notre cœur, Thomas Graindorge et Zarathoustra, l'Âme de l'Orient et les Mille nuits et une nuit, Jules Laforgue et l'Angoisse moderne, Remy de Gourmont, Paul Claudel, André Gide, etc.*) Bruges, A. Herbert. — *Réformation des jurys aux triennales*, par FRÉDÉRIC DE SMET. Gand, éd. de la *Tribune artistique*, imp. A. Siffer. — *Albert Giraud* (anthologie). Bruxelles, éd. de l'Association des Écrivains belges.

DIVERS. — *Waterloo* (série II). Rétroactes 1906-1907, par le comte L. CAVENS. Bruxelles, Imp. Polleunis et Ceuterick.

Chronique judiciaire des Arts.

M. L. de Biré vient d'assigner en dommages-intérêts l'auteur de la *Fête impériale*, M. Frédéric Loliée, pour le tort que lui a fait subir, prétend-il, un passage de ce volume. Il estime à 100,000 fr. (excusez du peu!) le préjudice souffert. M. Loliée affirme qu'il a été de bonne foi et qu'il n'est pas entré dans sa pensée de nuire au demandeur. Les juges de la première chambre civile du tribunal de la Seine sont saisis de cette contestation délicate.

NÉCROLOGIE

Le baryton Bertram.

Nous apprenons à regret que le baryton Bertram, le titulaire des rôles de Hans Sachs, de Wotan, de Kurwenal et autres, à Bayreuth, vient de se suicider dans un accès de fièvre chaude.

C'était l'un des meilleurs interprètes des drames wagnériens, qu'il chanta maintes fois à Covent Garden, au théâtre du Prince Régent, etc. Il était réengagé à Bayreuth pour les représentations de 1908 et ne sera remplacé que difficilement.

CONCOURS

Exposition des Arts et Métiers, à Verviers.

(Août-Septembre 1908).

Concours pour la composition d'une affiche. Les projets doivent être remis le 31 décembre au plus tard.

Demander le règlement du concours au Secrétariat de l'Exposition : Bureau de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, à l'hôtel de ville de Verviers.

PETITE CHRONIQUE

A l'occasion de la célébration du soixante-quinzième anniversaire de la fondation du Conservatoire de Bruxelles, une importante promotion a eu lieu dans l'Ordre de Léopold.

M. Édouard Fétis, président de la Commission de surveillance, a été nommé grand officier. MM. Émile Mathieu, directeur du Conservatoire de Gand, et Edgar Tinel, directeur de l'École de

musique religieuse de Malines, ont été promus commandeurs. MM. A. Cornélis, S. Dupuis, P. Gilson, G. Guidé, Ed. Jacobs, Massart et E. Van Dyck sont nommés officiers. Enfin, des croix de chevalier ont été décernées à MM. M. Crickboom, A. De Boeck, O. Dossin, J. Jacob, J. Jongen, L. Mortelmans, Rinskof, E. Potjes, J. Ryelandt, G. Systemans, L. Van Dam, l'abbé Van de Wattyne, Ed. Vilain et V. Vreuls, ainsi qu'à M^{mes} Max Schnitzler et Émile Van den Staepèle.

M. Gevaert, directeur du Conservatoire, a été créé baron et nommé grand-cordon de l'Ordre colonial de Léopold II.

Toutes ces nominations ont été très favorablement accueillies et unanimement approuvées. Elles font honneur à l'esprit libéral du ministre des Sciences et des Arts, dont les initiatives sont des plus heureuses.

L'ouverture de l'exposition annuelle de la *Société des Aquarrellistes* aura lieu samedi prochain, à 10 h. 1/2 du matin, au Musée moderne.

La cimaise du Cercle artistique sera occupée, du 2 au 11 décembre, par MM. Ad. Craspin, R. de Baugnies et I. Meyers.

A la salle Boute, du 5 au 14, exposition de *Sites norwégiens*, par M. Carl Werlemann.

Le jury d'architecture du concours Godecharle a attribué le prix à M. Hippolyte Berger.

Il est question de réunir au prochain Salon de la Société des Beaux-Arts, en avril prochain, un ensemble de toiles de Joseph Stevens, dont l'Exposition d'Art belge au Salon d'Automne vient d'évoquer, par quelques œuvres de choix, la mémoire.

M. Paul Spaak fera, à partir de mercredi prochain, à 5 heures, une série de conférences sur l'*Histoire littéraire et l'Esprit français au XVI^e siècle* à l'Université nouvelle (28, rue de Ruysbroeck).

M. Louis Piérard a inauguré le 23 novembre, à la même Université, un cycle de conférences sur *les Poètes français contemporains*. Les prochains entre iens auront lieu les 7, 14 et 21 décembre, à 8 h. 1/2.

M. Arthur Daxhelet fera jeudi prochain, à 8 h. 1/2, à la Maison du Livre, 3, rue Villa Hermosa, une conférence sur *Les Poètes belges d'expression française*.

Depuis quelque temps déjà, M. Arthur De Greef se proposait de donner des séances historiques pour le piano. Les Concerts Durant s'inspirent de la même idée en l'étendant à l'histoire générale de la musique. Par sa collaboration à ces concerts, M. Arthur De Greef va pouvoir réaliser — au moins partiellement — le beau projet qu'il avait formé. En effet, il s'y fera entendre les 7 et 8 décembre dans le concerto pour piano, violon et flûte et dans le concerto pour trois pianos de J.-S. Bach; les 11 et 12 janvier, dans le concerto en *mi bémol* et la fantaisie avec chœurs et orchestre de Beethoven; les 7 et 8 mars dans le second concerto en *la* majeur de Liszt et des œuvres pour piano seul de Chopin; les 23 et 24 avril dans le concerto de Grieg, et, le 21 et 22 mai, dans un concerto de Saint-Saëns et la Symphonie cévenole de Vincent d'Indy. Location : Maison Katto, rue de l'Écuyer, 46-48.

Le premier des concerts historiques Durant aura lieu dimanche prochain, à 2 h. 1/2, au Musée communal d'Ixelles (rue Van Volsem), sous la direction de M. F. Durant et avec le concours de MM. H. Seguin, A. De Greef, E. Bosquet, L. Cluytens, F. Doehaerd, Welvis, A. Strauwen et A. De Boeck. Répétition générale la veille, à 8 h. 1/2.

Le programme se composera exclusivement d'œuvres de Haendel et de J.-S. Bach.

Pour les abonnements, s'adresser chez M. Katto, éditeur, rue de l'Écuyer, 46.

M^{me} Arctowska, gravement malade, se trouve forcée de remettre à une date ultérieure la matinée de chant annoncée pour aujourd'hui.

Le Quatuor Zimmer donnera sa deuxième séance le mercredi 11 décembre, à 8 h. 1/2, à l'École allemande, avec le concours de M^{me} C. Kleeberg-Samuel. Au programme : quatuors en *sol* majeur de Mozart, en *mi bémol* majeur (op. 74) de Beethoven et quintette avec piano (op. 34) de Brahms.

M. Édouard Deru donnera son concert annuel le vendredi 20 décembre, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, avec le concours de M^{lle} Juliette Wihl, pianiste, M^{me} Berthe Driany, cantatrice, MM. Godenne, Van Hout, Boogaerts, M. Mahy, etc.

Le programme est entièrement consacré à Beethoven. Places chez Breitkopf et Hærtel.

MM. Émile Bosquet et Émile Chaumont ont inauguré hier l'audition des dix sonates pour piano et violon de Beethoven qu'ils donnent, en trois séances, au Cercle artistique. Les deux autres matinées auront lieu samedi prochain, à 4 h. 1/2, et le dimanche 15 décembre, à 2 h. 1/2.

Autres concerts annoncés : mardi prochain, à 8 h. 1/2, récital H. Albers (Grande Harmonie); jeudi, à 8 h. 1/2, concert Th. Canivez-W. Bastard (salle Le Roy); dimanche, à 2 h. 1/2, premier concert F. Durant (Musée d'Ixelles); mardi 10, à 8 h. 1/2, premier concert de la Société de musique de chambre (salle Mengelle); jeudi 19, concert de Jeanne et Léopold Samuel (salle Le Roy).

La cantate *Geneviève de Brabant*, qui valut à M. Léon Jongen le deuxième prix de Rome, sera exécutée samedi prochain à Liège avec le concours des chœurs de la *Légia* et d'un orchestre de quatre-vingt musiciens. Au même concert, on entendra la Fantaisie de M. Joseph Jongen sur deux Noël's populaires wallons et le *Rêve* de M. Léon Du Bois.

C'est l'*Harmonie des Tramways liégeois* qui a pris l'initiative de cette manifestation musicale.

Sottisier.

D'un confrère bruxellois :

« M. Raoul Pugno, qui débuta à Bruxelles dans un concerto du même auteur (Grieg), nous en a redonné un autre, qui est une œuvre solide et une belle œuvre à la fois. »

Malheureusement, Grieg n'en a écrit qu'un.

De Paris :

Le mois prochain s'ouvrira au musée Galliera une exposition de toiles imprimées françaises, dites toiles peintes, qui comprendra, à côté d'une série de modèles anciens des XVIII^e et XIX^e siècles, quelques essais d'interprétation moderne par des élèves des écoles de la ville de Paris. On y verra les premières toiles peintes imprimées en Alsace à partir de 1740 et exposées par le musée industriel de Mulhouse. La manufacture de Jouy sera représentée par ses plus intéressants modèles de 1783 à 1820, dessinés par Huet, Lebas, Demarne, Pinelli, C. Vernet et autres, avec quelques échantillons des fabriques de Nantes, de Melun, de Bordeaux, etc. Des tentures d'ameublements et quelques vêtements pour hommes et femmes compléteront cette revue anecdotique de toiles peintes, ces étoffes de caprice si fort à la mode en France pendant tout un siècle.

M^{me} Jeanne Raunay passera en revue, demain soir, à la Salle Gaveau, en un concert dont l'orchestre sera dirigé par M. Eugène Ysaye, les « grandes dates de la musique dramatique » : Rameau, Mozart, Beethoven, Weber, Berlioz et Franck. Programme superbe, auquel manque, on ne sait pourquoi, le nom de Wagner.

A leur retour de Londres M^{lle} Blanche Selva et M^{me} Jeanne Diot donneront à la salle Pleyel, samedi prochain, une séance de sonates pour piano et violon : *Si* mineur de Bach, X^e de Beethoven, sonates de Vincent d'Indy et de Gabriel Fauré.

M. Antoine, qui aime les initiatives originales, va reconstituer à l'Odéon une représentation du *Cid* de façon à donner l'illusion d'une soirée de l'Hôtel du Marais.

Le spectacle sera à la fois sur la scène et dans la salle, — ainsi que dans les revues de fin d'année.

Dans un décor de jeu de paume la scène sera dressée, éclairée

par des chandelles. Sur le devant du théâtre, les seigneurs, les officiers, les gens de lettres, les beaux esprits. Et ce sera vraiment une « soirée du *Cid* », avec les effets et les applaudissements qui durent se produire alors. Les préciosités ont dû charmer les muquets ; les passages de bravoure et les allusions au duel ont dû enthousiasmer les soldats ; le dénouement dut heurter le sentiment des gens de lettres. Il y eut des incidents comiques. Toute cette « scène dans la salle » a été reconstituée d'après les plus sûrs documents et d'après les ouvrages les meilleurs (entre autres *le Théâtre-Français* d'Eug. Rigal, professeur à Montpellier). Ajoutons que ces incidents prennent place aux endroits de la pièce où l'intérêt languit un peu. M. Antoine a, en effet, rétabli le rôle de l'Infante, qui a été supprimé à la Comédie-Française.

Tous les artistes de l'Odéon figureront en costumes Louis XIII. On n'en exige pas encore autant du public, mais cela viendra. Avec ce diable d'homme il ne faut jamais s'étonner de rien.

Le Gotha des femmes compositeurs : M^{lle} Mary Wurm, professeur au Conservatoire de Hanovre, réunit en ce moment les éléments d'un catalogue de toutes les œuvres musicales écrites par des femmes, — à quelque nationalité qu'elles appartiennent. Elle a déjà recueilli sept cent cinquante noms de femmes compositeurs ou musicologues, et nous prie de faire connaître aux intéressées qu'elle recevra avec plaisir les indications (titres, opus, nom d'éditeur, courte biographie) qu'on voudra lui transmettre.

Son adresse est à Hanovre, Schiffgraben 49 A^{III}.

Notre collaborateur G. Jean-Aubry et un amateur d'art de Newcastle, M. Tony J. Guéritte, viennent d'organiser cinq concerts de musique française moderne qui seront donnés les 3, 4, 5, 6 et 7 décembre à Newcastle, Sheffield, Leeds, Londres (Leighton House) et Londres (Bechstein Hall).

Aux programmes de ces concerts figurent uniquement les noms de Chausson, Fauré, Duparc, d'Indy, Debussy, Ravel, Roussel, Séverac et Schmitt.

Comme œuvres : le quatuor en *ut* pour piano et cordes de

Fauré, le quatuor en *la* de Chausson, le quatuor à cordes de Debussy et celui de Ravel, des pièces pour piano et des mélodies des compositeurs ci-dessus.

Les interprètes de ces œuvres sont : le pianiste Ricardo Vinès, la cantatrice M^{lle} Hélène M. Luquiens et le quatuor Willaume-Feuillard-Macon-Morel.

Un programme très circonstancié a été rédigé pour ces concerts par notre collaborateur G. Jean-Aubry.

Mimique.

« La chaloupe *Saint-Joseph*, de Vannes, dit un de nos confrères, a recueilli plusieurs matelots dans une barque désemparée. Ils firent comprendre *par gestes* qu'ils étaient Espagnols ».

On se demande avec curiosité quels étaient ces gestes.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

PETIT MANUEL

DE

L'AMATEUR DE BOURGOGNE

PAR

MAURICE DES OMBIAUX

Un petit volume de luxe, tiré à 300 exemplaires, numérotés sur papier à la cuve des Papeteries d'Arches.

Prix : 5 francs.

Vient de paraître chez E. DEMETS, éditeur,

2, RUE DE LOUVOIS, PARIS

ALBERT GROZ. — **Epithalame** pour piano (1906-1907)

?... I. *Paysage. Portrait. Amour. Rêves.* — II. *Gens de la noce. Danses bourgeoises et rustiques.* — III. *Cloches. Cortège. Epousailles. Duo. Avenir.*

A. BERTHELIN. — **Sonate** (en *mi* bém. maj.) pour piano et violon.

Prix net : 40 francs.

Id. — **La Chimère** (A. SAMAIN) pour mezzo-soprano ou baryton, avec accompagnement de piano.

Prix net : 2 fr. 50.

Vient de paraître chez MM. BREITKOPF et HÄRTEL, éditeurs

BRUXELLES

AUGUSTE DE BOECK. — **Winternachts droom (Songe d'une nuit d'hiver)**

Légende lyrique en un acte et deux tableaux.

Poème flamand de LÉONCE DU CATILLON; livret français de GUSTAVE LAGYE; traduction allemande par ALF. RUHEMANN.

Partition pour piano et chant. — Prix : 6 fr.



Maison Félix MOMMÉN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n ^o	0,25	Le n ^o	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50.
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

le mercredi 4 décembre et trois jours suivants d'une importante réunion de

LIVRES, ESTAMPES ET DESSINS

provenant des collections de

feu M. J. DE LE COURT, Premier Président de la Cour d'appel de Bruxelles, Vice-Président du Conseil d'administration de la Bibliothèque Royale, etc., et de feu M. CH.-M. MAUS, Conseiller à la Cour d'appel de Bruxelles, Directeur de la *Revue belge de Numismatique*, etc.

La vente aura lieu à 4 heures précises, par le ministère de l'huissier L. Cox, en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 14, rue de la Chancellerie, près la Collégiale Sainte-Gudule.

Le catalogue, comprenant 1018 numéros, se vend 50 centimes.

Exposition chaque jour de vente, de 10 heures à midi.

VIENT DE PARAÎTRE

chez l'éditeur G. STOMPS, à Luxembourg.

JOUR DE FÊTE

POÈME SYMPHONIQUE POUR ORCHESTRE

PAR Victor VREULS

Partition d'orchestre. Prix net : 15 francs.

La Presse Européenne

Coupures de journaux artistiques, commerciaux, politiques et financiers

Bruxelles, 54, rue de Longue-Vie.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS
PRIX MODÉRÉS

ANTÉE

Revue mensuelle de littérature.

Le numéro, 60 centimes. — L'abonnement, 6 francs l'an.

COLLABORATEURS RÉGULIERS

MM. Michel Arnauld, André Gide, Albert Giraud, Laurent Tailhade, Henri Ghéon, Maurice Wilmette, Remy de Gourmont, Maurice Denis, Jacques-E. Blanche, Jacques Copeau, Lucien Jean, Henri Van deputte, Joseph Bossi et Eugène Monfort.

ARTHUR HERBERT Ltd, éditeurs, Porte Sainte-Catherine. BRUGES.

Numéro spécimen envoyé sur commande.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Gauguin (Dr BÉLA LAZAR). — Gilbert de Voisins (FRANCIS DE MIOMANDRE). — L'Exposition d'Art belge et la Presse. — Une Lettre d'Alfred Sisley. — Notes de Musique : *Le Récital Albers* (Ch. V.). — Le Théâtre à Paris : *Le Baptême* (A. F.). — La Musique à Paris (M. S.). — La Musique à Liège : *Le Premier Concert Brahms* (M.). — Théâtre de la Monnaie : *Reprise de « Carmen »* (Ch. V.). — Petite Chronique.

GAUGUIN

Ne crois pas que les morts soient morts :
Tant qu'il y aura des vivants,

Les morts vivront,
Les morts vivront.

C'est plein d'un amer désenchantement que Zola parcourait le Salon de 1896, lui qui, trente années durant, avait combattu avec l'enthousiasme d'un fanatique pour la cause des maîtres adorateurs de la lumière. Le triomphe l'exaspérait. Ce que Monet et ses compagnons avaient conquis sur la matière rebelle, à la sueur de leur front, avec l'invincible ténacité d'inventeurs et

en luttant contre la paralysante influence de l'ironie et de la petitesse d'esprit : parfum secret des choses, vibration fébrile de la nature, lumière inondant tout, ondulante, rayonnante et fulgurante, nuances échappées aux rayons du soleil, frappant les objets, créant par réfraction ces demi-teintes si fines, décomposant les formes, étincelant de mille reflets divers et fondues pourtant dans un harmonieux ensemble, tout cela, il le retrouvait sur les murs des salles d'exposition, dans les centaines de tableaux qu'une nouvelle génération de peintres y avait rassemblés. Ce n'était plus une vérité artistique, mais un jeu esthétique qu'on enseignait dans toutes les académies de peinture : la graduation savante des couleurs influencées par la lumière était la propriété de tout le monde. On avait érigé en système l'analyse des tons et poussé à son plus haut degré le sens des valeurs. C'est de Paris que partit ce mouvement, et il se propagea bientôt partout. On vit de toutes parts le flamboiement des couleurs, les rayons du soleil vibrer opalisés, scintillants, toutes les harmonies possibles du coloris, depuis les roses pâles fondus les uns dans les autres jusqu'à la tempête étourdissante des rouges vifs, dans un miroitement éblouissant de lumière. Dans les tableaux des sécessionnistes de Munich, ce furent de larges taches de couleur; des nuances tendres et bien fondues, des demi-tonalités dégradées dans les œuvres des maîtres écossais. Tantôt, la lumière était criarde comme chez Slevogt, atténuée comme chez Le Sidaner, triste comme chez Carrière, gaie comme chez La Touche, vibrante comme chez Van Rysselberghe. Mais sous quelque aspect qu'elle se pré-

sentât, la lumière était toujours le personnage principal, — la lumière, ennemie de la ligne, inondant les objets et enveloppant tout de ses rayons. Monet n'avait peint que l'espace qui s'étendait entre lui et l'objet, les influences atmosphériques, l'air qui pénètre tout. On avait dérobé au ciel la lumière, et le secret de la peinture lumineuse était devenu une banale vérité.

Mais pendant ce temps quelque chose s'agitait en bas, — dans l'abîme.

Il semblait que la victoire des luministes eût atteint son apogée, que leur règne fût inébranlable. Les années se succédaient et la réaction ne se produisait pas. Mais le miroir de la mer a beau être uni, dès que la boussole s'agite le marin sait pertinemment que la tempête va éclater et que, dans les profondeurs sous-marines, des courants contraires vont se livrer de terribles assauts. Si l'eau pénètre à l'intérieur d'un volcan, les molécules de l'eau lui apportent une force d'expansion inouïe, et tout à coup il éclate et vomit la fumée et le feu sans que rien puisse l'arrêter dans son éruption. De semblables feux couvaient sous la cendre pendant l'apothéose des impressionnistes; la lave, prête à s'élançer, bouillonnait à l'intérieur du volcan, le nouvel art préparait son avènement.

*
**

En 1888, dans un petit village perdu de la Bretagne, sur les rives de l'Aven, parmi les roches de granit, dans la région pittoresque des moulins à vent, vint s'établir à Pont-Aven une colonie de peintres. L'horizon y était bordé de larges collines aux contours tourmentés, le sol couvert de ruines, vestiges sacrés des temps passés, et de puissantes masses calcaires se dressaient nombreuses, décrivant partout de capricieuses arabesques. C'étaient de sévères paysages se profilant dans les formations caractéristiques du terrain, dans les falaises, interrompues de place en place par des plateaux brun jaunâtre, tandis que les rayons du soleil, perçant à travers des nuages noirs, versaient sur les collines arides et dénudées du vert, du jaune, du violet ou du brun rougeâtre. Quelles autres gammes de couleurs que celles des environs de Paris!

Sous le sombre soleil de Bretagne, point de ces rayons ardents qui dissolvent les lignes ou brisent les tons; point de ces reflets baignant les silhouettes, effaçant toutes les formes; point de ces atmosphères limpides qui rendent immatérielle la matière qu'ils enveloppent.

Les jeunes peintres, et en premier lieu Gauguin (né en 1848), commencèrent à comprendre, à voir qu'à côté des rayons éblouissants du soleil, il y avait d'autres réalités. Est-ce le doute qui les conduisit en Bretagne, ou bien est-ce sur la vieille terre d'Armorique qu'ils commencèrent à hésiter sur les principes qu'on leur

avait enseignés? Peu importe. Ce qui est certain, c'est qu'ils eurent cette vision en Bretagne et qu'ils prirent la conscience de vérités nouvelles. Ils virent des couleurs et non pas seulement de l'air; la région montagneuse leur montra une grande puissance de lignes que les reflets n'effaçaient pas; ils observèrent différentes matières que la vibration du rayon solaire ne traversait pas, et le paysage se trouva devant eux, noyé dans de grandes unités qui éveillèrent en eux de nouvelles sensations.

Les idées sereines, souriantes, joyeuses qu'ils avaient eues, en compagnie des maîtres des paysages plats, inondés de lumière, des Monet, des Pissarro, des Sisley, se transformèrent chez eux en visions sévères, simples, synthétiques, pleines d'une simplicité paisible.

Sans se plonger dans l'analyse de leurs impressions, ils se sentirent plus près de la nature, car seules les grandes masses, uniformes et calmes, les attiraient. Ils n'étudièrent pas les jeux vaporeux et essentiellement changeants de l'atmosphère, car dans la lumière uniforme de pays couverts de nuages, ils ne voyaient jamais les riches, les admirables effets de lumière des pays de plaine. La virtuosité indispensable pour traduire rapidement des impressions fugitives leur était désormais inutile. Tandis qu'auparavant on ne se préoccupait de l'originalité du pinceau que pour fixer plus rapidement sur la toile les vibrations de la lumière, les néo-impressionnistes essayèrent, pour arriver au but, d'appliquer les couleurs sur la toile au moyen de points, s'en rapportant pour le mélange à notre rétine; alors, dans cet éclairage tranquille, la beauté des couleurs, la couleur elle-même reprit ses droits.

Gauguin soutint passionnément cette revendication et échafauda même sur elle toute une théorie.

Jusqu'ici, il avait été, lui aussi, un peintre de plein air. Dès sa jeunesse, il s'était imprégné de phénomènes lumineux vus au Pérou, sur l'océan Atlantique pendant ses voyages en qualité de mousse, ou quand il servait dans l'infanterie de marine. Revenu à Paris après avoir abandonné la marine pour faire du commerce, il poursuit sans cesse ses rêves de coloriste, et au milieu des angoisses de la Bourse, il s'absorbe dans la contemplation des chefs-d'œuvre et commence même à peindre. Il insiste à plusieurs reprises sur la ténacité de sa mémoire des couleurs, et il écrit dans une de ses lettres: « J'ai une remarquable mémoire des yeux. » Et ce dont son esprit garda surtout l'empreinte ineffaçable, ce furent les merveilleux effets de lumière perçus dans la baie de Rio-de-Janeiro ainsi que les primitives sculptures sur bois remontant aux Incas. Les souvenirs de sa jeunesse exercèrent une influence décisive sur la formation de sa vision d'artiste. Et lorsqu'il visita plus tard les îles de la zone torride, il ne fut nullement surpris des admirables éclairages de cette

contrée, qui firent sur lui l'impression du « déjà vu ». Ce fut leur éclat qui l'attira vers les impressionnistes. Dès 1875, il envoie au Salon une tête d'enfant qui prouve surtout combien son habileté d'exécution se révéla de bonne heure. Aussi bien n'est-ce que quinze ans plus tard qu'il expose dans le camp des impressionnistes, où son maître Pissarro le conduisit. Il épousa une Danoise dont Pissarro, Danois lui-même, connaissait la famille.

Pissarro eut une influence considérable sur sa première manière. L'intimité grandit entre l'élève et le maître, et Gauguin connut enfin le bonheur d'avoir, après bien des vicissitudes, trouvé un but dans la vie. On le constata aux expositions. Huysmans lui adressa même à propos d'une étude de nu des éloges peut-être exagérés. Gauguin se sentait trempé pour la lutte; en 1883, il quitta la Bourse qui, pourtant, lui assurait une vie facile, et se voua corps et âme à la peinture.

C'est alors que commencent les années de combat. Rouen, Copenhague, Paris furent ses premières étapes; mais il ne se fixa nulle part. C'était alors pour les maîtres de l'impressionnisme eux-mêmes un *struggle for life* sans merci, et le sort de l'élève fut encore plus amer que le leur. Il dépensa sa fortune, dut quitter sa famille, et tandis qu'il poursuivait, acharné, la chimère de sa jeunesse, le spectre de la misère le suivait pas à pas. La vie est peut-être moins dispendieuse aux colonies, pense-t-il; aussitôt il réalise le peu qu'il possède encore et s'embarque pour la Martinique.

Là, une déception l'attendait. Il ne parvint pas à rendre, comme on le faisait à l'école de Pissarro, les mille nuances des rayons meurtriers d'un soleil de plomb. La tâche qu'il avait assumée était au-dessus de ses forces. Il aurait dû faire de prodigieux efforts pour exprimer l'immense richesse de tons lumineux, les nuances pompeuses de cette végétation exubérante, mais la chaleur mortelle du climat brisa son énergie et l'empêcha de lutter. Il regagna Paris en toute hâte et exposa chez un petit marchand de tableaux du boulevard Montmartre les toiles peintes à la Martinique; il en vendit quelques-unes, ce qui l'empêcha de mourir de faim.

Ensuite il alla à Pont-Aven. Le spectacle de cette nature pleine de grandeur, de solitude et de sévérité, après les tons bruyants, les fanfares de la Martinique, agit puissamment sur son imagination. Le contraste lui offrit un problème et lui en fit trouver la solution. Au lieu de morceler sa vision, il fut obligé de rechercher la synthèse; au lieu de l'analyse, la puissance de l'unité; au lieu de la profusion, la simplicité; et, comme les primitifs, il s'inclina, le cœur ingénu, devant la puissante nature. La forme retrouve infailliblement sa vérité, les couleurs leur beauté si l'on se base sur des effets décoratifs pour traduire dans sa simplicité la nature vue par des yeux largement ouverts.

(A suivre.)

D^r BÉLA LÁZÁR

GILBERT DE VOISINS

C'est exquis de lire un vrai poète. Depuis que le réalisme a tout envahi, les vrais poètes sont devenus rares. Certains, qui étaient nés pour le rester, se sont laissés gagner par les avances de l'utilitarisme, de l'idéologie, de je ne sais quoi. Et ils ont honte d'avouer leurs anciennes relations et donnent dans le goût du jour. Ils sont un peu lâches.

Je louerai en M. Gilbert de Voisins un poète fantaisiste courageux, le dernier peut-être que Banville eût chéri comme un fils et Henri Heine félicité, le dernier féérique.

Oui, il ressort de toute l'œuvre de ce charmant artiste une impression de féerie. Lorsqu'il condescend à s'incliner vers notre monde, il le voit chatoyant, irisé, fantastique, séparé de lui par une légère couche de nuages, un tantinet ridicule et incompréhensible, ou, hélas, trop facile à comprendre; il le voit comme Ariel le voyait.

Mais cet Ariel bien moderne, cet Ariel qui voyage, connaît tout Paris, hante Maxim, plaisante finement et raconte avec talent, subit plus de Calibans qu'il ne fréquente de Prosperos, et il en souffre parce que la poignée de main trop fréquente des Calibans n'est pas faite pour la peau délicate des Ariels distraits et indulgents.

Lisez *le Démon secret* (1): c'est un livre étrange et doux, désespéré et délicat, faisandé et de ferme style, inquiétant et délicieux. Vous y verrez la lutte d'une âme fantaisiste engagée dans un monde brutal et contemporain, et la persistance singulière de cette puissance transformatrice du réel dont je parlais tout à l'heure. Le héros du *Démon secret* fume l'opium; il pourrait aussi bien respirer un bouquet de réséda. C'est son esprit seul, vierge et frais, dégagé de toute influence, que secrète, si je puis dire, cette fumée énivrante dont il enveloppe les formes de l'univers. Il voit des gens bizarres: non, pas même, ils sont bien ordinaires, mais c'est lui qui les contemple ainsi, et peut-être, et sans doute après tout, les restitue-t-il ainsi à la vérité profonde de leur nature.

Le Démon secret est une étude de spleen et, entre parenthèses, une étude admirable, cruelle, fouillée, impitoyable, mais c'est bien plus que cela. C'est le témoignage d'une âme infiniment trop haute pour que le spleen l'abatte, trop légère pour qu'il l'appesantisse, trop fleurie de rêves pour qu'il l'obscurcisse de ses émanations noires. Je vois bien que, parfois, le personnage du livre est hanté par le démon triste et qu'il se prête, indulgemment, à ses machinations perverses, mais je vois surtout qu'il n'y abdique jamais les droits d'une intelligence qui vérifie et qui calcule, d'un cœur qui sait aimer la vraie beauté, d'une sensibilité enfin qui s'évade, comme elle veut, quand elle veut, hors de ce monde-là, vers le monde de la pleine nature et même hors de celui-ci vers les espaces de l'illusion absolue.

C'est en ces contrées de songe que se promène, enfin tout à fait libre, l'ami de John Shag (2). Ici, plus rien qui empêche et entrave la démarche du rêveur. Il est chez lui, audacieusement, cyniquement, dans une société de nymphes et de lutins, au milieu d'un décor d'apparences fragiles et chéries, perpétuellement changeantes. Il est divinement heureux. Sa joie participe de la

(1) GILBERT DE VOISINS, *le Démon secret*. Paris, Ollendorff.

(2) *Les Moments perdus de John Shag*, avec une préface de GILBERT DE VOISINS. Paris, Sansot.

félicité des ombres élyséennes et de la gaieté inquiète des fées, ces anciennes déesses suspectes et des enchanteurs, ces premiers sceptiques, et il s'y mélange en outre je ne sais quel assaisonnement de mélancolie douloureuse, comme il sied à un poète moderne, dont la loque mondaine est entre bien des mains chiffonnée.

Je pense au divin Aubrey Beardsley. C'est l'artiste dont la sensibilité est le plus près de celle de M. Gilbert de Voisins. Cette comparaison, qui se présente d'abord fugacement à l'esprit, finit par s'imposer avec violence. Les analogies sont profondes et subtiles à la fois. Chez l'un comme chez l'autre, même manière de transformer la réalité avec une telle audace qu'elle en semble fausse et que cependant elle ne le semble qu'à demi, et ne l'est pas du tout, retenue sur le bord de l'erreur par je ne sais quel tact mystérieux. C'est le même amour du laid devenu charmant à force d'élégance et de perversité, c'est la même mélancolie irrésistible et la même passion sauvage et retenue à la fois. C'est le même aspect artificiel obtenu avec un ensemble de formes dont chacune atteste une expérience sûre, un coup d'œil juste, une sorte de génie dans l'exactitude. C'est la même liberté d'interprétation, la même fougue licencieuse, la même chasteté mentale; enfin la plus rare fraternité intellectuelle. Il n'est pas jusqu'à des détails de technique qu'on ne puisse rapprocher : ainsi tous deux ont le secret de ces tableaux en blanc et noir, où quelques lignes simples divisent entre eux de grands plans d'ombre et de lumière bruts, comme, d'ailleurs, en d'autres cas, ils dessineront d'une pointe aiguë des paysages surchargés d'attributs, fourmillants d'objets et de personnages, pleins d'un tumulte forcené et si bizarrement muet.

Je ne cherche à persuader personne, ni surtout les gens à goûts démocratiques qui aiment la réalité de tous les jours et sont si peu curieux qu'il leur suffit en art de retrouver les émotions que leur donne leur petite vie; mais avec ceux qui chérissent la Fantaisie comme la seule fée consolatrice, je me délecterai à relire cette œuvre folle et sage, perverse et naïve, touffue et classique, personnelle jusqu'à la neurasthénie, cette œuvre moderniste et fabuleuse où l'on coudoie des fripouilles levantines comme Zanko, des petites grues comme Poussière, le chat noir Tchéragan et les corneilles vaticinatrices, l'enchanteur Merlin, des poètes hallucinés, des gnomes, des arbres animés, des sources vivantes et toutes sortes de prestiges. Ah! que me plait ce monde lumineux où toute peine est transfigurée, comme je voudrais qu'il fût le vrai, comme je suis reconnaissant à ce créateur d'illusions de l'avoir suscité devant moi le temps de l'avoir rêvé et pour m'en donner le regret!

FRANCIS DE MIOMANDRE

L'Exposition d'Art belge et la Presse.

Plusieurs des artistes qui ont pris part à l'Exposition d'Art belge au Salon d'Automne nous demandent quels sont les journaux qui ont rendu compte de cette importante manifestation. Voici une liste de ceux qui, à notre connaissance, ont publié des articles sur l'Exposition. Il en est d'autres, sans doute, mais ils ne nous ont pas été transmis.

FRANCE : *La Gazette des Beaux-Arts* (novembre); *l'Art décoratif* (octobre et novembre); *Art et Décoration* (novembre); *la Critique* (5 et 20 novembre); *la Chronique des Beaux-Arts et de la Curiosité* (21 septembre et 5 octobre); *le Bulletin de*

l'Art ancien et moderne (21 septembre et 19 octobre); *le Mercure de France* (1^{er} et 16 novembre); *le Journal* (30 septembre, 8 octobre); *le Matin* (13 et 25 septembre); *l'Aurore* (30 septembre); *l'Écho de Paris* (30 septembre); *le Gil Blas* (21 et 30 septembre, 1^{er} octobre); *le Temps* (11 septembre); *le Figaro* (11 septembre et 5 octobre);

BELGIQUE : *Le Soir* (9 octobre); *le Petit Bleu* (11 septembre, 21 octobre, 3, 4 et 5 novembre); *la Société nouvelle* (novembre); *le Samedi* (21 septembre et 17 novembre); *la Fédération artistique* (29 septembre, 6 octobre et 3 novembre); *le Guide musical* (20 octobre et 3 novembre); *l'Éventail* (15 septembre et 27 octobre); *la Verveine* (29 septembre); *la Tribune artistique* (septembre et novembre); *l'Art moderne* (6 et 20 octobre, 3 novembre).

Une Lettre d'Alfred Sisley⁽¹⁾.

« ... Coucher sur le papier des aperçus de ce qu'on appelle aujourd'hui son esthétique me paraît joliment scabreux; et lorsque je suis tenté de le faire, je pense toujours à Turner et à l'anecdote qu'on m'a contée sur lui.

Il sortait de chez des peintres amis où l'on s'était pas mal chamaillé à propos de peinture — chacun préférant la sienne, naturellement — mais chacun s'efforçant de dissimuler cette préférence sous de grands mots et de belles théories pompeuses. Pendant la discussion, Turner n'avait pas soufflé mot. Arrivé dans la rue et se tournant vers l'ami qui l'accompagnait : « Drôle de chose que la peinture, hein! »

La répugnance que Turner éprouvait à faire de la théorie, je l'éprouve aussi, et je crois qu'il est beaucoup plus facile de « parler » un chef-d'œuvre que de le réaliser par le pinceau — ou autrement.

Mais sans avoir la prétention de vous faire une manière de cours de paysage dont vous vous passerez bien je vais vous dire tout bonnement ce que j'en pense... mais vous savez que j'aime mieux peindre qu'écrire et tant pis pour vous si je vous ennuie.

L'intérêt dans une toile, vous le savez, est multiple. Le sujet, le motif, doit toujours être rendu d'une façon simple, compréhensible, saisissante pour le spectateur.

Celui-ci doit être amené — par l'élimination des détails superflus — à suivre le chemin que le peintre lui indique et voir tout d'abord ce qui a empoigné l'exécutant.

Il y a toujours dans une toile un coin aimé.

C'est un des charmes de Corot et aussi de Jongkind.

Après le sujet, une des qualités les plus intéressantes du paysage est le mouvement, la vie.

C'est aussi une des plus difficiles à réaliser. Donner la vie à une œuvre d'art est certes une condition indispensable pour l'artiste digne de ce nom. Tout doit y contribuer : la forme, la couleur, la facture. C'est l'émotion de l'exécutant qui donne la vie, et c'est cette émotion qui éveille celle du spectateur.

Et quoique le paysagiste doive rester maître de son métier, il faut que la facture, en de certains moments plus emballée, communique au spectateur l'émotion que le peintre a ressentie.

Vous voyez que je suis pour la diversité de la facture dans le même tableau. Ce n'est pas tout à fait l'opinion courante, mais je crois être dans le vrai, surtout quand il s'agit de rendre un effet de lumière. Car le soleil, s'il adoucit certaines parties du paysage, en exalte d'autres, et ces effets de lumière qui se traduisent presque matériellement dans la nature doivent être rendus matériellement sur la toile.

Ils faut que les objets soient rendus avec leur texture propre, il faut encore et surtout qu'ils soient enveloppés de lumière, comme ils le sont dans la nature. Voilà le progrès à faire.

(1) On lira avec intérêt ces notes, adressées par Alfred Sisley en janvier 1892 à un de ses amis et demeurées jusqu'ici inédites. C'est M. Adolphe Tavernier qui les cite dans la préface du catalogue de l'exposition actuellement ouverte à la galerie Bernheim.

C'est le ciel qui doit être le moyen (le ciel ne peut pas n'être qu'un fond). Il contribue au contraire non seulement à donner de la profondeur par ses plans (car le ciel a des plans comme les terrains), il donne aussi le mouvement par sa forme, par son arrangement en rapport avec l'effet ou la composition du tableau.

En est-il de plus magnifique et de plus mouvementé que celui qui se reproduit fréquemment en été, — je veux parler du ciel bleu avec les beaux nuages blancs baladeurs? Quel mouvement, quelle allure, n'est-ce pas?

Il fait l'effet de la vague quand on est en mer; il exalte, il entraîne. Un autre ciel; celui-là plus tard, le soir. Ses nuages s'allongent, prennent souvent la forme de sillages, de remous qui semblent immobilisés au milieu de l'atmosphère, et peu à peu disparaissent, absorbés par le soleil couchant. Celui-là est plus tendre, plus mélancolique; il a le charme des choses qui s'en vont — et je l'aime particulièrement. — Mais je ne veux pas vous raconter tous les ciels chers aux peintres; je ne vous parle ici que de ceux que je préfère entre tous.

J'appuie sur cette partie du paysage, parce que je voudrais vous faire bien comprendre l'importance que j'y attache.

Comme indication : Je commence toujours une toile par le ciel...

... Quels sont les peintres que j'aime? Pour ne parler que des contemporains : Delacroix, Corot, Millet, Rousseau, Courbet, nos maîtres. Tous ceux enfin qui ont aimé la nature et qui ont senti fortement... »

ALFRED SISLEY

NOTES DE MUSIQUE

Le Récital Albers.

Quand M. Albers a quitté le théâtre de la Monnaie, nous en avons tous éprouvé du regret : chanteur excellent, parfait comédien, il n'avait laissé ici que de bons souvenirs. On l'aimait surtout pour sa façon de jouer les rôles que nous aimons par-dessus tous les autres : Wolfram, Hans Sachs, Wotan, l'Etranger, Arthus, etc.

Il nous est revenu, ces jours derniers, comme chanteur de lieder. On lui a fait un accueil enthousiaste. Et, à vrai dire, jamais accueil ne fut plus justifié, car cet homme de théâtre sait aussi chanter le lieder à la perfection. Je n'en veux pour preuve que son interprétation du *Dichterliebe* : il s'y est montré très grand artiste. Il a saisi à merveille l'atmosphère d'émotion concentrée et de mélancolie tragique qui règne avec une si poignante intensité dans l'œuvre de Heine et Schumann. Il l'a non seulement comprise à fond mais il l'a rendue avec une telle beauté, dans le maniement de la voix et dans la déclamation, qu'on peut difficilement imaginer une interprétation supérieure à la sienne, — tout au moins en ce qui regarde les pièces où la mélancolie prédomine sur l'ironie.

La première partie du programme de M. Albers était consacrée à une série de morceaux italiens ou français du XVII^e et du XVIII^e siècle, — mélodies ou morceaux d'opéras, — formant une heureuse succession. Il les a chantés avec un goût exquis. On pourrait cependant lui reprocher d'avoir pris dans un mouvement trop lent la *Villanella Occhioti amati* de Falconieri⁽¹⁾ et d'avoir conçu avec une liberté de mouvement trop grande l'air de l'*Amadis* de Lully, *Bois épais*.

Dans la troisième partie de son programme M. Albers avait cru devoir faire des concessions aux goûts d'une partie du public : l'envahissant M. Massenet y était représenté par un entremet plus

(1) M. Parisotti, dans ses *Arie antiche*, propose le mouvement *allegretto*, et M. Torchi, dans ses *Eleganti canzoni*, propose un *allegro* qui correspond à l'*allegretto* de M. Parisotti pour la raison que ce dernier a transcrit la mélodie en valeurs doubles de celles qu'a adoptées M. Torchi. Il me semble que le style napolitain de Valemieri et le caractère élégant de ses mélodies s'accroissent beaucoup mieux d'un mouvement plus ou moins vif que du *moderato* accentué de M. Albers.

sucré que jamais. Heureusement il y avait comme compensation le *Nocturne* de César Franck et les *Berceaux* de M. Fauré...

M. Lauweryns a rempli en artiste consommé son rôle d'accomplisseur.

CH. V.

LE THÉÂTRE A PARIS

Le Baptême, pièce en trois actes de MM. ALFRED SAVOIR et FERNAND NOZIÈRE (Théâtre de l'Œuvre, salle « Femina »).

« *Le Baptême*, disent les journaux du matin, a été très applaudi », et j'ai, à la première, constaté qu'ils disent vrai. On peut à l'Œuvre et à son actif directeur, M. Lugné-Poë, passer avec indulgence, avec gratitude au besoin, maintes défaillances et maintes erreurs, en raison des émotions d'art qu'ils ont pris soin si souvent de nous faire éprouver. Il est bon de songer parfois aux inoubliables soirées de *Rosmersholm* ou de *l'Ennemi du Peuple*, et, plus récemment, du lyrique, du burlesque, du tumultueux et si grave *Pan* de notre Van Lerberghe! Que de promesses encore qui se réaliseront : la plus proche, nous verrons à la scène le *Revizor* de Gogol, etc... Mais, cette fois-ci, pourquoi cet étrange public a-t-il manifesté de la satisfaction? Est-ce qu'il s'est cru devant un spectacle d'art? A-t-il découvert une verve de saire où les auteurs ont eu l'intention, peut-être, d'en mettre? A-t-il suppléé par l'imagination à l'insuffisance de l'intrigue et de l'étude des caractères, à la mauvaise conduite du dialogue, à la platitude de l'élocution, à la banalité des péripéties? S'est-il réellement complu à entendre rééditer de contemptibles traits d'esprit que les journaux les plus éculés n'inséreraient pas? Ou n'est-ce pas le jeu savamment varié, accentué et typique de M. Lugné-Poë qui l'a fait consentir à de telles pauvretés?

La fiction d'une famille juive parvenue à la richesse et qui convoite avec une trépidante bassesse son admission dans la société aristocratique et religieuse, avec des épisodes de succès relatif et d'effondrement ambitieux, avait, paraît-il, donné à craindre (ou à espérer) aux auteurs et aux comédiens que se produisissent des protestations hostiles, en sens divers, car, si satire il y avait, elle porterait également sur les formes élégantes d'un catholicisme mondain représenté surtout par la présence d'un évêque candidat à l'Académie, grand convertisseur de juifs enrichis et assidu spectateur de la Comédie-Française. Mais bien que quelques traits du dialogue aient amusé ou attendri le public choisi (d'une certaine façon) qui fait corps avec la salle « Femina » dont il est le très expressif ornement, on ne s'est pas une seule fois senti secoué, saisi, mordu au vif ou flagellé. Et comme à un moment incident les auteurs évoquent le souvenir du *Tartuffe* de Molière, vrai, on y pense aussitôt comme à quelque chose d'autrement sain, vigoureux, profond et neuf!

Un spectacle d'art!... Un spectacle d'avant-garde! Lequel des deux l'Œuvre nous a-t-il donné? Si la pièce était réussie, elle n'eût été déplacée ni au Gymnase, ni à la Renaissance, et M. Nozière, assure-ton, ne manque pas d'influence sur certains directeurs...

Il y a des crépuscules plus beaux.

A. F.

LA MUSIQUE A PARIS

La deuxième séance Engel-Bathori a, comme la première, remporté un vif succès. Consacré à trois artistes de la nouvelle génération, MM. Gabriel Grovlez, Albert Roussel et Emile Vuillermoz, le programme a été apprécié à la fois pour son intérêt artistique, sa diversité et sa parfaite interprétation. M. Grovlez excelle, on le sait, dans la traduction musicale des poèmes intimes. *La Chambre blanche* d'Henry Bataille, *les Familiers* d'Abel Bonnard lui ont, entre autres, suggéré de délicieux commentaires phoné-

tiques que M^{me} Bathori et M. Engel ont détaillés à ravir. Il faut citer aussi parmi ses meilleures inspirations son émouvant *Clair de lune mystique* sur un poème d'Ephraïm Mikhaël et les *Chansons enfantines* qu'il écrivit tout dernièrement.

Il y a, d'autre part, beaucoup de pénétration et de sentiment dans les mélodies que dictèrent à M. Albert Roussel les beaux poèmes d'Henri de Régnier : *Nuit d'automne*, *Invocation*, *le Départ*, *le Vase et le Jardin mouillé*. Dans une forme libre, l'auteur serre de près le texte, et sa musique s'enlace au vers en volutes savantes et rythmées. Les *Rustiques*, que M^{me} Bathori exécuta en pianiste accomplie, révèlent chez M. Roussel une sensibilité particulière assez proche de celle de M. Debussy, avec un fervent amour de la nature et une réelle distinction.

Les *Dyonisiés*, une *Pavane*, deux séries de chansons populaires harmonisées d'une façon à la fois savante et humoristique formaient le lot de M. Vuillermoz. *Cæcilia* et *la Perdriole*, chantées avec espièglerie et bonne humeur par M^{me} Bathori, reçurent du public un accueil non moins favorable que le *Jardin d'amour*, la *Bourrée de Chapdes-Beaufort*, les *Trois princesses*, la *Ronde des Filles de Quimperlé*, alternativement présentées par M^{me} Bathori et M. Engel, qui rivalisèrent de talent expressif et évocateur.

La troisième séance, à laquelle nous n'avons pu assister, fut consacrée aux œuvres de M. Reynaldo Hahn.

M. S.

LA MUSIQUE A LIÈGE

Le Premier Concert Brahy.

L'élan de sympathie spontanée qui, dès ce premier concert, a rempli de façon inaccoutumée la vaste salle du Conservatoire dit, mieux que des éloges vains, le succès complet qu'aura parmi nous la tentative artistique d'Édouard Brahy.

Au programme rien que des pages connues, mais dès longtemps aimées, et qu'un souffle jeune allait réveiller et faire revivre avec intensité : la symphonie de Franck et avant tout la délicieuse symphonie en *ut* mineur de Haydn. Quel plaisir extrême et rare de la sentir comprise comme le jeune chef d'orchestre la comprend, avec ce rien de trop, rien de trop peu, plus précieux ici qu'ailleurs, ce tact des mouvements qui fait d'un menuet un menuet et non pas un *scherzo*, qui sait donner au finale la vivacité sans précipitation, à tout l'ensemble la fraîcheur de sentiment sans mièvrerie...

La forte technique de Brahy, sa conviction chaleureuse entraînent bien vite un orchestre loin des routinières indifférences. Elles obtiennent ce rythme impeccable, ce bel équilibre des valeurs sonores, ces gradations des nuances infiniment variées entre les *forte* et les *piano*, et aussi cet ardent désir, évident chez tous, de collaborer de leur mieux à une interprétation supérieure.

Et voici pourquoi l'ouverture d'*Obéron* s'est faite, à souhait, romantique et nerveuse et ardente, pourquoi l'ouverture des *Maîtres chanteurs* est apparue dans la beauté de tous ses détails admirablement mis en relief, pourquoi enfin Brahy a été longuement acclamé à chacune de ses apparitions au pupitre.

Pugno a joué avec son charme habituel, son éloquence persuasive et simple, une adorable pureté d'expression, le Concerto de Grieg, cette page de petite envergure, non sans poésie, mais visant à l'effet et y arrivant trop victorieusement.

Comment un grand artiste peut-il se résigner à mettre tant de dons précieux au service de la fantaisie de Saint-Saëns : *Africa*, exotique évocation d'un goût contestable, dont le seul mérite est d'avoir mis en valeur la virtuosité, diverse et complète, de Pugno et d'avoir complété son triomphe?

Md.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Reprise de « Carmen ».

Après *Ariane*, *Carmen* : après le mensonge, la vérité ; après une musique qui dit tout le temps ce qu'il ne faudrait pas dire, une musique qui dit presque tout le temps ce qu'il faut dire.

Quel soulagement, quel contraste ! Et quel avantage, en résulte pour *Carmen* ! Certes, tout n'est pas parfait dans cette fleur, — la plus belle et la dernière sans doute, — de l'opéra-comique français : quelques vulgarités, quelques formules sentant trop leur temps le déparent de-ci de-là ; mais, à part cela, quelle justesse d'accent, quelle sincérité, quelle chaleur se dégagent d'elle ! Et comme son instrumentation paraît suave et richement équilibrée après celle d'*Ariane*, qui n'est, d'un bout à l'autre, qu'artifice, clinquant, faux brillant !..

La reprise de *Carmen* donnée par la Monnaie a été excellente.

M^{me} Charlotte Wyns est une Carmen singulièrement spontanée, singulièrement naturelle. Il ne peut être question, avec elle, de Carmen « gamine, mutine » et autres qualificatifs qui jurent avec la conception véritable de l'héroïne du livret. Dès le début du rôle, M^{me} Wyns fait en quelque sorte pressentir le caractère tragique de l'œuvre. Ses procédés de séduction ont à la fois une félicité et une brutalité qui s'accordent admirablement avec ce que la suite du drame va nous apprendre. Sa désinvolture passionnée donne à tous moments l'illusion de la réalité et l'on peut dire, dans cet ordre d'idées, qu'elle donne à Carmen une physiologie essentiellement objective.

Au point de vue vocal, M^{me} Wyns s'est en quelque sorte « donné » une voix dont le timbre, un peu lourd et nonchalant, répond parfaitement à la part de vulgarité qu'il doit y avoir dans le rôle de Carmen. Une interprète si soucieuse de la vérité et si éprise de son rôle devait nécessairement entraîner ses partenaires. Aussi M. Laffitte s'est-il montré fort bon chanteur, et meilleur comédien que d'habitude, dans le rôle de Don José. M. Bourbon est un Escamillo plein d'élégance et de prestige ; M^{me} Eyrems, auquel le rôle de Micaëla ne convient ni au point de vue dramatique ni au point de vue vocal, fait tout ce qu'elle peut pour dissimuler le côté factice de son ingénuité ; les autres interprètes sont bons. L'ensemble de la représentation, — dont la mise en scène a été l'objet de soins extrêmes, — est presque irréprochable.

CH. V.

PETITE CHRONIQUE

De Salon des Aquarellistes a été inauguré hier matin au Musée moderne par le prince Albert.

Le délégué du Gouvernement belge à l'Exposition internationale de Barcelone nous prie de faire connaître aux intéressés que les envois de nos compatriotes ont été réembarqués la semaine dernière et qu'ils rentreront en Belgique dans le courant du mois.

Depuis la clôture, les œuvres ci-après ont trouvé acquéreur : deux bronzes de Constantin Meunier, le *Pêcheur flamand* (bronze) de Jules Lagae, *l'Aveugle* (fragment du grand groupe) de G. Charlier et *La Mare* de R. Wytsman.

Ces deux dernières entrent au Musée de Sabadell, le *Pêcheur flamand* au Musée de Barcelone.

C'est aujourd'hui, à midi, que s'ouvrira à Bruges (Salle des Halles) le trentième Salon du Cercle artistique.

Le jury des récompenses de l'Exposition internationale des artistes modernes à Amsterdam vient de décerner au statuaire Paul Du Bois l'une des quatre grandes médailles d'or attribuées aux exposants.

C'est à Anvers qu'aura lieu le prochain Salon triennal. Dérogeant avec raison à de vénérables traditions en vertu desquelles

il est d'usage d'ouvrir les expositions officielles au mois d'août, quand il n'y a plus personne dans les villes, la Société d'encouragement des Beaux-Arts vient de décider que le Salon aura lieu en avril et mai. Le succès des expositions d'aquarelles organisées par la Société au printemps permet d'espérer que ce changement de date sera très favorablement accueilli. Souhaitons qu'après cette initiative, Bruxelles et Gand abandonnent à leur tour la coutume d'exposer pour les seuls Anglais qui se rendent en Suisse ou qui en reviennent.

Autre innovation : le Salon sera installé dans de nouveaux locaux, spécialement aménagés à cet effet et situés place de Meir, c'est-à-dire au centre d'Anvers. Si les artistes — les vrais — veulent bien seconder l'effort des organisateurs, le résultat sera excellent.

La participation étrangère se composera principalement d'envois de peintres américains habitant Paris et Londres. Peu connus (sinon inconnus) à Anvers, ils apporteront au Salon un élément inédit et intéressant.

Les règlements, invitations, etc. seront distribués aux intéressés dans les premiers jours de janvier.

Le Comité du monument Dillens a approuvé le projet qui lui avait été proposé par MM. Akker et Lagae. Le motif principal sera constitué par un agrandissement de la figurine ailée que Dillens exécuta, en ivoire et métaux précieux, pour le compte de l'administration communale, laquelle l'offrit à son architecte, feu Jamar, le premier restaurateur de la Grand'Place, lorsqu'il prit sa retraite. La figurine mesure 60 centimètres de hauteur; elle sera agrandie par M. Jules Lagae au triple, soit à 1^m,80 de hauteur, puis coulée en bronze et dorée.

Le socle, en marbre blanc avec soubassement en granit rose, sera orné du médaillon du grand artiste et ne portera que ces simples mots : *Juliaan Dillens, statuaire*, plus deux millésimes, l'année de la naissance et celle de la mort.

L'inauguration du monument pourra se faire en septembre ou en octobre 1908.

Nous avons publié la spirituelle requête par laquelle l'administration communale de Jalhay demandait au gouvernement la réédification de la Tour-observatoire de la Baraque Michel. Tous ceux qui aiment les admirables paysages des Hautes Fagnes apprendront avec plaisir que l'Etat vient de prendre les mesures nécessaires pour que la tour soit reconstruite. Dès le printemps prochain, elle dominera, comme jadis, les plateaux où la gentiane se mêle à la bruyère, à la fougère, au genêt, dans les vastes solitudes ardennaises.

M^{lle} Fernande Dubois expose chez elle, 22, rue Goffart, jusqu'au 15 décembre, de 10 à 3 heures, la grande tapisserie de haute-lisse qu'elle vient d'exécuter d'après *l'Eucharistie* (XVI^e s.) des Musées royaux du Cinquantenaire.

M. J.-E. Buschmann, imprimeur-éditeur à Anvers, donnera mercredi prochain, à 8 h. 1/2, à la Maison du Livre, une conférence sur : *la Typographie et l'Imprimerie* (projections lumineuses).

Notre confrère *la Province*, de Mons, prend l'initiative d'une fête qui rappellera le souvenir du grand artiste Constantin Meunier. Ce projet, qui a dès maintenant obtenu l'assentiment de Camille Lemonnier et d'Emile Verhaeren, recueillera aussi l'adhésion de tous ceux qui, en Belgique, s'intéressent aux choses de l'art et de la pensée.

Comme le dit excellemment M. Léon Souguenet, l'art, le nom ou le souvenir d'un artiste ont déjà été le prétexte de grandes fêtes. Ce qui fut n'est-il plus possible?

Il n'y a pas si longtemps, Anvers a glorifié Rubens, puis Van Dyck; ce furent de mémorables journées qui attirèrent dans la ville des grands peintres et des grands marchands une foule innombrable, extasiée devant de prestigieux et symboliques cortèges, et le monde de l'esprit, en ce temps-là, portait son attention exclusive vers Anvers.

Après Rubens, après Van Dyck, n'est-il plus de grands nom

qui éclatent comme des phares? Ne vient-il pas à l'esprit le nom d'un très grand artiste qui aurait été le représentant, le sommet, l'âme, un instant, de son pays, et dont l'œuvre resterait, gloire de ce pays? Ce nom, faut-il le prononcer, c'est celui de Constantin Meunier.

Constantin Meunier, Belge, Wallon, artiste et ouvrier, a introduit dans l'art le peuple du travail. Son seul effort a ennobli la tâche quotidienne d'hommes, par milliers, vers lesquels pouvait aller la sympathie ou l'admiration.

Meunier a augmenté le patrimoine artistique et moral de l'humanité. Il a eu ce don de pensée, que beaucoup possèdent, et, en plus, ce don de réalisation que le destin capricieux n'accorde qu'à de très rares

L'Association des Journalistes bruxellois a pris l'initiative de doter la capitale d'une « grande quinzaine » ou « quinzaine de la presse », qui serait, pendant les frimas, l'équivalent de la « quinzaine » printanière du Concours Hippique.

A cet effet, elle s'est adressée aux directeurs des principaux théâtres bruxellois et leur a demandé d'organiser à tour de rôle, pendant les quinze ou vingt jours qui précèdent le carême, des représentations extraordinaires, d'un vif attrait, avec le concours d'« étoiles », de « vedettes », d'artistes aimés du public.

Elle complètera cette série d'attractions théâtrales par d'autres éléments d'intérêt dont le programme est à l'étude et qui donneront à la capitale un exceptionnel éclat.

Pour rappel, aujourd'hui à 2 h. 1/2, inauguration des Concerts historiques Durant dans la Salle des fêtes du Musée communal d'Ixelles.

Vendredi prochain, à 9 heures, se feront entendre au Cercle Artistique le violoniste Franz von Vecsey, dont ce sera le début à Bruxelles, et M^{lle} Wanda de Zarembka, pianiste. Celle-ci interprétera des œuvres de Liszt et de Chopin.

Le deuxième concert Ysaye aura lieu à l'Alhambra samedi prochain, à 2 heures, sous la direction de M. Eugène Ysaye et avec le concours de M^{lle} Elsa Hensel-Schweitzer, de l'Opéra de Francfort. Au programme, deux importantes primeurs : la huitième symphonie de Glazounow et un Poème symphonique d'Albert Dupuis, *Marc et Béatrice*. M^{lle} Hensel-Schweitzer chantera le grand air de *Fidelio* et les *Poèmes* de R. Wagner. Répétition générale vendredi à 2 h. Billets et renseignements chez Breitkopf et Haertel.

Le deuxième Concert populaire de Liège aura lieu samedi prochain sous la direction de M. Debeve et avec le concours de M. Louis Diémer. Le programme, composé d'œuvres de Bach, Pergolèse, Stamitz, Gossec, Haydn, Mozart et Beethoven, sera commenté par le Dr V. Dwelshauwers.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

PETIT MANUEL

DE

L'AMATEUR DE BOURGOGNE

PAR

MAURICE DES OMBIAUX

Un petit volume de luxe, tiré à 300 exemplaires, numérotés sur papier à la cuve des Papeteries d'Arches.

Prix : 5 francs.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n ^o	0,25	Le n ^o	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50.
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de l'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

La Presse Européenne

Coupures de journaux artistiques, commerciaux, politiques et financiers

Bruxelles, 54, rue de Longue-Vie.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS
PRIX MODÉRÉS

ANTÉE

Revue mensuelle de littérature.

Le numéro, 60 centimes. — L'abonnement, 6 francs l'an.

COLLABORATEURS RÉGULIERS

MM. Michel Arnauld, André Gide, Albert Giraud, Laurent Tailhade, Henri Ghéon, Maurice Wilmette, Remy de Gourmont, Maurice Denis, Jacques-E. Blanche, Jacques Copeau, Lucien Jean, Henri Vandeputte, Joseph Bossi et Eugène Monfort.

ARTHUR HERBERT Ld, éditeurs, Porte Sainte-Catherine. BRUGES.

Numéro spécimen envoyé sur commande.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 40 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 43 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Gauguin (suite) (Dr BÉLA LAZAR). — Le Salon des Aquarellistes (OCTAVE MAUS). — Une Histoire de Satyres (URSUS). — Expositions : *La Norvège* (O. M.). — Notes de Musique : *Le Concert Durant* (H. L. B.), *le Quatuor Zimmer* (CH. V.), *M. Franz von Vecsey et M^{lle} Wanda de Zarembska au Cercle Artistique* (CH. V.). — « Boris Godounow » à Paris. — Petite Chronique.

GAUGUIN ⁽¹⁾

La vie fut bientôt fort mouvementée autour de lui. Les jeunes peintres arrivant à Pont-Aven avec la vérité rédemptrice des maximes impressionnistes y entendirent, tombant des lèvres de Gauguin, des théories diamétralement opposées. De vives discussions s'élevèrent, mais la contrée au milieu de laquelle ils vivaient donnait toujours raison à Gauguin.

Ses leçons étaient habituellement accompagnées d'amples gestes; ses phrases étaient courtes, mor-

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

dantes; dans le feu du discours, ses yeux lançaient des éclairs. Son grand nez aquilin dénotait une extrême énergie, et Gauguin eût volontiers scellé de son sang la grande évolution qui s'était opérée en lui.

Il rompit encore mieux avec son passé. Voici ce qu'il écrivit dans un article des plus virulents : « Chacun (des impressionnistes) examine le ton juste, et, avec dextérité, applique sur la toile, dans des casiers préparés à l'avance, la vraie couleur, la couleur vraie, qui est là devant ses yeux quelques instants, en atténuant un peu, — mieux vaut se tromper en moins qu'en plus. L'exagération est un crime, tout le monde sait cela. Mais qui pourra affirmer la vérité de ces couleurs, à cette heure, à cette minute à laquelle personne n'a assisté, même le peintre, qui a oublié la minute d'auparavant?... Tout cet amas de couleurs justes est sans vie, glacé. Effrontément et stupidement, il ment... »

C'est pourquoi Gauguin préconise avant tout la recherche de l'unité, qui devra remplacer l'accumulation des détails. « Devant la nature elle-même, dit-il, c'est notre imagination qui fait le tableau. Ce qui fait l'infériorité de l'art moderne, c'est la prétention de tout rendre. L'ensemble disparaît, noyé dans les détails. Et l'ennui en est la conséquence. »

Où est le remède? Les impressionnistes travaillaient dehors, en plein air, mettant dans leurs tableaux, d'après nature, ton sur ton, couleur sur couleur, suivant les impressions ressenties, à la recherche des réalités du moment. Gauguin proclamait l'unité souveraine, la simplification permettant de peindre de mémoire : « Ainsi, votre œuvre sera vôtre; votre sen-

sation, votre intelligence et votre âme survivront alors à l'œil de l'amateur... Devant son chevalet, le peintre n'est esclave ni du passé, ni du présent, ni de la nature, ni de son voisin... »

Ce n'est que de la sorte qu'on peut créer l'unité décorative, l'accord harmonieux. On ne doit pas rechercher des effets rapides et éphémères, mais le grand calme de la nature. « Que chez vous tout respire le calme et la paix de l'âme. Ainsi, évitez la pose en mouvement. Chacun de vos personnages doit être à l'état statique » (1).

Voyez comme il établit par degrés, mais consciemment, ses principes d'art en face de ceux de l'impressionnisme. C'est de Bretagne que date son évolution. Il se forma ensuite à l'école des primitifs italiens, de Botticelli, de Luini, et, par-dessus tout, de Puvis de Chavannes. Il subit encore, pour le coloris, l'influence des Japonais et de Cézanne, et l'on peut aisément retrouver dans ses œuvres tous ces éléments; de plus, nous savons pertinemment qu'ils faisaient l'objet de ses études et que des originaux ou des copies de ces maîtres étaient accrochés aux murs de son atelier; il s'en assimilait les enseignements et les rendait dans ses toiles.

Puvis et Cézanne furent ses maîtres, le premier pour la composition des lignes, la création de grandes compositions calmes, le second pour les simplifications monumentales du coloris.

Il enterra son passé d'impressionniste.

*
*
*

« Le baron Gros, qui avait beaucoup d'affection paternelle pour Delacroix, admirait un jour *le Massacre de Scio* presque terminé. Très étonné d'une faute de dessin, il en fit l'observation à Delacroix : « Comment, lui disait-il, pouvez-vous, à côté de si admirables morceaux, laisser un œil de face sur un visage de profil ? — Ah, je suis bien malheureux, répondit Delacroix. Voilà plusieurs fois que je le mets convenablement, mais cela ne fait pas bien. Essayez, peut-être ce sera mieux. Et il lui tendit la palette. — Ma foi, s'écria le baron Gros, après un essai infructueux, vous avez raison. Et il effaça ce qu'il venait de faire. »

Gauguin s'occupa également beaucoup de la question du dessin. Il était sorti d'une école où l'on dessinait en peignant. Ni Manet, ni Pissarro ne furent hommes de formules ou de froides lignes : ils cherchèrent des formes ressortant des couleurs, ainsi que les relations existant entre elles au milieu des influences atmosphériques. Il s'ensuivit des figures qui semblaient être des déformations, des figures en opposition avec les formules académiques, mais qui répondaient aux impressions sincèrement rendues.

(1) JEAN DE ROTONCHAMP : *Paul Gauguin*. Paris, Druet, 1907.

Gauguin ne s'inquiéta pas de rendre méticuleusement ses impressions; il s'appliqua surtout à traduire la force monumentale de l'image intérieure qui l'agitait, il sacrifia la vérité objective à l'effet subjectif. Il commença par ne pas se soucier des soi-disant fautes de dessin, non pas par pauvreté, mais, au contraire, à cause de sa richesse. Sentant sa force souveraine, il proclame que « la grandeur des maîtres de l'art ne consiste pas dans l'absence des fautes. Leurs fautes ou plutôt leurs oublis sont autres que ceux du commun des artistes... Savoir dessiner n'est pas dessiner bien ».

Ses dessins sont volontairement faux; il s'efforce de mettre dans ses compositions de la naïveté, une grande simplicité de sentiment en donnant aux lignes un charme naïf et simple auquel s'allie un goût très sûr pour l'archaïsme. Il écrit en parlant d'une de ses compositions : « Une figure énorme, — volontairement et malgré la perspective, — accroupie, lève le bras et regarde. »

Il cherche l'effet et y sacrifie, sans la moindre hésitation, la vérité matérielle. C'est ce qui le rapproche de Puvis et ce qu'on peut observer à toutes les époques de sa carrière artistique, par exemple dans sa *Misère humaine*, peinte à Pont-Aven, et, mieux encore, dans son *Travail au bord de la mer* (Musée de Hagen). C'est ce qui frappe également dans cette toile magistrale peinte à Tahiti : *Nave, nave, Mahana*, d'une simplicité si noble, aux lignes si harmonieuses et si tendres.

En outre, l'impressionniste affirme, dans une individualité très caractéristique, un penchant au grotesque qui s'exteriorise en une suite d'arabesques naïves, faites de grandes taches simplifiées. Regardez son *Christ jaune* derrière lequel s'étend un vigoureux paysage de Bretagne, au milieu de la piété indifférente des paysannes agenouillées, et le regard tout plein d'affreuse tristesse du Sauveur grossièrement sculpté : il y a là un courant de sensations grotesques qu'accroît la maladresse de l'exécution.

Ce penchant au grotesque semble provenir chez lui des souvenirs de son séjour au Pérou, qu'il avait gardés très vivants dans son esprit. Ce qui paraît le confirmer, c'est son désir soudain de sculpter le bois. Dans *Soyez amoureuses, vous serez heureuses*, il y a des figures convulsées de désirs sensuels, aux formes simples, aux lignes primitives, que la bizarre sauvagerie des couleurs jaunes, bleues et rouges fait ressortir davantage.

Tandis que s'étendaient devant lui les paysages bretons cristallisés dans leurs formes sévères et dans l'uniformité de leur aspect gris de plomb, la gamme des couleurs enflammait son esprit, peut-être encore sous l'influence des paysages éclatants de lumière qu'il avait

eus sous les yeux pendant sa jeunesse. « Cherche les harmonies et non l'opposition », écrit-il, mais il ne veut pas baser d'harmonies sur le gris de plomb, les couleurs de la nature ne l'attachent point, pas plus que les tons de Puvis, doux comme un tiède zéphir; et s'il s'arrête aux symphonies de couleurs de Cézanne, qui rappellent les Gobelins, ce n'est que pour l'enseignement qu'elles renferment.

Il comprend comment, tout en respectant la couleur locale, le maître d'Aix a unifié ses tonalités dans de brillantes harmonies jaune bleuâtre de faïence; comment, en accentuant fortement les couleurs, il entend rendre tout indispensable, parfois la perspective, et souvent le dessin, car : « Plus les couleurs s'harmonisent, dit Cézanne, plus le dessin paraît régulier. » (Cité par Emile Bernard dans le n° 32 de *l'Occident*, 1904). Gauguin, à l'exemple de son maître, concentre sa force dans la création de symphonies de couleurs, mais sa vision est différente. Ce n'est pas le mélange du vert, du jaune bleuâtre et du blanc; les couleurs de Gauguin sont plus violentes : sous le ciel de Bretagne, il ne pouvait les percevoir, mais elles vivaient, latentes, dans son âme, à l'état de rêves, en des paysages qu'il n'avait pas vus. La vision est innée chez l'artiste, aucune école ne peut la lui donner, il la porte en lui, comme l'escargot sa maison, et elle échappe à tous les regards étrangers, à toute influence extérieure.

Les symphonies bretonnes de Gauguin contiennent déjà l'homme tout entier. C'est alors qu'il fait la connaissance de Van Gogh; mais ces deux âmes sœurs resteront jusqu'à la fin étrangères l'une à l'autre. L'amour fanatique de l'art en fit des amis, la différence de leurs sentiments et de leur imagination les sépara.

Unis dans l'adoration du coloris, leur façon de voir la nature les met aux prises. Van Gogh recherchait passionnément dans la nature les couleurs brûlantes, agonisant dans la mort par le feu, rayonnant de la lueur des flammes. Le peintre de tons hollandais est devenu mystique, fanatique du soleil du midi. Le bleu, le jaune, l'émeraude, le rouge et le vert deviennent pour lui des symboles. Il s'adonne tout d'abord avec une sauvage passion aux jeux réflexes de la couleur, puis (sous l'influence des Japonais) il les délaisse pour augmenter fiévreusement l'intensité du feu intérieur du coloris. Il vit sous l'influence du moment, et, placé devant la nature, il voit en imagination les couleurs se transformer en un feu d'artifice; c'est un travail d'Hercule qu'il accomplit pour l'exprimer. Il trace sur la toile des touches grossières et irrégulières, il travaille avec la main, le couteau, la brosse, et d'une vitesse farouche, d'une façon irrégulière et brutale, laissant la toile nue à certains endroits tandis que la couleur s'accumule à d'autres et atteint jusqu'à l'épaisseur d'un doigt. Et il

travaille ainsi jusqu'à ce qu'il tombe, accablé de fatigue. Son instinct le guide, la passion l'excite et son imagination l'aiguillonne.

(*La fin prochainement.*)

Dr BÉLA LÁZÁR

Le Salon des Aquarellistes.

La Société des Aquarellistes, qui a quarante-huit ans sonnés (voyez-vous poindre l'imminent jubilé?), ne « marque » pas cette maturité. L'exposition qu'elle vient d'inaugurer a de la fraîcheur, de la jeunesse, avec une ordonnance qui la rehausse. Comparée aux expositions que peuplaient obstinément, jadis, des cardinaux jouant aux échecs, des transtévérines revenant de la fontaine et des cavaliers Louis XIII frisant leur moustache, elle révèle, parmi les spécialistes de la couleur moite, un heureux revirement. Au mercantilisme de naguère se substitue, de plus en plus, un souci d'art auquel nous applaudissons avec joie. Félicitons la Société d'élargir ses rangs, de les ouvrir aux artistes qui ne se cantonnent pas dans une formule unique. Et souhaitons qu'elle s'émancipe davantage encore, afin de renouveler l'intérêt d'une manifestation annuelle digne de toute sympathie.

Car le fond varie peu, toute exposition périodique de cercle ramenant forcément des noms et des œuvres qui se répètent. Saluons en passant les paysages de MM. Uytterschaut, Titz, Thémon, Hagemans, Hannon, la flore exubérante de M^{me} Gilsoul et celle, plus traditionnelle, de M. Lanneau, les vieilles cités dont ne se lasse point la verve de M. Pecquereau, les illustrations marocaines de M. Romberg, les impressions algériennes de M. Hermanus, les figurines de M. Hoeterickx, les archaïques compositions de M. Lynen, les intérieurs de marins et de tisserands de M. Dierckx; arrêtons-nous devant les béguinages recueillis et les silencieux sanctuaires de M. Delaunois, ainsi que devant les sensations d'Italie de M. Walter Vaes; admirons avec quelle volonté consciente M. Jacob Smits synthétise en rythmes harmonieux les tendresses de la maternité et les grâces de l'enfance; félicitons M. Cassiers, le nouveau directeur de la Société, de l'éclat lumineux qui enveloppe son *Palais Vendramin*, l'une des meilleures pages qu'il ait signées, et aussi M. Marcette, dont la palette se colore de tons puissants pour traduire la Hollande, Ostende et Nieuport.

J'aime les calmes impressions du Bas-Escaut de M. Baeseleer, et les paysages ardennais de M. Donnay me plaisent par leur accent de terroir. M. Khnopff unit en des dessins précis, volontaires et minutieux, — figures et sites brugeois, — le rêve aux réalités, la vision directe aux souvenirs. Et la *Bourrasque* de M. Mertens, tragique et fruste, étonne et saisit par la vérité de l'impression. On souhaiterait plus de solidité dans les sites ostendais de M. Frantz Charlet. En revanche M. Pinot affirme de sérieux progrès dans ses études de jeunes filles et de fleurs.

M. Eugène Smits, dont on revoit toujours avec tant de plaisir les œuvres harmonieuses et fines, a sorti de ses cartons une délicieuse petite *Avenue de Luciennes* (moi, je dirais *Louveciennes*), près Marly, datée de 1856, qui a la saveur d'un Jongkind. Tout son envoi : *Tête de femme*, *Bric à brac*, *Regard sur la campagne (romaine)*, etc. témoigne, d'ailleurs, d'une extrême sensibilité visuelle. Cela repose de l'académisme de M. De Vriendt et de l'imagerie de M. Lybaert.

Mais voici les étrangers, invités ou membres honoraires. M. Bauer, qu'on savait un graveur de génie, interprète avec une émouvante grandeur, à l'aquarelle, les dentelles de marbre du Dôme de Milan, les massives architectures d'un temple hindou. M. Brangwyn est presque sculptural dans ses *Débardeurs brugeois*, l'œuvre la plus saisissante du Salon. Le *Nègre* de M. Breitner est de la famille de ceux de Delacroix. M. Luigini se sert avec une égale virtuosité de la gouache et de l'aquarelle, et M. Kever, que j'ignorais, possède un talent bien sympathique.

Il y a aussi des Bartlett un peu sombres, un La Touche, des Alfred East largement brossés dans des tons clairs, d'aimables Walter Gay, des Clara Montalba, de jolis Alexandre Robinson vénitiens.

L'ensemble est varié et intéressant. On ne peut s'empêcher toutefois de regretter l'abstention de quelques-uns des membres les plus notoires de la société, MM. Mellery, Lemmen, Claus et Baertsoen.

OCTAVE MAUS

UNE HISTOIRE DE SATYRES

Vous ne le raconterez à personne, n'est-ce pas? Eh bien! j'y suis allé. Parfaitement. Où cela? Mais à la Monnaie, voir Isadora Duncan et ses élèves.

Oh! ce ne fut pas sans hésitations. Je suis un campagnard. J'habite aux confins de l'agglomération bruxelloise, loin, loin, vers Uccle aux molles collines. Ma maison — jardin devant, jardin derrière — est paisible et entourée de nature. Les agitations de la grande ville ne s'étendent pas jusqu'à elle; et j'aime mes soirées d'hiver, alors que la campagne paraît si grande en son rêve infini.

Les gazettes que chaque journée m'apporte m'avaient parlé de cette étrange femme qui prétend commenter par le geste muet la beauté sonore. L'une de ces feuilles, et non des moindres, s'honore de la collaboration de mon ami Aristarque. Vous le connaissez sans doute: je le respecte infiniment, ainsi qu'il convient lorsqu'il s'agit d'un homme qui a voué sa vie tout entière à indiquer à ses concitoyens ce qui, au théâtre, est beau et ce qui est laid.

Comme je ne sors jamais une fois la nuit tombée, je me fais, en lisant les études d'Aristarque, une opinion facile et peu coûteuse sur des œuvres qu'il ne m'est pas donné de connaître. Ne souriez pas. Je ne suis pas le seul à en user de la sorte.

Or, en même temps que je lisais l'essai consacré par Aristarque à cette novatrice bizarre, et à l'instant où je m'indignais avec lui de l'inconvenance audace de cette femme éhontée, un autre de mes amis, homme de goût et esprit fin, vint à parler d'elle. Il le fit en termes si chaleureux que je ne sus qui croire, et je me décidai, dans cet embarras, à m'ériger moi-même — une fois n'est pas coutume — le propre juge de mon opinion.

Jeudi donc, à 2 h. 1/2, je franchissais le seuil du théâtre de la Monnaie. J'avoue que je n'y entrai pas le front haut. Je n'ai jamais pénétré dans un mauvais lieu; mais il semble que l'adolescent qui succombe pour la première fois à cette tentation peu reluisante doit éprouver ce trouble vague, cet imprécis combat interne qui occupait mon âme. Aristarque ne m'avait-il pas mis en garde contre ces exhibitions de chairs trop nues ou trop fraîches? N'était-ce pas l'attrait du péché par les yeux auquel je cédais? Véritablement, j'aurais renoncé à mon expérience si le

souvenir du panégyrique de mon ami n° 2 ne m'avait réconforté; car, à ma connaissance, il n'est pas familier des lupanars, et n'a jamais violé ni étouffé personne.

En prenant place, je me souvins que lors de ma dernière visite à la Monnaie (il y a longtemps!) j'y entendis *Samson et Dalila*, de M. Saint-Saëns. A mes côtés, un monsieur très riche, très honorable et très vieux, attira mon attention par cette particularité: il possédait deux paires de « jumelles ». L'une était la lorgnette classique; il l'utilisa pendant les deux premiers actes. L'autre était un instrument extraordinaire. Imaginez deux longues-vues accouplées, s'étendant sur un demi-mètre de longueur et terminées par des lentilles larges comme des cadrans d'horloge.

Tandis que le pauvre Samson tournait, en exhalant sa plainte, la lourde meule, mon voisin essayait avec soin les extrémités de son télescope; et au moment où le rideau allait s'ouvrir sur le tableau du temple de Dagon, je le vis braquer son instrument avec avidité. Sur la scène, une trentaine de femmes étaient couchées, la tête dirigée vers les spectateurs, lesquels pouvaient ainsi contempler en hauteur et profondeur ce que d'amples décolletages s'efforçaient de ne pas cacher. Lorsque ces femmes se furent levées je pus constater que leur vêtement était aussi bref vers le bas que vers le haut. Immédiatement, elles se trémoussèrent en trépidant des pieds et agitant les bras; leurs sourires, leurs œillades, leurs façons de lever la jambe dans des directions intentionnées, tout cela me parut fort osé. De voir tant de femmes adresser d'aussi collectives invites aux hommes de la salle me faisait monter un peu de rouge à mon front de campagnard; et je poussai un soupir de soulagement lorsque le dernier tourbillon féminin se fut arrêté, et, avec lui, cette équivoque allusion qui donnait à ce ballet une signification dégradante.

Mon voisin l'astronome n'avait pas quitté la scène du double disque de sa longue-vue. Je ne sais ce qui l'y intéressait si passionnément; lorsque la dernière danseuse s'arrêta, il découvrit ses yeux qui étaient tout injectés, le pauvre homme! se leva et disparut.

C'est dans cette même salle que je me trouvais en ce jeudi de décembre. Je n'y vis pas mon voisin l'astronome. Je lui adressais mentalement une pensée sympathique, lorsque l'orchestre préluda et le rideau s'ouvrit. Sur une toile de fond figurant un ciel azuré, entre des nuages dont la peinture était sale, parut M^{me} Duncan. Très simplement, elle prit deux, trois attitudes; elle se courba, marcha. Son visage souriant rayonnait doucement, comme d'un bonheur intime, la sérénité heureuse de ceux dont l'âme nourrit une foi. Son geste souple montrait volontiers le ciel; sa tête docile se penchait sur son épaule, enfermée dans ses bras arrondis. Puis, ce furent d'autres scènes; elle priait, suppliait, raillait; elle courait, sautillait, gambadait, tournoyait, délirait; elle tomba même: et sa chute fut encore de la grâce. Le décor médiocre s'animait d'une beauté perpétuelle. La lumière qui la baignait semblait vibrer au rythme de ses mouvements. Le rythme! c'était bien là la merveille; mais un rythme multiple, quelque chose de naturel, de doux, d'aisé. Et je me souvins. Je l'avais déjà vue: à Pompéi, sur les murailles; à Venise, à Florence, à Milan, dans les musées; et aussi, en des moulages de bas-reliefs athéniens, sur des poteries et des tombeaux.

Et voici soudain que, des deux côtés de la scène, des fillettes surgissent. Sont-ce des fillettes? Oui; mais leur grâce seule rappelle leur sexe. Avec une franchise, un entrain, une joie de se mouvoir, une harmonie d'ensemble, elles sautillent, volent de

l'une à l'autre, forment la ronde et la déforment comme un bouquet se compose ou se déplie; une valse de Lanner sert de prétexte aux plus adorables épisodes de poursuites légères et de radieux tourbillons, le tout épousant, avec une exactitude dont jamais la rigueur ne se trahit, le temps précis de la musique commentée.

Après une improvisation exquise, offerte en *bis* par ces charmants êtres spontanés et touchants, je quittai le théâtre, le cœur en fête, de la poésie plein les yeux; — lorsque soudain je rencontrai, dans la rue, Aristarque lui-même.

— « Comment ! s'écria-t-il. Tu sors de là ? Je ne te savais pas autant de vice. Alors, il faut pour que tu entres dans un théâtre qu'une femme y danse toute nue ? »

Mon Dieu ! C'était vrai. Je n'y avais même pas pensé. Elle était nue, ou à peu près. Comment n'avais-je pas été choqué, moi, le campagnard timide ? J'esquiva la réponse (car je respecte infiniment Aristarque) en lui disant le plaisir imprévu que m'avaient procuré les danses des élèves. Pour le coup, il éclata :

— « C'est bien cela ! Le cochon qui sommeille ! Tous les mêmes ! Ton vice est plus grave encore, puisqu'il te faut maintenant l'acidité de la femme trop jeune. Tiens, tu me dégoûtes ! » Et sans me serrer la main, il me quitta en me lançant avec mépris : « Satyre, va ! »

Cette fois, il était allé trop loin. Sa brutalité vint salir mon enthousiasme, comme un lourd talon froisserait une soie fragile. Je détestai celui que j'avais admiré pendant vingt ans.

Et je m'en fus vers Uccle la lointaine, aux molles collines, l'âme secouée de doutes. J'interrogeais mes sens, mon cœur, ma pensée : aucune ombre d'impureté ne les avait effleurés pendant ces deux heures délicates. Et pourtant Aristarque est un brave homme, un sincère, un estimable ! Ainsi, pendant qu'il avait regardé ces enfants créer du rythme avec leurs membres gracieux et leurs corps purs, une idée basse était née en lui, un instinct de sexe avait parlé ! J'étais partagé entre mon ancienne vénération pour les sentences d'Aristarque et l'absolue innocence de mes émotions ; et la violence de mon désarroi intime fut telle que je ne sus plus, foi de campagnard, si le satyre de nous deux était moi, — ou lui-même.

URSUS

EXPOSITIONS

La Norvège, par M. CARL WERLEMANN.

Les tableaux et dessins que M. Carl Werlemann a rapportés d'un séjour de deux années en Norvège ont été, paraît-il, refusés en bloc par la Commission des Beaux-Arts du Cercle artistique. Cette sévérité n'est guère justifiée. Si, à la vérité, dans la plupart de ces œuvres l'intérêt ethnographique l'emporte sur leur valeur d'art, on s'explique difficilement que le probe effort d'un artiste sincère, laborieux, armé par des études sérieuses, soit à ce point méconnu. Peu importe l'incident, au surplus, puisque le peintre a trouvé dans une autre salle l'hospitalité que lui refusa le Cercle.

M. Werlemann a passé deux ans en Norvège. Il s'est efforcé d'exprimer la grandeur farouche et l'émouvante solitude. Plusieurs de ses toiles, quelques-uns de ses dessins traduisent avec justesse l'émotion ressentie. Dans d'autres, le souci de l'exactitude photographique semble avoir émoussé la sensation de l'artiste. C'est le touriste accumulant les notes d'album et les instantanés, c'est l'élève appliqué qui ne laisse échapper aucun détail. Une vision

plus synthétique eût mieux traduit, semble-t-il (rappelez-vous les sites norvégiens des débuts de Thaulow, si éloquents dans leur simplicité) l'âpreté de la nature scandinave. Les fusains de M. Werlemann sont, à cet égard, supérieurs à ses peintures. Mais encore trahissent-ils plus de travail que d'émotion.

Quoi qu'il en soit, le panorama de rochers, de montagnes, de récifs, de côtes abruptes battues par les flots, de pics aigus défiant les nuages, dominé par la masse tragique des Lofoden, n'est pas sans faire impression. Et je ne doute pas que dans son corps à corps avec les géants de pierre et de glace des contrées boréales l'artiste ait retrempé son énergie et trouvé, en vue des combats futurs, des forces nouvelles. Sans compter qu'un pareil voyage développe tout de même un peu plus les idées que les pèlerinages obstinés des peintres brabançons à Saint-Job, à la Petite-Espinette et à Moeder Lambic.

O. M.

NOTES DE MUSIQUE

Le Concert Durant.

Le premier d'une superbe série. Vraiment, M. Durant force les sympathies. Avec une ténacité, une opiniâtreté tranquilles, il réalise son programme, tout seul, au milieu de difficultés considérables, sans appui officiel, comptant sur le seul public ! Et le public répond à cette confiance. La salle du Musée communal d'Ixelles était quasi pleine. Dieu sait si ce monument lointain est d'un accès difficile ! Il se cache dans un dédale de rues provinciales, aux coins desquelles hésitaient et tournoyaient, ce dernier dimanche, une foule inusitée d'attelages et d'autos aristocratiques.

Ce fut un succès charmant et complet. Les œuvres choisies, de Händel et Bach, conviennent au tempérament particulier de M. Durant ; cet esprit fin, attentif aux soins menus, à la rigueur du rythme, à la souplesse de la mélodie, devait réaliser une exécution excellente de ces pages conçues pour orchestre réduit, pour locaux sans grande ampleur. La limpidité du concerto de Händel, la santé, la sérénité, la légèreté pimpante de la *Suite* en *si* du concerto brandebourgeois pour piano, violon et flûte ont été particulièrement goûtées. J'aime moins le concerto pour trois pianos, où le développement scolastique remplace parfois l'inspiration libre ; mais le morceau est curieux, et méritait d'être joué ; c'est du Bach, tout de même !

MM. Seguin et Degreef ont fait grand plaisir ainsi que MM. Bosquet, Laoureux, Strauwen et F. Doehaerd ; on les cite d'autant plus volontiers qu'il ne s'agit pas ici de virtuoses dont le nom en vedette cherche à concentrer tout l'attrait d'une séance. Chez M. Durant on fait de la musique, et de la vraie. Pourtant, il y avait trois « concertos » au programme ! Ah ! si l'on pouvait ne jamais en jouer d'autres !

H. L. B.

Le Quatuor Zimmer.

Le deuxième séance du Quatuor Zimmer avait à son programme un quatuor de Mozart, un quatuor de Beethoven et le quintette en *fa* mineur (op. 34), avec piano, de Brahms.

C'est devenu un cliché de dire que MM. Zimmer, Ryken, Baroen et Doehaerd sont des interprètes parfaits de Mozart. M. Zimmer possède à un haut degré cette sensibilité spéciale, faite de tendresse, de distinction et d'esprit, qui lui permet de rendre avec une fidélité presque absolue les moindres intentions du maître magicien dont le classicisme s'anime à tout instant de poussées romantiques semblables à l'éclosion discrète et joyeuse des premières fleurs du printemps. Le quatuor en *sol* majeur, après bien d'autres, est, — surtout dans son *andante cantabile*, — un exemple de cette fraîche floraison printanière dont Schumann a dépeint avec tant de bonheur l'épanouissement estival et le mélancolique sommeil d'hiver.

Dans le difficile *Quatuor des harpes* (op. 74) de Beethoven, M. Zimmer et ses amis se sont montrés à la hauteur de leur tâche. Peut-être pourrait on leur reprocher d'avoir accordé trop d'importance à certaines figures d'accompagnement de l'*Allegretto*.

M^{me} Kleeberg-Samuel prêtait son concours pour le Quintette de Brahms. On ne pouvait s'adresser mieux qu'à elle : elle a, en effet, joué la partie de piano en artiste parfaite. Ce quintette est une œuvre de qualité supérieure, au point de vue de la perfection de la forme et du traitement de l'ensemble d'instruments qu'il comporte. On ne pourrait lui trouver aucun défaut, et cependant on regrette, après l'avoir entendu, de ne pas avoir éprouvé une émotion profonde, un ravissement complet comme celui que donne un quatuor de Beethoven ou de Schubert. Certes, il est, dans ce quintette, et spécialement dans l'*andante*, des passages d'une gravité passionnée très prenante, mais le sentiment éprouvé est toujours momentané et ne se rapporte guère à un ensemble, à un mouvement tout entier... Quoi qu'il en soit, l'œuvre, — qui fut admirablement exécutée, — possède des éléments de beauté et de noblesse tels qu'il serait fort injuste de ne pas lui reconnaître une grande valeur esthétique. Elle mériterait, à cet égard, une analyse que nous ne pouvons faire ici faute de place.

CH. V.

Au Cercle artistique.

M. Franz von Vecsey et M^{lle} Wanda de Zarembska.

Imaginez un petit jeune homme d'environ quatorze ans, ni beau ni laid, presque quelconque d'aspect, l'air timide et gauche. Imaginez ensuite un violon qui exhale des sons merveilleux, comme ceux que l'on doit entendre au Paradis. Et figurez-vous enfin ce violon entre les mains du petit jeune homme, car il faut bien se rendre à l'évidence ! C'est ce petit jeune homme-là qui fait sortir ces sons-là, de ce violon-là. On le croirait à peine : à part le mouvement du bras qui fait aller l'archet, on ne perçoit chez lui aucun tressaillement, aucun symptôme extérieur d'émotion ou de fatigue. C'est l'immobilité, c'est l'impassibilité la plus complète ; c'est presque l'indifférence et l'ennui.

Que penser de cette attitude ? La question ne se poserait pas si le petit Von Vecsey jouait comme un pur automate ! Mais, en réalité, il exécute *avec art* les morceaux qu'il inscrit à son programme. Certes, il n'y guère moyen de déployer beaucoup d'art dans des concertos comme ceux de Vieuxtemps et de Paganini qu'il a joués. Ces productions-là n'ont, avec l'art, que de très vagues accointances. Par contre, dans le *Chaconne* de Bach, il pouvait donner la mesure exacte de ses facultés esthétiques. Or, il s'y est montré absolument remarquable. Est-ce là le génie instinctif de l'interprétation ? Ou n'est-ce que le comble de l'habileté technique intelligemment dirigée et donnant l'impression de la spontanéité ? On ne saurait le dire dès à présent. L'avenir seul nous apprendra si ce petit prodige est destiné à suivre la trace glorieuse des Ysaye, des Kreisler, des Thibaud... Quoi qu'il en soit, notre petit jeune homme aura réalisé un grand progrès le jour où il reconnaîtra que les concertos qu'il joue sont dénués de toute valeur.

La belle M^{lle} de Zarembska, — dont l'aspect seul est un régal pour les yeux, — prêtait son concours à cette soirée. L'ahurissement provoqué par le petit von Vecsey a peut-être été cause que l'on n'a pas suffisamment remarqué la manière énergique et délicate à la fois dont elle a exécuté une *Danse hongroise* et une *Balade* de Brahms, et surtout une *Polonaise* de Chopin. Nous avons moins aimé la première partie de son programme, qui comportait un *Nocturne* peu original de Brassin et des arrangements de lieder de Schubert et de Schumann par ce terrible « dérangeur » de Liszt.

CH. V.

« BORIS GODOUNOW » A PARIS

Pour faire suite aux concerts historiques de musique russe donnés à l'Opéra au printemps dernier et dont nous avons rendu compte (1), M. Serge de Diaghilew prépare pour le printemps prochain un nouveau festival musical qui promet d'offrir un intérêt artistique plus grand encore. Il s'agit, cette fois, de huit représentations d'une des œuvres les plus émouvantes du théâtre lyrique russe, *Boris Godounow*, opéra en trois actes et sept tableaux de Moussorgski sur un poème de Pouchkine.

L'œuvre sera interprétée en russe par les chanteurs les plus célèbres des théâtres impériaux, M^{me} Litvinne, MM. Chéliapine et Sabinow en tête. Les sept décors, les six cents costumes, les accessoires, les armes, etc., qu'exige l'interprétation de *Boris Godounow* seront amenés de Russie, avec un personnel de cent choristes. Il est probable que la première danseuse de l'Opéra impérial de Moscou, M^{me} Lechinska, sera engagée avec un lot de ballerines.

Il est dès à présent décidé que les huit représentations de *Boris* se succéderont régulièrement à l'Opéra dans la seconde quinzaine de mai, les jours d'abonnement, c'est-à-dire les dimanche, mardi et jeudi. MM. Broussan et Messenger, directeurs de l'Opéra, viennent de signer le contrat qui termine les longues et laborieuses négociations entamées par M. de Diaghilew et sur lesquelles nous avions cru devoir nous taire jusqu'ici. Aujourd'hui que ce vaste projet devient une réalité, il ne reste qu'à féliciter chaleureusement le promoteur de cette artistique initiative.

Il est entendu que les représentations de *Boris Godounow* ne feront pas obstacle à celles de *Satko*, l'opéra de Rimsky-Korsakoff sur lequel les directeurs de l'Opéra avaient fixé leur choix. *Satko* sera représenté au mois d'octobre, en français, sous la direction de M. Rachmaninoff, et chanté par le personnel de l'Opéra.

PETITE CHRONIQUE

Il y a quelques jours a eu lieu, sous la présidence de M. Beernaert, une importante séance du Conseil d'administration de la société des Amis des Musées Royaux.

Le Conseil a été complété par la nomination de MM. Gustave Francotte et Valère Mabilie en qualité de vice-présidents, et de MM. le Baron de Loë, Edgar de Puelle de la Nicpe, Georges de Ro, Maurice Despret, Fritz Toussaint, Comte Adrien van der Burch et Alfred Verhaeren, membres.

La situation de la société est des plus satisfaisantes. S. A. R. la comtesse de Flandre, qui a accordé à l'œuvre son haut patronage, l'a en outre gratifiée d'une cotisation annuelle de 500 fr.

Le Conseil a admis environ 200 membres nouveaux. Les dons recueillis se montent jusqu'ores à 35,000 fr. et le chiffre des cotisations annuelles dépasse 10,000 fr. La société a reçu un don important d'antiquités égyptiennes fait par M. E. Van Dieren. D'autres dons sont annoncés.

Les membres de la société jouiront de divers avantages et prérogatives non encore nettement définis. Dès à présent, il a été décidé qu'à partir du 1^{er} Janvier 1908 ils recevraient gratuitement le *Bulletin des Musées*, qui deviendra l'organe de la société.

Le ministre des Sciences et des Arts présidera à l'inauguration de la Bibliothèque collective des sociétés savantes qui aura lieu au Palais des Beaux-Arts demain, lundi, à 2 heures, sous les auspices de l'Institut international de Bibliographie.

Les bureaux de la Société royale de numismatique de Belgique et de la Société hollando-belge des Amis de la médaille d'art, réunis sous les présidences respectives du vicomte B. de Jonghe et de M. Ch. Buls, ont décidé, sur la proposition de M. A. de

(1) Voir *l'Art moderne* des 19 et 26 mai et 2 juin derniers.

Witte, de soumettre aux prochaines assemblées de ces compagnies le projet d'organiser à Bruxelles en 1910 un congrès international de numismatique et de l'art de la médaille.

Ce projet réunira l'adhésion des principaux spécialistes de France, d'Allemagne, d'Angleterre, de Suisse, etc. Signalons l'innovation qui consiste à unir la numismatique à l'art de la médaille; ce sera, pensons-nous, la première fois que ce dernier fournira la matière d'un congrès.

Deux expositions s'ouvriront aujourd'hui, dimanche, à 11 heures, à la Maison du Livre (3, rue Villa Hermosa). L'une est une exposition française de reliures d'art, l'autre une exposition d'*Ex-libris*.

M. Victor Chauvin, professeur à l'Université de Liège, y fera à 5 h. une conférence sur le *Théâtre Wallon*.

Au même local, M. O. Sauer, professeur à l'École professionnelle de reliure, fera mercredi prochain, à 8 h. 1/2, une conférence sur la *Reliure* (Projections lumineuses).

Un groupe d'amis de Charles Van Lerberghe a décidé d'ouvrir une souscription publique pour élever un monument à la mémoire du poète de la *Chanson d'Ève*. Un exemplaire de luxe, hors commerce, de l'anthologie Van Lerberghe, que l'Association des écrivains belges publiera prochainement, sera offert à tous les souscripteurs d'une somme de 25 francs minimum.

Les souscriptions peuvent dès à présent être adressées à M. Fritz Van der Linden, rue de l'Enseignement, 82, à Bruxelles.

C'est Rudyard Kipling qui a remporté le prix Nobel pour la littérature (200,000 francs).

Cette attribution n'a point causé de surprise. Elle était en quelque sorte « dans l'air ». Et la nouvelle en a été favorablement accueillie. Kipling a eu « une bonne presse ». Nous avons dit ici même, il y a peu de semaines, pourquoi le célèbre romancier mérite nos sympathies et notre admiration (1). Ajoutons que dès à présent il est question de décerner, l'an prochain, le prix Nobel à Maurice Maeterlinck.

Aujourd'hui dimanche, à 2 h. 1/2, dernière séance du Cycle des Sonates de Beethoven pour piano et violon par MM. Chaumont et Bosquet au Cercle Artistique.

La *Société de musique de Tournai* interprétera aujourd'hui, à 3 h. 1/2, avec le concours de M^{lles} Wybauw et Mauroy et de M. Jean Reder, l'*Odyssée* de Max Bruch pour chœurs, soli et orchestre.

Au deuxième concert, fixé au dimanche 26 janvier, elle exécutera l'*Ave Verum* de Mozart, diverses œuvres de Schubert et les *Ruines d'Athènes* de Beethoven. M^{me} Maria Philippi et M. Laoureux, pianiste, prêteront leur concours à cette audition.

Enfin, le grand concert annuel de la société, qui aura lieu le dimanche 22 mars, sera consacré à l'exécution du *Franciscus* de M. Edgar Tinel. Les soli seront chantés par M^{me} Auguez de Montalant, MM. Plamondon, Frölich et Van der Haegen.

Le Quatuor Charlier, de Liège, se fera entendre demain soir, à 8 h. 1/2, à la *Schola Musicae* (90, rue Gallait).

Ce concert, donné avec le concours de M^{me} Philippens-Joliet et de M. Ch. Scharrès, sera consacré aux œuvres d'Edward Grieg.

Le deuxième concert Durant, consacré à Haydn et à Mozart, aura lieu les 28 et 29 courant avec le concours de M^{me} Henriette Schmidt, violoniste, et de M. Jacques Kuhner, violoncelliste. A la demande de nombreux auditeurs du premier concert, des abonnements pour les onze concerts restants seront délivrés à la Maison Katto, 46-48, rue de l'Écuver, téléphone 1902.

M^{me} J. Meerten-Culp, cantatrice, interprétera mardi prochain, à 8 h. 1/2, au Cercle artistique, des lieder de Schubert, Schumann, Mendelssohn, Löwe, Brahms et R. Strauss, accompagnée par M^{lle} Betsy Culp.

(1) *Réflexions sur R. Kipling*, par FRANCIS DE MIOMANDRE (numéro du 24 novembre dernier).

Le premier concert Dumont-Lamarche aura lieu mercredi prochain au Conservatoire de Liège, avec le concours du Cercle *Piano et Archets*. Au programme : œuvres de Beethoven, Grieg et Goldmark.

Autres concerts annoncés : Jeudi prochain, à 8 h. 1/2, par M^{lle} J. Samuel et M. L. Samuel (Salle Le Roy); vendredi, à 8 h. 1/2, M. Edouard Deru (Grande Harmonie); samedi, à 8 h. 1/2, M. H. Heuschling (Salle Le Roy).

M. Delmas, de l'Opéra, viendra donner à la Monnaie une série de représentations pendant le mois de janvier.

Le 4 et le 6, il chantera la *Valkyrie* avec le concours de M^{me} Paquot-D'Assy dans le rôle de Sieglinde et de M. D'Assy dans celui de Hunding.

Le théâtre Molière joue en ce moment une des opérettes les plus célèbres du répertoire : *Rip*. Le livret légendaire de Meilhac et Gille a subi de curieuses modifications et la nouvelle version est représentée pour la première fois à Bruxelles. M. Munié lui a donné une mise en scène très pittoresque et une interprétation très soignée.

Notre collaborateur M. G. Jean-Aubry fera vendredi prochain, à 8 h. 1/2, une conférence à l'Université nouvelle, 28, rue de Ruysbroeck, sur l'*Imagination scientifique dans le roman contemporain*.

Pour rendre hommage à Franz Courtens, la ville de Termonde a donné le nom du célèbre paysagiste à la rue de l'Escout, où il naquit.

Un autre enfant de Termonde, le poète Emmanuel Hiel, a été l'objet d'une consécration analogue. Une rue nouvelle portera désormais son nom.

On a inauguré la semaine dernière à Anvers le monument érigé à la mémoire de Van Bercken, l'inventeur de la taille du diamant. Il occupe l'angle de la rue Leys et de la rue de Jésus. L'auteur en est M. Frans Joris.

De Paris :

Le prochain spectacle du théâtre de l'Œuvre aura lieu dans la salle Femina les lundi 23 et mardi 24 courant. M^{me} Suzanne Desprès et M. Lugné-Poe interpréteront *Maison de Poupée*, d'Ibsen. Ces deux soirées se termineront par une comédie en un acte et deux tableaux de MM. Léo Marchès et Clément Vautel : *Mendès est dans la salle*.

Sottisier. D'un confrère bruxellois :

« Deux individus de sexe différent furent poursuivis pour adultère... »

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des grands Artistes des Pays-Bas

QUENTIN METSYS, par J. DE BOSSCHERE.

THIÉRY BOUTS, par ARNOLD GOFFIN.

Chaque volume de cette collection contient de 120 à 140 pages de texte et une trentaine de reproductions hors texte.

Prix : 3 fr. 50 broché — 4 fr. 50 relié.



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

La Presse Européenne

Coupures de journaux artistiques, commerciaux, politiques et financiers

Bruxelles, 54, rue de Longue-Vie.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS
PRIX MODÉRÉS

ANTÉE

Revue mensuelle de littérature.

Le numéro. 60 centimes. — L'abonnement, 6 francs l'an.

COLLABORATEURS RÉGULIERS

MM. Michel Arnauld, André Gide, Albert Giraud, Laurent Tailhade, Henri Ghéon, Maurice Wilmotte, Remy de Gourmont, Maurice Denis, Jacques-E. Blanche, Jacques Copeau, Lucien Jean, Henri Vandeputte, Joseph Bossi et Eugène Monfort.

ARTHUR HERBERT Ld, éditeurs, Porte Sainte Catherine. BRUGES.

Numéro spécimen envoyé sur commande.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Gauguin (suite et fin) (Dr BÉLA LAZAR). — Immoralistes (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Notes de Musique : *Les séances Bosquet-Chaumont*, *M^{me} Merten-Culp*, *le Concert Ysaye*, *Concerts divers* (CH. V.). — Chronique théâtrale (GEORGES RENCY). — Petite Chronique.

GAUGUIN ⁽⁴⁾

Quel autre homme que Gauguin ! Lui aussi est dirigé par les sens, mais c'est le sens musical qui l'emporte et qui pare ses symphonies des couleurs les plus brûlantes. Il réunit ses tons d'une façon plutôt énigmatique que logique et recherche surtout les effets suggestifs, délaissant complètement les réalités. Il s'attribue consciemment le droit d'être le maître absolu du

(4) Suite et fin. Voir nos deux derniers numéros.

mélange des couleurs, et il ne s'attache pas à la nature mais à ses sensations, afin de les traduire le plus fidèlement possible. Il sent aussi combien il est difficile de faire comprendre aux profanes ce que les mots ne sauraient exprimer, ce que les couleurs elles-mêmes ne peuvent rendre, et dans quoi la plus petite différence de nuances représente tout un monde. « Tant de mystère dans tant d'éclat ! » s'écriait Mallarmé à la vue d'un tableau de Gauguin. C'est qu'en effet le symbolisme de Gauguin est tout autre que celui de Van Gogh, de ce Van Gogh plus positif, même lorsque son imagination l'entraîne au paroxysme du coloris. Gauguin se sent affranchi de toute vérité réaliste; il ne cherche que la vérité décorative, c'est-à-dire ce qui est vrai en général et non en soi, ce qui s'élève, se complète l'un l'autre; il crée de grandes unités où rien ne vit de sa propre vie. Le seul sens qui contrôle est le sens décoratif, que blesse tout ce qui s'écarte de l'harmonie et qui accepte tout ce qui colore, détaille les masses et les tons, même en contradiction avec la nature, mais où tout est cohérence, harmonie et unité.

C'est en vain qu'on chercherait les gris cendrés de la Bretagne dans les harmonies de vert, de jaune et de rouge de *Misère humaine*; nous ne voyons pas davantage, quel que soit l'éclairage, de troncs bleus aux environs d'Arles; mais il y a du sentiment dans ces harmonies, les couleurs entr'ouvrent un monde de rêves, le monde qui était celui de Gauguin; la tendre instrumentation de ses symphonies l'emportait dans les sphères mystérieuses de sa fantaisie et de son idéal.

On ne saurait, en art, convaincre personne par la logique : le seul arbitre dans ce domaine, c'est la sensation vécue, sa force et sa vérité.

*
*
*

A Pont-Aven, Gauguin se livra avec passion à des expériences, il remplit son âme d'impressions profondes et comprit qu'entre ses rêves et la réalité, entre sa pensée et la nature qui l'entourait, il y avait des contrastes de plus en plus accentués. C'est pourquoi il rechercha une région alliant au caractère puissant de la ligne l'éclat des colorations. Il ne la trouva pas à Arles, où Van Gogh l'avait invité à séjourner, et l'inquiétude de son humeur s'en accrut. Ses aspirations le poussaient à la recherche d'une terre inconnue qui répondit à son tempérament de coloriste. « Lorsque j'arrivai à Arles, Van Gogh se cherchait et j'étais un homme fait », écrit-il. Il savait ce qu'il voulait; des voix intérieures lui dictaient ses actes.

Comment son attention fut-elle attirée sur Tahiti? Fut-ce par *le Mariage de Loti* ou par quelque brochure populaire sur les colonies françaises? Il est difficile de le savoir; ce qui est certain, c'est que ce ne fut ni le peuple enchanté des Maoris, ni la beauté ingénue de leurs gestes, ni l'amour de l'exotisme qui le décidèrent à s'exiler aux antipodes. La littérature ne tient, en effet, qu'une place minime dans l'art de Gauguin, où le souci constant de ce qui est décoratif, où les effets musicaux, en particulier, dominant tout. Il n'était point hostile à la culture, mais il désirait ardemment la solitude afin de pouvoir travailler, ordonner et exprimer avec émotion ses sensations. Sans haïr la civilisation moderne, il ne recherchait pas un milieu pour l'adapter à ses idées, il était toujours sous l'empire d'une contrainte intérieure, il fallait qu'il exprimât ses rêves. C'est pourquoi il partit avec une vision toute faite, une conception artistique complète, pour ce grand voyage où il se retrouva lui-même.

Dans la solitude immense, infinie, dont rien ne troublait le silence, le rayon de soleil brûlant, vibrant, décomposé en mille couleurs, était aux prises avec les vastes et profondes forêts vierges, tandis que l'air était embaumé des effluves exhalés par les plantes luxuriantes d'un sol incomparablement riche, où domine le parfum de l'orange surchauffée par les ardeurs de la zone torride.

A l'arrière-plan se dessinaient dans l'air pur les profils élancés de montagnes volcaniques; tout autour, la mer bleue sans limites, d'où jaillit la cime d'Oroena, le géant cône des monts de Tahiti. Sous l'influence d'une végétation multicolore, la terre produit des couleurs inimaginables. Le firmament va s'évasant en forme de cloche et resplendit de toutes les nuances du bleu

teinté de jaune. Gauguin y conçut des coloris fabuleux. Les ors, les bleus, les rouges et leurs dérivés étaient plus exotiques que les légendes mêmes des indigènes; il connaissait depuis longtemps ces polychromies, elles avaient vécu en lui, dans son imagination, et la réalité ne pouvait les surpasser.

Il vit les unes après les autres les couleurs les plus criardes et les fondit dans des symphonies d'une extrême délicatesse. Existe-t-il un ton plus strident que le jaune? Velasquez ne le connaît guère et c'est dans Vermeer qu'il éclate pour la première fois dans toute sa force sensuelle. Quelle intensité troublante dans le jaune vif du manteau de la belle jeune fille de son tableau de Dresde! Van Gogh l'affectionne également, mais il l'adoucit par des couleurs complémentaires. Le jaune de Gauguin, surtout dans les arrière-plans, coule comme de l'or en fusion et a parfois le reflet des pierres précieuses. Je songe à tel tableau. L'arrière-plan est jaune, et, dans une superbe symphonie de tons chauds, un jeune Tahitien se tient debout derrière une Tahitienne assise dans un fauteuil. Le rayonnement jaune-brillant des corps se fond merveilleusement dans l'arrière-plan orangé émaillé de bleu. Un ciel de cadmium s'étend au-dessus d'une ravissante forêt, d'un rythme calme et tranquille, où les couleurs bariolées des vêtements se détachent sur le ton fondamental du jaune et nous murmurent à l'oreille de berçantes mélodies.

Cet effet musical, Gauguin le recherchait en tout, pensant avec Walter Pater que la musique doit être pour tout artiste le but final. La musique de l'œil : voilà l'objectif de Gauguin. La vie à Tahiti, les récits des Maoris, les mouvements primesautiers de ses nouveaux compagnons, la grâce de leurs attitudes l'amènent à créer de nouvelles arabesques, dont les images intérieures qui le hantent sans cesse fixent les harmonies.

Avide de succès, il revient dans sa patrie après deux années de séjour à Tahiti. Peut-être que son heure a sonné. Mais de 1890 à 1900, la grande époque de l'impressionnisme, il ne faut pas songer à un changement dans les goûts du public. Gauguin vend de nouveau ce qu'il possède et retourne à Tahiti. Les derniers feux de son ardeur étaient éteints, et c'est amèrement désenchanté qu'il se remet en route. Tahiti n'a plus pour lui de séductions, les années passent, le succès ne vient pas. Gauguin commence à douter de lui-même, à redouter le déclin; la maladie l'aigrit, il quitte Tahiti pour l'île Dominique sans trouver le repos auquel il aspire. Il a des difficultés avec les autorités et meurt, le 8 mai 1903, après s'être vu condamné à trois mois de prison.

Voici que ses œuvres commencent à attirer l'attention. Elles proclament, avec la puissance de sa personnalité, une doctrine qui marque pour la peinture une phase nouvelle. L'esthétique de Gauguin, dont l'in-

fluence s'exerce encore comme un courant souterrain appelé à percer la surface, sera le point de départ de nouvelles germinations, de nouvelles générations; car, ne croyons pas que les morts soient morts....

D^r BÉLA LÁZÁR

IMMORALISTES

C'est toujours une satisfaction de constater que M. Remy de Gourmont, au lieu de s'arrêter dans le chemin de la sagesse y marche au contraire d'un pas plus assuré et plus paisible.

Il va tourner en rond, prétendent les grincheux. Le scepticisme ne mène à rien. A force de tout mépriser, il ne peut plus éprouver devant quoi que ce soit une émotion qu'il ait le droit de croire valable. Voyez comme il pulvérise ses assertions, détruit ses propres paradoxes, se contredit en pirouettant, etc., etc....

Je me hâte de dire que ces discours-là je ne les ai jamais vus écrits. Quelques personnes les pensent seulement. Il leur faut des certitudes.

Hélas! Comme si l'on ne savait pas à quelles piteuses croyances en sont arrivés les faux sceptiques! Ils suivent les pires drapeaux du carrefour, ils deviennent populaires avec une sorte de rage et de plaisir bas. Ce n'est pas beau à voir, ces palinodies-là. Elles sont autrement plus graves et plus méprisables que les contradictions aimables des idéologues. Au fond, elles constituent une sorte d'abdication, et l'on pourrait toujours trouver en elles, germe ordurier, quelque fétide intention de parvenir.

Pour moi, j'estime plus que tout l'homme assez courageux pour opposer, toute sa vie, son examen et son ironie à tout ce qu'on lui propose. Car remarquez qu'une telle méthode n'a rien de malveillant envers une forme ou l'autre de l'illusion universelle : si une sottise est favorisée par une élite, elle la dénoncera aussi implacablement que si elle est partagée par la stupidité d'une foule. Il est bien facile, quand on fait partie d'un groupement de dix personnes, de se moquer du reste du monde, puisqu'on s'est implicitement engagé à défendre toutes les manières de voir de cette assemblée; mais garder, au milieu de ces dix personnes, un jugement assez froid pour leur dire et quand elles se trompent et quand la foule ne se trompe pas, c'est une attitude autrement fière.

C'est celle de M. de Gourmont depuis son début dans les lettres. C'est aussi celle de M. Camille Mauclair. Aux deux pôles de la critique des mœurs : l'un avec plus de fougue, de combativité, d'illusion, l'autre avec une mesure plus sobre, un talent plus strict, une distinction plus elliptique, ils mènent cette lutte bizarre. Leurs succès ou leur insuccès ne comportent aucune espèce de signification. Ils sont extrêmement seuls, malgré leurs amis. Ils pensent à part : tant mieux si ce qu'ils disent s'accorde avec le goût du jour, c'est une coïncidence; tant pis si cela fait crier, cela prouve que tout le monde ne peut pas sentir de même.

Je ne suis dupe ni de la tendance à la vulgarisation de celui-ci, ni du mépris aristocratique de celui-là: ce sont des nuances du tempérament. L'essentiel, c'est qu'ils jugent tous deux la vie contemporaine avec l'absence la plus complète de préjugés : l'un en s'occupant plus spécialement des mœurs et l'autre de l'esthétique, mais tous deux attentifs au seul déroulement de leur pensée, déterminé par les événements.

Mais je voulais plus spécialement parler de M. Remy de Gourmont, au lieu de me laisser aller à poursuivre ce séduisant parallèle.

Les pauvres arguments élaborés contre le scepticisme n'auraient de valeur qu'appliqués à cette forme basement pratique du scepticisme : le jemenfichisme.

Et d'abord il n'est pas vrai que le scepticisme mène à rien. Ce qui ne mène à rien c'est d'en sortir, — à rien ou à de vulgaires aventures intellectuelles, à des compromissions, à des « actions pratiques » si bêtes que ce serait à en pleurer pour tous ceux qui gardent encore quelque dignité dans le caractère et quelque hauteur d'esprit.

Il n'est pas vrai que le scepticisme épuise la faculté de s'émouvoir. Au contraire, il la tient en réserve, il la ménage, il lui garde toute sa force pour les grandes occasions. Quand la chose en vaut la peine, le sceptique s'anime, il s'indigne, il devient lyrique, comme M. Desmaisons dans *les Dialogues des amateurs* (1). Le sceptique est passionné pour la liberté, mais comment voulez-vous lui demander de descendre dans l'arène (de la lutte politique, par exemple) pour défendre cette liberté, puisqu'il sait qu'on ne peut la défendre, pratiquement, qu'en la limitant, en la mutilant? Le sceptique est le dernier idéaliste : il ne veut pas consentir à quitter le terrain de l'idéalisme; toute autre atmosphère lui serait mortelle. Mais, encore une fois, qu'on ne vienne pas me dire que le sceptique est incapable d'émotion : il ne s'émeut qu'à bon escient, voilà tout, et sans déclamations ni colère.

Enfin il n'est pas vrai que le sceptique, à proprement parler, se contredise. Pour se contredire, il faut avoir prétendu que son affirmation était indéfectible et à tout jamais inattaquable. Or, le sceptique n'affirme jamais rien dans ce sens-là : il laisse à l'erreur possible une soupape d'échappement, au lieu, en la négligeant, de lui donner cette force sournoise d'expansion qui finit par faire éclater tous les systèmes philosophiques et tous les aphorismes. Ainsi, toujours maître de sa pensée, toujours spectateur de son évolution, il n'éprouve pas, comme les dogmatiques, cette surprise de tout à coup se trouver devant elle, transformée, autoritaire, dangereuse. Ce n'est pas le cocher ivre que les bêtes de son char entraînent et précipitent, c'est le sage berger des idées : il les mène en les suivant, il les nourrit et les surveille, il les maîtrise, tout en respectant en elles la vie.

La vie — oui — c'est la vie que les sceptiques aiment avec ferveur. Comme cela se sent en lisant Gourmont! Comme on voit que leurs plus idéales imaginations sont alimentées de cette substance sacrée! Lisez *les Dialogues des amateurs*. Vous serez frappés de ce phénomène, autrement frappés qu'à la lecture morcelée des quinzaines du *Mercury* : car une profonde unité intellectuelle relie ces fantaisies, ces sourires, ces indignations, ces paradoxes. Vous jouirez, sans désaccord, de cette compréhension si fine, si aiguë, si riche et si subtile, si délicieusement païenne et immorale, si foncièrement artiste.

En commençant cette étude, je ne savais pas que je serais si sérieux. Cela me gêne un peu pour parler de deux livres tout à faits frivoles, encore qu'immoralistes, mais, comme je n'y mets aucune prétention, tant pis. Je ne suis pas un personnage assez en vue pour qu'on me tienne rigueur de quoi que ce soit.

(1) REMY DE GOURMONT : *Dialogues des amateurs sur les choses du temps. 1905-1907. (Épilogues. 4^e série)* Paris, *Mercury de France*.

M. Willy qui, paraît-il, s'est transformé en impeccable gentleman anglais (encore une légende qui s'en va), vient d'écrire *Un Petit Vieux bien propre* (1). C'est léger, plein de vice parisien, de dentelles féminines, avec une pointe de mélancolie gouailleuse et découragée qui m'a beaucoup plu. Le calembourg y atteint des proportions quasi-philosophiques. *Un Petit Vieux bien propre* contient beaucoup de phrases comme celle-ci, que je trouve remarquable :

« La douleur de son pauvre vieux Tata réveillait en elle cet instinct de maternité par quoi les femmes se font pardonner tous les autres. »

Quant à M. Louis Thomas, dont j'ai souvent parlé ici, comme critique et comme poète, et qui est le plus jeune de nos « jeunes », il a donné son premier roman : *Yette (fragments de mes mémoires)* (2), avec des épigraphes de Béroalde de Verville. C'est d'une fantaisie débridée et d'un style sobre, joyeusement gaillard et plein de santé, affreusement jeune, pas méchant et plein de choses charmantes. Pour tout dire, j'ai parfois pensé au délicieux Tinan en lisant ces choses frivoles.

FRANCIS DE MIOMANDRE

NOTES DE MUSIQUE

Au Cercle Artistique :

Les Séances Bosquet-Chaumont. — M^{me} Merten-Culp.

Nous avons annoncé précédemment que MM. Bosquet et Chaumont allaient donner au Cercle toute la série des Sonates de piano et violon de Beethoven. Ces séances ont eu lieu et leur succès a été fort grand, pour deux raisons : d'abord parce qu'il s'agissait d'un cycle d'œuvres merveilleuses, interprétées par des artistes dont nous avons eu maintes fois l'occasion de vanter les mérites; ensuite, parce que la Commission du Cercle avait eu l'excellente idée d'organiser ces séances l'après-midi, afin de permettre aux enfants des membres d'y assister. Cette initiative n'a pas été vaine, à en juger par le public nombreux qui se pressait aux trois séances, dans la salle du Cercle; et elle sera fructueuse, car plus d'un, parmi les jeunes gens et les jeunes filles qui allèrent entendre MM. Bosquet et Chaumont, se souviendra, aux heures désillusionnantes de la vie, des moments de bonheur que lui ont procurés et que peuvent encore lui procurer les immortelles sonates de Beethoven.

M^{me} Merten-Culp n'est pas une inconnue à Bruxelles. Nous l'avions déjà entendue, l'an passé, à l'un des Concerts populaires et au Cercle même. L'idée de la faire revenir cette année était fort bonne. Personne mieux qu'elle ne sait composer un programme de lieder irréprochable et peu d'artistes mettent autant de conscience à rechercher le sens poétique et musical précis de chaque lied, et à le rendre de la manière qui lui convient le mieux. L'excès de conscience nuit peut-être même un tant soit peu à la spontanéité de ses interprétations, qui, parfois, donnent l'impression d'une certaine froideur. Il en est ainsi, notamment, pour *Du bist die Ruhe*, de Schubert, dans lequel sa conception de l'extase, juste en principe, paraissait cependant trop artificielle dans l'exécution. Dans *Im Grünen* elle ne rend pas avec toute l'exubérance nécessaire l'ivresse folle que donne le renouveau du printemps. Schubert ne paraît d'ailleurs pas lui convenir aussi bien que les autres maîtres allemands du lied : il exige, en effet, un mélange de raffinement et d'ingénuité qu'il est bien difficile de réaliser.

(1) WILLY, *Un Petit Vieux bien propre*. Paris, Bibliothèque des auteurs modernes.

(2) LOUIS THOMAS, *Yette, fragments de mes mémoires*. Paris, Sansot.

Dans les admirables mélodies de Carl Löwe — trop peu connues ici, et qui mériteraient à elles seules une séance spéciale (1) — M^{me} Merten-Culp fait particulièrement valoir sa belle intelligence d'artiste : C'est une chose exquise de l'entendre chanter le dramatique *Asra*, le léger et humoristique *Mädchen sind wie der Wind*, et cet *O Süsse Mutter*, dont la nostalgie joyeuse d'amour touche au pathétique.

Des lieder de Mendelssohn, de Brahms et de Richard Strauss, — excellemment choisis et chantés, — complétaient le programme de cette belle soirée.

Le Concert Ysaye

Concert fort court, ce qui est une qualité très appréciable et trop rarement réalisée. Trois choses intéressantes : un épisode symphonique de M. Albert Dupuis, *March et Béatrice* (d'après le *Sanglier des Ardennes*, drame de M. J. Sauvenière), la Huitième Symphonie de Glazounow et une cantatrice allemande du théâtre de Francfort, M^{me} Hensel-Schweitzer... Je m'aperçois que je traite de « chose intéressante », cette artiste de bonne race, à la voix chaude et bien timbrée. Je m'en excuse... Ma pensée était d'attribuer à son concours une valeur égale à celle des autres éléments intéressants du concert. Elle chante, en effet, d'une manière qui lui a attiré immédiatement toutes les sympathies : manie ment parfait de la voix, simplicité, justesse d'expression, telles sont les qualités qu'elle a déployées dans le grand air de *Fidelio*, dans trois des Cinq poèmes de Wagner, et dans la scène finale de *Tristan*.

M. Albert Dupuis avait besoin d'une compensation. M. Ysaye avait donné de lui, il y a deux ans, une sorte de Symphonie patriotique, dans laquelle le jeune compositeur s'était imposé la tâche de prendre notre chant national pour leitmotiv. De temps en temps, les premières mesures d'une mugissante *Brabançonne* y faisaient une courte apparition, semblable à celle de la tête du dragon Fafner, au second acte de Siegfried, telle qu'elle se montre aux spectateurs placés trop à gauche : c'était grotesque.

March et Béatrice, par contre, a fait bonne impression. On aurait pu regretter qu'aucune notice explicative ne vint rendre plus facile la compréhension de cette musique à programme. Mais, en fait, ce n'était pas indispensable : la pensée de M. Dupuis transparait avec une telle lucidité qu'il suffit de faire bien attention pour se rendre compte immédiatement qu'il s'agit d'une scène d'amour dans la forêt, au cours d'un épisode de chasse. Musicalement, l'œuvre est bien traitée. Il y règne un équilibre de proportions remarquable et une atmosphère chaleureuse pleine de spontanéité; les quelques influences que l'on peut y discerner ne nuisent pas outre mesure à son originalité et l'instrumentation en est particulièrement bien traitée.

Je ne sais si je ne ferais pas bien de m'abstenir de parler de la Symphonie de Glazounow. Si intéressante qu'elle soit comme métier, elle m'est si antipathique comme tendances que je me demande si j'ai, en ce moment, l'impartialité nécessaire pour la juger. J'y vois un tel gaspillage de vains effets, un tel abus de combinaisons orchestrales purement formelles, que je ne parviens plus à y discerner la moindre pensée, le moindre sentiment. Les bois surtout s'en donnent à cœur joie : c'est un flux incessant de petits dessins mélodiques d'une monotonie désespérante, qui donne l'impression d'une sorte de « gâtisme » musical... Ou bien, c'est, — comme dans le *mesto*, — une mélancolie morne et grise jusqu'à la nausée... Rien que d'y penser, je sens le spleen m'envahir.

Concerts divers.

Il y a eu un tel nombre de concerts cette semaine, à Bruxelles, qu'il eût été bien difficile d'assister à tous.

Signalons, comme particulièrement intéressante, la séance orga-

(1) Signalons, à ce propos, l'édition complète des Lieder de Löwe par la Maison Breitkopf et Härtel et plus spécialement le choix, en deux volumes (nos 1819 et 1820 de la *Volksausgabe*), qu'elle en a extrait.

nisée par la *Scola musicae* et consacrée aux œuvres d'Edvard Grieg. Le programme comportait l'exécution du Quatuor en sol mineur, par l'excellent Quatuor Charlier, de Liège; de la Sonate en la mineur, pour piano et violoncelle, par MM. Scharrès et Dechesne, et d'un choix de lieder chantés par M^{me} Philippens-Joliet.

M^{lle} Jeanne Samuel et M. Léopold Samuel ont donné, avec le concours de M^{lle} Marjorie Samuel, une séance à programme électorique, dans lequel étaient notamment inscrites des œuvres de MM. Édouard et Léopold Samuel.

Enfin, M. Heuschling a, dans un récital de chant, fait entendre des mélodies de Schumann, A. Dupont, Chausson, Huberti, Massenet, Lassen, etc.

CH. V.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Bien que la pièce ne figure plus à l'affiche, où elle est remplacée par *Service secret*, li n'est peut-être pas trop tard pour dire ici l'impression bizarre que nous a laissée la représentation de *Sa Sœur*, de Tristan Bernard, à l'Alcazar. Nous l'avions lue, dans le supplément théâtral de l'*Illustration*, au moment où elle fut créée à Paris, et elle nous avait paru amusante et spirituelle sans grossièreté, sans banalité même. A la représentation, l'effet a été bien différent. Plus rien ne subsistait, pour ainsi dire, de la joie discrète, de l'émotion délicate que nous avions éprouvée à la lecture de l'œuvre. Tant il est vrai que la manière dont une pièce de théâtre est représentée peut faire illusion, en bien ou en mal, sur la qualité de l'œuvre mise à la scène. Que s'est-il donc passé à l'Alcazar, qui, sous la direction habile de MM. Duplessy et Meer, nous a, depuis quelques mois, habitués à des réalisations moins imparfaites? Tout simplement ceci : les acteurs de la maison ont joué *Sa Sœur* comme s'il s'était agi d'un vaudeville. Ils ont exagéré les ridicules des personnages et ont introduit dans leur jeu une frénésie factice tout à fait déplaisante.

L'observation de M. Tristan Bernard est d'une exactitude rigoureuse et s'accorde mal d'une interprétation qui recherche les effets de scène. Les pièces de M. Tristan Bernard font rire parce qu'elles montrent les côtés drôles de la vie quotidienne, et non parce qu'elles en dessinent la caricature. Ainsi, pour prendre un exemple tiré de la pièce qui nous occupe, il y a, dans *Sa Sœur*, un rôle de médecin timide, vrai savant, excellent homme, mais qui ne sait que dire et que faire quand il se trouve dans le monde. Ce personnage très amusant, très vrai, très nature, demandait un interprète d'un tact parfait qui sût provoquer la gaieté sans se rendre ridicule. L'acteur qui le joue à l'Alcazar — c'est M. Cueille, souvent excellent — dépasse les bornes d'une timidité permise et apparaît comme un niais, arrivant tout droit de son village. M. Duvernay, qui, au deuxième acte, doit se montrer un peu impertinent dans un milieu de femmes galantes, se conduit en scène comme un malotru et trahit l'intention de l'auteur. M^{lle} Flotow, dans le rôle de la sœur timide et réservée, témoigne d'une froideur capable de congeler toute une salle. Nous n'insisterons pas davantage. Notre but n'est pas de critiquer les pensionnaires de MM. Meer et Duplessy, si pleins de talent et de bonne volonté, mais de remettre les choses au point en tâchant d'expliquer l'espèce de déception que beaucoup de spectateurs éprouvèrent en assistant aux représentations de *Sa Sœur*. Cette déception provient d'un malentendu.

L'œuvre de M. Tristan Bernard est, dans la réalité, un petit chef-d'œuvre de bonne grâce, d'observation sagace et d'esprit. L'Alcazar a eu bien raison de la mettre à la scène et de l'entourer d'un cadre luxueux et de bon goût. Mais l'expérience lui aura appris qu'on ne travestit pas impunément en vaudeville une comédie de mœurs qui doit produire son effet, non point par le mouvement endiablé des personnages, mais par la mise en valeur des « mots » si jolis, si bien en situation dont elle foisonne. Toutefois ne manquons point d'ajouter que M^{lle} Fabrèges était adorablement séduisante dans le rôle de la petite sœur dévouée. Peut être

affectait-elle un peu trop de parler le français avec l'accent et le ton de l'argot, mais c'est là un péché mignon dans sa jolie bouche.

Dans *Daisy*, petite comédie rosse que l'on joue après *Sa Sœur*, M. Laurel fut un pittoresque bookmaker sentimental et fripon.

L'Eventail, de MM. de Flers et Caillavet, que représente en ce moment, avec un succès considérable, le théâtre de l'*Olympia*, est certes l'une des plus jolies comédies de mœurs que l'on ait vues depuis longtemps à Bruxelles. Le sujet de la pièce, l'extrême habileté de son développement, la vivacité du dialogue, l'esprit charmant qui l'assaisonne, une interprétation hors ligne, avec Huguenet et M^{lle} Rolly dans les rôles principaux tandis que les plus petits rôles eux-mêmes sont tenus par des artistes de premier ordre, tout s'accorde à faire du spectacle actuel de l'*Olympia* quelque chose de particulièrement agréable, une fête délicate de l'esprit. Il importe avant tout de féliciter M. Fonson pour les soins si intelligents qu'il apporte à la Direction de ses deux théâtres. Les matinées classiques des *Galleries*, notamment, constituent un véritable événement littéraire dans notre pays où, jusqu'à présent, les représentations d'auteurs classiques étaient extrêmement rares. Il faut espérer que l'an prochain, après les spectacles consacrés, cette année-ci, aux Corneille, aux Racine et aux Molière, M. Fonson en organisera d'autres qui nous montreront les œuvres principales de Marivaux, de Sedaine, de Voltaire, c'est-à-dire des classiques secondaires. Il aura ainsi réalisé l'idée que plusieurs des nôtres ont souvent défendue, d'annexer au Conservatoire un théâtre classique capable de faire l'éducation de notre public.

Mais revenons à *L'Eventail*. En deux mots, c'est l'histoire d'un malentendu. M^{lle} Gisèle Vaudreuil devait épouser M. François Trévoux, quand un soir elle s'aperçut que son fiancé avait un caractère autoritaire. N'eut-il pas l'idée fâcheuse de briser un éventail qu'elle s'obstinait, malgré sa prière, à garder entre les doigts! La crainte d'être dominée dans le mariage lui parut odieuse, et elle s'enfuit à l'étranger après avoir lancé à son soupirant un télégramme ainsi conçu : « Mariage impossible, amis si vous voulez. » Le pauvre Trévoux prit fort mal la chose et, non seulement ne donna aucune réponse au télégramme fatal, mais encore tourna brusquement à l'hypocondrie, à la misanthropie, à l'humeur noire perpétuelle. Nous l'entendons bougonner et se plaindre chez ses amis de Landève, où il est en villégiature et où il agacé tout le monde par ses allures grognonnes. L'auteur lui oppose un type de vieux savant optimiste et galant dont M. Gildès a fait, à l'*Olympia*, une création très remarquable. Arrive — naturellement — la belle, la séduisante, la coquette Célime, je veux dire Gisèle Vaudreuil, qui, dans l'entre-temps, s'est mariée et, déjà, se trouve veuve. Elle charme tout le monde, elle conquiert tous les cœurs, même celui d'Alceste, je veux dire de François Trévoux. Cependant, le misanthrope ne consent pas à s'avouer à soi-même que son vieil amour s'est ranimé sous les cendres. Il grogne de plus en plus, il devient proprement insupportable, et il finit, dans une scène à effet, par dire ses quatre vérités à Eve, à Circé, à Dalila, à la Femme, c'est-à-dire à Gisèle qui personnifie à ses yeux l'éternelle et perfide séductrice de l'Homme. Ses éloquentes injures ont raison des dernières résistances de Gisèle. Elle tombe dans ses bras et... va achever la nuit dans le pavillon occupé par Trévoux. Le lendemain, celui-ci, redevenu gai, heureux, jeune, s'empresse de faire des projets pour l'avenir. Ils se marieront, ils iront ici, ils n'iront pas là : l'autoritaire reparait en lui et Gisèle est reprise par toutes ses craintes d'autrefois. Décidément, non. Un mariage est impossible entre eux. Mais un éventail les a réunis, et c'est un éventail qui les rapproche. Gisèle a perdu dans le jardin, en revenant au petit jour du pavillon, l'éventail de son amie, M^{me} de Landève. Or, M. de Landève sait qu'une femme a été vue, cette nuit même, entrant dans le pavillon avec Trévoux. Ce ne peut donc être que sa propre femme! Et voilà un ménage à jamais désuni, si Gisèle n'avoue pas qu'elle est l'héroïne de ce joli roman. Elle l'avoue avec sa bonne grâce ordinaire, et il ne lui reste plus qu'à épouser Trévoux.

Il y aurait un bien amusant parallèle à établir entre cette pièce et le *Misanthrope* de Molière, ou avec *les Jeux de l'Amour et du*

Hasard de Marivaux. Je ne le tenterai pas, parce que cela nous entraînerait trop loin. Mais le simple fait que ce parallèle est possible, et qu'il ne serait pas trop au désavantage de MM. de Flers et de Caillavet, montre assez en quelle estime il faut tenir ces deux auteurs quand il leur plaît d'écrire une œuvre véritable. Le plaisir extrême que prennent les spectateurs aux représentations de *l'Éventail* ne provient pas seulement de l'intérêt scénique de la pièce, si alertement soutenu jusqu'à la fin, mais des mots si naturels, si vrais, si sincères que laissent échapper, comme malgré eux, les personnages et qui donnent un caractère de profonde humanité à une comédie d'apparence fantaisiste et irréelle. Ajoutons que la pièce est délicieusement habillée d'intrigues à côté qui se raccordent d'ailleurs parfaitement à l'intrigue principale. M. Huguenet est inimitable dans le rôle de François Trévoux; M^{lle} Jeanne Rolly, dans celui de Gisèle Vaudreuil est la séduction en personne, et les excellents artistes de l'Olympia encadrent d'une manière impeccable les deux grandes vedettes de l'affiche.

Au Parc, M. Reding a eu le courage d'inscrire le nom d'Oscar Wilde au programme de ses matinées littéraires, et le comte Adrien van der Burch celui, peut-être plus grand encore, de présenter l'apologie du pauvre et grand écrivain anglais en une conférence sérieusement préparée et toute brûlante d'une sincère et plénière admiration pour l'auteur du *Portrait de Dorian Gray*. Après quoi la troupe du Parc a représenté un *Mari idéal*, une des meilleures comédies de Wilde, dans laquelle il y a des scènes de très fine psychologie, d'autres scènes d'une grande et poignante émotion, d'autres enfin qui s'inspirent des pires procédés de Sardou. Tout compte fait, la pièce est très intéressante et a plu beaucoup au public. M^{lle} Manette Simonnet, MM. Barré et Laurent ont été particulièrement applaudis.

GEORGES RENCY.

PETITE CHRONIQUE

Le gouvernement vient d'acquérir pour le Musée de Bruxelles les œuvres suivantes, qui figurèrent au dernier Salon triennal: J. Gouweloos, *le Bain*; A.-J. Heymans, *Ciel Lunaire*; René Janssens, *l'Escalier*; Géo Bernier, *la Sieste*; E. Rombaux, *Buste de jeune fille*.

Ont été, en outre, acquises par des particuliers les œuvres ci-après:

PEINTURE: Abatucci, *la Bruyère ensoleillée*; J.-Austen Brown, *By the River*; Bytebier, *Crépuscule d'automne*, *Coin sur la Lys*, *le Soir*, *Temps orange*; H. Courtens, *Derniers vestiges*; De Sloovere, *Quai Vert à Bruges, le soir*; H. De Smeth, *le Réveil*; A. Geudens, *le Grand jour*; R. Gevers, *le Vieux canal*; M^{lle} G. Heyvaert, *la Tricoteuse*; R. Janssens, *l'Humble demeure*; M^{lle} G. Meunier, *la Statue*; J. Middelée, *Rue des Dentellières, à Bruges*; P. Paulus, *Jour de Toussaint*; H. Thomas, *le Rideau de zéphir*; Van Doren, *le Chemin montant*; F. Van Leemputten, *Vers la messe basse*; F. Willaert, *Vi-ux quai flamand*; R. Woog, *Rieuse*.

AQUARELLES ET PASTELS: B. Art, *Pavots d'Orient*, *Canards et pommes*, *Calvilles*; H. Cassiers, *Vieux palais à Venise*; E. Elle, *Port de Gravelines*; A. Geudens, *la Madone*; R. Gevers, *Soir d'hiver*; P. Hermanus, *Rue de la Kasba (Alger)*; C. Jacquet, *En Campine*, *les Saules*, *le Marais*; L. Reckelbus, *Neige*.

DESSINS ET GRAVURES: R. Baseleer, *Anvers*; E. Devaux, *Dormeuse*; O. Duchâteau, *Moment de répit*; H. Ottevaere, *Nocturne*; M. Tytgadt, *Intimité*.

ARTS DÉCORATIFS: Œuvres diverses de M^{lles} Dindal, Rutteau, de MM. Durassier, H. Le Roy, L. Sneyers et A. Graco.

Le cercle d'art *l'Estampe* ouvrira au Musée moderne, du 4 au 19 janvier prochain, sa deuxième exposition annuelle. Le Salon réunira des œuvres d'artistes belges et étrangers gravées par tous

les procédés, des lithographies et des dessins d'ornementation pour livres d'art.

Il groupera l'œuvre gravé de feu Gustave Den Duyts, une collection d'eaux-fortes de Goya, les pointes sèches d'Auguste Rodin, un ensemble des œuvres de MM. Félix Bracquemond et Philippe Zileken, les planches des membres du Cercle et de nombreux artistes belges et étrangers invités.

L'Estampe fait appel à tous les amis de la gravure d'art pour qu'ils s'inscrivent comme membres d'honneur. La cotisation annuelle, qui est de vingt francs, donne droit à une carte d'entrée permanente à toutes les expositions organisées par le Cercle et à une épreuve d'artiste, timbrée et numérotée spécialement, d'une planche gravée par un membre de celui-ci.

Cette année M. Auguste Danse, voulant seconder les efforts tentés par *l'Estampe*, a décidé de faire hommage à tous ceux qui s'inscriront comme membres d'honneur de deux eaux-fortes tirées en sanguine: *La Finette* et *l'Indifférent*, d'après Watteau.

Pour tous renseignements on peut s'adresser à M. Robert Sand, secrétaire de *l'Estampe*, 25, rue de la Filature, à Bruxelles.

Le 5 janvier prochain s'ouvrira à Liège une exposition générale des membres du Cercle des Beaux-Arts.

La même association se propose d'organiser à Bruxelles, en février, une exposition à laquelle seront seuls admis les artistes wallons membres du Cercle.

Par suite de circonstances imprévues, l'exposition triennale de 1908 qui se tiendra dans les nouvelles salles de la place de Meir, à Anvers, et dont l'ouverture était primitivement fixée au mois d'avril, est ajournée au mois de mai pour se clôturer fin juin.

Depuis quatre mois qu'il est ouvert, le Musée de folklore d'Anvers a reçu, dit un de nos confrères, quatre cents visiteurs payants et quelque dix mille visiteurs du dimanche et du jeudi. C'est un fort joli résultat.

De plus, l'initiative anversoise a réveillé ailleurs des initiatives semblables; on songe à créer des musées de folklore à Gand, à Mons, à Liège, à Dunkerque...

Le désintéressement des artistes qui ont collaboré au monument élevé dans le cimetière de Schaerbeek à la mémoire de l'aquarelliste Henry Stacquet ayant laissé à la souscription un boni, il a été décidé, de commun accord avec l'administration communale, de créer, pour cinq années, un prix Henry Stacquet réservé à la classe de peinture de l'academie de Schaerbeek.

Ajoutons qu'à l'exposition des œuvres de H. Stacquet, au Cercle artistique, cinquante-quatre aquarelles et tableaux ont trouvé acquéreurs. La comtesse de Flandre et le Musée de Gand figurent parmi ceux-ci.

Le prochain Salon des Beaux-Arts de Liège sera inauguré le 1^{er} mai 1909. Une commission spéciale composée de MM. E. Carpentier, A. Rassenfosse, A. Neuville, A. Micha et H. von Winniwarter vient d'être nommée pour prendre les mesures d'organisation nécessaires.

M. Louis Thomas fera à l'Université nouvelle les lundi 6, mercredi 8, vendredi 10, lundi 13, mercredi 15, vendredi 17, lundi 20 et mercredi 22 janvier des conférences sur *les Prosateurs français contemporains* (Cycle des conférences sur des Questions littéraires).

Pour rappel, dimanche prochain, à 2 h. 1/2, deuxième concert historique Durant au Musée communal d'Ixelles, avec le concours à M^{me} Henriette Schmidt et de M. Jacques Kuhner.

M. Fonson donnera aux Galeries, avec le concours de M. Arthur Van Dooren et de M^{lle} Henriette Van Dooren, une série de quatre récitals, les 27 janvier, 10 et 24 février et 9 mars, sur *l'Histoire de la musique de piano du XVII^e siècle à nos jours*,

avec auditions de clavecins, instruments anciens, chanteurs et cantatrices, etc. Chaque séance sera précédée d'une causerie par M. le Dr Dwelshauvers.

On vient d'exécuter à Vienne, pour la première fois, en cycle, sous la direction de M. Oscar Neubald, les quatre ouvertures écrites par Richard Wagner dans sa jeunesse et récemment éditées chez Breitkopf et Haertel. Cette audition présentait un vif intérêt historique : la première ouverture, *le Roi Enzoï*, a été écrite en guise d'introduction à la pièce de Raupach et exécutée pour la première fois le 16 mars 1832 à Leipzig. Elle suit les voies traditionnelles, rappelant parfois le style de Bellini, et c'est à peine si, de temps à autre, on y devine la « patte » du futur génie.

La deuxième, *Colombus*, fut jouée à Magdebourg en 1835, comme préface à un drame de Théodore Apels. L'instrumentation en est déjà plus corsée, le développement plus intéressant, l'allure plus personnelle.

La troisième, *Polonia*, est plutôt une fantaisie symphonique destinée, dans la pensée de Wagner, à exalter la Pologne opprimée ; elle se rapproche de la manière de Dvorak et de Smetana, et l'orchestration en est assez tapageuse.

Enfin, la quatrième de ces ouvertures, exécutée pour la première fois à Riga en 1838, est basée sur le thème du *Rule Britannia* ; la partition, égarée à l'origine, en fut retrouvée à Londres en 1904.

Ces pages curieuses du maître de Bayreuth figureront au programme de la troisième matinée d'abonnement des Concerts Ysaye.

L'inauguration du monument érigé à Gand à la mémoire de l'illustre jurisconsulte Laurent, œuvre de M. Van Biesbroeck, aura probablement lieu en juillet, au cours des fêtes communales. Il occupera l'angle du square qui sépare l'église de Saint-Nicolas du Beffroi.

Ce monument, qui mesurera 4 mètres de hauteur sur 6 de longueur, se composera de huit figures allégoriques traitées en bas-relief sur lesquelles se détachera la statue de François Laurent représenté assis, drapé dans sa toge universitaire, un volume à la main.

Le mémorial du comte Oswald de Kerchove de Denterghem, auquel travaille M. J. Lambeaux, sera installé non loin de la gare, sur la place du Comte-de-Flandre. On espère pouvoir l'inaugurer à l'époque des floralies par lesquelles on célébrera le centenaire de la Société d'Agriculture et de Botanique, que présida longtemps M. de Kerchove.

« La fête Constantin Meunier doit évidemment se célébrer en plein Borinage, écrit Emile Verhaeren dans une lettre à la *Province*. C'est sa terre à lui. S'il n'y est pas né, son art y naquit. C'est l'essentiel. Toutefois, dit Verhaeren, il ne me déplairait pas que le même jour, à la même heure, il y eût dans les principales villes de Belgique un hommage concomitant rendu au plus grand de nos sculpteurs. Ce serait comme le rayonnement dans le pays entier de ce foyer d'exaltation et de ferveur que nous allumerions sur la terre hennuyère, parmi les puddleurs et les mineurs d'ici. Il s'agirait également qu'on distribuât de rapides brochures contant la vie et le travail de Meunier. Et si des reproductions pas mauvaises de son *Marteleur*, de son *Verrier* et de son *Lamineur* pouvaient être coulées en fer, — le sculpteur Maillol en réalise de parfaites en cette matière, — j'aimerais à les rencontrer sur la plinthe d'une cheminée ou sur un bord d'armoire, dans les logis et les chaumières de Wasmes, de Dour ou de Frameries. »

D'autre part, Camille Lemonnier écrit à M. Léon Souguenet une lettre dont nous extrayons ceci :

« Je vous remercie d'avoir attaché mon nom à cette grande commémoration. C'est la fête du génie, cette fois, à laquelle vous conviez un peuple entier. Je vous applaudis de tout mon cœur. »

A propos des legs du vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, M. Eugène Gilbert, exécuteur testamentaire du défunt, donne à la *Chronique* les renseignements suivants :

« Il est inexact de dire que ce dernier a légué ses tableaux, objets d'art, meubles anciens et sa remarquable collection de

porcelaines chinoises à l'Université de Louvain, afin qu'elle les expose en une ou deux salles de l'Alma Mater.

Il en est de ces collections comme de la bibliothèque musicale du vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, qui sera conservée au Conservatoire royal de Bruxelles. C'est en exécution d'un souhait verbalement exprimé à moi-même par le célèbre balzacien que ses héritiers demanderont à l'Université de Louvain l'hospitalité de l'une de ses salles pour y réunir (sous le titre de « salle Spoelberch de Lovenjoul ») tous les objets d'art, tableaux, meubles anciens, etc., que le feu vicomte de Spoelberch, dernier représentant mâle de la branche de Lovenjoul, avait recueillis de ses ancêtres. »

Une belle phrase cueillie dans un journal bruxellois :

« Tant qu'on croira qu'il existe dans l'humanité un être qui s'appelle l'homme et un autre être qui s'appelle la femme, et que ces êtres sont éminemment différents, il vaut mieux laisser aller les choses comme elles vont, au choc des circonstances ! »

De Paris :

Le Comité du Salon d'Automne a élu pour l'année 1907-1908 : président, M. Frantz-Jourdain ; vice-présidents, MM. Desvallières, Ch. Plumet et C. Lefèvre ; trésorier, M. Géo Weiss ; secrétaires des sections, MM. Ch. Guérin (peinture), A. Marque (sculpture), Hamm (art décoratif), Dethomas (dessin), Perrichon (gravure), Sauvage (architecture) ; membres, MM. P.-L. Baignères, P.-Albert Laurens, Laprade, Duchamp-Villon, Bellery-Desfontaines.

Les fonctions de secrétaire général ont été confiées à M. Paul Cornu, 4, rue Antoine-Roucher.

La quatrième séance Engel-Bathori, consacrée à M. Maurice Ravel, a eu un succès égal aux précédentes. Les interprètes se sont surpassés dans l'exécution d'une série de mélodies, parmi lesquelles *les Grands Vents d'outre-mer*, une œuvre nouvelle écrite sur un poème d'H. de Régnier, et *Sur l'herbe* (P. Verlaine) ont été particulièrement applaudis pour leur interprétation expressive, spirituelle et fine.

M. Calvocoressi avait, dans une excellente causerie préliminaire, judicieusement défini les tendances de M. Ravel et analysé son art à la fois très simple et très raffiné.

Les représentations de *Dardanus* données à Dijon sous la direction de M. Vincent d'Indy ont été très brillantes. L'œuvre est demeurée vivante et émouvante. L'abondance des idées, la variété expressive des récits, la diversité rythmique et instrumentale des danses lui donnent un intérêt qui ne faiblit pas un instant. Les scènes dramatiques gardent une noblesse et une force vraiment dignes de la tragédie française.

Parmi les interprètes, M. Plamondon et M^{lle} Demougeot se sont particulièrement distingués. On leur a fait fête, ainsi qu'à M. Vincent d'Indy, qui a tiré un merveilleux parti des ressources instrumentales et chorales médiocres dont il disposait.

C'est M. Emile Moselly qui, après quatre tours de scrutin, a remporté le prix Goncourt, distançant MM. Jean Vignaud, Ramuz, Louis Thomas, M^{lle} S. Bodève, MM. Edouard Jaloux et Doderet, dont les noms avaient été proposés au choix des Dix.

M. Emile Moselly, auteur d'un recueil de nouvelles réunies sous le titre de *Jean-des-Brebis*, avec préface de M. Maurice Barrès, avait publié antérieurement deux livres sur sa province : *Terres lorraines* et *Vie lorraine*.

La maison A. Durand et fils va faire paraître incessamment une réduction en format in-16 de la grande partition d'orchestre de *Pelléas et Mélisande*. Cette partition, qui sera mise en vente à 40 francs, est offerte à 30 francs aux souscripteurs.

Le Musée de Berlin a acquis récemment une troisième peinture de Claude Monet, un *Printemps* de 1874, qui fait exactement transition entre les autres toiles du même artiste que possède le Musée : une *Vue de Saint-Germain l'Auxerrois* datée de 1866 et un *Paysage de Vétheuil* de 1880.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des grands Artistes des Pays-Bas

QUENTIN METSYS, par J. DE BOSSCHERE.

THIÉRY BOUTS, par ARNOLD GOFFIN.

Chaque volume de cette collection contient de 120 à 140 pages de texte et une trentaine de reproductions hors texte

Prix : 3 fr. 50 broché — 4 fr. 50 relié.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année
six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture,
Sculpture, Philosophie, Histoire,
Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

La Presse Européenne

Coupages de journaux artistiques, commerciaux,
politiques et financiers

Bruxelles, 54, rue de Longue-Vie.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS
PRIX MODÉRÉS

ANTÉE

Revue mensuelle de littérature.

Le numéro, 60 centimes. — L'abonnement, 6 francs l'an.

COLLABORATEURS RÉGULIERS

MM. Michel Arnauld, André Gide, Albert Giraud,
Laurent Tailhade, Henri Ghéon,
Maurice Wilmotte, Remy de Gourmont,
Maurice Denis, Jacques-E. Blanche, Jacques Copeau,
Lucien Jean, Henri Vandeputte,
Joseph Bossi et Eugène Monfort.

ARTHUR HERBERT Ld, éditeurs, Porte Sainte-Catherine. BRUGES.

Numéro spécimen envoyé sur commande.

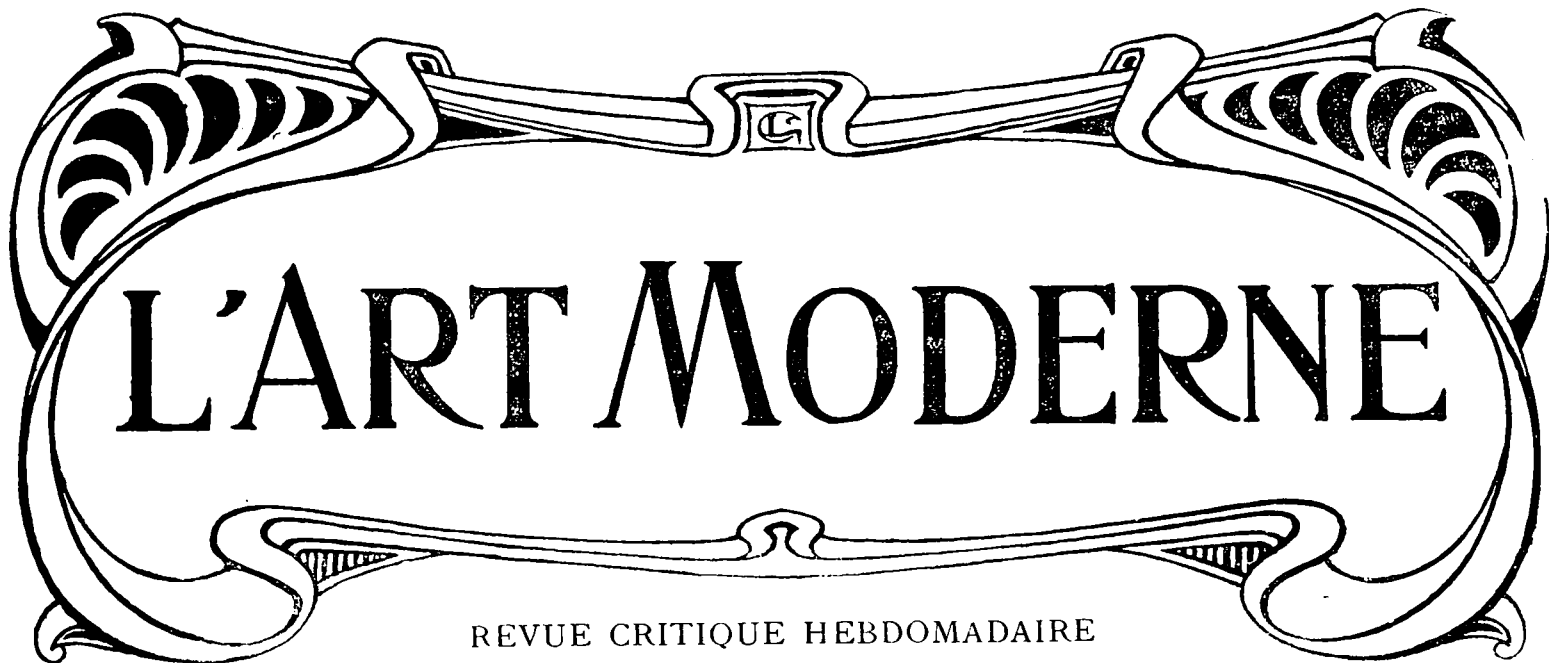
DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Paradoxe sur la Parodie (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Candeur (O. M.). — L'Art de la Danse (M. K. M.). — Albert Geudens (JEAN LAENEN). — Sherlock Holmes (O. M.). — La Musique à Liège : *Les Concerts symphoniques* (M.). — Ecole de musique de Verviers (J. S.). — Petite Chronique.

Paradoxe sur la Parodie.

Réussir une parodie est très difficile. Il faut une connaissance approfondie de l'auteur imité et une prescience de ses intentions. Il faut de la culture, du tact et beaucoup de goût. Il faut surtout — ceci peut paraître bizarre — un grand respect de la littérature que l'on parodie ! Oui, un véritable parodiste doit aimer ce dont il a l'air de sourire. Sinon, il ne rappellera qu'imparfaitement l'auteur qu'il prétend suggérer, et toutes ses allusions perdront leur portée.

Le désir secret du bon parodiste n'est pas d'attirer la risée sur quelqu'un, il a des raisons autrement profondes. Lorsqu'on aime beaucoup un poème ou un morceau de prose, on finit par en comprendre toutes les nuances, par se rendre compte de ce que j'appellerais volontiers ses ressorts secrets. Malgré soi, on le cite, on est tenté d'appliquer ces citations aux circonstances de la vie. Ce poème, ce morceau vous deviennent familiers et l'on finit par ne plus bien distinguer soi-même dans son propre sourire ce qu'il entre d'ironie sur l'espèce de servitude intellectuelle où l'on en est réduit vis-à-vis de ce texte dominateur.

De là à parodier, il n'y a qu'un pas. On parfait ce que l'on avait ébauché, on a la coquetterie de ne plus rien laisser d'incohérent dans ce travail d'imitation. On fait une parodie d'autant meilleure que l'on n'a point envie de se moquer. Ceux qui veulent se moquer forcent la note, et par conséquent déforment au lieu d'imiter. Le parfait parodiste pénètre si intimement la pensée d'un écrivain qu'il paraîtrait l'avoir eue si on ignorait l'original en lisant la copie.

C'est ce qui est arrivé le plus souvent à MM. Muller et Reboux, qui ont eu l'idée de réunir en un petit volume les morceaux, si amusants et si spirituels, qu'ils avaient publiés de temps à autre dans la revue *Les Lettres*, sous le titre : *A la manière de.....* (1). Ils rient de ce qu'ils interprètent, mais ils ne cherchent point à le rendre ridicule. On sent qu'ils s'amusent et qu'ils sont parfaitement heureux de plaisanter. Ces plaisanteries

(1) CH. MULLER et PAUL REBOUX : *A la manière de.....* Paris, éd. des *Lettres*, 23, chaussée d'Antin.

sont celles de gens de goût : elles n'ont rien d'amer, ni même d'irrévérencieux.

Le choix des écrivains parodiés est d'ailleurs excellent : Maeterlinck, Barrès, Tristan Bernard, Jammes, M^{me} de Noailles, Charles-Louis Philippe, Shakespeare, etc. Il y a des pages follement drôles : *Idrophile et Filigrane* est un petit drame pour marionnettes désossé au possible. L'amour de l'amateur d'âmes pour la grand'mère d'Iphigénie est d'une invention charmante. Et l'aventure du pauvre hère et de la fille dans *A la manière de Charles-Louis Philippe!*... Quant à la scène du restaurant, on ne pouvait pas plus spirituellement blaguer Tristan Bernard.

Du reste, personne ne s'est fâché. On ne peut pas garder rancune à quelqu'un qui vous a si bien lu. Pas plus qu'on n'en veut à un caricaturiste, puisque son dessin prouve qu'il s'est donné la peine d'observer votre physiologie.

Paul de Saint-Victor prétendait que les religions vraiment fortes accueillaient facilement la raillerie et que cette généreuse attitude était même une preuve de leur solidité. Lorsqu'elles déclinent, elles deviennent sérieuses et prudentes. On ne les raille plus, c'est qu'on les oublie.

Terrible chose que le respect lorsqu'il vient de l'indifférence. Il n'y a, au contraire, qu'une chose qu'il soit impossible de parodier : la banalité. Tout ce qui est saillant, plein d'une vertu secrète, tout ce qui s'impose toute le parodiste. C'est parce qu'ils savent tout cela, et qu'ils ont de la mesure, et une tendresse de cœur pour « leurs auteurs », que MM. Muller et Reboux ont si bien réussi.

FRANCIS DE MIOMANDRE

CANDEUR

M. Jean Delville est d'une belle candeur. Pour prouver que « l'évolution esthétique s'opère, à cette heure, dans le sens d'un idéal assaini et virilisé par la valeur idéoplastique de la pensée (*sic*) », il écrit dans la *Belgique artistique et littéraire* : « N'est-il point significatif de voir l'Art moderne lui-même, le moniteur du réalisme et de l'impressionnisme, imprimer les propositions nettement idéalistes de M. Georges Geffroy sans protester? Il y a quelques années à peine, l'Art moderne bafoua sans pitié les tendances idéalistes, les mêmes cependant qui se trouvent affirmées dans la plume (*re-sic*) du critique français. »

Ceci vise l'article *Art et Solidarité* que nous publiâmes le 16 juin dernier, et dans lequel M. Gustave (et non Georges) Geffroy proclame le rôle social de l'art, soutient que pour remplir sa mission, l'art doit dispenser le bonheur non pas à une élite, mais à « l'immense troupeau humain ».

M. Geffroy, nul ne l'ignore, — à l'exception de M. Delville, — a combattu toute sa vie en faveur de Manet, de Cézanne, de Claude

Monet, d'Eugène Carrière, c'est-à-dire des peintres de la vie. En faire le champion de l'idéologie (assurément respectable, mais étrangère à l'art pictural) que défend M. Delville témoigne, chez ce dernier, d'une naïveté dont il faut se borner à sourire, — comme de la syntaxe de notre distingué contradicteur. Il suffirait, pour s'en convaincre, de mettre M. Geffroy en présence de l'*Homme-Dieu* et d'observer à cet instant sa physiologie...

Quant à la définition imprévue que donne M. Delville de l'Art moderne en l'appelant « le moniteur du réalisme et de l'impressionnisme », elle n'est pas moins inexacte que son interprétation de l'article de M. Geffroy. L'Art moderne n'a jamais eu d'autre but que de soutenir les artistes de talent, quelles que fussent leurs tendances, et d'attaquer les médiocrités, quelle que fût leur renommée. Il n'a jamais été l'organe d'aucune école — de même qu'il ne fut jamais à la solde de qui que ce soit.

Notre journal a exalté, par exemple, Puvis de Chavannes et Maurice Denis. Dirait-on que ce sont là des réalistes? Dieu me pardonne, il a même vanté l'*École de Platon*, de M. Delville lui-même!

Qu'on ne nous attribue donc pas un parti pris dont nous nous sommes toujours gardés, convaincus que la Beauté de l'art n'est pas limitée à une formule, pas plus qu'à une époque déterminée ou à un pays. Aimer Delacroix n'empêche pas d'admirer Ingres.

L'un et l'autre furent de beaux peintres, et cela seul importe quand il s'agit de juger la peinture.

O. M.

L'ART DE LA DANSE

CHER « ART MODERNE »,

A propos de la Duncan, je voudrais tant qu'un encyclopédiste amusant me parlât de la danse! — depuis « celle des animaux jusqu'à nos jours », comme on eût dit au XVII^e siècle. Et je voudrais bien « situer » dans mon esprit la danse d'aujourd'hui; savoir pourquoi je trouve les supplicantes danses de ballet trop orientales à mon goût, et pourquoi les tentatives duncanques m'intéressent en dépit des défauts qu'elles peuvent avoir, de la congruité de leurs rapports avec certaines musiques, etc.

Je cherche, je fourre mon nez dans tous les bouquins que je suspecte vaguement documentés dansatoirement.

J'y rencontre Barrès qui regrette : « les beaux pas légers et sûrs, la musique délicate et spirituelle, la simplicité des moyens, l'aimable danse française qui a si fort charmé le monde et devant qui sont venus étudier les professeurs de l'Europe entière. »

Il parle aussi, en passant, des ballets qu'on dansa (oh! en Portugal!) pour la canonisation de saint Charles Borromée et de saint Ignace de Loyola; et du temps où la duchesse du Maine commanda un ballet sur la fin du quatrième acte d'*Horace*, — ce qui fit proposer par un plaisant qu'on dansât les *Maximes* de Larochehoucauld.

Profanations de la danse, n'est-ce pas? Au même titre que les ballets lascifs dont Berlioz et Barrès disent tant de mal — exubérance impulsive, à son état naturel; moyen d'excitation employé par les apôtres de tous les cultes primitifs, plaisir collectif, art enfin, pratiqué de tant de façons suivant le tempérament des races différentes — la danse ne serait que l'harmonie des mouvements...

Aux âges où les émotions vitales plus violentes engendraient des mouvements plus vifs, la danse était un saut, un bondissement, voire parfois une contorsion.

A une époque où le travail lui-même demande moins d'efforts musculaires, où l'imprévu perd de sa férocité, où les destinées sont moins brutales, où la vie enfin perd de sa véhémence, — le

mouvement se fait plus doux, plus mesuré; il *pourrait* être plus équilibré, plus gracieux; plus naturel aussi.

Et c'est à ce point de vue que les tentatives de M^{me} Duncan sont intéressantes. Il est évident qu'elle voudrait remplacer la grâce d'un élan impétueux par la grâce d'une marche souple, la grâce compatible avec les travaux d'Hercule par la grâce d'une époque plus méditative.

Quel que soit le succès de ces tentatives, elles me semblent heureuses, singulières, inconscientes en leur signification profonde, et symptomatiques: c'est assez pour justifier la joie et les applaudissements d'un public non moins inconscient, non moins instinctif, quoi qu'il en ait.

M. K. M.

ALBERT GEUDENS

L'Exposition, au Cercle artistique, des œuvres principales de M. Albert Geudens me fournit l'occasion d'essayer une analyse du tempérament de ce peintre, dont l'épanouissement définitif paraît proche.

Il y a plus de deux lustres que j'étudie avec intérêt les hésitations de M. Albert Geudens à rendre exactement l'atmosphère de Malines-la-morne. Aujourd'hui il semble tout près de donner sa valeur exacte au *Stilleben* malinois, qui ne ressemble guère à celui des autres anciennes petites villes flamandes. Ses intérieurs, *Quiétude*, *l'Armoire rouge*, l'attestent péremptoirement.

M. Albert Geudens se pose hardiment en peintre de la psychologie intimiste. Regardez sa *Maison silencieuse*, ce manoir aux issues grillées, dont on sent frissonner l'âme d'effroi mystique, et son *Portail*, dont les magnifiques éléments décoratifs acquièrent leur maximum d'expression en ce clair-obscur de reflets complémentaires que l'artiste affectionne exclusivement. L'habileté technique de ce peintre malinois est incontestable; néanmoins, ses effigies accusent une faiblesse d'exécution. Il nous montre, par exemple, un portrait de son frère absolument inférieur aux tableaux scrupuleusement étudiés qui l'entourent, et surtout inférieur à ses caboches enfantines, si étonnamment expressives.

J'estime, malgré ces inégalités, que M. Albert Geudens est en pleine promesse d'avenir et qu'il s'achemine sûrement vers la conscience définitive de sa direction.

JEAN LAENEN

SHERLOCK HOLMES

Au fond, pour divertir le public, il n'y a rien de tel que les histoires de voleurs! Et quand ces voleurs sont de la « haute pègre », qu'ils revêtent pour forcer un coffre fort l'habit noir et le gilet échancré sur un plastron immaculé, le plaisir est décuplé. On l'a vu au Théâtre Réjane lors des représentations de *Raffles*. On le constate aujourd'hui au Théâtre-Antoine, où *Sherlock Holmes* est, chaque soir, l'objet d'enthousiastes manifestations de sympathie.

Tout le monde connaît les pittoresques récits dans lesquels M. Conan Doyle a mis en scène le type imprévu d'un détective amateur dont la sagacité dénoue l'écheveau des intrigues criminelles les plus enchevêtrées. Qui n'a pas frémi en lisant *la Bande mouchetée*? Qui n'a pas suivi avec émotion les péripéties du *Testament volé* ou de *l'Escarboucle bleue*? Il y a dans les volumes du conteur anglais une source si abondante d'effets dramatiques qu'on pouvait s'étonner que personne n'eût songé à les mettre en scène.

M. Pierre Decourcelle s'y est essayé, en utilisant, paraît-il, une pièce récemment tirée par M. William Gillette des histoires policières de M. Conan Doyle. Et M. Génier s'est empressé de monter *Sherlock Holmes*, — dont il joue superbement le rôle principal, — avec les soins, la vérité illusionnante, le souci de détails réalistes qu'il apporte à chacune de ses créations.

Si la pièce ne dépasse guère la valeur d'un mélo honorable, le spectacle amuse et captive. Le cabinet de travail du « professeur Moriarty » est, notamment, truqué et machiné avec une imagination si plaisante que ses déclenchements, ses sonneries, son téléphone suffisent à égayer le public pendant tout un acte.

Ce Moriarty, dont le personnage hoffmannesque fut créé avec beaucoup de talent par M. Harry-Bour, est l'adversaire redoutable contre lequel Sherlock Holmes engage un duel sans merci. Il s'agit de retrouver une liasse de lettres compromettantes, et la poursuite amène, vous le devinez, les plus invraisemblables aventures. Comme il sied, le mal est puni, la vertu récompensée, et l'on se marie au baisser du rideau.

Il y avait évidemment des bijoux plus précieux à extraire des mines inépuisables du romancier. Mais les *Mémoires d'un détective* n'ont été qu'effleurés par M. Decourcelle. Et peut-être Sherlock Holmes nous réserve-t-il dans l'avenir d'autres avatars: ce Fregoli londonien se doit à lui-même de nous apparaître dans des incarnations inattendues, d'une nouveauté palpitante.

O. M.

LA MUSIQUE A LIÈGE

Les Concerts symphoniques.

Au premier de ses concerts, M. Debefve nous a donné une exécution très étudiée, très vivante, de la symphonie en *ut* mineur de Saint-Saëns, dont les sonorités orchestrales pleines et chaudes s'enveloppent de la triomphante puissance de l'orgue.

Au programme encore, entre autres choses intéressantes, le *Prélude à l'Après-midi d'un faune* de Debussy, d'inspiration si sincère, si spontanée, et que la mélodie exquise, la caresse des harmonies font délicieusement suggestive et musicale.

La deuxième séance a retenu le vif intérêt du public par un programme historique commenté de façon concise et érudite par M. F.-V. Dwelshauvers. On y a entendu des œuvres de quelques précurseurs de la symphonie: trios d'orchestre et symphonies de Pergolèse, Stamitz, Gossec qui, par leur forme neuve, devaient avoir tant d'influence sur Haydn, Mozart et Beethoven.

M. Diémer tenait le clavecin d'accompagnement avec sa maîtrise habituelle. La précision impeccable de son jeu, la netteté de son toucher, la science des ressources sonores de l'instrument font de lui un incomparable claveciniste. Il a ravi le public par l'interprétation charmante de petites pages de Couperin, Rameau, Dandrieu, Daquin. Certes le clavecin reste archaïque et de moyens trop limités, mais il se prête à ravir à ces évocations puériles et ravissantes d'un art purement pittoresque et descriptif.

La symphonie en *ré* majeur de Haydn, le concerto en *si* bémol de Mozart, en lequel M. Diémer a fait briller au piano ses qualités bien françaises mais un peu froides de clarté, d'élégance et de précision, et enfin l'ouverture de *Léonore* de Beethoven ont marqué l'étape merveilleuse parcourue par l'orchestre depuis les débuts timides et naïfs des maîtres primitifs.

Md.

École de musique de Verviers.

(Correspondance particulière de *l'Art moderne*.)

Quatre heures et demie de musique, coupées par la plus désordonnée des distributions de prix, tel est le bilan du concert donné vendredi dernier. Comme longueur, il dépasse de plusieurs aunes ceux des années antérieures; mais il s'en faut de beaucoup qu'il l'emporte en intérêt.

Certes, ayant affaire à un public préparé, entraîné ainsi qu'il le fut par Louis Kefer, on peut se permettre de lui servir des œuvres telles que *Psyché et Eros* de C. Franck et le final du premier acte

de *Parsifal*. Mais, pour les mettre en pleine lumière, il ne suffit pas d'une bonne volonté incontestable, ni d'une habileté de chef d'orchestre qui s'affirme dans l'exécution de *Lucile* de Grétry, malgré l'enlèvement au pas de charge du quatuor *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille*. La précédente direction nous avait habitués à une si grande noblesse de style, à une si parfaite compréhension de la facture musicale et de la philosophie artistique, que les comparaisons se sont tout naturellement imposées. On a été unanime à regretter que le nouveau chef ne se soit pas mieux et plus inspiré du haut enseignement de son prédécesseur.

Nous rendons toutefois et volontiers hommage aux qualités de compositeur de M. A. Dupuis. Sa *Fantaisie rhapsodique* pour violon, bien exécutée par M. Fauconier, renferme notamment un *lento* de toute beauté et qui a été fort applaudi.

Le programme se complétait par l'audition de deux autres élèves de l'école, M^{lle} Lotty Duckerts, qui possède une superbe voix de mezzo soprano, et M^{lle} E. Lemaire, une vraie virtuose du piano. Elles ont respectivement interprété *En Prière* (Fauré), *Chanson de Miarka* (A. Georges) et *Africa*, fantaisie pour piano et orchestre de Saint Saëns. Ce n'est pas ce que celui-ci a écrit de mieux.

Dans la disposition de l'orchestre, M. Dupuis a introduit une innovation : il déplace les violoncelles et altos qui faisaient corps avec la masse des cordes et les remplace au pied du pupitre directorial par les flûtes et les hautbois. Nous avons cherché la raison de cette modification. Est-ce que par hasard il eût redouté qu'on n'entendit pas le premier hautbois ou qu'on l'entendit trop à distance ?

J. S.

PETITE CHRONIQUE

Divers journaux annoncent que le projet de créer à Bruxelles une grande salle de fêtes est en bonne voie et que le Ministre des Sciences et des Arts va s'entendre à ce sujet avec le Comité constitué parmi les membres du Cercle artistique.

Ils ajoutent qu'en attendant, on va s'efforcer de décider le gouvernement à mettre certains locaux dont il est maître, tels que le Conservatoire et le Palais des Académies, à la disposition des grandes auditions musicales.

C'est ce que nous avons demandé à plusieurs reprises. Il est vraiment inexplicable que tandis qu'Eugène Ysaye ne trouve aucune salle pour y donner ses concerts le dimanche, que M. Félicien Durant est contraint de s'exiler avec son orchestre dans un faubourg, on laisse sans emploi, durant toute l'année (à part les quatre jours réservés aux concerts du Conservatoire), une salle construite par l'Etat et spécialement destinée à la musique.

Aujourd'hui dimanche, à 2 h. 1/2, deuxième Concert historique Durant (Haydn et Mozart) au Musée communal d'Ixelles. Solistes : M^{me} H. Schmidt et M. J. Kühner.

Le prix de 500 francs institué par la Société des Nouveaux-Concerts d'Anvers pour une œuvre orchestrale vient d'être attribué à M^{lle} Marguerite Laenen, auteur du poème symphonique *la Tempête apaisée*.

Le jury était composé de MM. J. Blockx, P. Gilson, G. Huberti, E. Mathieu et L. Mortelmans.

La troisième séance du Quatuor Zimmer, fixée au 22 janvier, aura lieu à l'Ecole allemande, le lundi 20, pour permettre à S. A. R. la Comtesse de Flandre d'y assister.

Au programme : Quatuors en *la* mineur de Schubert, en *ré* majeur de César Franck et en *sol* mineur avec piano de Mozart. M^{me} C. Kleeberg prêtera son concours à cette séance.

Une série de concerts sont annoncés, en janvier et février prochains, dans la nouvelle salle édifiée rue de la Chancellerie, dans les locaux de la société *Patria* :

Le 17 janvier, le violoniste Michel de Sicard y donnera un récital avec orchestre, sous la direction de M. Eugène Ysaye ;

Le 22 janvier, séance de Lieder, duos et quatuors, par M^{mes} Rose Ettinger et Marie Brema, M. Gervase Elwes et Francis Braun ;

Le 23 janvier, concert donné par le pianiste Marcel Laoureux, avec le concours de M^{lle} Marie Tryrlinck, cantatrice.

Puis, successivement, des séances par M^{lles} Frieda Lautmann, cantatrice, Henriette Eggermont, pianiste, M. Ferencz Hegedus, violoniste, etc.

L'Ecole de musique et de déclamation d'Ixelles nous fait savoir que les inscriptions pour le deuxième terme (du 3 janvier aux vacances de Pâques) sont reçues, dès à présent, pour tous les cours réservés aux élèves libres et professionnels, 59, rue de la Longue-Haie, de 3 à 5 heures, sauf le dimanche. S'adresser au secrétariat, ainsi que pour toutes demandes de renseignements.

Parmi les publications nouvelles de la librairie Hachette, il faut mettre à part, cette année, *Albert Durer*. L'œuvre du maître y est réunie dans sa totalité et comporte, tant comme tableaux que comme gravures sur acier et sur bois, 472 reproductions.

Le livre, de format moyen et de prix accessible, avec un texte succinct, etc., son triple catalogue par dates, par musées et par sujets, va mettre aux mains des artistes et des connaisseurs toute la majestueuse vie d'art du prodigieux créateur en qui se résume un des aspects absolus du génie allemand.

Les éditeurs, en partant de l'idée qu'il n'existe point de meilleure manière de connaître un maître dispersé, comme celui-là, en près de quarante collections publiques et particulières d'Europe et d'Amérique, ont servi la gloire du grand artiste et à la fois assuré le succès de l'ouvrage.

A signaler encore, à la même librairie, les deux volumes de l'année 1907 du *Tour du Monde*, avec l'appoint habituel de nouvelles sensations d'humanité et de nature, et la collaboration charmante des plus spirituels artistes à ce *Journal de l'Enfance* qui trouve le moyen, chaque année, de mériter son titre en se rajeunissant lui-même.

Un comité vient d'être constitué sous la présidence de M. Maurice Barès et la présidence d'honneur de M. François Coppée en vue de l'érection, à Lunéville, d'un monument au poète Charles Guérin, prématurément enlevé le 17 mars dernier.

L'exécution de ce monument a été confiée à MM. H. Daillon et Lachenal. Les souscriptions sont reçues par M. Alfred Vallette, trésorier du comité, 26, rue de Condé, Paris.

Le « théâtre des Champs-Élysées ». C'est ainsi que s'appellera le théâtre nouveau qui sera construit sur l'emplacement concédé par la ville de Paris entre l'avenue des Champs-Élysées, l'avenue Gabriel et l'avenue Matignon (ancien Cirque d'Été).

La nouvelle salle comprendra 2.060 places, toutes de face, et 40 loges placées en corbeille.

La scène, un peu plus grande que celle du théâtre Sarah-Bernhardt, sera machinée suivant les principes qui ont été adoptés pour le théâtre du Prince-Régent de Munich. Les services électriques seront combinés de manière à donner les effets lumineux les plus parfaits. L'orchestre sera placé en contre-bas.

Une salle annexe, de 600 à 700 places environ, servira aux petites manifestations artistiques.

Le fondateur du théâtre des Champs-Élysées est, nous l'avons dit, l'éditeur Gabriel Astruc, qui a eu l'excellente idée de placer le nouveau théâtre sous le patronage de comités internationaux qui en assureront le succès par un concours permanent. Les principaux adhérents sont, dès à présent, la princesse héritière de Roumanie, la grande-duchesse Vladimir de Russie, la duchesse de Gênes, l'infante Marie de la Paz, l'infante Eulalie, le prince Albert de Monaco, le prince Louis-Ferdinand de Bavière, etc. Pour la Belgique, le Comité de patronage, actuellement en formation, se compose de M^{me} la baronne Lambert de Rothschild, de MM. Octave Maus, M. Schleisinger et Ernest Van Dyck.

C'est à la fin de janvier que l'Opéra-Comique reprendra *Ariane et Barbe-Bleue*, de P. Dukas et M. Maeterlinck. M^{me} Georgette Leblanc interprétera le rôle d'Briane, qu'elle a créé.

La distribution d'*Hippolyte et Aricie*, dont M. Vincent d'Indy prépare l'exécution à l'Opéra, vient d'être arrêtée. Les rôles de Phèdre, d'Aricie, de Diane et de l'Amour ont été respectivement confiés à M^{mes} Bréval, Gall, Hatto et Mastio; ceux d'Hippolyte et de Thésée à MM. Plamondon et Delmas.

Le Crépuscule des dieux, qui passera en octobre, aura pour interprète principale M^{me} Litvinne.

L'Opéra reprendra en avril *L'Étranger* de M. Vincent d'Indy. Il compte monter *L'ervant*, du même auteur, au début de l'hiver prochain.

Les fêtes musicales qui auront lieu à Roanne (Loire) les 15 et 16 août 1908 promettent d'égaliser, sinon de surpasser, celles de 1898 et de 1888, dont le souvenir est demeuré si vif. La municipalité apportera à l'entreprise un concours pécuniaire important qui permettra d'offrir aux lauréats du concours d'honneur des prix s'élevant jusqu'à 1,200 francs. De nombreux prix de 600, 500, 300 francs seront répartis dans les diverses divisions du concours, dont le règlement sera publié prochainement.

La Route de Thèbes, l'œuvre posthume d'Alexandre Dumas fils, n'a, on le sait, jamais été représentée. Sait-on pourquoi? Une lettre jusqu'ici inédite et connue des seuls intimes de l'écrivain en donne la raison. Elle fut écrite par Alexandre Dumas six semaines avant sa mort :

« Cher Monsieur,

« L'histoire de *la Route de Thèbes* est extrêmement simple. Quand je la croirai en état de paraître devant le public, je la donnerai; mais il se peut que je ne la trouve jamais en cet état. Alors, elle rentrera dans mon tiroir. Il y a bien des chances pour que les choses se terminent ainsi. Je suis arrivé à l'âge où ce qu'on peut faire de mieux, c'est de se taire.

« Ce parfait écrivain et ce remarquable observateur que fut Guy de Maupassant me disait un jour : « Si j'étais assez riche pour n'être pas forcé d'écrire, mon rêve serait de ne plus faire qu'un livre en un volume très court, auquel je travaillerais toujours et que j'ordonnerais qu'on brûlât le jour de ma mort. » Je crois que je suis en train de réaliser le rêve de Maupassant.

« Croyez, etc.

« A. DUMAS fils. »



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^o

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des grands Artistes des Pays-Bas

QUENTIN METSYS, par J. DE BOSSCHERE.

THIÉRY BOUTS, par ARNOLD GOFFIN.

Chaque volume de cette collection contient de 120 à 140 pages de texte et une trentaine de reproductions hors texte.

Prix : 3 fr. 50 broché — 4 fr. 50 relié.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

14, rue de la Chancellerie, à Bruxelles

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,

VILLIERS de L'ISLE ADAM

Constantin MEUNIER, Félicien ROFS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes périodiques de livres et estampes. Expertises.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA VINGT-SEPTIÈME ANNÉE (1907)

DE L'ART MODERNE

ÉTUDES ET PORTRAITS.

Art et Solidarité (GUSTAVE GEFFROY)	185
Souvenirs et Espoirs (OCTAVE MAUS)	65
Le <i>Saint-Sébastien</i> d'Aigueperse (A. FONTAINAS)	249
L'Œuvre d'Alfred Stevens (OCTAVE MAUS)	129
L'Art satirique d'après Baudelaire (L. MAETERLINCK)	195
Le Salon d'Automne (OCTAVE MAUS)	297, 305
En Sicile : les Musées (JULES DESTREE)	321
L'Exposition d'Art ancien à Pérouse (G. MOUREY)	241
La Toison d'Or (GEORGES HACHE)	203
Talachkino (F. MALLIEUX)	337
Maisons de rapport (GABRIEL MOUREY)	193
Du Sentiment héroïque (SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER)	81
La Libre Académie (CAMILLE LEMONNIER)	89
Voici l'homme (F. DE MIOMANDRE)	83
La Critique de M. Henri de Régnier (Id.)	91
Les Posthumes de Jean Lorrain (Id.)	105
Paradoxe sur les Claudines (Id.)	137
Deux points de vue (CLAUDE FARRÈRE)	169
La résurrection de <i>la Société nouvelle</i> (MAUBEL)	225
La Maison du Poète (OCTAVE MAUS)	201
Une Cour d'Amour à Marcinelle (JULES DESTREE)	209
Youville-l'Abbaye (OCTAVE MAUS)	289
Un Philosophe de la Frivolité (F. DE MIOMANDRE)	217
Ce pauvre mariage (Id.)	361
Réflexions sur R. Kipling (Id.)	369
Paradoxe sur la Parodie (Id.)	409
Le Parc de Bruxelles au point de vue esthétique (BULS)	233
Le Bel Arsène (OCTAVE MAUS)	273
Sonates à Kreutzer (F. MALLIEUX)	57, 73
Musique sensorielle et musique cérébrale (M.-D. CALVOCORESSI)	107
Musique allemande et musique française (G. CARRAUD)	179
Beethoven et la France musicale (ALFRED MORTIER)	213
L'Œuvre dramatique de César Franck (CH. VAN DEN BORREN)	153
Jean d'Udine et l'Amour de la musique (F. DE MIOMANDRE)	2
<i>Pelléas et Mélisande</i> (HENRY LESBROUSSART)	9
<i>Ariane et Barbe-Bleue</i> (OCTAVE MAUS)	145
<i>Salomé</i> (HENRY LESBROUSSART)	97, 113
Salomé aux cent Visages (GABRIEL MOUREY)	265
<i>Ariane</i> (OCTAVE MAUS)	377
PAUL ADAM IDÉOLOGUE (F. DE MIOMANDRE)	211
LOUIS ANQUETIN (LOUIS THOMAS)	177
ALBERT BAERTSOEN AQUAFORTISTE (FRÉDÉRIC COËRS)	139
BETHOVEN ET SCHUBERT (F. DE WYZEWA)	228, 236
ÉMILE BOURDELLE (ÉLIE FAURE)	205
STEPHEN CHASERAY (F. DE MIOMANDRE)	25, 33
CLAUDEL ET SUARÈS (Id.)	100 (i à vi)
LÉOPOLD COUROUBLE (Id.)	226
M ^{me} LUCIE COUSTURIER (GEORGES LECOMTE)	17
PIERRE CORNEILLE (ALBERT GIRAUD)	41
HENRI-EDMOND CROSS (MAURICE DENIS)	121
JULES DE BRUYCKER (FRANZ HELLENS)	1
GAUGUIN (D ^r BÉLA LAZAR)	385, 393, 401

GILBERT DE VOISINS (F. DE MIOMANDRE)	887
EDWARD GRIEG (OCTAVE MAUS)	283
CHARLES GUÉRIN (COMTESSÉ MATHIEU DE NOAILLES)	117
JORIS-KARL HUYSMANS (F. DE MIOMANDRE)	161
VINCENT D'INDY (G. JEAN-AUBRY)	220
EDMOND JALOUX (F. DE MIOMANDRE)	74
ALFRED JARRY (ANDRÉ FONTAINAS)	353
PIERRE LOUYS (LOUIS THOMAS)	313
MAXIMILIEN LUCE (GUSTAVE GEFFROY)	49
EDOUARD MASSON (FRÉDÉRIC COËRS)	67
CAMILLE PISSARRO (GEORGES LECOMTE)	171
ARMAND RASSENFOSSÉ (FRÉDÉRIC COËRS)	147
MAURICE RAVEL (G. JEAN-AUBRY)	277
JULES RENARD (JULES BOIS)	364
SAINT-POL-ROUX (F. DE MIOMANDRE)	281
DÉODAT DE SÉVERAC (G. JEAN-AUBRY)	331
PAUL SIGNAC (PAUL ADAM)	20
CHARLES SPOELBERCH DE LOVENJOU (OCTAVE MAUS)	219
SULLY PRUDHOMME (F. DE MIOMANDRE)	291
CHARLES VAN LERBERGHE (Id.)	345
PIERRE VILLETARD (Id.)	257
WITOLD WOJTKIEWICZ (ANDRÉ GIDE)	162

PEINTURE

La Vision chez les peintres (CLAUDIEN FERRIER)	189
Au Musée ancien (A. S.)	99
La Société des Amis des Musées (O. M.)	354, 398
Art officiel	243
Le Nouveau secrétaire de la Commission des Musées	350
Un Vermeer de Delft à Bruxelles	159
La Restauration des tableaux de Wiertz	230
La Décoration du Palais de Justice	358
Le Jubilé d'A.-J. Heymans	294
Concours de l'Académie	53
L'Académie des Beaux-Arts de Bruges (O. M.)	12
L'Affaire de Bruges (Ch.-Léon Cardon)	19
Id. (O. M.)	60
La Destruction des œuvres d'art (FÉLIX COGEN)	13
Id. (Lettres de MM. P... et L. MAETERLINCK)	29
Id. (Lettre de M. PAUL BUËSO fils)	52
Id. (Lettres de MM. L. MAETERLINCK et BULS)	61
Une Découverte au Musée de Gand (L. MAETERLINCK)	275
La Protection des œuvres d'art en Italie	213
Les Van Dyck de Gènes	109
Le Portrait du marquis Caltanco, par Van Dyck	311
L'Influence de Rubens sur Velasquez (lettres de MM. Ch. HERMANS et L. SOLVAY)	293, 317, 324
Les Rembrandt du Louvre	110
La Collection Moreau au Louvre (O. M.)	45
Le Portrait de Wagner, par Renoir	295
Une lettre d'Alfred Sisley	388
Le Concours de Rome	255
Les Conditions imposées par les donateurs de prix aux académies	215

Le Salon de LA LIBRE ESTHÉTIQUE (OCTAVE MAUS) . . . 65
 Id. (L. DUMONT-WILDEN) . . . 107
 LA LIBRE ESTHÉTIQUE et la Presse . . . 140
 Exposition du Cercle *Pour l'Art* (OCTAVE MAUS) . . . 58
 Id. de la *Société des Beaux-Arts* (Id.) . . . 129
 Id. de la *Société des Peintres-Graveurs* (G. LEMMEN) . . . 34
 Id. de la *Société des Aquarellistes* (OCTAVE MAUS) . . . 395
 Le SALON TRIENNAL. L'élection du jury . . . 132
 Id. Liste d'acquisitions . . . 356, 406
 CERCLE ARTISTIQUE. Exposition de MM. MARCETTE, MELSEN et MERCKAERT (O. M.) . . . 76
 Exposition de M. JEAN VAN DEN ECKHOUDT (O. MAUS).
 Id. de MM. POKITONOW, L. HERREMANS.
 M^{mes} CL. LACROIX et ANNA DE WEERT
 (Id.) . . . 116
 Id. VERIBYDEN (Id.) . . . 123
 Id. de M^{lle} LEO JO, de MM. BEAUCK, L. HUYGENS, GLANSORFF et BASTIN (Id.) . . . 130
 Id. ALBERT GEUDENS (J. LAENEN) . . . 411
 Exposition de M. CARL WERLEMANN (Id.) . . . 397
 LIÈGE. Exposition de M. ED. MASSON (FRÉDÉRIC COËRS).
 Id. ARMAND RASSENFOSSE (Id.) . . . 147
 Id. Exposition de M. ED. HEINTZ (Id.) . . . 178
 L'Exposition de Termonde . . . 253
 PARIS. Les Artistes belges au Salon (OCTAVE MAUS).
 Le Salon des Artistes indépendants (Id.) . . . 140
 Le Salon des Humoristes (Id.) . . . 167, 196
 L'Exposition Eugène Carrière (ANDRÉ FONTAINAS)
 Le Salon d'Automne. L'Exposition d'Art belge
 (G.-JEAN AUBRY) . . . 315
 Id. Rétropectives BERTHE MORISOT, ÉVA GONZALÈS,
 CÉZANNE (Id.) . . . 323, 324
 Id. Quelques-uns (Id.) . . . 339
 Id. J.-B. CARPEAUX. La Sculpture. J.-M. SERT (ANDRÉ FONTAINAS) . . . 329
 Échos du vernissage . . . 327
 Nomination de sociétaires belges . . . 350, 356
 L'Exposition d'Art belge et la Presse . . . 388
 L'Esprit et le but du Salon d'Automne (A. LANTOINE)
 Le Salon d'Automne et le *Cri de Paris* . . . 366, 327
 GALERIE GEORGES PETIT. Exposition CHARDIN et FRAGONARD (O. M.) . . . 188
 GALERIE BERNHEIM. Les Dessins de RODIN (F. DE M.) . . . 332
 GALERIE DRUET. Exposition WOTKIEWICZ (ANDRÉ GIDE)
 BARCELONE. Exposition des Beaux-Arts. Les Artistes belges . . . 189, 358
 CREFELD. Exposition des Portraitistes . . . 254
 LE HAVRE. Exposition du *Cercle de l'Art moderne* . . . 199
 VENISE. Exposition des Beaux-Arts. Les Artistes belges . . . 191, 220, 307, 356
 Vente Druet (Paris) . . . 63
 Id. de la collection G. Viau (Id.) . . . 77, 109
 Id. Auguste Coster (Id.) . . . 126
 Id. Huyberechts (Anvers) . . . 126
 Id. Georges Charpentier (Paris) . . . 133
 Id. Tavernier (Id.) . . . 142
 Id. Mühlbacher (Id.) . . . 183
 Id. Rodolphe Kann (Id.) . . . 262
 Id. de l'atelier Thaulow (Id.) . . . 150, 158
 Id. d'estampes anciennes et modernes (Id.) . . . 167
 Id. d'estampes anglaises (Id.) . . . 207
 Nécrologie. ALEXANDRE CÉSARIN . . . 175
 CHARTRAN . . . 230
 AUGUSTE DELATRE . . . 262
 N.-J. GRIGORESCO (O. M.) . . . 276
 LÉON HERBO . . . 198
 ÉMILE LECLERCO . . . 270
 FÉLIX REGAMEY . . . 150
 THÉODORE VERSTRAETE (O. M.) . . . 14

SCULPTURE

Pour le monument Baudelaire (O. M.) . . . 293
 La Sculpture au Salon d'Automne (A. FONTAINAS) . . . 329
 Inauguration du monument Henry Stacquet . . . 243, 347, 406
 Inauguration du monument Flaubert . . . 371
 Le monument Palestrina à Rome . . . 143
 Id. du Pérugin à Pérouse . . . 151

Le monument Beethoven à Paris . . . 199
 Id. d'Eugène Sue à Annecy . . . 231
 Id. Alfred de Vigny à Paris . . . 167
 Id. Falguière à Toulouse . . . 143
 Id. Garibaldi à Paris . . . 143, 247
 Id. Carriès à Arquian . . . 199
 Id. Joseph Dupont à Bruxelles . . . 374
 Id. Emmanuel Hiel à Schaerbeck . . . 303
 Id. Julien Dillens à Bruxelles . . . 391
 Id. Minkelers à Héverlé . . . 231
 Id. Van Bercken à Anvers . . . 399
 Id. Ch. Licot à Villers-la-Ville . . . 158
 Id. François Laurent à Gand . . . 407
 Un monument commémoratif à Rütterscheid . . . 7
 Une fête Constantin Meunier . . . 391, 407
 Les Statues truquées de Versailles . . . 143
 Les Statues décoratives du musée de Gand . . . 174
 Les Amis de la médaille d'art (O. M.) . . . 28, 92, 350
 EDOUARD LA LOIRE. *Souvenirs numismatiques des fêtes
 jubilaires de 1905* (O. M.) . . . 5
 Id. *La Collection des médailles de la
 Chambre des représentants* (Id.) . . . 285
 VICTOR TOURNEUR. *Le Cabinet des médailles de l'Etat*
 (A. DE WITTE) . . . 341
 Nécrologie. HENRI CROS (O. M.) . . . 55

ARCHITECTURE, ARCHÉOLOGIE, INDUSTRIES
 D'ART

La Restauration de Sainte-Gudule . . . 245
 Le Musée colonial de Tervueren . . . 247
 Le Palais de la Malmaison . . . 261
 Le Pavillon de Flaubert (OCTAVE MAUS) . . . 259
 L'Exposition d'art ancien à Pérouse (G. MOUREY) . . . 241
 La Lampe du tombeau de Dante à Ravenne . . . 311
 Un musée de Folklore à Anvers (O. M.) . . . 269, 406
 Une œuvre nouvelle : *l'Art au foyer* . . . 198, 372
 Nos Bornes postales. Lettre à M. Liebaert (BULS) . . . 84
 Concours d'Ex-libris . . . 222
 Concours pour un modèle de jouet d'enfant . . . 29
 Concours d'affiches . . . 294
 Nécrologie. AUGUSTE BÉNARD . . . 294
 GEORGES ALLEN . . . 310

LITTÉRATURE

L'inauguration de la Maison du Livre (PAUL OTLET) . . . 26, 43, 50
 Le Musée du Livre (Ch. V.) . . . 261
 Un Ministère des Sciences et des Arts . . . 123, 149
 M. F. Severin à l'Université de Gand (O. M.) . . . 316
 M^{me} Belval et M^{lle} Marie Closset à l'Institution Gatti
 Camille Lemonnier au Musée Wiertz (O. M.) . . . 335, 347
 Le legs Bouvier-Parvillez à l'Académie de Belgique . . . 87
 La résurrection de la *Société nouvelle* . . . 225, 253
 Mystification. Willy et *Le Censeur* (O. M.) . . . 204
 Pensées d'artistes . . . 261
 Les collections du vicomte Spoelberch de Lovenjoul . . . 287, 407
 La canne de Balzac . . . 285
 Un Musée des poètes . . . 302
 Le nom de Sully Prudhomme . . . 309
 L'élection de M. de Régnier à l'Académie . . . 167
 Jugements de Barbey d'Aureville . . . 319
 Une lettre de Guy de Maupassant . . . 284
 Une lettre inédite de J.-K. Huysmans . . . 260
 Une lettre de J.-K. Huysmans à l'abbé Moniquet . . . 319
 A propos de G. d'Annunzio . . . 151
 Le musée Pouchkine à Saint-Petersbourg . . . 223
 Le prix Nobel de littérature . . . 399
 Conférences de la Libre Esthétique :
 M. F. de MIOMANDRE. *Claudet et Suarès* (O. M.) . . . 93
 M. SAINT-GEORGES DE BOUHLIER. *La Réforme du
 Théâtre* . . . 81
 PAUL ADAM. *Irène et les Eunuques* (F. DE MIOMANDRE) . . . 212
 COMTE D'AERSCHOT. *Quelques étapes* (H. K.) . . . 69
 F.-P. ALBERT. *L'arbre qui saigne* (F. DE MIOMANDRE) . . . 331
 D.-HENRI ASSELIN. *Le Cendrier* (Id.) . . . 300

AUREL. <i>Comment les femmes deviennent écrivains</i> (ID.)	236
ID. <i>La Crise du mariage</i> (ID.)	361
LÉON BAZALGETTE. <i>Emile Verhaeren</i> (ID.)	149
CHARLES BAUDELAIRE. <i>Lettres</i> (ID.)	116
MARIA BIERNÉ. <i>Rayons d'âme</i> (PAUL CORNEZ)	363
ERNEST BLUM. <i>Du Mariage</i> (F. DE MIOMANDRE)	361
LÉON BOCQUET. <i>Les Cygnes noirs</i> (ID.)	100
SYLVAIN BONMARIAGE. <i>Fleurs de vie</i> (ID.)	100
M.-D. CALVOCORESSI. <i>Franz Liszt</i> (CH. VAN DEN BORREN)	59
G. CASELLA. <i>Le Vertige des cimes</i> (F. DE MIOMANDRE)	276
STEPHEN CHASERAY. <i>Le Haut plateau, le Cadi Hadj-Amor, le Targui</i> (ID.)	33
PAUL CLAUDEL. <i>Connaissance de l'Est</i> (ID.)	245
ID. <i>Art poétique</i> (ID.)	245
ALBERT CLOUART. <i>La Sainte aux Maisons</i> (ID.)	331
LOUIS CODET. <i>La Rose du jardin</i> (ID.)	197
LÉOPOLD COUROUBLE. <i>Contes et récits d'un Bruxellois, la Ligne des Hespérides</i> (ID.)	227
CURTIO (GEORGES GARNIR). <i>Zievercer, Krott et Cie</i> (CH. V.)	261
MAX DEAUVILLE. <i>La Fausse route</i> (PAUL CORNEZ)	163
JULES DELACRE. <i>Les Roses blanches</i> (F. DE MIOMANDRE)	99
G. DENYS-PÉRIER. <i>Proses à Gilles Luyck</i> (PAUL CORNEZ)	163
MAURICE DES OMBIAUX. <i>Io-Ié Bec de lièvre</i> (ID.)	163
E. DEVERIN. <i>Le Passant qui regarde</i> (F. DE MIOMANDRE)	100
JEAN DOLENT. <i>Le Cyclone</i> (ID.)	235
DOSTOÏEVSKY. <i>Le Double</i> (ID.)	49
EDOUARD DUCOTÉ. <i>L'Amour sans ailes</i> (ID.)	187
JEAN ERIZ. <i>Ceux de Villari</i> (ID.)	131
J. ESDIN. <i>Contes furtifs</i> (ID.)	276
CLAUDE FARRÈRE. <i>L'Homme qui assassina</i> (ID.)	155
FIERENS-GEVAERT. <i>Figures et Sites de Belgique</i> (ID.)	379
FERNAND FLEURET. <i>Frépieries</i> (ID.)	331
ANDRÉ FONTAINAS. <i>Hélène Pradier</i> (ID.)	188
HENRI GADON. <i>Le Chahumeau de Pan</i> (ID.)	149
MAURICE GAUCHEZ. <i>Jardin d'adolescent</i> (ID.)	149
ID. <i>Simple croquis</i> (PAUL CORNEZ)	363
CHARLES GHEUDE. <i>La Chanson populaire belge</i> (CH. VAN DEN BORREN)	669
ANDRÉ GIDE. <i>Le retour de l'Enfant prodigue</i> (F. DE MIOMANDRE)	236
IWAN GILKIN. <i>Etudiants russes</i> (ID.)	19
LOUIS GILLET. <i>Raphaël</i>	181
REMY DE GOURMONT. <i>Un Cœur virginal</i> (F. DE MIOMANDRE)	187
ID. <i>Dialogues des Amateurs</i> (ID.)	403
EUGÈNE D'HARCOURT. <i>La Musique actuelle en Italie</i> (CH. VAN DEN BORREN)	243
JOSÉ HENNEBICO. <i>L'rt et l'Idéal</i> (F. DE MIOMANDRE)	308
M ^{me} GÉRARD D'HOUILLE. <i>Esclave</i> (CLAUDE FARRÈRE)	169
PAUL HOUYOUX. <i>La Grande Grèce</i> (PAUL CORNEZ)	163
A. IBELS. <i>Le Livre du Sileil</i> (F. DE MIOMANDRE)	253
ÉDMOND JALOUX. <i>L'Agonie de l'Amour, les Sangues, le Jeune homme au masque, L'École des mariages</i> (ID.)	75
JOSSOT. <i>Viande de bourgeois</i> (ID.)	52
ED. LALOIRE. <i>Le Livre d'Heures de Philippe de Clèves</i> (CH. V.)	670
STANISLAS LAMI. <i>Dictionnaire des Sculpteurs</i>	179
MARIUS-ARY LEBLOND. <i>L'Oued</i> (F. DE MIOMANDRE)	52
LÉON LEGAUVRE. <i>La Femme dans la Société</i> (ID.)	309
LEGRAND-CHABRIER. <i>L'Amoureuse imprévue</i> (ID.)	131
CAMILLE LEMONNIER. <i>L'Hallali</i> (ID.)	52
ID. <i>Alfred Stevens et son Œuvre</i> (OCT. MAUS)	129
H.-R. LENORMAND. <i>Le Jardin sur la glace</i> (F. DE MIOMANDRE)	52
GRÉGOIRE LE ROY. <i>La Chanson du pauvre</i> (ID.)	149
H. LIEBRECHT. <i>Le Masque tombe</i> (ID.)	276
MARIO LOBA. <i>La Mostra di Antica Arte Umbra a Perugia 1907</i> (O. M.)	229
JEAN LORRAIN. <i>L'Aryenne</i> (FRANCIS DE MIOMANDRE)	105
ID. <i>Le Tréteau</i> (ID.)	105
ELIE MARCUSE. <i>L'Obole des heures</i> (ID.)	100
EDOUARD MAYNIAL. <i>La Vie et l'Œuvre de Guy de Maupassant</i> (ID.)	116
A. MICHEL. <i>Héroïnes et Actrices</i>	230
FRANCIS DE MIOMANDRE. <i>Visages</i>	223
CHARLES MORISSEAUX. <i>La Blessure et l'Amour</i> (F. DE MIOMANDRE)	131
J. MOURIER. <i>L'Art au Caucase</i> (PAUL CORNEZ)	363
CH. MULLER et P. REBOUX. <i>A la manière de ...</i> FRANCIS DE MIOMANDRE)	409
Ctesso DE NOAILLES. <i>Les Eblouissements</i> (F. DE MIOMANDRE)	251
R. PETRUCCI. <i>Les Caractéristiques de la Peinture japonaise</i> (OCTAVE MAUS)	235
VITTORIO PICA. <i>Edouard Manet</i>	166
ID. <i>L'Art japonais au Musée Chiassone de Gènes</i> (O. M.)	214
ID. <i>La Galleria d'Arte Moderna a Venezia</i> (CH. V.)	254, 286
ID. <i>L'Arte mondiale alla VII Esposizione di Venezia</i>	307
LOUIS PIÉRARD. <i>Images boraines</i> (F. DE MIOMANDRE)	252
R. RANDAU. <i>Les Colons</i> (ID.)	355
CHARLES RÉGISMANSSET. <i>L'Ascète</i> (ID.)	52
HENRI DE RÉGNIER. <i>Sujets et Paysages</i> (ID.)	91
ID. <i>Figures et Caractères</i> (ID.)	91
ID. <i>La Peur de l'amour</i> (CLAUDE FARRÈRE)	169
GEORGES RENS. <i>La Cluse</i> (PAUL CORNEZ)	363
JEAN RICQUEBOURG. <i>La Terre du Dragon</i> (F. DE MIOMANDRE)	132
LUCA RIZZARDI. <i>Peintres et Aquafortistes wallons</i> (PAUL CORNEZ)	163
ID. <i>Le Journal d'un suicidé</i> (F. DE MIOMANDRE)	275
DIDIER DE ROUX. <i>L'Évent des varechs</i> (ID.)	132
LUCIEN ROLMER. <i>Chants perdus</i> (ID.)	100
J.-H. ROSNY. <i>La Juive</i> (ID.)	51
JOHN RUSKIN. <i>Les Matins à Florence</i>	229
ANDRÉ RUYTERS. <i>Le Mauvais riche</i> (F. DE MIOMANDRE)	308
ÉMILE SICARD. <i>La Mort des Yeux</i> (ID.)	188
PAUL SPAAK. <i>Voyages vers mon pays</i> (ID.)	378
<i>Het Sprookje van Balder</i> (CH. V.)	251
IWAN STRANNICK. <i>Les Mages sans étoiles</i> (F. DE MIOMANDRE)	19
ANDRÉ SUARÈS. <i>Voici l'homme</i> (ID.)	83
LOUIS THOMAS. <i>La Maladie et la Mort de Maupassant</i> (ID.)	117
LOUIS THOMAS. <i>Yette</i> (ID.)	404
JEAN D'UDINE. <i>L'École des Amateurs, la Meule tourne, Glück, l'Orchestration des couleurs, De la corrélation des sons et des couleurs en art</i>	2
RENÉE TONY D'ULMÈS. <i>Les Forces perdues</i> (ID.)	19
ID. <i>L'Ombre du soir</i> (ID.)	355
HÉLÈNE VACARESCO. <i>Nuits d'Orient</i> (ID.)	148
PIERRE VALDAGNE. <i>L'Amour du prochain, l'Amour par principes. Mon Fils, sa Femme et mon Amie, Touti, les Femmes charmantes, la Confession de Nicaïse</i> (ID.)	217
ROBERT VALLÉRY-RADOT. <i>Les Grains de myrrhe</i> (ID.)	100
JEAN-LOUIS VAUDOYER. <i>Quarante petits poèmes</i> (ID.)	251
LÉON VAUTHY. <i>La Facile Liaison</i> (ID.)	132
ÉMILE VERHAEREN. <i>La Guirlande des dunes</i> (ID.)	331
ID. <i>Vers contemporains, traduits en russe par Valère Brussov</i> (F. MALLIEUX)	326
LÉON VÉRY. <i>Le Stylite</i> (F. DE MIOMANDRE)	236
MARIE VIÉSSÉLOVSKA. <i>La Jeune t elgique</i> (F. MALLIEUX)	172
PIERRE VILLETARD. <i>La Maison des sourires, la Montagne d'amour, Monsieur et Madame Bille</i> (F. DE MIOMANDRE)	257
GILBERT DE VOISINS. <i>Le Démon secret, les Moments perdus de John Shay</i> (ID.)	387
WELLS. <i>Anticipations, Quand le dormeur s'éveillera</i> (ID.)	308
WILLY. <i>Un Petit Vieux bien propre</i> (ID.)	404
COLETTE WILLY. <i>La Retraite sentimentale</i> (ID.)	137
GEORGES FÉMIÈRES. <i>Yor</i> (ID.)	149
Nécrologie. CLOVIS HUGUES	190
J.-K. HUYSMANS (F. M.)	156
HECTOR MALOT	238
SULLY-PRUDHOMME (FRANCIS DE MIOMANDRE)	291
CHARLES DE SPOELBERCH DE LOVENJOUL (OCTAVE MAUS)	219
Sottisier universel . . . 6, 15, 31, 63, 95, 103, 111, 119, 183 207, 215, 231, 263, 359, 382, 407.	
Accusés de réception . . . 62, 86, 110, 150, 174, 206, 229, 294, 310, 366, 381	
A travers les revues (FRANCIS DE MIOMANDRE)	172
ANTÉE (F. DE M.)	45
PÉRIODIQUES NOUVEAUX. <i>La Fronde</i>	103
<i>L'Essor</i>	103
<i>L'Annonciateur</i>	230

MUSIQUE

Musique sensorielle et musique cérébrale (M.-D. CALVOCORESSI)	107	HOTEL RAVENSTEIN. Concerts du <i>Groupe des Compositeurs belges</i> (Id.)	46, 380
Musique allemande et musique française (G. CARRAUD)	179	ÉCOLE ALLEMANDE. Le Quatuor ZIMMER (Id.)	94, 372, 397
<i>Cœur de rubis</i> , légende féerique par MM. G. MONTOYA et G. GROVLEZ (O. M.)	4	Concert du <i>Deutsches Gesangverein</i> (Id.)	132
<i>Chansons tristes</i> , par MM. L. VICTORIEN et H. HENGE (Ch. V.)	380	Lieber-Abend de M ^{lle} ELSA HOMBERGER (Id.)	373
TH. NAGITSHHEIM. <i>Critiques et Conseils pour l'étude de l'art du chant</i>	190	CONFÉRENCES DE L'UNIVERSITÉ NOUVELLE. <i>Beethoven et la musique à programme</i> . M. J. CHANTAVOINE (Id.)	29
Une salle de concerts, s. v. p. (O. M.)	348, 412	M. JULIEN TIERSOT. <i>La Chanson populaire en France</i> (Id.)	36
Lettre de M. Marcel Montandon sur Beethoven	125	Id. <i>Hector Berlioz</i> (Id.)	47
Une lettre de Richard Wagner	325	M. CALVOCORESSI. <i>Les Origines de la musique de clavier, le Lied russe</i> (Id.)	68
Un Legs de manuscrits au British Museum	279	M. OCTAVE MAUS. <i>L'Humour en musique</i> (Id.)	85
Les règles du développement d'un virtuose du piano	223	M. P. AUBRY. <i>L'Œuvre musicale des Troubadours</i> (Id.)	93
Une anecdote sur Léon Jouret	207	M. OCTAVE MAUS. <i>Divergences musicales</i> (Id.)	124
Une anecdote sur Joachim	295	M. LOUIS LALOY. <i>La Musique de l'Extrême-Orient</i> (Id.)	164
Les plagiat d'Haendel	231	M. JEAN HOLTSTONT. <i>La Notation musicale autonome</i> (Id.)	165
Une anecdote sur Paganini	279	M. EXPERT. <i>L'Art de la Musique franco-belge au temps de la Renaissance</i> . (Id.)	182
Les malices d'un chef d'orchestre	7	SCOLA MUSICÆ. Les Œuvres de M. JONGEN (Id.)	85
Les cours de M. J. de Reszké à l'Opéra	279	Concert de la <i>Société de Musique ancienne</i> (Id.)	141
La maison de Wagner à Grampa	303	Conférence de M. HOLTSTONT (Id.)	182
Beethoven en robe de chambre	303	Concert Grieg (Id.)	404
Les nominations de musiciens dans l'Ordre de Léopold	381	ÉCOLE DE MUSIQUE DE SAINT-JOSSE-TEN-NOODE (Id.)	53
L'Union des anciens élèves des conservatoires belges	246	Récital d'orgue par M. LOUIS DE BONDT (Id.)	37
CONSERVATOIRE DE BRUXELLES. Le soixante-quinzième anniversaire.	367	Audition du <i>Paradis et la Péri</i> de SCHUMANN (H. L. B.)	28
Les Concerts (H. L. B.)	28, 46, 68	ANVERS. Les Nouveaux Concerts (R.)	133
Concours	198, 206, 214, 222, 229	LIÈGE. Concerts historiques	37
ÉCOLE DE MUSIQUE D'IXELLES. Les Concours	263	Concerts du Conservatoire (M. D.)	373
Programme des cours	334, 342	Id. de M. EDOUARD BRAHY (Id.)	134, 390
CONCERTS POPULAIRES (1906-1907). Troisième concert.		Concerts symphoniques (Id.)	411
M. BUSONI. La deuxième Symphonie de Brahms, l' <i>Hymne à Vénus</i> de M. A. Magnard (H. L. B.)	36	VERVIERS. Concerts populaires (M.)	37, 94, 102
Quatrième concert. Le <i>Faust</i> de Schumann (H.)	94	Nouveaux Concerts (J. S.)	142
— (1907-1908). Premier concert. M ^{me} KUTSCHERRA (O. M.)	372	Ecole de musique	411
CONCERTS YSAÏE (1906-1907). Quatrième concert.		Nomination d'un professeur de hautbois	5
M. GÉRARDY (H. L. B.)	28	MARCINELLE. Séance de musique française	367
Cinquième concert. M. STEINBACH (Ch. V.)	60	PARIS. CONCERTS DE CONSERVATOIRE. Œuvres de M. FLORENT SCHMITT (M.-D. CALVOCORESSI)	3
Sixième concert. MM. THÉO YSAÏE et ÉMILE SAUER (OCTAVE MAUS)	92	Concerts de la Société nationale (Id.)	21, 35, 62, 101, 141
Festival Beethoven (H. L. B.)	125	Les Auditions musicales du Salon d'Automne (O. M.)	325, 349
— (1907-1908). Premier concert. R. PUGNO (O. M.)	379	Concerts historiques de musique russe (Id.)	21, 158, 166, 174
Deuxième concert. M ^{me} HENSEL-SCHWEITZER (Ch. V.)	404	Id. dominicains (Id.)	22
CONCERTS DURANT (1906-1907). (H. L. B.)	60	Id. COLONNE. La Symphonie de M. COOLS (M.-D. CALVOCORESSI)	86
Id. (OCTAVE MAUS)	92	Id. LAMOUREUX. <i>Faunes et Dryades</i> d'ALBERT ROUSSEL (O. M.)	362
Id. (1907-1908). Premier concert : Haendel et Bach (H. L. B.)	397	Concert de M ^{me} E. DELHEZ (M.-D. C.)	174
Audition de l'orchestre du Concertgebouw (M.)	118	Concerts ENGEL-BATHORI (M. S.)	356, 389, 407
Concert BRAHY. M ^{me} KLEEGER (H. L. B.)	140	LONDRES. Concert de M ^{me} HENRIETTE SCHMIDT.	191
Audition des élèves de M ^{me} Armand-Coppine (Ch. V.)	141	Le Quatuor Schörg	367
LA LIBRE ESTHÉTIQUE. Premier concert. M ^{me} B. SELVA, MM. CHAUMONT et KUHNER	77	LUXEMBOURG. Concerts du Conservatoire	126, 374
Deuxième concert. M ^{me} BATHORI, MM. ENGEL, JONGEN, CHAUMONT, ENGLEBERT, BOSQUET et DOEHARD (Ch. V.)	85	La Musique à Berlin (M. D.)	292, 301
Troisième concert. M ^{me} MIRY-MERCK, MM. KUHNER, THÉO YSAÏE et CHAUMONT (H. L. B.)	93	Le Grand Concours de Rome	318
Quatrième concert. M ^{me} DEMEST, le Quatuor ZIMMER	101	Concours de chant et de déclamation	254
Cinquième concert. M ^{me} R. KERSTEN, MM. THÉO YSAÏE, HUBERTI, etc. (M.)	109	Le Concours international de musique de Monaco	255
CERCLE ARTISTIQUE (1906-1907). Musique des XVIII ^e et XVIII ^e siècles (Ch. VANDEN BORREN)	44	Vente de deux Stradivarius	231
Les séances de Trios (Id.)	69	Id. d'autographes de musiciens à Vienne	319
La séance Max Reger (Id.)	77	Accusés de réception	62, 150, 174, 230
La <i>Société moderne des Instruments à vent</i> (Id.)	93	<i>Nécrologie</i> . BERTRAM	381
Le programme de la saison musicale 1907-1908	326, 364	PAUL DARAU	310
M. F. VON VESEY et M ^{me} W. DE ZAREBSKA (Ch. V.)	398	EDWARD GRIEG (OCTAVE MAUS)	283
Les séances BOSQUET-CHAUMONT (Id.)	404	JOSEPH JOACHIM (Id.)	268
M ^{me} MERTEN-CULP (Id.)	404	ANTONIN MARMONTEL	238
GRANDE HARMONIE. Concert FRÉDÉRIC LAMOND (Id.)	36	M ^{me} SZARVADY	287
Concert de M. EDOUARD DERU (Id.)	60		
<i>The Nora Clench Quartet</i> (Id.)	357		
Concert A. RITCHEL et V. CERNIKOFF (Id.)	365		
Lieber-Abend de M ^{me} KUTSCHERRA (Id.)	373		
Récital ALBERS (Id.)	389		
HOTEL MENDEL. Matinées DERU-LAUWERYS (O. MAUS)	92		
Id. (Ch. V.)	133, 365		

THÉÂTRE

Les Comédies d'Oscar Wilde (FRANCIS DE MIOMANDRE)	123
Le Théâtre de la Forêt de M. Catulle Mendès	183
La Popularité d'Ibsen	181
Les Concours dramatique et lyrique d'Ostende	175, 190, 205
Concours d'œuvres dramatiques	253
Aphorismes sur le théâtre	286
THÉÂTRE DE LA MONNAIE. (Saison 1906-1907.)	
<i>Pelléas et Mélisande</i> , par MM. DEBUSSY et MAETERLINCK (HENRY LESBROUSSART)	9
A propos des <i>Troyens</i> et de <i>Pelléas</i> (Ch. VAN DEN BORREN)	22

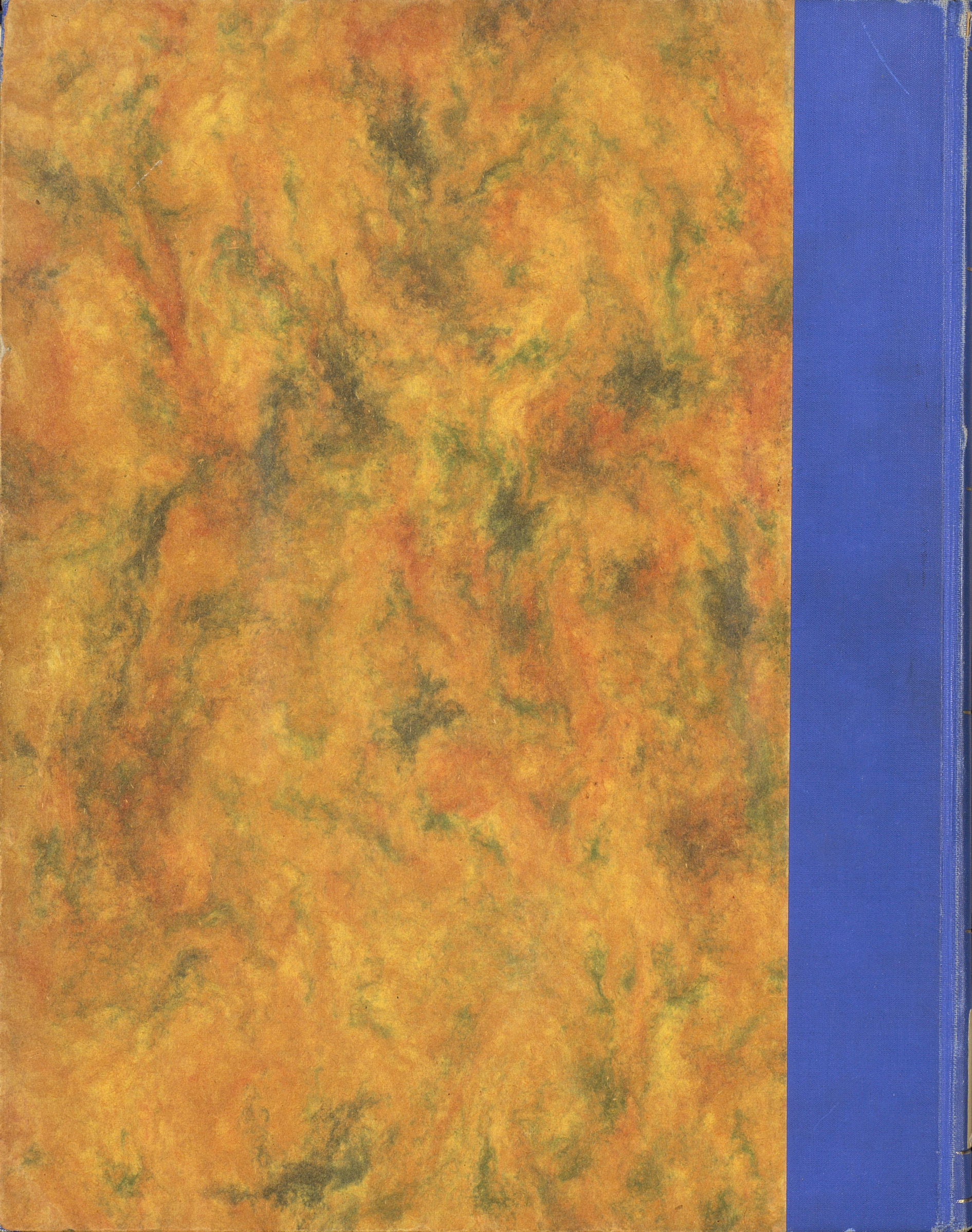
<i>Amaryllis</i> , par MM. ADENIS et GAILHARD (ID.)	54	ODÉON. <i>L'Otage</i> , par G. TRARIEUX (ID.)	157
<i>La Légende de la Perle</i> , ballet de MM. JACOB et AMBROSINI (ID.)	54	THÉÂTRE DU CHATELET. <i>Salomé</i> , par RICHARD STRAUSS et OSCAR WILDE (ID.)	149
Reprise de <i>Cavalleria Rusticana</i>	54	THÉÂTRE RÉJANE. <i>Les Deux M^{me} Delauze</i> , par M ^{me} GABRIEL MOUREY (F. A.)	133
<i>Salomé</i> , par OSCAR WILDE et RICHARD STRAUSS (HENRY LESBROUSSART)	97, 113	THÉÂTRE ANTOINE. <i>Le Bluff</i> , par M. GEORGES THURNER	
Reprise des <i>Maîtres chanteurs</i> (CH. V.)	132	<i>La Petite Dame du second</i> , par MM. ANDRÉ MYCHO et VINCENT HYSPA (A. F.)	13
Saison 1907-1908. — Tableau de la troupe	271	<i>Anna Karénine</i> , par M. EDMOND GUIRAUD d'après TOLSTOÏ (O. M.)	46
Reprise de <i>Salammbo</i> (H. L. B.)	283, 287	<i>Timon d'Athènes</i> , par EMILE FABRE (A. FONTAINAS)	117
Reprise de <i>Haensel et Gretel</i> (CH. V.)	334	<i>Les Ames ennemies</i> , par M. P.-H. LOYSON (O. MAUS)	157
<i>Au Japon</i> , ballet par MM. COPPI et L. GANNE (ID.)	334	<i>Monsieur Codomat</i> , par M. TRISTAN BERNARD (ID.)	357
<i>Ariane</i> , par MM. MASSENET et CATULLE MENDÈS (OCTAVE MAUS)	370, 377	<i>Terre d'épouvante</i> , par MM. MOREL et DE LORDE (ID.)	357
Reprise de <i>Carmen</i> (CH. V.)	390	<i>Sherlock Holmes</i> , par P. DECOURCELLE (ID.)	411
ISADORA DUNCAN (F. MALLIEUX)	57, 73	APOLLO. <i>La Chair</i> (V. PRALLIER)	357
Une Histoire de satyres (URSUS)	396	THÉÂTRE DE L'ŒUVRE. <i>Un rien</i> , par M. F. VALLOTTON;	
L'Art de la Danse (M. K. M.)	410	<i>La Tragédie florentine</i> , par OSCAR WILDE; <i>le Droit au bonheur</i> , par CAMILLE LEMONNIER et P. SOULAIN; <i>Philista</i> , par G. BATTANCHON (OCTAVE MAUS)	164
THÉÂTRE DU PARC (Saison 1906-1907) :		<i>Le Baptême</i> , par MM. A. SAVOIE et F. NOZIÈRE (A. F.)	389
<i>Les Vieux</i> , par JOA DE CAMARA (G. R.)	22	<i>Dardanus</i> à Dijon	407
<i>Les Étapes</i> , par GUSTAVE VAN ZYPE (ID.)	37	Les Salles de spectacle à Londres	127
<i>Candida</i> , par M. BERNARD SHAW (ID.)	54	Un nouveau théâtre à New-York	287
<i>L'Eau trouble</i> et M ^{me} YVETTE GUILBERT (ID.)	54	Un nouveau théâtre à Stockholm	319
<i>L'Impasse</i> , par M ^{me} CAMILLE CANDIÈRE (ID.)	69	<i>Nécrologie</i> . COSTANZI	231
<i>La Poste</i> , par M. VICTORIEN SARDOU (ID.)	70	SOPHIE CRUVELLI	358
<i>La Sœur de Calino et la Fille de Waterloo</i> , par AUGUSTE JOHAEID (ID.)	70	MARIE SASSE	358
<i>Carlo Salvani</i> , adaptation de M. EDM. PICARD (ID.)	78		
<i>Mangeront-ils?</i> par VICTOR HUGO (ID.)	102		
<i>Le Voleur</i> , par M. BERNSTEIN (ID.)	118		
Programme de la saison théâtrale 1907-1908	309		
Saison 1907-1908. <i>Combat de cerfs</i> , par M. BERGERAT.			
<i>Chez les Zaagres</i> , par M. SACHA GUITRY (ID.)	326		
Reprise du <i>Cloître</i> , par M. VERHAEREN (ID.)	343		
<i>Pêcheresse</i> , par JEAN CAROL (ID.)	349		
<i>La Française</i> , par M. BRIEUX (ID.)	366		
<i>La Sacrificie</i> , par M. GASTON DEVORE. <i>Madame reçoit</i> , par M. VALÈRE GILLE (ID.)	380		
<i>Un Mari idéal</i> , par OSCAR WILDE (ID.)	406		
THÉÂTRE DES GALERIES. <i>Le Paradis de Mahomet</i> , par M. L. GANNE, R. PLANGUETTE et BLONDEAU (G. R.)	54		
<i>Gillette de Narbonne</i> , par MM. AUDRAN, CHIVOT et DURU (ID.)	101		
<i>Miquette et sa mère</i> , par MM. DE FLERS et DE CAILLAVET (ID.)	348		
<i>Ohé! les pantalons!</i> par MM. MALPERTUIS, DE GORSSE et NANTEUIL (ID.)	381		
ALCAZAR. <i>La Caroline</i> , par MM. BLUMENTHAL, VAUCAIRE et GALIPAUX (ID.)	70		
<i>Sa Sœur</i> , par M. TRISTAN BERNARD (ID.)	405		
NOUVELLE-COMÉDIE. <i>Maman Colibri</i> , par HENRY BATAILLE (ID.)	317		
<i>Le Ruissseau</i> , par M. PIERRE WOLFF (ID.)	342		
MOLIÈRE. <i>Le Sire de Vergy</i> , par MM. DE FLERS, DE CAILLAVET et CLAUDE TERRASSE (ID.)	14		
OLYMPIA. <i>Mademoiselle Josette, ma femme</i> , par MM. GAVAILT et CHARVEY (ID.)	79		
<i>La Petite Millionnaire</i> , par MM. DUMAY et FOREST (ID.)	126		
<i>Son petit frère</i> , par MM. ANDRÉ BORDE et CHARLES CUVILLIER (ID.)	358		
<i>L'Éventail</i> , par MM. DE FLERS et DE CAILLAVET (ID.)	405		
ANVERS. THÉÂTRE LYRIQUE. <i>La Mort d'Orphée</i> , par F. D'AZEVEDO (V.)	191		
PARIS. OPÉRA. <i>La Catalane</i> , par M. LE BORNE (O. M.)	165		
<i>Boris Godounov</i> , de MOUSSORGSKI	398		
OPÉRA-COMIQUE. <i>Ariane et Barbe-Bleue</i> , par MM. PAUL DUKAS et MAETERLINCK (OCTAVE MAUS)	145, 181		

DIVERS

Vitrines (M. S. M.)	267
Le Parc de Bruxelles (BULS)	67, 227, 233
Id. (Lettre de M. MAQUET)	76
Au cœur frais de la Forêt (O. M.)	250
Les fêtes des arbres	311
La Mutilation de nos parcs (BULS)	347, 355
Sites pittoresques	373
Dans les Hautes-Fagnes	260, 391
Bruges-port de mer (CAMILLE LEMONNIER)	238
L'Exposition de Bruxelles 1910	365
Les Bruits de la rue	202
Fantaisies de bibliophiles	5
Les Brasseries de Munich (L. VAUXCELLES)	341
Le 3 ^e Congrès de la Presse périodique belge	262, 271, 299
Wallonia (Lettre de M. COLSON)	222
Prévision (CAMILLE MAUCLAIR)	380
Candeur (O. M.)	410

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

<i>Les Deux gosses</i> (Decourcelle c/ S ^e cinématographique)	6
<i>Monna Vanna</i> (Maeterlinck c/ l'Opéra de Pesth)	214
Rubens en correctionnelle	222
<i>La Petite Tonkinoise</i>	229, 238
Représentations cinématographiques (Héritiers Gounod et consorts c/ Théâtres cinématographiques)	254
<i>Cavalleria rusticana</i> (Verga et Sonzogno c/ Monléone)	278
Résiliation d'engagement (Le Gymnase c/ Revel)	302
<i>Il Figlio di Jorio</i> (G. d'Annunzio c/ E. Scarpetta)	373
<i>La Fête impériale</i> (de Biré c/ Loliée)	381



Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.